LE MAGASIN PITTORESQUE

RÉDIGÉ, DEPUIS SA FONDATION, SOUS LA DIRECTION DE

M. ÉDOUARD CHARTON

MEMBRE DE L'INSTITUT

CINQUANTE-CINQUIÈME ANNÉE

SÉRIE II — TOME CINQUIÈME

PARIS

AUX BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE VENTE

29, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 29

M DCCC LXXXVII

MAGASIN PITTORESQUE

LVe ANNÉE. 1887. — 2e SÉRIE. TOME V.

DÉGUISEMENT. — LES CHOISEUL.

Enfants de la famille Choiseul-Daillecourt. — Peinture par Drouais.

Au dix-septième siècle, sous un roi majestueux que l'on comparait au soleil, les dames de la cour aimaient à se faire peindre en déesses ou demi-déesses, Diane, Vénus, Flore ou Pomone. Au dix-huitième siècle, on était las d'étiquette et de pompe, les mœurs s'étaient affadies; on était descendu de l'Olympe. Par réaction contre les plaisirs factices et énervants de la cour, les nobles dames se réfugiaient en imagination jusqu'au fond de la vie rustique : elles se déguisaient en bergère, en paysanne, en laitière. C'est par une fantaisie de cet esprit du temps qu'une duchesse fit peindre, sous le costume de petits Auvergnats, ses deux fils d'une physionomie aussi aimable que l'était sans doute la sienne.

Sous la gravure du dix-huitième siècle, signée de Lavive, que nous reproduisons, on lit ces deux quatrains :

Aimables enfans chez qui l'âge
Est devancé par la raison,
N'oubliez jamais sa leçon
Quand vous en sçaurez bien l'usage.

Toujours soumis au sentiment,
A la vertu toujours fidèles,
Ressemblés à votre maman
Et vous servirez de modèles.

Cette « maman » n'était pas la sage et spirituelle épouse du fameux ministre de Louis XV, Choiseul : elle n'eut pas d'enfants; on peut le regretter, on aurait eu beaucoup à espérer d'enfants d'une telle mère (1).

Ces deux petits personnages appartenaient à la branche de la maison de Choiseul désignée sous le nom de branche des seigneurs de Daillecourt (2).

L'un d'eux, Marie-Gabriel-Florent-Auguste, comte de Choiseul-Beaupré, était né le 29 septembre 1752; il fut capitaine de cuirassiers. En 1771, il épousa la fille du marquis de Gouffier, maréchal des camps et armées du roi.

Du second, Michel-Félix, chevalier de Choiseul, né le 10 avril 1754, on ne dit rien.

Leur père, Marie-Gabriel-Florent de Choiseul-Beaupré, qui avait épousé Marie-Françoise l'Allemand de Betz, était mort à Strasbourg, le 6 septembre 1753.

Parmi les hommes de cette branche des Daillecourt, qui ont rendu d'honorables services, on peut citer Antoine Choiseul de Beaupré, major commandant au régiment de cavalerie du duc d'Orléans, qui, blessé et fait prisonnier à la bataille de Lens, le 26 août 1648, mourut de ses blessures; et son petit-fils François-Joseph, capitaine du régiment de cuirassiers, tué à la bataille de Nerwinde, le 29 juillet 1693.

Nous ignorons ce qu'est devenu le tableau. Il devait avoir les qualités et les défauts du peintre Drouais, dont le dessin était agréable mais la couleur fausse : il prodiguait le rouge vermillon et le blanc de craie.

On pouvait sans doute appliquer à ces portraits d'enfants ce que Diderot a dit d'une autre œuvre du même artiste :

« Il était impossible d'imaginer une mine où il y eût plus de gentillesse, de finesse et de malice. Comme ce chapeau est fait! Comme ces cheveux sont jetés! C'est la mollesse et la blancheur des chairs de son âge. Et puis, une intelligence de lumière tout à fait rare et précieuse... Je voudrais bien que ce petit tableau m'appartînt; je le mettrais sous une glace, afin d'en conserver longtemps la fraîcheur. »

ÉD. CH.

(1) Voyez les lettres de Mme la comtesse de Choiseul dans la correspondance de Mme du Deffant.

(2) La maison de Choiseul avait tiré son nom d'une terre, ancienne baronnie en Bassigny. Son fondateur, Raynier, était le premier Vassal du comte de Lanques, dès l'an 1060. Les branches de cette maison étaient nombreuses : Branche des barons de Clémont et marquis de Lanques; — des seigneurs d'Aigremont; — des seigneurs de Chéry, Senailly, Ische et Saint-Germain; — des barons de Beaupré; — des seigneurs de Sommeville; — des seigneurs de Daillecourt; — des marquis de Meuze; — des seigneurs de Francières, de Chevigny; — des seigneurs et comtes d'Esguilly; — des seigneurs de Bussières; — des seigneurs marquis de Praslin; — des comtes du Plessis, ducs de Choiseul, pairs de France; — des comtes d'Hostel; — des seigneurs de Traves, de Dracy-le-Fort et de Saint-Uriège.

MAITRE PIZZONI

NOUVELLE.

I

Le soleil venait de disparaître, et le ciel mirait sa pourpre dans les eaux calmes et transparentes du golfe, où glissaient légèrement les barques chargées de promeneurs. Maître Pizzoni tira sa montre, regarda l'heure, et, étouffant un soupir de regret, il donna à son batelier l'ordre de le ramener à Santa-Lucia. Le batelier, qui se laissait bercer paresseusement par les flots en fredonnant la chanson populaire : *Me voglio fa' na casa miezo mare*, interrompit brusquement son refrain et, en quelques vigoureux coups d'avirons, il vint ranger sa *barchetta* le long de la grève.

Avant de gravir l'escalier qui monte au quai, maître Pizzoni se retourna pour regarder encore une fois le golfe parsemé de petites voiles blanches, et là-bas, en face, le Vésuve fumant, paré d'admirables teintes violettes qui pâlissaient de minute en minute et tournaient au lilas bleuâtre. Il aurait volontiers prolongé sa promenade; mais il avait autre chose à faire ce soir-là que de jouir du doux farniente et de la fraîcheur de la mer : il donnait un concert à San-Carlo.

Maître Pizzoni était un artiste consciencieux, et il tenait, dans l'intérêt de l'art plus encore que dans son propre intérêt, à ne se présenter devant le public qu'avec tous ses moyens. Il avait dans la journée essayé un grand nombre de cordes, jusqu'à ce que son violon fût monté d'une manière irréprochable; puis il avait dîné de bonne heure et légèrement; après quoi il était allé loin du bruit

et des humains, seul entre le ciel et l'eau, se recueillir et se préparer à interpréter dignement les chefs-d'œuvre des maîtres. Et maintenant, calme, pénétré de la grandeur de son art et de celle de son rôle, il allait se livrer aux mains de son valet de chambre pour paraître ensuite, — non devant ses juges, car il ne reconnaissait pas la compétence du public, — mais devant un auditoire d'ignorants qu'il avait mission d'instruire, de profanes qu'il était chargé d'initier aux mystères de la musique.

Le quai et la grève fourmillaient de peuple ; les acheteurs se pressaient autour des marchandes de coquillages ou des marchands de macaroni ; un improvisateur, juché sur des tréteaux, déclamait en gesticulant au-dessus des têtes levées qui l'écoutaient bouche béante avec une attention passionnée. Entre tous les bruits, les cris, les appels, les chants, les rires, l'oreille distinguait le bourdonnement du tambourin et le claquement des castagnettes : on dansait la tarentelle à quelques pas, derrière la boutique bariolée de l'*acquaiolo*.

Tout à coup, le son d'un violon fit tressaillir maître Pizzoni. Quel violon ! aigre et criard, raclé avec un méchant archet de pacotille, un violon de la foire, un vrai violon de saltimbanque. Mais l'artiste en jouait avec une verve si endiablée, en dépit de son inexpérience, qu'il était impossible à un amateur de ne pas s'arrêter. Maître Pizzoni s'arrêta.

Le musicien attaqua, dans le rythme de la tarentelle, un air bizarre, original, entraînant, à donner envie de danser aux sept Dormants eux-mêmes. Et il n'en avait pas joué dix mesures, qu'il se produisit dans la foule comme un courant qui allait vers lui. Les mangeurs de macaroni se hâtaient d'avaler leur portion, les joueurs de *morra* abandonnaient leur partie, les jeunes filles montraient leurs dents blanches dans un sourire épanoui, et tous s'empressaient vers l'endroit où résonnait l'archet. Maître Pizzoni suivit le courant. Là où tout à l'heure le tambourin marquait la mesure à deux ou trois couples de danseurs, c'était maintenant comme une houle de têtes et de bras s'élevant, s'abaissant, avançant, reculant, groupe qui devenait à chaque instant plus nombreux. On aurait dit que les danseurs sortaient des pavés : apprentis revenant de leur journée, fillettes en route pour la fontaine, pêcheurs débarquant leurs filets, lazzaroni repus occupés à ne rien faire, tous accouraient en riant, et entraient en danse : à chaque instant il en arrivait de nouveaux. C'était un tourbillon qui grandissait sans cesse, et d'où sortait comme une fusillade d'éclats de rire et de cris de joie, accompagnés par le bourdonnement du tambourin et le bruit rythmé des pas : le son aigre et strident du violon trouvait encore moyen de dominer tout ce tumulte.

Maître Pizzoni fit à grand'peine le tour du groupe dansant pour arriver à un endroit d'où il pût bien voir le violoniste. C'était un enfant d'une douzaine d'années, maigre, chétif, vêtu de loques dont les trous nombreux laissaient voir sa peau brune. Il avait une petite figure étroite, éclairée par les yeux les plus noirs qui aient jamais relui au soleil napolitain, une grande bouche meublée de dents aiguës et blanches, des dents de jeune loup qui a faim, et une chevelure absolument inculte, presque aussi noire que ses yeux. Il jouait de plus en plus vite, riant de voir les danseurs haletants, et tout son petit corps s'agitait et frémissait comme s'il eût trouvé que c'était bien dommage de ne pas danser la tarentelle avec les autres.

Il jouait encore, que tous les danseurs s'étaient arrêtés, n'en pouvant plus. Les uns retournaient à leur travail, les autres à leur repos ; bien peu jetaient une maigre offrande dans le bonnet de l'artiste, déposé à ses pieds. Maître Pizzoni s'avança et y jeta une pièce d'argent.

— Grand merci, Excellence ! lui dit l'enfant, qui devint rouge de plaisir.

— Laisse là ta tarentelle, tu vois bien qu'ils ne dansent plus. Joue-moi un autre air : tu en sais bien un?

L'enfant fit un geste quasi indigné qui disait clairement : « Peut-on me demander une chose pareille ! » Il interrompit sa tarentelle, remit son violon d'accord, et attaqua le thème d'une chanson populaire. Il manquait un peu d'ampleur, — d'ailleurs, comment aurait-il pu en avoir sur un pareil instrument? — mais il avait le sentiment du rythme et de la phrase musicale; et quand il se répandit en variations inattendues, fantastiques, extravagantes, — il tenait évidemment à montrer à l'Excellence tout ce qu'il était capable de faire, — maître Pizzoni fut ébloui. « Tout cela est fou, murmurait-il ; mais quelle verve ! quelle facilité ! quels dons merveilleux gaspillés ! Après tout, il n'y a que les riches qui gaspillent... Tout à apprendre, — excepté ce qui ne s'apprend pas... J'ai eu du bonheur de passer par ici... »

Le petit violoniste s'arrêta et regarda en face maître Pizzoni, comme pour lui dire : « Hé bien ! êtes-vous content? »

— Très bien ! très bien ! répondit maître Pizzoni, qui comprit son regard. Où as-tu appris à jouer du violon, mon gaillard?

L'enfant haussa les épaules.

— Est-ce que je sais, moi ! il y a si longtemps ! Le premier qui m'a montré, je crois bien que c'est Matteo... ou Gennaro ; du moins c'est Gennaro qui m'a donné mon violon... Et puis, je me suis appris à moi tout seul : voilà !

— Tu n'as pas de père?

— Oh ! non, répondit l'enfant avec empressement.

— On dirait que tu en es content?

— Bien sûr ! Matteo avait des enfants, et Gennaro aussi ; ils les battaient encore plus que moi.

— Et une mère?

— Oh ! j'en ai eu une, qui m'embrassait; mais il

y a bien longtemps qu'elle est morte. Je ne me rappelle presque plus sa figure.

— Et comment t'appelles-tu?

— Tonio. Et vous, Excellence?

Maître Pizzoni ne put s'empêcher de rire.

— On me nomme Pizzoni, reprit-il. Tu ne connais pas ce nom-là?

L'enfant secoua la tête.

— N'importe! Veux-tu venir avec moi, Tonio?

Le petit garçon recula de deux pas, pour pouvoir mieux regarder son interlocuteur des pieds à la tête. Il avait l'air d'un homme riche; les hommes riches ne devaient pas battre les enfants, comme Matteo et Gennaro; mais pourquoi voulait-il emmener Tonio?

— Que voulez-vous faire de moi, Excellence? demanda-t-il avec un air défiant.

— Je t'apprendrai à jouer du violon.

— Mais je sais! s'écria Tonio en redressant sa petite taille.

— Certainement, tu sais; mais tu penses bien qu'il y a des gens qui jouent mieux que toi?

Tonio fit une petite moue. En réalité, il n'avait pas entendu de meilleur violon que lui-même; et puis il était très populaire sur le quai et la plage, et les compliments l'avaient déjà gâté.

— Viens, reprit maître Pizzoni; je te donnerai à dîner, et je te ferai ensuite entendre de beaux airs de violon. Tu t'en iras après si tu veux.

Tonio n'était qu'à demi curieux des airs de violon; mais l'idée de dîner, et la promesse de le laisser s'en aller ensuite, le décidèrent à suivre maître Pizzoni. Il remit son violon dans son sac, et accompagna l'artiste à son hôtel.

A suivre. Mme J. Colomb.

ÉSOPE.

On sait très peu de chose au sujet d'Ésope, et le peu que nous apprennent les auteurs anciens n'a rien d'assuré. La Fontaine, qui a entrepris d'écrire sa vie, confesse qu'il n'est presque personne qui ne tienne pour fabuleuse celle que Planude a composée : « Je n'ai pas voulu, dit-il, m'engager dans cette critique. Comme Planude vivait dans un siècle où la mémoire des choses arrivées à Ésope ne devait pas être encore éteinte, j'ai cru qu'il savait par tradition ce qu'il a laissé. » Mais ce moine, qui vivait au quatorzième siècle à Constantinople, n'a fait que recueillir sans choix et sans jugement des renseignements épars chez les écrivains de l'antiquité. On trouve en tête des diverses éditions de la Fontaine les historiettes dont ces auteurs de tous les temps ont peu à peu formé la biographie du conteur antique; elles sont présentées par le fabuliste français avec sa grâce habituelle. Nous dirons ici à quoi se résume ce que rapportent au sujet d'Ésope les historiens antérieurs à Aristote.

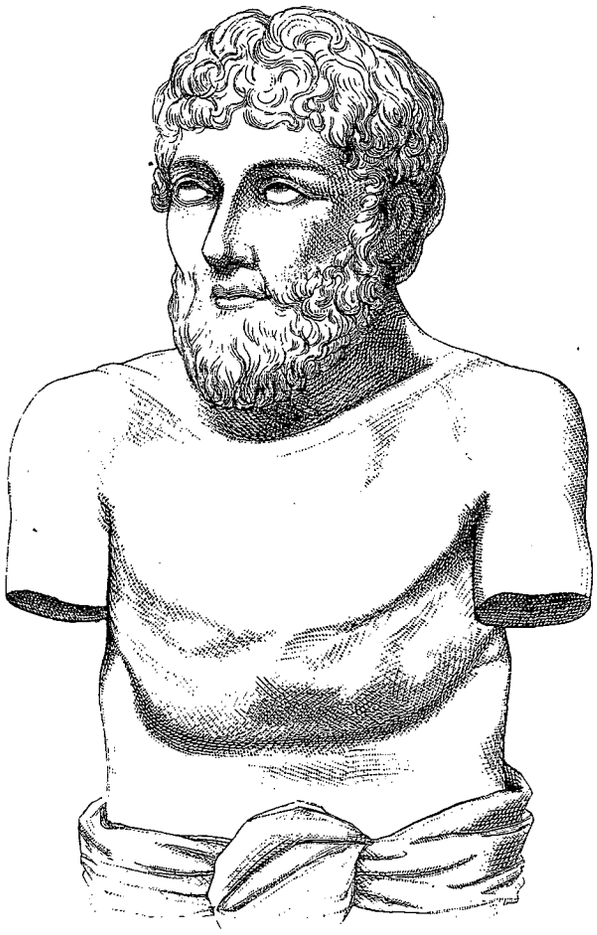
D'après Eugion de Samos, il était originaire de Mesembria, ville de la Thrace; d'autres le font naître à Cotyæon, en Phrygie, et cette tradition, bien qu'elle ait moins d'autorité que la première, a cependant prévalu : Ésope est souvent appelé le Phrygien. Il fut l'esclave d'un Samien nommé Iadmon, fils d'Hephæstopole, contemporain du roi égyptien Amasis, qui monta sur le trône en 569 avant J.-C. Hérodote dit en effet qu'il fut le compagnon d'esclavage de Rhodope, laquelle fut amenée en Égypte et y devint célèbre sous le règne de ce prince. Il est douteux qu'Ésope y soit aussi allé. Quant à son voyage en Lydie et à ses rapports avec le roi Crésus et avec Solon, ce sont des faits dont la vérité était déjà suspectée par les anciens et qui sont rejetés par la critique moderne. Il est certain que par son esprit et son talent Ésope dut conquérir la liberté et qu'il ne resta en relation avec la famille d'Iadmon qu'en qualité d'affranchi. On a fait remarquer qu'il n'aurait pu autrement plaider en public la cause d'un démagogue accusé, comme le raconte Aristote, et débiter une fable en sa faveur. Le même auteur considère comme certain qu'Ésope trouva la mort à Delphes; les Delphiens, irrités par ses fables railleuses, l'auraient accusé d'avoir dépouillé le temple d'Apollon. Aristophane parle aussi d'une fable qu'il aurait contée aux Delphiens, du Bouvier qui sut se venger de l'Aigle.

Si l'on connaît si peu de faits qui puissent être rapportés avec certitude à la vie d'un homme cependant si fameux dans toute l'antiquité, à plus forte raison doit-on se persuader que l'on n'a jamais possédé aucune image faite à sa ressemblance. Au temps même où l'on place sa naissance et sa mort, l'art grec n'avait pas encore atteint au degré de souplesse nécessaire pour fixer les traits individuels et la physionomie qui constituent un portrait; mais cet art, quand il fut dans toute sa force, sut créer, comme il a fait aussi pour Homère, un type d'une vérité idéale, réalisant tout ce que l'on savait, tout ce que l'on disait au sujet de l'ingénieux conteur, et sans doute plus expressif que ne l'eût été la simple copie de la nature.

On attribue à Lysippe l'honneur de cette création. Le buste ou terme que l'on voit ici, gravé d'après le marbre antique conservé à Rome dans un des salons de la villa Albani, n'est sans doute pas l'œuvre originale, mais peut-être une reproduction de son ouvrage, et elle a bien le caractère qu'on accordait au grand statuaire d'Alexandre, l'étude attentive et minutieuse de la vie tendant à une vérité supérieure : il poussait, dit-on, l'imitation plus loin que personne n'avait fait avant lui, mais il s'efforçait de montrer les personnages qu'il représentait, non pas précisément tels qu'ils étaient, mais tels qu'ils devaient paraître.

Les récits populaires figuraient Ésope comme un homme petit, difforme et d'une laideur repoussante. On ne trouve cependant aucune allusion à cette laideur chez les auteurs qui nous parlent de lui; mais on voit que le sculpteur s'est mis d'ac-

cord avec la tradition en montrant Ésope contrefait; il ne l'a pas suivie entièrement toutefois, et le visage qu'il nous fait voir, s'il n'a pas la beauté que la statuaire grecque prêtait aux dieux et aux héros, est rendu attrayant par l'esprit qui est empreint dans toute la physionomie. Elle est, comme



Buste d'Ésope, dans la villa Albani, à Rome.

on dit, parlante, on croit entendre sortir de ses lèvres un de ces merveilleux et subtils apologues

Ésope. — Caricature qui décore le fond d'une coupe du Musée du Vatican.

qui enveloppaient la vérité amère ou plaisante. Le regard même est marqué, ce qui n'est pas habituel; il est profond et un peu voilé. Ce buste n'est pas assurément une copie de la statue que les Athéniens avaient commandée à Lysippe et qui, d'après une épigramme d'Agathias, était placée auprès de celles des sept Sages. Une statuette du Musée du Vatican, moins belle, il est vrai, en conserve peut-être mieux l'aspect général. Ésope y est représenté assis, enveloppé d'un manteau; la difformité de son corps est indiquée, mais à peine sensible; les traits du visage sont à peu près les mêmes que ceux du buste, mais ils sont insignifiants; on n'y lit pas comme dans le marbre de la villa Albani la pensée qui va s'échapper.

Il existe encore un autre portrait d'Ésope, qui paraît bien être une imitation directe du buste que l'on voit ici : c'est un relief qui orne le plateau supérieur d'une lampe en terre cuite. (1)

Enfin une peinture de vase offre peut-être non le portrait, mais la caricature d'Ésope. On le voit assis sur une pierre, couvert d'un manteau enroulé autour de son corps. Le corps est petit et grêle, la

(1) Ces monuments ont été rapprochés par M. Émile Braun, dans une planche des Monuments inédits de l'Institut de correspondance archéologique, t. XII, 1840, p. 147.

tête énorme avec des cheveux plats, le nez long, la barbe taillée en pointe; il regarde en souriant un renard assis devant lui et qui semble lui adresser la parole. C'est à ce trait qu'on a cru reconnaître le conteur de fables.

ED. SAGLIO.

SUR L'ORIGINE DES JEUX D'ESPRIT.

C'est aux Grecs qu'il faut rapporter l'invention des jeux d'esprit, que nous appelons aussi *petits jeux* ou *jeux innocents*. Il leur arrivait souvent, dans les réunions intimes, de se proposer les uns aux autres des charades, des logogriphes, des questions plaisantes, dont il fallait trouver sur-le-champ la solution sous peine de subir une pénitence convenue. Ils désignaient ces amusements sous le nom de *griphes*, qui signifiait à l'origine *filets*, marquant ainsi l'embarras dans lequel était jeté le patient. Un disciple d'Aristote, nommé Cléarque, en avait composé tout un recueil, dont quelques extraits nous ont été conservés par Athénée. Ils nous apprennent que certains passe-temps en faveur dans nos soirées étaient usités chez les Grecs dès le temps d'Alexandre, et il est même probable qu'ils remontent beaucoup plus haut.

C'est ainsi que nous nous exerçons quelquefois entre amis au jeu des *logements* : il s'agit de raconter un voyage, en choisissant uniquement des substantifs qui commencent par la lettre A : « J'ai été à Arras en Artois, je suis descendu à l'auberge de l'Ancre..., etc. » (1) D'autres fois, au contraire, il faut réunir une quantité de mots de même rime, c'est le jeu du *corbillon*.

Il y a plus de deux mille ans qu'on a eu pour la première fois l'idée de ces problèmes frivoles. Ils figuraient, sous une forme légèrement différente, dans les sept catégories de *griphes* que contenait le recueil de Cléarque.

On peut voir dans un ouvrage italien, imprimé en 1551 (2), ce qu'étaient les petits jeux de société à l'époque de la Renaissance. L'auteur, gentilhomme bolonais, l'a dédié à la reine Catherine de Médicis. Parmi les cent jeux dont il donne les règles, en voici un qui peut servir d'exemple; c'est celui des *éléments* : « La personne que l'assemblée a désignée pour poser les questions invite chacun des assistants à choisir trois animaux, l'un dans l'air, l'autre dans l'eau, le troisième sur la terre, et à les nommer tout haut. Ainsi l'un dira : Je prends le cygne, le dauphin et le lion; un autre : Moi le phénix, la sirène et le léopard; tel autre : Moi l'aigle, la baleine et le dragon, etc., etc. Ceci convenu, le maître du jeu fait une petite balle avec un mouchoir ou un gant. Puis il avertit l'assemblée en ces termes : « Quand je lancerai cette balle à l'un de vous en nommant un des trois éléments, il devra aussitôt me répondre par le nom de l'animal qu'il a choisi dans cet élément; puis à son tour il lancera la balle à un autre en nommant l'élément qu'il lui plaira, et ainsi de suite jusqu'à ce qu'un grand nombre de gages ait été déposé. » Ce jeu, comme beaucoup de ceux que l'on pratique encore aujourd'hui, n'exigeait que de l'attention et de la mémoire; mais les pénitences par lesquelles il se terminait feraient assurément reculer plus d'un homme d'esprit. Chaque article consacré à la description de l'un des cent jeux est suivi d'un certain nombre de questions, que les personnes prises en faute devront développer de vive voix, en manière de pénitence, pour retirer leurs gages. Voici celles que l'auteur propose pour le jeu des éléments. On y reconnaît toute la subtilité du moyen âge unie à l'érudition un peu pédantesque de la Renaissance :

1° Pourquoi les poètes ont-ils raconté que dans le déluge universel la terre garda le silence, au lieu que dans l'incendie allumé par Phaéton, elle poussa vers le ciel des plaintes et des cris de douleur?

2° Quel est le moins noble des éléments?

3° Vaudrait-il mieux avoir la hardiesse et la force du lion, la vue de l'aigle ou la rapidité du dauphin?

4° Si l'on devait être privé d'un élément, duquel ferait-on le plus volontiers l'abandon?

5° Si les éléments sont de nature contraire, comment se fait-il qu'ils s'allient si bien ensemble?

Il a fallu évidemment beaucoup de temps à l'auteur pour trouver des thèmes aussi délicats; mais il est probable qu'il n'en fallait pas moins aux joueurs pour les développer, si jamais personne en a été capable. Combien voudraient aujourd'hui subir une pareille épreuve, même pour retirer leur mouchoir, leurs clefs ou leur porte-monnaie donnés en gage? Mais la cour des Valois dut être charmée de ces gentillesses, si bien faites pour le goût du temps. L'ouvrage des *Cent jeux* eut en Italie trois éditions qui se suivirent de très près (1), et il reçut presque aussitôt en France les honneurs de la traduction (2).

Les jeux d'esprit n'ont pas été tous inventés du même coup tels que nous les pratiquons aujourd'hui. Un grand nombre ont disparu, d'autres les ont remplacés qui seront peut-être oubliés à leur tour. Ceux que les Italiens avaient introduits chez nous n'eurent pas tous la même fortune. Le bon

(1) C'est le jeu que l'on appelle aussi *J'aime mon ami par A*.

(2) Ringhieri (Innocente), *Cento giuochi liberali et d'ingegno*, Bologne 1551, in-4°. Quelques jeux analogues avaient été déjà décrits auparavant dans le *Livre du courtisan* de Balthazar Castiglione (1518). Peut-être aussi le jeu *du propous*, dont parle Rabelais dans Gargantua (1532) est-il identique à celui que nous appelons les *propos interrompus*.

(1) Sur les petits jeux au seizième siècle, voy. encore Marco Guazzo, *la Civil conversatione*, Venise 1574, in-4°.

(2) *Cinquante jeux divers et d'honnête entretien* d'Innocent Rhinghier, traduit en français par Hubert Philippe de Villiers, Lyon, Pesnot, 1555, in-4°. La traduction ne donne que la moitié de l'original.

sens de nos aïeules finit par se révolter contre ces pénitences alambiquées, qui imposaient à leur imagination une fatigue si inutile. Elles demandèrent des délassements moins écrasants. La *Maison des jeux*, qui parut sous Louis XIII [1], a été composée pour répondre à ce désir : « Quelques Italiens, dit l'auteur, ont déjà écrit de cette matière. Mais les uns l'ont traitée en bref et obscurément; les autres ont inventé des jeux dont l'invention est presque toujours pareille, et où il y a trop de cérémonies pour peu de chose, et trop de mots de science ou de poésie à retenir pour ceux qui n'ont pas étudié, rendant cela trop pédantesque pour être exercé parmi les gens de cour et parmi des femmes, sans lesquelles cet ébat serait fade et les conversations se trouveraient mal assorties. » La *Maison des jeux* n'en comprend pas moins deux gros volumes. La plupart de nos jeux d'esprit s'y trouvent décrits et expliqués par des exemples. L'auteur suppose que des Parisiens, nobles et riches, se sont réunis dans la maison de campagne de l'un d'entre eux pendant la saison des vendanges, et que, pour occuper leurs loisirs, ils passent en revue tous les petits jeux alors connus. C'est comme on voit, une imitation du Décaméron de Boccace.

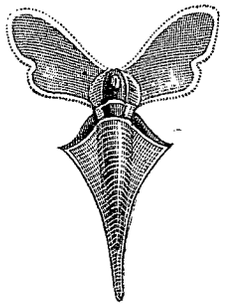
Sous Louis XVI, les petits jeux eurent un moment de vogue extraordinaire : « Avant d'avoir établi sa société chez Mme de Polignac, dit un contemporain, la reine Marie-Antoinette allait quelquefois passer des soirées chez le duc et la duchesse de Duras; une jeunesse brillante s'y trouvait réunie. On établit le goût des petits jeux et des questions. Paris, toujours critiquant, mais toujours imitant les habitudes de la cour, adopta cette manie. Elle devint générale dans toutes les maisons où se réunissaient beaucoup de jeunes femmes. » Mme de Sabran raconte que souvent on faisait des bouts-rimés, ou bien encore des chansons auxquelles chacun ajoutait un vers à son tour sans regarder le précédent. On trouvera dans les *Soirées amusantes* [2] la liste de ces jeux qui passionnaient alors le public, au grand désespoir des gens gourmés.

G. L.

HYALE.

MOLLUSQUE PTÉROPODE.

On trouve en très grand nombre des coquilles de mollusques ptéropodes dans les profondeurs de l'Océan, par exemple dans la mer des Antilles : elles y sont descendues des voisinages de la surface où elles vivaient. « Le corps des ptéropodes, droit ou enroulé dans sa partie postérieure, porte en avant une bouche entourée de tentacules. Au-dessus de la bouche il existe deux expansions la-



Hyale.

térales représentant des lobes, paires de pieds qui agissent comme des rames et servent à l'animal à progresser. — Ces expansions, l'éclat des couleurs, ont fait comparer les ptéropodes à des papillons aux ailes étendues. » (H. Filhol.)

AMÉNITÉ.

L'aménité est un excellent passeport pour la traversée de la vie; mais il ne faut pas qu'elle soit le moins du monde affectée : lorsqu'elle n'est pas sincère tout à fait, on ne s'y laisse pas prendre, et si habile qu'on soit en voulant l'imiter, elle sent toujours un peu le faux et la grimace. C'est que sa source vraie est la bienveillance, qui ne peut jamais se contrefaire jusqu'à faire illusion. Les personnes réellement bienveillantes et amènes forment comme un parti dans la société où, pour se comprendre et s'entr'aider, il suffit le plus souvent d'un regard, d'une expression de physionomie; le sentiment véritable et profond de la fraternité humaine s'y révèle presque à première vue et par-dessus toute condition de classes, de rangs, de professions, et, si j'osais le dire, de civilisation : les voyageurs en ont fait la rencontre jusqu'en pleine sauvagerie.

ÉD. CH.

SERVICE A THÉ EN PORCELAINE DE SÈVRES

Donné à Gresset en 1773.

Vers 1770, le président de Rosset s'était mis en tête de composer un poème sur l'*agriculture*. Il désirait que cette œuvre, qui devait immortaliser son nom, fût imprimée avec l'élégance et le luxe des plus beaux livres. Il l'adressa à son ami Bertin, alors ministre, pour que ce travail fût confié

[1] Sorel (C.), *la Maison des jeux*, « où se trouvent les divertissements d'une compagnie par des narrations agréables et par des jeux d'esprit et autres entretiens d'une honnête conversation. A Paris, chez Nicolas de Sercy, au Palais, en la salle Dauphine, à la Bonne foi couronnée », 2 vol. in-12, 1642.

[2] Huvier des Fontenelles (Pierre-François), *les Soirées amusantes*, ou Entretiens sur les jeux à gages et autres. Paris, veuve Duchesne, 1788, in-12. Sur le jeu des *bateaux* qui fut en faveur à la même époque, voy. notre t. XII, p. 207.

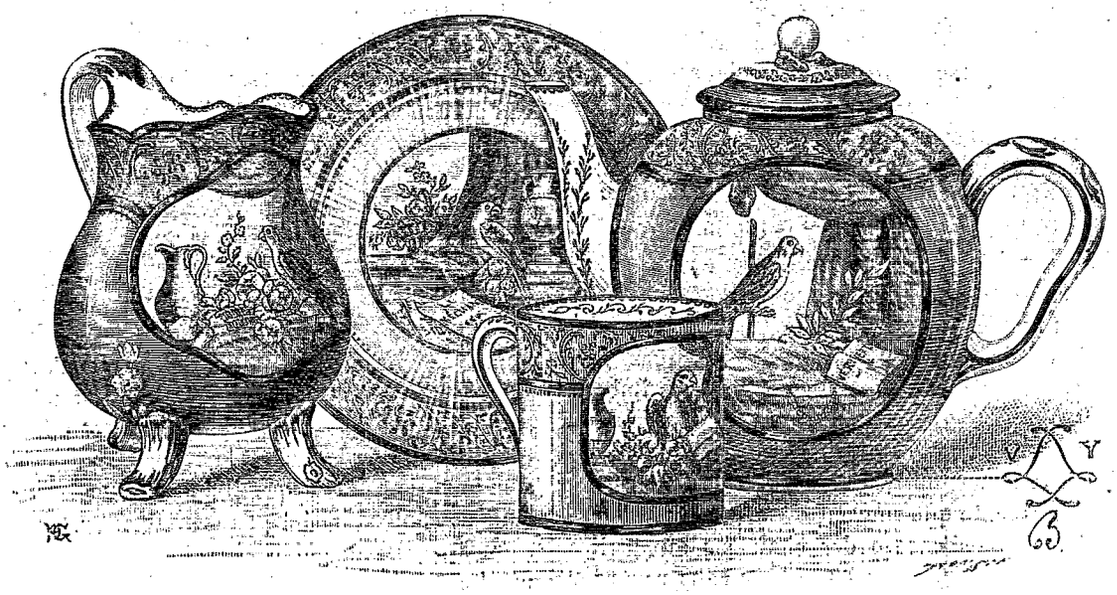
et recommandé à l'imprimerie royale. Bertin lut le poème et le trouva faible, incorrect, peu digne d'être publié. Cependant il n'eut pas le courage de résister au désir du président. Que faire? Il eut l'idée de faire revoir, corriger, amender le poème par un bon poète, et il demanda ce service à l'auteur de *Vert-Vert* et des *Imitations des églogues de Virgile*, à Gresset qui, reçu membre de l'Académie française en 1748 après le succès du *Méchant*, s'était retiré dans sa ville natale, Amiens. Gresset accepta, certainement sans enthousiasme, cette tâche ingrate, et mit près de deux ans, 1771 et 1772, à remanier sous l'anonyme le poème du président, à supprimer des vers, à en refaire. Il envoyait ses corrections au fur et à mesure au ministre qui avait une peine extrême à les faire accepter par Rosset, qui se croyait bien supérieur à son censeur inconnu.

Pour remercier Gresset, Bertin, qui avait dans ses attributions la manufacture de Sèvres, lui fit présent d'un service à thé ou « cabaret » en porcelaine tendre, décoré de peintures dont les sujets étaient empruntés au poème de *Vert-Vert*.

« J'ai reçu, dit Gresset, la traduction de mon poème en porcelaine. »

Ce cabaret, offert à la ville d'Amiens par un des membres de la famille de Gresset, se composait primitivement de six tasses avec leurs soucoupes, d'un sucrier, d'une théière et d'un petit pot à crème; malheureusement, lors de la transformation du Musée en ambulance, pendant la guerre de 1870, trois des tasses furent volées par des soldats prussiens qui avaient découvert l'endroit où l'on avait caché ces porcelaines historiques; on les retrouvera peut-être un jour chez quelque marchand de bric-à-brac allemand.

Toutes les pièces portent la marque de la manufacture royale, les deux *L* entrelacés, accompagnés de la lettre *V* indiquant l'année 1773, d'un *Y* qui est la marque du décorateur, et d'un *B*, initiale du nom de *Boulanger*, le peintre des cartels, et non du ministre Bertin, comme l'indique à tort le *Catalogue des objets d'antiquité* du Musée d'Amiens.



Musée d'Amiens. — Pièces du cabaret en porcelaine tendre de Sèvres donné à Gresset en 1773.

ÉD. GARNIER.

LE CHATEAU DE FORCHTENSTEIN
(Hongrie).

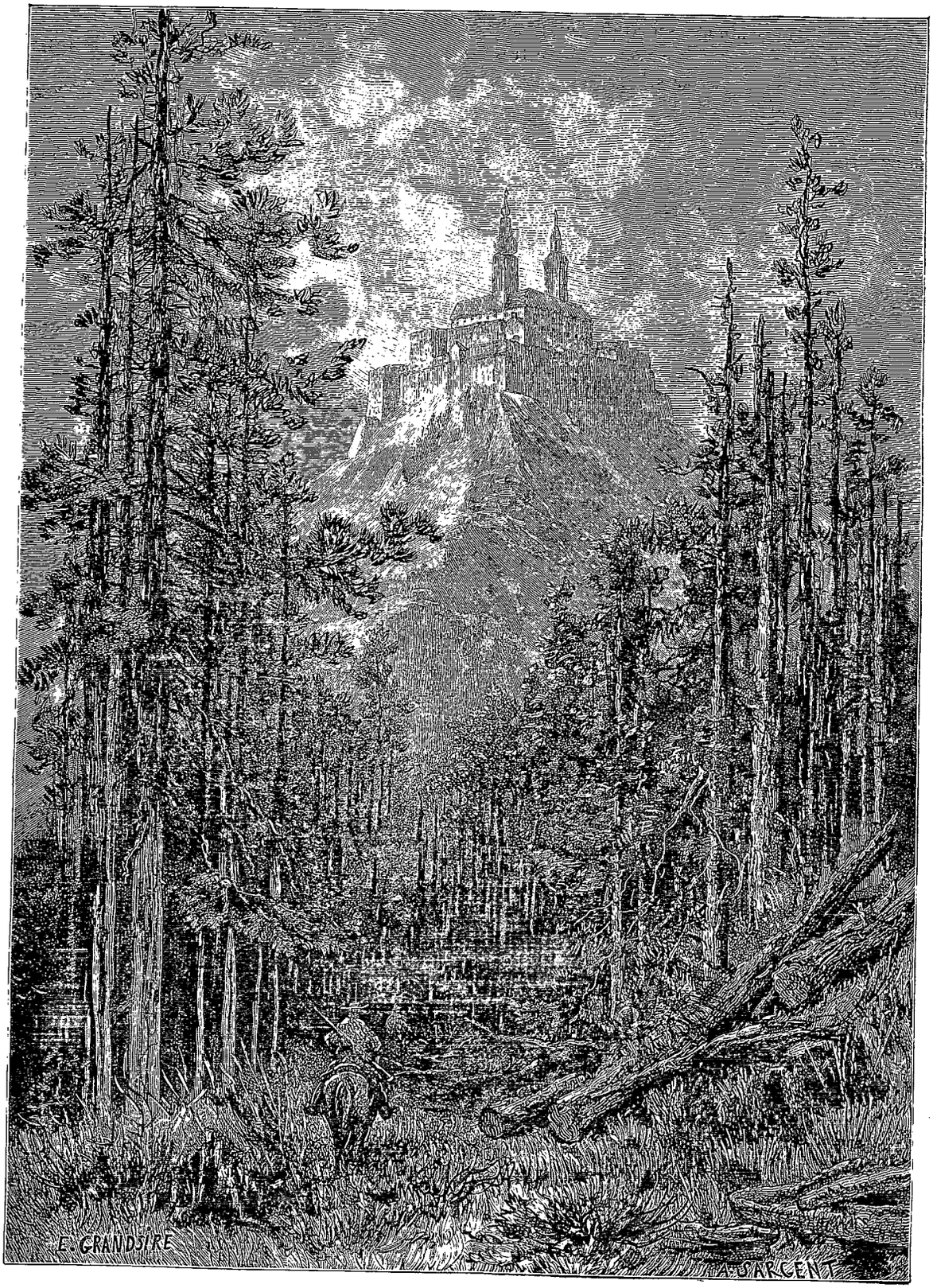
Ce château hongrois est situé à peu de distance de la ville d'Ademburg [1], sur l'un des points culminants de la chaîne de montagnes qui sépare l'ancien duché d'Autriche de la Hongrie. On y monte par des sentiers très escarpés où ne s'engageraient pas facilement des voitures. L'ascension est assez pénible, mais on est distrait de la fatigue par les belles perspectives que l'on a constamment sous les yeux, et qui grandissent et changent à mesure que l'on s'élève. De côtés et d'autres des ruisseaux murmurants descendent en serpentant vers la Leitha, rivière ou torrent qui va porter dans la basse Autriche la fertilité ou la désolation.

On marche ainsi pendant deux heures, puis on traverse plusieurs bois de beaux sapins, et tout à coup, par une trouée, on aperçoit Forchtenstein. Si l'on s'est attendu à voir un aspect sévère et imposant à cette vieille forteresse qui, dit l'histoire, a toujours résisté aux assauts des armées turques, on éprouve quelque déception. Ce n'est pas là un fier exemple des fortes constructions de l'ancienne architecture militaire; on l'a en partie reconstruite à la moderne il y a environ un demi-siècle.

[1] En hongrois *Soprony*, située sur l'Ikva, entre la Leitha et la Raab, à 5 kilomètres ouest du lac de Neusiedeln; 19 000 habitants.

On a sous les yeux à première vue une masse de pierres sans caractère, comme on en trouve beaucoup d'autres dans l'Allemagne méridionale, confortables à l'intérieur, à l'extérieur insignifiantes.

Toutefois Forchtenstein persiste à tenir assez solidement par quelque attache à la féodalité. Ses



Château de Forchtenstein (Hongrie). — Dessin de Grandsire.

seigneurs, les princes Esterhazy, qui jadis le reçurent des empereurs en récompense de leurs services, furent en même temps investis de privilèges féodaux dont ils jouissent encore aujourd'hui. C'est ainsi que, si étrange que cela puisse paraître dans notre siècle, ils ont droit de justice

sur toute la terre de Forchtenstein, et, comme signes de leur pouvoir seigneurial, ils ont dans leur château des prisonniers et une prison. De plus ils entretiennent une garnison qui dépend d'eux seuls. Cette garnison n'est point, à la vérité, une force militaire bien imposante et comparable en rien à celles des anciens temps : elle se compose très modestement de six grenadiers hongrois revêtus d'un uniforme particulier, et, nous devons l'avouer, on est presque obligé de réprimer un sourire à la vue de ces humbles et rares successeurs des vaillants soldats dont l'héroïque résistance permit, en 1683, au roi de Pologne Sobieski et au duc de Lorraine de venir au secours de Vienne. Quoi qu'il en soit, on peut croire que ces six grenadiers ne sont pas sans éprouver quelque fierté lorsque, aux jours de cérémonie, ils portent le drapeau glorieux des Esterhazy dans la cour d'honneur. Ils ont, du reste, une autre charge : ils gardent un trésor; car on peut donner ce nom à un musée oriental où l'on ne voit que housses et selles brodées d'or, armes étincelantes, cottes de maille et casques sarrasins rappelant les croisades, en un mot tout l'attirail guerrier et luxueux qui brillait dans les tentes des anciennes armées musulmanes. Ce trésor, d'une très grande valeur métallique et artistique, est inféodé aux Esterhazy, la propriété de Forchtenstein étant érigée en majorat et en totalité inaliénable. Il y a du moins un avantage à ce privilège : il assure pour longtemps aux voyageurs, qui seront comme nous assez heureux pour faire cette excursion, le plaisir de voir une collection presque unique en Europe.

E. Grandsire.

Comme un livre.

Il faut qu'un homme soit dans ce monde comme un bon livre dans une bibliothèque, qu'on puisse toujours le voir avec intérêt et plaisir, et qu'on puisse dire de lui : Il y a constamment à gagner dans son commerce. Mme Campan.

Métamorphoses de la pomme d'Ève.

John Donne, très célèbre en Angleterre comme poète et comme prédicateur au commencement du dix-septième siècle, avait eu la singulière idée de composer un poème sur les transformations ou la métempsychose de la pomme qu'Ève a cueillie. Il supposait que l'âme de cette pomme avait passé successivement par les corps d'une chienne, d'une louve, de Caïn et de tous les grands hérétiques jusqu'à Calvin. Il n'avait écrit que le premier chant de ce poème satirique, et il le brûla ainsi que beaucoup d'autres de ses poésies lorsque, reçu docteur et prêtre, il se voua avec le plus grand succès à la prédication. — Donne vécut de 1573 à 1631. Sa biographie a été écrite par Walton, et le docteur Samuel Johnson a jugé ses œuvres dans sa *Vie de Cowley*.

Éd. Ch.

LE CIEL EN 1887.

Ceux qui vivent sur la Terre, non en aveuglesnés et sans même savoir où ils sont, comme l'immense majorité des humains, mais en esprits éclairés avides de s'instruire dans la connaissance de la vérité, aiment avoir sous les yeux, au commencement de chaque année, le tableau sommaire des événements célestes qui doivent s'accomplir dans le cours de l'année, et comme un résumé du panorama de l'univers au sein duquel s'écoulent nos existences. Malgré l'antique adage de Salomon assurant qu'il n'y a rien de nouveau sous le Soleil, cependant, en fait, le cours de la nature ne se déroule que par de perpétuelles métamorphoses, le ciel et la Terre changent, et le Soleil lui-même ne reste pas deux semaines de suite identique et invariable. Les spectacles du ciel se renouvellent; les planètes qui nous avoisinent paraissent et disparaissent; les étoiles brillent sur les mois d'hiver ou sur les mois d'été; plusieurs d'entre elles, telles que les doubles et les variables, modifient leurs aspects suivant les périodes; des éclipses, des comètes, des phénomènes divers apportent une variété nouvelle dans la marche du monde, et ainsi sans cesse la nature nous convie à l'étude ou à la méditation. La science humaine s'accroît graduellement d'acquisitions et de découvertes; l'inconnu recule de plus en plus ses frontières; nous obtenons de jour en jour une conception plus satisfaisante, une notion plus étendue et plus complète de la réalité. Vivre intellectuellement, c'est vivre doublement. Ces heures consacrées aux choses de l'esprit ne sont-elles pas, en définitive, les plus douces et les plus heureuses de la vie tout entière?

Exposons méthodiquement le panorama des attractions diverses qui sollicitent l'observateur, et ouvrons notre description par l'astre brillant aux rayons duquel la vie de notre planète est suspendue.

LE SOLEIL.

On peut observer les taches du Soleil avec la plus petite lunette, et même les instruments de faible et moyenne puissance sont préférables aux grands pour ce genre d'observations, parce que la chaleur concentrée au foyer des grands objectifs fait fendre en deux ou trois secondes les verres noirs ou bonnettes que l'on adapte aux oculaires pour protéger l'œil contre l'intense éblouissement solaire. Lorsque aux débuts des essais d'un grand instrument on le dirige vers le Soleil, soit pour comparer l'heure, soit pour trouver Vénus aux

environs de l'astre du jour, soit pour mettre l'instrument au point, si l'on n'a pas soin de placer le petit verre noir protecteur à l'oculaire avant même de regarder dans le chercheur, on a en quelques secondes son vêtement brûlé au point où arrivent les rayons solaires ayant traversé la lunette, et une odeur de roussi accuse immédiatement l'œuvre de la concentration calorifique. Dans les petites lunettes, aujourd'hui très répandues, de 50, 60, 80 millimètres d'objectif, l'observation du Soleil est facile et sans danger, à condition, naturellement, que l'on n'oublie pas le verre noir. Si l'on ne veut pas étudier les taches en détail, les dessiner séparément, si l'on tient principalement à avoir une vue générale du disque solaire et à compter les taches en tenant simplement compte de leur étendue relative, il est très agréable de recevoir l'image du Soleil à sa sortie de l'oculaire, en plaçant une feuille de papier à quelque distance, bien perpendiculaire à l'axe optique de la lunette. Quelques tâtonnements suffisent pour juger de la distance la plus convenable pour la netteté des taches et du bord solaire. Pour les dessiner en détail et en analyser la curieuse structure, il est nécessaire de les observer directement. C'est merveille de voir qu'une tache solaire, de la dimension de la Terre, par exemple, dont le diamètre n'est que de 17 à 18 secondes, c'est-à-dire environ 112 fois plus petit que celui du Soleil, et qui, en définitive, n'est qu'un point sur notre rétine, même vue avec un grossissement de 400 et 500 fois, demande pour être correctement dessinée avec tout ce qu'on y voit une surface de plusieurs centimètres carrés.

L'astre radieux vient de passer par une période de maximum de taches et descend actuellement vers le grand calme du minimum. C'est au commencement de l'année 1884 que les taches ont été les plus nombreuses et les plus étendues, et depuis cette époque elles diminuent suivant une fluctuation d'ailleurs fort irrégulière. Elles vont continuer de diminuer pendant plusieurs années encore. Il n'en est que plus intéressant de les constater et de les signaler.

Nous avons en ce moment en France un grand nombre d'observateurs *assidus* des taches solaires, dont nous sommes heureux de citer ici les principaux (par ordre alphabétique, ne voulant point créer de classement, ce qui serait d'ailleurs difficile, chacun ayant son mérite particulier). Ce sont, entre autres, MM. Bruguière à Marseille, Cornillon à Arles, Duménil à Yébleron, Duval à Saint-Jouin, Ginieis à Saint-Pons, Guillaume à Péronnas, Gunziger à Saint-Mandé, Jacquot au Havre, Léotard à Marseille, Raymond à Marly-le-Roi, Schmoll à Paris; observateurs auxquels il convient de réunir nos correspondants des autres nations (car la science n'a pas de patrie), tels que MM. Bonilla à Zacatecas (Mexique), Goudet à Genève, de Lacerda à Lisbonne, Valderrama à Madrid, etc. Le développement des connaissances astronomiques, la publication de notre *Revue mensuelle d'astronomie populaire,* qui a réuni dans un lien sympathique tous les amis de la plus belle et de la plus instructive des sciences, — c'est la science de l'univers même, — ont éveillé les curiosités, suscité des vocations, et aujourd'hui les observateurs du ciel deviennent de plus en plus nombreux, chacun éprouvant la noble ambition de se rendre compte de la réalité, ne fût-ce que pour son plaisir personnel. Ces observateurs, munis de petits instruments, depuis la simple jumelle jusqu'aux lunettes de 75, 80, 95 et 108 millimètres d'objectif, sont d'autant plus dignes d'estime qu'ils s'adonnent à ces études sans aucune espèce d'intérêt personnel.

Plusieurs observatoires étrangers font la statistique quotidienne de l'état du Soleil, notamment les observatoires anglais de Greenwich et Dehra-Dun dans les Indes; l'observatoire de Rome, sous la direction de M. Tacchini, digne successeur de Secchi; l'observatoire de Potsdam, sous la direction de M. Spoerer; etc.

Grâce à nos observateurs français, nous savons aujourd'hui que les taches solaires visibles à l'œil nu sont beaucoup plus fréquentes qu'on ne s'en doutait. L'un d'eux surtout, M. Jacquot, au Havre, épie chaque jour le Soleil à l'aide d'une simple jumelle de théâtre, et dès qu'une tache devient visible à l'œil nu, nous le télégraphie. Pour qu'une tache soit visible à l'œil nu, il faut qu'elle mesure au moins 50 secondes, c'est-à-dire qu'elle soit environ trois fois plus large que la Terre. Parmi les belles taches solaires visibles à l'œil nu en 1886, signalons surtout celles qui ont été observées les 8 mars, 6 juin et 3 juillet. Celle du 8 mars, reproduite ici, mesurait 75 secondes de

Tache solaire visible à l'œil nu le 8 mars 1886.

diamètre. Elle était donc plus de quatre fois supérieure en dimension au diamètre de la Terre.

De telles taches sont parfaitement visibles à l'œil nu, soit en plein jour, à l'aide d'un verre noirci, soit au lever et au coucher du Soleil.

Il résulte également des remarques de ces observateurs assidus du ciel, que très souvent des corpuscules passent devant le Soleil, corpuscules appartenant sans doute à notre atmosphère, au moins pour la plupart.

Des observatoires munis d'appareils spéciaux

observent les protubérances et les explosions qui s'élancent incessamment de l'océan incandescent du Soleil. Ces mouvements suivent comme les taches la fluctuation périodique undécennale qui, tous les onze ans en moyenne, passe par un maximum et un minimum, l'intervalle du premier au second étant en moyenne de sept ans, et le retour du second au premier étant de quatre ans environ.

Mais ne nous laissons pas absorber exclusivement par le Soleil.

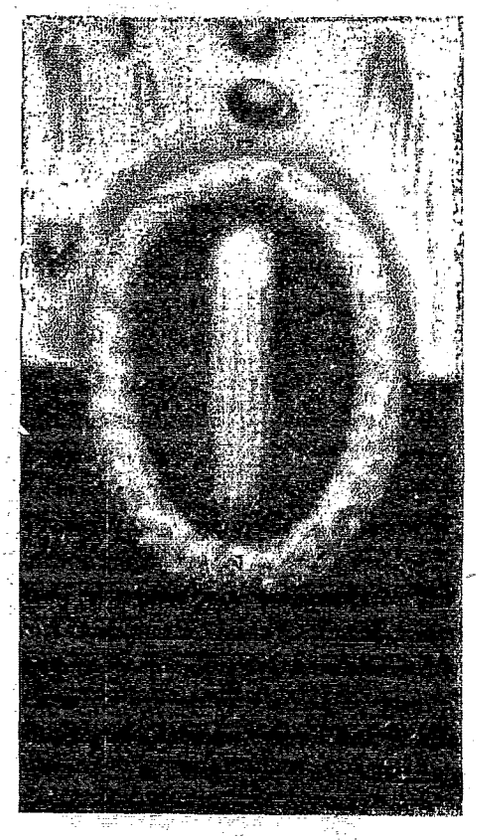
LA LUNE.

L'étude de la topographie lunaire est toujours remplie de charmes, surtout lorsque pendant les belles soirées du printemps ou de l'été on dirige un instrument, même très modeste, vers le croissant ou le premier quartier. Évitez toujours d'observer la pleine Lune, qui éblouit sans rien montrer, parce qu'alors, éclairée de face par le Soleil, elle ne laisse apercevoir aucun relief ni aucune ombre. On se servira avec avantage d'un verre bleu clair vissé à l'oculaire : la fatigue devient nulle pour l'œil et l'observation est fort agréable. Tout voisin et tout minuscule qu'il est, ce petit monde qu'on voit ainsi suspendu dans l'espace nous transporte dans l'immensité aussi bien que la contemplation des planètes et des étoiles, et nous fait songer aux lois de la création.

Son observation nous paraît un peu négligée en ce moment. Il n'y a guère, en France, que l'infatigable et passionné M. Gaudibert qui persévère, et avec fruit, dans l'étude des curieux détails topographiques du sol lunaire, si différent du sol terrestre. Il est vrai que pour se livrer à cet examen un instrument assez fort est nécessaire (au moins une lunette de 108 millimètres) et que, de plus, il est indispensable de savoir assez bien dessiner pour rendre fidèlement les aspects observés, aspects souvent merveilleux par les étranges contrastes d'ombres et de lumières. Cirques, cratères, montagnes, plaines, rainures, offrent à l'observateur attentif le plus intéressant des spectacles. M. Gaudibert a découvert, avec un télescope de sa construction, un grand nombre de rainures, et a fait grandement avancer la connaissance que nous avons de notre satellite, laquelle est loin d'être terminée. Il serait à désirer que quelques autres observateurs imitassent son zèle et son habileté; ils en seraient récompensés par les plus vifs plaisirs de l'esprit.

Nous avons reçu dernièrement une observation curieuse qui montre une fois de plus que la connaissance des curiosités du ciel est ouverte à tous ceux qui veulent se donner la peine — ou plutôt le plaisir — de les voir. Le 6 septembre dernier, à 7 h. 50 m. du soir, M. Valderrama, à Madrid, observait, à l'aide d'une lunette de 67 millimètres munie d'un oculaire grossissant 150 fois, les régions du bord lunaire éclairé par le Soleil; c'était le 8e jour de la lunaison (le premier quartier avait eu lieu la veille à 8 h. 5 m. du matin à Paris, c'est-à-dire à 7 h. 29 m. de Madrid). Tout d'un coup, son attention fut arrêtée par un rayon de lumière rectiligne qui traversait le grand et beau cirque de Platon. « Ce rayon de lumière, nous écrivait l'observateur, commençait à la muraille orientale de ce cirque et s'allongeait jusqu'au milieu de l'arène, passant un peu au nord de l'axe de cette ellipse. Platon se trouvait alors sur le bord du terminateur, et sa masse formait une ombre très longue sur le sol lunaire; son aire intérieure restait dans l'ombre, le Soleil n'étant pas encore assez levé pour éclairer le fond. Le rayon de lumière semblait suspendu au-dessus du sombre cratère. N'y a-t-il pas là l'indice d'une atmosphère? »

Cette observation est d'autant plus curieuse

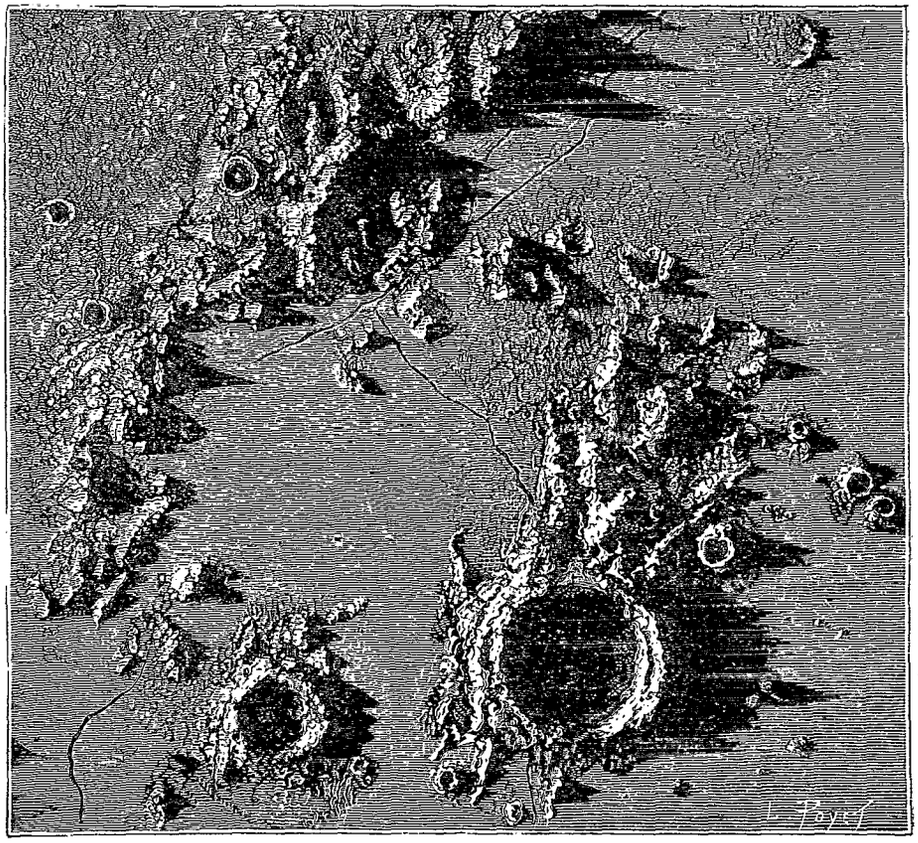


Cirque lunaire de Platon traversé par un rayon de Soleil.

qu'elle concorde absolument avec plusieurs autres faites sur ce point, notamment avec celle qui a été faite le 16 août 1725, une heure et demie après le coucher du Soleil, à Rome, sur le mont Palatin, par Bianchini, à l'aide d'une gigantesque lunette de 150 palmes de longueur construite par Campani, observation décrite par cet astronome dans son curieux ouvrage *Hesperi et Phosphori nova phænomena,* et illustrée d'un croquis que nous reproduisons ici. L'observation a eu lieu le lendemain du premier quartier, et la description donnée en latin par l'auteur concorde pour ainsi dire mot pour mot avec celle que l'observateur de Madrid nous adressait en espagnol... (Pourquoi tant

de langues modernes dans les sciences : comme il serait mieux d'avoir conservé le latin !) Bianchini fait remarquer que ce rayon de lumière ressemble à celui qui entre dans une chambre pendant l'été et qui éclaire les poussières suspendues dans l'air. Il le compare aussi aux queues des grandes comètes de 1680 et 1681. Dans le croquis de M. Valderrama, ce rayon de lumière n'est pas au milieu du cirque, mais un peu au-dessous ou au nord, il est moins large et ne parcourt que la moitié de l'aire. Il doit être dû à une ouverture dans le rempart oriental du cirque. Il y a là un sujet d'observation aussi facile qu'intéressant pour tous ceux qui ont une lunette ou un télescope à leur disposition. On voit que l'observation doit être faite environ 36 heures après le premier quartier, lorsque le bord lunaire éclairé arrive sur le méridien de Platon.

Ce cirque se trouve au-dessous du curieux paysage lunaire reproduit ici, dans la chaîne des



Paysage lunaire. — D'après une photographie.

Alpes lunaires qui termine, en la prolongeant, celle des Apennins. Rien n'est plus curieux que le relief de cette contrée lorsqu'elle se présente obliquement éclairée au lever du Soleil.

L'étude de la Lune nous réserve encore bien des surprises.

LES ÉCLIPSES.

Il y aura en 1887 deux éclipses de Soleil et deux éclipses de Lune. Ce sont celles de 1869 qui reviennent, et voici la comparaison des deux dates :

Première.

28 janvier 1869. Éclipse partielle de Lune, visible à Paris. — Milieu à 1 h. 48 m. du matin.

8 février 1887. Éclipse partielle de Lune, invisible à Paris. — Milieu à 10 h. 31 m. du matin.

Intervalle : 18 ans 11 jours 8 h. 43 m.

Deuxième.

11 février 1869. Éclipse annulaire de Soleil, invisible à Paris. — Milieu à 1 h. 38 m. du soir.

22 février 1887. Éclipse annulaire de Soleil, invisible à Paris. — Milieu à 9 h. 23 m. du soir.

Intervalle : 18 ans 11 jours 7 h. 45 m.

Troisième.

23 juillet 1869. Éclipse partielle de Lune, invisible à Paris. — Milieu à 2 h. 12 m. du soir.

3 août 1887. Éclipse partielle de Lune, visible à Paris. — Milieu à 8 h. 58 m. du soir.

Intervalle : 18 ans 11 jours 6 h. 46 m.

Quatrième.

7 août 1869. Éclipse totale de Soleil, invisible à Paris. — Milieu à 9 h. 55 m. du soir.

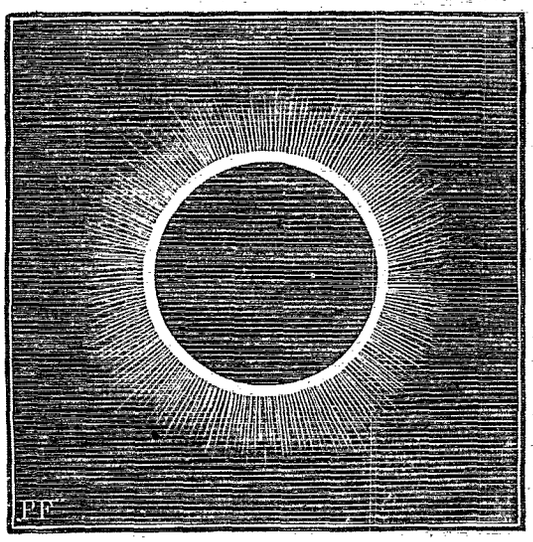
19 août 1887. Éclipse totale de Soleil, en partie visible à Paris. — Milieu à 5 h. 24 m. du matin.

Intervalle : 18 ans 11 jours 7 h. 29 m.

Nous donnons cette comparaison pour rappeler en passant, à nos lecteurs, que les mêmes éclipses de Soleil et de Lune se reproduisent après un cycle de 6 585 jours, ou 18 ans 11 jours et 7 ou 8 heures en moyenne. Comme les éclipses de Soleil arrivent à l'heure de la nouvelle Lune et les

éclipses de Lune à l'heure de la pleine Lune, la connaissance de ce cycle a longtemps suffi pour calculer approximativement le retour des éclipses. Mais cette méthode reste néanmoins insuffisante parce que, pour les éclipses de Soleil, elle n'indique pas la zone le long de laquelle l'éclipse sera centrale et ne peut même indiquer si l'éclipse sera visible ou non pour un lieu déterminé. Les astronomes obtiennent aujourd'hui les données avec précision par l'application des méthodes mathémathiques modernes.

Des quatre éclipses de cette année, la première et la seconde sont peu intéressantes pour nous, la première n'étant qu'une *éclipse partielle de Lune invisible* en France et la seconde une *éclipse annulaire de Soleil* également *invisible* en France. La ligne de la centralité tombe en plein océan et ne touche aucune terre habitée. Les navires qui passeront par là auront, néanmoins, un curieux spectacle sous les yeux.



Éclipse annulaire de Soleil du 22 février 1887.

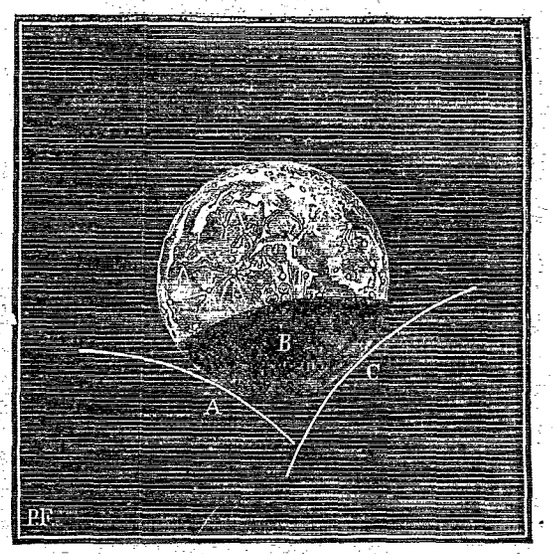
Notre petit croquis est tracé à l'échelle d'un millimètre pour 1 minute : le demi-diamètre de la Lune sera de 14′ 46″ et le demi-diamètre du Soleil de 16′ 12″, de sorte que le disque solaire débordera de 1′ 26″ tout autour du disque lunaire qui l'éclipsera.

L'éclipse partielle de lune du 3 août sera *visible à Paris :*

Grandeur de l'éclipse : 0.419, le diamètre de la Lune étant 1.
Lever de la Lune à Paris à 7 h. 26 m.

Entrée de la Lune dans la pénombre à	6 h. 21 m. 2 du soir.
Entrée dans l'ombre à.	7 h. 45 m.
Milieu de l'éclipse à.	8 h. 58 m. 3
Sortie de l'ombre à	10 h. 11 m. 3
Sortie de la pénombre à	11 h. 35 m.

Nous recommanderons à nos lecteurs de bien examiner s'ils ne voient pas le long de l'ombre de la Terre une mince bordure transparente et d'en apprécier la largeur relativement aux objets lunaires sur lesquels elle passera.



Éclipse partielle de Lune du 3 août 1887.
A. Entrée de l'ombre. — B. Milieu de l'éclipse.
C. Sortie de l'ombre.

L'éclipse totale de Soleil du 19 août sera, malheureusement, à peine visible de la France. En supposant que l'horizon soit très pur, on pourra voir un instant le Soleil à son lever, très légèrement éclipsé :

Lever du Soleil à Paris à 4 h. 59 m. (heure de Paris).
Fin de l'éclipse à Paris à 5 h. 12 m. 7

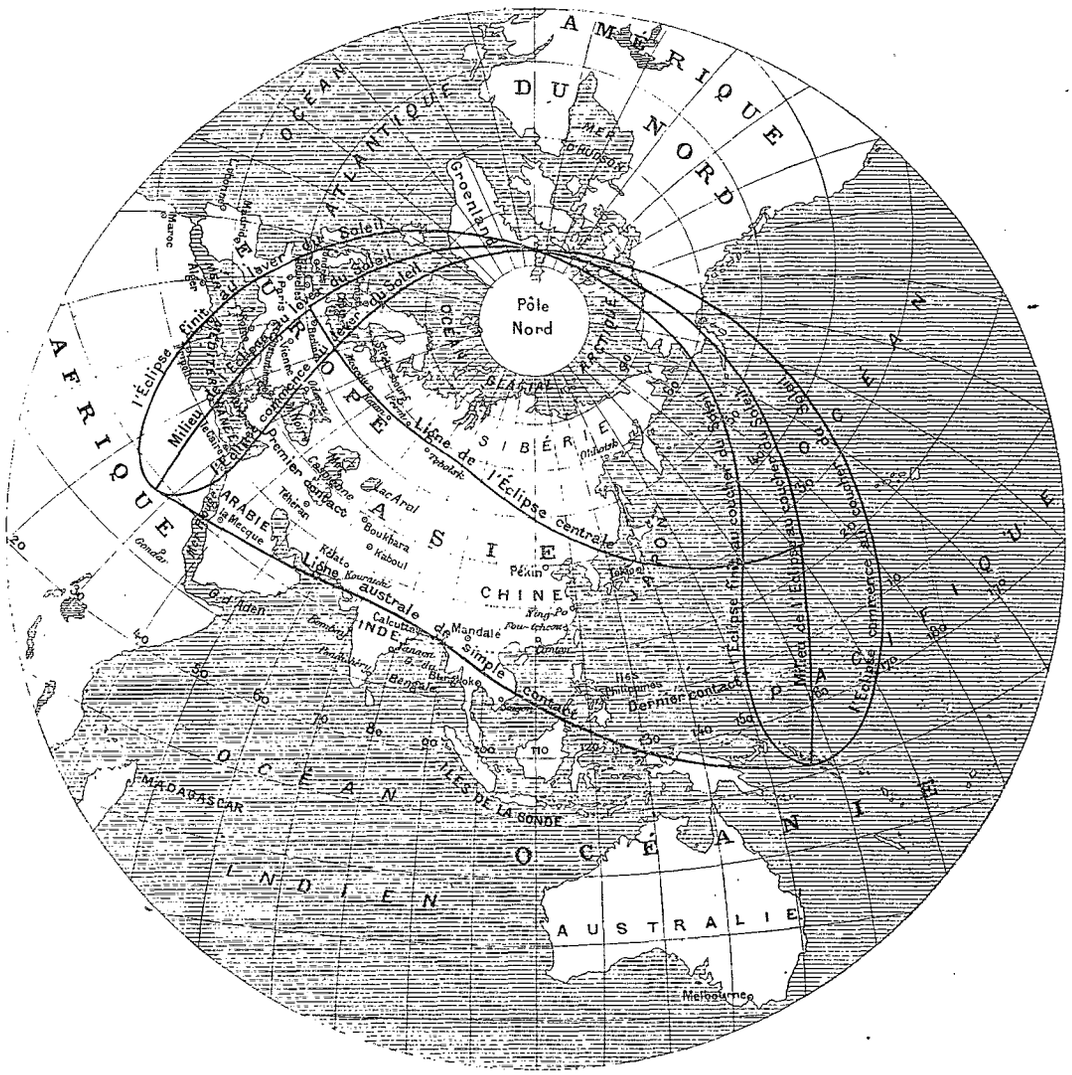
On n'aura donc que 13m.7 pendant lesquelles on verra la dernière échancrure lunaire quitter le Soleil au bord nord-est.

A Lyon on ne pourra la voir que pendant 12 minutes, à Marseille pendant 8 minutes et à Nice pendant 5 minutes et demie. C'est dire que c'est à peine si l'on pourra l'apercevoir.

Mais le spectacle sera d'autant plus complet que l'on s'avancera davantage vers le nord-est. Tandis que pour Caen, Argentan, Le Mans, Tours, Limoges, Tulle, Rodez, Montpellier, et tous les pays à l'ouest de cette ligne, l'éclipse est finie juste au lever du Soleil; tandis qu'on en verra un peu d'Amiens, Paris, Orléans, Bourges, Clermont, Avignon, Marseille, un peu plus de Bruxelles, Bar-le-Duc, Besançon, Lausanne, Turin, Gênes (d'autant moins, pourtant, à mesure qu'on est plus au sud, parce que le Soleil s'y lève plus tard), le milieu de l'éclipse arrivera au lever du Soleil pour les pays situés le long d'une ligne passant par Hambourg, Leipzig, Prague, Vienne, Belgrade, le Soleil se levant au milieu de l'*éclipse totale* pour Nordhausen, en Saxe. La ligne de centralité passe contre Berlin et s'élève vers le nord, traversant la Prusse, la Pologne et la Russie, retardant de plus en plus à mesure qu'on s'avance vers l'est. L'éclipse centrale arrive à 4 h. 52 m., au lever du Soleil, pour Nordhausen, à midi pour Irkoutsk, et au coucher

du Soleil pour sa limite dans l'océan Pacifique (par 171 degrés de longitude et 24 degrés nord).

La durée de la totalité sera de 2 m. 5 s. pour Bromberg, Culm et Graudens, villes voisines de Thorn, patrie de Copernic, de 2 m. 15 s. pour Wilna, de 2 minutes et demie pour les environs de Moscou, de 3 minutes pour Perm, de 3 m. 50 s. (maximum) pour Bain-Gol, en Chine. La largeur de la zone de totalité est de 160 kilomètres environ à Graudens, et elle va en s'élargissant à mesure qu'on avance vers l'est. L'éclipse totale se produira là à 5 h. 23 m. du matin (heure locale), au moment du lever du Soleil. Ce sont malheureusement de fort mauvaises conditions, au point



Marche de l'ombre de la Lune sur le globe pendant l'éclipse totale de Soleil du 19 août 1887.

de vue esthétique du spectacle de ce grandiose phénomène comme au point de vue de l'observation scientifique. Les personnes qui voudraient entreprendre un voyage dans ce but, — plus intéressant que beaucoup d'autres, — devraient aller assez loin pour que le Soleil se lève non éclipsé et que l'éclipse commence quelque temps après son lever, c'est-à-dire se rendre au moins jusqu'à Suwalka ou, mieux encore, à Wilna, Moscou, Kazan ou Perm.

Les astronomes russes profiteront de cette éclipse totale de Soleil qui traverse leur contrée pour conquérir de nouveaux faits sur la physique solaire : l'Observatoire de Moscou, dirigé par M. Brédichin, sera certainement le premier à la victoire.

A suivre. CAMILLE FLAMMARION.

MONUMENT FUNÉRAIRE

ÉLEVÉ A LA MÉMOIRE DES FRANÇAIS DANS LA VILLE DE POSEN.

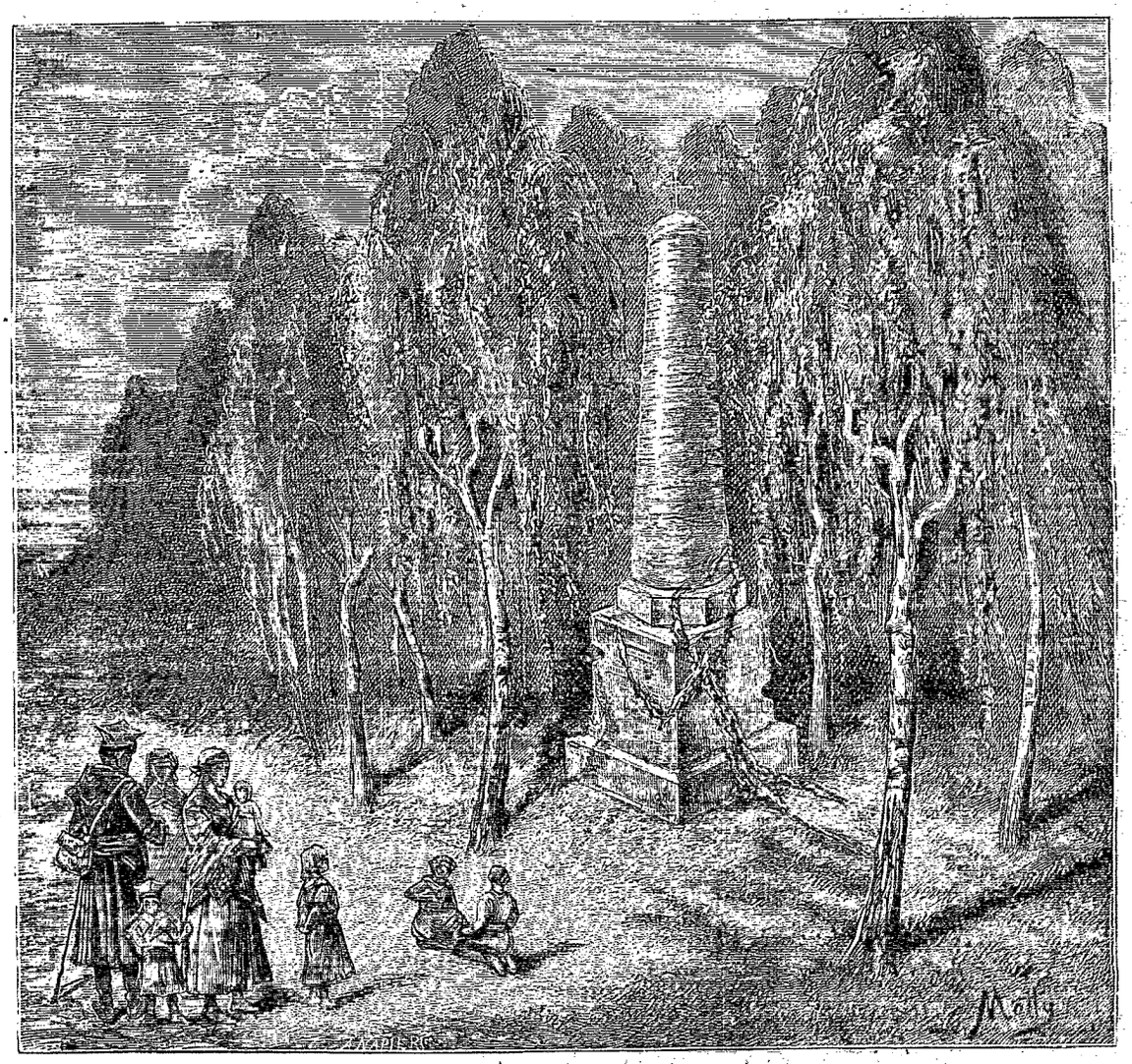
Ce petit monument, construit en briques rouges, haut de 8 mètres environ, a été élevé en 1813, à Posen, par les Polonais du grand-duché de Varsovie, en témoignage de leur sympathie pour les

Français victimes de la campagne de Russie morts en cette ville. Situé à côté des remparts actuels de la forteresse de Posen, à quelques pas de la porte de l'Eichwald (porte du Bois de chêne), il marque la place de la fosse commune où furent ensevelis alors plus d'un millier de Français, officiers, sous-officiers et soldats. (1)

« Ma grand'mère, nous écrit l'auteur du dessin, M. Motty, se souvient encore d'avoir pleuré (c'était en ce temps-là une fillette de douze ans) à la vue de chariots pleins de cadavres que l'on portait à la fosse. La misère était extrême à Posen, et, malgré toute la charité de la population et tous les soins des nonnes et des moines, on ne put sauver la vie que d'un petit nombre de ces malheureuses victimes à demi mortes, dès leur arrivée, de leurs blessures, du froid et de la faim. »

Une autre infortune a fait inhumer, il y a seize ans, dans l'enceinte du cimetière de la paroisse de Saint-Paul, à Posen, environ cinq cents soldats français victimes de la guerre de 1870-1871. Une croix en marbre gris marque la place de leurs sépultures; elle porte ces inscriptions : « A la mémoire des soldats français décédés en 1870-1871. R. J. P. »

On lit plus bas sur le socle : « Érigée par leurs compatriotes. *Et nunc meliorem patriam appetunt* (Et maintenant ils arrivent dans une patrie plus heureuse). » C'est un prêtre français qui a érigé cette croix.



Monument funéraire élevé, en 1813, à la mémoire des soldats français, à Posen (Pologne).

(1) On a mal entretenu cet obélisque peu solidement construit, et on craignait de le voir s'écrouler lorsque ce dessin a été fait.

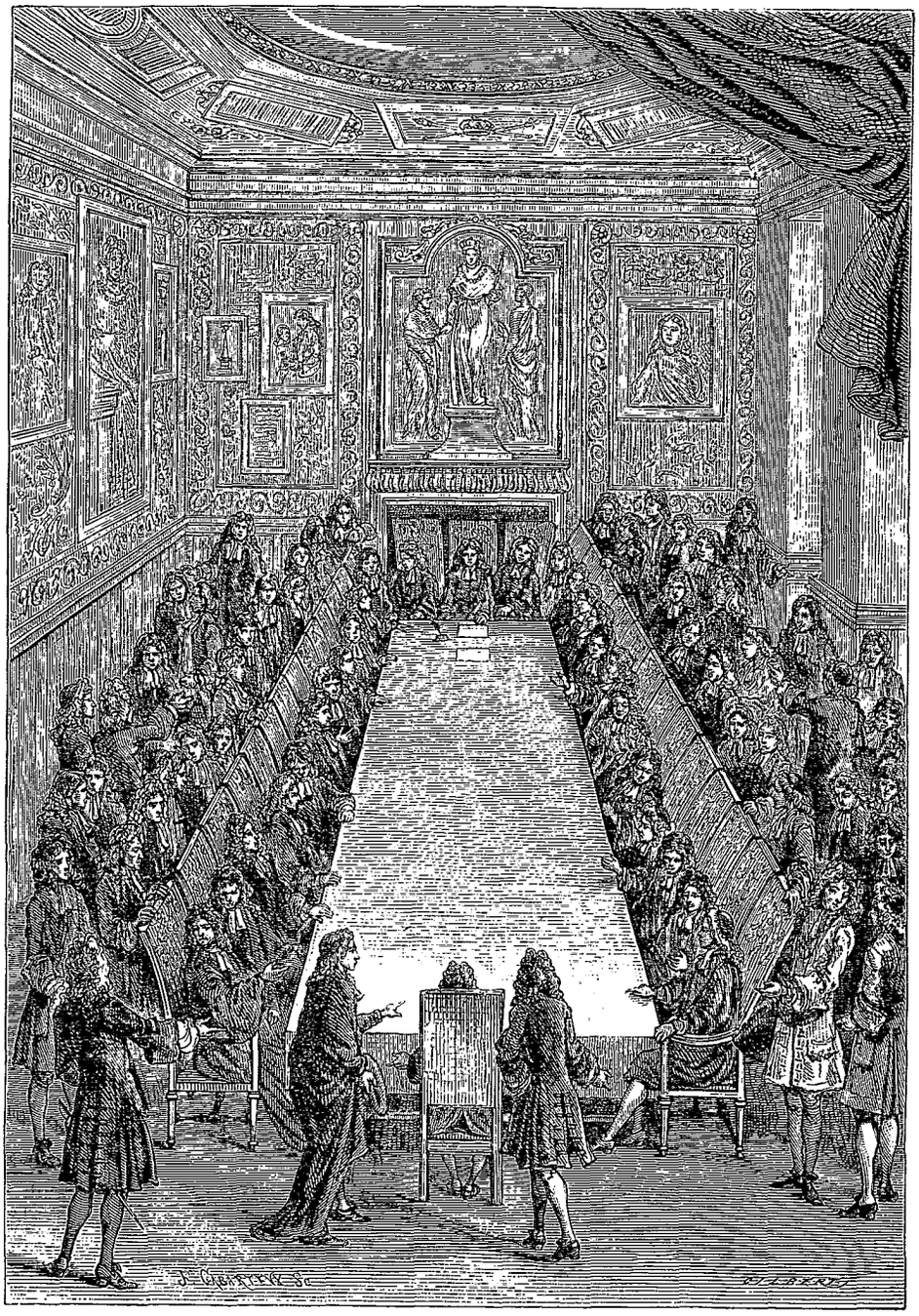
Conscience.

La conscience est la trésorière de notre âme : ne lui donnons à garder rien qui ne soit de bon aloi; jamais de fausse monnaie. ÉD. CH.

Paris. — Typographie du MAGASIN PITTORESQUE, rue de l'Abbé-Grégoire, 15.
JULES CHARTON, Administrateur délégué et GÉRANT.

UNE RÉCEPTION A L'ACADÉMIE FRANÇAISE

VERS 1713.



Une Séance publique de l'Académie française ; Réception d'un académicien. — Estampe de 1714.

Après la mort de Séguier, protecteur de l'Académie, le roi, qui accepta ce titre, accorda à la compagnie la salle dite du Conseil, au Louvre, et une seconde pièce à la suite. Elle s'y installa le 13 juin 1672. Ces deux salles étaient celles qui dans le Musée de sculpture moderne portent aujourd'hui les noms de Puget et des Coustou. La première servait pour les séances publiques, c'est celle qui est représentée dans l'estampe de 1714 ; la seconde était affectée aux travaux intérieurs de l'Académie, c'est celle dont la vue a été reproduite dans le *Magasin pittoresque* de 1845.

Les tableaux qui sont indiqués dans cette estampe sont assez difficiles à reconnaître, à l'exception de celui du roi, placé au-dessus du bureau, et mentionné par Furetière dans ses *factums*. On peut conjecturer avec quelque vraisemblance que la pyramide qui se trouve à l'extrême gauche est celle qui fut élevée à Rome en 1664, en réparation de l'attentat des Corses de la garde d'Alexandre VII, qui, le 20 août 1662, avaient tiré sur le carrosse du duc de Créqui, ambassadeur de France. Ce qui

est certain, c'est que l'Académie avait reçu, en 1654, le portrait de la reine Christine de Suède, et, en 1672, ceux de Séguier et du cardinal de Richelieu.

Il est probable que l'estampe a un caractère tout à fait général, et qu'elle ne reproduit point une séance déterminée. Cela paraît à peu près prouvé par le titre qui figure dans un cartouche au bas de la pièce originale de 1714, titre qui a été supprimé dans la reproduction : *Réception d'un Académicien*. M. Édouard Fournier, ayant fait réduire cette planche pour la placer dans son Histoire du Louvre qui fait partie de *Paris à travers les âges* (t. II, p. 47, fig. 36), l'intitule *Salle des Séances de l'Académie française au Louvre* (1673), et comme il dit plus loin que la première séance publique a eu lieu le 12 janvier 1673, pour la triple réception de Fléchier, de Racine et de l'abbé Gallois, il laisse supposer que c'est celle-là qu'elle représente. Cette hypothèse est tout à fait inadmissible ; en effet, les académiciens sont représentés sur des fauteuils uniformes, qui, comme on le sait maintenant d'une manière sûre par une lettre publiée par Sainte-Beuve, ne furent adoptés par ordre du roi qu'en décembre 1713, à l'élection de la Monnoie. Comme, d'un autre côté, le recueil où figure l'estampe ne donne d'autre discours de réception, après celui de la Monnoie, que celui de Villars prononcé le 23 juin 1714, si l'on voulait absolument voir dans l'estampe la reproduction d'une séance déterminée, il est évident que ce ne pourrait être que celle de la réception de la Monnoie en 1713, ou de Villars en 1714.

X. (1)

ÉLISABETH.

1774-1791

ÉPISODE DE LA VIE SINCÈRE. (2)

..... Mon père et ma mère, nobles et riches, étaient, par goût et par raison, aussi éloignés d'une prodigalité fastueuse que d'une économie trop sévère. Un de leurs plus grands luxes était de s'entourer d'amis distingués et d'hommes d'un vrai mérite. Bien qu'il y eût une différence assez notable entre les convictions de mon père et celles de ma mère, comme elles n'étaient point absolument opposées, ils s'accordaient sur le choix de leurs invités. Mon père, qui avait été très lié avec M. Trudaine l'aîné et un peu avec M. Turgot, avait du penchant pour les philosophes, ou du moins pour ceux qui étaient sincèrement spiritualistes et déistes. Ce n'était peut-être pas assez pour ma mère. J'entendais dire quelquefois, sans avoir alors aucune idée du sens qu'on attachait à ce mot, qu'elle était janséniste. La vérité, comme je l'ai reconnu depuis, est que, descendant par quelque lointaine alliance de la famille des Arnauld, elle professait une admiration profonde pour les grands caractères des premiers temps de cette école illustre. Elle en avait, pour ainsi dire, le culte. Elle citait volontiers à l'occasion Pascal, Nicole (1), Quesnel, comme des autorités morales qui avaient sa confiance. La lecture assidue qu'elle en faisait entretenait en elle des sentiments qui, tout en s'alliant à une tolérance parfaite et à une rare aménité de manières et de langage, étaient au fond d'une austérité dont j'ai dû éprouver, même à mon insu, la salutaire influence dès mes premières années.

Mes deux frères, Gaston et Frédéric, qui étaient mes aînés, avaient peu compris ma mère : leurs études au collège de Clermont et ensuite aux Gymnases les tenaient presque toujours éloignés de nous. Plus heureuse qu'eux, je ne fus pas envoyée au couvent. Ma mère avait décidé qu'elle m'élèverait elle-même, sans le secours d'aucune gouvernante. Je regarde comme une grande faveur d'avoir eu l'esprit assez ouvert avant sa disparition de ce monde pour qu'il m'ait été possible de m'imprégner de ses enseignements au moins en quelques points essentiels, de manière à pouvoir me les rappeler et les méditer plus tard. Je me suis demandé souvent quelle eût été ma destinée si elle m'avait été conservée plus longtemps. Sans doute l'impulsion de ma vie m'est venue d'elle ; mais la direction en eût été, je crois, tout au moins intellectuellement supérieure si la protection de sa haute raison avait pu se prolonger seulement jusqu'à l'achèvement de mon adolescence. Ce qui est indubitable, c'est que j'aurais été certainement plus heureuse.

Ma mère ne s'attachait pas beaucoup à faire entrer minutieusement dans ma mémoire les faits, les noms, les dates, en histoire ou en géographie. On m'embarrasserait beaucoup si l'on me demandait en ce moment même tous les affluents de l'Euphrate ou même du Danube, et j'ai toujours ignoré, je crois, en quelles années étaient nés une foule de grands personnages secondaires de l'histoire ; mais j'ai connu d'assez bonne heure la marche et la suite des principaux événements historiques dans notre pays et un peu dans le reste du monde.

Je voudrais indiquer, ne fût-ce que par un exemple, ce qu'il y avait souvent de profond, sous les formes les plus familières, dans les conseils de ma chère mère. Une de ses plus fréquentes recommandations était que je ne devais jamais prononcer un mot sans en avoir le sens clair et précis présent à ma pensée.

Je me souviens combien je fus étonnée (j'avais douze ans environ) lorsqu'elle me fit ces questions qui, au premier moment, et à ma honte, me rappelèrent une scène du *Bourgeois gentil-*

(1) Regret de ne pas être autorisé à donner la signature du savant auteur de cette communication.

(2) *La Vie sincère*, suite de mes articles insérés sous ce titre dans les tomes XLV (1877), XLVI (1878), XLVII (1879), XLVIII (1880).

(1) Voy. aux Tables. Nous avons donné plusieurs de ces traités de Nicole que Mme de Sévigné trouvait bons et sains à prendre « comme des bouillons », disait-elle.

homme que mon père nous avait lue un soir à haute voix.

— Quand tu dis *Bonjour* à quelqu'un, que penses-tu?

Je restai interdite. J'avouai que je ne pensais à rien.

— Et quand tu dis *Adieu?*

Je gardai le silence.

— Quoi, mon enfant, sous ces mots « bon-jour », ton cœur ne sent-il pas que tu souhaites sincèrement une bonne journée? et sous ces mots « à-Dieu » que tu recommandes sincèrement à Dieu la personne que tu quittes? Je sais bien que ce ne sont plus là, pour la plupart des hommes et des femmes même les plus raisonnables, que des formes de politesse qui n'ont aucun sens. Il en est de même de la question : « Comment vous portez-vous? » que l'on fait d'une manière si distraite et en y attachant si peu d'importance que le plus souvent on n'attend même pas la réponse. Les plus attentifs et les plus bienveillants désirent savoir tout au plus si vous êtes indisposé, malade ou bien portant, tandis que le vrai sens de la question doit porter beaucoup plus loin. Quand je demande à une personne comment elle se porte, je l'entends de son esprit autant que de son corps; car si je m'intéresse à sa santé physique, combien ne dois-je pas m'inquiéter plus encore de sa santé morale? Je compatirai beaucoup plus à son état si elle est troublée par un grand chagrin que si elle a une migraine ou un mal de dents.

« Mais, ajoutait ma mère, ce n'est pas seulement çà et là un mot, ou deux mots : ce sont des phrases entières, des maximes admirables, l'expression des vérités les plus hautes et les plus nécessaires que nos lèvres répètent machinalement et de routine, sans que notre esprit ou notre cœur y prennent plus aucune part. Elles ressemblent à ces fruits des bords de la mer Morte dont on parle si souvent, savoureux au regard, mais pleins de cendres. On dit volontiers, par exemple, en conversation, que tous les hommes sont frères, ou que l'on doit aimer son prochain, mais c'est du même ton et avec la même indifférence que lorsque nous nous souhaitons le bonjour ou le bonsoir. Ah! chère enfant, combien nous serions meilleurs, si nous avions la volonté de ne laisser jamais passer par notre bouche ou par celle des autres aucun des grands préceptes directeurs de la vie sans au même instant nous pénétrer pleinement de leur sens véritable, et sans tenir à devoir de nous ouvrir sincèrement à leur impression morale! Dès que nous nous habituons à ne donner à une vérité qu'une signification banale, elle perd toute vertu. »

Pour mon extrême malheur, ma mère mourut lorsque je venais d'atteindre ma quatorzième année. Aucune des douleurs que j'ai ressenties depuis n'a égalé celle-là, aucune ne l'a effacée. Stupéfaite, après plusieurs jours d'une prostration qui pouvait ressembler à de l'insensibilité, j'éprouvai une impression étrange : il me semblait que je n'avais plus de toit protecteur au-dessus de ma tête, qu'il n'y avait plus rien entre le ciel et moi.

A suivre. ÉD. CHARTON.

LE GUI DE CHÊNE,

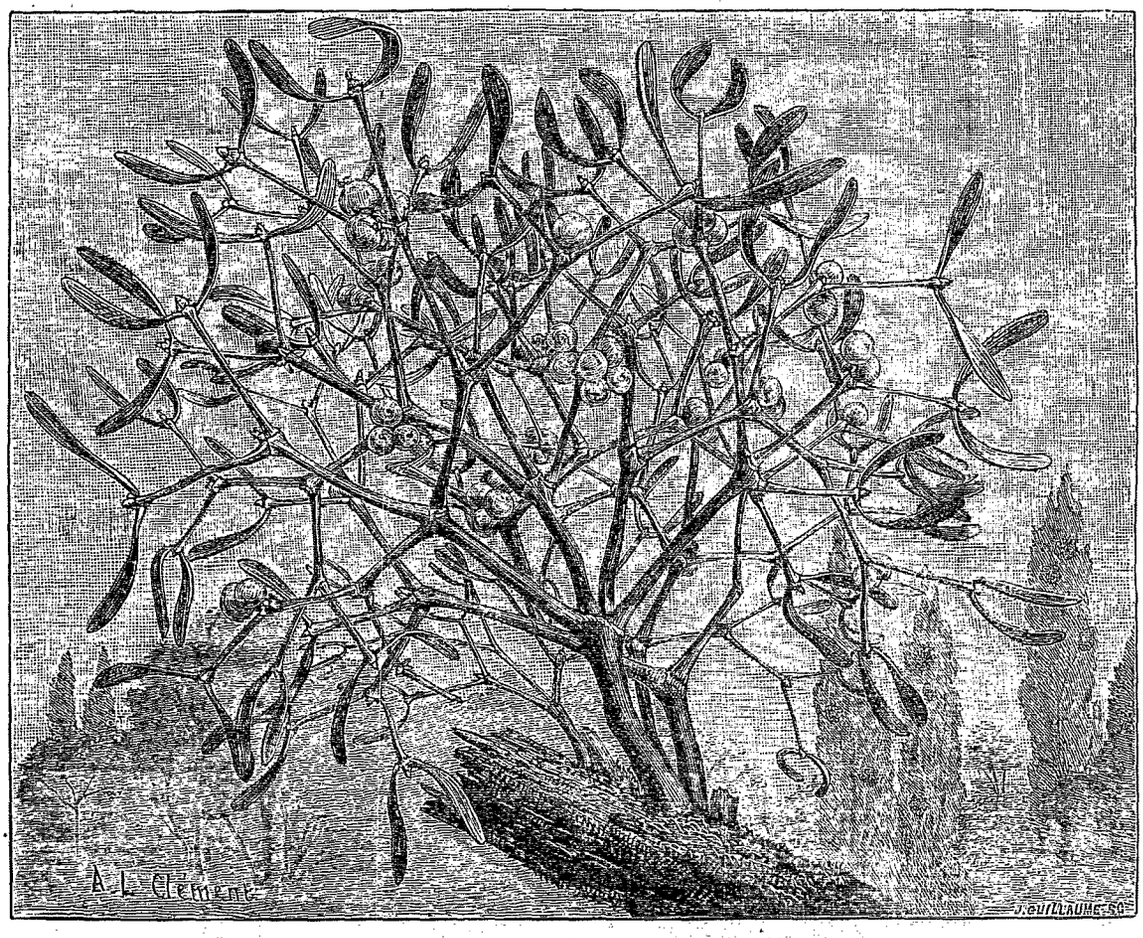
Plante sacrée des Gaulois.

Tout le monde connaît le gui. On aura certainement remarqué ce petit arbrisseau, surtout en hiver, dans la ramure de certains arbres, particulièrement des vieux pommiers, où il forme une touffe compacte de feuillage, en forme de boule. Si on le regarde de près, on voit qu'il est implanté sur l'écorce d'une branche, aussi bien en dessous qu'en dessus, qu'il se divise dès sa base en nombreux rameaux articulés à angles presque droits; ses feuilles sont épaisses, oblongues, d'un vert pâle, jaunâtre; des bouquets de baies blanches sont insérés dans la bifurcation des rameaux. Ce parasite tire sa nourriture du végétal sur lequel il a pris racine. Il ne croît pas seulement sur le pommier; on le rencontre fréquemment aussi sur le poirier, sur le peuplier, le saule, l'aune, l'aubépine; il est rare sur le chêne.

C'est spécialement le gui du chêne, arbre vénéré par lui-même, qui, chez les Gaulois, était considéré comme une plante sacrée. Voyaient-ils en lui, à cause de la persistance de son feuillage en toute saison, un emblème de l'immortalité de l'âme? ou bien cette plante singulière, qui ne sortait pas comme les autres du sein de la terre, qui semblait vivre, sans racines, sur les cimes des grands arbres, dans les hauteurs de l'air, comme si elle descendait du ciel, leur paraissait-elle un présent des dieux? On ne saurait le dire encore : on a beaucoup à apprendre sur nos ancêtres. Quoi qu'il en soit, ils lui attribuaient des propriétés merveilleuses; ils la considéraient comme un remède souverain contre les maléfices et les sortilèges. L'eau dans laquelle on la faisait tremper devenait une sorte d'eau bénite qui préservait ou guérissait de tous les maux du corps ou de l'esprit. Elle rendait la fécondité à tout animal stérile, et amortissait immédiatement l'action délétère des plus violents poisons.

Nous savons par Pline avec quelle solennité s'opérait la cueillette du gui sacré. « Il fallait avant tout que le gui fût cueilli le sixième jour de la lune, jour où commencent les mois des Druides ainsi que leur année, et auquel l'astre, sans être encore au milieu de son cours, jette déjà beaucoup de clarté. Tout étant, suivant les rites, préparé sous le chêne pour le sacrifice et le repas qui doit suivre, on fait approcher deux taureaux blancs dont les cornes sont liées pour la première fois. Le prêtre, vêtu de blanc, monte sur l'arbre et coupe avec une serpe d'or le gui qu'on reçoit sur une saie blanche. On immole ensuite les taureaux en priant le dieu de rendre son présent propice à ceux auxquels il l'a fait. »

La croyance aux vertus miraculeuses du gui de chêne n'a pas disparu avec le druidisme ; elle s'est perpétuée, à travers le paganisme romain, jusque dans la chrétienté. Au moyen âge, on allait encore cueillir le gui, que l'on regardait comme un talisman : on croyait qu'il guérissait les blessures, et que l'homme qui en était muni faisait toujours bonne chasse, ne perdait jamais au jeu, réussissait dans toutes ses entreprises. De nos jours, dans certains villages de la Touraine, on fait porter aux petits enfants des sachets remplis de gui pour les préserver des convulsions. On dit qu'en Angleterre



Le Gui de chêne, plante sacrée des Gaulois. — Dessin de A. Clément.

il n'est pas rare de voir les paysans en suspendre des rameaux au chevet du lit des malades.

Le cri *Au gui l'an neuf,* avec lequel autrefois, dans plusieurs de nos provinces, les pauvres frappaient aux portes des maisons pour demander la charité, la veille du nouvel an, et le mot *aiguillan, aguignettes,* appliqué aux étrennes par les enfants (1), sont-ils un souvenir de l'ancienne cérémonie gauloise et du prestige attaché au gui ? On le croit communément, et non sans quelque vraisemblance. Toutefois les variations subies par ce mot, qui s'écrit d'ailleurs suivant les pays, *Hoguilanneuf, A-gui-lanné, E'guina-né, Aiguilable, Guil-lou-né, Guignoleux,* peuvent inspirer des doutes sur son origine.

E. L.

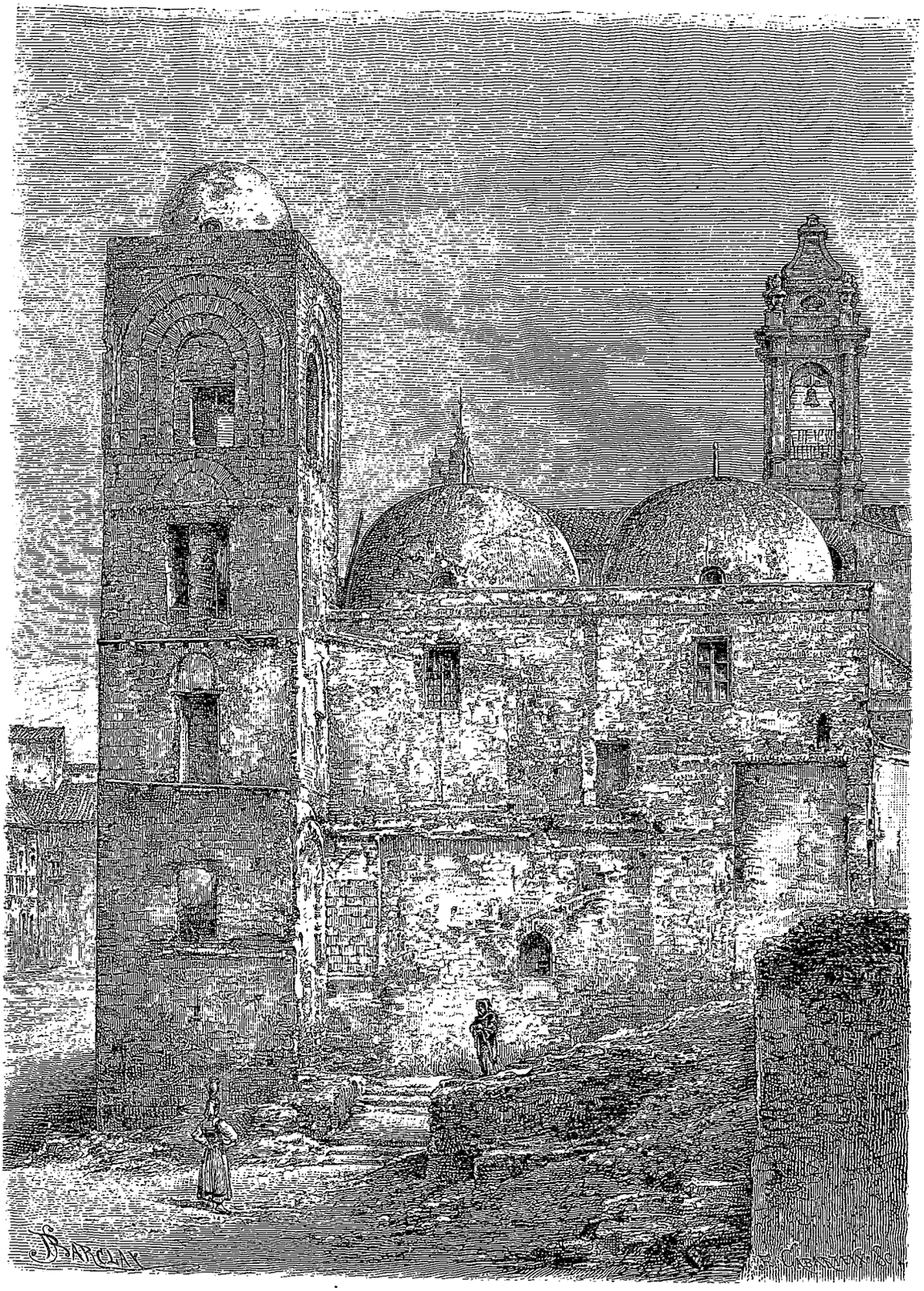
(1) Dans le traité *De virtutibus herbarum,* attribué à Albert le Grand, on voit que le pouvoir magique d'ouvrir toutes les serrures et les portes était attribué au gui de chêne. C'était peut-être à ce titre que les pauvres et les enfants prononçaient son nom en se présentant dans les maisons.

LES VÊPRES SICILIENNES.

L'église de Saint-Jean des Ermites rentre dans la catégorie de ces édifices qui ont été élevés par les princes normands de la Sicile sur des modèles empruntés à l'architecture arabe. A en juger par la forme de ses coupoles, on croirait voir une mosquée, ouvrage de quelqu'un des émirs à qui Palerme obéissait jadis. Il n'en est rien cependant. Elle a été fondée en 1132 par le roi Roger pour les besoins du culte chrétien. Un souvenir sinistre est resté attaché à cette élégante construction : les cloches de Saint-Jean, dit-on, appelèrent le peuple au massacre des Français dans la mémorable journée des Vêpres siciliennes. Ce n'est pas de là cependant qu'est parti le premier signal.

Une critique minutieuse des documents originaux a relevé bien des fantaisies et des erreurs dans les traditions qui se rapportent aux Vêpres siciliennes. Un savant palermitain, qui est cor-

respondant de notre Institut, et qui compte parmi les historiens les plus éminents de l'Italie contemporaine, M. Michel Amari, a dégagé du texte des anciens auteurs tout ce que l'on peut savoir



Palerme. — Église de Saint-Jean des Ermites où, selon la tradition populaire, ont été sonnées les Vêpres siciliennes.

de plus certain sur cet épisode trop fameux [1]. Avant lui on répétait communément que le massacre avait été préparé de longue main dans une conjuration, dont un gentilhomme napolitain, Jean

[1] Voy. *la Guerre des Vêpres siciliennes* (en italien). Huitième édition, revue et corrigée par l'auteur. Florence, 1876, in-8°.

de Procida, fut l'instigateur. M. Amari a établi qu'il n'y avait pas eu de conjuration; que le mouvement populaire fut tout spontané, et que Procida ne prit pas une part immédiate à la sanglante tragédie.

A un kilomètre environ au sud de Palerme, sur les bords du ruisseau de l'Oreto, s'élevait jadis une église du Saint-Esprit, desservie par des moines de Cîteaux. Le mardi 31 mars 1282, le surlendemain de la fête de Pâques, un grand nombre d'habitants de la ville s'étaient rendus en cet endroit, suivant un vieil usage, pour y passer la journée dans des divertissements champêtres. Des tables avaient été dressées en plein air; des groupes y avaient pris place et se livraient tranquillement au plaisir, lorsque, à l'heure des vêpres, des soldats de Charles d'Anjou survinrent avec l'intention de se mêler à l'assemblée. « La gaieté bruyante de notre nation, dit M. Amari, a toujours déplu aux étrangers. Nous avons une façon de nous amuser qui n'est pas celle de tout le monde. » Ce n'eût rien été cependant si les nouveaux venus ne s'étaient pas rendus coupables d'insolence. L'un d'eux, nommé Drouet, outragea cruellement un des Siciliens présents. Celui-ci tira un poignard et l'en frappa. Aussitôt le cri de « *Mort aux Français!* » retentit de toutes parts, et la lutte devint générale. Les soldats, écrasés sous le nombre, périrent jusqu'au dernier. On en égorgea deux cents. Puis la foule, enivrée de carnage, courut vers Palerme. Tous les Français que l'on put y saisir eurent le même sort que Drouet et ses compagnons. Quelques jours après, les autres villes suivirent l'exemple de la capitale. En réalité, c'était une révolution qui commençait : l'incident du 31 mars en fut l'occasion; mais le déplorable gouvernement de Charles d'Anjou l'avait rendue inévitable; on sait comment ce prince y perdit sa couronne. Il y a à Palerme, sur la place Valguarnera, près du couvent de Sainte-Anne la Miséricorde, une vieille croix en fer plantée sur une colonne. Une tradition veut qu'elle ait été jadis élevée par des mains pieuses sur la fosse des Français égorgés pendant les Vêpres siciliennes.

« Ce massacre de tous les hommes d'une même langue, dit M. Amari, ces actes de cruauté exécrable assignent aux Vêpres siciliennes une place parmi les plus épouvantables forfaits que les peuples aient jamais commis. On ferait de ces crimes de l'humanité un gros volume, et toutes les nations pourraient y inscrire des horreurs du même genre, et même de pires, et je parle de nations parvenues à une civilisation plus avancée, vivant dans un temps de mœurs plus douces; je parle de nations qui n'avaient pas à revendiquer leur liberté contre des tyrans étrangers, mais que poussait seulement la folie des passions religieuses et politiques, et qui tournaient leur rage contre des concitoyens, contre des frères, contre une multitude d'innocents. Aussi je ne rougis pas de ma patrie au souvenir des Vêpres siciliennes, mais je déplore la dure nécessité qui avait réduit aux partis extrêmes la Sicile ensanglantée par les supplices, outragée dans ce qu'elle avait de plus cher. Je déplore la nature de l'homme, créature raisonnable et formée à l'image de Dieu, que dévore la soif du bien d'autrui, qui se fait le tyran de ses semblables; je déplore la nature de cet être toujours prêt à commettre l'injustice et à secouer, dans ses vengeances furieuses, tous les freins qui pourraient l'en détourner, dès qu'il trouve quelque apparence de vertu pour lui servir d'excuse, comme il arrive dans toutes les luttes de famille, de classe, de nation, de partis politiques ou religieux. »

J'étais assis dans le cloître solitaire de Saint-Jean des Ermites, lorsqu'un tailleur de pierres, qui travaillait près de là, vint me demander quelques renseignements sur Marseille. Il était, me dit-il, mal rétribué à Palerme; il voulait s'expatrier et aller rejoindre en Provence des amis qui s'étaient offerts à lui procurer une tâche plus lucrative.

Était-il au nombre des Italiens qui furent, à quelque temps de là, poursuivis et frappés par les ouvriers français dans les rues de Marseille? Était-il de retour à Palerme en 1882, lorsqu'on y célébra officiellement, et avec fracas, le sixième centenaire des Vêpres siciliennes? Je ne sais; mais tous ces souvenirs sont étroitement associés dans ma mémoire aux belles paroles de M. Amari.

GEORGES LAFAYE.

MAITRE PIZZONI.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 2.

II

Une heure après, Tonio, assis dans un carrosse en face de maître Pizzoni, roulait vers le théâtre où devait se donner le concert. Jusqu'à présent, il n'était pas mécontent; l'*Excellence* l'avait confié au maître d'hôtel, qui lui avait fait faire un bon dîner; et il ne se trouvait pas mal sur les coussins de la voiture. Il n'était pas sans inquiétude sur la manière dont tout cela se terminerait; mais puisque l'Excellence avait promis de le laisser s'en aller? Un homme qui faisait si bien dîner les gens ne pouvait pas être un trompeur.

La voiture s'arrêta. — Nous voici arrivés, dit Pizzoni à l'enfant; on va te conduire à une place d'où tu entendras très bien : restes-y jusqu'à ce qu'on vienne te chercher de ma part.

Tonio se laissa conduire; on ne le plaça point parmi le beau monde, que ses haillons auraient effarouché; mais d'où il était, il voyait très bien la scène, et en attendant qu'il entendît l'artiste, il saisissait aux environs des lambeaux de conversations qui roulaient toutes sur Pizzoni. L'enfant apprit ainsi que son *Excellence* était un très cé-

lèbre violoniste ; qu'il gagnait beaucoup d'argent, mais qu'il avait toujours été trop généreux pour pouvoir devenir riche ; qu'il avait fait de nombreux élèves, mais aucun qui fût selon son cœur, aucun qui eût hérité de son talent et de ses traditions ; on disait que c'était un vrai chagrin pour lui, et qu'il espérait toujours rencontrer avant de mourir celui qui le remplacerait et s'élèverait encore plus haut que lui dans son art. On remarquait que la salle se remplissait de plus en plus : ce n'était pas étonnant, Pizzoni n'était pas venu à Naples depuis quinze ans, et il était vieux ; peut-être n'y reviendrait-il jamais. Il ne fallait pas laisser perdre cette occasion d'entendre un talent sans pareil.

Tonio écoutait, et tout cela lui paraissait bien étrange. Enfin Pizzoni fit son entrée au milieu d'applaudissements frénétiques. Il ne parut pas s'en soucier beaucoup ; il salua le public, et s'avança jusqu'à la rampe. Là, il secoua sa tête chargée d'abondants cheveux blancs, plaça son violon sous son menton et fit signe à l'accompagnateur de commencer.

Tonio le dévorait des yeux. Il n'était pas jeune, mais comme il était beau ! Il y avait en lui quelque chose, que l'enfant n'aurait pas su expliquer, qui lui inspirait du respect... Et puis, comme il était bien mis ! quel beau linge blanc, et quelle bague éblouissante à sa main ! c'était un diamant, bien sûr ! Les gens qui parlaient de lui tout à l'heure avaient bien raison de dire qu'il gagnait beaucoup d'argent...

Pizzoni joua. L'enfant écoutait, simplement curieux d'abord, et se disant : « Voyons s'il joue mieux que moi ! » A la curiosité succéda le dépit : heureusement que c'était un trop grand seigneur pour venir jouer sur le quai ; s'il lui en prenait envie, adieu la renommée de Tonio !.. Aussi ce n'était pas étonnant qu'il jouât si bien : avec un violon pareil ! et Tonio jeta un regard de colère à son pauvre petit violon, qu'il n'avait pas quitté !.. Et puis, il était vieux : il y avait longtemps qu'il jouait, il avait eu le temps d'apprendre..... Ayant ainsi établi que maître Pizzoni avait toutes sortes de raisons pour jouer mieux que lui Tonio, sans que cela diminuât en rien son mérite, l'enfant se laissa aller au plaisir très réel que lui causait le jeu de l'artiste. Et quand celui-ci s'arrêta, on vit un petit être déguenillé, debout sur sa banquette, qui se démenait et gesticulait en criant d'une voix aiguë qui dominait le tumulte des applaudissements et des rappels : « Evviva ! evviva Pizzoni ! bravo ! bravo ! Santissima Madonna ! Est-ce que les violons du paradis jouent aussi bien que lui ? »

Pizzoni l'entendit et sourit. Ce soir-là, il joua plus merveilleusement que jamais, disaient des dilettanti qui l'avaient entendu ailleurs ; un tel public était bien fait pour l'inspirer. Des mains augustes donnaient le signal des applaudissements ; tout ce que Naples possédait de plus noble et de plus brillant, Italiens et étrangers, poètes, artistes, grands seigneurs, femmes belles comme des déesses, s'unissaient dans une même acclamation enthousiaste. Qu'y avait-il de surprenant à ce que le virtuose, par ce délire, se montrât plus grand que lui-même ?

Eh bien, les dilettanti se trompaient : Pizzoni ne jouait pas pour eux ; il ne jouait pas pour son noble auditoire ni pour les beautés merveilleuses qui l'admiraient. Ce soir-là, il jouait pour un seul, qui ne se doutait pas qu'il jouait pour lui. Toute la verve, tous les entraînements, toutes les séductions de son talent sans rival, il les prodiguait pour un enfant déguenillé, qui tout à l'heure faisait danser la tarentelle aux va-nu-pieds de Naples. C'était à lui qu'il parlait, par la voix enchantée de son violon ; c'était à lui qu'il révélait les joies divines de l'art, le bonheur sublime de l'artiste content de son œuvre ; et s'il se réjouissait de son triomphe, c'est que tout à l'heure il pourrait dire à Tonio : « Vois quelle grandeur dans le génie, qui jette toute une foule aux pieds de l'artiste ! »

Au moment où le concert finissait, un homme toucha l'épaule de Tonio et lui dit : « Venez, maître Pizzoni vous demande. » Tonio le suivit, chancelant d'émotion, se heurtant partout sur sa route comme un homme ivre, lui qui n'avait jamais bu que de l'eau. Son guide le conduisit sur le théâtre, dont le rideau était baissé. Maître Pizzoni était là, tenant encore son violon dont il essuyait les cordes, debout au milieu d'une jonchée de fleurs et de lauriers qu'on avait fait pleuvoir sur lui de tous les côtés de la salle. Tonio n'osait pas s'approcher de lui ; mais Pizzoni le vit et lui sourit. Alors l'enfant se laissa glisser sur ses genoux, aux pieds de l'artiste, levant vers son visage ses yeux mouillés de larmes et répétant d'une voix tremblante : « O maître ! maître ! »

— Eh bien, petit ! dit maître Pizzoni gaiement, puis-je t'apprendre encore quelque chose ?

— Je ne sais rien, maître, je ne sais rien du tout ! répondit l'enfant en pleurant de dépit et de regret. Mais vous avez dit que vous pourriez m'apprendre ?

— Je l'ai dit. Vois-tu, enfant, celui qui veut gravir une montagne prend un guide pour lui en montrer les sentiers ; mais s'il n'avait pas des pieds pour marcher et des yeux pour voir sa route, le guide ne lui servirait de rien... Je serai ton guide, et je t'apprendrai à te servir des dons que Dieu t'a faits : il ne les accorde pas à tout le monde... Mais il faudra que tu te laisses conduire ; il faudra que tu sois humble et docile, et que tu m'obéisses fidèlement, sans te permettre de penser et d'agir par toi-même, jusqu'au jour où je te dirai : « Va ! vole de tes propres ailes, élève-toi plus haut que je n'ai pu m'élever ; je t'ai fait mon égal, trouve en toi-même de quoi me dépasser maintenant ! Veux-tu ?

— Je vous obéirai, maître !

— Viens donc ! Je ferai de toi un roi ! Ne vois-tu pas ces fleurs ? N'as-tu pas entendu ces applaudis-

sements et toutes ces voix qui criaient mon nom? Jamais roi ne fut acclamé par son peuple comme je le suis, moi, toutes les fois qu'il me plaît de paraître... Il y a des gens qui disent que les hommes sont ingrats, que les hommes sont insensés. Erreur! les hommes sont reconnaissants envers ceux qui leur prodiguent les vrais biens. Vois quelle riche moisson d'hommages ils apportent aux pieds de celui qui les convie au banquet de l'idéal, qui les rassasie des pures joies de l'art! L'artiste ne peut-il pas être fier et heureux de sa gloire? Et encore ce n'est rien auprès des joies qu'il trouve en lui-même quand, retiré dans le secret, il s'enivre d'harmonie et que son instrument prend sous ses doigts frémissants une voix sublime, entendue de lui seul!

Le vieil artiste s'animait, ses yeux étincelaient, et Tonio se sentait remué jusqu'au fond du cœur par sa voix vibrante et passionnée. Oh! il comprenait bien ce que c'était que la gloire, ce que c'était que le bonheur de dominer une foule : n'avait-il pas connu ces joies-là, sur le pavé de Naples? Que serait-ce, quand il jouerait comme Pizzoni... mieux que lui! Le maître ne venait-il pas de lui dire : « Tu iras plus loin que moi! » Et Tonio s'y voyait déjà.

Au milieu de son rêve, il entendit un tintement métallique; il se retourna et vit un personnage vêtu de noir, qui s'approchait de maître Pizzoni en le saluant profondément.

— Maëstro, dit-il, voici la recette, tous frais payés. Si maintenant Votre Excellence voulait laisser quelque chose pour les pauvres... et aussi pour les artistes du théâtre... il y en a de vieux, d'infirmes, qui sont chargés de famille...

Il montrait à maître Pizzoni des rouleaux d'or et d'argent que le caissier était en train de ranger sur une table. L'artiste étendit la main et prit deux rouleaux d'or.

— Voici pour les pauvres de la ville, et voici pour vos pauvres à vous. Heureux celui qui peut donner : c'est encore une joie qu'il doit à son art... Emportez cet argent, Frantz, ajouta-t-il en montrant la table à son valet de chambre; vous réglerez dès demain matin mon compte de l'hôtel : je pars à midi.

Et il quitta le théâtre emmenant par la main le petit Tonio, qui ne put s'empêcher de se retourner pour regarder les pièces que Frantz empilait dans un sac. Il ne s'était jamais douté qu'on pût voir tant d'argent à la fois.

A suivre. Mme J. Colomb.

LA CLÉMENCE DE LENTULUS.

I

Guillaume Parlandier, élève peu distingué de la classe de quatrième, venait d'entrer en vacances. Du lycée de Caen, il avait apporté à la ferme de Bignonville, résidence de ses parents, l'espoir mal fondé de passer en troisième, et une maigre cargaison de latin. De cette maigre cargaison, par fanfaronnade de faux érudit, il tirait des sobriquets en *us*, dont il coiffait bêtes et gens, au hasard de sa fantaisie.

Laissons là les gens, qui n'ont rien à voir ici, et parlons des bêtes.

A la ferme de Bignonville, il y avait, sur le bord de l'eau, ce qu'on appelle « un abri de canards. » Sous cet abri vivait une véritable tribu de canards, dont le *sachem* était un vieux mâle, gros et lourd; sa démarche était plus lente que celle de tous les autres palmipèdes. Pour cette raison, Guillaume le baptisa Lentulus.

De même, il donna le nom de Superbus à certain moineau bouffi d'orgueil, qui paraissait avoir la plus haute idée de sa petite personne; un de ces importuns qui apparaissent toujours quand on se passerait parfaitement d'eux, avec un air de dire : « Vous me cherchiez, me voilà! » un de ces fâcheux qui se font toujours de fête sans en être priés, qui interrompent une conversation par leurs piaillements, picorent votre raisin sous vos yeux en ayant l'air de vous octroyer une faveur; un de ces intrus enfin qui viennent voler votre pain jusque sur votre table et semblent croire que rien ne marcherait sans eux.

Guillaume Parlandier n'était pas depuis deux fois trois heures à la ferme, que les allures de ce moineau lui remirent en mémoire un des exemples de son rudiment de Lhomond. Il dit, cet exemple : *Superbus se laudat, sibi blanditur;* Le vaniteux se loue et se flatte lui-même. « Parbleu, dit Guillaume au moineau qui le regardait de côté, toi tu t'appelleras *Superbus.* »

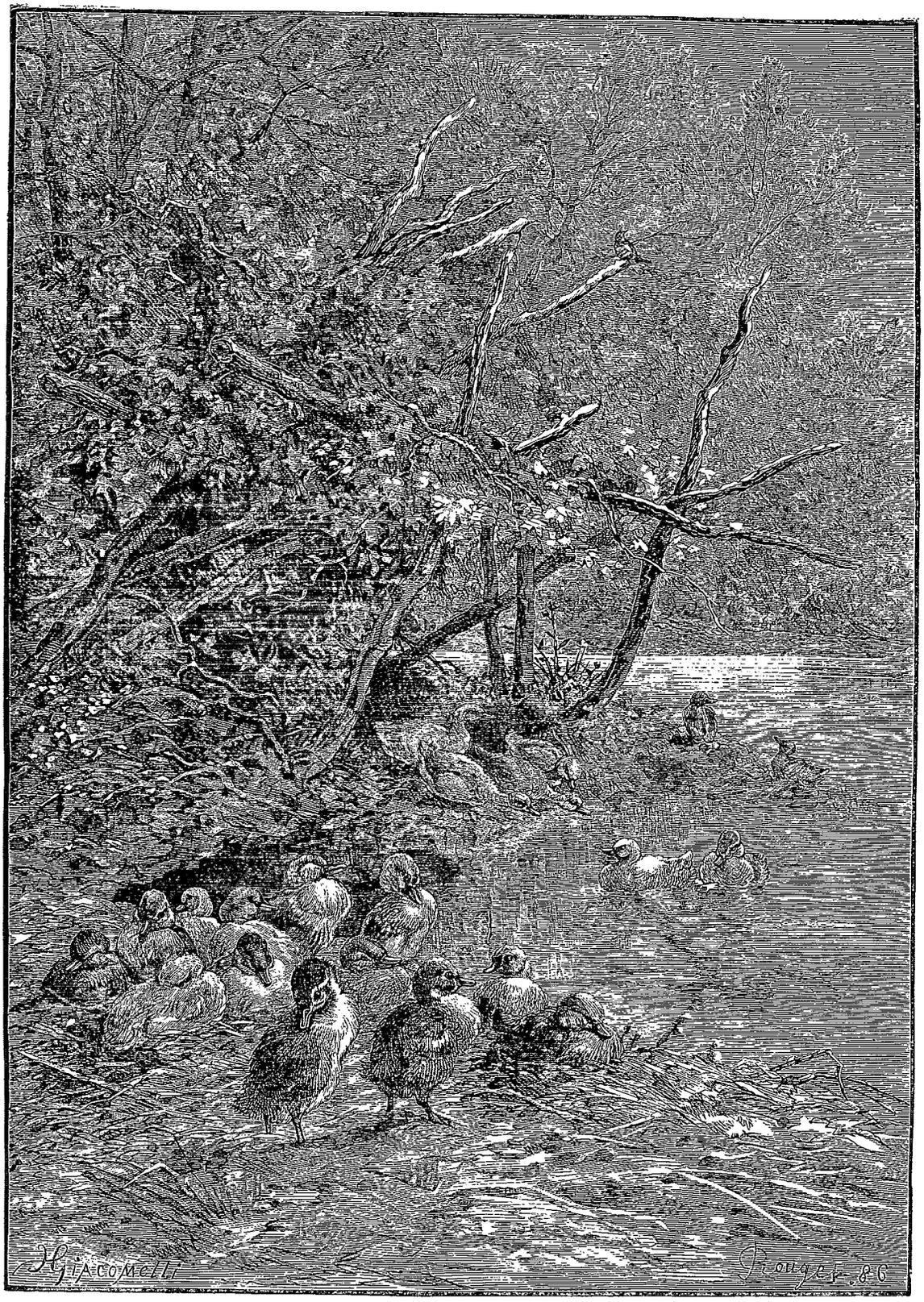
II

Jamais surnom ne fut mieux mérité. Superbus, en effet, prenait des airs avec les autres moineaux, ses confrères et ses égaux. Il se croyait un personnage, je me demande pourquoi; et c'est ce que les camarades de Superbus se demandaient aussi. Ils ne se faisaient pas faute de le siffler, quand il prenait en leur présence des poses de moineau supérieur.

« Pure envie! » se disait Superbus. Et plus on le sifflait, plus il se rengorgeait. On se disait entre moineaux que cette morgue inexplicable lui venait d'avoir été trop cajolé et trop adulé par ses père et mère, émerveillés de la grâce avec laquelle il ouvrait le bec pour piailler la faim, et de la hardiesse avec laquelle il s'était élancé du nid, à sa première sortie. C'était peut-être vrai.

Si Superbus se croyait supérieur à ceux que la naissance avait faits ses égaux dans sa propre espèce, il écrasait de son mépris tous les oiseaux qui n'avaient pas le droit de s'intituler passereaux. Les aigles et les autres oiseaux de proie étaient de vulgaires pirates, de simples brigands, rien de plus; les rossignols, des poètes prétentieux et faméli-

ques; quant aux canards domestiques, il les considérait comme d'immondes parias, d'ignobles ilotes. Il ne lui déplaisait pas de contempler (d'en haut bien entendu) ces parias, ces ilotes et le bouge où



Composition et dessin de Giacomelli.

ils vivaient. Lui, fils de l'air, il trouvait dans cette contemplation matière à s'enorgueillir d'être le grand personnage qu'il croyait être parmi les fils de l'air. Superbus avait le sens des contrastes.

III

Au lieu donc de s'occuper de sa couvée de petits fils de l'air, il venait fréquemment se percher au-

dessus de l'abri des canards. De son poste aérien, il repaissait sa vue de leur abjection, et déversait sur eux le trop-plein de son mépris. Abaisser autrui, n'est-ce pas se relever soi-même? Dans les occasions fréquentes où il se procurait ce plaisir délicat, il avait une surabondance d'invectives presque égale à celle qu'Homère met dans la bouche de ses soudards, lorsqu'ils prennent si grand plaisir à injurier leur ennemi avant de lui faire mordre la poussière, ou de lui tourner le dos pour esquiver les blessures ou la mort.

— Canards! ô canards! criait-il en sa langue, à quoi songeait le créateur quand il a figuré des êtres aussi abjects et aussi difformes que vous? Qu'est-ce qu'une créature qui a des ailes et ne peut voler, qui a des pattes et ne peut marcher, qui a un gosier et ne sait pas chanter?

Une ou deux fois, Lentulus, en sa qualité de *sachem* de la tribu, prit la peine de lui répondre. Si Lentulus avait de pauvres pattes maladroites, il avait une cervelle assez bien conformée, pour une cervelle de canard, s'entend. Il répondait donc avec le sérieux, la sagesse et la bonhomie un peu lourde d'un paysan de Hollande.

— Nous ne volons pas, c'est vrai; nous ne marchons guère, c'est vrai; mais nous savons nager, et cela nous suffit pour trouver de quoi vivre amplement. Notre langue est rude et nasale, c'est encore vrai; mais nous nous comprenons très bien entre nous, et nous n'éprouvons nulle difficulté à nous communiquer le peu d'idées que nous avons. Donc, si nous admirons les moineaux, fils de l'air, nous ne leur portons pas envie, et nous nous consolons de leur mépris devant une table bien servie.

— Nager! la belle affaire! répliquait dédaigneusement Superbus. Est-ce que nous nageons, nous? Est-ce que nous éprouvons le moindre besoin de nager? En quatre coups d'aile, nous sommes au sommet de ce grand peuplier; nous nous perchons sur les fils du télégraphe, sur le coq du clocher, sur les créneaux du vieux château en ruine. Nager! mais les grenouilles nagent, et les poissons aussi. De votre langage, je n'ai rien à dire, puisque toi-même tu le trouves rude et grossier. Quant à vos idées, à vos sentiments! oh! les idées et les sentiments d'un canard! j'en ris si fort, que mes pattes en tremblent sur cette branche. Nos idées à nous planent, les vôtres rampent; notre âme s'épanouit dans l'éther, la vôtre tourne autour de l'augette aux ordures. Comment aurait-il des idées élevées, celui qui vit le bec en terre, esclave à perpétuité d'un immonde et insatiable appétit. Pendant que nous planons dans la glorieuse liberté de l'éther, votre unique soin est de chercher dans la fange de quoi vous engraisser jusqu'à la plus monstrueuse obésité. Et à quelle fin, je vous prie? Pour paraître un jour sur la table de l'homme, votre tyran, à moitié ensevelis dans une litière de petits pois, de navets ou d'olives, selon la saison. Votre vue est si courte, et votre entendement si obtus, que vous acceptez cette fin comme votre fin naturelle. Toutes les plumes de votre corps devraient se hérisser d'horreur quand on prononce seulement devant vous les mots de cuisine, de broche, de petits pois, de navets ou d'olives. Ah bien, oui! Au lieu de songer à vos fins dernières, ou, mieux que cela, de faire quelque vaillant effort pour y échapper, vous mangez, vous buvez, vous faites la sieste au soleil, la tête sous l'aile, ou bien encore vous plongez et vous courez sur l'eau en poussant d'effroyables cris de joie, sans plus vous soucier de l'avenir que les pourceaux d'Épicure. O honte, ô dégradation!

IV

Le père Lentulus aurait pu lui répondre que chaque espèce créée a sa fin bien déterminée, vers laquelle elle marche comme le fleuve marche vers l'Océan; que tous les individus, dans toutes les espèces, ont une fin commune, qui est la mort; et que, par une dispensation miséricordieuse de la Providence, l'idée de la mort, fatale, inévitable, mais à échéance incertaine, n'empêche ni les hommes de vendre, d'acheter, de se réjouir, de faire des projets et même des révolutions, ni les fils de l'air de voler, de bâtir des nids, de chanter, d'insulter les canards; pourquoi donc empêcherait-elle les canards de boire, de manger, de dormir et de s'ébattre?

Le père Lentulus ne répondit rien, par l'excellente raison qu'il avait bien autre chose à faire, ce jour-là, que d'argumenter contre Superbus. Père, grand-père, et même arrière-grand-père, le bonhomme Lentulus avait à s'occuper de ses petits-enfants, qui l'assourdissaient de leurs questions. — Grand-père, est-ce que mon frère a le droit de me pousser pour me prendre ce que j'ai trouvé? — Est-ce que l'on peut faire ceci? — Est-ce que l'on peut faire cela? — Peut-on aller sur la rivière, et jusqu'où?

Quelque chose qui fit flac! à la surface de la rivière, attira l'attention du bonhomme Lentulus et de toute sa marmaille.

Guillaume Parlandier, en flânant, une sarbacane à la main, dans le voisinage de l'abri aux canards, avait aperçu un écureuil sur la maîtresse branche d'un érable. Aussitôt, il avait introduit dans la sarbacane une petite boulette de terre glaise durcie, il avait visé l'écureuil et il avait soufflé fort.

La boulette de terre glaise avait passé à cinq pieds de l'écureuil, et elle avait frappé Superbus: le hasard fait de ces coups.

V

La boulette avait donc frappé Superbus un peu au-dessous des côtes, dans la région du gésier. La vue de Superbus se troubla; il perdit connaissance, et tomba comme une pierre. C'est lui qui avait fait flac! à la surface de l'eau.

Quelques canetons, qui flânaient de ce côté, se

retournèrent au bruit, et firent force de rames vers le malheureux Superbus, qui recommençait à donner signe de vie : la fraîcheur de l'eau l'avait à moitié tiré de sa syncope.

Le premier caneton qui arriva à portée, darda un bon coup de bec dans la direction de l'épave, saisit Superbus par une aile, et le traîna à la remorque vers la rive. Les autres criaient en suivant de près leur camarade. — Nous en mangerons aussi! Nous en mangerons aussi!

Superbus, qui avait repris assez de connaissance pour comprendre ces propos de cannibales, frissonna de tout son corps.

Cependant le caneton sauveteur, ayant pris pied sur la rive, traîna son épave jusqu'au bonhomme Lentulus, et lui dit :

— Grand-père, ça se mange-t-il, ça?

— Tout se mange! répondit le grand-père, avec le ton dogmatique et solennel d'un professeur qui émet en chaire un axiome scientifique.

C'est du coup que Superbus trembla jusque dans la moelle de ses os. Vu de près, et de bas en haut, le bonhomme Lentulus avait l'air terrible, avec son bec dentelé, et ses petits yeux noirs, trop rapprochés du bec, qui louchaient avec une malice diabolique.

Le vieux Lentulus avait dit : « Tout se mange! » comme les vieux avocats disent : « Tout se plaide! » Mais, de même que les avocats préfèrent certaines causes à certaines autres, de même le vieux Lentulus, par goût, et peut-être aussi par tradition, préférait certains mets à certains autres. Il n'avait jamais mangé de moineau, et il ne se souciait point d'en manger. Et puis, peut-être, dans l'obscurité de sa cervelle étroite, eut-il comme une vision du beau; car, c'est beau de pardonner, c'est même très beau. Peut-être aussi céda-t-il à la tentation assez naturelle d'humilier un superbe, et de lui laisser la vie, pour faire durer son humiliation.

VI

Quoi qu'il en soit, il reprit du même ton solennel et doctoral : Tout se mange! et en temps de disette, on serait encore heureux de trouver ce morceau-là, quoiqu'il ne soit guère tentant. Mais, grâce à Dieu, nous vivons dans l'abondance; je blâmerais celui d'entre vous qui toucherait à ce moineau; oui, je le blâmerais, et même je le corrigerais. On va nous apporter la pâtée dans quelques minutes, et celui qui aurait la sottise de manger du moineau ferait tort à son déjeuner. »

Au même instant, une voix bien connue cria à quelque distance: « Goulus! goulus! goulus! » C'est comme cela que l'on dit aux canards : « Ces messieurs sont servis! »

Toute la bande battit des ailes, poussa des cris de joie, et décampa clopin-clopant dans la direction de la petite clairière où la pâtée était déjà servie.

Le bonhomme Lentulus resta quelques instants en arrière. Pensant que si le pitoyable Superbus demeurait à l'endroit où le caneton sauveteur l'avait déposé, c'est-à-dire à l'ombre, son plumage n'en finirait pas de sécher, il le prit délicatement, du bout de son bec dentelé, par les pennes de la queue, et le traîna en plein soleil. Après quoi il s'en alla tranquillement, sans s'inquiéter de ce que penserait l'autre de son marcher irrégulier et lourd.

Quand la bande bien repue s'en revint faire la sieste à « l'abri des canards », Superbus avait disparu.

Il avait si bien disparu que plus jamais Lentulus ne le vit de ses yeux faire le beau sur sa branche favorite, ni ne l'entendit de ses oreilles traiter les canards d'ilotes et de parias. Avait-il été enlevé par une pleurésie, conséquence fatale de son bain forcé? Le coup qu'il avait reçu vers la région du gésier avait-il déterminé quelques désordres graves dans cet organe important, et la mort s'en était-elle suivie? Ou bien le dépit et la confusion lui avaient-ils rendu la vie odieuse? cette vie qu'il ne devait, après tout, qu'à la pitié d'un ilote, à la clémence d'un paria. Lentulus ne se creusa pas la tête pour trouver le mot de l'énigme : il avait trop à faire de mener à bien l'éducation de sa nombreuse postérité.

VII

Guillaume Parlandier retourna au lycée de Caen, persuadé que ce « prétentieux animal de Superbus » avait été croqué par un chat ou gobé par une couleuvre. Lui non plus ne se creusa pas la tête pour trouver une autre solution au problème. D'abord, à ses yeux, le problème en lui-même n'avait qu'une médiocre importance; et puis, son professeur de troisième, un brave homme très exigeant, ne lui laissait guère le loisir de ruminer sur les choses du passé.

Quant à nous, n'ayant entre les mains aucune preuve authentique du décès de Superbus, nous supposerons charitablement qu'il vit quelque part, humble et retiré, se contentant des joies de la famille, et se consacrant à l'éducation de ses petits.

Lentulus vit toujours, quoique la cuisinière ait mis successivement en coupe réglée les générations qui s'inspiraient de sa sagesse et de son expérience. Je voudrais pouvoir dire que cette longévité sans exemple est la récompense de sa belle conduite envers Superbus; mais le premier devoir d'un historien qui se respecte est de dire toute la vérité et rien que la vérité. C'est par oubli et par négligence qu'on lui a laissé atteindre l'âge où les canards cessent d'être comestibles. Ce qui lui a valu la faveur de devenir un patriarche, ce n'est point, hélas! la tendresse de son cœur, c'est la dureté de sa chair.

Cette circonstance, du reste, n'enlève rien au mérite de sa bonne action.

J. GIRARDIN.

LE CIEL EN 1887.

Suite et fin. — Voy. p. 10.

MARÉES.

L'année 1887 sera remarquable par la hauteur de ses marées. Nous aurons une marée de 1.16 le 11 mars et le 18 octobre, une de 1.15 le 9 avril et une de 1.14 le 19 septembre. Les marées de 1.16 sont très rares, et l'on sera bien inspiré de se rendre soit au Mont-Saint-Michel, soit à Caudebec, pour contempler le magnifique spectacle de l'arrivée de la mer dans la baie de Granville, ou du mascaret remontant la Seine avec la vitesse d'un cheval au galop. Les chiffres théoriques donnés pour ces hauteurs doivent être multipliés par l'unité de hauteur de chaque port pour donner l'élévation réelle de la mer. Ainsi, par exemple, l'unité de hauteur au port de Granville est de $6^m.15$. En multipliant 1.16 par $6^m.15$ on obtient la hauteur de la marée dans cette région pour les 11 mars et 18 octobre. C'est donc $7^m.13$ de hauteur au-dessus du niveau moyen de la mer que les eaux atteindront à ces dates, $7^m.13$ au-dessus du niveau qui existerait si l'attraction de la Lune et du Soleil n'exerçait pas son influence. Entre la haute et la basse mer, il n'y a donc pas moins de $14^m.26$ de différence dans la baie de Granville et du Mont-Saint-Michel!

LES PLANÈTES EN 1887.

MERCURE.

La petite planète voisine du Soleil et constamment éclipsée dans ses rayons, Mercure, ne peut être aperçue que lorsque dans son mouvement si rapide autour de l'astre-roi elle s'écarte angulairement assez pour devenir visible un peu haut dans le crépuscule du matin ou du soir. Voici les dates de ses plus grandes élongations du matin et du soir :

5 mars soir.
18 avril matin.
1er juillet soir.
16 août matin.
27 octobre soir.
5 décembre matin.

C'est à ces dates qu'il conviendra de chercher la petite planète si l'on tient à la voir : pendant quatre ou cinq jours seulement de part et d'autre de ces plus grandes élongations, elle se montre comme une étoile de première grandeur, un peu rougeâtre, dans l'éclat même du crépuscule. Une jumelle sera fort utile pour les personnes qui n'ont pas la vue longue, — jumelle que l'on aura eu soin de mettre au point sur un objet éloigné. Dans une lunette, Mercure offrira la forme d'une petite Lune en son premier ou dernier quartier.

VÉNUS.

La belle planète qui a brillé, étoile du matin, pendant l'été et l'automne derniers, et est passée derrière le Soleil le 3 décembre, redevient maintenant étoile du soir et recommence une série de phases en sens inverse de celles que nous avons suivies l'année dernière. Elle passe au méridien 1 heure après le Soleil le 20 janvier, 1 heure et demie le 26 février, 2 heures le 12 avril, 2 heures et demie le 8 mai, 3 heures le 5 juin, et 3 h. 12 m. le 30 juin. Sa plus grande élongation arrive le 13 juillet. Continuant son cours autour du Soleil, elle s'approche graduellement de la Terre, augmentant rapidement de diamètre et revêtant la forme d'un croissant de plus en plus mince. Ce diamètre, qui était de 10 secondes en janvier, atteint 11 secondes au milieu de mars, 12 secondes le 6 avril, 13 secondes le 26, 14 secondes le 10 mai, 16 secondes le 1er juin, 20 secondes le 27 juin, 25 secondes le 17 juillet, 30 secondes le 1er août, 40 secondes le 19, 50 secondes le 2 septembre et presque 60 secondes (59 secondes) le 22 septembre. La planète passe entre la Terre et le Soleil le 21 septembre (invisiblement, à côté du Soleil), puis elle redevient étoile du matin et passe au méridien 1 heure avant le Soleil le 27 septembre, 1 heure et demie avant lui le 2 octobre, avec 2 heures de différence le 9 octobre, avec 2 heures et demie le 18, avec 3 heures le 3 novembre et avec 3 heures un quart au commencement de décembre. De ce mouvement résultent les dimensions apparentes et les phases représentées ci-après.

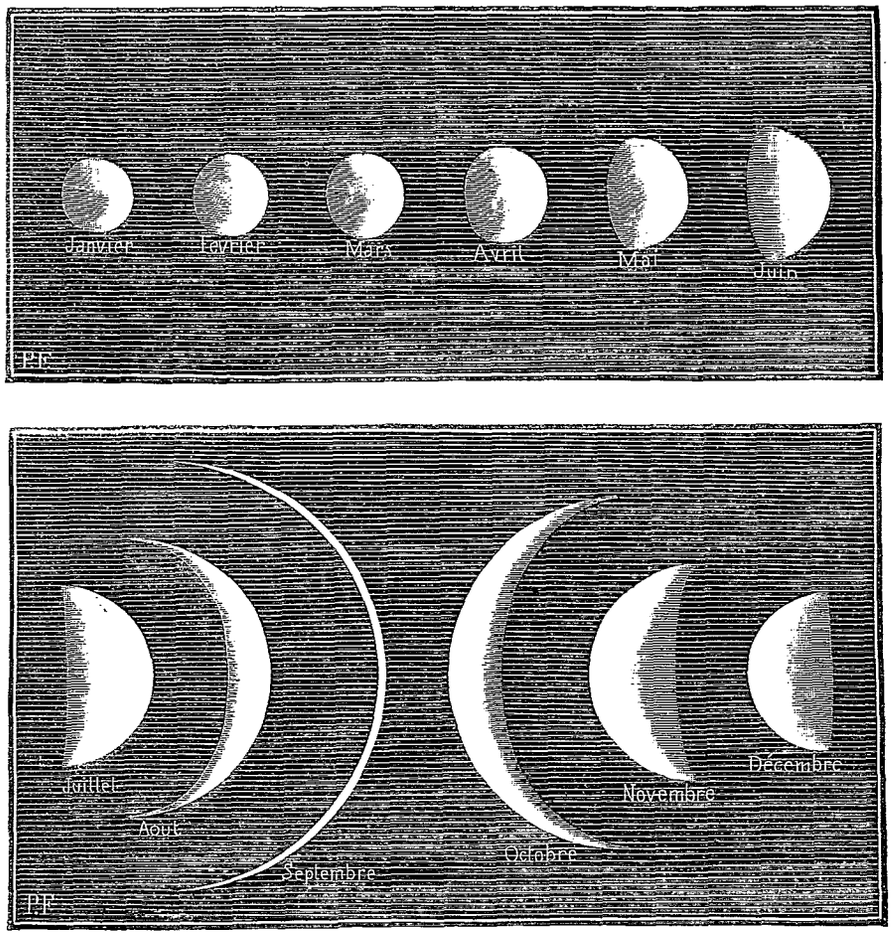
Le plus grand éclat de Vénus arrivera au milieu du mois d'août, vers le 16, puis à la fin d'octobre, vers le 28.

Rapprochements intéressants :

9 février, Vénus passe à 0° 34′ au sud de Mars.
24 février, 5 h. soir, elle passe à 1° 17′ au nord de la Lune.
15 avril, elle passe à 2° 35′ au nord de Neptune.
30 mai, elle passe à 2° 15′ au nord de Saturne.
23 novembre, elle passe à 1° 6′ au nord d'Uranus.
11 décembre, 10 h. matin, elle passe à 2° 37′ au sud de la Lune.

On peut, à l'aide d'instruments de faible et moyenne puissance, faire d'intéressantes observations.

Nous avons signalé les noms d'un certain nombre d'amis de la science qui s'adonnent plus spécialement à l'étude des taches solaires; les observateurs des planètes et des curiosités du ciel sont plus nombreux encore. Sans compter les astronomes qui, tels que MM. Henry à Paris, Trépied à Alger, Trouvelot à Meudon, Denning à Bristol, Ricco à Palerme, de Boë à Anvers, ont publié dans le cours de l'année qui vient de s'écouler d'importants travaux d'astronomie pratique, nous sommes heureux de joindre à la liste des observateurs nommés plus haut les noms de MM. Baër à Caen, Blot à Clermont, du Buisson à la Réunion, Courtois à Muges, Duprat à Constantine, Fenet à Beauvais, Folaché à Jaen, Ginieis à Saint-Pons, Gonzalez à Jaen, Guiot à Soissons, Guérin à Marseille, Gully à Rouen, Landerer à Tortosa, Lihou à Marseille, Tramblay à Orange, Vian à Marseille, Vimont à Argentan, — étudiants de l'infini qui con-



Phases de Vénus pendant l'année 1887.

sacrent leurs plus belles heures à la contemplation des merveilles du ciel.

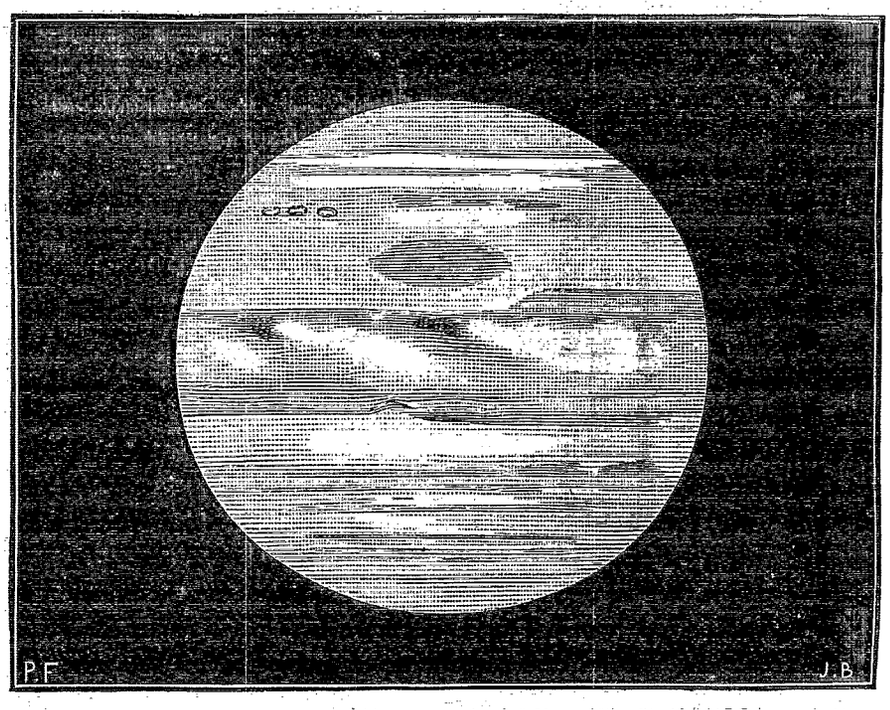
MARS.

La planète Mars nous a quittés depuis le mois de septembre. Elle passera au delà du Soleil le 24 avril et reste par conséquent inobservable. Tout à l'heure nous disions que le 9 février Vénus arrivera en perspective dans le voisinage de Mars. Mais ce rapprochement sera assez difficile à observer. Vénus passe alors au méridien 1 h. 20 m. après le Soleil et n'a qu'un faible diamètre (10 secondes); Mars passe au méridien en même temps et son diamètre n'est que de 4″ 8. Cependant, avec une lunette on pourra les trouver.

Pour les observations à l'œil nu, Mars ne reviendra briller sur nos têtes qu'à partir du mois d'octobre, le matin. Le 1er octobre, il passe au méridien à 9 heures du matin, le 5 novembre à 8 heures, le 7 décembre à 7 heures et le 3 janvier 1888 à 6 heures (lever, le 1er décembre à 1 heure du matin, le 10 janvier à minuit). Ainsi ce n'est qu'en 1888 que l'on pourra continuer les curieuses études faites sur sa constitution, lorsqu'il passera au méridien vers le milieu de la nuit. Il serait donc absolument superflu de donner ici cette année la carte de sa marche sur la sphère céleste.

JUPITER.

La planète géante de notre système, dont la révolution est de douze ans environ, retarde par conséquent d'un mois chaque année pour sa période de visibilité. Son opposition aura lieu le 20 avril, date à laquelle elle passe au méridien à minuit et se trouve dans les meilleures conditions d'observation. Le 1er janvier, Jupiter se lève à 2 heures du matin, passe au méridien à 7 h. 20 m. et se couche à midi et demi. Sa période de visibilité ne commence vraiment qu'en février. Le 1er février, il se lève à minuit 23 m. et passe au méridien à 5 h. 30 m.; le 1er mars, lever à 10 h. 31 m., passage au méridien à 3 h. 41 m.; le 1er avril, lever à 8 h. 16 m., passage au méridien à 1 h. 31 m.; le 1er mai, lever à 5 h. 58 m., passage au méridien à 11 h. 14 m., coucher à 4 h. 35 m.; le 1er juin, passage au méridien à 9 h. 1 m., coucher à 2 h. 26 m.; le 1er juillet, passage au méridien à 7 h. 1 m., c'est-à-dire avant le coucher du Soleil, et coucher à minuit 26 m.; le 1er août, passage au méridien à 5 h. 17 m. de l'après-midi et coucher à 10 h. 24 m.; le 1er septembre, passage au méridien à 3 h. 21 m. et coucher à 8 h. 30 m. On voit qu'à partir de cette date il s'éloigne dans le domaine de l'invisibilité, pour ne nous revenir qu'en 1888, de nouveau avec un mois de retard.



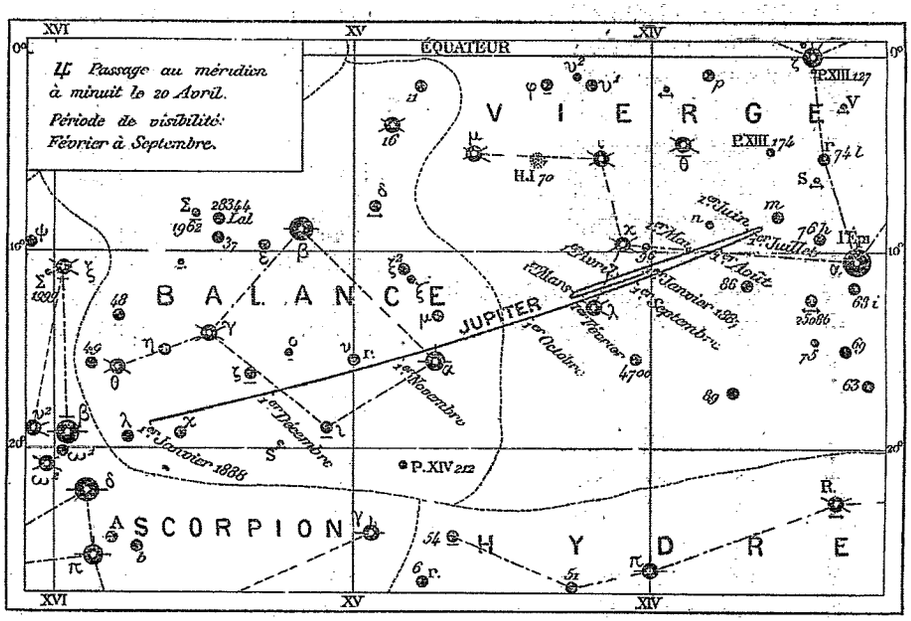
Jupiter et sa tache rougeâtre.

Au mois d'avril le diamètre de Jupiter atteint 41″6.

Les données qui précèdent permettront de reconnaître la brillante planète dans le ciel, lors même que nous ne donnerions pas la carte de sa position parmi les constellations, car Jupiter est l'astre le plus éclatant du ciel, après Vénus, avec laquelle il est impossible de le confondre. Notre carte complète ces documents en montrant que Jupiter traverse actuellement les constellations de la Vierge et de la Balance.

Le 9 avril à 3 heures du matin, Jupiter ne sera qu'à 3° 20′ au sud de la Lune, le 6 mai à 8 heures du matin à 3° 14′, le 29 juin à 5 heures du soir à 3° 40′, le 27 juillet à 1 heure du matin à 3° 59′.

Cette immense planète est extrêmement intéressante à observer à cause des variations de son aspect et surtout à cause de la tache rougeâtre qui se montre depuis plusieurs années sur son disque. Il semble bien que ce monde ne soit pas encore terminé, qu'il en soit encore actuellement au point où en était notre propre planète au commencement des périodes géologiques. La tache rougeâtre surtout, qui a commencé à se montrer en 1878, a presque entièrement disparu en 1883, et s'est remontrée depuis, pâle et légèrement modifiée, est un sujet d'observation des plus extraordinaires : elle mesure environ 50 000 kilomètres de longueur sur 12 000 de largeur et paraît appar-



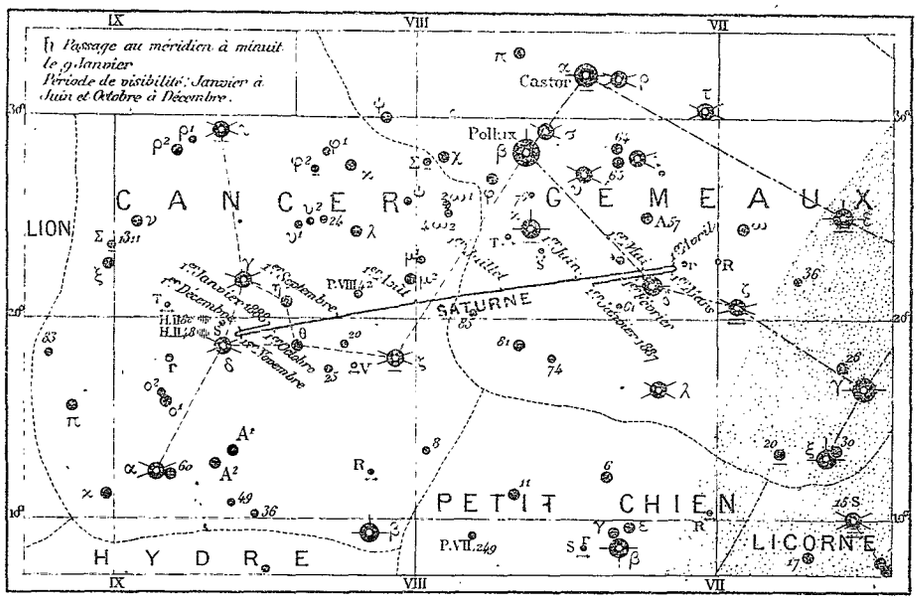
Marche et positions de Jupiter pendant l'année 1887.

tenir aux régions supérieures de l'atmosphère jovienne. Nous offrons à nos lecteurs l'un des derniers dessins télescopiques qui aient été faits de cette planète, dessin dû à M. Denning et extrait de notre *Revue mensuelle d'Astronomie populaire*.

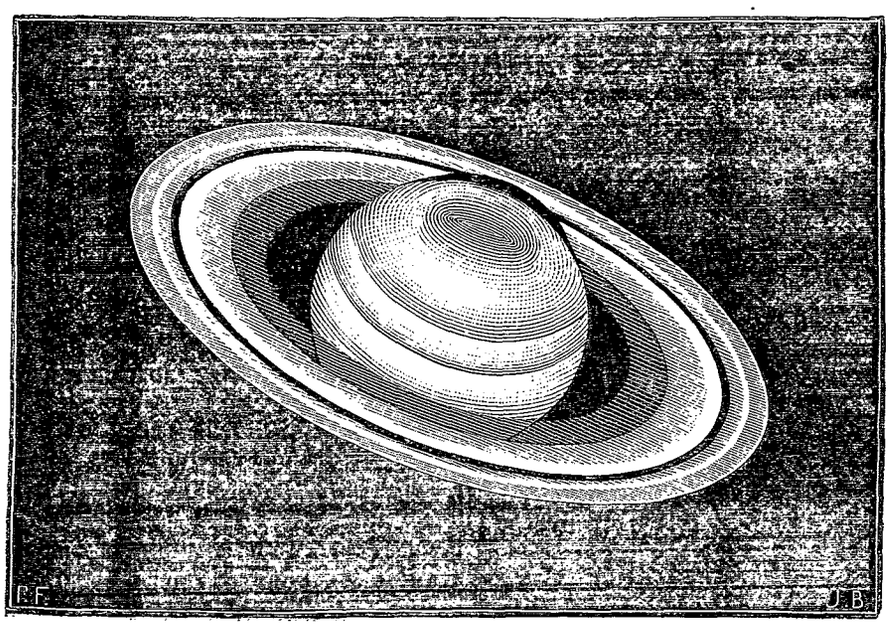
Un tableau toujours fort intéressant, même pour les petits instruments, c'est celui des configurations des satellites de Jupiter, variables d'une heure à l'autre et offrant à elles seules une miniature de notre système solaire.

SATURNE.

La merveilleuse planète est visible tous les soirs depuis le mois d'octobre. Elle passe en opposition, au méridien, à minuit, le 9 janvier, se levant à 4 h. 10 m. du soir et se couchant à 8 heures du matin. Le 1er février, elle se lève à 2 h. 33 m. du soir, passe au méridien à 10 h. 27 m. et se couche à 6 h. 26 m. du matin; le 1er mars, elle se lève à minuit 36 m., passe au méridien à 8 h. 31 m. et



Marche et positions de Saturne pendant l'année 1887.



Aspect actuel de Saturne et de ses anneaux.

se couche à 4 h. 31 m.; le 1er avril, elle passe au méridien à 6 h. 29 m. et se couche à 2 h. 29 m. du matin; le 1er mai, passage au méridien à 4 h. 38 m., coucher à minuit 37 m.; le 1er juin, passage au méridien à 2 h. 49 m. de l'après-midi et coucher à 10 h. 42 m. du soir. On voit que dès lors elle s'éloigne de la sphère de visibilité, mais pour nous revenir en octobre. Le 1er octobre, elle se lève à minuit et passe au méridien à 7 h. 49 m. du matin; le 1er novembre, lever à 10 h. 15 m. du soir, passage au méridien à 5 h. 54 m. du matin; le 1er décembre, lever à 8 h. 17 m., passage au méridien à 3 h. 57 m.

Saturne passera le 9 janvier, à 11 heures du

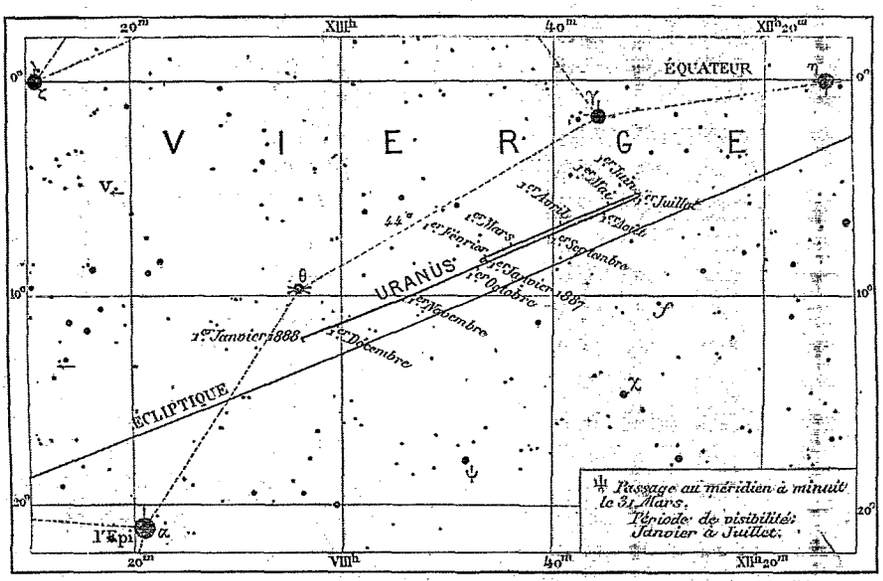
soir, à 3° 7′ au nord de la Lune, le 6 février à 6 heures du matin à 3° 21′, le 5 mars au soir à 3 degrés et demi, le 1er avril à 10 heures du soir à 3° 23′, le 26 mai à 5 heures du soir à 2° 45′. Le 7 novembre à minuit, il passera à 1° 1′; le 5 décembre à 5 heures du matin, à 0° 51′; et le 1er janvier 1888 dans la matinée, également très près de notre satellite.

Les anneaux de Saturne, qui se sont présentés dans leur maximum d'ouverture en 1885, vont actuellement en se refermant lentement. Astre de première grandeur, mais moins éclatant que Jupiter, Saturne est aussi très facile à reconnaître. Il habite actuellement la constellation des Gémeaux, est passé l'année dernière, comme nos lecteurs l'ont remarqué, tout près de l'étoile *mu*, et va passer dans la nuit du 5 au 6 février à 4′ seulement au nord de l'étoile *delta*, de 3e grandeur (étoile double, 3e et 8e, à 7″), et y reviendra, un peu plus haut, à 12′, le 25 avril. Ces marches, stations et rétrogradations des planètes, mouvements apparents dus à la combinaison du mouvement de la Terre avec le leur, sont toujours très intéressants à suivre au ciel.

L'observation des huit satellites de Saturne est réservée aux instruments de forte puissance.

URANUS.

La planète Uranus, qui roule à 710 millions de lieues du Soleil et n'est visible pour nous que sous l'aspect d'une étoile de 6e grandeur, se trouvait l'année dernière dans le voisinage de Jupiter, au milieu de la constellation de la Vierge. Jupiter continue sa marche relativement rapide et vogue vers la Balance, tandis qu'Uranus, plus lent encore que Saturne (dont la révolution est de vingt-neuf ans et demi) et qui n'emploie pas moins de 84 ans à parcourir son immense orbite, change à peine de place d'une année à l'autre. Uranus ne quitte pas la Vierge : il va passer d'avril à sep-



Marche et positions d'Uranus pendant l'année 1887.

tembre au-dessous de la belle étoile double *gamma*. Rencontre intéressante à observer.

Son opposition arrive le 31 mars : passage au méridien à minuit; diamètre de 4″ 4. Période de visibilité : janvier à juillet, comme la constellation où il réside.

Le 1er janvier, lever à 0 h. 21 m. du matin, passage au méridien à 6 h. 4 m. du matin; le 1er février, lever à 10 h. 15 m. du soir, passage au méridien à 4 h. 2 m. du matin; le 1er mars, lever à 8 h. 21 m. du soir, passage au méridien à 2 h. 10 m. du matin; le 1er avril, lever à 6 h. 13 m. du soir, passage au méridien à 11 h. 59 m. du soir; le 1er mai, lever à 4 h. 8 m. du soir, passage au méridien à 9 h. 57 m. du soir; le 1er juin, lever à 2 h. 2 m. du soir, passage au méridien à 7 h. 52 m. du soir; le 1er juillet, passage au méridien à 5 h. 54 m. du soir, coucher à 11 h. 44 m.; le 1er août, passage au méridien à 3 h. 56 m., coucher à 9 h. 44 m.

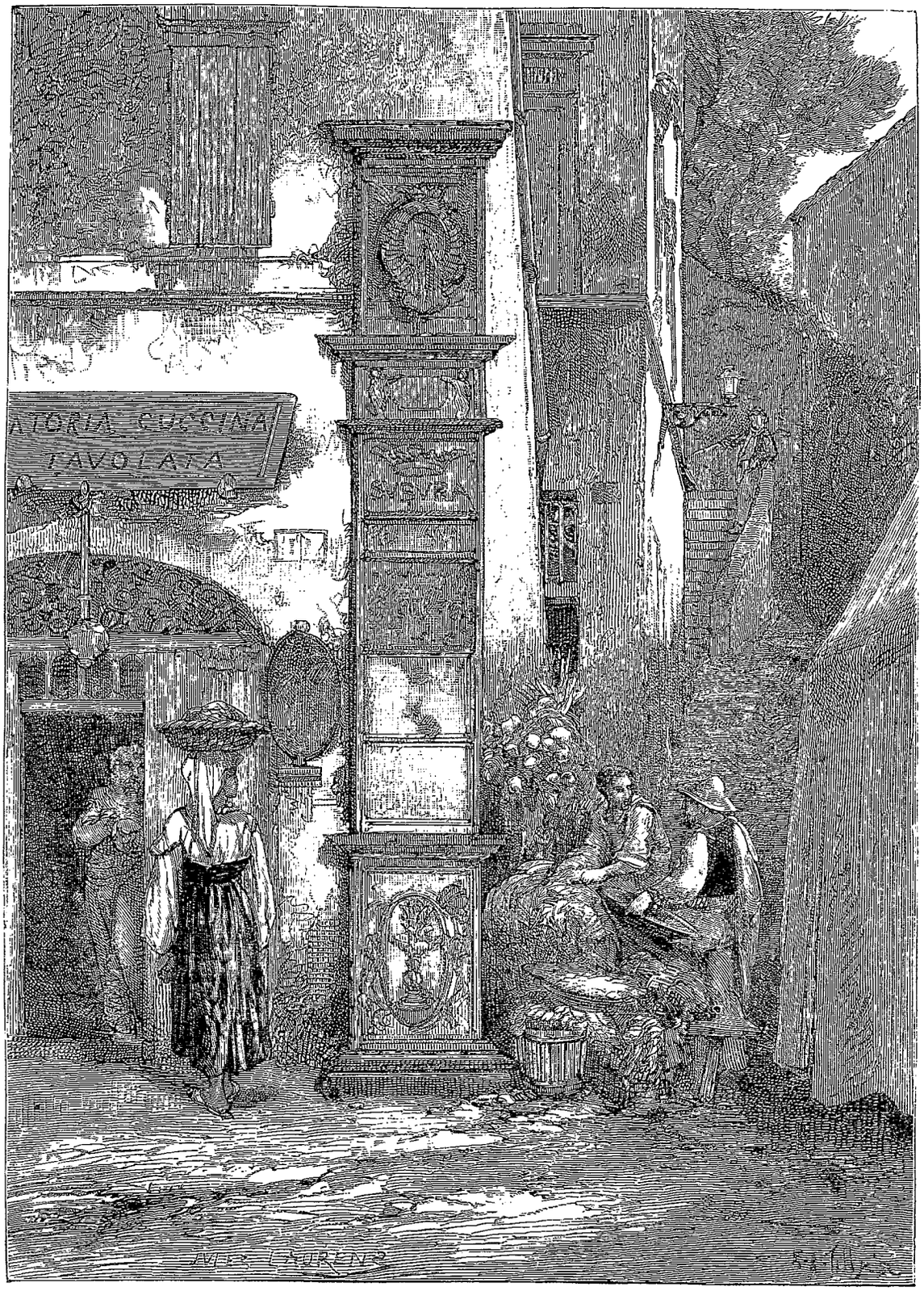
Tels sont les faits astronomiques spéciaux à l'année qui vient de s'ouvrir; tels sont les phénomènes changeants de la région de l'univers au milieu de laquelle nous vivons, Soleil, Lune et planètes. Au-dessus de ces variations planent les curiosités sans nombre de l'univers sidéral, les étoiles, soleils de l'infini, les systèmes doubles, multiples, colorés, les étoiles variables, périodiques, les amas d'étoiles et nébuleuses, en un mot le ciel toujours offert à l'enthousiasme de ses contemplateurs. Ce ciel étoilé ne change pas comme les mouvements planétaires, et les mêmes mois, ramenant chaque année les mêmes régions célestes au-dessus de nos têtes, ramènent les mêmes tableaux et les mêmes sujets de contemplation et d'études.

CAMILLE FLAMMARION.

Paris. — Typographie du MAGASIN PITTORESQUE, rue de l'Abbé-Grégoire, 15.
JULES CHARTON, Administrateur délégué et GÉRANT.

PROMENADES DANS ROME.

SUR LA PLACE SUBURA.



Un Pilastre de la renaissance sur la place Subura, à Rome. — Dessin de Jules Laurens.

C'est une agréable rencontre que l'on fait, comme par hasard, sur le principal carrefour du bas quartier de Rome où aboutit la *via Urbana*. L'étalage d'un fruitier, *fruttajolo,* s'adosse à un édicule en forme de pilastre, haut d'environ quatre mètres, faisant angle avec la *salita* ou montée de *San-*

Francesco di Paola. Ce petit monument, qui n'attire l'attention que de peu de personnes, est un exquis spécimen de l'art de la renaissance, sous le pontificat d'Alexandre VI (fin du quinzième siècle). Il a été élevé par un certain Étienne Coppus. Il est intéressant d'étudier sa composition, ses profils, ses fines moulures. Dans son ornementation figurent : au milieu, le mot SVBVRA, au bas le chardon, du blason des Borgia, en haut une large couronne ouverte de marquis à fleurons, et au-dessous un cartouche que soutiennent deux petits génies. Tous ces détails sont patinés dans le marbre jusqu'à la fermeté et au ton du bronze; ils se distinguent par une mesure et une valeur vraiment classiques. Un moulage de ce pilastre serait bien placé dans une école des beaux-arts.

Voici le sens d'une partie de l'inscription latine qu'il n'a pas été possible de reproduire sur notre gravure :

. . . . . Étienne Coppus de San-Germiniano a restauré l'édicule du Sauveur aux trois images du faubourg Subura à ses dépens, et a consacré des fonds annuels à perpétuité pour l'entretien du sanctuaire.

Où étaient ces trois images ou icones du Sauveur? Il n'en subsiste rien. Y avait-il là même un petit sanctuaire restauré et renté de fonds annuels par le Germinianais Coppus?

Un des savants élèves de notre École de Rome le dira peut-être.

Après cette modeste mais charmante jouissance d'art (1), on peut s'acheminer vers une beaucoup plus grande, et il suffira de son attente pour que l'on se sente ému.

Au delà de la piazzetta Subura (2), au midi, en suivant la sorte d'impasse en zigzag de la raide montée de San-Francesco, et passant, à gauche, sous une sombre arcade d'un palais des Borgia, on débouche tout à coup en pleine lumière sur la place solitaire de Saint-Pierre ès Liens, très pittoresquement décorée d'une tour gothique carrée et d'un palmier.

Le voyageur qui vient là fait bien de reprendre haleine et de contempler d'abord une belle partie du panorama de la cité.

Qu'il entre ensuite dans l'église, où il éprouvera une si solennelle émotion devant le Moïse de Michel-Ange!

Combien il serait à plaindre s'il ne savait pas admirer jusqu'à une sorte de terreur ce surhumain effort d'un si grand génie, génie, à vrai dire, du plus dangereux exemple, car après lui il fallut dire adieu aux saines et élégantes traditions du Donatello, de l'Alberti, de Bramante, de Raphaël, de San-Gallo et de Peruzzi, pour déchoir et tomber dans le mauvais goût du Bernin et de ses imitateurs.

Aujourd'hui encore combien de jeunes artistes, séduits par le prestige de ce miracle de la force, n'ont pas assez le sentiment de cette renaissance pure, discrète, élégante de style, fervente, délicate d'exécution, dont heureusement le culte fait l'honneur et le charme des œuvres de nos premiers sculpteurs français contemporains! Le charme et la grâce sont des qualités plus rares et plus difficiles dans l'art que la force.

JULES LAURENS.

(1) On doit signaler comme autre exemple rarement cité, dans l'église d'Ara-Cœli, sur la paroi intérieure de la façade, le tombeau de Ludovicus de Lebretto.

C'est un marbre digne d'être moulé dans le plus précieux métal.

(2) Le quartier populaire de Suburana était déjà, dans l'ancienne Rome, lors des quatre grandes régions établies depuis Servius Tullius, à peu près ce qu'il est aujourd'hui; on pourrait le comparer à la place Maubert de Paris. Là vit et s'agite, entre la place Trajane et Sainte-Marie Majeure, ou plutôt la grande gare des Termini, toute une population de petits marchands et d'ouvriers qui respirent moins d'air pur que les émanations peu hygiéniques des broccoli ou choux à longues tiges et des *cucine casarreccie* (cuisines soi-disant bourgeoises). Aux temps les plus anciens, ce pied, en contre-bas du mont Esquilin, comprenait jusqu'à l'emplacement du futur grand Forum, sur les bords d'un fond paludéen, les bois sacrés d'Argiletum et de Strenia, auxquels se mêlèrent et succédèrent les habitations d'Esquila, bourgade ligure se développant sur l'Esquilin, dans la Subura proprement dite et les Carines. Une voie importante partant de là et se dirigeant vers le sud-est devait atteindre jusque sous le mont Cœlius, puisque, dans la seconde division de Rome par Auguste en quatorze quartiers, on la trouve indiquée avec le nom de Subura et comprenant les demeures des nobles, comme passant entre ce mont et celui du Palatin. Elle différa notablement en divers points de son parcours et à diverses époques; l'on y voit, par exemple, s'y promener volontiers le jeune Caius-Julius César dans un but de propagande démocratique, c'est-à-dire de future candidature au pouvoir autocratique. Quoi qu'il en soit de ces informations où l'hypothèse joue son rôle hasardeux, le nom même de Subura a survécu en toute authenticité à travers les âges, et on le trouve particulièrement affirmé de nos jours par la *piazza Subura* et le petit monument lapidaire que nous avons représenté. J. L.

ÉLISABETH.

1774-1791

ÉPISODE DE LA VIE SINCÈRE.

Suite. — Voy. p. 18.

Vers ce temps, mes frères vinrent passer quelques mois près de nous. Leur langage, leurs pensées, m'étonnèrent extrêmement. Je ne les comprenais plus. Mon frère aîné, Gaston, n'avait plus rien de la tolérance et de la liberté d'esprit qui étaient comme l'atmosphère où notre famille avait l'habitude de respirer. Il était devenu un défenseur bref et provocant du principe de l'autorité la plus absolue; il ne supportait aucune discussion et professait le dédain le moins dissimulé pour les arguments qui contrariaient ses tranchantes affirmations : c'était un parti pris. Beaucoup de gens font de même dans un sens ou dans un autre. Fatigués de toute incertitude, ils ferment leur âme et, à toute idée qui se présente pour y entrer, ils répondent : « Je n'ouvre pas. » Plus d'un pourrait dire sans mensonge : « Eh pourquoi ouvrirais-je? La vérité est qu'il n'y a plus dedans personne. »

Mon plus jeune frère, Félix, n'avait pas de si hautes prétentions. Il maudissait étourdiment et gaiement les maîtres, les livres anciens et mo-

dernes, se déclarant sans honte aussi incapable d'études qu'insatiable de plaisirs. Il était bien résolu à ne jamais aimer au monde que ce qui l'amuserait, par-dessus tout les chevaux et les chiens de chasse, les fanfares... « et aussi ma petite sœur », ajoutait-il en riant de mon air étonné et en m'embrassant.

Un soir, mon père me fit appeler dans la Bibliothèque, ferma la porte, et me dit avec sa douceur ordinaire :

— Ma fille, j'ai à vous parler sérieusement. Avez-vous songé quelquefois que je pourrais vous donner une belle-mère?

Je poussai un cri.

— Non, mon père, répondis-je vivement. Qui pourrait jamais remplacer ma mère?

Mon père sourit tristement.

— Chère enfant, reprit-il, vous avez raison et je pense comme vous. Quelque instance que notre famille et surtout vos tantes aient faite près de moi, je ne saurais supporter l'idée d'un nouveau mariage. Rassurez-vous, l'image de votre mère est toujours vivante dans mon cœur; aucune autre ne viendra jamais y prendre place à côté d'elle.

Je me jetai dans les bras de mon père et je l'embrassai avec une sorte de frénésie en versant des larmes : jamais je n'avais aussi bien senti combien je l'aimais.

Nous fûmes quelques instants avant de pouvoir calmer notre émotion. En ce moment l'âme de ma mère devait être avec nous.

Il me dit ensuite :

— Il faut cependant qu'il y ait près de vous quelque personne respectable qui soit pour vous une compagne, une protectrice au besoin. Votre tante de Laboissière m'a demandé de vous confier à ses soins; mais elle est bien âgée, elle vit toute l'année en Languedoc et je ne veux pas vous éloigner de moi. Je croirais me séparer une seconde fois de la sainte que nous pleurons. J'avais d'abord eu quelque idée de faire venir ici notre cousine de Fresnoy, mais je me suis rappelé que votre mère avait peu d'affection pour elle, et ce n'était jamais légèrement et sans cause que votre mère refusait ses sympathies à qui que ce fût. Enfin j'ai songé à Mlle de Fussy, alliée d'assez loin à notre famille. Vous devez vous souvenir qu'elle a passé plusieurs mois avec nous à Paris, il y a trois ans. De celle-ci, votre mère ne pensait ni bien ni mal. C'est certainement une honnête personne, assez distinguée de manières, discrète, parlant peu, et, ce qui m'a le plus persuadé, incapable de la moindre dureté ni d'aucune fausseté. Il me semble que ce sont là, faute de mieux, des conditions acceptables. Du reste, je ne lui ai pas encore fait part de mon projet, qui lui plairait, je crois, étant sans fortune. Si vous n'avez point d'objection, je l'inviterai à accompagner votre tante qui doit venir nous voir aux fêtes de la Pentecôte, et nous l'étudierons ensemble, chère amie; car j'ai dans votre raison bien plus de confiance que je n'ose souvent le faire paraître, de peur qu'à tort on ne se rie un peu du père et de l'enfant.

Je témoignai à cet excellent père toute ma reconnaissance.

Mlle de Fussy vint en effet à la Pentecôte. Je l'observai attentivement sans le lui laisser voir. Quoiqu'elle n'eût peut-être pas plus de trente-cinq ans, on aurait pu lui en donner plus de quarante. Il n'y avait rien à reprendre à son air, à sa physionomie, ni même à ses paroles qui étaient toujours très convenables, mais qu'on oubliait aussitôt qu'elle les avait prononcées. Je ne découvris aucun trait déplaisant dans son caractère; il était, me parut-il, difficile de l'émouvoir en aucun sens. C'était un esprit effacé et sans charme, comme toute sa personne, mais inoffensif. Aussi, lorsque, quelques semaines après, mon père me demanda ce que je pensais d'elle, je n'eus à lui répondre que ce qu'avait dit ma mère elle-même. Je crus devoir ajouter seulement qu'il ne paraissait pas probable qu'il y eût jamais beaucoup de sympathie entre elle et moi, mais que je croyais bien que, de mon côté du moins, aucune antipathie n'était non plus à craindre.

— Il suffit, ma fille, et si l'intimité ne peut vaincre en vous l'indifférence, je suis sûr que de toute manière elle pourra toujours être assurée de vos égards. Je ne désire rien de plus. D'ailleurs ce ne sera, je pense, votre compagne que pour peu d'années... Sans doute vous vous marierez jeune.

A suivre. ÉD. CHARTON.

Notre Véritable Nom.

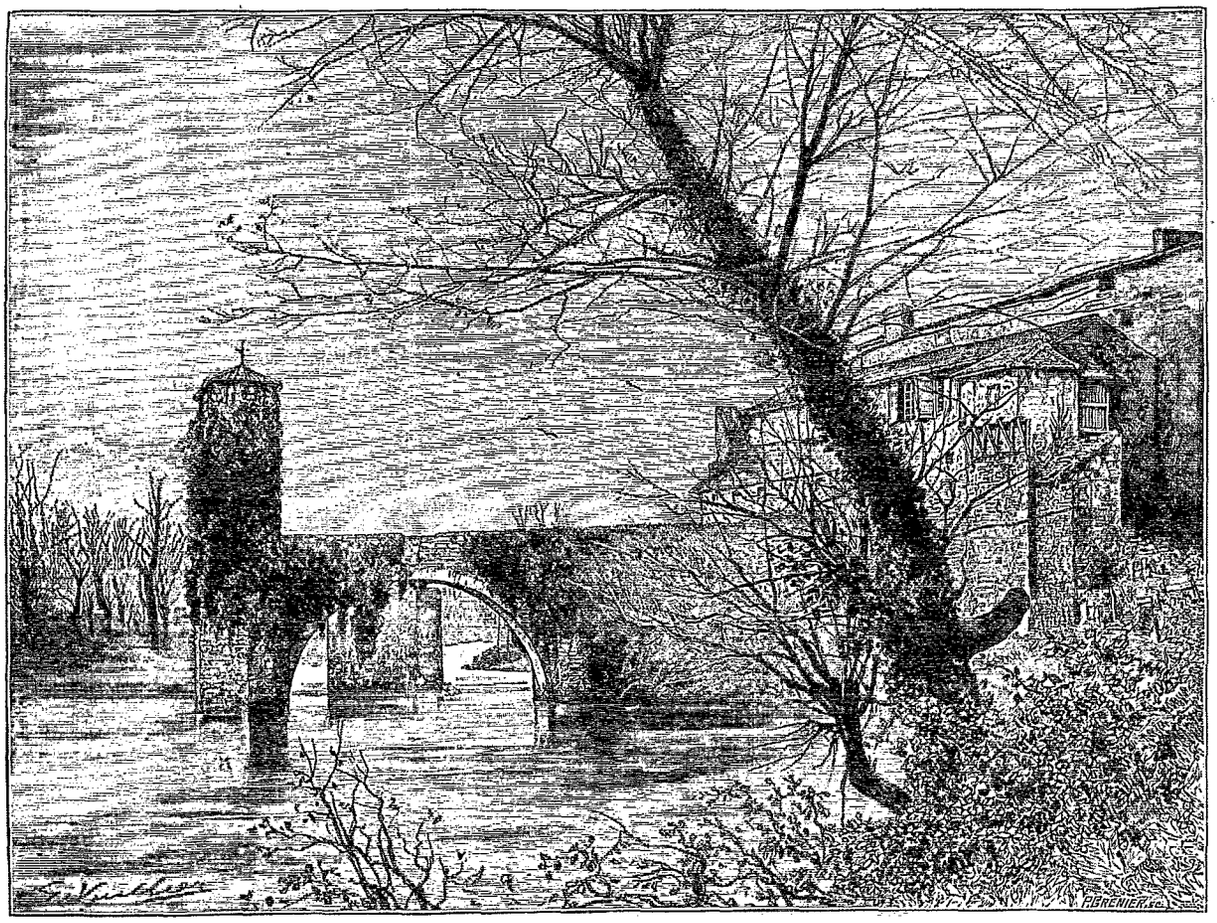
Sais-je seulement quel est mon nom? Hier on m'en a donné un que je perdrai demain; mais Dieu seul connaît celui que je porte dans mon immortalité. JEAN REYNAUD.

RUINES D'UN PONT, A SAUVETERRE
(Basses-Pyrénées).

Ce pont ruiné a paru d'assez d'intérêt pour être classé récemment parmi les monuments historiques. Il a été souvent mitraillé. L'armée du prince d'Orange, général de Charles-Quint, a dû le traverser en 1523 après un siège meurtrier. Sauveterre avait mieux résisté, en 1276, à l'armée de Philippe II. Des restes de remparts témoignent encore des luttes fréquentes qu'elle a eu à soutenir. Aujourd'hui rien n'est plus paisible que ce petit chef-lieu de canton de l'arrondissement d'Orthez, situé sur la rive droite du gave d'Oloron, à 60 kilomètres de Pau. Sa population est réduite à quinze ou seize cents habitants qui jouissent, du reste,

d'assez d'aisance, grâce aux produits agricoles divers des environs et à plusieurs industries, distillerie, tannerie ou scierie.

Le voyageur qui cherche les belles scènes de la nature, l'artiste qui aime à étudier les restes de l'architecture des douzième et treizième siècles, peuvent passer avec plaisir et utilement plusieurs heures à Sauveterre. Des hauteurs de la ville on admire, dans un splendide panorama, les vallées du Gave et du Saison et toute la chaîne occidentale des Pyrénées. Parmi les monuments, on remarque surtout le donjon de Montréal et une



Restes d'un pont du quatorzième siècle, à Sauveterre (Basses-Pyrénées). — Dessin de Vuillier.

église romane à trois nefs dont le portail à plein cintre est décoré de bas-reliefs : son clocher qui s'élève au-dessus du transept ressemble à une tour féodale.

C.

LA MANTE RELIGIEUSE.

On trouve dans le midi de la France et dans le nord de l'Afrique un insecte bien intéressant, qui prouve une fois de plus qu'il ne faut pas se fier à la mine ; c'est la *Mante religieuse.*

Cet insecte appartient à l'ordre des orthoptères, c'est-à-dire insectes à ailes droites. La tête est pourvue d'yeux volumineux à facettes ; le prothorax ressemble à un long cou grêle ; le mésothorax et le métathorax, noms barbares qui signifient partie médiane et partie postérieure du thorax, portent chacun une paire d'ailes.

Sur le cou ou prothorax s'insère une paire de pattes ravisseuses, c'est-à-dire dont la cuisse et la jambe, garnies d'épines acérées, peuvent, en se repliant l'une contre l'autre, larder les insectes qui servent de nourriture à ces animaux.

L'insecte, de couleur verte ou jaune brunâtre, a un aspect fort laid.

Les pattes ravisseuses sont toujours repliées lorsque l'animal est au repos ; il a l'air d'être en prière, — d'où le nom de Mante religieuse, ou de Prie-Dieu, de *Prega-Diou.*

Les Mantes restent immobiles jusqu'au moment où un insecte passe à leur portée.

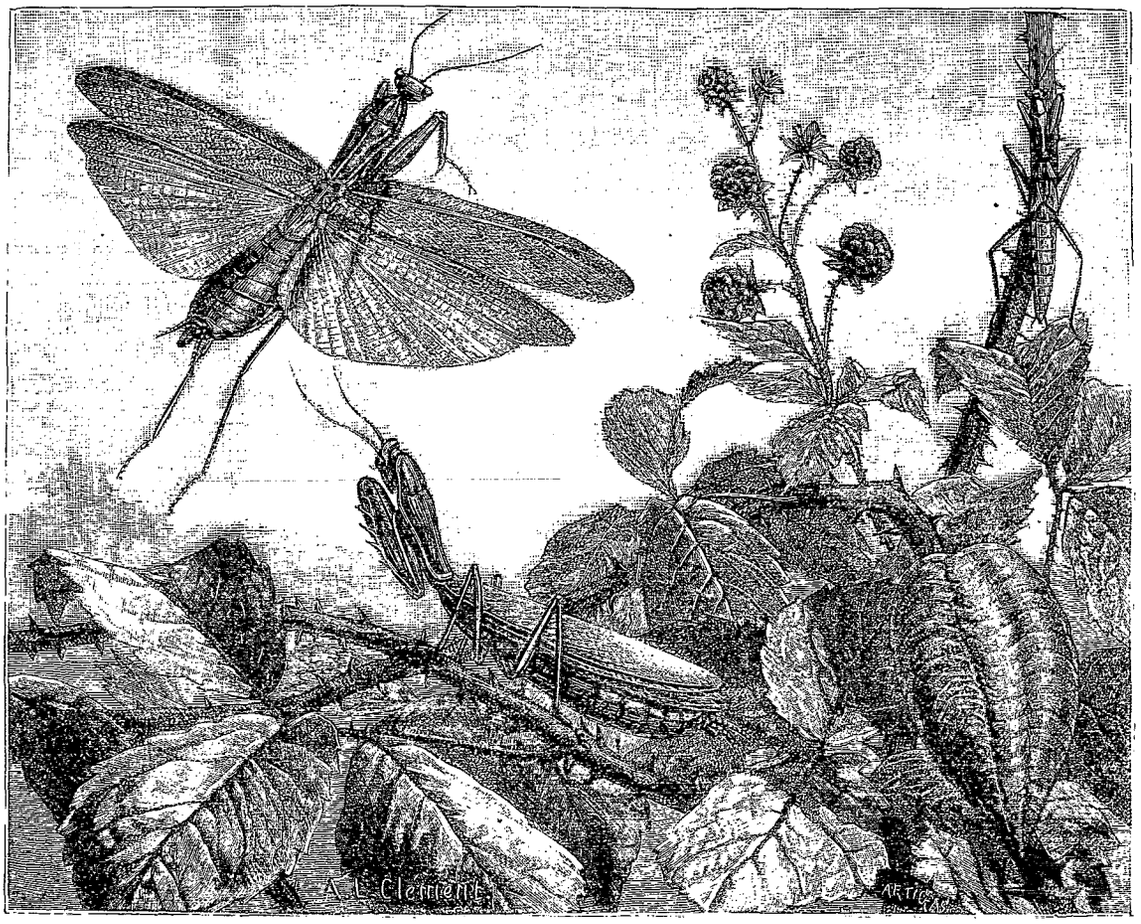
Elles lancent alors leurs pattes antérieures, percent de part en part la pauvre bestiole qui a eu le malheur de s'approcher trop près, et la dévorent séance tenante.

Le naturaliste Poiret [1] raconte, au sujet de leur férocité, qu'ayant mis dans une même cage un mâle et une femelle de Mante, — celle-ci coupa

[1] Voir Maurice Girard, *les Métamorphoses des insectes.*

immédiatement la tête de son infortuné époux, puis finit par le manger le lendemain.

Ces insectes sont rapides dans leurs mouvements : ils courent à l'aide de leurs grandes pattes des deuxième et troisième paires, et s'envolent facilement. Il est intéressant de voir, dans une cage, un de ces curieux insectes; si l'on vient à lui donner une mouche, la Mante l'aperçoit aussitôt, elle comprend qu'une proie vivante est presque en son pouvoir. On voit la Mante replier ses pattes antérieures, se contracter, et, en un mot, guetter le malheureux diptère; elle semble être à l'affût. Si la mouche s'approche trop près, le féroce orthoptère étend brusquement ses pattes de devant, larde et dévore en un instant la mouche. J'ai été maintes fois témoin de ce fait.



La Mante religieuse.

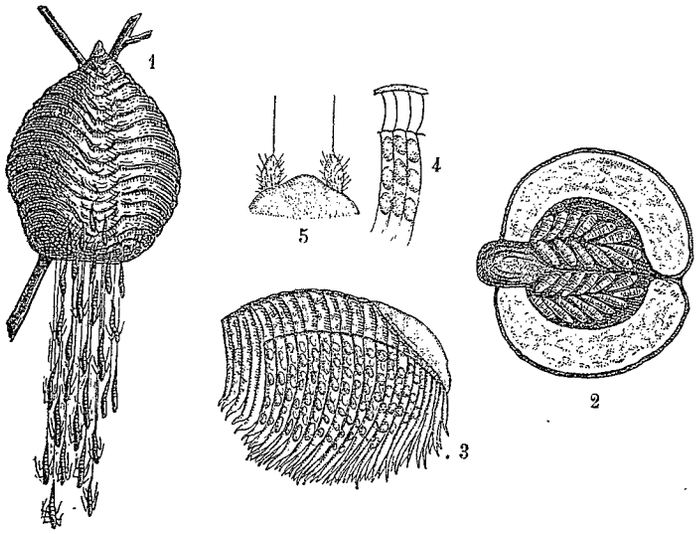


Fig. 1. — Oothèque de Mante, fixée à un rameau d'arbuste. Les jeunes larves, reliées à l'oothèque par deux fils ténus, sont suspendues ainsi pour opérer la première mue.

Fig. 2. — Coupe transversale d'une oothèque, montrant la disposition des œufs.

Fig. 3. — Coupe longitudinale d'une oothèque d'avant en arrière.

Fig. 4. — Figure schématique pour montrer la disposition des étages.

Fig. 5. — *Cerci*, présentant les deux filaments supérieurs.

Ce qui est particulièrement intéressant, c'est la mobilité de la tête. En général, les insectes ont la tête immobile. Dans l'orthoptère en question il n'en est pas ainsi, et je ne sais vraiment si ce fait a été signalé. Dès que la Mante voit sa proie, elle replie ses pattes et semble se recueillir pour mieux l'attraper. Le corps, les pattes, ne bougent plus, mais, fait étonnant chez les insectes, la Mante paraît suivre des yeux la proie qui lui est offerte et qui court dans sa cage. La tête est, en effet, très mobile; cependant les yeux sont saillants, ils sont dits composés, c'est-à-dire formés par la réunion d'une quantité d'yeux simples placés les uns à côté des autres. L'insecte devrait voir sans bouger la tête.

Maurice Girard raconte qu'en Chine les enfants s'amusent à réunir des Mantes dans de petites cages et à les regarder se battre avec leurs pattes de devant, jusqu'à ce que l'une mange la tête de l'autre. — Si elles sont féroces avec leurs ennemis et pour leurs maris, les Mantes ont grand soin de leurs œufs; elles les renferment dans des coques spéciales auxquelles on a donné le nom d'*oothèques*. M. le professeur Edmond Perrier nous dit que pour bâtir sa coque la Mante se sert de deux instruments : l'extrémité de son abdomen et l'extrémité de ses élytres. — L'insecte, accroché à la tige d'un genêt, d'une fougère, commence à déposer quelques parties d'un liquide mousseux qu'elle sécrète, et le maintient au moyen de l'extrémité des élytres, formant une sorte de cuiller, qui d'abord empêche le liquide de couler vers le bas, puis constitue un véritable moule naturel dans lequel se façonnent les premières assises du nid. Bientôt celui-ci présente une forme assez analogue à celle d'un nid d'hirondelle. La Mante fait alors mouvoir l'extrémité de son abdomen sur le pourtour du nid.

Les filaments ou *cerci* qui terminent cet abdomen sont relevés et écartés; ils ne paraissent pas jouer dans la ponte un rôle bien important. A mesure que l'extrémité du corps se dirige vers un point, les contractions de l'abdomen chassent à la fois le liquide écumeux et les œufs. Les élytres demeurent immobiles, quoique appliqués assez fortement sur la partie consolidée du nid, sur lequel on peut suivre la trace qu'ils ont laissée; cette trace forme une sorte de bourrelet longitudinal médian. Il est évident que, par leur adhérence au nid, elles limitent la course de l'abdomen de l'insecte et régularisent ainsi la forme de la bâtisse. Celle-ci présente à l'extérieur de nombreux bourrelets circulaires transversaux très irréguliers, et qui correspondent à chacune des couches successivement déposées par la Mante.

Toutes ces couches se consolident rapidement; leur couleur d'un blanc légèrement jaunâtre passe au brun clair, en même temps que le volume total du nid diminue sensiblement.

Lorsque la ponte est terminée, la Mante s'éloigne du nid en grimpant verticalement. Une certaine quantité de liquide continue à être abandonnée, et, se consolidant à mesure que grimpe l'insecte, constitue une sorte de gaine qui surmonte le nid.

Si l'homme est mortel, la Mante l'est aussi; sa vie est même de courte durée. Comme tous les insectes d'ailleurs, elle meurt deux ou trois jours après avoir pondu. Elle accroche ses pattes antérieures à une branche, étend ses quatre pattes postérieures, et demeure ainsi suspendue, sans mouvement, ne remuant que si on l'excite, jusqu'au moment de sa mort qui ne modifie en rien son attitude. (1)

Mais si la mère meurt, elle a eu soin de mettre ses œufs en lieu sûr, dans cette coque qui s'est durcie à l'air. Ces œufs sont contenus dans une chambre médiane circulaire de l'oothèque (2). Chaque oothèque possède une vingtaine d'étages séparés en deux cages, renfermant une douzaine d'œufs. En avant, chaque cage communique au dehors par une sorte de goulot aplati dont les bords, en forme d'écailles, sont rabattus et s'appliquent l'un sur l'autre, c'est-à-dire sont imbriqués à la façon des tuiles d'un toit. Dès que l'éclosion a lieu, les petites larves, qui ressemblent à leurs parents dès la sortie de l'œuf, s'avançent, traversent le goulot aplati et sortent de l'oothèque. Mais au lieu de tomber à terre, elles restent soutenues en l'air à l'aide de deux fils soyeux fort longs et très ténus, fixés d'une part à l'extrémité de deux petits mamelons situés à l'extrémité de l'abdomen, et d'autre part adhérents à la paroi antérieure et postérieure de la coque de l'œuf.

Bientôt toutes les petites larves, suspendues à l'oothèque à l'aide de ces soies ténues, forment une sorte de grappe. Elles demeurent quelques jours dans cet état, puis changent de peau, et leurs dépouilles restent suspendues à l'oothèque.

Si ces petites larves, si faibles, tombaient à terre, elles seraient la proie de leurs ennemis. Après la mue, elles manifestent leur voracité en se jetant sur les petits insectes qu'elles rencontrent, et sont très agiles.

Ajoutons que ces animaux, ne se nourrissant que d'insectes, débarrassent les plantes de nombreux parasites.

CHARLES BRONGNIART.

MAITRE PIZZONI.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 2 et 22.

III

Maître Pizzoni, malgré son nom italien, n'était point né en Italie. Une centaine d'années aupara-

(1) Note sur la ponte de la Mante religieuse, par E. Perrier, *Annales des sciences naturelles, Zoologie*, 5me série, t. XIV, art. 10.

(2) Charles Brongniart, *Annales de la Société entomologique de France*, 13 juillet 1881.

vant, un ouvrier luthier de Crémone, nommé Carlo Pizzoni, était venu s'établir à Salzbourg et y avait épousé la fille d'un fabricant de clavecins; il n'avait jamais quitté sa nouvelle patrie, ni lui, ni son fils, ni son petit-fils, et la famille était devenue complètement allemande, lorsque l'arrière-petit-fils de Carlo Pizzoni fit son entrée en ce monde. On lui donna le nom d'Andrès, et on le destina à faire des instruments et à en jouer, comme cela se pratiquait chez les Pizzoni depuis trois générations. Mais les précédents Pizzoni, habiles luthiers, n'avaient été virtuoses que juste ce qu'il fallait pour expérimenter les instruments qui sortaient de leurs mains; Andrès, lui, joua du violon avant de savoir de quoi un violon était fait, et apprit à lire la musique bien plus vite et plus facilement qu'il n'apprit à lire dans un livre. Il était né violoniste; tout enfant, il étonnait ses maîtres, et bientôt il les dépassa. Il n'était point orgueilleux de sa supériorité incontestée, et il n'y avait point de malveillance dans l'empressement qu'il mettait à aller entendre des artistes rivaux. « Peut-être, disait-il, aurai-je quelque chose à apprendre d'eux. » Et il le pensait comme il le disait. Préoccupé de son art bien plus que de lui-même, il eût été réellement reconnaissant envers celui qui lui eût ouvert de nouveaux horizons. Mais à soixante ans il ne l'avait pas encore trouvé, quoiqu'il fût venu à Salzbourg nombre d'artistes curieux de se mesurer avec lui, et qu'il en eût entendu, des plus célèbres, dans toutes les capitales de l'Europe, où il faisait de temps en temps une apparition. Plusieurs, disait-on, l'emportaient sur lui par quelque détail : l'un par la pureté limpide du son, un autre par les tours de force qu'il exécutait, et que maître Pizzoni n'essayait même pas, tant il les dédaignait; un troisième se vantait d'être si sûr de son jeu, qu'il ne se souvenait pas d'avoir jamais été au-dessous de lui-même. A cela Pizzoni haussait les épaules. « Jamais au-dessous, murmurait-il, oui, mais jamais au-dessus non plus. » Il les écoutait tous, et ne leur ménageait pas les louanges; puis, prenant à son tour son violon, il réduisait à néant tout ce qui n'était pas lui.

Il avait eu beaucoup d'élèves. Il ne trouvait pas que l'enseignement fût pour lui un abaissement, et il accordait ses leçons à quiconque les demandait, riche ou pauvre. Il préférait même les pauvres, espérant que l'aiguillon de la nécessité les forcerait à travailler. « Et pourtant, disait-il, l'esprit souffle où il veut; si ce don est accordé à un riche, il travaillera en dépit de tout. » Ses élèves l'aimaient et l'admiraient; ils travaillaient avec ardeur pour n'être point congédiés par lui, car il avait la réputation d'être capricieux, de se dégoûter bientôt de tel ou tel élève à qui il avait d'abord donné des soins tout particuliers, et de le renvoyer alors sans miséricorde. « Je n'ai plus rien à vous apprendre », disait-il froidement à l'élève condamné. Celui-ci se récriait, le suppliait : il sentait si bien tout ce qui lui manquait! il ne croyait pas avoir manqué de zèle, mais à l'avenir il ferait mieux encore... Maître Pizzoni secouait la tête. « Non, reprenait-il, je vous ai appris tout ce que je pouvais vous apprendre : vous n'êtes pas capable d'en porter davantage. » Rien ne pouvait le faire revenir sur sa décision; mais quand l'élève était sorti, maître Pizzoni cachait son visage dans ses mains et soupirait profondément. « Encore un! se disait-il tristement; encore un! »

Il s'était marié; il avait eu des enfants, qu'il avait perdus avant qu'ils eussent l'âge de tenir un violon; sa femme était morte quelques années plus tard; il se trouvait seul. Toute sa vie s'était concentrée dans son art; comme tout artiste digne de ce nom, il n'était pas content de lui-même, et il se disait souvent, devant les transports d'une foule enthousiaste : « Comme ils applaudissent! Que serait-ce donc si je pouvais rendre ce que je sens! » Il travaillait toujours, pour se rapprocher de plus en plus de cet idéal de perfection qu'il entrevoyait; mais il sentait qu'il n'y arriverait pas. « Ce n'est pas moi qui entrerai dans la Terre promise, se disait-il avec mélancolie. Au moins, si je pouvais servir de guide à celui qui y entrera! » Et, comme une mère à qui la vie n'a pas donné ce qu'elle lui demandait, et qui reporte tous ses rêves de bonheur sur la tête de sa fille, Andrès Pizzoni se mit à chercher le musicien inspiré qui continuerait son œuvre et monterait plus haut que lui dans le ciel de l'art.

Mais, hélas! les arbres donnent plus de fleurs au printemps que de fruits en automne. Que de talents précoces, dont Pizzoni avait tout espéré, restèrent en route, arrêtés par la paresse, l'intérêt ou la vanité! que d'intelligences ouvertes de bonne heure l'artiste vit peu à peu s'engourdir, sans que ses soins pussent les stimuler! Maître Pizzoni cherchait en vain son successeur; nul de ses élèves ne le surpasserait, nul ne serait même son égal. Il luttait longtemps, acharné à espérer quand même, jusqu'au jour où, vaincu par l'évidence, il abandonnait l'élève dont il ne pouvait plus rien tirer et se mettait à en chercher un autre.

Il était pourtant presque décidé à ne plus essayer de nouvelle tentative, le jour où il entendit Tonio jouer la tarentelle. « Celui-ci a le feu sacré! » se dit-il; et toutes ses espérances se réveillèrent à la fois, plus vivaces que jamais.

IV

Tonio, lui, était joyeux, d'une joie de sauvage, dans la berline qui l'emportait à travers les rues de Naples, assis en face de maître Pizzoni. Quels coussins moelleux! et comme c'était étrange, de voir défiler devant soi les boutiques et les marchands, les tentes bariolées des fenêtres, les grandes maisons, les églises, les places, les passants, qui ne se doutaient pas que ce petit seigneur, mis comme un prince, était le pauvre Tonio qui faisait hier danser la tarentelle aux lazzaroni.

Tonio, par moments, riait aux éclats de se sentir emporté si vite; c'était la première fois de sa vie qu'il allait en voiture. Il tâtait l'étoffe de ses vêtements, il allongeait ses jambes pour bien voir ses souliers, qui le gênaient un peu, mais qui lui semblaient si beaux! jamais sauvage paré de verroteries ne s'est admiré de meilleure foi. Il repassait dans son esprit ce qui lui était arrivé depuis la veille. Maître Pizzoni l'avait emmené à son hôtel, lui avait fait donner un lit; il n'osait pas s'y coucher; mais Frantz l'avait déshabillé et introduit dans les draps blancs : comme c'était doux! Il avait dormi tout d'un somme; à son réveil, Frantz était là, qui l'avait fait baigner et lui avait mis des vêtements neufs, comme s'il eût été le fils d'une Excellence... Maître Pizzoni était venu ensuite; il avait paru satisfait de le voir ainsi, et il l'avait emmené déjeuner. A l'idée qu'il déjeunerait tous les jours de cette façon-là, Tonio se gonflait d'aise. Enfin ils étaient partis : comme c'était beau d'aller en voiture! Décidément les riches étaient bien heureux! Maître Pizzoni était riche : que d'or et d'argent on lui avait remis la veille! Et Tonio serait riche, lui aussi, puisqu'il jouerait du violon aussi bien que maître Pizzoni! Il verrait les seigneurs et les belles dames l'applaudir et lui jeter des fleurs; il les entendrait crier : « Bravo! bravo! evviva Tonio! il maestro Tonio! » Il n'y avait rien de plus beau dans les contes des improvisateurs, qu'il avait si souvent écoutés, le soir, quand il n'avait plus besoin de travailler, ayant déjà récolté de quoi se payer un verre d'eau à la glace et une portion de macaroni pour son souper. Et tout en rêvant ainsi, Tonio regardait par la portière. Ils étaient sortis de Naples, et la voiture roulait rapidement dans la campagne déserte. « Comme le monde est grand! » pensa l'enfant, ébloui par ces vastes horizons baignés de soleil. Il faisait chaud; Tonio en souffrait, habitué qu'il était à prendre l'air par tous les trous de ses vêtements. Maître Pizzoni s'était enfoncé dans son coin, un livre à la main, dans lequel il semblait lire; mais à chaque instant le livre faisait un brusque mouvement, comme s'il eût voulu lui échapper; alors maître Pizzoni le rattrapait vivement, et passait son mouchoir sur son front ruisselant de sueur. Il vint un moment où le livre tomba de sa main, et où il le laissa reposer paisiblement sur ses genoux : il dormait. Tonio le regarda dormir; et bientôt, l'immobilité aidant, la route monotone, la chaleur, le mouvement de la voiture qui le berçait, l'endormirent lui aussi. Il ne s'éveilla que le soir, à la voix de maître Pizzoni qui le tirait par le bras en lui disant : « Allons, mon garçon, réveille-toi et descends : c'est ici que nous dînons. Le sommeil t'a-t-il donné de l'appétit? »

Ce soir-là, Tonio, qui commençait à s'habituer à sa vie nouvelle, mis en gaieté par le vin de Marsala que lui versa maître Pizzoni, s'apprivoisa tout à fait et raconta sa vie à son protecteur. Depuis que sa mère était morte, il faisait des commissions, rendait de petits services aux uns ou aux autres; on ne le payait pas cher, mais il ne lui fallait pas grand'chose non plus pour se nourrir. Matteo et Gennaro, qui dressaient tous les soirs leur théâtre en plein vent sur la Chiaja, l'avaient pris avec eux, et lui avaient appris le violon pour qu'il leur jouât les ouvertures de leurs pièces. Mais un jour ils s'étaient querellés, et Matteo avait donné un coup de couteau à l'autre. On avait emmené Gennaro à l'hôpital et Matteo en prison; et Tonio ne les avait plus revus; d'ailleurs il se passait bien d'eux, Son Excellence avait pu le voir.

— Et où demeurais-tu? lui demanda Pizzoni.

— Mais... n'importe où... il y a tant d'endroits où l'on peut dormir la nuit! Sur un banc, sous des arbres, sur la plage, dans un coin bien abrité, sous le portail d'une église, sur les marches d'un palais... il y a encore les barques tirées sur le sable, où l'on est très bien en hiver : on se glisse sous les amas de filets, et même on y trouve quelquefois une veste laissée là par un pêcheur; on s'en enveloppe et on a chaud.

— Mais comment faisais-tu pour acheter des vêtements?

Tonio ouvrit de grands yeux.

— Acheter des vêtements! Excellence, c'est bon pour les riches! Les pauvres trouvent toujours quelqu'un qui leur donne un vieux pantalon ou une vieille chemise... J'ai été pourtant une fois habillé presque de neuf, ajouta-t-il en baissant la voix d'un ton mystérieux : la Nina, la marchande de *cocomeri*, venait de perdre son cadet, Cecco, et son aîné était très malade. Elle a fait vœu devant la Madonna de donner les plus beaux habits de Cecco à un petit pauvre, si Gino en réchappait. Gino s'est guéri, et comme je me suis trouvé là au moment où elle cherchait un pauvre, c'est moi qui ai eu les habits de Cecco.

— Étaient-ils aussi beaux que ceux que tu as là? demanda Pizzoni en riant.

— Oh! non! repartit Tonio avec un accent de suprême dédain; ce n'étaient jamais que des habits de marchand de *cocomeri!*

— Comme il se forme vite! pensa l'artiste.

Et il soupira.

A suivre. Mme J. Colomb.

UN PORTRAIT PAR REMBRANDT.

Eugène Fromentin [1] pense que les portraits peints par Rembrandt, disséminés dans les collections de l'Europe, mériteraient qu'on fît sur eux une étude à part. Rembrandt, dit ce maître critique, était scrupuleux, sincère, excellemment physionomique, « exprimant et caractérisant en leur individualité des traits, des regards, des attitudes et

[1] *Les Maîtres d'autrefois.*

des gestes, c'est-à-dire les habitudes morales et les accidents furtifs de la vie. »

Voici comment le tableau (n° 1144) est décrit, dans le catalogue des peintures du Musée impérial de Vienne, par Édouard Von Engerth :

Le Jeune homme chantant. — « Il est assis, vu de trois quarts, tournant le côté droit vers le spectateur, adossé à un siège, et lit ou chante en regardant un livre qu'il tient des deux mains. Un chapeau rond ou une sorte de béret couvre sa tête, des cheveux bouclés d'un blond roux descendent sur les épaules. Un manteau noir est jeté sur le

Galerie du Belvédère, à Vienne (¹). — Jeune homme chantant, par Rembrandt, peinture sur toile. — Hauteur, 0m.71 ; largeur, 0m.62.

siège, laissant à découvert un vêtement brun foncé, d'où sortent le bord étroit du col et les manchettes. Très ombré ; une partie du front, le nez et une partie de la main droite, qui est posée sur l'appui du fauteuil, sont seuls en lumière. »

DU CHOIX DE VINGT LIVRES.

Sur notre demande, M. Bardoux, ancien ministre de l'instruction publique, a bien voulu faire une conférence, à la *Bibliothèque populaire de Versailles,* en réponse à cette question que nous lui avions adressée :

— Si l'on était dans une situation telle que l'on fût obligé de ne se composer une bibliothèque que de vingt livres, quels seraient les vingt livres que vous conseilleriez de choisir ?

Voici un abrégé de la réponse :

Je voudrais composer une petite bibliothèque, la bibliothèque de ceux ou de celles qui, ayant dépassé la jeunesse et ayant reçu une instruction suffisante, désirent posséder ce qu'il y a de plus

(¹) Voy. aux Tables la Vue du Belvédère, et, dans plusieurs volumes, des tableaux de la galerie.

élevé et de plus original à la fois dans tous les trésors de l'esprit humain, dans toutes les littératures.

Vingt livres à la rigueur suffiraient.

Les chercher, essayer de les indiquer : tel sera l'objet de cette causerie.

J'écarte ces livres spéciaux dont on a besoin pour son industrie et pour ses fonctions, ces livres élémentaires et usuels de science, d'histoire, de grammaire, où la mémoire fatiguée et oublieuse va chercher un renseignement, un fait, une date, une solution pratique.

Ces manuels, ces dictionnaires, n'ont jamais constitué, à proprement parler, une bibliothèque. Ce sont des instruments de travail.

Je n'entends parler que de ces livres consacrés par l'admiration, patrimoine de l'humanité tout entière, qui, s'ils disparaissaient, laisseraient un tel vide dans le monde des idées et dans le monde moral, que la civilisation elle-même en serait compromise.

Et d'abord, sur le rayon de notre petite bibliothèque, nous placerions la Bible, l'Ancien et le Nouveau Testament.

Si nous n'avions qu'un livre à prendre, nous prendrions celui-là. Il a été le seul livre qu'emportèrent, en fuyant d'Angleterre, ceux qu'au delà de l'Océan on a appelé les Pères pèlerins, les anciens puritains, les têtes rondes de Cromwell.

C'est la Bible qui accompagnait les pionniers, les squatters, ceux qui ont défriché les savanes de l'Ouest, et qui ont fait l'Amérique et l'Australie.

Si nous choisissons d'abord la Bible, ce n'est pas seulement parce que nous trouvons dans l'Ancien Testament l'histoire du peuple qui a apporté au monde l'unité de Dieu, et des leçons impérissables d'expérience et de sagesse; mais aussi parce qu'il n'y a pas d'œuvre plus grandiose, parce qu'on y rencontre à chaque page les beautés poétiques les plus sauvages. L'esprit anglais, qui s'est nourri de la lecture de la Bible (je ne parle pas seulement au point de vue religieux, je parle aussi au point de vue littéraire), y a puisé une vigueur sombre qui a donné à une partie de sa littérature une étrange originalité. A côté de l'Ancien nous voulons que le même volume contienne le Nouveau Testament, les pages de l'infinie bonté, celles qui, dans leur simplicité divine, ont apporté la miséricorde, la tendresse, l'espérance à tous les humbles, à tous les tristes, à tous les déshérités, — et ce sont les plus nombreux. Nous voulons le Sermon sur la montagne.

A l'antiquité grecque que demanderons-nous? En première ligne, Homère.

> Trois mille ans ont passé sur la cendre d'Homère,
> Et depuis trois mille ans Homère respecté
> Est jeune encor de gloire et d'immortalité.

Nous prenons Homère parce qu'il y a dans l'Iliade et dans l'Odyssée une sensibilité naïve et une grandeur sobre que nous n'avons plus. Nous prenons Homère parce que nous lisons les adieux d'Andromaque et d'Hector, les paroles de Priam aux pieds d'Achille quand il lui demande le corps de son fils : « Souviens-toi de ton père, Achille, semblable aux dieux! Il est de mon âge... je suis plus à plaindre que lui. J'ai fait ce que n'a fait aucun autre mortel. J'ai approché de ma bouche la main du meurtrier de mon fils. »

Nous prenons l'Odyssée pour Nausicaa et pour les scènes du retour à Ithaque.

Rien de trop dans ces fragments. Quelle lumière et quelle netteté! Quelle clarté dans l'image pour que l'impression n'en soit pas retardée!

Benjamin Constant disait un jour qu'il se sentait meilleur après avoir contemplé longtemps l'Apollon du Belvédère ou la Vénus de Milo.

A Homère, j'ajouterai Sophocle. Rien qu'avec quelques traditions du peuple grec, traditions depuis longtemps connues, il a fait son théâtre; et tous les caractères de ce théâtre portent quelque chose de l'âme élevée du grand poète, et sont vrais encore.

Quels personnages! Antigone, Électre, Iphigénie, des statues de marbre de Paros!

Il n'y a pas d'héroïnes plus pures que celles de ce groupe sophocléen. Elles ont traversé le monde sans une souillure à leur blanche tunique.

Je serais bien tenté d'ajouter à Homère et Sophocle un volume de Platon; celui qui contient le Phédon, par exemple.

Mais je ne vois pas assez là, pour notre petite bibliothèque, les caractères universels de clarté et de précision. Parlant à un peuple extrêmement ingénieux, Platon l'est trop souvent lui-même. Ses idées sont quelquefois trop déliées; elles ont trop peu de corps pour mon auditoire.

Mais je mettrai sur notre rayon la *Vie des hommes illustres* de Plutarque.

La postérité n'est pas homme de lettres; elle ne cherche pas ce qui est plus ou moins délicat ou raffiné comme art et comme composition. Elle ne voit que le trésor moral de sagesse, de vérité humaine, d'observation éternelle, qui lui est transmis sous une forme parlante et vive.

Plutarque est, à ce point de vue, le plus curieux des répertoires. C'est une de ces ruches de réserve où presque tout le miel de l'antiquité a été déposé. Ce qui a paru de plus grand dans l'esprit humain s'y montre à nos yeux, et ce que les hommes ont fait de meilleur nous y sert d'exemple.

La sagesse antique est là tout entière. Plutarque a été le bréviaire de toutes les grandes âmes du seizième siècle, le siècle qui en a le plus compté.

L'âme légère de la Grèce passe ensuite dans Rome qui l'a conquise. Cette âme se combine avec le sens ferme, politique et judicieux de ses vainqueurs. Elle produit, à la seconde ou à la troisième génération, ce groupe de talents accomplis qui composent le siècle d'Auguste.

A ce groupe nous prendrons deux génies : Virgile et Tacite.

Nous laisserons Horace, qui ne s'adresse qu'aux délicats. Il est si aimable pourtant! mais Virgile

est si doux ! Le souvenir de ses vers est aussi délicieux que leur lecture.

Pour juger de la valeur d'une œuvre, il faut se demander ce qui manquerait à l'esprit humain si cette œuvre n'avait pas paru.

Si nous n'avions pas eu le génie virgilien, il manquerait dans l'art un charme tendre, une sorte d'onction, je ne sais quel sourire mélancolique.

Il a été presque le seul rayon qui traversa la nuit du moyen âge. Que d'inconnus il a consolés! Que dirais-je de mieux ? C'est Virgile qui a conduit Dante vers Béatrix.

Nous ne saurions pas ce que peut être l'histoire si nous ne gardions pas avec nous Tacite. Il n'est pas seulement un incomparable écrivain, il est un grand justicier. Il n'y a que lui qui pouvait peindre les âmes noires dans les temps désastreux de l'humanité.

Voilà dans nos vingt livres la part que je ferais à l'antiquité grecque et latine. Cinq noms ! c'est bien peu !

Aux littératures étrangères je demanderais davantage. A l'Italie j'emprunterais Dante : rien que lui. Je laisserais de côté le Tasse, même l'Arioste, et aussi Boccace, Machiavel et Guicciardini.

Je me contenterais, dis-je, de la Divine Comédie, parce qu'elle résume toutes les compositions du moyen âge, parce que tout y est mêlé, fable et théologie, guerre civile et philosophie, vieil Olympe et le ciel chrétien, et tout cela avec les formes variées d'une poésie qui chante sur tous les tons.

Le vers s'y tient debout par la seule force du substantif et du verbe, sans le secours d'une épithète.

C'est le Dante qui nous servira d'introduction dans le monde moderne. Il en agrandit l'horizon moral en nous faisant connaître un sentiment délicat et nouveau, celui que lui a inspiré Béatrix.

A suivre. BARDOUX.

ORIENTATION DANS UNE ÉCOLE.

Si l'on n'a pas à sa portée une girouette indiquant à sa base les *quatre points cardinaux*, on peut toujours s'orienter à peu près en observant de quel côté le soleil se lève chaque matin ; on n'ignore pas que c'est l'*est* (l'*orient* ou le *levant*) ; le côté opposé, c'est l'*ouest* (l'*occident* ou le *couchant*) ; et quand on a l'est à sa droite et l'ouest à sa gauche, on n'a qu'à regarder le *nord* (ou *septentrion*) et on a derrière soi le *sud* (ou le *midi*) : rien de plus simple et de plus connu. Cependant on a remarqué que, dans plus d'une école primaire, les élèves ne se rendent pas compte exactement de la position des quatre points cardinaux : ce qui leur serait cependant bien nécessaire, tout au moins, pour orienter les cartes qu'on leur fait dessiner.

Quant à la *méridienne* (ligne *nord-sud*), ils en comprennent mal la définition, se figurant volontiers que c'est une abstraction impossible ou très difficile à réaliser. (1)

La méridienne est tracée par une longue règle de cuivre incrustée dans le pavé de la nef de Saint-Sulpice : ce que d'ailleurs beaucoup de Parisiens ignorent complètement.

Mais on peut arriver au même but avec une dépense beaucoup moindre.

Dans la plus humble école de village, voici comment l'instituteur peut tracer sur le plafond la ligne nord-sud et la ligne est-ouest qui lui est perpendiculaire.

On prend d'abord le centre de la classe (qui est généralement rectangulaire) : c'est le point de rencontre de deux ficelles tendues suivant les deux diagonales.

Au centre de la classe on place une boussole ordinaire ou une boussole d'arpenteur : il faut s'assurer que l'aiguille est bien libre et retirer les objets de fer qui se trouvent dans le voisinage (même les clefs et le couteau de poche). La boussole peut être posée sur le sol (si le mobilier scolaire le permet) ; ou bien on la pose sur une table un peu plus haute que celles de la classe, et les ficelles en diagonale sont tendues au-dessus de cette table.

L'aiguille de la boussole se fixe à peu près dans la direction du nord (l'extrémité bleue est toujours celle qui se dirige vers le nord).

A Paris, la *déclinaison* ou l'angle d'écart fait par l'aiguille aimantée avec la ligne nord-sud est un angle d'environ seize degrés vers l'ouest : c'est-à-dire un peu plus du sixième d'un angle droit.

On fera donc tourner la boussole sur elle-même jusqu'à ce que la pointe bleue s'arrête sur le point marqué 16 sur le cadran de la boussole, et la ligne portant 0—180° sur ce même cadran représentera la véritable direction de la ligne nord-sud (autrement dit de la *méridienne*).

Une aiguille aimantée quelconque peut d'ailleurs remplacer la boussole : il suffit de suspendre l'aiguille par un fil fin de façon qu'elle se tienne horizontale. On marque la direction de l'aiguille sur une feuille de papier placée au-dessous ; puis on trace sur cette même feuille une ligne faisant un angle de 16 degrés avec la direction de l'aiguille. Cela peut se faire avec un *rapporteur ;* ou bien on construit un triangle équilatéral, dont chaque angle vaut 60 degrés, et l'on partage un de ces angles en quatre parties égales par le moyen connu. En *forçant* un peu l'angle de 15 degrés on obtient celui de 16 degrés, à très peu près.

Il faut ensuite reporter sur le plafond la direc-

(1) La connaissance de la ligne nord-sud est indispensable même pour les études les plus élémentaires de la géographie.

On appelle ordinairement cette ligne par ce seul mot *méridienne*. « C'est une longue ligne que l'on suppose tracée sur la surface d'un pays dans le plan d'un méridien déterminé. »

Tous les méridiens sont considérés comme des cercles de longitude, parce que les différentes longitudes se mesurent d'un méridien à l'autre.

Ces notions sont faciles à acquérir à la simple vue d'un globe ou d'une carte.

tion de l'aiguille aimantée (*méridienne magnétique*) et la ligne nord-sud (*méridienne géographique*); enfin la ligne *est-ouest,* perpendiculaire à la méridienne.

A cet effet, on tend des ficelles (fines et souples) au-dessus de ces trois lignes et on les prolonge jusqu'aux murs de la salle, où l'on marque chacune des extrémités par une pointe. En chacun des six points ainsi déterminés on trace une ligne *verticale* sur le mur à l'aide d'un fil à plomb.

On réunit alors les extrémités des verticales opposées par des lignes tracées sur le plafond, à l'aide d'un cordeau enduit d'un mélange de colle et de craie.

Enfin, que faire s'il n'y a pas de plafond, mais seulement des poutres et poutrelles apparentes? Dans ce cas, on laisse les ficelles en place pour représenter les lignes.

Il ne reste plus qu'à écrire sur le plafond les noms des quatre points cardinaux, de la méridienne magnétique et de la méridienne géographique, et à marquer la *déclinaison,* ou angle formé par les deux lignes précédentes.

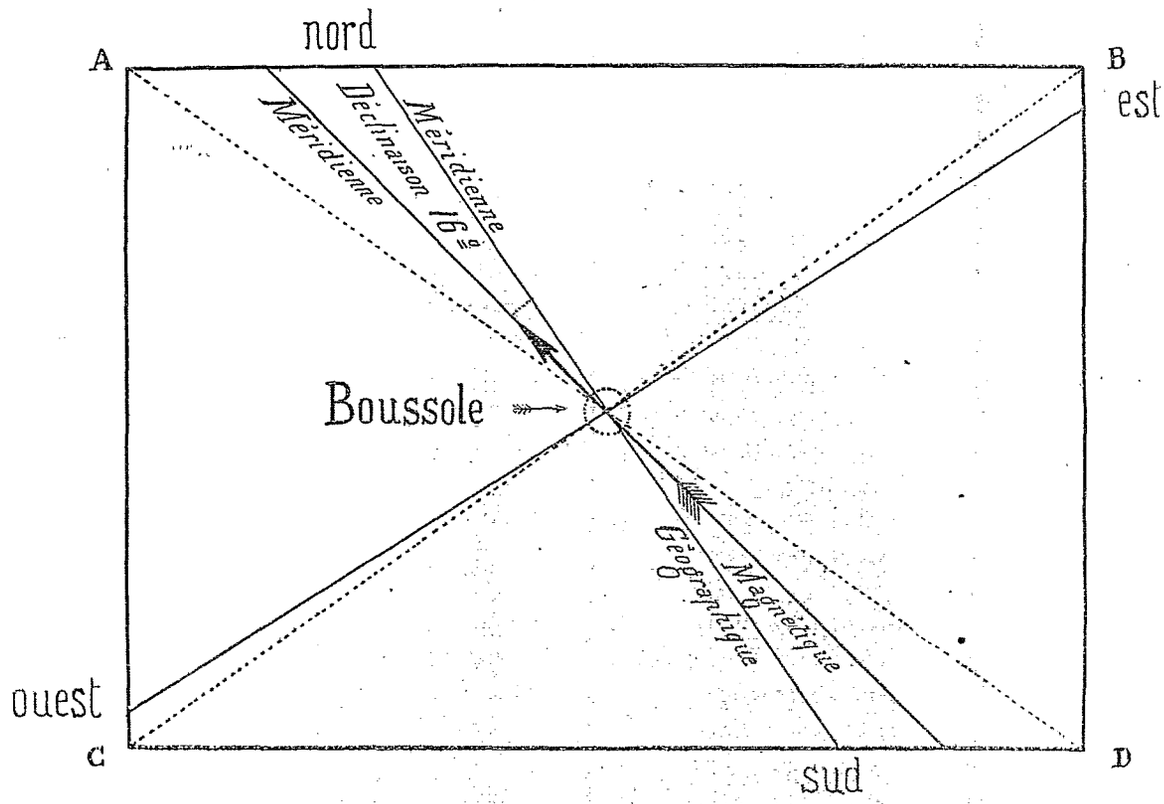
On pourra aussi indiquer la position de l'étoile polaire, avec la grande Ourse (le Chariot), tout près du point marqué Nord.

Certains plafonds d'école ont été transformés à peu de frais en véritables *cartes célestes* par des instituteurs ingénieux et zélés : tel est le cas d'une école des environs d'Arcachon (à Morcenx, Landes), dont le plafond porte toutes les principales constellations (voy. t. XLI, 1873, p. 300).

Il en est de même pour les salles de classe d'une grande école d'Amiens (faubourg de Beauvais). Sur la proposition de l'auteur de ces lignes, la ville a imposé à l'entrepreneur qui a construit cette école de faire tracer les méridiennes sur tous les plafonds.

Comme les écoliers regardent souvent en l'air, leur attention se fixe tout naturellement sur le plafond, et s'ils y trouvent quelques notions utiles, ils les retiennent sans effort : c'est autant de gagné pour l'enseignement, car il reste toujours trop de choses qui ne peuvent s'apprendre qu'à force de travail et d'attention.

CH.-E. GUIGNET,
Chargé du cours de M. Chevreul au Muséum d'histoire naturelle.

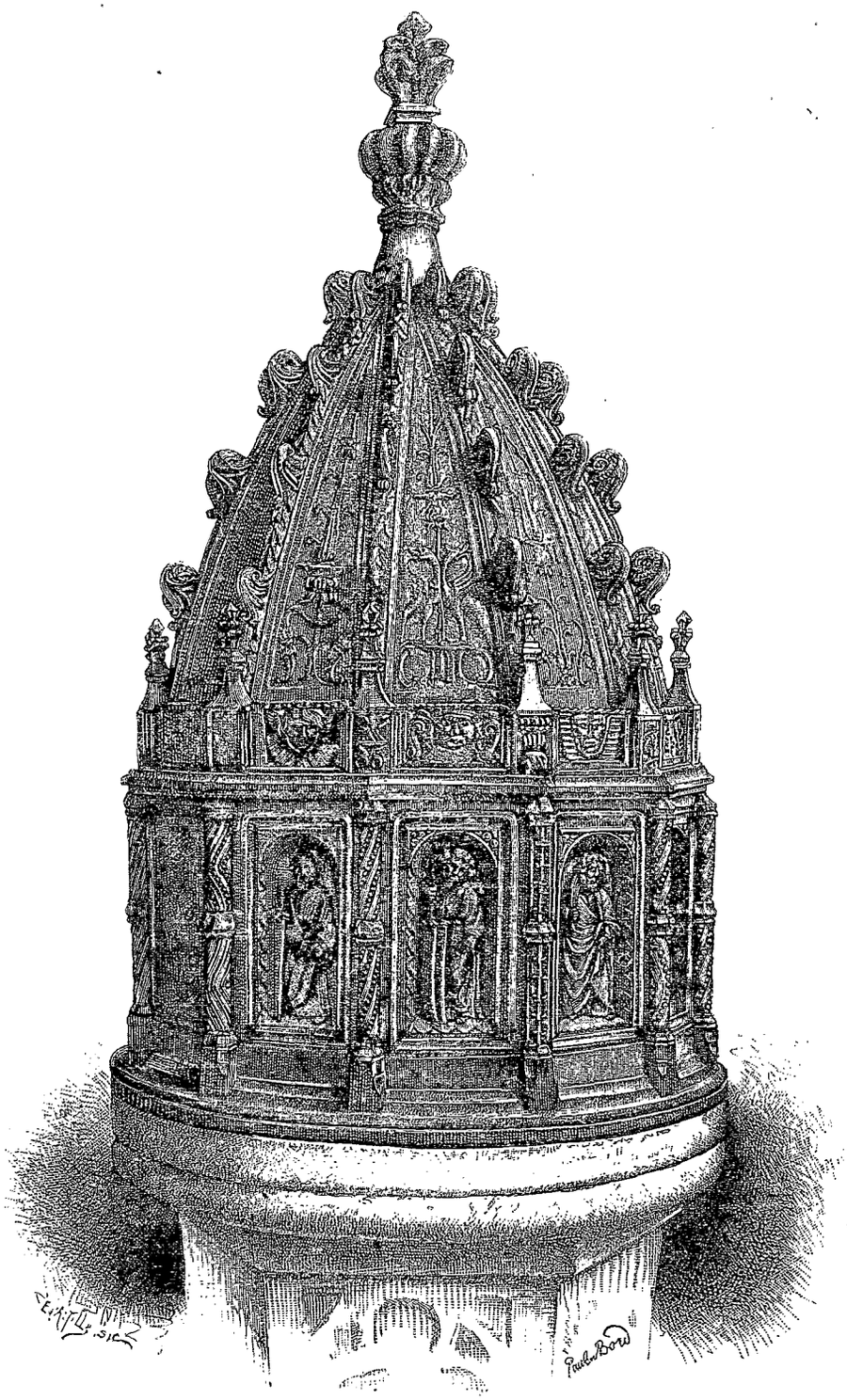


Au plafond d'une école.

BAPTISTÈRE DE BUEIL.

La collégiale de Bueil (Indre-et-Loire) a été fondée et dotée par les sires de Bueil. « En 1394, dit M. C. Chevalier, Hardouin, évêque d'Angers, Jean,

Pierre et Guillaume de Bueil, tous quatre frères, résolurent d'un commun accord d'établir un chapitre de chanoines réguliers de l'ordre de Saint-Augustin. En 1476, après quelques difficultés suscitées par l'archevêque de Tours, cette maison fut commuée en un chapitre séculier composé de six chanoines, dont le doyen remplissait les fonctions de curé. »



Sculpture en bois du seizième siècle. — Baptistère de Bueil, à l'église de Saint-Pierre (Indre-et-Loire)

La collégiale de Bueil a tous les caractères du style ogival de la fin du seizième siècle. Devant s'élève la petite église paroissiale de Saint-Pierre, qui est contiguë et dont la tour fut achevée en 1552.

En 1521, les procureurs de la fabrique firent sculpter les fonts baptismaux, composés de deux parties : les fonts en pierre, et la *dube,* ou couvercle, en bois. L'artiste a sculpté douze niches qu'isolent des colonnettes légères ; douze statuettes représentent les douze apôtres. La *dube,* en forme

de coupole surélevée, est divisée en douze compartiments par des nervures à feuilles rampantes, et les compartiments sont ornés de mascarons et d'arabesques. Ce baptistère, dont on ignore la date précise d'exécution, est en tous cas l'un des meilleurs ouvrages de la renaissance.

La collégiale de Bueil renferme un certain nombre de statues, celles des fondateurs de l'église.

LE FŒHN.

Le *fœhn* est bien connu dans les vallées de la Suisse et sur les rives du lac des Quatre-Cantons. C'est un vent du sud, très chaud, même lorsque, après avoir franchi les Alpes, il souffle en tempête sur leur versant septentrional. Dès qu'il se montre, les neiges et les glaces disparaissent rapidement : aussi l'a-t-on nommé le *mangeur de glaciers*.

Pour expliquer ses curieux effets, on a quelquefois attribué au fœhn une origine saharienne : la chaleur qu'il apporte proviendrait alors des surfaces brûlantes des déserts africains. Mais cette hypothèse est inutile. Le fœhn est un vent du sud-ouest et vient de l'Atlantique ; il appartient à la catégorie des vents généraux, ou *contre-alizés :* comme tous les vents marins, il est presque saturé d'humidité, au moins à son arrivée dans les Alpes. Il les franchit alors dans des conditions spéciales d'où résultent ses propriétés.

Deux principes de physique sont nécessaires pour notre explication. Plaçons un thermomètre sensible sous la cloche d'une machine pneumatique, nous le verrons descendre dès que la dilatation de l'air se produira par le jeu de la machine. Comprimons, au contraire, un gaz dans un briquet à air; le gaz s'échauffe par la compression assez fortement pour allumer un morceau d'amadou. Conclusions : la dilatation refroidit l'air; la compression l'échauffe. Rappelons-nous, en second lieu, que pour vaporiser l'eau et la faire passer de l'état liquide à celui de vapeur, il faut lui fournir une quantité considérable de chaleur. Inversement, la vapeur qui reprend l'état liquide abandonne, lors de sa condensation, toute la chaleur qu'elle avait absorbée pour se former.

Quand une masse d'air s'élève dans l'atmosphère, elle se dilate, donc elle se refroidit; elle se contracte et s'échauffe en même temps, lorsqu'elle s'abaisse. Un courant d'air *sec,* obligé de franchir une cime, se refroidit, par le fait de la dilatation, d'un degré environ par 100 mètres d'ascension. Il n'en est plus de même d'un vent humide : à mesure qu'il s'élève et se refroidit, la vapeur qu'il contient se condense en partie et cède à la masse sa chaleur de vaporisation ; le refroidissement devient moindre.

Supposons deux masses d'air à la température de 10 degrés, l'une sèche, l'autre humide, obligées de franchir une chaîne de montagnes de 3000 mètres d'élévation : l'air sec se refroidit de 30 degrés et arrive au sommet avec une température de 20 degrés au-dessous de zéro, tandis que l'air humide se refroidit seulement jusqu'à 6 ou 8 degrés au-dessous de zéro. Qu'arrivera-t-il maintenant lorsque ces deux courants d'air, redescendant le versant opposé, seront revenus à la hauteur d'où nous les supposons partis? S'abaissant de 3000 mètres, ils se réchauffent tous deux de 30 degrés : l'air sec reprend sa température primitive de 10 degrés ; l'air humide remontera jusqu'à 22 ou 24 degrés.

Ce sont là précisément les conditions dans lesquelles se trouve le fœhn. Il se refroidit peu en gravissant les Alpes et s'échauffe beaucoup à la descente. Comment s'étonner qu'un vent de cette espèce puisse faire fondre de grandes quantités de glace? Si le fœhn, il est vrai, *mange les glaciers* du versant septentrional des Alpes, il apporte à ceux du versant opposé un large contingent de neiges.

La justesse de cette explication est démontrée par ce fait que le fœhn a son analogue de l'autre côté des Alpes : c'est le *sirocco,* qui souffle du nord-est sur les plaines de la Lombardie. Ce vent, après avoir couvert de neiges le versant nord des Alpes, qu'il est forcé de gravir, devient chaud et sec quand il est descendu des sommets glacés des montagnes.

E. Lefebvre,
Professeur au Lycée de Versailles

COMMENT VIVAIT SOCRATE.

Socrate ne vivait pas comme le cynique Diogène dans une grande amphore : il avait une maisonnette qu'il habitait avec ses enfants et sa femme Xantippe, un peu calomniée, dit-on aujourd'hui.

Que pouvait être cette maisonnette? — En partie tout au moins une grotte creusée dans un rocher autour du Pnyx, et, en tout cas, une habitation qui, d'après des recherches assez récentes, ne devait pas avoir plus d'étendue que deux fois la cabane d'un garde-barrière aux passages à niveau de nos chemins de fer. Il est vrai qu'il n'y demeurait guère que la nuit et pendant ses repas.

De quoi vivait-il? — D'un revenu de cinq mines, environ 2500 francs, qu'il conserva toute sa vie. C'était presque la pauvreté, mais elle était volontaire. Socrate y trouvait l'indépendance, et il ne souhaitait rien de plus : plutôt que de vivre de la générosité des autres, il se serait livré à un travail quel qu'il fût; jeune, il avait été sculpteur, et la sculpture était un art utile à Athènes.

Comment était-il vêtu? — Très décemment, mais avec une simplicité extrême. Il avait réduit son costume au strict nécessaire, autant qu'il l'avait pu sans violer les convenances. Les Athéniens portaient deux tuniques et un manteau. La tunique

de dessous était sans manches; la tunique de dessus ressemblait à notre blouse; le manteau était jeté sur cette seconde tunique. Socrate ne portait que la tunique de dessous. En de rares occasions cependant, et lorsque, par exemple, il était invité chez un riche, il s'habillait un peu mieux et chaussait des souliers, tandis qu'habituellement il ne portait, paraît-il, que des sandales ou semelles attachées par-dessus le pied; il marchait même quelquefois pieds nus, comme Phocion ou Lycurgue.

Quelle était sa nourriture ordinaire? — Celle des plus simples citoyens. Antiphon lui dit un jour : « A la manière dont tu vis, un esclave ne resterait pas chez son maître; les mets les plus grossiers, la plus mauvaise boisson, te suffisent. » Socrate lui répondit : « Eh quoi! ne sais-tu pas que celui qui mange avec plaisir n'a pas besoin d'assaisonnements, et que celui qui boit avec plaisir se passe aisément de la boisson qu'il n'a pas? »

Dans cette parfaite modération d'existence, Socrate était-il heureux? — Oui, autant qu'un homme peut l'être. Sa sérénité et l'égalité de son caractère en sont les témoignages : « Socrate, dit Montaigne, eut un visage constant, mais serein et riant, non fascheusement constant comme le vieux Crassus qu'on ne voit jamais rire. La vertu est qualité plaisante et gaie. »

La conduite de Socrate fut réglée de cette sorte par des principes et des habitudes qui n'eurent rien d'excessif et d'inaccessible à tout homme sensé. Il aimait la tempérance parce qu'elle nous rend capables de réduire le nombre et l'exigence de nos besoins, d'assurer ainsi notre indépendance, et par là de ressembler, si on osait le dire, à l'Être suprême qui n'a besoin de rien, c'est-à-dire approcher de la perfection. A côté de la tempérance Socrate plaçait, presque au même rang, la prudence ou la sagesse qui éclaire la tempérance, et qui n'est autre chose que la raison elle-même.

« Socrate, dit M. Charles Lévêque, a vécu selon ce que prescrit la nature humaine et douée de raison. Il a aimé sa patrie plus que personne avant ou après lui; il a eu une famille, des enfants, des amis; il n'a dédaigné aucune de nos passions légitimes, pas même notre inclination pour le plaisir, à condition que le plaisir soit pur et honnête. Il fut l'homme le plus complet qui ait jamais existé. » (1)

ÉD. CH.

CONSTRUCTIONS A BON MARCHÉ (2).

MAISONS EN PISÉ.

Quand la terre est propice au genre de travail qui s'appelle du *pisé,* on peut en faire de très confortables, chaudes et économiques constructions. Dans tous les environs de Lyon, dans les arrondissements de Vienne et de la Tour-du-Pin (Isère), dans l'arrondissement de Valence (Drôme), dans la Loire, dans la Limagne d'Auvergne, et dans bien d'autres lieux, on construit des maisons d'habitation, des fermes, des granges, aussi bien que des poulaillers, des cabanes et autres dépendances infimes des habitations, des écuries, des murs de clôture en *pisé.* Et tout cela, sans prétendre à une durée infinie, tient très bien. Revêtus d'un enduit de mortier *fouetté au balai,* puis crépis, les murs résistent aux agents destructifs de l'atmosphère. Je connais des maisons ainsi élevées qui ont des siècles d'existence. J'en ai vu démolir une en 1870, non qu'elle menaçât (elle serait restée debout et longtemps encore), mais parce que le propriétaire la trouvait trop exiguë, et l'a en effet remplacée par une façon de château. Sa construction remontait, d'après des documents précis, à l'année 1635.

J'habite avec ma famille (nous sommes huit) une maison en pisé que j'ai fait construire sur des caves voûtées il y a onze ans. Elle a deux étages, et elle est certainement aussi confortable qu'une pareille en maçonnerie. Seulement ici le mètre carré de maçonnerie coûte au moins 6 francs, tandis qu'on fait de l'excellent pisé à 2 francs le mètre carré. — Mais il faut avoir soin de n'élever les murs en pisé que sur un soubassement en maçonnerie qui les mette hors des atteintes de l'humidité du sol. Sans cette précaution, on compromettrait dans une large mesure l'existence de toute construction de ce genre.

Une petite maison de 50 à 60 mètres carrés, composée d'un rez-de-chaussée et d'un étage peut être construite pour 1 500 à 2 000 francs, selon le plus ou moins de fini de l'intérieur, avec deux pièces au rez-de-chaussée et trois au premier étage. Et cela abrite parfaitement. Voyez de quel faible capital un jeune ménage qui débute, par exemple, doit disposer pour se faire un chez soi! Les ouvriers un peu aisés, les petits employés, ne se rendent certainement pas compte des profits et des avantages nombreux qu'ils se procureraient en s'établissant chez eux à si peu de frais. J'estime qu'un capital de 3 à 4 000 francs, au maximum, serait suffisant pour acheter aux portes d'une ville, même comme Lyon, 5 ou 600 mètres carrés de terrain et y édifier une maison pouvant facilement, et dans d'excellentes conditions, abriter un ménage de quatre ou cinq personnes. Cela ne vaudrait-il pas mieux que d'habiter à si haut prix de loyer des maisons où l'on n'est pas chez soi? L'hygiène des habitants ne gagnerait-elle pas à des installations pareilles? Un « chez soi » pour chacun, de l'air autour de sa demeure, quelques arbres, des fleurs, des légumes, le tout pour 200 francs par an : voilà ce que peuvent offrir des maisons en terre battue. Qu'a-t-on en ville pour un loyer de 200 francs?

L. BRUN.

(1) Voy. Charles Lévêque, de l'Institut, *la Philosophie chez les Grecs;* Édouard Zeller; Belot; A.-Ed. Chaignet.

(2) Voy. les Tables de la première série.

SILHOUETTE D'UNE ÉPINGLE.

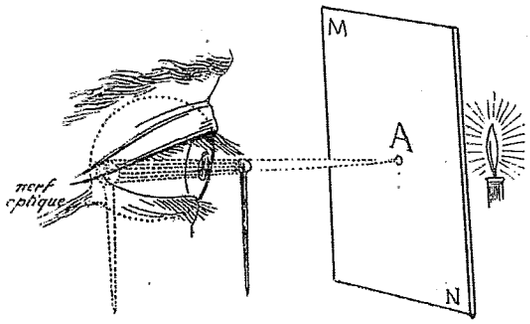
EXPÉRIENCE SUR LA VISION.

Quand la lumière vient tomber sur un corps opaque, il se forme toujours derrière ce corps un *cône d'ombre;* et si ce cône est rencontré par un autre corps opaque, on voit se produire sur ce dernier une *ombre portée.*

Si un cône d'ombre pénètre dans l'œil, il le traversera comme s'il s'agissait d'un corps transparent quelconque et viendra former une *ombre portée* sur le fond de l'œil, c'est-à-dire sur la *rétine,* qui se trouve directement en communication avec le cerveau par le *nerf optique.*

La sensation produite par cette ombre est la même que celle d'un objet de couleur noire.

C'est un fait que chacun peut vérifier très facilement de la manière suivante :



On perce avec la pointe d'une épingle, dans une carte MN, un trou A, très fin. Puis on regarde le ciel ou la flamme d'une bougie à travers ce trou.

De cette façon, la lumière qui arrive dans l'œil est dans les mêmes conditions que si elle partait d'un seul point lumineux représenté par cet orifice très petit.

Si alors on place la tête d'une grosse épingle entre le trou de la carte et l'œil, tout près de celui-ci (comme l'indique la figure) et de manière à toucher presque les cils : il se forme un cône d'ombre derrière la tête de l'épingle.

Ce cône traverse l'œil (comme il traverserait tout autre objet transparent) et vient former au fond de l'œil une ombre portée : c'est la *silhouette* de l'épingle.

Mais cette ombre est *droite* (comme l'indique la figure en lignes ponctuées), tandis que les images des objets environnants se forment *renversées* sur la rétine; ce qui n'empêche pas que ces objets nous paraissent droits.

L'œil n'a pas conscience de l'existence d'une ombre formée sur la rétine : il croit voir un *objet noir* de même aspect que l'ombre. De plus, cet objet semble situé dans le plan de la carte et il paraît *renversé* par rapport aux autres objets.

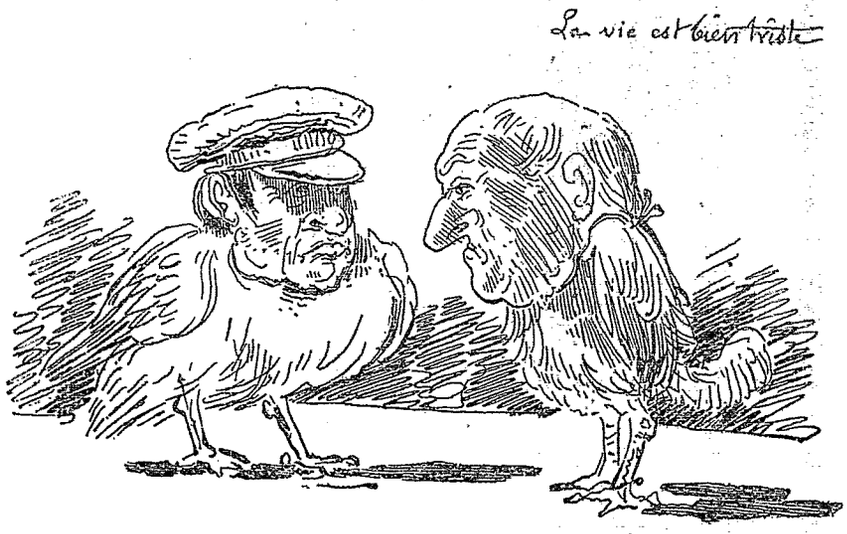
Il est naturel que l'objet paraisse situé dans le plan de la carte, car la lumière partant d'un point situé dans ce plan, l'œil croit que les sensations qu'il éprouve proviennent de la même source.

La constitution de l'œil est tout à fait analogue à celle d'une chambre obscure, ou autrement dit d'un appareil photographique. Aussi l'expérience précédente peut être répétée avec un semblable appareil : on voit l'ombre portée de l'épingle se former droite sur la plaque de verre dépoli qui forme le fond de la boîte et sert à *mettre au point* (pour employer le terme consacré).

Ce qui prouve d'ailleurs que l'image produite est toujours une ombre, c'est qu'elle paraît toujours noire, quelle que soit la couleur de l'objet opaque qu'on substitue à l'épingle.

CH.-E. GUIGNET.

CROQUIS PAR TOPFFER.



Paris. — Typographie du MAGASIN PITTORESQUE, rue de l'Abbé-Grégoire, 15. — JULES CHARTON, Administrateur délégué et GÉRANT.

UNE LETTRE DE CORNÉLIE, MÈRE DES GRACQUES.

Remarques sur son authenticité.

Voy., t. XXIV, 1856, p. 28, le groupe de Cavelier; et t. XXXII, 1864, p. 78.

La Mère des Gracques. — Tableau de M. G. Boulanger.

Une noble dame de Capoue, étant de passage à Rome, logea chez Cornélie, la mère des Gracques, et, un jour, elle se plut à lui montrer ses bijoux, très magnifiques pour cette époque. Cornélie, bien que riche, n'avait pas eu souci apparemment d'en avoir de semblables; elle fit durer la conversation

jusqu'au retour de ses enfants, qui étaient à l'école. A leur arrivée : « Voici mes bijoux », dit-elle à la Capouane.

C'est en souvenir de cette anecdote bien connue que notre excellent peintre Boulanger a composé le tableau que reproduit notre gravure, et qui a été fort admiré à l'un des derniers Salons. Il a cherché à représenter, par un exemple tiré de l'histoire, l'image d'un noble orgueil maternel. Cornélie descend dans l'atrium de son opulente demeure, avec ses deux fils qu'elle entoure de ses bras par un beau geste, qui semble leur demander un soutien en leur donnant une caresse. Le visage, encadré du long voile des matrones, exprime toute la tendresse et la joie d'une femme assez heureuse pour pouvoir être fière de ses enfants.

Cicéron a dit de Cornélie que ce fut elle qui forma l'esprit de ses enfants. Elle était, en effet, fort instruite. L'antiquité avait d'elle des *Lettres,* dont on vantait l'élégance. Il nous est resté deux fragments qui lui sont attribués. Ils datent de l'an 124 avant J.-C. L'aîné des Gracques, Tibérius, avait été assassiné. Cornélie chercha à détourner son plus jeune fils, Caïus, de la carrière pleine de dangers où Tibérius avait succombé et où il voulait entrer à son tour. On a souvent nié l'authenticité de ces deux morceaux; on a invoqué surtout cette raison, qu'ils nous donnent de Cornélie une idée tout à fait contraire à celle qui est consacrée par la tradition : nous ne pouvons imaginer, après avoir lu Plutarque, qu'une telle femme ait pu condamner l'ambition de son fils. On n'a pas pris garde que c'est justement la meilleure de toutes les raisons qui nous obligent à écarter la supposition d'une fraude : un rhéteur qui aurait voulu faire passer un morceau de sa composition sous le nom de Cornélie, n'aurait pas manqué de lui prêter un langage conforme au rôle que la légende lui attribuait. Ajoutons que dans le style des deux fragments il est impossible de méconnaître l'empreinte du second siècle. Enfin, les historiens les plus graves de notre temps, Mommsen par exemple, n'hésitent pas à les admettre comme authentiques. Quoi qu'il en soit, les voici :

« Tu me dis qu'il est beau de se venger de ses ennemis. Rien ne me paraîtrait plus grand, si on pouvait le faire sans nuire à sa patrie. Mais c'est une chose impossible. Les années s'écouleront, les partis se succèderont les uns aux autres, sans amener la ruine de nos ennemis. Il vaut donc mieux les laisser comme ils sont que de perdre la république. . . . .

» J'en atteste les dieux : après les meurtriers de Tibérius il n'est pas d'ennemi qui m'ait fait plus de mal que toi en marchant sur les traces de ton frère, toi qui devais me tenir lieu de tous les enfants que j'ai perdus et m'aider à supporter le poids de la vieillesse. Ton unique soin devait être celui de me plaire; tu devais regarder comme un crime de former un projet sans m'en avertir. Je touche au terme de ma carrière, et pendant ce peu de jours qui me reste à vivre tu t'éloignes de moi. Mes supplications ne peuvent rien sur toi : tu médites la ruine de ta patrie. Où s'arrêtera ce délire de notre famille? Quel sera le terme de ces excès? Quand cesserons-nous de déchirer la république, de causer tous ces malheurs dont nous sommes tour à tour les artisans et les victimes? Quand rougirons-nous d'être les fléaux de l'État? Si nous devons troubler éternellement la république, attends au moins que je sois descendue dans la tombe pour briguer le tribunat. Après moi fais ce qu'il te plaira, puisque je n'en sentirai rien. Mais dès que j'aurai cessé de vivre, tu m'adresseras tes vœux, tu invoqueras le génie de ta mère, tu n'auras pas honte d'implorer ces divinités que tu as méconnues, que tu as délaissées quand tu pouvais les implorer vivantes. Puisse Jupiter changer ton cœur et détourner cet excès de démence! Je tremble, si tu persistes, que tes fautes n'attirent sur toi de tels malheurs, qu'en aucun moment tu ne puisses avoir aucun contentement de toi-même. »

A quel sentiment Cornélie obéissait-elle lorsqu'elle écrivait ces lignes? Il est permis de croire, sans lui faire injure, qu'ayant alors passé soixante ans, ayant perdu son mari et *dix enfants*, elle frémissait à la pensée de voir périr au milieu de luttes sanglantes le seul fils qui lui restât. Cette révolte d'un cœur maternel n'est pas pour la diminuer à nos yeux. Ce serait le cas de répéter, en y introduisant un léger changement, un mot fameux que Pascal applique aux écrivains : « Quand on voit éclater des sentiments si naturels, on est tout étonné et ravi; car on s'attendait de voir une Romaine et on trouve une femme. » Il est à remarquer cependant que Cornélie ne redoute pas seulement les suites que les projets de Caïus peuvent avoir pour elle et pour lui, elle les condamne comme funestes à l'État. Rien ne nous dit, en effet, que cette descendante d'une illustre race ait approuvé les réformes de ses fils, quelque orgueil que lui aient inspiré leurs vertus et leurs talents. Le jour où Tibérius fut assassiné, un Scipion se trouvait parmi les meurtriers, un autre, Scipion Émilien, le vainqueur de Carthage, le beau-frère de la victime, s'écria, en citant un vers d'Homère : « Ainsi périsse quiconque a fait de pareilles œuvres! »

Peut-être à la tendresse de Cornélie pour ses fils se mêlait-il une secrète réprobation de leur politique, qu'elle n'avouait qu'à eux seuls. Il serait facile de trouver dans l'histoire des époques troublées de nombreux exemples de pareils contrastes.

G. L.

En haut!

L'homme est né pour contempler les astres.

PÉRICLÈS.

ÉLISABETH.

1774-1791

ÉPISODE DE LA VIE SINCÈRE.

Suite. — Voy. p. 18 et 34.

Vers la fin de l'automne, à notre retour à Paris, je me trouvai sous la « garde » de Mlle de Fussy. C'est le seul mot qui convienne. Malgré son titre de gouvernante, Mlle de Fussy me gardait et ne me gouvernait pas. Elle n'avait pas de plus haute prétention. Si, au commencement, surprise de quelques-unes de mes réflexions qui ne lui étaient pas familières, elle eut la tentation d'y faire quelque objection, je lui fis entendre avec grande douceur, mais avec un accent assez ferme, que je tenais ces convictions de ma mère, et ce fut assez. Une fois qu'elle se fut assurée que mon père n'avait aucun désir de voir se modifier ma manière de penser, elle cessa de s'inquiéter absolument du choix de mes lectures et des curiosités sérieuses de mon esprit; elle porta toute son attention sur ce qu'elle considérait d'ailleurs comme étant d'une bien autre importance que telle ou telle manière de penser : l'observation des convenances. Elle s'imposa surtout la tâche de me laisser aussi peu seule que possible. Sauf à mes heures de retraite dans ma chambre, elle était toujours près de moi, au salon, à la promenade, en visite, et je ne pouvais guère dire un mot qu'elle ne se crût obligée de l'entendre. Je n'en éprouvai, à vrai dire, que peu de gêne.

Notre société était restée à peu près la même que du vivant de ma mère. Chaque semaine, le jeudi soir, notre salon réunissait les amis de mon père, quelques nobles, un abbé, des philosophes, des savants. Mes frères y paraissaient rarement.

Les conversations étaient assez amusantes et vives lorsqu'on discutait les mérites des œuvres nouvelles de la littérature. J'aimais à entendre réciter les vers nouveaux des poètes contemporains les plus estimés, les *Géorgiques* de Delille, Saint-Lambert, Malfilâtre, Gilbert; mais j'étais plus attentive encore (je n'aurais pas osé l'avouer) lorsque l'on traitait de quelques-uns des problèmes de philosophie morale qui se partageaient alors les hommes instruits. Cette disposition sérieuse, qui déroutait toutes les idées de Mlle de Fussy, s'expliquait, je crois, par les impressions que m'avaient laissées les leçons de ma mère, par la violente secousse que m'avait causée sa mort, et aussi par la solitude où j'avais vécu depuis, n'ayant pour compagne aucune personne de mon âge.

De plus, je crois qu'on ne saurait se faire aujourd'hui une idée exacte de ce qu'il y avait, à la fin du dernier siècle, de troubles, de recherches, d'agitations morales, qui ne pouvaient pas être sans influence même sur de très jeunes esprits. Il semblait qu'on eût dans certains milieux un vague pressentiment d'événements graves : on éprouvait quelque chose de l'approche d'un orage.

Parmi nos « habitués », ainsi que les appelait Mlle de Fussy, il y en avait un qui n'était point célèbre ou connu comme la plupart des autres, et vers lequel se portaient cependant toutes mes préférences. Il s'appelait Saint-Geniès. C'était un gentilhomme d'une cinquantaine d'années, de haute taille, maigre, et dont la physionomie respirait une haute distinction morale qui vaut mieux que la beauté. Il était d'une politesse exquise qu'on sentait sincère, et d'un grand naturel. Il avait, disait-on, une philosophie qui n'était qu'à lui. En ce temps, on ne passait pas, du reste, pour être original parce que seulement on pensait autrement que tout le monde. On avait le respect, la véritable liberté des consciences, et on s'en servait. Qu'est-ce qu'une liberté dont on ne fait point usage? C'est le trésor de l'avare. La seule singularité que l'on eût à relever chez M. Saint-Geniès était qu'à certains moments, s'il se trouvait excité, entraîné, sa verve, parfois éloquente, était intarissable, tandis que d'autres fois il restait deux et trois heures enfoncé dans une bergère, les bras croisés, ou d'une main couvrant son menton et sa bouche, sans prononcer une syllabe.

Un soir, la conversation languissait, une sorte de pesanteur d'idées faisait tomber à chaque instant les esprits ordinairement les plus animés dans un silence pénible; les jeunes gens, mes frères, semblaient attendre avec impatience l'heure où l'on avait l'habitude de se séparer; on s'ennuyait.

Quelqu'un s'avisa de dire :

— L'Académie de Dijon devrait bien mettre au concours un mémoire sur les meilleurs moyens de conjurer l'ennui.

Quelques sourires accueillirent cette saillie; mais elle n'eût pas autrement ranimé l'entretien, si mon père, regardant M. Saint-Geniès qui jusque-là avait été muet, n'eût dit :

— Il n'est pas besoin d'académie, de concours, ni de prix. Voici l'homme qui résoudra d'un mot la question. Voyons, Saint-Geniès, quel est le véritable moyen de ne s'ennuyer jamais?

M. Saint-Geniès se leva, prit son chapeau, et dit :

— Le meilleur moyen de ne s'ennuyer jamais est de choisir de bonne heure un grand attrait et de le poursuivre avec constance toute sa vie.

Sans ajouter un mot, et comme s'il eût craint une réponse, il salua et sortit.

Il y eut un moment de silence, puis une mêlée de voix; mes frères riaient comme si M. Saint-Geniès eût été fou.

— J'ai mon attrait, dit Gaston, qui venait d'obtenir son brevet d'officier : c'est la guerre!

— Et moi, la chasse! dit Paul.

On sourit. Mais que pensaient mon père et ses amis? J'écoutai. On parlait de M. Saint-Geniès, non de sa réponse. Les uns disaient que probablement il était théosophe, disciple de Martinez ou ami de M. de Saint-Martin, le philosophe inconnu. D'autres soupçonnaient qu'à sa dernière

mission à l'étranger il s'était affilié à « l'école du Nord » (1). En somme, je n'appris rien.

Quelques instants après, seule dans ma chambre, je m'appliquai à deviner le sens de ce qu'avait répondu M. Saint-Geniès. Il me semblait entrevoir que sa pensée se rapportait bien à l'état inquiet de mon âme, et qu'elle devait m'aider à trouver la voie que j'avais jusqu'alors cherchée vainement. Cependant je ne parvins pas à dissiper la confusion où tout flottait dans mon esprit.

J'y rêvai toute la nuit. Je priai, j'évoquai ma mère.

— Pourquoi, me dis-je enfin, ne demanderais-je pas simplement à M. Saint-Geniès de m'expliquer sa réponse?

Je m'endormis sur cette résolution. Mais nous étions à la fin de l'hiver, et M. Saint-Geniès ne vint pas à nos dernières soirées.

Je ne le revis que deux ou trois mois après.

J'épiai l'occasion de lui adresser ma prière. La présence continuelle de Mlle de Fussy m'embarrassait. Bien que je l'eusse habituée à mes libertés de pensée, j'évitais autant que possible de la surprendre, peut-être de l'affliger, par ce qu'elle considérait comme mes singularités. J'aurais souhaité parler à M. Saint-Geniès sans témoin.

Une fois je crus saisir le moment favorable; j'échouai de la manière la plus ridicule.

Nous nous promenions dans le parc. On parlait de l'introduction récente en France de quelques grands arbres d'Amérique.

J'étais près de M. Saint-Geniès que je ne quittais guère. Recueillant tout mon courage, je lui dis d'une voix mal assurée :

— Je vous prie, Monsieur, quels sont les plus grands attraits?

Mlle de Fussy s'était rapprochée; mon dernier mot avait été sans doute prononcé faiblement.

M. Saint-Geniès, tout au sujet de la conversation, répondit que les plus grands arbres connus paraissaient être dans la Californie, visitée récemment par un de ses neveux, officier de marine.

Vous jugez de ma confusion et de mon regret. J'étais découragée.

Mais un des soirs suivants je fus mieux servie par le hasard.

Mon père avait donné un dîner à une famille noble du voisinage. Notre cercle était nombreux. Au salon une discussion assez futile s'engagea entre quelques dames sur deux professeurs d'écriture qui étaient alors à la mode dans Paris. L'un d'eux avait introduit une nouvelle forme; c'était celui qui m'avait donné des leçons. Mlle de Fussy naturellement soutenait sa cause.

— N'est-ce point l'écriture anglaise qu'il enseigne? dit M. Saint-Geniès. Je la trouve mauvaise.

— C'est apparemment, répondit Mlle de Fussy, que vous la jugez d'après des élèves malhabiles. Vous reviendriez de votre opinion si vous voyiez l'écriture de Mlle Élisabeth.

— Je ne demande pas mieux que de réformer mes jugements toutes les fois que l'on me convainc d'erreur.

— On peut faire descendre un cahier de notes de Mademoiselle, reprit Mlle de Fussy.

— A quoi bon? observa mon père. Élisabeth peut nous écrire ici quelques lignes.

Je tirai d'un petit meuble ce qui était nécessaire.

Une idée subite me vint à l'esprit.

Sur la feuille j'écrivis, sous les yeux de M. Saint-Geniès :

« Quels sont les grands attraits? »

A suivre. ÉD. CHARTON.

(1) N'était-ce pas la franc-maçonnerie que l'on entendait par ces mots? On sait que la formule *liberté, égalité, fraternité*, était inscrite, dans certaines loges du nord de l'Europe, assez longtemps avant la révolution française.

LE MANIOC.

Plus de cent millions d'hommes sur la terre, c'est-à-dire plus du dixième de la population du globe, ne connaissent pas le pain et se nourrissent de tout autre aliment, de riz, de farine de manioc, etc.

Dans l'Amérique du Sud, l'importance du Manioc est telle que les tribus sauvages attribuent à ce précieux végétal une origine merveilleuse. Voici une curieuse légende recueillie chez les sauvages de la province du Para (Brésil), appartenant à l'ancienne nation des Tupis.

La Légende de Mani.

Dans les temps anciens régnait un puissant chef sur le territoire où s'élève aujourd'hui la ville de Santarem. Un homme blanc lui apparut en songe.

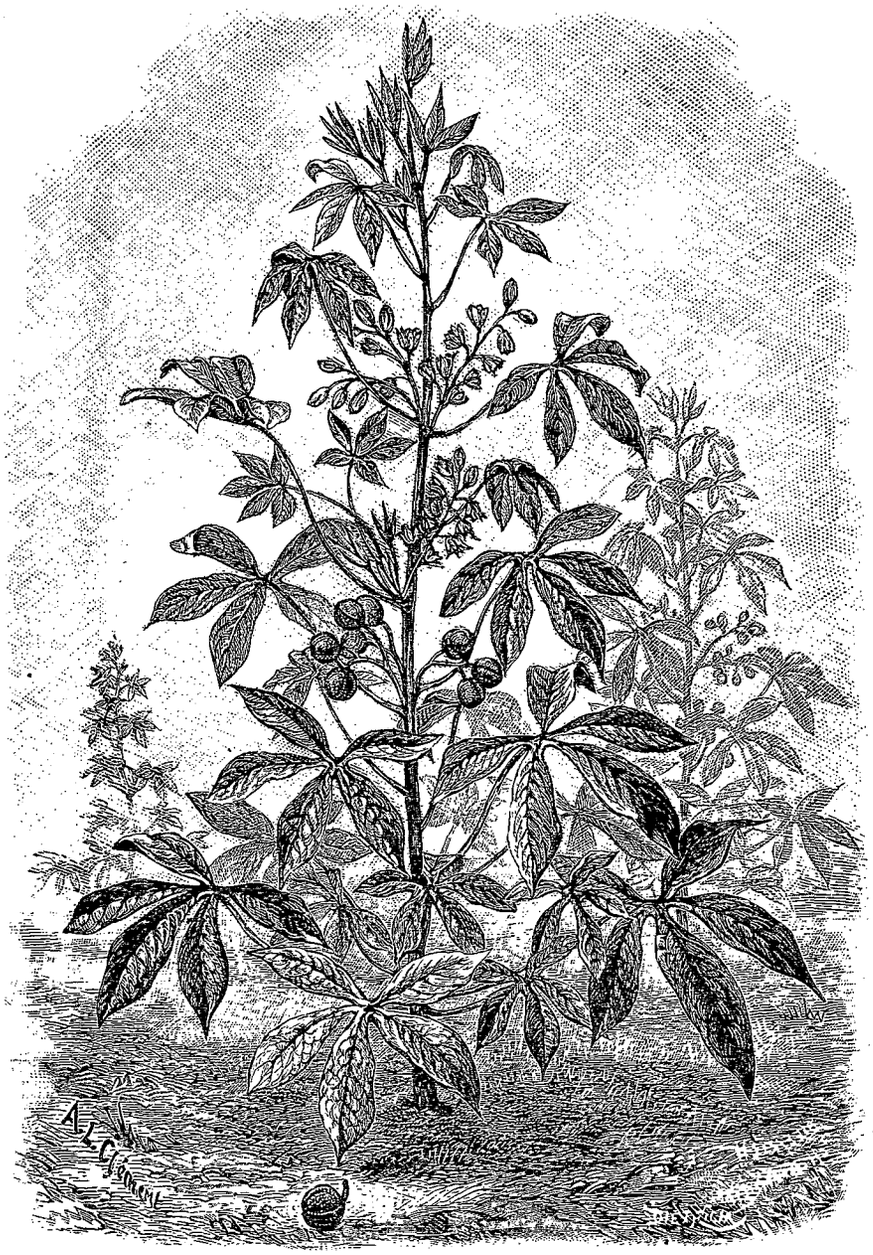
Quelque temps après, une princesse, sa fille, donna le jour à une petite fille extrêmement jolie et tout à fait blanche de peau : ce qui causa la plus vive admiration, non seulement dans la tribu, mais chez les nations voisines, qui vinrent visiter l'enfant appartenant à cette race blanche alors complètement inconnue.

La petite fille reçut le nom de Mani; elle marchait et parlait bien avant les autres enfants de son âge; mais, au bout d'un an, elle mourut sans avoir éprouvé la moindre maladie.

On l'enterra au milieu de la case; et chaque jour on arrosait la fosse, selon l'usage de la tribu.

Au bout de quelque temps une plante sortit du tombeau de l'enfant; elle était inconnue; on eut soin de ne pas l'arracher. Elle grandit, fleurit et donna des fruits. Les oiseaux qui mangèrent ces fruits parurent enivrés; ce phénomène, nouveau pour les habitants, augmenta leur admiration pour la plante.

Finalement, la terre s'entr'ouvrit dans la case; on creusa et on retira d'énormes racines qu'on regarda comme le corps de Mani. On mangea ces racines après les avoir fait cuire.



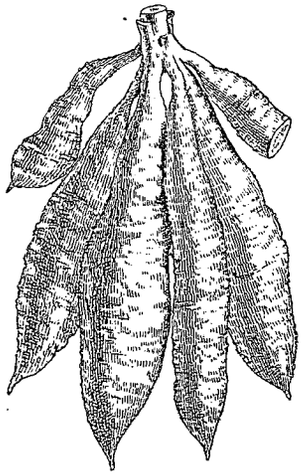
Le Manioc (*Manihot utilissima*).

Et c'est ainsi que, pour la première fois, on fit usage du Manioc (*Manioca,* en tupi).

Ce mot fut donné à la plante en souvenir de Mani. Il signifie, dans la langue tupi, *demeure* (ou *transformation*) *de Mani.*

CULTURE DU MANIOC. — SON EXPLOITATION. — SES PROPRIÉTÉS. SES USAGES DIVERS.

Le Manioc est un bel arbuste qui atteint et dépasse 3 mètres; ses feuilles sont larges et palmées, semblables à celles du Ricin (ou *Palma Christi*). Les racines (ou plutôt les tubercules) présentent



La Racine du Manioc.

le même aspect que les tubercules de dahlia; mais ils sont beaucoup plus gros, et il n'est pas rare que la longueur d'un de ces tubercules dépasse un mètre. Sous les tropiques, les tubercules se développent complètement dans l'espace de trois ans; mais dans les régions équatoriales, on peut récolter au bout de dix-huit mois.

La culture du Manioc est d'une simplicité toute primitive : il suffit de planter à un demi-mètre de distance des boutures de vingt centimètres de long et d'enlever de temps en temps les plantes étrangères. Au bout de quelques mois

l'arbuste est très vigoureux et se défend lui-même en étouffant les autres plantes sous l'ombre de ses larges feuilles.

On distingue deux espèces de Manioc :

1° Le *Manioc doux* ou *Aïpim*, cultivé surtout comme plante potagère; il ne contient aucun poison et peut être employé directement dans la cuisine; c'est un légume qui ressemble assez à notre céleri-rave;

2° Le *Manioc amer*, beaucoup plus productif que le précédent : c'est, d'ailleurs, le seul qui soit cultivé en grand.

Le tubercule contient un suc laiteux mêlé d'une matière amère et très vénéneuse. On a dit souvent que ce poison n'est autre que l'*acide prussique* (ou *cyanhydrique*); c'est une erreur absolue. Nous nous sommes assuré que le Manioc amer ne renferme pas trace d'acide cyanhydrique, mais bien une matière vénéneuse analogue aux poisons des autres euphorbiacées.

Les tubercules sont recouverts d'une peau épaisse de 3 à 4 millimètres, noire ou gris foncé, comme celle de nos radis noirs. Cette peau se détache assez facilement à l'aide d'un couteau; on procède ensuite au râpage.

Cette opération se fait à la main chez les sauvages ou les demi-sauvages; mais aussitôt que la civilisation se développe un peu, on crée de petites usines de l'effet le plus pittoresque. Chacune d'elles représente un charmant petit tableau de genre, absolument ridicule au point de vue industriel.

Sous un hangar couvert de feuilles de bananier ou de palmier, on installe une roue à axe vertical : c'est une *roue à cuillères*, comme on en voit encore dans quelques recoins de l'Auvergne, où on la décore du nom de *turbine*, qu'elle est loin de mériter. L'eau d'un ruisseau voisin fait tourner cette roue fort primitive, qui n'utilise pas le quart de la force de la chute.

A la partie supérieure de l'axe de la roue on adapte une sorte de tambour dont la surface est recouverte de feuilles de fer-blanc portant des dents grossièrement repoussées à coups de poinçon. L'ouvrier appuie le Manioc contre cette râpe fort imparfaite : la pulpe tombe sur une table placée au-dessous du tambour.

La pulpe est pressée sous une presse à levier, quelquefois même dans une sorte de *manche* artistement tressée avec des fibres de palmier. En tirant sur les deux bouts de la manche on serre fortement la pulpe dont elle est remplie.

Après cette première pression, on mouille la pulpe avec de l'eau et on la presse de nouveau. Les eaux de lavage sont laiteuses : elles entraînent tout le poison, mais elles laissent déposer une sorte d'amidon ou de fécule d'une blancheur parfaite et n'ayant pas le moindre mauvais goût.

On emploie cet amidon pour empeser le linge, mais la plus grande partie sert à fabriquer le *tapioca*.

A cet effet, la matière simplement égouttée est projetée dans une bassine de cuivre chauffée vers 200 degrés (un peu au-dessous de la chaleur de cuisson du pain). La fécule humide se gonfle, se crispe, en formant de l'empois dans les parties les plus chauffées. On a ainsi de gros grumeaux irréguliers plus volumineux que des noisettes.

C'est ainsi qu'on fabrique le *véritable tapioca du Brésil* si apprécié à Paris. Mais comme le consommateur n'admettrait pas un produit en gros grumeaux, on a soin de concasser le tapioca avant de l'enfermer dans les petits sacs plombés que tout le monde connaît.

On imite le tapioca du Brésil en jetant de la fécule de pomme de terre humide sur des plaques chauffées, mais ce produit est de qualité inférieure. On le distingue tout de suite en l'arrosant avec de l'acide sulfurique. Il exhale aussitôt l'odeur désagréable caractéristique de tous les produits dérivés de la pomme de terre, quand on les traite par l'acide sulfurique.

La pulpe lavée et pressée à plusieurs fois retient encore beaucoup de fécule, plus diverses matières nutritives; elle est formée surtout des débris des cellules de la racine, c'est-à-dire de ce que les chimistes ont appelé la *cellulose*.

Cette matière n'est presque pas digestible, mais elle sert à *garnir* l'estomac, à peu près comme la cellulose du foin, qui n'est pas digérée par les herbivores et qui toutefois remplit utilement l'estomac de ces animaux.

La pulpe, séchée à une douce chaleur, constitue la *farine de Manioc*, ou la *farine* sans autre désignation; car, dans les régions tropicales, la farine de blé n'est pas connue, ou bien elle constitue un objet de luxe à l'usage des gens aisés ou des étrangers. C'est ainsi qu'à Rio de Janeiro le pain, fabriqué avec de la farine de blé importée des États-Unis, se vend deux fois aussi cher qu'à Paris.

On trouve de la farine de Manioc, à Paris, chez les marchands spéciaux qui vendent les produits des colonies.

Le plus souvent cet aliment est consommé en nature : on s'en sert pour épaissir les sauces, primitives autant que pimentées, en usage dans les pays chauds. Au Brésil, par exemple, le mets national est la *fejoada* (littéralement *haricotée*). On fait bouillir à grande eau des haricots noirs (variété naine à petits grains noirs qui se propage, même à l'état sauvage, dans ces régions où il ne gèle jamais). On ajoute un morceau de lard et de la viande séchée au soleil (*carne secca*).

La recette est facile même pour les cuisiniers inférieurs. Le produit est une sorte de brouet noir qui rappelle celui des Spartiates (au moins d'après les descriptions classiques). Chaque convive empâte sa portion de brouet avec de la farine de Manioc et en façonne des boulettes allongées (avec les doigts, le plus souvent). On avale sans difficulté ces boulettes en les arrosant d'eau claire à mesure que s'opère la déglutition. Le lard et la

carne secca succèdent aux boulettes et aux haricots.

Cette nourriture est grossière, mais substantielle. Les étrangers s'y habituent assez promptement et finissent par accepter le goût de lard rance et de suif que possède toujours la *carne secca*. Dans les plus pauvres cabanes, aussi bien que chez les gens aisés, on vous invite (très cordialement toujours) à la *fejoada :* ce qui représente une invitation à dîner.

La farine de Manioc sert aussi à confectionner des potages, des gâteaux, ou bien on la fait cuire dans le jus des viandes rôties.

Dans les Antilles françaises, au Congo, etc., on fait subir à la farine de Manioc des préparations fort diverses connues sous les noms de *moussache, pain de cassave,* etc. Souvent même la matière mouillée subit une sorte de fermentation suivie d'un broyage très complet et d'une forte dessiccation ; on obtient ainsi de minces galettes, fort utiles pour les longs voyages. Enfin, c'est encore au moyen du Manioc fermenté que les indigènes de l'Amérique du Sud préparent les boissons enivrantes qu'ils désignent sous les noms de *maniquera, puchirum,* etc.

Le Manioc est donc un végétal de première utilité; mais, dans les pays industriels, la fabrication des produits qui en dérivent deviendrait fort économique, tout en donnant des matières de plus belle qualité.

Au Brésil, les petits cultivateurs de Manioc (nègres affranchis, petits colons portugais, etc.) estiment leur main-d'œuvre à la moitié de la valeur du produit marchand, c'est-à-dire qu'ils vendraient pour cent francs un tas de tubercules dont ils retireraient pour deux cents francs de farine et de tapioca. Une grande féculerie, montée comme les nôtres, aurait donc grand avantage à traiter les racines apportées par les petits cultivateurs de la région.

La main-d'œuvre peut d'ailleurs être considérablement réduite : il est inutile d'éplucher le Manioc (pas plus que nous n'épluchons les pommes de terre dans les féculeries). La farine et le tapioca sont de très belle qualité, malgré la suppression de l'épluchage, comme nous l'avons vérifié par des expériences directes.

L'*arbre à pain,* qui fournit un gros fruit fécule nt, sert à la nourriture des indigènes d'une grande partie de l'Australie; mais les produits qu'il donne passent avec raison pour être inférieurs à ceux du Manioc.

GUIGNET.

Recueillement.

Si vous avez envie de vous quereller et de rompre avec votre ami, querellez, séparez-vous de lui; si vous êtes pris de dégoût pour le monde, allez vivre solitaire dans quelque coin sauvage d'une de nos provinces où vous n'entendrez plus parler de personne ni de rien; si la période historique que traverse votre patrie vous est insupportable, préparez-vous à vous exiler. — Seulement, mettez-vous d'abord en présence des motifs qui peuvent vous porter à ces résolutions extrêmes, appliquez-vous avec recueillement à en bien pénétrer le sens véritable, pesez avec calme et avec sincérité le pour et le contre; et si ces motifs ne vous paraissent pas avoir, comme il est probable, toute l'importance que vous leur supposiez, embrassez votre ami, ne songez ni à la solitude, ni à l'exil; laissez là vos bagages, et restez où vous êtes. (1)

ÉD. CH.

FILTRES PAR ASCENSION.

LEUR UTILISATION A BORD DES NAVIRES.

Dans les filtres par ascension, le liquide à filtrer traverse les substances filtrantes, sous une certaine pression, dans le sens de bas en haut.

Les formes de ces appareils, la composition de la couche filtrante, les installations de détail, peuvent varier au gré du constructeur, suivant les circonstances et d'après la nature du liquide.

A bord de quelques bâtiments de guerre français, les ouvriers mécaniciens ont fabriqué, pour l'eau douce, des filtres par ascension qui ont donné des résultats excellents. Les avantages constatés ont été les suivants : solidité; débit considérable d'eau filtrée; construction, réparation et nettoyage faciles.

On a pu filtrer l'eau bourbeuse des fleuves de Cochinchine, avant de l'introduire dans les caisses ; les filtres ont remplacé les charniers ; les équipages et les passagers ont bu une eau parfaitement claire, alors que l'eau des caisses était fortement colorée.

L'utilisation de ces filtres à bord des navires pourrait donner lieu à une étude théorique assez longue. Il semble préférable de faire la description d'une installation complète d'appareils de ce genre à bord d'un bâtiment. On pourra constater qu'ils s'adaptent aux diverses exigences du service et qu'ils reçoivent les formes les plus propres à utiliser les places libres.

Le transport le *Mytho* est muni de six filtres par ascension en zinc, construits par les mécaniciens du bord et répartis de la façon suivante : deux grands filtres à deux robinets sont placés dans la batterie basse. Un seul robinet a fourni l'eau filtrée nécessaire à 950 soldats passagers, pendant un séjour de 40 jours dans la mer Rouge, grâce à une surveillance active.

Dans chacun des postes de l'équipage, un filtre à robinet est fixé au mât de misaine.

Le cinquième est sur le pont, sous la passerelle.

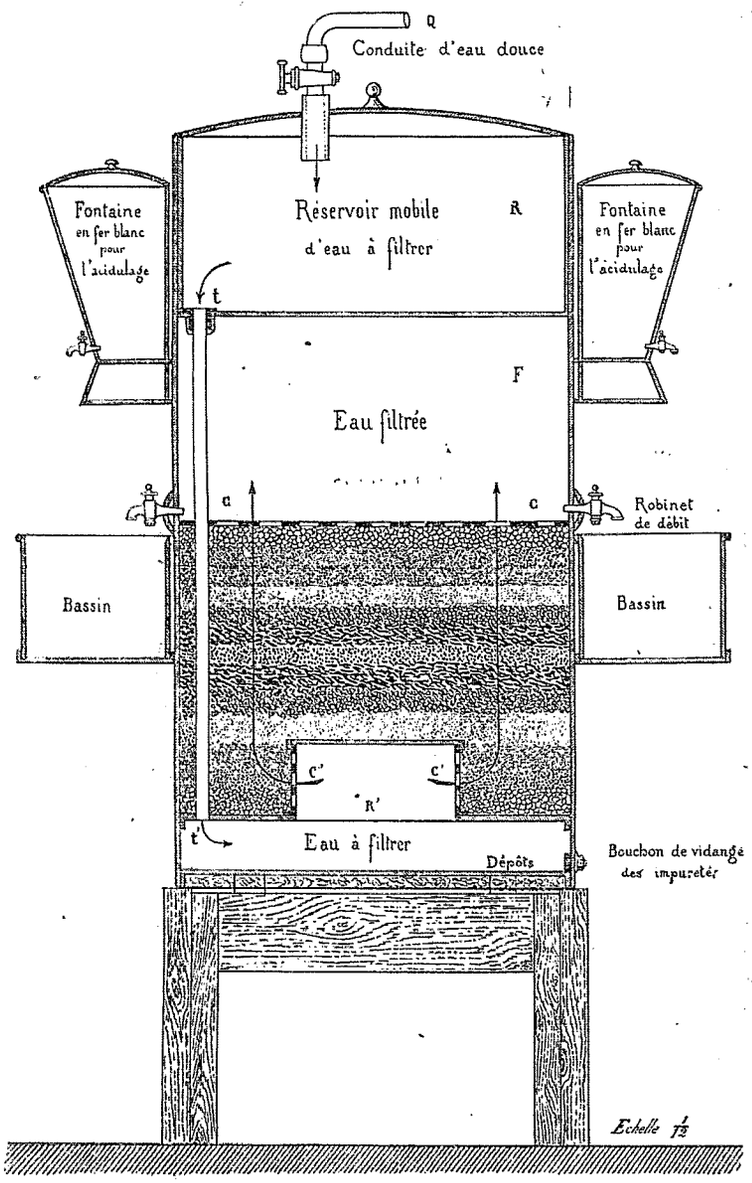
Le sixième est dans le faux pont, à la sortie du serpentin en fer de la glacière, qui fournit généra-

(1) Souvenir d'un passage de Sidney Smith.

lement une eau très colorée ne pouvant pas être utilisée en entier sans un nouveau filtrage. Ce filtre est nettoyé journellement.

Tous les filtres, sauf celui de la glacière, portent des fontaines en fer-blanc destinées à recevoir un liquide acidulé que le buveur mélange à l'eau filtrée, dans un gobelet attaché près des robinets.

Le liquide peut être préparé par le commis aux vivres avec les résidus de café, du sucre, de l'eau-de-vie, etc.



L'eau est amenée, par le tuyau Q, dans le réservoir mobile R, et, par le tuyau *tt'*, descend à la partie inférieure du filtre R'. Elle traverse ensuite la crépine C' C', les couches de matières filtrantes, la crépine *cc*, et se rend dans le réservoir F, d'où elle s'écoule par les robinets de débit. — Le joint *t* doit être étanche; il est fait au moyen d'une bague en caoutchouc. A l'entrée *t* du petit tuyau se trouve une crépine pour que l'eau n'arrive pas avec trop de force dans la partie inférieure.

Les couches filtrantes, d'égale épaisseur, sont disposées de la façon suivante, en partant de la crépine inférieure :

Cailloux, grosseur d'une noisette. — Gravier. — Briques cassées, grosseur d'une noisette. — Sable, couche un peu plus forte. — Charbon de bois, grosseur d'une noisette. — Charbon de bois en menus morceaux. — *Noir animal en grains.*

Charbon de bois en menus morceaux. — Charbon de bois, grosseur d'une noisette. — Sable, couche un peu plus forte. — Briques cassées, grosseur d'une noisette. — Gravier. — Cailloux, grosseur d'une noisette.

Ces diverses couches sont tassées avec une dame en bois.

Le nettoyage se fait en enlevant le bouchon de vidange; on peut même envoyer un jet de pompe à incendie pour enlever les dépôts.

Si le réservoir supérieur est soudé au corps du filtre ou s'il est supprimé, il faut ménager un passage pour l'air ouvert à poste fixe ou muni d'un robinet.

CONSTRUCTION D'UN FILTRE DE 1m.20 DE HAUTEUR ET DE 0m.60 DE DIAMÈTRE.

Il n'est pas nécessaire de faire remarquer que l'emploi des filtres peut avoir une grande influence sur la santé des équipages, surtout dans les pays où l'on prend l'eau le long du bord.

Il semble naturel d'émettre le vœu que les constructeurs veuillent bien adopter, au moins pour les grands bâtiments, des *fontaines-filtres* dont l'eau serait toujours en pression, grâce à un réservoir alimenté par une pompe à vapeur. On supprimerait ainsi un travail et un bruit fort gênants pour les équipages et les passagers. On peut même espérer que la fabrication de la glace à bord pourra bientôt se faire assez économiquement pour permettre, dans les pays chauds, de ramener l'eau des fontaines à une température inférieure de quelques degrés à celle de l'air ambiant. (1)

LE JEU DU PORTIQUE OU TROU-MADAME.

Ce jeu a été fort en honneur au dix-septième siècle; Louis XIV s'y exerçait souvent dans les divers palais où il résidait. Une estampe de 1694, que reproduit notre gravure, montre les petits-fils du roi debout devant une table où une partie

(1) Extrait de la *Revue maritime et coloniale*, — novembre 1886, — article de M. F. Constantin, capitaine de frégate.

de trou-madame est engagée [1] : « Louis XIV, dit Mme de Lafayette, alloit à Marly tous les quinze jours et jouoit aux portiques, qui est un jeu de nouvelle introduction. » L'invention cependant n'était pas récente. Le seizième siècle la connaissait déjà. Rabelais, dans l'énumération des jeux auxquels se plaisait Gargantua, cite le *croc-madame* que l'on croit identique à celui qui nous occupe. Une fille de Henri II, Claude de France, duchesse de Lorraine, dans une lettre écrite en 1571, prie un de ses correspondants de lui envoyer un jeu « que l'on nomme le trou-madame. » Il est probable qu'ensuite il fut longtemps délaissé ou abandonné au peuple, et qu'en 1688, quand Mme de Lafayette écrivait ses Mémoires, il venait à peine d'être introduit à la cour.

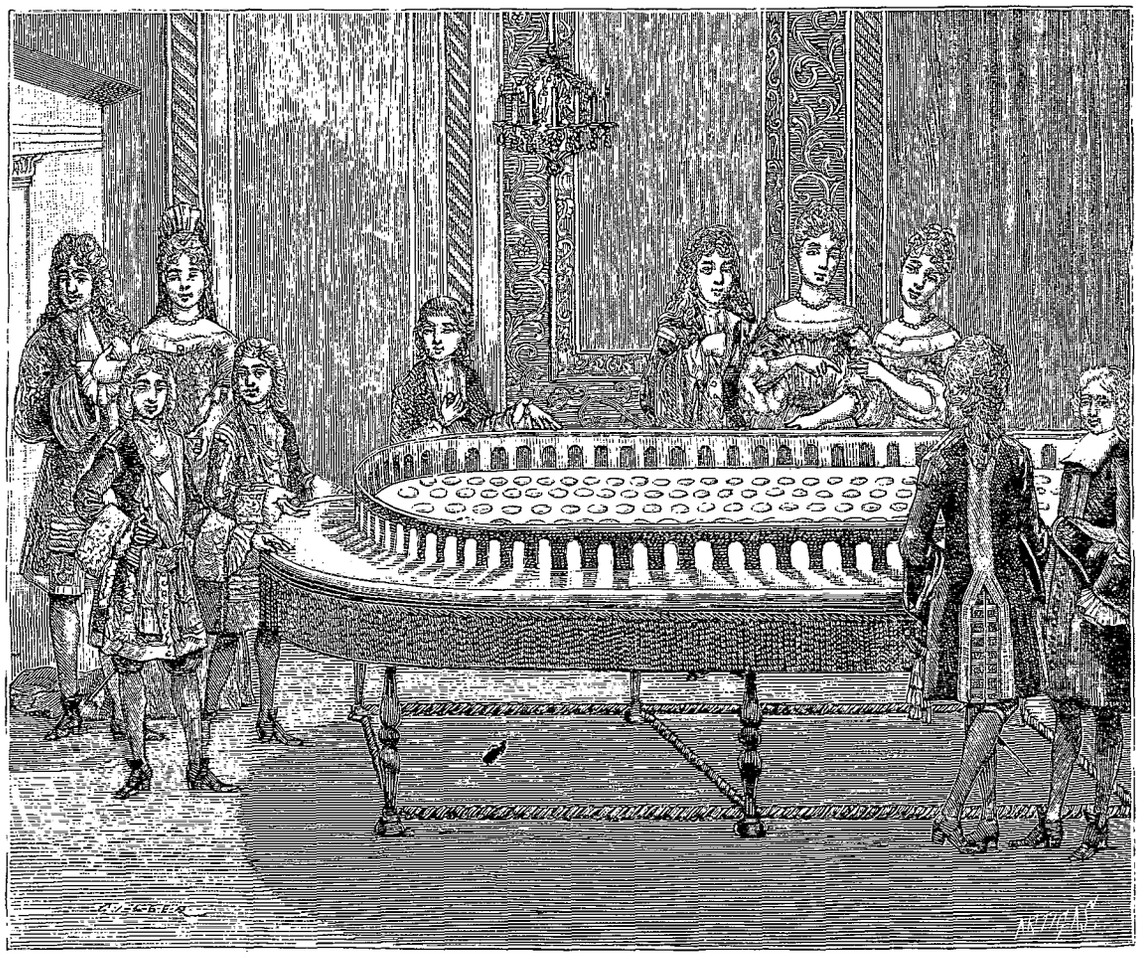
Un auteur du siècle dernier [1] en donne comme il suit la description et les règles principales :

« On peut s'amuser à ce jeu dans l'allée d'un jardin ou sur une table. Dans une allée il faut avoir à une certaine distance, ordinairement contre un mur, une espèce de petite galerie faite en planches et composée de treize arcades ou portiques, dans lesquelles on essaye de faire entrer les boules. Sur les treize cases ou entrées de cette galerie sont marqués les chiffres dans l'ordre suivant : XII III VII IX V I XIII II VI X VIII XI IV. Sur une table, il faut avoir de petites galeries en bois d'ébène, et alors on joue avec treize billes, tâchant d'adresser dans les cases convenables.

» *Règles du jeu.* — Il faut avec les treize boules ou les treize billes faire trente et un points. Si l'on meurt, c'est-à-dire si l'on fait un plus grand nombre de points, on perd la partie ; celui qui est mort recommence la partie en jouant à son tour.

» Si le premier qui a joué fait trente et un points du premier coup avec ses treize boules, cela n'empêche pas les autres de jouer, et si chacun des joueurs faisait également trente et un, ce coup serait nul et l'on recommencerait la partie.

» On fait aussi des trous-madame à ressort. La



Estampe du dix-septième siècle. — Les petits-fils de Louis XIV jouant aux portiques. — D'après Trouvain.

[1] Cette estampe fait partie d'une série intitulée *les Appartements de Louis XIV*, dont nous avons déjà donné deux numéros (voy. t. XXXI, p. 116, *un Concert à la cour*, et t. XXXIII, p 355, *Louis XIV jouant au billard*). L'original de l'estampe que nous publions aujourd'hui indique les noms de quatre des personnages qui y figurent. Ils sont au premier rang contre la table des portiques : ce sont, en commençant par la gauche, le duc d'Anjou (le futur Philippe V d'Espagne) et le duc de Berry, petits-fils de Louis XIV, âgés, l'un de onze ans, l'autre de huit ; le prince de Galles, fils de Jacques II, roi d'Angleterre dépossédé, qui avait reçu l'hospitalité en France ; enfin le comte de Brionne.

[1] Jacques Lacombe, *Dictionnaire des jeux mathématiques et des jeux familiers*, 1 vol in-4° (1798), dans l'*Encyclopédie méthodique* de Panckoucke.

galerie est au bas d'un plan incliné. Le milieu du jeu est hérissé de beaucoup de pointes qui servent à faire dévier les billes. Il y a dans le bas, de chaque côté, un trou dans lequel on met la bille, et, par un ressort qui est au-dessous et que l'on tire assis, on fait partir la bille qui s'élance avec rapidité dans une galerie couverte qui correspond au trou; elle va jusqu'au haut du jeu, où elle passe par un des trous, soit par celui du milieu, soit par un de ceux qui sont de chaque côté; de là elle retombe, en faisant beaucoup de détours, parmi les pointes, et se précipite en bas dans une des cases de la galerie, qui sont marquées par des chiffres dans l'ordre rapporté ci-devant. »

« Il n'y a pas plus de finesse à ce jeu, dit Mme de Lafayette, qu'à croix et pile. » Il n'est pas douteux, en effet, que le hasard y tient une grande place. Néanmoins on peut, dans une certaine mesure, calculer la force initiale que l'on donne à la bille, qu'on la lance avec la main ou avec un ressort, et il y faut un peu d'adresse.

Le trou-madame n'a pas entièrement disparu. On le rencontre quelquefois dans les foires et chez les marchands de jouets; mais il devient de plus en plus rare.

G. L.

MAITRE PIZZONI

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 2, 22 et 38.

V

Le bruit se répandit bientôt dans Salzbourg que maître Pizzoni était revenu, ramenant un nouvel élève; et on le vit en effet toujours accompagné d'un enfant brun, chétif et pâle, aux yeux noirs étincelants, qui lui portait son violon, et qui se tenait près de lui quand il jouait, que ce fût dans un concert ou dans une soirée. Les maîtres de maison ne s'en étonnaient pas : on était fait aux façons d'Andrès Pizzoni, et on savait que c'était son habitude, quand il fondait de grandes espérances sur un élève, de se faire entendre par lui le plus possible. « Il faut, disait-il, que l'élève se rende compte de bonne heure de ce que la présence d'un public peut apporter de trouble ou d'inspiration dans l'âme de l'artiste; il faut qu'il assiste parfois aux défaillances de son maître, pour apprendre que tout génie est inégal, qu'il ne faut jamais être sûr de soi, et qu'on doit toujours chercher à monter plus haut, parce qu'on est sans cesse exposé à descendre. »

Maître Pizzoni, dès son arrivée, avait réglé l'existence de l'enfant. Outre les heures d'études musicales, il lui avait imposé de fréquenter l'école; il savait bien que pendant longtemps Tonio n'y apprendrait ni à lire ni à écrire, mais du moins y apprendrait-il à entendre l'allemand et même à le parler. Il ne comptait pas pour cela sur ses propres leçons; il trouvait plus facile de donner à Tonio des explications en italien que d'employer des mots allemands qu'il aurait dû lui traduire. Aussi, pendant ses heures de musique, le petit garçon pouvait se croire transporté en Italie, et cela contribuait sans doute à lui faire aimer les leçons et le maître. Car, bien souvent, il tournait avec regret son cœur et ses pensées vers cette Naples ensoleillée où il avait vécu si misérable, si libre et si heureux. Quand il devait accompagner le maître, ces idées-là s'évanouissaient pour un instant, et il se livrait avec complaisance aux soins de Frantz; car il n'était pas insensible aux douces paroles des belles dames qui lui souriaient, demandaient quand il se ferait entendre, et l'appelaient par avance *maestrino*. Un rayon de la gloire de Pizzoni rejaillissait sur lui, et il s'y plaisait, en attendant qu'il possédât une gloire qui lui fût propre. Et puis il comprenait déjà assez l'allemand pour entendre les éloges qu'on faisait de ses beaux yeux, de son teint mat et de sa taille élancée; et il acceptait volontiers, pour paraître dans le monde, la parure qui relevait sa beauté. Mais hors de là, la contrainte de la toilette lui était insupportable; et il arriva plus d'une fois à Frantz, en venant le chercher pour le repas ou la leçon, de le trouver presque nu, jouant du violon, de la façon dont il en jouait devant les gueux de Naples. Et l'école! Rester assis et immobile pendant des heures! forcer sa mémoire, si heureuse pour tout ce qui était combinaison de rythmes et de sons, à retenir les formes bizarres des lettres! forcer sa main à les reproduire! c'était une série de supplices pour le petit Napolitain. Oh! oui! il avait des regrets!

Les leçons de musique elles-mêmes ne se passaient pas sans orages. Tonio, se fiant à sa facilité, se contentait volontiers de l'à peu près, de l'apparence; il inventait des doigtés fantastiques et se lançait dans des casse-cou qui auraient transporté d'admiration un public d'ignorants, mais que maître Pizzoni proscrivait sévèrement. Il avait toujours en vue l'avenir de son élève, et exigeait de lui un jeu classique, d'une correction irréprochable.

— Mais puisque je réussis à ma manière! répliquait l'enfant révolté.

— Tu n'es pas là pour faire à ta manière, mais à la mienne! répondait Andrès.

Tonio pleurait, jetait l'archet et le violon dans un coin, refusait de jouer; Pizzoni, patient, le regardait de ses yeux dominateurs et lui disait :

— Si tu n'étais qu'un imbécile, il y a longtemps que je t'aurais lâché; mais je te connais mieux que toi-même, et je sais ce qu'il y a en toi. J'aime mieux te voir enragé qu'apathique. Crie, révolte-toi à ton aise : quand tu seras calmé tu verras plus clair et tu m'obéiras de ton plein gré.

Et l'enfant, subjugué par son calme, s'apaisait, reprenait son violon, essayait; et bientôt, sentant la difficulté s'évanouir, il devenait aussi fou de joie qu'il l'avait naguère été de colère. Alors il

s'injuriait lui-même pour sa sottise, sa paresse, son entêtement; s'il avait su! Son maître avait raison, cent fois raison : comme le chant sortait bien, maintenant! comme les traits se déroulaient avec rapidité! comme le son était pur! Jamais, livré à lui-même, Tonio n'aurait trouvé cela! Alors il baisait les mains de maître Pizzoni, et lui témoignait une reconnaissance passionnée. Et maître Pizzoni, tout attendri, murmurait : « Oh! je ferai de toi un artiste, un grand artiste! et je ne regretterai pas ma peine! »

Tout alla ainsi, tantôt mal, tantôt bien, et plutôt bien que mal, aussi longtemps que dura l'été; car c'était au printemps que maître Pizzoni avait ramené de Naples le petit Tonio, et l'enfant s'était trouvé fort bien d'un pays où le printemps durait toute l'année, croyait-il. L'été de Salzbourg lui faisait l'effet d'un printemps prolongé. Mais quand la mauvaise saison revint, quand Tonio vit passer des jours et des semaines sans que le soleil se montrât; quand il entendit le vent d'automne siffler et gémir, ébranlant fenêtres et portes et chassant devant lui le lugubre tourbillon des feuilles mortes; quand ses yeux cherchèrent en vain au ciel un petit coin bleu souriant entre les lourds nuages gris, l'enfant se sentit peu à peu pénétrer par la tristesse du ciel et de la terre, et Naples lui apparut comme un lointain paradis. Dans une tête d'enfant, les raisonnements marchent vite. De son amour pour Naples, Tonio passa au regret d'être venu à Salzbourg; de ce regret, à la rancune contre maître Pizzoni, qui l'avait emmené; et bientôt, oubliant la bonté et les soins d'Andrès, ne songeant plus à sa misère passée, ni à la fortune que lui promettait l'avenir, il décida en lui-même qu'il voulait s'en retourner.

Il n'y a rien d'audacieux comme l'ignorance. Un enfant qui eût su seulement à quelle distance Salzbourg est de Naples se fût découragé, rien qu'à compter ce qu'il pouvait faire de lieues par jour. Mais Tonio ne savait rien du tout, sinon que Naples était au midi, et que c'était pour cela qu'il y faisait chaud. Il en était venu en voiture et n'avait pas mis beaucoup de journées à faire le voyage; il savait bien qu'il irait moins vite à pied, mais il ne se rendait pas bien compte de la différence. Et puis, plus il avancerait, plus il trouverait de soleil, de ciel bleu et de chaleur : il fallait donc partir le plus tôt possible, et aller le plus vite possible. Il partirait la nuit, pendant que maître Pizzoni et Frantz seraient endormis; il choisirait une nuit où il y aurait de la lune, pour voir son chemin; il connaissait le commencement de la route, c'était celle par où il était arrivé, et il se rappelait même le nom des deux derniers villages où la voiture avait changé de chevaux. Après ces deux villages-là, il n'aurait qu'à aller toujours vers le midi; c'était bien facile, en regardant où était le soleil au milieu de la journée. Quand il aurait besoin d'argent, il s'arrêterait dans un village ou une ville, et jouerait de son petit violon : c'était bien heureux qu'il l'eût conservé, son petit violon! il allait lui servir à gagner sa vie tout le long de la route. Et une fois à Naples, quelle joie! Il revoyait, embellis par la magie du souvenir, les quais ensoleillés, les plages dorées, la mer bleue, les îles; il voyait les danseurs de tarentelle s'empressant autour de lui, et les marchandes d'herbes et de *frutti di mare* de Santa-Lucia lui souriant et disant : « Eh! c'est Tonio! Où donc es-tu resté si longtemps, *Tonino mio?* Comme on l'applaudirait! car il jouait beaucoup mieux que quand il était parti, et déjà, autrefois, il n'avait qu'à paraître pour qu'on accourût autour de lui. Oh! il n'avait pas besoin, lui, pour être célèbre, d'attendre à avoir les cheveux blancs, comme maître Pizzoni!

Tonio fit ces réflexions et prit sa résolution, pendant que les pluies d'octobre dépouillaient les arbres et condamnaient à ne jamais s'épanouir les derniers boutons des fleurs. Et, comme pour l'encourager et lui faciliter le voyage, l'été de la Saint-Martin arriva avec ses tièdes journées et ses calmes nuits. La lune voilée de brume éclairait assez les routes pour qu'on pût y marcher en sécurité. Une nuit, Tonio attendit que maître Pizzoni fût endormi; il se vêtit chaudement, prit son violon, sa petite bourse, que la bonté de l'artiste ne laissait jamais sans quelques pièces de monnaie, et descendit à pas de loup, ses souliers à la main. Il lui manquait encore quelque chose : il avait bien dîné, mais il faudrait déjeuner le lendemain, et il ne serait pas encore assez loin de Salzbourg pour oser entrer dans une auberge... Il ouvrit le buffet et fit son choix.

Six mois plus tôt, Tonio se fût contenté d'une tranche de pastèque, ou, comme il n'y avait point de pastèques à Salzbourg, du moindre morceau de fromage. Mais ses idées en fait de nourriture s'étaient grandement modifiées. Il prit sa serviette qu'il déplia, l'étala sur la table et y plaça le reste du pain : la boulangère venait dès le matin, ce pain ne manquerait pas à maître Pizzoni. Puis il avisa un beau morceau de jambon, excellent pour donner du goût au pain; il remplit de vin une bouteille clissée, compagne ordinaire des promenades champêtres où il accompagnait son maître; il ajouta à ses provisions du chocolat et le reste d'un gâteau fait la veille par Frantz, et, ne voyant plus rien à emporter, il noua les quatre coins de la serviette et introduisit son bras entre les nœuds. Il n'aurait pas pris un kreutzer à maître Pizzoni; mais puisqu'il s'en allait, ne pouvait-il prendre d'avance sa nourriture du lendemain? Ce serait comme s'il était resté un jour de plus : après, il ne coûterait plus rien à l'artiste. Il y a comme cela dans le monde des consciences tortueuses : Tonio se croyait très équitable.

Il ouvrit la porte bien doucement; il se glissa dans le jardin, referma la porte et mit ses souliers : il n'avait plus l'habitude de s'en passer, et les pieds lui faisaient déjà mal rien que pour avoir

erré sur ses bas dans la maison. Il gagna la porte du jardin, qu'on ne fermait jamais à clef; il tira le verrou, sortit... Il était libre!

A suivre. Mme J. Colomb.

PETITES INDUSTRIES.

LA MARCHANDE DE CAFÉ EN PLEIN VENT.

Mœurs parisiennes.

Voy. 1886, p. 185, la *Petite poste*.

Partout à Paris, aux environs des halles et des marchés, près des ponts que traversent le plus habituellement les ouvriers pour se rendre à leur ouvrage, à l'entrée des chantiers de construction, à la porte des dépôts des omnibus et des voitures de place, on peut voir, dès cinq heures du matin, de braves femmes verser à ceux qui passent ou qui arrivent une tasse de café noir qu'elles vendent, avec 15 grammes de sucre, au prix minime de 10 centimes (15 avec le petit verre de *cognac*). Leur établissement est des plus sommaires et n'exige pas une grande mise de fonds : un grand récipient cylindrique en fer battu, muni d'un robinet, et dont la base, percée de trous ou d'une galerie découpée à jour, contient une sorte de réchaud alimenté par du poussier de braise ou par un *charbon de Paris* enfoui dans la cendre; quelques tasses en faïence ou en grosse porcelaine; un seau, une serviette, une petite table ou un tabouret et un pliant pour qu'elles puissent s'asseoir, composent tous les ustensiles qui leur sont nécessaires. Le café, ou plutôt, suivant l'expression

Le Café en plein vent. — D'après Debucourt.

consacrée, le *petit noir* qu'elles vendent ainsi est généralement de bonne qualité : aussi les chalands sont-ils nombreux. Beaucoup trempent dans leur tasse le morceau de pain de la veille qu'ils ont conservé dans leur poche à cet effet, ou le *croissant* au beurre — mais ceux-là sont les fortunés et les délicats — qu'ils viennent d'acheter chez le boulanger et qui conserve encore, sous sa croûte dorée et appétissante, la chaleur du four. En voilà pour jusqu'à l'heure du déjeuner, et cela vaut certes mieux pour leur estomac que cette malheureuse habitude, si communément répandue parmi les ouvriers, de *tuer le ver*, c'est-à-dire d'aller prendre un verre, — ou plusieurs verres suivant que les camarades sont plus ou moins nombreux, et qu'il y a, par conséquent, plus ou moins de *tournées* à payer, — d'un affreux breuvage débité sous le nom de vin blanc.

On sait par Mercier que, dès 1780, on vendait le matin, dans les rues de Paris, du café au lait à deux sous la tasse. Des femmes, portant sur leur dos des fontaines de fer-blanc, en servaient dans des pots de terre. « Le sucre n'y domine pas, dit-il, mais enfin l'ouvrier le trouve excellent. »

Vers 1846, un sous-officier instructeur de cavalerie, nommé Demerville, qui venait de quitter le service, eut l'idée de s'établir *cafetier;* en tacticien habile, il livra, pour deux sous la tasse, un

café excellent, et sa vogue fut telle qu'il dut bientôt fonder des succursales dans tous les quartiers de Paris ainsi qu'à toutes les barrières. En même temps il créait à Ménilmontant une sorte d'usine, d'où partaient chaque jour 3000 litres de café qui étaient distribués à toutes les succursales, et y annexait un débit qui devint promptement une des grandes curiosités du Paris de ce temps. « Le dimanche, dit Privat d'Anglemont, lorsque le temps est beau, il se vend quelque chose comme 5 à 6000 tasses. Les Auvergnats, entre autres, sont d'excellentes pratiques : ils y vont ordinairement par troupes, et ils n'en sortent qu'après que chacun a payé sa tournée, de façon que chacun absorbe jusqu'à 10 et 15 demi-tasses : il faut des estomacs d'Auvergne pour résister à de pareilles libations. ».

Cet établissement, qui livrait aux succursales d'excellent café à 18 centimes le litre, ce qui donnait un beau bénéfice aux débitants, n'existe plus aujourd'hui ; mais l'exemple donné par Demerville a été suivi. C'est encore chez des fabricants en gros que la plupart des marchands en plein vent vont s'approvisionner aujourd'hui, et, grâce à ce système, le café à 10 centimes la tasse est meilleur qu'on ne pourrait le croire au premier abord.

LE MARCHAND D'ENCRE.

Diverses sortes d'encres.

De toutes les petites industries qui donnaient, il n'y a pas bien longtemps encore, un aspect si pittoresque aux rues de Paris et qui ont disparu sans laisser de traces, celle du marchand d'encre ambulant était une des plus curieuses. C'était en même temps une des plus anciennes, puisque les

Le Marchand d'encre vers 1820. — D'après Marlet.

différentes séries des *Cris de Paris,* publiées à diverses époques depuis le dix-septième siècle, nous montrent plusieurs types de ces intéressants commerçants, dont la plupart, moins fortunés que celui que représente notre gravure, portaient leur marchandise dans un petit tonneau qu'ils plaçaient sur leur dos ou qu'ils tenaient suspendu à leur côté au moyen d'une courroie. L'auteur anonyme des *Caquets de l'accouchée* (1622) met en scène « une jeune brunette qui vend de l'encre nouvelle sur le pont. »

Cette « encre nouvelle » était probablement l'encre de la petite vertu, qui daterait de 1609, s'il faut en croire l'enseigne du magasin où elle s'est débitée jusqu'en ces derniers temps, et qui, pendant plus de deux siècles, fut généralement regardée comme la meilleure des encres.

« Guyot, rue du Mouton, près la Grève, dit l'*Almanach Dauphin pour l'année* 1777, tient la plus ancienne fabrique d'encre indélébile qui existe en Europe, connue depuis près de deux siècles sous le titre d'*Encre de la petite vertu;* il fait des envois considérables chez l'étranger, dont il s'est captivé la confiance par une réputation justement méritée et constamment soutenue. »

Comme cela arrive pour la plupart des produits qui ont du succès, l'encre de Guyot suscita de nombreuses contrefaçons ou imitations qui se re-

commandaient, d'une façon plus ou moins détournée, du nom en vogue. C'est ainsi que nous lisons dans les *Avis divers* de 1778 que « le sieur ROYER, rue Saint-Martin, élève du sieur Guyot, est particulièrement renommé pour sa fabrique d'encre, qui ne le cède en rien à celle qui est si avantageusement connue sous le nom d'*Encre de la petite vertu.* »

On vendait également d'autres encres appelées, suivant leur composition, *encres doubles* ou *simples;* les premières étaient faites avec « du vitriol, de la noix de galle et de la gomme » (*Dict. des arts et des sciences,* par M. D. C., de l'Académie françoise, 1732); les secondes, « avec du sumac, du campêche et du tan pulvérisé »; mais toutes, il faut bien le dire, étaient d'assez mauvaise qualité et ne valaient pas, à beaucoup près, celles dont se servaient les copistes du moyen âge. Certains manuscrits, le *Virgile du Vatican* (quatrième siècle) et tous les manuscrits du treizième siècle principalement, ont été écrits avec des encres qui ont bravé l'action destructive du temps et qui ont conservé leur vigueur et leur netteté, alors que celles du dix-septième et du dix-huitième siècle se sont effacées, ont jauni de façon à rendre l'écriture à peu près illisible, ou ont si bien brûlé le papier que tout ce qu'elles ont touché a été pulvérisé et comme découpé à l'emporte-pièce.

Quelques écrivains cependant préparaient leur encre eux-mêmes d'après des formules particuculières, et, généralement, ces encres ont assez bien résisté. Un savant membre de la *Société des bibliophiles,* M. le Prévost, a retrouvé par hasard et publié [1] la recette de l'encre dont se servait Tannegui Lefèvre (1615-1672), latiniste érudit et délicat, père de la célèbre Mme Dacier, recette qu'il avait formulée soigneusement sur un exemplaire de *Térence,* édition de Leyde (1644), annoté de sa main (Y, 692 du *Catalogue* de la Bibliothèque nationale). Le volume de la *Société des bibliophiles* dans lequel cette recette a été publiée par M. le Prévost étant assez rare, ceux de nos lecteurs qui sont amateurs de bonne encre ne nous sauront pas mauvais gré de la reproduire ici.

« Prenez, dit Tannegui Lefèvre, demi-livre de casse, trois chopines de vin blanc, plein la moitié d'une coque de noix de gomme en poudre; on ne la verse dans le liquide que lorsqu'il est diminué de deux doigts.

» Demi-quarteron de couperose rose, laquelle on fait fondre sur une pelle rouge; on ne l'introduit dans le mélange qu'après qu'il est réduit de moitié par une ébullition à petits bouillons; à partir de cette injection, on ne le fait plus bouillir, mais on le tient près du feu et on le mouve avec un bâton de figuier.

» Après cette manipulation, la confection de l'encre est terminée, et il n'y a plus qu'à la filtrer toute tiède dans un linge. »

[1] *Mélanges de littérature et d'histoire de la Société des bibliophiles,* 1850, p. 342.

Cette recette, essayée par plusieurs personnes, a donné une encre d'une limpidité merveilleuse et d'un noir superbe.

Nous devons signaler également à titre de curiosité, et pour montrer que certaines inventions, prétendues récentes, remontent souvent assez loin dans les temps passés, les *encriers économiques,* « qui fournissent, dit la *Notice de l'Almanach sous verre pour* 1777, la meilleure encre possible pendant *l'espace de dix à douze ans, en y administrant simplement quelques gouttes d'eau,* par le sieur MARCHAND, négociant. Cette encre est d'un beau noir, très fixe, bien luisante, et se sèche à l'instant. » Ces encriers inépuisables se trouvaient « chez le sieur Pochet, marchand mercier, rue du Four, faubourg Saint-Germain, près celle de l'Égout. »

Revenons au marchand d'encre si pittoresquement dessiné par Marlet :

« Il parcourt tous les quartiers de Paris, dit la note qui accompagne ce dessin. On le rencontre partout. Sa tête n'est jamais couverte, quelle que soit la saison; ses cheveux sont courts et hérissés. De bruyantes sonnettes et son cri non moins discordant annoncent son passage aux consommateurs. Un âne porte son magasin ambulant. A la couleur de ses mains, à l'enluminure de ses traits, on reconnaît l'inséparable compagne de ce fabricant, fournisseur ordinaire des écoliers et des écrivains en échoppe. C'est une de ces caricatures inévitables qui, par sa singularité, réclamait une place dans le panorama animé de la capitale. »

ÉD. GARNIER.

DU CHOIX DE VINGT LIVRES.

Suite. — Voy. p. 41.

Sous l'influence de l'Italie et de ses raffinements, l'Angleterre, en pleine renaissance, avant sa révolution religieuse, produit l'âme la plus ardente, l'imagination la plus puissante, l'esprit le plus bienveillant et le plus humain, le plus grand homme de génie depuis l'antiquité. — Vous avez nommé Shakspeare, le grand William! celui de qui l'on a pu dire que si la nature humaine venait à être détruite, on pourrait par ses écrits savoir ce qu'était l'homme!

Nous prendrons le volume qui contient *Roméo et Juliette, Hamlet, Othello, Macbeth, le roi Lear, le Marchand de Venise, le Songe d'une nuit d'été, Antoine et Cléopâtre.* Et ce volume-là, nous le mettrons sur notre cœur. C'est tout un monde.

Nous choisirons ensuite l'œuvre anglaise la plus morale, celle qui contient le plus de cette force dévorante, de cette fougue intérieure, qui font les émigrants, *Robinson Crusoë.*

C'est bien là le père des pionniers d'Australie et d'Amérique, celui qui a appris à ne désespérer d'aucune chose, qui, jeté seul dans une île dé-

serte, refait et reconquiert une à une les inventions de l'industrie, et qui surtout, ayant emporté avec lui sa foi et son culte, entreprend contre ses passions le combat qu'il a soutenu contre la nature. C'est le roman anglais par excellence.....

(M. Bardoux ajoute ici un choix de poésies de lord Byron. Ce peut être un sujet de doute, nous préférerions Walter Scott.)

En Espagne, nous ne prendrons, faute d'espace, ni Lope de Vega, ni Calderon. Mais pour tous ceux qu'intéresse le duel éternel de l'esprit et de la matière, pour tous ceux qui reconnaissent que les efforts humains sont souvent stériles et que la raison positive vient toujours à bout de l'enthousiasme idéal, bien que trottant sur un âne derrière lui, nous préférons la Vie et les actions de *Don Quichotte de la Manche,* par Michel Cervantes de Saavedra, ce livre que Henri Heine aimait jusqu'aux larmes.

C'était le premier livre qu'il avait lu après avoir appris à prononcer assez couramment les lettres. Il ne connaissait pas alors l'ironie, et il n'avait jamais oublié le jour où il lut le récit de ce malheureux combat où le chevalier fut si tristement vaincu. « C'était un triste jour, a écrit l'auteur de *Reiseibilder*, l'image de la décadence de toutes choses m'environnait de toutes parts, et mon cœur faillit se briser lorsque je lus comment le noble chevalier se trouva étendu tout poudreux et tout meurtri sur le sol, et comment, sans lever sa visière, il dit d'une voix creuse et affaiblie à son vainqueur :

« Dulcinée est la plus belle dame de l'univers; » mais il ne me convient pas que ma faiblesse me » fasse nier cette vérité... Percez-moi de votre » lame, chevalier! »

Hélas! cet éclatant paladin au croissant d'argent qui vainquit le plus vaillant et le plus noble des chevaliers, c'était un barbier déguisé.

« Je crus que je ne me consolerais jamais, ajoute Henri Heine, mais le temps console de tout. »

J'ai hâte d'arriver à la France. Nous avons déjà onze volumes sur le rayon, et pas un livre français.

J'ai pourtant encore deux livres à vous proposer avant d'arriver à notre littérature.

De ces deux livres, l'un appartient à l'Allemagne, l'autre à l'Amérique. L'un est de Gœthe, l'autre est le choix des écrits de Franklin.

Nul plus que Gœthe ne représente le génie moderne allemand; je ne prendrais dans toute son œuvre, malgré *Hermann et Dorothée,* que *Faust,* le livre où il a mis le plus de lui-même. Le docteur Faust n'est rien autre que le peuple allemand, avec ses aspirations et ses luttes; que dis-je? c'est l'esprit moderne, sacrifiant tout à son insatiable et ardente curiosité.

Dans l'Amérique, le pays le moins chevaleresque et le moins sentimental du monde, je ne choisirai ni Cooper, ni Irving, ni Longfellow; malgré leur grand talent, ils sont incomplets. Mais je propose l'écrivain qui a le mieux représenté ce qu'il y a de vigoureux et de sain dans le nouveau monde, l'écrivain qui a eu le moins de préjugés d'école, Benjamin Franklin.

Comme il était également préservé du mal de Jean-Jacques, la misanthropie, et du vice de Figaro, la corruption intéressée et l'intrigue, il a semé dans tout ce qu'il a écrit, dans ses Mémoires, dans sa Correspondance, dans le *Bonhomme Richard,* une philosophie pénétrante et circonspecte, subtile et pratique. Il n'y a pas de livre où l'on rencontre plus d'équilibre parfait, plus de justesse, moins de mauvaises passions et de colère, plus le sentiment en tout de l'utile, que dans le petit livre appelé *Œuvres choisies* de Franklin.

On a d'excellentes traductions de toutes ces œuvres étrangères; on peut se contenter d'éditions compactes qui sont à la portée des bourses les plus modestes.

Pour la littérature française, nous ne remonterons pas dans notre choix au delà du dix-septième siècle.

L'admiration et la voix du genre humain imposent cinq noms :

Corneille, Racine, Pascal, la Fontaine et Molière.

On commence presque toujours par préférer hautement Corneille? On ne vient que plus tard à goûter Racine. Il faut plus d'éducation et de culture pour savourer *Bajazet* et *Bérénice,* parce que la force et la passion n'y sont pas en dehors comme chez Corneille : elles y sont vêtues et voilées.

Il faudra encore plus d'efforts pour comprendre Pascal; mais comme on s'y attachera! Pascal n'est pas seulement un raisonneur, c'est une âme qui souffre. Personne n'a eu à un plus haut degré cette inquiétude profonde, qui atteste une nature d'un ordre élevé.

C'est un des plus nobles mortels que celui qui a dit : « Je ne puis approuver que ceux qui cherchent en gémissant. »

Que les *Pensées* de Pascal, courtes et concises, sorties comme par jets de la source vive, soient un livre de chevet! De tels réservoirs de hauts sentiments sont nécessaires pour que la vie pratique n'use pas tout l'homme.

Quant à la Fontaine et à Molière, ils sont aussi jeunes que le premier jour.

Le bon sens, si profondément mêlé à leur talent unique, leur assure de plus en plus l'avenir.

La Fontaine, qu'on donne à lire aux enfants, ne se goûte bien, comme Molière, qu'après la quarantaine.

De tous ces cinq demi-dieux, la Fontaine est celui qui reproduit le plus les traits de la race et du génie de nos pères. La fable n'est qu'un prétexte à son talent d'observation universelle, et, à côté des vers ingénieux et parfois boiteux du fabuliste, il a trouvé pour exprimer ses vœux, ses regrets et ses goûts, un alexandrin plein et facile, qui est bien à lui.

Chaque fois qu'on le relit, on éprouve un nouvel étonnement. Et pourtant ses pièces sont faites avec rien ! Elles n'ont pas besoin d'événements, de décors, de coups de main, et ce peu de matière laisse précisément l'idée percer plus nettement et plus vite.

On me pardonnera de ne prendre ni un volume de Bossuet, ni un choix de lettres de Mme de Sévigné, pas plus que les Mémoires du cardinal de Retz ou de Saint-Simon. Je ne nie aucune de leurs beautés ; mais je les crois moins larges, moins universelles que les autres.

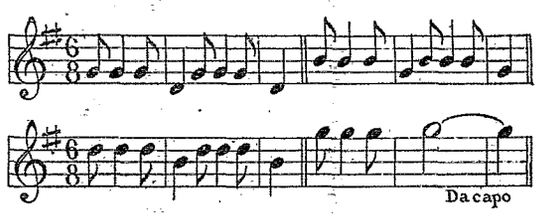
De Voltaire nous recommanderions le volume où l'on a extrait de sa correspondance un choix de lettres, plus spécialement relatives aux choses littéraires.

A suivre. BARDOUX.

AIR COMPOSÉ POUR LES SERINS.

Les oiseaux, dit M. le professeur Colomb, dans son excellent livre sur la *musique* (Bibliothèque des merveilles), répètent assez facilement les airs simples, même quand ils sont développés. Ce qui les embarrasse et les arrête, ce sont les modulations, à moins qu'elles ne viennent naturellement et sans effort. Grétry, qui portait dans toutes les choses musicales une ingénieuse curiosité, avait fait cette observation à propos d'un serin à qui sa mère voulait apprendre l'air intitulé : *Marche des mousquetaires*. Il avait prédit que l'oiseau chanterait jusqu'à un certain passage déterminé où le ton change, et n'irait jamais plus loin : l'événement vérifia sa prédiction.

Sa conclusion fut que les oiseaux chantent pour ainsi dire d'instinct les airs qui s'appuient fréquemment sur les notes de l'accord parfait, et de cette conclusion il en tira une autre, c'est que l'on pourrait imaginer « de petits airs en canon, composés des notes du corps sonore, qu'on apprendrait à plusieurs serins. » On reconnaîtra avec lui « qu'il serait très curieux et très amusant de les entendre chanter en partie. » Au cas où quelque amateur

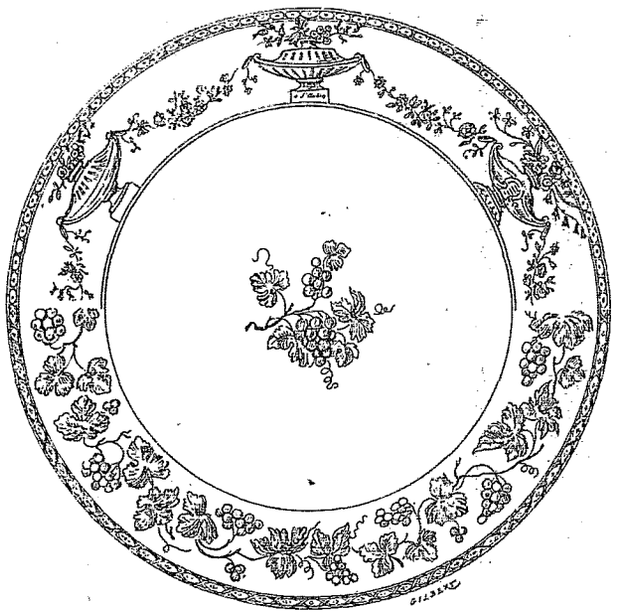


Air en canon composé pour les serins par Grétry.

et éleveur d'oiseaux voudrait mettre à exécution cette fantaisie musicale, voici un air en canon composé exprès par Grétry lui-même.

FAC-SIMILÉ D'UN DESSIN D'ASSIETTE POUR ÊTRE EXÉCUTÉ A SÈVRES,

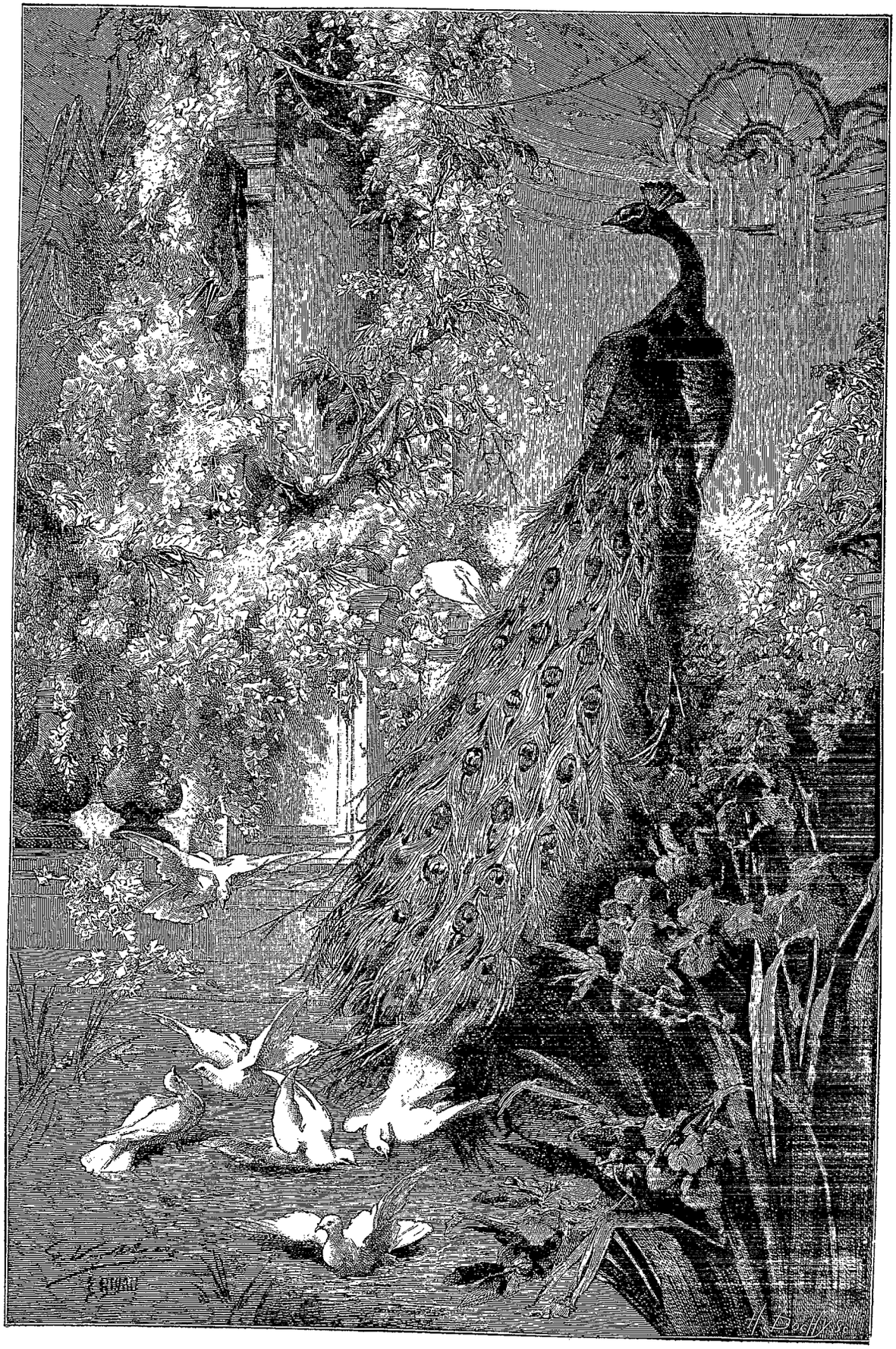
PAR CHARLES SAINT-AUBIN.



Bibliothèque de l'Institut. — Dessin de Charles Saint-Aubin, fils d'un brodeur du roi et frère de Gabriel Saint-Aubin (1721-1786).

Typographie du MAGASIN PITTORESQUE, rue de l'Abbé-Grégoire, 15. — JULES CHARTON, Administrateur délégué et GÉRANT.

LE PAON.



Paon et Colombes. — Tableau décoratif de Bidau.

Le paon est fait pour être l'ornement des parcs, comme le cygne est celui des bassins et des pièces d'eau. Nous avons vu des paons traîner leur queue magnifique dans la poussière d'une cour de ferme, la salir sur les bords fangeux d'une mare croupie et dans le purin d'un fumier : cela faisait pitié.

Le paon n'est à sa place que dans un grand parc, se promenant noblement sur le gazon velouté des pelouses ou dans les avenues sablées, sous une haute voûte de verdure, et surtout perché sur la balustrade d'une terrasse, sur le piédestal d'un vase ou d'une statue, ou bien sur le perron d'un pavillon de marbre. C'est là, dans ce cadre digne de lui, que l'on aime à rencontrer le paon : on ne peut se lasser d'admirer cette fine tête couronnée d'une aigrette qui semble sortie d'un écrin royal; ce cou, cette poitrine d'un azur éclatant, où chatoient des reflets verts, violets, dorés; cette queue prodigieuse longue d'un mètre et demi, si touffue et si légère, traîne éblouissante où sont répandues à profusion les fleurs les plus brillantes, les plus étincelantes pierreries, non pas au hasard, mais de façon à former un semis de taches ovales, dont le centre, d'un indigo presque noir, entouré d'une zone d'un vert émeraude, se détache sur un fond mordoré, cerné d'un double cercle de vieil or et d'un violet rosé. Et toutes ces couleurs miroitent sans cesse, se fondent les unes dans les autres, comme celles d'un rayon de soleil à travers un prisme mobile.

Nous avons dit la *queue* du paon pour parler comme tout le monde, mais nous devons rappeler que le faisceau de longues plumes ordinairement désignées ainsi n'est nullement la queue de l'oiseau; ces plumes partent du dos et non de l'extrémité du corps; celles qui constituent la queue véritable sont brunes, raides, courtes, cachées sous le manteau formé par les premières; on les aperçoit, redressées et servant d'arcs-boutants aux longues pennes dorsales, lorsque le paon, faisant la roue, relève celles-ci et les étale en un vaste et magnifique éventail.

Les anciens, qui aimaient plus que nous à s'enchanter de la vue des belles choses, connaissaient le paon et l'appréciaient. Ils en nourrissaient de nombreuses troupes dans les bois sacrés de leurs dieux, particulièrement de Junon. Ils en peuplaient leurs maisons de campagne. Déjà du temps de Caton l'Ancien, ces oiseaux étaient l'ornement indispensable d'une villa. Varron nous apprend comment on les élevait, les soins qu'on prenait d'eux, le revenu qu'on en tirait. Plus tard, au dire d'Athénée, ils se multiplièrent tellement qu'ils devinrent presque aussi communs que les cailles.

Les paons sont aujourd'hui beaucoup moins recherchés. Il n'est pas ordinaire d'en voir dans les propriétés de campagne, même dans celles où l'entretien des jardins et de la basse-cour est poussé jusqu'au luxe. Il n'est cependant pas difficile, ni très coûteux de s'en procurer. (Un mâle adulte vaut environ 40 francs, la femelle 25 francs; les jeunes ne valent que 25 et 20 francs.) Les mêmes graines dont se nourrissent les volailles leur conviendront. Il sera bon qu'ils puissent paître et fourrager dans quelque herbage voisin; la verdure leur est agréable et même nécessaire. La paonne pondra cinq ou six œufs, jusqu'à huit quelquefois, et elle les couvera avec assiduité si vous lui laissez la liberté de faire son nid où elle voudra, et si vous vous abstenez d'aller la déranger dans sa cachette. Contentez-vous de l'observer de loin et avec précaution, sans quoi elle abandonnera ses œufs. Après trente jours d'incubation les petits écloront; la mère s'occupera d'eux avec zèle, les conduira, les abritera sous ses ailes, les défendra courageusement si quelque ennemi les menace, à la condition qu'elle ne soit pas trop fréquemment inquiétée; si elle l'était, elle les négligerait pour ne plus songer qu'à sa propre sûreté. Vous pourrez aussi faire couver les œufs par une poule de grosse espèce, ou mieux encore par une dinde; l'une et l'autre s'acquitteront fort bien de cette tâche, et seront pour les petits d'excellentes nourrices. C'est seulement la troisième année que vous aurez la satisfaction de voir les jeunes prendre leur beau plumage.

Nous devons avouer que les paons ne sont pas sans défauts. Outre l'inconvénient de leur cri perçant, qui de près est insupportable, et celui de la caducité de leur parure (leur queue tombe dès la fin de juillet et ne repousse qu'au printemps suivant), ils sont d'humeur hautaine et querelleuse. Ils se considèrent comme les maîtres, comme les rois de la basse-cour, et ils battent poules, coqs et canards; ils attaquent même les dindons, qui se liguent plusieurs contre leur tyrannique commensal et lui font quelquefois payer cher ses insultes. On a vu, dit-on, des paons prendre en grippe des chiens, des enfants, et les poursuivre avec acharnement à coups de bec. On les accuse aussi, et non sans raison, de dégrader les toitures sur lesquelles ils perchent, d'en arracher le chaume et même les tuiles, et s'ils s'introduisent dans les jardins, d'en saccager les plates-bandes et les corbeilles : les jardiniers ne peuvent pas les souffrir.

Faut-il, pour ces motifs, renoncer aux paons? Nous ne le pensons pas. Ne les confinez pas dans les basses-cours; éloignez-les de vos parterres, et laissez-les libres dans vos parcs : ils y seront heureux et inoffensifs. Ces oiseaux aiment l'indépendance et répugnent à devenir tout à fait domestiques; ils se plaisent à chercher eux-mêmes leur nourriture dans l'épaisseur des fourrés et à cacher leurs nids dans des endroits retirés; ils perchent de préférence sur les branches des grands arbres; ils sont insensibles aux froids les plus rigoureux. Nous sommes même surpris, — bien qu'ils ne soient pas à vrai dire un gibier (leur chair, excepté celle des jeunes, est sèche et coriace), — qu'on n'ait pas tenté de les propager dans les garennes et dans les bois. Pourquoi n'y vivraient-ils pas à l'état sauvage aussi bien que les faisans? Et quel plaisir

pour le promeneur de voir errer sur le gazon des clairières des troupes de quarante et cinquante paons comme dans les forêts indiennes!

E. LESBAZEILLES.

LES FUGGER.

Lorsque, dans l'année 1539, Charles-Quint vint en France, François Ier se plut à lui montrer les trésors de la Couronne de France; le fier empereur n'en parut pas le moins du monde émerveillé et se contenta de dire : « J'ai à Augsbourg un tisserand qui, de son or seul, pourrait payer tout cela. » (1)

Il voulait parler d'Antoine Fugger, né en 1493, mort en 1560.

Ce descendant d'un simple tisserand, qui vivait à Augsbourg au commencement du quinzième siècle, possédait en effet une richesse fabuleuse. Rabelais écrivait en 1536 à l'évêque de Mailleraye : « Après les *Fouguer* de Augsbourg, Philippe Strozzi est estimé le plus riche marchand de la chrestienté. »

Antoine avait prêté à Charles-Quint des sommes considérables. Un jour où il l'avait reçu comme hôte dans sa maison (2), après un dîner splendide, il fit brûler, dans la cheminée où était allumé un feu de bois de cannelle, une obligation d'un million de florins que lui avait souscrite l'empereur, en disant :

« Sire, je suis suffisamment payé par l'honneur que vous me faites, et je renonce au remboursement des sommes que je vous ai prêtées. »

Charles-Quint accorda magnifiquement à ce créancier, généreux autant qu'habile, le titre de comte, avec des privilèges princiers; il lui donna le droit de battre monnaie dans ses villages et seigneuries, ainsi que celui d'exploiter les mines de cuivre d'Almaden, les mines d'argent de Guadalcanal, du Tyrol, etc.

Voici un extrait chronologique de l'histoire de cette famille des Fugger dont le souvenir est toujours vivant à Augsbourg.

Le premier Fugger connu était, comme il a été dit plus haut, un tisserand ordinaire, mais aisé. On montre à Augsbourg une pièce de toile qui aurait été tissée par lui.

Son fils, ayant donné plus d'extension à ce métier, acheta le droit de bourgeoisie, devint un des membres les plus notables de sa corporation, et laissa en 1409 un héritage de trente mille florins. L'aîné de ses fils, à son tour, augmenta cette fortune tellement qu'on le surnomma Fugger le Riche; mais la tradition veut qu'ayant renié son frère par orgueil, il ait éprouvé la déception de voir son neveu Jacques s'élever au-dessus de lui et obtenir de l'empereur Frédéric III des titres de noblesse avec blason « d'azur avec chevreul sur champ », d'où lui vint le nom de Fugger du *Reh* (chevreuil).

On cite ensuite un Luc Fugger qui, enrichi dans le commerce des soieries et des épices, prêta à la ville de Louvain dix mille florins : on ne les lui rendit pas, en sorte que ses enfants ruinés durent apprendre un humble métier et recourir à la générosité de « Fugger du Reh. »

C'est de la branche issue de ce dernier que sortirent les personnages les plus renommés de la famille des Fugger, et d'abord Ulrich, Jacques (II) et George.

Ulrich naquit le 9 décembre 1441, embrassa dans le cercle de ses opérations commerciales l'Allemagne, la Hongrie, les Pays-Bas, la Pologne et l'Italie. Il fit tous les frais de l'entrevue de Frédéric III et du duc de Bourgogne. L'empereur, pour le récompenser, lui permit d'ajouter aux armes de sa famille deux lis et deux cornes de buffle. Depuis ce moment il devint en quelque sorte le caissier de tous les princes de l'Empire, et leur avança des sommes considérables. On appelait son cabinet de travail la *Chambre d'or*, et on la fait visiter à Augsbourg. Il mourut le 11 avril 1510.

Jacques (II), né le 6 mars 1459, ne laissa pas décroître cette puissance. De son temps, la famille des Fugger possédait toutes les mines d'or de l'Innthal, d'argent de Falkenstein et de Schwartz. Presque tous les grands propriétaires de mines étaient leurs tributaires ou leurs débiteurs. Leurs navires couvraient les mers. Ils avaient avancé à l'empereur en deux mois jusqu'à 170000 ducats.

Ce Jacques, arrière-petit-fils du tisserand d'Augsbourg, mourut chevalier de l'Éperon d'or, comte palatin et conseiller impérial. A défaut d'héritier direct, sa fortune colossale passa à Raimond et à Antoine, fils de son frère George Fugger.

George et ses deux frères firent construire à Augsbourg, en 1519, six rues composées de 53 maisons comprenant 106 logements, qu'ils louèrent à raison seulement de 2 florins par année à de pauvres familles catholiques. C'est cette petite cité, une des curiosités d'Augsbourg, que l'on entretient encore de nos jours avec soin sous le nom de *Fuggerei*.

Grâce à des mariages successifs, la famille Fugger s'allia aux plus grandes maisons d'Allemagne.

George eut trois fils : Raimond, Antoine et Marc; ce dernier entra dans les ordres.

Raimond Fugger acquit au prix de 525000 florins le comté de Kirchberg, que l'empereur avait mis en gage entre les mains de son oncle Jacques. Il créa une galerie d'antiques, collectionna des œuvres des peintres les plus célèbres et fonda une bibliothèque considérable. Il rassembla aussi, dans un immense et superbe jardin, les plantes les plus belles et les plus rares de l'Italie.

A sa mort, il laissa treize enfants. Un de ses fils, Ulrich, né en 1526, mort à Heidelberg en 1584, après avoir été camérier du pape Paul III,

(1) Nous indiquerons plus tard ce que valaient ces trésors.

(2) Depuis, l'hôtel des *Trois Maures* (Drei Mohren), aujourd'hui l'un des plus beaux hôtels de l'Allemagne.

s'était converti à la religion protestante, tandis que sa famille restait attachée au culte catholique. Il employa une partie de sa fortune à recueillir ce qu'il put de manuscrits des anciens, et il subventionna quelque temps Henri Estienne pour qu'il reproduisît les plus importants de ces ouvrages. Longtemps le célèbre imprimeur se qualifia, sur les ouvrages qui sortaient de ses presses, *De illustris viri Huldrici Fugger typographus.*

Ulrich acquit aussi la bibliothèque d'Achille Gassar le médecin, lequel, suivant l'expression de Melchior Adam, « était un véritable glouton de livres (*Helluo librorum*). »

La famille d'Ulrich, voyant avec déplaisir ces dépenses dont elle ne comprenait pas l'utilité, mit tout en œuvre, mais inutilement, pour le faire interdire.

Ulrich, toutes ses dettes payées, laissa à ses héritiers 70 000 florins d'or. Par son testament, il légua au Palatinat sa bibliothèque et une somme

Peintures murales au palais

destinée à subvenir à l'entretien de six étudiants de l'Université d'Heidelberg, ville où il mourut.

La bibliothèque de Jean-Jacques, frère du précédent, ne fut pas moins renommée. Jérôme Wolf, à qui était confiée la garde de ce trésor, composa une pièce de vers grecs où il déclara « avoir sous les yeux autant de livres qu'il y a d'étoiles au firmament. » En réalité, cette bibliothèque ne comprenait guère plus de 15 000 volumes.

On doit à ce Jean-Jacques Fugger l'impression de plusieurs écrits de Jacques Ziegler. Il entretint une longue correspondance avec le cardinal de Granvelle, et composa, en deux gros volumes infolio, une description historique de la maison d'Augsbourg et d'Autriche.

Antoine, frère de Raimond Fugger, né en 1493, mort en 1560, est celui dont Charles-Quint fut l'hôte. Il laissa à ses héritiers 6 millions de couronnes d'or, des propriétés de toutes sortes en Allemagne, des possessions dans les deux Indes, les factoreries d'Anvers, de Venise, etc.

Aux privilèges des Fugger, Ferdinand II en avait ajouté d'autres, et cette famille était souvent citée, avant la guerre de Trente ans, cause de tant de ruines, comme une preuve de la prospérité de l'Allemagne. Différentes branches s'en étendirent dans plusieurs contrées de l'Europe. Le souvenir de l'une d'elles s'est conservé, par exemple, à Madrid où une rue porte le nom de Fugger. On cite le proverbe espagnol : « *Rico como un Fucar.* »

Quant aux Augsbourgeois, on les croirait volontiers tous des descendants de la famille des Fugger, tant ils ont de respect et de sympathie pour leur mémoire. Ils en parlent comme s'ils vivaient encore. La ville, que ces riches ancêtres ont enrichie de monuments et de belles œuvres d'art, est en effet pleine de leurs souvenirs. On entend citer leurs noms à chaque pas. A la Weberzunf Haus, rue Philippine Wesler (1), sur des fresques presque effacées, on distingue le portrait d'Antoine Fugger, et c'est là que l'on montre la pièce de toile qui aurait été tissée par le fondateur de la famille.

Au premier étage du très bel Hôtel de ville, où est la *salle d'or,* longue de 33 mètres et large de 17, on voit des tableaux dont plusieurs ont été donnés par les Fugger. On remarque de belles

(1) Voy. t. XLVI, 1878, p. 241. Nous avons donné le portrait et raconté la vie de cette belle princesse, la fille presque légendaire d'un patricien banquier d'Augsbourg. On a élevé dans cette rue, en 1858, une statue à « Fugger le Riche. »

peintures attribuées au Tintoret. D'autres salles, connues sous le nom de salles des princes, sont ornées de tableaux de Cranach, d'Holbein et d'autres anciens maîtres allemands.

L'attention du voyageur s'arrête surtout devant l'hôtel ou palais Fugger, décoré de cinq peintures murales qui se rapportent à l'histoire de leur famille autant qu'à celle d'Augsbourg même. (1)

Nous reproduisons deux de ces peintures, œuvre du peintre augsbourgeois Fernand Wagner.

La première de ces fresques, ici gravée, représente une cérémonie célèbre dans l'histoire d'Augsbourg. Le 7 mars 1273, Rodolphe de Habsbourg ratifia solennellement la concession faite aux habitants de droits inscrits en leur faveur sur un livre que tient un page : il reçoit les remerciements des magistrats.

La seconde fresque, que nous avons aussi fait graver, et qui est la troisième sur la façade, consacre la mémoire de la fondation de la *Fuggerei*

des Fugger, à Augsbourg (2).

en 1519. Le fondateur de ce petit groupe de maisons, Jacques Fugger, entouré de ses neveux, approuve le plan de l'architecte; sa femme fait une distribution de vivres aux pauvres. (1)

Un graveur d'Anvers, Dominique Custos, a publié une série de 127 portraits représentant les principaux membres de cette famille. Cette collection, éditée pour la première fois vers 1593 sous le titre de *Fuggerorum et Fuggerarum quæ im familia natæ quæve in familiam transiverunt, quot extant, ære expressæ imagines,* a donné lieu, dit-on, à une confusion assez ridicule : certains bibliographes, qui avaient vérifié peu consciencieusement le contenu des volumes, les classèrent parmi les ouvrages de botanique sous le titre de *Fuggerarum imagines,* ayant pris les Fugger pour des fougères. M. P.

(1) Est-ce par indifférence ou par préjugé qu'en France on ne peint pas des scènes d'histoire à l'extérieur des édifices? La réponse ordinaire est que le climat de la France ne le permet pas. Mais beaucoup plus au nord, des peintures historiques intéressantes se maintiennent très bien au grand air pendant assez longtemps, et offrent journellement des enseignements aux habitants des villes dont ils ravivent les plus beaux souvenirs. Quel voyageur ne s'est arrêté avec plaisir, par exemple, devant les *graffiti* du mur extérieur de la Résidence à Dresde, où défilent fièrement tous les personnages célèbres de l'ancienne Saxe? Cette représentation non seulement est un enseignement public d'art et d'histoire, mais encore entretient, comme les fresques d'Augsbourg, un sentiment patriotique chez les citoyens de tout âge. ÉD. CH.

(2) Les cinq fresques, peintes il y a trente ans, sont placées dans l'ordre suivant : — 1° Cérémonie du 7 mars 1274 : Rodolphe de Habsbourg ratifiant les droits de la ville ; — 2° L'empereur, Louis le Bavarois, qui, dans sa guerre contre Frédéric d'Autriche, s'était retiré à Friedberg, près d'Augsbourg, accepte l'asile que les citoyens lui offrent dans cette dernière ville. Descendu de cheval, il donne la main au bourgmestre; — 3° Fondation de la Fuggerei (1519) ; — 4° Seizième siècle, l'empereur Maximilien, entouré de la cour, descend les marches du trône et accepte les cadeaux que le vieux Peutinger lui offre au nom de la ville. A droite, Antoine Fugger et son épouse sont précédés par un page qui porte à l'empereur un riche présent ; — 5° 1547. Antoine Fugger se rend à Ulm, avec une députation, pour implorer la clémence de l'empereur Charles V qui menaçait d'un châtiment terrible Augsbourg, pour avoir embrassé la réforme : ému et persuadé par Fugger, il se contenta d'une rançon, à la vérité énorme. ÉD. CH.

(1) Nous devons l'indication suivante à la parfaite obligeance d'une Augsbourgeoise bien distinguée, madame Bast, intendante de l'Hôtel de ville :

« La Fuggerei se compose de petites maisons bien simples, bien basses (un rez-de-chaussée et un premier), rangées en quatre rues avec trois portes, une église et la demeure de l'administrateur : il y a une fontaine au milieu de cette petite ville qui est entretenue en bon état : elle est la propriété du prince. » Sa destination est encore celle qu'ont voulue les fondateurs. ÉD. CH.

MAITRE PIZZONI.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 2, 22, 38 et 58.

VI

Tonio était si joyeux de sa liberté qu'il lui vint la folle envie de tirer son violon du sac et de jouer un air de triomphe. Mais il pensa qu'il n'était pas bon pour lui de faire du bruit, et il s'en alla d'un pas alerte gagner la grande route.

Quel charmant voyage! Bien vêtu, bien chaussé, muni de provisions pour commencer, quelque argent dans sa bourse, et le moyen d'en gagner d'autre, Tonio n'avait ni inquiétude, ni regret, ni remords. Pourquoi maître Pizzoni lui avait-il fait quitter Naples pour l'emmener dans son vilain pays? Il avait bien le droit de reprendre sa liberté! Comme on était bien sur cette route! Il ne pleuvait pas; il ne faisait pas froid; même, à force de marcher vite, Tonio était en nage. Il s'assit sur un talus, et grignota un peu de pain et de chocolat : ce serait cela de moins à porter, pensait-il. Il se remit en marche, jusqu'au moment où l'aube grise lui montra au bord de la route un ancien four à chaux abandonné. C'était un abri; depuis longtemps déjà Tonio aspirait à se reposer, mais il n'avait nulle envie de dormir à la belle étoile : il entra dans le four à chaux, s'accommoda de son mieux dans un coin et s'endormit.

Quand il s'éveilla, il se sentit très moulu; il se leva, s'étira, se secoua, et fut désagréablement surpris de trouver ses vêtements si poudreux et si sales. De la terre jaune, du plâtre blanc, des toiles d'araignée, de la poussière; et point de brosse! Tonio se déshabilla à demi pour se nettoyer mieux, et s'aperçut qu'il lui manquait bien des choses, depuis l'eau et le linge pour sa toilette jusqu'au café à la crème, accompagné de petits pains et de beurre frais, que Frantz lui servait tous les matins pour son déjeuner. N'importe! il avait encore des provisions; il attaqua le jambon et le pain, et son paquet se trouva fort diminué : excellente condition pour se remettre en route.

Ce jour-là, il fit encore une bonne étape, quoiqu'il commençât à sentir la fatigue de ses jambes. Le voyage de jour offrait pour lui plus de dangers que l'autre : il rencontrait sur la route des gens qui se retournaient pour le suivre des yeux, tout surpris de voir seul, si loin des habitations, un enfant dont le costume n'indiquait pas un petit vagabond. Heureusement pour Tonio que l'espèce humaine est surtout occupée de ses propres affaires, et ne s'en dérange guère pour interroger les passants. Il put donc sans encombre avancer dans son voyage, vivre du reste de ses provisions, et arriver le soir à une petite auberge, où il dormit dans un lit et déjeuna le lendemain matin. Mais sa bourse était presque vide, et sa serviette, pliée, tenait à présent dans sa poche.

Le troisième jour du voyage fut triste : Tonio arriva vers le soir à une petite ville; il y vit bien des enseignes indiquant qu'ici on logeait à pied et à cheval, mais il n'ignorait point que nulle part on ne logeait gratis, et il n'avait plus de quoi payer. Il tira son violon du sac, et joua la tarentelle.

Aussitôt des fenêtres s'ouvrirent de tous côtés, et des têtes apparurent, pendant que dans la rue les enfants qui jouaient, les servantes qui passaient, les ouvriers revenant de leur ouvrage, s'arrêtaient et s'approchaient pour le mieux entendre. Il y eut même des enfants qui se prirent par la main et se mirent à sauter; Tonio les regarda avec dédain : ils ne connaissaient pas la tarentelle, et ne dansaient seulement pas en mesure! Mais pas un de ses auditeurs ne parut penser que cette musique dût se payer; et deux belles demoiselles, qui s'arrêtèrent un instant, se mirent à rire en se bouchant les oreilles.

— Aïe! que c'est aigre! dit l'une.

— Quel son! c'est à faire grincer des dents! repartit l'autre.

Et elles s'éloignèrent. Tonio était honteux et indigné, et pourtant il n'avait pu s'empêcher d'être lui-même choqué des sons qu'il tirait de son misérable violon, dont il n'avait plus l'habitude. Il le remit dans son sac et partit. Le groupe se dispersa.

— Eh! petit! lui dit une robuste cuisinière penchée à une fenêtre du rez-de-chaussée, viens un peu ici!

Tonio s'approcha. Dieu! quelles bonnes odeurs on sentait devant cette fenêtre! il se crut transporté dans la cuisine de maître Pizzoni, et soupira.

— Ça ne te nourrit pas beaucoup, ton métier, n'est-ce pas? Il ne faut pas te faire de chagrin; tu as des larmes plein les yeux, pauvre petit! Tu joueras mieux plus tard, quand tu seras plus grand. Tu es tout seul? Tu n'es pas de ce pays-ci?

— Non, j'y retourne, dans mon pays; c'est en Italie.

— C'est loin, n'est-ce pas? Si cela a du bon sens, d'envoyer un enfant tout seul courir le monde!... As-tu dîné?

— Non! murmura Tonio, la tête basse.

Elle alla couper un gros morceau de pain, y creusa un trou où elle plaça un reste de viande, et l'apporta à Tonio.

— Tiens! tu dîneras ce soir, au moins! Bonsoir et bonne chance, pauvre petit!

Elle referma sa fenêtre, et Tonio se trouva seul, avec le morceau de pain dans les mains, tout humilié d'avoir reçu l'aumône... Il en avait perdu l'habitude, depuis qu'il était l'élève de maître Pizzoni.

Il traversa tristement la ville et mangea son pain sur une borne, à la clarté qu'envoyaient dans la rue les fenêtres d'une maison où l'on faisait de la musique, de très bonne musique même : Tonio

reconnut un morceau qu'il avait entendu à un des concerts où il accompagnait maître Pizzoni, et cela lui fit venir les larmes aux yeux.

Il mangea pourtant, car il mourait de faim; puis, pensant que s'il se couchait dans la rue sous quelque porte, la police l'arrêterait peut-être, et qu'on le reconduirait à Salzbourg, il se remit en route, quoiqu'il fût bien las, et s'en alla vers la campagne, cherchant un abri. Il frissonnait : certes, il faisait bien plus froid que le jour de son départ... il avait pourtant toujours marché vers le midi... A quelque distance, il trouva une ferme; il en fit le tour, n'osant frapper, car toutes les lumières étaient éteintes. Il finit par rencontrer sous sa main une porte qui n'était fermée qu'au loquet; il sortait de là une odeur d'étable. Il ouvrit, il entra, et distinguant dans la nuit des formes de têtes couronnées de cornes, il se dit : Les vaches au moins ne me demanderont pas d'argent! et il se coucha dans un coin sur la litière.

La fermière, le trouvant là au matin, eut pitié de lui et lui donna du pain et du lait chaud; et il repartit un peu réconforté. Mais le temps avait changé; les flaques d'eau de la route s'étaient couvertes de glace qui craquait sous ses pas, et une aigre bise le pénétrait à travers ses vêtements. Il marcha, il courut même pour se réchauffer; il fut bientôt las, mais comment se reposer? dès qu'il s'arrêtait, il se sentait saisi par le froid... Quelques voitures passèrent : Tonio courut au-devant d'elles, essayant de tirer quelques sons du pauvre petit violon dont le froid avait raidi les cordes. Alors, quand les voyageurs étaient des gens compatissants, qui ne craignaient pas de sortir leurs mains de leurs gants fourrés pour chercher dans leur bourse, ils lui jetaient une maigre aumône. Beaucoup le chassaient en allongeant un coup de fouet dans sa direction; et l'enfant, désespéré, regrettait à la fois le beau soleil de Naples et le poêle qui chauffait si bien la salle d'étude de maître Pizzoni.

Oh! qu'il eût voulu n'avoir jamais quitté Naples! et comme il se repentait d'avoir fui de Salzbourg! Transi de froid, mourant de faim, il revoyait comme en un rêve moqueur la maison de l'artiste, la chambrette bien close où il dormait d'un si bon sommeil dans un lit si douillet, et la cuisine de Frantz, qui sentait si bon qu'on s'en réjouissait deux heures avant de la manger... Puis sa pensée se reportait vers Naples... Le macaroni... l'eau glacée... les tranches de pastèques... les *frutti di mare*... à vrai dire, cette cuisine-là ne valait pas l'autre... Il se rappela en même temps les haillons qu'il portait sous le soleil de son pays... il était mieux vêtu chez maître Pizzoni! aussi, partout où il accompagnait le maître, on lui parlait poliment, on ne le traitait pas comme le premier mendiant venu... L'idée de se retrouver sur les quais de la Chiaja couvert de loques malpropres lui causa un sentiment de dégoût. « Et c'est pour cela que j'ai quitté mon maître qui m'aimait, et qui voulait faire de moi un grand artiste! » se dit-il, confus et le cœur serré par le chagrin.

Il marchait pourtant toujours. « Il y a bien longtemps que je n'ai vu de maisons, pensait-il; si je retournais en arrière, je n'aurais jamais la force d'arriver à celles de ce matin, c'est trop loin! et peut-être que je vais bientôt trouver un village où on me donnera du pain... » Mais il était si las qu'il pouvait à peine se traîner. Un faux pas l'envoya tomber en avant, le genou sur une pierre pointue; et quand il essaya de se relever, il ne put se tenir debout. A grand'peine il se traîna avec les mains sur le côté de la route, pour n'être pas écrasé par les voitures qui pourraient passer. Et il resta là, attendant que quelque âme charitable eût pitié de lui; il avait entendu parler de gens blessés que les passants relevaient et emportaient à l'hôpital.

Mais il passait peu de gens sur la route, et ceux qui passaient, juchés dans leur charrette ou dans leur voiture, ne faisaient point attention à lui. Une petite neige fine et piquante s'était mise à tomber, cinglant le visage des rares voyageurs et les forçant de fermer à demi les yeux : ils ne voyaient pas Tonio, et le vent emportait sa voix d'un autre côté. En peu de temps il fut couvert de neige qu'il ne parvenait pas à secouer; et, se rappelant des histoires de voyageurs morts de froid dans les montagnes, il se crut tout près de sa dernière heure.

Rien ne porte au repentir comme de se croire perdu. Tonio, à cette heure suprême, eut le sentiment très net de la grandeur du caractère de son maître, et de l'ingratitude dont il avait payé ses bontés. Il comprit que cet homme, qui ne le connaissait pas, qui ne lui devait rien, avait voulu lui donner un trésor, le plus grand, le plus enviable des trésors; il se rappela sa patience, sa douceur, ses soins, sa tendresse, oui, sa tendresse, car à ce moment la voix, l'accent, le regard de Pizzoni, lui revenaient, et il sentait que l'artiste l'avait aimé. « Et moi, ingrat, je l'ai quitté! et il aura eu du chagrin! et il me pleure peut-être encore! se disait-il en sanglotant; et je ne peux plus retourner chez lui! et je vais mourir, et il ne saura seulement pas que je me repentais et que je l'aimais! O maître Pizzoni! mon cher maître Pizzoni! »

Exalté dans sa douleur, l'enfant pleurait et parlait très haut. Le vent était tombé, et la couche de neige qui couvrait la route amortissait le bruit des roues; la voix de Tonio put donc être entendue par un voyageur, qui arrêta subitement sa voiture et sauta sur la route.

— Qui a parlé de maître Pizzoni? demanda-t-il en s'approchant de cette petite éminence couverte de neige d'où sortaient des cris d'enfant.

— C'est moi, Monsieur, moi, Tonio... Ah! monsieur Stumberg! s'écria Tonio en reconnaissant le maître de chapelle de la cathédrale de Salzbourg, ayez pitié de moi! ramenez-moi chez maître Pizzoni!

— Tu t'es donc échappé, mauvais drôle? Allons, je vois que ce n'est pas l'heure de te faire de la morale : il ne fait pas chaud ici. Secoue-toi et viens avec moi; je retourne à Salzbourg.

— Je ne peux pas marcher, Monsieur! dit l'enfant qui essaya en vain de se relever.

— Ah! une entorse, quelque chose comme cela! Es-tu lourd? ma foi non! Houp!

Stumberg enleva Tonio dans ses bras, le porta jusqu'à sa voiture où il l'assit, un manteau sur les genoux et les pieds dans une peau de mouton, remonta près de lui et fouetta son cheval.

A suivre. Mme J. Colomb.

CATHÉDRALE DE PALERME.

Palerme, comme toutes les villes italiennes, comme la plupart de nos villes du Midi, a un cours, qui en est la principale artère, où les oisifs se réunissent pour causer et flâner. Il va sans dire qu'il porte le nom de Victor-Emmanuel. D'un bout à l'autre de la Péninsule, aussi bien que dans les îles, le roi qui en a fondé l'unité politique, le *Grand Roi,* comme on dit là-bas, a reçu de toutes les municipalités le même honneur. L'étranger qui s'est perdu dans les méandres d'un vieux quartier, n'a qu'à demander aux passants le cours (*corso*) Victor-Emmanuel. Il est toujours sûr d'arriver au centre de la ville et de retrouver son chemin. Il y a aussi beaucoup de chances pour que la rue Garibaldi ne soit pas loin. Seulement, en Sicile, on ne doit pas se décourager si *Ganoubardou* revient souvent dans la réponse de l'obligeant inconnu auprès duquel on se renseigne; le dialecte ne respecte rien, pas même les noms propres les plus illustres. Le cours de Palerme est tiré au cordeau et il aboutit à la mer; mais le port est un peu plus à l'ouest, de sorte qu'en se promenant sur le cours on n'a pas, comme à Marseille sur la Canebière, le spectacle des grands navires rangés côte à côte dans un ordre imposant. Mais ces flots limpides et calmes qui resplendissent à l'extrémité d'une voie populeuse ont aussi leur charme. En voyant la ligne bleue qui barre l'horizon, je songe à la distance qui me sépare du pays dont les mœurs me sont familières. Il me semble que la foule au milieu de laquelle je passe me tient prisonnier et qu'elle ne me relâchera pas avant que j'aie appris à la connaître. Je m'aperçois tout à coup, devant cette mer d'où les voiles sont absentes, que je suis loin, très loin des lieux où j'ai grandi, et ce sentiment, encore tout nouveau pour moi, me frappe comme une agréable découverte. Le cours de Palerme est bordé de cafés étroits et sombres; les élégants de la ville y savourent avec délices de grands verres d'eau fraîche en devisant des nouvelles du jour. Il y en a qui déjeunent d'un petit pain et d'un sorbet.

A l'extrémité du cours s'ouvre une vaste place entourée d'une balustrade de pierre que surmontent des statues. La cathédrale s'élève près de là. C'est un monument d'origine très ancienne, mais dont la forme primitive a été singulièrement altérée. Avant la domination arabe il y avait en cet endroit une église byzantine; les musulmans en firent une mosquée. Un verset du Coran gravé sur une colonne est encore là pour rappeler le souvenir de leur puissance évanouie. En 1169, les Normands entreprirent la reconstruction de l'édifice; de leur ouvrage il ne reste guère que la crypte. Sous les princes de la maison d'Aragon, au quatorzième siècle, on bâtit le grand portail; la façade latérale qui regarde le cours date du quinzième; c'est la partie la plus belle et la plus originale : l'influence des traditions orientales, qui ont persisté en Sicile longtemps après la chute des émirs, se trahit ici manifestement dans l'ornementation. Rien n'est élégant comme les festons qui courent sur le faîte des murs, du côté de la place; s'ajoutant à un grand nombre de baies ogivales très rapprochées, ils donnent à la construction tout entière une légèreté et une grâce incomparables. Pourquoi faut-il qu'un architecte florentin du siècle dernier, un barbare s'il en fut, soit venu asseoir sur cet ensemble si harmonieux une coupole qui l'écrase et le défigure! On dirait un éteignoir posé sur le flamboiement des ogives.

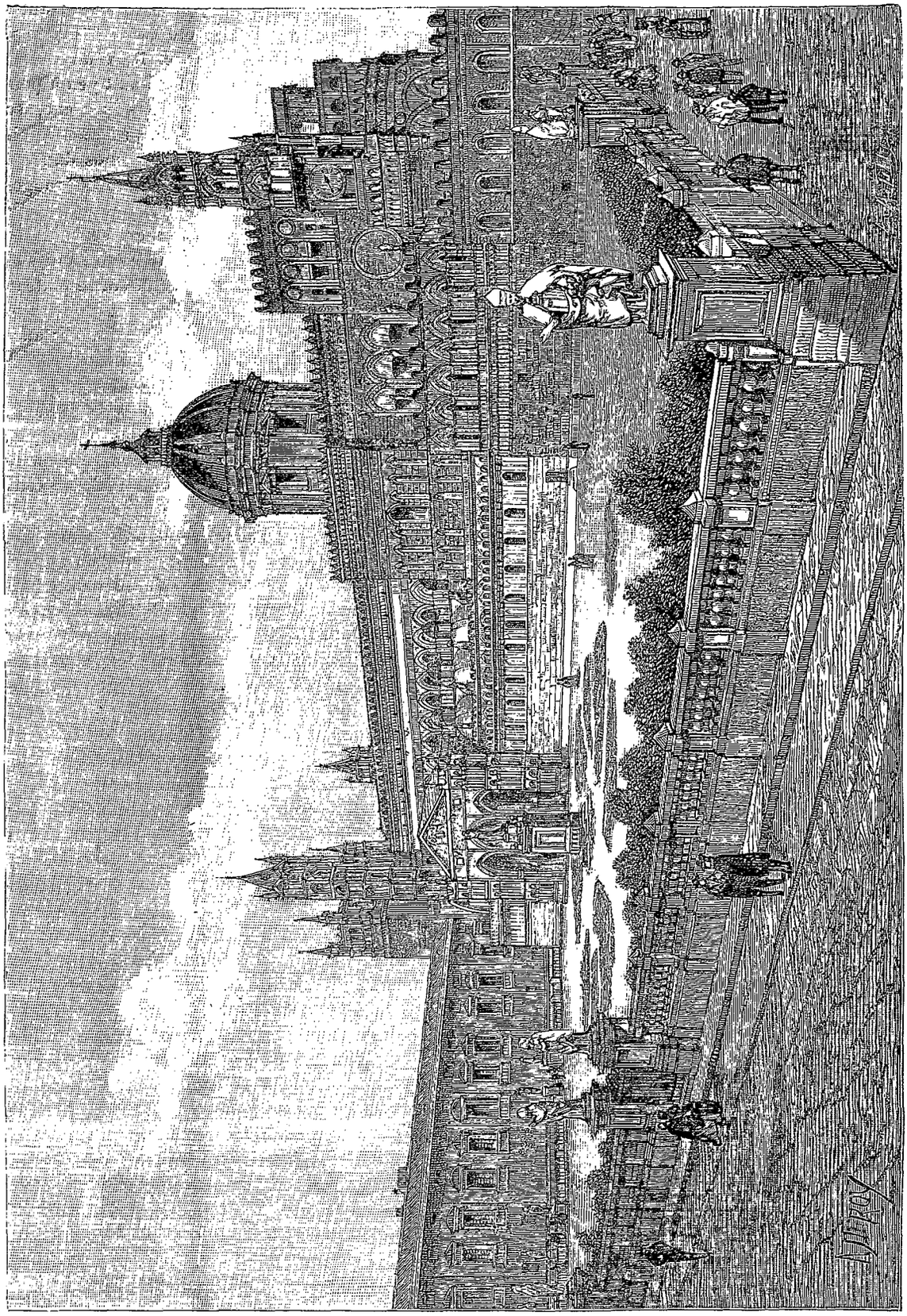
Le malheureux a fait bien pis à l'intérieur. Il est vrai qu'il aurait pu détruire les tombeaux des rois normands et qu'il s'en est abstenu [1]; il faut lui en savoir gré. Mais il a saccagé l'abside, qu'une célèbre famille de sculpteurs, celle des Gagini, avait, à l'époque de la renaissance, peuplée de ses ouvrages.

La sculpture sicilienne de la renaissance est fille de la sculpture lombarde. Le chef de l'école, Dominique Gagini, était né à Bissone, sur les bords du lac Lugano; il vint s'établir à Palerme vers le milieu du quinzième siècle. Son fils, Antonello, né dans cette ville en 1478, le surpassa de beaucoup en talent et en réputation. Jusqu'ici on avait cru, sur la foi d'un vieil auteur, et on trouve partout imprimé, qu'Antonello alla sur le continent se former à l'école de Michel-Ange; on lui attribuait même une partie de la décoration qui entoure le Moïse, à Saint-Pierre aux Liens. Le savant bibliothécaire de la ville de Palerme, l'abbé di Marzo, qui a publié récemment un ouvrage considérable sur la famille des Gagini [2], établit, à l'aide d'une série de documents inédits, qu'Antonello n'a jamais quitté la Sicile. C'est là un fait très important. Il permet d'affirmer que la sculpture sicilienne ne doit rien à l'école florentine et qu'elle s'est développée par l'effet d'un libre mouvement en suivant une direction qui lui est propre. Ses véritables ancêtres, ce sont les artistes qui ont travaillé, dans la première moitié du quinzième siècle, pour la cathédrale de Milan et la

[1] Voy. t. X, 1842, p. 40.

[2] Marzo (Abbé Joachim di), *les Gagini et la sculpture en Sicile au quinzième et au seizième siècle* (en italien), 2 vol. gr. in-8°. Palerme, 1883-1884.

Chartreuse de Pavie. Parmi les élèves et les compagnons des Gagini de Palerme figurent un certain nombre de *francs-maçons*, venus de Lombardie comme Dominique : ainsi le lien qui unissait l'école à la souche d'où elle était sortie ne fut pas brusquement rompu. Antonello Gagini mourut en 1536.



Cathédrale de Palerme.

Il laissa une nombreuse postérité qui continua après lui à cultiver son art ; on suit les traces de la famille jusque vers le milieu du dix-septième siècle.

Antonello a fait preuve d'une fécondité prodigieuse. On trouve de ses ouvrages dans toute la Sicile, à Messine, à Nicosia, à Alcamo, à Trapani,

à Castelvetrano, à Mazzara et jusqu'à Malte. Mais son plus grand travail, ce fut la collection de sculptures dont il enrichit le chœur de la cathédrale, à Palerme. Que l'on songe qu'il y dressa quarante-cinq statues d'apôtres et de saints, en marbre et de grandeur naturelle! Chaque piédestal était orné d'un bas-relief peint, représentant un épisode de la vie du personnage. Enfin sur les pilastres qui séparaient toutes ces figures montaient, comme une végétation touffue, d'élégantes arabesques, où le ciseau de Gagini avait accumulé avec une prodigalité inouïe les motifs d'ornementation les plus divers. Lorsque, en 1781, on *restaura* l'église, on changea complètement la disposition du chœur, et ces richesses furent dispersées: une partie des statues furent placées à l'extérieur, quelques bas-reliefs ont été brisés, d'autres ont disparu. Ce qui reste suffit, et au delà, pour permettre d'apprécier le goût de l'artiste qui avait conçu les dessins et dirigé les travaux de cette œuvre magnifique; il n'est pas possible de croire qu'il ait tout exécuté lui-même: son biographe nous apprend, en effet, qu'il avait sous ses ordres une nombreuse troupe de praticiens, dont la plupart étaient venus d'Italie. S'il n'a pas reçu l'enseignement des maîtres florentins, on ne saurait nier qu'il a subi indirectement leur influence; les communications incessantes que l'art sicilien du seizième siècle entretint avec les écoles du continent expliquent de reste la parenté que l'on remarque entre leurs ouvrages et ceux de Gagini. Mais le grand sculpteur de Palerme et ses élèves ont su garder une certaine indépendance. Ils y ont gagné d'être plus lentement pénétrés par le faux goût qui se propagea, de l'autre côté du détroit, parmi les successeurs de Michel-Ange.

G. L.

HELGOLAND ET BORNHOLM.

Helgoland, Bornholm, — ne sont-ce pas là des noms sonores à la fois et charmants et tout pleins de promesses? Il est des endroits qui dans les syllabes de leur nom déjà renferment une poésie mystérieuse, enchanteresse. Enfants, ils nous séduisent singulièrement, et tel n'est devenu marin que par suite du charme bizarre qu'exerçait sur ses oreilles la mélodie de ces noms étrangers.

Je crois bien que c'est obéissant à une fascination de ce genre que j'allai visiter ces deux îles; et à présent que je remémore mes impressions, je voudrais voir mon exemple suivi par tous les amis de la nature, et spécialement par tous les amis de la mer.

I

Pour Helgoland, la chose est aisée. Helgoland est un bain très fréquenté, et le voyage relativement court. Soit qu'on aille par Hambourg, Brême ou Norderney, on n'a guère à subir que quatre heures de pleine mer; je dis subir par égard pour ceux qui souffrent du mal de mer.

Embarquons-nous donc hardiment.

Nous voici au large. Le ciel est clair, mais le vent souffle fort et la mer se creuse en mouvantes vallées; les lames d'émeraude courent rapides, empanachées d'écume blanche. Déjà un nuage surgit au bord de l'horizon et grandit peu à peu. Ses contours, indécis d'abord, s'accusent, sa forme brumeuse se solidifie. Encore une demi-heure, et Helgoland se montre à nous dans sa splendeur imposante, ses hautes falaises rouges vivement éclairées par le soleil, la verte prairie de son plateau inclinée vers la mer, ses maisons en partie sur la petite grève triangulaire qui s'étend au pied du rocher, en partie sur le plateau même.

Notre vapeur s'est arrêté à une certaine distance de la jetée, dans le chenal formé par l'île proprement dite et sa dune.

Des chaloupes nous débarquent à la jetée en bois, où se trouvent réunis tous les baigneurs, dans le but charitable de passer en revue les nouveaux arrivés et de poursuivre de leurs lazzis ceux dont la démarche chancelante et la pâleur annoncent qu'ils ont payé leur tribut à Neptune. Les braves en rient, les malades essayent d'en rire, et chacun se réjouit à la pensée qu'il lui sera permis de s'amuser plus tard, à son tour, aux dépens de son prochain. Grâce à la prévenance intéressée des insulaires, nous trouvons rapidement à nous caser, et, après nous être réconfortés, nous allons inspecter notre nouveau domicile.

L'île tombant à pic de tous les côtés, un large escalier de bois, de 190 marches, conduit au haut du plateau. De plus, depuis cette année, un ascenseur, machine colossale, ne laisse pas de déparer quelque peu le paysage par sa lourde masse.

Du haut du petit phare, élégante construction toute en pierre et en fer, la vue est réellement merveilleuse.

La mer, de tous les côtés la mer, reflétant le bleu du ciel et zébrée d'écume blanche, et à nos pieds notre île, faisant l'effet d'un immense navire démâté voguant sur l'Océan. Sa forme est triangulaire; sa plus grande longueur de 1760, sa plus grande largeur de 550 mètres; ce n'est donc guère qu'un écueil jeté dans la mer du Nord, qui en ronge incessamment la pierre friable, en enlevant parcelle après parcelle, jusqu'au jour où il aura entièrement disparu dans les flots.

Que si, après ce premier coup d'œil jeté autour de nous, nous faisons le tour des falaises, nous ne saurions nous lasser d'admirer le spectacle grandiose qui s'offre à nos yeux.

C'est du côté ouest que la mer a exercé ses plus grands ravages. A certains endroits, des portions entières de rochers se sont détachées de la terre ferme, et comme des tours gigantesques et superbes dominent les flots. Ainsi que d'immenses arcs-boutants, des pans de rochers isolés semblent

soutenir l'île, et, percés à jour à leur base, livrent à marée haute passage à la mer.

La pointe nord est protégée par des récifs que laisse à découvert le reflux à une assez grande distance.

Au haut de ce promontoire, on se livre tout entier à ses rêveries, car devant vous la mer est infinie, et malgré soi l'on songe que seules les glaces du pôle la bornent, au loin, bien au loin. La tristesse mâle des horizons grandioses vous gagne rapidement. Fermant les yeux alors et étendu sur le vert gazon, on oublie aisément l'endroit où l'on se trouve, et pour peu que la violence du vent s'apaise, la plainte éternelle de la mer vous rappelle le bruissement des forêts, et le bêlement des moutons qui, attachés à des pieux, broutent l'herbe, vous reporte aux lointains pacages alpestres.

Retournant sur nos pas, nous avons tout loisir d'admirer la jolie église dont la flèche se découpe en silhouette gracieuse sur le ciel, et de longer les maisonnettes à travers lesquelles serpentent des ruelles étroites et tortueuses.

Nous arrivons au Falm, espèce de belvédère bordé par les habitations les plus recherchées, à l'extrémité duquel se déploie l'étendard britannique.

C'est ici que se tiennent les pilotes, interrogeant l'espace, et prêts à porter secours aux navires qui les appellent. C'est ici que se tiennent aussi ceux qui veulent paresseusement jouir d'une vue pittoresque : la ville basse à vos pieds, animée et curieuse, quoique microscopique ; en face, la dune étincelante de blancheur, et les bateaux à voiles traversant incessamment le canal qui la sépare de l'île mère.

Le séjour d'Helgoland, n'étant pas précisément riche en distractions, n'est de fait à conseiller qu'à ceux qui ont une saine affection pour la mer et tous les genres de sport maritime. Ceux-là, du moins, seront amplement satisfaits.

Les marins helgolandais, pour la plupart de beaux hommes, solides et dévoués, sont d'une sûreté à toute épreuve, et vous ne risquez rien de vous embarquer avec eux par n'importe quel temps.

Pour tous ceux qui savent apprécier ce plaisir, rien n'est plus délicieux que d'aller au large, par une forte brise, les voiles à demi carguées, la chaloupe gracieusement inclinée.

Dûment enveloppé dans ses habits de toile cirée, on se rit des paquets d'eau salée qui vous inondent le visage et hâlent plus vite que de longues courses pédestres au soleil.

Par un temps plus calme, quelle jouissance de se laisser bercer, penché sur le bord du bateau, par son mouvement lent et régulier, et de suivre de l'œil la houle large et faisant ondoyer sa verte crinière, tandis que nonchalamment on attend qu'une secousse de la ligne annonce que le poisson mord à l'hameçon !...

Ce n'est pas sans émotion que l'on dit adieu à cet îlot, où l'on vit d'une vie si libre, et où les fortes émotions de la nature ont communiqué à votre être une nouvelle vigueur.

II

D'Helgoland à Bornholm, d'Angleterre en Danemark, le saut est assez considérable. Néanmoins, pour ne pas perdre de temps, nous nous y rendrons directement, sans nous arrêter aux stations intermédiaires, laissant à d'autres le soin de décrire les merveilles de Copenhague, port de départ pour Bornholm.

Quiconque voit la Baltique pour la première fois ne saurait, je pense, se défendre d'un certain sentiment de mélancolie. La Baltique n'a ni la vie intense, ni la belle couleur vert-bouteille de la mer du Nord. Elle a habituellement les reflets gris-bleu de l'acier, et souvent elle est calme et unie, et ses plages restent silencieuses.

Mais que le vent s'élève, que le ciel se couvre de nuages, son aspect deviendra sinistre ; de grise elle se fera noire, fouettée d'écume de neige, et ses courtes lames s'entre-choquant deviendront peut-être plus dangereuses aux bateaux que la forte houle des grandes mers.

Cependant, pour qui sait la comprendre, elle ne laisse pas d'avoir un grand charme. Changeante et capricieuse, elle plaît aux artistes, et le rêveur aime à s'égarer dans les forêts qui festonnent ses bords et s'asseoir sur les rochers qui la surplombent.

Rochers, forêts et mer réunis, n'est-ce pas là l'idéal ?

Précisément, Bornholm offre tout cela, et les étrangers, vu sa position isolée, y étant chose rare, le visiteur a de plus le plaisir d'y trouver une population primesautière et obligeante sans être intéressée.

C'est à Roenne, petite ville de 5000 âmes, que nous débarquons.

Après bien des efforts, nous parvenons à nous faire entendre de l'hôtesse du Dam's Hôtel ; car l'idiome ici est particulier, et, tout en ressemblant un peu au danois, a la prétention d'être une langue à part, assurément difficile à comprendre et encore plus à parler.

Nos chambres sont gentilles, les lits excellents, la nourriture abondante, les prix étonnamment bas.

La petite ville est charmante. Vue du cimetière, elle s'avance sur une longue pointe, et ses maisons aux toits rouges scintillant derrière les mâts du petit port ressortent bien sur le fond sombre des éboulis de terre auxquels elles s'adossent.

Elles n'ont qu'un rez-de-chaussée, ces maisons, et s'alignent en file, proprettes, basses, toutes les fenêtres garnies de fleurs, les cours plantées d'arbres. Les rues sont bien tenues. Et puis je ne sais quel charme est répandu dans l'air, peut-être le charme qui émane d'une vie calme et tranquille.

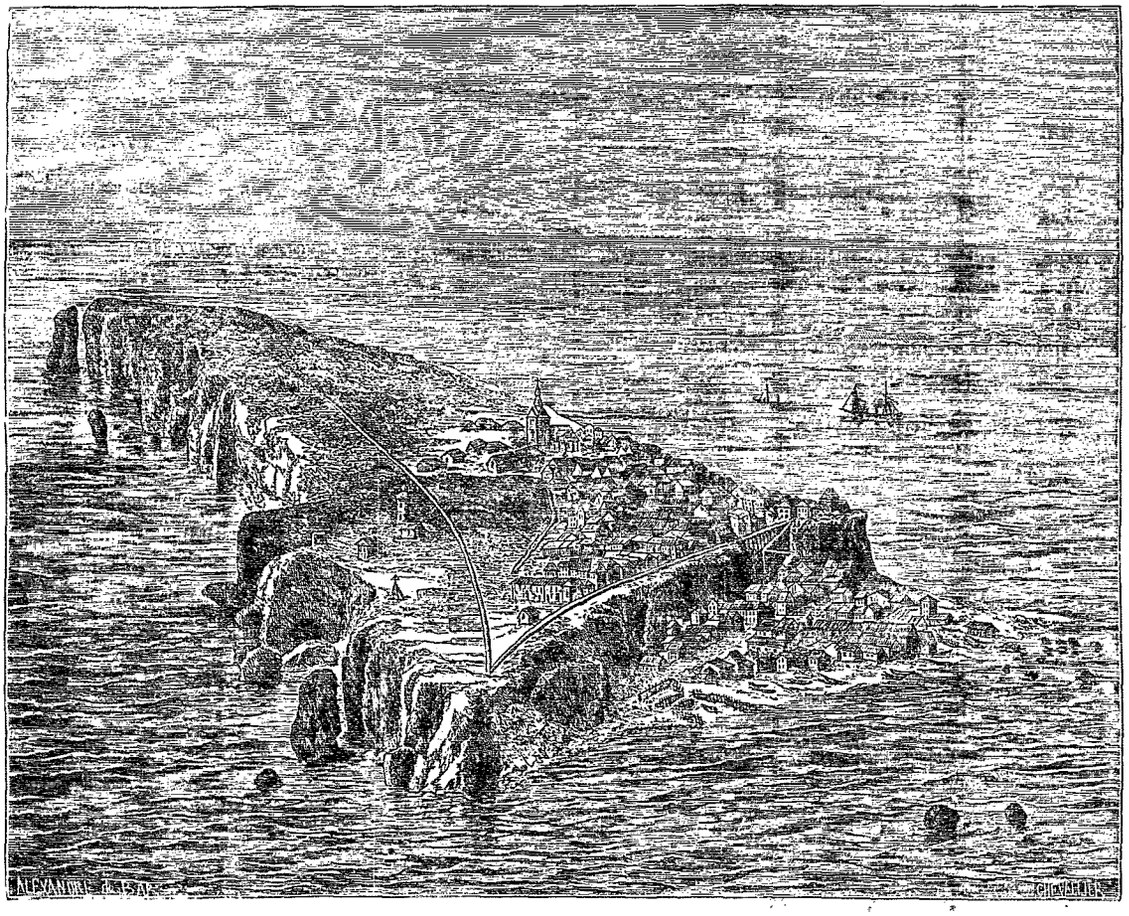
Aussi éprouve-t-on une sensation de bien-être à se trouver dans cet aimable pays, et c'est à peine si les exhalaisons du poisson que les pêcheurs sèchent devant leurs habitations vous troublent dans votre quiétude.

Le lendemain nous prenons place dans une vaste voiture, épave de Copenhague, confortable par le beau temps, désolante quand il pleut, car on risque d'y être noyé.

Nous nous mettons en route pour Hammershuus.

La route longe la mer à une certaine hauteur, et le paysage est souriant et plein de grâce.

De jolies prairies émaillées de fleurs, des maisons de paysans entourées de sapins, comme dans un cadre de velours noir, les paysannes aux foulards de couleur, sur leur porte, vous donnant le bonjour en passant ; comme fond de tableau, la



L'île Helgoland, possession anglaise (1). — D'après la photographie d'un dessin.

mer miroitante : tout cela réjouit l'œil et dilate le cœur.

De temps à autre, nous ébauchons avec le cocher une conversation bien vite terminée, car le désaccord est parfait entre nos idées et la façon de les énoncer.

Dans l'après-midi, au sortir d'une forêt de pins, nous aperçevons deux collines, distantes l'une de l'autre d'une demi-lieue, la première couronnée d'une ruine, la plus éloignée surmontée d'un phare.

C'est Hammershuus. Auprès de la ruine se trouve un hôtel où nous passerons la nuit.

Quelle poésie émane de ce vieux castel démantelé, entouré de verdure, et couronnant d'une façon si pittoresque ce mamelon recouvert de bruyères ! Je n'en sais pas l'histoire et ne veux la savoir, la réalité détruisant souvent le charme qui s'attache aux choses du passé. Assis sur un pan de mur, j'aime bien mieux évoquer des fantômes à mon gré et suivre mes rêves, les yeux fixés sur la masse affaissée du donjon ou sur la mer bleue et déserte, dont tout au coin la côte de Suède borne l'immensité.

De jolies vallées vertes descendent vers l'eau et interrompent gracieusement le sévère profil des rochers qui déroulent au loin leurs baies, et dont les anfractuosités enserrent des criques remplies d'une eau glauque et profonde.

Un nuage menaçant s'élève ; le paysage s'enténèbre, des éclairs sillonnent le ciel, les vagues s'agitent et grondent comme des bêtes fauves attendant le moment d'être déchaînées.

Mais l'orage n'éclate pas entièrement et le ciel ne tarde pas à reprendre sa sérénité.

(1) La ligne blanche trop dure qui s'étend sur tout le plateau figure un chemin.

C'est qu'à Bornholm, ainsi que nous avons pu en faire l'expérience, le temps est des plus variables; il semble qu'il y pleuve tous les jours, ce qui n'empêche que tous les jours aussi le soleil n'y brille dans toute sa splendeur.

Les promenades sont délicieuses autour de Hammershuus. Des bruyères épaisses couvrent les collines et embaument l'air de leurs agrestes senteurs. Partout des échappées de vues ravissantes, faisant tableau; les teintes sont douces et reposantes.

Une grotte mystérieuse fend d'une profonde et étroite fissure la falaise; on n'y peut pénétrer qu'en bateau, et si l'on s'y trouve à la tombée de la nuit, ses parois noires éclairées singulièrement par les rayons du soleil couchant et par les verts reflets de l'eau clapotante, on croirait être dans la demeure d'une de ces ondines dont les récits ont fait le bonheur de notre enfance.

De Hammershuus nous nous rendons à Roe. Le trajet dure trois heures. Par une pluie battante, nous pénétrons dans la cour de l'auberge. Tout fuit à notre approche. Tout mouillés, nous

Hammershuus (Danemark). — D'après une photographie.

entrons dans la salle à manger. Quelques convives attablés lèvent les yeux, nous inspectent, puis se remettent à manger leur saumon (car le saumon, c'est le mets principal à Bornholm). Personne ne s'occupe de nous.

Enfin, un monsieur nous fait signe de la main, et nous dit en danois : « Mangez, c'est pour tout le monde. » En désespoir de cause et ne manquant pas d'appétit, du reste, nous obéissons à son invitation. Un officier danois, survenant heureusement, nous tire de peine et nous sert d'interprète auprès de notre hôtesse.

Dans l'intervalle, la pluie a cessé. De la cour, et encadré dans l'ouverture de la porte cochère, un spectacle féerique se montre à nos yeux. Une longue suite de rochers, humides de pluie et scintillants de soleil, se baignent mollement dans la mer, et leurs caps et leurs baies arrondies s'étendent à perte de vue. La fraiche verdure des frênes et des bouleaux suspendus à leurs bords ressort vivement sur leur couleur noire, et les vagues frangent leur base d'une écume d'argent.

Les rochers affectent ici des formes fantastiques. S'avançant assez loin dans la mer azurée, ils ressemblent à de vieilles ruines, à des tours chancelantes. Ils ont semé leurs débris au loin autour d'eux, et d'énormes quartiers de roche émergent partout de l'eau.

D'autres fois, droits et solides, taillés à pic, le faîte recouvert de mousse, comme les contreforts d'un château, ils surplombent les flots. La nuit surtout, au clair de lune, le paysage devient étrange. On dirait voir les ruines d'une ville de géants : le murmure de la mer ressemble à la plainte éternelle de leurs veuves et de leurs orphelins.

Quittons à présent la mer et dirigeons-nous vers le centre de l'île. Une route à la pente insensible nous mène à travers de belles forêts à Almindingen. On pourrait se croire en Thuringe. Ce sont les mêmes petites collines, les mêmes taillis verts, les mêmes forêts de sapins éclairées de groupes de hêtres et de frênes.

D'Almindingen on monte au Rittersknaegten, le plus haut point de l'île (500 pieds), surmonté d'une petite tour carrée dont la plate-forme est de niveau avec les cimes des sapins qui l'entourent.

De là on domine tout Bornholm. Autour de vous, mais à une assez grande distance, la mer laiteuse et montant vers l'horizon. L'île creuse autour de vous ses vallées, arrondit ses collines. Au premier plan, de vastes forêts, puis des champs; au sud-ouest, Roenne, seul bourg que l'on aperçoive. Cette vue porte à la tristesse et au recueillement.

C'est, du reste, le propre des vues marines de porter aux longues rêveries mélancoliques, et les populations maritimes, — celles du Nord du moins, — le prouvent bien, me semble-t-il. En bateau, la plupart du temps, votre pilote ne dit mot. La main sur la barre, la chique en bouche, les yeux fixés sur l'horizon, il rêve peut-être aux trésors cachés au fond des mers, peut-être aux pays ensoleillés qui sont là-bas, de l'autre côté de l'Océan; que sais-je? Mais il ne se laisse pas plus volontiers troubler dans sa rêverie que le lazzarone dans son far-niente.

La nuit vient; il est temps de rentrer à Roenne. C'est un séjour plein de charmes — pour les rêveurs — que Roenne, et ses plages et ses falaises terreuses, où l'on peut s'isoler tout à son aise, sont remplies d'attraits. Bornholm, du reste, présente encore bien d'autres points intéressants, outre ceux que je viens d'essayer de décrire, tels que la Jon's Kapelle, Rendskloeve Skaar, etc., et les excursions y abondent.

Plus on reste à Bornholm, plus on s'y plaît.

On quitte Helgoland en se disant qu'on y voudrait revenir, Bornholm avec le sentiment qu'on eût voulu y rester.

Mais telle est l'inconstance humaine que peut-être, au bout d'un certain temps, on se lasserait aussi de cette vie passée au sein de la nature, uniforme et simple, et que l'on soupirerait après les tracas et les agitations de nos grandes villes, et leurs plaisirs moins naturels mais plus variés.

ROBERT SCHEFFER.

DU CHOIX DE VINGT LIVRES.

Suite et fin. — Voy. p. 41 et 62.

Nous voilà au dix-neuvième siècle. A travers toutes les confusions, toutes les renommées, malgré les inégalités de talents, trois noms surnagent : Chateaubriand, Lamartine, Victor Hugo.

Il existe peu de livres parfaits dans notre âge contemporain.

Le dernier des platoniciens, Joubert, celui de qui l'on a dit qu'il avait l'air d'une « âme ayant rencontré par hasard un corps, et s'en tirant comme elle pouvait », Joubert avait une singulière habitude :

En dehors des classiques, qu'il conservait dans leur intégrité, il avait l'habitude de déchirer toutes les pages qui lui déplaisaient, de telle sorte qu'il ne conservait que les livres effilés, sans commencement ni fin.

Nous n'aurons pas un chef-d'œuvre entier.

Si grands peintres qu'aient pu être Jean-Jacques et Bernardin de Saint-Pierre, Chateaubriand a encore ajouté quelque chose aux coups de pinceau larges, pleins, faciles, qui nous ont décrit la petite île de Saint-Pierre au milieu du lac de Bienne et les marnes des tropiques. Il y a ajouté le *lumen purpureum* du poète; il a réussi à saisir et à rendre la nuance, la demi-teinte, le sentiment de l'ineffable. Il a été, de plus, l'interprète éloquent et sincère de cette maladie morale qui pendant quarante ans a rongé les âmes les plus exquises, le mal de René.

Je garderais de lui *Atala, René, le récit d'Eudore*. Si l'on avait pu faire un choix dans les *Mémoires d'outre-monde,* je ne l'aurais pas rejeté.

Mais le caractère le plus particulier de la littérature française au dix-neuvième siècle, c'est la grandeur de la poésie lyrique.

La langue poétique lyrique avait faibli et pâli dans le cours de deux siècles. Elle avait tourné à la prose. Il fallait la retremper aux hautes sources primitives, et la teindre, comme on l'a dit, dans la pourpre de Tyr.

Le génie français, méthodique, clair, moqueur, est au fond essentiellement prosateur.

La poésie sentimentale, élevée, un peu métaphysique, est ce qu'il y a de plus opposé au génie de notre race. Nos auteurs vraiment nationaux sont Villon, Rabelais, Régnier, Voltaire, Courier, Béranger. Mais, à divers moments, des tentatives ont été faites pour naturaliser en France le genre romanesque. De d'Urfé, à l'hôtel de Rambouillet, jusqu'à Jean-Jacques, des essais de romans ont été tentés et repris.

A partir de la *Nouvelle Héloïse* on peut dire que le sentimental aidé du pittoresque a décidément envahi notre littérature.

Chateaubriand et Mme de Staël y ajoutèrent à leur manière le goût de l'infini. C'est alors que Lamartine trouva en poésie des accents nouveaux, qui répondirent au vague état moral des cœurs et des imaginations.

Les *Méditations* dotèrent la France d'une poésie un peu mystique mais musicale, ayant les grandes lignes, prenant les affections au sérieux, et, suivant un mot célèbre, n'en souriant pas.

Les *Harmonies* furent le développement le plus éclatant de cette plume si abondante et si flexible,

de même que Jocelyn fut la première épopée bourgeoise.

Victor Hugo représente davantage la puissance de l'imagination et le pittoresque. Je me contenterais d'un des nombreux recueils qui contiennent un large extrait des poésies de Lamartine et de Hugo, et ce serait mon vingtième volume.

Quoi, direz-vous, pas un grand livre d'histoire, pas un volume de science générale s'adressant à toutes les intelligences par l'élévation du sujet, par la clarté et la sobriété des images ! C'est vrai, et c'est une lacune.

Les voilà donc les vingt livres que je vous proposerais de choisir. J'ai cependant un regret en finissant. Nous avons tous dans un coin de notre esprit un vingt et unième volume. Ce livre-là je ne le désignerai pas. C'est la part que je laisse à la fantaisie, au goût particulier et aussi à la mélancolie et au besoin de consultation. Pour quelques-uns d'entre vous ce vingt et unième volume sera un souvenir.

Et maintenant que j'ai rempli l'unique rayon de notre bibliothèque, permettez-moi de terminer par une pensée toute platonicienne de Joubert : « Ne pas avoir le sentiment des lettres chez les anciens, cela voudrait dire ne pas avoir le sentiment de la vertu, de la gloire, de la grâce, de la beauté, en un mot de tout ce qu'il y a de véritablement divin sur la terre. »

Que ce soit là encore notre symbole ! Quiconque aimera vos vingt livres, quiconque les lira et les relira, pourra bien ne pas réussir dans la vie, ne pas être heureux : cela ne dépend pas de nous ; mais il apprendra les deux seules choses essentielles auxquelles il faut invariablement tenir : élever de plus en plus son esprit, et rester quand même et toujours un honnête homme.

BARDOUX.

Politesse.

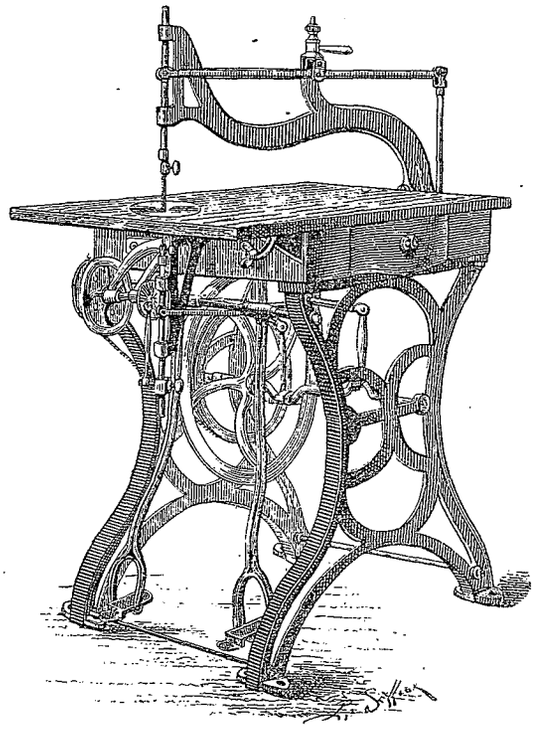
La politesse est une monnaie qui fait passer sous silence bien des imperfections. Il faut avoir soin, lorsqu'on sort de chez soi, d'en remplir ses poches de diverses valeurs, afin de pouvoir en donner à chacun selon qu'il convient.

Mme CAMPAN.

LE DÉCOUPAGE DU BOIS.

Le découpage du bois, dont nous avons déjà entretenu nos lecteurs [1], a pris depuis quelques années une très grande extension en France ; de sérieux progrès, dus surtout au perfectionnement de l'outillage et des machines, ont été accomplis dans cet art qui, à son début, pouvait sembler n'être qu'un passe-temps — ingénieux, mais futile, — et qui néanmoins a donné naissance à une industrie assez importante.

Au primitif boc-fil ont succédé d'abord des machines à pédale ou à volant grâce auquel le travail était rendu plus facile, mais qui comportaient un grave inconvénient : celui de faire décrire à la lame de scie un arc de cercle. Il en résultait une différence appréciable entre l'aspect des deux faces d'une pièce découpée, ce qui parfois rendait fort difficile l'assemblage ultérieur des diverses parties d'un objet ; quant à la marqueterie, elle devenait presque impossible avec cette disposition de la scie.



Machine rectiligne à balancier et pédales (Tiersot).

Mais bientôt la machine à mouvement *rectiligne* fut inventée, et, de perfectionnement en perfectionnement, devint celle que représente notre gravure. Cette machine se distingue surtout par la simplicité de son mécanisme et la solidité de ses organes ; de plus, on a également remplacé la pédale par un jeu de deux étriers qui reproduisent le mouvement de la marche, ne fatiguent pas et donnent à la machine une puissance qui rend le découpage du métal aussi facile que celui du bois.

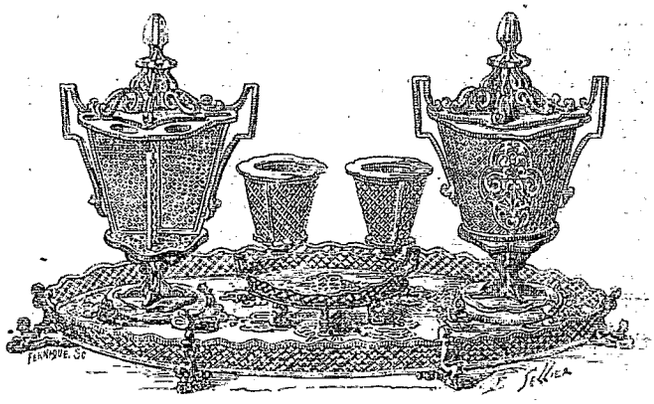
Le prix relativement élevé de cette machine paraît en rendre l'acquisition un peu difficile pour beaucoup d'amateurs ; mais d'autres machines présentent le même avantage du mouvement rectiligne.

Cependant le boc-fil manœuvré à la main a encore des partisans qui savent en tirer un bon parti, malgré l'incommodité de sa manœuvre et la lenteur de son action. Ils rejettent systématiquement l'emploi des machines, précisément à cause de la

[1] Voy. t. XLIV, 1876.

rapidité d'exécution et de la force transmise par le volant, qui leur semblent incompatibles avec la production des ouvrages fins et délicats qu'ils obtiennent à la main. C'est une erreur que l'expérience dissipe rapidement, et, parmi les qualités du découpeur, celle d'arrêter à l'endroit précis la lame de scie actionnée avec force et rapidité par le volant s'acquiert avec une facilité qui surprend celui qui s'y essaye pour la première fois.

Le découpage, genre de récréation qui n'est pas sans utilité, développe une habileté manuelle dont on peut faire, même en d'autres applications, un aussi agréable usage, et que l'on aime à voir exercer dans plus d'une famille durant les longues soirées de l'hiver.

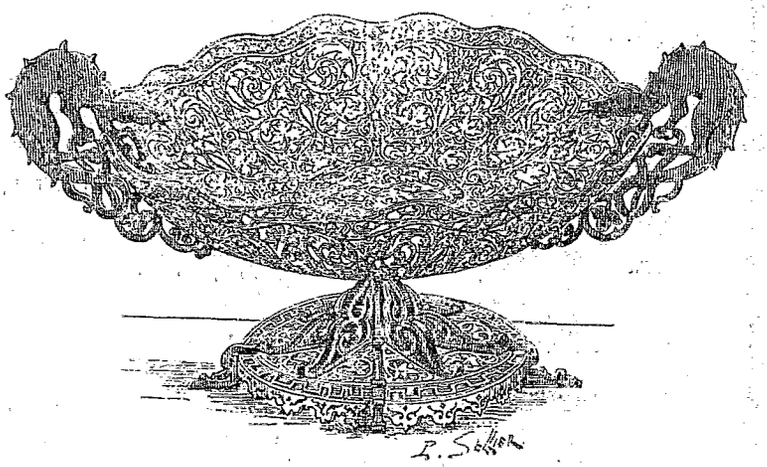


Service à tabac en bois découpé.

On n'a longtemps découpé que des surfaces plates et, par conséquent, sans pouvoir aborder la confection de pièces comportant une surface concave ou convexe.

On peut produire maintenant presque tous les objets artistiques, quelle qu'en soit la forme.

On trouve dans toutes les maisons spéciales à cette industrie des feuilles de bois, dit bois flexible ou incassable, qui sont composées de trois feuilles collées l'une sur l'autre, celle du milieu ayant les fibres en sens perpendiculaire aux deux autres. De cet assemblage résulte une planche de 1 ou 2 millimètres d'épaisseur, très solide et qui peut être fortement courbée sans se rompre. Or, toutes les essences sont susceptibles de recevoir cette préparation, depuis les bois les plus précieux jusqu'aux plus communs.



Coupe en bois découpé.

On profite de cette flexibilité en imitant des modèles dont les dessins sont convenablement étudiés et combinés : les différentes pièces d'un vase ou d'une coupe, par exemple, à panse concave, n'en sont pas moins découpées à plat comme à l'ordinaire; mais, grâce à la forme spéciale que le dessinateur leur donne à la suite de ses calculs et aux points d'attache qu'il indique, ces pièces se courbent lors du montage, sont liées solidement les unes aux autres au moyen de petites agrafes métalliques *ad hoc*, et le résultat est un objet à surfaces courbes en tous sens, qu'on ne croyait pas pouvoir exécuter à la scie à découper.

C'est de cette manière qu'a été exécutée la coupe ovale et concave que représente notre seconde gravure.

ÉMILE BLIN.

Paris. — Typographie du MAGASIN PITTORESQUE, rue de l'Abbé-Grégoire, 15.
JULES CHARTON, Administrateur délégué et GÉRANT.

LE PÈRE DU ROI RENÉ.

Louis II, roi de Sicile. — D'après l'aquarelle originale donnée au cabinet des estampes de la Bibliothèque nationale par Mme Ve Miller.

Si tout le monde connaît aujourd'hui le roi René de Sicile, le bon roi René, comme on a toujours dit en parlant de lui, il y a beau temps que Ballesdens est oublié. Quel Ballesdens? nous demandera-t-on. Et nous répondrons : Ballesdens! mais le compétiteur de Pierre Corneille à l'Académie française, un brave homme d'ailleurs, puisque, dans sa lettre de candidature au docte corps, il avait surtout soin de vanter son adversaire et de prier les quarante « de faire attention à son peu de mérite et à l'éminente supériorité de son concurrent. » Le fait n'est point si commun qu'on ne puisse le citer.

Mais Ballesdens avait d'autres qualités encore.

Il était un collectionneur éclairé et un philanthrope. Amateur, il eut l'idée de réunir beaucoup d'œuvres d'art, alors éparpillées partout, et les livres oubliés. Il sauva, par ce moyen, d'une destruction complète plusieurs pièces des plus intéressantes. Quant à sa philanthropie, elle se manifesta par le legs universel de ses biens à l'Hôtel-Dieu de Paris et aux pauvres de la capitale (1).

Tout dernièrement, un riche collectionneur, M. Miller, léguait par testament à la Bibliothèque nationale un portrait à l'aquarelle de Louis II duc d'Anjou, roi de Sicile, père du roi René. Cette œuvre remarquable, dessinée sur un fort papier du quinzième siècle, représente le roi à trente-cinq ans environ, soit vers 1410 ou 1412. Tourné de profil à droite, le prince y est coiffé d'un de ces chaperons en étoffe festonnée dont les Flamands avaient donné la mode; il porte une robe d'or à damas rouge, un col fourré de martre ou de lynx. Au verso de la pièce on a mis cette note dans une écriture cursive de la fin du quinzième siècle: *Roy Loys pere du bon roy Regné.* Et Ballesdens y joignit son paraphe, pour bien accuser sa possession au commencement du dix-septième siècle, *J. Ballesdens.*

Ce portrait jusqu'ici inconnu avait une histoire. Gaignières, à qui nous sommes redevables de la conservation de monuments précieux pour l'histoire nationale, l'avait fait copier dans ses recueils (2). Dès le temps du roi René lui-même cette figure avait eu assez de succès pour que ce prince la fît reproduire dans un de ses plus curieux livres d'heures (3). Mais seules ces deux traductions infidèles nous étaient parvenues, et l'iconographie du roi de Sicile en était réduite à ces documents de seconde main. Encore faut-il ajouter que Gaignières seul avait raison dans son attribution. De nos jours on est allé jusqu'à trouver le roi René lui-même dans le portrait de son père, alors que René s'éloigne autant de cette fine et majestueuse physionomie que Béranger, par exemple, différait de Lamartine.

Louis II d'Anjou, roi de Sicile, tenait de son père Louis I. On connaît l'odyssée de ce fils du roi Jean, retenu prisonnier en Angleterre après le désastre de Poitiers, plus tard choisi par le pape Clément VII pour je ne sais quelle aventure bizarre, — la création d'un royaume sur l'Adriatique qu'on eût appelé le royaume d'Adria, — adopté ensuite par Jeanne I, reine de Naples, et entraîné dans des expéditions lointaines à la conquête d'un nouvel empire. Louis I mourut avant d'avoir rien terminé, laissant un enfant de sept ans pour lui succéder sur un trône problématique. Cet enfant était le jeune roi Louis II d'Anjou, petit-fils de France, roi de Sicile et de Jérusalem, celui dont le portrait fait le sujet de cette courte notice.

Louis I avait un profil aquilin, comme nous le montre un dessin de Gaignières d'après une miniature des *Hommages du comté de Clermont* aujourd'hui perdue (1). Le fils du roi Jean était un seigneur hautain, ambitieux, avide, mais amoureux des arts. Son fils lui ressemblait au physique; au moral il ne paraît pas avoir eu au même degré l'esprit aventureux et l'amour des entreprises. Pour le luxe et le goût éclairé des meubles ou des tableaux, Louis II était bien le trait d'union entre le premier des rois de Sicile et le dernier, René d'Anjou. Il recherchait les tapisseries, il avait commandé aux Pazzi des tentures entières du prix de quatre mille livres, somme très considérable alors; il en ornait son hôtel à Paris, rue de la Bourerie, ou son palais d'Angers. Couronné roi de Sicile à dix-huit ans par le même pape Clément VII qui avait poussé son père aux conquêtes, Louis II se rendit maître de Naples en 1390 et demeura en possession du trône jusqu'en 1399, époque à laquelle Ladislas s'en empara. Durant ce séjour de neuf années en Italie, Louis avait eu le temps de perfectionner ses goûts. A son retour il prodigua les verrières au Mans, à Angers, il acheta des joyaux et augmenta son trésor.

C'est en France que fut peinte la portraiture depuis possédée par Ballesdens. Les miniaturistes renonçaient déjà à leurs travaux mièvres et hiératiques pour étudier la nature de plus près. Celui d'entre eux qui avait dessiné Louis I sur le manuscrit des *Hommages de Clermont* était certainement un artiste habile, peut-être celui dont la bibliothèque conserve une effigie du roi Jean exposée dans la grande galerie (2). Les peintres des Flandres n'avaient point été sans influence sur ceux de France: on retrouve dans leur manière de traiter la physionomie humaine un peu de cette touche froide et sévère avec laquelle l'école des Flandres interprétait la figure. Il n'est pas jusqu'au costume même qui ne se ressente un peu du goût spécial aux praticiens du Nord. Le métier de dessinateur ou d'enlumineur « d'imaiges » ne constituait pas au quinzième siècle une grande supériorité. Tout au plus jouissait-il de quelques privilèges dont les industries de luxe bénéficiaient. Les peintres ne faisaient point le guet, travaillaient à des heures moins déterminées; mais ceci ne venait pas de leur considération personnelle; les seigneurs, par qui ils étaient employés, n'aimaient pas attendre, et force était bien de contenter l'impatience de ces clients. On a nommé Colart de Laon parmi ces artistes, on en pourra indiquer d'autres; mais ces hypothèses sont au moins inutiles, et en ce qui concerne le portrait de Louis II nous nous garderons de rien supposer.

(1) Son testament a été publié en 1885 dans la collection des *Documents pour servir à l'histoire des hôpitaux de Paris.* Paris, Imprimerie nationale, in-4°.

(2) Bibliothèque nationale, — Estampes, Ob 10, fol. 11.

(3) Bibliothèque nationale, — Département des manuscrits latins, 1156 A, fol. 61.

(1) Bibliothèque nationale, — Estampes, Ob 10, fol. 3.

(2) Ce portrait, peint sur bois au quatorzième siècle, avait appartenu à Gaignières qui le donna à la Bibliothèque du roi (Exposition, armoire X, n° 1).

Le travail de l'aquarelle provenant de Ballesdens est à n'en pas douter celui d'un enlumineur. Les touches pointillées au pinceau dans les coins ombrés, un certain fini précieux et sévère, montrent jusqu'à l'évidence que le peintre était voué d'ordinaire à des représentations plus minutieuses que n'est cette tête demi-nature. Toutefois ce procédé méticuleux et recherché ne nuit en rien à la tenue générale de l'œuvre. Le roi s'y accuse fortement sous le modelé imperceptible; on sent que le dessinateur traitait d'après la nature même une esquisse où il était plus à l'aise que dans les enluminures habituelles. Et la preuve que l'authenticité de cette effigie n'était point contestable, même vingt ans après la mort du roi de Sicile, c'est que son fils René la fit transcrire telle quelle, avec son chapeau, sa robe de brocard et son col de fourrure, dans le livre d'heures manuscrit dont il se servait avant 1437, et que nous avons précédemment indiqué.

Pour ce qui est de la valeur iconographique, le portrait acheté par Ballesdens est d'une importance capitale. On ne connaissait, en effet, aucune figure authentique du roi Louis II de Sicile. Autant son fils René fut souvent peint et gravé sur médailles, autant sa physionomie est populaire, autant celle du père était inconnue. La copie donnée par Gaignières inspirait des doutes quand on la comparait à certaine verrière du Mans, à cause des différences énormes dans les signes principaux du visage. On ne songeait point à ceci, c'est que les vitraux en général se fabriquaient de pratique sans grand souci des ressemblances. Aussi bien, le personnage du Mans est-il bien Louis II? Nous ne le croyons pas.

Sans avoir l'intérêt national des portraits de Jean le Bon et de Charles VII, celui du roi de Sicile marque au point de vue de l'art une sorte de liaison entre les deux. Plus habile que le premier, moins poussé que le second, il demeure une curieuse manifestation graphique du siècle où Jean Fouquet allait briller du plus vif éclat. Précurseur et peut-être maître du grand Tourangeau, l'auteur du roi Louis II de la Bibliothèque nationale était un artiste au sens le plus élevé du mot, un peintre de conscience et de pénétration, et un exécutant de premier ordre.

HENRI BOUCHOT,
du Cabinet des estampes.

ÉLISABETH.

1774-1791

ÉPISODE DE LA VIE SINCÈRE.

Suite. — Voy. p. 18, 34 et 51.

Je n'oublierai jamais le regard que dirigea vers moi M. Saint-Geniès. Il semblait vouloir lire jusqu'au fond de mon âme. Ses lèvres s'entr'ouvrirent... Mais son attention fut attirée par les exclamations de Mlle de Fussy.

— Eh bien, n'est-ce point une jolie écriture, nette, lisible, sans empâtement, régulière, propre, coulante, facile...?

— Je ne me dédis pas, dit M. Saint-Geniès d'un air dégagé : quelque grâce qu'y ait mise Mademoiselle, je maintiens que c'est là une mauvaise écriture. Chacun de nous doit s'exprimer naturellement et sincèrement dans tout ce qu'il fait, dans ses traits, dans sa démarche, dans ses gestes, dans l'accent de sa voix, dans son écriture. On n'est bien toujours soi qu'à cette condition. Que diriez-vous d'un homme qui se ferait une voix d'emprunt et la mettrait à la mode? Et, bien pire, que serait-ce s'il devenait à la mode d'imiter cet homme de telle sorte qu'on ne rencontrât plus que gens parlant tous d'une façon si semblable que, les yeux fermés, on ne pourrait plus distinguer au son, à l'accent du langage, ni le sexe, ni l'âge, ni le caractère? Il en est ainsi de votre écriture anglaise : qui en voit une a vu toutes les autres.

Tandis que M. de Saint-Geniès discourait ainsi, vous jugez si j'étais sur les épines. Je me persuadais, malgré son regard, qu'il n'avait attaché aucun sens sérieux à ma question, ou qu'il allait l'oublier.

— Tenez, ajouta-t-il, je me donne en exemple. On m'a toujours dit que je griffonne comme un chat. C'est possible, mais c'est comme un chat poli et qui veut qu'on ne se tue pas les yeux en le lisant. Je fais de grosses lettres bien nettes; je ne prétends point qu'elles soient belles, je ne suis pas beau : elles me ressemblent et c'est ce qui doit être.

Là-dessus prenant la plume, il écrivit, en me disant :

— Regardez, Mademoiselle, voici des mots que j'écris au hasard :

« Dieu, la justice, la vérité, la charité, le beau, l'utile. »

Voyons, Mesdames, Messieurs, je vous fais juges entre Mademoiselle et moi.

On se pencha avant moi vers la table, on prit le papier, on le fit passer de main en main, et moi qui n'avais vu ce qu'y avait écrit M. Saint-Geniès qu'à travers un nuage, qui brûlais de lire les mots vaguement entrevus, je le suivais des yeux avec inquiétude. Je le vis enfin arriver à une très vieille dame qui s'arma de ses lunettes. J'allai me glisser et m'asseoir près d'elle. Elle garda si longtemps la feuille sous ses yeux que l'on s'éloigna et que la conversation suivit un autre cours. Je m'étonnai de l'attention profonde de cette dame; mais, la regardant de plus près, je vis qu'elle dormait. Elle tenait cependant le papier qui resta dans sa main jusqu'à un moment où je ne sais quel bruit, un éclat de voix, un bruit de porte, l'éveilla en sursaut. La feuille vola sur le tapis, je la couvris de ma robe, et aussitôt que je

me fus assurée que personne n'était tourné de mon côté, je la saisis et la cachai sur moi.

Mon mouvement n'avait point échappé au moins à une personne : non, ce n'était pas une erreur! M. Saint-Geniès me fit de la tête un petit signe d'intelligence qui me parut vouloir dire : « C'est bien! »

Ah! avec quelles délices, seule dans ma chambre, je relus la bienheureuse ligne.

« Dieu, la vérité, la justice, la charité, le beau, l'utile. »

Ces mots, écrits en lettres d'or ou de feu, ne m'auraient point paru plus resplendissants.

J'avais le sentiment que l'un d'eux allait décider de mon sort.

Avant de les relire un à un et de les méditer, je priai, j'appelai à mon secours tous les souvenirs de ma mère. Surtout je rassemblai tout ce que je pouvais avoir de forces morales.

Et d'abord je pensai : « Pourquoi choisir un seul attrait et ne pas les poursuivre tous? Ne semble-t-il pas que le devoir soit de rechercher avec la même ardeur tout ce qui est bien, noble et grand? Les personnes les plus dignes d'approbation et les plus sages ne sont-elles point celles qui ont un égal amour pour Dieu, la vérité, la justice, la charité.

Mais, me rappelant les hommes les plus célèbres dans l'histoire par l'élévation et la sainteté de leur vie, je reconnus que chacun d'eux était loué et admiré surtout pour avoir pratiqué principalement une vertu avec une volonté forte et persévérante. Le pouvoir d'exceller en toutes au même degré n'a guère été donné à personne, et aucun homme n'est le type complet et parfait de tous les hommes. L'ambition d'être supérieur en tout peut même ne conduire qu'à être inférieur en réalité dans chacune des parties de la perfection.

Je me dis que la règle la plus sage devait être d'avancer aussi loin que possible dans ces diverses directions et cependant de s'attacher plus particulièrement à celle vers laquelle on se sentait le plus de vocation, de même qu'il ne faut pas prétendre exercer avec le même succès toutes les professions, bien qu'elles soient toutes utiles, mais que, sans négliger de connaître les éléments de la plupart d'entre elles, il faut adopter celle à laquelle on se sent le plus propre et s'y vouer entièrement.

Dans ces dispositions, je commençai ma revue.

Dieu! oui, me dis-je; ce doit être là le premier attrait, le plus grand! Dieu remplit l'univers, tous les peuples élèvent vers lui leurs cœurs et leurs mains suppliantes : c'est le commencement et la fin de tout. Mais comment concentrer dans cet amour unique tous ses sentiments, toutes ses pensées, toutes ses actions, de manière à ce que ce mouvement de tout notre être, continu, progressif, remplisse entièrement l'existence et supplée à tout? Est-ce possible si l'on ne se sépare du monde pour se consacrer uniquement à la vie contemplative? J'avais pensé quelquefois, surtout dans les premiers mois qui avaient suivi la mort de ma mère, à entrer en religion, et ce que je lisais de la mère Angélique ne faisait qu'accroître mon admiration pour ce genre de vie. Cependant, j'étais obligée de le reconnaître : à l'adhésion de mon esprit, de ma raison, ne correspondaient pas l'élan, l'enthousiasme, la chaleur secrète qui me paraissaient devoir être les signes nécessaires d'une vocation véritable.

La Justice! ce mot m'arrêta moins longtemps. S'attacher à ce qui est juste, se défendre de tout ce qui est injuste. Entretenir chez soi et autour de soi le culte de la justice, rendre à chacun ce qui lui est dû, ne nuire en rien à la liberté des autres, sans doute c'est un de nos plus beaux devoirs.

Toutefois est-ce assez que d'être juste? n'est-ce pas un devoir en quelque sorte passif? Si un homme peut vouer sa vie à la justice en l'enseignant par ses écrits, par sa profession, c'est bien; mais, dans le cours de la vie habituelle, comment en pourrait-on faire l'objet principal et en quelque sorte continuel de sa vie?

J'éprouvai à peu près une perplexité semblable à l'égard du mot Vérité. On le prononçait souvent en ce temps. J'avais entendu louer bien des fois un philosophe célèbre d'avoir pris pour devise précisément : « Consacrer sa vie à la vérité. » C'était un écrivain, et je concevais bien qu'il convînt à un homme de génie de se dire : « Je combattrai les erreurs, je chercherai la vérité, j'épuiserai mes jours, mes veilles, pour aider à son triomphe; mais moi, que pourrais-je faire de plus que ne jamais manquer à la vérité, la faire respecter par mon exemple, lui rendre témoignage? Quant à accroître son autorité, à en dévoiler quelque partie obscure, cela serait assurément au-dessus de mon pouvoir.

J'arrivai ainsi au quatrième mot : Charité.

J'eus un éblouissement.

A suivre. ÉD. CHARTON.

L'ABACA

Ou Musa textilis.

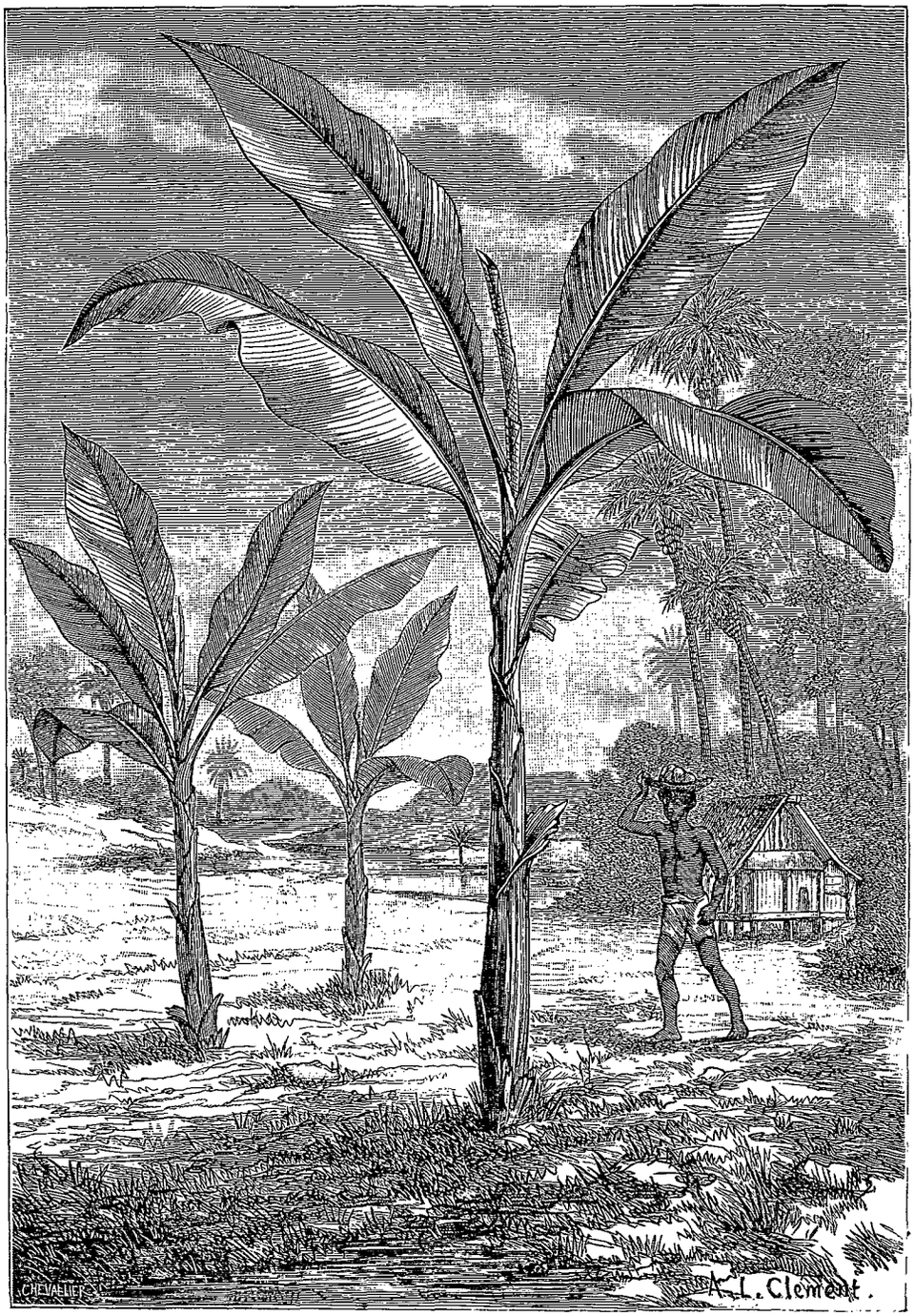
Les Bananiers sont surtout connus par les fruits qu'ils fournissent, fruits peu estimés des Européens en général, mais fort appréciés des voyageurs qui ont pu en faire leur nourriture dans les pays où croissent ces plantes. Le Bananier n'est point un arbre, c'est une plante herbacée de grande taille, que l'on pourrait comparer, pour la forme, à certaines liliacées de nos régions. D'une sorte de bulbe partent, en bas, des racines, et en haut, des feuilles longues de deux à trois mètres et larges quelquefois d'un mètre.

Une nervure robuste, qui fait suite au pétiole,

traverse la feuille dans toute sa longueur. On utilise les feuilles non seulement pour couvrir les habitations, mais aussi pour faire des tissus.

M. Marche, voyageur bien connu, raconte qu'aux îles Philippines on file les fibres extrêmement ténues qui composent en grande partie le pétiole des feuilles, et l'on en forme des tissus d'une finesse remarquable connus sous le nom de *nipis*.

Le Bananier employé pour cet usage aux îles Philippines est l'*Abaca* ou *Musa textilis*, espèce voisine du *Musa sylvestris* et du *Musa troglodytarum*. Les indigènes retirent aussi de ces deux



L'Abaca (*Musa textilis*).

dernières espèces des fibres qu'ils mélangent avec celle de l'Abaca, mais qui n'en ont ni la finesse, ni la blancheur, ni même la consistance.

L'Abaca est cultivé presque exclusivement dans les deux provinces de Camarines-Sud et Albay. On le rencontre dans la plaine, près de la mer et sur le versant des montagnes. Les terrains volcaniques semblent lui convenir mieux.

Surtout lorsqu'il est jeune, il redoute le trop grand soleil.

Ce n'est guère que depuis 1860 que le commerce d'Abaca a pris une grande extension; mais c'est

l'Angleterre et l'Amérique qui en achètent la plus grande quantité ; l'Australie et la Chine viennent ensuite. L'Espagne n'en importe que depuis quelques années, et la France ne s'en est occupée que depuis dix ans.

En Europe, l'Abaca est employé principalement dans la corderie; on s'en sert également pour faire du papier.

L'exportation, en 1860, était de 4000 tonnes, aujourd'hui le chiffre dépasse 20000. En 1860, la tonne valait 550 francs, elle vaut maintenant 950 francs.

Les essais d'implantation dans d'autres pays paraissent avoir été jusqu'à présent infructueux. On a fait des essais dans le nord et l'ouest de Luçon; mais, à cause de la longueur des sécheresses, les pieds ne purent se développer.

On tenta à Java d'acclimater cette espèce : on dut y renoncer.

Au Musée permanent des colonies, à Paris, on peut voir des toiles d'Abaca venant de Pondichéry et de la Guadeloupe. On y voit aussi des tissus de fibres de Bananiers comestibles venant de la Guyane française; mais la culture du *Musa textilis* ne paraît pas avoir réussi dans ces parages.

Jusqu'à présent on n'a pas trouvé de machine pour extraire les fibres, qu'on obtient encore maintenant de la façon la plus primitive.

Les bandes de feuilles sont passées sous une espèce de couteau analogue à celui des boulangers de Paris pour couper le pain. La pression du couteau sur la bande d'écorce se fait graduellement par un homme au moyen d'une pédale.

L'Indien, prenant l'Abaca par un bout, le fait passer sous le couteau et enlève la partie charnue; il le passe plusieurs fois ainsi jusqu'à ce que la fibre soit nette; il faut alors la faire sécher.

Les hommes qui travaillent l'Abaca doivent être forts, et malgré cela ils ne peuvent exercer ce métier pendant de longues années. (1)

CHARLES BRONGNIART.

(1) Nous devons ces renseignements précis à M. Marche. Nous lui adressons ici nos meilleurs remerciements.

UNE ALLUMETTE ET QUATRE CENTS GUINÉES.

On faisait une collecte pour le bâtiment de l'hôpital de Betlem (2). Les commissaires chargés de cette quête arrivent à une petite maison dont le porche était ouvert, et de ce porche, ils entendent un vieux garçon, maître de la maison, en grosse querelle avec sa servante, qui, ayant employé une allumette, l'avait étourdiment jetée au feu, sans faire attention que cette allumette, encore soufrée à l'une de ses extrémités, n'était pas hors de service.

Après s'être amusés du sujet de la querelle et de sa véhémence, ils frappent et se présentent au vieux garçon.

Ayant entendu l'objet de leur mission, il passe dans un cabinet d'où il apporte 400 guinées qu'il compte à leurs yeux et met dans leur sac. Les commissaires, étonnés de cette générosité à laquelle le prélude les avait peu préparés, ne purent s'empêcher d'en marquer leur surprise, et, pour la justifier, ils racontèrent à leur homme ce qu'ils avaient entendu.

« Messieurs, leur dit-il, vous vous étonnez là de » bien peu de chose. J'ai ma façon de ménager et » de dépenser : l'une fournit à l'autre, l'une et » l'autre satisfait également mon goût. En matière » de bienfaisance, attendez tout des gens qui sa- » vent compter. »

En disant cela, il les mit assez brusquement hors de sa maison et ferma sa porte, moins occupé des 400 guinées qu'il venait de donner que de l'allumette inconsidérément prodiguée. (1)

(2) Il faut peut-être lire *Bedlam*. Grosley, qui ne savait pas l'anglais, écorche très souvent les mots qu'il écrit comme il les entendait à peu près prononcer.

(1) Grosley, *Londres*, t. II, p. 91

Barbiers charitables.

A Naples, c'est une très vieille coutume pour beaucoup de barbiers d'aller dans les hôpitaux tous les lundis raser les incurables et tous les vendredis les convalescents. Ils rendent ces services gratuitement.

PRÉTENDU ATHÉISME DES SAUVAGES.

Par suite de notre éducation classique, de ce que nous savons au sujet des peuples les plus civilisés et d'un certain nombre de populations sauvages, en présence de ce que nous voyons chez nous-mêmes, notre esprit s'est habitué à regarder les conceptions religieuses comme étant inséparables de certaines manifestations matérielles destinées à en attester l'existence et à les traduire aux yeux.

A l'aspect même du plus grossier fétiche, l'Européen est obligé de reconnaître l'existence d'une notion religieuse quelconque, et il n'hésite pas à voir une sorte d'équivalent de nos temples ou de nos chapelles dans la plus triste case renfermant ces objets que l'on respecte ou que l'on craint.

Mais le voyageur qui parcourt de vastes contrées sans apercevoir ni idole, ni fétiche, ni rien qui ressemble à un culte tel que nous le concevons, est facilement entraîné à regarder comme ne croyant à rien les populations dont le plus souvent il ignore la langue. Il ne lui viendra pas à l'esprit — et peut-être lui répugne-t-il d'admettre — que ces misérables sauvages aient pu se faire de la Divinité une idée de rapprochement de nos propres

conceptions, et il les inscrit au nombre des athées.

C'est ce qui est arrivé entre autres pour deux populations dont nous ferons connaître un jour à nos lecteurs les singulières croyances, où semblent se juxtaposer un spiritualisme remarquable et un anthropomorphisme grossier. Les Mincopies qui habitent les îles Andaman en plein golfe du Bengale, les Hottentots que tout le monde sait avoir formé la population indigène du Cap, ont été représentés très récemment encore comme absolument dépourvus de toute notion religieuse. Or, en y regardant de près, on a trouvé chez ces deux races toute une mythologie, des divinités nombreuses et hiérarchisées; on a reconnu chez les Hottentots l'existence d'un culte public régulier, l'usage de la prière personnelle; on a recueilli les hymnes qu'ils chantent en l'honneur de celui qu'ils nomment le *Père des Pères*. Le culte paraît être beaucoup plus simple chez les Mincopies et se réduire à quelques danses solennelles. En revanche, ces insulaires ont sur leur dieu suprême, sur les divinités qui lui sont soumises, sur la nature de l'homme, sur sa destinée après la mort, sur les récompenses et le châtiment qui attendent les bons et les méchants, des idées beaucoup plus précises que les indigènes du Cap.

Mais pour découvrir tout un ensemble de faits qui ajoutent deux chapitres des plus curieux à l'histoire des religions, il a fallu que deux hommes d'intelligence et de cœur vécussent longtemps avec ces tribus, apprissent leur langue et pénétrassent dans leur intimité. M. Man a passé onze ans aux îles Andaman, M. Hœhn neuf ans au milieu des Hottentots. Tous deux ont su se mettre au-dessus de notre vanité européenne, et ont vu des hommes dans ces sauvages. Là est surtout la cause du succès qu'ont eu leurs investigations.

B. DE Q.

ÉTUDES MILITAIRES.

Voy. les Tables des années précédentes.

LES FORTIFICATIONS.

Les fortifications consistent en certaines modifications apportées au terrain à l'effet d'en accroître la valeur défensive en des points déterminés. Toute fortification a pour objet de placer qui la défend dans une situation avantageuse, et d'imposer à qui l'attaque des conditions absolument contraires. Tout ouvrage permanent comporte donc deux éléments distincts : le *couvert* et l'*obstacle*. Le couvert doit être tel que le défenseur y fasse aisément, quand il combat, usage de ses armes; qu'il y soit, le moins possible, exposé au feu de l'adversaire; qu'il puisse y abriter sans difficulté ses troupes de réserve ainsi que ses approvisionnements. L'obstacle doit arrêter l'assaillant dans sa marche et l'exposer *à découvert* aux coups du défenseur. Les deux éléments — *obstacle* et *couvert* — doivent être organisés de manière à résister, le plus longtemps possible, aux moyens de destruction qu'on peut employer contre eux. C'est dire que l'art de la fortification ne saurait être assujetti à des règles invariables; que ses procédés dépendent des ressources dont peuvent disposer l'attaque et la défense; qu'il est dûment contraint et forcé de prendre en considération sérieuse l'état d'avancement des arts industriels. Ainsi soumis à l'obligation de tenir compte de la puissance des armes en usage, les organes des forteresses doivent se modifier en même temps que celles-ci.

L'ensemble de ces transformations successives, conséquence inéluctable des progrès de l'artillerie, constitue l'histoire de la fortification. Cette histoire se divise naturellement en trois périodes distinctes, savoir : la première, comprenant les temps antérieurs à l'époque de l'invention de la poudre et correspondant, par conséquent, aux temps préhistoriques, à l'antiquité et à la majeure partie du moyen âge; — la deuxième, afférente aux siècles durant lesquels il n'a été fait usage que de bouches à feu *à âme lisse*, et s'étendant ainsi du milieu du quinzième siècle jusqu'en 1858; — la troisième enfin, correspondant à l'emploi de l'artillerie *rayée* et embrassant, par suite, les années qui se sont écoulées de 1858 à ce jourd'hui.

L'origine de la fortification se perd dans la nuit des âges. L'homme primitif ne s'assure quelque sécurité que moyennant l'occupation des sites d'un accès difficile : grottes et cavernes à issues occultes, pics de grande altitude, pointes de rochers abrupts, îles fluviales ou terrains mouvants perdus dans les marécages. Pour se soustraire aux effets d'une attaque, alors toujours à craindre, il utilise exclusivement tous les accidents du sol et les obstacles naturels à titre de *refuges* ou de couverts défensifs.

Puis, on voit s'éveiller l'instinct de l'industrie, d'une industrie humble et naïve; l'homme préhistorique opère quelques travaux destinés au perfectionnement des propriétés défensives du lieu qu'il s'est choisi pour demeure. Il fonde sur pilotis des établissements lacustres; il construit des enceintes palissadées, semblables à ces *banzas* ou *bomas* de forme cylindrique que les grands voyageurs rencontrent, encore aujourd'hui, dans la plupart des régions de l'Afrique intertropicale. Ses progrès s'accentuent; il remue des quartiers de roc, des pierres cyclopéennes, et, d'une main puissante, bâtit ces murailles mégalithiques qui sont pour nous un profond sujet d'étonnement; il élève ces *forts vitrifiés* dont on retrouve des traces en France, en Allemagne, en Écosse, sans qu'on puisse en expliquer rationnellement le mode de construction.

On voit que, jusqu'à l'aurore des temps historiques, les lieux fortifiés ne sont autre chose que des *lieux de refuge*.

Les grandes nations de l'Orient construisaient de vastes enceintes qui servaient également de refuge aux habitants des contrées environnantes et quelquefois à ceux de tout le pays. Ces habitants

y accouraient, au moment du danger, avec leurs troupeaux et leurs biens, et prenaient une part active à la défense. Telles furent *Babylone* et *Ninive*, qui mesuraient 90 kilomètres de pourtour (soit huit fois le pourtour de Paris), Thèbes, Memphis, Ecbatane, Persépolis, etc. Les remparts de ces grandes forteresses comportaient un profil colossal; le tracé en était caractérisé par une profusion de hautes tours en saillie sur le mur d'escarpe et dominant les terre-pleins de la défense.

Dans l'occident et le nord de l'Europe, où les populations étaient moins denses, plus incultes et divisées en clans, il se construisait de petites forteresses sur des sites isolés et d'une défense facile, comme des îles au milieu des fleuves et des lacs, des rochers escarpés ou des langues de terre abordables d'un côté seulement. Ces forteresses, faciles à organiser, à surveiller et à défendre, servaient d'abris aux récoltes et au butin de la tribu. Au temps de Jules César, les Gaulois possédaient nombre de places fortes (*oppida*) parmi lesquelles on peut citer Besançon, Laon, Soissons, Reims, Bourges, Paris, etc., etc.

Les murailles de ces « oppides » affectaient un profil original dont nous croyons devoir donner une description rapide d'après le texte du livre VII des *Commentaires*. Voici comment il était procédé à la construction : à intervalles de 0m.59, mesurés d'axe en axe, et à peu de hauteur au-dessus du sol, nos ancêtres disposaient parallèlement de grands corps d'arbres ou poutres monoxyles de

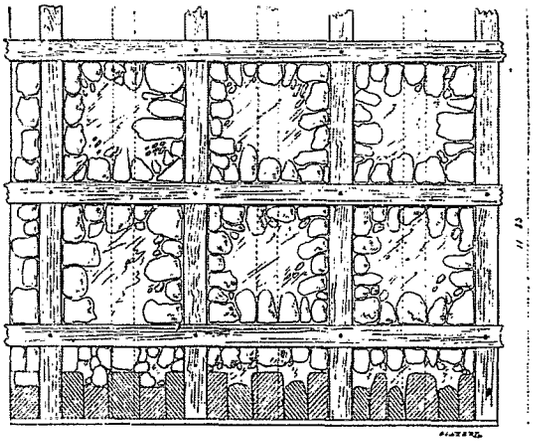


Fig. 1. — Fortifications gauloises au temps de Jules César. Plan d'un mur d'escarpe.

11m.83 de longueur et de 0m.32 à 0m.35 d'équarrissage (voyez les figures 1 et 2). Ils les assujettissaient solidairement au moyen de rangées de poutres assemblées *à mi-bois* sur les premières, et ces assemblages étaient renforcés à l'aide de fortes broches ou chevilles en fer carré de 0m.32 de longueur. Les vides de la charpente ainsi obtenue étaient remplis de terre pilonnée. Sur le parement du mur, les constructeurs substituaient à la terre des blocs de pierre de fort échantillon. La première assise étant ainsi disposée et bien liée, ils en organisaient au-dessus une deuxième semblable à la première, puis une troisième, une quatrième, etc., en ayant soin de disposer les poutres en quinconce. Ainsi se poursuivait le travail jusqu'à la hauteur voulue.

Une telle ordonnance, formée d'alternances régulières de pierres et d'abouts de bois, n'était pas seulement agréable à l'œil, mais encore extrêmement utile aux intérêts de la défense. Le fait de l'emploi de la pierre mettait le mur à l'abri de l'incendie; le bois *debout* résistait merveilleusement au choc du bélier.

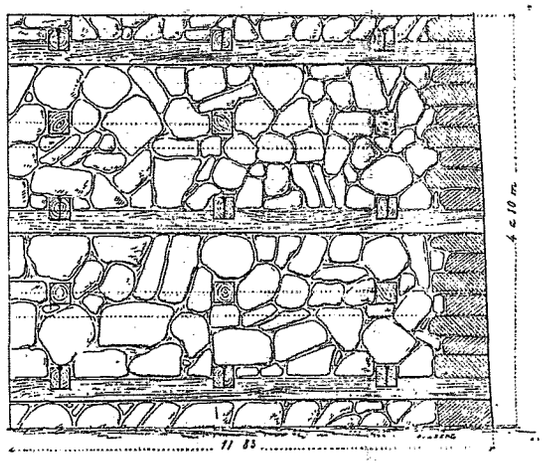


Fig. 2. — Profil du mur.

Le temps a laissé venir jusqu'à nous quelques spécimens de l'art gaulois. On les rencontre à l'emplacement de l'*oppidum* de Mursens ou Mursceint, commune de Cras, canton de Lauzès, arrondissement de Cahors (Lot).

A la chute de l'empire romain d'Occident, la fortification subit le sort commun à tous les arts. C'est l'heure de la décadence et des ruines ; les forteresses sont incendiées ou démolies par les Barbares.

Il n'entrait ni dans les goûts ni dans les mœurs militaires des envahisseurs de se fortifier dans les positions qu'ils avaient conquises, et les rois mérovingiens n'eurent guère recours au talent déjà discrédité des ingénieurs gallo-romains.

Vivement inquiété par les Normands, Charlemagne apprécia la valeur des points fortifiés sur les rives de l'Escaut, de la Somme, de la Seine et de la Loire. Il construisit et répara quelques places, notamment Paris, qui, grâce aux travaux de restauration exécutés en temps utile à son enceinte, put faire, en 886, cette belle défense dont le moine Abbon nous a laissé, en vers latins, une narration curieuse, et qui a consacré le souvenir du comte Eudes et de l'évêque Gozlin.

Malheureusement, les Carlovingiens laissèrent périr, avec le reste, cette partie importante de l'œuvre de Charlemagne; la fortification retourna au néant. Du huitième au neuvième siècle, les forteresses qui s'élèvent sur le territoire de l'Europe occidentale sont à peine dignes de ce nom, car ce

ne sont que des enceintes formées de mottes de terre couronnées de haies et munies de palissades. On peut en voir un curieux spécimen sur la célèbre tapisserie de Bayeux, attribuée à la reine Mathilde, femme de Guillaume le Conquérant.

L'art de la fortification ne reprend faveur qu'au temps de la féodalité, alors que tout baron, s'étant adjugé quelques lambeaux de l'héritage de Charlemagne, prend le parti de se fixer au sol. Alors, la possession du sol conférant seule des droits sociaux ou politiques, et tout pouvoir supérieur faisant défaut, chaque détenteur de terres se voit mis en demeure d'assurer sa défense personnelle. De là cette multitude innombrable de châteaux forts qui surgissent au cours des dixième, onzième et douzième siècles. On dit qu'au quatorzième siècle il n'y avait pas moins de soixante mille petites forteresses, castels, fertés, manoirs, disséminés à la surface de la France.

Ces constructions ne sont, au fond, que des copies de l'antique. On y retrouve, partout et toujours, l'épaisse et haute muraille en maçonnerie flanquée de tours de types divers.

Elles se distinguent néanmoins des fortifications de l'antiquité du fait de l'emploi de quelques procédés empreints d'un cachet original. On ne saurait y méconnaître la puissance de l'art qui a présidé au choix du site, au mode d'assiette, à l'organisation des détails. En nombre toujours restreint, les défenseurs y préparent facilement la guerre de chicanes, moyennant l'établissement d'un dédale souvent inextricable de coupures, de ressauts, d'escaliers savamment agencés, et dont le système fait de la fortification considérée une espèce de boîte à surprises. Les défenses du moyen âge sont surtout caractérisées du fait de l'emploi combiné de deux sortes de créneaux disposés : les uns, en vue du tir horizontal; les autres, pour le tir sous-vertical, *de haut en bas*. C'est à la fin du douzième et vers le commencement du treizième siècle que le dispositif propre à l'exécution de ce dernier tir fut importé de Syrie en Occident par les Croisés. Les ingénieurs militaires du temps avaient observé qu'une saillie en encorbellement sur l'escarpe permettait de bien surveiller et de défendre aisément le pied de la muraille; qu'on possédait par là, sur un point donné du rempart, deux modes distincts, mais combinés, de résistance, et favorables : l'un, aux opérations de défense *à distance;* l'autre, de défense *rapprochée*.

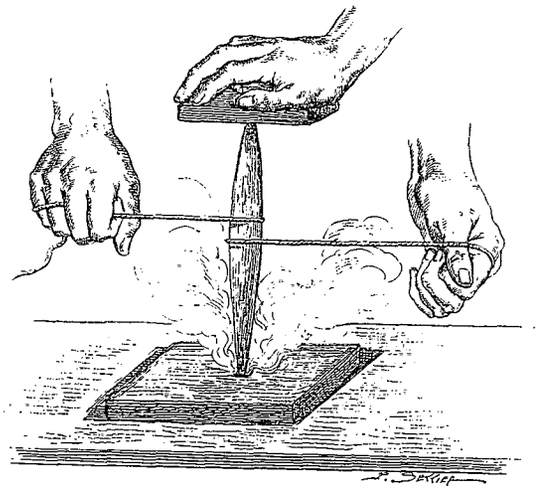
Ces saillies s'introduisirent d'abord en France sous forme de *moucharabys* ou *garites* (d'où notre mot « guérite ») et d'*échauguettes,* petits postes en encorbellement destinés à servir de logement temporaire à un ou deux hommes de garde. Puis la saillie régna sur tout le pourtour de la muraille et prit le nom de *hourd*.

A suivre. Colonel HENNEBERT.

LE FEU, LA CHALEUR ET LA LUMIÈRE.

Le feu des sauvages. — Aujourd'hui, pour allumer du feu, il suffit de frotter une allumette chimique; ce qui doit être défendu aux enfants par crainte des incendies. Défense aussi de porter les allumettes à la bouche, parce qu'elles contiennent du *phosphore*, qui est un violent poison.

Pourtant, si les allumettes chimiques nous manquaient, comment ferions-nous? Nous aurions recours au briquet (voyez plus loin), ou bien, comme de vrais sauvages, nous frotterions avec force (et pendant longtemps) deux morceaux de bois secs l'un contre l'autre.



Appareil primitif pour faire du feu.

Je fixe une planchette sur une table. Voilà une tige de bois bien sec, aiguisée en pointe *mousse* (autrement dit un peu *camarde*); j'appuie cette tige de toute ma force sur la planchette, en la maintenant à l'aide d'un autre morceau de bois légèrement creusé.

Ensuite j'enroule deux fois une corde autour de la tige de bois. Prenez un bout de la corde, mon voisin de droite; saisissez l'autre bout, mon voisin de gauche; à présent, tirez vivement chacun à votre tour; pendant que d'en haut je maintiens la tige de bois; vous la ferez tourner très rapidement, tantôt à droite, tantôt à gauche.

La pointe de la tige noircit en s'échauffant de plus en plus, et la voilà qui prend feu ainsi que la planchette.

Cet appareil fort primitif, que chacun peut employer comme nous venons de le faire, est déjà décrit dans les Védas (poèmes sacrés des Hindous). On s'en servait pour allumer le feu en grande cérémonie. On enduisait la planchette avec du beurre afin de la faire brûler plus facilement.

Le travail se transforme en chaleur. — Il y a mille manières d'opérer cette transformation.

On s'échauffe les mains en les frottant vivement l'une sur l'autre, les pieds en *battant la semelle,* le corps en se battant les flancs avec les bras, comme font les cochers de fiacre à Paris.

Voici un grand clou à large tête, que j'enfonce à coups de marteau dans un gros morceau de bois. Tant que le travail du marteau est employé à faire pénétrer le clou dans le bois, il n'y a pas d'échauffement sensible. Dès que le clou est enfoncé, je frappe vivement la tête et aussitôt elle devient brûlante.

Le travail du marteau est ainsi employé à produire de la chaleur, comme quand on bat un morceau de fer à froid sur une enclume; le travail ne peut être employé à faire pénétrer le fer dans l'enclume; le fer se déforme à peine, aussi le travail se transforme immédiatement en chaleur, et le fer s'échauffe très fortement.

De même la scie, la vrille, etc., s'échauffent pendant le travail. De même encore le blé broyé sous la meule produit une farine tellement chaude que, dans les moulins bien montés, une machine spéciale retourne la farine au contact de l'air pour la rafraîchir.

Vous avez peut-être déjà vu le *moyeu* d'une roue prendre feu subitement. Cet accident arrive quand l'essieu est mal graissé. Il se produit un frottement très dur entre l'essieu et sa *boîte,* la graisse s'échauffe assez pour s'enflammer et mettre le feu au bois du moyeu. Une voiture, une brouette, qui *crient* par suite d'un mauvais graissage, dépensent inutilement beaucoup de travail.

Le briquet.—Qui n'a pas vu jaillir les étincelles sous les pieds des chevaux, sous les outils du tailleur de pierres, ou enfin sous la lame du couteau qu'on aiguise à la meule?

C'est à peine si l'on voit encore quelques personnes *battre le briquet;* mais il y a cinquante ans bien des gens continuaient à se servir d'un morceau de *silex* (pierre très dure), sur le tranchant duquel on frappait vivement une tige de fer ou mieux d'acier. Le silex détache une parcelle de fer qui s'échauffe par le choc au point de devenir rouge et de brûler vivement en formant des étincelles. Un morceau *d'amadou* (sorte de champignon séché, très combustible) s'enflamme au contact de ces étincelles.

C'était le procédé usité pour enflammer la poudre dans les anciens *fusils à pierre.*

On voit qu'il est impossible de dire, comme le font certains dictionnaires : *Le briquet est une petite pièce d'acier qui sert à tirer du feu du silex.* Il n'y a pas de feu dans le silex, c'est le fer qui se détache par le choc et vient brûler en formant des étincelles.

Le soleil.—Le feu le plus ardent que nous connaissions, c'est le soleil. Quelles sont les matières en ignition constante dans cet immense foyer qui est un million et quatre cent mille fois aussi gros que la terre, et ne paraît si petit que parce qu'il est éloigné de trente-huit millions de lieues. Malgré cette énorme distance, qu'un train de grande vitesse franchirait à peine en *trois cents cinquante ans,* on a pu constater à la surface du soleil la présence d'une vingtaine de corps assez communs sur notre globe.

Le feu du ciel.—C'est le nom qu'on donne assez souvent à la foudre. On sait produire en petit les effets de la foudre par *l'électricité,* ce qui conduisit Franklin à la découverte du paratonnerre.

Le feu sacré. — Est-il vrai que certaines tribus complètement sauvages et qui habitent des pays torrides ne connaissent pas le feu, n'en éprouvent même pas le besoin? Dans les pays froids la vie serait impossible sans le feu. C'est un grand symbole que celui du feu qu'on a soin d'entretenir dans les temples.

Les combustibles.—On peut faire du feu avec une infinité de matières différentes: bois, charbon, houille, soufre, etc. Les métaux brûlent aussi très bien quand ils sont suffisamment chauffés; le forgeron a grand soin de ne pas *brûler* son fer, et rien de plus facile que de faire brûler, à la flamme d'une bougie, du zinc en feuilles *très minces* ou en fils. Le *magnésium* (métal qui ressemble beaucoup au zinc) produit en brûlant une lumière si vive qu'on s'en sert pour éclairer les endroits obscurs et obtenir des épreuves photographiques. C'est ainsi qu'on photographie les galeries de mines, les intérieurs des grottes, des pyramides d'Égypte, etc.

Toutes les matières qui peuvent brûler se nomment *combustibles.* Le gaz d'éclairage, qui ressemble à l'air et se reconnaît si aisément à son odeur désagréable, est un combustible.

Aucun combustible ne peut brûler sans air. C'est pour cela que la braise s'éteint dans un étouffoir bien fermé, et qu'elle se conserve rouge sous la cendre en brûlant peu à peu à l'aide de l'air qui traverse la cendre.

On active beaucoup la combustion en faisant arriver constamment de l'air sur le combustible au moyen de soufflets dont la forme varie singulièrement, depuis le soufflet d'appartement et celui du forgeron, jusqu'aux puissantes machines soufflantes des usines à fer.

Un corps quelconque, suffisamment chauffé, paraît lumineux dans l'obscurité : telle est une barre de fer rouge; mais cette barre se refroidit en peu de temps, et le métal même encore brûlant cesse d'être visible.

LES ÉLÉMENTS.

Les quatre éléments. — 1° La science a prouvé que *le feu* n'est pas un des *éléments* de la nature, comme le pensaient les anciens.

Ce n'est pas une matière spéciale, distincte des autres; nous venons de voir qu'un corps quelconque peut s'échauffer au point de devenir lumineux, autrement dit *rouge de feu.*

La chaleur et la lumière sont dues à une seule et même cause; et cette cause est un mouvement

vibratoire qui se produit dans l'intérieur des corps.

2° *L'air* n'est point un *élément,* car il est formé de deux corps très différents : 100 litres d'air contiennent 21 litres *d'oxygène* et 79 litres *d'azote.*

3° Il en est de même de *l'eau,* qu'on décompose en *oxygène* et *hydrogène,* comme on peut le faire aisément à l'aide d'un courant électrique.

4° Enfin, la *terre* ne peut en aucune façon être considérée comme un élément. La composition de la terre varie d'un endroit à un autre.

Corps simples et corps composés. — On trouve dans les différentes *terres* et dans les *pierres* de toute nature (autrement dit dans le *règne minéral*), outre les éléments de l'air et de l'eau, plus de *soixante-dix éléments* ou *corps simples.*

Jusqu'à présent, aucun des soixante-dix corps simples étudiés par les chimistes n'a pu être *décomposé,* c'est-à-dire séparé en plusieurs autres.

Parmi tous ces éléments, il n'y en a guère que seize qui soient répandus en grandes masses et forment des parties notables de l'écorce de notre globe.

En voici les noms : *oxygène, hydrogène, azote, carbone, silicium, soufre, chlore, fluor, phosphore, potassium, sodium; calcium, magnésium, aluminium, fer, manganèse.* Les quatre premiers sont ceux qui constituent en majeure partie les animaux et les plantes. Cependant les douze autres corps simples se rencontrent aussi dans le *règne animal* et dans le *règne végétal.*

Enfin, les seize éléments ci-dessus nommés se trouvent aussi dans les *aérolithes* (pierres tombées du ciel), de sorte que tout notre *système planétaire* est probablement constitué comme la terre elle-même.

Les autres éléments sont plus ou moins rares, ou bien ils sont disséminés un peu partout, mais en très petites quantités : tels sont le *brome* et l'*iode,* si utiles à la médecine et à la photographie.

Tous les corps composés résultent de l'union des corps simples, 2 à 2, 3 à 3, etc. Ces *combinaisons* se font suivant des lois très simples établies par la chimie moderne depuis un siècle à peine.

CH.-E. GUIGNET.

ADEN.

I. — STEAMER-POINT.

Quel est le jeune voyageur, peu instruit, qui, partant pour l'Arabie « Heureuse » (le beau nom !), ne doit se figurer qu'il va parcourir un pays plantureux, à végétation tropicale, avec des ruines bibliques, des arbres précieux, et peut-être même trouver çà et là sous ses pieds une perle ou un saphir?

Mais bientôt la torride et pénible traversée de la mer Rouge, malgré tout le confort de nos bateaux, jettera quelques doutes dans son esprit; l'aspect des côtes arides et sablonneuses, les îles désertes et rocailleuses, le déconcerteront; il ne perdra pas espoir pour cela : il voudra rester fidèle quelques instants encore à son idéal; mais voici que l'ancre tombe dans la rade d'Aden, en face d'un roc noir et calciné, sans végétation, sans vie, entouré d'un sable brûlant, avec le désert sans fin pour horizon. Quelle désillusion!

Toute récrimination serait superflue; le plus sage parti est de ne pas laisser voir de désappointement et de prendre plaisir à regarder une nuée de négrillons presque nus, montés dans des pirogues grossières qu'ils manœuvrent avec habileté au moyen d'une pagaie primitive, et qui entourent le navire en criant d'une voix rauque : « A la mer, à la mer! » A peine un voyageur a-t-il jeté à l'eau une pièce de monnaie que tout ce petit peuple noir disparaît comme une troupe de grenouilles, laissant flotter ses embarcations au gré des flots. Au bout de quelques minutes tous remontent à la surface de l'eau, l'un d'eux, le plus adroit, montrant la pièce qu'il a engloutie dans sa bouche, son porte-monnaie ordinaire; puis chaque négrillon regagne son tronc d'arbre, y saute d'un bond, le vide avec son pied comme avec une écope, et regagne le bord à force de rame.

En même temps une bande de juifs aux cheveux bouclés, vêtus d'une lévite crasseuse, viennent essayer de vendre quelques produits du pays, des plumes et des œufs d'autruche ou des bibelots de l'Inde.

Puis voici les charbonniers qui accostent; il est temps de descendre à terre pour fuir la poussière du charbon.

Une embarcation porte les voyageurs sur une plage de sable, devant une douzaine de maisons blanches avec piliers, arcades et varangues aux toits plats, alignées en demi-cercle suivant la courbe du rocher auquel elles s'appuient: ce sont des hôtels et des bazars, c'est *Steamer-Point* (la station des paquebots).

La chaleur est tellement insupportable qu'on entre de suite dans un café pour y chercher l'ombre, et dans les bazars pour s'y munir d'un casque d'aloès et d'une ombrelle. Ainsi équipés, les plus intrépides se dirigent, qui en bourriquet, qui en voiture, vers la ville arabe distante d'environ 7 kilomètres.

Un naturaliste ferait maigre récolte dans la presqu'île : la flore est nulle, la faune est conséquemment aussi pauvre; on ne voit que des sauterelles, des papillons et des vautours, employés auxiliaires de la salubrité; mais dans les habitations le moustique prospère, le cancrelat règne, et aussi les scorpions, les rats et quelques serpents.

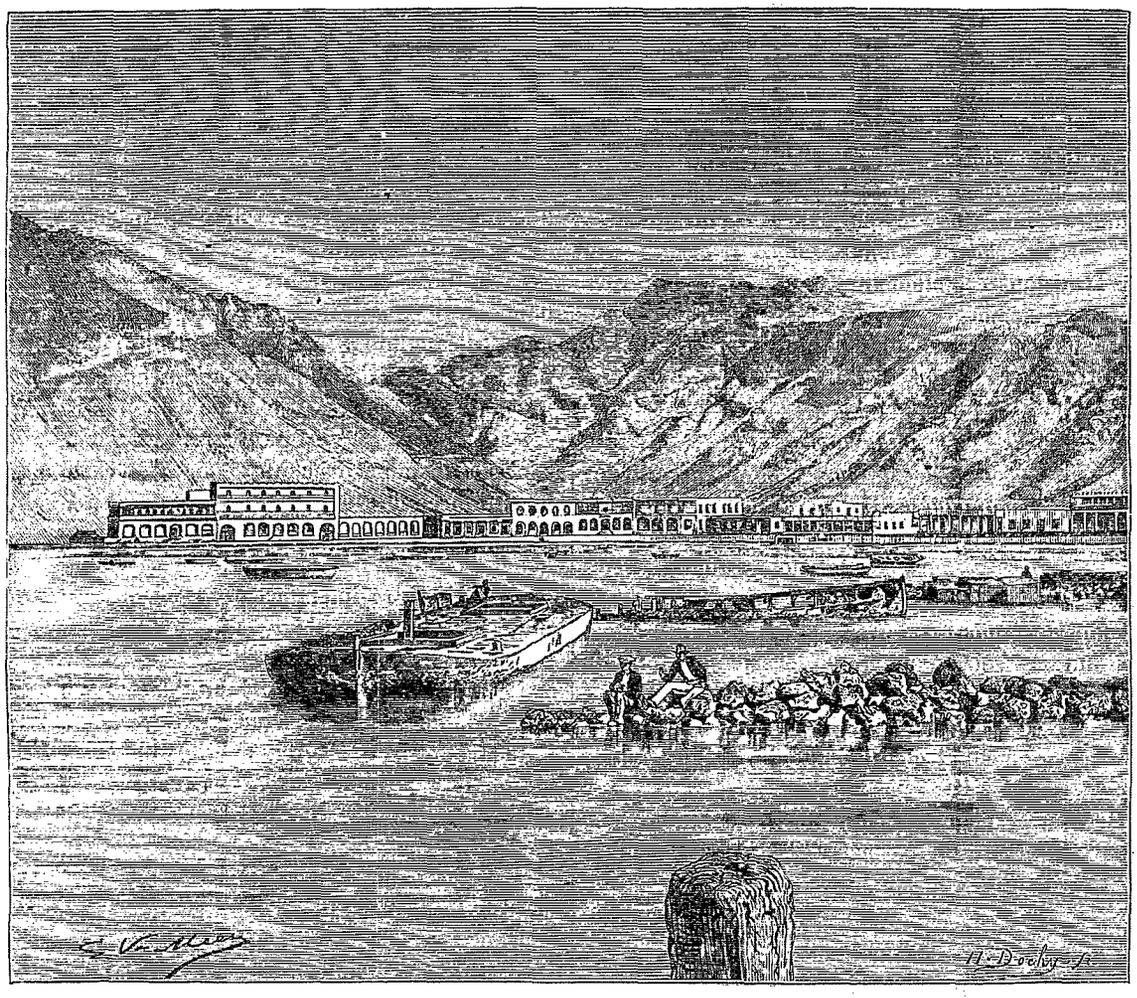
A la mer, au contraire, la vie abonde, les poissons foisonnent; les huîtres, les moules, semblent se disputer la place sur les rochers.

Le mouvement du port est considérable, moins

par son commerce local (café, défenses d'éléphant, gomme, encens, plumes) que par la nécessité où tout navire sortant de la mer Rouge est de venir renouveler sa provision de charbon. La plage est couverte de monticules de briquettes, peints en blanc pour que l'ardeur du soleil ne détermine pas une combustion spontanée du charbon.

Chaque voyageur, fatigué de son excursion, baigné de sueur, regagne le navire avec satisfaction; là seulement on respire, et, du reste, le coup d'œil de cette rade immense, semée de nombreux bateaux à vapeur, est une agréable compensation à tous les ennuis de la journée.

Si l'heure du départ coïncide avec la fin du jour, on voit le soleil disparaître derrière les aiguilles volcaniques et en découper les fines silhouettes sur un fond d'or étincelant.



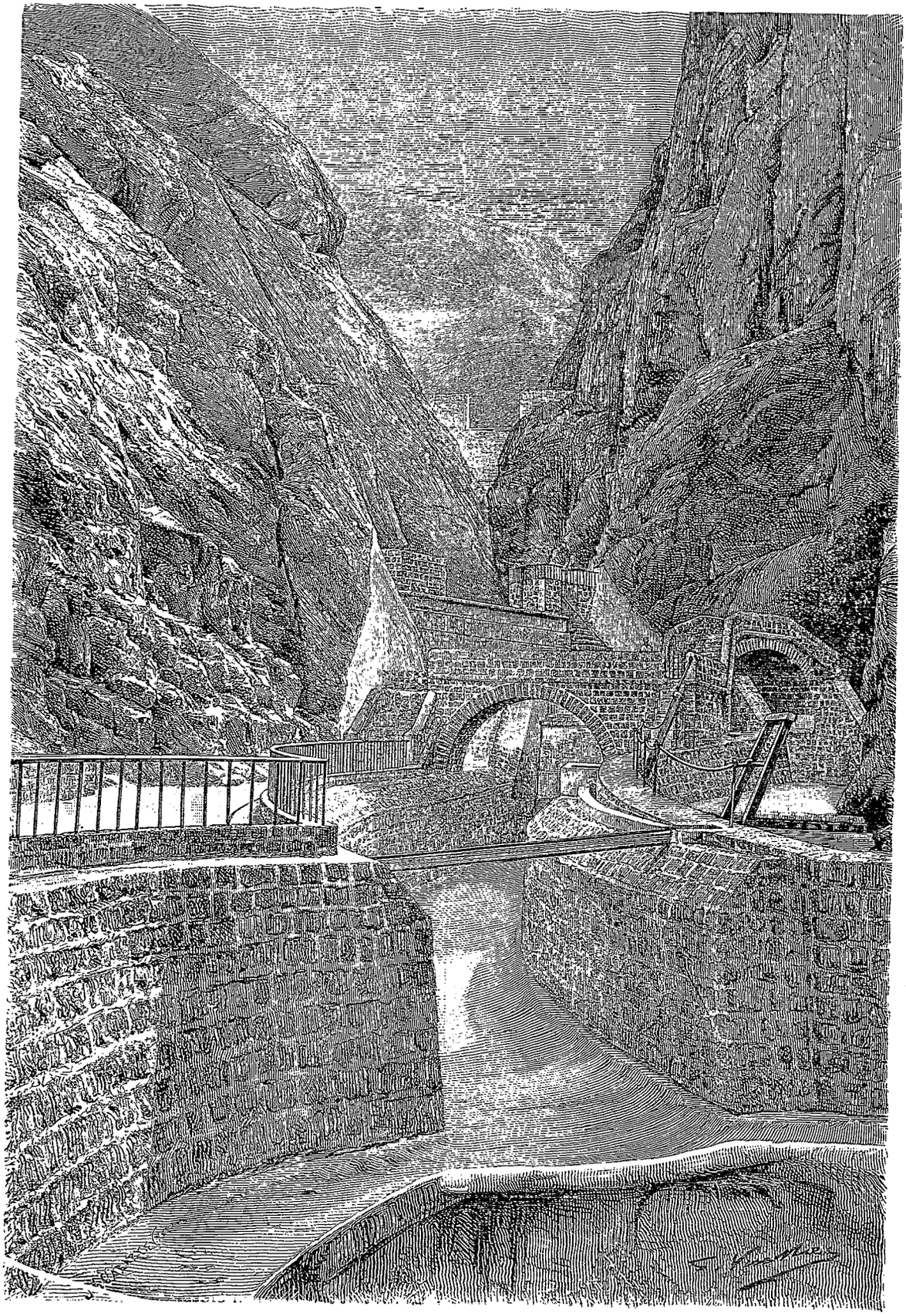
Aden. — La Station des paquebots (*Steamer-Point*).

II. — LES CITERNES D'ADEN.

Aden, le Gibraltar de l'océan Indien, n'est pas moins célèbre par ses antiques citernes que par ses formidables fortifications. Citernes et fortifications ont la même origine volcanique; elles sont l'œuvre de la nature; l'art des ingénieurs n'y joue qu'un rôle secondaire d'amélioration et de perfectionnement.

La conformation physique du pays a dû désigner, dès les temps anciens, cet emplacement comme un entrepôt commercial important. La ville est bâtie dans un ancien cratère; les déjections volcaniques forment une enceinte cyclopéenne dont les sommets ont jusqu'à 300 mètres d'altitude. Ces hauteurs, hérissées d'énormes canons, en font une place imprenable.

Dans une de ces gigantesques falaises, une gorge sauvage, aux pentes escarpées, étranglée en différents points, constitue des bassins naturels que de solides barrages viennent compléter. A la partie inférieure, des travaux, vraiment remarquables et de date récente, ont ajouté de nouveaux réservoirs aux citernes primitives. Des chemins habilement ménagés, des ponts, des escaliers, permettent aux visiteurs de parcourir sans danger ce dédale de réservoirs et d'admirer l'éblouissante blancheur de leurs parois, qui forme une opposition violente au ton noirâtre de la lave. Mais, hélas! l'eau fait souvent défaut; seuls, les voyageurs nés sous une heureuse étoile ont la chance d'en rencontrer; pour mon compte, j'avoue avoir eu une fois cette bonne fortune : j'ai vu de l'eau dans les citernes, dans la



Aden. — Les Citernes. — Dessin de G. Vuillier.

plus élevée seulement, et je déclare n'avoir pas eu la tentation d'y goûter; elle est verte, marécageuse, peuplée d'algues qui pullulent en quelques jours. Les porteurs d'eau y descendent jusqu'à mi-jambe et emplissent, avec un entonnoir de cuir, leurs outres en peau de bouc qu'ils portent derrière leur dos avec une courroie. Ce récipient communique à son contenu une odeur insupportable.

On voit que, malgré ces immenses réservoirs, l'eau douce est un objet de luxe à Aden; elle serait même introuvable si de puissants appareils, installés dans des bateaux (appelés bateaux-citernes), ne venaient combler le déficit céleste en transformant l'eau salée en eau douce. Il ne pleut guère, en effet, dans ce pays aride; ce phénomène, si commun chez nous, ne se reproduit là-bas que tous les deux ou trois ans. Il est vrai qu'alors les citernes s'emplissent tout à coup, et c'est une véritable pluie d'or qui tombe dans les caisses du gouvernement, car elles contiennent quarante millions de litres d'eau, et notez que l'eau coûte dans le pays jusqu'à 10 centimes le litre : c'est un joli denier. En échange de ces libéralités, la ville entretient les citernes dans un état de blancheur immaculée, au moyen d'un badigeonnage à la chaux; elle pousse même la coquetterie jusqu'à les décorer d'un essai de jardin : une rangée de caisses bien alignées contiennent quelques squelettes d'arbustes; seul, un petit massif central de chamærops, d'opuntias, végète et donne un peu de verdure, mais pas d'ombrage : on n'a que l'ombre des rochers. Les plantes des tropiques elles-mêmes ne peuvent vivre en cet endroit, faute de l'élément indispensable, l'humidité. Autrement la chaleur ne leur manque pas; le thermomètre marque souvent 40 degrés à l'ombre et ne descend guère au-dessous de 27 degrés, et alors les indigènes grelottent et se plaignent de la fraîcheur, ce qui prouve qu'ici-bas tout est relatif.

Lecteurs, croyez-moi, contentez-vous de la fidèle illustration de notre habile dessinateur, et ne cherchez pas à la contrôler par vous-mêmes; il vous en cuirait.

Dr E. T.

Nos Forces.

Nous avons toujours plus de pouvoir que nous ne croyons, pourvu que nous ne cessions pas d'exercer nos forces, pourvu que l'enthousiasme allume le feu, que l'imagination l'entretienne, et que la vie nous semble fade et morne dès que nous ne sentons plus en nous cette chaleur vivifiante.

La force des passions nobles peut seule contrebalancer en nous la force de la paresse et de l'inertie, nous arracher au repos et à la stupidité vers laquelle nous gravitons sans cesse, et nous douer enfin de cette continuité d'attention à laquelle est attachée la supériorité du talent.

ZIMMERMANN.

SUR LA NOBLESSE.

M. le baron avait une généalogie très respectable. Je suis désolé de ne pas être en mesure d'énumérer tous les ancêtres qu'il avait, mais je dis qu'il en avait beaucoup plus que tous les gentilshommes de son temps, et je regrette seulement qu'il n'ait pas vécu du nôtre, parce qu'il en aurait eu encore davantage. C'est une circonstance très fâcheuse pour les grands hommes des siècles passés, qu'ils soient venus au monde sitôt, parce qu'un individu qui est né il y a trois ou quatre cents ans ne peut pas raisonnablement s'attendre à avoir autant de parents que s'il était né de nos jours. Un de nos contemporains, quel qu'il soit, même de l'espèce la plus vulgaire, peut avoir un arbre généalogique plus étendu que le noble le plus noble d'alors, et je regarde cela comme une grande injustice. (1)

DICKENS.

MAITRE PIZZONI.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 2, 22, 38, 58 et 70.

VII

Si le maître de chapelle n'était point passé par là, au retour d'un voyage qu'il venait de faire, et si le nom de Pizzoni, crié par Tonio dans sa détresse, n'eût pas attiré son attention, l'enfant aurait bien pu mourir de froid et de faim sur le chemin de Naples; car, à l'heure où il reprenait la route de Salzbourg, on ne s'était pas encore occupé de courir après lui. La nuit où il s'était enfui, maître Pizzoni était un peu souffrant; il s'était pourtant levé à son heure ordinaire, mais en ouvrant la porte de sa chambre pour appeler Frantz, il avait senti la tête lui tourner, et il était tombé tout de son long. Frantz était accouru, avait appelé des voisins, remis son maître au lit, envoyé chercher le médecin; et il s'était passé du temps avant qu'on s'aperçût de l'absence de Tonio. Et quand on s'en était aperçu, on avait bien eu autre chose à faire que de se mettre à sa poursuite. A quoi bon, d'ailleurs? S'il était parti, c'est que cela lui convenait. Maître Pizzoni était malade, très malade; peut-être qu'il allait mourir. Dans ce cas-là, qui est-ce qui se chargerait du petit Italien? Tout était pour le mieux ainsi, certainement!

Maître Pizzoni était bien malade, mais il ne devait pas en mourir; le jour même où Tonio repentant reprenait le chemin de Salzbourg, il retrouva la parole, et le premier usage qu'il en fit fut de dire : « Où est Tonio? »

Frantz fut bien embarrassé. Mais il eut beau retarder sa réponse, prendre des biais, tergiverser, il lui fallut toujours finir par apprendre à maître Pizzoni la fuite de son élève.

Maître Pizzoni fut atterré.

— Parti! il m'a quitté, malade!

— Oh! non, Monsieur, se hâta de dire l'honnête

(1) Le véritable honneur d'une famille n'est pas dans l'ancienneté du nom, mais bien dans le souvenir des grandes vertus d'un ancêtre, à quelque génération qu'il ait appartenu. C'est là un héritage précieux, si l'on sait en faire un bon usage. DELRIEU.

Frantz ; il ne savait pas... il s'est sauvé la nuit, je ne sais pas à quelle heure...

— Mais on le cherche, n'est-ce pas? vous êtes allé à la police?

— Monsieur était si malade... je ne pouvais pas quitter monsieur...

— Oh! Frantz!... Allez-y tout de suite; il faut qu'on le retrouve : il n'a pas dû faire beaucoup de chemin... Pauvre enfant! il s'est enfui! je le rendais donc malheureux? C'est ma faute, sans doute; je m'y suis mal pris... j'étais trop pressé de le faire travailler. J'aurais dû d'abord le rendre heureux, me faire aimer de lui... Oh! si on le retrouve, je saurai bien le garder!

Ce ne fut point la police qui retrouva le fugitif : ce soir-là même, entre onze heures et minuit, une voiture s'arrêta devant la porte, et Stumberg en descendit, chargé de Tonio, qu'il apporta jusque dans la chambre de maître Pizzoni.

— Voilà l'enfant prodigue! dit-il; Frantz n'a qu'à tuer le veau gras, le petit fera honneur à sa cuisine. Il dévorait, ce soir, à l'auberge : il paraît qu'il n'avait rien mangé depuis le matin.

Maître Pizzoni avait ouvert ses bras, où Tonio s'était jeté en pleurant.

— Pourquoi m'as-tu quitté? lui dit-il d'un ton de doux reproche, en caressant ses cheveux.

— Je voulais revoir Naples... mais je ne veux plus! répondit l'enfant confus.

— Tu la reverras, enfant! c'est moi qui t'y conduirai. Tu la reverras quand tu sauras jouer du violon; tu joueras sur un beau Stradivarius, dans cette salle où tu m'as entendu pour la première fois... Et les princesses te jetteront des fleurs, et la salle entière acclamera ton nom! Travaille, pour hâter ce beau jour!

— Je travaillerai, maître, et je ne vous quitterai plus... Je croyais que j'aimais Naples plus que vous, mais je sais à présent que c'est vous que j'aime plus que tout... Pardonnez-moi!

Le retour de Tonio aida à la guérison de son maître, qui acheva sa convalescence pendant que l'enfant se remettait de sa foulure. Ce temps ne fut pas perdu : maître Pizzoni, jaloux de conquérir jusqu'au fond le cœur de Tonio, devint tout à fait paternel pour lui, se prêtant à ses jeux, le faisant causer, l'encourageant, le mettant en confiance. Et quand ils furent guéris tous deux, Tonio ne voyait plus dans Naples que le théâtre de ses futurs triomphes : il aurait rougi d'y retourner en mendiant.

Son équipée avait opéré en lui une transformation complète : elle l'avait converti à la civilisation. Non que la besogne ne fût pas accomplie plus d'à moitié; seulement Tonio ne s'en rendait pas compte, et voyait de bonne foi le suprême bonheur dans la vie de lazzarone qu'il avait menée douze ans. Il ne savait pas lui-même à quel point un bon lit, une bonne table, quelque monnaie en poche pour ses fantaisies, des vêtements souples et propres sur le corps et des souliers aux pieds, lui étaient devenus nécessaires. Le bien-être a vite fait de pervertir un sauvage. Il faut ajouter aussi que Tonio sentit profondément, dès qu'il en fut privé, le prix de l'affection de maître Pizzoni, et que son pauvre petit violon du temps jadis lui inspira un profond dédain. Non, il ne pouvait plus être heureux dans son ancienne vie : en avant donc vers la vie nouvelle!

Il travailla, travailla sans relâche, ne perdant pas un mot des leçons du maître, l'écoutant avec tout ce qu'il avait d'attention et mettant son énergique petite volonté à s'approprier toutes les ressources de son instrument. A quatorze ans, Tonio promettait déjà un habile virtuose; à quinze, il se jouait de toutes les difficultés; et quand Pizzoni ravi lui prenait la tête dans ses deux mains et l'embrassait en disant : « Bravo, Tonio! il dépassera son vieux maître! » le jeune garçon, les yeux brillants d'orgueil, lui demandait : « Maître, irons-nous bientôt à Naples? » Mais Andrès Pizzoni fronçait les sourcils et secouait la tête. « Ton horloge avance, *Tonino mio!* est-ce que par hasard tu te croirais déjà un artiste? Tu as encore du chemin à faire avant d'arriver! Travaille : ce n'est pas moi qui te permettrai de duper le public, et d'escamoter la gloire avant d'avoir du talent! » Le vieillard parlait avec un accent si railleur, si acerbe et si méprisant, que Tonio en frissonnait. Puis, pour montrer à son élève combien il était encore éloigné du but, il prenait son violon et jouait; et Tonio, confus, baissait la tête et se disait qu'en effet le temps n'était pas encore venu pour lui de retourner à Naples.

Il se passa encore une année. Tonio avait seize ans; il n'était pas très grand, mais sa taille mince et bien proportionnée le faisait paraître plus grand qu'il n'était; ses grands yeux noirs, moins brillants qu'autrefois, depuis que le soleil de Naples ne s'y mirait plus, avaient pris un regard velouté qui plaisait aux femmes; les plus fières baronnes, les conseillères les plus hautement honorées, complimentaient maître Pizzoni sur la beauté de son élève, sur son teint d'un blanc mat que relevait une moustache naissante, sur sa bouche vermeille et nettement dessinée, sur la forêt de boucles noires qui couronnaient son front. « On dit qu'il a tant de talent! ajoutaient-elles : quand donc nous le ferez-vous entendre? — Quand il jouera mieux que moi », répondait invariablement le vieux Pizzoni. Et il restait soucieux : on le contrariait visiblement en lui parlant de faire jouer Tonio. Quelquefois des indiscrets insistaient, alléguant la nécessité de l'habituer à paraître devant le public : alors maître Pizzoni haussait les épaules et se fâchait tout à fait. « Le public! le public! Il le connaît, le public, puisque je l'emmène partout avec moi! Il a le temps de voir les belles dames, les gros bourgeois, les hauts dignitaires; il peut s'exercer à distinguer les vrais amateurs de musique des gens qui font les dilettanti, parce que c'est bien porté; ceux qui écoutent en silence, pâles d'émotion, l'artiste qui joue avec son âme, de ceux qui applaudissent

bruyamment le virtuose qui ne joue qu'avec ses doigts. Son expérience sera faite le jour où il paraîtra en public pour son compte ; et alors, comme il sera sûr de lui-même, il n'aura pas peur ! Vous ne l'entendrez que ce jour-là ! »

Dans toutes les villes, il y a toujours bon nombre de gens qui n'ont rien à faire, et qui pour passer le temps s'occupent de leur prochain. Il s'était fait dans Salzbourg toute une légende sur Andrès Pizzoni et le jeune Napolitain. On assurait que pour produire un artiste, l'artiste idéal, but de ses rêves, maître Pizzoni avait créé de toutes pièces un système d'éducation tout particulier ; qu'il avait opéré un triage dans les connaissances humaines, jugeant les unes inutiles, les autres profitables pour le talent de son élève; on ajoutait même qu'il le nourrissait de certains mets où les végétaux jouaient le principal rôle. Ceci était complètement faux, et maître Pizzoni n'était nullement végétarien, ni en théorie ni en pratique. Il ne connaissait pas assez les auteurs latins pour dire : « Mens sana in cor» pore sano » ; mais il n'était jamais plus content que quand Tonio, après s'être bien fatigué au travail, faisait honneur au rôti qu'il arrosait de bon vin. « Bravo, Tonio ! disait-il en riant : bien travailler donne de l'appétit, et bien manger donne des forces pour travailler. L'âme est au-dessus, très au-dessus de la bête ; mais pour que l'âme soit vaillante, il est bon que la bête se porte bien. » Tonio trouvait ces théories excellentes.

Il ne se plaignait pas non plus du système d'instruction que le vieux Pizzoni lui appliquait. Là, les bavards avaient raison : l'artiste avait retiré son élève des écoles publiques sitôt qu'il avait possédé les éléments des sciences nécessaires, et cela d'après un plan parfaitement déterminé. « On ne peut pas tout savoir, pensait-il ; chacun doit donc se borner à apprendre ce qui doit lui servir. Un artiste doit surtout élever son âme et développer son imagination. Que ferait-il des sciences où l'on est obligé d'aligner des chiffres à l'infini et d'exécuter des calculs où la tête se perd ? Qu'a-t-il besoin de savoir tout ce qu'il y a dans une goutte d'eau ? Qu'il écoute la voix des ruisseaux, celle des sources et celle de la grande mer ; qu'il se laisse ravir par les harmonies du vent, au lieu d'apprendre combien il parcourt de lieues en une minute ; qu'il épanouisse son cœur en contemplant les fleurs des champs et la verdure des forêts, au lieu de dessécher des plantes entre des feuilles de papier ; qu'il admire la beauté du ciel étoilé, et que son âme cherche au delà de ces mondes errants celui qui leur a tracé leur route, cela vaudra mieux pour lui que de calculer leurs révolutions. » Et Andrès Pizzoni, laissant l'arithmétique aux banquiers, n'avait fait enseigner à Tonio que ce qu'il lui faudrait de calcul pour ses petites affaires particulières ; point de chimie du tout, et guère plus de physique ; la partie pittoresque de la géographie, et tout juste assez de grammaire pour pouvoir répondre aux lettres qu'il recevrait. Mais le jeune homme savait par cœur les œuvres des grands poètes ; il connaissait la vie des grands hommes de tous les pays, surtout de ceux qui avaient laissé dans l'histoire une trace bienfaisante. Maître Pizzoni ne reculait pas devant la fatigue et la dépense d'un voyage pour mener Tonio voir un tableau ou une statue qui devait, disait-il, lui inspirer de hautes pensées. Il ne lui disait plus autant : « Travaille ! brave la fatigue, passe des heures, et des heures encore, à te débattre dans les difficultés ; tu n'es pas encore maître de ton instrument, la lutte continue entre toi et lui. Travaille sans relâche, jusqu'à ce que tu sois vainqueur. » Mais il lui disait : « Chasse de ton cœur toute pensée mauvaise ; n'entretiens ton esprit que d'idées nobles et saines ; élève ton âme vers les hauteurs sublimes où rayonne le beau idéal ; sois bon, sois généreux, dédaigne tout ce qui est vil : on n'est un grand artiste qu'à condition d'avoir un grand cœur ! »

Tonio écoutait ; il comprenait en partie les conseils de son maître, et il s'appliquait à les suivre, autant qu'il était en lui. Mais les philosophes et les moralistes auront beau échafauder des systèmes d'éducation, ils ne viendront jamais à bout de poser le faîte de leur château de cartes. Et la raison en est bien simple : on élève un être humain, c'est-à-dire qu'on l'habitue à penser et à agir selon certains principes, jusqu'au jour où il est devenu capable de penser par lui-même. A partir de ce jour, c'est lui-même qui travaille à son éducation. Parmi vos principes, il en choisit quelques-uns qui lui conviennent ou qui s'imposent à son esprit ; il en découvre, il en invente d'autres dont vous ne lui aviez jamais parlé, et, par un travail intérieur où vous ne pouvez pas le suivre, le voilà qui accomplit ou qui détruit votre œuvre sans que vous y puissiez rien. Qu'il devienne ange ou démon, ce ne sera pas votre faute : c'est lui qui se sera fait ainsi. La vraie éducation, l'éducation définitive, est celle qu'on se donne à soi-même.

A suivre. Mme J. Colomb.

LA PREMIÈRE MONNAIE OFFICIELLE

FRAPPÉE AUX ÉTATS-UNIS.

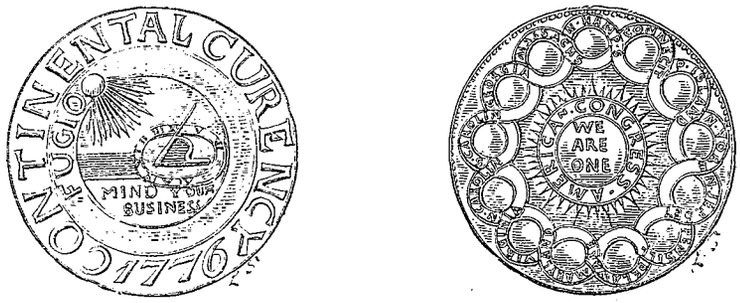
1776

Sur cette monnaie sont gravés les mots *Continental currency* (Circulation continentale). Au milieu est un cadran solaire où les heures sont marquées en chiffres romains, de sept heures du matin à six heures du soir. A côté du soleil, on lit le mot *Fugio* (Je fuis), et au-dessous, la légende *Mind your business* (Songez à votre affaire), recommandation singulièrement caractéristique.

Au revers, les treize noms des premiers États unis sont inscrits sur un ruban qui se déroule en se contournant. Les légendes centrales sont : *American Congress : We are one* (Nous sommes un). Les

treize noms gravés, quelques-uns en abrégé, sont : Hampshire, Connecticut, Rhode-Island, New-York, New-Jersey, Pensylvanie, Delaware, Maryland, Virginie, Caroline du Nord, Caroline du Sud, Géorgie, Massachusetts.

Avant cette monnaie, mise en circulation par ordre du Congrès après l'union, il y avait eu plusieurs monnaies particulières dans les colonies. On croit que la plus ancienne avait été frappée en 1612, par la compagnie de la Virginie, aux îles



Première monnaie officielle des États-Unis.

Summers, appelées aujourd'hui Bermudes. La pièce était en bronze, avec la légende : « Iles Summers », et portait à la face un porc, en mémoire des nombreux animaux de cette espèce que trouvèrent les colons lors de leur arrivée : on voyait, au revers, un navire sous voiles faisant feu d'un canon. (1)

Une autre pièce avait été frappée, dans le Massachusetts, en 1652.

Le Connecticut, le Vermont et le New-Jersey établirent des hôtels des monnaies et émirent quelques pièces au commencement de l'ère républicaine; ils continuèrent à exercer ce privilège, concurremment avec le gouvernement fédéral, de 1776 à 1787.

ÉD. CH.

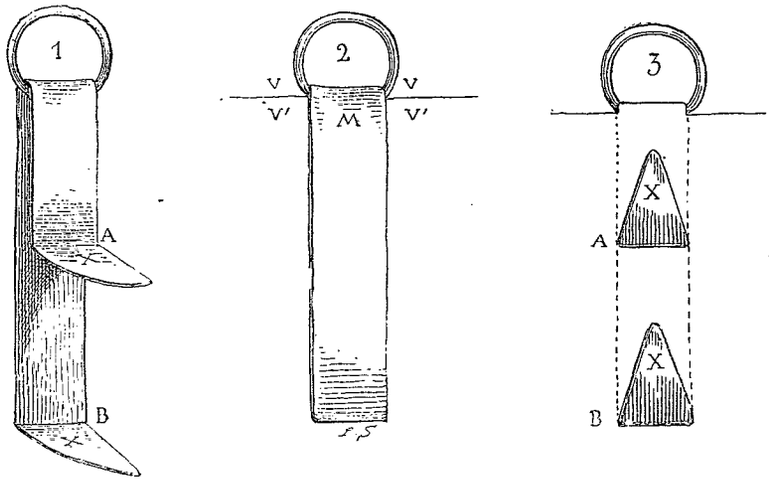
(1) John Bigelow, *les États-Unis d'Amérique en 1863.*

SUR LES ENCADREMENTS.

Nous avons reçu la lettre suivante :

Monsieur le Rédacteur,

L'auteur des articles intitulés *l'Art chez soi* (1) conseille, au sujet des encadrements, l'emploi d'un



anneau retenu par un ruban ou une attache croisée et fixée avec un papier collé. Ce moyen ne paraît pas offrir toute la solidité désirable. Le sous-verre peut tomber lorsque l'humidité, agissant sur la colle, altère le papier.

Il semble préférable de faire usage d'un anneau engagé dans une lamelle de fer-blanc dont les deux bouts sont recourbés et forment *crochet* sur le carton.

Avant de s'occuper du papier qui devra servir à envelopper le verre, on fixe le crochet sur le carton. On présente le petit appareil au milieu précis, et en pratiquant au carton une entaille aux points A et B, on y fait passer les crochets X, lesquels sont maintenus aplatis contre le carton par un léger coup de marteau.

On a échancré, avec le ciseau, le papier aux angles, on l'a coupé à la marge non rabattue aux points V V, on rabat et on colle les marges à droite et à gauche de l'anneau V' V', et la partie du pa-

(1) Voyez les Tables.

pier qui reste est alors passée dans l'anneau et vient recouvrir l'espace M, que l'on achève de dissimuler, si l'on veut, avec le papier tailladé à l'un des angles du carton. (1)

LA LITTÉRATURE ANCIENNE.

Les Chefs-d'Œuvre perdus.

On entend dire quelquefois que parmi les ouvrages de l'esprit ceux-là seuls ont survécu qui en étaient dignes, et que le hasard ou les injustices du goût public n'ont jamais pu condamner un livre de génie à disparaître sans retour.

Cette maxime est vraie si on l'applique aux temps qui ont suivi l'invention de l'imprimerie. Il est impossible qu'une belle œuvre, dont un grand nombre d'exemplaires, sortis de la même presse, ont été répandus dans le monde entier, se perde sans laisser de traces; à supposer même qu'on en méconnaisse le mérite au début, il sera toujours facile, à qui voudra en prendre la défense, de la retrouver dans les bibliothèques et de la reproduire à profusion : on a des exemples de ces réparations tardives accordées par la postérité à d'augustes mémoires.

Mais dans l'antiquité il en était autrement. Quand un auteur avait livré son manuscrit à un libraire, celui-ci le faisait dicter à plusieurs copistes à la fois ; c'était un travail énorme. Il faut ajouter que le papyrus coûtait fort cher ; on a calculé qu'au temps de Thucydide la feuille valait 500 fois le prix actuel d'une feuille de papier couronne. On comprend dès lors que les livres devaient être infiniment plus rares qu'aujourd'hui; ils ne pouvaient trouver place que dans les bibliothèques des villes ou des riches particuliers.

Après la chute de l'empire romain les chances de destruction s'accrurent encore pour les chefs-d'œuvre de l'antiquité classique. Un certain nombre avaient été écrits sur parchemin, matière plus résistante; ce furent les plus exposés : quand l'Égypte, qui fournissait presque seule aux besoins de la librairie, eut été conquise par les Arabes, il se fit tout à coup une grande disette de papier en Occident; on prit alors les anciens rouleaux de parchemin, on les gratta et on les couvrit d'écrits nouveaux. Cette fatale invention porta le ravage dans les bibliothèques des contrées que nous appelons le monde ancien, monde bien étroit si on le compare à celui sur lequel se répandent aujourd'hui nos publications.

Une énumération des ouvrages de l'antiquité que nous avons perdus demanderait plusieurs volumes.

Si par littérature on entend l'ensemble de tous les écrits d'une même langue, à quelque genre qu'ils appartiennent, et quel qu'en soit le mérite, on peut affirmer que nous n'avons conservé des littératures grecque et romaine qu'une très faible partie. Si, au contraire, par ce mot, on exclut les ouvrages qui n'intéressent que les sciences, et si on désigne uniquement un choix d'ouvrages qui se distinguent dans le domaine de la poésie et de l'éloquence par la profondeur de la pensée et la perfection de la forme, la proportion de nos pertes est plus faible, mais elle est encore trop forte; à supposer qu'on eût demandé aux anciens de dresser eux-mêmes la liste de ce qu'ils auraient voulu léguer à la postérité en se bornant à l'excellent, il n'est pas douteux qu'ils l'eussent faite beaucoup plus longue que ne l'est celle des chefs-d'œuvre qui nous restent d'eux.

Nous n'avons conservé que le quart d'Euripide et d'Aristophane; nous n'avons pas la dixième partie d'Eschyle; l'œuvre de Sophocle a été encore plus maltraitée par le temps. Il est vrai que la réputation de Corneille ne serait pas amoindrie si ses pièces les moins heureuses venaient à disparaître. Mais les œuvres des maîtres de la scène attique qui ne nous sont point parvenues étaient bien supérieures à celles de notre grand tragique qu'on a écartées du répertoire. Elles ont été jouées, citées et imitées, jusqu'à la fin des temps antiques.

Nous n'avons de Ménandre que des lambeaux ; cependant la comédie de mœurs, que Molière a empruntée aux Latins, procède directement de Ménandre ; Aristophane, dont il subiste onze pièces entières, n'a pas eu à beaucoup près sur le développement de l'art dramatique la même influence que son successeur, dont nous n'avons que les membres épars. Il n'y a pas d'exemple qui prouve mieux à quel point le sort s'est montré injuste et capricieux envers les chefs-d'œuvre des Grecs.

Que dire de leur poésie lyrique? Elle est représentée pour nous par les *Odes triomphales* de Pindare. Mais où sont ses grandes compositions religieuses, ses dithyrambes, enfin les trois quarts de ses titres de gloire? Où sont les vers sublimes, mordants ou gracieux d'Archiloque, d'Alcée, de Sapho, de Stésichore, de Simonide, de tous ces maîtres fameux qui ont formé Horace, dont il s'est dit l'humble disciple quand il ne les a pas trouvés trop grands pour être imités ?

Dans la prose, que ne donnerions-nous pas pour pouvoir lire ce qui nous manque des ouvrages d'Aristote et de Théophraste?

Nous avons peut-être moins de pertes à déplorer dans la littérature des Romains, si nous nous en tenons aux chefs-d'œuvre. Il ne faut pas oublier néanmoins que leur tragédie ne nous est guère connue que par des productions de décadence, celles de Sénèque. Les traités de Cicéron *Sur la gloire* et *Sur les vertus* ne sont pas parvenus jusqu'à nous. Nous n'avons que le quart du grand ouvrage historique de Tite-Live, et la moitié de ceux de Tacite.

Fort heureusement, rien ne prouve que nous devions renoncer à l'espoir de retrouver un jour

(1) M. Léon Alègre, à Bagnols.

tant de richesses Il y a dans le destin des livres des aventures singulières un exemplaire unique du traité de Cicéron *Sur la gloire*, que Pétrarque avait eu entre les mains, a disparu avant l'invention de l'imprimerie; l'histoire des *Orateurs illustres*, par le même auteur, ne nous a été conservée que grâce à des copies prises au quinzième siècle sur un manuscrit, qui s'est égaré aussitôt après; il s'en est fallu de très peu que ce traité eût le même sort que le précédent.

Ce que le hasard nous a ravi, le hasard peut nous le rendre.

Les recherches des érudits, qui se sont donné pour tâche de retrouver les textes perdus de l'antiquité classique, ont commencé avec la renaissance; mais il y a eu depuis des périodes de ralentissement dans cette œuvre généreuse, et il s'en faut de beaucoup qu'elle puisse être considérée comme finie. Les résultats obtenus, dans ce siècle même, sont au contraire tout à fait propres à aiguillonner la curiosité des savants et à encourager leur zèle.

En 1822, Angelo Mai a découvert sur un manuscrit du Vatican, qui avait été gratté au moyen âge (*palimpseste*) une partie de la *République* de Cicéron. A peu près à la même époque, il publiait pour la première fois les *Lettres* de Fronton à Marc-Aurèle; elles n'ont rien d'un chef-d'œuvre, mais la lecture en est intéressante.

En 1886, quelques fragments des *Histoires* de Salluste ont été rendus à la lumière d'après un palimpseste d'Orléans.

On peut juger par là de ce que recèle la poudre des bibliothèques. Elles ne sont pas cependant l'unique source d'où peuvent sortir les ouvrages anciens que nous regrettons. Les Égyptiens avaient l'usage d'enfermer dans les tombes des livres et des papiers de toutes sortes; ils étaient persuadés qu'ils procuraient ainsi à l'âme du mort les distractions qu'il avait aimées pendant sa vie. Cette idée s'est perpétuée très longtemps en Égypte, malgré les changements politiques et les mélanges de races qui s'y sont produits depuis la conquête d'Alexandre. Les tombes grecques et romaines qu'on y découvre contiennent, aussi bien que les autres, des textes rédigés dans la langue du défunt; et comme Alexandrie a été un des foyers les plus brillants de la science grecque, ces textes sont quelquefois d'un grand prix.

C'est ainsi qu'en 1847 on a recouvré d'admirables discours de l'orateur Hypéride, le rival de Démosthène; en 1855, des morceaux d'Alcman, poète lyrique contemporain d'Alcée et de Sapho; en 1879, des vers inédits d'Eschyle et d'Euripide. Depuis une dizaine d'années, on a tiré de Medinet-el-Fayoum plusieurs milliers de papyrus, dont la plus grande partie ont été acquis par l'Autriche et par la Prusse. Dans le nombre on signale un fragment de la *Politique des Athéniens* d'Aristote et une dissertation esthétique qui provient de l'enseignement du même philosophe.

Enfin nous pouvons beaucoup attendre des villes anciennes qui ont été ensevelies sous la lave du Vésuve. En 1753, on a retiré des ruines d'Herculanum une véritable bibliothèque de papyrus; le déchiffrement n'en est pas encore terminé; on imagine sans peine quelles précautions il faut prendre pour ne pas anéantir ces rouleaux calcinés et vieux de plus de dix-huit cents ans. Jusqu'ici on n'y a lu que des ouvrages assez médiocres; ce sont surtout des traités de philosophie épicurienne. Mais peut-être le reste de la collection a-t-il plus de valeur, et rien ne dit qu'à Herculanum on ne découvrira pas quelque jour d'autres bibliothèques mieux composées.

G. L.

TRIVIALITÉ.

Ceux qui ont du goût pour les plaisanteries triviales se plaisent à le décorer du nom d'esprit gaulois, ce qui doit s'entendre plutôt de libertés de langage familières peut-être à certaines époques du moyen âge; aucun érudit ne saurait dire ce qu'ont été les conversations entre Gaulois ou Celtes.

Les mêmes personnes qui aiment beaucoup le gros rire, les plaisanteries risquées, s'autorisent de l'exemple de quelques écrivains supérieurs; elles citeront volontiers Rabelais, dont l'œuvre puissante abonde en grossièretés et en ordures qui écartent d'elles les lectrices et plus de lecteurs qu'on ne saurait le croire. En vain on leur fait observer que ce qui perpétue très justement la renommée de ces grands auteurs, ce ne sont nullement leurs licences répugnantes, mais des qualités réellement supérieures, une forte raison, de justes et profondes observations de la vie humaine, une imagination féconde, une vive ingéniosité, et enfin une verve comique, mais souvent déplaisante, qui n'aurait eu nullement besoin de descendre aussi bas.

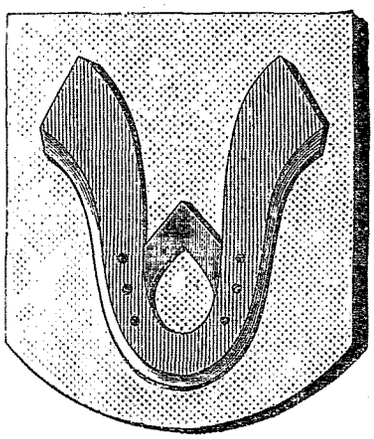
On accordera bien qu'on peut rire très franchement et amplement en très bonne compagnie. Cervantes n'est pas grossier; Molière, à part quelques mots à effacer, ne l'est pas. Il y a du vrai comique, par exemple, dans la Bruyère, Mme de Sévigné et beaucoup d'autres dont le rire est sain et ne fait honte à personne.

Il est singulier que l'on ne sente pas combien le mauvais goût, qui se complaît dans les étages inférieurs de l'esprit, peut faire soupçonner de peu dignes instincts; si l'on ose faire montre de plaisanteries basses, communes, ridicules, de grosse gaieté dans les conversations, ne peut-on pas être soupçonné de s'abandonner à pire encore, ne fût-ce qu'en pensée, quand on n'est pas retenu par la crainte d'offenser les délicatesses de l'esprit et du cœur chez les autres? On en a quelquefois de tristes preuves. Telle jeune fille, par exemple, élevée dans une famille où l'on est accoutumé à respecter sans le moindre effort, aussi bien en dehors qu'en

soi-même, les convenances intellectuelles et morales les plus simples, peut arriver, après quelque suite d'années d'union avec un esprit moins délicat et moins discret, à étonner par un écart sensible de son goût d'autrefois et par une tolérance désagréable pour des propos hardis ou hasardés qui, la plupart du temps, ne sont pas même vraiment spirituels. Et il faut remarquer aussi que ces déviations peuvent avoir pour conséquence dans la vie de famille plus d'un danger : l'éducation des enfants devra s'en ressentir ; on aura glissé ainsi à un étage inférieur et descendu à un degré où l'on ne comprend plus qu'il y a, dans l'ordre intellectuel supérieur, tout un ordre de jouissances de l'esprit qui ne laissent absolument rien regretter de ce qui est au-dessous. Parfois qui ne sait s'y élever ou s'y maintenir s'en venge volontiers en laissant entendre que dans la pureté du goût et l'aversion pour ce qui est trivial ou commun, il y a beaucoup d'affectation ou de pédantisme. Laissez dire, ne vous croyez pas obligé de vous défendre, mais évitez seulement tout ce qui donnerait la moindre apparence de justice à ces critiques que l'on pourrait plus justement accuser d'être intéressées ; le silence est d'or.

ÉD. CH.

BOURRELIERS.



Bannière des bourreliers de Lisieux.

Au moyen âge, la corporation des bourreliers avait une importance considérable qui s'explique par le développement de la chevalerie et les jeux équestres. Les bourreliers, à cette époque, fabriquaient des colliers et des dossiers de selle ; d'autres artisans confectionnaient les mors, les étriers, etc. ; mais la division du travail n'était pas assez tranchée pour empêcher les empiètements réciproques des spécialités les unes sur les autres, et l'on vit en 1289 les *lormiers* (ouvriers en éperonnerie et menus ouvrages de clouterie) intenter un procès aux bourreliers.

L'article 33 de la grande ordonnance du roi Jean sur la police de Paris (30 janvier 1350) contient un paragraphe fixant le maximum du prix de vente des objets fabriqués par la corporation dont notre gravure représente la bannière.

Les statuts des *bourreliers, bâtiers* et *hongrieurs* de Paris furent réglés par lettres patentes du 14 février 1404, réformés en août 1558 et confirmés en décembre 1665. Ils distinguent deux catégories : 1° les bourreliers en harnais de carrosse ; 2° les bourreliers en harnais de chevaux de charroi, ou bourreliers *en paille*.

La durée de l'apprentissage, fixée d'abord à quatre ans, fut ensuite portée à cinq. L'apprenti, ce temps expiré, faisait deux années de compagnonnage et présentait un *chef-d'œuvre*, à moins qu'il ne fût fils de maître.

Le brevet coûtait 72 livres, la maîtrise 950. Il y avait 198 maîtres au moment de la révolution.

La patronne des bourreliers était Notre-Dame des Vertus. M.

HANS SACHS,

CORDONNIER POÈTE DU SEIZIÈME SIÈCLE.

Voy. nos Tables.

Vers le milieu du dix-septième siècle, Hans Sachs, cordonnier poète à Nuremberg, mort depuis deux ou trois générations, passait encore parmi les lettrés de sa patrie pour une sorte de bouffon et servait de cible aux railleries littéraires. Plus tard, il fut tiré de l'obscurité par Gœthe et Wieland, et on salua en lui un des précurseurs les plus éminents de la littérature allemande. Et voici que dans ces derniers temps on lui a élevé, dans sa ville natale, une statue près de la maison où il est né le 11 novembre 1494 et mort le 25 janvier 1576. Lorsque nous avons visité Nuremberg en 1862 (1), nous avions eu quelque peine à y découvrir même sa tombe dans le dédale des pierres sépulcrales toutes uniformes qui font l'originalité du cimetière nurembergeois.

Récemment, à propos des *Maîtres chanteurs* de Wagner, on s'est repris à beaucoup parler de Hans Sachs.

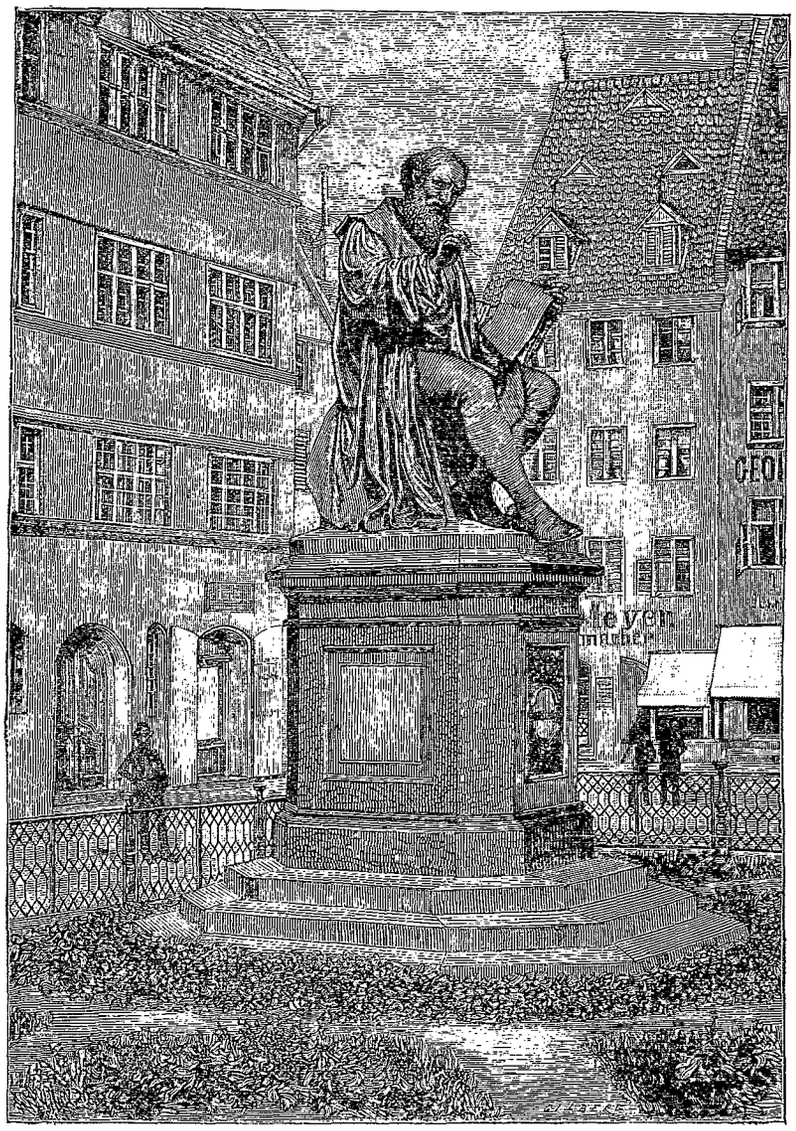
« Ce poète, dit M. Heinrich dans son *Histoire de la littérature allemande*, n'est point un génie créateur, mais simplement un talent remarquable, uni à une âme sereine, à une aimable humeur. Il eut surtout du bon sens ; un instinct sûr lui révéla en quelque sorte les bornes qu'il ne devait point franchir ; il resta dans le cercle de la vie intime qu'il peint avec vivacité, avec charme ; il n'essaya jamais de s'élever à une hauteur où il n'aurait pu se soutenir. Sa langue, comme ses vers, est l'image de ce qui se passe autour de lui. »

Rappelons que, d'une fécondité prodigieuse, il écrivit 6048 pièces de vers, 56 tragédies, 68 comédies, 62 pièces de carnaval, 210 narrations bi-

(1) Voyez le récit de notre séjour à Nuremberg dans le *Tour du monde*, t. IX (1862), p. 17 à 48.

bliques et discours sacrés, 150 psaumes, 480 contes ou pièces fugitives, et 286 fables ou facéties : en tout, 7 362 productions diverses; ce qui ne l'empêcha pas d'ailleurs, sage et digne exemple! de devenir *maître* dans son métier, en 1519.

Pour bien juger du mérite de Sachs, il faut commencer par éliminer de son énorme bagage littéraire ses imitations de l'antiquité, dont plus d'une est néanmoins remarquable (les *Nobles actions des dames d'Argos, Léandre et dame Héro*). Cette restriction faite, le fond du jugement porté par M. Heinrich sera vrai, sous le bénéfice, toutefois,



Statue de Hans Sachs, à Nuremberg.

de deux observations. En premier lieu, Hans Sachs n'est pas toujours le bon homme qu'on pourrait croire; il a même quelquefois la dent cruelle. C'est ainsi que, parlant des hussites, il appelle les rigueurs du pouvoir « sur les petits oisons nés de la grosse oie qu'on a rôtie à Constance [1]. » Mais, à vrai dire, ces traits méchants ne lui sont point habituels. En second lieu, il faut reconnaître que parfois le chanteur s'élève jusqu'à l'enthousiasme, comme au début de la poésie très connue, le *Rossignol de Wissemberg* : « Les brebis, symboles des âmes, se sont éloignées de leur berger fidèle, la nuit les a surprises, elles dorment et n'entendent point un lion rugissant qui, à la faveur des ténèbres, s'avance pour les dévorer. Or sus, éveillez-vous, le jour approche; j'entends chanter sur la haie verdoyante un rossignol; sa voix pénètre les monts et les vallées. Vers l'occident, la nuit s'incline; vers l'orient, on voit poindre le jour; car voici l'aurore, l'aurore enflammée qui dissipe les nuages sombres. »

D'autres fois, le poète puise dans la douleur que lui cause le choc des passions humaines, surexcitées par l'ardeur des luttes religieuses, une inspiration mélancolique qui n'est pas sans donner une certaine grandeur à ses accents :

« Pourquoi t'attrister ainsi, ô mon cœur? Pourquoi tant de peine et de chagrin pour des soucis

[1] En langue tchèque ou bohémienne, *oie* se dit *huss*.

temporels? Mets ta confiance en ton Seigneur et ton Dieu, qui a créé toutes choses. Il ne peut ni ne veut t'abandonner. Mieux que toi il sait ce qui te convient. Le ciel et la terre sont dans la main du Père, du Dieu qui m'assiste. Oui, tu es mon Père et mon Dieu, et ton cœur paternel n'abandonnera pas son enfant. Je suis un pauvre morceau d'argile; parfois je ne sais où trouver mon appui. Que le riche se confie en ses biens, c'est en toi que je me confie, ô mon Dieu! On a beau me mépriser, je vois, je crois que celui qui s'appuie sur toi n'est point trompé dans son attente. »

Cette prière qui insiste, sûre d'être exaucée, dit M. Heinrich, ce mot de Père, qui revient sans cesse, comme en une sorte de litanie, toujours répété avec plus de force, de confiance et d'amour, c'est bien l'accent biblique et la véritable poésie.

Pour terminer, nous emprunterons au même professeur la traduction résumée d'un conte de Hans Sachs, court récit, d'une morale facile et tolérante, qui est en même temps une joviale satire des mœurs des artisans :

« Un tailleur ne se gênait pas pour prélever à son profit de larges morceaux sur les pièces qui lui étaient confiées. Une nuit, le diable lui apparut, portant un immense drapeau fait de tous les morceaux de drap volés à ses pratiques. Saisi de frayeur, le tailleur promit de renoncer à ses larcins. Il s'observa quelque temps; cependant, ayant à travailler sur une magnifique étoffe de brocart d'or, il ne put résister à la tentation, et vola encore. Sur ces entrefaites, il mourut, et arriva tout grelottant à la porte du ciel. Saint Pierre, par bonté d'âme, lui ouvrit, et lui permit de se réchauffer en paradis, caché derrière le poêle. Dans ce saint lieu, le tailleur prit sur la probité des idées plus rigides, et, apercevant sur la terre une femme qui volait un petit morceau d'étoffe, il prit le tabouret de pieds de Dieu le père et le lança sur la pécheresse, qui, de la force du coup, en devint bossue.

» — Malheureux, lui dit alors le Seigneur, si je t'avais jeté mon tabouret toutes les fois que tu as dérobé, j'aurais cassé toutes les tuiles de ta maison, et toi-même tu serais tout éclopé sur deux béquilles. Pourquoi donc l'as-tu jeté, grossier manant? »

X.

LUTTE DES ARBRES [1].

La description de la lutte du bouleau contre le hêtre est conforme à la réalité, et l'explication qui en est donnée est juste. Mais, au milieu de la 2e colonne de la page 199, on lit : « Le hêtre est un des arbres qui supportent le mieux l'ombre, en quoi le *pin* seul le surpasse. »

Il faut faire observer que le pin qu'on rencontre dans le nord de l'Europe, notamment en Danemark, est le pin sylvestre (*Pinus sylvestris*), qui ne supporte pas mieux l'ombre que le hêtre. Tout au contraire, le pin sylvestre a besoin de croître en plein découvert pour prospérer, et l'ombrage du hêtre en particulier lui est préjudiciable. C'est le sapin (*Abies pectinata*) qui jouit de la propriété attribuée ici au pin. Mais, d'un autre côté, il n'y a guère de sapins proprement dits en Danemark; en tous cas ils n'y forment point de forêts. Ces arbres résineux, spéciaux aux montagnes de médiocre élévation de l'Europe centrale, sont remplacés, sur les bords de la Baltique et de la mer du Nord, par des congénères qu'on nomme souvent, il est vrai, sapins, dans le langage ordinaire, mais dont le vrai nom est épicéa (*Abies excelsa*). Or l'épicéa ne supporte guère l'ombre, au moins dans sa jeunesse, et certainement il ne s'en accommode pas aussi bien que le hêtre.

Par forêts de sapin de l'île de Seeland, il faut entendre des forêts d'épicéa ou de pin sylvestre.

Quant au chêne vert ou yeuse, on ne le rencontre pas même dans l'Europe centrale; il est spécial à la région méditerranéenne et ne se rencontre en France que dans nos départements les plus méridionaux. On ne trouve dans les forêts danoises, comme dans celles des environs de Paris, que des chênes rouvres (*Quercus robur*) ou pédonculés (*Q. pedunculata*).

Ajoutons que les faits signalés dans l'article de M. Hansen-Blangsted ne sont point particuliers au Danemark : on peut les observer aussi dans les autres pays. D'une façon générale, les essences forestières se divisent en deux catégories : les essences de lumière et les essences d'ombre.

Les premières sont celles qui, pour bien végéter et se propager, ont besoin de croître en plein découvert. Le chêne (rouvre ou pédonculé) en est, en Europe, le type principal. A côté de lui viennent, pour ne citer que les espèces les plus répandues, le bouleau, le pin sylvestre et le mélèze. Quand beaucoup de sujets de l'une de ces essences vivent côte à côte, ils tendent à former des massifs clairs, c'est-à-dire que les moins vigoureux d'entre eux s'étiolent et meurent assez rapidement, et que les survivants ne tardent pas à se trouver assez espacés les uns des autres, en raison même de leur tempérament.

Le deuxième groupe comprend les essences qui ne souffrent pas de l'ombre portée sur elles par des objets quelconques, et notamment par des arbres voisins. Par suite, elles forment des massifs serrés, qui restent compacts pendant toute leur existence, ou à peu près. A cette catégorie appartiennent en première ligne le sapin et le hêtre.

Il est bien entendu, d'ailleurs, que, dans chacun de ces groupes, il y a une gradation à établir au point de vue de l'action de l'ombre ou de la lumière, et que certaines essences forment comme

[1] Voyez page 199 du volume de 1886.

des chaînons intermédiaires reliant les deux catégories. L'épicéa, dont il a été question plus haut, constitue comme un de ces chaînons.

Enfin, les essences d'ombre ont généralement un feuillage touffu, un couvert épais, comme disent les forestiers, tandis que les essences de lumière ont une frondaison lâche, un couvert léger. C'est du reste, jusqu'à un certain point, la conséquence normale de leur tempérament.

Cela posé, il est évident que chaque fois qu'une essence d'ombre se trouve en plein, dans son aire d'habitation, en présence d'une essence de lumière, la première tendra à évincer la seconde des massifs où elles croîtront toutes deux en mélange. Ainsi, dans le nord de l'Europe, y compris les provinces septentrionales de la France, on voit en général le hêtre éliminer le chêne des forêts livrées à elles-mêmes. Sur d'autres points, on constate que le sapin dépossède l'épicéa ou le pin de la place qu'ils occupaient, etc., etc.

De Reuss,
Inspecteur-adjoint des forêts, professeur à l'École nationale forestière.

DE QUELQUES VITESSES

Exprimées en mètres par seconde.

La croissance du bambou (*Bambusa phyllostachys mitis*) est de $0^m.000072$ par seconde.

Le colimaçon s'avance de $0^m.0015$.

Un homme au pas, 4 kilomètres à l'heure, $1^m.11$.

Un homme à la nage (J.-B. Johnson, 5 août 1872), 805 mètres en 12 minutes, d'après Pettigrew, $1^m.12$.

Un homme au pas, 6 kilomètres à l'heure, $1^m.66$.

Course en patins à neige, 227 kilomètres en $21^h\ 22^m$, d'après Nordenskiœld, $2^m.95$.

Rivière à cours rapide, 4^m.

Navire, 9 nœuds à l'heure (9×1852^m), $4^m.63$.

Chameau, 185 kilomètres en $10^h\ 20^m$, d'après Burckhardt, $4^m.97$.

Vitesse maximum du train d'inauguration du chemin de fer de Manchester à Liverpool, 15 septembre 1830, $5^m.36$.

Course à pied (W.-G. George en 1884), 2 milles anglais en $9^m\ 17^s\ 2/5$, $5^m.77$.

Vent ordinaire, de 5 à 6^m.

Navire, 12 nœuds à l'heure (12×1852^m), $6^m.17$.

Vitesse, par rapport à l'air ambiant, du ballon dirigeable des capitaines Krebs et Renard; ascension de Meudon, 8 novembre 1884, $6^m.39$.

Vague de 30 mètres d'amplitude par une profondeur de 300 mètres, $6^m.82$.

Course à pied, d'après G. et E. Weber, $7^m.10$.

Vol ordinaire de la mouche (*Musca domestica*), d'après Pettigrew, $7^m.62$.

Renne tirant un traîneau, $8^m.40$.

Navire, 17 nœuds à l'heure (17×1852^m), $8^m.75$.

Chute d'un corps à la surface de la terre après une seconde de chute, $9^m.81$.

Gouttes de pluie, d'après Rozet, 11^m.

Torpilleur, 21.76 nœuds à l'heure, $11^m.19$.

Patineur exercé, 12^m.

Cheval de course (trotteur américain, 1881), 1 mille anglais en $2^m\ 10^s\ 1/4$, $12^m.36$.

Torrents des hautes Alpes, d'après Surell, $14^m.28$.

Pierre lancée avec force, 16^m.

Train express, 60 kilomètres à l'heure, $16^m.67$.

Vol de la caille, $17^m.80$.

Chute d'un corps à la surface de la terre après 2 secondes de chute, $19^m.62$.

Train express, 75 kilomètres à l'heure, $20^m.83$.

Vague de tempête dans l'Océan, $21^m.85$.

Lévrier, $25^m.34$.

Train express, 60 milles anglais à l'heure ($60 \times 1609^m.3$), $26^m.82$.

Vol du pigeon voyageur, d'après Gobin, 27^m.

Vol du faucon, 28^m.

Tempête, de 25 à 30^m.

Vol de l'aigle, 31^m.

Bateau à patins sur les rivières gelées de l'Amérique du Nord, $31^m.09$.

Transmission des sensations dans les nerfs humains, 33^m.

Ouragan déracinant les arbres, 45^m.

Chute sur le sol d'un aérolithe du poids d'environ 1 kilogramme et de forme sphérique, d'après John le Conte, 60^m.

Vol de l'hirondelle, 67^m.

Vol d'un oiseau des plus fins voiliers (le martinet), $88^m.90$.

Vitesse initiale d'une balle de fusil à vent (compression de 100 atmosphères), 206^m.

Vitesse du son dans l'air (+ 10° c.) [1], $337^m.20$.

Vitesse initiale d'une balle de fusil (fusil Martini-Henry), 385^m.

Pierres lancées par le Vésuve, d'après Vézian, 406^m.

Vitesse initiale d'une balle de fusil (fusil Mauser), 425^m.

Vitesse initiale d'une balle de fusil (fusil Gras, modèle 1874), 430^m.

Vitesse initiale d'un boulet de canon (canon de l'armée de terre), 500^m.

Jet de vapeur à la pression de 3 atmosphères s'échappant dans l'air, 500^m.

Jet de vapeur à la pression de 5 atmosphères s'échappant dans l'air, 562^m.

Jet de vapeur à la pression de 1 atmosphère s'échappant dans le vide, 582^m.

Vitesse initiale d'un boulet de canon (canon de marine), de 695 à 700^m.

Révolution de la Lune autour de la Terre (apogée), 970^m.

Pierres lancées par le volcan de Ténériffe, d'après Vézian, 975^m.

Vitesse du son dans l'éther sulfurique (+ 10° c.), $1\,039^m$.

[1] La vitesse du son dans l'air augmente de $0^m.626$ pour chaque degré centigrade d'élévation de température.

Révolution de la Lune autour de la terre (périgée), 1 080m.

Vitesse du son dans l'alcool (+ 10° c.), 1 157m.

Vitesse du son dans l'acide chlorhydrique (+ 10° c.), 1 171m.

Vitesse du son dans l'essence de térébenthine (+ 10° c.), 1 276m.

Vitesse du son dans l'eau (+ 8°.1 c.), d'après Sturm et Colladon, 1 435m.

Vitesse du son dans le mercure (+ 10° c.), 1 484m.

Mouvement propre télescopique de l'étoile polaire (α de la petite Ourse), 1 500m.

Vitesse du son dans l'acide azotique, 1 535m.

Vitesse du son dans l'eau saturée d'ammoniaque, 1 842m.

Vitesse d'un point à l'équateur du Soleil, 2028m.

Vitesse du son dans le fanon de baleine, 2 246m.

Vitesse qu'il faudrait imprimer à un corps pour le projeter hors de l'attraction de la Lune, d'après Laplace, 2 396m.

Explosion du gaz tonnant (hydrogène et oxygène), d'après Berthelot, 2 500m.

Vitesse du son dans l'étain, 2 550m.

Vitesse du son dans l'argent, 3 060m.

Vitesse du son dans la fonte, 3 540m.60.

Vitesse du son dans le bronze, dans le bois de chêne, 3 628m.

Vitesse théorique d'une onde séismique dans le granite compact, d'après Ewing, de 2 450 à 3 650m.

Vitesse du son dans le cuivre rouge, 4 080m.

Vitesse du son dans le bois de hêtre, 4 250m.

Vitesse du son dans le bois de frêne, d'orme, 4 896m.

Vitesse du son dans le bois de tilleul, 5 100m.

Vitesse du son dans le bois de pin, 5 440m.

Vitesse du son dans le fer, l'acier, le verre, 5 668m.

Explosion du coton-poudre, d'après Abel et Nobel, de 5 180 à 5 790m.

Vitesse du son dans le bois de sapin, 6 120m.

Vitesse du son à la surface du Soleil (1), 6 591m.

Déplacement du Soleil vers la constellation d'Hercule (entre π et μ), 7 642m.

Vitesse théorique d'un corps qui arriverait au centre de la Terre après une chute de 19h 10s, 9 546m.

Mouvement propre télescospique de Véga (α de la Lyre), 11 000m.

Vitesse qu'il faudrait imprimer à un corps pour le projeter hors de l'attraction de la Terre, d'après Flammarion, 11 700m.

Mouvement propre télescopique de α du Centaure (2), d'après Gill et Elkin, 23 174m.

Révolution de la Terre autour du Soleil, 29 516m.

Électricité : — Fil télégraphique sous-marin, 4 000 000m.

— Fil télégraphique aérien, 36 000 000m.

(1) En attribuant, d'après Rosetti, à la surface du Soleil une température de 10 000° centigrades.

(2) La lumière met environ 4 ans à nous parvenir de cette étoile, qui est la plus rapprochée de nous.

UN PLAN DE VIE.

Marche deux heures tous les jours, dors sept heures toutes les nuits; couche-toi dès que tu as envie de dormir; lève-toi dès que tu t'éveilles; travaille dès que tu es levé. Ne mange qu'à ta faim, ne bois qu'à ta soif, et toujours lentement. Ne parle que lorsqu'il le faut; n'écris que ce que tu peux signer, ne fais que ce que tu peux dire. N'oublie jamais que les autres compteront sur toi, et que tu ne dois pas compter sur eux. N'estime l'argent ni plus ni moins qu'il ne vaut : c'est un bon serviteur et un mauvais maître. Pardonne d'avance à tout le monde, pour plus de sûreté; ne méprise pas les hommes, ne les hais pas davantage et ne ris pas d'eux outre mesure, — plains-les. Songe à la mort, tous les matins en revoyant la lumière, et tous les soirs en rentrant dans l'ombre. Quand tu souffriras beaucoup, regarde ta douleur en face : elle te consolera elle-même et t'apprendra quelque chose.

Efforce-toi d'être simple, de devenir utile, de rester libre, et attends, pour nier Dieu, que l'on t'ait bien prouvé qu'il n'existe pas.

UN ACADÉMICIEN (1).

(1) A. Dumas fils.

UN GROTESQUE ITALIEN.

Zani Cornetto. — Tiré d'une suite d'estampes publiées au seizième siècle par Jean le Clerc en France. (Estampes, Ea79, au cabinet des estampes de la Bibliothèque nationale.)

Paris. — Typographie du MAGASIN PITTORESQUE, rue de l'Abbé-Grégoire, 15.
JULES CHARTON, Administrateur délégué et GÉRANT

SALOMON GESSNER,

Peintre et poète.

Salomon Gessner. — D'après une gravure d'Euchler.

Voici un nom hors de mode bien certainement, un inconnu de la génération actuelle, un poète et un peintre d'idylles. Le plus remarquable talent ne parviendrait pas à faire revivre aujourd'hui le genre qu'il affectionnait; des esprits et des cœurs éprouvent cependant le besoin de revenir en arrière, de chercher sous la poussière qui recouvre les ouvrages de quelques oubliés ce rayonnement de paix et de candeur qui manque à notre époque.

Ces réactions sont dans l'ordre naturel des choses, elles arrivent après certaines phases de trouble : aux surexcitations de l'esprit succèdent des périodes de calme.

Salomon Gessner, dont le succès fut si grand, répondait, paraît-il, à ce besoin. Après le grandiose des poètes dramatiques du dix-septième siècle, après Voltaire qui les continuait, il fallait un peu de nature, ou ce que l'on croyait être la nature. Ceux qui étaient las des poignards sans cesse levés de Crébillon éprouvèrent un soulagement à la lecture du *Premier navigateur* et des *Idylles;* on se passionna pour le calme et l'agreste, comme on s'était passionné auparavant pour les bergeries : le sentimentalisme détrônait le tragique.

Si l'œuvre de Gessner est oubliée, le nom de son auteur est cependant resté comme un écho lointain des enthousiasmes du passé; le monde de choses qu'il a créé et qui fut un moment l'idéal des cœurs tendres s'est écroulé à jamais, car si nous voulons nous reposer en quelque poésie, c'est à des éléments vivants et réels, à la nature et à la vérité que nous demandons aujourd'hui l'apaisement.

Après avoir donné aux âmes sensibles l'idéal

dont elles avaient besoin, le peintre poète fut à son tour un idéal dont on s'éprit et qu'on se représenta sous un aspect que la réalité ne justifiait pas absolument.

Salomon Gessner, né à Zurich en 1730, eût passé pour un garçon quelque peu simple s'il n'eût eu un certain talent pour modeler en cire de petites figures qui faisaient l'admiration de ses camarades d'école.

La situation de Zurich est admirable, on le sait; l'horizon de son lac limpide est borné par les Alpes de Glaris et de Schwytz, les unes blanches de neige, les autres bleues, sur lesquelles plane sans cesse une zone de brumes ou de nuages qui en font un point mystérieux et charmant. L'œil s'en éprend facilement, et les plus insensibles se demandent ce qu'il y a là-bas, dans ce vaste amoncellement qui semble fait de vapeurs. — Les collines, plantées de vignes et d'arbres fruitiers, arrivent par des pentes douces jusqu'au lac, dont la rive est couverte de villages aux maisons blanches.

Un enfant dont l'âme était ouverte aux impressions de la nature devait nécessairement s'éprendre de ces splendeurs faites de grandiose et d'aimable. Gessner s'en éprit, en effet, et l'impression de ces premières années demeurée inaltérable allait faire de lui un poète et un peintre voué aux tendresses qu'inspire le côté sentimental des vallées alpestres, avec leurs contrastes de formes et de couleurs.

Il lisait de préférence les poètes descriptifs, Brockes, la traduction des *Saisons* de Thompson et *Robinson Crusoé*. Il rêva d'île déserte et de solitude avant de pouvoir en créer lui-même dans ses livres et ses tableaux; cependant ses dispositions naturelles l'avaient porté tout d'abord vers un genre opposé, et ses premiers écrits ont une tournure satirique.

Envoyé à Berlin pour y faire un apprentissage de libraire, il préféra l'étude des livres à leur vente et finit par quitter son patron pour s'occuper de dessin et de peinture. Ces essais lui permirent de séjourner encore quelque temps dans cette ville. Lié avec le poète Ramler, celui-ci l'engagea d'abandonner la versification à cause de la difficulté qu'il aurait comme Suisse allemand à écrire avec un rythme correct. Le jeune homme suivit ce conseil et demeura fidèle à la prose poétique qu'il avait adoptée. De retour à Zurich en 1750, Gessner y rencontra Klopstock, qui, jeune encore, venait de publier les premiers chants de *la Messiade*. Son influence fut grande sur Gessner, qui, malgré sa jovialité naturelle, se tourna vers un sentimentalisme qui devait s'affirmer à chacune de ses productions.

Zurich réunissait à ce moment quelques hommes distingués groupés autour de Bodmer et de Breitinger. Wieland et Ewald de Kleist devinrent aussi les amis de Gessner, qui, ayant succédé à son père comme éditeur-libraire, s'empressa d'illustrer et de publier un volume d'Ewald de Kleist.

Excité par les travaux de ses amis, Gessner écrivit un petit poème anonyme, *la Nuit*, qui fut jugé à la fois élogieusement et sévèrement par la critique. Il donna ensuite un autre poème en trois chants, imité des pastorales antiques, *Daphnis*, qui parut sans nom d'auteur, par ordre de la censure zuricoise.

Les *Idylles*, dont le premier volume fut imprimé en 1775, arrivèrent immédiatement à la popularité en Suisse et même en Allemagne. L'auteur avait alors vingt-six ans. — Nous sommes ici dans le monde le plus faux que l'on puisse créer. Un berger et une bergère dont les noms varient à chaque morceau, mais dont les sentiments restent les mêmes, expriment le bonheur de la vie champêtre avec une candeur qu'on leur envie. Ces personnages fluides vivent dans un pays imaginatif, sans aucune caractéristique soit grecque, soit suisse. Mais qu'on ouvre aujourd'hui ce livre au hasard, qu'on y lise une des nombreuses pièces qui le composent, beaucoup y éprouveront une agréable impression.

Malgré les conseils de ses amis, Gessner laissa un moment la pastorale pour un genre plus sérieux, le poème biblique, et publia *la Mort d'Abel* qui parut être la suite obligée de *la Mort d'Adam* de Klopstock.

On peut s'étonner aujourd'hui du succès de ce poème, dont les personnages sont des raffinés de l'âge d'or discourant à perte de vue. Le sujet était peut-être trop connu pour produire une grande émotion : malgré les luttes de Caïn contre sa jalousie, on sait à l'avance que son frère Abel sera sa victime, ce qui diminue un peu l'intérêt du livre. Malgré leur forme vieillie, on ne peut lire sans émotion certains passages dans lesquels on sent vibrer une âme. Abel est mort, les esprits tutélaires chantent en chœur : « Il s'élève, le nouvel habitant des cieux, il s'élève vers sa patrie; des légions d'anges l'attendent aux portes du ciel; avec quel ravissement ils voient le premier du genre humain abandonner la terre pour prendre possession du ciel! comme ils s'empressent de le couronner de fleurs qui ne flétriront jamais!... Voilà sa dépouille étendue sans mouvement, la voilà comme une fleur fanée : reprends-la cette poussière, ô terre qui l'avais fournie, qu'elle produise chaque printemps des fleurs odoriférantes. »

Les dernières scènes ne manquent pas de grandeur et d'intérêt : Mehala, femme de Caïn, sort dans la nuit pour prier, elle implore le pardon de Dieu pour le meurtrier. Celui-ci l'entend et veut fuir, mais il n'en a pas le courage. Il est reconnu par sa femme et ses enfants; mais Mehala, qui ne veut point l'abandonner, s'enfuit avec lui. « Cependant ils marchaient à la lueur de l'astre nocturne, jetant souvent un regard sur les cabanes, derrière eux, et ils s'avancèrent dans des régions désertes où jamais les pas d'aucun homme ne s'étaient imprimés. »

Le succès de Gessner passa de Suisse en Allema-

gne, en France et même en Angleterre. Schiller eut, à son égard, un jugement qui a son importance. » Un berger de Gessner, écrivit-il, ne peut nous satisfaire ni comme vérité d'observation, ni comme idéal ; mais comme il unit en lui, en une certaine mesure, le naïf et le sentimental, il plaira à première vue à toutes les classes de lecteurs. »

Ce mot, si bienveillant qu'il soit, condamne à jamais de par l'autorité du génie le genre que Gessner avait mis en honneur.

On admira aussi *le Premier navigateur,* dont le thème, d'une excessive simplicité, a charmé bien des âmes tendres ; on dit même que deux amis du poète, Wieland et Gleim, lisaient avec admiration deux de ces comédies pastorales qui n'auraient aujourd'hui qu'un succès d'étrangeté.

Quoique porté vers l'idylle, Gessner savait conduire ses affaires : il s'était marié, et sa jeune femme, douée d'un esprit pratique, dirigea la librairie de son mari pendant que celui-ci, pour se reposer de ses travaux littéraires, reprenait le dessin et la peinture.

Le peintre devait nécessairement compléter, expliquer le poète, car nous retrouvons dans ses compositions les sujets de ses idylles. Les légendes de ses peintures l'indiquent, du reste : *Danse de jeunes garçons ; — la Fontaine dans les bois ; — le Chemin du temple d'Apollon ; — le Souhait ou la Solitude poétique ; — Pomone ; — la Fontaine en Arcadie ; — la Fête champêtre ; — la Promenade sur l'eau.* — Il illustre lui-même ses œuvres d'eaux-fortes et de vignettes. Ses ouvrages, qui nous laissent froids aujourd'hui, eurent de nombreux admirateurs. Les lignes suivantes expliquant les tableaux de Gessner donnent la note du sentiment général à son sujet. Elles ont paru de 1801 à 1802 dans un Recueil de lettres de sa famille :

« Le pinceau de Salomon Gessner a su, comme sa plume, créer un monde enchanté. Ses idylles sont, pour le peintre, une riche galerie de tableaux ; ses tableaux sont, pour le poète, un trésor de poésie. Claude et Poussin, Swanefeld et Wilson, Ruysdael et Dietrich, ont fait des paysages admirables ; mais, malgré le choix heureux des objets les plus sublimes ou les plus gracieux, malgré les richesses de l'art qu'on y trouve réunies, ils n'offrent pourtant à leur admirateur que le monde vulgaire qu'il habite. Il était réservé au seul Gessner de savoir, par le simple assemblage d'un groupe d'arbres, d'une fontaine limpide, d'un rocher couvert de mousse et de quelques bergers, nous transporter, comme par magie, dans un monde idéal et poétique, dans l'Arcadie ou l'Élysée. »

Le sentiment filial exagère peut-être l'admiration de l'auteur, mais ces lignes répondent cependant à ce qu'on pensait du peintre et du poète. Aujourd'hui, une composition de Gessner nous paraît, et avec raison, un arrangement dont la fausseté n'échappe à personne.

Une chose explique le goût de l'époque : on aimait la nature apprêtée, la grâce naturelle ne suffisait pas à un visage, il lui fallait du rose et de la poudre. Le paysage se transformait dans l'imagination des poètes et des peintres : on surmontait les rochers de temples à colonnades ; les grottes abritaient infailliblement une nymphe, et des bergers antiques paissaient leurs troupeaux dans le fond des vallées ou sur le bord des rivières. Le passage suivant d'une lettre de Mme Gessner à son fils qui étudiait la peinture à Dresde donne la note de cette façon particulière de procéder :

« Ton père a fait, depuis qu'il est ici, un tableau charmant. Tu te rappelles sûrement le point de vue qui fait face à notre maison. C'est un grand rocher qui s'élève entouré de jeunes arbres et de buissons. Du marécage qui est auprès ton père a fait un beau vivier, où des vaches s'abreuvent ; du haut du rocher jaillit une source qui tombe en cascade jusqu'au pied, et quelques figures de femmes se promènent dans le petit bois voisin. Les arbres sont la nature même, et il y a dans l'ensemble une richesse qu'un poète seul, sans doute, peut savoir tirer de tous les objets. ».

Gessner écrit à son fils en 1784 :

« Tu peux, même en hiver, faire quelque chose d'après nature. Tu sais que j'ai toujours dans ma chambre une petite collection de fragments de rochers bien choisis d'après lesquels je dessine ; et je me suis très bien trouvé de cet exercice. »

Cette étude de la nature faite en chambre étonnera certainement aussi, maintenant qu'on recherche la vérité avant tout et que l'arrangement paraît une hérésie. Mais le paysage devait répondre aux sentiments de l'époque ; un côté aimable de la pensée et de la vie du dix-huitième siècle se retrouvait dans les compositions rêveuses ou mélancoliques des artistes : il a été exprimé, du reste, avec un talent plus grand encore par J.-H. Fragonard dans ses dessins ; le monumental, le grandiose même se tempérait aussi par un peu d'abandon et de grâce, comme dans Hubert Robert.

Chez Gessner l'exécution n'est pas aussi savante que chez les maîtres français, elle est même plus petite, plus timide ; ses motifs manquent souvent de masse et d'aspect général et paraissent peints, ses gouaches surtout, avec des mièvreries qui sont peut-être une des raisons de leur succès.

Il est rare de trouver parmi les œuvres gravées du peintre beaucoup de sites absolument vrais, c'est-à-dire entièrement empruntés à la nature. Son besoin d'arranger l'entraîne sans cesse, ou le paysage ne le satisfait peut-être pas. Faut-il l'envier d'avoir l'imagination si féconde, ou le plaindre de ne pas rencontrer un site capable de le charmer ? Certes nous devons nous élever le plus possible par la pensée vers un idéal, mais le créer de choses irréalisables nous paraît sinon une faute, du moins une faiblesse. Le but de l'art est de nous faire admirer tous les éléments de la nature. Quel artiste, aujourd'hui, oserait modifier la forme d'une feuille ou d'une fleur ou composer des massifs de rochers ?

Il nous semble cependant que dans la page intitulée *le Souhait* ou *la Solitude poétique* Gessner a mis tout ce qu'il avait de rêve dans un ensemble d'autant plus charmant qu'il nous paraît emprunté entièrement à la nature : un pont traversant un cours d'eau conduit à une rustique maison ombragée par des arbres de rivage. Ici point de temple, pas de ruine, pas de nymphes ni de bergers antiques, et ce site est certainement préférable à ceux qu'il a composés.

A suivre. A. BACHELIN.

MES QUATRE PATRIES.

J'emprunte les lignes qui suivent à notre aimable confrère *le Magasin illustré d'éducation et de récréation* (numéro du 1er janvier 1887). Ému, charmé par ces doux souvenirs de l'un de mes meilleurs amis, qui est aussi un de mes plus anciens collaborateurs, j'ai voulu faire partager mes impressions à nos lecteurs : elles leur inspireront le désir de faire plus intime connaissance avec l'auteur en lisant ses Mémoires (1) où se peint, avec un art simple et sincère, une des âmes les plus élevées et les plus généreuses de notre temps.

Nous avons plusieurs patries. D'abord la grande, l'*alma parens,* celle qui réunit dans son sein tous les fils de la même race, tous les rejetons du même sol, tous les enfants qui parlent la même langue.

Vient ensuite la seconde, la ville natale. Pour moi, si je suis Français jusqu'au fond de mon âme, je me sens Parisien jusque dans la moelle de mes os.

Vient enfin la troisième, qui n'existe que pour quelques privilégiés, *la maison.* Tout civilisés que nous sommes, la plupart d'entre nous sont nomades. Emportés sans cesse, çà et là, par leurs passions, par leurs intérêts, ils promènent leur vie de pays en pays, de ville en ville, de quartier en quartier, de rue en rue : leur logis est une tente.

J'ai été plus heureux.

Je suis né en 1807, dans l'appartement que j'occupe en 1887. Mon cabinet de travail était le cabinet de travail de mon père. J'ai marché à quatre pattes dans ce salon où j'ai vu mes enfants et mes petits-enfants jouer, grandir, avoir dix ans, avoir quinze ans, avoir vingt-cinq ans, et la place où s'assied ma fille est celle où s'asseyaient ma mère et ma femme. Il n'y a pas jusqu'à la salle à manger qui n'ait son souvenir. Le poêle est surmonté d'une statue en plâtre de Houdon, *la Frileuse,* qui s'y chauffait déjà du temps de mon père et de ma mère. Du haut de son piédestal, elle a présidé, comme une sorte de divinité lare, à toutes les fêtes qu'ont données mes parents, et ma mère avait le génie des fêtes. J'ai hérité ce goût de ma mère; j'ai réuni quelquefois autour de ma table plusieurs des personnages illustres de notre temps, de façon que ma *Frileuse* a vu en quatre-vingts ans passer devant elle tour à tour M. de Fontanes et M. Guizot, Lemercier et Sardou, Picard et Augier, Dickens et Labiche, Mlle Contat et Mme Ristori... J'en passe et non des moindres ! Ma *Frileuse* pourrait écrire de jolis Mémoires sous ce titre : *les Mémoires d'une statue.*

Enfin, le croirait-on? j'ai une quatrième patrie.

En 1834, l'année de mon mariage, j'allai m'établir pour l'été dans un joli petit village situé sur les bords de la Seine, entre Corbeil et Melun, et qui s'appelle Seine-Port; j'y demeure encore ! je suis le plus ancien bourgeois du village. Oh ! comme Scribe a eu raison de me pousser à acheter la petite maison que j'habitais ! Depuis ce jour, ma vie s'est métamorphosée. D'abord, j'y ai fait une bien précieuse acquisition, j'y ai acquis un goût de plus, je pourrais dire une passion de plus, l'amour des fleurs. Sans doute je les aimais déjà, mais des yeux et de l'odorat, non du cœur. Depuis ce jour-là, mes rosiers, mes lilas, mes arbustes, tout le peuple des plantes, sont devenus pour moi autant d'êtres vivants avec qui j'habite, avec qui je cause, qui me conseillent, qui me consolent, qui me donnent des leçons d'harmonie, de coloris... Je disais un jour à Gounod : « Venez donc entendre chanter mes glaïeuls ! » Je suis enraciné dans mon petit jardin aussi profondément que les arbres qui y poussent; j'y tiens par les fibres de la douleur comme par celles de la joie. Mes plus grands chagrins, c'est là que je les ai éprouvés ! Mes larmes les plus amères, c'est là que je les ai versées !... Ce petit bois est tout peuplé pour moi des chers disparus que je pleure encore... mes travaux mêmes, livres ou pièces de théâtre, sont presque tous nés là, sous ces arbres, dans cette petite maison !... Elle m'a coûté bien peu et ne vaut pas grand argent, mais on m'en offrirait un million que je refuserais, car elle fait partie pour moi de la terre natale ! Si j'en étais éloigné, il me semblerait que je suis exilé.

E. LEGOUVÉ.

(1) *Souvenirs de jeunesse ;* bientôt les *Souvenirs de l'âge mûr.*

PLAT DE BAPTÊME EN FAIENCE DE LILLE.

Collection de M. Emile Cussac, à Lille.

L'industrie de la faïence à émail d'étain, c'est-à-dire à émail blanc opaque, importée d'Italie en France à la fin du seizième siècle, y prit une extension considérable, mais sans conserver aucunement le grand caractère d'art qu'avaient su lui imprimer les habiles décorateurs des manufactures de Pesaro, de Faenza, d'Urbino ou de Caffagiolo, dont la fabrication, du reste, après avoir brillé du plus grand éclat au début de la renaissance, commencait à décliner rapidement et ne produisait plus alors que des œuvres assez médiocres.

Cette infériorité dans la décoration de la faïence française fut très sensible surtout en ce qui concerne la reproduction des figures, et si les plats et les vases à sujets mythologiques ou à scènes historiques, sortis des premiers ateliers établis à Lyon et à Nevers, rappellent par leur aspect général les majoliques italiennes, ils s'en éloignent beaucoup sous le rapport du dessin et de l'exécution.

Du reste, cette période d'imitation dura peu ; on chercha bientôt, et avant tout, à produire à bon marché de la vaisselle plutôt que de la faïence d'apparat, et les fabricants s'efforcèrent principalement à trouver des décorations variées, mais d'un travail facile et peu coûteux malgré leur richesse apparente. Aussi ne rencontre-t-on dans la céramique française, au moins jusqu'au milieu du

Plat de baptême en faïence de Lille. — Collection de M. Émile Cussac.

dix-huitième siècle, c'est-à-dire jusqu'au moment où on appliqua à la faïence les procédés de la peinture sur porcelaine, aucune œuvre remarquable à sujets de figures, alors que l'ornementation proprement dite atteignait souvent à un degré de perfection extraordinaire. Rouen même, dont les fabriques étaient si justement célèbres, n'a produit que par exception des faïences à personnages, faïences qui n'ont de remarquable que leur rareté, malgré le soin que leurs auteurs, les Pierre Chapelle, les Claude Borne, les Leleu, etc., ont pris de les signer. Quant aux assiettes fabriquées à Nevers en quantités considérables et qui portent, avec le nom de la personne qui les commandait, la figure de son saint patron, elles sont le plus généralement d'une exécution commune, sans aucun caractère d'art, sans aucune originalité, la plupart de ces figures étant copiées sur l'imagerie populaire de l'époque.

Il n'en est pas de même de certaines pièces assez rares qui sortaient de ce que l'on peut appeler la fabrication courante et qui étaient des œuvres isolées faites par quelques décorateurs désireux de conserver sur la faïence, pour eux ou leurs amis, le souvenir d'un événement de famille, mariage, naissance ou baptême, ou voulant donner aux ob-

jets, par la figuration d'outils de profession, d'attributs, de légendes, etc., un caractère qui en indiquât bien la destination. A la vérité, ces faïences sont très loin d'être des œuvres d'art; mais si le dessin en est maladroit, il se distingue presque toujours par une naïveté sincère qui dénote un grand esprit d'observation et qui nous donne sur les mœurs populaires des renseignements que l'on trouve rarement ailleurs. Souvent aussi le contraste est frappant entre la façon habile et élégante dont sont traités les ornements et la rudesse d'exécution du sujet représenté. Le très rare plat en camaïeu bleu que reproduit notre gravure en offre un curieux exemple : il est difficile de voir une décoration plus soignée et plus délicate que celle qui orne le marli. Les fleurons à motifs alternés qui la composent rappellent le style des bordures *à dentelles* des faïences de Moustiers, sans les copier cependant; on reconnaît ici la main d'un décorateur céramiste de premier ordre qui avait en lui l'étoffe d'un véritable artiste, si l'on en juge par la vérité des attitudes qu'il a su donner aux différents personnages assis autour de la table où l'on fête le baptême du nouveau-né que la mère berce au moyen d'une longue corde, du *petit*, ainsi que le dit la joyeuse inscription qui se lit au bas de cette scène de famille.

ÉD. GARNIER.

MAITRE PIZZONI.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 2, 22, 38, 58, 70 et 94.

VII

Tonio commençait donc son éducation personnelle, et il ne tirait pas toujours des faits les mêmes conclusions que son maître. Andrès lui avait fait entendre tout ce qu'il y avait à cette époque de violonistes célèbres, insistant sur leurs qualités et sur leurs défauts, pour qu'il se gardât des uns et qu'il tâchât d'acquérir les autres. Tonio s'était aperçu avec surprise que pas un d'entre eux n'était parfait, et que cela ne les empêchait pas d'être acclamés et applaudis; même, souvent, on les applaudissait pour des écarts de goût que maître Pizzoni flétrissait sévèrement. « Ce n'est pas digne d'un artiste, vois-tu, Tonio! disait-il; il s'abaisse pour ramasser les suffrages des imbéciles; il ne voit pas que du même coup il recueille le mépris des vrais musiciens! Un artiste respecte son art et se respecte lui-même : souviens-t'en. » Tonio s'en souvenait, mais il se disait à part lui : « Maître Pizzoni est bien sévère! Ses critiques n'empêchent pas ce violoniste-là d'être célèbre... aussi célèbre que maître Pizzoni... Après tout, pourquoi joue-t-on du violon en public? Pour se faire un nom, pour devenir illustre, pour qu'on parle de vous avec admiration dans tous les pays; et puisque ces gens-là y arrivent... »

Tonio se disait aussi, — il ne manquait pas de vanité, — que tous ces virtuoses n'étaient pas plus forts que lui : il y avait même des choses qu'il faisait mieux que tel ou tel... Quand donc son maître consentirait-il à le produire? Et tout bas, bien bas, une méchante voix lui parlait de maîtres jaloux qui craignent d'être éclipsés par leurs élèves... Tonio disait bien à cette voix : « Tais-toi! tais-toi! » mais il y pensait, et quand il était seul, il étudiait en cachette ces procédés que maître Pizzoni jugeait indignes d'un artiste, et qui pourtant valaient tant d'applaudissements à celui qui les employait.

Il ne continua pas longtemps ce genre d'études; elles prenaient sur le temps qu'il devait employer à travailler d'après les leçons de son maître, qui s'en apercevait et le réprimandait de son manque de zèle. — Quoi! lui disait-il sévèrement, c'est quand tu touches au but que tu te relâches ainsi! Travaille : je suis vieux, je m'en irai un de ces jours; mais je veux, avant de mourir, t'avoir entendu proclamer le premier violon du monde! Tu me dois bien cette joie-là! Travaille, redouble d'efforts : je te le dis, encore un pas, et tu auras atteint les sommets de l'art. Ne sens-tu pas que tu la possèdes, cette langue divine de la musique? ne sens-tu pas que ton archet et tes doigts révèlent ta pensée, et que je la comprends, moi, comme si tu t'exprimais avec des paroles? Encore un effort, et tu seras compris de tous; tu domineras ton auditoire, tu lui inspireras tous tes sentiments, tu l'emporteras avec toi dans les sphères divines! Travaille, Tonio! elle approche, l'heure où je pourrai te ramener à Naples!

A Naples! Tonio sentait tous ses souvenirs se réveiller. Oh! retourner glorieux là où il avait mendié! s'entendre appeler *Eccellenza* par ses anciens compagnons! faire connaissance avec la Naples des riches, dont il entendait parler jadis, mais qu'il n'avait pas même entrevue dans sa misérable enfance!

Le maître lui disait qu'il était près, tout près du but... le maître devait le savoir! Et Tonio, repoussant ses folles idées, reprenait confiance et foi entière en maître Pizzoni, et travaillait avec ardeur.

Il devait apprendre, pourtant, ce qui peut trouver place entre la coupe et les lèvres. Un soir que maître Pizzoni avait pris son violon de Stradivarius pour lui jouer un morceau qu'il voulait lui faire comprendre, Tonio le vit tout à coup changer de visage; une teinte terreuse se répandit sur ses traits, il étendit les bras comme pour chercher à se retenir, et, poussant un gémissement sourd, il tomba lourdement tout de son long. Tonio s'était élancé vers lui; il ne put que sauver le violon, que maître Pizzoni essayait de tenir en l'air pour qu'il ne fût pas brisé dans sa chute, et qu'il lâcha dès qu'il le sentit entre les mains de son élève : ce fut la dernière marque de connaissance qu'il donna ce soir-là.

Tonio, épouvanté, cria, appela Frantz, l'aida à

mettre le vieillard au lit, pendant qu'un voisin courait chercher le médecin. Celui-ci, un vieil ami de la maison, secoua tristement la tête à la vue du malade. Grâce à ses soins pourtant, maître Pizzoni revint à la vie, mais quelle vie! La paralysie l'avait frappé : pensait-il encore? nul ne pouvait le savoir. Au bout de deux jours le docteur comprit, à l'expression désespérée des yeux, que l'intelligence n'était pas morte : le malheureux se survivait à lui-même et pleurait sur ses propres ruines.

Pendant de longs jours il demeura inerte dans le grand fauteuil où Frantz et Tonio l'apportaient chaque matin, après l'avoir habillé comme un enfant; puis, le mouvement revenant à une de ses mains, il put faire des signes à son élève, et Tonio comprit qu'il lui disait de prendre son violon. Tonio joua; et comme son attention ne pouvait se fixer sur sa musique, maître Pizzoni fit pour le gourmander un effort qui ne réussit qu'à produire une sorte de grognement.

— Qu'avez-vous, maître? s'écria Tonio en courant à lui.

Mais Andrès Pizzoni ne pouvait s'expliquer; et le dépit et le chagrin remplissaient ses yeux de larmes. Tonio comprit.

— Vous m'entendez donc, maître? J'ai mal joué, n'est-ce pas? Pardon! c'est vrai, je pensais à vous, je ne pensais pas à ce que je faisais... Je vais recommencer.

Il joua, en regardant sans cesse le malade, qui du regard et de la main pouvait lui marquer son contentement ou son blâme. Il était évident que son intelligence subsistait tout entière; et, après cette étrange leçon, le vieillard parut un peu moins malheureux.

La convalescence marcha lentement; la parole revint, confuse et embarrassée d'abord, puis plus nette et plus vive; tout un côté du corps reprit graduellement le mouvement et la sensibilité; maître Pizzoni put recevoir les nombreux amis qui s'empressaient autour de lui avec une respectueuse pitié; il put de nouveau accueillir ses élèves et reprendre ses leçons, avec l'aide de Tonio. Maître Pizzoni parlait, expliquait; et si l'élève ne réussissait pas, Pizzoni appelait Tonio.

— Joue-lui cela! disait-il.

Et Tonio jouait comme un maître, et les yeux d'Andrès Pizzoni brillaient de joie.

— Mon enfant! mon fils bien-aimé! murmurait-il, je ne mourrai pas tout entier!

Il vint un jour où maître Pizzoni put marcher appuyé sur un bras; mais ensuite le progrès sembla s'arrêter. En vain, quand il faisait travailler Tonio, essayait-il de prendre son violon comme autrefois; les doigts rebelles se mouvaient lentement sur les cordes qu'ils ne pressaient qu'avec mollesse : le moindre élève eût joué avec plus de netteté! Après chacun de ces essais, le malheureux restait des heures entières immobile dans son fauteuil, la tête baissée, ne répondant à personne et s'absorbant dans la douleur de ses regrets. De temps en temps une larme coulait le long de sa joue et venait mouiller ses mains allongées sur ses genoux; il ne la sentait pas et restait morne et muet, désespéré de son impuissance.

Que se passait-il dans son âme pendant ces heures de tristesse? Tonio, qui l'observait, ne pouvait le deviner; mais, avec l'impatience de la jeunesse, il trouvait la maladie bien longue. Est-ce que maître Pizzoni allait rester toujours ainsi? Puisqu'il ne pouvait plus jouer, le moment n'était-il pas venu pour lui de produire son élève, son successeur, l'héritier de ses traditions au moins, de son talent peut-être... Tonio n'osait pas l'interroger là-dessus; ce n'était pas qu'il eût grand'peur d'une rebuffade, mais, comme l'enfant qui se croyait bien solide sur ses jambes tant que ses lisières le soutenaient, et qui tremble et hésite à faire un pas dès qu'il est abandonné à lui-même, Tonio restait souvent perplexe depuis qu'il n'avait plus de modèle; il n'osait se laisser aller à son sentiment, il se défiait de lui-même, il n'était pas sûr de trouver l'interprétation qui convenait à telle ou telle œuvre. S'il allait se tromper! si au lieu d'applaudissements il ne recueillait que l'indifférence! Il valait mieux patienter encore. Il travaillait donc, rongeant son frein, et attendant toujours que le maître lui dît : « Il est temps! » et lui rendît pleine confiance en ses forces.

Cependant Andrès Pizzoni semblait un peu moins triste; ses regards avaient repris de l'assurance, et s'il restait encore absorbé dans ses réflexions, au moins paraissait-il reprendre goût à la vie et se rattacher à quelque espérance. Un jour, il se fit donner du papier à musique, sur lequel il écrivit longtemps. Ce soir-là, il fut presque gai, et le lendemain dès l'aube il appela Frantz pour se faire habiller et se remettre au travail, où il resta tant que le jour dura. Il continua ainsi toute une semaine.

A suivre. Mme J. Colomb.

LES COQUILLES D'HUITRES.

La coquille d'huître n'est pas sans valeur. Elle est essentiellement composée de carbonate de chaux. Or ce sel est, pour les terres pauvres en substances calcaires, un engrais de premier ordre. Il serait facile de recueillir ces coquilles, de les broyer et de les revendre à l'état de poussière fertilisante. C'est ce qui a lieu en Chine et dans un pays qui a beaucoup plus d'affinités avec le nôtre que le Céleste Empire, les États-Unis. Les Américains se servent des coquilles d'huîtres pour macadamiser les routes et faire dans les jardins d'agrément des allées qui acquièrent, par l'emploi de cette substance, une blancheur éclatante. Enfin, en les brûlant, ils obtiennent une excellente chaux, très employée dans les bâtisses au bord

de la mer, et bien préférable à la chaux ordinaire, en ce qu'elle ne contient point de magnésie.

Déjà, en 1857, Broca estimait que les écailles provenant des maisons d'expédition de Baltimore donnaient lieu à un mouvement d'affaires d'un million environ. Avant la guerre de sécession, les fours à chaux de Fair-Haven en brûlaient annuellement plus de 250 000 boisseaux. Cette industrie n'a fait que se développer et est aujourd'hui en pleine prospérité sur les côtes des États-Unis.

Il est à regretter qu'en France il ne se soit pas encore établi d'usines pour le broyage des coquilles d'huîtres.

Quant à l'huître même, rappelons, à cette occasion, qu'elle n'est pas seulement un aliment véritable, elle est aussi un médicament de premier ordre, car elle contient l'iode, le brome et le chlore sous leur forme la plus assimilable. C'est l'opinion des hygiénistes. On l'a même utilisée avec succès dans le traitement de la phtisie. Les médecins la prescrivent contre le rachitisme, la scrofule et le lymphatisme. Or, ce sont là, on ne le sait que trop, les affections qui atteignent le plus communément les grandes agglomérations humaines. (1)

LA JUSTE MESURE.

C'est une vérité commune que la juste mesure en toutes choses, en paroles comme en actions, est ce qu'il y a de plus désirable et de plus rare : c'est à peine si on peut la remarquer ou la supposer chez quelques hommes vraiment supérieurs. Presque toujours on monte plus ou moins trop haut, ou l'on descend trop bas. Notre âme ressemble à un liquide agité qui successivement se soulève en pointes ou s'abaisse en creux. Mais comment pourrait-on souhaiter à nos esprits de rester à un niveau constant? Ce serait la stagnation, et qui ne sait que l'eau stagnante se corrompt : il nous faut, comme à l'eau, des courants et des souffles. La difficulté est de les contenir et de les régler le plus possible, de résister aux poussées trop violentes, aux tempêtes, afin de conserver au dedans de nous un fond tranquille, en faisant à la surface, par l'énergie de notre volonté, les arrêts et les compensations nécessaires.

ÉD. CH.

COLLECTION GATTEAUX.

M. Gatteaux, graveur distingué, mort depuis 1871, possédait une belle collection d'œuvres d'art que l'on cite quelquefois. Il ne paraît pas inutile d'indiquer celles de ces œuvres qui ont été détruites, ne fût-ce que pour éviter des erreurs ou des spéculations de bonne ou mauvaise foi.

Après les incendies de la Commune on est parvenu à sauver, sauf de légères détériorations :

Une *Ariane abandonnée,* figure en cire de Poussin (copie d'une antique du Belvédère de Vienne), — et un *Mercure, Hersé et Aglaure,* tableau de Poussin.

Mais ont été complètement détruites les œuvres suivantes :

Une *Sainte Famille* de Sébastien del Piombo ; — *Lucrezia Fede* d'Andrea del Sarte ; — une *Fête de vieillard,* de Titien ; — une *Vierge au donataire,* de Van Eyk ; — *Esther devant Assuérus* (esquisse), Rubens ; — le *typographe Léonard,* de Rigaud (gravé par Édelinck) ; — deux *Van der Meulen;* portrait du graveur Levasseur par Greuze; anciennes copies de Raphaël, etc., etc. — Le *Saint Barthélemy* de Jean de Fiesole, fort maltraité et à moitié détruit.

L'HOTEL DE PINCÉ OU DES DUCS D'ANJOU,
à Angers.

Pierre de Pincé, sieur du Bois et des Essarts, élu échevin perpétuel de la mairie d'Angers et maire le 1er mai 1511, mourut dans cette année même, le 21 novembre. C'était le premier maire en charge. Il fut décidé que comme maire et capitaine général de la ville, il devait être enterré militairement. On s'en étonna et on en rit même un peu, l'excellent homme n'ayant eu de son vivant absolument rien de martial. Dans la chapelle Sainte-Anne de Saint-Maurille, consacrée à la sépulture de la famille Pincé, on le voyait encore, au dix-septième siècle, représenté à genoux, armé de toutes pièces, sauf la tête et les mains, avec casque aux couleurs héraldiques, bleue par le haut, semée de fleurs de lis d'or, et rouge par le bas jusqu'aux genouillères, l'argent en pal sur la poitrine. Devant lui était une Notre-Dame tenant l'Enfant Jésus.

Bruneau de Tartifume a reproduit cette figure avec l'épitaphe en vers français. C'était un hommage sérieux. Le célèbre abbé Ménage (1), qui était né à Angers, se montra moins respectueux envers l'honnête magistrat, en composant ou tout au moins en faisant circuler l'épigramme suivante qu'on lit dans le *Ménagiana :*

Ici gît Pierre de Pincé,
Qui en son temps a bien pincé (?).
Il était de bonne nature
Et ne fut armé qu'en peinture.

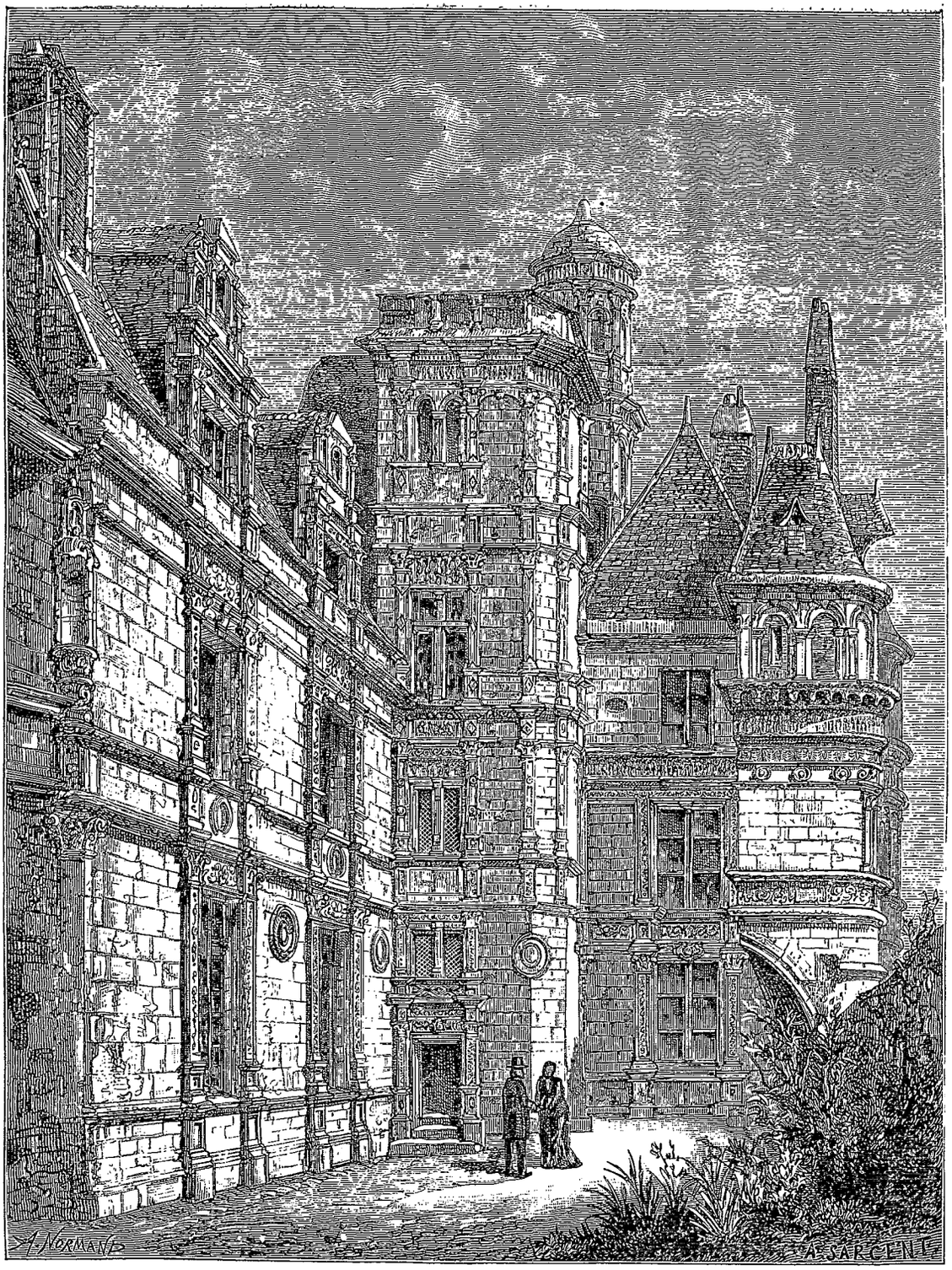
On a quelquefois attribué à cet ancien échevin, tour à tour choyé, honoré et ridiculisé, la construction du bel hôtel qu'on appelle populairement et sans motif l'hôtel d'Anjou. Il n'en est rien.

(1) *Journal officiel* (26 janvier 1887), Rapport au ministre de la marine et des colonies sur l'industrie ostréicole en 1886.

(1) Gilles Ménage, académicien, né le 24 août 1613 à Angers, mort en 1692.

Lorsqu'il vivait, il y avait à la place où s'élève l'hôtel une maison canoniale de Saint-Maurille dite les Créneaux. Jean de Pincé, lieutenant criminel du sénéchal, l'acheta le 30 avril 1522, onze ans après la mort de Pierre, et ce fut lui qui fit construire par l'architecte Jean de Lépine ce bel hôtel, ornement d'Angers, dont l'histoire n'est ni longue ni dramatique; on la résume ainsi :

Le 26 mai 1615, l'hôtel, saisi sur René de Pincé, fut adjugé à Pierre Lechat, président au présidial,



La Maison Pincé ou d'Anjou, à Angers.

et passa par l'héritage à son gendre Varice de Cantenay, puis par des ventes successives à Ant. Avril Duvau, commissaire des guerres, et le 30 décembre 1707 à Charles Béritault du Pontreau, dont la famille ne l'habitait plus en 1789. Loué depuis vingt ans à une école désignée sous le nom de *Pension Verte*, l'hôtel fut attribué plus tard au logement du commandant de la place jusqu'au

12 messidor an 4, date à laquelle il fut adjugé nationalement à l'imprimerie Ch.-Pierre Mame. Acquis, après diverses vicissitudes, en 1861 par le peintre angevin Bodinier, au prix de 35000 francs, il a été donné par ce généreux artiste à la ville qui, après 1880, l'a fait complètement restaurer, « pierre à pierre », dit un Guide, en respectant toute la construction ancienne, sauf un appendice qui a donné lieu à quelque critique. Ce sera un édifice destiné aux arts, selon la volonté du donateur, dont l'on a donné le nom à une des rues de la ville.

L'architecte Jean de Lépine, élève de Philibert Delorme, était né à Angers, où il mourut et fut enterré dans l'église des Carmes. Il construisit dans sa ville natale, outre cet hôtel, le côté ouest du cloître de l'hôpital Saint-Jean et la coupole ou tour Saint-Maurice, élevée entre les deux flèches de la cathédrale de cette ville, ainsi que celle de la Trinité. On lui doit aussi le château de Verger, qui était élevé sur la commune de Seiches et sur la rive gauche du Loir. (1)

ÉD. CH.

UTILITÉ DES OISEAUX.

Le corbeau engloutit une quantité considérable de vers blancs.

La caille, le râle et la perdrix mangent des vers de terre.

Le coucou s'arrange des chenilles velues que les autres oiseaux ne peuvent manger.

Le merle purge les jardins des colimaçons et limaces, et, comme la grive, il fait aussi une forte consommation de sauterelles et de mordelles.

Le vanneau est l'ennemi acharné du taret, destructeur des constructions navales.

L'alouette s'attaque aux vers, aux grillons, aux sauterelles, aux œufs de fourmis et aux élarides.

Le moineau dévore les vers blancs, les hannetons, les pucerons, etc., etc.; sa couvée a besoin de 400 insectes par jour.

Le rossignol est un grand destructeur de larves, de coxus ou d'œufs de fourmis.

La fauvette chasse dans l'air les mouches, les scarabées et les moucherons.

L'hirondelle se réserve un nombre prodigieux d'insectes.

C'est par centaines qu'il faut compter les chenilles que chaque jour la mésange sert à sa jeune famille.

Dans une chambre, un rouge-queue peut prendre 600 mouches par heure.

Le pinson s'attaque avec acharnement aux sphydes.

Vingt bergeronnettes purgent de charançons un grenier à blé.

Le hibou a les appétits de la buse, et, en outre, détruit les insectes nocturnes et crépusculaires.

La pie fait justice des insectes destructeurs du bois, des noctuelles, des latiscampes, des sphinx du pin, des hélitonnes, des guêpes du bouleau, des frelons et charançons du sapin.

Le héron (garde-bœuf) défend des mouches et des piqûres l'espèce bovine.

La cigogne se nourrit de reptiles.

La buse mange en un an une moyenne de 300 rats, souris, mulots ou taupes.

Belle Épitaphe d'une Femme en Tunisie.

A deux kilomètres au nord du petit village de Fériana sont situées les ruines de l'antique Thélepte, ville importante à l'époque de Justinien. Parmi ses ruines est un mausolée assez remarquable. C'est une reproduction exacte d'un temple; la *cella* en est précédée d'un escalier dont les degrés subsistent encore. L'étage inférieur contenait une chambre sépulcrale, l'étage supérieur était décoré d'un portique et formait une seconde chambre où étaient disposées des niches.

Au-dessus de la porte d'entrée on lisait l'inscription suivante :

« *Monument consacré aux dieux mânes.*

» Ci-gît Posthumia Matronilla, épouse incomparable, mère excellente, aïeule très affectueuse; » elle fut chaste, pieuse, laborieuse, économe, faisant tout par elle-même, veillant à tout, s'inquiétant de tout; elle n'eut qu'un mari auquel elle » resta fidèle; ce fut une matrone modèle d'activité et de foi. Elle vécut cinquante-trois ans » cinq mois et trois jours. » (1)

LÉGÈRETÉ APPARENTE

DES CORPS PLONGÉS DANS L'EAU.

Archimède et son principe.

Les hommes à l'état sauvage, aussi bien que les plus ignorants parmi les gens civilisés, ont eu maintes fois l'occasion de constater qu'un objet quelconque paraît plus léger quand il est plongé dans l'eau.

Ainsi, une grosse pierre peut être assez facilement roulée au fond d'une rivière; mais aussitôt qu'on la sort de l'eau, elle paraît tout à coup bien plus lourde : *c'est que l'eau la soutenait*, comme on dit d'ordinaire assez justement.

De même le pêcheur à la ligne (qui prête si souvent à rire aux mauvais plaisants) sait fort bien que quand, par miracle, un gros poisson a eu la naïveté de mordre à l'hameçon, il faut se garder de le tirer brusquement hors de l'eau. Bien au contraire, il faut l'amener tout doucement vers le

(1) Adolphe Lance, *Dictionnaire des architectes français.*

(1) *Voyage en Tunisie*, par MM. Saladin et Coignat.

bord et l'enlever avec une *épuisette* (sorte de petit filet). C'est que le poisson, *n'étant plus soutenu par l'eau,* paraît beaucoup plus lourd et ferait casser par son poids le fil de la ligne, même quand il serait fort résistant.

Ces observations si vulgaires n'indiquent pas de combien le poids d'un corps *paraît diminuer* quand il est plongé dans l'eau : car il est bien clair que le poids d'un corps est une chose invariable (dans un même lieu), et que si le poids d'un corps semble moindre, c'est qu'un effort dirigé de bas en haut tend à soulever le corps.

C'est le célèbre mathématicien grec Archimède (né en 282, mort en 212 avant l'ère chrétienne) qui parvint le premier à évaluer la *poussée* (ou pression de bas en haut) exercée par un liquide sur le corps qu'on y plonge.

Il était au bain et s'exerçait à soulever son corps dans l'eau en appuyant les mains sur le fond de la baignoire. Chacun a pu vérifier qu'en pareil cas il est très facile de s'*enlever à la force des poignets,* tandis que, dans l'air, il n'y a qu'un gymnaste fort exercé qui puisse s'enlever en appuyant les deux mains sur le sol.

En ce moment même, Archimède était fort préoccupé de résoudre un problème que lui avait posé Hiéron, tyran de Syracuse. Il s'agissait de savoir si une couronne d'or fournie par un orfèvre ne contenait pas de métal étranger; et cela sans détériorer la couronne, dont le travail était fort précieux.

Le grand mathématicien eut alors l'intuition d'une des lois les plus importantes de la mécanique des liquides : il comprit *qu'un corps plongé dans l'eau est repoussé de bas en haut avec une force égale au poids du liquide dont il tient la place.*

On rapporte qu'il fut tellement heureux de sa découverte qu'il sortit de son bain et se mit à parcourir les rues de Syracuse en criant : J'ai trouvé! j'ai trouvé! (*Eurêka!*)

Il appliqua aussitôt cette brillante découverte.

Il pesa la couronne dans l'air, puis dans l'eau : la perte de poids lui donna le poids d'un égal volume d'eau, par suite la *densité* (ou le poids de l'unité de volume) du métal. Il trouva ainsi un nombre inférieur à la densité de l'or pur (qui est 19) : par conséquent, l'orfèvre avait introduit un métal étranger.

Le principe d'Archimède est souvent très mal compris. Il ne faut jamais oublier que si le corps solide est *repoussé* hors du liquide avec une certaine force, réciproquement le corps solide *repousse* le liquide avec une force égale et contraire. Autrement dit : si le solide paraît devenir plus *léger,* le liquide paraît devenir plus *lourd, exactement de la même quantité.*

C'est un cas particulier du grand principe de l'*égalité de l'action et de la réaction* : l'*action* du liquide sur le solide est égale à la *réaction* du solide sur le liquide. Et il ne faut pas confondre cette réaction avec le *poids* du solide, qui n'entre pour rien dans ces actions mutuelles.

Il suit de là que si l'on pèse ensemble un liquide et un solide, la balance doit indiquer simplement le total des poids; elle ne peut être influencée par les actions mutuelles et égales qui se produisent entre le solide et le liquide.

Sur une balance ordinaire, mettons d'un côté un verre V à moitié plein d'eau et un caillou C à côté de lui sur le même plateau. Puis, faisons équilibre en ajoutant de l'autre côté des corps quelconques (sable, grenaille de plomb).

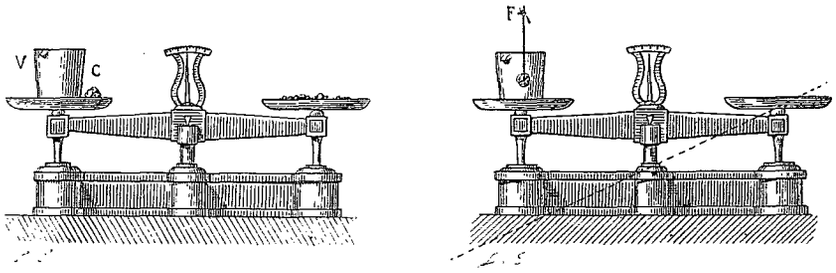


Fig. 1.

Si nous jetons le caillou dans l'eau, l'équilibre ne sera pas troublé; car le caillou *paraît* plus *léger,* mais le liquide *semble* devenir plus *lourd* de la même quantité.

Mais supposons un verre à moitié plein d'eau en équilibre sur une balance et plongeons un doigt dans le liquide : aussitôt la balance penche du côté du liquide, qui paraît devenir plus *lourd.* Le doigt ne peut agir par son poids, puisqu'il est porté par la main et le bras : il produit une *réaction* sur le liquide.

On obtient exactement le même résultat en remplaçant le doigt par un corps lourd suspendu par un fil attaché à un point fixe F.

Avec deux balances, M et N (page 116), on peut vérifier l'égalité de la *poussée* du liquide et de la *réaction* égale et contraire exercée par le solide sur le liquide.

On emploie deux petits seaux de métal A et B exactement de même capacité, et un cylindre plein D qui remplit exactement l'un ou l'autre des deux seaux.

On établit séparément l'équilibre sur chacune des deux balances; puis on abaisse le support de

la balance M de manière à faire plonger dans l'eau le cylindre D.

Aussitôt les deux balances s'inclinent comme l'indiquent les lignes ponctuées. Pour rétablir les deux équilibres, il suffit de remplir d'eau les deux vases A et B.

D'après le principe d'Archimède, *le poids d'un corps flottant à la surface d'un liquide est toujours égal au poids du liquide déplacé par la partie plongée.*

De là une manière très simple d'évaluer le poids (ou le *tonnage*) d'un navire (cargaison comprise).

La *tonne* (ou le *tonneau*) qui sert d'unité en pareil cas n'est autre chose que le poids d'un mètre

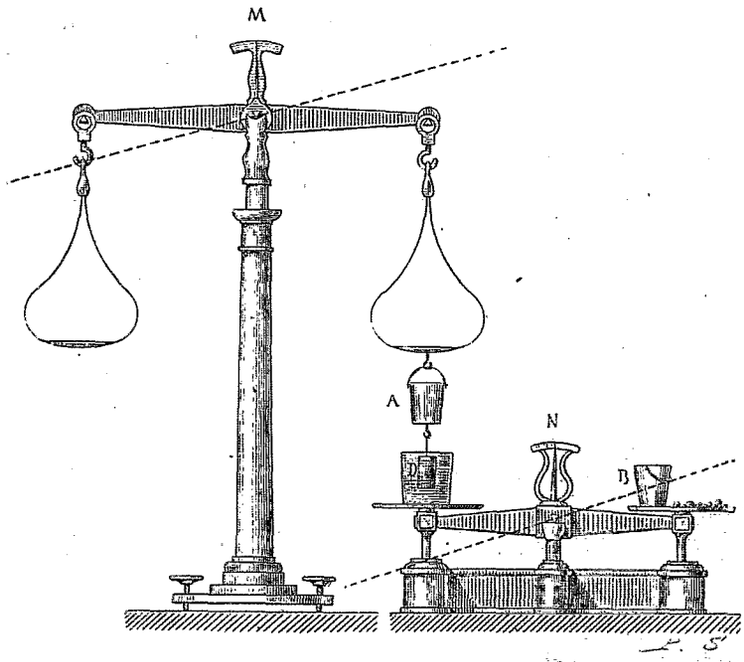


Fig. 2.

cube d'eau, c'est-à-dire mille kilogrammes. Le mètre cube d'eau de mer pèse même un peu plus.

Un navire de trois mille tonneaux déplace trois mille mètres cubes d'eau jusqu'à la *flottaison*, c'est-à-dire qu'il pèse trois millions de kilogrammes.

Archimède a-t-il été trop vanté par les historiens anciens? Nous ne pouvons guère le juger par les fameux *miroirs ardents* qui incendiaient à distance les vaisseaux romains, ou par les puissantes machines qui enlevaient ces mêmes vaisseaux et les laissaient retomber d'une grande hauteur. Comme il arrive trop souvent, les faits ont été bien exagérés, sinon dénaturés complètement.

Mais une grande partie des œuvres d'Archimède nous est parvenue, et nous pouvons affirmer avec toute certitude que c'était un grand génie.

On est absolument confondu de voir dans les œuvres d'Archimède les démonstrations laborieuses et compliquées auxquelles ce grand génie dut recourir pour établir les propriétés de la spirale qui porte son nom. De nos jours, un élève de mathématiques spéciales démontre ces mêmes propriétés à l'aide d'une demi-ligne de calcul algébrique. Deux pages in-quarto (traduction de Peyrard), voilà ce qui représente le travail d'Archimède remplaçant cette demi-ligne d'algèbre; car l'algèbre n'existait point de son temps (quoi qu'en dise Rollin dans son *Histoire ancienne*).

Pour caractériser une chose obscure et même incompréhensible, certaines gens disent volontiers : *C'est de l'algèbre pour nous.* Cela signifie seulement que les personnes en question ne savent rien de l'algèbre; car aussitôt que l'on possède quelques notions certaines sur cette *arithmétique universelle* (comme l'appelait Newton), on reconnaît que l'algèbre représente la clarté et la simplicité par excellence.

Non seulement Archimède n'avait pas l'algèbre à sa disposition, mais il n'avait pas les chiffres arabes (ou plutôt indous); tous ses calculs étaient faits à l'aide des chiffres romains :

I, II, III, IV, V, VI, VII, VIII, IX, X, L, C, D, M.

Or essayez seulement de multiplier les deux nombres suivants :

MDCXXVI et MCCCCXLII

c'est-à-dire 1626 et 1442, mais sans vous servir des chiffres arabes; et vous verrez combien vous aurez de peine à obtenir le produit.

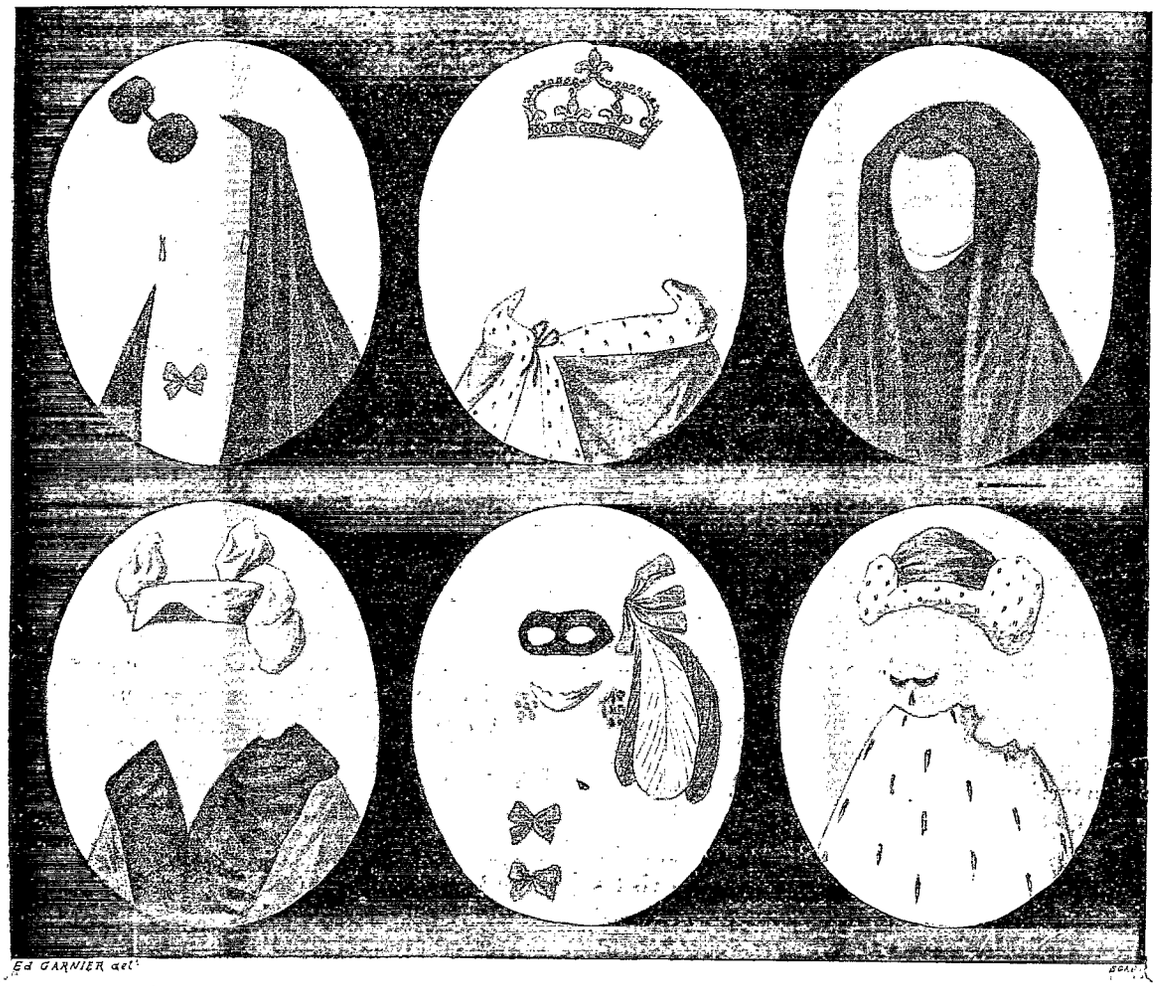
Que serait-ce pour une division ou une extraction de racine carrée?

Archimède et les autres mathématiciens employaient de préférence une notation un peu plus simple : les neuf premiers chiffres étaient représentés par les neuf premières lettres de l'alphabet grec; 10, 20, 30, 40... par les lettres suivantes; les mille, millions, par des lettres affectées d'une marque spéciale. Mais comme ces notations paraissent compliquées si on les compare à notre numération actuelle!

Ch.-E. Guignet.

MINIATURE A TRANSFORMATIONS.

Peinture sur plaque de cuivre. La même, avec superposition d'une plaque de mica.



Plaques de mica peintes à l'huile (réduction de 1/3).

Les feuilles minces et transparentes du mica, dont l'industrie, surtout de nos jours, a su tirer un si grand parti, notamment pour remplacer, dans les bâtiments de la marine militaire, les verres à vitre que briseraient les commotions produites par l'artillerie, furent employées, à la fin du dix-septième siècle, par un artiste ingénieux pour créer, à l'usage des jeunes filles, un amusement que nos modernes fabricants ont beaucoup perfectionné.

Sur une petite plaque ovale en cuivre on peignait une figure de femme vue à mi-corps et vêtue, à la française, d'une robe de bal. Comme beaucoup de portraits de cette époque, cette miniature était renfermée dans une boîte très plate qui contenait cependant, outre la plaque de cuivre, une grande quantité de lamelles de mica extrêmement minces, sur chacune desquelles sont peints des ajustements variés et des costumes habilement disposés, et qui permettent, en posant la feuille de mica sur la figure, d'en changer le costume, la nationalité et même le sexe, sans que la superposition soit visible, tant la plaque de mica est transparente.

Ces sortes de miniatures à transformations, extrêmement rares aujourd'hui, sont certainement la première manifestation de ces petites maquettes que l'on peut habiller de mille façons différentes et que nos enfants connaissent sous le nom de *poupées-modèles*.

ÉD. GARNIER.

ÉLISABETH.

1774-1791

ÉPISODE DE LA VIE SINCÈRE.

Suite. — V. p. 18, 34, 51 et 83.

Se rappelle-t-on ce jeune homme d'un conte oriental qui a reçu de son génie protecteur, pour talisman, un petit cœur d'or et qui le porte sur sa poitrine?

— Lorsque tu le sentiras s'échauffer, te brûler, lui avait dit le génie, ce sera le signe que tu auras trouvé ce qui peut te rendre heureux.

Comme ce talisman, le mot *charité* me brûlait.

Je fus quelques instants sans pouvoir penser.

Puis je tombai dans une longue et profonde rêverie.

Je me trouvai transportée en souvenir dans un misérable grenier de Paris où m'avait emmenée ma mère. Une pauvre jeune femme hâve, les yeux creusés, donnait à manger à un enfant étique je ne sais quelle pâte gluante. J'entendais cette horrible nourriture traverser le petit corps. Un homme, le mari, grelottait sur un grabat.

Cette scène n'était peut-être pas plus affreuse que celles que je voyais si souvent dans les visites habituelles de ma mère au quartier Saint-Médard dont le savant curé était notre ami. Mais, je ne sais pourquoi, elle m'avait plus vivement frappée.

— L'enfant a trop souffert de la faim : il ne vivra que peu de jours, m'avait dit ma mère.

— Ne pourrait-on pas avec beaucoup d'argent le sauver?

— Il est trop tard. Il aurait fallu connaître depuis longtemps cette malheureuse famille et s'attacher à elle.

Ma mère continua. Je n'écoutais plus. Je me sentais comme dans un abîme; la mère et l'enfant m'y poursuivaient.

Nous montâmes en carrosse : j'eus horreur du carrosse, des chevaux, du cocher. Je me regardai moi-même : mes vêtements me furent odieux. Au coin d'un quai, on construisait un riche hôtel : de pauvres maçons, debout sur une longue échelle, se passaient de main en main des pierres; des sculpteurs travaillaient aux portes. Je détournai les yeux. Nous passâmes devant le palais du Luxembourg; je le regardai avec indignation.

Ma mère ne pouvait tirer une parole de moi.

A la fin j'éclatai en larmes et en sanglots, et je m'écriai :

— Pourquoi sommes-nous riches quand il y a des enfants qui meurent de faim? Pourquoi des palais tant qu'il n'y a pas de toits pour toutes les familles? Comment pouvons-nous vivre dans le luxe, rire, être indifférents, lorsque tant de malheureuses gens, nos sœurs, nos frères, souffrent toutes les tortures de la misère? Oh! ma mère, qui sommes-nous donc? le monde est donc bien méchant?

Ma mère me dit tout ce qui pouvait raisonnablement me calmer. Je ne me sentis pas persuadée. Le soir je fis un paquet de tout ce que j'avais d'inutile, et je priai le lendemain ma mère de le faire porter aux pauvres; je la suppliai aussi de leur donner désormais tout l'argent qu'elle aurait destiné à ma toilette et à mes plaisirs...

Cet état de mon âme dura plusieurs semaines et inquiéta ma mère. Il n'était personne, me disait-elle, qui n'eût éprouvé une fois dans sa vie cette grande pitié pour la misère : quelques-unes, par rare exception, ne l'avaient point laissée se tempérer en elles, et elle me citait Pascal entre autres exemples. Mais elle ajoutait que, si admirables que fussent ces *vocations* qui font qu'on abandonne tout au monde pour l'amour des pauvres, elles ne sauraient jamais devenir universelles : elles arrêteraient le mouvement de la vie générale.

Je ne mettais pas en doute la haute sagesse de ma mère et je pensai avec respect que puisqu'une âme si belle, si sensible, si généreuse, n'avait donné à la charité qu'une part de sa vie, c'était certainement qu'on ne contrevenait pas à la volonté de Dieu, ni aux lois de la vérité et de la justice, en ne s'absorbant pas entièrement dans un seul de ses devoirs, et en s'appliquant au contraire à les concilier tous. Mais c'était aussi l'avis de cette chère âme que les exceptions n'étaient pas seulement permises, mais louables.

Si j'avais été tout à fait orpheline, l'emploi de ma vie eût été décidé à l'instant.

Mais, considérant bien ma situation, je me dis que je me prouverais mieux à moi-même la véritable force du sentiment qui venait de me ressaisir si puissamment, en le gardant d'abord secret, en me mesurant avec lui, en m'assurant de sa durée, et en cherchant les moyens de le satisfaire par degrés et de plus en plus; je pensai que peut-être, par quelque éclat précipité et une obstination trop sensible, je m'exposerais à l'étonnement, aux objections, à des tentatives qu'on ne manquerait pas de faire pour me décourager. Et dans quelle grande honte intérieure ne tomberais-je pas s'il m'arrivait d'être obligée de reconnaître que je n'avais cédé qu'à un accès passager d'enthousiasme!

Je résolus donc de me mettre immédiatement à une pratique plus active de la charité, mais sans qu'on eût à s'apercevoir d'un changement notable dans ma manière d'être accoutumée. En accroissant la valeur matérielle de mes aumônes, je n'avais à craindre aucun blâme. Ce que mon père me donnait d'argent aux anniversaires, aux fêtes, ou quelquefois sans autre occasion que de me témoigner sa bonté, dépassait de beaucoup tous mes désirs, et jamais je n'avais aucun compte à rendre à personne. D'autre part, il entrait parfaitement dans les idées de Mlle de Fussy qu'il convenait aux personnes riches de faire des visites aux pauvres. C'était une habitude que je n'avais d'ailleurs jamais interrompue. Il s'agissait seulement de lui donner plus d'importance, de l'étendre, d'entrer plus avant dans la voie du bien.

Dès les jours suivants, je me mis à combiner mes plans, à étudier mes moyens d'élargir mon cercle de charité. Les douceurs du mystère donnèrent à ma vie une animation nouvelle : je me sentais plus utile; je n'avais plus de vide dans mes journées.

Il me fallait user quelquefois de beaucoup d'adresse, ne pouvant sortir seule, pour aller aussi souvent que je le voulais chez certains pauvres où je savais que ma présence avait plus d'influence que l'envoi de mes dons. Mais je ne me reprochais pas trop les petites ruses auxquelles je me voyais obligée de recourir, en me rappelant celles que se croyait permises Jacqueline Pascal pour aller à Port-Royal malgré les défenses de son père qu'elle respectait si profondément. Je mettais aussi ma conscience sous la protection de ma patronne, Élisabeth de Hongrie, qui, dans ses stratagèmes charitables, eut plus d'une fois le ciel même pour complice.

Ah! comment osai-je invoquer de si grands exemples! Loin de pouvoir les imiter, je n'étais même pas capable de les comprendre. Quand je songe à ce temps-là, il me semble que je ne faisais guère que jouer à la charité. Assurément je voulais le bien; mais que vaut même la bonne volonté, si un amour puissant ne l'échauffe et l'inspire? Et cet amour, suffit-il d'en avoir le désir pour en être possédé? Chacun de nous, je le crois, en a en soi l'étincelle, mais le plus souvent si voilée et à de telles profondeurs que dans la plupart des âmes elle se consume et s'éteint. C'est seulement aux cœurs heureusement doués et que quelque épreuve suprême déchire et ouvre, qu'elle devient soudainement feu et flamme. Oui, j'en ai la conviction, si ma vie avait continué à languir, comme il y avait apparence, dans une quiétude énervante, et alors même que le mariage m'eût liée aux devoirs et aux usages du monde, ce bel attrait que j'avais pris pour but avec un si sérieux enthousiasme eût été peu de chose de plus qu'un vain mot; je n'en aurais jamais connu la vraie grandeur, et, en croyant en poursuivre la réalité, je n'en aurais, comme tant d'autres honnêtes âmes, poursuivi que le mirage.

Aussi parfois, dans le mécontentement où j'étais de ne pas trouver en moi seule la force morale nécessaire, m'arrivait-il de former vaguement le vœu de quelque changement considérable dans mon existence. Ce vœu fut, hélas! bien pleinement exaucé.

Les premiers événements de la révolution française nous avaient causé plus de contentement que de crainte. Mon père partageait les sentiments qui dominaient dans la Constituante : il s'en était fallu de peu de suffrages qu'il n'y fût envoyé; il y aurait pris place à côté de Mounier, l'un de ses amis. Aucune violence, du reste, ne nous menaçait : on aimait ma famille dans notre province. Les esprits autour de nous n'étaient point d'ailleurs très agités; nous-mêmes nous allâmes au devant de l'infortune.

Un soir, mon frère aîné arriva de Paris au grand galop d'un cheval couvert d'écume. Il apportait un message du comte de Provence, protecteur de notre famille. Mon père s'enferma avec lui. Une demi-heure après il sortit, grave, pâle, et en passant près de moi m'invita à rassembler à la hâte les objets auxquels je tenais le plus. Je n'osais le questionner et j'emplis aussitôt un petit coffre de diverses choses qui avaient appartenu à ma mère, un choix de ses livres, quelques lettres, ma petite palette de porcelaine, mes couleurs et mes pinceaux. J'avais à peine fini qu'un domestique vint en hâte me chercher et me fit monter dans une berline où étaient déjà assis mon père et mes deux frères.

J'étais troublée : je m'éloignai avec tristesse de mes souvenirs d'enfance, de ma chambre que j'aimais, des pauvres du village des Verrières. L'inquiétude sans doute occupait mon père et mes frères. Aucun de nous ne parlait. Le temps était affreux; une pluie épaisse et rapide battait le dessus de la voiture; le vent sifflait, les vitres frissonnaient. La nuit tomba. L'obscurité, le bruit monotone des roues, la lassitude, m'endormirent. Une violente secousse tout à coup m'éveilla : la voiture fut renversée, et je m'évanouis.

A suivre. ÉD. CHARTON.

LES MASSES DU GRAND CHANCELIER.

La masse était le signe distinctif du grand chancelier comme le bâton était celui de maréchal de France. Comme marque de sa dignité, le chancelier de France avait le mortier de toile d'or rebrassé d'hermines posé sur l'écu de ses armes, duquel sortait pour cimier une figure de reine représentant la France, tenant à la main droite le sceptre et à la main gauche les grands sceaux du royaume; et, derrière l'écu de ses armes, deux grandes masses de vermeil passées en sautoir, avec le manteau d'écarlate orné de rayons d'or vers le haut et fourré d'hermines.

La masse remonte à la plus haute antiquité: dans les monuments les plus anciens de l'Égypte on voit les chars militaires garnis de cet instrument offensif. On fixe généralement à l'époque des croisades l'introduction de la masse parmi les armes des nations occidentales : cependant, au siècle dernier, on montrait à l'abbaye de Roncevaux des masses d'armes attribuées à Roland et à Olivier de Montauban; il est vrai que rien ne garantissait leur authenticité. C'étaient des bâtons de la grosseur du bras environ et longs de deux pieds et demi, dont la poignée était garnie d'une sorte de manchette; l'extrémité du manche portait trois chaînons qui s'arrêtaient à un globe pesant environ huit livres : dans la masse de Roland, ce globe était sphérique et en fer; dans celle d'Olivier, il était en bronze, de forme ovale et crénelé.

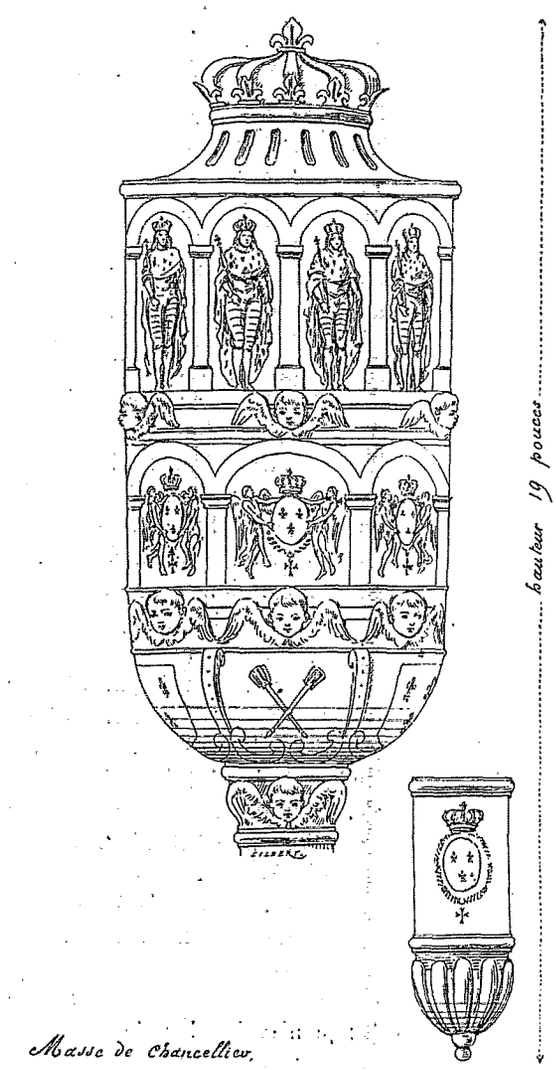
Les masses du chancelier, celles de l'Université, étaient plus pacifiques : les têtes, au lieu d'être en fer ou en bronze, étaient en or ou en argent, diversement décorées.

Dans le conseil du roi et dans toutes les cérémonies officielles, le chancelier prenait rang immédiatement après les princes du sang. Par une prérogative qui n'appartenait qu'à lui seul, il avait le droit de tendre son hôtel de tapisseries semées de fleurs de lis avec les armes de France et les insignes de sa dignité tels que nous les avons décrits en commençant.

Quand le chancelier marchait en cérémonie, il était précédé de quatre huissiers de la chancellerie portant leurs masses [1] et par des huissiers en chaîne. Il était en outre accompagné d'un lieutenant de robe courte et de deux gardes de la prévôté de l'hôtel. En carrosse, il se faisait précéder et suivre par deux hoquetons en habit d'ordonnance. Toutefois, il faut remarquer que ces honneurs étaient rendus surtout à la dignité de garde des sceaux, qui généralement était attachée à la charge de chancelier : quand, par une fortune quelconque, le chancelier se trouvait dépossédé de la garde du sceau royal, les hoquetons, le lieutenant, les gardes de la prévôté, disparaissaient de son cortège; les huissiers mêmes ne devaient pas porter leurs masses devant lui.

L. MERLET.

[1] De temps immémorial, il avait existé un huissier royal portant masse : en décembre 1475, sa charge fut érigée en titre d'office d'huissier ordinaire de la chancellerie de France; en 1597, on créa un second office d'huissier, et en mai 1655 on porta à quatre le nombre de ces officiers. Dans les grandes cérémonies, ils étaient vêtus de robes de velours violet cramoisi, à double manche pendante, et dans leur service ordinaire de robes de soie noire, bonnet ou toque de velours noir, la chaîne d'or au cou ornée de trois fleurs de lis.



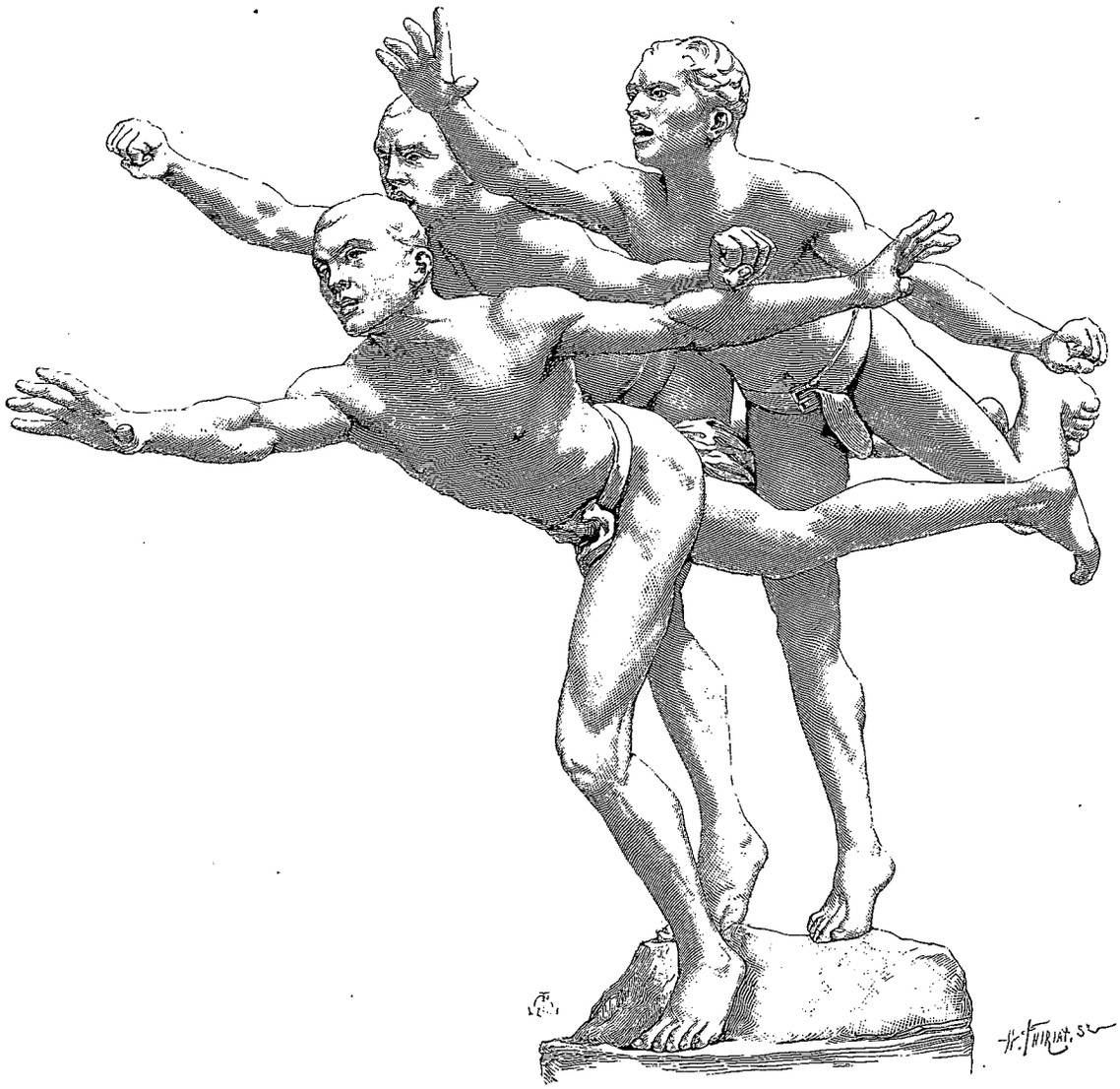
Bibliothèque nationale. — Masse de chancelier, aquarelle de Charles Saint-Aubin. — Voy. p 64.

Pardon!

Je me surprends quelquefois à dire à mon chien: « Pardon! » lorsque je le dérange; puis je souris, mais après tout sans me trouver bien ridicule. D'abord, il comprend peut-être, non mes paroles assurément, mais, d'une manière plus ou moins confuse, mon intention; puis, cette supposition fût-elle puérile ou fausse, on entretient ainsi en soi, par ces égards même de vague bienveillance, des habitudes qui sont après tout une des meilleures parties de notre caractère. ÉD. CH.

Paris. — Typographie du MAGASIN PITTORESQUE, rue de l'Abbé-Grégoire, 16.
JULES CHARTON, Administrateur délégué et GÉRANT.

LE PRIX DE LA LUTTE.



Au but! — D'après le groupe sculpté de M. Alfred Boucher (Salon de 1886).

Dans le dialogue de Lucien sur les *Gymnases,* le Scythe Anacharsis, qui n'est, dit-il lui-même, qu'un sauvage, un nomade, n'ayant jamais vécu que sur un chariot, errant de contrée en contrée, s'étonne de voir les jeunes Athéniens se livrer à des exercices violents, plus semblables à des batailles qu'à des jeux : les uns s'essoufflent à courir, se bousculent pour atteindre un but qui n'est qu'une borne ; d'autres se saisissent à bras-le-corps, se serrent à s'étouffer, cherchent à se renverser, roulent à terre dans la poussière ou dans la boue, où ils continuent à se battre ; d'autres s'attaquent à coups de poing et à coups de pied, au risque de s'assommer ou de s'estropier ; et il y a là un homme à robe de pourpre, un archonte sans doute, qui les regarde et qui, au lieu de les séparer, les encourage et les excite : tous ces gens-là ne sont-ils pas fous, et une telle conduite n'est-elle pas de l'extravagance ?

Solon, l'hôte et le guide d'Anacharsis, le détrompe et lui explique l'utilité de ces diverses luttes :

« Les exercices du gymnase préparent à des concours sérieux qui sont de grandes fêtes nationales ; les vainqueurs sont considérés comme supérieurs à tous leurs concitoyens et remportent des prix : à Olympie, c'est une couronne d'olivier sauvage, à l'Isthme une couronne de pin, à Némée une couronne d'ache ; à Delphes, ce sont des fruits cueillis sur des arbres consacrés à Apollon, et ici, aux Panathénées, des olives provenant des oliviers de Minerve. Ce ne sont pas, bien entendu, ces feuillages, bien modestes présents, que l'on convoite ; ce qui fait leur valeur, c'est qu'ils sont le signe de la victoire. Un peuple immense accourt de toutes parts pour être témoin de ces jeux ; les amphithéâtres regorgent de milliers de spectateurs ; les jouteurs sont acclamés, applaudis

par une multitude enthousiaste; le vainqueur est ramené dans sa ville natale en triomphateur.

» Mais le véritable but de ces luttes et de ces concours auxquels nous attachons tant d'importance, c'est d'habituer le jeune homme à supporter le travail, à affronter les coups d'un adversaire et à ne pas reculer par crainte de la souffrance et des blessures; c'est de le rendre plus intrépide dans les périls, plus prodigue de sa personne, à la fois plus vigoureux et plus patient. Vienne la guerre, car c'est elle que nous avons en vue, nous aurons des soldats rompus à toutes les fatigues, prêts à tous les sacrifices; grâce à eux, nous serons vainqueurs de nos ennemis s'ils nous attaquent, redoutables à nos voisins, qui respecteront notre indépendance. En outre, en temps de paix, nos jeunes gens ne se montrent pas moins vertueux; sans goût pour les vices, exempts de la frivolité et de l'insolence qu'engendre l'oisivité, ils ne songent qu'à leurs exercices et y consacrent leurs loisirs. Le plus grand bien d'un État, on peut dire qu'on le possède quand la jeunesse, soit à la guerre, soit durant la paix, ne montre que des dispositions honnêtes et n'a d'émulation que pour ce qui nous semble le plus beau.

» Ainsi, en réalité, le prix de la course, du pugilat, du pancrace, ce n'est pas une couronne de pin ou d'olivier; c'est une autre couronne, qui consiste dans la félicité publique. La liberté de chaque citoyen en particulier et de la patrie en général, la richesse, la gloire, la célébration paisible des solennités établies par nos ancêtres, les faveurs les plus précieuses que l'on puisse demander aux dieux, sont tressées dans cette couronne; c'est de haute lutte qu'on la conquiert et qu'on la conserve, et c'est à cette lutte que préparent les exercices du gymnase et du stade. »

E. L.

LA CARTE DU CIEL PAR LA PHOTOGRAPHIE (1).

Un progrès considérable, dont on ne saurait trop apprécier la haute importance pour l'avenir de l'astronomie et la connaissance de l'univers, a été réalisé depuis deux ans à l'Observatoire de Paris dans l'application de la photographie à l'étude du ciel.

Deux habiles astronomes, en même temps que savants opticiens (2), sont parvenus à obtenir, à l'aide d'appareils construits par eux, des résultats qui dépassent de beaucoup tout ce qui a été fait jusqu'ici en France ou à l'étranger pour la photographie des étoiles. Ils viennent de donner ainsi aux astronomes la possibilité de faire facilement, en quelques années et à l'aide du concours d'une dizaine d'observatoires, convenablement répartis sur la surface du globe, la carte complète de la voûte céleste, comprenant non seulement les 5 000 à 6 000 astres visibles à l'œil nu, mais aussi les millions d'étoiles, jusqu'aux plus faibles, visibles seulement avec les plus puissants instruments. C'est une entreprise gigantesque, à laquelle on n'aurait certes pas pensé il y a quelques années encore.

Cette carte, qui sera formée des 1 800 ou 2 000 feuilles nécessaires pour représenter, à une échelle suffisamment grande, les 42 000 degrés carrés que comprend la surface de la sphère, et séparément, à plus grande échelle, tous les groupes d'étoiles ou tous les objets présentant un intérêt spécial, léguera aux siècles futurs l'état du ciel à la fin du dix-neuvième siècle avec une authenticité et une exactitude absolues. La comparaison de cette carte avec celles qu'on pourra refaire à des époques de plus en plus éloignées permettra aux astronomes de l'avenir de constater de bien nombreux changements en position et en grandeur, à peine soupçonnés ou mesurés aujourd'hui pour un petit nombre d'étoiles seulement, et d'où ressortiront certainement bien des faits inattendus et d'importantes découvertes.

Cette carte donnera, en outre, dès qu'elle sera terminée, la possibilité d'étudier la distribution des étoiles dans l'espace, c'est-à-dire la constitution de l'univers visible; les célèbres jauges par lesquelles les deux Herschel avaient tenté de les classer par régions et grandeurs, à l'aide de leur grand télescope, se trouveront du coup bien dépassées et rendues inutiles.

Les astronomes les plus compétents sont unanimes à reconnaître que c'est une transformation complète qui va s'opérer dans l'astronomie et une nouvelle ère qui s'ouvre pour cette science.

Jusque vers le commencement de ce siècle, l'astronomie n'avait guère pu avoir d'autre objet que l'étude de notre monde solaire et des lois qui en régissent les mouvements. Elle devait s'occuper d'abord d'étudier les astres qui, étant le plus près de nous, étaient les plus faciles à connaître et présentent l'intérêt le plus immédiat pour l'humanité. La rapidité et l'étendue de leurs mouvements permettaient d'ailleurs, même avec des instruments de précision et de puissance médiocres, comme ceux qu'on possédait encore au dernier siècle, d'obtenir des positions suffisamment exactes pour qu'il fût possible de découvrir les diverses circonstances de leur marche autour du Soleil, et par suite les lois de l'attraction universelle.

Mais il en était tout autrement pour les étoiles considérées jusqu'alors comme des astres *fixes;* la lenteur extrême de leur mouvement apparent dans l'espace, quand on parvenait à le découvrir, leur prodigieux éloignement, comparés avec la brièveté de la vie humaine et la petitesse de nos mesures prises même dans notre monde solaire, exigeaient des instruments d'une grande puissance

(1) *La Photographie astronomique à l'Observatoire de Paris et la Carte du ciel,* par M. le contre-amiral E. Mouchez, directeur de l'Observatoire.

(2) MM. Paul et Prosper Henry.

et des observations d'une extrême délicatesse, pour qu'il fût possible de constater le faible déplacement de ces astres pendant la durée de la vie d'un astronome. Bien souvent même, ces variations, qui sont en général de l'ordre des erreurs probables dans les divers éléments de l'observation, restaient longtemps douteuses, jusqu'au jour où, par leur multiplicité, il devenait possible d'établir une certaine continuité dans les déplacements bien constatés.

D'ailleurs, les catalogues ou les cartes comprenant quelques milliers d'étoiles seulement exigeaient déjà bien des années d'un travail assidu dont il était impossible de garantir l'exactitude parfaite, et, malgré toute l'ardeur et la persévérance des astronomes voués à ce genre de recherches si fatigantes par leur monotonie, ils n'auraient jamais pu parvenir, par des procédés aussi insuffisants, qu'à la connaissance d'une bien minime partie du ciel.

On fera certainement encore des catalogues, mais ils n'auront plus pour objet que de fournir un certain nombre d'étoiles fondamentales ou points de repère d'une haute précision, auxquels on rapportera toutes les étoiles de chaque carte.

La science avait bien pu établir déjà, par l'observation et l'analogie, qu'il n'existe pas un seul corps immobile dans l'univers; mais elle n'était parvenue jusqu'ici à connaître avec quelque certitude que le mouvement d'un nombre très restreint d'étoiles, et celui de notre Soleil lui-même à travers l'espace n'est encore que bien imparfaitement connu.

Ces grands problèmes, qui semblaient défier la science humaine et présenter des difficultés insurmontables, vont être attaqués et, en partie au moins, résolus à l'aide de la photographie. Le ciel, venant se fixer lui-même sur nos clichés, fournira le premier élément de la question à résoudre, c'est-à-dire la position, à une époque donnée, de tous les astres jusqu'aux plus faibles que l'homme ait pu apercevoir, et dans cet immense travail il n'y aura à craindre ni erreur ni omission.

Le deuxième élément, le temps, que malheureusement rien ne peut suppléer, développera successivement tous ces mouvements, échappant par leur petitesse à des observations trop rapprochées, mais qui, avec la marche des siècles, deviendront de plus en plus perceptibles et mesurables aux générations futures, auxquelles nous préparons ainsi de bien importantes découvertes et une connaissance bien plus approfondie du ciel.

Il est juste de rappeler que l'idée d'appliquer la photographie à la reproduction des corps célestes est née le jour même où la grande découverte de Niepce et Daguerre était annoncée au public par la mémorable communication qu'en fit Arago dans la séance de l'Académie du 19 août 1839.

RAPE A TABAC OU GRIVOISE

en bois sculpté.

Voy. sur les Râpes à tabac les Tables.

Pendant longtemps les *priseurs* furent obligés de râper, au fur et à mesure de leurs besoins, la *carotte* — c'est le nom consacré — faite de feuilles de tabac hachées en lanières de la longueur d'un doigt, puis comprimées fortement et roulées après avoir subi une longue fermentation. Seul le tabac dit *tabac d'Espagne* était vendu en poudre très fine, mais le prix en était fort élevé et les amateurs ne le considéraient pas comme du véritable tabac.

Pour beaucoup de priseurs, le râpage était une opération délicate et qu'ils voulaient faire eux-mêmes (1), les uns préparant le matin, à l'avance, et mettant dans leurs boîtes la quantité nécessaire à la consommation de la journée, — ce qui explique le vers de la vieille chanson si connue :

J'en ai du bon et du râpé.....

les autres, plus difficiles, ne râpant que la prise du moment afin de conserver au tabac tout son arome et toute sa fraîcheur. C'est ainsi que procède *Margot* dans le *Diable à quatre,* de Sedaine : « Si je prenais du tabac à présent que je suis seule! — (*Puis, râpant et prenant du tabac, elle chante.*) »

Cette habitude était si bien entrée dans les mœurs que, même à l'église, le bruit des râpes à tabac troublait souvent l'office divin et que plusieurs fois les prêtres furent obligés, du haut de la chaire, de rappeler les priseurs à plus de retenue.

Il est à présumer cependant que dans les grandes maisons on laissait aux domestiques la charge de râper le tabac, et qu'à cet effet on faisait des râpes beaucoup plus grandes que celles que l'on voit aujourd'hui dans les musées et les collections, et dont nous avons reproduit plusieurs spécimens (2); celle que représente notre gravure, et qui devait vraisemblablement servir à râper le tabac de toute une famille, ne mesure pas moins de 0m.40 de longueur; elle est en bois, à dessus plat, décoré d'ornements en relief finement exécutés et portant au centre une armoirie.

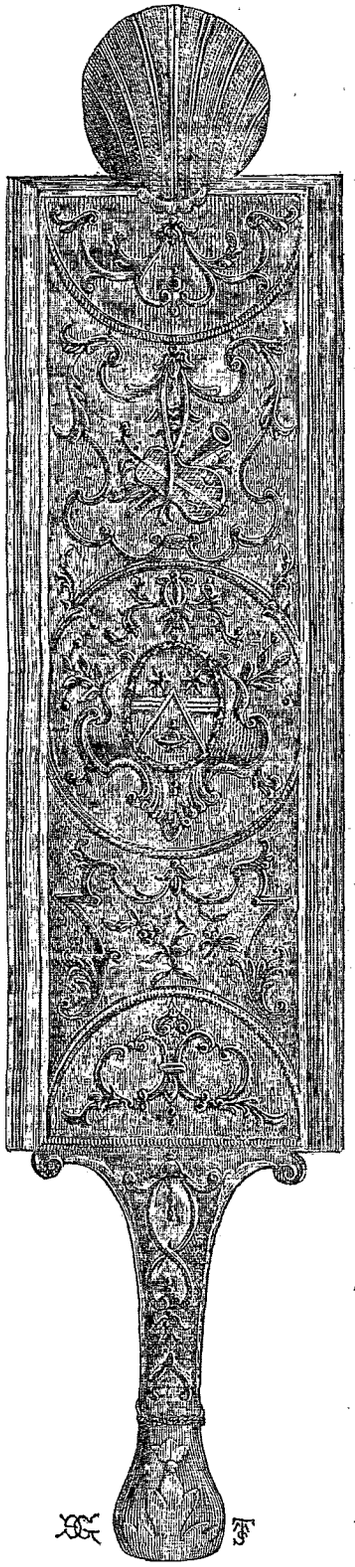
Les râpes à tabac étaient communément désignées sous le nom de *grivoises.* Nous n'avons jamais rencontré ce mot dans aucun des écrivains de la fin du dix-septième siècle ou du commencement du dix-huitième, mais on le trouve dans tous les *Dictionnaires* de cette époque. « *Grivoise,*

(1) Voy. t. II, 1834, p. 48.

La *ferme*, ayant eu le monopole du tabac soit en carotte, soit râpé, souleva contre elle l'opinion : pendant quinze ans la question du râpage divisa la France en « râpistes » et antirâpistes; l'accusation de fraude et d'exaction dans la vente de cet objet de consommation, de plus en plus répandue, ne fut pas sans influence sur la condamnation à mort des fermiers généraux (dont était Lavoisier) en mai 1794. (Voy., sur la mort de Lavoisier, la *Revue des Deux Mondes* du 15 février 1887.)

(2) Voy. les Tables des cinquante années.

dit Ménage, sorte de tabaquière faite en manière de râpe pour réduire en poudre le tabac qui est en rouleau; ainsi appelée parce que les *grivois*,



Râpe à tabac en bois sculpté (collection de M. Darly).

c'est-à-dire les soldats, s'en servent. Ces sortes de tabaquières nous sont venues de Strasbourg à la fin de la campagne de l'année dernière (1690). » Richelet donne même le verbe « *Grivoiser*, râper du tabac sur la *grivoise*. »

Vers la fin du règne de Louis XV, les débitants au détail commencèrent à vendre le tabac en poudre et, si nous en croyons Mercier [1], c'étaient les marchands de coco ou *vendeurs de tisane*, comme on les appelait alors, qui exerçaient, dans les loisirs que leur laissait leur métier ambulant, la profession de *râpeurs de tabac*.

A cette époque, un débit situé à l'entrée du Palais-Royal, à l'enseigne de *la Civette*, était renommé pour son tabac à priser, et il était du bon genre d'aller y faire remplir sa tabatière. Ce magasin fut d'abord tenu par une jeune marchande qui avait été avant son mariage au service de la duchesse de Chartres, Louise de Bourbon-Conti; cette princesse, jeune, bienfaisante et spirituelle, voulant attirer au nouveau ménage une nombreuse clientèle, fit arrêter plusieurs fois son carrosse à la porte de la boutique, et il n'en fallut pas plus, à cette époque où les grandes dames prisaient volontiers, ou, tout au moins, portaient ostensiblement des tabatières, pour mettre le tabac de *la Civette* à la mode et lui donner une renommée qui s'est maintenue depuis plus d'un siècle.

Peut-être aussi devait-il sa réputation à la façon dont il était râpé, et le magasin de *la Civette* fut-il un des premiers à substituer à l'ancienne grivoise les moulins qui devaient bientôt, à leur tour, faire place aux machines perfectionnées que *l'Avant-Coureur* de 1762 annonçait en ces termes pompeux : « L'usage du tabac râpé est devenu si général qu'on peut regarder comme inventions utiles tout ce qui peut contribuer à le rendre meilleur. Il est hors de doute que la manière de le râper soit une des causes de son plus ou moins de bonté. Mais la lenteur des râpes ordinaires et les réparations qu'elles exigent presque journellement en avoient dégoûté tous les buralistes et leur avoient fait substituer un moulin qui, en s'imprégnant de la sève du tabac, le dégradoit, de sorte que bien des particuliers préféroient de faire râper chez eux. On vient d'imaginer une nouvelle sorte de râpe qui n'a aucun des inconvénients de celles qu'on connoissoit jusqu'à présent, comme de s'émousser, de se boucher, etc., et qui, outre cela est d'un service très prompt. C'est un assemblage d'une certaine quantité de scies bien trempées, rapprochées les unes des autres et maintenues par des écrous dans un châssis sous lequel est un tiroir pour recevoir le tabac râpé. La distance qui se trouve entre ces scies suffit pour laisser passer le tabac; les scies sont dentelées des deux côtés, en sorte qu'elles ne peuvent se retourner avec le châssis, et lorsqu'elles sont un peu émoussées par l'usage, ce qui n'arrive qu'au bout d'un très long temps à cause de la trempe, un coup de lime leur rend aisément leur premier mordant; toute la boëte qui forme cette râpe se fixe sur une table au moyen de

[1] *Tableau de Paris*, ch. CCCCXLVII.

quatre fiches très pointues qui sont dessous aux quatre coins. Cette râpe débite beaucoup et peut, par conséquent, diminuer considérablement le prix du râpage. — Les curieux pourront voir des essais de cet instrument chez l'imprimeur de cette feuille. »

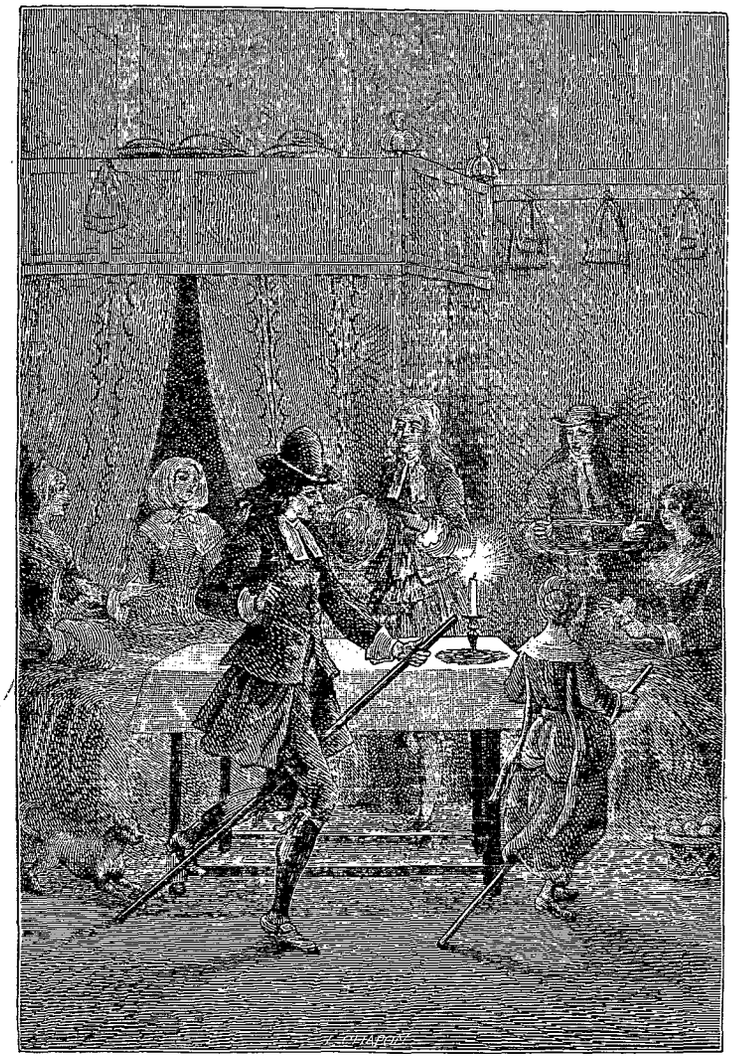
Grâce à cette invention, la vente du tabac en poudre se généralisa; mais malgré l'avantage qui résultait pour les priseurs de cette facilité qui leur était donnée d'acheter leur tabac tout préparé, beaucoup restèrent fidèles à leurs anciennes habitudes, et l'usage des *grivoises* ne disparut complètement qu'au commencement de notre siècle.

ÉD. GARNIER.

UNE SOIRÉE BOURGEOISE

AU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE.

« C'est la coutume de ces bons bourgeois, dit Furetière [1], d'avoir toujours leurs petits enfants devant leurs yeux, d'en faire le principal sujet de



Vollichon et son fils Toinon. — Estampe du *Roman bourgeois*

leur entretien et d'en admirer les sottises... Madame Vollichon ne parla avec mademoiselle Laurence que des belles qualitez de son fils Toinon, de ses miévretez et pastiqueries (ce sont les termes consacrez chez les bourgeois, et les mots de l'art pour expliquer les gentillesses de leurs enfans). Elle ne se contenta pas de parler de celui-là, elle en loua encore un autre qui était à la mamelle, disant de lui qu'il parloit tout seul, qu'il avoit la plus belle éloquence du monde et qu'il sçavoit déjà huit ou dix mots.

» Toinon entra peu de temps après dans la salle en équipage de cavalier, c'est-à-dire avec un bâton entre les jambes qu'il appelait son dada. Vollichon prit aussitôt un manche de balai qu'il mit entre les siennes; et, courant après son fils, ils firent ensemble trois tours autour de la table, ce qui donna occasion à Nicodème d'apeller cette course un tournoi.

» Laurence commençait à rire de la folie de Vollichon, quand Bedout lui remontra qu'elle avoit tort de trouver à redire à cette action, et que, si

[1] *Le Roman bourgeois*, p. 141 à 143.

elle avoit lu Plutarque, elle auroit vu qu'Agesilaüs fut surpris en la même posture, et qu'au lieu de s'en défendre, il pria seulement ceux qui l'avoient vu de n'en rien dire jusqu'à ce qu'ils eussent des enfans.

» Laurence ne répondit autre chose, sinon qu'on ne pouvoit rien faire qui n'eût son exemple dans l'antiquité; et, par discrétion, elle ne voulut pas continuer sa risée au nez de Vollichon de peur de le fâcher. »

Mais, quoi qu'en ait dit Furetière, n'aurait-on pas pu défendre Vollichon sans en appeler à Plutarque, et n'aurait-on pas pu citer d'illustres exemples tout modernes, par exemple Henri IV servant lui-même de cheval au futur Louis XIII, ou Racine prenant part aux petites processions que ses enfants faisaient pour se distraire. Le grand tragique était familier et affectueux à son foyer : il aimait tendrement ses filles qu'il appelait Nanette, Babet, Fanchon et Madelon. Il est vrai que, surtout dans la plupart des familles nobles ou aspirant à l'être, on croyait devoir inspirer aux enfants le respect plutôt que l'affection, mais la nature était souvent la plus forte : « Il y a toujours eu des parents tendres et engoués de leurs enfants jusqu'à la faiblesse; il y a toujours eu des mères dévouées jusqu'à l'abnégation d'elles-mêmes. » (1)

On n'en a pas moins exprimé, d'une manière générale, l'opinion qu'autrefois les parents aimaient moins leurs enfants qu'on ne les aime aujourd'hui, et on en a donné plusieurs raisons. Les familles, a-t-on dit, étant plus nombreuses, la tendresse des père et mère se divisait et était à quelque degré moindre pour chacun des enfants : l'amour pour un fils unique va souvent, au contraire, jusqu'au fanatisme. On a fait une remarque plus profonde. Avec l'affaiblissement du sentiment religieux, le pouvoir et le besoin d'aimer étant restés les mêmes semblent s'être concentrés plus fortement dans les relations du foyer : la sensibilité y est devenue presque excessive.

« Certes, dit l'auteur d'un livre de grand mérite sur les sentiments moraux au seizième siècle (2), les pères ont dû alors comme toujours aimer leurs enfants, mais ils tenaient à renfermer en eux cette tendresse que d'ordinaire ils se plaisaient à montrer, et ce qu'ils faisaient sentir c'était par-dessus tout leur autorité. Il semble qu'il n'y ait jamais eu de leur part d'expansion : d'Aubigné rapporte que son père, se séparant de lui après lui avoir donné des conseils, « le baisa contre sa coutume, ce qui » l'attendrit extrêmement. » (3) On se repentait quelquefois, mais trop tard, d'avoir été si froid. »

Un progrès incontestable est que l'on est arrivé à la suppression presque absolue des corrections corporelles, aussi humiliantes pour les parents et les maîtres que pour les enfants. Caraccioli écrivait il y a un siècle (1) : « On ne punit presque plus; on conduit par l'honneur plutôt que par le châtiment, quoique la méthode indécente et barbare d'employer des verges... ne soit pas encore abolie. » Depuis lors les violences physiques ont disparu des établissements d'éducation comme de l'intérieur des familles.

ÉD. CH.

(1) Albert Babeau, *les Bourgeois d'autrefois.*

(2) *Les Sentiments moraux au seizième siècle,* par Albert Desardins, professeur à l'École de droit de Paris. 1887.

(3) Mémoires, p. 474.

(1) *La Ville sous l'ancien régime.*

MAITRE PIZZONI.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 2, 22, 38, 58, 70, 94 et 110.

IX.

Un matin, en descendant de sa chambrette, Tonio trouva maître Pizzoni plus gai qu'il ne l'avait vu depuis son malheur. Il n'attendit pas la question habituelle du jeune homme : « Maître, comment avez-vous passé la nuit? » Il se leva pour s'avancer vers lui, en s'appuyant sur sa canne et sur les meubles, et lui dit d'une voix assurée :

— J'ai bien dormi! j'ai reposé comme on fait après une tâche accomplie. Tonio, je ne suis peut-être pas mort tout entier... Va chez Stumberg, et dis-lui que je le prie de venir ce soir avec son violoncelle; qu'il amène Fuchs et Mack : tu entends?

— Oui, maître, je comprends : vous voulez qu'on vous fasse un peu de musique. Vous avez raison, cela fait du bien.

— Oui, j'ai envie d'entendre de la musique... de la musique!... Va vite, enfant, que je sache si je peux compter sur eux ce soir.

Tonio se hâta de courir chez Stumberg, à qui il conta, tout joyeux, que maître Pizzoni semblait ressusciter, qu'il parlait avec décision, que ses mouvements reprenaient leur ancienne vivacité : peut-être qu'il allait guérir! Stumberg se réjouit avec lui, et promit d'arriver de bonne heure avec les deux artistes que demandait Andrès Pizzoni.

— Il veut un quatuor, sans doute, où tu feras le premier violon, dit-il à Tonio.

C'était aussi ce que supposait le jeune homme.

Le soir, maître Pizzoni reçut ses hôtes, vêtu comme s'il allait jouer dans un concert; il avait fait remplir le salon de fleurs et de lumières. Les pupitres étaient préparés, et chacun d'eux était chargé de quelques feuilles de musique manuscrite.

— Mes amis, dit le vieillard d'une voix grave et émue, je crois que Dieu ne m'a pas tout à fait abandonné. Quand je possédais ce talent de virtuose que vous m'avez connu, et qu'il m'a enlevé, je trouvais avoir assez à faire de jouer les œuvres des maîtres, et je ne composais rien. Il me semblait d'ailleurs que les idées qui me venaient ne

valaient pas la peine d'être écrites. Mais depuis que j'ai perdu le don qui faisait tout le charme de ma vie, une nouvelle source d'harmonie et de joie s'est ouverte dans mon âme. Dieu a eu pitié de moi; il a envoyé dans ma solitude tout un chœur de voix mystérieuses dont la beauté m'enivre et me fait oublier mon malheur. J'ai essayé d'écrire ce qu'elles me disaient; et je vous ai fait prier de venir, pour jouer cette musique, afin que je sache si ce n'est qu'une illusion, si je n'ai saisi qu'un faible écho des voix célestes, ou si Dieu m'a rendu plus qu'il ne m'avait ôté, en m'accordant sur mes vieux jours l'inspiration qu'il avait refusée à ma jeunesse.

Les quatre musiciens, le cœur saisi d'une émotion religieuse, prirent leurs instruments et touchèrent avec respect les feuilles où le vieux Pizzoni avait écrit son quatuor. Il leur semblait qu'il allait sortir de là une révélation étrange, et que cette musique ne ressemblerait à rien de connu. Maître Pizzoni, le dos appuyé contre un orgue, et soutenu par Frantz, car il n'aurait pu se tenir debout assez longtemps, battait la mesure et dirigeait l'exécution de son œuvre.

Tout le temps qu'elle dura, on n'entendit pas un mot; les artistes, recueillis, ne songeaient qu'à bien rendre les intentions de l'auteur, qu'à suivre les mouvements de l'archet qui fendait l'air, tantôt avec une entraînante rapidité, tantôt avec une mollesse caressante, élargissant le rythme pour un choral religieux, et le ramenant à l'accent net et puissant d'une marche triomphale. Mais les dernières vibrations de leurs cordes flottaient encore dans l'air, quand ils se levèrent tous les quatre dans un élan d'enthousiasme, et s'élancèrent vers maître Pizzoni.

Heureux quiconque a eu dans sa vie un de ces instants de joie suprême où l'on oublie toutes les douleurs du passé, toutes les inquiétudes de l'avenir! Maître Pizzoni eût pu chanter son *Nunc dimittis*, pendant que ses amis, pleurant d'admiration et de tendresse, lui serraient les mains et rendaient hommage à son génie. On n'entendait que des mots sans suite : « Beau! sublime! admirable! divin! » Tonio, à genoux devant son maître, baisait ses vêtements; et Andrès, les yeux levés au ciel, murmurait, comme en extase : « Je ne m'étais donc pas trompé! Dieu soit béni! »

On recommença le quatuor, qui parut encore plus beau qu'à la première lecture; puis la table du souper réunit le compositeur et les virtuoses. Maître Pizzoni envoya Tonio choisir parmi les joyaux de sa cave de vénérables bouteilles veloutées d'une épaisse couche de poussière, et l'on but à la gloire nouvelle du vieillard, à la musique, langue sacrée qui parle aux âmes et les enlève au-dessus des choses de la terre, à la mémoire des grands artistes, et aussi à la gloire future de Tonio. Le jeune homme leva son verre avec enthousiasme.

— Oui maître, dit-il, buvez à ma gloire qui sera vôtre! Car je suis votre élève, et c'est vous qui m'avez fait ce que je suis. Écoutez maintenant l'inspiration qui vous dicte des chefs-d'œuvre; moi, je les jouerai, et je mettrai le monde entier à genoux devant votre nom!

Le lendemain, toute la ville savait que maître Andrès Pizzoni, dont l'archet merveilleux s'était tu pour jamais, venait de se révéler grand compositeur; et la porte du vieillard fut assiégée par les visiteurs curieux. Comment cela s'était-il fait? N'entendrait-on pas cette œuvre dont le vieux Stumberg, Mack et Fuchs ne parlaient qu'avec admiration? Andrès répondait avec la sérénité d'un bienheureux : « Je ne sais pas comment cela s'est fait : l'esprit souffle où il veut. Il a tout à coup soufflé sur moi : j'ai vu ce que je ne voyais pas, j'ai compris ce que je ne comprenais pas, et toutes les aspirations de mon âme se sont traduites en chants divins. Vous êtes-vous demandé parfois ce que pensait Marie, en contemplant son enfant qui était Dieu? Je l'ai senti, moi, en écoutant ce quatuor né de mes heures douloureuses : j'admirais, j'adorais, oh! sans orgueil! et je rendais grâce au Seigneur qui m'avait gratifié d'un tel bienfait. Vous l'entendrez, cette musique, plus tard : le moment n'est pas encore venu... »

La joie et la paix habitaient de nouveau le cœur de maître Pizzoni. Il travaillait sans cesse, et quand il avait achevé une œuvre nouvelle, il mandait Stumberg, qui se chargeait de réunir les musiciens nécessaires pour l'exécuter, et de les amener chez l'auteur. Il n'avait qu'à choisir : tous tenaient à honneur de jouer la musique du vieillard, tous étaient fiers de la gloire qu'il répandait sur leur cité. Il avait été convenu entre eux, avec l'aveu d'Andrès, qu'on donnerait un concert public composé uniquement de ses œuvres, et tous travaillaient avec zèle, donnant sans ménager leur temps et leur talent pour que l'exécution fût parfaite.

Tonio tenait partout la partie de premier violon. C'était, sans doute, un grand honneur pour un si jeune artiste; cependant, depuis que le concert était décidé, Tonio devenait soucieux. Ce concert serait tout à la gloire de maître Pizzoni : ce n'était pas ainsi que Tonio avait compté faire sa première apparition devant le public. Que de fois, dans ses rêves, s'était-il représenté cette soirée qui devait de son nom inconnu faire un nom célèbre! Lui, seul sur l'affiche, seul sur le théâtre, seul signalé à l'attention de la foule; les autres, des exécutants obscurs, mis là uniquement pour l'accompagner et le faire ressortir. Tous les applaudissements seraient pour lui, toutes les fleurs pour lui, pour lui toute la gloire! Au lieu que maintenant... Il se disait bien que cette soirée-là viendrait un jour, qu'elle n'était que reculée, et qu'il était juste qu'il consacrât les prémices de son talent au maître à qui il le devait; mais ces raisonnements ne parvenaient point à dissiper le nuage. Il n'y a que les grands cœurs qui sachent se reléguer au

second plan avec une sérénité joyeuse; et Tonio était triste, tout en se traitant lui-même d'ingrat, car maître Pizzoni ne s'était jamais montré envers lui plus paternel et plus tendre : on eût cru qu'il devinait la peine secrète de son élève et qu'il voulait l'en consoler.

A suivre. Mme J. Colomb.

LES PLUMES DE L'OIE ET DU CANARD.

De tous les oiseaux de basse-cour, c'est l'oie dont la plume est le plus utilisée.

Autrefois, on arrachait les plumes des ailes au moment de la mue, pour l'industrie des plumes à écrire, industrie presque perdue aujourd'hui, où la plume de fer a remplacé à peu près partout la plume *d'oie pour l'écriture.*

On plume les oies trois fois par an, pour récolter soit les plumes ordinaires, soit le duvet qui garnit le dessous du ventre.

Les oies mortes ou tuées donnent encore leur plume et leur duvet, mais de qualité moindre. Le produit annuel fourni par la plume d'une oie vivante est de 1 franc environ; le produit en plumes d'une oie morte atteint à peine 45 centimes.

Dans le département de la Vienne, on écorche l'oie grasse avant de la livrer à la consommation, et avec sa peau garnie de duvet on fabrique des imitations de cygne. Pour cela, on fend la peau par le dos et on la soulève avec les plus grandes précautions. Une belle peau d'oie, bien fourrée et sans déchirures, se vend de 2 à 3 francs; mais le corps de la bête a perdu un cinquième à peu près de sa valeur. Ces oies écorchées sont expédiées à Paris, où elles trouvent, sur les marchés des quartiers populeux, un placement avantageux, car elles n'y subissent qu'une dépréciation peu sensible.

Il existe à Poitiers, depuis un demi-siècle, deux établissements dans lesquels on prépare chaque année de 40000 à 50000 peaux d'oies. Ces peaux, d'une grande souplesse, proviennent d'oies qui se font remarquer par leur blancheur éclatante, et par leur duvet soyeux et touffu qui permet de les comparer aux peaux de cygne. On en expédie un grand nombre à l'étranger, et surtout en Angleterre et en Amérique.

Le canard donne un duvet inférieur à celui de l'oie comme quantité, mais au moins égal comme qualité. Aux époques de mue naturelle, en mai et en septembre, on arrache aux mâles une partie du duvet qui garnit le cou et le dessous du ventre. En Normandie, on ne plume jamais les canes ni les mâles adultes, et l'on plume les canetons seulement à la mue d'automne. Le duvet du canard normand est préféré, comme plus souple et plus fin, à celui du canard ordinaire et même de l'oie.

Quelquefois on fait trois cueillettes de duvet par an : en mai, en juillet, en septembre; et l'on peut arriver à récolter ainsi de 250 à 500 grammes de duvet valant de 2 à 4 francs. Mais, par cette pratique, on nuit beaucoup à l'état de santé des oiseaux et à leur fécondité.

Lorsqu'on sacrifie un canard, on récolte encore des plumes et du duvet dont on peut tirer parti.

Les canards des variétés *blanches,* et notamment celui d'Aylesbury, fournissent un produit plus estimé et supérieur d'un tiers environ en valeur commerciale.

Il existe dans la banlieue de Paris, à Joinville-le-Pont, une manufacture très importante où sont traitées les plumes de toutes sortes, et surtout les plumes d'oies tirées principalement de la Russie.

L'industrie sait tirer parti de tous les éléments qui constituent la plume. Le tuyau est employé à la fabrication de plumes à écrire, découpées à l'emporte-pièce, à l'usage de quelques personnes qui les préfèrent aux plumes métalliques et qui s'en servent de la même façon. Les quatre côtés de la tige sont enlevés, débarrassés de leurs barbes, et employés à la confection d'excellentes brosses et de balais inusables. Les barbes de la plume, teintes de diverses couleurs, servent à fabriquer des fleurs artificielles pour l'exportation. La partie centrale de la tige et la moelle du tuyau constituent un engrais assez riche.

La véritable industrie consiste à ne rien laisser perdre de ce que nous fournit la nature; et, dans l'élevage de la volaille, la plume est un *sous-produit* qui peut acquérir, comme on le voit, une très sérieuse importance. (1)

LA VALLÉE DE LA JOUTE.

Le nom de causse vient du mot latin *calx,* la chaux. On désigne ainsi, dans une partie de la France centrale, notamment dans la Lozère, l'Aveyron, l'Hérault, le Gard, le Tarn et le Lot, des plateaux incultes, généralement de nature calcaire.

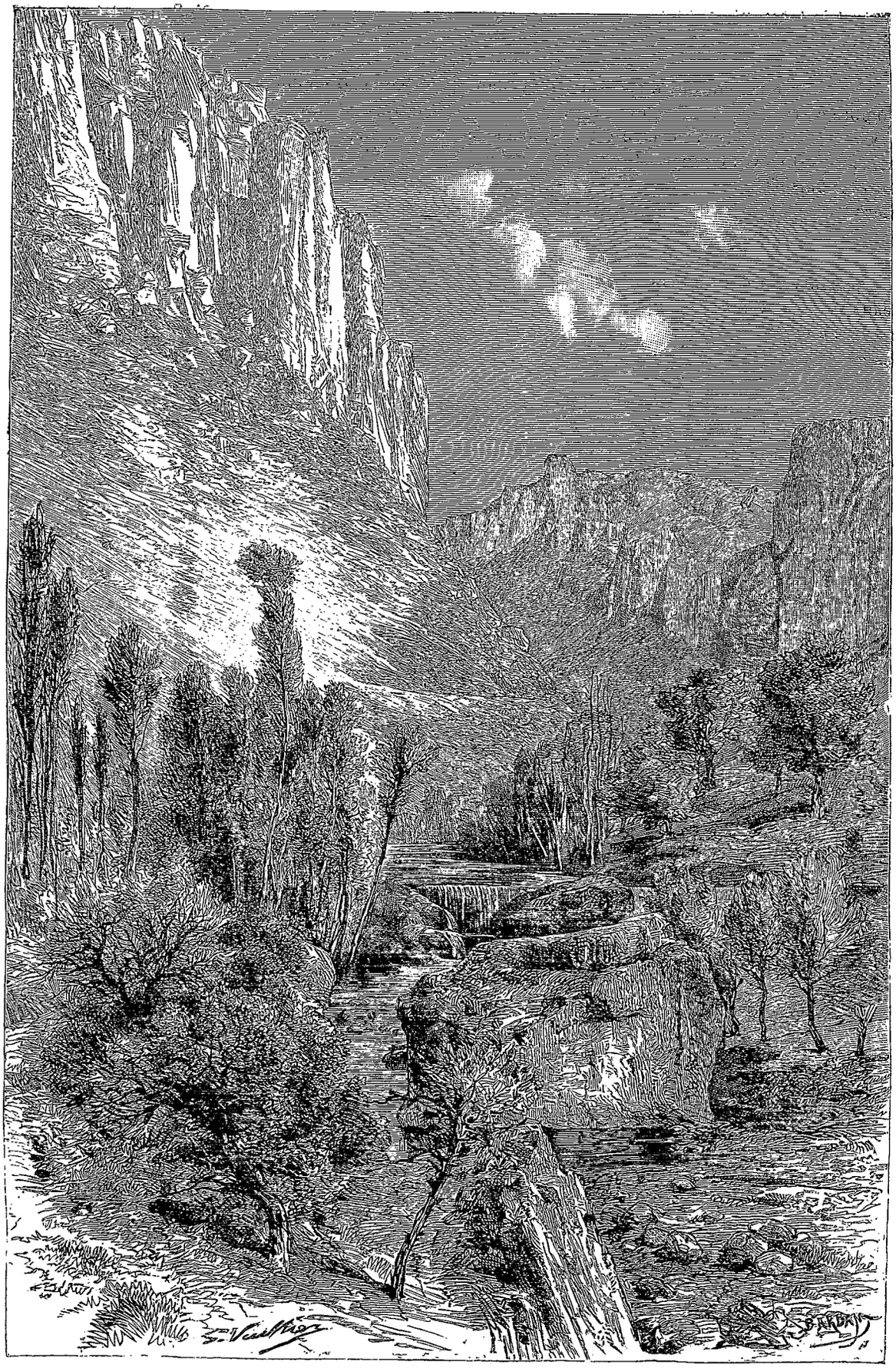
Les principaux causses sont : le causse Méjean, le causse de Sauveterre, le causse Noir, le Larzac, les causses du Rouergue, les causses du Quercy.

Les causses ont l'aspect de véritables déserts nus, tristes, monotones, sans eaux, sans bois, presque sans habitants. Ces immenses plaines de pierres sont brûlées par le soleil en été, balayées par des vents violents. Le froid y est excessif en hiver.

« L'orage aux larges gouttes, dit M. Onésime Reclus (2), la pluie fine, les ruisseaux de neige fondue, les sources joyeuses, ne sont point pour le causse, qui est fissuré, criblé, cassé, qui ne retient point les eaux; tout ce que lui verse la nue entre dans la rocaille. Et c'est bien loin, bien bas, que l'onde engloutie se décide à reparaître; elle sort

(1) Dr Hector George, maître de conférences à l'Institut national agronomique.

(2) *France, Algérie et colonies.*



La Vallée de la Joute, au pied du contre-fort du mont Aigoual. — Dessin de G. Vuillier, gravure de Barbant.

d'une grotte au fond des gorges, au pied de ces roches droites, symétriques, monumentales, qui portent le terre-plein du causse. Mais ce que le plateau n'a bu qu'en mille gorgées, la bouche de la caverne le rend souvent par un seul flot, les gouttes qui tombent du filtre s'unissant dans l'ombre en ruisseaux, puis en rivières.

» Trop de soleil si le causse est bas, trop de neige s'il est élevé; toujours et partout le vent qui tord les bois chétifs; pour lac une mare, pour rivière un ravin.

» Le caussenard seul peut aimer le causse; mais qui n'admirerait les vallées qui l'entourent? En descendant, par des sentiers de chèvres, du plateau dans les gorges, on quitte brusquement la rocaille altérée pour les prairies murmurantes et les grands horizons. — En haut, sur la table de pierre, c'est le vent, le froid, la nudité, la pauvreté, la *laideur*, la tristesse, le vide; en bas, sur le tapis de gazon, c'est le zéphyr dans les vergers, une atmosphère tiède, l'abondance et la gaieté. Le contraste inouï que certains causses font avec les gorges environnantes est une des plus rares beautés de la France. »

La Joute naît à 1 220 mètres au pied d'un contre-fort du causse Méjean ou Grand causse qui le relie au mont Aigoual (1 567 mètres). Elle arrose de charmants vallons entre les murailles du causse Méjean et du causse Noir. Puis elle se jette dans le Tarn à la sortie du défilé après un cours de 42 kilomètres. La vue que nous donnons est prise aux environs du Rosier : on y peut voir les escarpements qui soutiennent le causse Noir et le causse Méjean.

G. V.

ILLUSIONS D'OPTIQUE.

EXAGÉRATION DES HAUTEURS. — JARDINS PAYSAGERS.

Nous avons toujours une tendance invincible à exagérer les hauteurs (les dimensions verticales des objets) : les expériences les plus simples suffisent pour le prouver.

Examinons un chapeau de forme haute : le diamètre du fond est-il plus grand ou plus petit que la hauteur? — Il est plus petit, répondra toute personne non prévenue. Mais, après mesure prise, on constate précisément le contraire : il est un peu plus grand que la hauteur; souvent même la différence s'élève à 3 ou 4 centimètres.

Demandez à quelqu'un de marquer d'avance sur le mur la hauteur d'un chapeau qui serait placé contre le mur, le fond reposant sur le sol : on marquera sans hésiter une hauteur au moins *double* de la hauteur réelle.

Chacun connaît la hauteur des tours Notre-Dame (65 mètres); qui pourrait croire qu'une des tours tiendrait couchée dans le grand bassin des Tuileries, près de la place de la Concorde? C'est cependant la vérité même; car ce bassin a 100 mètres de diamètre, et il resterait un espace libre de 35 mètres au delà du sommet de la tour.

Quand on dessine le profil d'une falaise (ce que font très souvent les officiers de marine et les ingénieurs hydrographes), on estime sans le vouloir les hauteurs au double de leur valeur réelle. Si on relève la falaise à l'aide d'instruments exacts (du théodolite, par exemple), on trouve qu'il faut réduire *à la moitié* toutes les évaluations verticales.

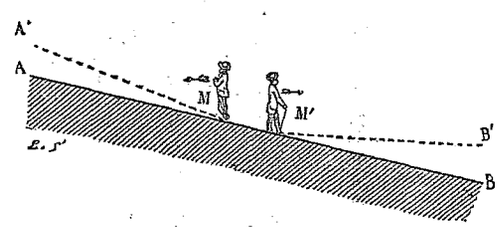
Il résulte de là qu'il est impossible, sur les plans en relief, de donner des hauteurs exactes : le relief ne serait pas *sensible*. On rend les hauteurs, non pas *doubles*, ce serait insuffisant, mais *quintuples*, ce qui rend assez bien l'effet naturel; et même quelquefois décuples, ce qui est trop exagéré. Tel relief des environs de Paris offre à l'œil des gorges abruptes, des pics escarpés, véritables caricatures des légers plis de terrain et des collines arrondies dont les géants sont le mont Valérien et la butte Montmartre.

Nous avons si bien l'habitude d'exagérer les reliefs que les limites de l'horizon nous paraissent toujours fortement relevées (on appelle *horizon* le cercle qui limite tous les objets visibles à partir d'un point qui n'est autre que le centre de ce cercle).

De là une illusion très connue, mais que peu de personnes savent expliquer.

Quand on suit en montant une route en pente régulière, si l'on regarde devant soi, la pente paraît exagérée; si l'on regarde en arrière le chemin déjà parcouru, il représente une pente beaucoup plus douce.

Cependant la pente est toujours la même. Mais le point A paraît relevé en A′ quand le voyageur est dans la position M, ce qui *augmente* la pente suivant la ligne MA′. Quand le voyageur est en M′, il voit le point B relevé en B′; par suite, la pente paraît *diminuée* suivant la ligne M′B′.



Exemple d'illusion d'optique.

Si nous exagérons les hauteurs (ou dimensions verticales), nous diminuons de parti pris les distances horizontales, nous voyons tout *en raccourci* dans la direction de l'horizon.

Ce n'est que par les objets placés entre notre œil et les bords de l'horizon que nous jugeons de l'immensité de l'espace que nous pouvons embrasser d'un seul coup d'œil.

Une promenade sur le lac de Lucerne ou des Quatre-Cantons nous fait concevoir nettement des espaces immenses, indéfinis même; car nous voyons plusieurs *plans* de montagnes se profiler

les uns derrière les autres, les plus éloignées se rattachant d'une manière confuse aux sommets plus rapprochés; l'indécision des contours laisse une large part à l'imagination.

Mais si vous êtes en pleine mer, réduit à ne voir que le ciel et l'eau, vous aurez la sensation d'*un horizon très borné*. Et vous ne craindrez pas de l'avouer (du moins à vous-même), quoi qu'aient pu dire les poètes et les romanciers qui veulent absolument voir l'infini dans cette énorme goutte d'eau exactement recouverte d'une calotte bleue quand le ciel est pur. Rien de plus ordinaire, de plus mesquin même, que cette vue du ciel et de l'eau; mais le spectacle devient grandiose aussitôt que votre navire pénètre dans une baie parsemée d'îles rocheuses aux formes pittoresques. Vous éprouvez alors la sensation du grandiose, de l'infini même. Et il n'est pas besoin pour cela d'une immense baie comme celle de Rio de Janeiro, unique au monde, avec ses trois cents îles et ses rivages bordés de hautes montagnes boisées : la petite baie de Vigo, en Espagne, nous laisse déjà une impression des plus grandioses.

Au point de vue du bel art de tracer les jardins, on voit combien il est absurde de chercher *à faire grand*, à la façon de Louis XIV.

Les grandes avenues plantées d'arbres, les *points de vue* ouverts à grands frais, font paraître *en raccourci* tous les environs de Versailles.

Le *grand canal* avec ses bras immenses formant une croix régulière, la pièce d'eau des Suisses encadrée d'avenues bien droites, produisent beaucoup moins d'effet que le grand lac du bois de Boulogne, qui n'est cependant, lui aussi, qu'une création toute artificielle.

Un amateur de jardins paysagers (de *jardins anglais*, comme on disait au siècle dernier) possédait une prairie de deux hectares traversée par une petite rivière ou plutôt un ruisseau aux eaux vives et claires. D'un coin de la prairie jaillissait une source dont les eaux formaient un second ruisseau serpentant comme le premier, le tout entouré de murs et formant un ovale à peu près régulier.

Par des plantations habilement distribuées, notre amateur réussit à masquer les murs. Des allées sinueuses suivaient les cours d'eau, les coupaient et les recoupaient sur des ponts rustiques, et menaient, après de nombreux détours, à une grotte de rocailles établie autour de la source, à un petit chalet abrité de sapins, et même à un potager, car le propriétaire n'avait pas oublié l'utile.

Cet ensemble formait une charmante promenade, dont personne ne soupçonnait la faible étendue.

Par suite d'un changement de maître, le jardin paysager fut mis *en rapport :* les bosquets furent rasés, les allées mises en herbe, les *vallonnements* nivelés. La prairie entourée de murs paraît maintenant ce qu'elle est en réalité, une faible étendue de deux hectares (ou *vingt mille mètres carrés*, comme on dit à Paris et aux environs, où les terrains s'évaluent toujours au mètre carré, depuis deux mille francs place de la Bourse jusqu'à deux francs dans l'extrême banlieue).

Les habiles créateurs de nos promenades du bois de Boulogne, du bois de Vincennes, des buttes Chaumont, du parc de Montsouris, ont parfaitement compris que l'art de tracer les jardins paysagers est l'art de faire illusion, et surtout de dissimuler le peu d'espace dont on dispose en évitant les lignes droites et masquant les limites. C'est ainsi qu'à Montsouris le remblai du chemin de fer qui coupe le parc est habilement dissimulé par des plantations de pins et de sapins ; qu'aux buttes Chaumont les *fronts de taille* des anciennes carrières représentent des rochers abrupts qu'on ne réussit à atteindre qu'après de nombreux détours savamment combinés.

Mais parmi tous les beaux squares de Paris, il y en a un qui est absolument inférieur et qui pourrait avoir été planté par le Nostre, le grand maître de la ligne droite : c'est celui de la rue de Sèvres.

Le terrain est absolument triangulaire : il fallait donc dissimuler par des massifs les trois angles aigus; couvrir la partie centrale d'une pelouse avec d'autres petits massifs destinés à masquer les grilles ; enfin tracer des allées à courbure douce donnant aux promeneurs le plus grand parcours possible.

On a fait précisément le contraire.

Trois avenues principales plantées de grands platanes suivent les trois côtés du triangle pour bien montrer à tout le monde que le terrain est irrégulier. Chacune des avenues possède la largeur d'une grande route, de sorte que la pelouse centrale se trouve réduite au strict nécessaire pour encadrer une statue de marbre (très réussie, d'ailleurs).

C'est, du reste, par grande exception qu'on trouve à reprocher quelque faute de goût à l'administration des promenades et plantations de la ville de Paris, qui, depuis trente ans, a fait d'admirables créations. Toutefois, au point de vue technique, les planteurs blâment avec raison l'engouement excessif de l'administration pour le platane qu'on retrouve à satiété depuis Pantin jusqu'à Montrouge (en passant par le boulevard Haussmann), et le dédain absolu des diverses espèces de peupliers qui cependant réussissent fort bien au milieu de l'asphalte et loin des bords de la Seine : exemple, les deux peupliers de la place Louvois.

CH.-E. GUIGNET.

LES CRABES TERRESTRES.

Quiconque s'est promené sur le bord de la mer a pu rencontrer des Crabes cherchant à éviter, par une course rapide, un importun voisinage. On les voit s'efforcer de gagner une flaque d'eau, ou

bien s'enfoncer dans le sable. Si l'on vient à les toucher, ou si l'on veut les prendre, ils savent punir les doigts qui cherchent à les saisir. Ils sont en effet munis de grosses pinces qui leur servent d'armes défensives et offensives; mais les pêcheurs n'y prennent garde et s'en emparent pour les vendre sur le marché, leur chair et surtout leur foie constituant un aliment délicat.

Le nombre des espèces de Crabes est considérable; tous présentent des caractères communs qui permettent de les reconnaître immédiatement.

Personne ne confondra un Crabe avec une Écrevisse; ces animaux ne sont que cousins germains : tandis que l'Écrevisse est pourvue d'une longue queue fort appréciée des gourmets à cause des muscles puissants qu'elle renferme, et que sa carapace est allongée et cylindrique, presque conique antérieurement, le Crabe semble n'avoir pas de queue, celle-ci étant très courte et repliée sous le ventre. La carapace est large, plutôt aplatie, et rétrécie en arrière. L'Écrevisse a de longues antennes; chez le Crabe, au contraire, elles sont très courtes.

Quant aux membres, Crabes et Écrevisses sont des Décapodes, c'est-à-dire qu'ils ont dix pattes; mais tandis que les Écrevisses sont des *Décapodes macroures* (à longue queue), les Crabes sont des *Décapodes brachyures* (à queue courte).

On trouve des Crabes à peu près partout; presque tous peuvent sortir de l'eau de la mer et courir non loin du bord sur le sable humide. Généralement leurs promenades à terre sont de courte durée. Ils ne peuvent, en effet, respirer l'air en nature; leurs organes respiratoires, cachés sous la carapace, sont des branchies, des sortes de houppes où les vaisseaux sanguins viennent se ramifier. Ces branchies ne peuvent respirer que l'air contenu en dissolution dans l'eau; elles ont donc besoin d'être constamment humidifiées.

Cependant il existe des Crabes qu'on rencontre dans l'intérieur des terres, loin de toute espèce de nappe d'eau, et qui peuvent rester à l'air pendant fort longtemps sans en souffrir. On les appelle pour cette raison des *Crabes terrestres*. D'où vient cette particularité? Elle tient à une disposition spéciale de leur appareil respiratoire. La chambre branchiale, c'est-à-dire la chambre contenue sous la carapace et où flottent les branchies, est très spacieuse, voûtée, et la membrane qui la tapisse est souvent couverte de végétations spongieuses qui peuvent retenir de l'eau; puis la carapace elle-même présente une sorte de gouttière qui tient de l'eau en réserve. Ces Crabes ont donc des réservoirs à eau sous leur carapace; et leurs branchies sont dans une atmosphère humide même quand ils sont à terre; car l'eau, en s'évaporant, sature d'humidité l'air qui est en contact avec les branchies et empêche que ces organes délicats ne se dessèchent.

Parmi les Crabes terrestres, je citerai les *Gécarcins* et les *Thelpheuses*, les *Birgues*.

Les *Gécarcins* sont bien connus dans nos colonies, aux Antilles; on les désigne communément sous les noms de *Crabes de terre, Tourlourous*. Ils se rencontrent dans les endroits humides et marécageux, et se creusent de gros trous dans le sol.

Ils quittent volontiers le littoral et font, dit-on, en bandes, des incursions dans l'intérieur des terres. Comme ils se nourrissent de substances végétales, ils commettent souvent de graves dégâts, lorsqu'ils viennent à traverser un potager ou un champ cultivé.

Les *Thelpheuses* appartiennent au sud de l'Europe, à l'Asie et à l'Afrique. En ayant rapporté moi-même d'Algérie plusieurs individus d'une espèce (*Thelpheusa fluviatilis*), j'ai pu les conserver plusieurs années dans un aquarium et étudier un peu leur manière de vivre.

Il est bon que l'animal ait assez d'eau pour pouvoir s'y plonger complètement; — quelques petits rochers permettront au Crabe d'en sortir; il reste ainsi à l'air une journée entière. J'en avais mis plusieurs dans un même aquarium, mais ils ne s'entendaient pas; le plus fort poursuivait le plus faible; des luttes sérieuses s'engageaient, et toujours l'un des combattants était mutilé s'il ne parvenait à se dérober. Rien de plus drôle que les airs de colère de ces crustacés. Il y en a toujours un qui commence, c'est le plus fort : il cherche son adversaire qui, prudemment, se sauve; mais étant poursuivi, quand il se voit forcé de se battre, il s'arrête et devient menaçant, se redresse sur ses pattes ambulatoires et présente à son ennemi ses grosses pinces largement ouvertes. Le combat s'engage; les Crabes se saisissent les pattes à l'aide de leurs pinces. Ils ont une curieuse habitude, c'est, lorsqu'on les prend par une patte, de l'abandonner entre les doigts de la personne qui les a saisis; ils se cassent eux-mêmes la patte en se la désarticulant et s'en vont clopin-clopant et le plus vite possible. S'ils sont en liberté la patte repousse, à moins qu'ils ne deviennent la proie de quelque animal.

Ces combats se renouvellent dans l'aquarium jusqu'à ce qu'une Thelpheuse demeure seule. Le vainqueur peut vivre alors longtemps, il est tranquille et mange à son aise.

Ce sont des animaux peu exigeants au point de vue de la nourriture; il suffit de leur donner de temps en temps un petit morceau de viande, un ver de terre, un têtard, un ver à farine.

J'ai pu assister à des scènes amusantes lorsque je possédais plusieurs de ces Thelpheuses.

Un jour, leur ayant donné des têtards de grenouilles, les Crabes en parurent ravis; ils comprirent de suite qu'ils étaient en présence de proies succulentes; ils cessèrent leurs mouvements afin de donner confiance aux têtards, ils semblaient être à l'affût; leurs pinces étaient ouvertes, prêtes à saisir immédiatement le têtard imprudent qui viendrait à passer.

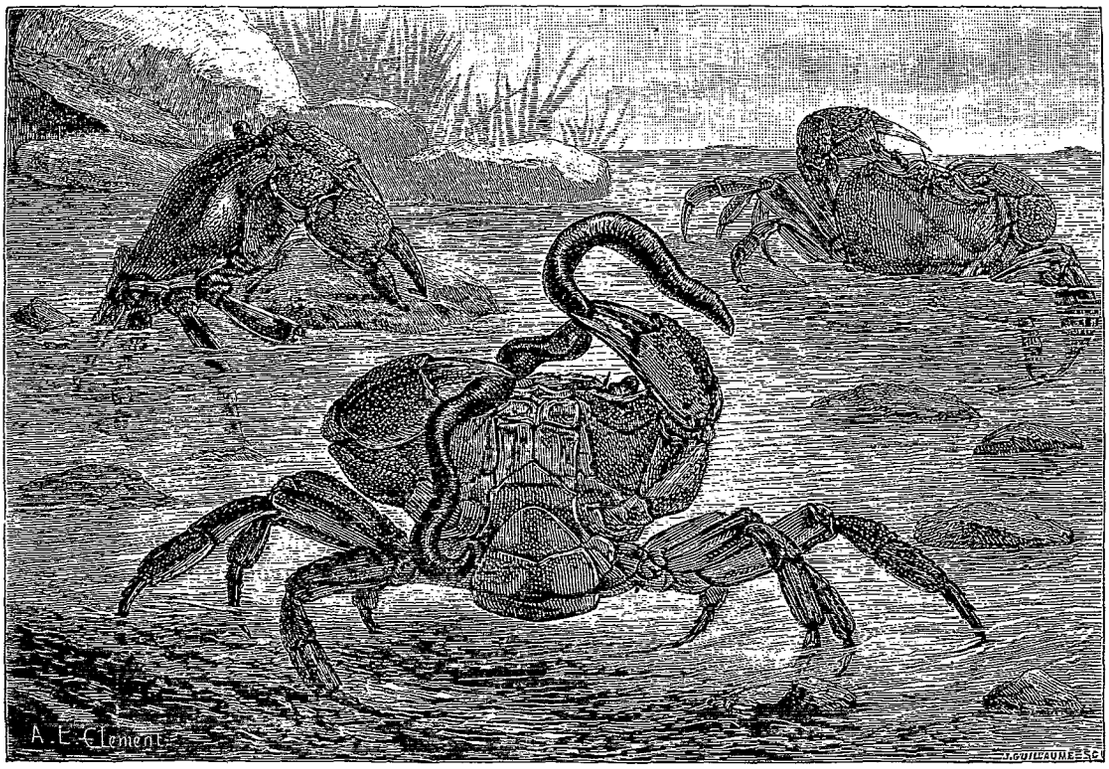
L'un des Crabes s'empara de l'une des victimes

et la porta à sa bouche malgré ses contorsions désordonnées. Il se gorgea de la chair du jeune batracien, mais quand il en eut assez, le saisissant avec l'une de ses pinces, il l'écarta de sa bouche dédaigneusement. Un Crabe placé à côté de lui, et qui n'avait pas bougé pendant le repas de son camarade, étendit la pince (j'allais dire la main), et prit la proie délaissée par son voisin.

Ils peuvent chercher leur nourriture à terre, mais j'ai remarqué qu'ils mangent de préférence lorsqu'ils sont plongés dans l'eau.

Chez les anciens, et surtout chez les Grecs, ces Thelpheuses jouissaient d'une véritable célébrité; c'est cette espèce qu'on a représentée sur la constellation zodiacale dite *le Cancer*; on a gravé son image sur plusieurs médailles antiques.

M. H. Lucas nous dit qu'au rapport d'Elien, le Crabe de rivière prévoit, ainsi que les Tortues et les Crocodiles, les débordements du Nil, et gagne environ un mois auparavant les hauteurs voisines. Il est très commun dans les rivières, et particulièrement dans divers lacs ou cratères d'anciens volcans. A Rome, on le mange dans tous les temps de l'année, et surtout les jours d'abstinence; mais, ainsi que pour d'autres crustacés, on préfère ceux qui viennent de muer, ou qui sont près de cette crise; on les sert alors sur les tables du pape et des cardinaux. Quelques personnes, pour adoucir



Crabes terrestres. — Dessin de Clément.

leur chair, les font périr dans du lait. On les porte au marché attachés avec une corde, mais placés à une certaine distance les uns des autres, afin qu'ils ne puissent pas se ronger ou se dévorer mutuellement. Suivant Belon, les caloyers du mont Athos, dans les ruisseaux duquel cette espèce est commune, la mangent crue, sa chair leur paraissant plus savoureuse que lorsqu'elle est cuite. Les Arabes nomment ce crustacé *Sahara;* mais comme ils désignent aussi de la même manière des Ocypodes du pays, il paraîtrait que cette dénomination est synonyme de celle de Tourlourou, donnée par divers voyageurs aux Crabes de terre et de rivière [1].

Parmi les Décapodes macroures, dans la tribu des Paguriens, c'est-à-dire de ces crustacés nommés vulgairement *Bernard l'Ermite,* il existe un type fort curieux désigné sous le nom de *Birgus latro,* et qu'on trouve dans la mer des Indes. Ce Birgue voleur habite à terre, se cache dans les fentes des rochers, et durant la nuit se rend sur le rivage pour chercher sa nourriture.

Tels sont les principaux Crabes terrestres; les plus curieux sont sans contredit les Thelpheuses qu'il est facile de se procurer. Dans notre colonie d'Algérie et dans le sud de l'Italie, on les rencontre communément.

CHARLES BRONGNIART.

[1] Lucas, *Histoire naturelle des Crustacés,* etc., p. 75.

SALOMON GESSNER.

Suite et fin. — Voy. p. 105.

Toutes ces idylles, tous ces Damons et ces Climènes, ces Daphnis et ces Chloés, avaient créé à Sa-

lomon Gessner un public enthousiaste qui, après avoir rêvé devant ses œuvres, rêva de lui comme d'un personnage idyllique : le peintre-poète eut des admirateurs fervents dont il reçut plus d'une fois les témoignages hyperboliques. Les voyageurs qui passaient à Zurich ne manquaient pas d'aller le voir ; pour quelques-uns même c'était un but qui les y amenait de fort loin.

De tempérament robuste et d'une nature joviale, on n'eût pas soupçonné qu'il fût l'auteur de choses tendres jusqu'à l'afféterie. Aussi pour plusieurs la vue du poète était-elle une désillusion ; quelques écrivains ont même parlé de son énergie un peu rude : on reprocha à Gessner d'avoir agi avec dureté dans le jugement intenté à un pasteur de Zurich, Jean-Henri Waser, accusé et convaincu d'avoir écrit dans un journal d'Allemagne des articles défavorables au gouvernement zuricois et soustrait quelques documents de la chancellerie dans laquelle il travaillait comme copiste. Waser, condamné à la punition des traîtres, fut décapité à Zurich en 1780 ; Gessner fut un des douze juges qui votèrent pour la peine capitale ; huit s'étaient prononcés pour la détention perpétuelle.

La presse allemande, qui avait salué les œuvres du poète, ne le ménagea point dans cette occasion. Faut-il nous indigner ? L'ardent patriotisme de Gessner peut seul le justifier. Les écrits de Waser révélèrent, en effet, sa coupable intention de livrer le pays à l'Autriche.

La vie du peintre se continua tranquille au milieu des joies de la famille et de ses travaux littéraires et artistiques. Il possédait aux environs de Zurich, au Sihlwald, une maison rustique admirablement située où il passait la belle saison, trouvant dans le voisinage les motifs de ses compositions. Il menait là une existence heureuse, recevant dans cette solitude choisie les hommages d'une admiration dont il ne devait pas connaître le lendemain. La mort le frappa subitement, dans la force de l'âge, en 1788.

Il ne semble pas qu'il y ait eu de luttes dans cette existence privilégiée ; un génie bienfaisant paraît veiller sur le poète et le conduire du berceau à la tombe en le faisant passer par les aimables vallons de ses tableaux et de ses poèmes, sans que rien ait arrêté sa promenade ou altéré sa sérénité.

Gessner fut bon père : c'est dans les lettres qu'il adresse au fils dont nous avons déjà parlé que l'on peut juger des qualités du chef de famille. Leur correspondance est intéressante par certains côtés ; le jeune homme suit les conseils paternels et semble même à la recherche de raffinements qui sont bien la conséquence naturelle du milieu créé par le peintre. Il écrit de Dresde à son père : « Je sens combien je suis un meuble déplacé dans ce monde brillant et poli. Je commence à présent à m'adoniser. Ma coiffure a déjà pris une autre tournure, et je serai bientôt de la tête aux pieds tout à fait à la dernière mode. »

Le père lui écrit en l'engageant à saisir avec ardeur toutes les occasions qui se présenteront de voir des œuvres d'art : « Tu ne te laisses pas séduire par le brillant ; le vrai beau seul obtient ton suffrage. Avec ces dispositions il te sera facile de former entièrement ton goût. Si tu veux, visite la galerie avec de véritables connaisseurs. Garde-toi cependant d'être trop décisif et ne juge qu'après un mûr examen. Je me suis toujours très bien trouvé de rechercher et de savourer dans chaque ouvrage ce qu'il y a de bon et de beau, et s'il ne s'y rencontre pas des défauts trop frappants, je paye volontiers à l'auteur un juste tribut d'éloges. »

C'est dans une lettre du fils datée de Dresde, juillet 1784, que nous voyons la vie du peintre-poète racontée d'une manière charmante :

« En ce moment, écrit-il, vous êtes sans doute au Sihlwald. Le souvenir de cet aimable lieu est accompagné pour moi d'un regret si vif que j'ai besoin d'appeler toute ma raison à mon secours pour le combattre, surtout quand la vue que j'ai sous les yeux forme, comme à présent, un si grand contraste avec ce riant paysage. A cette heure peut-être papa dessine ou peint d'après nature quelque beau point de vue, ou bien, ayant en croupe le jeune fils du forestier, qui l'amuse par son babil naïf, il parcourt le bois à cheval accompagné de mon frère Henri. Peut-être encore êtes-vous assis sur l'herbe, devant la maison, ou bien vous faites un repas de beurre et de miel avec la famille du forestier, et papa est toujours le premier à faire naître la gaieté parmi ces bonnes gens. Oh ! quand je me transporte ainsi au milieu de ces scènes riantes, combien j'ai de peine à me défendre du mal du pays. Distribuez saluts et baisers de ma part à tous les habitants, sans exception, de cette heureuse vallée, jusqu'aux chiens et aux chevaux. »

Le père lui répond peu après et ses directions sont toujours judicieuses : « Je suis bien aise que tu aies lu mes écrits avec plaisir. Je crois que ma lettre sur l'art de peindre le paysage peut t'offrir quelques conseils utiles. Je suis charmé de ton goût pour Thompson. Tu sentiras un jour que la lecture d'ouvrages semblables donne à l'imagination du peintre un essor qu'elle n'aurait pas pris d'elle-même. Continue à lire, mais seulement ce qu'il y a de meilleur en tout genre.

» Encore un conseil que tu dois suivre pour faire tes lettres plus facilement et oublier moins ce que tu as à dire. Mets une feuille de papier sur ton bureau, et quand il t'arrive de faire ou de penser quelque chose que tu voudrais nous communiquer, écris-le aussitôt. Aujourd'hui tu écriras peut-être deux lignes, demain une page entière, et la lettre se trouvera faite peu à peu. »

La manière particulière du peintre et son style se trouvent expliqués dans une lettre datée de Zurich, février 1785 :

« Tes études d'après nature sont esquissées avec feu, et elles expriment bien dans les grandes

formes le caractère de leur objet. Je voudrais que, dans tes dessins, une seule branche bien disposée, par exemple un arbre en grand dessiné avec exactitude, fît reconnaître le caractère particulier à chaque espèce d'arbre; j'aimerais à retrouver les rameaux surabondants du chêne, l'ombrage horizontal du hêtre, etc. Par ce moyen, tu accoutumeras ton imagination à ne retracer que des formes vraies, et il te deviendra toujours plus facile de te représenter chaque objet absent d'une manière aussi distincte que si tu l'avais sous les yeux. »

Comme on le voit, selon Gessner, il faut apprendre chaque arbre, de manière à le représenter absent comme si on l'avait sous les yeux. Là est certainement le point faible de cette manière, on peut même dire de cette école. Comparons ces principes à ceux d'aujourd'hui : quels sont nos paysagistes, même parmi les plus forts, qui voudraient peindre actuellement un arbre, un morceau quelconque, sans l'étudier d'après nature? Où serait le charme puissant du caractère individuel et de l'imprévu des choses ?

Là est la différence des époques, et nous sommes heureux de trouver la nature suffisamment grande et belle plutôt que de la transformer par un effort d'imagination qui ne nous satisferait plus et même nous paraîtrait une faute.

Il n'est pas nécessaire de s'arrêter longtemps sur ce point : qu'on examine, s'il restait encore un doute à ce sujet, non seulement les compositions de Gessner, mais celles de tous ceux qui ont créé leurs paysages; qu'on les compare à ce que nous voyons à chaque pas dans nos expositions, et l'on s'étonnera certainement du goût des époques passées.

On pourrait croire que Salomon Gessner ne devait aimer que les choses douces et tempérées et craindre celles qui eussent pu effaroucher, même dans sa pensée, les bergers et les bergères de ses poèmes. On sait cependant qu'il affectionnait les exercices corporels et montait à cheval. En art, il aimait les batailles, le mouvement; les chocs de cavalerie de Bourguignon le ravissaient : il y revient plusieurs fois dans ses lettres et écrit à son fils de ne pas quitter l'Allemagne sans avoir vu les troupes prussiennes. Stimulé dans une voie qu'on n'eût pas crue sympathique au poète des *Idylles,* le jeune homme exécuta plusieurs tableaux militaires qu'il se plaît à décrire à son père dans des lettres pleines d'expansion. Ses occupations l'empêchèrent cependant d'aller voir les troupes du grand Frédéric et le graveur Chodowiecki que Gessner et son fils tenaient, avec raison, en haute estime. Comme le jeune homme renvoyait son retour en Suisse, il s'en excuse en écrivant qu'il a assisté aux manœuvres de l'armée saxonne, persuadé qu'il est que cette raison lui fera pardonner tous les retards. Quand il annonce enfin son arrivée à Zurich, en compagnie de son ami le peintre Graf, le père lui écrit : « Nous sommes d'avance tout occupés de la vie délicieuse que nous mènerons avec vous, et c'est à qui en sait faire la peinture la plus riante. Nous vous conduisons déjà sur les hauteurs de la belle montagne d'Albis, et

Un dessin de Gessner.

nous vous faisons parcourir tous les recoins de notre ermitage. Henri surtout se montre ingénieux à inventer de nouveaux plaisirs, et, de leur côté, ta maman et ta sœur s'occupent, avec beaucoup de zèle, à pourvoir convenablement la cave et la cuisine; car ta mère croit nous connaître assez bien tous pour juger que, dans la composition de notre bonheur pastoral, ces détails doivent aussi entrer pour quelque chose. »

Le 5 mars 1788, Henri Gessner écrivait à son frère Charles pour lui annoncer la mort de leur père : « Pleurons-le, mon cher, lui disait-il, mais gardons-nous de murmurer contre le ciel. Que ne devons-nous pas à la Providence! Elle nous avait accordé le meilleur des pères; et de quels biens n'avons-nous pas joui avec lui et par lui? Une bonne éducation, des principes qui doivent, tant que nous les suivrons, assurer notre bonheur, voilà ses bienfaits, ils sont inappréciables. »

Le peintre avait, on le voit, développé dans son milieu des sentiments d'affection et la résignation chrétienne.

Aujourd'hui que le temps a passé sur l'homme et sur l'œuvre dont plus d'une génération fut éprise, on peut le juger froidement. Faut-il le refouler à l'arrière-plan, parmi ceux qu'on oublie à jamais ? Son incontestable popularité ne le permet point, car elle prouve qu'il répondait à certaines aspirations de son époque. Florian, qui représentait en France le sentimentalisme à la mode, a rendu hommage à Gessner dans une lettre qu'il lui adressait : « J'ai tâché, lui disait-il, d'habiller la Galatée de Michel Cervantes comme vous habillez vos Chloés; je lui ai fait chanter les chansons que vous m'avez apprises, j'ai orné son chapeau de fleurs volées à vos bergères. »

« Sous Louis XVI, dit Sainte-Beuve, la femme, la jeune femme qui écrit ou qui rêve est sentimentale, d'un sentimentalisme qui tient à la fois

de Jean-Jacques et de Berquin, qui s'embellit de Florian ou de Gessner et s'enchante de Bernardin. »

André Chénier, d'autres l'ont affirmé déjà, s'est inspiré du poète suisse. Jean-Jacques Rousseau n'a-t-il pas dit : « Gessner est un homme selon mon cœur. »

Nous devons noter aussi que l'auteur ne fut point voué absolument au genre de l'idylle et qu'il sut trouver des accents émus à propos de certains hauts faits de l'histoire suisse. « Le touchant tableau qu'il trace de la bataille de Næfels, écrit l'historien suisse M. A. Daguet, prouve de quel charme naïf et énergique son pinceau eût su revêtir les scènes de notre histoire nationale si, au lieu de célébrer les bergers d'une Arcadie imaginaire, il eût consenti à chanter les vaillants pâtres de la Suisse primitive. »

Beaucoup de littérateurs ont encore exprimé leur admiration pour celui qu'ils considéraient comme un maître, mais ceux-là aussi sont oubliés. La poésie champêtre n'est point morte cependant avec Gessner, elle s'est transformée en se dégageant peu à peu de ses impossibilités.

Si la gloire se mesure au bruit qui se fait autour d'un nom, le poète zuricois en eut sa part, même posthume. Guyot, graveur et marchand d'estampes, rue Saint-Jacques, à Paris, qui vendait la *Déclaration des droits de l'homme et du citoyen,* avait pour enseigne de son magasin *Au Grand Gessner.*

Un critique de talent, E.-J. Delécluze, dans son livre sur *Louis David,* étudie les précurseurs de la rénovation des arts par l'antiquité grecque et romaine et fait au peintre suisse une place honorable :

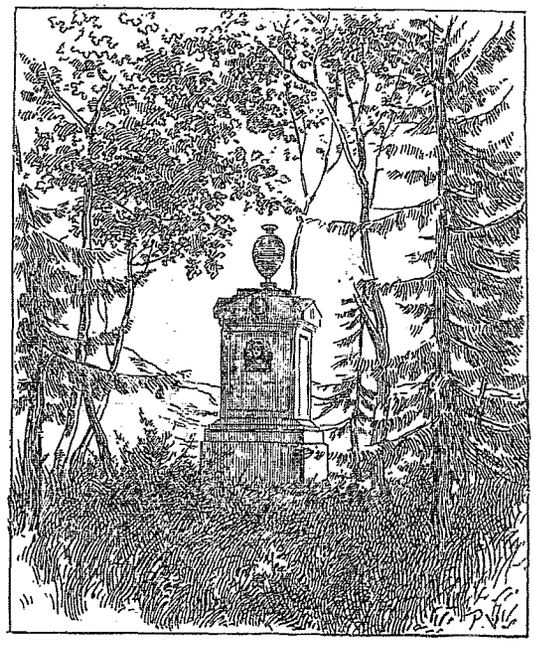
« Un ouvrage curieux pour l'histoire de l'art à cette époque, écrit-il, est le recueil des *Idylles* de Gessner, traduites en français, et auxquelles l'auteur allemand a joint des gravures composées et exécutées par lui. Ces compositions, ainsi que tous les ornements qui les entourent ou les accompagnent, portent les dates de 1775-1776-1777, et il serait difficile de trouver des productions modernes où le goût, le style et l'esprit de l'antiquité fussent plus fidèlement et plus naturellement reproduits que dans ces charmantes compositions.

» De tous les faits qui précèdent, il résulte qu'avant 1775, année où David remporta le premier grand prix à Paris, et se disposait à venir à Rome pour la première fois, non seulement l'idée de la réforme à introduire dans les arts était répandue dans cette dernière ville, mais qu'elle avait été tentée par des praticiens habiles, tels que Mengs et Gessner en peinture, et par Canova en sculpture. »

A part le récit de la bataille de Næfels, l'œuvre de Gessner ne contient rien qui ait l'impression du pays auquel il appartenait. Les bergers et les bergères de son imagination l'ont empêché de voir les rudes et caractéristiques pâtres des Alpes qu'il avait sous les yeux. Il a certainement aimé l'admirable pays qu'il habitait, mais il n'en a rendu qu'une vague apparence. D'autres, alors, ont-ils mieux fait que lui? Non, le sentimentalisme de l'époque semble avoir faussé la vue des mieux doués pour la contemplation et l'étude de la nature.

« Impatienté par les fadeurs de Gessner, écrit M. Eug. Secrétan (1), on a été jusqu'à douter que son inspiration fut sincère, d'autant plus qu'elle contrastait avec son caractère sobre et viril, avec ses dons remarquables pour la pantomime burlesque; mais peu d'hommes de talent sont tout d'une pièce : Salomon Gessner aimait la nature comme on l'aimait alors, et les rêveries de ses *Idylles* ont bel et bien fait partie de son caractère. Ce qui aujourd'hui a perdu saveur et vie peut fort bien être sorti, il y a cent ans, d'une plume émue et généreuse. Ne suffit-il pas d'une seule génération pour donner à un langage sincère, mais maniéré, un air de fadeur ou d'affectation? »

Les rêveurs du dix-huitième siècle, trouvant dans le poète suisse la réalisation du retour à la nature, le saluèrent avec enthousiasme. Bien des œuvres acclamées par plusieurs générations ont passé; d'autres passeront encore. Les crudités de



Le Monument de Gessner, à Zurich.

notre époque nous ramèneront peut-être à une poésie plus naïve et plus saine.

A. Bachelin.

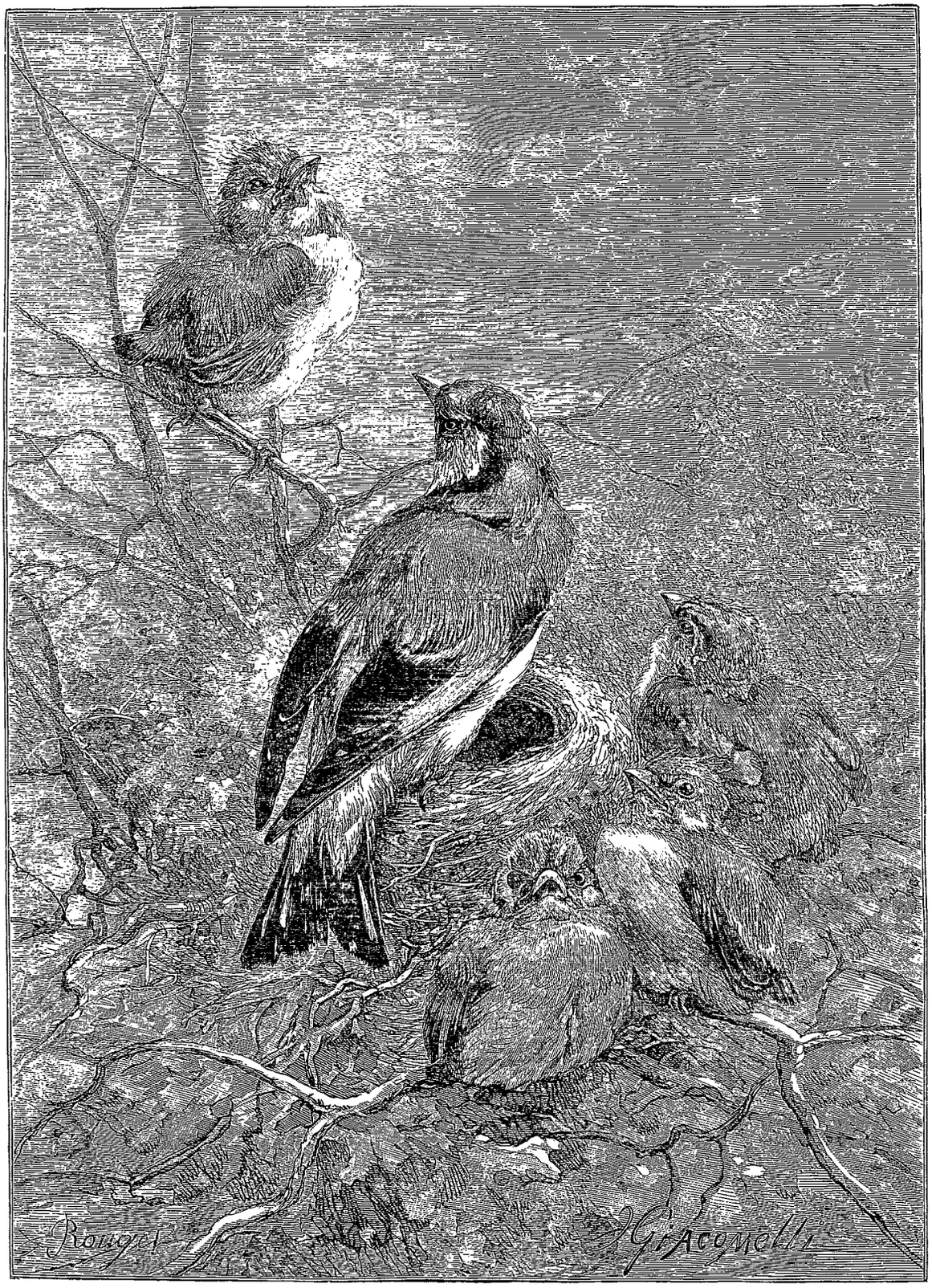
(1) *Galerie suisse. — Biographies nationales.*

ERRATUM.

Page 67, colonne 1, ligne 8. — *Supprimez les mots inutiles* de France.

Paris. — Typographie du Magasin pittoresque, rue de l'Abbé-Grégoire, 15.
JULES CHARTON, Administrateur délégué et Gérant.

LES VICTIMES D'UN AMBITIEUX.



Le Premier pas d'un ambitieux. — Composition et dessin de Giacomelli.

I

Dieu nous garde de l'ambition et des ambitieux! L'ambition d'un homme, souvent, a bouleversé le monde : l'histoire en fait foi.

L'ambition d'un méchant avorton d'oiseau, gros en tout comme le poing d'un enfant nouveau-né, bouleversa la maison des Poljamin, coûta la vie à l'angora Patapouf, brouilla deux familles, et fut

cause que le jeune André Poljamin passa toute sa journée du jeudi en retenue.

Voici l'histoire :

Sous la fenêtre de la chambre où le jeune André Poljamin préparait ses devoirs et ses leçons pour le lycée, des oiseaux avaient construit leur nid. Depuis qu'ils avaient posé la première brindille à la fourche de deux branches, le jeune André, plus préoccupé du travail des oiseaux que de sa propre besogne, avait furieusement négligé son Cornélius Népos et ses déclinaisons grecques. Le professeur de cinquième avait commencé par secouer la tête d'un air scandalisé, puis il avait mis de petites notes sur le cahier de correspondance d'André, et le père d'André avait froncé les sourcils. Comme les petites notes se reproduisaient périodiquement, le papa indigné avait grondé son petit garçon, et même l'avait privé de dessert un jour que la famille Poljamin recevait des amis à sa table. Quelle privation pour un petit gourmand, et quel affront pour un petit collégien qui avait pas mal d'amour-propre!

II

Le nid parachevé, la mère y déposa quatre œufs qu'elle se mit à couver avec une patience admirable. Le jeune André, rendu plus prudent par le malheur, avait préparé et expliqué tant bien que mal la vie de Miltiade, puis celle de Thémistocle; il venait d'expédier celles d'Aristide le juste et de Pausanias l'ambitieux. Il entamait celle de Cimon, et se risquait tout tremblant parmi les mystères, les casse-cou et les chausse-trapes de la troisième déclinaison grecque, lorsque les petits oiseaux, l'un après l'autre, sortirent de leurs coquilles.

Il perdit bien quelques petits quarts d'heure à surveiller les allées et venues du père et de la mère qui allaient aux provisions, et le professeur plus d'une fois le regarda de travers, en faisant le geste symbolique d'allonger la main vers le cahier de correspondance. Néanmoins, il n'y eut point d'éclat : la crainte du maître et l'amour du dessert maintinrent André sur les limites où commencent les tribulations de l'écolier paresseux ou distrait.

Les petits oiseaux cependant commençaient à avoir des plumes; Cimon, fils de Miltiade, venait d'être frappé d'ostracisme, et André Poljamin cherchait dans son dictionnaire le mot *celerius,* pour traduire la phrase : *Cujus facti celerius Athenienses quam ipsum pœnituit* (1).

Les oisillons, qui venaient de déjeuner copieusement, s'étaient installés en dehors du nid pour digérer au soleil, et, en témoignage de parfait contentement, ils faisaient : *Cuic! cuic! cuic!*

André aurait bien aimé à savoir ce qui les rendait si bruyants et si joyeux; mais, se sentant un peu pressé par l'heure, il inséra son pouce gauche dans son oreille gauche, et de sa main droite il continua à feuilleter son dictionnaire, en se répétant à demi-voix : *Celerius, celerius,* pour ne pas entendre les oiseaux.

— *Cuic! cuic! cuic!*

— *Celerius, celerius, celerius!*

Cette espèce de dialogue bizarre durait depuis une demi-minute, lorsque la volonté d'André commença à céder, suivant en cela l'exemple de son attention; car le pauvre André s'aperçut qu'il cherchait *celerius* au milieu des pages consacrées à la lettre *S*.

Pour en finir avec cette obsession, il se leva brusquement et alla regarder par la fenêtre.

III

Trois des petits, ronds comme des boules, immobiles comme des fakirs, le bec clos comme des oisillons repus, se tenaient prudemment accroupis sur leurs pattes repliées, autour du nid. Le quatrième frère, plus éveillé et plus ambitieux, s'était perché triomphalement sur une petite branche isolée, à quatre pouces au moins au-dessus du nid!

L'oisillon fit d'abord bonne contenance, et tint la tête fièrement levée, appelant par ses cris l'attention de ses frères; mais aussitôt qu'ils cessèrent de le regarder il prit un air penaud et inquiet, et André fut saisi d'un fou rire, parce que l'attitude et la physionomie de l'oisillon lui rappela aussitôt celle de son camarade Charrier.

A la dernière leçon de gymnastique, le camarade Charrier, profitant de ce que le maître était occupé ailleurs, avait grimpé sur le portique, et une fois là avait crié aux autres : « Eh! les autres, regardez-moi donc! » Mais il y a une règle du rudiment de Lhomond qui dit : *Sua hominem perdet ambitio;* c'est-à-dire : Charrier sera victime de son ambition.

A peine debout sur le portique, Charrier eut le vertige; il se mit piteusement à plat ventre sur la poutre horizontale, ferma les yeux et cria : « Au secours! » Le maître appliqua l'échelle contre le portique, et, prenant Charrier par la peau du dos, le descendit, tremblant et penaud, au milieu des huées de ses camarades.

Or l'oisillon se trouvait dans la même position que Charrier, et il faisait la même figure. La branche était oblique, et ses pattes glissaient; ses moignons d'ailes et son embryon de queue ne lui étaient d'aucun secours, soit pour voler, soit pour conserver son équilibre.

Mais la mère était là, toute prête à jouer le même rôle que le maître de gymnastique.

IV

André, curieux de savoir comment elle s'y prendrait, oublia Cimon, les Athéniens, l'ostracisme, l'heure, et les exigences du professeur.

Tout à coup, l'ambitieux, saisi de vertige, fit un faux mouvement qui le précipita brusquement du faîte de la grandeur où son ambition l'avait hissé.

Il tomba à pic, et tout ce que sa mère put faire

(1) Les Athéniens souffrirent plus vite que lui de ce qu'ils avaient fait.

pour lui, ce fut de se précipiter au-dessous de lui, et de le soutenir de ses ailes étendues pour amortir sa chute.

Elle y parvint; car l'ambitieux déchu, après s'être relevé, se mit à trottiner sur le sable de l'allée.

« Comment va-t-elle faire pour le remonter? se demanda André. » Oh! que le pauvre Cimon était loin de sa pensée en ce moment!

Tout à coup la mère et le petit se mirent à pousser des cris déchirants. Le chat du voisin, l'angora Patapouf, qui jusque-là avait fait semblant de dormir sur le chaperon du mur mitoyen, venait de sauter dans le jardin et s'avançait à pas de loup; l'oisillon effaré allait culbutant et se ramassant, sans savoir ce qu'il faisait; la mère planait entre le chat et lui pour le défendre et détourner l'attention de Patapouf.

Sans réfléchir un vingtième de seconde, André saisit son lourd encrier de plomb et le lança à Patapouf, qui battit en retraite. André ne s'aperçut même pas que sa blouse de toile était tigrée d'encre, et que l'encre ruisselait sur ses livres et sur ses cahiers. En quatre enjambées il descendit l'escalier, tantôt sifflant, tantôt criant : « Potor! Potor! un chat! »

Le terre-neuve Potor, qui ronflait sur une natte, secoua les oreilles et, aussitôt la porte ouverte, s'élança dans le jardin en bondissant comme un tigre.

La petite mère poussait en ce moment des cris de désespoir, planant au-dessus de Patapouf. Moins heureux que cet autre ambitieux de Charrier, l'oisillon n'avait pas été secouru à temps. Patapouf, ramassé sur lui-même, avec des mouvements saccadés de la tête et des grondements de satisfaction, dévorait sa proie sur place.

Potor, excité par André, cassa les reins au chat d'un seul coup de ses crocs formidables.

André eut peur en voyant ce qu'avait fait Potor à son instigation; et, croyant dissimuler sa faute en faisant disparaître le corps du délit, il prit Patapouf par la queue et le lança par-dessus le mur.

De l'autre côté du mur, une voix de femme cria : « Quelle horreur! » Et comme André se sauvait vers la maison, il se trouva en face de son père et de sa mère que les aboiements de Potor avaient attirés.

Les voisins, qui aimaient beaucoup leur chat, et qui étaient d'un caractère « susceptible », prétendirent que l'on avait attiré Patapouf exprès pour le faire dévorer par Potor. Comme ils ne voulurent accepter ni explications ni excuses, les deux familles cessèrent de se rendre visite et même de se saluer.

Et comme il fallut prendre le temps de changer André de costume, il arriva au lycée sans leçons, sans devoirs et sans excuses, et fut condamné à passer le jeudi suivant en retenue.

Tout cela pourtant ne serait pas arrivé si l'oisillon ne se fût pas laissé aveugler par l'ambition.

Dieu nous garde de l'ambition et des ambitieux!

J. Girardin.

LES PREMIERS CHEMINS DE FER FRANÇAIS.

Les renseignements qui suivent sont extraits d'un travail très intéressant présenté par M. Léon Aucoc, membre de l'Institut, à l'Académie des sciences morales et politiques.

La concession des chemins de fer de Saint-Étienne à Andrezieux date du 26 février 1823; celle du chemin de fer de Saint-Étienne à Lyon est du 7 juin 1826; celle du chemin d'Andrezieux à Roanne, du 27 août 1828; celle du chemin d'Épinac au canal de Bourgogne, du 27 avril 1830. Ces concessions avaient été faites à perpétuité. Viennent ensuite les chemins de fer concédés temporairement : d'Alais à Beaucaire, le 29 juin 1833; de Paris au Pecq (Saint-Germain), le 9 juillet 1835. La ligne de Paris à Saint-Germain, que beaucoup de personnes croient la plus ancienne en France, n'est donc que la sixième par la date de sa concession.

Cette même ligne n'a été inaugurée, sur une longueur de 17 kilomètres, que le 26 août 1837 : l'ouverture à l'exploitation des lignes suivantes était bien antérieure. Le chemin de fer de Saint-Étienne à Andrezieux (29 kilomètres) a été ouvert le 1er octobre 1828; la ligne de Saint-Étienne à Lyon a été livrée à l'exploitation en trois parties : 1° de Rive-de-Gier à Givors (15 kilomètres), le 1er octobre 1830; 2° de Givors à Lyon, le 1er avril 1832; 3° de Rive-de-Gier à Saint-Étienne, le 1er avril 1833; la longueur totale de la ligne était alors de 57 kilomètres. Le chemin de Saint-Étienne à Roanne (67 kilomètres) a été ouvert le 5 février 1834; celui d'Épinac au canal de Bourgogne (27 kilomètres) l'a été en 1835. Par la date de son inauguration, la ligne de Paris à Saint-Germain n'est donc que la cinquième : c'était en outre la plus courte.

Les premiers chemins de fer étaient destinés au transport des marchandises, surtout des minerais et des charbons : les voitures étaient traînées par des chevaux ou mises en mouvement par des machines fixes. Le premier service de voyageurs a été établi en juillet 1832, sur la ligne de Saint-Étienne à Lyon. C'est à la même époque et sur la même ligne que Marc Séguin fit fonctionner en France la première locomotive. Elle était munie d'une chaudière tubulaire, pour laquelle il avait pris un brevet en 1828.

Il y aurait donc une erreur matérielle à placer en 1887 le cinquantenaire des chemins de fer en France. En réalité, nous n'avons été devancés dans l'exploitation des chemins de fer que par l'Angleterre. C'est en 1825 que l'on y a vu circuler, sur des rails en fer, des voitures chargées de voyageurs et de marchandises et remorquées par

une locomotive. Il est vrai que celle-ci allait moins vite que de bons chevaux et devait se reposer une demi-heure après un quart d'heure de marche : elle ne produisait pas assez de vapeur pour rester en pression. La locomotive présentée par Stephenson, au concours de 1829, pour le chemin de fer de Manchester à Liverpool, devait sa puissance à la chaudière tubulaire, inventée par Séguin.

Les États-Unis, l'Autriche et la Belgique ont employé les chemins de fer peu après la France. Puis vinrent la Bavière (1836), la Saxe (1837), la Prusse et la Russie (1838), le royaume de Naples (1839), le grand-duché de Bade (1840), la Toscane (1844), la Hollande et la Sardaigne (1848), l'Espagne, le Danemark et la Suisse (1849), la Suède et la Norvège (1852), le Portugal (1854). Les États Pontificaux, la Turquie, la Grèce et la Roumanie sont venus ensuite.

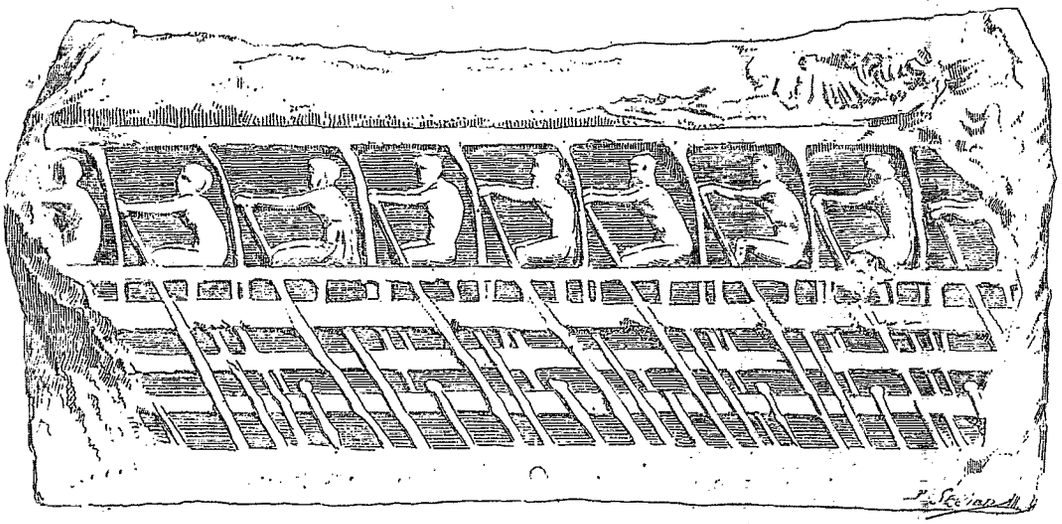
E. LEFEBVRE.

LES NAVIRES A PLUSIEURS RANGS DE RAMES.

On a beaucoup discuté au sujet de la construction, des dispositions et de la manœuvre des navires antiques, et l'on est loin de posséder encore tous les éléments qui seraient nécessaires pour résoudre les problèmes que cette étude soulève. Une des questions les plus difficiles, et qui excite en même temps le plus vivement la curiosité, est celle de savoir comment se mouvaient les bâtiments à plusieurs rangs de rames qui étaient les batiments de guerre des anciens.

La *trière*, c'est-à-dire le vaisseau à trois rangs de rames, en fut le type aux beaux temps de l'histoire grecque. C'était un bâtiment de forme élancée, fendant l'eau avec facilité, terminé à l'avant par un puissant éperon ; il pouvait naviguer à la voile et à la rame, mais il était destiné à marcher surtout par ce dernier moyen, soit pour attaquer avec toute la force que pouvait lui donner l'impulsion de ses rameurs et rompre par son choc le vaisseau ennemi, soit pour fuir avec toute la vitesse possible devant lui. Ce type, on le pense bien, ne fut constitué qu'après une longue suite d'essais et de perfectionnements.

Les premiers bâtiments à éperon, dont on rencontre des exemples dans les peintures de vases grecs, étaient de grandes barques ayant deux files de rameurs, une le long de chaque bord. Quand le nombre de ces rameurs eut atteint la limite qu'on ne pouvait dépasser sans donner à l'embarcation une longueur disproportionnée, on songea à superposer les files : il y en eut deux dans les *dières*, trois dans les *trières*, et plus tard un bien plus grand nombre encore. Il existe plusieurs représentations antiques où l'on distingue les hommes du rang supérieur assis, la tête tournée vers l'arrière et ramant en ramenant l'aviron des deux mains vers la poitrine. C'est ce qu'on peut observer particulièrement dans un bas-relief reproduit par notre première figure ; il fut trouvé en 1852 sur l'Acropole d'Athènes par Charles Lenormant ; on en peut voir le moulage à Paris dans la collection de l'École des beaux-arts. Au-dessous des rameurs de la rangée supérieure on distingue les avirons des deux autres rangées placés non pas les uns au-dessus des autres en ligne horizontale, mais sur une ligne oblique, ce qui donne à supposer que



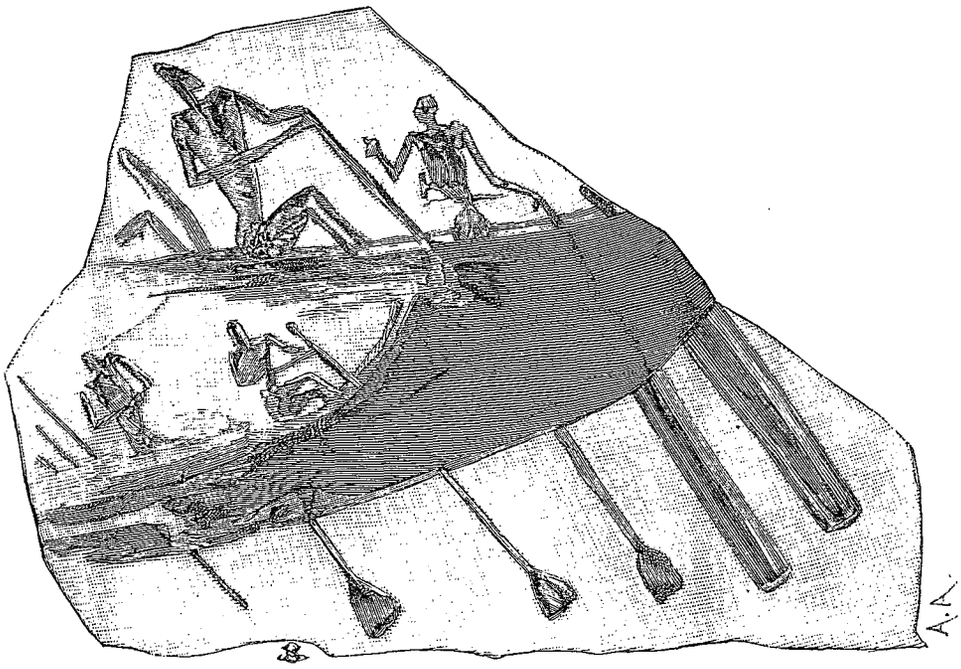
Navire à trois rangs de rames. — D'après un bas-relief de l'Acropole d'Athènes (École des beaux-arts).

les rameurs des diverses files étaient assis en arrière et en retraite les uns des autres.

La deuxième figure est tirée d'un vase du Musée du Louvre, ou, pour mieux dire, d'un des nombreux fragments d'un grand vase découvert à Athènes en 1871 et qui paraît avoir été brisé à dessein après avoir servi à une cérémonie funèbre. On y voit des représentations de navires tels qu'ils devaient être vers la fin du huitième ou au commencement du septième siècle avant Jésus-Christ. Plusieurs de ces fragments ont été publiés dans le recueil de l'*Association pour l'encouragement des*

études grecques (1), par M. Cartault, l'auteur de la *Trière athénienne*, le livre le plus savant et le plus exact qui ait paru jusqu'à présent sur la construction et la manœuvre des navires chez les Grecs (2). Nous lui empruntons en les résumant le plus brièvement possible les explications nécessaires à l'intelligence de nos figures.

M. Cartault fait remarquer que les fragments du vase du Louvre offrent le premier exemple connu de la superposition de deux files horizontales de rameurs. Dans celui qu'on voit ici les deux files sont en action à la fois; dans d'autres peintures les rameurs d'une seule rangée seulement agissent tandis que les autres paraissent être en repos. Cet exemple d'une *dière* marque la transition entre le bateau à un seul rang de rames, dont il existe aussi des représentations, et la *trière* du bas-relief de l'Acropole, et montre de grands progrès déjà



Navire à deux rangs de rames. — D'après un vase grec (Musée du Louvre).

accomplis. On observe dans les peintures de vases que le premier était ordinairement muni à l'avant et à l'arrière d'un plancher plus élevé garni de balustrades, ici pour le timonier, là pour que des combattants pussent s'y grouper, lancer le javelot et tirer de l'arc. « Protéger autant que possible les rameurs, ménager aux guerriers un poste de combat suffisamment spacieux, tel devait être le double problème qui, à cette époque reculée, se posait au constructeur de navires. Tel est le but des modifications partielles qu'il apporte, tel est le progrès qu'il poursuit. » Les châteaux d'arrière et d'avant se sont développés en hauteur et en longueur, puis on a jeté entre les deux un pont assez léger pour ne rien changer aux conditions de stabilité du bâtiment, mais sur toute la longueur duquel les combattants pouvaient désormais évoluer librement et qui mettait les rameurs à l'abri des projectiles. Des planches furent clouées sur les côtés pour les protéger aussi latéralement et pour empêcher l'envahissement des vagues. C'est ce qu'on voit dans le bas-relief de l'Acropole : le revêtement de planches n'a été poussé que jusqu'à une certaine hauteur, de façon à couvrir les deux rangées inférieures de rameurs, mais à laisser voir les rameurs supérieurs. Toute nouvelle surélévation du pont avait pour effet d'augmenter le nombre des rameurs, et tout accroissement de la force motrice devant être considéré comme un progrès dans le navire à éperon, les constructeurs ne devaient pas s'arrêter au type de la trière, et, en effet, ils en cherchèrent de plus compliqués jusqu'au moment où, par l'exagération du principe même, leur système ne pût plus donner de résultat pratique; la hauteur du bâtiment, la multiplication des files de rameurs rendait l'effort d'ensemble presque impossible.

Ed. Saglio,
Membre de l'Institut.

(1) Deuxième volume, nos 11-13.

(2) La *Trière athénienne, étude d'archéologie navale*, 1881. Les personnes qui s'intéressent à ce sujet pourront encore consulter avec fruit principalement le livre de B. Graser, *De Veterum re navali*, publié à Berlin en 1884, avec le supplément à cet ouvrage qui a paru dans le *Philologus*, suppl. t. III, 2e cahier, et l'ouvrage récent du contre-amiral Serre sur *les Marines de guerre de l'antiquité et du moyen âge*, Paris, 1886.

CHÉRIFS. — MARABOUTS.

Par chérif, on entend tout individu, homme ou femme, descendant du Prophète directement et par

les mâles, par la branche de Fathima, l'une de ses filles, mariée à Aly. La qualité de chérif doit être établie par un titre de filiation appelé Chedjera (arbre), écrit sur une grande feuille de papier ou de parchemin. Les chérifs sont respectés de leurs coreligionnaires. Ils ont droit, dans la misère, à des secours en argent prélevés sur les fonds du trésor public. Dans certains pays, ils sont exemptés d'impôts. Bien des personnes confondent le chérif avec le marabout.

Par marabout, il faut entendre simplement un homme qui se voue à Dieu, à la religion, et qui ne doit sa réputation qu'à ses vertus. La plupart des marabouts sont visités fréquemment par les Arabes qui leur font des offrandes et les consultent ordinairement dans les grandes affaires. L'influence qu'ils exercent sur les masses fait qu'ils sont nos ennemis les plus à craindre en cas de guerre.

Sur le Bonheur.

En général, nous autres hommes, nous nous plaignons trop ; nous accusons le sort et la nature, ou la société, comme si toute notre vie se passait à subir le malheur. Et pourtant, que de moments faciles et gais, insensiblement heureux, dus au printemps, au soleil de chaque matin ! Que de bons quarts d'heure, et même de journées, dont on fait son profit et dont on ne parle pas ! On souffre bruyamment, on jouit en silence.

SAINTE-BEUVE.

LES COUTEAUX.

LEUR HISTOIRE, LEUR FABRICATION.

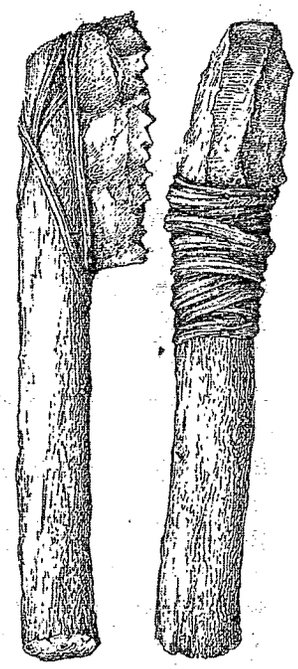
Temps préhistoriques.

On trouve le couteau aux époques préhistoriques : âges *de la pierre, du bronze* et *du fer,* périodes qui se confondent souvent. Quelques archéologues introduisent dans cette chronologie un quatrième âge, celui du cuivre, qui serait intermédiaire entre l'âge de la pierre et celui du bronze.

Le Musée de Saint-Germain en Laye possède quelques-uns des couteaux, lames, haches, etc., trouvés par M. l'abbé Bourgeois, et qui, bien que très grossiers, n'en sont pas moins très curieux.

M. Reboux, qui s'est aussi livré à l'étude de l'homme préhistorique, a divisé l'âge de la pierre en trois périodes successives : *période éclatée, période taillée, période polie,* et a cherché comment les divers outils en silex dont se servirent nos pères avaient pu être utilisés. Ce savant est parvenu, en assignant aux diverses pierres les destinations auxquelles celles-ci lui ont paru être propres, à les monter sur des manches en os et en bois (nº 1). Mais ce n'est qu'après la période glaciaire, à l'âge de la pierre taillée, que l'homme a façonné des couteaux, des grattoirs, des scies, des lances et des poignards finement gravés et munis de manches artistement ciselés.

Un grand nombre de siècles plus tard, l'homme fabriquait des outils et des armes de toutes espèces



1. Couteaux emmanchés (préhistoriques). — Collection Reboux.

en pierres polies avec art et destinées à être fixées au bout d'un manche.

« Les hommes primitifs, dit M. J. Bertillon, détachaient d'abord le morceau de silex qu'ils voulaient travailler d'un bloc de pierre qui, amoindri par des soustractions successives, se réduisait bientôt à sa plus simple expression, et alors était rejeté comme inutile. Ce sont ces pierres qui forment ce qu'on appelle aujourd'hui des *nucleus.* Les morceaux bruts qui avaient été ainsi détachés étaient ensuite grossièrement taillés avec un marteau de silex que nous appelons *percuteur,* et qui, en les façonnant, s'arrondissait lui-même par l'effet des coups qu'il donnait. Quand ils avaient acquis à peu près la forme désirée, ils étaient alors frottés sur des *polissoirs,* larges pierres sur lesquelles ce travail de polissage a laissé de longs et profonds sillons. La méthode que nous venons d'indiquer est celle que suivent encore aujourd'hui les sauvages qui se servent d'armes de pierre. — Le silex n'était pas la seule pierre employée. Dans les pays où il était rare, on faisait des armes et des instruments en porphyre, en jadéite et en plusieurs autres minéraux [1]. »

Dans sa collection de pierres taillées des époques préhistoriques et modernes, M. Reboux possède, entre autres objets, un couteau en silex emmanché des peuplades actuelles de la côte depuis la Conception jusqu'à Sandiego.

[1] Journal *la Nature,* t. II, p. 126.

Les peuples anciens, qui considéraient les pierres taillées comme des pierres divines lancées sur notre globe par le dieu du tonnerre, leur ont donné des noms rappelant leur origine. Ainsi les Romains les appelaient *ceraunia* et les Chinois *louikong*.

Suétone raconte que l'empereur Auguste avait réuni dans son palais du mont Palatin une collection de silex polis trouvés dans l'île de Capri.

« Depuis plus de trois siècles, dit M. de Nadaillac, on conserve au Musée du Vatican des pierres travaillées par la main de l'homme, et, dès cette époque, Mercati, médecin du pape Clément VIII, les proclamait les armes des *antédiluviens* qui ignoraient encore l'usage des métaux. » (1)

« Ces pierres, a dit encore Mahudel, membre de l'Académie des inscriptions, fournissent des preuves de l'industrie de nos premiers pères pour subvenir à leurs besoins et pour se procurer les commodités de la vie. » (2)

Dans les diverses parties du monde, en effet, en Amérique comme en Europe, en Asie aussi bien qu'en Afrique, on retrouve les mêmes instruments et les mêmes armes, les mêmes objets de parure et de toilette, avec cette différence cependant que la matière qui a servi à leur fabrication varie avec les contrées habitées par l'homme primitif. Fabriqués en silex par l'Européen contemporain du mammouth, ils le sont en granite, en syénite, en jade, en porphyre, en quartz, et surtout en obsidienne par l'Américain des temps préhistoriques. On en a la preuve dans les silex (couteaux, haches, pointes de flèches, etc.) trouvés par Wilson sur le continent américain. De ces objets en pierre dure, les uns ne sont que des éclats, d'autres sont plus ou moins grossièrement taillés, d'autres enfin sont polis avec soin et artistement travaillés.

Voici, parmi les plus récentes, les découvertes les plus remarquables qui ont été faites touchant les couteaux des temps préhistoriques.

En 1863, M. de Vibraye a rassemblé plus de mille silex taillés en couteaux, lames, haches, etc., provenant des terrains situés sur la rive gauche de la Loire.

MM. Chapelain-Duparc et Lartet ont découvert en 1874, dans la grotte Duruthy (Pyrénées), près d'une sépulture des anciens Troglodytes, une collection abondante de silex, dont quelques-uns sont taillés en longs éclats et finement retouchés sur les bords. Au nombre de ceux-ci se trouvent un couteau complet de silex rose, une lame de silex brun admirablement travaillé, et enfin une arme triangulaire et polie en silex gris-brun.

M. Reboux a recueilli près de quatre mille silex taillés dans la sablière de Levallois, sur le plateau de Champigny.

En 1875, on a découvert en Anjou, dans la commune de Brézé, près de Saumur, une sépulture dans laquelle se trouvaient des silex taillés de formes diverses.

M. E. Rouvière a trouvé, en 1885, aux portes mêmes de Paris, dans le bois de Clamart, à l'endroit dit le *Trou aux loups*, une station préhistorique où il a recueilli près de neuf cents silex, les uns éclatés, les autres taillés ou polis, représentant des lames, des couteaux, des grattoirs, des pointes, des haches, etc.

Un savant Italien a trouvé en 1874, dans un ancien cratère près de Monte-Cavo, des couteaux en silex d'un travail très élégant et très fini.

Pendant un voyage qu'il fit en 1876, M. Gustave Cotteau a découvert, dans les palafittes de Leybach en Autriche, des quantités considérables de silex taillés, d'aiguilles en os, de vases de terre et de poteries, qui montrent que l'existence de ces palafittes peut se placer à la fin de l'époque de la pierre polie, vers le commencement de la période du bronze.

M. de Troyon a trouvé plus de vingt-cinq mille silex taillés à la station de Concise, sur le lac de Neuchâtel, et M. Dupont plus de trente mille dans le trou de Chaleux, en Belgique. Le Musée de Saint-Germain a reçu du roi de Danemark, Frédéric VII, une riche collection d'armes et d'instruments fabriqués par les premiers hommes aux différentes périodes de l'âge de la pierre.

En 1883, M. Néfédor a découvert, dans le district de Vetlouga (Russie), un atelier de silex taillés comptant cinq foyers, autour desquels se trouvaient du charbon à moitié consumé, des tessons de poteries, des amas d'os d'animaux et d'instruments en silex, les uns bruts, les autres taillés mais non polis.

De très beaux silex taillés ont encore été trouvés dans plusieurs provinces d'Espagne, en 1881, par M. l'abbé Ambrosio Sans, et à Madrid par M. Richer.

Le Musée ethnographique du Trocadéro, à Paris, possède des couteaux en obsidienne dont se servaient les prêtres du Mexique pour les sacrifices humains, à l'époque où les Européens n'avaient pas encore pénétré dans ce pays.

En 1875, M. Thomas, vétérinaire aux spahis, a découvert, près de Ouargha (Sahara), des silex taillés qui se trouvaient dans un terrain contenant des poteries, des cendres et du charbon, dont la présence indique l'emplacement d'un ancien atelier.

D'autres ateliers de silex ont été découverts dans le Sahara par MM. Richard, Velain, Largeau et Rabourdier, en divers points plus ou moins reculés dans la direction du sud. En 1883, M. Tarry a rencontré des silex taillés en traversant la vallée de l'Oued-Mieja, et M. Lureau a trouvé, sur toute sa route au delà de Ouargha, de nombreux échantillons entourés de coquilles d'œufs d'autruche. « La présence de ces coquilles, dit M. Hamy, montre que les hommes de l'âge de pierre saha-

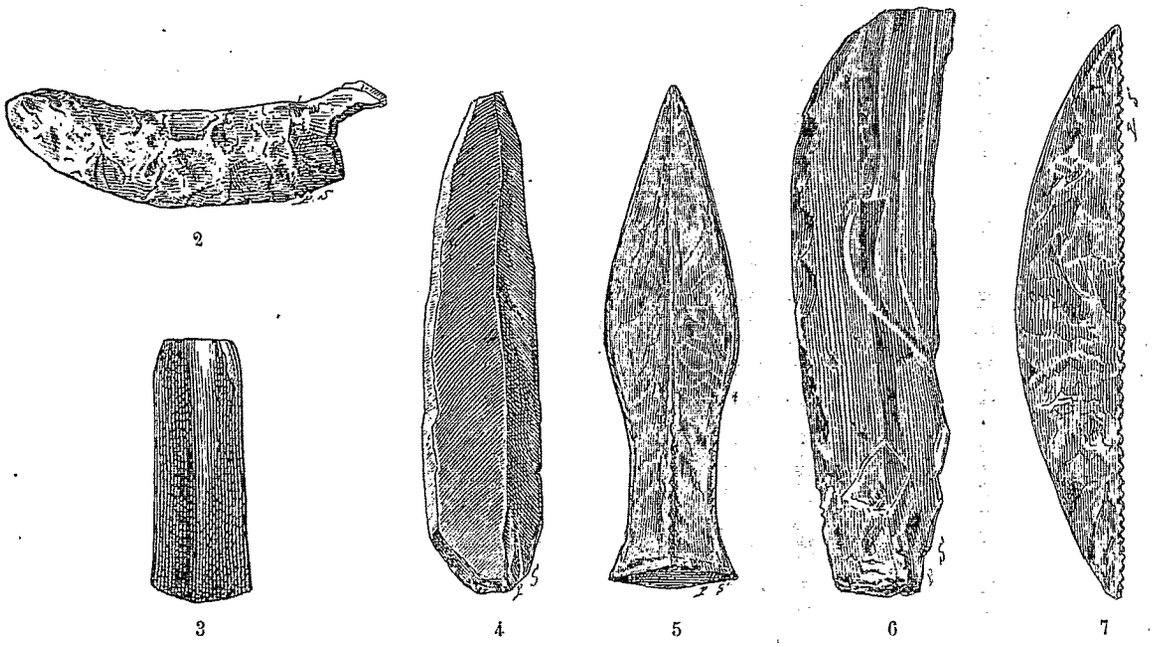
(1) *Les Premiers hommes*, de M. de Nadaillac, 2 vol. in-4°, 1881.
(2) *Mémoires de l'Académie des inscriptions*, 1734, t. XII, p. 163.

rien savaient observer les allures de l'autruche et dérober ses œufs, et que non seulement ces œufs servaient à leur alimentation, mais encore leur fournissaient, par leurs coquilles, la matière d'instruments grossiers analogues à ceux dont quelques explorateurs ont constaté l'utilisation chez les peuples primitifs du sud de l'Afrique. »

Le *British Museum* possède un magnifique couteau-poignard égyptien, en silex taillé et poli, provenant de la collection Hay, et qui est enchâssé dans un manche en bois.

M. Arcelin a trouvé des silex éclatés et taillés en forme de couteaux au sommet du Djebel-Kalabie, au sud-est d'Esneh, en Égypte; d'autres ont été recueillis à Ninive et à Babylone, dans l'Himalaya, l'Inde, l'Indo-Chine et la Chine.

M. l'abbé Richard trouvait, en 1870, auprès de l'ancienne Beeroth, en Palestine, une grande abondance de silex en forme de haches, pointes et couteaux.



2. Couteau de silex du Musée égyptien de Turin. — 3. Couteau d'obsidienne trouvé sur l'emplacement d'Ilios (Schliemann). — 4. Couteau de silex du Musée de Saint-Germain (Mortillet). — 5. Couteau-poignard du Danemark (Mortillet). — 6. Couteau de silex scandinave (Montelius). — 7. Couteau-scie (Montelius).

A suivre. ALFRED DE VAULABELLE.

LES PRÉFACES DE PICARD.

En général, les préfaces dont les auteurs dramatiques font précéder leurs pièces imprimées, sont destinées à démontrer le mérite de ces pièces et à réfuter les objections des censeurs. Cela est légitime. Racine a raison de dire qu'il n'y a rien de plus naturel que de se défendre quand on se croit injustement attaqué, que souvent les ignorants s'en prennent aux plus belles choses pour faire croire qu'ils ont de l'esprit, et tirent plus de vanité d'une critique fort mauvaise qu'un auteur n'en tire d'un bon ouvrage; il a raison de se féliciter de son *Britannicus* et de dire : « Si j'ai fait quelque chose de solide et qui mérite quelque louange, la plupart des connaisseurs demeurent d'accord que c'est *Britannicus*. »

Corneille n'a pas tort non plus de déclarer que « *Cinna* a obtenu tant d'illustres suffrages qu'il se ferait trop d'importants ennemis s'il en disait du mal. » Il a le droit de prétendre qu'il n'a point fait de pièce où « l'ordre du théâtre soit plus beau et l'enchaînement des scènes mieux ménagé que dans *Polyeucte* » ; que « le style est plus élevé dans *Pompée* que dans aucun de ses poèmes, et que les vers en sont sans contredit les plus pompeux qu'il ait faits. » Peut-être va-t-il trop loin quand il avance que toutes les qualités de ses autres pièces se trouvent réunies dans *Rodogune*, « qui a tout ensemble la beauté du sujet, la nouveauté des fictions, la force des vers, la facilité de l'expression, la solidité du raisonnement, la chaleur des passions. » Mais l'amour-propre l'aveugle décidément lorsque, après avoir constaté la chute complète de *Pertharite*, il ajoute que, malgré cette disgrâce, « les sentiments y sont assez vifs et nobles, les vers assez bien tournés. »

Picard, ce talent aimable, gai, léger et naturel, n'avait pas les mêmes titres pour oser parler si avantageusement de lui-même. Aussi ne le fait-il pas. Dans ses préfaces, il se juge avec une bonne foi, une candeur, une impartialité qui nous étonnent, qui nous touchent et en même temps nous amusent. Quand il trouve sa pièce bonne, il le dit et s'en réjouit naïvement; encore est-il rare qu'il ne fasse pas quelque restriction. Mais lorsqu'il y

voit des défauts, ce qui arrive presque toujours, loin de les passer sous silence ou de les atténuer, il en avertit le lecteur, il les lui signale avec insistance; il semble avoir peur que nous ne les apercevions pas. On ne relit pas sans plaisir certaines de ses comédies, *la Petite ville, les Voisins, Monsieur Musard, les Ricochets;* mais la lecture de ses préfaces est peut-être encore plus piquante.

Picard confesse d'abord qu'il a un défaut; est-il seul à l'avoir? il n'en sait rien, mais il l'a, et il n'a

Picard, auteur de *la Petite ville*

jamais pu s'en défaire : c'est de s'illusionner au premier moment sur la valeur de ses comédies, de toutes sans exception. « Je ne sais, dit-il, si les autres auteurs me ressemblent, mais il m'est toujours arrivé de regarder la pièce que j'allais donner comme ce que j'avais fait de mieux. La représentation est venue trop souvent détruire cette flatteuse erreur. » Cela tient sans doute, pense-t-il, à ce que, quoique généralement bien inspiré dans le choix de ses sujets, il n'arrive presque jamais qu'à produire une insuffisante esquisse au lieu d'un tableau achevé. Cela tient aussi à son style, qui ne manque pas de naturel, il croit pouvoir le dire, mais qui est « une imitation trop exacte de la conversation », et par suite « diffus » et rempli de « locutions trop familières. »

Bien peu de ses ouvrages échappent à ses critiques. *Le Voyage interrompu* est une pièce plus bouffonne que comique : « Hors une scène, il n'y a ni observation, ni peinture de mœurs. Le dénouement n'est pas bon, ou plutôt il n'y a pas de dénouement. Ne sachant comment finir, je m'avisai de mettre une grande confusion parmi mes personnages. Ce moyen me réussit. Depuis, je crains bien d'en avoir abusé. » Qu'est-ce que *les Comédiens ambulants?* « Un quiproquo qui se prolonge pendant deux heures grâce à une attaque de voleurs, à un vol de valise invraisemblable. Il n'y a ni intérêt ni action. » *L'Entrée dans le monde* est une grande tentative; la pièce a cinq actes et elle est en vers. Au théâtre, elle a réussi; on l'a toujours vue avec plaisir. Néanmoins elle a beaucoup de défauts : « Les événements se précipitent d'une manière invraisemblable; le dénouement, qui fait assez d'effet à la représentation, tient au hasard et ne sort ni du fond du sujet ni du jeu des caractères. »

Nous arrivons aux bonnes pièces de Picard. Il avoue que tous ses amis s'accordent à regarder *les Voisins* comme une de ses meilleures comédies en un acte, et qu'il est de leur avis; il en est très fier; il le serait bien plus encore si la pièce était tout entière de lui, mais elle ne l'est pas : son principal personnage, celui de Malinval, il l'a trouvé

plus qu'indiqué dans un proverbe de Carmontelle. *La Petite ville* est son œuvre favorite; c'est, à son avis, celle qui annonce le plus de talent pour la comédie, et c'est aussi celle où il découvre lui-même les plus grands défauts, car, au lieu d'une seule intrigue, il y en a trois ou quatre. *Monsieur Musard* a certes obtenu un très grand succès, grâce à la vérité, au naturel du dialogue; pour des traits d'esprit, il n'y en a presque pas; nulle part il n'en a été plus économe. Quant à ses *Ricochets,* Picard n'hésite pas à déclarer qu'il n'y trouve presque rien à reprendre; l'idée lui en paraît ingénieuse et vraie, l'exécution bonne: qu'on lui pardonne cette franchise d'amour-propre.

Vient ensuite une série de pièces dont l'auteur fait résolument le sacrifice : — *les Provinciaux à Paris,* comédie en quatre actes, où il avait voulu traiter un sujet vaste, immense, et il avait cru d'abord y avoir pleinement réussi ; mais il reconnaît maintenant qu'il n'a fait qu'un tableau mesquin et rétréci, que certains de ses personnages sont bien usés au théâtre et agissent d'une manière extravagante; bref, pièce mal conduite et sans intérêt; — *les Tracasseries,* en quatre actes aussi, où les personnages sont multipliés de façon à fatiguer le spectateur : que de monde employé pour arriver à un si mince résultat! — *Monsieur de Boulanville,* d'abord en cinq actes, puis réduite à trois et que peut-être il aurait mieux valu réduire à un seul, comédie qui n'obtint qu'un très faible succès et qui ne méritait pas mieux; — *la Saint-Jean,* bouffonnerie pleine de confusion dans l'intrigue et dans la marche, et qui ne saurait être lue que dans un moment d'indulgence et de bonne humeur.

Cependant voici deux pièces pour lesquelles Picard, ordinairement si sévère envers lui-même, montre une partialité décidée : *les Marionnettes* et *les Capitulations de conscience,* toutes deux en cinq actes. La première a réussi à la scène; mais elle est froide, artificielle, sans vérité et sans intérêt; de nombreuses critiques lui ont été adressées : il les discute, il les repousse; il justifie l'idée, l'action, les caractères, le dénouement, l'exécution, tout; il en convient, il se vante de beaucoup de choses et ne s'accuse de rien; il est enivré. L'autre comédie, *les Capitulations de conscience,* il avoue qu'elle a été sifflée impitoyablement, mais il soupçonne qu'il y a eu un dessein arrêté de la condamner sans l'entendre. Aucun de ses ouvrages ne lui a coûté plus de temps, plus de travail. On peut voir dans le sujet, dans le titre seul, l'intention d'une grande et belle comédie. Le style (la pièce est en vers) ne mérite pas le mépris dont certaines personnes ont cherché à l'accabler. Que le lecteur ne soit pas sensible seulement aux défauts, qu'il le soit aussi aux qualités; qu'il considère l'importance et la difficulté de l'œuvre et se montre indulgent pour les efforts de l'auteur.

Cette complaisance de Picard pour les deux pièces que nous venons de nommer, comme l'abandon qu'il fait si facilement d'une grande partie de son théâtre, nous en trouvons l'explication dans l'ardent désir qu'il avait de s'élever au-dessus de lui-même, d'aborder la haute comédie. Les longues et nombreuses lettres qu'il écrivait à M. Daru, son ami, son confident littéraire, sont remplies de ses projets dramatiques, des grandes idées qui fermentaient dans sa tête, de ses espérances et de ses découragements : il voulait « ne plus mériter le reproche de n'être qu'un peintre de portraits de la rue Saint-Denis », renoncer enfin à « la vile prose » ; peindre, non plus des travers subalternes, des mœurs et des ridicules transitoires, mais des caractères et les traits éternels du cœur humain. Son ambition ne fut pas satisfaite; Picard est resté l'auteur de *la Petite ville,* de *Monsieur Musard* et des *Voisins;* mais pour le bien connaître, n'oublions pas qu'il a visé plus haut.

E. LESBAZEILLES.

MAITRE PIZZONI.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 2, 22, 38, 58, 70, 94, 110 et 126.

X

Maître Pizzoni n'avait rien deviné : il croyait son élève aussi désintéressé qu'il l'était lui-même et ne le soupçonnait point d'une pensée égoïste et jalouse. Il continuait à composer, et se refusait absolument à fixer le jour du concert. Un jour, il appela Tonio : il souriait et il avait l'air heureux.

— Tiens, mon enfant, lui dit-il, joue-moi cela (il lui tendait un manuscrit). Mais d'abord, écoute : ceci est mon testament suprême; j'y ai mis toute mon âme, et pour le jouer, il faut que tu y mettes toute la tienne. Oui, tu y trouveras mon orgueil d'autrefois, mon désespoir furieux et impuissant quand la paralysie m'eut frappé, mes révoltes, ma morne résignation, mes larmes et mes prières à Dieu pour qu'il me délivrât de la vie; puis, le rayon de lumière qui traversa mes ténèbres, mon espoir grandissant, ma joie, ma reconnaissance. Tout cela, c'est toi qui le révèleras au monde, et ton salaire sera la gloire! Réjouis-toi, Tonio! cette gloire, tu vas la conquérir d'un seul coup. Cette élégie, je veux que tu la joues au concert de mes œuvres, dont elle est la plus belle; si tu la joues comme je la sens, comme je te la ferai comprendre, il n'y aura pas au monde un violoniste qui ne pâlisse devant toi! Nous partirons ensuite, et notre voyage sera un triomphe : nous irons à Naples où je m'enivrerai de ta gloire! Car n'es-tu pas mon enfant d'adoption, mon élève bien-aimé, mon œuvre la plus chère? Prends le violon, mon Tonio! non, pas celui-là, le Stradivarius : tu es digne de le jouer, maintenant!

Tonio joua, ivre d'orgueil. Ah! le maître le proclamait, lui seul, capable de faire entendre cette œuvre où, disait-il, il avait mis toute son

âme! Il se montrerait digne de sa confiance : Andrès verrait de quoi il était capable. Cette fois Tonio ne serait plus un simple violon d'orchestre, noyé parmi les autres instruments; il paraîtrait seul, dans une œuvre maîtresse qui ne pouvait passer inaperçue, et les applaudissements, et les clameurs de la foule, s'adresseraient à lui, à lui! Et puis ce voyage promis : Naples à l'horizon, tous ses rêves réalisés! enfin! enfin! Tonio était fou de joie.

Pendant de longues heures et pendant de longs jours, maître Pizzoni fit étudier l'élégie à son élève, l'arrêtant sans cesse pour lui expliquer avec une éloquence passionnée quelle pensée lui avait dicté cette modulation douloureuse ou cette phrase suppliante. Il voulait faire passer dans l'âme de Tonio son âme à lui, avec ses luttes et sa victoire. « Je veux, lui disait-il, jouer avec tes doigts! » Tonio se montrait docile; il sentait que l'œuvre ainsi interprétée enlèverait la salle, et il voyait un succès inouï au bout de son obéissance.

Enfin maître Pizzoni se déclara satisfait, et laissa fixer le jour du concert, qu'on annonça non seulement à Salzbourg, mais dans les principales villes d'Europe. Maître Pizzoni était en grande réputation comme violoniste, et on pouvait supposer que beaucoup d'artistes seraient curieux d'entendre ses compositions. Il en vint, en effet, et parmi eux le célèbre Strappa, le plus renommé des violonistes connus, depuis qu'Andrès Pizzoni ne voyageait plus pour se faire entendre. Stumberg, qui le connaissait, lui offrit l'hospitalité, et l'amena, la veille du concert, saluer maître Pizzoni. Maître Pizzoni le reçut fort bien; il l'avait entendu à ses débuts, quelque vingt-cinq ans auparavant, et ne doutait pas, d'après sa réputation, qu'il n'eût tenu toutes les promesses de son talent. Stumberg pria Tonio de venir chez lui le soir; on ferait de la musique, entre artistes seulement, et Strappa ne refuserait sûrement pas de jouer. Tonio accepta avec joie, et maître Pizzoni ne le retint pas, quoiqu'il eût d'abord froncé le sourcil à l'invitation de Stumberg.

Le soir, Strappa joua, et Tonio l'écouta comme s'il eût possédé les oreilles de maître Pizzoni. Il avait du talent, beaucoup de talent : on pouvait peut-être le trouver un peu froid, mais quelle pureté de son! quelle justesse irréprochable! quelle correction parfaite! Il ne se laissait point aller à des écarts de goût : quel dommage que maître Pizzoni ne pût pas l'entendre! Tout en admirant Strappa, tout en constatant que celui-là, qui passait maintenant pour le premier, gardait la sévérité de style que maître Pizzoni jugeait seule digne d'un véritable artiste, Tonio se disait avec une joie qui l'exaltait : « Il ne joue pas mieux que moi! Demain je serai son rival : après-demain, peut-être... »

Un nouveau visiteur entra. Celui-là n'était point un artiste, mais un grand seigneur autrichien lié avec Stumberg et fort bien en cour dans son pays. Il aimait la musique et passait pour connaisseur. Il était venu pour assister au concert du lendemain, et voyant là Strappa, qu'il avait déjà entendu à Vienne, il le pria de jouer pour lui. Strappa n'en fit point difficulté; seulement il ne joua plus de la même manière, et Tonio se dit avec déplaisir que cette fois maître Pizzoni n'aurait pas été content, car Strappa se livra à quelques-uns des tours de force sans rime ni raison que le vieillard blâmait si fort. Ce fut justement à ces endroits-là que le comte autrichien applaudit avec le plus de conviction. Stumberg l'avait pourtant présenté comme un amateur éclairé. Qu'est-ce que cela voulait donc dire?

A son tour, Tonio fut prié de jouer. En tout pays, dans le monde des musiciens, on avait entendu parler de l'élève merveilleux d'Andrès Pizzoni, et Strappa était curieux de l'entendre. Tonio joua, et fut très applaudi par les deux étrangers dont il souhaitait les éloges : il n'avait pas compté sur des compliments de Stumberg, qui le traitait toujours comme un écolier qu'il ne fallait pas gâter. Il prit tout à fait au sérieux les louanges hyperboliques de Strappa, ignorant que c'était la monnaie courante des artistes entre eux. Il remarqua bien que le comte mettait un peu moins d'enthousiasme à le féliciter qu'il n'en avait mis tout à l'heure à louer Strappa; mais il pensa que cette nuance était due à son obscurité et à la célébrité de l'autre. « Demain soir, nous verrons! » se dit-il.

Le lendemain matin, maître Pizzoni accueillit Tonio avec plus de tendresse encore que de coutume. — Voici un beau jour, mon Tonio, lui dit-il; c'est le plus beau jour de ma vie. Mon œuvre est accomplie : je lègue au monde un élève qui me surpassera, et par-dessus ma gloire de virtuose, j'aurai celle d'avoir été ton maître. Je ne regrette plus rien, mon enfant! ma vie touche à sa fin, mais je suis heureux. Tonio, donne-moi le Stradivarius.

Tonio apporta le violon précieux. Maître Pizzoni le prit, le contempla, en fit vibrer les cordes, en caressa du doigt les courbes élégantes; puis il le porta à ses lèvres en murmurant : « Adieu! »

Il le tendit à Tonio.

— C'est un bel instrument, lui dit-il, un des meilleurs qui soient sortis des mains du maître. C'est Stradivarius lui-même qui l'a donné à mon bisaïeul, et il a servi de modèle à tous les violons des Pizzoni. Moi, j'en ai fait un usage encore plus noble, et maintenant je te le lègue, à toi mon élève et mon fils d'adoption. Va, cher héritage de mes aïeux, recommence dans des mains plus jeunes nos glorieuses tournées : tu reverras nos beaux jours... Joue-moi encore une fois mon élégie, Tonio!

Tonio joua, sans qu'Andrès l'arrêtât une seule fois, sans qu'il lui dît rien autre chose que : « C'est bien, mon fils! » quand il eut fini. Puis il lui tendit les bras, l'attira contre sa poitrine et l'y serra longuement.

A suivre. Mme J. Colomb.

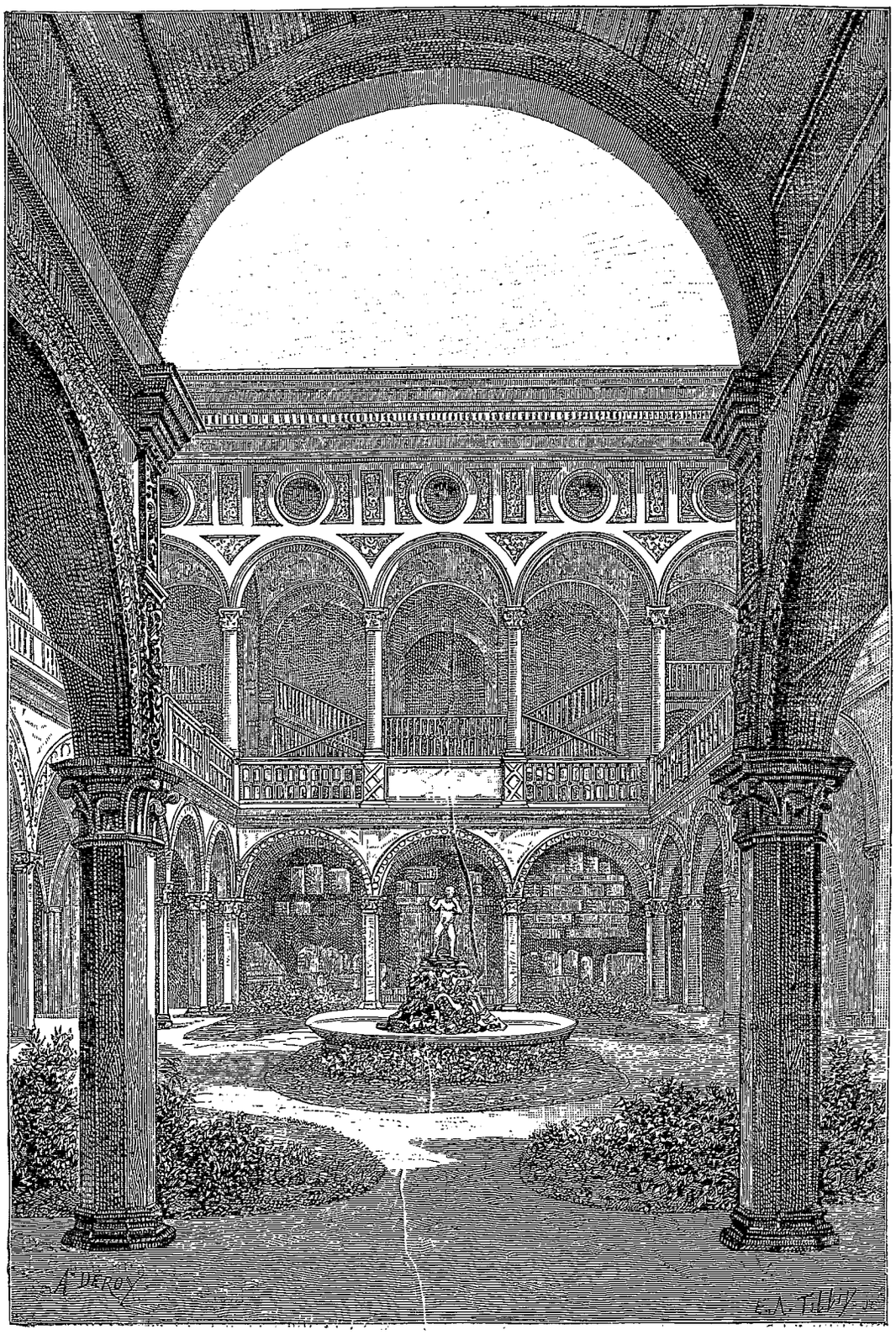
BOLOGNE.

Voy. les Tables.

Une première fois je n'avais fait que traverser Bologne. J'avais été visiter en hâte le Musée de peinture, où j'admirai la Sainte Cécile de Raphaël ainsi que plusieurs belles peintures de Francia et d'Augustin Carrache; je m'étais ensuite arrêté quelques instants devant les tours penchées des Asinelli et de Garisenda où l'art n'est pour rien, mais qu'il ne semble permis à aucun voyageur de n'avoir pas vues; puis j'avais fait une station sur l'ancienne place, *piazza Magiore*, le Forum de Bologne au moyen âge, où s'élève la fontaine de Neptune, œuvre remarquable du seizième siècle qui fait grand honneur à notre compatriote Jean de Douai, qu'on appelle à tort Jean de Bologne (1). C'est à peu près tout ce qu'avaient laissé en ma mémoire les trois ou quatre heures d'intervalle entre mon arrivée et mon départ. Aussi m'étais-je assez volontiers rangé à l'avis commun, que Bologne est une ville triste, silencieuse, presque déserte, en un mot l'une des moins intéressantes de l'Italie. Dix ans après, attiré par le désir de voir et d'étudier diverses antiquités, entre autres les vases de l'Apuli conservés, avec des vases d'Athènes et d'Égine, au Musée civique, je résolus de me loger pendant quelques jours à l'hôtel Brun, sauf à y continuer, pendant les heures de la matinée et du soir, afin de conjurer l'ennui, la rédaction d'un mémoire assez ardu commencé à Paris. Mais je ne connus pas l'ennui, et je trouvai assez de sujets de distractions agréables et même utiles dans la ville pour n'avoir en somme que peu de temps à donner à un travail sérieux. Comme j'avais négligé, la première fois, d'entrer dans les nombreuses églises, je me plus à visiter assez souvent les plus remarquables, et à m'arrêter, par exemple : à San-Petronio, devant les belles sculptures de Jacopo della Guercia et les peintures sur verre dont les dessins sont, dit-on, de Michel-Ange; — à San-Domenico, devant le tombeau du saint, en partie sculpté par Nicolas de Pise, et où deux petits anges sont attribués aussi à Michel-Ange (la place de cette église, avec ses colonnes et ses tombeaux, m'est bien restée en souvenir); — aux sept petites églises si curieuses de San-Stefano; — mais j'abrège. Je pris note partout des œuvres des divers âges de l'art, et j'arrivai ainsi à plus d'estime pour l'école bolonaise que je n'en avais auparavant.

Quelques palais d'une belle architecture, ceux de Sampieri, de Fava, de Bevilacqua, me parurent mériter aussi l'attention, quoique dépouillés presque entièrement de leurs anciennes peintures. Mais ce fut surtout avec grande satisfaction que j'allai chaque jour passer plusieurs heures aux collections et à la bibliothèque de l'ancien bâtiment de l'Université, construit en 1562 par l'architecte Terribilia, et dont la cour est ornée des monuments blasonnés de célèbres professeurs et des armoiries des étudiants. En lisant, sur place, l'histoire de Bologne, je fus souvent ému de son passé et par moments il me semblait voir ressusciter la vieille ville avec toutes les sanglantes aventures de ses révolutions, de ses séditions, de ses guerres, mais aussi avec ses belles périodes de prospérité et de gloire scientifique. Où son nom n'était-il pas cité avec honneur, alors que son Université, fondée en 1119, était justement réputée après celle de Salerne comme la plus ancienne de l'Italie? Il y eut un temps, aux treizième et quatorzième siècles, où ses étudiants en droit étaient au nombre de dix mille, certains auteurs disent de quinze mille : c'était là une fière communauté, tumultueuse, indisciplinée, rebelle, il est vrai, à toute autorité, même à celle de la justice ordinaire, ne voulant se soumettre qu'aux sentences d'un tribunal institué par elle. Or, on peut bien penser que parmi ces étudiants venus de toutes parts, il se trouvait beaucoup de jeunes hommes et même d'hommes violents, vicieux, capables de fort mauvaises actions. Lorsque de leur part il se commettait quelque grave méfait, le tribunal de l'Université était trop souvent d'une indulgence extrême, et l'opinion publique n'était point satisfaite. Les écoliers ne se faisaient pas faute, non seulement de mystifier les habitants, mais de leur chercher querelle et de les battre au besoin; quelquefois c'était pire encore. Un d'eux, une fois, enleva la fille d'un bourgeois dans des circonstances telles que le podestat crut devoir, pour calmer les esprits, faire arrêter le coupable qui fut condamné et mis à mort. Alors éclata une révolte dans toute l'Université. Irritée de cette violation de ses droits, elle sortit en masse de Bologne et alla s'établir à Sienne. Pendant les premières semaines, ce fut, dit la chronique, un soulagement; mais bientôt les marchands commencèrent à se plaindre : la consommation fut réduite presque à rien; on ne loua plus les chambres; places et rues étaient désertes; la ville allait tomber dans le discrédit et la misère. Il s'en fallut de peu qu'il n'y eût émeute, et force fut de négocier avec l'Université pour la faire revenir de Sienne. Le podestat fut réduit à lui faire des excuses au nom de la ville, et même, ce qu'il y eut de plus fâcheux, à lui accorder de nouvelles immunités. Je ne sais si l'on a jamais tiré de cet épisode quelque œuvre dramatique; mais il est émouvant et il peint bien ces mœurs lointaines dont assurément la Bologne moderne ne pourrait guère souhaiter le retour. D'ailleurs, elle peut bien s'honorer encore de son Université actuelle, installée dans le palais construit par Pelegrino Poggi; elle ne compte guère que quatre cents étudiants et quarante-trois professeurs, mais les études littéraires et scientifiques y sont sérieuses et paisibles; les collections et la bibliothèque qui servent aux cinq facultés sont riches, bien entre-

(1) Voy. t. V, 1837, p. 367.



Cour du Musée civique de Bologne [1]. — Cette cour a été réédifiée d'après celle de l'ancien *spedale della Morte* (hôpital de la Mort), que remplacent le Musée civique et le Dépôt des archives de l'État.

tenues. Les visiteurs étrangers trouvent naturellement plus d'attrait au Musée civique, où sont conservés les vases antiques et les curieuses découvertes faites dans les fouilles de la Certosa.

Je m'étais proposé de séjourner une semaine

[1] Voy., 1886, p. 333, la vue de la grande salle de ce Musée. Cette gravure, ainsi que celle que nous publions aujourd'hui, a été extraite d'une brochure contenant l'excellent discours prononcé, le 25 septembre 1881, par le directeur général du Musée, M. le sénateur Gozzadini, lors de l'inauguration du Musée civique.

au plus à Bologne, j'y restai près d'un mois, et aujourd'hui encore je me dis que ce n'a été pour moi un temps perdu sous aucun rapport. C'est pourquoi je ne parle jamais de Bologne avec des lamentations, sans m'étonner cependant de celles des touristes qui ne cherchent partout que le plaisir, et qu'on voit errer mélancoliquement sous les portiques qui bordent les rues, disposition assez favorable toutefois pour aller visiter, ce qu'on oublie souvent, la Chartreuse, le cimetière qui occupe l'emplacement d'une nécropole des Étrusques, et où l'on remarque quelques sculptures modernes, qui font honneur au ciseau des Bartolini, Dupré et Thorwaldsen.

CH.

DE CERTAINS USAGES

DANS LA SOCIÉTÉ DES ÉTATS-UNIS [1].

Les Présentations.

Aux États-Unis, comme en Angleterre, il est d'usage de n'entrer en relation avec une personne que l'on ne connaît pas encore qu'après lui avoir été présenté.

Une dame ou une jeune fille n'étant pas présentée à une autre hésite à lui répondre, et souvent la situation est embarrassante.

— Dites-moi, je vous prie, le nom du pianiste, dit une dame étrangère à une jeune fille placée près d'elle à un concert d'amateurs.

La jeune fille rougit et ne répond pas.

La dame ayant vu dans le salon une sourde-muette qu'elle connaissait conclut que cette jeune fille est affligée de la même infortune; elle est très surprise lorsque plus tard la maîtresse de la maison lui présente cette silencieuse personne.

— Je ne pouvais pas vous parler tout à l'heure, dit celle-ci, parce que je ne vous avais pas été présentée. Je le peux maintenant : le pianiste est M. Mills.

— Mais, reprend la dame, si je vous ai parlé avant toute présentation formelle, c'est que la maison où nous sommes m'assurait suffisamment de votre honorabilité; et, faut-il vous l'avouer, j'ai pensé, en ne recevant pas de vous une réponse, que vous étiez sourde et muette.

Si un monsieur demande à être présenté à une dame, elle doit par égard pour son hôtesse paraître bien aise de la présentation, mais ce n'est pas toujours de bonne grâce, et il arrive quelquefois que, tout en s'inclinant, elle croie devoir tourner à demi le dos : c'est ce qu'on appelle *the cold shoulder* (l'épaule froide).

Une ancienne Coutume.

Lorsque les mariés s'éloignent en voiture une fois la cérémonie terminée, le père, la mère et les amis intimes lancent après eux une pluie de pantoufles de satin et de grains de riz. Si une pantoufle atteint le sommet de la voiture, un bonheur constant est assuré aux jeunes mariés.

Les Noces d'étain et les Noces de bois.

On célèbre volontiers un anniversaire de noce après dix ans de mariage; c'est ce qu'on appelle la *noce d'étain*. On offre alors à l'épousée les ustensiles d'étain qui peuvent servir le mieux pour la cuisine et le ménage, puis des ornements fantastiques qui n'ont pour but que d'exciter à la gaieté.

Une jeune femme reçoit quelquefois de son beau-père un beau chèque sur lequel est écrit *Tin* (étain) et qui est enfermé dans un portefeuille en étain.

On donne aussi en ces circonstances un joli garde-feu ou un écran, des chandeliers, des éventails et des tables, le tout en étain.

Si l'on ne veut pas faire usage de ces présents pour la vie ordinaire, on s'en sert pour les charades ou autres divertissements.

Quant aux *noces de bois*, on les célèbre après cinq ans de mariage : c'est aussi l'occasion d'offrir à la mariée beaucoup d'objets de cuisine utiles, mais aussi de belles œuvres de bois sculpté.

A l'origine c'était, dit-on, une sorte de plaisanterie : on envoyait simplement une échelle et un rouleau à pâtisserie. Les dons sont maintenant d'une valeur réelle, surtout depuis que l'art de la sculpture sur bois s'est développé : on envoie non seulement des boîtes, des écrans, mais jusqu'à des buffets, des fauteuils, des bureaux, des tables, des coffres ou des lits.

De quelques Usages de la Vie privée.

Les fréquents changements de vie et de fortune font ressembler beaucoup de ménages des États-Unis à des gouvernements provisoires. Trop souvent une Américaine doit être prête du jour au lendemain à quelque coup d'état.

Dans les maisons de médiocre aisance où l'on n'a qu'une servante, celle-ci, après avoir servi le déjeuner, place devant sa maîtresse une terrine de bois, une lavette et deux serviettes propres, puis emporte à la cuisine les plats, les couteaux et les fourchettes; la maîtresse de la maison lave alors la verrerie, l'argenterie et la porcelaine; elle plie la nappe et met la salle en ordre.

Le lundi est le jour du lavage, et le dîner de ce jour est des plus simples, afin que la besogne de la servante soit facile. Le mardi se fait le repassage; la maîtresse aide sa servante. Le mercredi, on confectionne le pain, les gâteaux et les pâtés nécessaires pour la semaine. Le jeudi, on secoue les tapis et on nettoie les vitres et les glaces. Le vendredi, les planchers sont lavés, les cuivres et l'argenterie nettoyés, les armoires mises en ordre. Le samedi, on prépare le repas du dimanche, jour de repos, où l'on ne fait rien que le lavage de la cuisine.

S. L.

[1] Nous empruntons ces extraits à l'ouvrage de M. John Sherwood intitulé : *Manners and social usages* (New-York, Harper).

LA PEUR AU CHAMP DE BATAILLE.

Une nuit, après un jour de grande bataille, le général T..., couché sous sa tente, entendit la sentinelle qui la gardait (c'était un jeune conscrit tout nouvellement arrivé au corps) dire en auvergnat, à demi-voix, à un camarade :

— Ch'avais peur d'avoir peur, et che n'ai pas eu peur.

Le général riait en racontant cette anecdote, et ajoutait :

— Ce simple courage est beaucoup plus ordinaire qu'on ne le pense. Les soldats qui ont peur et tremblent sont des exceptions.

Le courage s'élève presque toujours en proportion du danger; voyez les femmes les plus faibles et les plus timides lorsqu'un danger menace leurs enfants.

Ne pas désespérer.

Survient une éclipse, le soleil commence à se voiler : les sauvages crient, se désespèrent; c'est la fin du monde!

Dans les Antilles, à l'île Saint-Vincent, après le terrible désastre de 1831, John Sterling, dont la vie a été racontée par Thomas Carlyle, entendait des colons dire : — Le sol est ravagé jusqu'à la roche; il n'en sortira plus de moissons.

De même, si de temps à autre un souffle violent de matérialisme menace de dessécher les âmes, on s'effraye : non; comme l'éclipse, comme l'ouragan, il passera.

ÉD. CH.

RASOIR A RABOT

OU RABOT TRICOTOMIQUE.

1762

« Il est surprenant que parmi une foule innombrable de volumes qui honorent notre littérature, ainsi que dans toutes celles de l'univers, on ne trouve pas une simple brochure qui enseigne à l'homme les principes pour commencer, dès sa jeunesse, à se faire une opération qu'il est obligé, par la suite, de répéter plusieurs fois la semaine... »

C'est par cette phrase singulière que commence la préface d'un livre assez rare, publié en 1770 « par J.-J. Perret, maître coutellier à Paris », et portant comme titre : *la Pogonotomie* ou *l'Art d'apprendre à se raser soi-même.*

Dans cet ouvrage, Perret avait moins pour but, croyons-nous, de combler la lacune qu'il signale dans « les littératures de l'univers », que de glisser, — parmi plusieurs chapitres, assez intéressants, du reste, consacrés au développement et à l'hygiène de la barbe, à la nature des pierres propres à aiguiser les instruments d'acier, au trempage des lames, etc., — une forte *réclame* en faveur d'un rasoir qu'il avait inventé quelques années auparavant, et surtout de protester contre l'indélicatesse d'un de ses confrères qui s'était attribué le mérite de son invention.

A propos de ce rasoir, nous avons recueilli, sur les annonces et les habitudes commerciales du siècle dernier, des détails assez curieux pour que nous croyions pouvoir nous y arrêter un instant.

Dans son numéro d'avril 1762, le *Mercure de France* publiait sous la rubrique *Méchanique* l'annonce suivante :

« Perret, maître et marchand coutellier, a trouvé le moyen de faire un rasoir sans machine, doux, léger, et si simple que toutes personnes, jeunes, âgées ou tremblantes, peuvent se raser elles-mêmes et avec une grande facilité, tant la barbe que la tête, sans aucun risque de se couper. Ce rasoir se repasse sur la pierre et sur le cuir comme les autres. Il ose se promettre qu'une invention si utile, jointe à la bonté de ses tranchans à quoi il s'est constamment attaché, et avec succès, lui attireront l'attention et l'approbation des curieux. — Il demeure à Paris, rue de la Tixeranderie, près la place Baudoyer, à l'enseigne de *la Coupe d'or*. Les rasoirs se vendent 6 livres pièce. » Et le directeur du *Mercure* ajoutait : « N. B. — C'est après plus d'un mois d'expérience que nous croyons ne pouvoir refuser le témoignage dû à la simplicité et à l'utilité de cette nouvelle invention. »

De son côté, *l'Avant-Coureur,* juste à la même date, annonçait en ces termes le *Rabot tricotomique,* qui n'était autre que le rasoir de Perret : « Ce ne sera pas la moins utile des petites inventions de nos jours, et certainement on doit la placer bien au-dessus des colifichets que la bagatelle seule produit et auxquels la mode assigne un prix selon sa fantaisie. On sçait combien il est avantageux de savoir se raser soi-même; mais lorsque on est parvenu à un certain âge, on n'ose compter sur son adresse, et l'on est toujours réduit, pour nous servir de l'expression de M. de la Monnoye, *à se faire charcuter le menton et la joue.*

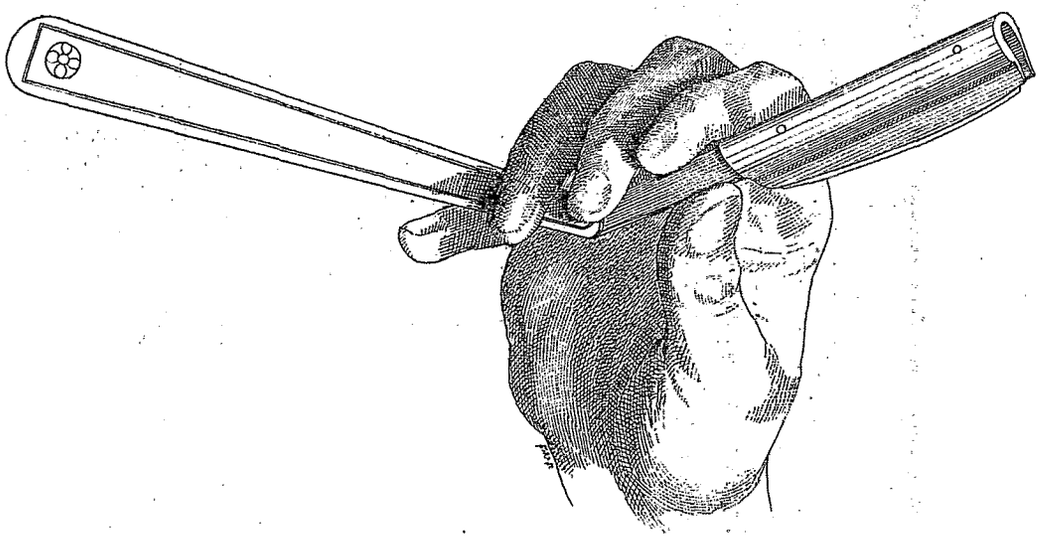
» Le sieur Moreau, maître coutellier, rue l'Évêque, butte Saint-Roch, à *la Crosse d'or,* a imaginé d'adapter au rasoir ordinaire une sorte d'étui qui, ne laissant au tranchant pas plus de saillie qu'il n'en faut pour couper le poil, l'empêche d'entamer la peau. Cette gaine, qui est postiche et amovible, justifie assez bien le nom donné à cette invention, qui, en effet, ressemble en quelque façon à un rabot. Nous en avons vu l'essai, et nous pensons que l'on ne courra aucun risque à s'en servir et que le sieur Moreau mérite d'être applaudi. — Prix : 6 liv. »

Or, ce Moreau, qui avait appris son métier chez Perret, et qui, en s'établissant, avait eu soin de choisir une enseigne qui rappelât celle de son ancien patron afin de créer ainsi à son profit une

sorte de confusion entre les deux magasins, n'avait eu d'autre part, dans sa prétendue invention, c'est Perret lui-même qui nous l'apprend, que « d'envoyer un particulier acheter un rasoir en feignant d'être envoyé par M. de la Place, auteur du *Mercure,* et de l'avoir ensuite copié. »

Perret n'eut pas de peine à prouver ses droits incontestables à la paternité du *rasoir à rabot,* et « toute la gloire de Moreau (si c'en est une d'être plagiaire), dit-il dans le livre que nous avons cité plus haut, fut réduite à passer l'espace d'un mois pour l'auteur d'un instrument qui ne lui avoit coûté que six livres d'achat. »

Nous ne savons pas quel fut le succès de ce nouveau rasoir, dont l'invention, il faut bien le dire, n'avait pas demandé à son auteur une bien grande dose de génie, puisqu'elle consistait simplement, d'après la figure jointe à son livre et que reproduit notre gravure, en une sorte de chape en bois d'ébène ou en écaille, enveloppant la lame et n'en laissant dépasser que ce qu'il fallait pour couper la barbe en glissant sur la peau sans courir le risque de l'entamer profondément en cas de maladresse; mais nous croyons que ce succès dut avoir quelque durée, puisque nous en avons retrouvé la mention en 1789, dix-sept ans après la première annonce. Il est à présumer aussi qu'il fut, en grande partie, dû à la relation dans les recueils du temps



Rasoir à rabot (1762). — D'après une gravure de la *Pogonotomie* de Perret.

de plusieurs cas assez graves de maladies communiquées à des gens bien portants au moyen de rasoirs mal essuyés ayant servi à des personnes malsaines, ou, pour employer le langage de notre auteur « à l'insertion de corpuscules morbifiques par des *chricotomistes* dont les mains étaient entachées de virus qui passoient dans la masse du sang et y faisoient des ravages cruels. »

Le *rasoir à rabot* de Perret fut le point de départ de plusieurs autres inventions destinées à faciliter, aux personnes âgées ou qui ont la main peu sûre, les moyens de se *faire la barbe* sans le sècours du barbier. Déjà vers la fin du siècle dernier on avait trouvé une « *composition pour la barbe,* qui remplace l'eau, le savon et le rasoir », pour laquelle un anglais nommé Hymans avait pris une patente [1], et pendant quelque temps les *bouteilles à barbe* eurent une certaine vogue. On appelait ainsi un verre soufflé assez mince pour pouvoir être coupé avec des ciseaux et dont les fragments servaient « de faux tranchantes »; mais ces morceaux de verre « usant par frottement » convenaient mieux à la toilette des dames dont la lèvre supérieure était « ombragée d'un duvet malencontreux qu'il s'agissait de faire disparaître sous peine de le voir se transformer en baliveaux épais », dit une annonce de 1780, qu'à la barbe un peu rude du menton des hommes. [1]

ÉD. GARNIER.

[1] Cf. *Repertory of arts, manufactures and agriculture.* Londres, 1794, t. IV.

[1] Un an après la fondation du *Magasin pittoresque,* un monsieur d'une cinquantaine d'années, d'une mise très décente, vint me voir un matin et me dit : « J'ai découvert une composition chimique qui, promenée à sec sur la peau, enlève tous les poils aussi parfaitement qu'un rasoir. En voici un morceau; je vous prie d'en faire l'essai, et si vous trouvez l'invention bonne, vous jugerez sans doute utile de m'aider à la propager. Je reviendrai demain. »

Je répondis avec tous les ménagements convenables que, sous ma direction, le *Magasin pittoresque* ne servirait jamais de réclame à aucune invention ou à aucune industrie (et depuis cinquante-cinq ans j'ai tenu parole, malgré tout ce qu'on a employé de séductions pour m'y faire manquer).

Ce monsieur parut fort étonné, et probablement ne fut point parfaitement convaincu, car brusquement il me dit encore : « Je reviendrai demain. » Après son départ, je m'aperçus qu'il avait laissé le morceau du savon nouveau sur ma table.

Je ne vis, du reste, aucun mal à en faire l'essai, bien assuré que, fût-il merveilleux, ma résolution ne changerait pas. Le lendemain, en effet, l'inventeur revint; je lui montrai tout le bas de mon visage, rasé certainement, mais couvert de boutons. — Il balbutia quelques mots, reprit sa composition, et sortit sans insister. ÉD. CH.

Paris. — Typographie du MAGASIN PITTORESQUE, rue de l'Abbé-Grégoire, 15.
JULES CHARTON, Administrateur délégué et GÉRANT.

LA RELIGION MUSULMANE.

ALLAH! (DIEU!) — Turc priant. — D'après une photographie. — Gravure de Léveillé.

I. — LA PRIÈRE.

Tout musulman doit prier au moins cinq fois dans la durée de vingt-quatre heures; ce n'est pas une obligation pour les femmes.

La première prière est celle du matin; Adam, disent les musulmans, fit le premier cette prière.

La seconde est celle de midi, c'est la plus importante; Abraham s'en acquitta le premier.

La troisième, celle de l'après-midi, a eu Jonas pour auteur.

La quatrième est celle du coucher du soleil; c'est Jésus-Christ qui la fit le premier.

Enfin la cinquième est celle de la nuit; on la tient de Moïse.

Les prières peuvent se faire en particulier ou en commun, et en tout lieu, excepté dans une synagogue, une église chrétienne, ou sur une place malpropre, à moins qu'on n'étende sous soi un tapis ou une natte.

Il est cependant une prière qui doit toujours se faire en commun : c'est celle du vendredi, qui est pour les musulmans ce que le dimanche est pour les chrétiens.

Tout travail cessant, on se rend à midi dans une mosquée et l'on prie sous la direction d'un *iman*, on y entend ensuite un sermon prononcé par un *vaez*.

Ce jour de prière publique a été choisi en mémoire de la création du premier homme, qui, d'après la tradition, aurait eu lieu le vendredi.

Le mari est le maître de permettre ou de refuser à la femme d'aller à la mosquée, où elle se place soit dans une place réservée, soit derrière les hommes.

La loi musulmane ne permet pas la prière ou l'exercice d'aucun acte religieux avant qu'on ne se soit préalablement lavé de toute souillure corporelle, afin de ne pas oublier qu'on doit s'adresser à Dieu avec un cœur sincère et dégagé de tout mauvais penchant.

Les ablutions consistent à se laver le visage, les mains jusqu'aux coudes, et les pieds; après quoi, on passe les mains sur les endroits mouillés. A défaut d'eau, lorsque le musulman ne peut s'en procurer, ou lorsqu'il n'a que l'eau nécessaire pour étancher sa soif, il doit se servir de poussière ou de terre sèche dont il enduit sa main qu'il promène sur les parties du corps qui viennent d'être indiquées.

Chaque ablution est accompagnée d'une courte invocation :

En aspirant l'eau par les narines. — O mon Dieu! parfume-moi avec le parfum du paradis, si tu es content de moi.

En se lavant le visage. — O mon Dieu! blanchis mon visage de ta splendeur en ce monde et en l'autre, et au jour du jugement où les visages de tes élus seront blanchis.

En se lavant la main droite. — O mon Dieu! donne au jour du jugement le livre de mes actions à ma main droite, et procède à l'examen de mon compte avec indulgence et faveur.

En se baignant le cou. — O mon Dieu! affranchis mon cou du feu. O mon Dieu! délivre-moi des fers et des chaînes.

En se lavant le pied droit. — O mon Dieu! fais que moi, mon père et ma mère, soyons du nombre de ceux dont les pieds seront fermes dans le passage terrible du pont Sirat [1].

La prière consiste dans le récit de certains passages du Coran et dans diverses attitudes qu'on appelle *rikots*.

La prosternation est une des pratiques essentielles de la prière. Celui qui prie touche la terre avec le front, les paumes des mains appuyées sur le sol de chaque côté de la tête. Pour se prosterner, on dirige les genoux en avant, en les pliant, puis on s'agenouille doucement, et l'on porte le milieu du front sur le sol, comme il vient d'être dit [1].

Celui qui prie doit se tenir debout, ou rester à genoux en élevant les mains sans les joindre. Il invoque Dieu en montrant, non pas l'extérieur de ses mains, mais l'intérieur; après la prière il passe les deux mains sur son visage.

En priant on doit toujours se tourner du côté de la Kaaba à la Mecque. Il n'en était pas de même au commencement; un verset du Coran [2] disait : « Que Dieu possède le levant et le couchant, et que quel que soit l'endroit où l'on se tourne, on trouve la face de Dieu. » Par suite, les Arabes se tournaient de tel ou tel autre côté à leur gré; mais il s'ensuivit des querelles, et Mahomet, abrogeant le verset cause de ces divisions, prescrivit qu'il fallait se tourner vers la Kaaba.

Voici quelques-unes des sentences recommandées par les auteurs religieux :

Lorsque l'un de vous prie Dieu, qu'il ait confiance dans les vœux de son âme.

Lorsque, dans un lieu consacré à la prière, l'un de vous sent l'envie de dormir, qu'il change de place.

Lorsque, vous adressant à un juif ou à un chrétien, vous voulez exprimer des vœux favorables, dites : Que Dieu augmente votre bien (et fasse prospérer) votre enfant!

Répétez souvent la formule : « Il n'y a de force et de puissance qu'en Dieu. » Elle ferme quatre-vingt-dix-neuf issues au mal. La moindre de ces issues (fermées par la formule précitée) est celle d'où vient le souci.

Le chapelet musulman (*tasbih*) est composé de quatre-vingt-dix-neuf grains et d'un grain plus gros que les autres. Sur chacun des premiers, les musulmans récitent un des noms ou attributs de Dieu en un seul mot (ô saint, ô puissant, ô parfait, etc.), et sur le dernier, le mot Allah, Dieu.

II. — LE JEUNE.

Le jeûne est volontaire ou obligatoire.

Le jeûne *volontaire* est celui que l'on s'impose soit par dévotion, soit en cas de succès dans les affaires temporelles. La femme mariée ne peut s'imposer le jeûne qu'avec la permission de son mari.

L'hospitalité étant un droit sacré chez les Arabes, ce serait faire une injure que de la refuser. Si celui à qui on l'offre déclare qu'il a fait vœu de jeûner, c'est aux personnes qui lui ont offert l'hospitalité de le laisser dans les limites de son vœu,

[1] Le pont *Sirat* est plus fin qu'un cheveu, plus raffiné qu'un rasoir; les élus le passeront avec la vitesse de l'éclair, avec la vélocité du vent; les réprouvés glisseront et tomberont dans le feu éternel.

[1] Voy. la traduction du livre de Khalil-Ibn-Ishak par M. Perron, t. I, p. 124.

[2] Verset 109 du chapitre II.

qu'il peut toujours rompre pour cause de maladie ou de voyage, en s'imposant toutefois un autre jour de jeûne.

Le musulman qui néglige de s'acquitter du jeûne volontaire doit non seulement remplacer les jours pendant lesquels il n'observe pas le jeûne, mais en outre donner, pour chaque jour d'infraction, un *moudd* de grains ou de fruits à un malheureux. Le *moudd* est une mesure de capacité contenant, en grains ou en fruits, ce qui est nécessaire pour la nourriture d'une personne en un jour.

Le jeûne *obligatoire* est celui qui doit s'accomplir pendant tout le mois de ramadan. Aussitôt l'apparition de la nouvelle lune annonçant le commencement de ramadan (parce que les Arabes suivent les mois lunaires pour la division du temps), tout musulman, homme ou femme, doit se disposer à jeûner.

Le jeûne, soit volontaire, soit obligatoire, consiste à ne prendre aucune nourriture, aucune boisson, à s'abstenir de priser et de fumer, depuis le moment où l'on peut distinguer un fil blanc d'un fil noir jusque après le coucher du soleil.

Les personnes qui sont malades ou qui sont en voyage, et celles pour lesquelles le jeûne serait évidemment nuisible (telle serait, par exemple, une femme qui allaite son enfant ou son nourrisson), peuvent rompre le jeûne, mais à la charge par elles de remplacer, dans la suite, les jours pendant lesquels elles n'auraient pas observé le jeûne, car « Dieu, dit le Coran, veut vous mettre à votre aise; » il veut seulement que vous accomplissiez le » nombre voulu, et que vous le glorifiiez de ce qu'il » vous dirige dans la droite voie ; il veut que vous » soyez reconnaissants. »

Celui qui sans motifs bien plausible enfreint le jeûne de ramadan doit donner pour chaque jour d'infraction, à soixante pauvres ou indigents, chacun un *moudd* de grains ou de fruits ; ou bien il doit, pour toutes les infractions commises pendant le mois de ramadan, jeûner deux mois entiers à la suite l'un de l'autre et sans aucune interruption, c'est-à-dire s'abstenir de manger, de boire, de priser et de fumer, comme il est dit ci-dessus ; ou encore il doit affranchir un esclave mâle ou femelle.

Si l'infracteur n'a eu aucun motif sérieux pour rompre le jeûne, il est, en outre de l'une des peines ci-dessus, ramené à résipiscence et puni par les coups ou par la prison, ou par l'un et l'autre, à moins qu'il ne se repente de la faute qu'il a commise.

III. — LE SALUT.

Les Arabes attachent une grande importance au salut. Celui qui rencontre une personne dans un endroit isolé doit la saluer en disant : *Salamoune âleïkoume* (Paix sur vous); elle doit répondre : *Oua Aleïkoume esselâme* (Et sur vous la paix). Si la personne saluée ne répond pas, c'est un signe qu'elle a des intentions hostiles à l'égard du saluant, et c'est à celui-ci à se mettre sur ses gardes.

IV. — LES CÉRÉMONIES FUNÉRAIRES.

Aussitôt qu'un musulman a fermé les yeux, on le déshabille.

Les musulmans et les Arabes se couchent vêtus de leurs habits. Une natte ou un matelas placé sur le sol leur sert de lit. Il en est même qui couchent par terre, sans natte ni matelas.

On place ensuite le mort tout étendu sur un tapis ou sur une planche, et on le couvre entièrement avec un drap. Une personne lave le corps, soit avec de l'eau froide, soit avec de l'eau chaude, au moyen d'un linge qu'elle passe trois fois, ou cinq fois, ou sept fois, sur tout le corps du défunt. A la dernière lotion, elle aromatise le corps avec du camphre.

Cette opération faite, on met une chemise au mort, on enveloppe sa tête avec un turban si c'est un homme, et avec un voile si c'est une femme, puis on couvre tout le corps avec un suaire.

L'enterrement se fait le jour même du décès, et si la personne est morte pendant la nuit, l'enterrement se fait le lendemain. Le moment de l'inhumation arrivé, le cadavre est placé sur un brancard recouvert d'une pièce d'étoffe de soie, et porté par quatre des personnes réunies pour assister au convoi. Ces personnes, qui comprennent ordinairement les parents et les amis du défunt, accompagnent silencieusement le convoi jusqu'à la mosquée, où l'on récite une prière; puis elles se dirigent vers le cimetière. Les porteurs, marchant en tête, sont relevés en chemin par d'autres gens du convoi, ou même par des passants, qui regardent cette corvée comme un acte pieux.

Quand le convoi est arrivé au lieu de sépulture, le cadavre est déposé au bord de la fosse préparée pour le recevoir. C'est là qu'un iman récite une prière funèbre, après laquelle le mort est déposé tout habillé dans la fosse, la tête tournée du côté de la Kaaba.

La profondeur de la fosse est d'un mètre et demi environ. La partie inférieure, où repose le cadavre, est établie en forme de construction murée. Cette construction est recouverte immédiatement avec des pierres plates; après quoi, l'assistant qui se trouve le plus près de la fosse jette trois fois, à pleines mains, de la terre sur le bord de la fosse, en disant la première fois : « Vous en avez été créé » ; la seconde : « Nous vous y ferons retourner » ; et la troisième : « Nous vous en ferons sortir de nouveau. »

Les autres assistants se hâtent de combler la fosse avec de la terre, et se retirent. Quelques pauvres restent seuls afin de prendre le repas préparé pour ceux qui ont accompagné le convoi.

Si les parents sont un peu aisés, ils font élever sur la fosse un tumulus qui se compose d'une pierre placée sur le sol uni, ou de deux pierres placées verticalement sur lesquelles on fait ordinairement graver la profession de foi : « Il n'y a pas d'autre Dieu que Dieu; Mahomet est l'envoyé

de Dieu » ; et le nom du défunt, son âge, l'année de sa mort, avec des invocations pour appeler sur lui la miséricorde divine.

D'après les croyances musulmanes, le défunt qui vient d'être enterré est soumis à un interrogatoire : deux anges, appelés Mounkir et Nakir, qui ont pour mission spéciale d'inspecter les tombeaux, viennent le trouver, le font revenir à la vie, et lui adressent les questions suivantes : « Quel est ton Dieu? ta religion? ton prophète? » Ils l'interrogent ensuite sur ses actions, et d'après ses réponses ils l'envoient au paradis ou à l'enfer.

V. — LE PÈLERINAGE A LA MECQUE.

Le pèlerinage, *el hedj,* est recommandé par le Coran, chapitre II, verset 192. Il consiste dans la visite du temple de la Kaaba à la Mecque, temple dont la fondation est attribuée à Abraham. On croit vulgairement que le tombeau du Prophète est suspendu dans la Kaaba. C'est une erreur : ses cendres reposent dans une chapelle de la principale mosquée de Médine.

Tout musulman, homme ou femme, doit, s'il le peut, s'acquitter du pèlerinage une fois dans sa vie. Le pèlerinage peut être fait par un mandataire. Il a lieu tous les ans, pendant les trois mois *choual, doulkadeh* et *doulhidjeh,* appelés pour cela mois sacrés.

Le musulman se prépare au pèlerinage par le recueillement et l'abstinence de tout acte mondain.

La préparation ou plutôt l'entrée en pèlerinage a lieu du moment qu'il met le pied sur le territoire sacré, c'est-à-dire sur le territoire de la Mecque. Il doit alors se purifier et se dépouiller de ses habits pour revêtir l'habit de pèlerin, composé de deux pièces d'étoffe sans couture : l'une couvrant les épaules et le torse, l'autre entourant les reins et enveloppant les hanches jusqu'aux jambes. A partir de ce moment, il laisse croître ses cheveux, sa barbe et ses ongles ; il s'abstient de tuer tout animal, tout insecte, même des poux ; cependant il peut tuer les animaux féroces, les reptiles et les insectes venimeux qui viennent l'attaquer.

Les pèlerins se réunissent sur le territoire sacré. On voit là souvent une troupe immense de musulmans d'Europe, d'Asie et d'Afrique. D'après Mahomet, Dieu a dit que six cent mille fidèles viendraient tous les ans en pèlerinage, et que si ce nombre n'était pas atteint, il serait complété par des anges.

Deux chameaux dits sacrés font partie de la caravane : l'un, chargé de dons et de présents pour la Kaaba, est envoyé par le sultan de Constantinople ; l'autre, venant du Caire, emporte un grand voile brodé en or aussi pour la Kaaba.

Cette masse d'hommes procède aux cérémonies du pèlerinage sous la direction d'un iman. Les principales consistent à faire sept fois le tour de la Kaaba ; à faire une station sur le mont Arafa à la Mecque, et à faire des promenades dans l'espace qui sépare le mont Safa du mont Meroua, tous deux voisins de la Mecque.

En faisant le tour de la Kaaba, chaque pèlerin baise une pierre noire fixée à l'angle sud-est de ce temple. On prétend que cette pierre a été apportée par Adam sur la terre. Selon les uns, elle était une des perles du paradis ; selon les autres, elle était un ange. Cette pierre était blanche alors, rapporte-t-on, mais les péchés des hommes l'ont rendue noire. On ajoute qu'elle retournera au ciel à la fin du monde, et qu'elle dénoncera tous les hommes morts hors de l'islamisme.

Outre les cérémonies qui viennent d'être rappelées, chaque musulman va boire de l'eau du puits appelé *Zemzem;* l'eau de ce puits a, entre autres vertus, celle de donner la foi. Les musulmans croient qu'il a été percé par l'ange Gabriel en frappant du pied la terre, pour Agar et Ismaël qui, se trouvant seuls près de la Mecque et brûlant de soif, allaient périr si l'ange Gabriel ne fût pas venu à leur secours.

On termine par la lapidation du diable, dans un lieu appelé *Akaba :* chaque pèlerin lance sept cailloux en mémoire d'Abraham et par mépris pour le diable, parce que c'est dans cet endroit, dit la tradition, que le diable fut repoussé à coups de pierres par Abraham qu'il voulait tenter, pour l'empêcher de sacrifier Ismaël à Dieu. Lorsque ces cérémonies, qui durent quelques jours, sont achevées, le musulman se fait raser les cheveux, se fait la barbe et se coupe les ongles. La femme ne se coupe que l'extrémité des cheveux. Cela fait, le pèlerinage est fini, et chacun peut reprendre le cours des actes ordinaires de la vie. (1)

C.

LA BAIE D'AJACCIO.

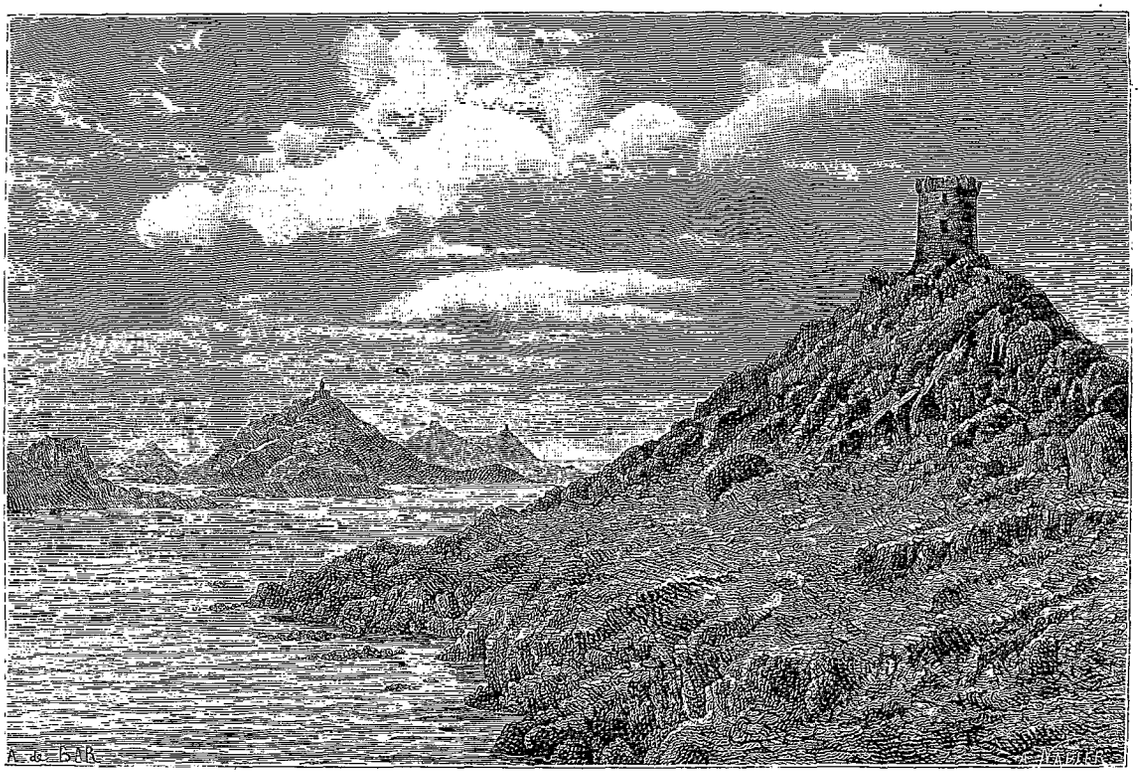
LES ILES SANGUINAIRES

(Corse).

La traversée de Marseille à Ajaccio, par une belle nuit de juillet, est un enchantement. Le bateau à vapeur sort de la Joliette vers six heures du soir. Il commence par longer la côte jusqu'à la hauteur de Toulon. Puis il gagne la pleine mer et prend la direction du sud-est. A ce moment la nuit est tombée ; les feux de Toulon, qui scintillaient à l'arrière, s'effacent de plus en plus. A bord, les mouvements de l'équipage ont cessé ; le bruit de la machine fait un accompagnement régulier et discret au léger murmure des flots qui se brisent dans le sillage. Les passagers ont tous quitté le pont. Les malheureux ! Excusons ceux que tourmente le mal de mer. Mais les autres ! Ils n'ont donc pas levé les yeux vers le ciel ? s'ils l'avaient vu tout étincelant de myriades d'étoiles, ils n'auraient pas été s'étendre si vite sur les couchettes, qui s'étagent dans les cabines comme les niches sépulcrales dans les catacombes de Rome.

(1) Voir, pour les autres détails du pèlerinage, la traduction du livre de Khalil-Ibn-Ishak, par M. Perron.

Il n'y a pas un nuage au-dessus de l'horizon; les intervalles qui séparent les grandes constellations sont saupoudrés d'une poussière de diamant, d'où se détachent, à mesure que le regard se fixe, des points plus lumineux qu'on n'apercevait pas tout d'abord. Les yeux se promènent, sans pouvoir se lasser, au milieu de ces bijoux inaccessibles, étalés sur un immense écrin et groupés d'après des combinaisons d'une variété infinie. Le bateau glisse sur une nappe lactée; l'ombre même qu'il y projette est sillonnée sans interruption par des éclairs phosphorescents. Et chacune de ces blancheurs splendides a sa nuance. Les peintres font quelquefois la gageure de n'employer dans un tableau qu'une seule couleur et d'en épuiser la gamme; nous avons eu au Salon la Dame en blanc, la Dame en rose, la Dame en jaune, l'Enfant en bleu. La nature procède de même ici. Messieurs les artistes, venez voir, et prenez votre leçon chapeau bas.



La Baie d'Ajaccio. — Les Iles Sanguinaires (granit rose).

A l'aurore se dresse une longue chaîne de montagnes. C'est la Corse. Quand on s'est assez amusé du jeu des marsouins, qui bondissent sur la croupe des vagues, on cherche à distinguer les détails de la côte. Peu à peu on aperçoit quatre îlots égrenés au bout d'un promontoire. Ce sont les îles Sanguinaires, qui ferment la baie d'Ajaccio. Lorsqu'on arrive du continent, la tête pleine du souvenir de *Colomba,* ce nom saisit comme un funeste avant-coureur. On imagine aussitôt quelque lugubre histoire, des tromblons, des pistolets, des cadavres étendus sur la poussière. Les îles Sanguinaires tirent tout simplement leur nom du granit rose de leurs rochers. Mais n'importe! c'est là un symptôme significatif du tour d'esprit propre aux habitants de la contrée. J'aurais mieux aimé les îles Roses. La plus grande, Mezzo Mare, porte un phare à son point culminant; avec un ancien lazaret et une vieille tour de signaux, c'est tout ce qu'elle contient. Elle n'est guère fréquentée que par les pêcheurs. Quand le temps est très beau, le bateau à vapeur, au lieu d'en doubler la pointe sud pour entrer dans le golfe, passe entre la côte et l'îlot qui en est le plus rapproché; c'est un canal étroit et peu profond qui pourrait présenter des dangers si le calme n'était complet. L'eau y est d'une transparence admirable. Bientôt on s'arrête dans le port. Une flottille de barques nous accoste; les mariniers se disputent d'avance en leur patois les passagers, qui n'ont pas encore fait un pas pour descendre l'échelle; car on nous retient à bord jusqu'à ce que les formalités prescrites par la douane et le service de santé aient été remplies. Il me revient alors en mémoire une anecdote que me contait autrefois un dominicain français que j'ai connu en Italie. Il avait dû se rendre en Corse, au couvent de Corbara, où se trouve aujourd'hui le père Didon. En quittant le bateau à vapeur devant Ajaccio, il fut salué en ces termes par le patron de la barque qui le conduisait à terre et qu'il voyait pour la première fois de sa vie : « Enfin, mon père, vous voilà donc dans la patrie du Grand homme! »

GEORGES LAFAYE.

M. MABLIN.

Voy. 1886, p. 315 et 406.

Lettre à M. Édouard Charton.

Il n'y a guère de personnes qui pourraient aujourd'hui se flatter, comme vous, d'avoir connu dans l'intimité M. Mablin, cet homme très mystérieux et très savant, dont Sainte-Beuve a dit qu'il était le plus exquis et le plus attique des maîtres de notre École normale. Deux pages de souvenirs vous ont suffi pour nous en rendre une image vivante. Comme je sens, après avoir lu l'anecdote charmante de la fontaine florentine, tout ce que Sainte-Beuve a mis de sens et d'intentions dans l'épithète d'exquis! Pourtant il ignorait cette preuve si curieuse de la passion artistique et du goût de M. Mablin, sans quoi il n'eût pas manqué de la rapporter, comme il a raconté, à propos du président d'Aguesseau, l'histoire de la Vénus de Milo (*Causeries du lundi*, 24 février 1851). Cette histoire avait sans doute fait son chemin toute seule dans le monde universitaire; beaucoup de gens avaient dû voir courir le vieillard à l'énorme toupet, et quelqu'un l'avait raconté à Sainte-Beuve. Sa version diffère en quelques points de la vôtre. Sans les opposer l'une à l'autre, permettez-moi de rectifier dans votre récit un détail sur lequel vos souvenirs ont pu vous tromper, à soixante ans d'intervalle. Quand la Vénus de Milo fut installée au Louvre, en 1821, il y avait déjà longtemps que M. Mablin habitait Paris. C'était, il vous l'a dit sans doute lui-même, un ancien prêtre italien, de son vrai nom l'abbé Mablini. Comment et quand était-il venu en France? On racontait à l'École normale, et quelques-uns de ses élèves en ont gardé la mémoire, que Consalvi l'avait amené a v lui à l'époque du Concordat. L'abbé Mablini aurait donc quitté la robe juste au moment où le catholicisme était remis en honneur. Pourquoi? C'est là le mystère de sa vie. Comment est-il entré dans l'Université? On ne sait là-dessus que ce que vous avez dit à propos de son passage dans les lycées comme maître d'études. Toujours est-il que ses mérites d'helléniste étaient reconnus en 1810, car il fut nommé maître de conférences de grec à l'École normale, dès la fondation. Il figure avec ce titre dans l'Almanach de l'Université impériale de 1811, et son nom y est encore écrit à l'italienne. En 1814 et en 1815, il n'est plus inscrit dans l'*Almanach impérial :* il est devenu secrétaire du chancelier de l'Université Villaret, évêque de Casale, et c'est le titre qu'il prend, avec celui d'ancien maître de conférences à l'École, dans un mémoire qui reçut la mention honorable de la seconde classe de l'Institut, le 5 avril 1815. Il rentre à l'École en 1816 comme maître de conférences de grec en première année (*Almanach royal* de 1816), et lorsque l'École est supprimée en 1821, il doit cumuler ces fonctions avec celles de bibliothécaire. La bibliothèque de l'Université possède, en effet, dans ses dossiers, la copie d'un arrêté du 3 décembre 1822, par lequel Mgr Frayssinous nomme M. Mablin conservateur provisoire de la bibliothèque de l'Université, « vu l'arrêté du Conseil royal du 30 novembre précédent, portant » que la bibliothèque de la ci-devant École normale serait provisoirement déposée dans les bâtiments de la Sorbonne. » Après la révolution de juillet, l'École normale fut rétablie, et M. Mablin y reprit sa place, tout en conservant celle qu'il avait à la Sorbonne. Il figure avec les deux titres dans les Almanachs de l'Université de 1831 à 1834. Il mourut vers le milieu du mois d'août 1834. Le Journal général du 17 l'annonça par la note suivante : « M. Mablin, l'un de nos hellénistes » les plus distingués, professeur de littérature classique grecque à l'École normale depuis sa création, et qui a rendu à l'enseignement de si éminents services, vient de terminer par une mort » imprévue sa laborieuse et modeste carrière. »

Que reste-t-il aujourd'hui de tant d'éminents services et de modeste travail? Son élève préféré est mort, Épagomène Viguier, qui, au dire de Sainte-Beuve, avait hérité de sa sensibilité esthétique, et sentait la manière de chaque grand auteur littéralement jusqu'au bout des ongles (*Nouveaux lundis*, 7 novembre 1867). Rien dans ce qu'on a publié de M. Viguier ne se rapporte à M. Mablin. Nous en serions réduits au témoignage de Sainte-Beuve et au vôtre, si la librairie Hachette ne conservait, dans ses archives, trois petits livres classiques qui procèdent des conférences de M. Mablin à l'École. En voici les indices bibliographiques qui vous intéresseront peut-être à titre de documents :

1° « *Theocriti idyllia selecta*, notis instructa » maximam partem haustis ex familiari interpretatione qua hæc idyllia in schola normali olim » illustravit *Beatus Mablinus.* » (Hachette, in-16, 1841.)

2° « *Platon; le second Alcibiade*, accompagné » d'un choix de notes recueillies, en 1820, dans le » cours de feu M. *Mablin*, maître de conférences » à l'École normale. » (Hachette, in-16, 1842.)

3° « *Idylles choisies de Théocrite*, publiées avec » un commentaire extrait en partie des notes recueillies à l'École normale dans les conférences » de M. *Mablin*, par M. *Léon Renier.* » (Hachette, in-16, 1844.)

Ainsi, ce n'est que longtemps après sa mort qu'est arrivé au grand public, et sous une forme bien peu remarquable, quelque chose de ces conférences où il semble que nos prédécesseurs de l'École goûtèrent un plaisir si délicat. De son vivant, M. Mablin avait publié le mémoire couronné par l'Institut et dont j'ai parlé plus haut; il est intitulé : « *Mémoire sur ces deux questions :* Pourquoi » ne peut-on faire des vers français sans rimes? » — Quelles sont les difficultés qui s'opposent à » l'introduction du rythme des anciens dans la » poésie française? » (Paris, Debray, 1 vol. in-12,

1815.) En 1826, il publia une *Lettre à l'Académie royale des sciences de Lisbonne sur le texte des Lusiades* (Paris, Treuttel et Wurtz, 1 vol. in-12). Ces deux opuscules montrent dans combien de sens se dirigeaient les recherches d'esthétique littéraire de M. Mablin. Il a mis une sorte de coquetterie à ne rien publier que d'étranger aux sujets ordinaires de son travail et de son enseignement. Les recommandations qu'il vous fit au sujet du cours de Cuvier s'ajoutent au trait qui précède pour nous donner à penser que l'esprit de M. Mablin était aussi large que fin et pénétrant.

Pardonnez-moi, monsieur le Directeur, la longueur de cette lettre; j'ai éprouvé un très vif plaisir en trouvant dans vos articles du *Magasin pittoresque* quelques impressions personnelles sur un personnage curieux que je ne connaissais guère que par les documents, et j'ai pensé qu'il y aurait aussi pour vous quelque intérêt à ajouter à vos souvenirs un certain nombre d'indications de faits propres à les préciser et à les encadrer. Vos anecdotes vivantes et mes documents morts se complètent mutuellement.

Recevez, je vous prie, monsieur le Directeur, l'assurance de mes sentiments les plus respectueux et dévoués.

PAUL DUPUY,
Surveillant général de l'École normale.

STATISTIQUE RELIGIEUSE DU GLOBE.

D'après M. de Hubner, l'ancien ambassadeur, auteur d'un *Voyage autour du monde* très estimé, voici quelle serait la statistique religieuse du globe :

Chrétiens, 400 millions ainsi divisés :	Catholiques	200 millions.
	Protestants	110
	Grecs	80
	Sectes diverses	10
Non chrétiens, 992 millions et demi.	Bouddhistes	500 millions.
	Brahmanistes	150
	Mahométans	80
	Israélites	6 1/2
	Religions diverses connues.	240
	Religions inconnues	16
	Total	1392 1/2 millions.

LA FAUTE DE NONO.

I

C'était, en cette belle terre classique de Sicile, un de ces coins charmants que Théocrite aimait à contempler et à dépeindre dans ses idylles.

Depuis la pointe du jour, la vendange occupait tous les bras et réjouissait tous les cœurs.

Le père de famille, semblable, dans sa robuste élégance, à quelque dieu rustique de l'ancienne Grèce, après avoir distribué la tâche aux vendangeurs et aux vendangeuses, avait mis lui-même la main à l'œuvre pour donner le bon exemple.

Il avait ri et il avait chanté, parce que la joie de vivre était en lui; car les grappes étaient nombreuses et lourdes, et il voyait le pain de l'année assuré pour tous les siens.

Il avait ri et il avait chanté, parce que le ciel était sans nuages; parce que l'odeur du raisin écrasé, qui planait dans l'air, ajoutait en son âme quelque chose à l'ivresse du bonheur; parce que ses enfants étaient gais, alertes et bien portants, comme de jeunes faunes; parce que la compagne de sa vie était la matrone la plus belle et la plus sage de la paroisse, et qu'elle avait de la cervelle pour deux.

Et elle faisait bien d'avoir de la cervelle pour deux; car lui, Maso, en dépit de son faux air de dieu antique, en dépit de sa force, en dépit de sa barbe, n'était qu'un grand enfant.

II

Après avoir vaillamment peiné, en bon père de famille, pendant toute la première partie du jour, Maso ôta son rustique chapeau de paille, essuya de son bras nu la sueur de son front, et dit en riant :

— Mes enfants, je crois que c'est assez pour une fois! Allons voir si la maîtresse a pensé à nous. Qui m'aime me suive!

Tous l'aimaient, tous le suivirent en riant jusqu'à l'endroit où la maîtresse avait préparé le repas des vendangeurs. C'était un repas frugal, mais il avait été apprêté avec tant de soin et de propreté, le travail avait si bien aiguisé l'appétit des travailleurs, que les convives le savourèrent comme si c'eût été un festin de nectar et d'ambroisie.

Le repas terminé, les vendangeurs se séparèrent, et chacun d'eux chercha un bon petit coin à l'ombre pour y faire la sieste.

Maso, au lieu de suivre leur exemple, tira sa femme à part et lui demanda ce qu'elle avait fait de Nino.

Nino était le dernier-né de la famille, et par conséquent le Benjamin.

Nino dormait du sommeil de l'innocence, dans une corbeille, à l'ombre. Maso pensa en lui-même que Nino aurait pu mieux choisir son temps pour dormir, mais il eut la sagesse de garder cette réflexion pour lui. Alors, prenant son parti en brave, il se donna le plaisir de regarder dormir Nino. Mais, en vérité, c'était un plaisir bien fade, comparé à celui de le prendre dans ses bras, de le taquiner pour le faire jaser, de se laisser tirer la barbe et les cheveux, ou même de se laisser égratigner les mains et la figure par ses petites griffes de chat.

La mère, ayant quelques ordres à donner et quelques soins à prendre, laissa ses deux enfants ensemble, le grand et le petit, non sans dire au grand : « Et surtout ne le réveille pas! »

III

« Comme elle me connaît bien! » se dit Maso, émerveillé de la perspicacité de sa femme. Comment avait-elle pu deviner qu'il avait conçu l'idée de réveiller son petit camarade de jeux. Car, cette idée, il l'avait conçue un moment. Désormais, il fallait y renoncer.

Cependant Nino semblait faire exprès de dormir plus longtemps que d'habitude. La patience de Maso était à bout. Et pour résister à la tentation de le réveiller, Maso fut obligé de s'en aller. Mais il ne s'en alla pas bien loin, voulant être à portée d'entendre le premier gazouillement du chéri, quand il se réveillerait.

Adossé contre une barrière rustique, les bras croisés sur sa poitrine nue, le bon Maso s'endormit tout debout, comme une sentinelle négligente, ayant à ses côtés son grand chien qui dormait comme son maître.

Tout à coup il sembla à Maso que son chien se frottait contre lui, et qu'en même temps quelqu'un tirait son chapeau.

Il tressaillit, ouvrit les yeux, et partit d'un grand éclat de rire en voyant Nino qui le regardait d'un air surpris, et qui s'efforçait de lui prendre son chapeau pour le punir de ne lui avoir pas fait de risettes.

Les éclats de rire de Maso étaient toujours formidables, mais celui-là était si inattendu que Nino se rejeta sur sa mère et cacha sa figure contre son épaule.

IV

Après le premier mouvement de terreur enfantine, il se tourna de nouveau vers son père, et comme son père lui tendait les bras, il lui tendit les bras de son côté.

La paix était faite; mais la paix ne se fait jamais sans que le vaincu accepte les conditions du vainqueur. Le vaincu, c'était Maso. Les vainqueurs, c'étaient la mère et le petit garçon.

La mère, avant de livrer son précieux fardeau aux mains robustes et hâlées qui se tendaient vers lui, dit à son mari d'un petit air moqueur qui lui allait bien : — Surtout ne l'écrase pas, et ne le laisse pas tomber.

— Bon, c'est convenu, répondit le dieu antique du ton le plus bénévole.

Et alors seulement il put prendre possession du second vainqueur.

Le second vainqueur s'en prit à la barbe, aux lèvres, aux yeux, aux sourcils du vaincu, et revint finalement à son chapeau.

Le vainqueur était si agressif et si téméraire, le vaincu si patient et si heureux d'être malmené et maltraité, que le grand chien en poussait de petits cris de tendresse, et frottait sa tête contre la jambe du vaincu, les yeux fixés sur le vainqueur, pour bien montrer qu'il entrait dans l'esprit de la chose, et qu'il prenait sa part de toute cette joie.

En ce moment, deux personnages nouveaux entrèrent en scène : Stella, la sœur aînée, qui avait sept ans, et Nono, le frère cadet, qui en avait trois.

Tous deux étaient couronnés de pampres, en l'honneur des vendanges.

Ni le grand chien, ni le père, ni le petit Nino ne s'aperçurent de leur arrivée; mais les mères de famille ont l'œil à tout, même dans les moments les plus pathétiques, et la mère de famille s'aperçut tout de suite que la bonne harmonie ne régnait pas entre Nono et Stella.

V

— Mon père! s'écria Stella d'un ton tragique.

— Chuc! chuc! chuc! répondit le père, non pas à Stella, mais à Nino qui accaparait toute son attention. Il faisait chuc! chuc! chuc! pour l'exciter à rire.

— Mère! dit Stella d'un ton non moins tragique.

— Qu'as-tu, ma mignonne? lui demanda sa mère.

— Il faut gronder Nono, répondit Stella.

— Gronder Nono! s'écria le père qui avait entendu les derniers mots. Gronder Nono! et pourquoi donc?

— Il a fait une chose défendue! répliqua Stella avec un sérieux tout à fait bouffon.

— Il a fait une chose défendue! reprit le père en se débattant de son mieux contre Nino, qui cherchait à lui fourrer son petit poing dans la bouche.

— Oui, père, une chose défendue. Au lieu de cueillir des grappes, il a cassé la branche tout entière. Vois plutôt!

Nono, tout penaud, tenait dans le pan de sa chemisette relevée deux grosses grappes et la branche tout entière, qui traînait derrière lui.

— Il sait bien, reprit Stella, qu'il y a dans la branche des grappes pour l'année prochaine; on ne les voit pas, mais elles y sont; maman me l'a dit le jour où j'avais cassé une branche.

— La belle affaire! s'écria le père de famille en haussant les épaules; je ne veux pas qu'on se querelle un jour comme celui-ci. Venez tous les deux embrasser votre petit frère; après cela allez-vous-en jouer, et ne nous ennuyez plus de vos querelles.

VI

Les deux enfants embrassèrent leur petit frère, et s'en allèrent jouer chacun de son côté, emportant dans leurs petites cervelles chacun une idée fausse.

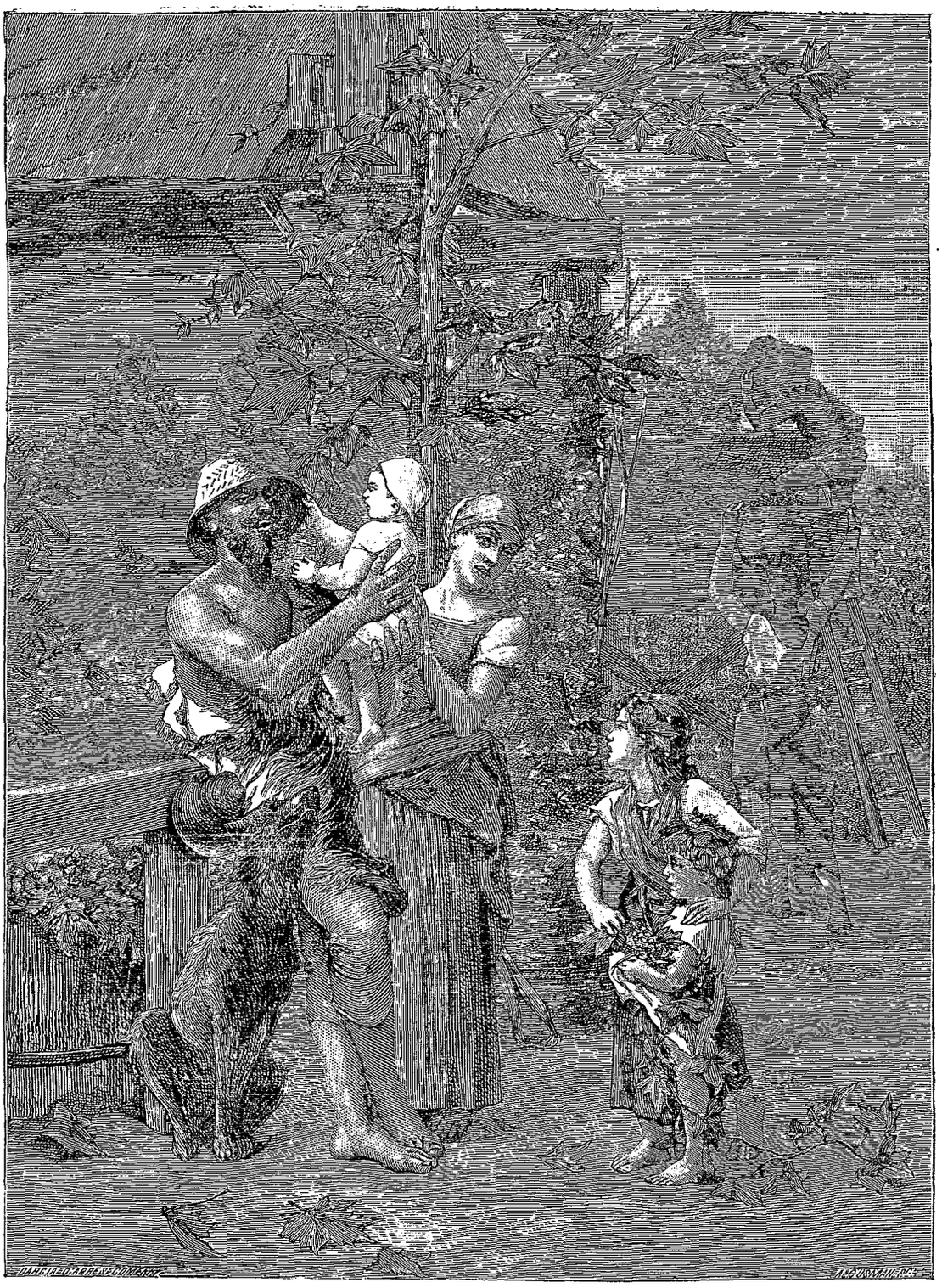
Nono était persuadé que désormais, avec l'approbation paternelle, il pouvait traiter la vigne comme bon lui semblerait.

Quant à Stella, elle se dit que la justice était un vain mot, puisque l'on permettait à Nono ce qu'on lui avait formellement interdit à elle-même.

Ces idées auraient fermenté dans les deux pe-

tites têtes comme le vin nouveau dans la cuve, si la mère de famille, avant la fin du jour, ne s'était arrangée pour prendre chacun de ses enfants en particulier, et pour leur faire voir la vérité.

Stella, adroitement interrogée, dut convenir que le pauvre Nono n'avait péché ni par malice, ni



Après le travail. — Panneau peint pour une mairie de Paris par Comerre. — Dessin de Darcier ; gravure de Gusman.

par désobéissance, puisqu'il avait cassé la branche sans qu'on lui eût défendu de la casser ni expliqué pourquoi il ne fallait pas la casser. Il avait si peu conscience d'avoir commis un crime que, quand Stella l'avait si vertement tancé, il apportait triomphalement la branche à sa maman pour lui faire plaisir. Stella dut reconnaître que la justice n'est pas un vain mot.

A Nono, la jeune mère se contenta de dire ce qui peut entrer dans l'intelligence d'un enfant de

trois ans. Sans lui charger l'esprit de la théorie des grappes futures, elle lui fit comprendre qu'un tout petit enfant ne doit toucher à rien sans avoir demandé conseil à son papa ou à sa maman. C'est une règle dont l'application ne demande point de grands efforts d'intelligence.

— Nono a compris, répondit le jeune délinquant.

Le père n'eut point connaissance des exploits de sa petite femme; mais, d'une manière générale, il continua à en être très fier, parce qu'elle « avait de la cervelle pour deux. »

J. Girardin.

DEUX MORTS VIVANTS.

FACÉTIE DU SEIZIÈME SIÈCLE.

En l'an 1550, au mois d'août, un avocat tomba en telle mélancolie et aliénation d'entendement qu'il disait et croyait être mort : à cause de quoi, ne voulait plus parler, rire, ni manger, ni même cheminer, mais se tenait couché.

Enfin, il devint si débile qu'on attendait d'heure en heure qu'il dût expirer, lorsque voici arriver un neveu de la femme du malade, qui, après avoir tâché à persuader son oncle de manger, ne l'ayant pu faire, se délibéra d'y apporter quelque artifice pour sa guérison.

Pour quoi il se fit envelopper, en une autre chambre, d'un linceul, à la façon qu'on agence ceux qui sont décédés pour les inhumer, sauf qu'il avait le visage découvert; et se fit porter sur la table de la chambre où était son oncle, et se fit mettre quatre cierges allumés autour de lui, et avait commandé aux enfants de la maison, serviteurs et chambrières, de contrefaire les platans (pleureurs) autour de lui.

En somme, la chose fut si bien exécutée qu'il n'y eut personne qui pût se contenir de rire, et même la femme du malade, combien qu'elle fût fort affligée, ne s'en put tenir. Le jeune homme aussi, inventeur de cette affaire, voyant aucuns de ceux qui étaient autour de lui faire laides grimaces, se prit à rire.

Le patient, pour qui tout cela se faisait, demanda ce que c'était qui était sur la table : la femme répondit que c'était le corps de son neveu décédé.

— Mais, répliqua le malade, comment serait-il mort, vu qu'il vient de rire à gorge déployée?

La femme répond que les morts riaient. Le malade, étonné, en voulut faire l'expérience sur lui, et, pour ce, il se fit donner un miroir, puis s'efforça de rire; et connaissant qu'il riait, se persuada qu'en effet les morts avaient cette faculté. Cela fut le commencement de sa guérison; car le jeune homme, après avoir demeuré assez longtemps étendu sur cette table, demanda à manger quelque chose de bon : on lui présenta un chapon, qu'il dévora avec une pinte de vin; chose surprenante qui fut fort remarquée du malade, qui demanda si vraiment les morts mangeaient. On l'assura que oui; alors il demanda de la viande, qu'on lui apporta et dont il mangea de bon appétit.

En somme, il continua à faire toutes actions d'homme de bon jugement, et peu à peu cette cogitation mélancolique lui passa.

« Cette histoire, dit l'auteur anonyme, fut réduite » en farce imprimée, laquelle fut jouée un soir de- » vant le roi Charles neufviesme, moi étant. »

LES COUTEAUX.

LEUR HISTOIRE, LEUR FABRICATION.

Suite. — Voy. p. 142.

Le premier métal que nos pères aient employé pour façonner les instruments qui leur étaient nécessaires est le bronze, alliage formé de 9 parties de cuivre et de 1 partie d'étain. D'après les calculs de M. l'ingénieur Kerviler, qui, en 1877, a découvert de nombreux objets en bronze dans les environs de Saint-Nazaire, cet alliage aurait été connu au cinquième siècle avant l'ère chrétienne. Quoi qu'il en soit, le bronze est, sans aucun doute, le métal le plus anciennement connu. Plus facile à travailler que le fer, il peut, comme lui, acquérir par la trempe une dureté et une résistance considérables. Il possède, en outre, l'avantage de pouvoir se fondre à une température relativement basse, et être coulé dans des moules.

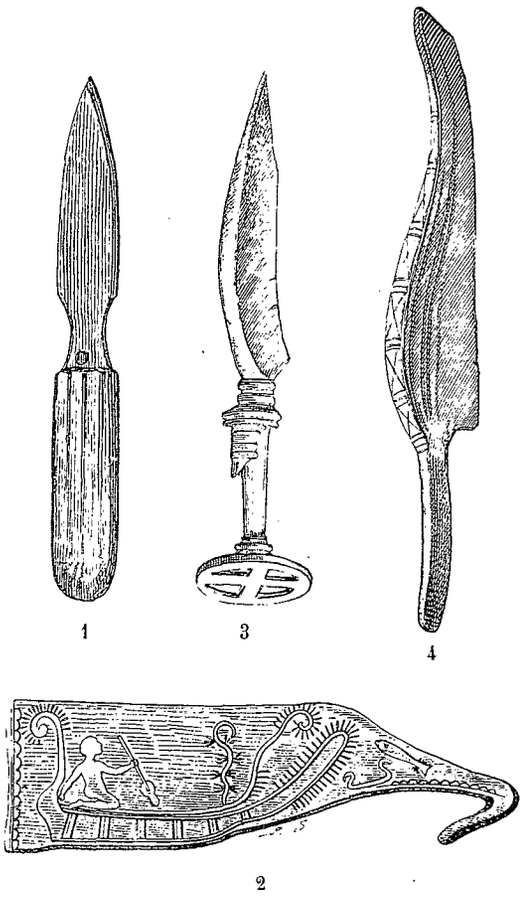
Presque tous les instruments tranchants qui nous viennent de l'âge de bronze ont été recueillis dans les cités lacustres de la Seine et de la Savoie, et nous en représentons quelques beaux spécimens. Ces instruments sont, en général, moins bien travaillés et moins bien décorés que ceux faits par les hommes de l'âge de la pierre taillée. On peut donc en conclure, avec M. E. Cartailhac, que les hommes de l'âge du bronze n'atteignaient pas un degré de civilisation aussi avancé que ceux de la dernière période de l'âge de la pierre.

Au commencement de l'âge du bronze, et même pendant les premiers siècles de l'ère chrétienne, l'usage du silex existait encore chez plusieurs peuples, entre autres chez les Francs. M. Desor rapporte, en effet, que l'on rencontra, lors des fouilles d'Alise (Côte-d'Or), des flèches et autres instruments en silex, en même temps que des objets semblables de bronze et de fer.

A Pont-à-Bucy (Aisne), M. J. Pilloy a trouvé un couteau en silex, et à Lisy (dans le même département), deux autres magnifiques couteaux qui sont aujourd'hui la propriété du Musée de Laon.

A Gaulaincourt (Aisne), MM. G. Lecocq et J. Pilloy ont recueilli, en 1876, un certain nombre de silex taillés. « Sans affirmer l'usage général de la pierre aux temps mérovingiens, dit à ce propos M. J. Lecocq, nous pensons que les silex, après avoir été

pendant de longs siècles les seuls instruments au service de l'humanité, furent encore employés après la découverte du bronze et du fer; plus le métal devint commun et plus le silex fut rejeté. La transition ne s'opéra pas brusquement et en un jour, mais lentement et avec des siècles. A



1. Couteau avec manche, de l'Académie d'Irlande (*Archaeologia* de Londres). — 2. Couteau du Holstein avec gravure au trait (*Archaeologia*). — 3. Couteau danois (Lubbock). — 4. Couteau suisse (Lubbock).

l'époque franque, les métaux l'avaient définitivement mais non totalement emporté; et la pierre, bien qu'encore utilisée, allait être enfin abandonnée pour toujours. C'est ce qui explique à la fois sa présence dans certaines sépultures mérovingiennes ou carlovingiennes, et son absence dans d'autres. » (1)

La même année, plusieurs couteaux en silex ont été trouvés par M. le docteur Hans, l'antiquaire suédois, dans le voisinage de Christiandstadt (Norvège); ils étaient enfermés, ainsi que plusieurs ustensiles en terre cuite, en ambre et en bronze, dans un tumulus de l'âge de bronze. Ces silex ne sont certainement pas contemporains des autres objets découverts dans ce tumulus; ils ont dû y être placés comme reliques et avoir appartenu à des prêtres de l'âge de la pierre qui s'en servaient pour les sacrifices.

(1) *La Nature* (2e semestre 1875, p. 191.)

Le Musée de Saint-Germain et celui de Rouen possèdent quelques rasoirs gaulois de bronze qui sont de véritables bijoux, et que nos pères portaient, dit-on, comme signe honorifique ou marque de distinction. Ceux du Musée de Saint-Germain proviennent de la collection de Me Febvre, de Mâcon, et ont été trouvés en Bourgogne; celui du Musée de Rouen a été retiré de la Seine (1). Plusieurs rasoirs semblables ont été recueillis dans les habitations lacustres de la Suisse et de la haute Italie.

Il existe au Musée de Chambéry un certain nombre de couteaux de bronze provenant de la collection de M. Costa, et qui ont été trouvés à Grésine, le Saut et Châtillon, en Savoie.

Le Musée de Zurich renferme quelques couteaux de bronze trempé du temps des Gaulois, et qui ont été découverts dans diverses stations lacustres.

Enfin, le Musée de Saint-Germain en possède deux qui ont été trouvés, l'un dans la Seine, au Pas de Grigny, près de Corbeil, et l'autre à Cesson, près de Saint-Brieuc (Côtes-du-Nord) (2).

M. le professeur Vivanet a trouvé, en 1878, dans le pays d'Albini, en Sardaigne, une quantité considérable de statuettes, d'armes et de couteaux de bronze qui forment un document précieux pour l'histoire des temps primitifs de la Sardaigne. Ces bronzes paraissent avoir été des offrandes faites à quelque divinité par le peuple d'Albini, qui lui avait sans doute élevé un temple à cet endroit. Les petits *nuraghi* qu'on a mis à découvert lors des fouilles furent, dit-on, la demeure des prêtres et des pèlerins du temps.

Enfin des silex et des bronzes très curieux ont été recueillis par M. Moura, en 1880, dans certaines parties de l'Indo-Chine.

Les premiers couteaux de fer ont dû être fabriqués par les peuples de l'extrême Orient, qui, longtemps avant la naissance du Christ, savaient déjà travailler ce métal. Quelques auteurs prétendent que ce sont les Gaulois qui, les premiers, ont su extraire le fer des minerais qui le renferment. Les Hébreux attribuent la découverte du fer à Tubal-Caïn. Mais, d'après la *Chronique des marbres de Paros,* cette grande découverte aurait été faite sous Minos. Enfin, certains paléologues pensent que la connaissance du fer en Égypte remonte à 6000 ans avant l'ère chrétienne.

En 1876 et en 1881, MM. G. Lecocq et Pilloy ont découvert à Gaulaincourt (Aisne) un cimetière mérovingien qui comprenait 186 fosses contenant 156 cercueils de bois et 30 cercueils de pierre. Parmi les objets trouvés dans les fosses, il y avait 17 couteaux de fer, malheureusement très fortement oxydés.

On appelait *couteaux sacrés,* chez les païens, ceux qui leur servaient à égorger les victimes.

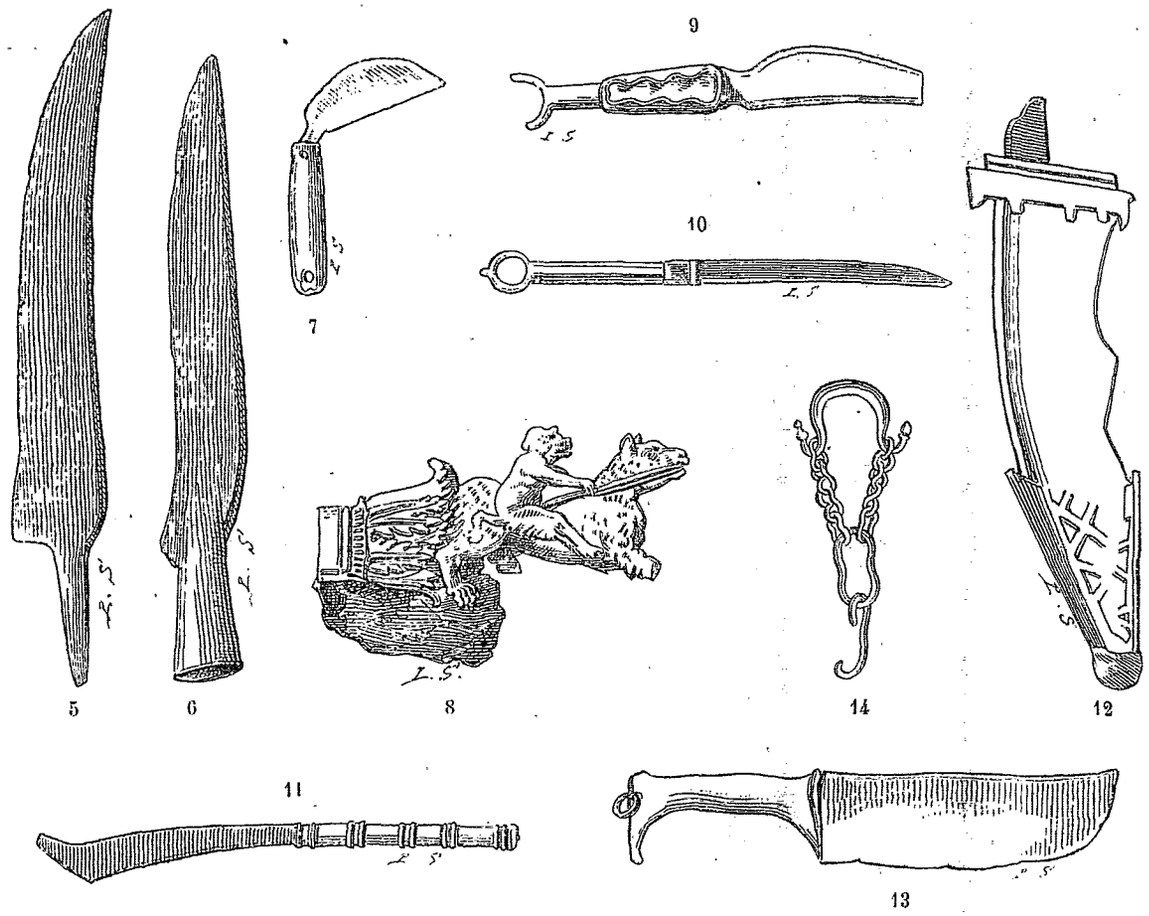
(1) *Magasin pittoresque*, t. XLVIII, 1880. Voir la gravure de la page 224.

(2) *Magasin pittoresque*, t. XLVIII, 1880. Voir la gravure de la page 280.

Habert, poète du seizième siècle, a dit dans le *Temple de la Mort :*

> Ministre, pour qui se prépare
> Cet autel, ce fatal bandeau,
> Déjà dans une main barbare
> J'aperçois le *sacré couteau.*

Les couteaux dont les Romains et les Grecs faisaient usage étaient en cuivre, en bronze ou en fer et généralement pourvus d'un manche, soit en métal, soit en toute autre matière. Ils en fabriquaient de très luxueux dont le manche était sculpté et quelquefois même incrusté et orné de pierres fines. Un couteau romain à manche d'or orné de pierreries a été trouvé en 1864 à Heiligkreuz (1). Un des motifs qui ornent le plus fréquemment le manche des couteaux romains est celui d'un buste ou d'une figure en ronde bosse, dans un fleuron auquel fait suite la lame de métal. Le n° 8 reproduit le manche d'un couteau romain qui se trouve dans la collection du Musée



5. Couteau à soie (Lonjue). — 6. Couteau à douille (Perrin). — 7. Canif ou couteau plié. — 8. Manche de couteau en ivoire (Musée de Saint-Germain). — 9. Couteau en bronze trouvé au Châtelet. — 10. Couteau à lame de bronze et de fer. — 11. Couteau à lame de fer, manche de bronze. — 12. Couteau de bronze avec fourreau. — 13. Couteau avec chaîne de suspension (14).

de Saint-Germain désignée sous le nom de *trésor*. Il est entièrement en ivoire et représente un singe monté sur un tigre.

Le plus souvent les lames de ces couteaux font corps avec le manche (nos 5 et 6); mais il en existe dont la lame est mobile autour d'une charnière et peut se replier, à la manière de nos couteaux de poche, dans la rainure pratiquée dans le manche (n° 7). Le n° 9 (1) représente un de ces couteaux provenant des fouilles du Châtelet; le n° 10 est un couteau à lame de bronze et de fer appartenant au Musée de Mayence; enfin le n° 11 représente un couteau dont la lame est en fer et le manche en bronze; il appartient à une collection particulière de cette ville.

(1) *Dict. des antiquités grecques et romaines*, de Daremberg et Saglio.

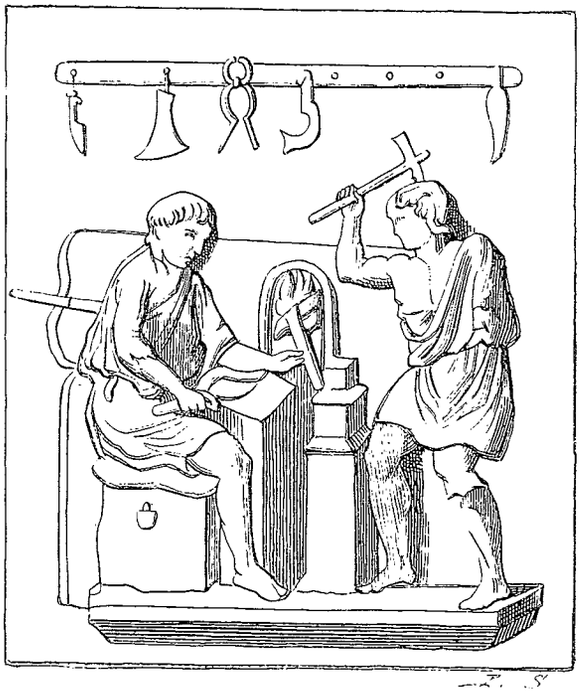
Afin de pouvoir porter leurs couteaux à la ceinture, les Romains renfermaient quelquefois ces instruments dans des gaines de bois ou de bronze munies d'anneaux, et les accrochaient avec une courroie ou bien une chaîne de fer. L'extrémité de ces gaines était, en général, protégée par des bouterolles de bronze. Certains couteaux sans gaine portaient, à l'extrémité du manche, un anneau de suspension. Les nos 13 et 14 (2) montrent un couperet avec sa chaîne de suspension, et le n° 12 une gaine appartenant au premier ou au deuxième siècle de notre ère et provenant du département de la Creuse.

On aiguisait et repassait les lames de couteau

(1) *Dict. des antiquités grecques et romaines*, p. 1582.

(2) Gravures extraites du *Dict. des antiquités grecques et romaines.*

sur des pierres dures [1]; ces lames n'étaient tranchantes que d'un seul côté, et leur *soie* était tantôt ronde, tantôt plate; souvent aussi la partie inférieure du couteau était munie d'une douille. Le



15. Atelier de coutelier romain.

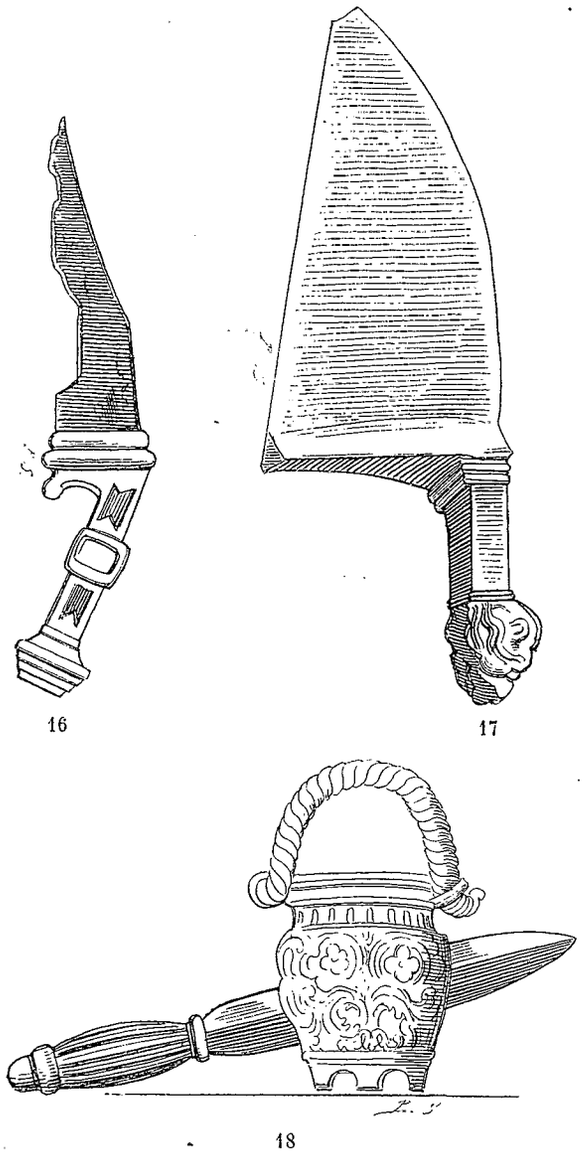
nº 15 représente un atelier de coutelier d'après un bas-relief d'un cippe funéraire du Vatican.

Les Grecs appelaient *sphagis, cotis, machaira,* les couteaux qu'ils employaient dans les sacrifices. Les uns étaient courts et à lame légèrement courbée, d'autres avaient une lame plus large à son extrémité, d'autres enfin étaient pointus et ressemblaient assez à des poignards.

« Le couteau, dans les sacrifices des anciens, dit Chambers [2], était un instrument pointu, ou tranchant sans pointe, dont les victimaires se servaient pour égorger ou dépouiller les victimes. Ils en avaient de plusieurs espèces. Le plus connu est la *secespita,* glaive aigu et tranchant, qu'ils plongeaient dans le corps des animaux, et dont la figure, suivant la description de Festus, approchait de celle d'un poignard. La seconde espèce était le couteau à écorcher les victimes, *culter excoriatorius,* qui était tranchant, mais arrondi par le haut en quart de cercle : on faisait ceux-ci d'airain, comme l'étaient presque tous les autres instruments des sacrifices; les côtés du manche en étaient plats, et à son extrémité était un trou qui servait à y passer un cordon, afin que le victimaire pût le porter plus aisément à la ceinture. La dissection ou partage des membres de la victime se faisait avec une troisième espèce de couteaux plus forts que les premiers, et emmanchés comme nos couperets. On en voit sur les médailles des empereurs, où cet instrument est un symbole de leur dignité de grand pontife. »

Les couteliers de Rome fabriquaient aussi des couteaux à manche d'os et d'ivoire très bien travaillés qu'on employait comme ustensiles de table.

Les nos 16, 17 et 18 [1] représentent trois couteaux de sacrifice : le premier est un couteau en bronze, dessiné d'après le modèle conservé au Musée de Rennes; le second, qui appartient au Musée de Melun, est à lame de fer et à manche de bronze; enfin le troisième est la *secespita* dont



16, 17, 18. Couteaux de sacrifice.

nous avons parlé plus haut, et dont se servaient les pontifes et les vestales. Ce couteau est en fer, à manche rond et d'ivoire, orné au pommeau de bandes d'or et d'argent fixées par des clous de cuivre.

A suivre. ALFRED DE VAULABELLE.

(1) Voy. l'article COS du *Dict. des antiquités grecques et romaines.*

(2) *Encyclopédie des arts et des sciences,* 2 vol. in-folio, 1728.

(1) Gravures extraites du *Dict. des antiquités grecques et romaines.*

MAITRE PIZZONI.

NOUVELLE.

Suite et fin. — Voy. p. 146.

Le soir, la salle du concert se remplit d'une foule émue et recueillie. Dans le salon des artistes, Tonio, fiévreux, le cœur palpitant, répondait à peine aux nombreux étrangers qui venaient saluer maître Pizzoni et demandaient à connaître son élève. Le vieillard, lui, était calme et souriant; et quand Tonio lui donna le bras pour l'aider à passer dans la salle, il lui dit tout bas :

— Je suis tranquille, mon enfant, plus que je ne l'étais quand je donnais un concert : je n'ai jamais été aussi sûr de moi que je suis sûr de toi!

Toute l'assemblée se leva quand maître Pizzoni parut, conduit par Tonio qui alla l'installer dans un grand fauteuil préparé pour lui. Et après chacune de ses œuvres, ce furent des applaudissements, des acclamations à le rendre fou de joie et d'orgueil. Tonio s'exaltait de plus en plus; tout à l'heure, il allait jouer seul, et il aurait sa part dans ce triomphe!

Le morceau qui précédait l'élégie était un psaume pour quatre voix. Pendant qu'on le chantait Tonio se retira dans un petit salon écarté, pour se préparer à jouer par un peu de silence et de fraîcheur. Presque aussitôt, deux hommes vinrent s'appuyer contre la porte, causant ensemble et lui tournant le dos. Tonio reconnut Strappa et un grand seigneur italien à qui il avait été présenté dans la soirée, et qui avait paru s'intéresser vivement à son jeune compatriote.

— Cette musique est vraiment sublime, disait-il à l'artiste, et le jeune Tonio me paraît un élève digne de son maître. Je suis impatient de l'entendre seul pour pouvoir mieux juger de son talent. Qu'en pensez-vous, signor Strappa? Vous l'avez entendu hier, m'a-t-on dit.

— Oh! il a beaucoup de talent, Excellence! et il en aura bien davantage par la suite. Pour le moment, il sent encore un peu trop l'école, et l'école de Pizzoni, ce qui est tout dire : il a besoin de s'émanciper. On dirait qu'il a peur de plaire au public : Pizzoni était ainsi, d'ailleurs : il ne se serait jamais écarté de la tradition dans sa manière d'exécuter un morceau, il n'aurait jamais changé une nuance, altéré un mouvement : je pense qu'il jouait pour les mânes du compositeur. Aussi n'était-il pas toujours compris, même dans son temps; il ne le serait plus guère aujourd'hui, où si peu de gens étudient sérieusement la musique. On doit être de son temps. Il faut absolument qu'un artiste force ses effets, qu'il les souligne, pour ainsi dire, s'il veut être compris du public et arriver à une grande renommée...

Les applaudissements qui ébranlaient la salle annoncèrent la fin du quatuor. Strappa et son interlocuteur quittèrent leur place, et Tonio alla prendre son violon.

Il avait une tempête dans le cerveau.

« Ah! je sens l'école! ah! j'ai besoin de m'émanciper! ah! j'ai peur de plaire au public!... On doit être de son temps... Eh bien! ils vont voir! »

Frémissant, Tonio attaqua l'élégie. Il n'eut pas besoin de se rappeler les leçons de maître Pizzoni pour traduire ses révoltes et sa colère; il jouait sous l'inspiration de sa propre colère et de sa propre révolte. Et son public le comprenait; oh! oui, car chaque repos du violon était rempli par des bravos enthousiastes. Tonio s'exaltait : ce n'était plus la noble et simple muse du vieillard qui l'inspirait, mais quelque bacchante échevelée. Il se rappelait les paroles de Strappa : forcer les effets... les souligner... et il exagérait les nuances, altérait les mouvements, tenant une note à en faire perdre haleine à ses auditeurs, rendant déclamatoires les passages pathétiques et ajoutant aux points d'orgue des traits improvisés qu'on applaudissait à outrance. Quelques amateurs sérieux protestaient bien un peu; mais leur voix se perdait dans le tumulte des acclamations, et toute une jonchée de fleurs accueillit le dernier accord de l'élégie défigurée.

Soudain une voix puissante, indignée, retentissante, domina les applaudissements et les cris :

— Ah! misérable!

Toute la salle se tourna vers le côté de l'estrade où Andrès Pizzoni, pâle comme un mort, venait de se dresser debout, le bras étendu comme pour maudire Tonio. Il marcha sans aide, d'un pas saccadé, jusqu'au jeune homme, lui arracha des mains le violon et l'archet, et, faisant signe à l'accompagnateur de se rasseoir :

— Recommencez! lui cria-t-il.

L'accompagnateur obéit, et maître Pizzoni joua. Par quel miracle avait-il retrouvé subitement l'usage de ses membres paralysés? Il commença. C'était le même morceau, et ce n'était plus le même : cette fois l'archet pleurait réellement, et chacun, dans cette foule muette qui respirait à peine, eût pu traduire en paroles les plaintes de l'artiste frappé dans toute la puissance et tout l'orgueil de son talent, ses murmures, son désespoir, ses cris de révolte. Oh! quelle phrase navrante, abattue, d'une âme vaincue qui demande la mort! quelle stupeur morne, presque semblable à l'éternel sommeil! Mais quelle modulation inattendue vient jeter une clarté dans ces ténèbres? La clarté grandit : non, tout n'est pas perdu, non, l'espérance n'est pas morte; et le malheureux, qui ne l'accueillait qu'avec défiance, s'y livre enfin et répète avec ivresse les chants célestes qui sont venus lui apporter la consolation et la joie. Oh! maintenant il peut bénir la main qui l'a frappé! il peut relever la tête : son nom ne périra pas, cette musique qu'il ne peut jouer sera jouée par d'autres et le fera vivre bien au delà du tombeau... Son visage rayonne : il joue toujours; il chante maintenant la sublime joie du créateur en face de

la beauté de ses œuvres... Puis, après l'hymne du triomphe, voici l'action de grâces, recueillie, solennelle, reconnaissante : voici l'*hosanna* de l'artiste à celui qui l'a comblé de tels dons... Une modulation stridente vient se jeter à travers la mélodie, comme une pensée de ressentiment ou de mépris... mais non, à ces hauteurs le mal ne peut se soutenir; et la prière s'achève, avec un accent plus doux qui parle d'oubli et de pardon...

Le violon se tut. Dans la salle, sur l'estrade, l'enthousiasme était à son comble; les fleurs pleuvaient aux pieds d'Andrès Pizzoni, quand on le vit tout à coup rougir, puis pâlir... et il tomba de sa hauteur sur le parquet, en écrasant le Stradivarius qui rendit un son plaintif. Tonio, qui était resté comme pétrifié, n'osant s'approcher, s'élança vers son maître. On releva maître Pizzoni, on l'emporta, on lui donna des soins. Tout fut inutile : il était mort.

. . . . . .

Tonio alla seul à Naples, où il eut un grand succès, et fit ensuite une tournée dans toute l'Europe. Sa réputation surpassa celle de Strappa, et même celle de maître Pizzoni. Cependant quelques vieux amateurs, qui avaient assisté à la mort du vieillard, contestaient cette supériorité. — Oui, disaient-ils, Tonio a un grand talent, un très grand talent; mais si vous aviez entendu son maître, la dernière fois qu'il a joué! Les voix de l'autre monde lui parlaient déjà, sans doute : son jeu n'avait plus rien de terrestre. Jamais, jamais on n'entendra rien de pareil. Tonio le sait bien : il n'a plus joué cette élégie depuis la mort de Pizzoni.

En effet, cette élégie, Tonio ne la rejoua jamais. Il n'avait pas l'âme assez haute pour changer ses remords en repentir, et il laissa au fond d'une armoire les manuscrits d'Andrès, dont la vue lui était désagréable. Ils auront été perdus ou détruits : la musique de maître Pizzoni n'a jamais été exécutée que le jour de sa mort.

Mme J. Colomb.

LES OISEAUX VOYAGEURS.

APOLOGUE.

Un Canard gros et gras nageait un jour sur un étang faisant partie des propriétés d'un riche seigneur. On devinait rien qu'à le voir qu'il était satisfait et de lui et de son sort. Tout à coup il aperçut dans les airs une troupe de Canards sauvages qui se préparaient à leur voyage d'automne.

— Où allez-vous donc ainsi? demanda le Canard domestique.

— Vers des climats plus doux, répondit un des plus jeunes voyageurs.

— Y es-tu déjà allé?

— Moi, non; mais nos aînés y sont allés, et je les crois. Et puis je sens quelque chose en moi qui me pousse vers des contrées inconnues; je pressens que je trouverai là ce que je cherche.

— On voit bien que vous êtes des vagabonds, reprit le paisible habitant des basses-cours. Votre langage est bien celui de gens qui n'ont ni feu ni lieu : « Vous sentez, vous pressentez. » Ne suis-je pas un Canard aussi, moi, et qui vous vaut bien, je pense? Comment se fait-il que je n'aie jamais rien éprouvé de semblable?

— Tu l'aurais éprouvé, répondit un des voyageurs de la troupe ailée, si, comme nous, tu avais été couvé dans la solitude, élevé dans la liberté; si l'air vivifiant des bois avait gonflé tes plumes; si, méprisant le secours des hommes, tu t'étais confié à tes ailes vigoureuses sans t'inquiéter des grandes pluies et des brûlants rayons du soleil.

Cependant le fermier vint distribuer la nourriture des volailles dans la basse-cour. Le Canard domestique accourut aussitôt, tandis que les hardis voyageurs s'envolèrent en faisant retentir les airs de leurs cris joyeux et sauvages. (1)

E. L.

Droit de porter des Armes en Voyage.

Une déclaration du 4 septembre 1674, encore en vigueur à la fin du siècle dernier, était ainsi conçue :

« Peuvent tous nos sujets, lorsqu'ils feront quel-
» que voyage, porter une simple épée, à la charge
» de la quitter lorsqu'ils seront arrivés dans les
» lieux où ils iront. »

Aujourd'hui une autorisation analogue est une cause de grands abus et de malheurs. On peut toujours prétendre que l'on a l'intention de voyager. L'habitude de porter sur soi de petites armes en tous lieux est funeste.

Les hommes violents ne sont que trop prompts, et, par contraste, il en est de même des peureux qui croient trop vite leur vie menacée.

FEMMES ARTISTES.

Les femmes artistes, a dit M. Henri Havard (2), ont été de tout temps plus nombreuses en France que partout ailleurs. On peut citer : en Italie, Rosalba Carriera; en Hollande, Marguerite Haverman; en Allemagne, Angelica Kauffman; et en France, Sophie Chéron, Madeleine Basseporte, Catherine Duchemin, les sœurs Boulogne, Catherine Perrot, Dorothée Masse, Anne Strezor, Thérèse Reboul, Mme Vigée le Brun, Mme Herbelin, Mme de Mirbel, Rosa Bonheur, etc.

Mme de Rambouillet était un architecte de beau-

(1) Traduit de J.-G. Jacobi (1740-1814), poète lyrique allemand, frère du célèbre philosophe Frédéric-Henri Jacobi.

(2) Discours à la distribution des prix des élèves de l'École nationale de dessin pour les jeunes filles (29 juillet 1886).

coup de talent. Mme de Schombert a dessiné les célèbres jardins de Liancourt; Mlle de Montpensier a restauré Saint-Fargeau; Mme de Sévigné, le manoir des Rochers; Mme de Coulanges a dessiné des bijoux charmants; Mme de la Fayette, de beaux écrans; Mme de Maintenon a dirigé à Saint-Cyr un atelier de broderie.

RENDEZ-NOUS NOS ONZE JOURS.

Au bas de l'estampe où Hogarth a représenté, avec sa puissante verve comique, les luttes d'un jour d'élection en son temps, on voit un électeur ivre-mort, blessé à la tête, étendu à terre à côté de pipes, d'une cruche à gin, et d'un bâton brisé qui devait porter un chiffon de bannière où sont barbouillés ces mots anglais : *Give us our eleven days* (Rendez-nous nos onze jours).

Rendez-nous nos onze jours! (*Give us our eleven days!*)
Fragment d'une estampe de Hogarth (1).

C'était une protestation populaire contre la réforme du calendrier anglais votée par le Parlement en 1751. Jusqu'à cette année-là, on n'avait pas admis en Angleterre le calendrier tel qu'il avait été réformé sous le pape Grégoire XIII et adopté d'abord en Italie, en France, en Flandre, en Espagne, en Danemark, en Portugal, puis successivement en Allemagne, en Suisse, en Pologne, en Hongrie. De cette persistance à conserver le calendrier julien, il résultait que chez les Anglais le premier jour de chaque mois correspondait au douzième jour du même mois chez les autres peuples. Il s'ensuivait des confusions dans les transactions et les relations internationales de même que dans les rapports des dates historiques : on jugea enfin nécessaire de les faire cesser.

Les lords Macclesfield et Chesterfield prirent à cet effet l'initiative d'un bill qu'ils présentèrent à la Chambre des lords le 25 février 1751. Chesterfield raconte d'une manière plaisante, dans une lettre à son fils, la part qu'il eut à cette affaire :

« J'avais consulté, dit-il, les légistes les plus capables ainsi que les astronomes les plus habiles, et nous avions rédigé un bill conforme à leurs avis. Mais alors commença pour moi une difficulté. J'avais à expliquer à la Chambre des lords les motifs de ce bill, tout plein de termes du jargon juridique et de calculs astronomiques, auxquels je n'entendais rien du tout. Cependant il était nécessaire de faire croire à leurs seigneuries que je savais ce que je disais, et, bien plus, de leur faire croire à eux-mêmes qu'ils y comprenaient quelque chose, ce qui n'était pas. Pour ma part, je leur aurais tout aussi bien parlé celtique ou esclavon qu'astronomie, comme de leur côté ils m'auraient juste autant compris que je me serais compris moi-même. C'est pourquoi je renonçai même à essayer de les instruire et je me contentai de les amuser. »

Heureusement lord Macclesfield en savait plus long que le spirituel Chesterfield. Il exposa l'utilité de la réforme aussi clairement que possible, sans se soucier du plus ou moins d'aptitude des lords à le comprendre : c'était à toute l'Angleterre qu'il s'adressait; son discours fut publié et bien accueilli par la classe suffisamment instruite de la nation. Quant au peuple, on pense bien qu'il fut moins facile de lui faire voir clair à ce changement; on ne pouvait pas espérer qu'il comprendrait mieux que les lords l'utilité de la réforme. On troublait ses habitudes. Il ne manqua pas de candidats aux élections pour éveiller et entretenir sa méfiance. Il fallait, lui disait-on, que le gouvernement eût quelque intérêt caché à cette suppression de onze jours : n'était-ce pas un moyen perfide d'escamoter des salaires, d'augmenter des taxes, ou pire encore? On imagine aisément ce qu'il dut pleuvoir de caricatures, de satires, d'épigrammes. On mit en scène, par exemple, des dames ridicules fort irritées de ce que l'on osait toucher à leur âge : n'allait-on pas les vieillir de onze jours, comme si le temps n'attentait pas assez abusivement chaque jour à leur jeunesse et à leur beauté!

Du reste, cette petite émeute dura peu, et l'on n'eut guère que des mesures transitoires à prendre au sujet de quelques échéances financières.

La Suède suivit l'exemple de l'Angleterre l'année suivante.

Depuis ce temps, il ne reste en Europe que la Russie et les chrétiens du rite grec qui conservent le calendrier julien, d'où résulte la nécessité de deux manières de fixer les dates à leur égard; c'est ce qu'on appelle le *vieux* et le *nouveau style*.

Éd. Ch.

(1) Voy., sur Hogarth, nos Tables.

Paris. — Typographie du Magasin pittoresque, rue de l'Abbé-Grégoire, 15
JULES CHARTON, Administrateur délégué et Gérant.

MUSÉE DU BELVÉDÈRE, A VIENNE.

L'Empereur Maximilien Ier, par Rubens.

Musée du Belvédère, à Vienne. — Maximilien Ier, par Rubens. — Bois. Hauteur, 1m.40; largeur, 1m.01. — Dessin de G. Vuillier.

Ce tableau provient de la succession de Rubens. Il est de la main même du maître. Il était en 1814 au château de Laxenburg. L'empereur d'Autriche le fit apporter au Belvédère pour être rapproché de son ancien pendant (portrait de Charles le Téméraire). Voici comment il est décrit, par Édouard von Engerth, dans le catalogue des musées impériaux de Vienne :

L'empereur est debout, de trois quarts, présentant le côté gauche au spectateur. Sa tête est coiffée

d'un armet ouvert, garni d'une étoffe rouge, avec visière et couvre-nuque. Cet armet est fait de métal poli, et, comme le reste de l'armure, couvert de riches ornements en or, de perles et de pierres précieuses. Une partie de l'étoffe rouge est passée en travers et serrée sous le menton. La visière, semblable à une bavière, s'ouvre de haut en bas et retombe sur le gorgerin; un bandeau rouge, blanc et vert est enroulé en turban au-dessus du casque, que surmonte une brillante couronne à fleurons en forme de lis. L'empereur porte le harnais de plates de métal brillant; au milieu de la cuirasse, la pierre à feu rayonnant de l'ordre de la Toison d'or. La Toison d'or elle-même est suspendue sur la poitrine. Aux épaules, de grandes épaulières avec pièces articulées; aux coudes, des coudières développées. La pièce de l'avant-bras est unie. Les mains sont nues : la droite s'appuie sur un marteau de combat, la gauche est posée sur la poignée dorée de l'épée, dont le pommeau est orné d'une perle et d'une bouffette d'or et dont le quillon est courbé. Un surtout brodé d'armoiries descend de la ceinture jusqu'en bas, mais il est ouvert par devant et laisse voir la cotte de mailles. Les armoiries portent une barre transversale d'argent sur champ de gueules, un lion de gueules sur champ d'argent; le même sur champ d'or, des lis d'or sur champ de sinople. L'épée est suspendue à un étroit ceinturon à boucles d'or passé en travers par-dessus. Un rideau de pourpre, qui sert de fond, est tiré au-dessus d'un appui de pierre de manière à laisser le regard s'étendre au loin sur une plaine unie.

Rappelons que Maximilien Ier, de poétique mémoire, fils de l'empereur Frédéric III et de sa femme Éléonore de Portugal, naquit le 23 mars 1459 à Wiener-Neustadt. Il épousa en premières noces, le 20 août 1477, Marie de Bourgogne; en secondes noces, le 16 mars 1494, Blanche-Marie Sforza de Milan. Empereur en 1493, il mourut le 12 janvier 1519 à Wells. (1)

LA SOCIÉTÉ LAITIÈRE DE MULHOUSE.

Les cultivateurs de la Société laitière de Mulhouse, tous résidant à la campagne, s'engagent à fournir aux consommateurs du lait garanti pur, sans addition d'eau ni soustraction de crème, tel que le donnent leurs vaches. A cette effet, ils ont établi à proximité des cités ouvrières si remarquables (2), entre l'ancienne ville et le canal de l'Ill, une halle spéciale, avec des locaux pour la fabrication du beurre et du fromage suivant les procédés les plus perfectionnés.

La halle au lait renferme une salle de vente donnant sur la rue, une salle pour la réception du lait, une crémerie, une beurrerie, une fromagerie, des caves vastes et fraîches, une grande glacière, divers magasins et plusieurs hangars.

Une petite machine à vapeur met en mouvement les appareils de l'exploitation, fournit à volonté de l'eau froide ou chaude, non pas pour le mouillage du lait, mais pour la propreté des récipients et des ustensiles. Chaque jour, en moyenne, la Société laitière reçoit de ses participants 10 000 à 11 000 litres de lait, soit la production de 1 600 à 1 800 vaches, représentant plus du tiers de la consommation de la ville.

Une partie de ce lait, matin et soir, est reçue directement par les laitiers revendeurs de la Société, pour être débitée dans les quartiers éloignés sans passer à la halle. Une autre partie, la plus considérable de beaucoup, est livrée à la halle par les fournisseurs associés, ou à la station de chemin de fer, où les voitures de l'établissement vont charger les bidons à l'arrivée des trains.

A la réception on constate si la fermeture cachetée des bidons est intacte.

Deux fois par mois, à des dates indéterminées, le directeur doit faire à tour de rôle l'examen des livraisons de chaque sociétaire. Pour faciliter le contrôle de la pureté du produit, un agent de la Société peut assister à la traite des vaches dans les étables de la campagne. Toute addition d'eau ou d'une substance augmentant le volume est punie comme falsification. Toute soustraction de crème passe également pour fraude.

Si l'on veut voir comment les choses se passent à la halle, il faut y aller le matin à l'arrivée du lait. Un monte-charge, mû par la machine à vapeur, élève les bidons amenés sur voitures au premier étage du local. Versé dans de grands récipients, le lait reçu passe par un double tamis qui le débarrasse des corps étrangers susceptibles d'y être tombés. Puis il s'écoule dans le réfrigérant, composé d'une série de cylindres creux dans lesquels circule un filet continu d'eau fraîche. Le lait se refroidit aussi à la surface des cylindres, et tombe dans de grands bassins rafraîchis par de la glace ou de l'eau froide. Un second passage par un double tamis précède le remplissage des bidons pour la vente, bidons qui circulent dans les rues sur de petites charrettes à bras. Il faut traiter ainsi le lait par le froid afin de l'empêcher de tourner pendant la saison chaude. C'est ce que nos laitiers ordinaires n'ignorent pas. Seulement, au lieu de l'application de l'eau froide ou de la glace en dehors, le procédé habituel des marchands consiste dans le mouillage au dedans, par addition d'eau fraîche augmentant le contenu des bidons. A la température moyenne de 15 degrés centigrades, le lait se conserve aisément jusqu'au moment de la consommation.

Le lait qui n'est pas vendu à l'état frais se convertit en crème, en beurre et en fromage. Des crémeuses centrifuges extraient rapidement la crème du lait convenablement refroidi. Dans ces appareils, les parties plus dures se séparent en un in-

(1) Voy., sur la Vie de Maximilien Ier, nos Tables, tomes III, VII, XXV, etc.

(2) Voy. t. XXIX, p. 28 et 60.

stant des parties moins denses. Celles-ci forment à l'intérieur une sorte de manchon concentrique, tandis que celles-là sont projetées contre les parois sous l'effet de la force centrifuge. Pendant que le lait écrémé s'écoule par une rainure circulaire dans un récipient disposé sous le tuyau d'écoulement, la crème, plus légère, passe dans une autre rainure par-dessus la lèvre du tambour de la crémeuse. Mis en mouvement par la machine à vapeur, un seul appareil peut écrémer 500 litres de lait par heure.

La crème ainsi obtenue, excellente pour donner du beurre, ne sert pas à tous les usages culinaires et à la pâtisserie, parce qu'elle ne mousse plus. Pour obtenir de la crème moussante, il vaut mieux la faire lever à la manière ordinaire dans des jattes en fer-blanc exposées dans une chambre froide.

La température exerce une grande influence sur la montée de la crème. Quand la température s'abaisse de manière à approcher du degré de la glace fondante, la quantité de crème augmente et le rendement en beurre arrive au maximum. Une ou deux heures d'exposition à la température de zéro suffisent pour opérer une séparation complète. Suivant les expériences faites dans la halle, à la température de 2 degrés centigrades, 100 litres de lait ont donné après 12 heures de repos 16 litres de crème, et seulement 6 litres au bout de 24 heures à la température de 26 degrés.

Après la production de la crème suit la confection du beurre et du fromage. Pour faire le beurre, la Société laitière emploie une grande baratte danoise, mue à la vapeur comme les crémeuses centrifuges. D'une construction simple, facile à manier et à nettoyer, cette baratte occupe également avec la pétrissoire une chambre à part, à côté de la glacière, mise à réquisition plus ou moins selon les variations de la température extérieure. Elle représente une sorte de tonneau en bois, en forme de cône tronqué. La partie supérieure, plus petite que la base, est un couvercle mobile. Un volant à deux ailes en bois, comme le tonneau, tourne sur un axe central avec une vitesse variable. L'axe porte à l'extrémité un pignon engrenant avec une roue d'angle munie d'une poulie et mise en mouvement par le moteur au moyen d'une courroie.

Une charge complète de la baratte produit 60 kilogrammes de beurre en une demi-heure.

En quatre heures de temps, le lait tiré de la vache, quand il est traité convenablement, peut être converti en un beurre exquis. Pour conserver au produit toute sa finesse, le beurrier ajoute à la crème, avant l'opération de la baratte, une certaine quantité de glace.

La pétrissoire sert ensuite à exprimer le liquide, lait ou eau, encore contenu dans le beurre. C'est une simple table tournante, dont le médium n'a aucun rapport avec les exercices de spiritisme. Plus élevée au milieu que sur les bords, elle se meut, comme tous les autres appareils de la halle, sous l'action de la machine à vapeur commune. Elle supporte un cylindre cannelé qui pendant son mouvement pétrit la masse soumise à son travail. Ensuite le beurre se moule en petits ballots ou en pains de grandeur et de poids voulus, aux armes de Mulhouse, avec la roue et les attributs de la laiterie en relief. Rien de plus appétissant que ces ballots de beurre frais de la halle au lait, supérieur en qualité au beurre de la plupart des ménages de paysans, où la propreté et la fraîcheur nécessaires manquent trop souvent. Celui qui est tiré de la crème douce se vend à Paris en concurrence avec les meilleurs produits de la Normandie.

Avec le lait écrémé, par moments aussi avec du lait doux, la Société laitière de Mulhouse fait du fromage façon gruyère en grandes meules et des petits fromages façon munster mi-gras. Pour les fromages de premier choix, l'emploi du lait au goût plus parfumé des hauts pâturages de la montagne paraît préférable. Cela étant, le directeur de la halle, recevant seulement du lait de la plaine, croit devoir fabriquer de préférence le fromage mi-gras pour les ouvriers, quitte à tirer des marcaires des Vosges, du Jura alsacien ou de la Suisse, les produits de qualité supérieure. Ses fromages mi-gras ne se payent pas plus de 68 centimes le kilogramme, moins cher que le munster véritable. Le prix du lait frais vendu à la halle atteint en moyenne 22cent.5 le litre, contre 15 à 18 centimes payés aux sociétaires fournisseurs.

Pendant l'exercice annuel de 1883, la Société a vendu à ses clients de la ville 2804722 litres de lait, 5800 litres de crème, 26600 kilogrammes de beurre, 47000 kilogrammes de fromage mi-gras, 10560 kilogrammes de fromage façon gruyère. Ses ventes de l'année se sont élevées à une somme de 775010 francs; ses dépenses pour achat de lait aux sociétaires, à 684625 francs; les frais d'administration et d'exploitation, à 97875 francs.

Dans cette entreprise, le bénéfice des sociétaires, au nombre de 125, tous propriétaires exploitants des communes rurales du rayon de Mulhouse, se trouve dans le prix payé pour livraisons de lait, prix supérieur à celui obtenu à la campagne par les producteurs étrangers à l'association.

Au point de vue de l'alimentation publique, comme dans l'intérêt des cultivateurs de la région, la création de la Société laitière a été une entreprise avantageuse. Producteurs et consommateurs y ont également trouvé leur profit pour la qualité des produits fournis et par le rendement de l'exploitation. (1)

ÉTUDES MILITAIRES.

LES FORTIFICATIONS.

Suite. — Voy. p. 87.

Connus en Orient de toute antiquité, les hourds étaient des constructions en charpente (voy. fig. 3)

(1) Charles Grad, de l'Institut de France, *A travers l'Alsace et la Lorraine* (Tour du monde).

destinées à couvrir les défenseurs apostés au sommet de l'ouvrage. Ils se composaient de poutres fixées transversalement sur le plan de la plate-forme, débordant le parement extérieur et servant de *gîtes* à un plancher dans lequel on ménageait des « jours. » C'est par ces *jours* qu'on surveillait le pied de la muraille, qu'on laissait choir des corps pesants, de l'huile bouillante, du plomb fondu, des matières incendiaires. Un parapet, également en bois, mettait les défenseurs à l'abri des coups de plein fouet; un créneau ordinaire leur permettait d'exercer une action efficace en avant; une toiture en charpente leur offrait un couvert contre l'effet des projectiles à trajectoires courbes. Les remparts d'Aigues-Mortes offrent un spécimen absolument intact du dispositif en usage pour la mise en place des hourds de bois.

Cependant ces hourds, qui ne s'organisaient qu'au moment du besoin, se détérioraient bien vite. Il advint de là que les bois dont ils étaient formés furent, peu à peu, remplacés par une maçonnerie. Aux poutres on substitua des corbeaux

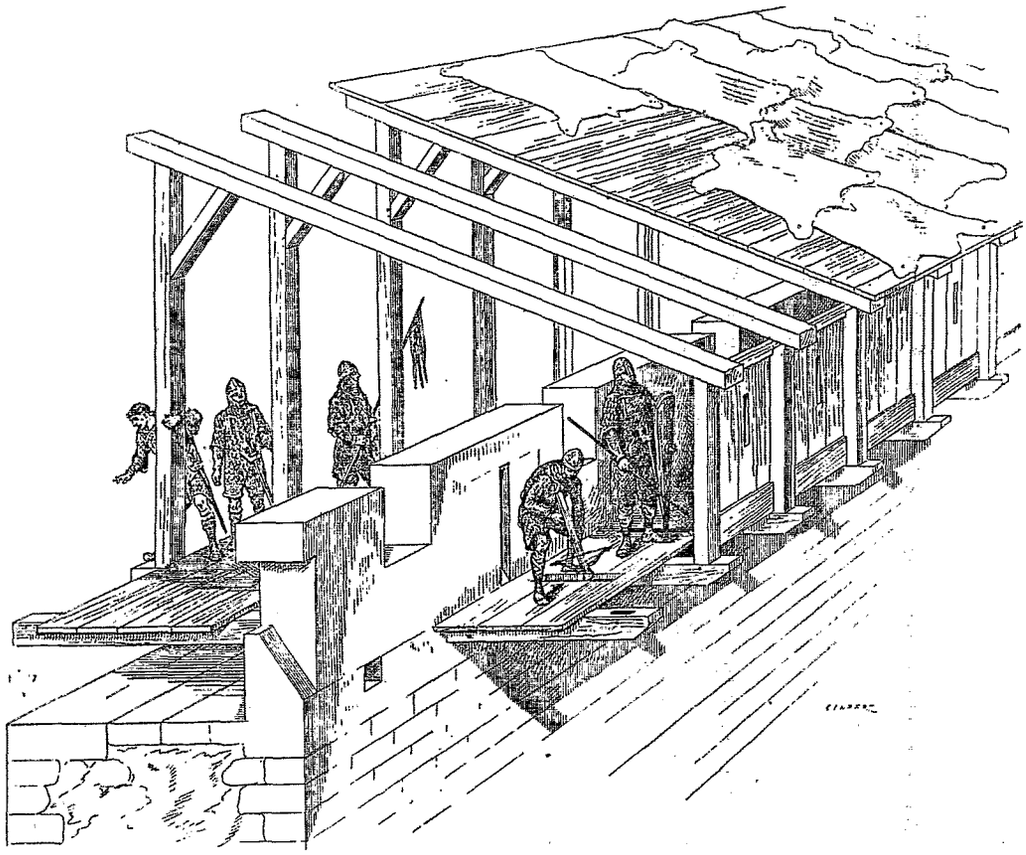


Fig. 3. — Hourd du douzième siècle. — Dessin de Gilbert.

en pierre de taille; au masque en bois, un petit mur; à la ferme de charpente, une voûte; et l'on obtint ces *mâchicoulis* dont on rencontre tant de vestiges dans les ruines de nos forteresses des quatorzième et quinzième siècles. On en voit notamment de beaux spécimens au château de Coucy et à la vieille enceinte d'Avignon.

Les supports ou corbeaux en pierre y sont espacés de 0m.60 d'axe en axe (voy. fig. 4); la galerie de surveillance mesure un mètre de largeur; la galerie de circulation, qui se développe parallèlement en arrière de celle-ci, est à peu près de mêmes dimensions.

Ceux des châteaux du moyen âge qui subsistent encore n'ont plus d'autre valeur que celle d'une curiosité historique. Tout cela s'est écroulé du fait de l'invention de la poudre, invention qui ouvrit l'ère d'une révolution dans les procédés de l'art de l'attaque et de la défense des places. C'est au fait de l'emploi de la bouche à feu de bronze et du boulet de fer que furent dus les étonnants succès de l'expédition de Charles VIII en Italie (1498). La renommée de cette brillante campagne eut en Europe un grand retentissement, et, dès lors, les fortifications du moyen âge y furent à jamais condamnées.

Les hautes murailles nues étaient devenues inutiles. Elles devaient nécessairement disparaître ou, du moins, subir d'importantes modifications.

La première transformation, dont l'exécution s'impose aux ingénieurs du temps, est celle qui consiste en l'œuvre du surépaississement des murailles. Le comte de Saint-Pol avait donné 10 mètres d'épaisseur aux murs de sa tour de Ham; Isabelle et Ferdinand le Catholique donnent 18 mètres à ceux du château de Salces.

On conçoit, en même temps, l'idée de courber le parement du mur, afin d'y faire ricocher le pro-

jectile et d'amortir ainsi l'effet du choc. On se ménage plusieurs étages de feux et de puissants flanquements latéraux; on organise, dans les fossés et *en saillie sur l'escarpe,* de petits ouvrages en maçonnerie ou simplement en charpente, crénelés et quelquefois blindés de plaques de fer. Ces casemates basses, que l'ennemi ne peut decouvrir de loin, prennent, en Italie, le nom de *capannati* et, en France, celui de *moineaux* (corruption de mesneaulx, mesnils, manoirs).

Ces modifications n'ayant pas donné tous les résultats qu'ils en attendaient, les ingénieurs militaires se mirent à doter leurs maçonneries d'une *doublure* de terres dans le massif desquelles étaient méthodiquement noyés des corps d'arbres, des pièces de charpente, des fascines. Ils eurent soin de damer très fortement ces terres qui formèrent ainsi *masse d'appui.* User d'un tel procédé, qu'avait évidemment inspiré le souvenir de l'antique manière gauloise, c'était « remparer » (*rursus parare*) la muraille. Ce que l'on appelait en France « remparer », se disait en italien *bastionare,* sans doute parce que les terres se damaient à la batte (*bastone*).

Pour opposer encore plus de résistance aux coups de l'assaillant, le défenseur enveloppa ses ouvrages de contre-gardes en terre. Établies devant les tours et les courtines, ces enveloppes prirent

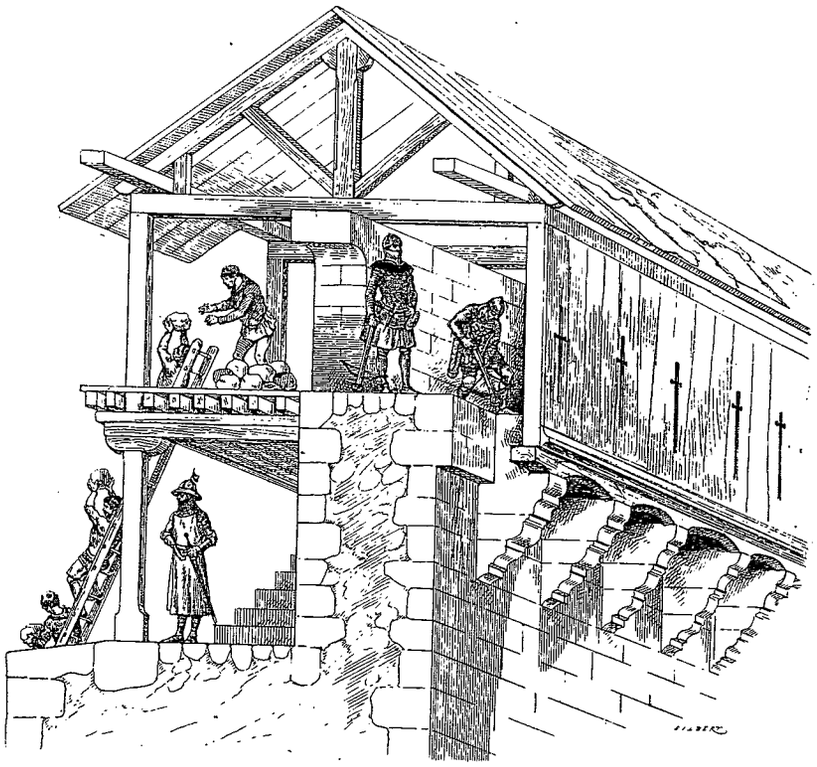


Fig. 4. — Hourd du quatorzième siècle. — Dessin de Gilbert.

le nom de *braies.* Enfin, en vue d'échapper plus sûrement aux effets du tir de l'artillerie ennemie, le défenseur abaissa ses murailles.

On a longtemps agité la question de savoir où et comment le *bastion* a été inventé. La découverte en a été, tour à tour, attribuée au pacha turc Ahmed, à Jean Ziska, à Antoine Colonne, précepteur de Philippe le Bel, à l'architecte italien San-Michele, à bien d'autres encore; mais l'invention ne s'est pas produite d'un seul jet. Le bastion tire son origine de l'obligation qui s'est imposée au défenseur d'abaisser ses tours, d'accroître la superficie de ses plates-formes pour y mettre plus de pièces en batterie, de donner plus d'extension à ses *moineaux,* d'organiser en avant de ses murs des massifs de terre dits *boulevarts* (boll-werk) destinés à recevoir du canon. Ces massifs étaient mêlés de gros bois, de gazons, de fascines; ils étaient bien damés, bien « bastonnés » (*bastionare*).

Du seizième au dix-neuvième siècle, il s'est construit en Europe nombre d'enceintes *bastionnées,* et ces enceintes ont été renforcées d'une multitude d'ouvrages, tant extérieurs qu'intérieurs. C'est alors qu'on a successivement inventé des « dehors » dits *tenaille, demi-lune, contre-garde, réduit de demi-lune, coupures, chemin couvert, places d'armes,* etc. C'est au cours de cet intervalle qu'apparurent des « ouvrages avancés » appelés *lunette, queue d'hironde, ouvrage à cornes, ouvrage à couronne* ou *à double couronne, avant-fossé, avant-chemin couvert,* etc. On osa même jeter en avant des places fortes quelques ouvrages « détachés. » Et, en deçà de leur enceinte, on les dota de quantité de *cavaliers,* de *retranchements intérieurs,* de *réduits,* de *retranchements généraux,* etc. La profusion des organes n'eut d'égale que leur complication extrême. On finit par tomber dans les chinoiseries.

Pendant qu'on faisait ainsi de la géométrie à outrance; que d'ardents sectaires défendaient le système bastionné contre les prétentions rivales d'un nouveau système — dit *polygonal,* — un événement surgit qui coupa court à des discussions passionnées. Tel qu'un violent personnage entrant brutalement en scène, pour y dénouer une situation compliquée, la puissance des projectiles envoyés par un nouveau canon — le canon rayé — frappait tous les théoriciens d'un profond saisissement. Sans considération pour les systèmes les mieux échafaudés, sans égard pour les plus savantes solutions graphiques, l'obus Treüille de Beaulieu atteignait partout son but, détruisant également toutes les maçonneries mal couvertes, qu'elles fissent ou non partie intégrante d'un front polygonal ou bastionné; ruinant uniformément tous les remparts, quel qu'en fût le tracé, quand les organes vulnérables n'en étaient point bien défilés du feu des batteries de l'attaque. La révolution issue de l'apparition des canons à rayures était incomparablement plus rude que celle dont l'invention de la poudre avait atterré nos ancêtres.

De là, nécessairement, une révolution nouvelle des procédés de la fortification.

Mais, avant d'exposer les principes qui se sont imposés à l'art moderne, il convient d'indiquer nettement le rôle d'une forteresse d'aujourd'hui.

A suivre. Colonel HENNEBERT.

DISCOURS DE RÉCEPTION D'OLIVIER PATRU

A L'ACADÉMIE FRANÇAISE EN 1640 et de Bussy-Rabutin en 1665.

Voy. une séance de l'Académie française en 1714, p. 17.

Le discours du célèbre avocat Patru (1), prononcé le 3 septembre 1640, lorsqu'il fut reçu membre de l'Académie française à la place de Porchères d'Arbaud (2), eut un succès tel qu'après l'avoir entendu « les académiciens déclarèrent qu'à l'avenir les récipiendaires prononceraient des discours de réception où l'on ferait les louanges du fondateur (Séguier) et du protecteur de la compagnie (Richelieu). »

Ce discours qui excita un si grand enthousiasme paraîtrait ridicule aujourd'hui. S'il fut tant admiré, c'est sans doute que les académiciens ne se piquaient pas de beaucoup de modestie et qu'ils s'enivrèrent des louanges exagérées que leur prodigua Patru. Sa harangue ne fut pas aussi longue, à beaucoup près, que le sont les discours de réception d'aujourd'hui. Peut-être, ne fût-ce qu'à titre de curiosité, on trouvera quelque intérêt à le lire; le voici textuellement : (1)

« Messieurs,

» Si je prétendais vous rendre ici des remerciements dignes de la grâce que vous me faites, je ne connaîtrais ni mes forces, ni le prix d'une si haute faveur, et qui passe de bien loin mes plus hautes espérances. A peine se pourrait-on acquitter d'un devoir si juste, avec toutes vos lumières, avec tous ces dons si précieux, dont le ciel vous a si heureusement partagés. Véritablement, quand je considère qu'on trouve en cette docte Assemblée tout ce que Rome et Athènes ont pu produire de plus merveilleux, je comprends assez combien la place où je suis doit m'être chère. Mais pour exprimer ce que je sens en cette rencontre, pour faire voir quel est mon cœur, il faudrait avoir vieilli dans cette école, que toute l'Europe regarde comme un nouvel astre qui vient éclairer tout le cercle des sciences. Je vis sans doute avec joie la naissance et l'établissement de cette illustre Compagnie. Il me sembla qu'à ce coup nos Muses françaises s'en allaient régner à leur tour, et porter dans tout l'univers la gloire et l'amour de notre langue. Mais cette joie, je le confesse, n'était point sans quelque amertume; si j'admirais ces rares génies, ces grands ouvriers qui travaillent tous les jours à l'exaltation de la France, je désespérais au même temps d'entrer jamais dans un lieu si renommé, dans un lieu où quelque part qu'on jette les yeux on ne voit que des héros. J'apprends pourtant aujourd'hui qu'on peut être votre confrère sans avoir votre mérite. Et certainement cette obligeante condescendance, si elle n'était de votre bonté, elle serait de votre sagesse. Car, Messieurs, n'espérez pas de trouver à l'avenir des hommes qui vous ressemblent. C'est bien assez à notre siècle de s'être vu une fois quarante personnes d'une suffisance, d'une vertu si éminente. Un si grand effort n'a pu se faire sans épuiser la nature. Vos successeurs ne seront plus désormais que l'ombre de ce que vous êtes, et des enfants qui n'auront que le seul nom de leurs pères. Que je me sens de confusion de paraître aux yeux de tant de grands personnages, et de n'apporter ici, à bien dire, que de louables désirs et des inclinations raisonnables! Aussi, Messieurs, mon dessein n'est autre en ce lieu que de m'instruire, que de profiter de vos exemples et de vos enseignements. Aujourd'hui que je me trouve en possession d'un bien que j'ai si longtemps et si ardemment désiré,

(1) Olivier Patru était né en 1604 à Paris. Fils d'un riche procureur au Parlement, chargé de belles causes où il montra du génie, très aimé, très estimé, il éprouva des revers de fortune qui inspirèrent à son confrère Boileau ces deux vers :

J'estime plus Patru, même dans l'indigence,
Qu'un commis engraissé des malheurs de la France.

Boileau lui acheta sa bibliothèque, mais lui en laissa la jouissance. Patru mourut en 1681 à l'âge de soixante-dix-sept ans.

(2) A cette date Corneille, Bossuet, Racine, Boileau, la Fontaine, n'étaient pas encore de l'Académie. Corneille fut élu en 1647, Bossuet en 1671, Racine en 1673, Boileau en 1684, la Fontaine en 1684. Les trois quarts des membres élus avant Patru sont aujourd'hui complètement oubliés.

(1) Sauf l'orthographe du temps, qu'il ne nous paraît pas nécessaire de transcrire avec scrupule.

je n'ai plus rien à souhaiter, que d'en être digne. Mais comment s'en rendre digne? Où chercher cette noblesse de génie, qu'on ne tire que du ciel, et qui luit si heureusement dans tous vos ouvrages? En vain on sue, on se consume sur les livres; sans ce feu divin, on ne peut vous suivre; on ne peut monter avec vous au faîte de la montagne. Faisons donc ce qui nous reste; et si le ciel, si la nature nous refuse toute autre chose, du moins travaillons à vous comprendre, à bien comprendre les merveilles qui sortent de votre main. Apprenons à vous révérer, à vous admirer avec connaissance. C'est, Messieurs, ce que je ferai toute ma vie; et je le ferai avec tant de soin, avec tant d'ardeur, qu'à voir mon zèle peut-être confesserez-vous que je méritais de naître avec plus de force ou plus de lumière. Je vous laisse toutes les couronnes, toute la gloire du Parnasse. Je me contente de vous applaudir et de semer quelques fleurs sur votre route, aux jours de votre triomphe. C'est ainsi que je prétends justifier votre choix, et faire voir à toute la France que, si d'ailleurs tout me manque, vous ne pouviez pour le moins jeter les yeux sur une personne qui eût ou plus d'amour pour les lettres, ou plus de respect et de vénération pour cette illustre Compagnie. »

Patru avait à peine trente-six ans lorsqu'il prononça ce discours. Une dédicace qu'il avait écrite pour l'ouvrage du « géographe flamand Jean de Laët, intitulé *le Nouveau monde* », avait été très approuvée par le cardinal de Richelieu qui décida dès lors que Patru devait être un des membres de l'Académie.

Quoique la harangue que nous venons de reproduire ne puisse pas se recommander par le bon goût, il est hors de doute que Patru, très versé dans l'étude des anciens, grand admirateur de Cicéron et traducteur d'une de ses plus belle œuvres, fut l'auteur d'une très utile réforme dans l'éloquence du barreau. On aime à croire que le cardinal et les académiciens lui tinrent grand compte de ces titres en le faisant entrer dans l'illustre compagnie. (1)

Bussy-Rabutin, lorsqu'il fut élu en 1665, parla d'un autre style. Le début de son discours de réception est d'une allure qui n'était pas ordinaire :

« Messieurs,

» Si j'étais à la tête de la cavalerie, et que je fusse obligé de lui parler, la croyance où je serais qu'elle aurait quelque respect pour moi, et que de tous ceux qui m'écouteraient il n'y en aurait peut-être guère de plus habile, me le ferait faire sans être fort embarrassé. Mais ayant à parler devant la plus célèbre assemblée de l'Europe et la plus éclairée, je vous avoue, Messieurs, que je me trouve un peu étonné..... »

Du reste, Bussy-Rabutin ne manquait pas de mérite, bien qu'il en ait fait, au moins en un de ses écrits, un fort mauvais usage. Il a dit notamment : « Jusqu'ici la plupart des sots de qualité, qui ont » été en grand nombre, auraient bien voulu per- » suader, s'ils avaient pu, que c'était déroger à la » noblesse que d'avoir de l'esprit; mais la mode » de l'ignorance à la Cour s'en va tantôt passée. »

Molière exprime à se sujet le même sentiment dans *les Femmes savantes*.

Plus tard, répondant à une lettre assez sotte de Brulart de Sillery, premier président de Dijon, Bussy-Rabutin disait : « L'Académie se remplit par » des gens de qualité; il faut pourtant y laisser » toujours un nombre de gens de lettres, quand » ce ne serait que pour achever le Dictionnaire ou » pour l'assiduité que les gens comme nous ne sau- » raient avoir en ce lieu-ci. » (1) CH.

(1) *Chroniques des élections à l'Académie française* (1634-1841), par Albert Rouxel. Firmin-Didot.

(1) « Recueil des harangues prononcées par Messieurs de l'Aca- » démie françoise, dans leurs réceptions et en d'autres occasions, de- » puis l'establissement de l'Académie jusqu'à présent. » — A Paris, chez Jean-Baptiste Coignard, libraire ordinaire du roy et de l'Académie françoise, rue Saint-Jacques, à la Bible d'or, MDCCXIV.

UN PORTRAIT.

L'excellent peintre Gainsborough était à Bath dans la maison d'un ami malade qui aimait passionnément sa petite fille.

— Pouvez-vous garder un secret? dit Gainsborough à l'enfant.

— Je ne sais pas bien, dit la petite; j'essayerai.

— Vous allez partir pour votre pension; votre père vous aime, je veux faire votre portrait.

L'enfant posa comme le voulait le peintre. Quand elle s'en alla, on plaça le portrait dans l'alcôve du père malade, ému et charmé. CH.

En Famille.

J'entendis hier, en chemin de fer, ce court dialogue de deux dames; la discrétion ne me permit pas d'écouter la suite :

— « Il est malheureux que le second de ses enfants soit moins intelligent que les autres.

— » Mais il n'est pas le moins aimant. »

Cette réponse me toucha et je pensai : Le secret du bonheur de plus d'une famille est que des inégalités dans les intelligences ne sauraient troubler l'accord harmonieux de cœurs rayonnant de bonté et de tendresse. CH.

LES MONOTRÊMES.

Les Monotrêmes ont été pendant longtemps groupés d'une façon incertaine, à tel point qu'on les avait momentanément réunis aux oiseaux, ou qu'on en avait fait une classe à part.

Aujourd'hui on a définitivement réuni ces animaux aux mammifères. On n'en connaît que deux formes, l'ORNITHORHYNQUE [1] et l'ÉCHIDNÉ, que l'on ne rencontre qu'aux terres australes.

D'où vient donc l'hésitation que les naturalistes ont montrée à ranger les Monotrêmes parmi les mammifères? La description de l'Ornithorhynque en donnera l'explication. Celui-ci est à peine gros comme un lapin; son poil est assez soyeux, d'un brun fauve. — Jusqu'ici rien de bien extraordinaire; nous savons que les mammifères seuls sont recouverts de poils; de Blainville même pour cela les avait nommés *Pilifères*. — L'animal qui nous occupe a le corps terminé par une petite queue, est pourvu de quatre pattes aplaties et en forme de nageoires; sa tête est arrondie et pourvue d'un bec rappelant par sa forme celui du canard.

Les mammifères, comme l'indique leur nom, sont des animaux pourvus de mamelles. — Voilà précisément ce qui étonnait les naturalistes, c'est que l'Ornithorhynque et l'Échidné ne présentaient pas trace d'organes de lactation.

En résumé, on reconnaissait bien que par la forme générale du corps, par le revêtement pileux, ces Monotrêmes se rapprochaient des mammifères; mais certains détails de leur squelette, l'absence de mamelles, la présence d'un cloaque et d'un bec corné, faisaient penser en même temps qu'ils étaient proches parents des oiseaux.

Les Monotrêmes sont en réalité des mammifères; ils ont des mamelles, peu apparentes il est vrai.

« Ils ont sur les flancs, nous dit Gervais [2], un grand nombre de tubes sous-cutanés dont les orifices viennent s'ouvrir de chaque côté dans une surface peu étendue et qui sont les canaux sécréteurs du lait; la différence par rapport aux autres mammifères consiste principalement en ce que ces tubes ne se réunissent pas sur une seule saillie commune en forme de mamelon. C'est au moyen du liquide fourni par ces organes que les Échidnés et les Ornithorhynques nourrissent d'abord leurs petits; et *ceux-ci naissent vivants* comme ceux des mammifères, après avoir rompu leurs enveloppes fœtales, qui sont molles comme celles des animaux de la même classe, et non calcaires comme chez les oiseaux. C'est ce qu'ont démontré les dernières observations dont les Monotrêmes ont été l'objet, *et l'opinion qui les regardait comme étant véritablement ovipares n'a plus aujourd'hui aucun partisan*. Toutefois, le mode de développement des Monotrêmes est fort différent de celui des mammifères monodelphes, et il ne ressemble pas davantage à celui des marsupiaux; *il a, au contraire, une incontestable analogie avec celui des Reptiles ovovivipares*. »

J'ai tenu à citer ces phrases que Gervais écrivait en 1855; cet auteur remarquait l'analogie du développement des Monotrêmes et des Reptiles ovovivipares, et, d'un autre côté, il affirmait que ces animaux ne pondent pas d'œufs et que leurs petits naissent vivants.

Des découvertes récentes permettent de renverser ces idées admises jusqu'ici.

A la fin de l'année 1884, une dépêche d'Australie annonçait que depuis dix mois un Ornithorhynque était en captivité, qu'il avait pondu deux œufs, blancs, mous et sans coquille, se rapprochant des œufs des Reptiles.

L'année dernière, on constatait également que l'Échidné pondait des œufs.

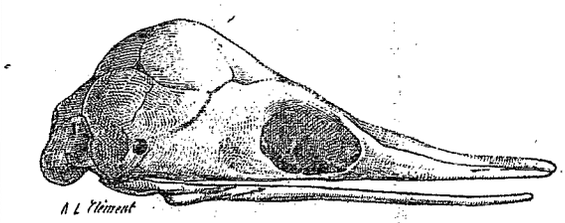
La question est donc tranchée; ces animaux pondent des œufs et ne font pas des petits vivants.

Un naturaliste qui a visité avec soin l'Australie, Jules Verreaux, raconte que les jeunes Ornithorhynques (qui sont amphibies) hument le lait que leurs mères répandent autour d'elles, et qui surnage facilement; cette manœuvre est d'autant plus facile à distinguer, dit-il, qu'on voit alors le bec des jeunes Ornithorhynques se mouvoir avec une grande célérité. [1]

Les Monotrêmes sont donc des mammifères qui ont de l'analogie avec les oiseaux et avec les Reptiles. L'ensemble de leurs caractères explique facilement l'hésitation qu'ont eue les naturalistes à les ranger parmi les mammifères.

Au début de cette note, je rappelais qu'on ne connaissait que deux genres de Monotrêmes, on pourrait presque dire deux familles composées chacune d'un seul genre : la famille des Ornithorhynques et celle des Échidnés.

Ayant parlé plus haut de l'organisation des Ornithorhynques, je me contenterai ici de dire que ces Monotrêmes se rencontrent dans les lacs et les rivières de la Nouvelle-Hollande ainsi que dans la Tasmanie. — Ils nagent avec facilité, revenant souvent à terre; ils se creusent, au bord des eaux, des terriers où ils nichent, et se nourrissent principalement de vers, d'insectes aquatiques, de mollusques.



Crâne d'Échidné.

Les Échidnés sont bien différents des Ornithorhynques. Ce sont de petits animaux un peu plus gros que des Hérissons, couverts en dessus de piquants analogues à ceux des Porcs-Épics et entremêlés de poils assez abondants. Leur crâne est globuleux, terminé par deux mâchoires absolument privées de dents. La bouche est petite et située à l'extrémité du rostre ou bec corné. La lan-

(1) Sur l'Ornithorhynque, voy. les Tables.

(2) *Histoire naturelle des mammifères*, t. II, p. 289, 1855.

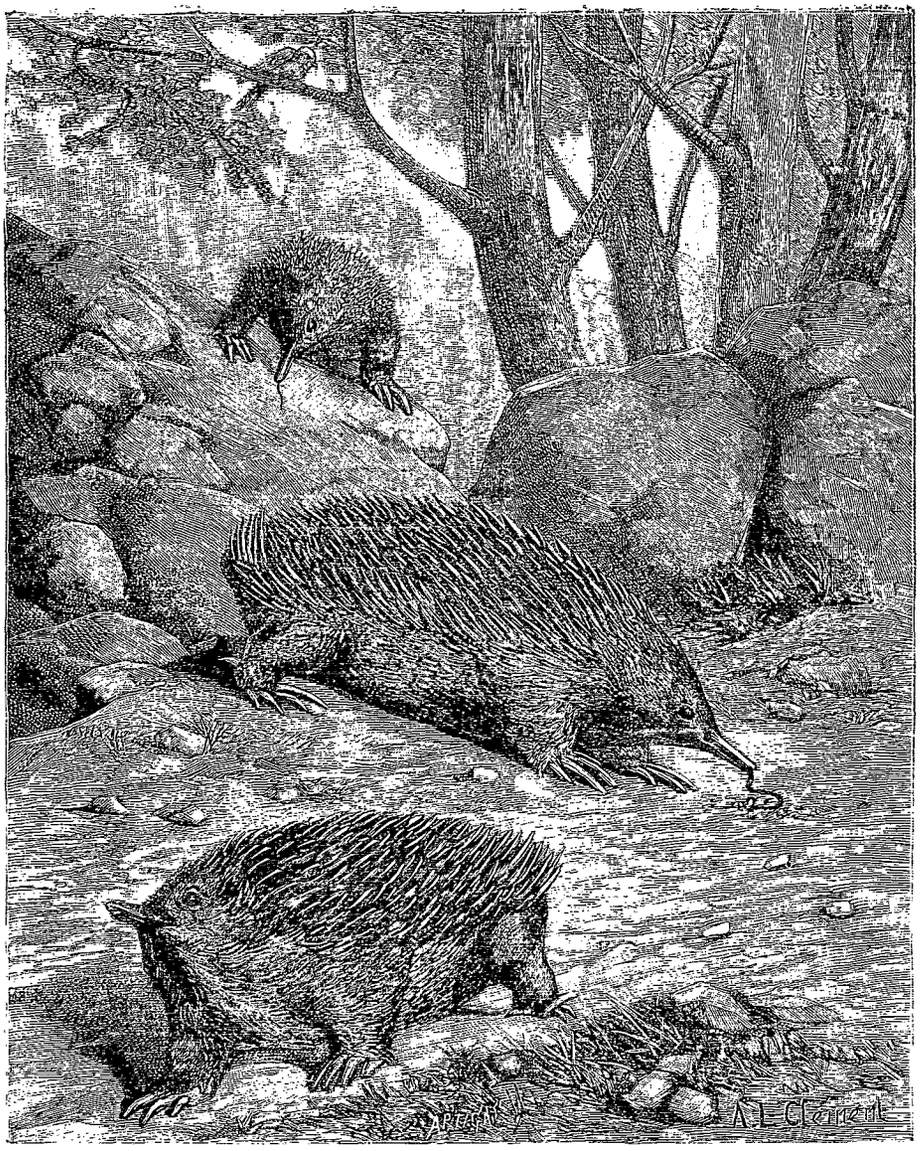
(1) *Comptes-rendus de l'Académie des sciences*, t. XXVI, p 244.

gue est longue, extensible, et ressemble beaucoup à celle des Fourmiliers.

Les pattes sont robustes, courtes, armées d'ongles puissants qui permettent à l'animal de fouiller le sol.

De même que pour l'Ornithorhynque, le mâle de l'Échidné possède aux pattes postérieures un ergot corné qui sert d'orifice à une glande sécrétrice.

Les Échidnés, dont on connaît plusieurs espèces, sont nocturnes. — Ils se nourrissent principalement de fourmis; pour cela ils plongent leur langue vermiforme et gluante dans des fourmilières et saisissent un grand nombre de fourmis ou de



Échidnés. — Dessin de Clément.

termites. C'est surtout dans les régions montagneuses qu'on rencontre ces animaux, quelquefois jusqu'à une altitude de mille mètres au-dessus du niveau de la mer. On a signalé leur présence en Australie, en Tasmanie, et même Gervais en a décrit une espèce spéciale provenant de la Nouvelle-Guinée.

J'ai vu un Échidné à la ménagerie du Muséum d'histoire naturelle de Paris.

C'est un animal paisible et doux, un peu craintif; il se roule en boule si l'on vient à l'inquiéter, à la façon des Hérissons, et pousse quelquefois un petit grognement. Ses mouvements sont vifs s'il veut creuser un terrier. Son intelligence est médiocre, mais les sens de la vue et de l'ouie sont bien développés.

Les Australiens le font rôtir dans sa peau et le mangent; il ne présente que cette utilité.

Telle est, en quelques mots, l'histoire de ces mammifères bizarres, qui n'offrent qu'un mince intérêt pour le vulgaire, mais qui excitent au plus haut point la curiosité des naturalistes, tant à cause de leurs mœurs qu'à cause des rapports qu'ils présentent avec les oiseaux et les reptiles.

CHARLES BRONGNIART.

JOHN PENNILESS.

NOUVELLE.

I

Entre millionnaire et poète, il y a cette différence, que tout homme peut naître millionnaire ou le devenir, si les circonstances s'y prêtent, tandis que nul ne peut devenir poète; on naît poète, on ne le devient pas.

John Penniless (1) n'était pas né millionnaire : ses parents tenaient une petite épicerie, dans l'un des quartiers les plus pauvres de Londres. Son père était un ancien soldat. Sa mère, connue dans le quartier sous le nom de « la dame à la jambe de bois », avait perdu une jambe dans l'Inde où elle avait suivi son mari, ayant reçu par malechance une balle qui ne lui était pas destinée.

L' « Indien » et la dame à la jambe de bois vendaient donc de l'épicerie aux pauvres gens; et ils avaient quelque peine à joindre les deux bouts. Nécessité l'ingénieuse leur suggéra l'idée d'ajouter à leur commerce principal le commerce accessoire des journaux à un demi-penny (2).

L'idée de vendre des journaux à un demi-penny avait pris naissance dans la cervelle de la dame à la jambe de bois, et ce fut une idée féconde en résultats. D'abord, le commerce accessoire combla, pécuniairement parlant, les lacunes du commerce principal, et puis, de la première idée, il en naquit tout naturellement une seconde qui eut pour effet de lancer John Penniless *junior* dans la voie au bout de laquelle il trouva.... Mais n'anticipons pas.

II

John Penniless n'était donc pas né millionnaire, mais il avait toutes les chances possibles de le devenir, puisqu'il ne l'était pas. S'il l'eût été, en effet, comment aurait-il pu le devenir?

C'est le raisonnement que faisait l'Indien, en fumant sa pipe dans l'arrière-boutique.

La dame à la jambe de bois, qui était une bonne créature, ne demandait pas mieux que de voir son fils devenir millionnaire; et, comme il n'est guère possible à un homme d'amasser des millions sans savoir lire, écrire et compter, elle obtint de son mari l'autorisation d'envoyer Johnny à l'école.

Penniless *senior* fit bien quelques objections : pourquoi, par exemple, éloigner Johnny de la maison une partie de la journée, juste à l'âge où il pouvait déjà rendre beaucoup de petits services?

Mais la dame à la jambe de bois avait sa réponse toute prête. Quand Johnny saurait lire, écrire et compter, il aurait atteint ses neuf ans. On pourrait, sans grands frais, l'établir marchand de journaux ambulant. Il était grand pour son âge, robuste, intelligent, avec de petites manières câlines qui séduiraient les acheteurs. Il mettrait vite de côté d'abord des pence, des shillings, puis des livres sterling. Un grand fabricant de papiers peints, récemment anobli par Sa Majesté la reine, avait précisément commencé par vendre des journaux dans les rues. Il y a un mois encore, il s'appelait M. Sinopus, et voilà qu'il avait présentement le droit de signer sir Sinopus! Pourquoi Johnny ne signerait-il pas un jour sir Penniless?

— Oui, pourquoi? dit l'Indien en secouant les cendres de sa pipe.

— Et puis, reprit la dame à la jambe de bois, pourquoi, en attendant, Johnny ne joindrait-il pas au commerce des journaux la vente des romances populaires, et des complaintes que l'on s'arrache dans les rues, quand il y a eu une exécution à Newgate?

— Oui, pourquoi pas? répéta l'Indien en soufflant dans le tuyau de sa pipe.

III

— Et puis, reprit la dame à la jambe de bois, pourquoi, vers les vingt ans, avec ses économies, Johnny n'ouvrirait-t-il pas une boutique de papeterie?

— Le fait est qu'une fois lancé, je ne vois pas... répondit l'Indien, qui compléta sa phrase inachevée par une série de hochements de tête et de froncements de sourcils.

— Johnny ira donc à l'école pour commencer, dit, en manière de conclusion, la dame à la jambe de bois.

— Il faut absolument qu'il y aille, on n'a pas le droit de l'en empêcher, répondit gravement Penniless *senior*.

En conséquence, Johnny alla à l'école. A force d'aller à l'école, il apprit à lire, à écrire et à compter, et le maître d'école fit une grande découverte, c'est que si Johnny n'était pas né millionnaire, il était né poète.

Mais, à quoi reconnut-il cela, le maître d'école? Je m'en vais vous le dire.

Parmi les jeunes prolétaires à tête dure qui fréquentaient l'école de M. Mac Specimen, Johnny était le seul qui eût l'air de comprendre quelque chose aux petites pièces de poésie que contenait le livre de lecture courante; c'était du moins le seul qui sût déclamer et faire ronfler le vers. Et d'un.

Johnny, pour le jour anniversaire de M. Mac Specimen, avait composé, sur l'air de *Rule Britannia,* quelque chose qui ressemblait à une pièce de vers. La pensée, il est vrai, laissait quelque peu à désirer pour la clarté, et le vers était quelquefois trop long et quelquefois trop court, mais qu'importe? l'enfant avait du souffle; et même, sans connaître de nom cette figure de rhétorique que l'on appelle *hyperbole,* il avait le don de l'hyperbole! Et de deux!

(1) Sans le sou.
(2) Cinq centimes.

IV

Un samedi, jour de demi-congé, M. Mac Specimen chargea son disciple de prévenir ses parents qu'il irait leur rendre visite à l'heure du thé.

Comme cette communication n'était accompagnée d'aucun commentaire, l'Indien et la dame à la jambe de bois regardèrent Johnny d'un air sévère, après quoi ils s'entre-regardèrent d'un air embarrassé.

— N'importe! dit la dame à la jambe de bois, il s'agit de montrer au maître que nous ne sommes pas les premiers venus. Vous atteindrez la théière de métal et vous la fourbirez comme vous savez fourbir; et puis vous sortirez le service de porcelaine.

— Il ne reste plus que trois tasses, objecta l'Indien.

— C'est juste ce qu'il faut, pour le maître, pour vous et pour moi. Johnny prendra son thé en haut dans une vieille tasse. Si le maître vient nous dire du mal de lui, ce sera censé une punition; si c'est du bien qu'il a à dire, il vaut mieux que Johnny ne soit pas là : on ne doit jamais louer les enfants en leur présence.

L'Indien regarda Mrs Penniless avec admiration. Ce n'est pas lui qui aurait imaginé un moyen aussi ingénieux de dissimuler l'absence d'une quatrième tasse. Et puis, quelles idées profondes elle avait, cette femme si remarquable, sur l'éducation des enfants!

Quand le maître arriva, par la porte de l'allée, et que la petite servante l'introduisit dans l'arrière-boutique, qui tenait lieu de parloir, la table était mise pour trois personnes, et l'Indien regardait sa pipe d'un air perplexe. Elle était toute bourrée, mais il n'osait pas l'allumer, ne sachant pas si un gentleman comme M. Mac Specimen tolérait la fumée du tabac à bon marché.

La dame à la jambe de bois, par un fâcheux hasard, était occupée pour le moment dans la boutique à ouvrir une boîte de sardines pour servir une dame du voisinage.

V

L'Indien se tira d'affaire comme il put, et pria en bredouillant M. Mac Specimen de vouloir bien prendre la peine de s'asseoir.

M. Mac Specimen prit volontiers la peine de s'asseoir : il prit aussi la peine d'entamer la conversation, car l'Indien était devenu subitement aussi muet qu'un poisson.

— Monsieur Penniless, dit M. Mac Specimen en s'inclinant avec un sourire, vous ignorez peut-être que votre fils est né poète.

— Qu'entendez-vous par là, monsieur Mac Specimen? demanda Penniless *senior* d'un air défiant et réservé.

— J'entends, monsieur Penniless, qu'il a le don naturel de la poésie, qu'il s'exprime en vers, et sait déjà manier l'hyperbole.

— Est-ce un reproche, Monsieur? demanda le père de Johnny, en regardant d'un air de détresse du côté de la porte vitrée. Cette pratique ne s'en irait donc pas, pour que la dame à la jambe de bois pût venir à la rescousse?

— Un reproche! monsieur Penniless. Oh! non, ce n'est pas un reproche. Cet enfant a le feu sacré!

M. Penniless, profondément mystifié, crut cependant devoir prendre un air satisfait et reconnaissant. Mais ce feu sacré! que diable cela pouvait-il bien être?

VI

Enfin Mrs Penniless parut. Après la présentation en règle, Penniless *senior* dit à sa femme : — Ma chère, c'est pour dire du bien de notre Johnny que M. Mac Specimen est venu.

— Alors, dit Mrs Penniless en invitant M. Mac Specimen à s'approcher de la table, nous prendrons le thé entre nous; il n'est pas bon que les enfants entendent leur éloge, ils sont déjà bien assez portés à s'en faire accroire!

M. Mac Specimen approuva d'un signe de tête, en retirant ses gants de castor.

En dégustant le breuvage favori de tout Anglais qui se respecte, avec accompagnement de substances très solides et très réconfortantes, M. Mac Specimen essaya de faire comprendre à ses hôtes ce que c'est que la poésie.

Il eut beaucoup de peine, ayant affaire à des esprits très peu cultivés. Et même tout ce qu'ils retirèrent de son docte entretien, c'est que les vers sont des lignes plus courtes que les autres, qu'on y parle une langue à part, qu'on y appelle un cheval un *coursier*, un soldat un *guerrier*; qu'on y exagère tout, sentiments, images, expressions, ce qui s'appelle faire des hyperboles.

— Et Johnny comprend tout cela? demanda M. Penniless avec une admiration stupide.

— Oui, monsieur Penniless, répondit M. Mac Specimen; il comprend cette langue-là, et même il la parle.

— Prodigieux! s'écria M. Penniless. Dans tous les cas, ce n'est pas de moi qu'il tient cela.

— Mais, demanda prudemment la dame à la jambe de bois, à quoi cela peut-il le mener?

— Ah! fit avec emphase, M. Mac Specimen, qui était lui même un poète, un poète inconnu et parfaitement digne de l'être, Dieu seul le sait; cela a conduit M. Tennyson à être poète lauréat et à toucher une belle pension du gouvernement de la reine!

VII

M. Penniless jeta à mistress Penniless un regard significatif. Mais la dame à la jambe de bois n'était pas complètement édifiée sur l'utilité pratique de la poésie.

— Croyez-vous, dit-elle à M. Mac Specimen, que, plus tard, Johnny serait capable de faire des

complaintes, comme celles que l'on vend dans les rues?

M. Mac Specimen qui avait remis ses gants de castor et se disposait à prendre congé, leva vers le plafond ses deux mains, armées l'une de sa canne et l'autre de son chapeau.

— Capable de faire des complaintes! s'écria-t-il; il est capable de faire mieux que cela, croyez-moi!

La figure de Mrs Penniless s'épanouit, et par contre-coup celle de M. Penniless s'épanouit aussi.

— Il m'avait fait peur avec ses grands mots, dit la dame à la jambe de bois quand la porte se fut refermée sur M. Mac Specimen.

— A moi aussi, répliqua M. Penniless, et même, femme, je ne serais pas fâché de savoir ce qui vous a rassurée, pour que je me rassure aussi.

— Si notre Johnny, s'écria Mrs Penniless, est capable de faire des complaintes, il les vendra avec ses journaux, au lieu de vendre celles des autres, et ce sera double bénéfice.

— Je n'avais pas songé à cela, dit M. Penniless en allumant sa pipe.

Ainsi, par la faute d'un sot (car le brave M. Mac Specimen était un sot), se trouva scellé le destin de Johnny. Tous ceux qui avaient autorité pour le détourner du triste métier de versificateur sans génie, semblèrent s'être concertés pour le pousser dans la mauvaise voie : M. Mac Specimen, ses parents, les amis de ses parents, et les amis des amis de ses parents. Il eut bien vite la notoriété du petit canard couvé dans le clan des poules. On lui demandait de tous les côtés des couplets pour les naissances, pour les mariages, pour les anniversaires, des lettres en vers pour le jour de la saint Valentin; et lui, avec la déplorable facilité des esprits médiocres, il versifiait des chefs-d'œuvre dignes d'être enroulés autour des mirlitons de la foire, ou d'envelopper les bonbons des confiseurs.

A suivre. J. GIRARDIN.

LES CRIEURS DES MORTS.

Voici, d'après un tableau du dix-septième siècle, l'image fidèle d'un crieur des morts. Tout vêtu de noir et d'une dalmatique blanche où étaient brodés des crânes, des os, des larmes; coiffé d'un large chapeau, les cheveux longs et pendants, le crieur s'en allait par les rues, par les carrefours, annoncer au son d'une clochette, la nuit autant que le jour, les décès et les heures d'enterrement. Ces annonces étaient prononcées d'un ton sinistre et semblaient commander plutôt que demander des prières pour les défunts. C'était, dit Jean Nicot dans le *Trésor de la langue françoise,* presque une publique semonce; un poète, Jean Claveret, dit :

..... Le clocheteur m'éveille,
Et d'un lugubre son recommande à prier
Pour l'âme de Paul Tron, lui vivant écuyer.

Le poète Saint-Amant, trop ridiculisé peut-être par Boileau, fait la satire des crieurs des morts et prend parti pour les bourgeois qui en sont importunés :

Le clocheteur des trespassez,
Sonnant de rue en rue,
De frayeur rend leurs cœurs glacez
Bien que leur corps en sue.
Et mille chiens, oyans sa triste vois,
Luy répondent à longs abois.

Lors de l'enterrement, le crieur marchait derrière les cercueils en agitant sa sonnette; il portait sur sa dalmatique, devant et derrière, si le défunt était noble, un carton où étaient peintes ses armoiries.

Cet usage n'avait pas encore cessé en 1690, et Langlois, l'auteur de l'essai sur « les Danses des morts » dit que, même en 1850, il existait des crieurs des trépassés dans quelques-unes de nos provinces.

Un Crieur des morts. — D'après une ancienne estampe

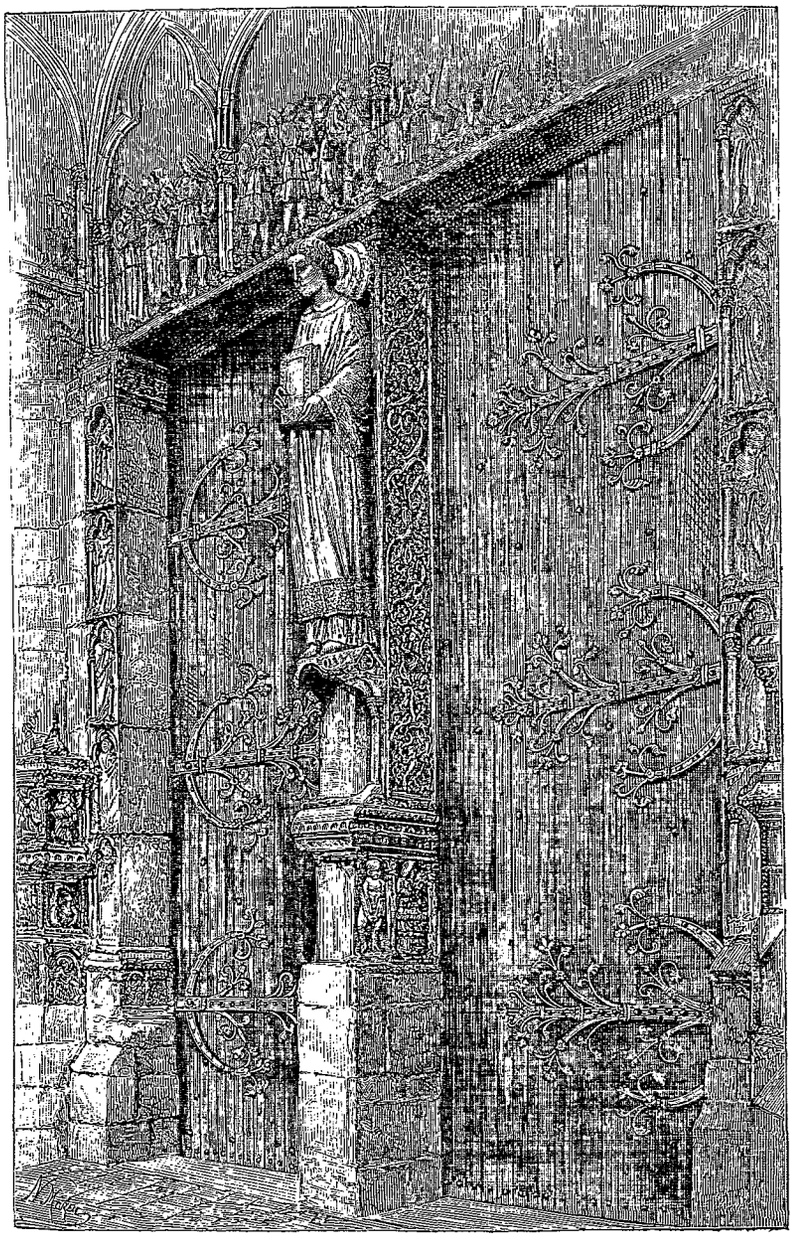
LA PORTE CENTRALE

DE LA CATHÉDRALE DE SENS.

La cathédrale de Sens a été plus d'une fois déjà l'objet d'études dans ce recueil; plus d'une fois la gravure a reproduit quelqu'une de ses parties les plus remarquables. Nous voudrions aujourd'hui attirer l'attention sur la porte centrale de la façade. Sans entrer dans une nouvelle description d'ensemble, ni une appréciation complète de ce monument, à la fois si original dans le détail de sa construction et si grandiose dans l'ampleur de ses proportions, il nous suffira de rappeler que le caractère particulier de son style, à l'époque où il fut élevé, en fait vraiment un édifice à part, dont l'examen attentif ne saurait être trop recommandé.

Ainsi, on sait que la disposition spéciale de son plan, au transept et au chœur notamment, la largeur de ses nefs, le dessin de ses grandes lignes,

semblent le rattacher encore à la période *romane,* et rappellent évidemment dans une certaine proportion le style de l'école bourguignonne : aussi quelques érudits ont-ils reculé à tort la date des premiers travaux jusqu'au commencement du douzième siècle. Mais les détails de l'architecture, le travail des moulures et de l'ornementation, accusent franchement la nouvelle et magni-



Porte centrale de la cathédrale de Sens.

fique école *gothique,* ou mieux *française,* à qui nous devons la plupart de nos grandes cathédrales. Celle de Sens appartient, en effet, à la seconde moitié seulement du douzième siècle : elle doit être considérée comme l'intermédiaire entre l'abbaye de Saint-Denis et Notre-Dame de Paris.

C'est à cette époque primitive qu'appartient, en majeure partie du moins, la porte dont nous allons parler. Le reste de la façade, il est facile de s'en apercevoir au premier coup d'œil, a subi sous le règne de Philippe le Bel, dans les dernières années du treizième siècle ou les premières du quatorzième, une reconstruction complète, à laquelle n'a échappé que la tour de gauche. Seulement, comme il arrivait souvent dans les cas (moins rares qu'on ne pourrait croire) de démolition d'un édifice trop faible ou ruiné par l'incendie, on a conservé ce qu'on a pu de la décoration primitive. Ainsi, à Paris, on peut voir, encastrée à droite de la façade Notre-Dame, une porte bien connue (aujourd'hui dite de Sainte-Anne), qui est le seul reste de la façade du douzième siècle, et qui a paru trop remarquable pour n'être pas sauvée, malgré le contraste frappant, comme forme et comme décoration, qu'elle présente avec tout ce qui l'entoure. A Sens, les sculptures dont nous

allons parler ne dépassent probablement pas l'année 1170.

Bien que les ressauts nombreux, qui font de cette porte un véritable porche ouvert, ne soient pas indiqués sur la gravure, faute de reculée suffisante, on peut se rendre assez bien compte que la décoration sculpturale de ce portail a été malheureusement complètement mutilée à la fin du dix-huitième siècle. Ce qui en reste nous donne-t-il du moins l'aspect exact du portail central de la façade du douzième siècle? Non, car la statue du trumeau, qui représente le patron de l'église, saint Étienne, devait être évidemment placée, à cette époque, à la porte de droite, et, seule sauvée de la ruine, elle aura été transportée, au quatorzième siècle, à la place qu'occupait au centre, comme d'habitude, l'image du Christ. — Viollet-le-Duc dans son Dictionnaire raisonné de l'architecture française, fait remarquer avec raison que les bas-reliefs anciens qui entourent actuellement cette statue correspondent à la décoration ordinaire des portes centrales du Christ, telles qu'on les voit encore aujourd'hui partout, à Paris, par exemple. Nous verrons aussi plus loin que le tympan actuel a été refait au quatorzième siècle pour concorder avec ce nouveau trumeau.

Examinons maintenant l'état actuel de cette porte si peu homogène. Des grandes statues qui décoraient les ébrasements, il ne reste plus une seule aujourd'hui. Il y en avait six de chaque côté; elles ont toutes disparu, avec les colonnettes contre lesquelles elles étaient appuyées et dont il ne reste aujourd'hui que les chapiteaux et les bases. Mais la statue centrale a été complètement épargnée; elle a même, chose très rare, conservé sa tête. Voici la raison qu'on en donne : c'est que le livre des Évangiles, que le saint tient fermé devant sa poitrine, avait reçu cette inscription peinte : *Le Livre de la Loi.* Le personnage lui-même est un peu raide et un peu plat, mais il a néanmoins plus de grandeur et un caractère plus libre et plus individuel que n'en montrent la plupart des statues du même temps. Il est revêtu d'une aube richement brodée dans le bas. Quant au livre, auquel il doit sa préservation, sa couverture est ornée d'un bel encadrement de cabochons losangés alternés avec des rosaces à quatre feuilles. Au-dessous, il y avait deux petits bas-reliefs, dont les niches seules subsistent encore. Mais cette pile de 6m.15 de haut a reçu sur les flancs, à partir du pied de la statue, une des plus remarquables décorations de l'époque, et qui est parfaitement conservée. C'est une série de rinceaux de feuillages superposés et se déroulant régulièrement en hauteur; ils sont traités avec une finesse et une élégance qui dénotent un talent vraiment supérieur. Viollet-le-Duc les compare heureusement avec ceux d'une porte de l'abbaye de Saint-Denis, de la construction primitive (flanc nord). Ils sont moins romans et moins conventionnels à Sens, et témoignent d'une observation plus rigoureuse de la nature, notamment dans la disposition et le rendu des nervures, des côtes, des tiges de feuillages. Le sculpteur a cherché à imiter d'un côté la feuille d'ancolie, de l'autre la fougère, à laquelle il a mêlé en outre des animaux, des fruits et quelques figurines. — N'oublions pas d'ajouter que ce trumeau a été entièrement moulé, et qu'on peut le voir commodément exposé dans l'intéressant Musée de plâtres du Trocadéro.

Nous serons plus bref sur les autres décorations du portail, d'autant que les mutilations déplorables qu'il a subies rendent les observations assez difficiles.

Prenons d'abord les soubassements. Ils sont ornés de trois rangs de médaillons carrés remplis de bas-reliefs. A gauche, d'abord, sont représentés douze *arts libéraux*. Leur nombre est ici plus considérable qu'on ne le trouve généralement, le chiffre de sept étant plus habituel. C'est ainsi que la Grammaire, la Rhétorique, la Dialectique, la Musique, l'Arithmétique, la Géométrie, l'Astronomie, étaient seules figurées dans la célèbre Encyclopédie de l'abbesse Herrade de Landsberg, l'*Hortus deliciarum*, manuscrit bien connu, rempli de miniatures des plus précieuses, qui a été détruit, avec la Bibliothèque de Strasbourg, par les obus prussiens. A Chartres (porche nord), il y a de même sept arts libéraux, représentés comme toujours sous la figure de femmes assises, tenant un attribut distinctif. A Sens il y en a donc cinq de plus, mais qu'il est à peu près impossible de déterminer à coup sûr, à cause de leur état misérable de conservation. On croit cependant pouvoir distinguer la Médecine, la Philosophie ou la Théologie, et la Peinture. Au-dessous de chaque statuette, on a figuré un animal réel ou fabuleux : ainsi, une autruche, un coq, un ours luttant avec un homme, un chameau, un griffon; et aussi l'*homme au grand pied*, qu'on aperçoit sur la gravure, personnification assez usitée au moyen âge de la race des *Sciapodes*, petits êtres que la légende représente comme ayant une vélocité incroyable malgré leur jambe unique, et comme aimant à se mettre à l'*ombre* de leur immense *pied* : c'est dans cette dernière position qu'on les figure toujours [1]. Au-dessous de cette seconde rangée de médaillons, mieux conservés, mais d'une sculpture plus grossière que les premiers, il y a encore une série d'ornements géométriques heureusement composés.

En face, le soubassement de droite présente une série analogue de médaillons, mais où sont figurés les travaux des mois et les signes du zodiaque. Ceci est encore un des motifs de bas-reliefs le plus fréquents dans nos cathédrales. On en voit partout, à Chartres, à Paris, à Amiens. Ceux de cette dernière cathédrale sont particulièrement connus et bien intéressants. On peut les voir au Musée du Trocadéro, si l'on veut se faire une idée du genre.

[1] Voyez une représentation gravée de ces figures dans notre tome XLVIII, 1880, p. 45.

Les scènes sont empruntées aux travaux des champs ou aux occupations de la maison.

Les montants de la porte sont couverts, comme on peut le voir ici, de petites niches peu saillantes, superposées, renfermant chacune une figurine en bas-relief : ce sont les Vierges sages et les Vierges folles de l'Écriture, représentation également très fréquente au moyen âge, et dont on trouve des spécimens dans la plupart de nos cathédrales, même en grandeur naturelle, comme à Strasbourg. Les Vierges sages tiennent leur coupe relevée et portent la tête haute; les Vierges folles tiennent leur coupe renversée. Ces statuettes ont perdu leurs têtes, mais les vêtements sont assez bien conservés et ne manquent pas de grâce.

Enfin les voussures de la porte sont encore de l'époque ancienne. Il y a cinq rangs, dont le premier est couvert d'une série de douze figurines, le deuxième, le troisième et le quatrième de quatorze, et le cinquième de seize. Le tympan date, comme nous l'avons dit, de la reconstruction de la façade, ainsi que l'archivolte qui enveloppe toutes les voussures. Les scènes figurées sont relatives à l'histoire de saint Étienne. Nous savons qu'elles ont remplacé le Jugement dernier, habituellement représenté sur les portes centrales, afin de concorder tant bien que mal avec la statue du trumeau. Une première rangée de quatre médaillons carrés (1), appliquée sur le linteau, nous montre saint Étienne discutant d'abord avec les Juifs, puis entraîné par le peuple soulevé, enfin lapidé. Saul, gardant les vêtements, est figuré à part, dans l'angle. Au-dessus, deux médaillons circulaires présentent : à gauche, saint Étienne étendu sur un lit; à droite, son âme portée au ciel par des anges. On peut comparer ces scènes avec celles du portail du transept sud de Notre-Dame, dont la disposition est analogue, mais l'exécution infiniment supérieure et particulièrement bien conservée.

Nous ne dirons rien des magnifiques *pentures* des vantaux : la gravure en donne mieux l'idée que toute description. Mais nous ne voulons pas terminer sans signaler encore des sculptures intéressantes qui doivent se rattacher au portail quoique n'en faisant pas absolument partie. Ce sont deux très grands médaillons appliqués au plein de la muraille, au-dessus des voussures, des deux côtés du tympan. On aperçoit des châteaux forts, sculptés en haut relief, afin d'être bien distingués d'en bas : c'est la Jérusalem céleste, dont la porte est ouverte à gauche, et fermée à droite. L'une correspond au montant où sont figurées les Vierges sages, l'autre à celui des Vierges folles.

HENRI DE CURZON.

(1) Le graveur a figuré par erreur des arcatures et négligé d'indiquer le linteau. Les sculptures sont aussi moins dégradées qu'il ne les a indiquées.

AUTOBIOGRAPHIE D'UN LABOUREUR TUNISIEN
(Époque romaine).

En Tunisie, à Macteur, au milieu de la nécropole située en avant de Bab-el-Oued, à droite et à gauche de la voie antique qui y aboutissait, on voit toute une série de tombes qui gisent à terre, à face en dehors, ou tournées contre terre, renversées qu'elles ont été par la rage des hommes; quelques-unes sont écrites en caractères libyques, le plus grand nombre en latin.

L'une de ces dernières, rédigée en vers, écrite en caractères cursifs, est exposée au Musée du Louvre. Le défunt y raconte son existence :

« Je suis né, dit-il, d'un père de condition modeste, et depuis ma naissance j'ai toujours cultivé la terre; dès que la saison avait fait mûrir les blés, j'étais le premier à en moissonner les épis, alors que la foule des travailleurs, armés de la faucille, se répandait dans la campagne, gagnant les plaines de Cirta ou les champs de Jupiter; le premier à la tâche, je les devançais tous, et laissais derrière moi de nombreuses bottes gerbées. J'ai ainsi coupé sous un soleil de feu deux fois six moissons jusqu'au jour où je devins moi-même chef de troupe. Pendant onze ans ensuite je dirigeai mes hommes, et notre main abattit les moissons dans les campagnes numides. Ce travail et la sobriété de ma vie m'ont donné la santé, et m'ont rendu possesseur d'une maison et d'une ferme; et ma maison ne manquait de rien. Bientôt vinrent les honneurs : je fus sénateur, je pris part aux séances du conseil, et de petit villageois je devins censeur. Puis j'eus des enfants : je vis croître mes petits-fils. Ma vie laborieuse m'a donc valu des années de bonheur et de tranquillité, que jamais la calomnie ne vint troubler. Que mon exemple vous serve de leçon, ô mortels ! Celui qui mène une vie honnête mérite, comme moi, une douce mort. » (1)

LA HARPE IRLANDAISE.

Les joueurs de harpe étaient honorés chez les peuples de race celtique. Leur instrument l'est encore en Irlande, « pays de bardes, dit M. H. Saint-Thomas, bien avant que les autres nations songeassent aux bardes. »

A l'ancienne église d'Ullard, près de Kilkenny, on voit une harpe qui date au moins du commencement du neuvième siècle : la sculpture en est grossière, mais l'instrument, très reconnaissable, ressemble aux harpes de l'antique Égypte et de l'Assyrie. Quant aux harpes proprement irlandaises, celles qui figurent dans les armes de l'île, on en trouve le plus ancien spécimen au célèbre collège de la Trinité, à Dublin. La tradition veut qu'elle ait appartenu au roi Brian Boiroinhe, dont

(1) Citée par MM. Cagnat et Saladin.

le fils Donagh en aurait fait don au pape en l'an de grâce 1023, mais l'examen de son ornementation semble démentir la légende, et fixer la date de fabrication de l'instrument au quatorzième siècle, peut-être même un peu plus tard. Une autre harpe curieuse, celle dite *the Dalway Harp,* porte cette devise : « Ego sum regina Cithararum » (Je suis la reine des Cithares). Elle date de 1621.

Monnaie irlandaise à la harpe.

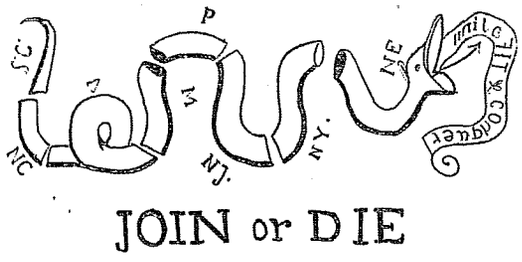
C'est sous Henri VIII que la harpe apparaît pour la première fois dans les armes de l'Irlande. On la rencontre ensuite dans une carte géographique de 1567 conservée dans un recueil de papiers d'État.

M. P.

LES TRONÇONS DU SERPENT.

Gravure allégorique.

On attribue à Franklin l'idée de cette allégorie qui, gravée en grande dimension, fut répandue avec profusion dans les colonies anglaises d'Amérique au commencement de leur lutte avec la métropole. Chaque tronçon est supposé figurer une des colonies indiquée par son initiale : New-York, New-Jersey, Massachusets, Pensylvanie, Virginie, Caroline du Sud, Caroline du Nord. De la tête du serpent sortent ces mots incorrectement gravés : « Unissez-vous et vous vaincrez » ; au bas, en grands caractères : « Unissez-vous ou vous mourrez. » Il y avait alors treize colonies : la république actuelle se compose de trente-six états.



Écrivain, moraliste, diplomate, électricien, etc., Franklin s'intéressait en même temps aux arts. En Angleterre, il s'était mis en relation avec Hogarth, et une lettre de lui arriva au célèbre satiriste peu d'instants avant sa mort.

Il était persuadé que les gravures, ce que nous appelons aujourd'hui les « illustrations », pouvaient contribuer beaucoup à l'enseignement populaire. Un des amis de ma famille, M. Billaud, qui l'avait connu à Paris, m'a raconté qu'avant son départ pour l'Amérique Franklin avait acheté un nombre très considérable de gravures de toutes sortes, à bas prix quoique non sans quelque mérite, chez les marchands d'estampes, et en avait fait remplir beaucoup de boîtes à l'adresse des États-Unis. C'était un premier essai pour faire naître le goût des arts chez un peuple où il a été très lent à s'éveiller : on fut longtemps sans suivre son exemple. Aujourd'hui les Américains des États-Unis n'en sont plus aux petites gravures de nos quais : ils achètent les meilleures de nos peintures à des prix fabuleux; ils ont fait la fortune de plusieurs de nos peintres. Ils fondent des musées en même temps que des écoles et de somptueuses bibliothèques; ils encouragent la fondation d'écoles de dessin. L'élan est donné. Tout en continuant à se proposer, paraît-il, comme premier mobile de leur activité la lutte pour la richesse, on sent qu'ils veulent s'initier à ce qui est, pour ne rien dire de plus, la plus noble parure de la fortune, l'art; ils ont des poètes comme Longfellow et Briant, des historiens comme Prescott et Bancroft, des philosophes comme Emerson, des moralistes comme Channing, mais on ne signale pas encore, parmi leurs sculpteurs et leurs peintres, des artistes dont les œuvres puissent rivaliser avec ceux de l'Europe [1]. Ce retard ne les décourage pas, et on doit souhaiter le succès à leurs efforts : les progrès d'un peuple profitent au monde entier.

ÉD. CH.

Vertu.

Le mot de vertu, comme la plupart des mots de toutes les langues, est pris dans diverses acceptions : tantôt il signifie les vertus chrétiennes, tantôt les vertus païennes; souvent une certaine vertu chrétienne, ou bien une certaine vertu païenne; quelquefois, dans quelques langues, une certaine capacité pour un art ou de certains arts. C'est ce qui précède ou ce qui suit ce mot qui en fixe la signification.

MONTESQUIEU.

[1] Il faut excepter plusieurs artistes qui dessinent pour les recueils illustrés, par exemple E.-A. Abbey, à n'en citer qu'un. Ses vignettes du *Harper's Magazine* sont de premier mérite.

ERRATA.

1885

Page 380, colonne 1, ligne 20 en remontant. — *Au lieu de* dix-neuvième siècle, *lisez* quatorzième siècle.

1887

Page 22, colonne 1, lignes 18 et suiv. — *Effacez* dit M. Amari *et les guillemets.*

Paris. — Typographie du MAGASIN PITTORESQUE, rue de l'Abbé-Grégoire, 15.
JULES CHARTON, Administrateur délégué et GÉRANT.

LE MUSÉE RATH.

LIOTARD.

Musée Rath. — Liotard, d'après son portrait au pastel peint par lui-même.

Valery, traversant Genève vers 1827, écrivit cette note (1) :

« Le patriotisme des Genévois vient de créer un musée dans leur ville : les murs même de l'édifice sont un présent, car il a été bâti avec l'argent légué par les demoiselles Rath, filles du général de ce nom, mort au service de Russie. Ce Musée d'une année a déjà quelque éclat, et l'on voit d'un même côté les tableaux de « l'école genévoise. » Le portrait de Mme d'Épinay, peint par Liotard, Genévois, en 1758, lorsque, malade, elle vint à Genève, est plein d'expression. »

Il convient de faire remarquer une inexactitude dans ces lignes. Le lieutenant général Simon Rath était non le père, mais le frère des demoiselles Rath ; il mourut le 11 décembre 1819, en Suisse, au domaine de Saint-Loup (au-dessus de Versoix), qu'il avait acheté à son retour de Russie et où vécurent près de lui pendant plusieurs années sa mère et ses deux sœurs. Avant sa fin, il avait dit à

(1) *Voyages historiques et littéraires en Italie, pendant les années 1826, 1827 et 1828*, ou *l'Indicateur italien*, par M. Valery, conservateur-administrateur des bibliothèques de la couronne. Paris, 1831.

ses sœurs : « Je vous laisse ma fortune ; jouissez-en » comme cela vous conviendra ; mais je voudrais » qu'après vous il fût fait quelque chose d'utile à » mon pays, d'honorable à ma mémoire, et qui » portât mon nom. Je vous laisse d'ailleurs une » entière liberté. Vous avez le temps d'y penser. »

Il ne fallut pas beaucoup de temps aux demoiselles Rath pour décider de quelle manière elles satisferaient au désir de leur frère. L'une d'elles, Mlle Henriette Rath, qui, lorsque son père, horloger, avait été ruiné par des faillites, s'était donnée avec succès à la peinture de portraits, adopta l'idée de la formation d'un musée qu'avait déjà exprimée sa sœur aînée. Le 30 janvier 1824, les deux sœurs offrirent au gouvernement une somme de 182000 florins (84000 francs) à ces conditions principales suivantes : 1° que le Musée serait construit sur la place Neuve, en face de la salle de spectacle (1) ; 2° qu'il porterait le nom de leur frère, le lieutenant général Rath.

Ce don accepté, les projets de construction furent sanctionnés par une loi rendue le 2 juin 1824 ; moins de deux ans après, les travaux étaient terminés, et le Musée fut inauguré le 31 juillet 1826. Les dons, les acquisitions d'œuvres d'art se succédèrent rapidement ; aujourd'hui le Musée de Rath est assez riche pour que le voyageur, si impatient qu'il soit de jouir des grands spectacles de la nature, ne puisse guère passer à Genève, ne fût-ce qu'un jour, sans consacrer au moins une heure à le visiter. On peut s'y arrêter devant les œuvres de grands maîtres anciens de diverses écoles, entre autres Allori, fra Bartolomeo, Bordone, Caravage, Rubens, etc. ; mais on est surtout attiré par les peintures des artistes suisses qu'on ne peut voir nulle part ailleurs aussi bien représentés, Agasse, Calame, Saint-Ours, Vaucher, Diday, Lugardon, Anker, Hornung, Liotard, Huber, de la Rive, Muyden, Léopold Robert, Topffer, etc. La curiosité se porte ensuite naturellement vers les portraits, sculptés ou peints, de personnages dont les noms reviennent souvent dans l'histoire scientifique ou littéraire du dix-huitième siècle, et qui ont habité Genève, Lausanne, ou visité Ferney : par exemple, J.-J. Rousseau, Lavater, Charles Bonnet, Necker, Mme de Staël, Jérémie Bentham, de Sismondi, de Saussure, de Candolle, Benjamin Constant, Mme de Tardieu d'Esclavelles, dame d'Épinay, Étienne Dumont, Bonstetten, etc. Le portrait de Mme d'Épinay, peint à Genève par Liotard pour le docteur Tronchin, est un de ceux qui peut-être saisissent le plus vivement l'attention, ainsi que celui de Liotard lui-même, dont notre gravure reproduit la figure originale.

On sait généralement peu de chose sur Liotard. Lorsqu'en passant on le cite, on se borne le plus souvent à ces seuls mots : « Liotard, le peintre turc, auteur de la Belle Chocolatière (2). » Cependant cet artiste d'un talent agréable, fin, sincère, est digne de beaucoup plus qu'une si courte mention.

En 1886, la Société des arts, à Genève, a fait dans la salle de l'Institut une exposition de ses pastels, dessins et émaux, qui a certainement dû contribuer à accroître sa réputation (1). Si nous sommes bien informé, on prépare en ce moment une biographie complète de ce peintre et on espère être en mesure de la publier l'an prochain. En attendant, nous résumerons ce que M. J.-J. Rigaud, président de la classe des beaux-arts, a donné de renseignements dans une belle étude qui ne date que d'un petit nombre d'années (2).

Jean-Étienne Liotard est né à Genève le 22 décembre 1702. Son père le destinait au commerce, mais, voyant son goût pour le dessin se manifester avec une rare vivacité, il le laissa libre de suivre sa vocation : le jeune artiste s'exerça d'abord dans la miniature et la peinture sur émaux. Enhardi par ses premiers succès, il vint à Paris en 1725 et y travailla pendant trois années dans l'atelier de M. Massé, habile miniaturiste ; il mit aussi à profit les leçons que lui donna le peintre Lemoine. Dès ce temps ses portraits attirèrent sur lui l'attention. Un noble amateur, M. le marquis de Puysieux, ambassadeur de France auprès de la cour de Naples, l'emmena en Italie où il réussit de même.

A Rome on lui commanda un assez grand nombre de portraits, entre autres ceux du pape et de plusieurs cardinaux.

Comment il arriva ensuite que des Anglais qui se rendaient en Turquie le déterminèrent à les suivre, c'est ce que sans doute M. Rigaud nous apprendra.

A suivre. C.

Entre Parents et Amis. — Cautions.

Donnez autant que possible ; *prêtez* aussi rarement que possible, créances et dettes sont des élé-

(1) Le théâtre était à cette époque d'un aspect médiocre ; c'est depuis peu d'années un beau monument.

(2) La jeune fille surnommée la *Chocolatière de Vienne* se nommait Baldauf : elle devint la femme du comte Dietrichstein. Son portrait fut acheté à Liotard, le 3 février 1745, par Algarotti, au prix de 120 sequins (2640 livres vénitiennes).

Le cadre de ce pastel, en style rococo, comme la plupart de ceux de la galerie de Dresde, est une œuvre remarquable du sculpteur Joseph Deibel, né à Gorau en Styrie en 1716, mort à Dresde le 18 mai 1792.

Le catalogue de la galerie de Dresde inscrit au nom de Liotard, outre le portrait du maréchal de Saxe, celui de Mlle Lavergne, nièce de l'artiste, connue sous le nom de la *Belle Lyonnaise*. Ce dernier pastel avait été acquis en 1747 par le duc de Richelieu.

(1) Peintures de Liotard au Musée Rath : — son portrait au pastel que nous reproduisons dans le costume qui lui avait fait donner le nom de « peintre turc » ; — autre portrait, de lui également, peint au pastel peu de temps après son mariage ; — portrait au pastel de Mme Liotard ; — portrait au pastel de M. Liotard, de Plainpalais ; — portrait au pastel de Mme d'Épinay (Louise-Florence-Pétronille de Tardieu d'Esclavelles, morte en 1793) ; — portrait au pastel de l'impératrice Marie-Thérèse d'Autriche ; — un essai d'émail pour ce portrait ; — saint Pierre (pastel).

(2) *Renseignements sur les beaux-arts à Genève*, par J.-J. Rigaud, ancien syndic, président de la classe des beaux-arts. — Nouvelle édition, 1876.

ments de refroidissement et de discordes presque toujours inévitables. Donnez!

Ne vous portez pas caution sans posséder réellement la valeur de l'engagement dont l'on vous demande de vous déclarer responsable. Si votre promesse ne repose pas sur une certitude, non seulement elle n'est pas prudente, mais elle n'est pas assez sérieuse et sincère : elle expose à des déceptions d'autres que vous-même. Défendez-vous de toute générosité improbe.

Conseils d'un aïeul.

PRINCIPES D'ORNEMENT.

On est disposé à croire difficile une chose dont on n'a pas l'habitude. Beaucoup de personnes, même parmi celles qui ont une longue pratique du dessin, se trouvent embarrassées lorsqu'elles veulent décorer d'un simple ornement un objet quelconque.

Le premier embarras est causé par la forme de l'objet à décorer, quel qu'il soit; puis ensuite par l'ignorance de l'ornement qu'il convient de choisir. — En effet, combien de matériaux ne possédons-nous pas dans les gravures de toutes espèces! et quelle difficulté de choix devant toutes ces richesses!

La plupart du temps on se contente de feuilleter des recueils parmi lesquels on cherche une adaptation facile; la question de proportion est d'ordinaire celle qui frappe d'abord et à laquelle on obéit. Les autres convenances d'époque, de goût, de style, s'y subordonnent, et on arrive à un à peu près tel quel, qui satisfait d'abord, mais qui, pourtant, à l'examen, offre des incohérences choquantes.

Il vaudrait mieux, sans doute, laisser de côté les recueils d'ornements, et composer par soi-même quelque chose de plus simple; mais ce qui rebute la plupart du temps et qui empêche l'essai dans ce sens est la partie géométrique de l'ornement. C'est un pays qui, de loin, semble à beaucoup de personnes ingrat et fastidieux à parcourir.

Sans nous prononcer sur ce côté de la question, et sans aborder non plus les côtés de style et de goût, qui sont les fruits de l'étude longue et sérieuse, nous voudrions amener nos lecteurs à essayer par eux-mêmes la composition de l'ornement dans ses premiers éléments.

S'il est difficile, en effet, de composer de tous points un ornement bien complet et bien trouvé, on peut, avec moins d'ambition, arriver à un résultat dans des données plus modestes; et il faut ajouter qu'en faisant recherche de composition dans cette voie ornementale, on a quelquefois la surprise de trouvailles inattendues qui vous encouragent en vous paraissant des réussites; réussites relatives, bien entendu.

Nous voulons donner ici l'indication d'un procédé d'une simplicité presque enfantine à l'aide duquel tout le monde (même et surtout les enfants), pourra composer des ornements élémentaires, mais corrects.

Ce procédé n'est pas nouveau; il n'a pas la prétention de donner du goût; mais il peut amener le désir de l'étude et en faciliter les premières étapes. Il n'est rien tel qu'un petit succès couronnant nos premiers efforts pour nous engager à en tenter de nouveaux. De plus, comme ce procédé est en même temps conforme à l'*a b c d* le plus sérieux que l'on puisse faire de l'ornement, ce qu'on acquiert par son usage reste bien acquis et n'a pas besoin d'être oublié ou modifié, si l'on désire pousser plus loin et plus sérieusement ses études. C'est un premier échelon à la portée de tous, dont le principal mérite est la facilité d'emploi.

Énonçons d'abord un principe qui doit nous servir de guide et qu'il faut toujours avoir présent dans les recherches de dessin ornemental :

Tout point de départ d'ornement est centré et symétrique. C'est-à-dire qu'un ornement doit présenter dans son centre un intérêt principal, et que ses membres, symétriquement disposés autour de ce centre, doivent l'accompagner dans une proportion décroissante d'intérêt.

On pourrait dire, pour être plus clair, que tout ornement est comparable à une étoile, qui a un centre plus vif, — avec des rayons en équilibre symétrique et décroissant.

L'expérience va nous rendre sensible et nous confirmer la vérité de cette première loi.

Le moindre élément (par élément nous entendons le tracé dont on veut se servir comme point de départ), le moindre élément, en observant cette loi, est propre à donner un ornement, depuis le plus simple jusqu'au plus compliqué.

On peut employer comme éléments d'origine :

1° Les points;

2° Les lignes droites et courbes;

3° Les imitations d'objets naturels.

On obtient ainsi, dans le premier cas, *l'ornement de nombres,* le plus simple et le plus ancien parmi les hommes.

Dans le second cas, *l'ornement géométrique,* plus complet que le précédent, et qui donne, mélangé avec lui, des résultats intéressants (c'est celui que nous essayerons).

Et enfin *l'ornement imitatif,* qui comprend les deux autres en y ajoutant l'intérêt de l'imitation d'objets naturels (pierres, fruits, fleurs, plantes, animaux, hommes).

Après ce petit préambule, passons à l'indication d'un moyen facile pour le mettre en pratique.

Ce qui embarrasse d'abord, avons-nous dit, est la symétrie parfaite qu'il faut donner à l'ornement. (La règle, l'équerre et le compas peuvent ne pas être familiers à tout le monde.)

Pour y arriver, nous nous contenterons de papier transparent, dit végétal, que nous plierons

en deux ou en quatre, selon le besoin, et dont nous garderons le pli comme *point central* de notre ornement.

Ceci fait, nous allons tracer dans un de nos angles le motif choisi (ou élément), quel qu'il soit, de notre ornement. Et, repliant notre feuille, nous décalquerons ce motif dans les trois autres angles. (Supposant le papier plié en quatre.)

Nous obtenons ainsi un tracé quelconque, mais régulier, équilibré et centré, conforme au principe.

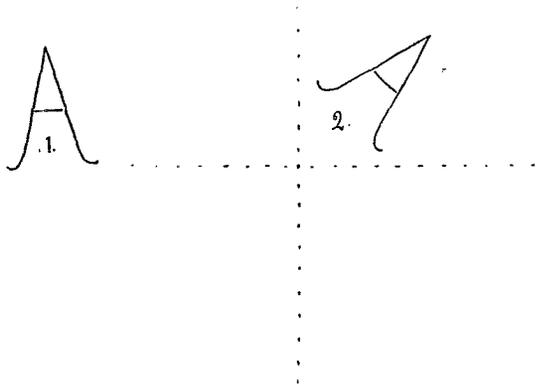
C'est une charpente à laquelle il reste sans doute à donner la vie, mais qui indique déjà par elle-même ce qu'il faut ajouter ou diminuer.

Procédons par un exemple :

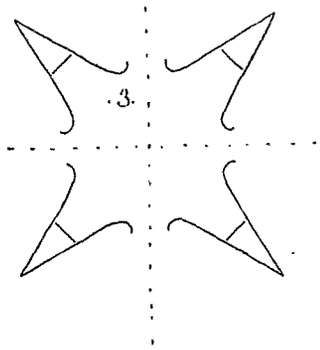
Pour peu qu'on sache écrire, la forme des lettres capitales (ou celle des chiffres arabes), offre une série d'éléments dans lesquels on n'a que l'embarras du choix.

N'allons pas chercher ailleurs pour le présent, et prenons une lettre qui nous servira de point de départ.

La première, l'A (fig. 1), est un élément parfait : nous allons l'inscrire (fig. 2) dans un de nos angles, puis le décalquer dans chacun des autres.



Nous obtiendrons en dépliant notre papier ceci (fig. 3).



Qui présente une charpente sur laquelle nous n'aurons pas beaucoup à faire pour arriver à un résultat.

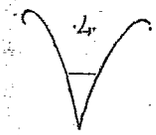
C'est le moment de nous rappeler le principe qui doit nous servir de guide : Un ornement doit présenter dans son centre un *intérêt principal*, et dans ses membres symétriquement disposés un *intérêt décroissant*.

Notre charpente est parfaitement symétrique; mais peut-être manque-t-elle d'intérêt centré, et de décroissance dans ses membres symétriques.

Autrement dit, peut-être faut-il garnir notre centre et allonger un peu nos extrémités.

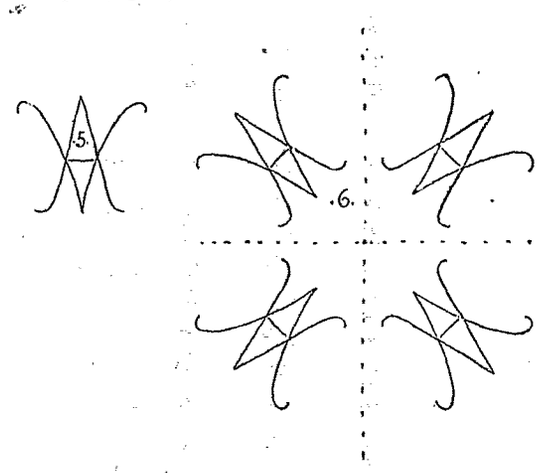
Nous nous sommes servis de simples traits; rien ne nous empêche de les allonger ou diminuer, de les renfler ou de les amincir, pour obtenir des pleins et des déliés.

Nous pouvons essayer d'ajouter un autre A. Et, comme rien ne nous oblige à l'employer dans un sens ou dans un autre, nous l'inverserons s'il paraît devoir mieux faire (fig. 4 inversée).



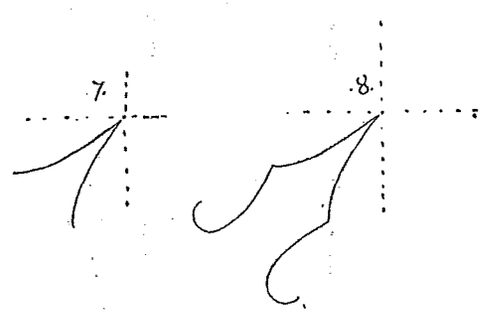
Nous pourrons même, si l'idée nous semble bonne, nous servir d'un A de fantaisie en courbant les jambages. Rappelons-nous que tout ce qui fera rentrer notre ornement dans le principe sera bienvenu (fig. 5).

Avec le second A voici ce que devient notre décalque (fig. 6).

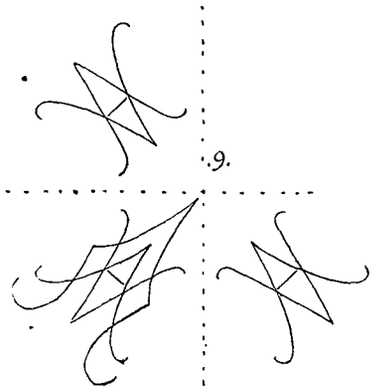


L'ornement se forme, les milieux se garnissent, mais le centre général manque encore. Essayons, pendant que nous sommes en train, de surajouter un autre A de fantaisie qui, partant du centre même, gagnera les extrémités de façon à envelopper l'ensemble (fig. 7).

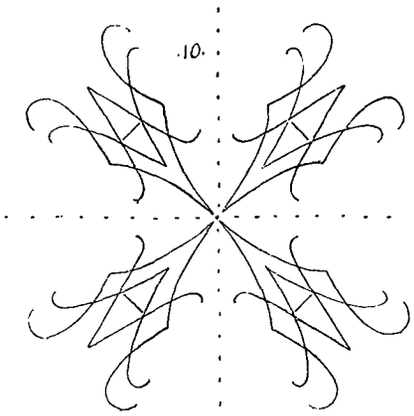
Un jambage (de fantaisie aussi), ajouté à cet A nouveau, va compléter notre ornement dans le sens demandé (fig. 8).



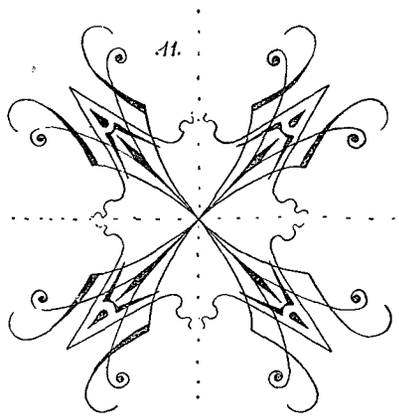
Le nouvel A, ajusté à notre charpente précédente, donne ceci (fig. 9).



Et, reproduit dans ses quatre membres symétriques, arrive à cet aspect (fig. 10).



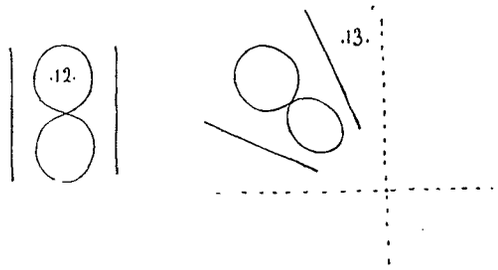
Nous aidant, maintenant (comme nous avons dit qu'on doit le faire pour obéir au principe de *l'intérêt centré*), nous aidant de pleins et de déliés; ajoutant, s'il le faut, ou diminuant certains traits, nous arrivons à cet ensemble, qui nous paraît suffisant comme premier exemple (fig. 11).



Réitérons notre essai, en suivant exactement la même marche, tout en nous servant d'un autre élément.

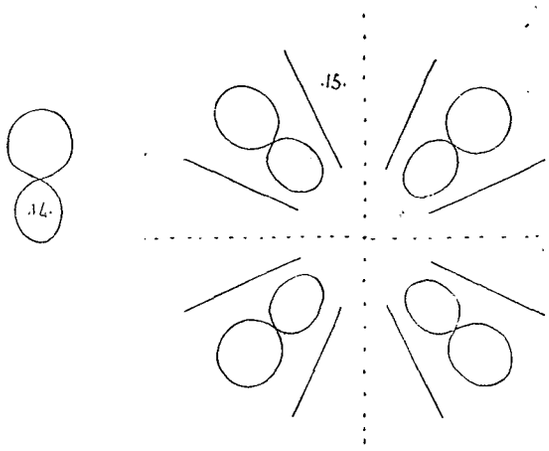
Employons les chiffres. Le 1, par exemple, qui est très simple, en lui adjoignant le 8 dont la forme se prête à l'ornement. Pour régulariser notre élément, nous répèterons le 1 de façon à former 181 (fig. 12).

Inscrivons cet élément dans un de nos angles, pour le décalquer ensuite dans les autres (fig. 13).



Obéissant à la place désignée, nous pouvons dès à présent donner à notre 8 une forme amoindrie dans son lobe inférieur, — en rapport avec cette place (fig. 14).

Nous obtenons la charpente numéro 1 (fig. 15).



A suivre.

E. FROMENT,
de la Manufacture de Sèvres.

ÉLISABETH.

1774-1791

ÉPISODE DE LA VIE SINCÈRE.

Suite. — Voy. p. 18, 34, 51, 83 et 118.

Je n'ai qu'un sentiment confus de ce qui suivit mon évanouissement. Lorsque je revins à moi, je me trouvai dans une petite chambre très simplement meublée : le premier objet qui attira mes regards fut mon coffre. Une femme âgée, vêtue de noir, se pencha vers moi sans me rien dire et porta un breuvage à mes lèvres : je voulus lui parler; elle me fit signe de garder le silence, et, s'asseyant près de moi, se mit à un travail d'aiguille. J'étais si faible que je ne pus qu'obéir : je m'endormis.

Le lendemain, en m'éveillant, je sentis que mes forces m'étaient revenues. J'étais seule : j'agitai une sonnette qui était sur une petite table à côté de mon lit. Presque aussitôt la personne que j'avais vue la veille entra : je lui demandai d'un ton

qui, je le crains, se ressentait trop de l'habitude de commander, où étaient mon père et mes frères.

— Elle me répondit avec un accent de douceur et aussi de politesse peu commune : — Mademoiselle, ayez bon courage et écoutez-moi.

Et voici ce qu'elle me raconta.

Notre cocher s'était sans doute endormi ou il avait été assourdi par l'orage. Il n'avait pas entendu un cri de « Qui vive? » répété plusieurs fois à l'entrée de la petite ville. La sentinelle avait fait feu ; les chevaux effrayés s'étaient jetés de côté, et la berline avait été précipitée dans un fossé. Mon père, me voyant comme inanimée, m'avait saisie dans ses bras et portée dans la maison la plus voisine de la ville, celle où j'étais. Mais au même instant des soldats, des hommes du peuple, entrés à sa suite, l'avaient entraîné et conduit avec mes frères à l'Hôtel de ville où, après avoir été interrogés, ils avaient été enfermés pendant plusieurs heures.

J'eus un frémissement d'épouvante, d'horreur. Depuis plusieurs jours déjà, j'avais entendu parler d'émeutes, de violences ; je demandai toute tremblante :

— Et où sont-ils maintenant?

— Loin d'ici, j'espère, Mademoiselle. Un gentilhomme que l'on dit être un ami de votre famille, et qui était en passage dans la ville, les a aidés à s'échapper de la maison commune et a pris la fuite avec eux dans la direction du nord. C'est ce que m'a appris un domestique déguisé qui a apporté votre coffre et qu'on n'a pas revu.

— Mon Dieu ! m'écriai-je en joignant les mains. Et ils m'ont laissée seule, ici dans cette auberge !

— Vous n'êtes pas dans une auberge.

— Et où suis-je donc?

— Chez moi, Mademoiselle.

Je regardai plus attentivement la personne qui était devant moi. C'était une dame de près de soixante ans, en deuil, d'une figure grave et digne, où l'on devinait l'intelligence et la force morale.

— Mademoiselle, reprit-elle en approchant du lit, je ne sais ce que le sort vous réserve ni ce que pourront être vos projets, mais voici ce que je me sens obligée de vous dire. Votre père, au moment où on l'arrachait de cette chambre, n'a eu que le temps de me jeter un regard que je suis sûre d'avoir bien compris : j'espère qu'il aura aussi compris la réponse du mien. Mon cœur lui a fait un serment. Vous êtes ici chez vous, Mademoiselle, aussi longtemps qu'il vous plaira ou qu'il vous sera nécessaire d'y rester.

Il y avait dans ces mots une vibration tendre et ferme à la fois qui venait du fond d'une âme sincère et sympathique. Troublée, émue, effrayée de ma situation, reconnaissante cependant, je ne sus que verser des larmes et tendre ma main tremblante à cette généreuse inconnue. Je ne croyais pas toutefois que j'eusse à profiter longtemps de sa bienveillante hospitalité.

Ah ! quelle surprise, quelle douleur aurais-je éprouvées, si une voix prophétique m'eût révélé que je ne verrais plus jamais ni mon père, ni mes frères, que je vivrais beaucoup d'années sous la protection de cette dame, dans la solitude austère de cette maison ! Non, alors même que cette voix eût ajouté que c'était là que je trouverais la force morale dont je me plaignais quelques jours auparavant d'être privée ; non, je doute qu'une telle promesse eût été pour moi, en cette heure de déchirement, un soulagement et une consolation.

Cette dame se nommait Herefort. Malgré ce que son nom avait d'étranger, elle était Française, et, comme je l'appris plus tard, c'était la veuve d'un négociant dont l'aïeul, Anglais de naissance, était venu s'établir en France à la fin du dix-septième siècle. Sa maison était aussi modeste d'apparence à l'intérieur qu'à l'extérieur, et elle n'avait qu'une servante. L'honnête franchise de ses manières, son ouverture de cœur, le don qu'elle avait de lire dans mes pensées, sa bonté qui prévenait mes questions mêmes, lui gagnèrent bientôt ma confiance, et, après peu de temps, je fus unie à elle par un sentiment de plus en plus doux.

Le bruit vint jusqu'à nous de mesures rigoureuses contre les émigrés. Il ne m'était plus possible d'espérer d'être réunie prochainement à mon père. Notre famille était à peu près éteinte : je ne me connaissais plus qu'une tante qui vivait en Languedoc et dont ma mère avait eu à se plaindre. Nos amis étaient dispersés. J'écrivis des lettres un peu au hasard, dans l'espoir d'avoir quelques nouvelles : l'une à Mlle de Sussy ; une autre à M. Saint-Geniès dont je ne savais pas l'adresse : je ne reçus point de réponse. La raison me conseillait donc d'entrer immédiatement, avec résignation, dans ma condition nouvelle d'existence. Heureusement, après les premiers jours de prostration morale, la pensée de mon vœu, de mon œuvre commencée, se ranima ardemment en moi comme une sorte de soutien, comme une épave à un naufragé.

Une inquiétude seulement s'éleva dans mon esprit. Mme Herefort me serait-elle un aide ou un obstacle?

Une circonstance bien simple me tira de ce doute.

La maison, quoique en dehors de la ville, était assez peu éloignée de la porte à pont-levis pour qu'il fût possible de voir des fenêtres une partie de la grande rue. Un jour j'aperçus, à deux cents pas environ, devant la grande porte d'un hôtel, une sorte de rassemblement.

— Qu'est cela? demandai-je à Mme Herefort.

— Des mendiants, me répondit-elle.

Et elle m'expliqua comment toute famille riche ou aisée avait chaque semaine son jour de pauvres. Ce jour-là des mendiants et des mendiantes, vieillards, mères, enfants, venaient s'attrouper les uns après les autres, souvent au nombre de quarante ou cinquante, devant la maison. Après les avoir fait longtemps attendre et les avoir comp-

tés, un domestique apparaissait enfin avec un petit sac et donnait à chaque pauvre... un sou! Toute la somme pouvait être de la valeur d'un ou deux écus; on s'exemptait ainsi, en plusieurs de ces maisons, presque entièrement du devoir de la charité pour toute la semaine.

— Je n'aime pas que la pauvreté vienne me chercher, ajouta Mme Herefort. Je préfère aller chez elle.

— Me permettrez-vous, dis-je, de la visiter quelquefois avec vous?

— Toujours, répondit-elle en me serrant la main.

Ce fut, entre nous, comme si nous eussions signé un pacte de confraternité.

Un des soirs suivants, elle se mit à tricoter de petits bas :

— Pour vos petits-enfants peut-être? demandai-je assez étourdiment.

— Je n'en ai pas. J'avais deux fils : une maladie me les a enlevés. Mon mari ne leur a pas survécu.

J'étais honteuse de ma question. Mme Herefort, après avoir comprimé un tremblement de ses lèvres, reprit avec la douce sérénité qui lui était habituelle :

— Mais, vous le savez, qui le veut bien a toujours une famille et de petits enfants. Il est convenu que vous m'aiderez.

— Je m'entends un peu à broder et à faire de la tapisserie, dis-je. Mais on ne m'a pas appris à tricoter. J'en ai regret. Les bas surtout sont, je crois, difficiles à faire.

— Voulez-vous une leçon?

Avant la fin de la soirée, j'avais la règle et j'étais assurée que la pratique ne serait pas bien longue.

A ce propos, Mme Herefort me dit :

— Je me suis toujours étonnée que ces travaux si simples, si faciles, n'entrent pas comme des éléments nécessaires dans toute bonne éducation. A mon avis, la femme la plus riche doit savoir tout ce que sait la plus pauvre. Savoir le plus ne dispense pas de savoir le moins. Comment surveiller et diriger le service d'une maison opulente avec assez d'autorité et de sûreté si l'on en ignore les détails et si même l'on est incapable de donner, au besoin, l'exemple? Qui peut prévoir d'ailleurs à quelles vicissitudes on sera exposé dans le cours de la vie? Hélas! quelles épreuves n'aura-t-on pas peut-être à souffrir en ces temps-ci? D'ailleurs, et même sans aucune triste prévision, les femmes qui désirent être utiles et exercer sérieusement la charité, doivent bien se persuader qu'il n'est pas un des plus petits devoirs des pauvres ménages qu'elles ne doivent être en état de remplir.

Peu de temps après, j'eus une première occasion de commencer à mettre en pratique ces sages conseils.

J'avais l'habitude d'accompagner presque chaque jour Mme Herefort aux villages et aux hameaux voisins. Une fois, surprises dans les champs par la neige qui tombait en épais flocons, nous vîmes, blotties et grelottantes sous le branchage dépouillé d'un chêne, deux petites filles dont la plus âgée n'avait pas plus de six ou sept ans.

— Ce sont les enfants de la mère Simonnet, dit Mme Herefort. Comment sont-elles seules ici?

Après bien des questions et des réponses confuses, nous crûmes comprendre que, par suite de quelque événement extraordinaire, des hommes armés étaient venus chercher leur mère et l'avaient emmenée de force à la ville; elle avait pleuré, jeté des cris, et avait seulement dit aux enfants qu'elle allait bientôt revenir. Mais elle n'était pas revenue, et les pauvres enfants, tourmentés par la faim, avaient voulu aller au-devant d'elle.

— Je savais, me dit Mme Herefort, que le mari de cette pauvre femme devait être jugé prochainement, pour quelque fait de maraudage. Il faut qu'il soit survenu quelque accusation plus grave et qu'on l'ait emprisonné; mais que peut-on vouloir à cette malheureuse mère? Je cours à la ville. Vous, chère demoiselle, emmenez ces enfants. Ils sont à peine vêtus; ils ont froid et n'ont peut-être encore rien mangé depuis ce matin. Vous trouverez dans la cabane une vieille femme, leur grand'mère, paralysée. Faites le feu, avisez à les nourrir. Je souhaite qu'il me soit possible d'être de retour avec la mère avant la nuit.

Et elle s'éloigna. Je pris les enfants par la main.

En entrant dans la chaumière, je me sentis troublée à la vue de la grand'mère couchée, incapable de faire aucun signe ou de parler, et qui jetait des regards farouches sur les petites filles. Il n'y avait pas une étincelle dans l'âtre, pas un aliment dans le bahut ouvert.

A suivre. ÉD. CHARTON.

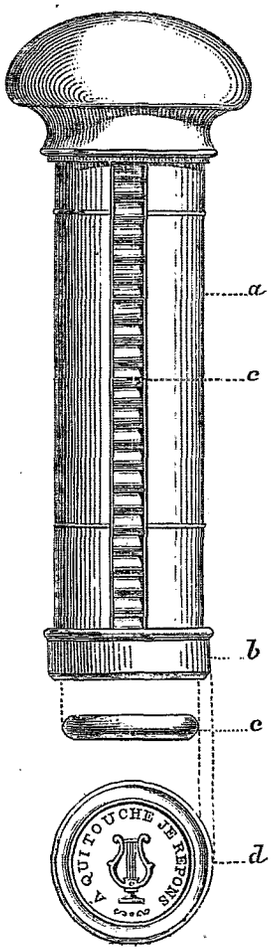
CACHET A DEVISES.

La fermeture des lettres, si simple aujourd'hui grâce à l'usage généralement adopté des enveloppes gommées et des cartes ou des lettres postales, était autrefois, avant l'emploi des pains à cacheter, dont l'invention ne remonte pas, croyons-nous, au delà de la fin du siècle dernier, une opération qui demandait un assez grand soin. On fermait alors les lettres, soit au moyen d'un cachet de cire — dite *cire d'Espagne,* — soit, pour les lettres adressées à de hauts personnages ou à des dames de qualité, à l'aide d'un cordon ou d'un ruban de soie fixé également par un cachet de cire. C'est la manière qui est indiquée par Furetière dans le passage suivant du *Roman bourgeois :* « Il se mit donc à y travailler sérieusement, et après avoir bien griffonné des sottises pour faire une lettre galante, il la mit au net sur du papier doré et la cacheta bien proprement avec de la soye; c'étoit un soin qu'il n'avoit jamais pris pour personne. »

Il fallait alors une certaine dextérité et posséder

une assez grande habitude pour faire fondre la cire sans la noircir, sans la laisser bouillonner, et surtout pour y imprimer le cachet au moment propice, alors qu'elle était légèrement refroidie, et assez molle cependant pour donner une empreinte bien nette de la gravure, qui reproduisait généralement des armoiries, des initiales entrelacées d'un dessin souvent délicat et compliqué, des têtes, des sujets de figures, des devises, des emblèmes ou des attributs.

Dans la dernière moitié du dix-huitième siècle surtout, les cachets à devises furent à la mode; on en fit qui se portaient en guise de breloques et qui se composaient d'une pierre dure de forme prismatique, traversée par une tige qui lui laissait toute sa mobilité et qui était fixée à une monture d'or ou d'argent; on les nommait *cachets à trois faces,* et cette disposition permettait de varier de trois façons différentes les empreintes que la cire devait recevoir.



Cachet en argent à devises.

Plus tard, on inventa les cachets à devises mobiles dont l'usage, à en juger du moins par l'extrême rareté des spécimens qui sont parvenus jusqu'à nous, ne dut pas être très répandu, et qui donnaient la facilité d'avoir des devises variées pouvant s'appliquer à tous les sujets et se rapportant avec plus ou moins d'à propos à l'objet de la lettre, à la situation de la personne à qui elle était adressée, ou au caractère et à la disposition d'esprit de celui qui l'écrivait. Le cachet que représente notre gravure est certainement un des plus curieux et des plus riches en ce genre, puisqu'il ne comprend pas moins de cinquante emblèmes entourés de devises.

Il se compose d'un étui cylindrique [1] en argent (*a*) contenant vingt-cinq petits disques de cuivre gravés sur les deux faces (*c*) et retenus par une sorte de bague (*b*) vissée à l'extrémité du cylindre, et dont le rebord, à moulures en creux et en relief, s'imprimait sur la cire en même temps que le sujet gravé auquel il formait un entourage qui constituait ainsi un cachet complet (*d*). En dévissant la bague, on pouvait faire sortir les vingt-cinq petits disques gravés et choisir ainsi le sujet qui convenait le mieux à l'objet de la lettre. La pomme qui surmonte l'étui est en ivoire.

Nous nous bornerons à mentionner quelques-uns des cinquante emblèmes ainsi gravés, en indiquant les devises qui les accompagnent : *une lettre,* Va où je voudrois être; — *un cheval qui franchit une haie,* L'obstacle excite mon ardeur; — *une hirondelle,* Le froid me chasse; — *une lettre,* Elle console mais ne suffit pas; — *une montgolfière,* Bon voyage; — *le soleil,* Je ne recule jamais; — *une tortue,* Doucement mais sûre; — *un serpent dans l'herbe,* Prenez garde à vous, etc., etc.

Ce cachet, dont les cinquante gravures sont faites avec une grande habileté, doit avoir appartenu à un amateur qui l'aura fait exécuter spécialement à son usage et sur ses indications particulières; nous en avons vu du même genre contenant quelques devises variées, mais nous n'en connaissons aucun qui présente autant de sujets.

ÉD. GARNIER.

[1] Nous avons figuré sur l'étui une ouverture longitudinale pour en montrer la disposition intérieure, mais cette ouverture n'existe pas dans l'original.

Désintéressement.

L'intérêt personnel n'est que la prolongation en nous de l'animalité. L'humanité ne commence dans l'homme qu'avec le désintéressement.

AMIEL.

LES OISEAUX DE NUIT.

APOLOGUE.

La Chouette écrivit un livre pour prouver que le soleil n'était pas aussi lumineux qu'on le disait, que la lune était beaucoup plus brillante que lui, que jusqu'ici on s'était trompé et que le monde était à cet égard dans une complète obscurité.

— Quel admirable livre! s'écrièrent tous les oiseaux de nuit; et il ne peut manquer d'être vrai. La Chouette a de si grands yeux qu'elle doit facilement percer le brouillard de l'ignorance.

— Sans doute, dirent à leur tour les Chauves-Souris; elle doit avoir raison. Quant à nous, nous ne voyons rien du tout; la lune et le soleil sont pareils pour nous, et, à notre sens, tous deux sont privés de lumière. Ainsi nous acceptons unanimement l'opinion de la Chouette.

Et cette opinion passa pour incontestable jusqu'au moment où l'Aigle en entendit parler. Alors il convoqua tous les oiseaux du ciel, qui s'assemblèrent autour de lui, et, les regardant du haut de son trône de rocher, il leur dit :

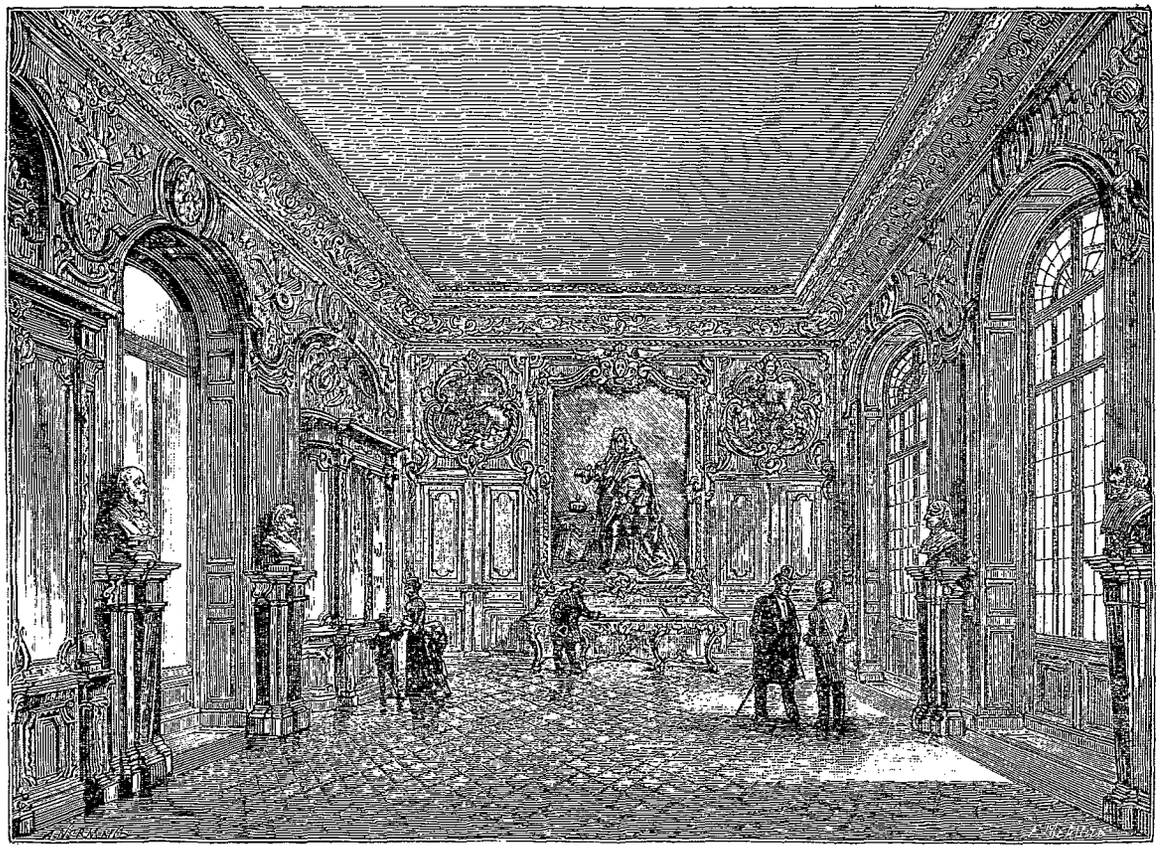
— Enfants de la lumière et du jour, gardez-vous des oiseaux de nuit; leurs yeux peuvent être grands, mais ils sont faits de telle sorte qu'ils ne peuvent percevoir la lumière, et ce qu'ils ne voient pas, ils le nient. Laissons-les louer la pâle lueur

de la lune; ils n'ont jamais connu rien de mieux. Mais nous qui aimons la lumière parce que nos yeux peuvent la contempler, rendons gloire à la sublime source d'où elle jaillit et chantons le soleil, tout en plaignant l'ignorance des adorateurs de la lune et le triste sort de ceux qui vivent dans les ténèbres.

E. L. (*Trad. de l'anglais.*)

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE.

Depuis plus de dix ans, on ne peut pénétrer dans la Bibliothèque nationale, à Paris, que par une petite porte de la rue Richelieu : un drapeau flotte au-dessus; c'est la seule décoration de cette très modeste entrée; mais un regard jeté à côté fait espérer qu'on ouvrira, dans un nombre d'années encore incertain, une belle porte qui donnera un accès digne de lui à ce noble établissement. En passant sous cette porte future, vis-à-vis le square de la place Louvois, on voit qu'on aura devant soi une grande cour. A droite, quelques marches d'un perron conduiront à la vaste salle de lecture, l'une des plus magnifiques de Paris, mais que nous ne décrirons pas ici, notre intention étant d'en publier plus tard une vue. En traversant la cour, directement, en face de la porte, on arrivera



Bibliothèque nationale, à Paris. — Vestibule nouveau.

dans la petite salle que représente notre gravure : c'est un vestibule où l'on pourra passer quelques instants sans ennui, si l'on doit y attendre d'être introduit chez le savant directeur de la Bibliothèque ou dans un des bureaux de l'administration. Deux grands portraits, l'un de Louis XIV, l'autre de Louis XV, se font face; au-dessus, aux quatre côtés, des peintures originales de Boucher, fraîches et vives, représentent des femmes et de petits génies allégoriques (ce sont, si nous avons à peu près compris, des personnifications de l'Histoire, la Guerre, la Paix et l'Art). Les cadres de ces tableaux sont surtout remarquables; richement dorés et contournés avec une agréable fantaisie, ils reflètent avec beaucoup d'éclat la lumière qui entre abondamment dans la salle par les grands et larges vitraux des fenêtres et de la porte. De fines et jolies sculptures en bois sur fond jaune, trophées et médaillons, complètent la décoration de cette charmante petite pièce d'où l'on a déjà retiré les meubles que l'on y avait déposés provisoirement lorsque l'on a fait, pour notre recueil, le dessin dont nous donnons la gravure.

CH.

Sur Gœthe par Gœthe.

Le plus grand génie ne fait rien de bon s'il ne vit que sur son propre fonds. Chacun de mes écrits

m'a été suggéré par des milliers de personnes, des millions d'objets différents. Le savant, l'ignorant, le sage et le fou, l'enfant et le vieillard, ont collaboré à mon œuvre. Mon travail ne fait que combiner des éléments multiples qui tous sont tirés de la réalité : c'est cet ensemble qui porte le nom de Gœthe. GŒTHE.

JOHN PENNILESS.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 178.

VIII

A force de vendre des journaux dans les rues, Johnny avait amassé un petit pécule, auquel s'était ajouté le bénéfice produit par la vente de quatre complaintes, composées par lui-même sur la vie, les exploits et les dernières paroles de quatre gentlemen condamnés par le jury des assises à être pendus par le col jusqu'à ce que mort s'ensuivît.

Quelques lignes du *Times*, recueillies par Johnny et commentées en famille, firent du marchand de journaux ambulant un marchand de journaux stationnaire.

Un certain M. Murphy, qui vendait, dans une petite boutique, des journaux et de la papeterie, demandait à s'adjoindre, pour raison de santé, un jeune homme qui pût le remplacer, quand il était confiné dans son lit par un de ses accès de goutte.

La famille Penniless tout entière se transporta auprès de M. Murphy, dans son petit logement de Chancery-Lane. Ce fut la dame à la jambe de bois qui discuta les termes et les conditions de l'association, MM. Penniless *senior* et *junior* approuvant du bonnet.

Comme M. Murphy ne quittait plus guère son lit, John se trouva seigneur et maître d'une petite boutique de papeterie, et partagea désormais son temps en quatre parts.

La première part naturellement était consacrée à servir les clients, la seconde à lire des vers, la troisième à composer des poèmes étranges, et la quatrième à discuter les affaires de la maison avec M. Murphy.

John couchait dans un petit taudis attenant au logis de M. Murphy, et prenait ses repas soit avec M. Murphy, soit dans l'arrière-boutique. Il consacrait ses dimanches à ses parents.

IX

Il menait la vie de commerçant établi depuis un an et quelques mois, lorsque Penniless senior, qui avait rapporté de l'Inde les éléments constitutifs d'une bonne maladie de foie, s'éteignit brusquement.

La dame à la jambe de bois, qui lui était fort attachée, le suivit dans l'autre monde, comme elle l'avait suivi autrefois dans l'Inde ; et John Penniless, devenu orphelin, recueillit la succession de ses parents. Ce n'était pas grand'chose, c'était assez néanmoins pour acheter la part de M. Murphy dans l'association. Les médecins avaient recommandé en effet à M. Murphy de renoncer au commerce, à l'absorption immodérée du gin, et au séjour de Londres. Ayant vendu sa part à John, ce gentleman se fit transporter dans le Devonshire, où l'un de ses neveux exploitait une ferme.

Parmi les clients les plus assidus de John, il y avait un vieux gentleman très peu soigneux de sa personne et dont les idées ne semblaient pas bien nettes. La première fois qu'il vit l'associé de Murphy, il acheta deux journaux qu'il mit dans sa poche, puis, s'approchant du comptoir avec des airs de mystère, il dit tout bas à John :

— Vous devriez avoir un chat !

— Grâce à Dieu, répondit John avec sa politesse habituelle, nous n'avons point de souris dans la maison.

— Un chat tient compagnie, répondit le vieux gentleman avec un hochement de tête plein de mélancolie et de profondeur.

— M. Murphy n'aime pas les chats, répliqua John.

Le vieux gentleman leva les mains au ciel, avec un geste de protestation. Il protestait ainsi contre les opinions de M. Murphy. Après cela, il s'en alla sans ajouter un mot.

X

Tous les jours John le voyait arriver à la même heure. Mais peu à peu, au lieu de mettre les journaux dans sa poche, il prit l'habitude de s'asseoir dans un coin, ayant l'air de se croire chez lui. Alors, il se mettait sur le nez une grosse paire de lunettes, et lisait les journaux. John, par respect pour son âge, s'abstint de lui faire observer qu'il n'était pas dans un café, mais dans une papeterie. Au bout d'un certain temps, le vieux gentleman se hasarda à faire quelques observations sur le contenu des journaux. Ces observations étaient plus que bizarres, et John crut avoir découvert le secret de cette bizarrerie dans ce fait que le vieux gentleman lisait à la file la première ligne de chacune des colonnes et passait à la suivante qu'il lisait de même dans toutes les colonnes à la file.

Un jour, au hasard de la conversation, le vieux gentleman déclara à John qu'il aimait la poésie à la passion, John prit feu et parla poésie avec une telle conviction que le vieux gentleman s'écria :

— Je vous soupçonne d'être poète.

— Je le suis, répondit John avec une orgueilleuse modestie.

— Alors, frère, s'écria le vieux gentleman, donnez-moi la main. Je n'ai jamais vu de poète vivant et je suis si heureux... si fier d'en voir un que... donnez-moi la main.

John donna la main au vieux gentleman, et avant que quinze minutes se fussent écoulées, il lui avait déjà récité tout le début d'un grand poème qu'il était en train de composer.

Le vieux gentleman dodelinant de la tête faisait des yeux tout blancs, et poussait de fréquentes exclamations de joie et d'admiration.

Et à partir de ce jour, John fut fermement persuadé que le vieux gentleman était un original et non pas un fou; et il cessa complètement de le considérer comme un intrus ou un importun.

Dès le lendemain du départ de M. Murphy, le vieux gentleman apporta, dans une des poches de sa houppelande un joli petit chat dont il fit solennellement cadeau à son poète favori.

Pendant deux ans, le vieux gentleman fut un visiteur fidèle et bienvenu. John avait toujours quelque chose à lui lire, et l'admiration du vieux gentleman allait toujours croissant.

XI

Un certain lundi de septembre, le vieux gentleman ne vint pas à la papeterie.

« Il est peut-être malade, se dit John. Mais comment s'en assurer? »

Le vieux gentleman n'avait jamais fait connaître au papetier poète ni son nom, ni son adresse. Le mardi, il ne vint pas non plus, ni le mercredi. Le jeudi, John vit entrer dans sa boutique un des clercs de l'étude Dobson, Crack et Cie. Il connaissait cet homme de vue, et il pensa tout naturellement que Dobson, Crack et Cie lui envoyaient des papiers d'affaires pour qu'il les fît copier.

— Vous êtes bien M. John Penniless? lui demanda le clerc.

— Oui, répondit John.

— M. John Penniless le papetier?

— Mais oui.

— Le papetier poète?

— Ou...i, dit John en rougissant.

— Alors, vous êtes l'homme.

— Quel homme?

— L'homme qui va m'accompagner chez Dobson, Crack et Cie.

— Pourquoi? demanda John.

— Communication qui vous intéresse.

— Puis-je au moins savoir...?

— Sachez qu'on vous attend, répliqua le clerc, c'est tout ce que je suis autorisé à vous dire. Et puis, j'aurais l'indiscrétion de vouloir vous en dire davantage que je serais arrêté tout net par ce fait, que je n'en sais pas davantage. Venez-vous?

Le papetier poète chargea sa femme de ménage de veiller sur la boutique pendant son absence, et suivit le clerc, fort intrigué.

XII

MM. Dobson et Crack firent savoir au papetier poète qu'un de leurs clients, vieux célibataire sans famille, était mort le lundi précédent. Il avait laissé un testament. Par ce testament, il léguait quarante mille livres sterling à partager entre l'hôpital des chevaux réformés, celui des chiens sans maître et celui des chats sans domicile. Il laissait deux mille livres sterling, soit cinquante mille francs, à son bon ami M. John Penniless, papetier et poète.

— Mais, objecta John, est-ce que ce testament ne vous semble pas un peu...?

— Non, Monsieur, répondit M. Dobson, il ne nous semble pas un peu... ni même beaucoup... nous n'avons pas le droit d'émettre des jugements sur les volontés de nos clients.

— Soit! répondit John; mais ne pensez-vous pas que ce testament pourrait-être attaqué par la famille?

— Il n'y a point de famille, dit M. Dobson; et M. Crack répéta d'un ton pénétré : — Pas l'ombre de famille.

— Alors vous pensez que je puis accepter le legs qui m'est destiné par la volonté du testateur?

— Parfaitement, mon cher Monsieur, seulement...

— Seulement, quoi?

— Seulement, vous êtes tenu de pourvoir à l'entretien et à la nourriture de lord Standish jusqu'à sa mort.

— J'y aurais pourvu quand même, répliqua John, lord Standish est mon chat, un chat qui m'a été donné par le généreux M.....?

— M. Wickham, suggéra M. Dobson.

— Il y a encore une autre clause, ajouta M. Crack en regardant John par-dessus ses lunettes. M. Wickham désire que le légataire lui compose une épitaphe en vers.

— Deux s'il le faut! s'écria John Penniless.

— Une seule suffit, dit M. Dobson.

XIII

Le convoi de M. Wickham fut accompagné des trois directeurs des établissements auxquels le défunt avait fait des legs pour leurs pensionnaires, et de John Penniless. L'épitaphe fut gravée sur marbre noir, en lettres d'or, et John Penniless sentit son cœur se gonfler d'un noble orgueil, quand il vit sa poésie reproduite en belles lettres majuscules; jusque-là, sauf quatre complaintes imprimées avec des têtes de clous sur papier à chandelles, le poète n'avait admiré ses propres œuvres qu'en manuscrit.

Ce n'est pas qu'il n'eût fait de vaillants efforts pour vaincre l'obstination des éditeurs, mais les éditeurs lui avaient renvoyé ses manuscrits avec des annotations diffamatoires : *Poésies triviales; — Poésies bouffies et creuses; — Poésies vulgaires; — Poésies qui n'ont de poésie que le nom!*

Au lieu de se rendre justice, et d'allumer son feu avec ses manuscrits, John Penniless avait ricané en se disant : — Ces messieurs sont trop grands seigneurs pour s'intéresser aux poésies d'un simple papetier, et je suis parfaitement sûr qu'ils ne les ont même pas lues! Ah! s'il s'agissait des œuvres d'un gentleman, ils chanteraient une tout autre gamme!

Si John Penniless eût été ce qu'il n'était pas, c'est-à-dire un homme sensé, il aurait mis dans

son commerce les cinquante mille francs de M. Wickham, et il est probable qu'ils y auraient fructifié; car, chose étrange, ce faux poète était né avec l'instinct du commerce; il tenait cela du père de sa mère qui était du Yorkshire, l'un des comtés d'Angleterre où l'on trouve le plus de gens prudents et avisés par nature.

Au lieu donc d'agrandir le cercle de ses affaires, et de tendre, par la voie du négoce, vers le but qu'avait rêvé pour son fils la dame à la jambe de bois, l'émule de Tennyson n'eut rien de plus pressé que de vendre son petit fonds afin de rompre le lien qui l'attachait aux classes laborieuses. Après avoir fait ce beau coup, il se fit habiller en gentleman, se loua un petit logement de gentleman dans un quartier fashionable, et se commanda des cartes sur lesquelles on lisait : *John Penniless, esquire.*

Quand il se fut familiarisé avec son costume de gentleman, son logis de gentleman et ses cartes de gentleman, et qu'il eut pris la désinvolture et les habitudes d'un « gentleman de loisir », selon l'expression usitée de l'autre côté du canal, il dit à lord Standish : « Milord, je crois que voilà le moment venu d'aller faire quelques petites visites à messieurs les éditeurs. J'ai comme une vague idée que nous les trouverons plus traitables. Qu'en pensez-vous? »

Lord Standish, devenu chat de gentleman, après avoir été chat de papetier, avait conservé une préférence peu aristocratique pour le mou de veau. La seule différence qu'il y eût pour lui entre la vie d'autrefois et celle d'à présent, c'est qu'au lieu de sommeiller sur son comptoir, immobile comme un encrier (*standish*) il se vautrait à la journée sur de jolis meubles, que, dans son opinion, le tapissier avait fabriqués pour l'ébattement des « chats de loisir. »

XIV

Quand son maître lui demanda « ce qu'il en pensait? » lord Standish, roulé en boule sur un canapé de satin, ne répondit pas tout de suite à la question; il ne daigna pas même ouvrir les yeux. Il les ouvrit cependant lorsque John Penniless, ayant tiré ses manuscrits d'un joli chiffonnier, commença à leur faire un bout de toilette avant de les présenter dans le monde sous de nouveaux auspices. Il entourait soigneusement chaque rouleau d'un large ruban de soie de couleur éclatante, noué en cravate. Au bruit du papier froissé, lord Standish avait ouvert les yeux. Tout d'un coup, il s'élança de son canapé, et, saisissant des griffes et des dents le manuscrit de la *Belle Edwige,* il arracha le titre et la moitié de la première page.

John Penniless poussa un cri et lord Standish se sauva sur le canapé avec son butin qu'il déchira en toutes petites miettes. Un chat pouvait-il répondre plus clairement à la question de son maître? Qu'en pensez-vous? avait demandé John Penniless, et le chat avait répondu : « Je pense que tes poésies sont bonnes à faire des boulettes pour amuser les chats. »

John Penniless cependant n'accepta pas cet oracle. Ayant recopié la première page de la *Belle Edwige,* il roula le manuscrit, le cravata avec soin, le mit dans sa poche avec les autres, et commença sa tournée.

Il avait eu bien raison de croire que les éditeurs « chanteraient une tout autre gamme », quand ils verraient arriver un « gentleman de loisir » au lieu d'un vulgaire papetier.

Il s'en alla d'abord frapper à la porte du grand éditeur Monrose and C° de Pall-Mall. Il fut reçu dans un cabinet confortable par un gentleman correct et empesé qui, dès les premiers mots, proposa au poète gentleman de le débarrasser de ses manuscrits, pour les introduire dans un grand carton noir qui ressemblait un peu à un sarcophage.

Je ne sais quel instinct poussa M. J. Penniless, esquire, à demander si c'était bien à M. Monrose en personne qu'il avait l'honneur de parler? Non, ce n'était pas à M. Monrose, mais à son premier commis. John Penniless insista pour voir M. Monrose, fit passer sa carte et finalement fut introduit auprès de M. Monrose. M. Monrose qui était un gros brave homme d'aspect bienveillant, avec des yeux très gais et très malins, fit causer M. Penniless, et devina à qui il avait affaire.

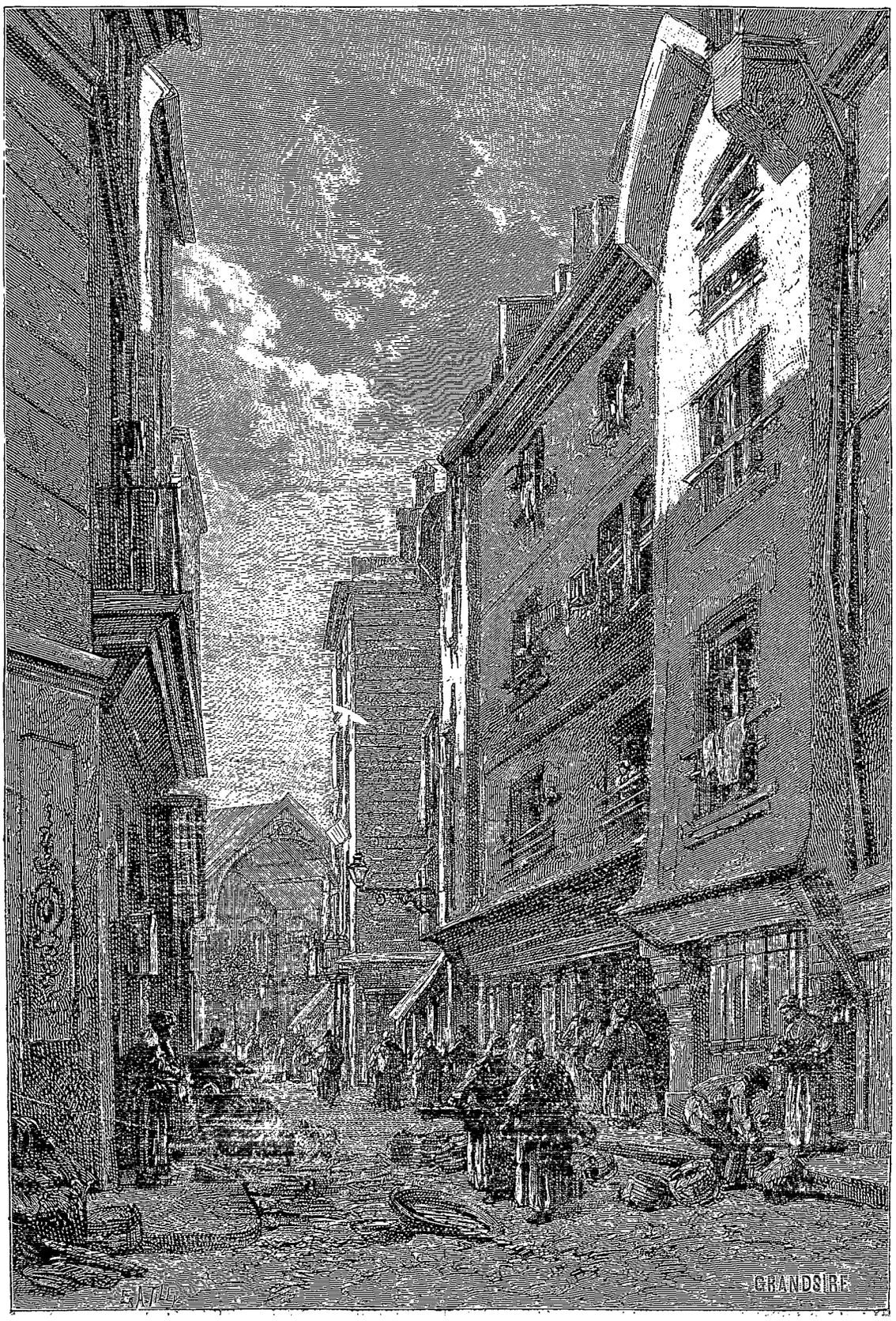
Mais l'on n'éconduit pas un gentleman de loisir comme un simple papetier. M. Monrose s'engagea donc à faire lire les poésies de l'autre par un des lecteurs de la maison. La chose traîna un peu en longueur, et au bout seulement de neuf mois et sept jours, M. John Penniless, esquire, fut invité à venir retirer ses manuscrits, le lecteur ayant trouvé ses poésies trop *hardies.* Le lecteur, dans son rapport, avait mis le mot *absurdes et triviales;* M. Monrose, par politesse pour le gentleman de loisir, avait adouci la forme du jugement; mais il refusait de publier les œuvres ou partie des œuvres de M. John Penniless, esquire.

A suivre. J. GIRARDIN.

LA RUE PIROUETTE.

Jamais cette rue si étroite et si sombre n'a été bien longue, et on l'a encore raccourcie de nos jours, dans sa partie sud, lorsque l'on a ouvert la rue Rambuteau, où elle commence pour finir rue de Mondétour. En aucun temps ses hautes et vieilles maisons n'ont guère laissé pénétrer le soleil jusqu'à leurs rez-de-chaussée, et c'est assurément une de ces rues que Nemeitz [1] conseille aux voyageurs de ne pas traverser sans grande prudence même de jour; il ajoute : « Au reste, en sortant au soir on doit toujours faire marcher devant soi son valet

[1] Nemeitz, *Séjour de Paris.* 1727.



La Rue Pirouette, à Paris. — Dessin de Grandsire.

(de place ou non), le flambeau à la main. Il vaut toujours mieux être à deux que seul. » Aujourd'hui, pour l'étranger qui, venant, par exemple, de parcourir l'avenue de l'Opéra, les rues de la Paix et de Rivoli, arriverait subitement tout en rêvant des splendeurs de Paris jusqu'à la rue Pirouette, le contraste lui paraîtrait saisissant; on se sentirait tout d'abord disposé à s'apitoyer sur ces habitants qui semblent privés d'air et vivre misérablement dans une sorte de demi-obscurité. Mais

ce n'est point à beaucoup près l'une des rues de Paris les plus malheureuses. Grâce au voisinage des halles centrales, on ne manque pas de travail rue Pirouette, *et l'on n'y est pas* exposé aux souffrances de la faim ; on a là mille moyens de rendre de petits services, et chacun sait à quelles heures des ventes on peut se procurer de quoi vivre à fort peu de frais et même d'une manière variée et confortable.

C'est uniquement, sans doute, par l'aspect pittoresque de ses vieilles maisons que la rue Pirouette a tenté l'habile crayon de notre éminent paysagiste M. Grandsire, d'ordinaire si passionné pour les belles scènes de la nature, le grand air et les puissants effets de soleil. Pour le véritable artiste, les motifs d'art sont partout ; il ne copie pas servilement, il ne croit pas toujours bon d'inventer, de créer; il voit et fait voir ce qui échappe aux regards vulgaires ou inattentifs ; il est capable d'inspiration devant des rues Pirouette, et si l'on ne partage pas son émotion si habilement exprimée on ne saurait s'en prendre qu'à soi-même.

Adam, archidiacre de Paris, puis évêque de Thérouanne de 1213 à 1229, avait hérité en 1179 de Gautier, son frère, du fief de Thérouanne situé dans le terrritoire de Champeaux, fief qui donnait droit de justice et de censive. Il en vendit une partie à Philippe-Auguste pour compléter l'emplacement nécessaire aux nouvelles halles. Ce qui restait de ce domaine fut vendu, le 2 juin 1330, à Pierre des Essarts, moyennant 1 025 livres, par Adam de Mesmer, l'un des descendants de l'évêque.

Antérieurement à cette époque, on avait commencé à bâtir la rue dont nous nous occupons, car un acte de 1250 fait mention d'une maison « sise en la rue Thérouanne, près Saint-Magloire » (Registres de Notre-Dame). Un arrêt de 1501 la nomma rue Pirouette en Thérouanne (Lazare, *Dictionnaire des rues de Paris,* 1844).

Vers la fin du règne de François Ier, les héritiers de Claude Foucault, sieur de Mondétour, lequel avait été échevin sous la prévôté de Jean Morin, possédait une maison dans la rue Pirouette (Lefeuvre, *les Anciennes maisons de Paris,* 1873).

D'où vient ce nom de Pirouette? Le répertoire publié par le service municipal dit qu'il est peut-être une corruption du nom de Thérouanne; mais nous croyons bien préférable l'opinion de J. de la Tynna, auteur d'un *Dictionnaire des rues de Paris* paru en 1817. La Tynna dit que le nom de Pirouette lui vient de sa proximité du pilori des halles où, selon l'expression populaire, « on faisait faire pirouette aux condamnés en les faisant tourner dans le pilori. » D'ailleurs le nom de Pirouette s'est fréquemment transformé à diverses époques : ce fut en effet tour à tour la rue Petonnet, Tironne, Peronnet, Tiromet, Tironne, Pirouet-en-Tiroye, Tiroire, Tirouer, Pierret-de-Terouenne.

C.

ÉTUDES MILITAIRES.

LES FORTIFICATIONS.

Suite. — Voy. p. 87 et 171.

Toutes les forteresses d'autrefois, tous les châteaux n'étaient munis de défenses que dans un but unique : empêcher l'ennemi d'y entrer, d'en saccager les richesses. Pour les seigneurs, pour le clergé, pour les communes, la place forte n'est encore qu'un lieu de refuge, et ces refuges sont sans aucune liaison les uns avec les autres. Il est permis d'affirmer que, jusqu'au seizième siècle, le rôle de la fortification est purement *local.*

Au temps de Vauban, quand l'unité nationale se trouve constituée, les places fortes s'utilisent à l'effet de protéger non seulement les habitations et les populations qu'elles renferment, mais encore une province, une *région.* Cependant le système de défense d'une province n'a guère de relation avec celui de la province voisine, et cela se comprend. A cette époque, en effet, les armées se meuvent lentement, péniblement. Les voies de communication leur font défaut. Il leur est difficile de combiner leurs mouvements, de se concentrer ; elles sont d'un effectif médiocre; leurs opérations ont pour théâtre un territoire d'étendue restreinte. Elles se portent toujours sur la contrée la plus riche pour y vivre plus facilement. De là la facile détermination de leurs débouchés possibles, et la concentration, sur les points déterminés, des moyens permanents de résistance.

Au dix-huitième siècle, les routes s'améliorent, l'artillerie se perfectionne ; les armées sont plus nombreuses, leur champ d'opérations est plus vaste. Il ne suffit plus, on le reconnaît, de fortifier un point, une province ; il devient indispensable d'établir une corrélation entre les divers éléments de la défense. Une organisation nouvelle est nécessaire : c'est le territoire tout entier et la capitale qu'il s'agit de mettre à l'abri des entreprises de l'ennemi. De *régional* qu'il était, le système devient *national.*

Les forteresses d'aujourd'hui ont à tenir un rôle stratégique considérable, et ce rôle a besoin d'être mis en lumière.

Les grandes villes d'un état renferment des ressources de toute nature, des approvisionnements que le défenseur doit s'attacher à soustraire à l'ennemi. Ce sont des centres régionaux de la vie intellectuelle et politique ; des centres naturels de résistance, par conséquent. Ce sont des nœuds de communications importantes. A ces titres divers elles ont besoin d'être mises à l'abri des violences de l'envahisseur.

Sur le territoire national, les dépôts, le matériel de guerre, les manufactures d'armes, les arsenaux, les approvisionnements de toute espèce, doivent être enfermés dans des places, si l'on veut que ces ressources soient en sûreté. Sur le territoire ennemi, les dépôts se forment dans des « gîtes

d'étapes », et il convient que ces centres de ravitaillement soient sérieusement protégés.

Des ouvrages de fortification servent à la défense d'un chemin de fer. Une double tête de pont interdit à l'assaillant le passage d'un cours d'eau et réserve au défenseur la faculté exclusive de ce passage; elle rend la navigation impraticable à l'ennemi. Un fort d'arrêt interdit le passage d'un défilé. Plus généralement, on peut dire que les places servent à défendre des voies de communication.

Les forteresses appuient la défense de la partie de territoire qui se trouve hors des limites du théâtre principal de la guerre. Elles permettent de ne faire donner dans cette partie qu'un petit nombre de troupes territoriales, lesquelles trouvent, quand besoin est, refuge derrière des murailles. S'il veut se rendre absolument maître du pays, l'envahisseur doit faire des sièges et consacrer à ces opérations des forces importantes qui, nécessairement, lui feront défaut ailleurs.

Des troupes battues trouvent sous les murs d'une place une protection contre l'action immédiate du poursuivant; elles peuvent y reprendre haleine avant de continuer leur retraite. On peut donner à ces troupes *une journée* de repos si, pour tourner la place, le vainqueur est forcé de faire un détour considérable; peut-être cette journée de repos leur permettra-t-elle de couper court à toute poursuite ultérieure. Les doubles têtes de pont se prêtent surtout à des combinaisons de cette nature. Toutefois, ce n'est qu'à la dernière extrémité que des troupes poursuivies doivent prendre gîte dans une place ; leur séjour ne peut s'y prolonger que dans le cas où, malgré les secours qu'elles y trouvent, elles seraient exposées à une destruction complète, du fait de la reprise de leur marche en retraite. Elles ne peuvent, en effet, qu'épuiser les ressources de la garnison normale et hâter la chute de la place.

Une grande place à forts détachés offre à tout corps d'armée prenant position *derrière* elle un front protecteur d'une étendue de 16 à 18 kilomètres; l'ennemi ne saurait tenter une attaque de front du corps ainsi couvert. L'aile d'un corps d'armée ne saurait être mieux appuyée que par des fortifications. Une place protège aussi fort bien un corps qui prend position *en avant* de ses murs; elle empêche l'ennemi d'attaquer ce corps à revers. L'armée qui s'appuie à une place forte peut offrir la bataille à un ennemi supérieur en nombre. La proximité des remparts permet à cette armée d'interrompre à volonté le combat; de traverser intérieurement le cercle fortifié; de se déployer, par exemple, sur une position de flanc qui lui donnera peut-être moyen de prendre l'offensive. Une armée trouve donc grand avantage à manœuvrer en s'appuyant à une place. Le nombre de ses combinaisons possibles s'accroît si la place est *à cheval* sur un cours d'eau ou, mieux, assise au confluent de deux rivières. Ce nombre de combinaisons ne fait qu'augmenter si l'armée demande concurremment l'appui de ses opérations à plusieurs places voisines l'une de l'autre. C'est ainsi que, en 1870-71, Faidherbe a tiré bon parti des places du Nord, dont le système constitue ce que Vauban appelait la *frontière de fer* de la France.

Une influence quelconque ne peut être exercée sur les derrières de l'envahisseur que par une grande forteresse disposant de troupes nombreuses et capables d'opérations actives en dehors du rayon d'action du canon de la place. C'est surtout de l'effectif de ces troupes que dépend la portée de leurs opérations indépendantes. Si ses lignes de communication avec l'arrière passent dans la zone d'action des troupes de la garnison, l'envahisseur doit se garder de leurs entreprises. Il lui suffira généralement d'un petit corps d'observation, car la garnison ne peut s'éloigner tout entière de la place. Si les communications passent à proximité de la place, un siège devient indispensable.

En somme, on ne saurait méconnaître l'importance d'un système de fortifications judicieusement conçu. Un tel système peut donner aux troupes mobiles l'appui le plus efficace.

Cela posé, voyons quelle doit être aujourd'hui l'économie d'une forteresse. Le fait de l'emploi des bouches à feu rayées *de siège* a jeté une perturbation profonde dans le mode d'organisation des remparts. Actuellement, une place munie d'une simple enceinte avec ou sans *dehors*, n'est plus bonne qu'à défier un coup de main tenté par quelque détachement de faible effectif. Elle est, d'ailleurs, en prise à tous les coups possibles d'enfilade et de revers; elle est transpercée de part en part; la ruine en est fatale. Il suit de là qu'il est impossible de concevoir une place de quelque importance à laquelle ne serait pas annexée une ceinture de forts.

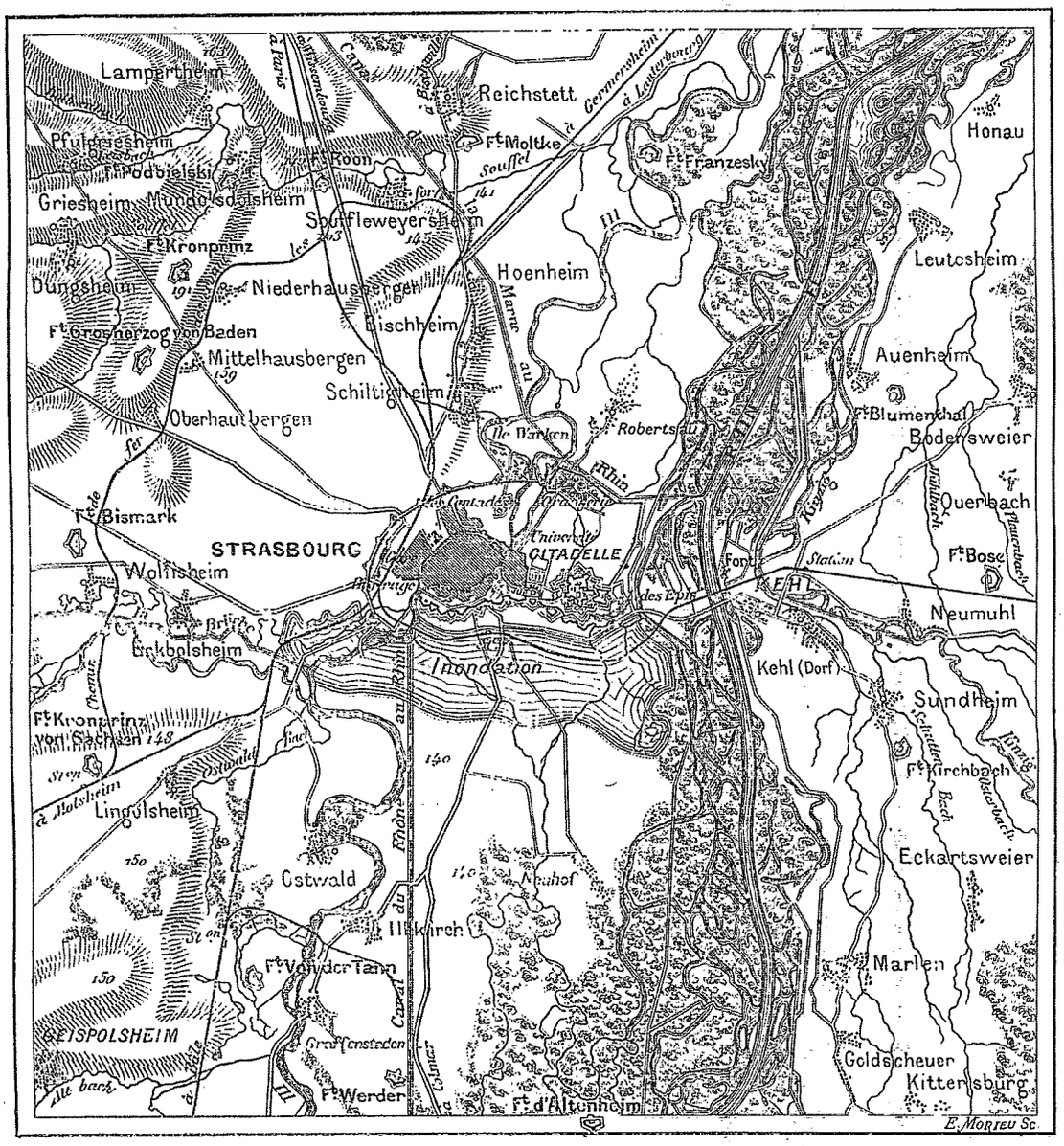
Une telle forteresse consiste en une agglomération d'ouvrages destinés à se prêter un mutuel et solide appui. Les forts détachés, qui constituent aujourd'hui le principal élément de la valeur des grandes places, se trouvent dans d'excellentes conditions. Leur garnison isolée ne conserve aucune relation avec la population civile, et cette garnison peut se renouveler presque indéfiniment. Ils sont pourvus d'approvisionnements mis à couvert, et ces approvisionnements, tirés du *noyau central*, se remplacent au fur et à mesure de la consommation. Tout, personnel et matériel, est toujours au complet dans un fort d'enceinte.

A quelle distance du noyau central ces petites forteresses doivent-elles être jetées? On a préconisé pour minimum celle de 4 à 6 kilomètres. En France, on cède volontiers à la tendance d'éloigner les ouvrages, afin d'obtenir un plus vaste espace annulaire. C'est ainsi que Paris et Langres ont des forts portés respectivement jusqu'à 15 et 16 kilomètres; il est vrai que Paris et Langres sont dans des situations exceptionnelles. En Allemagne, on va beaucoup moins loin. Somme toute,

on estimait, il y a quelques années, que, pour mettre le corps de place à l'abri du bombardement, les forts détachés devaient en être distants de 6 000 à 7 500 mètres.

Mais l'on avait compté sans les progrès que l'artillerie était sur le point de faire. Aujourd'hui qu'on a des bouches à feu de *siège et place* dotées d'une portée de 15 à 18 kilomètres, ces distances peuvent être dites insuffisantes.

Quel doit être l'espacement des ouvrages détachés, l'intervalle de deux forts consécutifs? Le problème est assez indéterminé. On admet bien

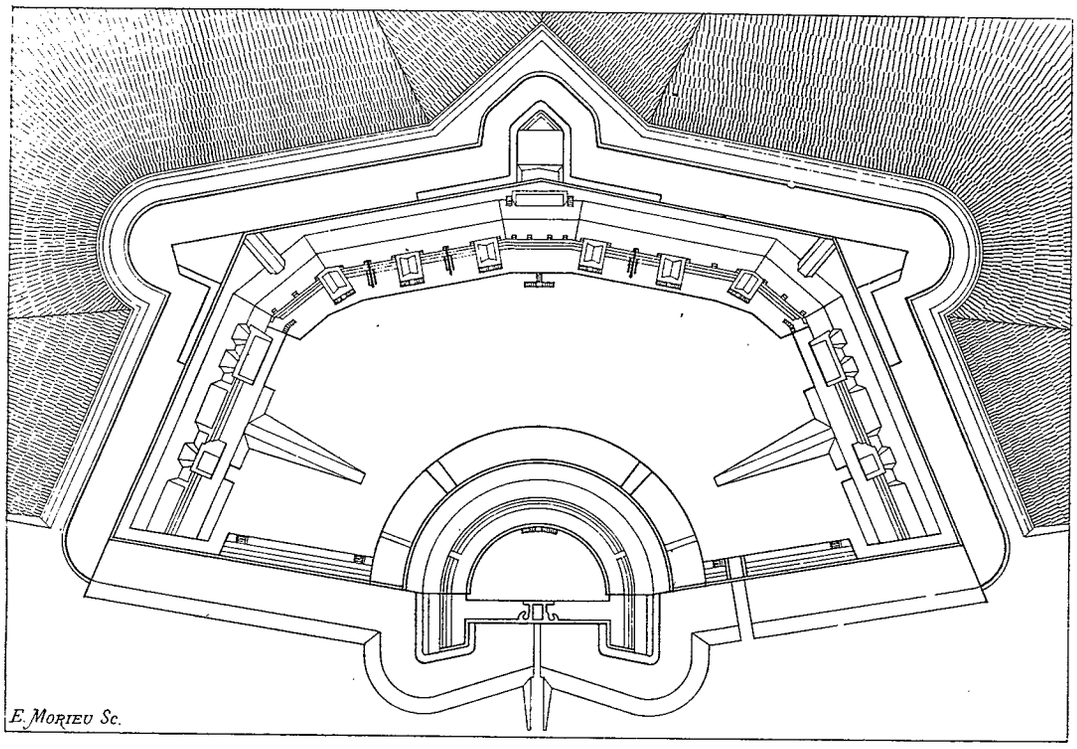


Exemple de camp retranché moderne. — Strasbourg.

ce principe que deux ouvrages voisins doivent mutuellement se soutenir; mais qu'entend-on par le mot « soutien »? Une telle expression comporte trois significations distinctes; on peut comprendre que deux forts voisins doivent pouvoir : se flanquer mutuellement, ainsi que deux ouvrages avancés de l'ancienne école; — se canonner l'un l'autre; — battre ensemble l'intervalle qui les sépare. La première acception n'est plus admissible; les deux autres manières d'entendre le mot « soutien » impliquent des distances qui sont elles-mêmes fonction de la portée efficace des bouches à feu. Dans le premier cas, deux forts voisins doivent être espacés de 4 kilomètres; dans le second, de 8. On admettait naguère que l'intervalle maximum à ménager entre deux forts voisins ne doit pas dépasser une étendue de 6 000 à 7 000 mètres. Mais, pour les motifs ci-dessus exposés, c'est-à-dire à raison de la grande portée des pièces actuellement en service, ces chiffres pourraient notablement s'accroître.

Quand, après nos désastres de 1870-1871, l'heure fut venue de mettre la main à l'œuvre de notre réorganisation défensive, le gouvernement se sentit assez embarrassé. Il s'élevait, en effet, de grandes difficultés techniques, et la question

se posait de savoir si, au moment de construire tant de nouveaux ouvrages, il fallait persister à garder les traditions de l'école française, ou prendre franchement le parti de suivre les méthodes de ce qu'on appelait l'*école allemande*. En d'autres termes, il fallait clore l'ère des discussions touchant les mérites et les défauts comparés du système *bastionné* et du système *polygonal*. Il était temps de mettre fin à des luttes qui duraient depuis plus d'un siècle, — car c'est en 1761 que Montalembert présentait son premier mémoire au duc de Choiseul, alors ministre de la guerre. La question fut nettement tranchée; on se prononça en faveur de l'adoption des dispositions adoptées par les Allemands. C'est après 1815 que nos voisins de l'Est ont entrepris leurs premiers grands travaux de fortification. Les principales forteresses qu'ils ont organisées de 1815 à 1860 sont : Cologne, Coblentz, Posen, Ingolstadt, Germersheim, la ligne du Palatinat en avant de Komorn, Ulm, Rastadt, Kœnigsberg, etc. Ardents à conspuer tout ce qui pouvait venir de France, les ingénieurs allemands s'empressèrent de proscrire les formes bastionnées; mais cette prétendue école



Prototype de fort d'enceinte. — Plan d'ensemble d'un des forts de Gosport (Portsmouth).

allemande, qui affectait le plus profond dédain pour Vauban et pour Cormontaingne, n'a fait qu'emprunter des idées à d'autres officiers français : Montalembert, Carnot et Choumara. Elle n'a donc pas créé de toutes pièces une fortification « nationale. »

Nous donnons ici la place de Strasbourg à titre d'exemple d'une grande place moderne à forts détachés.

Devenue allemande en 1871, Strasbourg était, du fait de l'économie générale de son site, destinée à passer à l'état de grand « camp retranché » en se conjuguant, à cet effet, avec Kehl. En vue de cette transformation, M. de Moltke a démoli la vieille enceinte de Speckle, pour englober sous de nouveaux remparts une surface triple de celle que mesurait la place française. La superficie de la ville allemande est, à l'heure qu'il est, d'un millier d'hectares enclos de fortifications. La nouvelle enceinte enferme la gare, une vaste gare desservant, à la fois, les lignes de Wissembourg, de Bâle, de Paris et de Kehl. De Strasbourg, par conséquent, les forces allemandes peuvent rayonner en tous sens vers l'extérieur. A cheval sur le Rhin, assise sur la voie ferrée qui relie la Hollande à l'Italie par le Saint-Gothard, cette grande place est devenue un immense entrepôt de commerce entre l'Italie, la Suisse, l'Allemagne et la France. L'armée allemande s'y est ménagé en permanence d'immenses approvisionnements de toute espèce, dont les uns sont en magasin; les autres, *sur roues*, en gare.

Alentour de ce noyau central, M. de Moltke a élevé des forts détachés. Sur la rive gauche du Rhin s'échelonnent en hémicycle les forts *Fransecki*, de *Moltke*, de *Roon*, *Podbielski*, *Kronprinz*, *Grossherzog von Baden*, *Bismarck*, *Kronprinz von Sachsen*, *Von der Thann*, *Werder*, *Schwarzhoff*. Sur la rive droite, Kehl est couvert par les forts de *Kirchbach*, *Bose* et *Blumenthal*. La ligne de ces ouvrages mesure 35 kilomètres de développement sur la rive gauche, 18 et demi sur la rive droite, soit au total 58 kilomètres et demi.

Les Allemands ne cessent point d'apporter de

nouveaux perfectionnements à ce camp retranché déjà formidable.

Exposons maintenant en tous détails le mode d'organisation d'une des places fortes modernes. Comme nous l'avons déjà fait observer, les défenses d'une place se réduisaient autrefois à une enceinte *simple* avec ou sans ouvrages extérieurs. Un semblable dispositif n'a plus de valeur, aujourd'hui que l'artillerie de l'assaillant peut établir ses batteries de siège à 2 kilomètres du rempart considéré. De là ses projectiles prennent aisément *à dos* les défenseurs des portions d'enceinte opposées diamétralement. Et même, en demeurant à grande distance afin d'échapper aux feux du rempart, cette artillerie peut faire pleuvoir sur la ville des obus incendiaires et la réduire en cendres.

L'organisation d'une grande forteresse ne peut, comme nous l'avons dit, se concevoir sans l'annexion de certaines pièces de fortification jetées méthodiquement en avant de l'enceinte. Les éléments constitutifs d'une telle place doivent donc consister en une ceinture d'ouvrages détachés, qu'on appelle *forts,* et une *enceinte* de type quelconque couvrant la ville, laquelle est alors dite *noyau central.* Entre l'enceinte et la ligne des forts se développe un espace annulaire, lequel peut être semé d'excellentes positions défensives, qu'il importe de ne point abandonner à l'ennemi supposé maître des forts. Ces positions doivent donc être occupées par des ouvrages dits *intermédiaires* ou *de seconde ligne* qu'on n'organise, le plus souvent, que suivant les principes de la fortification dite *provisoire.*

Le principal objet des forts détachés est de mettre le noyau central à l'abri des effets d'un bombardement immédiat. Occupant, d'ailleurs, toutes les positions dominantes des abords de la place, ils empêchent l'ennemi de s'y établir. De ces points culminants, ils commandent la campagne et maîtrisent les voies de communication qui rayonnent du noyau central. Apportant, par là même, un accroissement notable au diamètre de la place, ils imposent à l'assiégeant l'obligation d'un plus grand déploiement de forces, de travaux sièges plus considérables. Dans l'espace annulaire qui se développe entre la ligne des forts et le noyau central, le défenseur peut se ménager de vastes magasins d'approvisionnements. De cette zone de terrain, dont la possession ne saurait lui être sérieusement disputée, il peut jeter des forces mobiles sur les troupes de l'attaque, inquiéter son adversaire, le harceler, le placer perpétuellement sous la crainte d'un coup de main possible, lui faire essuyer des pertes, lui imposer des fatigues incessantes.

Le tracé d'un fort moderne comporte en général : un ou plusieurs *fronts de tête* voyant et battant bien l'extérieur du camp retranché; — des *flancs* regardant les intervalles qui le séparent des forts collatéraux voisins; — une *gorge* faisant face au noyau central. On adopte souvent pour plan le dessin d'une grande « lunette » pentagonale aplatie, à saillant très obtus. Les faces de l'ouvrage sont flanquées par une *caponnière* établie au saillant; les flancs, par des demi-caponnières ou *ailerons.* Principalement destinée à déjouer des attaques tentées à petite distance, la gorge est ordinairement *bastionnée.* L'action d'un fort devant surtout s'exercer au loin, il n'y avait point lieu de lui annexer des *dehors :* aussi le chemin couvert en est-il très simple. Le tracé d'un fort d'enceinte se réduit parfois à celui d'une redoute comportant un seul front de tête, deux flancs et une gorge.

A suivre. Colonel HENNEBERT.

LES LANGUES SAUVAGES DE L'AMÉRIQUE.

Les langues sauvages de l'Amérique combinent en un seul mot, un mot-paquet, des idées complexes, exprimées dans les autres systèmes linguistiques par des termes séparés. Les mots alors sont dits *emboîtés,* comme ces séries de boîtes, si fort en vogue au Japon, qui rentrent les unes dans les autres. Ce procédé ne connaît point de limites, de telle sorte que le sujet et l'attribut des langues aryennes, ainsi que toutes les relations qui les modifient indirectement, tendent à s'amalgamer en un polysyllabe sans fin que l'on conjugue ensuite régulièrement comme le premier verbe venu en latin ou en grec... On pourrait dire que la plupart de ces expressions ne sont pas véritablement des mots, c'est-à-dire la simple expression d'une idée simple, mais bien des phrases complètes en elles-mêmes. Et cela est si vrai qu'il n'est pas rare de voir que les noms d'objets ordinaires, comme *poisson, arbre, étoile,* loin d'être des racines, ne comportant aucune analyse, ne sont que des termes composés réductibles en une suite de mots décrivant ces objets, une brève description de ces objets. Ainsi, pour un Ioway la barbe est le *poil du menton,* l'argent du *fer-blanc,* etc., etc.; en algonquin le vin est la *liqueur de la grappe;* le cidre, la *liqueur des pommes;* une scie, un *instrument qui fait de la sciure de bois;* une charrue, un *instrument qui fend la terre et la retourne.* La grande masse des mots n'est pas encore passée de l'état concret à cet état de pure abstraction dans lequel les racines et les éléments formatifs, ayant perdu leur indépendance, perdent aussi la clarté de leur origine. Un Indien ne peut guère employer les mêmes termes concrets indépendamment des associations dont ils font partie, il ne saurait dire *couvrir, poser, enlever,* mais *couvrir quelqu'un de quelque chose,* de neige, de terre, etc., etc. Rien ne l'embarrasse davantage que de lui demander quels sont, dans sa langue, les équivalents de mots isolés. Impossible à lui de traduire *manger, boire, frapper,* parce que jamais il *ne boit, ne mange* ou *ne frappe* purement et simplement, mais il *mange ou boit quelque chose,* il *frappe quelqu'un,* etc., et

regardant cela comme une idée concrète unique, il l'exprime par un terme concret unique. Il suit de là que ce terme concret doit être conjugué et que la conjugaison en est interminable. Le verbe latin *amo* est épuisé quand il a passé par tous ses modes, ses temps, ses personnes et ses voix; tandis que le verbe *waub* qui y correspond en chippaouais ne peut jamais l'être, attendu qu'à chaque nouvel objet qui s'amalgame, à chaque nouvel accident de temps, de lieu, de manière, naît une nouvelle conjugaison. Nous ne devons donc éprouver nulle surprise lorsqu'on vient nous dire « qu'il faudrait des années pour appliquer aux verbes *aimer, voir, brûler,* toutes les conjugaisons dont ils sont susceptibles » (le R. Th. Harlbust dans Schoderaft, IV, p. 390), ou qu'en micmac les noms de nombre eux-mêmes ne peuvent s'employer à part et qu'il les faut incorporer et conjuguer comme *il y a un, il y avait un, il y aura un.*

Si les racines étaient simplement enfilées les unes aux autres, il en résulterait des mots trop longs pour la prononciation, d'où la nécessité de ramener les composants à une étendue dont il nous est difficile de nous former une idée précise. On obtient ce résultat en partie par syncope, en partie par une substitution euphonique de lettres d'une portée dépassant de beaucoup celle que présentent les langues aryennes. Dans le dialecte nitinaht de l'idiome aht, le *b* et le *d* sont uniformément remplacés par *m* et *n*, et en vertu du principe de contraction *noowayksch*, père, se réduit à *dooux,* et *oomaykso,* mère, se réduit à *abahx.* Nous sommes à même ainsi de comprendre comment le procédé conduit à l'évanescence. Les Nitinahts, si on les séparait des autres tribus de la côte ouest de Vancouver, développeraient leur dialecte particulier en un langage aussi différent du reste que l'anglais l'est de l'hébreu. Le nombre prodigieux d'idiomes en apparence indépendants l'un de l'autre parlés par un ou quelques millions d'Indiens cessera de nous étonner. Et quand nous aurons ajouté que les interminables composés ne sont point le résultat de l'action lente d'une corruption phonétique, mais souvent des productions instantanées, nous nous étonnerons plutôt que ce nombre ne soit pas encore plus élevé. Si, par exemple, une société de capitalistes étaient en état de se faire connaître sous la raison : *Robritiralifisuranompany* et que tout le monde pût comprendre par intuition que c'est la forme polysynthétique de *Royal british Fire and Life Insurance company,* nous pourrions nous imaginer aisément ce qu'il adviendrait de la langue au bout de plusieurs générations, surtout si elle restait livrée à elle-même sans la protection d'une littérature écrite. Cependant des composés analogues ont été formés par des sociétés de langue anglaise; ainsi, *Penyan* pour Pennsylvanian. Le principe a été illustré par l'enseigne d'un loueur de chevaux présentant *Anosafada* pour *Anhorse half-a-day*, *Fakinimome* pour *Faking him home,* etc. Mais peut-être l'exemple le plus frappant est-il l'expression familière *hap'orth* pour *halfpenny-worth,* dans lequel le mot *penny* est remplacé par l'unique lettre *p* comme dans les langues américaines.

On a prétendu dernièrement que la polysynthèse n'était que l'agglutination sous un autre nom; cela ne saurait se soutenir. Non seulement ce sont souvent de véritables phrases, mais les phrases elles-mêmes, ou ce qui serait une phrase dans un autre système, ne sont souvent que des mots. Non seulement, comme en turc, en magyar, et surtout en basque, ce sont certains objets pronominaux directs ou indirects qui sont agglutinés dans les mots, mais l'emboîtage s'étend indéfiniment aux sujets et objets nominaux tant directs qu'indirects, ainsi qu'à leurs extensions tant adjectives qu'adverbiales. Bien plus, dans les langues appelées touraniennes, les racines principales ne sont jamais obscurcies, pas même modifiées; dans les langues américaines, au contraire, toutes les racines sont mutilées de telle sorte qu'il n'en reste qu'une seule lettre, et en ceci consiste la différence essentielle entre l'agglutination et le polysynthétisme. Dans le premier cas, les mots sont mêlés comme se mêlent l'huile et le vinaigre; dans l'autre, ils se confondent comme le vin et l'eau.

Plusieurs familles américaines, comme les Cris et les Iroquois, confondent le nom et le verbe, ou plutôt ne reconnaissent que le nom qui, fondu avec ses différents affixes, correspond à nos locutions verbales. Il s'ensuit que la phrase n'est pas fondée sur la relation du sujet à son attribut, mais sur la relation de l'objet à ses diverses portées et connexions. En somme, la forme de la phrase est réglée, non par une relation verbale, mais par une relation substantive, celle de l'objet ou de la chose qui est affectée. Nos idées, nos vues, toute notre façon de penser doit paraître aux Américains étrange et en dehors du sens commun. (1)

L'IDÉE DE DIEU CHEZ LES ANCIENS (2).

Il y a un Dieu suprême, à part de tous les autres, qui ne ressemble à l'homme ni par le corps, ni par l'esprit. Il meut toutes choses, sans travail, par la seule force de sa pensée.

XÉNOPHANE DE COLOPHON.
(620-550 av. J.-C.)

Nous ne saurions voir la Divinité de nos yeux, ni la toucher de nos mains, ce qui est la grande voie de conviction pour les hommes. Une tête humaine ne s'élève pas sur son corps, deux bras ne lui sortent pas des épaules, elle n'a ni pieds, ni

(1) Appendice ethnologique du docteur A.-H. Keane au volume sur le Centre-Amérique du *Résumé de géographie et de voyage* de Stanford. — Londres, 1882, E. Stanford.

(2) D'après Havet (Ern.), *le Christianisme et ses origines; l'Hellénisme,* 2 vol. in-8. Paris, Michel Lévy, 1872.

genoux ; elle n'est autre chose qu'un esprit saint et infini qui parcourt le monde entier de ses rapides pensées. EMPÉDOCLE.
(450-400 av. J.-C.)

Socrate enseignait l'existence d'un Dieu « qui ordonne et maintient cet ensemble du monde où tout est bon et excellent, qui le conserve pour notre usage en bon état, sans altération et sans vieillesse, et obéissant exactement à ses lois plus vite que la pensée. Il se le représentait souverainement grand, voyant tout, entendant tout, présent partout et gouvernant toutes choses. »
XÉNOPHON.
(445-335 av. J.-C.)

Les dieux des peuples sont en grand nombre, mais celui de la nature est unique.
ANTISTHÈNE.
(424-352 av. J.-C.)

— Pour laquelle tiendrons-nous, Protarque, de ces deux opinions : Que tous les êtres, que le Tout, comme on l'appelle, est emporté par l'action d'une puissance sans raison et qui va au hasard; ou, au contraire, ainsi que l'ont dit ceux d'avant nous, qu'il est gouverné par un esprit et une sagesse merveilleuse?

— Il y a loin, Socrate, de l'une à l'autre. L'idée que tu exprimais me paraît avoir quelque chose d'irréligieux. Mais la croyance à un esprit qui gouverne tout est digne du spectacle que nous offre le monde, avec le soleil, la lune, les astres et la révolution du ciel; et je ne voudrais ni parler, ni penser autrement sur ce sujet.
PLATON.
(430-347 av. J.-C.)

Aristote parle *des dieux* le moins possible, et je ne sais s'il emploie jamais leurs noms... Il raille la mythologie comme enfantine et bonne pour contenter le vulgaire ou pour le gouverner; il fait voir que ces dieux à figure d'homme ne seraient que des *hommes éternels*. Il se moque du nectar et de l'ambroisie des vieux poètes, *qui parlaient pour la foi de leur temps, sans souci de nous*. Quelquefois il se met à couvert en disant « que les êtres divins dans leur essence auguste et sacrée sont hors de notre portée, et que nous ne saurons jamais d'eux que bien peu de chose. » Le plus souvent il dit absolument : *le dieu;* l'expression revient à chaque page; c'est véritablement lui qui l'a établie dans la langue philosophique; et l'idée qu'il rend ainsi ne diffère guère de celle que nous traduisons en disant *Dieu*. ARISTOTE [1].
(384-322 av. J.-C.)

C'est toi qui es notre père, ô Zeus! à nous qui seuls avons reçu le don de la parole... C'est toi qui, la foudre en main, fais prévaloir la raison universelle, répandue à travers toutes choses, unie aux astres grands et petits... Rien ne se fait sans toi, ni au ciel, ni sur la terre, ni dans la mer, *excepté le mal que font les méchants*. Mais toi, tu remets partout le bien au lieu du mal, l'ordre au lieu du désordre, l'amitié au lieu de la haine. Tu fais entrer le bien et le mal dans une même harmonie, d'où se dégage la raison universelle et éternelle. Mais ils la négligent et la fuient, ces mortels méchants et malheureux, qui dans l'avide poursuite du bonheur ne savent plus voir et entendre la loi divine, tandis qu'ils seraient heureux s'ils lui obéissaient sagement. Les uns courent à la gloire, d'autres au gain, d'autres à la volupté, et ils vont contre le but qu'ils poursuivent. O Zeus! préserve-les de l'erreur funeste; délivres-en leur âme et donne-leur de comprendre la pensée par laquelle tu gouvernes le monde suivant l'ordre. Alors, gratifiés par toi, nous te rendrons grâces à notre tour et nous chanterons tes louanges perpétuellement, ainsi qu'il sied aux mortels; car il n'y a pas de plus noble office pour les hommes, ni pour les dieux, que de chanter sans cesse, comme il convient, la loi commune. CLÉANTHE.
(310-250 av. J.-C.)

Que chanterais-je avant le Père du monde, qui règne sur les hommes et sur les dieux? Il n'engendre rien qui soit plus grand que lui-même; rien ne subsiste qui lui soit égal ni qui approche de lui. HORACE.
(65-8 av. J.-C.)

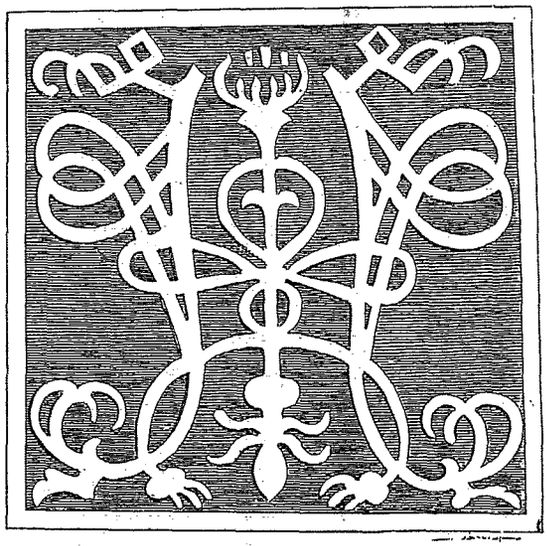
[1] D'après Havet, ouvrage cité.

CARREAUX ÉMAILLÉS.

Dix-septième siècle.

Voy. les Tables.

Ce premier carreau représente le monogramme de « Jacques Morelot, escuyer, cappitaine et chas-



Monogramme de Jacques Morelot. — Dessin d'Adolphe Guillon (dix-septième siècle).

» telain de Brazey pour le roy », selon un titre de 1685. Il a été trouvé dans la maison de M. H. Protat, à Brazey-en-Plaine (Côte-d'Or), maison construite en 1784 sur l'emplacement occupé antérieurement par Jacques Morelot.

Le deuxième carreau, composé de quatre parties représente une chasse, un piqueur, son chien, une biche et un cerf. — Voici ce qu'écrit à ce sujet M. Eug. Méray, de Nuits-sous-Beaune : « L'inscription porte : *Vois toli le Jehan Karaimentrant.* — Est-ce un cri de chasse? est-ce une devise? ou le nom d'un célèbre piqueur? Il y a encore dans le pays une famille portant le nom de Carêmentrant. »

M. Demay a publié dans le Bulletin de la Société nationale des antiquaires de France, 2e trimestre

Quinzième siècle. — Château de Vergy (Côte-d'Or). — Dessin d'Adolphe Guillon.

1877, page 84, un article sur ce pavé; mais la personne qui l'a renseigné ne lui a pas fourni des documents bien exacts, et il y a plusieurs erreurs à propos de ce pavé dont l'ordre a été interverti et qui ne provient pas du couvent de Saint-Vivant, sur la montagne de Vergy, mais bien du chapitre de Saint-Denys dans l'enceinte du château, sur la même montagne. A. G.

DE QUELQUES DIAMANTS

L'*Étoile du Sud,* le plus gros diamant découvert au Brésil; trouvé en 1853, par une négresse, dans le district de Bogagem. Poids à l'état brut, 254 carats (le carat vaut 212 milligrammes). Réduit par la taille en brillant à 115 carats. Vendu deux millions à un prince indien.

Le *Koh-i-Noor* (montagne de lumière) n'est pas un diamant moderne. Il appartient à l'Angleterre : il fut confisqué au roi de Lahore à la suite de l'annexion du Pendjab en 1850. Les Anglais prétendent qu'il appartenait à un héros légendaire, célébré dans le Mahabharata, ayant vécu *trois mille ans* avant l'ère chrétienne : c'est un assez beau brillant, de teinte un peu grise et de forme trop plate. Réduit par la taille (en Angleterre), à 106 carats.

Le *diamant de M. Dresden,* beau brillant sans défaut de 76 carats, découvert en 1857, à Bogagem, au Brésil. Vendu un million à l'acquéreur de l'Étoile du Sud.

L'*Étoile de l'Afrique du Sud,* le premier gros

diamant trouvé dans les gisements du Cap, beau brillant de 46 carats, de l'*eau* la plus pure, aussi incolore que les diamants indiens, ce qui est fort rare pour les diamants africains.

Le *Stewart,* trouvé en 1872, dans les gisements du Cap. Poids brut, 288 carats; réduit par la taille en brillant à 126 carats. Il est un peu jaune; il a été vendu 225 000 francs.

Le *Porter Rhodes,* même provenance, trouvé, dit-on, en 1880. Il est tout à fait incolore et pèse 150 carats.

Enfin, le plus gros de tous les diamants du Cap, pesant brut 457 carats, est actuellement taillé à Amsterdam. Il passe pour être absolument blanc. Il appartient à un syndicat; sa provenance exacte est inconnue.

PRODUCTION ARTIFICIELLE DES PIERRES PRÉCIEUSES. LE RUBIS.

Après le diamant, les pierres précieuses les plus dures et les plus estimées sont le *corindon,* le *rubis,* le *saphir,* l'*améthyste.*

Ces pierres ne sont autre chose que de l'*alumine cristallisée.*

Rien n'est plus commun que l'alumine : c'est un des éléments de l'argile, qui est formée de silice et d'alumine. L'*aluminium* est extrait de l'alumine, qui représente de l'oxyde d'aluminium : c'est-à-dire que cette matière est, par rapport à l'aluminium, ce qu'est la rouille relativement au fer.

Mais si rien n'est plus facile à préparer que l'alumine pure, rien n'est plus difficile que de l'obtenir à l'état cristallisé.

C'est Ebelmen, directeur de la manufacture de Sèvres, qui a, le premier, obtenu de petits cristaux de corindon et de rubis : ce dernier ne diffère du corindon que par des traces d'oxyde de chlorure qui le colorent en rouge.

Plusieurs chimistes éminents ont continué ces travaux d'Ebelmen : MM. Deville, Caron, Debray. En 1877, MM. Fremy et Feil ont obtenu le rubis par un procédé vraiment industriel : ils ont préparé *plusieurs kilogrammes* de rubis, très nettement cristallisé. Mais ces rubis ont une texture lamelleuse qui ne permet pas de les soumettre à la taille : de sorte qu'ils n'ont pas de valeur pour la joaillerie.

MM. Fremy et Verneuil obtiennent des rubis parfaitement cristallisés, de la plus belle teinte et aussi durs que les rubis naturels, en chauffant au rouge blanc, pendant plusieurs heures, de l'alumine en présence du fluorure de calcium (ou *spath fluor*).

Ces rubis n'ont plus du tout la texture lamelleuse des cristaux préparés par le premier procédé. Cependant, comme ils sont très petits, le commerce des pierres précieuses ne devrait point, d'après M. Fremy, s'alarmer au sujet de ces travaux; car les rubis n'atteignent une valeur un peu considérable que si leur grosseur dépasse les limites ordinaires.

Comme le rubis fond au chalumeau à hydrogène et oxygène, et que le rubis fondu avec les précautions convenables paraît posséder les mêmes propriétés que le rubis cristallisé, il est possible qu'on cherche à faire passer les rubis artificiels fondus en masses un peu considérables pour de gros rubis naturels.

En résumé, au point de vue chimique, la question de la production du rubis est complètement résolue.

La production artificielle du diamant est toujours à trouver; la résolution de ce problème présenterait le plus grand intérêt, à cause des avantages innombrables des *outils diamantés.*

CONSEILS SUR L'ÉDUCATION [1].

DU ROLE DE L'IMAGINATION.

Tout le monde sait que l'imagination a suggéré aux plus grands savants leurs principales découvertes. Elle n'est l'ennemie de la science qu'autant qu'elle opère sans la raison, c'est-à-dire arbitrairement, sans autre règle que le caprice. Avec la raison, elle est le meilleur, le plus indispensable des auxiliaires.

C'est en appliquant l'imagination à la réalité qu'on l'emploiera avec le plus de profit, et c'est dans ce sens que je conseille aux jeunes gens de l'exercer. Il n'est pas besoin de lire des romans pour trouver des peintures de situations et de caractères calculées en vue de plaire à la fantaisie et d'élever l'imagination. Les vies d'Alexandre le Grand, de Gustave-Adolphe, de tant de nobles personnages qui créent eux-mêmes l'histoire, ont une vertu éducatrice mille fois plus efficace que le meilleur des romans, peut-être que la plus belle des poésies. Tous les esprits n'aiment pas la poésie, mais tous reçoivent une forte et bienfaisante impression d'un fait imposant ou sublime.

Un des meilleurs livres de la littérature grecque, autrefois dans toutes les mains, mais qui, je le crains, est aujourd'hui tombé dans l'oubli, c'est Plutarque. Il y a là pour le jeune homme et pour l'homme fait, sous la forme vivante des exemples les plus riches et les plus variés, la matière même dont sera toujours faite toute force morale. La correction, l'art critique de nos historiens modernes, valent bien peu pour l'éducation, si on les rapproche de ce magnifique instinct de toute vraie grandeur, de cette sympathie naturelle pour toute faiblesse humaine, qui brillent d'un si vif éclat dans la galerie classique du bon vieux Béotien. Travaillez à vous familiariser, non pas avec ce qu'il y a de frivole, d'étrange et de monstrueux dans l'humanité, telle que la montrent des récits imaginaires, mais avec l'héroïsme humain, en chair et en os, tel que nous le représente un bon

[1] Extraits de l'*Éducation de soi-même, conseils aux jeunes gens,* par John Stuart Blackie, ouvrage traduit de l'anglais par F. Pécaut.

choix de biographies... Mettez à profit ces vies, grandes et sages, pour exercer l'imagination, et vous gagnerez doublement : vous apprendrez du même coup ce qui a été fait et ce qui aurait dû être fait.

Il y a des gens qui passent leur vie les yeux ouverts et ne voient rien ; il y en a aussi qui lisent force livres, qui peut-être se bourrent de faits, et qui n'emportent de là aucun de ces vivants tableaux d'histoire qu'une seule heure de lecture pourrait graver dans leur esprit, et qui les rendraient forts contre l'épreuve et la souffrance. Quand donc vous avez lu un chapitre de quelque bon livre, demandez-vous, non pas ce que vous avez vu imprimé sur des pages grises et ternes, mais quelle vive peinture vous avez ajoutée à la brillante galerie de votre imagination. Que cette faculté soit chez vous toujours vivante, toujours pleine de force et de couleur. Comptez que vous connaissez un fait, non pas quand vous savez qu'il a eu lieu, mais bien quand vous le voyez tel qu'il s'est passé.

Un homme peut vivre, et vivre dignement, sans beaucoup d'imagination; ainsi une maison peut être construite en vue de la pluie et du vent, elle peut même être bien éclairée, et être en même temps laide. Mais qui s'avise de préférer une laide maison, lorsqu'il peut en habiter une belle? Ainsi le beau, qui est l'aliment naturel d'une saine imagination, doit être le but de quiconque désire réaliser la grande fin de l'existence, je veux dire : tirer de soi-même le meilleur parti.

L'homme ne vit pas seulement de connaissances. Ce qu'il doit chercher systématiquement à acquérir, ce n'est pas le savoir en général, le savoir quelconque, c'est la science de ce qui est grand, beau et bon. Ce but, en ce qui concerne l'imagination, on ne l'atteindra qu'en apportant beaucoup de soin à la culture esthétique. En d'autres termes, la poésie, la peinture, la musique, et en général les beaux-arts, qui, de préférence, expriment le beau ou le sublime dans leurs rapports variés, ne sont pas des ornements accessoires : ils sont la fleur la plus suave d'une âme cultivée.

L'homme qui n'a pour voir que l'acuité de son regard, pour agir que la solidité de sa main, fait à merveille la rude besogne de la vie; mais il manquera de grâce, d'attrait; il sera anguleux, obstiné, tenace, sans modestie, dur même. Amortissez, émoussez par l'éducation esthétique les angles d'un tel caractère, vous aurez fait une œuvre dont l'utilité sociale ne sera pas médiocre, et procuré à l'individu lui-même un avantage considérable.

Que le jeune homme avide d'instruction véritable cultive l'admiration; car c'est en admirant ce qui est beau ou sublime que nous pouvons nous rapprocher quelque peu de l'objet de notre admiration. Celui qui, au sein de ce prodigieux univers, est avare de sa surprise prouve par là, non pas que le monde n'a rien qui la mérite, mais simplement l'étroitesse de ses sympathies et la pauvreté de ses facultés.

Voulez-vous faire votre éducation esthétique sans vous écarter de la nature vraie? Gardez-vous alors de commencer par la critique et de pratiquer le stérile *nil admirari* (ne rien admirer). Cette maxime, excusable sur les lèvres du cynique et du blasé, est intolérable dans la bouche du jeune homme, à l'âge de l'espérance. N'attendons rien de bon de celui qui, n'ayant rien produit par lui-même, se met en devoir de découvrir les fautes d'autrui et appelle cette sorte de chasse aux défauts du nom de critique. Qu'il apprenne avant tout à voir les beautés et non les lacunes. Toute critique digne de ce nom est le fruit le plus parfait de l'intelligence clairvoyante et de l'expérience consommée. Il n'y a que le vieux soldat pour dire comment les batailles auraient dû être livrées.

STUART BLACKIE.

PERSISTANCE D'USAGES SINGULIERS.

On sait par de nombreux exemples que certains usages se perpétuent à travers les siècles jusque dans des temps qui semblent ne devoir plus les comporter. Nous croyons en trouver un exemple remarquable dans la manière dont les funérailles des grands personnages se pratiquaient encore au treizième siècle de notre ère chez les COMMAINS, populations du Caucase en rapport, alors, avec les empereurs chrétiens de Constantinople. Un récit de Joinville nous fait connaître qu'en 1251 les COMMAINS enterraient leurs morts de distinction avec des rites absolument semblables à ceux dont, au rapport de Jules César et de Diodore, usaient les Gaulois avant la conquête romaine. Les Gaulois étaient originaires d'Orient. Ils y sont retournés à plusieurs reprises en conquérants : y ont-ils porté ou en ont-ils rapporté ces coutumes? En tout cas, le rapprochement des faits est intéressant. Nous les livrons sans commentaire à la curiosité de nos lecteurs.

RÉCIT DE JOINVILLE.

Une cérémonie funèbre chez les Commains (1).

« Tandis que le roi fortifiait Césarée (2), monseigneur Philippe de Toucy vint à lui. Et le roi disait qu'il était son cousin parce qu'il était issu d'une des sœurs du roi Philippe que l'empereur même eut pour femme (3). Le roi le retint, lui dixième de chevaliers, pendant un an; et alors il partit et s'en retourna en Constantinople, d'où il était venu. Il conta au roi que l'empereur de Con-

(1) Joinville, *Histoire de saint Louis* (édit. Natalis de Wailly, p. 329).

(2) Césarée de Palestine.

(3) Philippe de Tours était petit-fils de la sœur de Philippe-Auguste, Agnès, et de Brancas ou Vranas, seigneur grec qu'elle avait épousé en secondes noces, étant veuve d'Andronic, empereur de Constantinople.

stantinople (1) et les autres riches hommes qui étaient en Constantinople, étaient alors alliés à un peuple qu'on appelait COMMAINS afin d'avoir leur aide contre Vatace (2), qui alors était empereur des Grecs ; et pour que les uns aidassent les autres de bonne foi, il fallut que l'empereur et les autres riches hommes qui étaient avec lui se saignassent et missent de leur sang dans une grande coupe d'argent. Et le roi des COMMAINS et les autres riches hommes qui étaient avec lui firent à leur tour ainsi et mêlèrent leur sang avec le sang de nos gens et le mirent dans du vin et de l'eau et en burent et nos gens aussi; et alors ils dirent qu'ils étaient frères de sang. En outre, ils firent passer un chien entre nos gens et les leurs et découpèrent le chien avec leurs épées, et nos gens aussi, et ils dirent qu'ainsi fussent-ils découpés s'ils faillaient l'un à l'autre.

» Et nous conta encore une grande merveille, qu'il vit pendant qu'il était dans leur camp : c'est qu'un riche chevalier était mort et on lui avait fait une grande et large fosse en terre; et on l'avait assis et paré très noblement sur une chaise, et on lui mit avec lui le meilleur cheval qu'il eût et le meilleur sergent, tout vivants. Le sergent avant qu'il fût mis dans la fosse avec son seigneur, prit congé du roi des Commains et des autres riches seigneurs, et pendant qu'il prenait congé d'eux ils lui mettaient dans son écharpe une grande foison d'or et d'argent et lui disaient : « Quand je viendrai dans » l'autre siècle, alors tu me rendras ce que je te » baille », et il disait « Ainsi ferai-je volontiers. » Le grand roi des COMMAINS lui bailla une lettre qui s'adressait à leur premier roi, où il lui mandait que ce prud'homme avait très bien vécu et qu'il l'avait très bien servi et le priait qu'il le récompensât de ses services. Quand ce fut fait, ils le mirent dans la fosse avec son seigneur et avec le cheval tout vivants, et puis lancèrent sur la fosse des planches bien chevillées, et toute l'armée courut prendre des pierres et de la terre ; et avant que de dormir, ils eurent fait, en remembrance de ceux qu'ils avaient enterrés, une grande montagne au-dessus d'eux. »

(1) Baudoin II, empereur français de Constantinople.
(2) Empereur de Nicée.

TEXTE DE JULES CÉSAR (1).

« Les funérailles des Gaulois sont, relativement à leur état de civilisation, magnifiques et somptueuses. *Tout ce qu'on croit avoir été cher aux morts, même les animaux, est jeté dans les flammes du bûcher ; et il n'y a pas bien longtemps encore que leurs esclaves et clients favoris étaient aussi brûlés après la cérémonie funèbre.* »

TEXTE DE DIODORE DE SICILE (2).

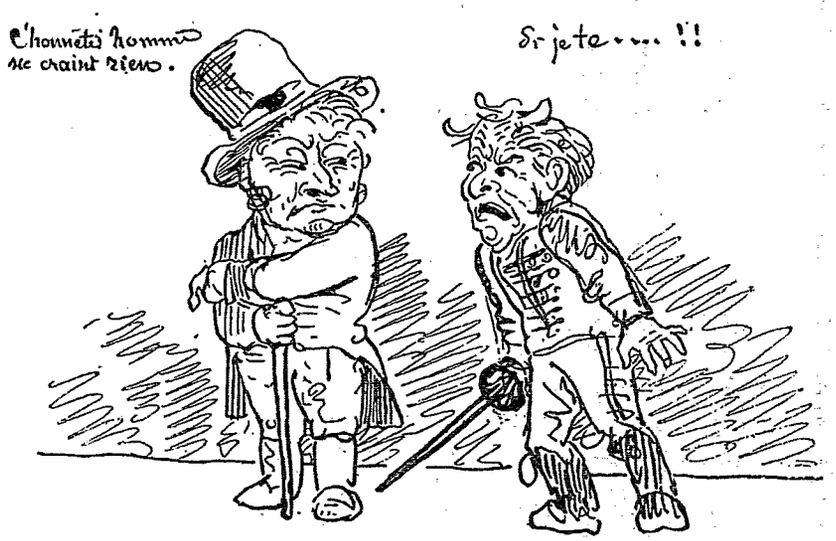
« Les Gaulois ont fait prévaloir chez eux l'opinion de Pythagore, d'après laquelle les âmes des hommes sont immortelles, et chacune d'elles, s'introduisant dans un autre corps, revit pendant un nombre déterminé d'années. *C'est pourquoi, pendant les funérailles, ils jettent dans le bûcher des lettres* adressées à leurs parents décédés, comme si les morts devaient les lire. »

N'est-il pas surprenant que ces mœurs, qui d'après César avaient déjà en partie disparu cinquante ans avant notre ère sous l'influence des druides, se retrouvent au treizième siècle en Orient?

ALEXANDRE BERTRAND,
Membre de l'Institut.

(1) *Guerre des Gaules*, liv. VI, ch. XIX.
(2) Liv. V, ch. XXVIII.

CROQUIS PAR TOPFFER.



Typographie du MAGASIN PITTORESQUE, rue de l'Abbé-Grégoire, 15. — JULES CHARTON, Administrateur délégué et GÉRANT.

LIOTARD.

Suite. — Voy. p. 185.

Jeune femme en costume de Smyrne. — Dessin de Liotard (Musée du Louvre).

Liotard, dès son arrivée à Constantinople en juin 1738, fut introduit par les riches Anglais qu'il avait accompagnés dans la société des ministres européens. Son genre de portrait, simple, fidèle, rapide, fut bientôt apprécié de toutes les familles, et l'on prit plaisir à poser devant lui. Les dames ne se faisaient pas peindre toujours dans leurs costumes d'Occident; elles aimaient à se revêtir et à se parer des plus belles étoffes orientales. C'est ainsi que l'on voit peinte, sous un agréable déguisement, la comtesse de Coventry, femme de l'ambassadeur d'Angleterre à Constantinople (1). Toutes

(1) Ce portrait appartient aujourd'hui à M. François Turrettini.

ces œuvres sont depuis longtemps dispersées : il serait impossible d'en tenter un catalogue même très incomplet.

Liotard ne se borna point, du reste, à peindre des ambassadrices et leurs filles; il paraît avoir pris plaisir à chercher des modèles parmi les belles personnes de tout rang, et à les représenter dans les costumes les plus divers. La jeune femme que représente notre gravure en est un exemple. Nous l'empruntons à la collection de dessins à plusieurs crayons acquise, il y a peu de temps, par le Musée du Louvre (1). Le costume serait, selon une note, celui d'une servante de café à Smyrne; mais, à ce propos, nous avons entendu exprimer un doute. Le peintre avait-il voyagé si loin sur la côte d'Asie et même d'Afrique, comme pourraient le faire supposer quelques autres costumes qu'il a dessinés? Nous n'avons aucun document qui puisse nous éclairer à cet égard. Liotard a pu se procurer à Constantinople même tout ce qui lui a permis de varier ses portraits.

Ce qui, dans notre gravure, doit frapper particulièrement l'attention, c'est la parfaite ressemblance de la pose de la jeune femme, servante smyrniote ou non, avec celle de la « Belle chocolatière de Vienne », qu'il peignit plus tard et qui reste encore son titre à la célébrité la plus populaire (2). L'une et l'autre, Smyrniote et Viennoise, plaisent par la grâce de leur attitude; mais la chocolatière de Vienne séduit bien plus par une expression de modestie, de réserve, d'honnêteté, qui fait bien comprendre qu'elle ait été élevée plus tard au rang de baronne ou de comtesse. Le pastel de Liotard a-t-il été pour quelque chose dans ce changement de condition? Nous l'ignorons : rien n'est plus ordinaire que de voir de semblables transformations d'état se produire après une célébrité acquise dans un service public, par exemple, sur les théâtres.

Pendant son séjour à Constantinople, qui ne dura pas moins de quatre ans, Liotard, s'étant habitué aux usages du pays, laissa croître sa barbe et se vêtit de manière à se faire appeler « le peintre turc. »

Il ne sortit de Turquie que pour exercer son art dans la capitale moldave, à Iassy, où il demeura dix mois. Il fut ensuite appelé à Vienne où l'impératrice mère, Marie-Thérèse, et l'empereur, lui demandèrent leurs portraits ainsi que toute la famille impériale. Il est curieux de constater que, même à Vienne, on se plaisait aussi à se faire représenter par lui en costume oriental : c'est sous ce déguisement, en effet, qu'est figurée l'impératrice Marie-Thérèse dans un dessin que possède Mme Charles Humbert. (Au Musée Rath on conserve un autre portrait de cette souveraine). La faveur dont il jouit à la cour viennoise l'y retint pendant plus d'une année; il la suivit à Francfort et assista aux fêtes du couronnement de l'empereur. Enfin, il voulut revoir son lieu de naissance, Genève, mais ce ne fut pas pour y rester longtemps. Il se rendit à Lyon, où l'on trouverait probablement des portraits de lui chez d'anciennes familles.

De Lyon il vint à Paris, où, accueilli comme partout avec sympathie, il fit les portraits des membres de la famille royale. Il est triste de rappeler qu'il n'y échappa point aux traits de la malignité, sans que rien absolument dans sa conduite et dans son caractère eut dû l'y exposer. Les lignes suivantes, que nous reproduisons à titre de curiosité, paraîtront aux lecteurs comme à nous aussi injustes que ridicules :

« Chaque fois qu'il a paru en France un étranger à longue barbe, il a non seulement captivé l'attention, mais encore la confiance et le respect de ceux qui l'ont vu. Un Genévois nommé Liotard en est un exemple. Il sut très bien profiter de cet ascendant que donne un extérieur imposant sur un peuple avide de nouveautés.

» Il étoit peintre en portraits; il avoit vécu trois ans à Constantinople, où ses talens lui valurent l'honneur d'être appelé au sérail du Grand Seigneur pour y faire les portraits des sultanes; il adopta le costume oriental et laissa par conséquent croître sa barbe avec d'autant moins de répugnance qu'elle déroboit la difformité de son visage. De retour en France, il imagina de conserver son extérieur de Levantin; ce fut ainsi qu'il parut à Paris en 1752. Il sentit bientôt qu'il avoit lieu de s'en applaudir. Son habit et sa barbe, beaucoup mieux que ses talens, suffirent pour l'élever au-dessus de la foule. On se doute bien de l'empressement des Parisiens pour cet homme extraordinaire. L'engouement étoit universel : son nom parvint bientôt à la cour, où il fut enfin appelé pour y faire les portraits du feu roi et de la famille royale. Ce fut là qu'il fit dans peu de temps une fortune brillante.

» Ses talens, moins étonnans que son costume, ne consistoient pas dans la beauté du coloris, mais dans l'art de saisir parfaitement les ressemblances. La marquise de P... se trouva blessée de la scrupuleuse exactitude de notre peintre; en lui donnant cent louis pour le prix d'un portrait qu'il venoit de lui faire, elle lui dit ces paroles précieuses qui devroient être écrites en lettres d'or dans les fastes des mentons barbus : *Votre barbe fait tout votre mérite.*

» Cette anecdote m'a été fournie par un ami de ce peintre qui l'avoit d'abord connu en costume oriental. Il a depuis adopté le costume françois pour céder aux vives sollicitations de sa femme qui étoit Parisienne. » (1)

La parole prêtée à la trop fameuse marquise, si elle a été fidèlement rapportée, ne fut qu'une sottise

(1) Voy. à la fin de cet article.

(2) Voy. t. XIV, 1846, p. 89, une imparfaite esquisse de ce pastel conservé à la galerie de Dresde, et une note de la livraison qui précède celle-ci.

(1) *Pogonologie*, ou *Histoire philosophique de la barbe*, par M. J.-A. D. (Dulaure). — 2 vol., 1786.

inspirée par le dépit. Du reste, évidemment, l'auteur de ce passage manquait autant de goût que de bienveillance et de justice. Si le mérite de Liotard eût paru contestable, le roi, la famille royale, ne se seraient pas fait peindre par lui. Les vrais amateurs d'art n'étaient point rares en 1752, même à la cour.

Lemoine, premier peintre de Louis XV, a dit de Liotard avec autorité : « Je ne connais aucun » peintre qui, tout en embellissant la nature, la tra- » duise aussi fidèlement; ses portraits sont d'une » vérité qui cause presque de l'étonnement. »

Continuant ses voyages, Liotard fut de même bien accueilli à la cour de Londres, puis en Hollande où il fit le portrait du stathouder.

Ce fut à Amsterdam qu'il épousa Mlle Marie Fargues, fille d'un négociant français établi en Hollande. Il avait alors cinquante-quatre ans. Sa longue barbe avait déplu à sa fiancée : il lui en fit le sacrifice.

Une fois marié, il fixa son séjour à Genève, où il fut nommé membre du Conseil des deux-cents en 1784, et où il mourut le 12 juin 1789.

ÉD. CH.

Dessins de Liotard au Musée du Louvre.

C'est en 1882 que le Musée du Louvre a acquis, au prix de 6 000 francs, trente dessins de Liotard, qui se trouvaient en la possession du chanoine Gallet, de Versailles.

Ces dessins sont exécutés à la pierre noire et à la sanguine combinées; l'un d'eux, qui représente en buste une paysanne de Suisse, est en outre lavé d'aquarelle. Un second dessin paraît aussi représenter une paysanne suisse, probablement une laitière, debout, portant un seau sur la tête.

Les autres dessins ont été faits au cours d'un voyage à Constantinople et en Orient (voy. plus haut). Ce sont des portraits, des types et des costumes du Levant.

L'un de ces portraits est celui du comte de Bonneval, général dans l'armée turque sous le nom d'Achmet-Pacha, mort à Constantinople en 1747. Il est représenté en buste dans un médaillon; il porte un turban et un vêtement garni de fourrure.

Trois autres portraits sont ceux de M. Péleran, consul de France à Smyrne, en costume européen, étendu sur un divan; de sa femme, debout, vêtue d'une robe blanche, coiffée d'un chapeau noir, et tenant une cravache; et enfin, d'un nain désigné par le nom d'Ibrahim.

Parmi les autres dessins, beaucoup représentent des femmes et des jeunes filles de Constantinople, des îles de l'Archipel (Chio, Paros), de Smyrne et d'autres lieux non indiqués, des Circassiens et Circassiennes, des musiciens, tous dans leurs costumes orientaux, dont les détails sont indiqués avec le plus grand soin.

Tous ces dessins sont d'une finesse et d'une vérité très remarquables, les têtes pleines de physionomie et très vivantes. Les types sont si bien saisis et notés avec tant de précision qu'ils se gravent dans le souvenir. (1)

LA BREBIS.

FABLE.

Comme Jupiter célébrait l'anniversaire de son mariage, toutes les bêtes de la terre apportèrent leurs présents; mais Junon remarqua que la Brebis seule n'était pas venue.

— Où est donc la Brebis? demanda la déesse. Pourquoi le pieux animal ne nous apporte-t-il pas aussi son offrande?

Le Chien prit la parole et dit :

— Ne t'irrite pas, déesse. J'ai vu la Brebis aujourd'hui; elle était triste et gémissait.

— Pourquoi la Brebis gémissait-elle? reprit la déesse déjà apaisée.

— Misérable que je suis! disait-elle. Je n'ai pas de lait en ce moment, je n'ai pas de laine non plus. Que vais-je offrir à Jupiter? Serai-je la seule à n'avoir rien à donner? J'irai trouver le berger et je lui demanderai de m'offrir moi-même au dieu.

Au même moment, montait vers le ciel, avec la prière du Berger, la fumée du sacrifice de la Brebis; Jupiter en sentit l'agréable odeur à travers les nuages, et Junon eût versé ses premières larmes, si les larmes pouvaient mouiller les yeux des Immortels. (2)

E. L.

Vitesse du son.

La vitesse du son dans l'air atmosphérique a été déterminée en 1822, par ordre du bureau des Longitudes, entre Villejuif et Montlhéry. On a trouvé pour cette vitesse une valeur de 337m.2 par seconde, à la température de + 10 degrés.

Cette vitesse augmente de 0m.626 pour chaque degré d'accroissement de la température; à zéro, elle est égale à 330m.9. M. Regnault, dans des expériences très exactes, publiées en 1868, a trouvé 330m.7.

LES CRIS DE PARIS.

Voy. les Tables.

Nous avons publié, dans notre tome Ier (1833), pages 386 et 406, une analyse des « dicts ou crieries de Paris » par Guillaume de la Villeneuve, poète du

(1) Nous devons cette note à M. Edmond Saglio, conservateur au Musée du Louvre, membre de l'Institut.

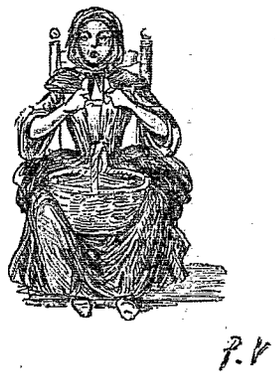
(2) Traduit de Lessing. — Cette fable nous paraît être une imitation de la charmante légende bouddhiste où l'on raconte qu'un pauvre petit lièvre n'ayant pu rien trouver pour apaiser la faim du Bouddha se jeta volontairement dans un brasier afin de le nourrir de sa chair.

treizième siècle; — dans notre tome XIV (1846) pages 217 et suivantes, un article avec de nombreuses gravures sur les métiers et les mœurs de Paris au quatorzième siècle, d'après un manuscrit de la Bibliothèque nationale; — dans le même volume, page 137, une chanson du seizième siècle sur le même sujet par un auteur inconnu, tirée de la collection Maurepas. Les croquis suivants reproduisent des gravures moins correctes qu'elles ne le sont ici, publiées vers la fin du dix-septième siècle par l'éditeur Guérard.

Ajoutons que l'auteur de la « Vie privée d'autrefois », M. Alfred Franklin, a publié différentes pièces en vers qui se rapportent également aux petits métiers de Paris : — par Adam Pilinski (Bibliothèque de l'Arsenal), « les Cris des marchan-

1. Voicy la *curiosita*, la *rareta* à voir.

2. Cire pour les souliers.

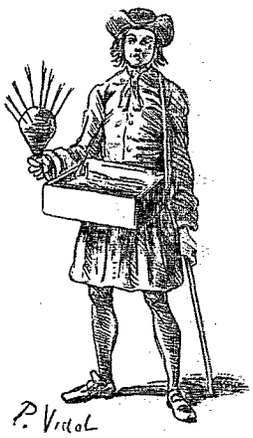


3. Allumettes pour fusil (briquet).

4. Mes gros servelas!

5. Voilà les petits ratons (crêpes).

6. Voilà des colifichets.



7. Lardoires à la mode.

8. Marchande de bougeoirs.

1. Pantins ou vues d'optique.

2. Noir à noircir et poudre.
« J'ai de bonne pierre noire
» Pour pantoufle et soulier noircir.
» Si j'avois vendu j'yrois boire,
» Je ne serois plus guere icy. »

3. « Pour quelque peine que j'y mette,
« D'enrichir je n'ai pas appris;
» J'ay beau crier mes allumettes,
» Car ilz sont à trop petit pris. »

5 « Petits pâtés chauds, très chauds,
» A qui l'aura, je les vends!
» Je les donne pour l'argent
» Allegrement.
» ... Ung tas de friands museaulx
» Parmy Paris crier orrez
» Le jour : Pastez chaulx! pastez chaulx!
» Dont bien souvent ne mangerez
» (Dont vous n'aurez pas l'occasion de manger souvent). »

6. « Tartelettes friandes et la belle gaufre,
» la belle gaufre!
» Beaux cache-museaux (croquets) tout chauds,
» bien rissolés!
» Je les donne, je les vends.
» ... Et moy pour un tas de frians,
» Pour Gautier, Guillaume ou Michaut,
» Tous les matins je vois crians :
» Eschaudez, gasteaux, pastez chaus. »

7. « Parler fort d'autruy je me garde,
« Mais qui me picque, je le larde.
» J'ay lardouere et des faussetz.
» Achetez, regardez que c'est. »

8. « Aux *chambrières* (bougeoirs) à la mode. »

dises que l'on crie parmy Paris (à la fin des premières éditions des « Antiquités de Paris », par Corrozet). — Les Cent et sept cris que l'on crie journellement à Paris, par Anthoine Truquel, painctre (1545). — Les Cris qui ont été ajoutés de nouveau outre les cent et sept (même année). — Les Cris de Paris, par Clément Jannequin (1550). — La chanson nouvelle de tous les cris de Paris (1572), que nous avons publiée dans notre tome XIV. — Un extrait de « la Ville de Paris en vers burlesques », par Berthaud (1652).

L'usage de crier même en chantant quelquefois des marchandises dans les rues n'a point entièrement disparu, et on ne voit pas qu'il y ait trop à s'en plaindre; c'est d'une grande ressource pour beaucoup de pauvres gens, et la prospérité croissante

9. Bonne encre pour escrire.

10. Cureur de puits.

11. Qui veut des écrans?

12. Faut-il du bon pain challant?

13. A la *moustarda*.

14. Pierres à détacher.

15. A mes bonnes savonnettes.

16. Eau-de-vie et rosoli.

9. Voy., sur l'encre que l'on vendait autrefois à Paris dans les rues, p. 61.

10. « A curer le puys!
» C'est peu de practique,
» La gaigne est petite;
» Plus gaigner ne puis.
» Çà, chalants, à curer le puys! »

11. Les dames les entouraient de plumes blanches.

12 Pain très blanc, fait de pâte broyée.
« . . . . . Pain challant!
» D'un moys n'en eustes, non pas de l'an,
» D'aussi bon et de belle sorte.
» Regardez, à vous m'en rapporte. »

13. « Puis orrez crier, sans qu'il tarde,
« Parmy Paris, en plusieurs lieux,
» Pour chose certaine : Moustarde!
» Qui à maint fait pleurer les yeulx. »

14. Pierre à détacher ou savon à dégraisser. — Pour enlever les taches de graisse, on se servait aussi de la craie de Briançon.
« ... Elles te firent mainte tache,
» Où le crieur de male-tache
» A bien perdu tout son latin. »
« ... Terre à laver pour dégresser.
» Je la prends dedans la carrière. »

15. Pour rincer les bouteilles.

16. « Verres jolys, verres troussez!
» C'est pour ces musequins (petits museaux coiffez. »

des grands magasins ou bazars n'est pas pour en faire décroître l'utilité.

CONSEILS CHINOIS

Extraits des instructions familières du docteur Tchou Pô-lou [1].

— Songez combien de peine il en coûte pour arriver à faire quelque chose avec un fil de soie ou de chanvre.

— Il faut faire son nid avant qu'il ne pleuve.

Gardez-vous bien d'attendre que vous ayez soif pour creuser un puits.

— Si la vaisselle est simple mais propre, il est certain que l'or et le jade céderont le pas à la poterie et à la terre cuite.

— Si la boisson et la nourriture sont peu recherchées mais bonnes, les légumes du jardin l'emporteront certainement sur les mets les plus savoureux.

— Si la concorde règne dans votre famille, vous aurez néanmoins du contentement, encore que vous n'ayez pas de quoi déjeuner ni dîner.

— Ne vous laissez pas aller à tuer les animaux uniquement pour satisfaire votre gourmandise.

— Il faut réfléchir franchement en soi-même si l'on vient à se quereller avec autrui pour quelque affaire; sait-on en effet si on n'a pas tort soi-même?

— En exerçant une fonction publique ne pensez qu'à servir votre prince et votre pays : un fonctionnaire doit-il songer à soi et à sa famille?

— S'il est un homme qui sache faire son devoir, se contenter de son sort, et, au moment voulu, obéir au ciel, celui-là est presque dans la bonne voie!

— Celui qui, croyant avoir raison, soutient une chose fausse, en éprouvera plus tard un grand regret et un immense repentir.

— Celui qui se plaît dans le repos et la paresse finira par voir périr son patrimoine.

— Si l'on s'applique à traiter avec politesse les honnêtes gens, on pourra compter sur eux dans la détresse.

— Il faut réfléchir plusieurs fois patiemment aux paroles qu'on a écoutées sans y faire trop attention; comment savoir en effet que ce ne sont pas des calomnies?

— Que les aînés comme les cadets, les hommes comme les femmes, aient des habitudes honnêtes et des paroles convenables.

— Si vous écoutez les discours de votre femme et vous vous éloignez de tous vos parents, est-ce là la manière d'agir d'un mari?

— Si vous faites grand cas des richesses et n'en donnez que peu à vos parents, vous n'êtes pas un bon fils.

[1] Traduction littérale par Camille Imbault-Huart, interprète de la légation de France à Pékin. — Paris, E. Leroux.

— Cherchez une fille sage lorsque vous voudrez prendre femme; ne désirez pas une grosse dot.

— Faites choix d'un bon gendre lorsque vous voudrez marier votre fille; n'exigez pas que votre gendre vous offre de nombreux présents de fiançailles.

— Ils devraient rougir de honte ceux qui prennent un air flatteur à la vue des gens nobles et riches.

— N'allez pas plus loin si vous avez obtenu ce que vous désiriez.

— En toute chose, laissez de la place aux autres.

— En étudiant, efforcez-vous d'égaler les hommes illustres de l'antiquité dont parlent les livres, et ne lisez pas ces derniers dans le but unique de réussir à vos examens.

— Ceux qui prennent un air orgueilleux à la vue des pauvres gens sont excessivement méprisables.

— Gardez-vous bien d'intenter des procès dans votre famille, car si l'on plaide, l'on finit toujours par s'en trouver mal.

— Dans la vie, abstenez-vous de trop parler, car celui qui parle beaucoup en arrive nécessairement à commettre des erreurs.

— Gardez-vous bien de faire subir un préjudice quelconque aux petits marchands avec qui vous trafiquez.

— Ayez de la pitié et de la commisération pour vos parents et vos voisins qui sont dans la pauvreté ou le malheur.

— Que celui d'entre les frères aînés, les frères cadets, les oncles et les neveux, qui a plus que les autres, avantage les moins bien partagés.

— Encore que vos fils et petits-fils soient peu intelligents, ne laissez pas de leur faire étudier les livres canoniques et les livres classiques.

— En instruisant vos enfants, donnez de l'importance aux principes de justice et d'équité.

— Gardez-vous bien de désirer des richesses inattendues.

— Chez vous, appliquez-vous à rechercher la simplicité et la douceur.

Tchou.

La Vie du Docteur Tchou-Pô-lou.

Le docteur Tchou, dont le prénom était Yong-chounn, et le nom littéraire Tché-y, naquit en 1617 à K'ounn-chann, de la province du Tciang-sou. Son père, Tchou Tsi-'houang, lettré d'un certain talent, avait fait toutes ses études sous le règne de la dynastie des Ming et avait même été choisi par l'empereur pour aller au Collège impérial de Péking : aussi, lorsque les troupes tartares, qui venaient de renverser du trône la dynastie des Ming, chancelante depuis longtemps déjà, et d'envahir la province du Tciang-sou, s'emparèrent de la ville de K'ounn-chann, Tchou Tsi-'houang mourut, ne voulant pas se soumettre à la nouvelle dynastie ni survivre à l'ancienne.

Pour perpétuer le souvenir de l'attachement de

son père aux souverains tombés, Tchou Yong-chounn prit pour nom de plume les deux mots Pô-lou, littéralement *la maison des cyprès*, qui renferment une allusion à un fait historique.

Le général Sseu-ma Tchaô, ministre du troisième empereur des Oueï, avait attaqué le roi de Vou à la tête des troupes de Oueï et avait été totalement défait : il fit venir ses officiers et leur demanda à qui la faute devait en incomber.

Le général de la cavalerie Ouang Y lui répliqua : « A vous-même, général. »

Sseu-ma Tchaô se mit en colère : « Ah! dit-il, vous rejetez la faute sur moi, eh bien!... » il ordonna de mettre Ouang Y à mort sur-le-champ.

Le fils de ce dernier, Ouang Paô, surnommé Oueï-yuann, déplorant la triste fin de son malheureux père, éleva une petite maison près du tombeau de son père qu'entourait une ceinture de cyprès : il y allait se lamenter et gémir en s'appuyant contre un cyprès et faire les sacrifices usuels. Il refusa trois fois d'aller à la cour de l'empereur des Tsinn qui venait de réunir sous sa puissance tous les petits royaumes feudataires d'alors, et ne voulut pas accepter de fonctions publiques : il se contenta de se livrer à l'étude et d'instruire quelques disciples : jamais il ne regardait vers l'ouest, où se trouvait alors la capitale, pour montrer qu'il ne voulait pas servir la nouvelle dynastie (1).

A l'imitation de Ouang Paô Tchou, Pô-lou n'accepta aucune charge et se réfugia dans l'étude. Il suivit spécialement les doctrines des deux Tch'eng-tseu et du célèbre Tchou Chi (2), son homonyme. Selon l'expression de son biographe, il sut étudier à fond et mettre en pratique les théories de ces philosophes, pour lesquels il avait le plus grand respect. Il entretint avec plusieurs lettrés et savants de son époque une correspondance littéraire des plus suivies : chacun y parlait de ses études, de ses opinions sur tel ou tel ouvrage, de ses travaux, et dissertait sur les lettres.

« Tchou Pô-lou, dit son biographe, avait une contenance calme et réservée : il n'agissait jamais que d'après des règles constantes. Levé dès l'aurore, il allait faire sa visite au temple de ses ancêtres, puis, de retour à la maison, il récitait avec respect le *Chiaô tcing* ou Livre de la Piété filiale (3) dont il transcrivait constamment des pages pour servir d'enseignement à ses disciples. Il acheta un champ communal, et fit réparer la tombe de son père pour y aller faire les sacrifices usuels; il affectionna toujours extrêmement ses frères, même quand il fut devenu vieux. Les événements qui survenaient ne changeaient jamais rien à ses résolutions quand elles étaient une fois arrêtées.

La dix-septième année du règne de K'ang-chi, c'est-à-dire en 1679, on voulut le recommander à l'empereur afin de lui faire passer l'examen extraordinaire pour les savants, appelé *Pô chio hong ts'eu* (1), au sortir duquel les lettrés qui avaient subi l'épreuve d'une manière satisfaisante pouvaient être nommés fonctionnaires sans passer par les grades universitaires de *Siéou ts'aï*, bachelier, et *tçiu jenn*, licencié. Mais Tchou Pô-lou, pour ne pas servir la dynastie tartare, s'y refusa énergiquement. Plus tard même, quand les autorités locales voulurent l'élever à la dignité de *Ynn pinn*, ou doyen de la localité, rien ne lui put faire accepter cette charge purement honorifique.

Chaque année, au mois de janvier, il allait avec ses élèves faire des sacrifices à l'autel de Confucius; cela fait, il expliquait les *Sseu chou* ou Quatre livres (2) à ceux qui étaient les plus avancés; à ceux qui commençaient à étudier, il donnait d'abord le *Siaô chiô*, ou Petite Étude, recueil de maximes et préceptes, composés par le philosophe Tchou Chi, puis le *Tçinn-sseu-lou*, ouvrage moral dû à la collaboration de cinq philosophes : les deux Tch'eng-tseu, Tchou Chi, Yang-tseu et Tchang-tseu. Ce n'est qu'après qu'il leur permettait d'aborder la lecture des Quatre livres.

Il avait une tenue sévère et respectueuse que ses élèves s'efforçaient d'imiter; parmi eux il y en eut beaucoup qui devinrent célèbres. Il se blâmait lui-même, et dans ses explications ou dissertations il n'avait de partialité pour personne.

Tchou Pô-lou mourut la vingt-septième année du règne de K'ang-chi (1689), à l'âge de soixante-douze ans. Trois jours avant sa mort, il fit ranger dans la grande salle d'audience les tablettes de ses ancêtres, réunit toutes ses forces pour se lever et aller se prosterner devant elles, et il dit : « Je puis affirmer à mes parents que je n'ai jamais offensé mes ancêtres »; ensuite, se tournant vers ses disciples :

« L'on parvient au savoir si l'on sait bien employer sa vie; l'on acquiert un patrimoine, si l'on se conduit avec fidélité et si on pratique la piété filiale : efforcez-vous d'agir ainsi. »

I. H.

(1) Ce fait historique est rapporté dans plusieurs ouvrages chinois.

(2) Tch'eng 'Hao, et son frère Tch'eng Y, célèbres philosophes de la dynastie des Song. Tchou Chi, plus illustre encore, vécut sous la même dynastie. Les Song ont régné de 960 à 1278 ap. J.-C.

(3) Ouvrage attribué à Confucius lui-même.

(1) *'Houô yu y 'hong pô tsienn.* Les deux mots *'hong pô*, sont pour *'hong ts'eu pô chiô*, mais on écrit ordinairement *Pô chiô'hong ts'eu*, ce qui est plus euphonique. Cet examen extraordinaire a eu lieu une seule fois sous le règne de K'ang chi, trois fois sous celui de Tç'ienn long : depuis lors, il n'a plus eu lieu, ce qui prouve, disent les Chinois, que les talents sont de plus en plus rares dans l'empire.

(2) Œuvres morales de Confucius et de ses disciples, considérées comme *Classiques*.

SUR GASPARD HAUSER.

Voy. sa Biographie et son Portrait dans notre t. V, p. 16.

Une gravure de notre livraison du mois de janvier 1837 (p. 16) représente un jeune homme, rustique d'apparence et de costume, aux traits régu-

liers et d'une physionomie indiquant la souffrance; une de ses mains porte une lettre. C'est le portrait de Gaspard ou Caspard Hauser, tel qu'il était répandu à Nuremberg, à Anspach, dans beaucoup d'autres villes et jusque dans les villages (1). La vie de Hauser, entourée de mystère, avait ému toute l'Allemagne. En 1837, il n'y avait pas cinq ans que Hauser était mort assassiné à Anspach sans que son assassin eût été découvert. On avait gravé sur sa tombe une épitaphe latine dont voici la traduction :

« Ici repose Gaspard Hauser, l'énigme de son » temps.

» Sa naissance est ignorée, et la cause de sa mort » inconnue. »

Ce que nous avons écrit, en cette année 1837, sur ce personnage mystérieux, nous avait été dicté par un sentiment de grande pitié : nous avions adopté, comme la conjecture la plus probable, que, né en 1812 de parents riches et puissants, Hauser avait pu être abandonné dès sa naissance, enfermé, persécuté, puis frappé mortellement à l'âge de dix-neuf ou vingt ans, pour des motifs qu'il avait été impossible de découvrir.

Une autre supposition, toute défavorable à ce malheureux, s'était accréditée. N'était-ce pas seulement, disait-on, un pauvre diable jouant le rôle d'imbécile afin d'exciter la compassion, mais si habilement que les observateurs les plus sagaces n'avaient point réussi à expliquer ses ruses aussi singulières qu'obstinées.

Il semble qu'après tout cette aventure n'aurait dû occuper l'attention publique que peu de temps; on en a raconté beaucoup d'autres presque semblables; mais cette fois le mystère prit des proportions extraordinaires : il ne s'est pas effacé de la mémoire des contemporains. En France, il a été le sujet de deux mélodrames (1838). En Allemagne, des érudits ont raconté et commenté cette histoire dans des écrits qui ont eu un grand retentissement, et obligé l'empereur Guillaume lui-même à intervenir, vers 1882, pour faire cesser des imputations qu'il considérait comme calomnieuses à l'égard de la grande-duchesse Stéphanie et de l'héritier légitime du grand-duché de Bade. Or on vient de publier, cette année même, à Wiesbaden, deux gros volumes (2) pour essayer encore de démontrer que Gaspard Hauser n'était réellement qu'un imposteur.

Nous résistons, et nous croyons que ceux qui auront eu la curiosité de lire notre article biographique de 1837 partageront au moins notre doute. Il est vraiment difficile de croire que ce jeune homme, protégé par le comte Stanhope et désormais à l'abri de la pauvreté, se soit suicidé à vingt ans, dans le jardin public d'Anspach, par amour-propre et pour soutenir un rôle qu'il lui aurait suffi d'achever simplement dans le silence. On dit, il est vrai, qu'il n'avait voulu que « s'égratigner. » Ce n'est point là une supposition sérieuse.

ÉD. CH.

(1) Ce ne doit pas être une copie du pastel peint par Greit et gravé de manière à transformer Hauser en « prince charmant », dit M. Victor Cherbuliez, mais simplement une image populaire.

(2) *Kaspar Hauser, eine neugeschichtliche*, Legende, von Antonius von der Linde, 2 vol. in-8, Wiesbaden, 1887. — Cet ouvrage a donné lieu à un article intéressant, signé du pseudonyme d'un de nos meilleurs écrivains, dans la *Revue des Deux Mondes* du 1er janvier 1887.

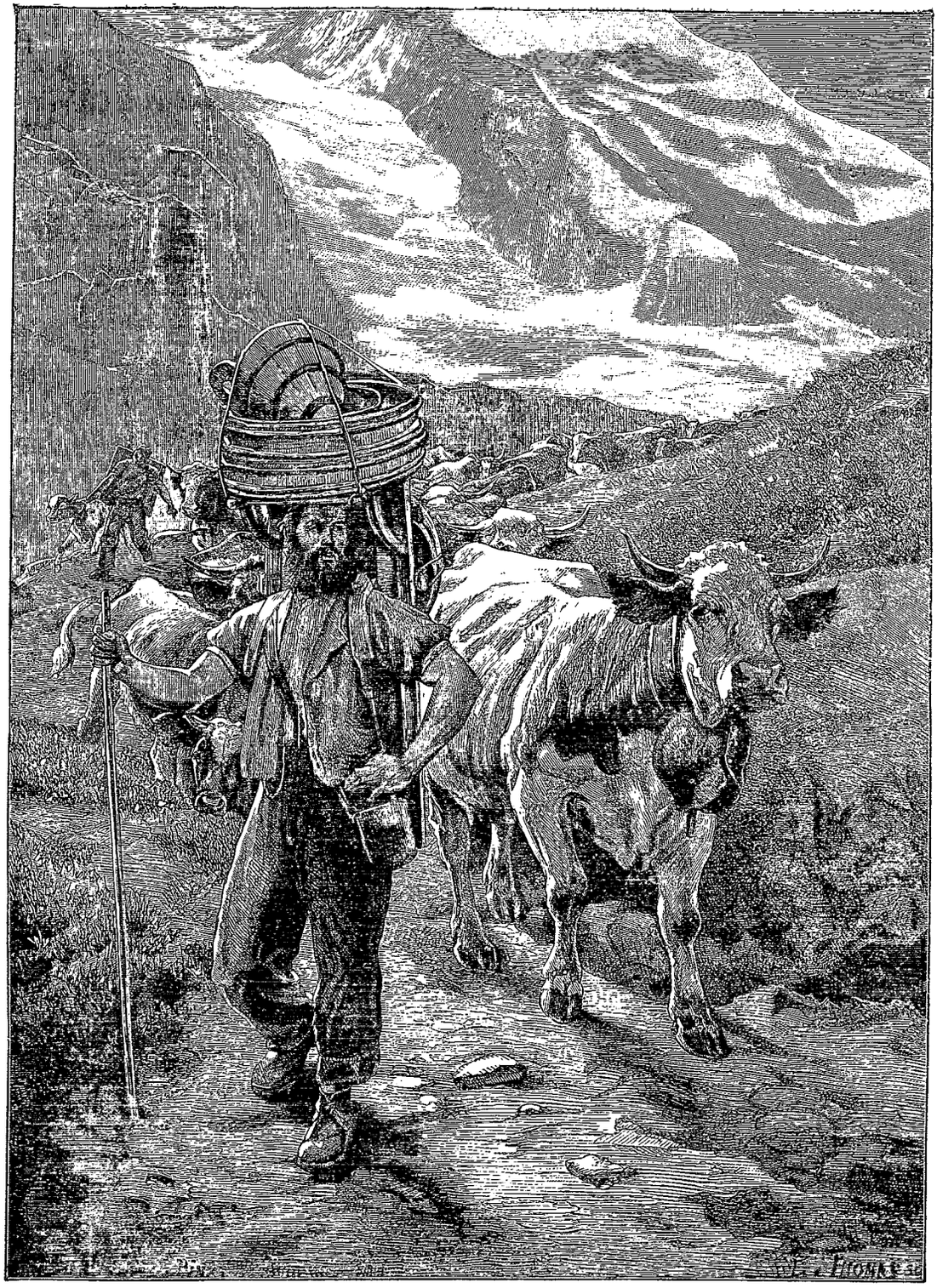
DANS LES ALPES.

Le haut pâturage, voisin des neiges éternelles, commence à s'épuiser. Pendant deux mois, les vaches en ont brouté incessamment l'herbe courte et serrée; le fin gazon qui tapissait cette oasis de la région rocheuse s'est usé sous leurs dents et sous leurs pieds; maintenant les lits de cailloux blancs et les plaques de lichens grisâtres dominent. En outre, les nuits deviennent plus froides; le matin, on trouve les bêtes rassemblées autour du chalet, ou rangées le long d'un rocher, comme pour y chercher un refuge; on les entend beugler plus fréquemment et plus longuement, comme si quelque inquiétude les agitait; déjà plus d'une fois la gelée nocturne a blanchi leur pelage d'une couche de givre. Il est temps de quitter ces sommets, de gagner des alpages inférieurs.

Les préparatifs ont été faits la veille; le déménagement de ces nomades, qui ne possèdent qu'une cabane vide, que l'air du ciel et l'herbe sauvage d'un sol inculte, demande peu de temps et peu de peine. Au lever du soleil, la caravane s'est formée et s'est mise en route. En tête marche le berger, portant sur son dos et sur sa tête les ustensiles nécessaires pour la traite du lait et la confection des fromages, baquets, seillons et formes en bois blanc, si propres qu'ils paraissent toujours neufs; le tout, habilement entassé et lié, prend peu de place. Son bagage personnel se réduit aux habits dont il est couvert : un pantalon de grosse toile, décoloré par le soleil et par les pluies, et une veste de même étoffe, à manches courtes, laissant voir ses bras musculeux et hâlés. Il s'appuie sur un long bâton d'épine. A côté de lui s'avance la maîtresse-vache, la *reine*, la plus forte et la plus belle du troupeau; elle va, la tête haute, d'un pas égal et ferme, avec une majesté paisible; à son cou est suspendue, par un large collier, une cloche de fonte, arrondie en forme de grelot, énorme, dont le long battant frappe en cadence les parois sonores, pesant et encombrant fardeau, mais grand honneur dont elle est fière. Aucune des autres vaches ne s'aviserait de prendre le pas sur elle; toutes reconnaissent sa supériorité de « porte-sonnaille »; elles suivent à la file, deux par deux, trois par trois, docilement; seules les génisses, qui aiment à folâtrer, s'écartent quelquefois; mais un jeune vacher, qui accompagne la colonne, a l'œil sur elles; quand une imprudente s'approche trop du bord du sentier, du côté

du précipice, il court après elle, la saisit, la traîne et la fait rentrer dans les rangs.

Nul besoin de stimuler les voyageuses de la voix ni du bâton. Elles marchent de bon gré, parce qu'elles savent bien où elles vont : elles savent qu'elles ne retournent pas au village pour y être enfermées pendant sept mois dans l'atmosphère étouffante et obscure d'une étable; que l'été n'est



Musée de Berne. — Changement de pâturage. — Tableau de M. E. Burnand.

pas fini et leur promet encore de beaux jours de vie libre au grand air; que, dans la vallée où elles se rendent, elles trouveront une herbe haute et touffue, des eaux courantes pour y boire et s'y baigner, et, sur les pentes, d'épais massifs de sapins, des bouquets de pins et de mélèzes, où s'abriter de la chaleur du jour, des coups de vent et de la fraîcheur des nuits. Le pâtre, lui aussi, change volontiers de résidence, puisqu'il ne quitte pas la montagne; comme son troupeau, il l'aime.

Il y mène une vie bien dénuée, mais il n'en connaît pas d'autre; il a toujours été ainsi, et il ne se compare qu'à lui-même. Les pluies prolongées, les tempêtes, les orages, lui font parfois des heures mauvaises, mais, le ciel redevenu serein, il n'y pense plus et il se réjouit du beau temps. Quand il s'ennuie, quand il se lasse du silence éternel qui l'entoure, il parle à ses bêtes ou bien il chante; il chante de cette voix aiguë, de ce ton de fausset adopté par les montagnards, sans doute parce qu'il perce mieux l'espace, parce qu'il réveille de plus nombreux et de plus lointains échos. Remplir ces immenses solitudes du souffle de sa poitrine, cela l'occupe, l'étonne et l'amuse.

Telle est la scène alpestre représentée par le pinceau de M. E. Burnand. Mais nous l'aurions incomplètement décrite si nous ne signalions l'éclatant soleil qui l'éclaire. Ce soleil des hauteurs, traversant sans pâlir un air limpide et transparent, fait resplendir les vastes nappes neigeuses des cimes environnantes, embrase le chemin pierreux rayé de longues bandes d'ombre noire, illumine les contours des animaux, l'arête de leur dos, les saillies de leurs flancs, pose sur leurs fronts et sur leurs cornes des auréoles et des diadèmes de rayons éblouissants, donne à ce défilé d'une troupe de vaches conduites par un paysan une pompe de marche triomphale, une gloire d'apothéose. (1)

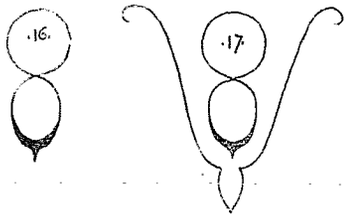
E. Lesbazeilles.

PRINCIPES D'ORNEMENT.

Suite. — Voy. p. 187.

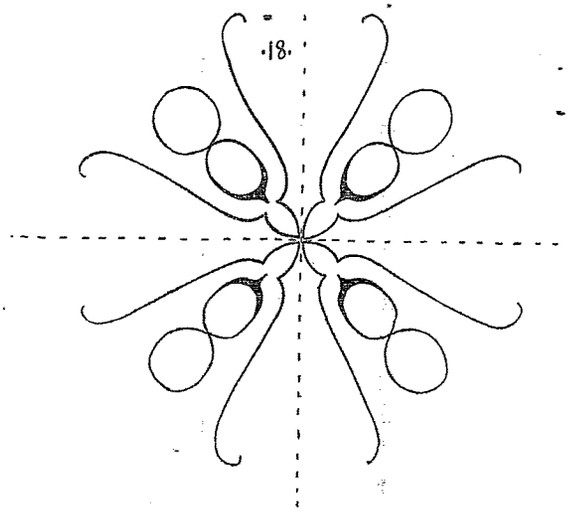
Sur cette charpente, comme dans le précédent exemple, nous avons à indiquer un centre plus important et à faire sentir des extrémités décroissantes.

Pour y arriver, nous augmenterons d'abord la valeur du trait dans la partie inférieure de nos 8 (fig. 16); puis nous pourrons ensuite, dans le même esprit, allonger les 1 qui accompagnent nos 8 et les infléchir un peu suivant la forme des 8 (fig. 17).



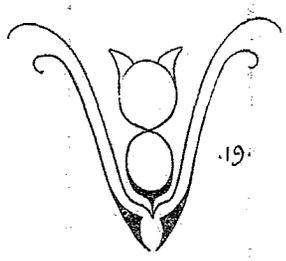
Ces modifications font prendre à notre charpente un aspect de fleur orientale (fig. 18).

Utilisons le sens de cette indication. Essayons

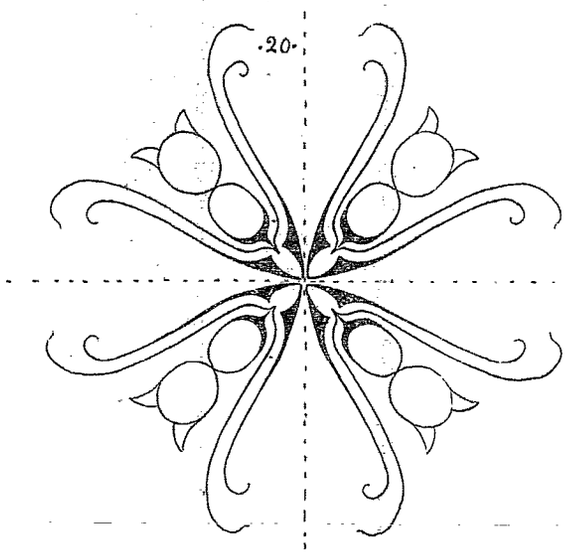


de doubler le trait formé par les 1, ce qui va donner à notre fleur plus de finesse.

Ajoutons deux pointes qui en termineront la corolle. Mettons de l'épaisseur dans nos traits de 1 à mesure qu'ils s'approchent des centres (fig. 19).



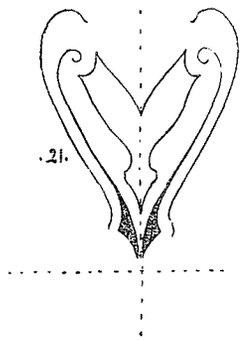
Voilà notre ensemble général (fig. 20).



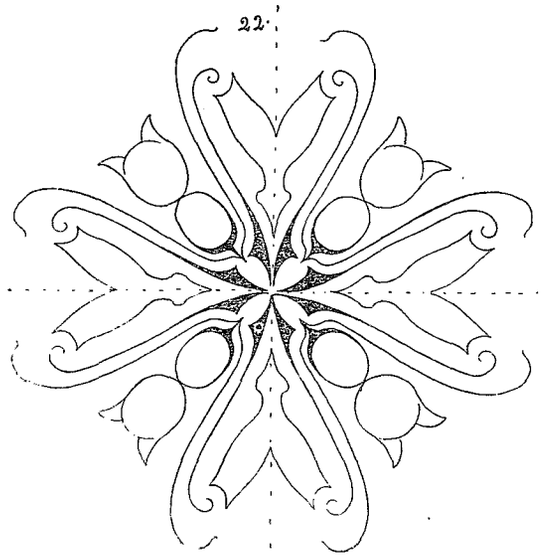
Notre ornement se dessine. Mais la partie vide entre les fleurs demande à être quelque peu garnie, pourvu que la nouvelle garniture accompagne sans trop d'effet, et vienne aider le sens de l'indication déjà trouvée.

Essayons d'un détail dans ce genre (fig. 21).

(1) Ce tableau se trouve maintenant au beau Musée de Berne. Une autre toile du même peintre, *le Taureau des Alpes*, qui a été remarquée au Salon de 1885, fait partie du Musée de Lausanne.



En établissant ce détail dans ses quatre places, nous arrivons à l'ensemble suivant (fig. 22) :



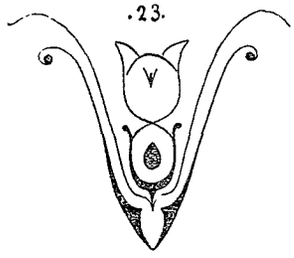
Cet ensemble, tout en procédant du 181 d'origine, a pris le sens d'un ornement un peu plus composé.

Pour le terminer nous pouvons emprunter l'aide de points. Nous avons parlé des points en mentionnant l'*ornement de nombres*.

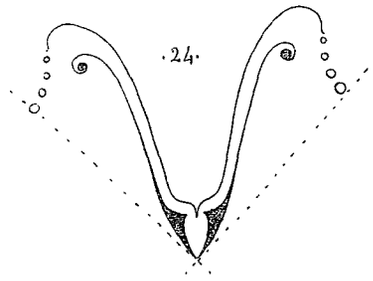
De même que nous avons modifié nos chiffres 8 en les allongeant par en haut et les épaississant dans le bas, pour produire plus d'action au centre, de même nous pourrons grossir nos points, ou les diminuer selon la place occupée par eux et le rôle qu'ils doivent remplir.

(C'est toujours le principe décroissant à partir du centre qui nous sert de guide).

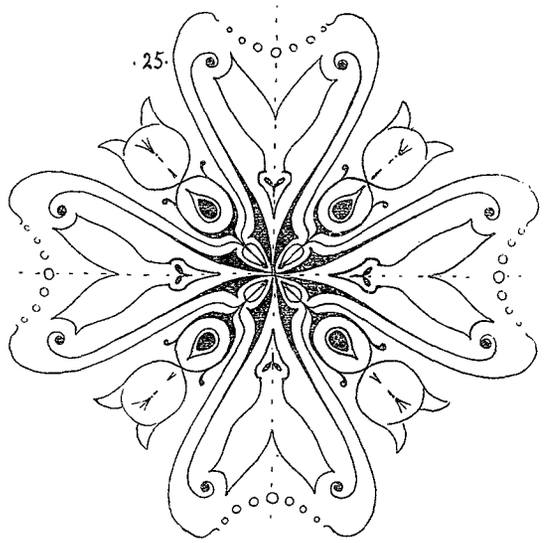
Les points les plus intenses se trouveront donc dans la partie inférieure de nos 8 qui auront des points de second ordre dans la partie supérieure. Nos premières lignes d'accompagnement des 8



(formées avec le 1, renflées vers le centre et allongées aux extrémités) vont prendre à ces extrémités un point de troisième ordre (fig. 23 et fig. 24).



Enfin nous jetterons d'une des grandes lignes à l'autre (la seconde ligne ajoutée), un rang de perles graduées, qui viendra aider à l'unité générale décroissante de notre composition. Et tel est avec ces additions et ces modifications l'ensemble de notre ornement (fig. 25).



Comme il s'agit de montrer la marche à suivre, plutôt que d'arriver à un résultat parfait, nous nous contenterons de ce résultat-ci (nécessairement très incomplet, puisqu'il n'est pas créé en vue d'une place et d'un objet déterminés) et nous ne chercherons pas à l'améliorer davantage.

Arrêtons-nous donc un instant à ces deux exemples qui peuvent donner l'idée du moyen simple fourni par le végétal plié. Inutile de dire qu'au lieu de le plier en quatre, on peut tout aussi bien le diviser en trois, six, huit, dix, etc. Selon la quantité de membres qu'on veut donner à l'ornement.

On comprendra, en effet, qu'avec ce système en forme d'étoile, l'ornement peut prendre un nombre facultatif de rayons. Il convient de faire son choix selon l'endroit à garnir, selon la richesse que cet endroit comporte, etc. Et on peut obtenir avec le même élément des ornements tout différents, selon que cet élément est groupé par deux, ou par trois, ou par quatre, etc., etc.

Les assemblages ainsi trouvés peuvent être utilisés :

Soit comme ornement principal, placé dans un centre et employé seul;

Soit comme ornements courants, rangés en ligne;

Soit comme ornements semés, distribués sur une surface à couvrir.

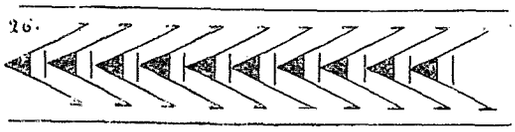
Chacun de ces emplois demande naturellement une appréciation de l'ornement pour la place qu'il doit occuper. C'est l'expérience, c'est le goût, qui décident dans cette appréciation, et l'on ne peut en donner une formule toute faite.

Ajoutons seulement quelques mots de l'ornement courant composé par une série d'ornements placés en ligne.

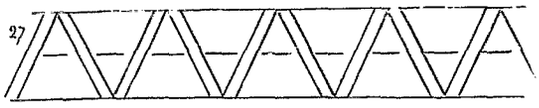
La répétition du même motif est le point de départ le plus simple.

Exemple avec la lettre A déjà employée :

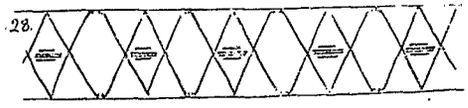
Par un A couché (fig. 26).



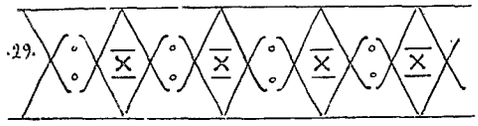
Par un A alternativement inversé et debout (fig. 27).



Par deux A inversés et croisés (fig. 28).

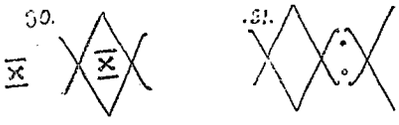


Ou bien (fig. 29).



Dans cet emploi, nous voyons qu'il s'établit, outre le point de centre propre à chaque assemblage de lettres, un second point de centre qui relie les assemblages entre eux. Et ce second point de centre peut devenir motif d'un ornement nouveau moins important et servant de jonction à l'ornement principal son voisin.

Ainsi, dans notre dernier exemple le point de centre principal est (fig. 30).



Et l'autre centre secondaire indiqué par deux points sert de transition pour faire passer l'œil à l'ornement suivant (fig. 31).

On comprend que cette liaison peut être plus ou moins indiquée, serrée, rapprochée, écartée, légère ou garnie. La structure de l'ornement décide l'espacement à donner à ses membres, et décide aussi la valeur du point de jonction intermédiaire. — C'est une conséquence du principe d'intérêt décroissant qui doit guider dans cette recherche.

A suivre. E. FROMENT,
de la Manufacture de Sèvres.

JOHN PENNILESS.

NOUVELLE.

Suite et fin. — Voy. p. 178 et 194.

XV

Au bout de cinq ans, M. John Penniless esquire avait visité onze éditeurs qui tous semblaient s'être entendus pour tenir la lumière sous le boisseau.

De guerre lasse, le gentleman de loisir se serait probablement décidé à être son propre éditeur, s'il n'y avait eu à cela un petit empêchement. Pour s'éditer soi-même, comme pour éditer les autres, il est urgent de faire des avances de fonds, parce que le marchand de papier ne fournit pas sa marchandise pour l'amour de l'art, et que l'imprimeur est dans la stricte obligation de rémunérer le travail de ses ouvriers typographes. Or, le gentleman de loisir n'avait pas de fonds à avancer.

A la suite d'un petit règlement de comptes avec sa propriétaire, il avait quitté son joli logement de gentleman pour aller s'installer dans un galetas; laissant dans le logement qu'il désertait les plus belles de ses plumes, c'est à savoir ses chaises valides, son chiffonnier, ses fauteuils, son bois de lit et autres biens meubles.

Comme il était en délicatesse avec son boulanger et son boucher, il s'était vaillamment réduit à la portion congrue; quant à lord Standish, il avait toujours sa portion de mou accoutumée, car si John Penniless était fou du cerveau, il avait le cœur honnête et le caractère loyal. Le pauvre diable en était réduit à faire sa cuisine lui-même, et quelle cuisine!

Parmi les quelques connaissances qu'il avait conservées, quoique déchu, il y avait une légende courante; si elle n'était pas vraie, elle avait du moins le mérite d'être absolument conforme au caractère du personnage. Voici ce que disait cette légende : Si John Penniless en était réduit à se contenter de quelques pauvres bouchées de viande, il cherchait à se faire illusion sur l'exiguïté de sa provende quotidienne. A cet effet, il avait installé sur sa table une loupe qui grossissait les objets, et transformait son rogaton de viande de quatre pence en une belle pièce de roastbeef.

Poète hyperbolique, c'était en se servant de cette hyperbole qu'il cherchait à se faire illusion.

Quoi qu'il en soit, même chez les poètes hyperboliques, l'estomac est un organe prosaïque, raisonneur, et qui ne se laisse pas duper longtemps. Il vint un jour où l'estomac de John Penniless se

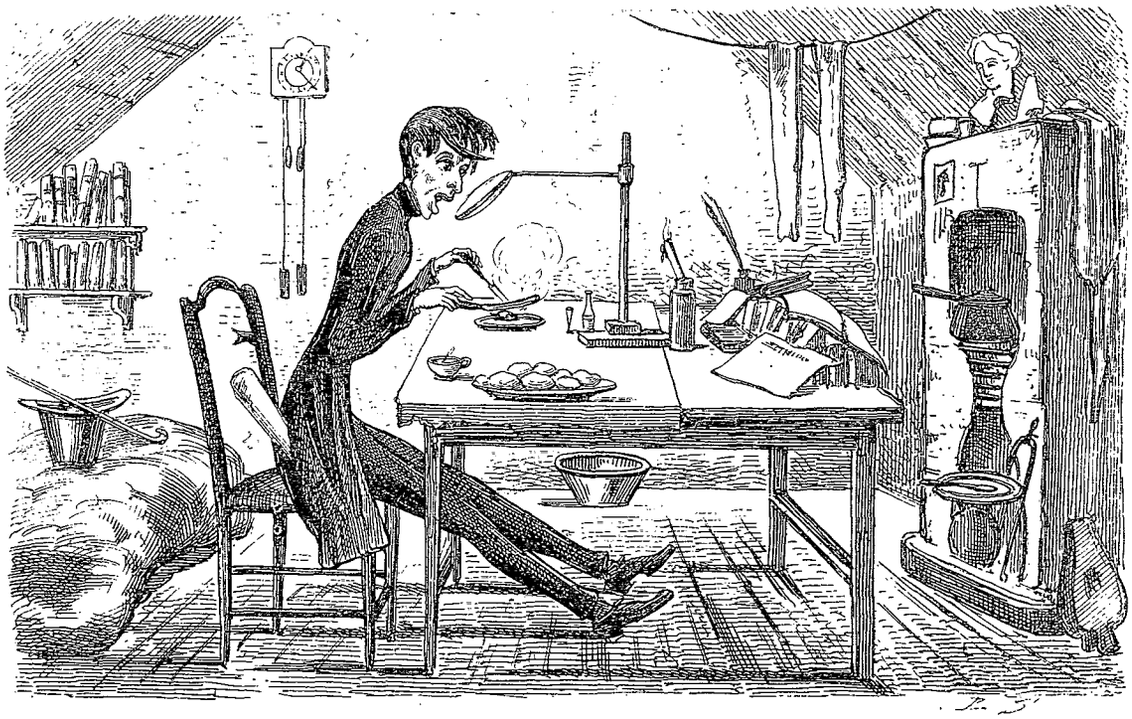
révolta ouvertement, et réclama à grands cris une nourriture plus solide qu'un rogaton de quatre pence, grossi par la loupe aux proportions d'un ample roastbeef.

XVI

Peut-être ce jour-là, John Penniless esquire regretta-t-il sa petite papeterie d'autrefois; peut-être voua-t-il aux dieux infernaux la race toute entière des éditeurs trop prudents; peut-être même dans son galetas rêva-t-il, comme il est arrivé à plus d'un Anglais dans le même cas, d'en finir d'un seul coup avec ses chagrins et la misère qui s'avançait vers lui à grands pas.

Quoi qu'il en soit, une simple caresse de lord Standish suffit pour remettre l'âme honnête de John Penniless dans un courant d'idées plus saines.

« Eh parbleu! se dit-il, outre les raisons supérieures qui interdisent à un malheureux de porter la main sur lui-même, un homme a toujours des raisons de vivre tant qu'il a un devoir à accomplir. Milord Standish, je n'ai pas le droit de vous



Un dîner à la loupe. — Ancienne estampe (Seymour).

laisser orphelin; car j'ai promis de veiller sur vous jusqu'à la fin de votre vie, et je serais déshonoré à mes yeux si je ne tenais pas cette promesse. Ce que je n'aurais peut-être pas fait pour moi, je le ferai pour vous, milord. Donnez-moi la patte pour me prouver que vous ne m'en voulez pas d'avoir été un moment sur le point de vous oublier. »

Milord allongea sa patte sans rancune, et M. John Penniless la serra avec effusion.

En ce moment, quelqu'un frappa à la porte et John Penniless cria : « Entrez! »

La personne qui entra était un homme en paletot râpé, avec un chapeau bossué et des souliers malpropres. Cet homme jeta autour de lui un regard rapide, et quoique le logis de John Penniless fut l'image de la misère parfaite, il salua avec le plus grand respect.

— M. John Penniless, dit-il, je vois que vous ne me reconnaissez pas.

— Si fait, je vous reconnais bien, répondit John Penniless, c'est vous qui étiez gardien de la saisie quand mon propriétaire a obtenu un jugement contre moi, dans mon dernier domicile.

— Je faisais mon métier, répondit humblement l'homme râpé. Il ne faut pas m'en vouloir, M. Penniless.

— Je ne vous en veux pas le moins du monde, répondit John Penniless; seulement je me demande...

— Vous vous demandez pourquoi je suis venu vous relancer ici ?

— Précisément.

XVII

— Vous avez la mémoire courte, du moins pour certaines choses, M. Penniless. Le jour où j'ai eu l'honneur de faire votre connaissance, vous étiez vous-même dans de grandes difficultés, et ma présence seule devait vous être odieuse. Et cependant, M. Penniless, vous avez été bon pour moi. Quand je vous ai dit que ma femme et mes deux enfants étaient malades et que nous étions sans ressources, vous avez eu la bonté, la générosité de me prêter deux livres. Nous nous sommes remis à flot, M. Penniless, et je venais...

— Asseyez-vous, M. Brown, dit M. Penniless en offrant à M. Brown une chaise démantelée. Vous

êtes un honnête homme, M. Brown. J'ai prêté dans ma vie à bien des gens qui se disaient mes amis, et qui ne m'ont jamais rendu ce que je leur avais prêté. Vous êtes le premier...

— Oh ! est-ce possible? s'écria M. Brown.

— C'est possible et cela est, et je n'en ai que plus de plaisir à regarder la figure d'un honnête homme et à serrer la main d'un honnête homme. Et tenez, M. Brown, puisque ma bonne fortune met sur mon chemin, dans un moment très critique, un brave et honnête homme comme vous, je m'en vais vous demander un conseil.

— Moi, donner un conseil à un gentleman comme vous, M. Penniless, vous n'y songez pas certainement.

— M. Brown, reprit John Penniless, avec un sourire un peu amer, le gentleman qui est devant vous possède en tout et pour tout les deux livres que vous venez de lui donner; il est prêt à faire n'importe quel métier, pourvu qu'il soit honnête, afin de gagner son pain et le mou quotidien de lord Standish.

— Le mou de lord Standish! s'écria M. Brown en regardant M. Penniless d'un air ahuri.

— Lord Standish est mon chat, reprit M. Penniless en souriant, un chat qui m'a été confié, dont je réponds et que je me suis engagé sur l'honneur à entretenir et à nourrir jusqu'à la fin de sa vie naturelle. Eh bien, M. Brown, voyons! vous qui avez affaire à tant de gens, ne pourriez-vous pas me procurer ou m'indiquer un métier honnête, capable de nourrir un homme peu exigeant et son chat?

XVIII

M. Brown avait appliqué contre sa poitrine son chapeau bosselé et, par-dessus la couronne de ce misérable couvre-chef, regardait ses souliers crottés d'un air de profonde réflexion.

Plusieurs fois il fut sur le point de parler, et plusieurs fois il s'arrêta en secouant la tête.

— Eh bien? lui demanda M. Penniless.

— Non, décidément, M. Penniless, ça ne pourrait pas aller; plus j'y réfléchis, plus je trouve que ça ne pourrait pas aller.

— Qu'est-ce qui ne pourrait pas aller?

— Ce que j'allais vous proposer. Ah bien oui! ce serait du beau de dire à un gentleman...

— Supposez que je ne suis pas gentleman, et parlez.

— Vraiment, M. Penniless, vous croyez que je puis...

— Je crois que vous pouvez, et même j'en suis sûr, et même je vous en prie.

— Eh bien! M. Penniless, voilà ce qui en est. Dick Born s'enivre à faire frémir...

— Qui est Dick Born?

— Un de mes camarades, M. Penniless. Il s'enivre au point qu'il ne peut plus faire son service, et que M. Dunbar l'a chassé ce matin.

— Qui est M. Dunbar?

— C'est le gentleman qui m'emploie. La place de Dick Born est vacante, et sur un mot de moi... Mais c'est absurde de croire que vous accepteriez une méchante place comme celle-là!

— Ami Brown, répondit sérieusement M. Penniless, si, avec votre recommandation, je puis obtenir l'emploi laissé vacant par M. Dick Born, je vous serai profondément reconnaissant. Ami Brown, vous voyez devant vous un homme revenu de toutes les vanités de ce monde. J'ai rêvé la gloire. M. Brown, ah! ah! ah! Et il souffla en l'air, comme pour montrer que la gloire est une plume qui vole au vent. J'ai rêvé encore..., reprit-il, mais peu importe ce que j'ai rêvé, puisque me voilà bien éveillé! Ce que je rêve, maintenant, c'est une bonne petite place de recors. Je verrai la vie de ce monde sous un nouvel aspect, sous beaucoup d'aspects nouveaux, et... et lord Standish aura son mou. Reste seulement à savoir si M. Dunbar...

— Puisque vous le prenez comme cela, dit M. Brown en le regardant avec admiration, je puis vous assurer que M. Dunbar sera trop heureux...

— Moi aussi, répliqua M. Penniless. Je compte sur vous, M. Brown, pour ne pas laisser prendre la place.

XIX

Et voilà comment M. John Penniless, qui aurait pu devenir millionnaire et baronnet, s'il avait eu seulement du bon sens, poète lauréat et grand homme, s'il avait eu seulement du génie, vendit ses services à M. Dunbar en retour d'une rétribution mensuelle si modeste que ce n'est pas la peine d'en parler.

Chat d'un simple recors gardien de saisies, lord Standish n'eut pas même l'air de s'apercevoir de sa déchéance. Il continua de vivre en chat philosophe, et mourut après une longue vie de chat, comblé d'ans et rassasié de mou. John Penniless, de poète désappointé se transforma en philosophe cynique « riant de tout pour n'avoir pas à en pleurer. »

Il survécut longtemps à lord Standish, très fier d'avoir accompli son devoir jusqu'au bout. Par respect pour la mémoire de ses parents, il avait changé de nom et se faisait appeler M. Bradford. Quand M. Bradford mourut à son tour, c'est l'État qui fut son héritier. La vente des biens meubles de M. Bradford rapporta à l'État la somme de quatre livres, plus douze pence, produit de la vente de quelques vieux papiers contenus dans une vieille valise. Ces vieux papiers représentaient les poésies complètes de John Penniless; ils s'en allèrent chez l'épicier et furent dispersés aux quatre vents du ciel. Alors, il ne resta plus rien de John Penniless que l'inscription gravée sur la tombe de M. Wickham, et encore cette pièce de poésie n'était-elle pas signée.

Ce que c'est que de nous!

J. Girardin.

LES MEILLEURES TRADUCTIONS FRANÇAISES

DES AUTEURS ANCIENS.

Voy. les Tables.

(En publiant l'information suivante, nous croyons rendre service à ceux qui probablement n'étudieront pas les langues grecque et latine, et aussi à ceux qui ayant commencé les études classiques, les ont ensuite trop négligées.)

Les traductions antérieures à ce siècle, sauf de très rares exceptions, ne peuvent pas être d'un grand usage. Nous nous faisons aujourd'hui de ce genre de travaux une tout autre idée que les contemporains des du Ryer et des Perrot d'Ablancourt. On ne demande plus à un traducteur d'adapter au goût moderne, en les transfigurant, les chefs-d'œuvre de l'antiquité; on exige au contraire qu'il en donne une image aussi fidèle que possible. De là pour lui une foule d'obligations dont on se souciait assez peu autrefois.

Il faut d'abord que le traducteur connaisse à fond la langue dans laquelle est écrit l'original; c'est là, semble-t-il, un principe bien simple; il n'en est pas moins vrai qu'au dix-septième siècle certaines traductions d'auteurs grecs ont été faites sur des traductions latines : elles n'étaient plus que la copie d'une copie.

En second lieu, le traducteur doit tenir compte de toutes les améliorations introduites par la critique dans le texte original; il doit comparer les différentes leçons des manuscrits et se mettre au courant des corrections qui ont été proposées par les philologues les plus compétents; là où il y a une difficulté d'interprétation, il doit consulter les commentaires des meilleures éditions. Ce n'est pas encore assez. S'il n'a pas, par une forte culture et par un commerce assidu avec les anciens, appris à connaître leurs mœurs et leurs institutions, s'il n'a pas façonné son esprit de manière à pénétrer l'âme de l'antiquité, il est condamné d'avance à ne produire qu'une œuvre médiocre, quelque habile qu'il soit dans l'art d'écrire.

On a publié de nos jours deux grandes collections d'auteurs latins, qui donnent une traduction française à côté du texte : l'une est connue sous le nom de l'éditeur Panckoucke, chez qui elle a paru de 1825 à 1839; elle ne compte pas moins de 211 volumes. L'autre, commencée en 1844, sous la direction de M. Désiré Nisard, membre de l'Académie française, réunit en 27 volumes de grand format les principaux écrivains latins; elle est bien supérieure à la première, et elle est encore la seule à laquelle on doive recourir, si on veut lire certains auteurs de second ordre, comme Stace, comme Quintilien, qu'on a rarement fait passer dans notre langue.

Le commun défaut de ces vastes entreprises est de susciter en un jour toute une pléiade de traducteurs dont beaucoup étaient mal préparés pour leur tâche, ou du moins qui n'étaient pas portés par leurs goûts personnels vers l'auteur dont on leur confie la gloire. Le mieux est de choisir soi-même parmi les traductions publiées séparément, à différentes dates et chez différents éditeurs, celles dont la réputation est le mieux établie. La collection que l'on formera ainsi l'emportera sur toutes les autres.

On ne discute plus guère sur la question de savoir si les poètes doivent être traduits en prose ou en vers. Il fut un temps où les traductions en vers étaient fort à la mode. Quand elles sont l'œuvre d'un homme de talent, elles présentent un avantage, c'est de rendre la poésie du modèle. Mais elles ne peuvent reproduire toutes les nuances de la pensée, et en général ce que l'on goûte par-dessus tout aujourd'hui, c'est l'exactitude scrupuleuse dans le détail. Cependant la traduction en vers a encore ses fidèles, et on peut citer en ce genre de beaux travaux qui ont été accueillis avec faveur dans ces dernières années, par exemple, le Lucrèce de M. André Lefèvre et le Catullé de M. Rostand.

Voici, parmi les traducteurs qui ont préféré la prose, ceux dont on estime le plus les ouvrages.

Auteurs grecs.

Homère. Giguet.
Hesiode. Patin.
Pindare, Anacréon, Sapho. Poyard.
Ésope. Chambon.
Herodote. Giguet.
Hippocrate. Littré.
Eschyle. Pierron.
Sophocle. Artaud.
Euripide. Pessonneaux.
Aristophane. Poyard.
Thucydide. Zévort, ou Bétant.
Xenophon. Talbot.
Platon. Cousin.
Aristote. Barthélemy Saint-Hilaire.
Théophraste. Stiévenart.
Isocrate. De Clermont-Tonnerre.
Eschine. Stiévenart.
Démosthène, œuvres politiques. Plougoulm.
Démosthène, plaidoyers civils. Dariste.
Théocrite. Léon Renier.
Polybe. Bouchot.
Diodore de Sicile. Hœfer.
Strabon. Tardieu.
Plutarque, Vies. Talbot. — *Œuvres morales.* Bétolaud.
Épictète. Thurot.
Marc Aurèle. Pierron.
Lucien. Talbot.
Plotin. Bouillet.
Dion Cassius. Gros et Boissée.
Diogène de Laerte. Zévort.
Julien. Talbot.
Romans grecs. Amyot revu par P.-L. Courier, ou encore Zévort.
Anthologie grecque. Anonyme chez Hachette.

Auteurs latins.

Plaute. Naudet.
Térence. Talbot.
Cicéron. Victor le Clerc.
César. Baudement (collection Nisard).
Salluste. Moncourt.
Cornelius Nepos. Pommier.
Tite Live. Gaucher.
Justin. Pessonneaux.
Vitruve. Perrault (collection Nisard).
Lucrèce. Crouslé.
Catulle, Tibulle et Properce. Valatour.
Virgile. Pessonneaux.
Horace. Patin.
Ovide. Baudement, Ch. Nisard, etc. (collection Nisard).
Manilius. Pingré (collection Nisard).
Phèdre. Pessonneaux.
Sénèque. Lemaistre et Charpentier.
Lucain. Hauréau (collection Nisard).
Pétrone. Héguin de Guerle.
Perse et Juvénal. Despois.
Martial. Lemaistre et Dubois.
Valerius Flaccus. Ch. Nisard (collection Nisard).
Silius Italicus. Corpet et Dubois (collection Panckoucke).
Stace. Guiard, Arnould, etc. (collection Nisard).
Quintilien. La Baude (collection Nisard).
Pline l'Ancien. Littré (collection Nisard).
Pline le Jeune. De Sacy revu par Burnouf (collection Nisard).
Florus. Ragon.
Velleius Paterculus. Gréard.
Valère Maxime. Baudement (collection Nisard).
Quinte-Curce. Pessonneaux.
Suétone. Pessonneaux.
Tacite. Burnouf.
Fronton. Cassan.
Aulu-Gelle. Charpentier et Blanchet.
Apulée. Bétolaud.
Frontin. Bailly (collection Panckoucke).
Histoire Auguste. Baudement (collection Nisard).
Claudien. Héguin de Guerle.

G. L.

NÉCESSITÉ DES DÉFINITIONS.

Définissez, définissez, disait souvent un célèbre philosophe du dernier siècle.

En effet, si l'on veut en parlant ou en écrivant être bien compris et éviter autant que possible de vaines discussions, il est essentiel de ne se servir que d'expressions dont le sens est évident ou expliqué par une définition qu'on accepte d'un commun accord.

« Dans une langue bien faite, a dit M. Vinet, les mots se définissent par eux-mêmes. Une langue parfaite contiendrait toute la vérité. »

Descartes, tout jeune, étant encore au collège (la Flèche), demandait à son régent ou professeur de philosophie, de vouloir bien lui expliquer la signification exacte des noms dont l'on convenait de se servir pour démontrer ou combattre un argument proposé à la discussion des élèves. Il desirait aussi savoir ce que l'on entendait par certains principes que l'on posait comme bases des raisonnements; enfin il demandait si l'on ne convenait pas de quelques vérités connues dont l'on demeurerait tous d'accord.

Assurément il est impossible, et il serait pédant de s'astreindre à des précautions semblables lorsqu'il s'élève quelque sujet intéressant d'entretien sérieux ou de discussions au cours des conversations ordinaires. Prenons garde cependant! les interlocuteurs adroits, sans en avoir l'air et souvent même sans préméditation, se servent des mêmes règles que Descartes, ce qui leur donne un grand avantage. Il leur suffit pour cela de quelques questions fort simples et naturelles — Qu'entendez-vous par ce mot-là? — Cette raison ne vous paraitrait-elle pas un peu exagérée? — L'exemple que vous citez n'est-il pas une exception?

Mais il importe que ces questions soient faites sans aucune raideur, avec calme et bienveillance. Si l'on est brusque, dur; si l'on s'échauffe, si l'on s'irrite, on ne ne discute plus, on dispute et l'on n'arrivera à rien de bon, d'utile, ou d'agréable.

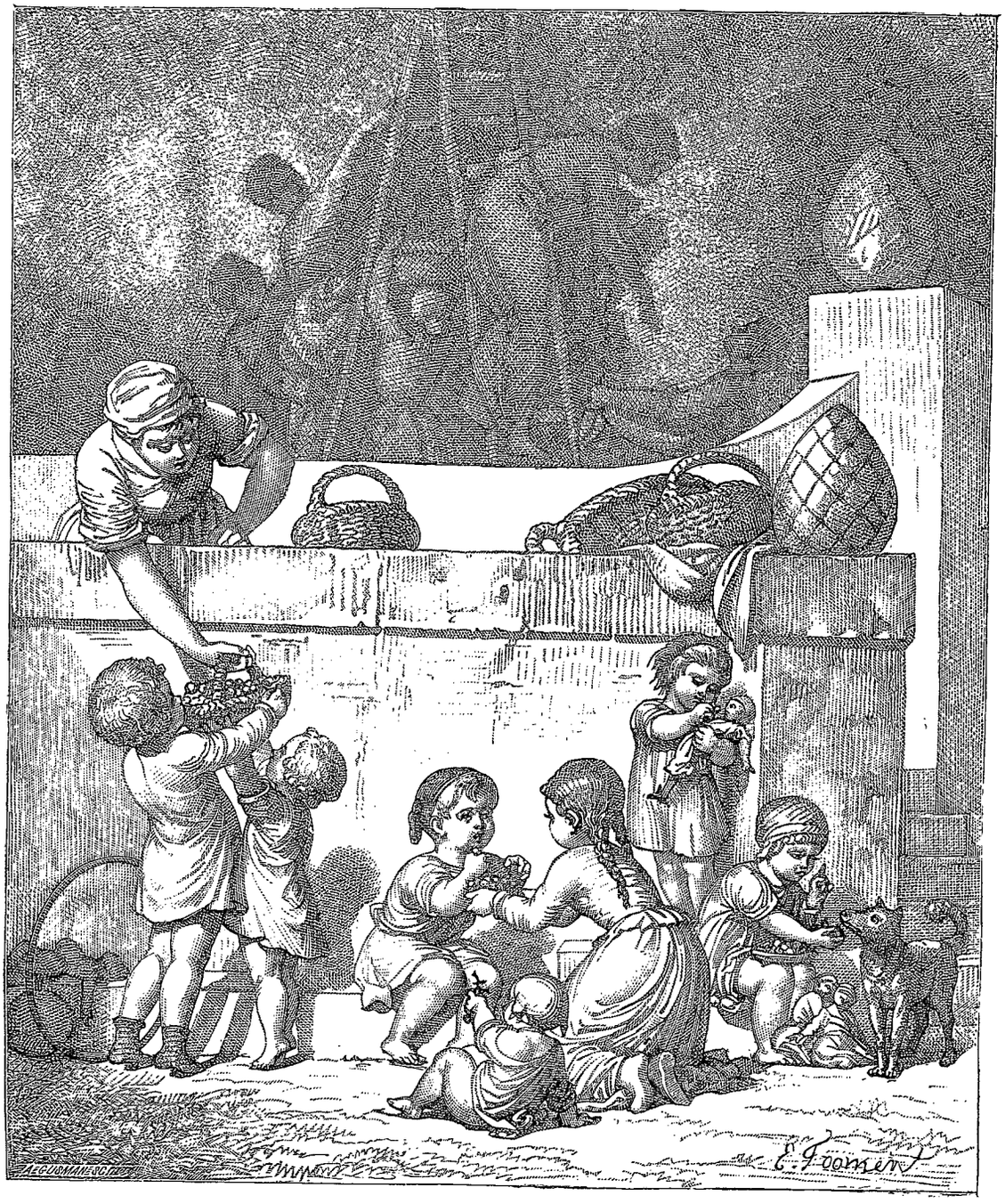
Tel qui lira ces lignes en pourra prendre de l'impatience : — Tant de précautions, dira-t-il! tant d'habileté! Quand je discute je me laisse aller simplement à ce que j'éprouve dans le moment même! Vive la passion qui anime les paroles! — Fort bien. C'est à peu près ce que pensait M. Jourdain; et après tout si l'on garde assez de mesure pour ne pas s'offenser les uns les autres, pour ne s'exposer à aucun regret, le mal ne sera pas grand : il n'y aura que du temps perdu.

CH.

Académie des beaux-arts, à Venise. — Un dessin de Raphaël.

Paris. — Typographie du MAGASIN PITTORESQUE, rue de l'Abbé-Grégoire, 15.
JULES CHARTON, Administrateur délégué et GÉRANT.

LES QUATRAINS DE MOREL DE VINDÉ.



Il se faut entr'aider. — Composition et dessin de E. Froment.

Il faut, autant qu'on peut, obliger tout le monde :
On a souvent besoin d'un plus petit que soi.

LA FONTAINE. — *Le Lion et le Rat.*

Reçoit-on un bienfait, qu'un bienfait y réponde.
Il se faut entr'aider; c'est la commune loi.

MOREL DE VINDÉ. — *La Morale de l'enfance.*

J'avais lu (précisément dans le *Magasin pittoresque,* tome X) un choix des fameux quatrains moraux du vieux Pibrac et de ceux du président Fabre, de Pierre Matthieu, d'Antoine Godeau, de Fénelon. La curiosité me vint de connaître l'ouvrage du même genre, non moins célèbre, de Morel de Vindé, publié en 1790 et intitulé alors *Étrennes d'un père à ses enfants,* réimprimé bien des fois depuis sous le titre de *Morale de l'enfance.* Je savais que Morel de Vindé avait été magistrat, agronome distingué, romancier aimable, loué par Joseph Chénier, membre de l'Institut, pair de France, et, ce qui vaut encore mieux, homme de bien ; son expérience et son caractère recommandaient ses préceptes.

Je m'adressai à plusieurs libraires pour me

procurer le recueil de ses quatrains; aucun ne l'avait. Enfin, hier, en fouillant par hasard dans une des caisses d'un bouquiniste en plein vent, parmi un monceau de brochures de toute sorte, de vieux paroissiens, de grammaires de Lhomond, de *De viris illustribus*, je mis la main sur le livre que je cherchais. C'était un exemplaire in-18 de la cinquième édition, corrigée et augmentée, imprimée par Pierre Didot l'aîné, l'an 8 (1800), en vente chez Bleuet, libraire, quai de l'École, maison du café Manoury. En tête, il y avait une gravure sur acier, représentant un personnage en costume de la fin du dix-huitième siècle, assis sur un rocher, au pied d'un arbre, dans un jardin; il parlait d'un air paternel à des enfants, filles et garçons, qui se pressaient autour de lui, la main tendue, et à qui il distribuait des livres. Évidemment ce personnage était Morel de Vindé lui-même, et l'exhortation qu'il adressait à ses jeunes auditeurs, c'était le premier de ses quatrains :

Enfants, de mes leçons tâchez de profiter :
C'est mon amour pour vous qui dicta mon ouvrage.
Heureux si par mes soins vous pouvez éviter
Les maux que doit souffrir l'enfant qui n'est pas sage!

Mon petit livre (il ne m'a coûté que 25 centimes) n'est pas beau; il est extrêmement fané, usé; la basane qui le recouvre est fendue, écorchée au dos, percée aux quatre coins. Mais son usure me plaît, elle montre qu'il a beaucoup servi. En effet, sur le premier feuillet, je trouve plusieurs noms, ceux de ses propriétaires successifs, inscrits les uns au-dessous des autres : d'abord Antoinette Giraud, puis Adrien Robert, puis Louis-Adolphe Legrand, enfin Joseph Guillot; ce dernier, pour bien établir son droit de propriété, a écrit au-dessus de sa signature ces mots : « Ce livre m'appartient », et d'un seul trait énergique, il a biffé tous les noms de ses prédécesseurs.

Mais on peut posséder un livre — je le sais par expérience — sans le lire. Ce n'est point le cas pour celui-ci, car en le feuilletant je vois sur les marges de nombreuses marques : des barres, des croix, des points, des astérisques, les uns au crayon, les autres à l'encre, signalant les passages préférés. Voici, par exemple, page 123, un long trait, une sorte d'accolade embrassant ces trois quatrains, adressés aux jeunes filles :

Femmes, de vous dépend le bonheur d'un époux,
Et vos enfants sans cesse ont l'œil fixé sur vous.
Un seul de vos regards, un mot de votre bouche
Font la joie et le deuil de tout ce qui vous touche.

A vos heureux devoirs préparez-vous d'avance.
Vous devez d'un époux faire un jour le bonheur.
Eh bien, occupez-vous d'acquérir dès l'enfance
Les grâces, les vertus, les talents, la douceur.

Qu'importe que l'on soit ou plus ou moins jolie?
La figure séduit, mais n'attache jamais.
Votre époux, vos enfants, dans le cours de la vie,
Compteront vos vertus et non pas vos attraits.

C'est Antoinette Giraud qui a marqué ces vers, cela ne fait pas pour moi l'ombre d'un doute. Je soupçonne qu'elle n'était pas très jolie, cette Antoinette; mais je gagerais qu'elle devint une excellente femme, épouse irréprochable et mère dévouée.

Je me sens prévenu en faveur de cette jeune fille; elle devait avoir de la piété, une piété simple, plus instinctive qu'apprise, et c'est encore elle, j'en suis sûr, qui s'est approprié, en l'enfermant entre deux parenthèses, cette naïve prière :

Mon Dieu, pour être heureux tu m'as mis sur la terre.
Tu sais bien mieux que moi quels sont mes vrais besoins.
Le cœur de ton enfant s'en rapporte à tes soins;
Donne-moi les vertus qu'il me faut pour te plaire.

A la page 137, mon regard s'arrête sur quatre lignes désignées par une flèche à pointe aiguë, ressemblant à une pique ou à une lance, visiblement tracée d'une main résolue et comme d'un geste belliqueux :

Tout citoyen sans crainte au combat doit se rendre,
Si l'on ose attaquer son pays et ses droits.
Il est à la patrie, aussitôt que les lois
Lui donnent le signal de courir la défendre.

A qui attribuer le choix de ce précepte patriotique? A Adrien, à Joseph ou à Louis-Adolphe? Je ne sais; aucun indice pour me l'apprendre. Tant mieux. Il me plaît d'en faire honneur à chacun d'eux, et de croire que tous les trois s'en sont souvenus plus tard.

J'ouvre encore le livre au hasard et je tombe sur ce quatrain, encadré d'un large trait au crayon rouge :

« Il faut, autant qu'on peut, obliger tout le monde :
On a souvent besoin d'un plus petit que soi. »
Reçoit-on un bienfait, qu'un bienfait y réponde,
Il se faut entr'aider, c'est la commune loi.

En outre, les deux premiers vers ont été soulignés. Pourquoi? Un jeune lecteur les aura reconnus comme appartenant à la fable de la Fontaine *le Lion et le Rat*, et il n'aura pas résisté au plaisir de constater son érudition.

Voici, un peu plus loin, une croix en regard de la sentence suivante :

Tel qui croit n'avoir fait qu'un simple badinage,
Dans le cœur de quelqu'un a porté la douleur.
Pour peu que l'on plaisante, on est près de l'outrage.
C'est montrer son esprit aux dépens de son cœur.

N'est-ce pas un enfant qui, victime des railleries d'un camarade, a confirmé de son approbation la réprimande contenue dans son livre? Ou bien sa conscience la lui aurait-elle appliquée à lui-même?

Je fais une triste découverte : plusieurs pages devenues illisibles, maculées d'écritures et de dessins à l'encre; ici, des figures de géométrie, des cercles, des triangles, mêlés à des chiffres, à des additions et des soustractions; là, des têtes ou,

pour mieux dire, des visages, car le crâne fait défaut, des profils au long nez, aux yeux ronds, aux moustaches et aux cheveux hérissés, bref des caricatures. Chez les auteurs de ces barbouillages quelle indifférence pour la morale, ou plutôt quel mépris !... Mais ne vais-je pas trop loin, et n'est-ce pas voir les choses du méchant côté? Qui sait si ce faiseur de chiffres et de triangles n'est pas devenu un bon mathématicien, et ce dessinateur novice un peintre de talent? Ne devrais-je pas, moi aussi, noter d'un trait et prendre pour moi la charitable recommandation de Morel de Vindé :

Médire, c'est d'autrui révéler les défauts.
On doit les excuser ou, pour le moins, les taire.
Il faut cacher le mal et, dans tous ses propos,
Ne parler que du bien que le prochain peut faire.

Je me propose de reporter demain mon livre chez le bouquiniste qui me l'a vendu, en le priant de le mettre dans la boîte à dix centimes. Je pourrais le donner au premier enfant que le hasard me ferait rencontrer, mais mon modeste présent risquerait d'être dédaigné. Celui qui l'achètera, — demain, ou dans six mois, dans un an, — y tiendra, puisqu'il en aura eu envie et qu'il se sera imposé un petit sacrifice pour l'avoir ; il le lira, il en lira au moins quelques pages, et il y recueillera des avertissements, des conseils qui éveilleront ses bons instincts. Il m'est agréable de penser que ce petit volume, qui a déjà une existence presque centenaire, n'a pas fini sa carrière ; tant qu'il conservera forme de livre, tant que ses feuilles resteront à peu près assemblées, il ira, passant de main en main, vendu, prêté, donné, perdu, trouvé, et faisant çà et là du bien. C'était justement le sort que l'excellent Morel de Vindé souhaitait pour lui. En rimant ses quatrains, il ne croyait nullement faire œuvre de poète, il ne visait qu'à être utile. « J'ai fait de mauvais vers, dit-il dans sa préface, mais j'ai donné de bons préceptes simplement exprimés. »

E. Lesbazeilles.

RUPERT.

BUSY-BUSY ET SON PORTIER.

Busy-Busy est assis sur un modeste escabeau devant une pauvre table et, depuis cinq heures du matin, il écrit, il écrit fiévreusement. Quelle plume ! Un de ses confrères, aussi peu connu aujourd'hui que lui-même, dit qu'elle lui est tombée de la queue d'une hirondelle.

Tout en faisant ou laissant courir sa plume sur de grandes feuilles de papier, Busy-Busy soupire quelquefois, et il semble qu'il aurait bonne envie de se reposer ; mais aussitôt il jette un rapide regard sur une pancarte accrochée au mur devant lui et où il a écrit en gros caractères pour son édification :

« Moi, Busy-Busy de Galsterring, je me suis engagé à livrer à M. John Caveston de Paternoster-row, éditeur de l'*Historical Magazine,* trois romans historiques par an jusqu'en l'année 1823. »

Historiques ! Encore s'il avait été libre d'exercer sa verve sur des aventures et des crimes domestiques, procès, mystères terribles, etc. ; mais toujours de l'histoire, dont il n'a jamais su un traître mot ! « Voilà, dit Busy-Busy, à quelles nécessités d'avares créanciers peuvent réduire un pauvre honnête homme qui n'aime qu'à vivre comme s'il était riche ! O société ! »

Par pitié, l'éditeur lui a prêté un dictionnaire d'histoire et un amas de vieilles estampes détachées de livres historiques au rebut. Dans ce fouillis, Busy-Busy remarque une curieuse caricature au-dessous de laquelle il lit :

« Rupert, le loup anglais aux griffes d'aigle. »

Rupert ! Qui cela peut-il bien être? Il appelle :

« Abel, mon vieil Abel, à mon secours ! »

C'est qu'il vient d'entendre qu'on balaye et époussette l'escalier, et ce ne peut être que le vieux pauvre Abel, son ancien confrère en littérature, qui, plus sage que lui, de reporter au *Redstar* est devenu portier ; on assure que ces deux professions ne sont pas absolument antipathiques.

Abel entr'ouvre la porte, un plumeau à la main.

— Abel, mon bon Abel, mon confrère, toi, ma providence ! toi, qui étais si fort en histoire à la fameuse école de Big Drood, heureux mortel ! Viens, regarde, qu'est-ce que ce Rupert déguisé en bête ?

— Monsieur, ma femme m'attend en bas, dit Abel.

— L'affaire d'un petit instant, mon ami. Cherche dans ta mémoire.

Abel, modeste et prudent, aime mieux chercher dans le dictionnaire, il le descend de la planche.

— Oh ! dit-il, l'article Rupert est long ! Ma femme m'attend.

— Je t'en prie, lis seulement vingt lignes tandis que j'achève mon chapitre où, en ce moment, sous l'ardeur de ma plume, on se bat à mort. Saute à la fin, à la fin ! Il n'y a d'utile dans les livres que les conclusions.

Abel, son plumeau sous le bras, ses lunettes à gros verres encadrés de bois, se met à lire :

« Rupert, mort le 29 novembre 1682, fut regretté comme un homme dont toutes les actions et toutes les qualités avaient été consacrées au bien public. Il avait une grande prédilection pour les marins et pour toutes les personnes instruites ou ingénieuses ; il les assistait de sa bourse et de son influence. Il était intéressé dans une patente, dans une verrerie et dans d'autres entreprises pour augmenter ou améliorer les manufactures. »

— Abel ! que me lis-tu là ?

— « Il inventa une machine pour élever l'eau, un instrument pour lever un plan en perspective, un canon qui pouvait décharger plusieurs boulets avec promptitude, facilité et sûreté ; une nouvelle mé-

thode pour faire sauter les blocs de rochers dans les mines ; un genre de gravure à l'eau-forte ou à la demi-teinte.... »

— Mais, Abel !...

— « L'évêque Sprat a rendu justice à ses vertus et à ses qualités aimables. Campbell rapporte qu'il a entendu souvent des vieillards du comté de Berth parler de lui avec ravissement... »

A ces derniers mots, Busy-Busy, bien qu'il n'écoutât guère que de la moitié d'une oreille pendant que sa plume au galop ferraillait au feu d'une bataille, s'enlevait presque de ses doigts, s'écria :

Dix-septième siècle, caricature puritaine. — Rupert, le loup d'Angleterre aux griffes d'aigle.

— Mais Abel, tu perds l'esprit. Tu me fais l'éloge d'un savant, d'un philanthrope, et il s'agit, d'après la gravure, d'un homme de guerre féroce, *loup* et *aigle*.

— Monsieur Busy-Busy, il n'y a qu'un Rupert dans le dictionnaire ; et c'est bien le vôtre, d'après ce que j'entrevois au commencement de l'article. Mais ma femme m'attend...

— La peste soit de... pardon, Abel. Lis donc un peu de ce commencement, cours, abrège.

— Le prince Rupert ou Robert de Bavière, petit-fils par sa mère de Jacques Ier, roi d'Angleterre, était fils de Frédéric V, roi de Bohême, dépouillé en 1619 de ses états héréditaires.

— Passe, passe.

— « Élevé militairement, Rupert vint avec son père en Angleterre au temps où commençaient les guerres civiles, et il offrit ses services à Charles Ier qui lui confia le commandement d'un corps de cavalerie. Impétueux jusqu'à la témérité, Rupert gagna et perdit des batailles. » On en donne le récit, Monsieur, c'est une épopée. Faut-il vous lire tout l'article ?

— Non, non, passe, passe.

— « Après la mort de Charles Ier, Rupert se dévoua de même à Charles II, prit le commandement d'une flotte, guerroya contre les Anglais, les Espagnols, alla jusqu'aux Indes, puis se retira en France près de Charles II réfugié à Paris (1654). A la restauration de 1660, il fut nommé membre du conseil privé, repartit bientôt en guerre comme amiral et combattit les Hollandais. A la fin, il fut nommé gouverneur du château de Windsor, où il acheva sa vie en paix, se donnant tout entier à des expériences utiles et à de bonnes œuvres. »

— Oui, oui, il s'était fait ermite. Mais comment avait-il attiré sur lui autant de haine pour qu'on l'ait représenté sous des traits si hideux ?

— Monsieur, voici, au bas de la page, une note qui vous répond. De 1642 à 1660, il se répandit en Angleterre un grand nombre de brochures, d'affiches et d'estampes satiriques contre les royalistes et les antiparlementaires commandés par le prince Rupert, Digby et leurs semblables, coupables d'impiété et de toutes les cruautés imaginables.

— Ah ! c'est vrai. Les soldats de Cromwell, les puritains, étaient des saints. Mais la guerre est la guerre. Cromwell lui-même a fait massacrer et égorger bien des milliers d'hommes après ses victoires, par exemple, à Drogheda, à Wexford, etc. Bon genre humain ! Tu me mets en verve, Abel. Donne-moi ton opinion sur la paix universelle.

— Monsieur, dit Abel en fuyant, entendez-vous ma femme ? Moi je suis pour la paix... dans ma loge. Et il disparut.

Busy-Busy continua d'écrire tout en se murmurant : — Ce Rupert me servira. Je tracerai sa figure avec impartialité ; je ferai frémir en racontant ses forfaits... à moins que je ne le réhabilite ; ce serait plus neuf, après tout... mais cela dépendra de ma plume.

CH.

LES SPHÉGIENS.

OBSERVATIONS CURIEUSES.

Pendant longtemps on a refusé aux animaux l'intelligence, en ne leur accordant que de l'instinct, mot vague ! Qui ne sait que Descartes même les regardait comme des automates ?

Toutefois, on reconnaît aujourd'hui qu'à côté de l'instinct il y a chez presque tous les êtres une intelligence plus ou moins développée.

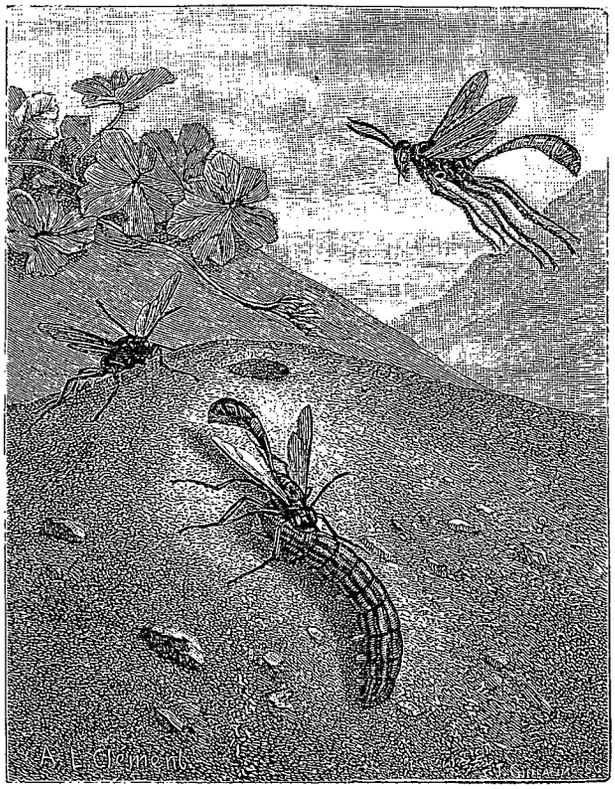
Il est évident que je ne parle ici que des animaux vertébrés et des articulés, c'est-à-dire des mammifères, oiseaux, reptiles, batraciens, poissons, et des insectes arachnides, crustacés ; car il est bien difficile jusqu'ici de trouver des qualités, si peu intellectuelles que ce soit, chez le ver de terre, chez l'étoile de mer ou la méduse.

Dans cette petite notice, nous nous contenterons de citer, comme exemple, que certains insectes sont doués d'une intelligence remarquable, une famille de l'ordre des Hyménoptères, lequel renferme tant de types intéressants à ce point de vue, types d'ailleurs bien connus de tous, abeilles, guêpes, frelons, bourdons, fourmis.

Mais, à côté de ces genres que chacun a pu remarquer, il en est qui, plus difficiles à observer, n'ont peut-être pas assez frappé l'attention. Tels sont les *Sphégiens,* insectes au corps long, svelte, à la taille fine, présentant une tête large et courte, des pattes généralement propres à fouir, à creuser des terriers.

Leur abdomen, attaché au thorax par un pédoncule souvent d'une finesse extrême, porte un aiguillon dont la piqûre, sans être très douloureuse, suffit pour paralyser les insectes.

Les Sphégiens, dont les espèces sont disséminées dans les différentes parties du monde, ont des mœurs des plus curieuses. Ces insectes pondent leurs œufs dans des cavités ou dans des trous qu'ils creusent. Les larves qui sortent de ces œufs sont sans défense, privées de pattes, incapables de se mouvoir, et, malgré cela, elles sont carnassières. Mais leur mère est prévoyante : elle apporte près de ses œufs des araignées, des grillons, des sauterelles, des chenilles, des mouches, qu'elle



Ammophiles traînant une chenille.

paralyse en les piquant de son aiguillon, sans les tuer toutefois, de manière à ce que la petite larve trouve à sa sortie de l'œuf une nourriture fraîche et abondante.

Il y a plusieurs genres dans cette famille des Sphégiens; nous en signalerons deux, les *Sphex* et les *Ammophiles,* dont les formes diffèrent un peu, et dont les mœurs sont presque identiques.

Mais tandis que les Sphex capturent pour leurs larves exclusivement des grillons et d'autres orthoptères, les Ammophiles recherchent les chenilles.

Nous raconterons quelques faits intéressants relatifs à l'histoire de ces curieux insectes.

Ces détails, nous les devons pour la plupart à un observateur incomparable, à un savant du plus haut mérite, à M. J.-H. Fabre, qui a publié trois volumes sur la vie des insectes; il y est raconté des faits qui intéressent au plus haut point autant les naturalistes que les philosophes [1].

—

Il est des insectes hyménoptères, les *Cerceris,* qui s'attaquent à d'autres insectes pour ainsi dire cuirassés, à des coléoptères, quoique ceux-ci ne présentent qu'un point vulnérable entre le prothorax et le mésothorax, c'est-à-dire entre le corselet et l'insertion des ailes dures de la première paire ou élytres. Ces *Cerceris* plongent en ce point leur aiguillon et paralysent leur proie.

Pourquoi ce point est-il vulnérable? — parce que le système nerveux des insectes consiste en une

[1] *Souvenirs entomologiques* (librairie Delagrave).

chaîne nerveuse qui, partant de la tête, s'étend presque jusqu'au bout de l'abdomen, présentant de distance en distance des renflements ou ganglions. Ces ganglions, dans certaines espèces, au lieu d'être séparés les uns des autres, sont réunis. Le thorax en renferme ainsi un certain nombre qui, agglutinés, ne semblent former qu'une masse nerveuse. Le système nerveux est dit « centralisé ». C'est ce qui a lieu chez les coléoptères qui servent de proie au Cerceris. Celui-ci peut piquer de son aiguillon ce système nerveux au point où il est le plus centralisé; bien plus, il ne peut le piquer ailleurs, le reste du corps étant protégé par des téguments très durs.

Le *Cerceris* a donc moins de mérite que le *Sphex* ou que l'*Ammophile,* qui choisissent pour victimes des insectes, tels que les chenilles et les grillons, dont le système nerveux ne présente pas à beaucoup près un degré de centralisation analogue à celui des coléoptères; chez les chenilles surtout, les ganglions nerveux sont également espacés; l'Hyménoptère devra donc connaître admirablement le point exact où se trouve chaque ganglion moteur, afin de pouvoir paralyser par une piqûre la proie qu'il offre en pâture à sa larve.

—

Le Sphex sort de son cocon à la fin du mois de juillet; on le voit alors butiner sur les fleurs des ombellifères, des chardons. Mais ces courses sont de courte durée; il songe à s'assurer de la postérité et cherche un domicile pour l'éducation de ses futurs enfants, que d'ailleurs il ne connaîtra jamais.

Ces insectes recherchent un emplacement bien exposé au soleil, un terrain sablonneux, où ils se réunissent par troupe pour creuser leurs terriers; on en voit quelquefois jusqu'à vingt ensemble qui travaillent les uns à côté des autres. Ils creusent le sol à l'aide de leurs pattes garnies de sortes de râteaux, et montrent une ardeur au travail qui ne se dément pas un seul instant. Ils produisent un grincement aigu en frottant leurs ailes ou leurs pattes contre leur thorax, comme des ouvriers qui chantent en travaillant.

Le trou s'agrandit rapidement, et de temps en temps l'insecte sort de son terrier pour se nettoyer, pour enlever la poussière qui couvre son corps, puis il se remet au travail avec acharnement jusqu'à ce que son trou soit admirablement fini.

Le terrier consiste en un tube d'abord horizontal qui sert d'antichambre; un tube presque vertical y fait suite, et communique, par une entrée étroite, avec une chambre ou cellule où le Sphex déposera son œuf sur sa proie. Il y a souvent plusieurs chambres à côté les unes des autres.

L'appartement est construit; il s'agit maintenant de garnir le garde-manger, et bientôt on voit le Sphex arriver avec un grillon paralysé; il le traîne avec peine, car la proie est souvent beaucoup plus grosse que le ravisseur. Malgré cela, l'Hyménoptère surmonte tous les obstacles, changeant son itinéraire lorsqu'un brin d'herbe, une branche, ou une feuille, gênent le chemin.

Arrivé près de son trou, l'insecte, abandonnant sa proie, descend dans sa retraite, sans doute pour voir si tout y est en ordre, ou si quelque intrus n'est pas venu s'y cacher.

Mais bientôt il remonte à la surface du sol, saisit son grillon et l'entraîne dans sa tanière.

M. Fabre a observé à ce sujet quelques faits bien curieux.

Si, pendant que le Sphex fait son inspection dans son trou, on écarte le grillon et qu'on le pose à quelque distance de l'orifice, l'Hyménoptère paraît fort désappointé en sortant de son terrier. Il cherche son grillon, et lorsqu'il l'a retrouvé, il le traîne jusqu'à la porte, le laisse quelques instants pendant qu'il redescend dans le trou pour revoir encore le lieu où il déposera sa progéniture. Toutes les fois qu'on écarte le grillon, le Sphex recommence la même manœuvre. M. Fabre a observé, en un autre endroit, des Sphex de la même espèce qui étaient plus intelligents et qui, au lieu de recommencer quarante fois le même manège, si l'on venait à écarter le grillon de l'orifice de leur terrier, l'entraînaient dans leur trou à la seconde fois, sans entrer au préalable, pour examiner l'état des lieux.

« Pour le Sphex, comme pour nous, dit M. Fabre, l'esprit change avec la province. »

La façon dont le Sphex s'empare du grillon est des plus curieuses. L'Hyménoptère aperçoit-il sa proie, il se précipite dessus, et si, vainqueur, il vient à terrasser le grillon, le maintenant sur le dos, il se place ventre à ventre sur sa victime, mais en sens inverse, saisit, à l'aide de ses mandibules, les filaments qui sont à l'extrémité de l'abdomen du grillon, maîtrise avec ses pattes antérieures les mouvements des pattes renflées de l'orthoptère, tandis que de ses pattes postérieures il écarte un peu la tête du pauvre vaincu. Recourbant ensuite son abdomen il plonge son dard empoisonné dans le cou, entre les deux segments antérieurs du thorax et entre l'abdomen et le dernier segment thoracique; en un mot, il perce de son aiguillon avec une sûreté absolue les ganglions nerveux qui animent les trois paires de pattes du grillon; en un instant celui-ci est paralysé, inerte, et le Sphex n'a plus qu'à le traîner jusque dans son terrier. Trois ou quatre grillons sont ainsi amenés dans une cellule et sur chacun d'eux le Sphex dépose un œuf.

Mais ce n'est pas tout, notre insecte va clore son terrier, de peur qu'attiré par l'odeur, quelque rôdeur ne vienne ravir et la proie ainsi préparée et l'œuf. Pour cela, le Sphex commence par rejeter dans le trou le sable qu'il avait retiré; puis il transporte des graviers plus volumineux, des morceaux de plantes et finit par faire disparaître toute trace du travail souterrain.

Lorsque la jeune larve sortira de son œuf, elle dévorera ses grillons tout vivants. En désespérés, ils remueront bien leurs mandibules, leurs palpes, leurs antennes, mais en vain; leurs pattes sont immobiles, paralysées, ils souffriront sans bouger, ils seront dévorés lentement sans pouvoir protester. Quelle mort cruelle! quel supplice épouvantable!

La larve, après avoir ainsi mangé ses provisions, tissera son cocon, d'où sortira, au bout de dix mois, un Sphex ailé.

—

Tandis que les *Sphex* chassent des orthoptères (grillons, sauterelles, éphippigères), les *Ammophiles* ont pour gibier des chenilles. On connaît en France plusieurs espèces d'ammophiles, mais leurs mœurs diffèrent peu et nous les résumerons en quelques lignes.

Leur terrier est beaucoup moins compliqué que celui des Sphex; il est vertical et long de dix centimètres environ. L'Ammophile y travaille solitairement, tandis que les Sphex qui nous ont occupé tout à l'heure, creusent leurs trous à côté les uns des autres.

Il arrive que le terrier n'est pas encore terminé à la nuit; alors l'Ammophile bouche son trou inachevé à l'aide de quelque petite pierre plate qu'elle ira chercher souvent fort loin et qu'elle rapportera à l'endroit voulu sans hésitation. Quelle mémoire admirable! L'Ammophile n'aura pas besoin de faire des marques sur le sol; le lendemain notre insecte retrouvera son terrier avec une sûreté qui nous étonne, terminera son travail et commencera la chasse.

Une chenille grise, sans poils, chenille de papillon nocturne, est bientôt trouvée; la paralyser est l'affaire d'un instant; pour cela l'Ammophile plongera son stylet empoisonné en un point unique qui commande à tous les mouvements du corps, dans le cinquième ou le sixième anneau, si la chenille est fluette; mais si l'Hyménoptère a capturé une grosse chenille, il la piquera méthodiquement dans chacun des segments du corps. En passant, j'ajouterai que c'est au point piqué que l'insecte déposera son œuf.

Les faits ne se passent pas toujours aussi vite que je viens de les raconter.

Ces chenilles de papillons nocturnes se cachent pendant le jour au pied des bruyères. C'est là que l'Ammophile les recherchera; après les avoir paralysées, il les entraînera dans son terrier. Quelle difficulté éprouve l'insecte pour charrier un corps plus lourd et plus gros que lui!

Par un beau soleil de septembre j'étais assis sur la lisière d'un bois (à Bézu-Saint-Éloi, près de Gisors, Eure) près d'une lande où poussent des bruyères. Un fossé sépare la lande du bois et le talus de ce fossé est sablonneux.

Une ammophile passa près de moi en volant et se posa sur le talus du fossé. — Cet insecte traînait une chenille plus grosse que lui, il la tenait par la tête et était comme à califourchon dessus, drôle de manière de porter son panier à provision!

L'insecte, ainsi chargé, parcourut une assez grande distance, puis s'arrêta sur un terrain sec, sous un pin. Il déposa sa chenille et se mit à regarder par terre, comme s'il cherchait un objet perdu. Il trouva bientôt ce qu'il désirait; c'était un petit trou rond, qu'il s'empressa d'agrandir en enlevant de la terre et de petites pierres.

Puis, revenant près de sa chenille, comme pour en prendre la mesure, la pauvre bête eut un moment de désespoir, elle semblait lever les bras au ciel en ayant l'air de dire : Jamais une si grosse chenille ne pourra entrer dans un si petit trou. L'Ammophile se remit à la besogne, gratta, déblaya, et, pensant que ce devait être en bonne voie, elle prit sa chenille et lui mit la tête à l'entrée du trou. Hélas! il lui fallut encore travailler. Enfin elle entra dans le terrier à reculons, et, saisissant la chenille par la tête, elle put la faire pénétrer dans son réduit. Bientôt l'Ammophile sortit de son trou, et se mit avec une ardeur nouvelle à le boucher. L'insecte chercha des cailloux aussi gros que lui, puis de la terre qu'il grattait et poussait avec sa tête. Par moment il paraissait être à bout de forces; couvert de poussière, tout essoufflé, il semblait s'essuyer le front.

Quand le trou fut bien bouché avec du sable et de la terre, l'Ammophile se livra à un autre travail, pour dissimuler l'entrée à ses ennemis; prenant des aiguilles de pin, notre insecte les posa délicatement sur le sol fraîchement remué, les entrecroisant avec soin afin qu'il fût impossible de reconnaître l'entrée du terrier.

Il me semble que ces faits prouvent assez l'intelligence dont font preuve certains insectes. Il m'est impossible de n'y voir que de l'instinct.

Je ne veux pas dire que l'intelligence de ces bestioles puisse être comparée à l'intelligence humaine, mais il est évident pour moi que l'instinct seul ne les dirige pas. Il est vrai que la jeune larve qui sort de l'œuf n'a jamais vu sa mère, que celle-ci n'a jamais pu lui donner de conseils, n'a jamais pu l'instruire; mais pourquoi ne pas admettre que cette petite intelligence a été transmise de la mère à la larve comme l'instinct?

CHARLES BRONGNIART.

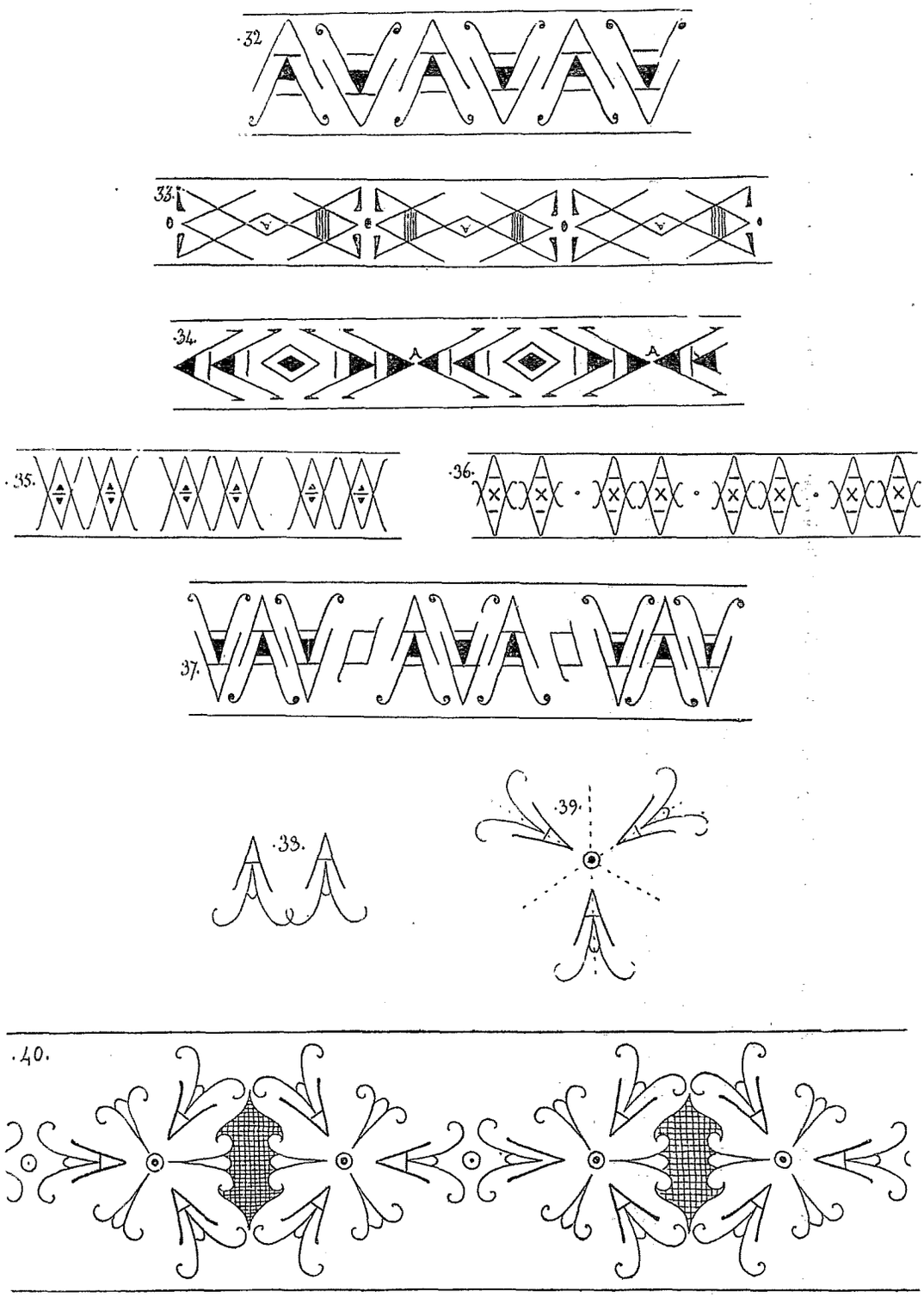
PRINCIPES D'ORNEMENT.

Suite. — Voy. p. 187, 218.

Voici un ornement assez lié pour ne pas présenter à l'œil de point intermédiaire (fig. 32).

En voici un autre moins lié qui présente un second point de centre à sa jonction en A, de façon que, relativement au principal centre B, il devient motif centré de second ordre (fig. 33 et 34).

A mesure que l'intérêt d'un centre augmente l'intérêt que présente l'autre centre doit décroître afin d'éviter la monotonie. Un peu d'usage donnera l'habitude de ces proportions.



Principes d'ornement.

On peut aussi placer des écartements de deux en deux. — Exemple (fig. 35).

Autre exemple (fig. 36).

Ou de trois en trois. — Exemple (fig. 37).

Ou de quatre en quatre, de cinq en cinq, etc., etc.

L'ornement courant pouvant être composé d'ornements formés eux-mêmes de deux, trois, quatre, etc., rayonnements, peut devenir aussi riche et varié qu'on le veut.

Exemple d'ornement formé de l'élément (fig. 38); ajusté par trois (fig. 39).

Et aligné en ornement courant (fig. 40).

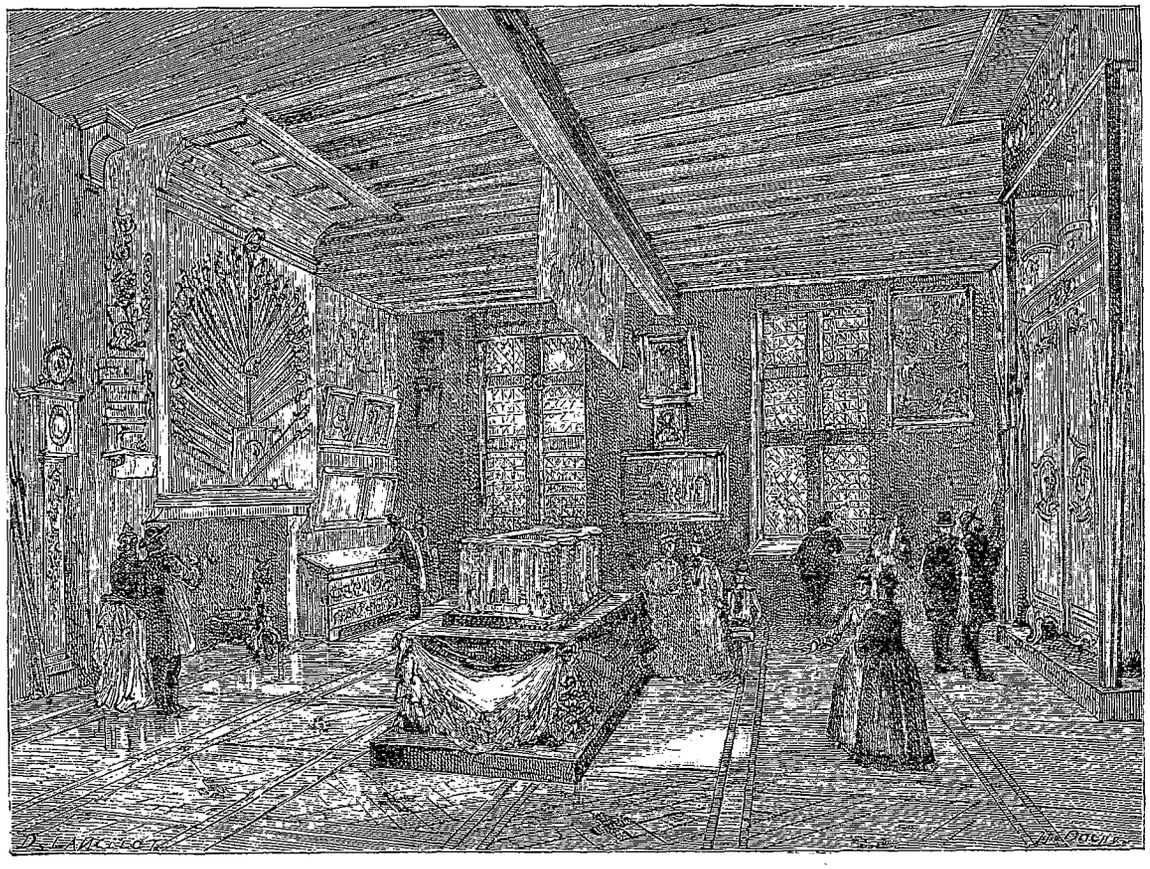
A suivre.

EUG. FROMENT,
de la Manufacture de Sèvres.

LE MUSÉE CARNAVALET.

SES COLLECTIONS.

(Voyez tome XLVIII, 1880, p. 233.)



Salle de la Révolution à l'hôtel Carnavalet. — Dessin de Mlle Lancelot.

Le Musée Carnavalet, ou Musée historique de la ville de Paris, recueille les monuments, tableaux, sculptures, etc., relatifs à l'histoire de la capitale à toutes les époques. Le *rez-de-chaussée* de l'hôtel est consacré aux monuments lapidaires et céramiques des périodes préhistorique, gallo-romaine, romane, du moyen âge et de la renaissance. Dans la *galerie des Arènes,* une travée contient les fossiles et spécimens de l'âge de pierre du bassin parisien, qui proviennent des *stations* de Levallois, Meudon, Saint-Maur, Neuilly-sur-Marne, etc. Un grand plan en relief de la région de Saint-Germain occupe le milieu. — Les débris gallo-romains (Arènes de la rue Monge, par exemple) sont exposés dans la seconde travée.

On remarque dans la *galerie des Tombeaux* : — des meules anciennes; des sarcophages provenant des cimetières mérovingiens de Saint-Marcel, Saint-Germain des Prés, Montmartre, etc.; une borne milliaire romaine de Saint-Marcel, transformée en sarcophage; un tombeau païen, marqué de l'*ascia;* des fragments de la basilique qu'a remplacée Notre-Dame.

De là, le visiteur descend dans le *sous-sol,* ancienne cuisine du seizième siècle disposée en crypte funéraire, et il y trouve des sarcophages du quatrième au dixième siècle. Un *caveau* renferme des moulages de squelettes découverts dans les premières fouilles des Arènes.

Un *escalier* orné de plans, de panneaux de tenture, de portraits, de ferrures, etc., conduit aux collections de l'époque révolutionnaire, données en grande partie par M. de Liesville. Nous remarquons, dans la *salle d'entrée,* les portraits d'Henriot et de Flesselles, l'entrée à Paris de Louis XVIII, du comte d'Artois, du duc d'Angoulême et du duc de Berry, le passage des souverains alliés sur le boulevard Saint-Denis (tableau de Zippel), une vitrine d'emblèmes patriotiques de la Restauration et de la Révolution de 1830, entr'autres une « tasse décorée de drapeaux tricolores, à l'usage des cafés libéraux », et deux « coulisses de parapluie ornées de trophées nationaux ». Le plafond peint provient d'une alcôve de l'hôtel de Bouthillier-Chavigny (rue de Sévigné).

Au milieu de la *Grande salle,* une représentation de la Bastille taillée par Palloy dans une pierre même de la forteresse; au plafond, une bannière de l'Émigration aux armes unies de France et des alliés, avec l'inscription : « Vivent

notre roi, nos princes, nos alliés! » et au revers, l'hydre révolutionnaire : « Qu'il périsse, le monstre! » Citer tous les objets exposés dans cette partie du Musée serait impossible, faute de place, et nous nous bornerons à mentionner les suivants : bannière départementale de la fédération de 1790; cartes à jouer républicaines; almanachs; tableau de la Déclaration des droits, soutenu par la France en manteau fleurdelisé et par le génie de la Loi; ceinture de jeune fille pour la pompe funèbre de Voltaire au Panthéon (1791); glaive à l'antique ayant appartenu à Talma; sabre d'honneur offert par la commune à Borel, passeur du bac de Bercy, qui, après avoir sauvé six personnes, partit comme engagé volontaire en 1793; panoplie d'armes; la dernière palette de David; lettres de cachet; cartes de sûreté du temps de la terreur; pendule révolutionnaire [1]; modèles d'étendards; affiches; images d'Épinal; affiche officielle de l'exécution de Louis XVI; bagues de pied des *merveilleuses;* épée de la Tour-d'Auvergne; grande armoire à sujets patriotiques; cartes de club, etc. Deux petites galeries annexes sont consacrées aux faïences, aux insignes et décorations, et à la numismatique.

La boiserie du *salon central,* provenant de l'hôtel des Stuarts (rue Saint-Hyacinthe), est très finement sculptée, et le conservateur de la Bibliothèque, M. Jules Cousin, a fait don d'une très belle pendule républicaine à décade et cadran décimal, qui orne la cheminée. C'est là que sont les fauteuils mortuaires de Voltaire et de Béranger. Le *salon des Tableaux,* ancienne salle à manger de l'hôtel Dangeau, se fait remarquer par un plafond de Lebrun et par une collection de vues du vieux Paris.

Des enseignes et plaques de cheminées décorent l'escalier de dégagement, où se trouvent en outre un projet de mausolée destiné à Mirabeau (1791), et six tableaux relatifs à l'histoire de Paris.

Le visiteur qui, frappé par la vue d'un monument ou d'une estampe, veut en pénétrer le sens, n'a qu'à monter au premier étage, à gauche au fond de la cour : il trouvera là une merveilleuse bibliothèque, riche déjà en documents de toute sorte et en estampes variées. L'administration du Musée a adopté une division en douze sections, embrassant les sujets les plus divers : 1° Bibliographie; 2° Histoire physique et naturelle (avec le Paris souterrain); 3° Histoire générale; 4° Topographie; 5° Monuments; 6° Histoire religieuse; 7° Histoire des lettres, des sciences et des arts; 8° Mœurs et coutumes; 9° Fêtes et divertissements; 10° Histoire civile et administrative; 11° Police et histoire judiciaire; 12° Environs de Paris.

A l'entrée du salon où se tiennent les bibliothécaires, on voit, sous verre, une lettre autographe de Mme de Sévigné à Ménage (1658). M. P.

[1] A trois cadrans : heures duodécimale et décimale et quantième, conformément au décret de la Convention qui divisait la journée en 10 heures et les heures en 100 minutes de 100 secondes.

LE HÉRON BLANC.

NOUVELLE.

Déjà, un peu avant huit heures, la forêt était remplie d'ombre, par cette soirée de juin, quoique l'on vît encore briller faiblement les derniers rayons du couchant entre les arbres. Une petite fille ramenait au logis sa vache, bête lente, rebelle et têtue. Elles s'enfonçaient, au plus profond des bois, loin du peu de lumière qui restait, mais le sentier leur était si familier qu'il n'importait guère qu'elles en vissent les détours.

Jamais, tant que durait l'été, la vieille vache n'attendait sa maîtresse à la barrière du pâturage; tout au contraire, c'était son plaisir de se cacher dans les buissons où la cloche bruyante qu'elle portait au cou n'aidait pas à la découvrir, car elle s'était aperçue qu'il suffisait de se tenir parfaitement tranquille pour que cette cloche ne sonnât pas. Sylvie s'évertuait donc à la chercher et à l'appeler sans obtenir de réponse jusqu'à ce que sa patience enfantine fût épuisée. Si la contrariante créature n'eût pas donné de si excellent lait et en si grande abondance, on ne lui eût point passé de pareils caprices; mais Sylvie n'avait pas grand'chose à faire de son temps; quelquefois elle s'amusait presque à ce jeu de cache-cache, faute de meilleurs compagnons. Ce jour-là, par exemple, bien que la chasse eût été si longue que la maligne bête avait fini contre son habitude par se trahir, Sylvie ne fit que rire en la rejoignant au bord du marais; à petits coups affectueux de sa branche de bouleau elle la poussa vers la ferme, et la vieille vache d'ailleurs s'y prêta sans plus de résistance; elle tourna même du bon côté par exception en quittant l'herbage et suivit la route d'un pas rapide, sans presque s'arrêter pour brouter, prête évidemment à se laisser traire.

— Que pensera grand'mère de nous voir rentrer si tard? se demandait Sylvie.

Elle était partie de chez elle dès cinq heures et demie, mais chacun savait combien il était difficile d'abréger la besogne en question. Sa grand'mère, Mme Tilley, avait elle-même poursuivi ce tourment cornu par trop de soirs d'été pour pouvoir blâmer les personnes qui après elle y mettaient le temps; elle se bornait à bénir le ciel qui lui avait donné Sylvie pour l'aider. Sans doute la bonne femme soupçonnait bien celle-ci de flâner à l'occasion pour son propre compte. Il n'y avait jamais eu d'enfant qui aimât autant à se promener depuis que le monde était fait et chacun disait que c'était une bonne chose, en somme, un heureux changement pour une fillette qui avait passé huit années dans une ville de fabriques, étroite et populeuse. Quant à Sylvie, elle se figurait n'avoir pas vécu avant d'être venue à la campagne; souvent elle se rappelait, le cœur ému de pitié, un misérable géranium qui appartenait à quelque voisin d'autrefois, et qui, lui, était resté en ville.

— Elle a peur du monde, se disait tout bas avec

un sourire goguenard la vieille Mme Tilley, après qu'elle eut choisi, à l'étonnement général, cette petite Sylvie parmi les nombreux enfants de sa fille pour l'emmener à la ferme. Elle a peur du monde, paraît-il? Eh bien! le monde ne l'ennuiera pas souvent chez nous!

Quand elles eurent atteint la ferme isolée et que la grand'mère, ayant ouvert la porte, le chat vint avec son plus beau ronronnement d'allégresse se frotter contre leurs jambes, un chat fort peu soigné, mais gras de la chair des oiseaux qu'il chassait, Sylvie déclara tout bas que c'était là un endroit bien beau pour y demeurer et qu'elle ne voudrait plus jamais s'en retourner en ville.

Les deux amies, la vache et la petite fille, suivaient donc le chemin forestier ombreux, la première à pas lents, la seconde beaucoup plus vite. Il fallut que la vache s'arrêtât longuement pour boire au ruisseau comme si le pâturage n'était pas presque un marais, et Sylvie l'attendit, laissant ses pieds nus se rafraîchir dans l'eau peu profonde; les grands phalènes du crépuscule venaient doucement se heurter contre elle.

Elle continua de suivre le lit du ruisseau tandis que la vache avançait, et son cœur battait de plaisir en écoutant siffler les grives. Il y avait un grand mouvement dans les branches au-dessus de sa tête; elles étaient pleines de petits oiseaux, qui les uns jasaient bien éveillés, les autres gazouillaient un échange de bonsoirs déjà somnolents. Le sommeil gagnait Sylvie elle-même pendant cette marche rêveuse; mais la maison n'était plus bien loin et l'air était si doux! Comme tout sentait bon autour d'elle! Il lui arrivait rarement d'être dehors aussi tard, et elle avait l'impression confuse de faire partie des ombres grises et du feuillage mouvant. Elle pensait à tout le temps qui s'était écoulé depuis qu'elle était venue demeurer à la ferme; il n'y avait qu'une année cependant! Et elle se demandait si tout continuait d'aller de même qu'autrefois dans la ville bruyante. Le souvenir d'un vilain garçon à face rouge, qui courait après elle pour l'effrayer, lui fit presser le pas pour échapper à l'ombre des arbres.

Soudain elle entendit siffler à peu de distance et s'arrêta frappée d'horreur. Non, ce n'était plus un sifflement d'oiseau qui, tout amical, lui eût tenu compagnie; c'était celui d'un homme déterminé, quelque peu agressif. Abandonnant sa vache au sort qui pouvait l'attendre, quel qu'il fût, Sylvie essaya de disparaître dans le fourré, mais il était trop tard. L'ennemi l'avait aperçu; il l'appelait d'une voix très gaie, très persuasive maintenant :

— Holà! petite, sommes-nous loin de la route?

Et, toute tremblante, Sylvie répondit si bas qu'on l'entendit à peine :

— A un bon bout de chemin.

La pauvre fille des bois n'osait lever les yeux pour regarder en face le grand jeune homme qui portait un fusil sur son épaule, mais elle sortit du buisson et se remit à suivre la vache, tandis qu'il marchait auprès d'elle.

— Je chasse, lui dit-il, je chasse les oiseaux, et j'ai perdu mon chemin, j'ai grand besoin qu'on m'aide. Allons n'ayez pas peur, ajouta-t-il d'un air de grande bonté, parlez. Dites-moi votre nom et si vous croyez que je puisse passer la nuit dans votre maison pour repartir à la pointe du jour.

Plus que jamais Sylvie se sentit inquiète. Sa grand'mère ne la gronderait-elle pas?... Mais qui pouvait prévoir un pareil accident? Il ne semblait pas que ce fût de sa faute.

Et baissant sa petite tête comme celle d'une fleur dont la tige est rompue, elle réussit à répondre : — Sylvie, — avec beaucoup d'effort, lorsque, pour la seconde fois, l'étranger eut demandé son nom.

Mme Tilley était sur le pas de sa porte quand le trio apparut, la vache poussant un beuglement prolongé en manière d'explication.

— C'est ça, tu fais mieux de t'excuser toi-même, vieux souci! Où diantre s'est-elle fourrée tout ce temps-là, petiote?

Mais Sylvie gardait un silence terrifié. Elle sentait que sa grand'mère n'avait pas compris la gravité de la situation, qu'elle prenait l'inconnu pour un des garçons de ferme du pays.

Le jeune homme cependant appuya son fusil contre la porte et laissa tomber auprès un carnier bien garni; après quoi il souhaita le bonsoir à la vieille femme et renouvela sa requête en ajoutant :

— Mettez-moi où vous voudrez. Il faut que je reparte avant le jour, mais je meurs de faim pour le moment. Vous pouvez toujours bien me donner du lait.

A suivre. SARAH JEWETT.

ÉTUDES MILITAIRES.

LES FORTIFICATIONS.

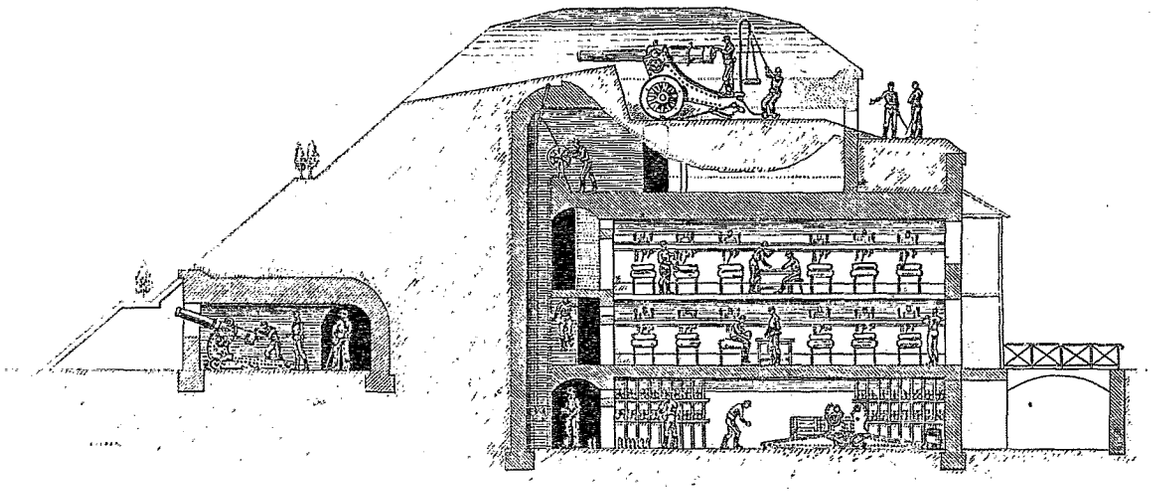
Suite. — Voy. pag. 87, 171, 198.

En ce qui concerne l'organisation intérieure, on distingue plusieurs types de forts d'enceinte. Dans l'un, dit *à crête haute d'artillerie et crête basse d'infanterie,* se trouvent superposés deux étages de feux à ciel ouvert. En arrière du *rempart bas,* occupé par les fantassins, se trouve un *cavalier central,* donnant en éventail le second étage de feux, et facilitant, sous son épais massif, l'organisation des abris. A l'intérieur de cette grande batterie, et presque parallèlement à la direction générale, s'élève un autre grand massif de terre qui forme « parados ». Un deuxième type, dit *sans cavalier,* ne comporte qu'un parapet unique, mais toujours avec un parados destiné à garantir les défenseurs de la gorge de l'effet des feux de revers. Dans un troisième type, dit *sans massif central,* il ne se trouve qu'une crête unique, le long

de laquelle se répartissent méthodiquement l'infanterie et l'artillerie. Les nouveaux forts allemands sont de ce dernier modèle; on y remarque une grande traverse en capitale. Les fossés, quand ils sont pleins d'eau, sont fort larges; s'ils sont secs, un dispositif de contre-mines est établi au saillant de l'ouvrage.

Destiné à couvrir les défenseurs qui combattent à ciel ouvert, le parapet mesure aujourd'hui 8 mètres d'épaisseur et ne pouvait, jusqu'à ces derniers temps encore, être transpercé par les projectiles de de l'attaque. Mais, lorsqu'un obus vient à tomber sur le terreplein, les éclats en jaillissent à distance souvent très grande du point d'éclatement et rendent dangereux le service du rempart. Afin de localiser les effets de chute des projectiles creux, on dispose — *transversalement* à la direction des crêtes — des massifs de terre dits *traverses*. Ces traverses de défilement divisent le rempart en un certain nombre de compartiments distincts, à l'intérieur desquels les défenseurs se voient à l'abri des éclats d'obus et des coups *d'enfilade*. Grâce à cette disposition, les servants, le matériel, les munitions trouvent, à proximité du poste de combat, un refuge dont la pratique intermittente leur permet de supporter les phases d'un feu par trop intense.

Les *abris* sont formés d'une voûte en maçonnerie d'un mètre d'épaisseur pour une portée de 6 mètres, et cette voûte doit être recouverte d'un massif de terre de 2 mètres au moins de hauteur.



Coupe d'un *cavalier* de fort d'enceinte.

Ces chiffres expriment des minima. Les casernes, les magasins et ateliers de l'artillerie, le magasin à poudre, les magasins aux subsistances, les fours, les citernes, etc., doivent trouver place sous des abris voûtés. La circulation à l'intérieur d'un fort doit pouvoir s'effectuer en tous sens sans trop de chances de danger. On y établit, à cet effet, des *communications couvertes* destinées à relier entre eux les casernements, les magasins et les « puits-gaines » qui débouchent sous les traverses-abris. D'où il suit qu'un fort moderne nous offre à l'intérieur l'aspect d'une de ces cavernes qu'habitaient les populations préhistoriques.

En fait de défenses accessoires, les *contre-mines* ont aujourd'hui plus de valeur que jamais. Les Allemands en munissent les dessous de glacis de leurs ouvrages à fossés secs.

Les torpilles peuvent avantageusement concourir à la défense d'une forteresse fluviale. Les eaux elles-mêmes servent à tendre des inondations en avant des ouvrages, et les abords de ceux-ci deviennent ainsi difficiles à pratiquer.

Les plantations d'arbres ont également grande valeur défensive. Méthodiquement aménagées aux abords d'une place, elles constituent à celle-ci un magasin d'approvisionnements en bois de blindage et de fascinage. La forteresse considérée dispose ainsi d'un stock d'abatis *sur pied*. En procédant à la coupe de ces bois, le défenseur doit avoir soin de laisser en terre les troncs d'arbres, lesquels peuvent servir de piquets pour réseaux de fils de fer. En tout cas, les racines font obstacle aux travaux d'approche de l'assiégeant.

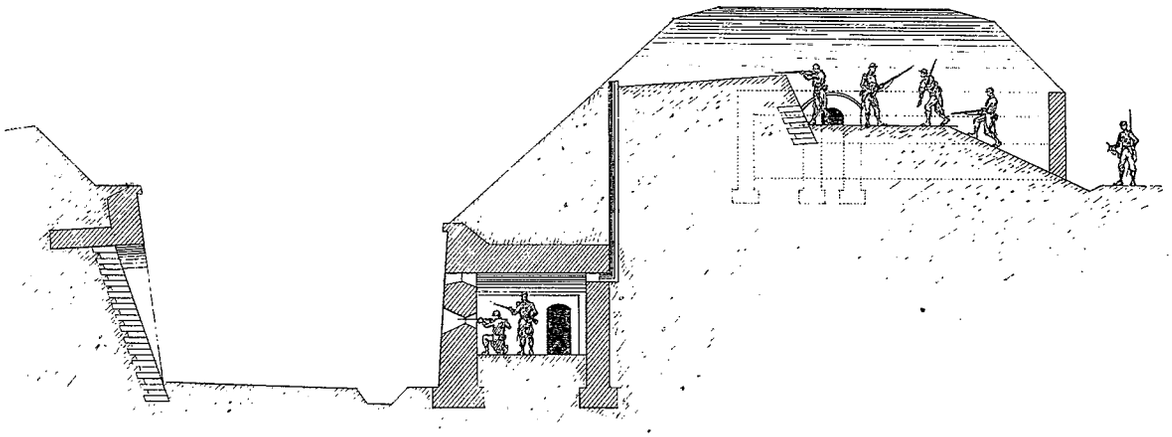
D'autre part, les plantations masquent les fortifications aux vues de l'ennemi qui, dès lors, ne peut plus régler que très difficilement son tir. Suivant ce principe, on dissimule les embrasures des ouvrages en plantant sur les talus extérieurs — et même sur les plongées — des arbustes touffus dans le massif desquels on ouvre, au moment du besoin, des trouées. Les Allemands excellent en l'art de ces plantations militaires; leurs forts sont invisibles; les formes n'en sont, sous aucun point de vue, accusées, L'œil de l'assaillant n'y saurait percevoir que l'aspect d'un petit bois; mais sous ce bois il y a des fortifications armées de pièces de gros calibre. En un instant, ces pièces peuvent ouvrir leur feu.

Le noyau central d'une place à forts détachés n'est, le plus souvent, autre chose que l'espace enfermé sous une ancienne enceinte bastionnée, appuyée d'un ensemble compliqué d'ouvrages extérieurs. Quelquefois, comme à Paris, l'enceinte est simplement bastionnée, *sans dehors*. A défaut d'une

ancienne enceinte, très capable encore de rendre d'excellents services, il convient de construire une « chemise de sûreté » très simple; on peut même, à la rigueur, l'établir dans les règles de la fortification provisoire ou passagère. L'essentiel est de créer un obstacle *continu* à l'entour de la ville. Le noyau central doit nécessairement être fortifié pour ne point tomber d'emblée aux mains d'un assaillant qui aurait percé la ligne des forts en un de ses points.

A titre d'exemple de places à forts détachés on peut citer, en France : Verdun, Toul, Belfort, Besançon, etc. Quant à Paris ce n'est point, à proprement parler, une forteresse mais une *province fortifiée*.

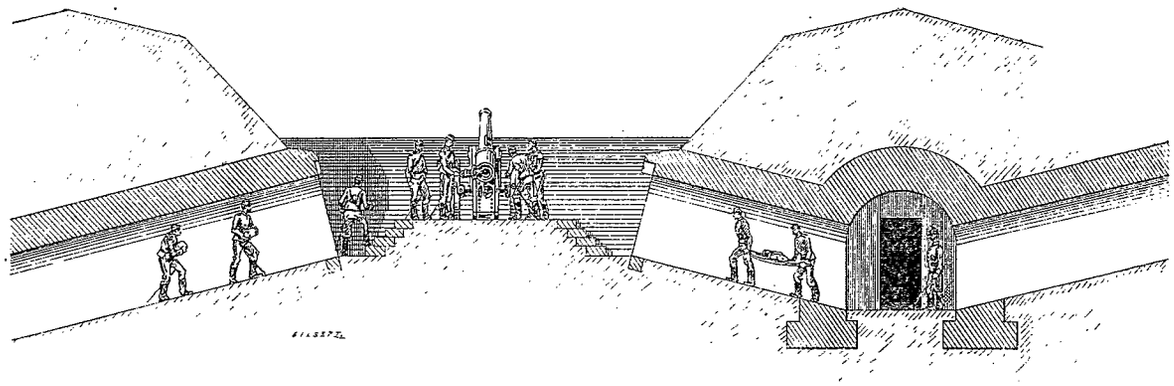
Le système défensif de nos frontières comprend



Coupe du rempart d'un fort d'enceinte *sans cavalier*.

des ouvrages *isolés*, tels que les forts de Saint-Mihiel, Liouville et Gironville, — les forts de la haute Moselle, d'Arches, du ballon de Servance, — l'ouvrage de Lomont, etc.

Le siège de l'une de ces positions n'entraîne pas nécessairement celui de la position voisine. Chacun de ces ouvrages tient un rôle limité, individuel, essentiellement passif; c'est généralement une petite place destinée à intercepter une voie de communication — cours d'eau, route ou chemin de fer; à commander un défilé, etc. Et il faut observer ici que la voie ferrée doit être considérée comme une sorte de défilé continu dont il faut se maintenir en possession exclusive, en occupant un



Mode de disposition des traverses-abris sur le rempart.

certain nombre de points de ces lignes, principalement les embranchements.

A suivre. Colonel HENNEBERT.

LOUIS BRUNE,

LE PETIT PLONGEUR ROUENNAIS.

On voit à Rouen, sur l'un des quais de la rive droite, tout au bord de la Seine, une pyramide surmontée d'un buste en bronze : tête énergique et bonne, très ressemblante d'ailleurs, due à un statuaire rouennais, M. Deveaux; c'est la tête du *Petit Plongeur*, Louis Brune, coiffée de sa casquette légendaire. C'est lui, avec sa veste qu'on a vue, à Rouen, pendant vingt ans, rayonnante de propreté et de gloire. Les médailles, la croix de la Légion d'honneur étaient sur cette poitrine prolétaire un luxe qu'on vit rarement.

Mais qu'était-ce que Louis Brune?

Enfant du peuple, simple commissionnaire et brouettier de profession, les Rouennais ont eu en lui une de leurs célébrités contemporaines les plus

sympathiques, les plus dignes d'éloges, les plus originales et certainement la plus populaire.

Il naquit en 1807, dans un des quartiers sombres de la ville, tout près des quais, d'une famille de très pauvres gens. Il eut de bonne heure sa mère à soutenir, et cette tâche, comme il s'en est acquitté !...

Tout enfant il fut *tireur* dans une indiennerie ; à quatorze ans il se fit commissionnaire aux bateaux de la Bouille. Il aimait l'eau, il aimait à nager et plonger.

Il ne portait les paquets, valises et commissions que depuis deux ans tout au plus, lorsqu'il tira de la Seine en 1823, très courageusement, paraît-il, un petit ramoneur.

L'année d'ensuite, 1824, c'est une demoiselle qui lui doit la vie.

En 1825, au mois de novembre, une dame et un restaurateur arrivant de la Bouille, tombent entre le ponton et le bateau. Les sauver paraissait impossible, on ne pouvait l'essayer sans risque de la vie. Brune se précipita dans l'étroit espace, plongea et sauva les deux personnes.

En 1826, sauvetage d'une femme à l'endroit même où se trouve aujourd'hui sa statue, placée là en souvenir d'un autre fait qu'on verra tout à l'heure.

En 1827, sauvetage d'un ouvrier du port, et quelques jours plus tard, sauvetage d'un capitaine tombé entre deux bateaux. L'intervalle n'était que d'un mètre, Louis Brune, tout habillé, sans même prendre le temps d'ôter ses bricolles de brouettier, plonge et retrouve à six mètres de profondeur le malheureux capitaine sous l'un des bateaux.

Même année encore, sauvetage d'une femme, sauvetage dont Louis Brune garde le secret, sur la demande de la personne sauvée.

Même année toujours (Louis Brune a vingt ans), il sauve au milieu de la nuit un jardinier qu'il retrouve accroché des ongles à la quille d'un bateau. Ce jardinier était père de six enfants.

En 1828, sauvetage de six personnes.

Un autre jour il sauve une mère et son enfant.

De 1830, année de son mariage, à 1835, neuf personnes sont encore sauvées. Lors du dernier de ces sauvetages, le Petit Plongeur, blessé aux jambes, avait dû suspendre depuis quelques jours son travail de commissionnaire, mais son travail de sauveteur, il ne le suspendit pas. Malgré ses blessures il plongea trois fois. C'était une personne de connaissance qu'il s'agissait de sauver, c'était le collecteur des places au bateau *la Normandie*. Il le sauva, en effet.

En 1836, par un soir obscur et brumeux, au risque de se briser lui-même sur des pieux au fond de la rivière très dangereuse en cet endroit, il sauve un habitant de Condé-sur-Noireau.

En 1837, le 29 août, à 3 heures du matin, sauvetage de quatre personnes, parmi lesquelles le curé d'un village voisin.

Louis Brune avait trente ans. Il était marié, je l'ai dit; il avait une fille, et toujours sa brave et digne mère. On vivait à force d'ordre, de travail et de moralité. Mais la maison, pleine de bonheur, était vide de mobilier. Nous verrons comment le mobilier vint à ces braves gens.

Des récompenses en argent ou même des cadeaux ayant quelque valeur, jamais Louis Brune n'en voulut accepter de ceux qui lui devaient la vie. Il disait en riant : « Si j'acceptais leurs offres, ils ne me salueraient plus. »

Et Louis Brune, le Petit Plongeur, aimait qu'on le saluât. Nous le verrons tout à l'heure salué et acclamé par la ville entière.

Mais tâchons de raconter simplement les derniers actes de cette vie héroïque.

Le 28 janvier 1838, la Seine était gelée depuis plusieurs semaines; il y avait huit jours que la population s'y donnait rendez-vous comme à la foire, et, comme à la foire, il y avait des boutiques et des jeux; on y faisait cuire des marrons, on y vendait des oranges, des brioches et autres friandises. Ce jour-là, le dégel avait commencé, la pluie tombait, mais l'habitude était prise de la promenade sur la Seine glacée, et la foule s'y montra comme les autres jours.

Il était à peu près quatre heures de l'après-midi, un craquement sourd se fait entendre, semblable au tonnerre. L'épouvante, l'affolement et le sauve-qui-peut furent indescriptibles. Deux personnes très connues, très estimées à Rouen, M. et Mme Bentabole, ont été englouties. Tenter de les sauver par l'étroite crevasse semble impossible à tous, mais non pas à Louis Brune. Il se précipite, plonge, cherche, ne trouve rien, reparaît, respire et replonge. Il ramène cette fois M. Bentabole et de nouveau redescend sous la glace. M. Bentabole cependant a repris ses sens, il sait que Louis Brune est à la recherche de sa femme, et lui aussi veut se précipiter pour aider au sauvetage. Deux personnes le retiennent malgré ses cris et ses efforts pour leur échapper. Brune reparaît et n'a pas encore retrouvé la malheureuse dame; il replonge... il replongea huit fois, en présence d'une foule inexprimablement émue. A sa huitième réapparition il sortit de l'eau, avant lui, Mme Bentabole; pour l'enlever de l'étroite ouverture, il fallut l'aide de deux autres sauveteurs... Mme Bentabole put être encore rappelée à la vie...

Ce fut, le lendemain, toute une ville en exclamations, presque en adoration devant cet enfant du peuple, dont je vois encore la douce, calme, digne et rayonnante figure. Un vote du conseil municipal décide qu'un joli pavillon lui sera bâti sur le quai, qu'il y sera logé lui et sa famille avec une rente de 400 francs. L'Académie française lui décerne son prix Montyon de 3 000 francs. Le roi Louis-Philippe lui envoie la croix de la Légion d'honneur, la préfecture ajoute au pavillon de la ville un bureau de tabac pour Mme et Mlle Brune, et, pendant quarante années, la foule reconnaissante a fréquenté avec respect ce bureau.

Les 3 000 francs de l'Académie furent employés à meubler le pavillon offert par la ville.

Mais nous n'en avons pas fini avec les époux Bentabole.

Mme Bentabole ne survécut qu'un an à cette terrible aventure. Le mari devint fou.

Dans sa folie il revoyait l'horrible scène : la glace brisée, Brune plongeant et replongeant... et puis il criait, voulait se précipiter après lui.

Il en résultait des crises d'une violence extrême. Lorsqu'elles se prolongeaient, quelqu'un de sa famille allait chercher Louis Brune; dès que le pauvre fou l'apercevait, il redevenait calme, souriant, affectueux et l'agitation cessait, souvent pour plusieurs jours. Dans un de ces apaisements, M. Bentabole qui, dans sa jeunesse, avait appris un peu de dessin et de peinture, crayonna de Brune un portrait que conserve encore Mme Brune. Plus tard Bentabole voulut faire un tableau du sauvetage. Toute la scène y est représentée : Louis Brune sortant de l'eau Mme Bentabole, avec les deux autres sauveteurs et lui, le mari, voulant courir à leur aide.

La vie de Brune se continua comme elle avait commencé : toujours des sauvetages accomplis avec intrépidité.

Le 25 décembre 1843, vers sept heures du soir, passant sur le pont de pierre, il entend une chute à l'eau puis un cri. C'était une amarre mal lancée par un marinier, mais Brune croyant à un malheur se précipite du haut du pont dans l'obscurité du fleuve (ce qu'il avait fait vingt fois), malheureusement un bateau se trouvait là sur lequel il se brisa le crâne. C'était pour lui la mort comme souvent il l'avait prévue, mais c'était la mort à trente-six ans, avant d'avoir réalisé son rêve de sauver cent personnes; il n'en avait sauvé que soixante-deux.

La population rouennaise lui fit des funérailles royales.

Et quarante-quatre ans plus tard, pour l'érection de son buste vis-à-vis et tout près de l'endroit où furent retirés de l'eau les époux Bentabole, on a vu se renouveler le même enthousiasme et le même respect. EUGÈNE NOEL.

PENSÉES DIVERSES DE BONALD (1).

— Pourquoi est-il contraire à la civilité de fixer les yeux sur quelqu'un sans lui rien dire? C'est que c'est l'interroger sans qu'il puisse vous répondre. De là vient que le premier mouvement de celui qui est ainsi regardé est de demander ce qu'on lui veut. Les yeux interrogent comme ils répondent; ils prouvent l'âme qu'ils réfléchissent.

— Des sentiments élevés, des affections vives, des goûts simples, font un homme.

— Il y a beaucoup de gens qui ne savent pas perdre leur temps tout seuls.

— C'est moins la richesse qui corrompt les hommes, que la poursuite de la richesse.

— Quand on sait combien peu de chose sépare dans nos esprits la vérité de l'erreur, on se sent disposé à une grande indulgence.

— Pour les hommes d'un certain caractère, la médiocrité est désespérante; elle n'est ni assez riche, ni assez pauvre pour être indépendante.

— On a peine à croire à la douceur d'une âme forte et à la fermeté d'un caractère doux et liant.

— Chez un peuple parvenu à un haut degré de civilisation ou de bonté morale, la guerre, pour être honorable, doit être défensive; les arts, pour être utiles, doivent être chastes; les lois, pour être bonnes, doivent être parfaites.

— Bien des gens qui ne savent que ce que d'autres ont pensé, s'imaginent que tout est connu dans le monde, et qu'il n'y a plus rien à découvrir. Ainsi, l'homme qui jamais n'aurait fait un pas, pourrait prendre son horizon pour les bornes du monde.

— Les engagements qui ne fortifient pas les devoirs affaiblissent les vertus.

— Ce ne sont pas les devoirs qui ôtent à un homme son indépendance, ce sont les engagements.

— Il faut parcourir beaucoup de livres pour meubler sa mémoire; mais quand on veut se former un goût sûr et un bon style, il faut en lire peu, et tous dans le genre de son talent.

— Un homme qui vous dit : « Je n'aime pas la métaphysique, la géométrie, la poésie, etc., » donne la mesure de son esprit. C'est un instrument de musique qui n'a pas toutes ses cordes.

— Malebranche, Descartes, Pascal lui-même, tous géomètres, faisaient peu de cas de l'esprit géométrique. « Les géomètres, dit Pascal, qui ne sont que géomètres, ont l'esprit droit, mais pourvu qu'on leur explique bien toutes choses par définition et par principes; autrement ils sont faux et insupportables. » DE BONALD.

(1) *Pensées sur divers sujets*, par le vicomte de Bonald. Paris, librairie Plon, 1887.

BRULE-MAISON.

POÈTE POPULAIRE DU DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

François Cotigny, dit Brûle-Maison, était un chansonnier lillois dont le nom est encore populaire dans une partie du nord de la France.

Né à Lille, le 16 février 1678, il y est décédé, le 1er février 1740.

Il habitait une maison de la *petite place*, actuellement place du Théâtre, et faisait le commerce de *grossier*, comme on disait alors, ou de mercier vendant par *grosses* ou douze douzaines, mais c'est sa femme qui était la marchande. Quant à lui, il parcourait les foires et marchés en chantant et en vendant ses chansons.

Son surnom de Brûle-Maison lui vint de ce que,

lorsqu'il arrivait sur une place publique, il plaçait, pour attirer la foule, une maison de carton ou de papier au bout d'un bâton et y mettait le feu.

Il se plaisait surtout à tourner en ridicule les Tourquennois (Tourcoing n'était alors qu'un gros bourg).

On a conservé les titres d'un certain nombre de ses chansons satiriques : « le Tourquennois, marchand de bruants (hannetons); la Lune avalée par un âne ; le Flamand envoyé à Tourcoing pour apprendre le français ; le Soleil mis dans un coffre ; l'Orgue aux chats ; l'Ane enrôlé ; un Tourquennois qui a fait la chasse à un veau, le prenant pour une bête sauvage ; un Tourquennois qui a mis son chat à la gêne pour lui faire avouer qu'il avait volé un morceau de viande ; un Tourquennois qui a fait la chasse aux puces dans son lit avec un pistolet, *etc.*, *etc.* »

Un jour, pour mystifier les Tourquennois, il fit annoncer qu'il avait été arrêté comme espion, et qu'il allait être pendu sur la place de Tournai. Des feux de joie furent, dit-on, allumés à Tourcoing, et, au jour annoncé pour l'exécution, de naïfs habitants de cette bourgade, exaspérés d'être chansonnés comme des sots, accoururent à Tournai, mais ils y trouvèrent Brûle-Maison débitant une nouvelle satire comique à leur adresse.

Du reste, Brûle-Maison osa aussi critiquer de hauts personnages, entr'autres le duc de Bourgogne et le prince de Bourbon. Il dut en partie sa popularité à ses *Pasquilles*, qui sont en général de petits tableaux de mœurs rendus avec beaucoup d'esprit d'observation, et où les traits plaisants servent souvent à faire passer des idées sérieuses, on cite par exemple, parmi les meilleures : « les Buveuses de café et le Portrait de la fille à Marie. »

Ses satires contre de nobles personnages n'ont jamais été imprimées. Quant aux chansons et aux pasquilles qu'il vendait lui-même en ambulance elles ont été, de son vivant, sur des feuilles volantes. Ce n'est que plus de soixante ans après sa mort qu'un imprimeur de Lille, M. Vanackère, eut l'idée de les recueillir une à une en se les faisant chanter ou réciter par des vieillards, et de les publier successivement sous forme d'almanachs et sous ce titre : « Étrennes tourquennoises, ou recueil de chansons facétieuses et plaisantes sur les Tourquennois. »

On attribue à Brûle-Maison beaucoup de traits d'excentricité. Un jour, rentrant chez lui pour dîner, et voyant qu'il y avait du jambon sur la table, il s'étonne de ne pas y voir de la moutarde. Sa femme répond qu'il lui a été impossible de s'en procurer. — « Attends, dit-il, j'en trouverai bien, moi. » Il sort et en rapporte, en effet, un pot, mais un mois après. Il était allé à pied et en vendant des chansons jusqu'à Dijon, où il avait fait son emplette.

Une autre fois, on lui sert de la soupe qu'il trouve trop chaude. « Bon! dit-il, j'ai le temps d'aller jusqu'à Rome en attendant qu'elle refroidisse. » Sa femme, quoique habituée à ses drôleries, pense qu'il va au cabaret voisin ayant pour enseigne *A Rome*. Erreur! l'original part réellement pour la ville éternelle d'où il ne revient qu'un an après. A son retour et presque aux portes de Lille, il rencontre un individu et lui dit qu'il revient de Rome. L'autre lui demande de quel côté la statue de Saint-Pierre a la face tournée... Il ne se le rappelle pas, et aussitôt il fait demi-tour et recommence son grand voyage pour être à même, dit-il, de répondre à cette question.

On a donné le nom de Brûle-Maison à l'une des plus grandes voies publiques de Lille.

On connaît trois portraits à l'huile de Brûle-Maison. L'un est au Musée de Lille, l'autre au Musée Bénézech, de Valenciennes, et le troisième à M. A. Desrousseaux. Brûle-Maison est représenté

Brûle-Maison, poète populaire lillois du dix-huitième siècle.

dans ces peintures en costume de parade, avec un chapeau à plumes et tenant d'une main un violon et de l'autre un verre plein de bière. Mais on peut se fier surtout pour la ressemblance à une gravure en taille-douce représentant le buste de Brûle-Maison en costume du temps, dans un petit médaillon, publiée au commencement de ce siècle en tête des *Étrennes tourquennoises* par l'éditeur Vanackère. Cette gravure est très rare. Nous devons de pouvoir la reproduire à M. A. Desrousseaux, poète aussi et auteur d'une notice intéressante publiée dans la curieuse *Revue des traditions populaires*, à laquelle nous avons emprunté ce qui précède.

C.

Paris. — Typographie du Magasin pittoresque, rue de l'Abbé-Grégoire, 15
JULES CHARTON, Administrateur délégué et Gérant.

UN VOYAGE INÉDIT EN HOLLANDE (1742).

Dix-huitième siècle. — Marchand de poissons à Rotterdam, par Mathias de Sallieth (1).

Ce récit d'un voyage en Hollande est écrit en entier de la main de M. d'Entragues, qui fit cette excursion en 1742, en compagnie de M. d'Aguesseau. Nous avons peu de chose à dire de M. d'Aguesseau : c'était le fils aîné du célèbre d'Aguesseau, et il remplissait lui-même la charge d'avocat général au Parlement de Paris. Quant à M. d'Entragues, illustre, sinon par lui-même, au moins par ses alliances, nous croyons devoir lui consacrer quelques lignes.

Nicolas-Hyacinthe de Montvallat, comte d'Entragues au pays de Rouergue, était en 1742 brigadier du roi en ses armées de Flandre; nous le retrouvons, en 1748, capitaine-lieutenant des chevau-légers d'Anjou et, en 1752, maréchal des camps et armées du roi. Il avait épousé, le 23 septembre 1739, Louise-Olive-Félicité Bernard, fille de Samuel-Jacques Bernard, comte de Coubert, surintendant de la maison de la reine, grand prévôt de l'ordre de Saint-Louis (2). Samuel-Jacques

(1) Mathias de Sallieth, graveur sur cuivre, né à Prague, en 1749. Il a vécu à Vienne, puis à Paris où il entra dans l'atelier de J.-Ph. Lebas. Il a collaboré, par ses gravures, au *Voyage pittoresque en Grèce* de Choiseul-Gouffier. Retiré en Hollande, à Rotterdam, il y a gravé des costumes, des scènes de mœurs, et des marines parmi lesquelles on remarque une « pêche à la baleine » et une « pêche aux harengs ».

(2) Lors du règlement de la succession de Samuel-Jacques Bernard, un arrêt de la Chambre des requêtes reconnut parmi ses créanciers :

« Messire François-Marie Arrouet de Voltaire, chevalier, gentilhomme ordinaire du roi, conseiller en ses conseils et historiographe de France », pour une rente viagère de 3 450 livres, constituée à son profit par ledit sieur Bernard, le 17 février 1750 : « Messire Do-

Bernard était le fils du fameux financier, Samuel Bernard, mort le 18 janvier 1739, laissant la somme, énorme alors, de 16 856 500 livres à partager entre ses trois enfants. Louise-Olive-Félicité Bernard n'avait qu'une sœur, Louise-Madeleine Bernard, mariée à Chrétien-Guillaume de Lamoignon, marquis de Basville, président honoraire au Parlement. Le comte d'Entragues était allié à la plus haute noblesse de robe, car la fille de Samuel Bernard, tante par conséquent de Louise-Olive-Félicité, avait épousé Matthieu-François Molé, seigneur de Champlâtreux, président au Parlement.

LUCIEN MERLET,
Archiviste à Chartres.

minique de Lesseps, ministre du roi à Bruxelles », pour une rente viagère de 2 000 livres, constituée à son profit par ledit sieur Bernard, le 16 février 1752.

Relation du voyage.

VENLO. — MAASHEES. — GRAVE. — NIMÈGUE.

« Le 27 février 1742, nous sommes partis avec nos chevaux de Bruggen au païs de Juliers, et nous sommes venus passer la Meuse sur un pont volant à Venlo. Cette place est la première qui appartienne aux Hollandois. De là, en passant sur le glacis du fort Saint-Michel qui est à la portée de carabine de la rivière et que nous avons laissé sur notre gauche, nous avons traversé la Gueldre prussienne, et nous sommes venus coucher à Maashees sur la Meuse, village distant de Venlo de 6 lieues. Ce village est le premier du païs de Cuyck, qui fait partie du Brabant hollandois et appartient à la maison de Nassau-Orange sous la souveraineté des États-Généraux.

» De Venlo jusqu'à Maashees on côtoie la Meuse en la laissant sur la droite : le terrain paroît aride et sablonneux, mêlé de landes et de quelques marais; on trouve de temps en temps quelques petites plaines qui sont plus cultivées, surtout en approchant de Maashees.

» Le 28, nous avons été dîner à Grâve, à 6 lieues de Maashees. Les deux premières lieues se font par un païs beau et fertile, cependant sablonneux, jusqu'à un village appelé Boxmer, qui est très beau et très bien bâti. A un quart de lieue au delà de ce village, on entre dans des bruyères et des marais ou des sables qui conduisent jusqu'à Grâve. Cette ville est petite et très bien fortifiée. Les Hollandois y ont deux bataillons et un escadron de garnison. En arrivant du côté de Venlo, le terrain est bas et marécageux et très facile à inonder. La Meuse passe le long de ses murs. De l'autre côté, on la passe pour aller à Nimègue, et sur l'autre rive on trouve un ouvrage bien revêtu, qu'on n'a pas voulu nous laisser voir non plus que les fortifications de la place.

» La Meuse sépare le païs de Cuyck de la Gueldre hollandoise. Il y a 3 lieues de Grâve à Nimègue : les deux premières se font sur une chaussée élevée; l'on voit à droite et à gauche des prairies qui sont la plupart couvertes d'eau pendant l'hiver. En approchant de Nimègue, on trouve un païs de sables et de bruyères, qui s'étend fort loin sur la droite : la gauche, surtout en approchant de Nimègue, est un terrain plus bas et bien cultivé.

» Nimègue, capitale de la province de la Gueldre hollandoise, est une assez grande et belle ville, située sur le Vahal, bras du Rhin beaucoup plus considérable que celui qui conserve le nom de Rhin. Elle est fortifiée; il y a actuellement pour garnison trois bataillons et deux escadrons de dragons, commandés par l'officier de la garnison du grade supérieur ou plus ancien à grade égal. Le premier bourgmestre commande dans la ville et fait les fonctions de gouverneur.

» Cette ville, située sur une croupe de montagne, forme dans son circuit un triangle irrégulier, dont la base est bordée par le Vahal au nord de la place. Au delà de la rivière est un mauvais petit fort qui tombe en ruine. Les fortifications forment un corps de place très irrégulier : les remparts, qui sont bien plantés et bien tenus, sont en dedans du mur de l'ancienne enceinte de la ville, flanqués de distance en distance d'anciennes tours très délabrées; on y a ajouté plusieurs ouvrages modernes. En avant du chemin couvert, il y a une infinité d'autres ouvrages, bastions détachés, demi-lunes, etc., qui embrassent un grand terrain et forment un camp retranché, dont les diverses parties assez irrégulières en elles-mêmes font néanmoins un tout qui peut devenir d'une grande utilité pour retirer une armée battue ou trop foible pour tenir la campagne. C'est ce qui arriva en 1702 quand l'armée du roy, aux ordres de M. le duc de Bourgogne et de M. le maréchal de Boufflers, vint jusqu'aux portes de Nimègue et sans cette ressource auroit détruit celle des alliés. »

La suite à la prochaine livraison.

Santé.

En l'état de santé, quand on écoute au fond de soi, on entend une sorte de chant sourd et doux.

GUYON.

LE HÉRON BLANC.

NOUVELLE.

Suite. — Voy. p. 234.

— Mon Dieu oui, répondit la fermière qui n'avait pas souvent l'occasion d'exercer ses instincts d'hospitalité, vous pourriez trouver un meilleur gîte si vous vouliez faire encore un mille ou deux, mais vous êtes le bienvenu à ce que nous avons. Je vas traire ma vache. Faites comme chez vous. J'ai pour vous coucher de la balle d'avoine ou des plumes... Choisissez, reprit-elle gracieuse-

ment. J'élève des oies; il y a pour eux de la bonne herbe, en bas, près du marais. Voyons, remue-toi donc, mets le couvert du Monsieur, Sylvie!

Et Sylvie obéit avec empressement, contente d'avoir quelque chose à faire. D'ailleurs elle avait faim elle aussi.

Ce fut une agréable surprise pour le jeune homme de trouver un intérieur aussi propre et aussi confortable dans une solitude de la Nouvelle-Angleterre. Il connaissait l'horreur de ces cuisines malpropres où l'espèce humaine vit en familiarité parfaite avec les poules. Ici c'était le type même de la bonne ferme prospère du vieux temps, quoique tout y fût sur une si petite échelle qu'on se serait cru dans un ermitage.

Il écouta non sans plaisir le parler original de la bonne vieille, il regarda avec plus de plaisir encore le gentil visage de Sylvie, un petit visage pâle aux yeux gris très brillants; bref il déclara que ce souper était le meilleur qu'il eût fait depuis un mois. On était amis intimes quelques instants après, assis ensemble sur le pas de la porte à contempler le lever de la lune. Sur quoi roulait la conversation?... Sur les mûres qui bientôt seraient bonnes, Sylvie s'y entendait...; sur la vache, une fameuse laitière quoiqu'elle fût le diable à garder...; sur les quatre enfants qu'avait enterrés Mme Tilley, de sorte qu'elle n'avait plus que la mère de Sylvie et un fils en Californie (peut-être était-il mort aussi à cette heure). La digne femme bavardait franchement.

— Oui, Dan, mon garçon, était fou de la chasse, raconta-t-elle avec tristesse. Je ne manquais jamais de perdrix dans ce temps-là. Et des écureuils gris... en rapportait-il souvent! Mais c'est son goût de courir le monde et il n'écrit point de lettres. Non pas que je le blâme. J'aurais voulu voir le monde moi-même, si j'avais pu. — Et Sylvie lui ressemble, ajouta la grand'mère après une pause. Il n'y a pas un pouce de terre qu'elle ne connaisse, elle se retrouve partout; les bêtes sauvages la prennent pour l'une d'entre elles. Si vous voyiez comme elle apprivoise les écureuils! Ils viennent lui manger dans la main, les oiseaux de même. L'hiver dernier elle s'était liée d'amitié avec des geais, elle se serait privée de son pain pour eux si je n'y avais veillé. Voilà comme elle est! Moi, je le lui dis, je veux bien aider tout le monde, excepté les corbeaux. Dan pourtant, lui, en avait apprivoisé un qui semblait avoir autant de raison qu'un homme. Il est resté longtemps avec nous après le départ de son maître. Dan et le père, voyez-vous, ne s'entendaient pas, mais mon pauvre vieux tout de même n'a plus jamais relevé la tête à dater du moment où son fils l'a bravé en quittant la maison!

L'étranger ne prit qu'une part assez médiocre aux chagrins de famille qu'on lui laissait entrevoir; son intérêt était absorbé ailleurs :

— Vous dites que Sylvie sait tout ce qui regarde les oiseaux? s'écria-t-il en se tournant vers la petite fille qui se tenait, très sage, vu qu'elle s'endormait de plus en plus, sous un rayon de lune. Je fais justement une collection d'oiseaux. J'ai commencé à m'en occuper dès mon enfance.

Mme Tilley sourit d'un air d'indulgente sympathie.

— Il y en a deux ou trois des plus rares que je cherche depuis cinq ans. Oh! je les trouverai bien à la fin!

— Les mettez-vous en cage? demanda la fermière d'un air de doute.

— Non, certes; ils sont empaillés et rangés par espèces; j'en ai des douzaines et des douzaines, dit l'ornithologiste avec orgueil, et tous ont été tués ou pris au piège par moi. Samedi dernier, j'ai entrevu un héron blanc à quelques milles d'ici et je le poursuis... Jamais encore ils n'avaient été trouvés dans le district. Le petit héron blanc, répéta-t-il, s'adressant à Sylvie avec l'espoir que l'oiseau rare était peut-être une de ses connaissances.

Mais Sylvie regardait sauter un petit crapaud dans l'étroite allée.

— Vous reconnaîtriez tout de suite mon héron si vous le voyiez, continua l'amateur d'oiseaux avec vivacité : un oiseau bizarre, haut sur pattes, avec un bec effilé, des plumes très douces et de longues échasses. Il se construit un nid de bûchettes entrelacées, un peu comme le faucon, au sommet d'un grand arbre.

Le cœur de Sylvie fit un soubresaut; elle connaissait l'étrange oiseau blanc; une fois elle s'était approchée de lui dans l'herbe brillante du marais, par là, de l'autre côté des bois. Il y avait une place tout à fait découverte où le soleil luisait toujours plus jaune et plus chaud qu'ailleurs, semblait-il, où poussaient de grands roseaux flexibles, et son aïeule l'avait avertie qu'elle pourrait enfoncer dans le limon noir qui se trouvait en dessous, si bien que l'on n'entendrait plus parler d'elle. Un peu au delà étaient les marais salins, et puis la mer elle-même qui faisait rêver Sylvie quoiqu'elle ne l'eût jamais vue; sa grande voix s'élevait par certaines nuits de tempête, dominant les bruits même des bois que secouait la rafale.

— Rien ne me rendrait aussi heureux que de trouver le nid de ce héron, disait cependant le beau chasseur d'oiseaux. Je donnerais bien dix dollars à qui pourrait me le faire découvrir et je me suis juré de passer toutes mes vacances à sa recherche, s'il le faut. Peut-être l'ai-je surpris dans son émigration, peut-être avait-il été chassé de la région qu'il habite par quelque oiseau de proie...

Mme Tilley écoutait étonnée, mais Sylvie persistait à observer le petit crapaud, sans comprendre, comme elle l'eût fait dans un moment plus calme, que le pauvre être essayait de regagner son trou sous le pas de la porte et qu'il en était fort empêché par cette réunion insolite de spectateurs.

Combien de merveilles désirées les dix dollars dont avait parlé si légèrement le jeune homme auraient-ils pu acheter à la fois!

A suivre. SARAH JEWETT.

ENSEIGNE ROMAINE SCULPTÉE POUR BAINS.

Le curieux bas-relief dont nous sommes assez heureux pour pouvoir donner une reproduction, a été découvert, paraît-il, il y a quelques années, à l'intérieur de la citadelle de Langres, au cours de fouilles opérées par le génie militaire. Son état de conservation est presque parfait et c'est à peine si, du côté gauche, il manque quelque chose en dehors de la bordure. Aussi pouvons-nous disserter à l'aise sur les différents objets qui s'y trouvent représentés.

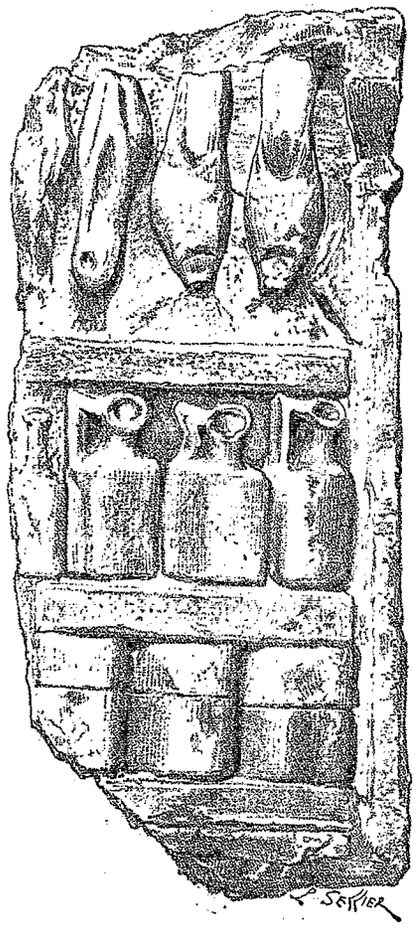
A la partie supérieure l'attention est d'abord attirée par deux paires de pantoufles, suspendues en sens opposé. La forme qu'elles affectent est toute particulière; pas de pièce au talon et le bout du pied à découvert, grâce à une large découpure. Certes, nous ne pouvons voir là, comme le veut M. Bunnell-Lewis dans un savant mémoire sur les antiquités de Langres et de Besançon (1), un exemple de ces chaussures patriciennes connues sous le nom de *campagi*. La description donnée par Jean le Lydien s'y oppose. Nos pantoufles tenaient toutes seules au pied et des courroies eussent été parfaitement inutiles. Destinées à des usages intermittents, rien n'empêchait de les prendre ou de les quitter en un instant. Leur ressemblance avec les babouches est frappante; seulement ce sont des babouches faites pour être portées à l'intérieur, dans une pièce à haute température, telle qu'une salle de bains. Autrement on ne s'expliquerait guère la découpure indiquée plus haut et qui, évidemment, a pour but d'entretenir une transpiration plus égale.

Le rang du milieu est occupé par quatre bouteilles dont les flancs au lieu d'être curvilignes présentent des surfaces droites. Nous avons ainsi une sorte de cube allongé que surmonte un goulot relativement court, rattaché à l'un des côtés par une anse coudée. Les types de ce genre ne sont pas rares et l'on en trouve dans presque tous les musées. Bien que destinés à contenir des eaux parfumées, ces flacons ont été utilisés parfois comme vases cinéraires.

Au-dessous sont rangées trois boîtes rondes munies de couvercles qui, au besoin, pourraient contenir toutes sortes de choses. Mais ici nous croyons qu'il s'agit de nécessaires de toilette, pour nous servir d'un terme moderne. Extérieurement elles ressemblent aux *capsæ* dans lesquelles on faisait voyager les rouleaux et les volumes. Nous ne pensons pas, vu leurs petites dimensions, qu'on ait pu jamais y renfermer du linge et des vêtements.

On le voit, tous les objets dont il vient d'être parlé faisaient partie de l'attirail nécessaire aux baigneurs. Quiconque ne les possédait pas, devait se les procurer avant de pénétrer dans les établissements à la disposition du public. Et la chose se répétait si souvent que probablement des marchands en étaient arrivés à se contenter de cette vente toute spéciale, si nous pouvons le supposer d'après ce bas-relief aujourd'hui déposé au musée de Langres. Comme de nos jours, on avait alors l'habitude de faire connaître au dehors, par une enseigne, le genre de commerce auquel on se livrait. Seulement, vu l'emploi presque général de la peinture en cette circonstance, les spécimens d'une décoration qui aurait pour nous tant de prix sont devenus excessivement rares. On n'en trouve guère en dehors de Pompéi où les fouilles ont également révélé des enseignes en terre cuite. La plus connue, qui servait à un marchand de vin, représente deux hommes portant une amphore suspendue à un bâton (1).

L'opinion que nous venons d'émettre pourra peut-être engendrer des discussions. On se demandera si, au lieu de désigner les choses dont on devait se précautionner tout d'abord, le bas-relief



Musée de Langres. — Bas-relief découvert dans les fouilles de la citadelle de Langres. — Objets à l'usage des baigneurs.

découvert à Langres n'indiquerait pas simplement celles dont on avait la faculté de se servir à l'intérieur des établissements de bains. Sa destination serait donc plus relevée, car c'est à la façade de ces derniers qu'il aurait figuré. Mais le bas prix payé par quiconque se rendait aux bains (2), ne

(1) *Archeological journal*, t. XLIII, p. 108.

(1) Voy. nos Tables (1re série).

(2) Un quadrans ou le quart d'un as.

semble pas avoir jamais entraîné autre chose qu'un droit d'entrée. Par conséquent la signification mise en avant se trouverait en opposition avec la réalité ce qui la rend inadmissible.

LÉON PALUSTRE.

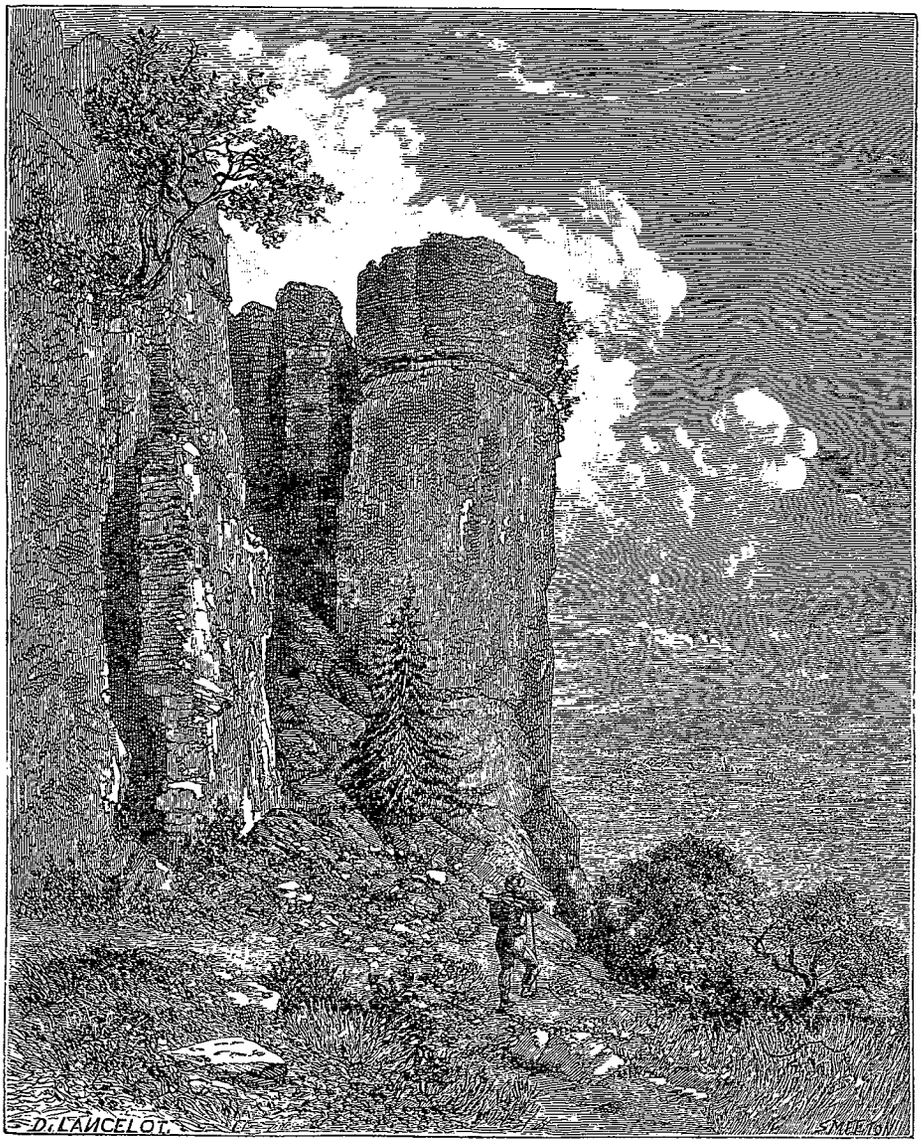
LE MENNELSTEIN,

ROCHER DE SAINTE-ODILE [1].

Sainte Odile est l'une des patronnes les plus vénérées de l'Alsace. Dans une des chapelles de son monastère, construit sur le flanc de la montagne que consacre son nom, de nombreux pèlerins viennent prier devant son tombeau. La piété n'attire pas seule les voyageurs : de belles perspectives, des aspects pittoresques, des formes curieuses de rochers, s'offrent de tous côtés à leurs regards.

Le Mennelstein, que nous choisissons comme exemple, est situé sur l'une des cimes de la montagne la Bloss, à 722 mètres d'altitude.

Selon la tradition, au temps des druides, on célébrait des cérémonies religieuses sur sa plateforme où s'arrêtent la plupart des touristes. De



Le Mennelstein, rocher de Sainte-Odile, d'après l'album photographique de M. Touchemolin [1].

cette hauteur la vue s'étend sur la plaine d'Alsace, le duché de Bade, le Jura, et quelquefois jusqu'aux Alpes. Au pied du rocher, d'où seulement on peut en mesurer la dimension, se groupent des massifs de jeunes chênes et de pins. La couleur de la pierre est d'un gris ardoise : il s'y mêle, aux taches noires, des taches blanches et jaune jonquille

[1] Voy. sur sainte Odile, t. XLVII, 1879, p. 121.

[1] Cet album, très intéressant, se compose de dessins photographiés qui se rapportent tous au mont Sainte-Odile, à ses environs, et à son histoire. M. Touchemolin, l'habile artiste qui en est l'auteur, l'a publié, à Strasbourg, en 1883, à un petit nombre d'exemplaires, tous écoulés immédiatement.

de forme ronde : ce sont les commencements de la végétation des mousses.

CH.

DEUX SOUVENIRS.

Petits souvenirs, petits conseils qui peuvent avoir quelque petite utilité.

Un jour j'étais entré dans un bureau de tabac où l'on vendait des timbres-poste. Une femme ou fille était au comptoir et posait, en ce moment, sur l'enveloppe d'une lettre qu'avait apportée un enfant, un timbre, mais tout de travers et à une place où il n'est pas d'usage et d'ordre d'en mettre. Je me hasardai à lui en faire doucement l'observation.

— Ça m'est bien égal! me répondit-elle rudement avec un gros rire.

— Non, répondis-je en souriant; il faut faire de son mieux tout ce qu'on fait.

Rencontre singulière! quelques années après, cette même personne, qui, assurément, ne dut pas me reconnaître, quoique je fusse un habitant du même quartier qu'elle, vint me prier, en me présentant une lettre d'introduction, d'user de mon influence pour lui faire obtenir une place dans un de nos établissements de crédit; place très modeste, il est vrai, et où il ne s'agit que d'un travail d'une extrême simplicité et tout matériel. Mais je la reconnus, et ces mots : « Cela m'est bien égal! » me revinrent subitement à la mémoire. Mon premier mouvement eût été de répondre par un refus; le second, meilleur, fut d'ajourner mon intervention ; après tout, la situation de cette personne paraissait digne d'intérêt, elle m'était sérieusement recommandée, elle avait une mère à soutenir. Après tout, avait-elle été sérieuse, sincère, dans sa malencontreuse réponse? Je ne refusai pas immédiatement; je m'informai et la conclusion fut que nous vînmes au secours de cette pauvre famille autrement et mieux qu'en sollicitant et lui laissant espérer une de ces places que l'on croit pouvoir obtenir facilement.

Je fus moins sensible dans une autre circonstance. Un jour, j'attendais à la gare de Brunoy le départ d'un train pour Paris. Un homme était comme moi debout près de la barrière. Je vis un pauvre petit chat, malade ou blessé, qui sortait de la cour d'une ferme voisine, et se traînait péniblement de notre côté. L'homme, en jurant, lança d'un grand coup de pied la pauvre bête au delà d'un fossé qui bordait la route. Indigné, je ne pus retenir une exclamation dont cet individu ne fit que rire ; il paraissait même fier de sa prouesse. En ce moment même le train arrivait.

Deux ou trois années après, on vint m'avertir qu'un habitant de Brunoy désirait me parler. J'avais passé plusieurs vacances près de cette commune et on ne m'y avait pas tout à fait oublié. Cet homme entre, me présente une lettre, me raconte qu'il cherche une place de palefrenier ou de cocher, me demande de le recommander à un de mes amis, propriétaire à Brunoy et dont il me dit le nom. Tandis qu'il me parle, je le regarde avec attention, et il me semble que ces traits durs et grossiers ne me sont pas tout à fait inconnus; mon impression n'est pas favorable. Puis tout à coup l'anecdote du petit chat me revient à la mémoire. « Oui, pensai-je, c'est bien l'homme. » Je le questionne sur le séjour qu'il a fait à Brunoy, il y servait dans une ferme; toutes ses réponses s'accordent avec mon souvenir. Alors, je l'avoue, mon cœur se ferme et je ne promets rien.

Ma conscience n'aurait pas dû, ce me semble, me faire cette fois un grand reproche; mais je suis son serviteur; et je ne me sentais pas content de moi; il fallut, pour apaiser son murmure, prendre un renseignement qui me démontra que cet homme, d'une brutalité incorrigible, n'était nullement propre à l'emploi qu'il était venu solliciter. Très certainement il ne s'est jamais douté de ce que la souffrance du pauvre petit animal avait eu d'influence sur son insuccès près de moi. Mais, lors même que je le lui aurais dit, il est probable que, comme autrefois, il n'aurait fait qu'en rire, étant sans doute peu convaincu de cette vérité qu'il n'est aucune de nos actions, de si peu d'importance qu'elle nous paraisse, qui soit indifférente et sans suite; on peut être assuré que la moindre d'entre elles correspondra presque toujours plus tard à quelque circonstance de notre vie qui, même éloignée, sera pour nous d'une conséquence heureuse ou malheureuse. Celui qui saurait s'étudier assez minutieusement acquerrait la preuve que tout ce que nous faisons de bien ou de mal se traduit toujours en bien ou en mal dans notre avenir. Si j'osais parler de ma propre expérience, que d'observations n'aurais-je pas à faire? A l'âge où je suis arrivé, les souvenirs prennent une part de plus en plus considérable dans les dispositions morales qui favorisent ou troublent la sérénité de notre esprit. Parfois de soudaines réminiscences, même de ma vie d'écolier, se dressent tout à coup dans mes nuits, et j'éprouve de véritables angoisses quand elles me reportent à telle parole ou à telle action, envers un de mes condisciples de collège, qui n'a été ni assez juste, ni assez bonne.

Les traces de ces rappels intérieurs m'avaient semblé s'être effacées au cours affairé ou passionné de mes années de jeunesse et d'âge mûr; non, elles s'étaient toutes fermement gravées dans les fonds insondables de mon âme; et voici qu'elles reparaissent, qu'elles s'éclairent d'une vive lumière, comme pour m'obliger à une revue presque universelle de ma conduite et pour que je prononce moi-même un dernier jugement sur l'usage que j'ai fait de ma liberté morale.

Et ce n'est pas seulement le souvenir de ce que j'ai pu faire de contraire au bien qui me tourmente, je ne souffre pas moins de mes nombreuses omissions. Je voudrais me persuader qu'à cet égard il m'est permis de m'excuser en arguant

d'un peu d'exagération ; cela m'est impossible. La longue liste des occasions où j'ai omis d'obéir à de justes inspirations de l'amour du vrai et du bien, se déroule trop fréquemment, hélas ! devant ce tribunal intérieur et solitaire où nous ne sommes que deux, moi et ma conscience, l'accusé et le juge. Ces bonnes occasions perdues, personne autre que moi ne les connaît, et aussi personne ne peut avoir la mesure de mes regrets, devrais-je dire presque de mes remords?

ÉD. CHARTON.

LE SISMOGRAPHE ENREGISTREUR [1].

Le plus terrible des phénomènes naturels est le tremblement de terre : aucun autre ne peut, en quelques secondes, produire plus de désastres et amonceler plus de ruines. Mais si les trépidations violentes du sol sont heureusement assez rares, il n'en est pas de même des oscillations légères : on les observe fréquemment et même sur des points où les tremblements de terre ne sévissent pas ordinairement.

Comment constater l'existence de ces petits mouvements du sol, comment reconnaître leur direction et leur nature? Tous ne sont pas en effet de même espèce : ce sont tantôt des oscillations horizontales dans un sens ou dans l'autre, tantôt des affaissements ou des soulèvements dans le sens vertical, tantôt enfin de véritables mouvements tourbillonnaires.

Le principe des appareils sismographiques les plus simples est le même en général : ils sont fondés sur l'inertie de la matière, c'est-à-dire sur la difficulté que toute masse en repos éprouve à se mettre en mouvement, ou inversement à rentrer en repos quand elle est en mouvement. Vous êtes en chemin de fer; le train part un peu brusquement : votre corps reste immobile et vient frapper l'arrière du wagon en marche. Le train s'arrête-t-il, vous continuez à marcher et vous êtes projeté en avant. Imaginez qu'une boule pesante soit suspendue au plafond de la voiture par un simple fil, et de manière à raser presque le plancher : dès que le véhicule éprouvera le plus léger mouvement, la boule, en vertu de son inertie, semblera projetée en sens inverse. Vous aurez là un appareil fort simple et fort sensible qui permettra de reconnaître immédiatement les moindres agitations de la voiture.

Suspendez de même, par un long fil, un boulet de fonte au plafond de votre chambre : il restera ordinairement en équilibre, mais s'agitera, ou plutôt semblera se déplacer par rapport aux objets voisins, dès que ceux-ci éprouveront la moindre agitation par suite des mouvements du sol. Ce pendule constitue un véritable indicateur des tremblements de terre, et s'appelle un *sismographe* (du grec *seismos*, action de secouer : on doit dire *sismographe*, et non *seismographe*, la diphtongue *ei* se rendant par *i*).

Considéré isolément, cet appareil serait d'un emploi peu commode : il faudrait s'installer à côté de lui, rester en observation et attendre patiemment qu'il se mette en mouvement. Pour éviter ces inconvénients, on le charge d'indiquer lui-même ses mouvements ; on le transforme en simple avertisseur ou bien en appareil enregistreur.

L'avertisseur sismographique est formé d'un pendule supporté par un fil métallique et dont la boule est entourée de quatre tiges métalliques horizontales qu'elle touche dès qu'elle perd son équilibre. Ce simple contact forme un circuit électrique, et le courant établi de la sorte déclanche un réveil-matin qui se met alors à sonner. Un autre avertisseur des tremblements de terre consiste en un pendule renversé : un boulet est fixé à l'extrémité supérieure d'une tige verticale flexible ; sur ce boulet est posé un clou qui tombe au moindre mouvement de l'appareil.

Un pendule peut également se transformer en appareil enregistreur. Il suffit pour cela de fixer à la boule du pendule une pointe d'acier dont l'extrémité touche une feuille de papier enduite de noir de fumée. Dès que le pendule commence à osciller, la pointe racle la couche de noir de fumée et les oscillations se trouvent ainsi inscrites sur la feuille de papier. Il est évident d'ailleurs que la direction des traces laissées sur le papier est inverse de celle des mouvements réels du sol : celui-ci marche-t-il, par exemple, du nord au sud, le sismographe marque un trait dirigé du sud vers le nord.

Un autre perfectionnement peut être apporté à l'appareil. Supposons, en effet, que plusieurs secousses se succèdent dans une même direction et à de faibles intervalles, les traces laissées par la pointe se recouvriront les unes les autres, et l'on ne constatera qu'une seule oscillation. Il n'en serait plus de même si la feuille de papier, au lieu d'être immobile, glissait lentement sous la pointe : dans ce cas, tant que celle-ci reste immobile, elle trace une ligne droite ; le sol vient-il à s'agiter, la ligne tracée devient sinueuse. On peut même savoir alors, non seulement s'il y a eu des oscillations du sol, ou dans quel sens elles se sont produites, mais encore à quelle heure elles ont commencé et combien de temps elles ont duré. Ajoutons que, dans beaucoup de sismographes, la feuille de papier ne marche pas constamment : elle peut être entraînée par un mouvement d'horlogerie, mis en liberté lui-même par un contact électrique très délicat, dès que le sol éprouve la plus faible oscillation.

Nous citerons, comme application de ces principes, le sismographe Cecchi employé dans beaucoup d'observatoires. Il se compose d'un bloc carré ou parallélipipède, dont chacune des quatre faces verticales est couverte d'une feuille de papier enduite de noir de fumée. Deux de ces

[1] Voyez un article sur le sismographe avec deux gravures, t. IV (série II), 1886, p. 311.

faces sont orientées, l'une vers le sud, l'autre vers l'ouest : devant chacune d'elles est suspendu un pendule muni d'une pointe; le premier peut inscrire les oscillations dirigées de l'est à l'ouest, le second celles qui vont du nord au sud. Sur la face orientale du parallélipipède, une troisième pointe inscrit les mouvements d'un poids supporté par un ressort vertical en hélice et qui oscille dès que le sol éprouve des trépidations dirigées de bas en haut ou inversement. Enfin deux masses de fonte,

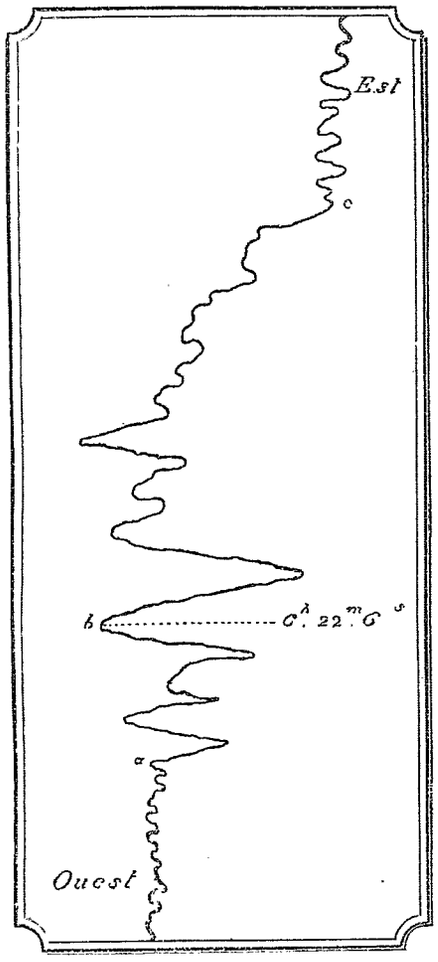


Diagramme tracé par un sismographe enregistreur.

soutenues également par des ressorts et munies de pointes traçantes, servent à indiquer les mouvements tourbillonnaires.

En temps ordinaire, l'appareil est en repos et les quatre pointes touchent le bas des faces du bloc : dès qu'un tremblement de terre se produit, le bloc se met à descendre; les pointes dont les pendules sont restés immobiles tracent des lignes droites; celles qui, d'après la nature des agitations du sol, sont entrées en mouvement tracent au contraire des lignes sinueuses.

Nous donnons ici, comme exemple, la ligne tracée, pendant le tremblement de terre du 23 février dernier, par la pointe du pendule est-ouest d'un sismographe de ce système installé à l'observatoire de Moncalieri. Elle montre qu'en ce lieu, d'ailleurs peu éprouvé par ce phénomène, le mouvement oscillatoire a d'abord été dirigé de l'est à l'ouest (*a*) : puis se sont produites une série d'oscillations alternantes, dont la plus forte (*b*) s'est manifestée à 6 heures 22 minutes 6 secondes (heure de Rome); la durée totale des oscillations (de *a* à *c* a été de vingt secondes.

Le professeur E. Lefebvre.

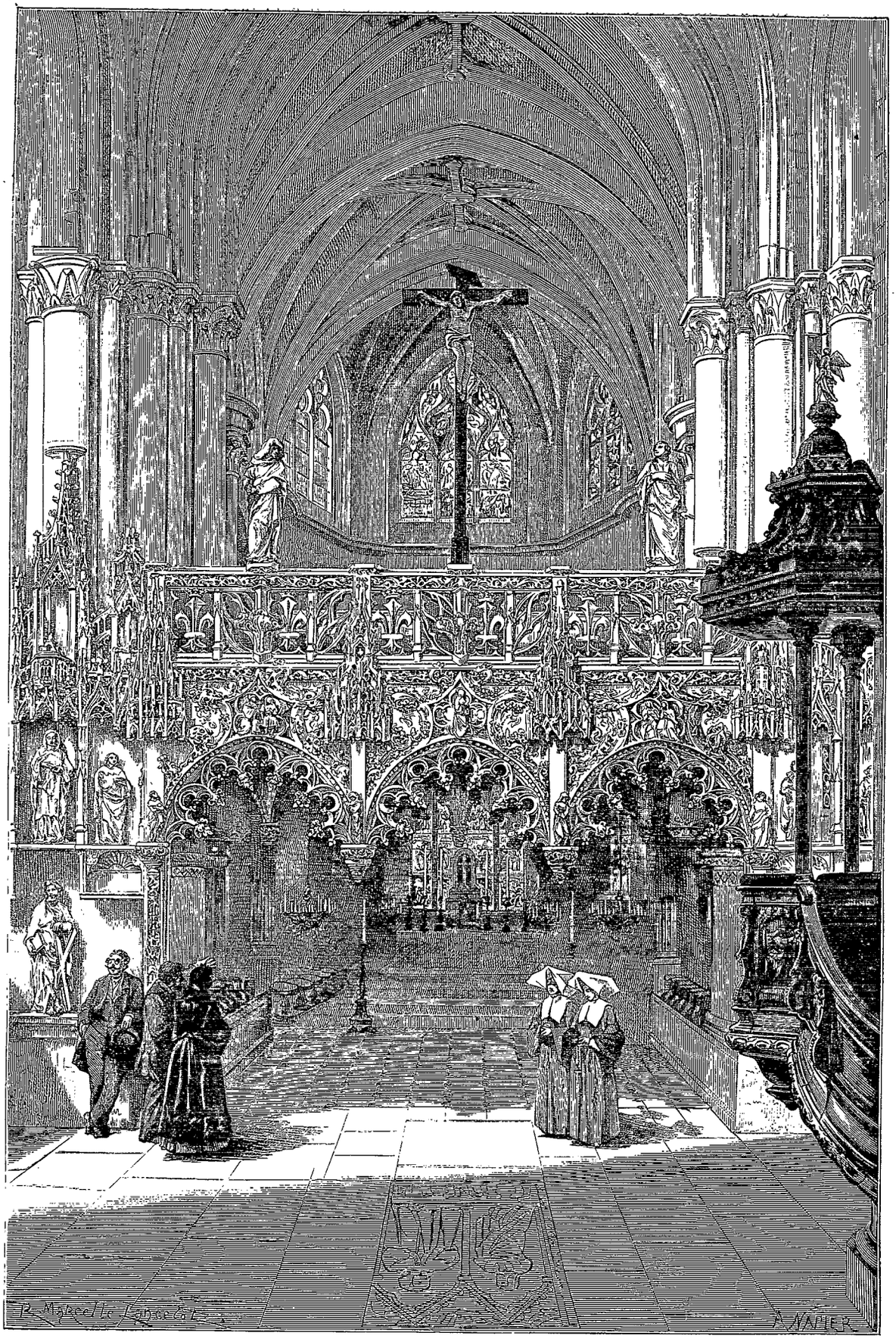
LE JUBÉ DE LA MADELEINE DE TROYES (1).

L'église Sainte-Madeleine est le plus ancien monument de Troyes. Seule, entre tant d'édifices remarquables par leur richesse en œuvres d'art du seizième siècle, cette petite église présente au spectateur, dans sa majeure partie, un beau spécimen du « gothique primitif » de l'Ile-de-France, de l'art architectural de la fin du douzième siècle. L'édifice est malheureusement fort écourté : une seule travée de nef précède le transept, mais elle est double, suivant le style de cette époque, c'est-à-dire qu'elle embrasse deux arcades successives, et se trouve couverte d'une voûte établie sur plan carré. Il en est de même aux bras du transept, ouvert également sur un double collatéral qui se prolonge au chœur. C'est, on le voit, la disposition d'un vaste monument, d'une cathédrale dans le genre de Notre-Dame de Paris, mais dans d'infimes proportions. — Une façade du dernier siècle, dénuée d'intérêt, termine brusquement la nef, et un chevet du commencement du seizième siècle arrête le chœur dès la seconde pile.

C'est ce chœur seulement dont la gravure ci-jointe peut donner quelque idée. On y compte deux travées ordinaires et sept pans coupés. Les piliers sont dépourvus de moulures, et les retombées des nervures y entrent *à pénétration;* les voûtes, refaites en entier depuis le transept, sont supportées par des nervures compliquées de liernes et de tiercerons, *en étoile,* comme on dit. De nombreux vitraux intéressants, et même quelques beaux tableaux, ornent cette partie de l'église, qui fait un contraste absolu avec la partie antérieure, plus remarquable à coup sûr au point de vue architectural, mais en mauvais état.

J'ai hâte d'arriver au fameux jubé qui a été placé en travers de la première travée du chœur, celle du douzième siècle, à l'issue du carré du transept : il date de l'époque où cette partie de l'édifice a été remaniée. Une longue description serait inutile, car le lecteur trouvera dans l'excellente gravure reproduite ici, tous les détails qu'il peut souhaiter; mais quelques remarques tirées de documents peu connus offriront peut-être un intérêt de plus. — La première impression que donne ce splendide monument, quand on entre dans l'église, c'est qu'il est à la fois trop beau et trop grand pour l'édifice qui le contient. L'église Sainte-Madeleine n'a que 43 mètres de long sur 29 de large et 14 de haut, et le jubé n'occupe pas seulement l'entrée du chœur, il s'étale encore largement sur

(1) Voy. nos Tables, sur Troyes et ses environs.



Le Jubé de l'église de la Madeleine de Troyes. — Dessin de Mlle Lancelot (1).

les deux grosses piles du transept. Il faut donc le considérer à part, et comme une œuvre absolu-

(1) Voy. un dessin de ce Jubé moins complet, t. XV, 1847, p. 208.

ment indépendante de tout ce qui l'entoure. Or cette œuvre est magnifique, et mérite toute l'attention des visiteurs.

On pense qu'il a été entrepris en l'année 1508 : une lacune, de 1503 à 1511, dans les comptes de l'église (voy. Vallot de Viriville, *les Archives historiques du département de l'Aube et de l'ancien diocèse de Troyes*; 1841, in-8. p. 312) empêche de fixer d'une manière plus précise la date et les termes du marché conclu avec l'entrepreneur du monument. On sait seulement que c'est un certain Jean Gailde, architecte, qui signe aussi Gahiel, Gahide, Gaüette, Guaide. — Les comptes nous apprennent qu'il gagnait 5 et 6 sols tournois, et jusqu'à 7 sols 6 deniers par jour. C'est lui qui avait fait tous les dessins nécessaires, qui avait choisi ses ouvriers et dirigé leurs travaux ; mais, sculpteur avant tout, il mettait lui-même la main à l'œuvre. C'était sans contredit un artiste de premier ordre. Les comptes nomment avec lui : François Matray son élève, Hugue Bailly, Martin de Vaux, Nicolas Mauvoisin, Nicolas Havelin, Jean Brisset, tous ouvriers distingués qui se firent avantageusement connaître dans la suite comme architectes et directeurs de travaux ; ils recevaient de 3 à 5 sols, suivant les saisons et la durée des heures de jour. De temps en temps, des collations de vin et de gâteaux étaient offertes par la fabrique aux patrons et aux ouvriers.

La partie centrale, l'ambon, le jubé proprement dit, fut terminée en 1514. Il fallut encore trois ans pour construire l'escalier et décorer les piliers des deux côtés. Enfin l'architecte Gailde put découvrir en entier le monument, et l'exposer à l'admiration de tous, dans la netteté de ses angles et de ses parties vives, dans la délicate jointure de ses pierres, — qualités fort appréciées à cette époque, — et dans la blanche fraîcheur de sa sculpture, qu'on se gardait bien alors de badigeonner, comme on fait outrageusement aujourd'hui.

Telle aussi avait été l'histoire du grand jubé de la cathédrale, construit de 1385 à 1400 et malheureusement détruit en 1793. Notre ancien et regretté collaborateur, Jules Quicherat, l'éminent archéologue, l'érudit à l'esprit si sûr et si pénétrant, a su, à l'aide des comptes de la fabrique, faire revivre en quelque sorte à nos yeux, dans une de ses plus intéressantes études (*Notice sur plusieurs registres de l'œuvre de la cathédrale de Troyes*. Soc. des Antiquaires de France, 1849) toute cette petite société d'ouvriers et d'artistes, attachés à l'entreprise d'un monument, chauffés et nourris dans leur cage de planches et de verre, où ils s'enfermaient le matin pour n'en sortir que le soir, à heure fixe, régalés de temps à autre par la fabrique, et, les travaux finis, réunis fraternellement dans un banquet solennel de remerciement et d'adieu. — Rien n'est plus curieux et plus instructif que ces révélations sur la société du passé, tirées de quelque document enfoui jusqu'alors dans une armoire oubliée, et dont un érudit clairvoyant a su reconnaître le prix et grouper les éléments caractéristiques.

Le jubé de la Madeleine console un peu de la perte du jubé de la cathédrale, qui était moins riche et d'un art moins exquis. — C'est plutôt à celui qui décore l'entrée du chœur de la riche église de Notre-Dame de l'Épine, à 8 kilomètres de Châlons, qu'il peut être justement comparé. — Il comporte trois magnifiques arcades richement dentelées, dont les retombées, amorties comme en clefs pendantes, ne reposent sur aucun piédroit et laissent un libre accès dans le chœur. Un simple plafond soutient la plate-forme du jubé, que bordent deux balustrades sculptées à jour. Un escalier droit, à riche rampe, est habilement disposé le long de la première arcade du chœur, à droite, au dessus des stalles, de sorte qu'invisible de la nef, il n'empêche nullement les fidèles ni le clergé, de suivre les offices. — Les deux massifs qui portent le jubé, appliqués contre les grosses piles de l'arc triomphal du transept, sont disposés en forme d'autel, et couronnés de niches et d'édicules abritant diverses statues. — Toutes les parties pleines sont couvertes d'une ornementation de feuillages, de plantes, de motifs d'architecture et de petits groupes de figures, qui est d'une richesse extrême ; toutes celles pouvant faire saillie ou être ajourées par le ciseau du sculpteur, sont extraordinairement fouillées et ciselées. C'est le gothique fleuri dans toute son exubérance, c'est le dernier mot de l'art national décoratif avant la renaissance.

La balustrade supérieure présente de grandes fleurs de lis coiffées d'une couronne, séparées par les *soufflets* et les *mouchettes* traditionnels, ces remplages *flamboyants* et contournés qu'on rencontre surtout aux fenêtres de cette époque, et dont notre gravure donne justement un exemple. — Sur la rampe, que rehausse une délicate bande de rinceaux frisés, s'élèvent, au centre, un grand Christ de bronze et, aux côtés, les statues de la Vierge et de saint Jean. On y voyait encore autrefois, dit-on, des vases à parfums qui ont disparu.

Ce charmant monument est resté intact en somme, et dans un état de conservation qu'on ne saurait trop apprécier, à une époque où l'on a tant d'inutiles et stupides destructions à déplorer. La commodité de ses dispositions, qui l'a sauvé jusqu'à présent du danger, est une garantie de plus pour l'avenir, et l'on pourra sans doute admirer en lui, pendant de long siècles encore, à la fois un des plus beaux spécimens de notre art français à l'époque de la renaissance italienne, et un des plus remarquables types de jubé qui soient restés dans nos églises du Nord.

HENRI DE CURZON.

Dépense inutile.

Une dépense inutile et frivole est un vol qu'on se fait à soi-même. DE GÉRANDO.

LE PLOMB.

EXPLOITATION DES MINES DE PLOMB.

On ne trouve presque jamais le plomb à l'état de pureté dans la nature : mais les minéraux qui contiennent assez de plomb pour qu'on puisse en extraire ce métal avec économie sont très communs et d'un traitement facile ; ce sont des *minerais de plomb* exploités dès la plus haute antiquité.

Comme le plomb a toujours été fort commun, les poètes l'ont qualifié de *vil :*

Comment en un plomb vil l'or pur s'est-il changé ?

Mais ce vil métal est en réalité fort utile, et l'on serait fort embarrassé s'il fallait renoncer aux feuilles et aux tuyaux de plomb, ainsi qu'aux nombreux produits fabriqués avec ce métal. Ces produits portent souvent encore le nom de *Saturne,* attribué au plomb par les alchimistes.

En ces derniers temps, le plomb s'est encore *avili,* du moins par son prix. De 65 francs les cent kilogrammes, il est arrivé à 28 francs et paraît se maintenir à 35 francs depuis peu de temps. Il ne reprendra jamais son ancienne valeur, par suite de l'abondance des minerais et de l'abaissement du prix des transports.

Quand on veut citer un corps lourd, on ne manque pas de prendre le plomb pour exemple. Cependant le plomb n'arrive qu'au septième rang, si l'on range les métaux par ordre de densité. Ainsi, le poids d'un décimètre cube d'or s'élève à 19 kilogrammes ; celui d'un décimètre cube de plomb dépasse à peine 11^{kil}.3. L'or valant presque dix mille fois autant que le plomb, les objets d'or sont toujours travaillés aussi minces que possible : de sorte qu'on croit volontiers que l'or est plus léger que le plomb.

On a réalisé de grands progrès dans l'art de travailler le plomb. On le coule en tables ou feuilles parfaitement régulières. On l'étire en tuyaux de tous diamètres en forçant le plomb fondu à passer par une filière analogue à celle qu'on emploie pour fabriquer le macaroni ; au sortir de la filière, le plomb prend l'état solide et la forme d'un tuyau.

Les anciens ignoraient complètement l'art de façonner le plomb de cette manière : les tuyaux trouvés dans les constructions romaines sont toujours formés d'une feuille de plomb enroulée et soudée sur les bords.

Les *fils de plomb* sont très employés, notamment pour *palisser* les arbres : le fil de plomb se prête, sans casser, à l'accroissement des branches sans les couper comme fait le fil de fer ou même l'osier.

Enfin, on est arrivé à souder le plomb sur lui-même sans intermédiaire : c'est la *soudure autogène,* si utile dans la construction des immenses chambres de plomb pour la fabrication de l'acide sulfurique. On voit souvent pratiquer cette soudure autogène dans les rues de Paris sur les conduites d'eau ou de gaz.

Les composés de plomb sont très vénéneux : ils causent la terrible maladie connue sous les noms de *coliques de plomb, coliques saturnines.*

Le public passe aisément d'une confiance absolue à une méfiance extrême au sujet de l'emploi du plomb et de ses composés.

Il faut savoir, tout d'abord, que le plomb s'attaque très promptement *au contact des eaux pures* (eaux de citernes, eaux distillées à bord des navires). Ces eaux deviennent ainsi très vénéneuses.

Mais les conduites et réservoirs de plomb sont vraiment inoffensifs quand on les emploie pour les eaux ordinaires qui n'attaquent pas sensiblement le plomb. Pour plus de sûreté, on peut employer des tuyaux de plomb doublés d'étain à l'intérieur : ces tuyaux sont l'objet d'une fabrication régulière.

Du reste, de faibles traces de plomb ne paraissent pas nuisibles quand on les absorbe avec les aliments journaliers. Ainsi, les bouteilles, étant rincées le plus souvent avec de la grenaille de plomb, retiennent toujours des traces de ce métal, car le verre étant beaucoup plus dur que le plomb, les grains marquent des lignes à l'intérieur de la bouteille à peu près comme un crayon de plomb laisse des traces sur le papier. Le vin, qui est naturellement acide, dissout le plomb adhérent au verre. Conclusion : chaque consommateur de vin peut absorber journellement quelques milligrammes de plomb.

Le rinçage des bouteilles devrait se faire avec de la grenaille d'étain ou à l'aide d'une chaîne de fer étamé ; d'autant plus que les grains de plomb restent quelquefois dans les bouteilles et transforment alors le vin en un véritable poison. Mais rien n'est plus difficile à corriger que les vieilles habitudes, même quand elles sont dangereuses.

Ce qu'il faut redouter par-dessus tout, ce sont les composés de plomb, comme le *blanc de plomb* ou *céruse,* le *blanc d'argent* (qui n'est autre que du blanc de plomb), le *jaune de chrome* (chromate de plomb), la *litharge,* le *minium,* etc. Mis en contact avec la peau, le blanc de plomb s'absorbe et cause au bout de quelque temps des maladies presque incurables. Rappelons seulement un fait très connu des médecins : l'inoffensive *poudre de riz,* dont les femmes usent et abusent de toute manière, n'est autre chose que de l'amidon de riz. Mais cette poudre est souvent mêlée de blanc de plomb quand on la destine à l'exportation pour les pays chauds. Cette addition a pour but de rendre la poudre adhérente à la peau : autrement elle serait entraînée par la transpiration qui se révélerait par des sillons désagréables à la vue. Des créoles de nos colonies ont été fort malades par suite de l'emploi de pareils mélanges : ce qui n'empêchera certainement pas leurs compatriotes d'en continuer l'usage.

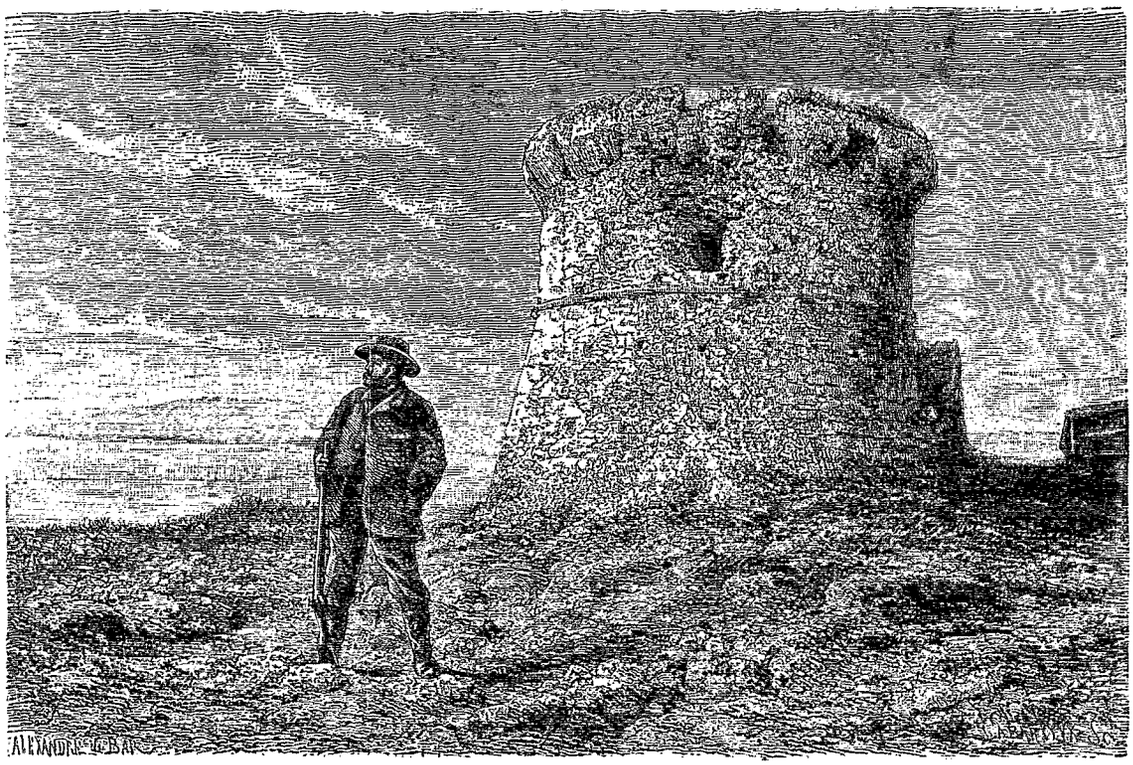
Le plomb se trouve le plus souvent à l'état de *sulfure de plomb* (combinaison de soufre et de plomb). C'est la *galène* ou *alquifoux :* ce dernier

nom s'applique surtout aux galènes très pauvres en argent, employées pour vernir les poteries les plus communes.

A suivre. CH.-E. GUIGNET.

LA TOUR DE CAPITELLO.

On rencontre de distance en distance, sur le littoral de la Corse, des tours en ruine, qui mesurent environ huit à dix mètres de haut. Elles ont été construites sous la domination génoise, entre le quatorzième et le dix-septième siècle. A la fin de cette période on n'en comptait pas moins de quatre-vingt-cinq. Elles servaient à protéger l'île contre les incursions des pirates barbaresques qui infestaient la Méditerranée. Quelques hommes enfermés dans leur enceinte suffisaient pour contenir l'ennemi, en attendant que des secours, mandés par signaux, permissent de le repousser. La bâtisse se compose en général de trois étages : au rez-de-chaussée est une salle basse et voûtée, où l'on gardait sans doute les munitions ; elle ne communique pas avec le dehors. Le premier étage est



La Tour de Capitello, au fond de la baie d'Ajaccio.

percé d'une fenêtre ; on entrait par là dans l'intérieur à l'aide d'une échelle, que l'on retirait ensuite après soi. Une plate-forme crénelée couronne le sommet.

Quelques-unes de ces tours ont été utilisées pour abriter des postes de douaniers. Mais la plupart sont aujourd'hui abandonnées. Celle de Capitello, au fond de la baie d'Ajaccio, a été le théâtre d'un des premiers faits d'armes de Napoléon Bonaparte. Il est moins connu que le siège de Toulon et le passage du pont d'Arcole. Mais le futur empereur y courut un danger, qui aurait pu, aussi bien que les boulets des Anglais et des Autrichiens, couper court à sa destinée.

Au mois demai 1793, la Corse était plongée dans une profonde anarchie. Paoli, suspect de complicité avec les ennemis de la France, avait reçu l'ordre de comparaître à la barre de la Convention. Tous ceux de ses compatriotes qui poursuivaient encore la chimère d'un gouvernement autonome, ou qui subissaient, sans idées bien arrêtées, le prestige du vieux chef, s'étaient aussitôt soulevés dans l'île entière. Leur influence était prépondérante à Ajaccio ; ils occupaient la citadelle ; les commissaires envoyés par la Convention comptaient avec eux. Le parti français se trouvait dans le plus grand péril : une troupe de paysans était descendue à la ville pour arrêter les membres de la famille Bonaparte, qui venait de se prononcer contre Paoli ; Mme Lætitia et ses plus jeunes enfants durent fuir ou se cacher. Mais quelques jours après une petite escadre française, qui avait été réunie à Saint-Florent, venait s'embosser devant Ajaccio ; le but de l'expédition était d'enlever la citadelle. Le 30 au matin un détachement fut envoyé à terre : parmi les officiers qui le commandaient se trouvait Napoléon Bonaparte, alors capitaine d'artillerie. La tentative échoua complètement. La mer était devenue houleuse ; l'escadre, pour ne pas être jetée à la côte, fut obligée de gagner le large. La petite

troupe réduite à ne plus compter que sur elle-même, se concentra près de la tour de Capitello. Elle y fut aussitôt assaillie de tous côtés par les paolistes, qui jusque-là s'étaient tenus cachés dans la montagne. Heureusement pour Napoléon, le vent tomba bientôt, l'escadre se rapprocha et, à la faveur de la nuit, les assiégés purent se rembarquer.

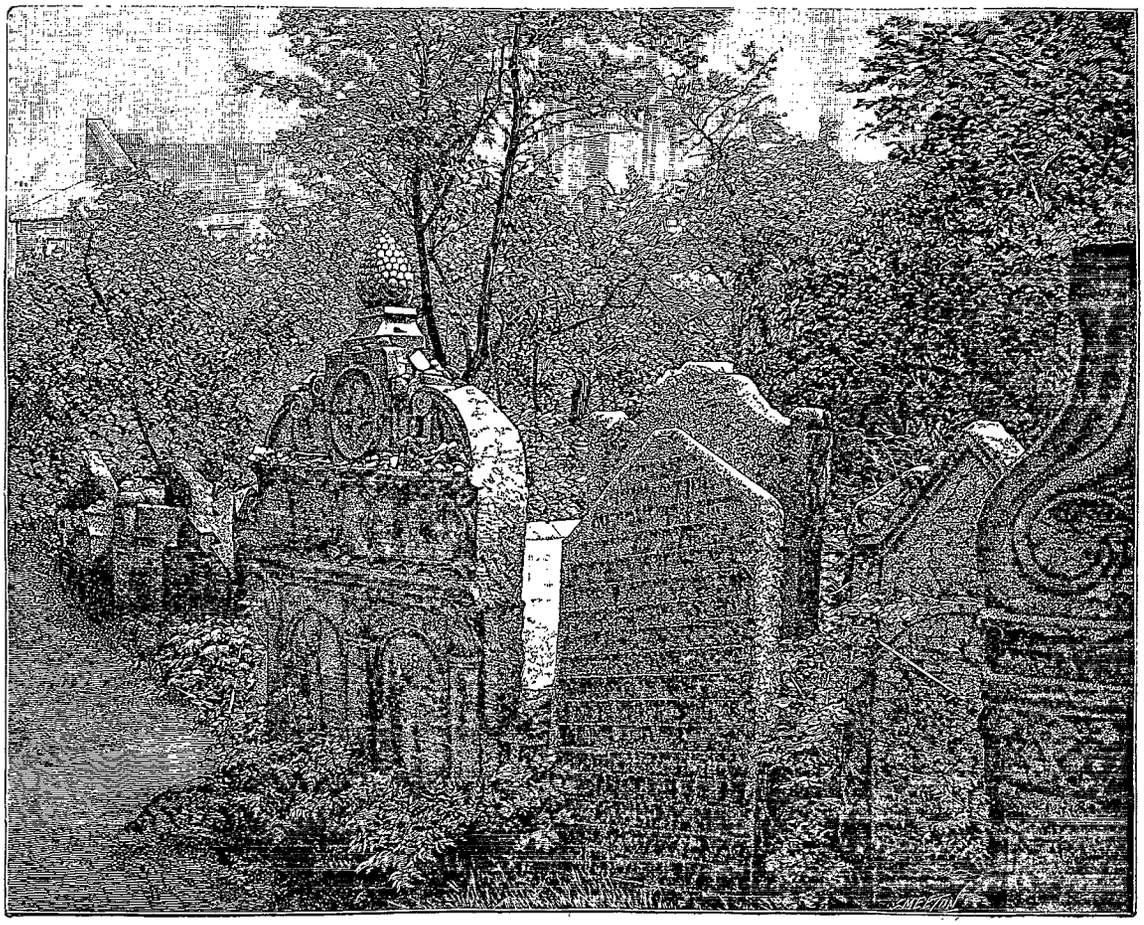
A quoi a-t-il tenu, ce jour-là, qu'une balle corse supprimât de ce monde le plus illustre enfant d'Ajaccio? peut-être à un caprice du vent.

G. L.

LE CIMETIÈRE JUIF, A PRAGUE.

« A Prague, dit M. E. Reclus [1], la ville juive, sans être un « ghetto », comme autrefois, est habitée en grande partie d'Israélites : l'ancienne synagogue est une sombre masse de pierre noire, lugubre à l'intérieur, comme aux mauvais temps du moyen âge; dans le vieux cimetière juif, au milieu des pierres tombales et des broussailles, on se trouve comme transporté dans les siècles du passé, loin de la bruyante cité moderne. »

M. E.-M. de Vogué, dans un article très intéressant sur Prague, décrit ainsi le Ghetto, qu'on appelle aussi la Cité de Joseph :



Un Coin du cimetière juif, à Prague.

« La *Ville des Juifs,* emprisonnée dans un coude de la Moldau, existait déjà au treizième siècle avec ses ruelles anguleuses, ses chétives maisons, ses synagogues, ses écoles. A celle-là ne demandez pas de changements, de transformations qui reflètent les grandes aventures historiques. Elle persiste à l'écart, immuable et incolore, déversant ses générations dans ce cimetière, qui est un but de pèlerinage pour les pieux Israélites de toute l'Allemagne. Ils viennent jeter deux ou trois petites pierres, suivant le rite, sur les tombes où reposent des rabbins en renom de l'ancien temps. Mais rien ne distingue ces sépultures vénérées de leurs humbles voisines. Dans nos nécropoles, chacun garde sa condition, chacun cherche à perpétuer un peu de son bruit ou de son faste; ici, la journée faite, on disparaît dans l'égalité du peuple anéanti. Ces dalles tumulaires, couvertes d'inscriptions hébraïques, me rappellent celles qui s'entassent en désordre dans le lit desséché du Cédron, sous le mur d'enceinte du temple. Elles ont le même aspect errant et désolé. C'est faire l'aumône à ces ossements exilés que de leur parler du vallon de Josaphat, du dernier coin de patrie où les fervents viennent mourir de tous les points du globe pour y retrouver un peu de la terre promise, de

[1] *Géographie universelle,* t. III.

la terre perdue qui les reçoit seulement quand ils ont fermé les yeux [1]. »

Selon les habitants du Ghetto, leurs ancêtres se seraient établis à Prague en l'année 632 de l'ère chrétienne, et ils montrent cette date sur plusieurs tombes de leur cimetière. Longtemps ils furent enfermés chaque soir dans leur quartier comme des animaux malfaisants. Des chaînes étaient tendues à travers les rues, qui limitaient leur liberté d'aller et de venir. Ils étaient accablés de taxes. En 1563, l'empereur Ferdinand Ier avait voulu les expulser, et c'est ce que fit Marie-Thérèse en 1744, en ordonnant de les transporter dans un lazaret. Ils rentrèrent plus tard en payant un surcroît de contribution annuelle de 211 000 florins. L'empereur Joseph eut pitié d'eux, et les exempta du payement de la plupart des lourds impôts qui pesaient sur eux. Ils n'ont été définitivement et complètement affranchis qu'en 1648.

Leur cité se compose d'environ trois cents maisons et de sept mille habitants.

Le cimetière est près de la synagogue, qu'on appelle l'*Altneuschule* (la vieille nouvelle école). « Quelle étrange nécropole! dit M. X. Marmier [2]; quel amas de tombes de toutes formes, de toutes grandeurs, serrées l'une contre l'autre, comme si les pauvres Israélites se disputaient encore dans ce dernier refuge un petit coin de terre, ainsi que dans le monde des vivants! Sur quelques-unes de ces pierres tumulaires sont gravés les signes des différentes tribus auxquelles les morts appartenaient : une grappe de raisin pour la tribu d'Israël; deux mains pour celle d'Aaron; un vase d'ablution pour celle de Lévi. »

C.

L'HABITUDE DES NARCOTIQUES.

TABAC. — OPIUM. — MORPHINE.

L'homme ne se contente pas des aliments nécessaires à l'entretien de la vie : il recherche les substances capables de produire une excitation particulière du système nerveux. L'usage du thé, du café, de l'alcool ou des narcotiques n'a pas d'autre but. Un fait curieux, c'est que l'emploi de ces excitants, recherché tout d'abord pour la jouissance qu'ils procurent, devient par l'effet de l'habitude une véritable nécessité, un besoin irrésistible.

Dans nos pays, le tabac a été pendant longtemps le seul narcotique employé autrement qu'aux usages médicaux. Quel plaisir le priseur peut-il trouver à se bourrer le nez, à tout moment, avec une poudre âcre et irritante? Dérobez-lui sa tabatière, il devient le plus malheureux des hommes : avocat, son éloquence a disparu; professeur, ses idées n'ont plus ni suite, ni netteté. Une seule chose le préoccupe : qu'est donc devenue sa précieuse boîte? Les premiers essais que l'on fait de la fumée de tabac n'ont, en général, rien de bien agréable; son odeur, surtout lorsqu'elle est concentrée entre les murs d'un appartenant ou d'un fumoir, ne saurait être rangée au nombre des parfums délectables. Comment se fait-il donc qu'après un repas où tout l'art des cuisiniers a été développé, on voie les hommes les mieux élevés abandonner une société aimable et charmante pour aller faire jouer à leur bouche le rôle de pompe aspirante et foulante? Pour la plupart, cet exercice n'est plus seulement un plaisir, c'est un besoin : leur digestion se ferait mal sans la fumée d'un cigare.

Il en est de même pour les fumeurs d'opium; et cependant ce narcotique produit sur toute l'économie et sur l'intelligence des effets bien plus terribles et plus rapides que ceux de la fumée de tabac. Jusqu'ici nous avons laissé cette funeste habitude aux habitants de l'extrême Orient : mais l'usage ordinaire de la morphine et la recherche de l'excitation qu'elle produit tendent à se répandre chez nous. Elle s'absorbe dissoute dans l'eau et introduite sous la peau au moyen de légères piqûres : son emploi est précieux en médecine pour calmer la douleur; mais il présente un inconvénient sérieux.

La tendance à l'habitude ne tarde pas à se manifester chez les malades, et persiste lors même que l'affection contre laquelle les piqûres étaient employées a disparu. Revenu à la santé, on continue à s'inoculer de la morphine sans nécessité : les femmes les plus sensibles et les plus délicates n'hésitent pas à pratiquer sur elles-mêmes une petite opération chirurgicale pour donner à leurs nerfs l'excitation de la morphine; peu à peu, elles en arrivent à réitérer les piqûres à de fréquents intervalles, sans but et sans raison : l'habitude est prise.

Ce besoin nouveau a reçu un nom nouveau, c'est la *morphinomanie*. Nous ne voulons pas ici en montrer les dangers, mais seulement faire voir que celui qui s'y abandonne obéit à un instinct purement animal; il descend dans l'échelle des êtres.

Dans les pays où l'opium est en usage, il n'est pas rare, en effet, de voir des animaux devenir morphinomanes par suite de leur séjour dans les vapeurs narcotiques. M. Ludovic Jammes a été témoin, au Cambodge et en Cochinchine, de nombreux faits de ce genre.

A Saïgon, un chat dont le propriétaire est adonné à l'opium vient chaque soir se coucher aux pieds de son maître, sur le lit de camp de la fumerie. Il ronronne de bonheur, et quand il a respiré la fumée de quelques pipes, il tombe dans un état particulier de torpeur, comme les fumeurs d'opium qui ont consommé leur dose habituelle.

Un de ces derniers avait coutume de jouer avec deux jeunes singes apprivoisés et de leur souffler au visage la fumée de l'opium : peu à peu ils en sont venus à manger les résidus d'opium restés dans les pipes; on les voit appliquer leurs narines

[1] M. E.-M. de Vogüé (1886).
[2] *Voyage en Allemagne.*

sur le bouquin de la pipe, quand leur maître la dépose, et qu'il en sort encore un peu de fumée. Ils ont même fini par devenir tellement morphinomanes que si l'on oublie, à l'heure de la pipe, de les amener sur le lit de camp, ils jettent des cris assourdissants et cherchent à rompre leurs chaînes.

Les chiens s'habituent facilement aussi à la fumée de l'opium, et présentent alors, comme les singes, les caractères qui distinguent les fumeurs morphinomanes. Ces effets s'observent même chez les animaux les plus rebelles à la domesticité. Un mandarin cambodgien serait, paraît-il, parvenu à apprivoiser une panthère, et à la rendre d'une douceur extrême, par l'habitude de l'opium.

E. LEFEBVRE.

L'HONNÊTE HOMME,

DÉFINITION PAR MÉNAGE.

« L'honnêteté, qui fait qu'un homme est honnête homme, est la justesse de l'esprit et l'équité du cœur. Ainsi, être honnête homme, c'est n'être point prévenu, avoir du discernement, juger bien des choses, avoir l'esprit et le cœur droit; c'est louer avec chaleur son concurrent ou son ennemi dans les choses où il est louable; c'est le condamner sans aigreur et sans emportement quand il est condamnable; c'est, enfin, ne pas exagérer le mérite de son ami, et ne pas soutenir ses sottises. Tout roule là-dessus, la justesse de l'esprit et l'équité du cœur. L'une est une vertu en l'esprit qui combat les erreurs, et l'autre une vertu au cœur qui empêche l'excès des passions, soit en bien, soit en mal. L'une et l'autre sont nécessaires, car l'une sans l'autre fait un homme fort éclairé et abandonné à ses passions, ce qui est un monstre; ou un homme de qui le cœur est droit, mais qui, manquant de lumières, fait mille fautes et s'abuse souvent. L'une pèche par malice et l'autre par simplicité. Des deux on fait un parfait honnête homme, sans passions au cœur et sans erreurs en l'esprit. »

Médisance.

Il n'y a que l'occasion qui manque au médisant pour mal faire. QUINTILIEN.

LES NUAGES ARTIFICIELS.

Il n'est, certes, aucune industrie qui soit aussi rémunératrice que l'agriculture : confiez un grain à la terre et vous en récolterez cent. Quelle autre branche de l'activité humaine peut lutter sous ce rapport avec l'agriculture? Aucune évidemment. Mais il n'en est pas de plus aléatoire; l'agriculteur a de nombreux ennemis, et entr'autres les influences météorologiques sont certainement ce qu'il a le plus à redouter, d'autant plus qu'il ne peut rien contre elles.

Cependant, aidé par la science, l'agriculteur peut tout au moins atténuer dans une certaine mesure l'action néfaste de certains météores. C'est ainsi qu'il a pu engager la lutte contre la foudre, contre le vent, il a pu, dans ces dernières années, se mesurer avec les terribles *gelées blanches* qui, au printemps, anéantissent si souvent ses plus chères espérances.

Et, tout d'abord, quelle est la cause de ces gelées printanières, dont les effets sont si pernicieux? Elle vient du rayonnement nocturne, qui entraîne le refroidissement des corps placés à la surface de la terre, refroidissement assez intense pour déterminer la congélation de la vapeur d'eau contenue dans l'air et déposée sous forme de rosée sur les fines et délicates ramescules des plantes cultivées. Ce phénomène, on le comprend sans difficulté, est favorisé par la sérénité de l'atmosphère et le calme de l'air. Or, cette congélation, qui a pour résultat de dilater l'eau qui se trouve emprisonnée dans les faibles bourgeons des plantes, les fait éclater, et cause ainsi, au printemps, les plus graves préjudices, non seulement aux grandes cultures, mais encore aux arbres fruitiers, et surtout aux vignobles. La question des gelées blanches intéresse donc l'agriculture, l'arboriculture et la viticulture. Elle mérite d'être examinée.

On a remarqué que, lorsque le ciel est couvert de nuages, le rayonnement de la chaleur terrestre vers la voûte céleste est fort atténué; or, on a songé à produire artificiellement des nuages qui, stationnant au-dessus des cultures, les protègent comme de véritables écrans contre le rayonnement de la nuit. Cette idée, qui n'est entrée dans le domaine de la pratique que depuis quelques années, ne date pourtant pas d'hier; les Romains, qui avaient eux aussi remarqué que la gelée n'était pas à redouter lorsque le ciel était couvert, faisaient des nuages artificiels pour protéger leurs vignobles.

« Faites en sorte, dit Columelle, que, vers le commencement du printemps, des tas de paille humide se trouvent placés entre les rangs de ceps. Si vous craignez que le froid arrive, mettez le feu à ces tas de paille. »

Ces nuages artificiels agissent de trois manières : d'abord, la chaleur des feux allumés pour les produire s'étend au delà des points où ils sont allumés; puis, ces feux rompent l'équilibre atmosphérique, le calme de l'air, toujours favorable aux gelées blanches; enfin, et c'est là l'action dominante, les nuages interceptent le rayonnement de la chaleur accumulée dans ce sol vers l'immensité.

Mais un problème important restait à résoudre, c'était la question économique, qui, en agriculture, doit toujours primer toutes les autres. Quel combustible fallait-il employer pour produire des fumées

épaisses et abondantes, au plus bas prix possible?

Plusieurs substances ont été préconisées, telles que : paille humide, sciure de bois, coke, goudron, broussailles, feuilles sèches, etc.

On a beaucoup recommandé l'huile lourde, provenant de la fabrication du gaz d'éclairage, et qui donne des nuages bas, entourant bien les ceps et rasant le sol; mais elle a un inconvénient, c'est que la fumée qui en résulte est noire; ceci peut paraître étrange, mais on le comprendra lorsqu'on saura que, la plupart du temps, le dégel fait encore plus de dégâts que la gelée elle-même, or, cette couleur, en absorbant les rayons calorifiques du soleil, hâte le dégel qui, ainsi précipité, peut être très nuisible. Un mélange de broussailles et de balles de blé humide n'offre plus le même inconvénient; l'essentiel, cela va de soi, est d'avoir ces substances à sa disposition en assez grande quantité.

Tout récemment, la société d'agriculture de Meurthe-et-Moselle a procédé à d'intéressants essais et est arrivée aux conclusions suivantes :

La substance la moins dispendieuse à employer pour la production des nuages artificiels, est le *brai* (1), ce combustible sera concassé en fragments de la grosseur d'une œuf, et déposé en tas de forme pyramidale, avec une torche de paille au milieu, dans un foyer peu profond, mais d'une surface d'au moins 25 centimètres carré. Pour en assurer l'allumage, on versera sur chaque tas environ deux litres de goudron.

Ces trous en terre suffisent, il est vrai, pour recevoir le combustible, mais alors le foyer est à demeure; aussi est-il bien préférable d'avoir des foyers mobiles, permettant de transporter la fumée vers les points où certains foyers fixes ne seraient pas bien allumés ou viendraient à s'éteindre. A cet effet, on se sert de récipients, qui peuvent être déplacés en cas de changement de vent au moment où l'on met le feu.

Une autre question se présente, et son importance n'échappera à personne : c'est la prévision des gelées blanches, car il serait dispendieux d'allumer ces feux pendant toute la durée possible ou probable du phénomème, c'est-à-dire durant tout le mois de mai et même le commencement de juin. Voici les conclusions que donne à ce sujet la société d'agriculture de Meurthe-et-Moselle : — il importe essentiellement que les nuages soient formés à l'instant du lever du soleil, lorsque, par un temps calme et clair, un thermomètre placé sur le sol est à zéro. Dès que, pendant la nuit, le thermomètre ainsi placé indiquera $+2°$, l'équipe d'ouvriers désignée à cet effet se rendra à ses foyers préparés à l'avance. On a imaginé un appareil automoteur qui, au moment critique, allume sans le secours de personne les feux nécessaires, ce thermomètre avertisseur n'a qu'un défaut : c'est d'être coûteux.

S'il est essentiel d'allumer à temps, il importe aussi de ne pas allumer trop tôt, surtout quand les provisions de combustible sont mesurées avec parcimonie. Si, au lever du soleil, les feux ne sont plus dans toute leur force, l'écran formé par le nuage artificiel est insuffisant; le rayonnement s'opère, et le but est manqué.

Comme on le voit, les nuages artificiels constituent un excellent moyen de lutte contre les funestes gelées du printemps, le tout est de savoir s'en servir et surtout de s'en servir au moment opportun.

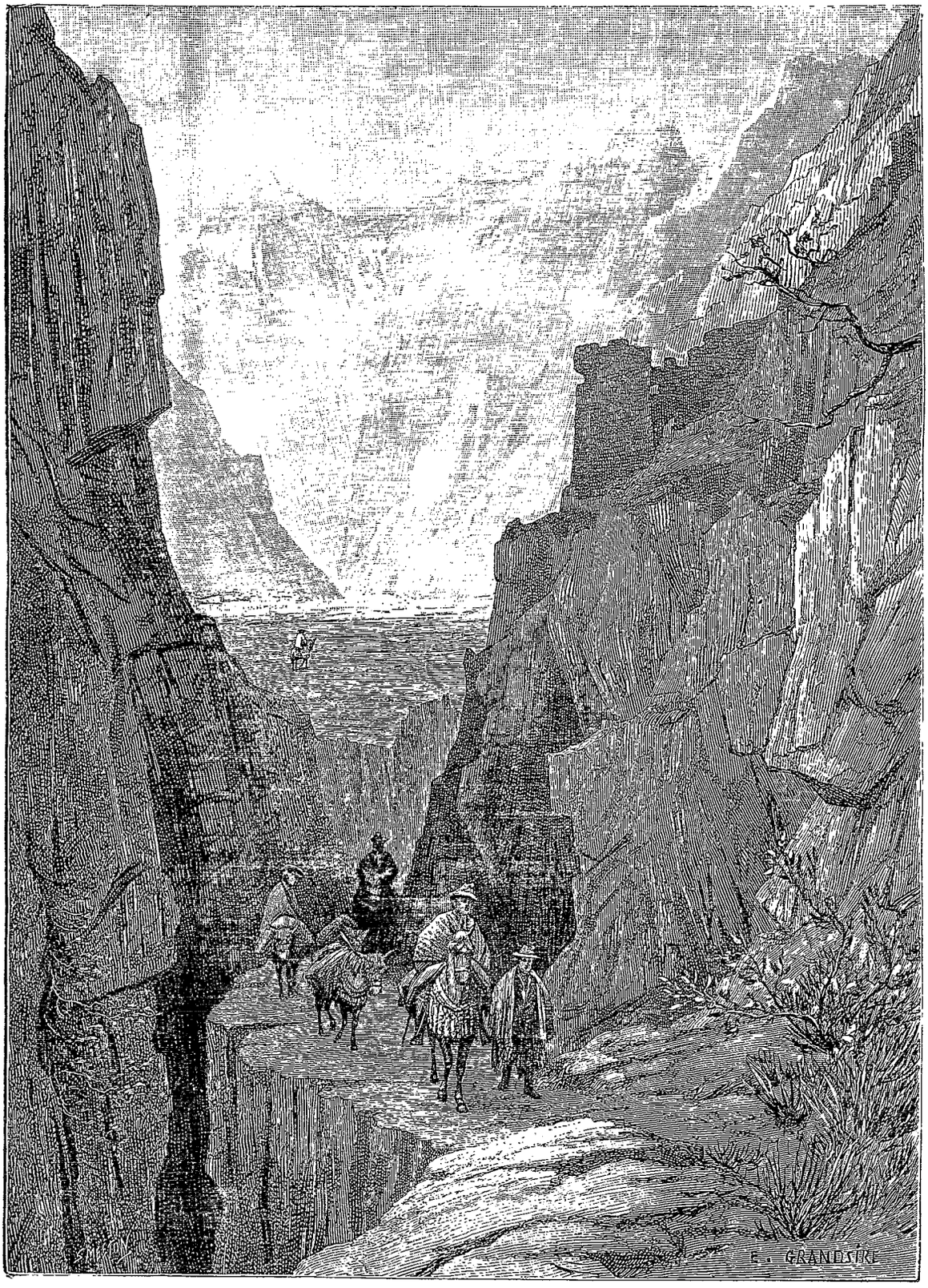
ALBERT LARBALÉTRIER.
Professeur à l'École d'agriculture du Pas-de-Calais.

(1) On donne le nom de *brai* au résidu de la distillation du goudron, dont on a extrait les huiles légères et les huiles lourdes chargées de naphtaline. Cette substance qui est solide, mais très friable, coûte aujourd'hui 5 francs les 100 kilogrammes. Un foyer contenant 15 kilogrammes de brai concassé brûle une heure et demi environ; soit une dépense de 70 centimes.

CROQUIS PAR TOPFFER.

Typographie du MAGASIN PITTORESQUE, rue de l'Abbé-Grégoire, 15.— JULES CHARTON, Administrateur délégué et GÉRANT.

UN DÉFILÉ, EN ESPAGNE.



Un Passage en Andalousie. — Dessin de Grandsire.

A ce beau paysage, dessiné sur bois, d'après nature, pour notre recueil, par M. Grandsire, nous ne saurions joindre un texte qui lui convienne mieux que les quelques lignes suivantes, em-

pruntées à l'un des écrivains de notre temps qui ont le plus agréablement décrit l'Espagne [1].

L'auteur, sortant de Santa-Cruz, dit :

« Les ondulations du terrain commençaient à devenir plus fortes et plus fréquentes, nous ne faisions que monter et descendre. Nous approchions de la Sierra-Morena, qui forme la limite du royaume d'Andalousie.

» La route s'élevait en faisant de nombreux zigzags. Nous allions passer le Puerto de los Perros : c'est une gorge étroite, une brèche faite dans le mur de la montagne par un torrent qui laisse tout juste la place de la route qui le côtoie. Le Puerto de los Perros (passage des chiens) est ainsi nommé parce que c'est par là que les Mores vaincus sortirent de l'Andalousie.....

» On ne saurait rien imaginer de plus pittoresque et de plus grandiose que cette porte de l'Andalousie. La gorge est taillée dans d'immenses roches de marbre rouge dont les assises gigantesques se superposent avec une sorte de régularité architecturale ; ces blocs énormes aux larges fissures transversales, veines de marbre de la montagne, sorte d'écorchés terrestre où l'on peut étudier à nu l'anatomie du globe, ont des proportions qui réduisent à l'état microscopique les plus vastes granits égyptiens. Dans les interstices se cramponnent des chênes verts, des lièges énormes, qui ne semblent pas plus grands que des touffes d'herbe à un mur ordinaire. En gagnant le fond de la gorge, la végétation va s'épaississant et forme un fourré impénétrable à travers lequel on voit par places luire l'eau diamantée du torrent. L'escarpement est si abrupt du côté de la route que l'on a jugé prudent de la garnir d'un parapet, sans quoi la voiture, toujours lancée au galop, et si difficile à diriger à cause de la fréquence des coudes, pourrait très bien faire un saut périlleux de cinq à six cents pieds pour le moins ».

Charles Ier et Milton.

Charles Ier d'Angleterre, dans sa prison, attendant la mort, lisait Shakespeare et ses contemporains ; Milton, tout pénétré de sa foi religieuse, le lui a reproché.

LE HÉRON BLANC.

NOUVELLE.

Suite et fin. — Voy. p. 234 et 242.

Le lendemain, il erra du matin au soir à travers les bois, Sylvie l'accompagnant partout. Elle avait cessé de craindre cet aimable garçon qui lui témoignait beaucoup de sympathie. Il lui enseigna mille choses sur les oiseaux et leur manière de vivre, et il lui donna un couteau qui eut pour elle autant de prix que pour quelque habitant d'une île déserte. Tout le jour elle se sentit parfaitement à l'aise avec lui, sauf quand il faisait tomber de leur branche les petits chanteurs trop peu méfiants. Elle l'eût aimé davantage sans fusil, elle ne pouvait comprendre qu'il tuât ces gentils oiseaux qui paraissaient l'intéresser si fort. N'importe, l'admiration de Sylvie pour son compagnon grandissait toujours, elle n'avait jamais vu personne de si charmant, son cœur allait vers lui tandis que, la main dans la main, ils traversaient les futaies solennelles d'un pas silencieux.

On s'arrêtait pour écouter quelque gazouillis, puis on se hâtait d'avancer en écartant les branches et en échangeant tout bas de rares paroles. Le chasseur allait en avant ; Sylvie le suivait fascinée à quelques pas de distance, ses yeux clairs assombris par l'excitation du moment. Elle s'affligeait que le héron blanc restât invisible ; cependant elle ne conduisait pas son hôte, elle marchait derrière lui, elle ne parlait jamais la première. Le son de sa propre voix l'eût effrayée s'il se fût agi d'autre chose que de répondre ; elle avait assez de peine, la pauvrette, à dire oui ou non au besoin.

Enfin la brune tomba et ils ramenèrent la vache ensemble, et Sylvie sourit de plaisir, quand ils eurent atteint l'endroit où s'était fait entendre la veille ce sifflet dont elle avait eu peur.

II

A un demi-mille de la ferme, sur la lisière des bois, là où le terrain est le plus haut, un grand pin se dressait, dernier représentant de sa génération. L'avait-on laissé debout pour marquer une limite ou pour quelque autre raison, nul n'aurait pu le dire ; les bûcherons qui avaient abattu ses pareils étaient morts depuis longtemps et une forêt nouvelle d'arbres vigoureux, érables, pins et chênes, avait poussé à la place de la forêt disparue ; mais la tête majestueuse de ce vieux pin dominait tout le reste et servait de point de reconnaissance à la ronde. Sylvie avait toujours cru que quiconque pourrait grimper jusqu'au faîte, découvrirait l'Océan, et souvent, une main appuyée au grand tronc rugueux, elle avait regardé d'en bas dans ces branches sombres sans cesse agitées par le vent, si chaud et si tranquille que fût l'air au-dessous. Maintenant la petite fille pensait à l'arbre avec une nouvelle émotion : en y montant au point du jour, ne verrait-on pas de là le monde entier, par conséquent l'endroit d'où s'envolait le héron blanc ? Il serait facile ensuite de trouver le nid si bien caché.

Quel esprit d'aventure, quelle ambition ardente ! Comme elle se représentait vivement son triomphe et le ravissement qu'elle éprouverait en venant révéler le grand secret ! Vraiment, c'en était trop pour les forces de ce cœur enfantin !

Le jeune chasseur et l'aïeule dormaient à poings fermés, mais les projets de Sylvie la tinrent éveillée. Elle oublia même de songer au sommeil. La courte nuit d'été lui parut longue comme une nuit d'hiver ; puis elle eut peur que le matin ne vînt trop vite.

[1] *Voyage en Espagne*, par Théophile Gautier.

S'habillant à la hâte, elle se glissa hors de la maison et suivit à travers bois le sentier qui menait au pâturage; elle atteignit la campagne ouverte au delà. Les petits cris confus d'un oiseau dont elle avait heurté le perchoir en passant la rassuraient et lui tenaient compagnie.

Hélas! le grand flot d'un intérêt humain qui passait pour la première fois sur cette existence monotone allait-il emporter toutes les joies naïves qu'avait jusque-là trouvées Sylvie à vivre cœur à cœur avec la nature, avec la forêt muette?

L'arbre énorme était là, encore endormi dans le clair de lune expirant et la folle petite fille rassembla tout son courage pour en atteindre le sommet. Le sang bourdonnait dans ses artères, tout son être frêle frémissait; de ses pieds nus, de ses mains crispées comme des griffes d'oiseau, elle se cramponnait à l'échelle monstrueuse qui semblait presque toucher le ciel. D'abord il lui fallut grimper au chêne qui poussait à côté; elle se perdit presque dans la ramure ténébreuse et le feuillage chargé de rosée; un oiseau s'envola de son nid et un écureuil courant de côté et d'autre s'irrita contre cet intrus inoffensif. Sylvie s'en tira sans trop de peine; elle était souvent montée jusqu'ici et savait qu'un des rameaux supérieurs du chêne effleurait les branches les plus basses du pin juste à l'endroit où ces branches poussent très serrées; quand elle aurait franchi le dangereux passage d'un arbre à l'autre, la grande entreprise commencerait vraiment.

Elle se traîna sur le bras fléchissant du chêne et s'élança de là dans le vieux pin. La chose était plus difficile qu'elle ne l'avait pensé; il fallait se tenir ferme; les branches sèches l'arrêtaient, la retenaient, et l'égratignaient comme des ongles irrités, la résine raidissait ses petits doigts maigres tandis qu'elle poussait plus haut, toujours plus haut. Les moineaux et les rouges-gorges, dans les bois au-dessous d'elle, commençaient seulement à s'éveiller et à saluer l'aurore, mais la lumière semblait plus vive en l'air, vers la cime du pin, et l'enfant savait qu'il lui fallait se hâter si elle voulait réussir.

L'arbre cependant paraissait s'allonger toujours à mesure qu'elle avançait; il n'en finissait plus; c'était comme un grand mât planté sur la terre voyageuse; vraiment ce matin-là il dut être stupéfait, le colosse, de sentir cette étincelle résolue d'énergie humaine se frayer un chemin sur son inaccessible personne. Qui sait si les dernières branches ne s'affermirent pas pour aider cette légère et faible créature dans son ascension désespérée? Le vieux pin devait aimer ce nouvel hôte inattendu; le brave cœur palpitant de cette petite créature aux yeux gris tentant toute seule une si rude aventure était assurément quelque chose de plus que tous les faucons, que toutes les chauves-souris, que tous les papillons de nuit, même que toutes les grives à la voix douce qu'il pouvait connaître. Et il se tenait immobile, le grand arbre sourcilleux, défiant les brises de cette matinée de juin, tandis que l'aube devenait brillante à l'orient.

Le visage de Sylvie eût ressemblé lui-même à une étoile pâle si quelqu'un l'avait vu d'en bas quand elle se hissa tremblante et lasse, mais enfin victorieuse, sur le sommet nerveusement embrassé.

Oui, c'était bien la mer que le soleil levant faisait étinceler de tous les tons de l'or, et, vers cet orient glorieux, deux faucons s'envolaient avec de lents mouvements d'ailes. Comme leur vol paraissait bas, considéré de cette hauteur, eux qu'elle n'avait jamais vus que pareils à des points noirs sur la voûte bleue du ciel! Leurs plumes grises étaient veloutées comme des ailes de papillons de nuit; ils passèrent à peu de distance, et Sylvie eut presque le sentiment de pouvoir s'envoler elle aussi parmi les arbres. A l'ouest, les bois et les fermes couvraient des milles et des milles dans le lointain; çà et là il y avait des clochers d'églises et des villages. Vraiment, c'était un monde immense et imposant!

Les oiseaux chantaient plus fort. A la fin, le soleil monta éblouissant dans l'espace. Sylvie voyait les voiles blanches éparses sur la mer, et les nuages, de pourpre tout à l'heure ou bien dorés et couleur de rose, commencèrent à pâlir. Où pouvait bien être le nid du héron dans un tel océan de verdure? Cette vue magique, ce spectacle pompeux du monde au-dessous d'elle, devait-il être la seule récompense d'un si grand effort?

Non, regarde encore, Sylvie, là où le marais verdoyant s'enchâsse parmi les bouleaux d'argent et les sapins noirs, tu reverras le héron blanc à l'endroit même où tu l'as aperçu déjà une fois. Regarde! regarde! une tache neigeuse semblable à une seule plume flottante s'élève, sortant du sapin mort, elle grandit et monte toujours... La voici près de ton abri; tu reconnais maintenant ce coup d'aile rapide et sûr, ce long cou mince et tendu, cette aigrette... Attends... attends seulement un peu, ne remue ni pied ni main, petite, que tes deux yeux avides ne décochent pas une flèche de lumière trop vive, car le héron s'est perché sur une branche voisine de la tienne, et il appelle sa compagne restée dans le nid, tout en nettoyant ses plumes, en se faisant beau pour la nouvelle journée.

L'enfant exhala un long soupir quelques secondes après, quand un essaim d'oiseaux babillards ayant envahi l'arbre, le héron solennel, ennuyé de leurs ébats tapageurs, prit le parti de s'en aller. Elle connaissait son secret maintenant, le secret de l'oiseau sauvage qui, svelte et léger, flottait et ondoyait avant de filer à la fin, comme une flèche, droit à son nid dans le marais. Alors Sylvie, satisfaite, opéra sa descente périlleuse sans oser regarder au-dessous de la branche où elle se tenait, prête à pleurer quelquefois parce que ses doigts lui faisaient mal et que ses pieds meurtris glissaient. Elle se demandait en même temps ce que l'étranger pourrait bien lui dire et ce

qu'il penserait d'elle quand elle le guiderait vers le nid du héron.

— Sylvie! Sylvie! criait la grand'mère affairée. Mais personne ne lui répondait, et la petite couchette était vide et Sylvie avait disparu.

Le chasseur s'éveilla d'un rêve et, se rappelant ses plaisirs de la journée, s'habilla en toute hâte afin qu'ils pussent recommencer plus tôt. Il était sûr, à la façon dont cette timide petite fille lui avait répondu une fois ou deux la veille, qu'elle avait au moins vu le héron blanc; et maintenant il faudrait qu'elle s'expliquât.

Sylvie approche, plus pâle que jamais, sa vieille robe, bien usée déjà, toute en lambeaux et tachée de résine. La grand'mère et le jeune homme debout devant la porte ensemble la questionnent à l'envi l'un de l'autre. Vraiment, le moment est venu de parler du sapin mort près du marécage. Mais Sylvie ne parle pas après tout, quoique sa grand'mère la gronde, quoique les bons yeux suppliants du jeune homme plongent droit dans les siens. Il peut les rendre riches, il l'a promis et elles sont pauvres... cela ferait en outre tant de plaisir à Sylvie de le rendre heureux!

Il attend le récit qu'elle a sur les lèvres.

Non, elle se taira. Qu'est-ce qui tout à coup l'arrête et la rend muette? A-t-elle mis en vain neuf ans à grandir, à devenir sage? Le moment arrivé, quand le monde lui tend la main une première fois, repoussera-t-elle cette main amie et secourable, et pourquoi?... Pour l'amour d'un oiseau. C'est ainsi cependant. Le murmure des branches du vieux pin est dans son oreille et elle se rappelle comment le héron blanc est venu, volant à travers l'atmosphère toute dorée, comment ils ont contemplé ensemble la mer et le matin... Non, Sylvie ne peut pas parler, elle ne peut pas dire le secret du héron et livrer sa vie.

Sainte loyauté! Celle qui la pratiqua ainsi souffrit une angoisse poignante quand l'hôte s'en alla désappointé un peu plus tard. Hélas! elle l'eût volontiers suivi et servi et aimé comme sait aimer un chien fidèle. Longtemps Sylvie entendit l'écho de son sifflet qui, tel qu'un bruit fantastique hantait le sentier du pâturage lorsqu'elle ramenait sa vache errante et rebelle. Même elle oubliait maintenant le chagrin que lui avait causé chacun des coups de fusil qui faisaient tomber à terre, silencieux, la plume humide et tachée de sang, les grives, les moineaux interrompus dans leur chanson.

Les oiseaux étaient-ils pour elle de meilleurs amis que le chasseur n'aurait pu le devenir? Qui sait?... Mais quelques trésors qu'elle ait perdus, forêts paisibles, longues journées d'été, souvenez-vous! Apportez vos dons et vos grâces et dites tous vos secrets à cette enfant solitaire!

SARAH JEWETT.

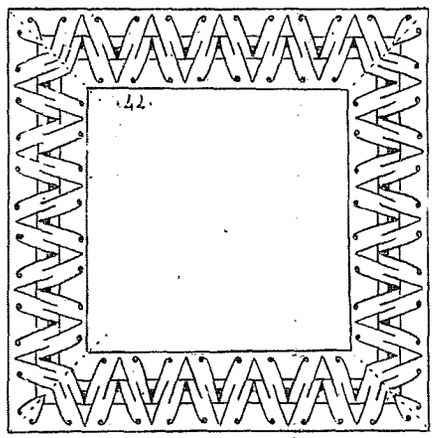
PRINCIPES D'ORNEMENT.

Suite et fin. — Voy. p. 187, 218 et 231.

La destination ordinaire de l'ornement courant est d'accompagner ou d'encadrer un sujet principal. On comprend que, dans ce rôle subalterne, son premier mérite est d'être subordonné à ce sujet. Mais, tout en restant subordonné, il peut gagner en qualité par une modification légère appropriée à la place qu'il occupe.

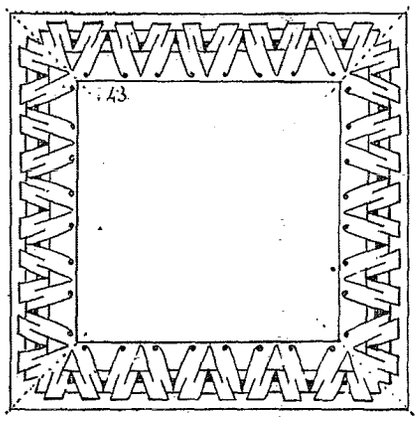
Par exemple, voici un ornement courant formé d'éléments simples (fig. 41).

Nous pouvons l'employer en bordure et, tel qu'il est, en faire, sans changement, un encadrement carré. Ainsi (fig. 42).



Mais, avec une légère modification, nous pouvons l'améliorer, en donnant à chacune de ses bandes une disposition particulière pour la place qu'elle occupe.

De cette façon (fig. 43).



Ce qu'il convient d'observer, en même temps que la subordination de la bordure à l'ornement principal, c'est la parité et l'analogie de genre, qui doit exister entre les deux ornements.

Ainsi la bordure ci-dessus accompagnerait très

mal l'ornement central de notre premier exemple. Cet ornement, très léger, demande une bordure plus légère encore qui continue à l'œil la sensation diminuée qu'il apporte lui-même. C'est ce qu'on entend par unité de style.

Par exemple (fig. 44).

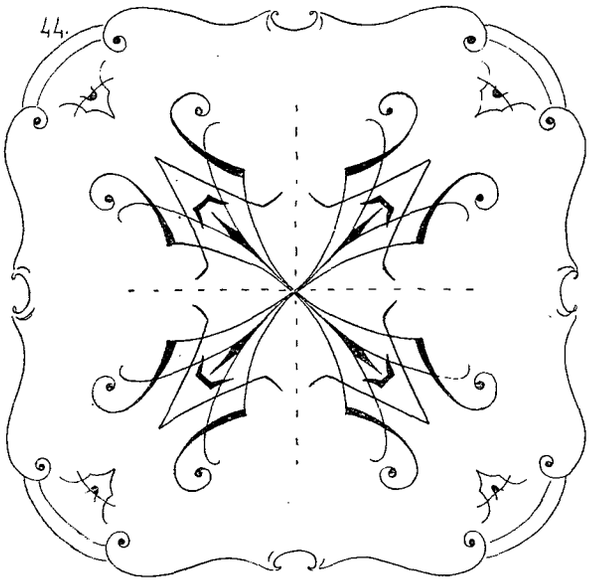
Terminons par une récapitulation des chemins parcourus en prenant un élément formé de deux A inversés, que nous allons faire passer par tous les emplois.

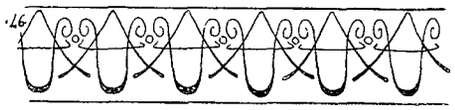
Voici notre élément (fig. 45).

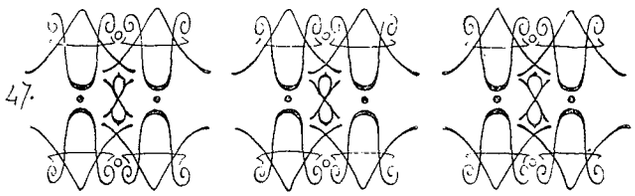
Le voici placé en ornement courant (fig. 46).

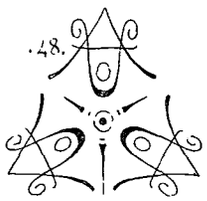
Le voici inversé et groupé par deux (fig. 47).

Il pourrait de même être groupé par trois, quatre, etc. Le voici combiné par trois (en étoile, fig. 48).





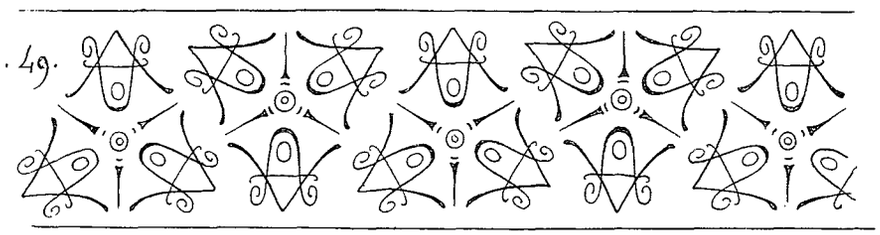




Il pourrait également l'être par quatre, cinq, six, etc.

Juxtaposant ce *résultat par trois* en bordure courante, nous avons (fig. 49) l'élément qui se juxtaposerait de même de bien des façons.

Et enfin nous pouvons le jeter en semé pour



garnir une surface : ainsi (fig. 50). Et notre élément simple a passé par tous les emplois de l'ornement.

D'abord seul, puis juxtaposé, puis inversé et groupé par deux (il pourrait l'être par trois, quatre, etc.); ensuite combiné en rayonnement par trois (il pourrait l'être par quatre, cinq, six, etc.), et employé dans cet état seul, puis en bordure, et enfin en semé.

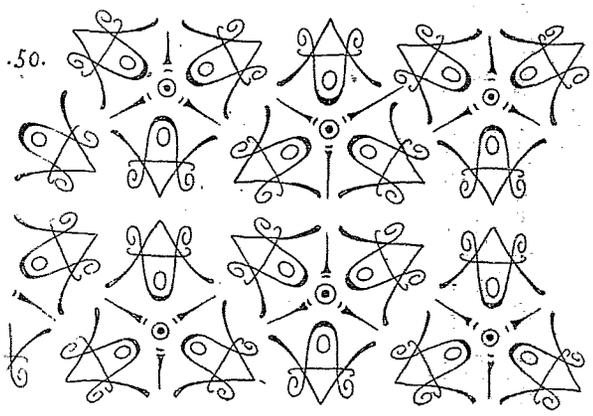
Si l'on veut essayer de modifier, comme nous avons dit qu'on peut le faire, la juxtaposition, l'inversion et le groupement de l'élément premier, on verra combien, tout en découlant du même principe, l'ornement peut prendre de variété.

Nous nous sommes attaché, dans ces exemples, à choisir pour point de départ un élément peu compliqué afin de rendre nos exemples clairs, plutôt que nos résultats brillants. Le principal était de laisser percevoir la forme de l'élément simple dans sa transformation jusqu'à l'ornement complet.

Telle est la marche à suivre.

Nous voyons que l'ornement est formé d'un élément quel qu'il soit, mis en œuvre par une symétrie et un équilibre : d'où l'emploi du végétal plié.

Mais il reste à joindre à cette charpente des valeurs diverses et des lignes différentes et complémentaires en certaines places. Si cette charpente est le corps de l'ornement, on peut dire que ces valeurs diverses à ajouter en sont l'âme, et c'est à



l'aide du goût (conduit par le principe centré et décroissant qui doit servir de règle), que l'on arrivera peu à peu à l'appréciation juste des adjonctions qui terminent l'ornement et lui donnent la vie.

La composition de l'ornement formé d'éléments imitatifs exigerait beaucoup d'autres détails. La connaissance comme l'emploi de ces éléments veut une étude particulière.

Nous pouvons dire seulement que la charpente en est la même, et que le même procédé s'emploie au point de départ.

On peut, avec ces simples données, arriver à des compositions assez complètes pour décorer de menus objets, meubles, faïences, porcelaines, panneaux, étoffes, broderies, rideaux. — Et, dans tous les cas, on acquiert en pratiquant une certaine habileté, qui peu à peu se transforme en goût. Et nous n'avons pas besoin d'ajouter que le goût se montre dans une simple ligne d'ornement tout aussi bien que dans l'assemblage décoratif le plus compliqué.

Bornons ici notre leçon en souhaitant au lecteur la patience d'essayer; nous sommes persuadé que ses tentatives le récompenseront bientôt de sa peine, si peine il y a.

EUG. FROMENT,
de la Manufacture de Sèvres.

UN VOYAGE INÉDIT EN HOLLANDE (1742).

Suite. — Voy. p. 241.

NIMÈGUE. — ARNHEM. — VAGENHEIM. — UTREK. NIEUVERSELUYS. — SAARDAM.

« Du côté du Vahal il n'y a qu'une enceinte de vieux murs, entre lesquels et la rivière il y a un assez beau quai. Il y a aussi dans l'enceinte de la ville un petit port qui sert à retirer les bateaux pendant les glaces et qui communique à la rivière par une écluse. L'Hôtel de ville n'est remarquable que par la paix qui y a été signée. Il y a un ancien château que l'on dit bâti par Jules César et réparé par Charles-Quint; il est situé sur la partie de la montagne qui avoisine le plus la rivière. Il est habité par le baron de Lenden, burgrave de Nimègue. Il y a de fort beaux appartemens, d'où l'on découvre un païsage admirable. Il y a dans ce château une grosse tour quarrée fort élevée, d'où l'on voit les villes de Grâve et d'Arnhem et plusieurs autres, et les rivières du Vahal, du Rhin, de l'Issel et de la Meuse, qui sont les quatre principales de la Hollande.

» Le 1er mars, nous sommes partis de Nimègue, à deux heures après midi : nous y avons passé le Vahal sur un pont volant et nous sommes embarqués sur un canal qui conduit jusqu'au bord du Rhin, que l'on passe sur un pont de bateaux pour se rendre à Arnhem, distant de 3 lieues de Nimègue. Ce canal est coupé par deux autres canaux, qui sont séparés l'un de l'autre par une chaussée d'environ 6 toises de largeur, qui ont 18 lieues de longueur. Ils sont faits pour l'écoulement des eaux qui inondent quelquefois tout le païs qui est entre le Rhin et le Vahal.

» Le 2, nous partîmes d'Arnhem pour aller à Utrek. On sort de la ville par un ouvrage à corne qui en paroît fort éloigné et qui paroît avoir été fait pour occuper une hauteur fort escarpée qui commande la place. Nous n'avons pu voir cet ouvrage ni les fortifications de la place à cause de la quantité de neige qui étoit sur la terre. Tout le chemin, depuis Arnhem jusqu'à Utrek, est planté d'arbres des deux côtés. Le terrain est aride et sablonneux jusqu'à la petite ville de Vagenheim, qui est à près de 3 lieues d'Arnhem. Cette ville nous a paru jolie et bien bâtie : elle est entourée d'un rempart bien planté et d'un fossé plein d'eau. Il y a deux compagnies d'infanterie de garnison.

» On trouve ensuite un païs plus fertile, surtout sur la gauche, où il y a quantité de prairies et de plantations de tabac, qui vont jusques au Rhin.

On découvre sur la droite, assez loin, des hauteurs couvertes de bruyères qui se rapprochent insensiblement du chemin jusques auprès de Rhenem, première ville de la province d'Utrek, éloignée de Vagenheim d'environ 2 lieues et demie.

» De là, jusqu'à une lieue d'Utrek, le païs sur la gauche nous a paru très bon, rempli de gros villages et de châteaux, entourés de fort beaux plants bien tenus avec de belles avenues. En approchant d'Utrek, on trouve une chaussée pavée, avec un canal à la gauche, d'où partent quantité d'autres petits canaux pour arroser les prairies qui s'étendent aussi loin que la vue peut porter. Les bords de la chaussée, surtout à gauche, sont pleins de petites maisons de campagne ou guinguettes, fermées et entourées ou par le canal qui suit la chaussée ou par ceux qu'on en tire; ce qui forme un spectacle diversifié et agréable.

» Le 3, nous avons séjourné à Utrek. Cette ville, capitale de la province qui en porte le nom, est très grande : les rues en sont larges et belles et droites pour la plupart; les maisons en paroissent belles et bien bâties, avec beaucoup d'ornemens en dehors. Il y a plusieurs grandes et belles places, quoiqu'elles ne soient pas de forme régulière. La ville est coupée de deux grands canaux, formés par les eaux du Rhin, le long desquels il y a de fort beaux quais qui se communiquent par beaucoup de ponts. Le dessous de ces quais est voûté et habité et peut servir de magasin.

» La ville n'est point fortifiée : elle n'a qu'un simple rempart, très bien planté, avec quelques vieilles tours presque ruinées et un grand fossé plein d'eau qui communique avec les canaux et est navigable de même. Au delà de ce fossé, il y a tout autour de la ville une double rangée d'arbres très beaux. Un très beau mail de mille pas de longueur se trouve à la sortie de la porte à qui il donne son nom ; il est bordé de très grands arbres taillés en palissade, et accompagné de chaque côté de trois larges allées, le long desquelles il y a un grand nombre de guinguettes assez jolies, qui toutes ont des jardins.

» L'Hôtel de ville, bâtiment ancien et sans nulle décoration, n'est remarquable que par la conclusion de la paix d'Utrek, qui mit fin à la dernière guerre de Louis XIV contre les alliés.

» Dans le faubourg d'Amsterdam, M. Fanmolle, riche négociant, a établi un moulin à soie, à côté duquel il a fait un jardin extrêmement recherché, dans lequel on admire le goût et l'élégance tant par les canaux et pièces d'eau, les treillages et la manière dont les arbres sont taillés et tenus, que par un grand nombre de statues de marbre. Il y a surtout deux grottes singulières et agréables : il y en a une en rocaille et coquillages, et l'autre toute en coquillages, avec lesquels on a imité au naturel des médaillons, des bustes, des pots de fleurs, des guirlandes, des canapés avec des baldaquins : le plafond est également en coquillages; la peinture et la sculpture ne pourroient rien faire de plus agréable. Les deux grottes sont ornées par des eaux jaillissantes de même que le jardin. Il y a aussi dans la même maison une assez belle orangerie.

» Un professeur de l'Université a fait construire une représentation du Temple de Salomon, de 28 pieds de long, avec toutes les proportions, ainsi qu'il est marqué dans le livre des Rois; ce qui peut exciter la curiosité des voyageurs, mais ne nous a pas paru mériter qu'on vînt le voir de si loin.

» Toutes les religions sont permises à Utrek, ainsi que dans toute la Hollande, avec cette différence pour les catholiques qu'ils ne peuvent avoir que des chapelles intérieures sans cloches, mais où ils ont toute liberté d'exercer leur religion. Les prêtres, de même que les moines qui desservent ces chapelles, sont obligés d'être en habit séculier. Les jansénistes forment une secte à part des catholiques romains : ils se sont choisi un évêque qui est François, ainsi que la plupart des jansénistes, et dont les revenus sont sur la boîte à Perrette, aussi bien que ceux de la Chartreuse qui est à 2 lieues d'Utrek. Cette boîte, à ce que l'on dit, se remplit à Utrek, comme ailleurs, des libéralités de dévots jansénistes. Ils ont dans la ville six chapelles, où il ne va que ceux de leur parti, les catholiques romains n'y allant point et n'ayant point de commerce avec eux. En général, on les regarde comme des gens de bien et vivant fort régulièrement, mais comme une nouvelle secte de réforme.

» Le 4, nous partîmes d'Utrek par le canal d'Amsterdam, qui est beau et large jusqu'à Nieuverseluys. Il est partout entrecoupé d'autres canaux qui communiquent aux villages des environs. Le terrain à droite et à gauche est fort plat, et l'on ne voit que des prairies. Le canal, le long duquel il y a plusieurs maisons de campagne assez jolies, traverse plusieurs villages. Le plus beau et le plus remarquable est celui de Maersem, soit par la beauté du village qui est grand, bien bâti et a de fort beaux quais, soit par une multitude de belles maisons de campagne, plus ornées les unes que les autres, qui bordent le canal jusqu'à Nieuverseluys et forment comme un jardin admirable et presque continuel. On remarque presque dans toutes un grand nombre de statues de marbre, des grottes, des treillages, des canaux et autres pièces d'eau qui donnent à ces maisons beaucoup d'agrément. Celle de M. Vandermess-Lokors, d'Amsterdam, est regardée comme supérieure à toutes les autres, par la régularité de sa façade extérieure, la distribution des appartemens, celle des jardins qui sont extrêmement grands, ornés partout d'une infinité de statues de marbre; les pièces d'eau, dont les bords sont revêtus de coquillages en broderie, mosaïque ou figures, fournissent une variété singulière. Il y a entre autres dans ces jardins deux grottes de coquillages, d'un travail très recherché : on y voit des ornemens d'architecture, des oiseaux, des fleurs de toute espèce très bien imitées.

» A Nieuverseluys on quitte ce beau canal, et on entre à gauche par une écluse dans un autre canal plus étroit. On nous a dit que ce fut à cette écluse, que le prince d'Orange avoit fait fortifier et inonder les environs, qu'il arrêta en 1672 les progrès de Louis XIV et l'obligea de retourner sur ses pas après avoir perdu beaucoup de monde à l'attaque des retranchemens qu'il avoit fait faire. Ce fait mérite confirmation.

» Le canal de Nieuverseluys serpente beaucoup : il est plus élevé que les prairies qui sont à droite et à gauche et qui s'étendent à perte de vue. Ces

Costumes hollandais du dix-huitième siècle, par Mathias de Sallieth. — Un Frotteur. — Dessin de Morel.

prairies étant sujettes à être inondées, pour remédier à cet inconvénient il y a quantité de petits moulins à vent qui, par le moyen d'une roue, enlèvent l'eau des prairies et la rejettent dans des petits canaux qui communiquent au grand canal.

» A une lieue et demie d'Amsterdam, on entre dans l'Amstel, rivière belle et extrêmement large qui conduit à Amsterdam, et qui, avec la place du Dam, où est bâti l'Hôtel de ville d'Amsterdam, a donné le nom à cette ville. On voit sur les bords, à droite et à gauche, une multitude de maisons de campagne et guinguettes, moins belles et moins ornées que celles depuis Maersem jusqu'à Nieuverseluys. Cette rivière, ainsi que le canal de Nieuverseluys, est retenue dans son lit par deux digues

pour ne pas inonder les prairies au milieu desquelles elle coule, qui sont beaucoup plus basses. Elle traverse la ville d'Amsterdam et va se jeter dans la mer. A son embouchure, il y a une grande écluse pour retenir les eaux de la mer quand elle est haute, qui, sans cela, entrant dans la rivière avec abondance, inonderoit tout le païs. On a pris la même précaution pour tous les canaux qui communiquent à la mer. Ces écluses sont en même tems la sûreté du païs, que l'on peut par leur moyen inonder en très peu de tems.

» Amsterdam, la plus grande ville de la Hollande et la plus riche, est le dépôt du commerce de toute l'Europe et en quelque façon du monde entier. Elle est non seulement remarquable par cet objet, mais encore par le grand nombre de ses habitans que l'on fait monter à 400 000, et qui y sont attirés par le grand commerce de toutes les nations et

Costumes hollandais du dix-huitième siècle, par Mathias de Sallieth. — Une Servante. — Dessin de Morel

par la liberté. Toutes les religions y sont admises, avec l'exception qu'il n'y a que les seuls Réformés qui y puissent avoir des temples avec des cloches. Les Juifs, au nombre de 20 000, y ont plusieurs synagogues, les Portugais surtout y en ont une fort belle. Toutes les autres religions ou sectes y ont des chapelles ou temples avec une entière liberté.

» La ville forme un demi-cercle terminé par le port dans toute la longueur de son diamètre. Elle est parvenue à ce point de grandeur et de magnificence depuis l'établissement de la République et pendant les guerres les plus vives des Païs-Bas. Différens canaux qui lui servoient autrefois de fossés et qui font à présent un des principaux ornemens de cette ville, font connoître ses différens accroissemens. Le canal appelé Cingel était la première enceinte. Quoique la portion d'Amsterdam qu'il renferme participe à la beauté du reste de la ville, elle lui est néanmoins fort inférieure. Ce canal, aussi bien que celui des Seigneurs, celui de l'Empereur, celui du Prince et celui des cordiers, décrivent tous un demi-cercle et ont tous servi d'enceinte à la ville d'Amsterdam dans les

différens accroissements qu'elle a eus. Elle est à présent terminée par un boulevard composé de 26 bastions avec un fossé plein d'eau. Sa principale force consiste dans sa situation dans un païs que l'on peut inonder fort loin par le moyen des écluses qui sont dans la ville.

» Les canaux nommés ci-dessus se communiquent tous par d'autres canaux qui les traversent. Il y a partout de fort beaux quais, la plupart plantés, avec un très grand nombre de ponts. Les maisons qui sont le long de ces canaux sont fort belles, surtout celles qui sont le long du canal des Seigneurs. Elles sont toutes bâties de briques; des ornemens agréables mais simples en décorent les façades extérieures, qui, dans une ville où le terrain est précieux, sont nécessairement resserrées dans une étendue assez étroite. L'égalité des habitans d'un État républicain paroît même être marquée par celle de cette apparence extérieure de leurs maisons, qui, au lieu de porte cochère, n'ont qu'un simple perron, et en face de la porte une allée qui annonce une distribution d'appartemens bourgeoise. Cette allée est pavée et revêtue de marbre, qui est partout employé avec tant de profusion qu'on s'en sert même pour paver les cuisines, dont les murs sont revêtus de carreaux de porcelaine et tenus, ainsi que toutes les maisons, d'une propreté qui va jusqu'à l'excès.

» Entre les principaux édifices les plus remarquables sont : 1° l'Hôtel de ville bâti sur la place du Dam, sur le dessin de Jacques Van Kampen, à qui les magistrats commirent l'exécution de ce grand ouvrage commencé le 20 janvier 1648 et fini en 1655. C'est un très beau et vaste bâtiment, dont le milieu est une salle immense par sa grandeur et sa hauteur, revêtue de marbre de haut en bas, qui en fait le moindre ornement. Il est placé entre deux cours et communique à plusieurs galeries, aussi revêtues de marbre et ornées, comme le salon, de très belles peintures, de statues et de bas-reliefs parfaitement travaillés. Ces galeries distribuent toutes les salles destinées ou à rendre la justice ou aux diverses régences établies pour la direction des affaires de la ville. Ces salles sont ornées de peintures et de sculptures fort recherchées et faisant allusion aux usages auxquels elles sont destinées. Dans la salle d'audience, tous les dimanches, vers l'heure de midi, toutes les personnes qui se marient, de quelque religion qu'elles soient, sont obligées de se présenter devant le magistrat, lequel, après leur avoir demandé leur consentement mutuel et avoir annoncé au peuple par une des fenêtres qui donne sur la place du Dam le mariage qu'il va faire, fait inscrire par le greffier les nouveaux mariés sur le registre destiné à cet usage : le mariage est alors réputé fait, et chacun va ensuite dans son église ou temple y ajouter les cérémonies de la religion qu'il professe. Cette précaution est très prudemment établie pour constater l'état des familles dans une ville où toutes les religions sont admises.

» Dans le milieu de la principale façade de l'Hôtel de ville, il y a une tour fort élevée d'où on découvre la ville, le port et tous les environs.

» Parmi toutes les beautés de l'Hôtel de ville, on peut remarquer deux défauts : le premier est que, pour représenter le nombre et l'égalité des sept provinces qui composent la République, les magistrats ont voulu qu'on entrât dans le vestibule par sept portiques égaux; ce qui fait que le pavillon du milieu dans lequel ils sont est trop large et les portiques trop petits et écrasés. Le second est que les galeries sont trop peu éclairées par rapport à leur hauteur et largeur.

» 2° La Bourse est un grand bâtiment quarré long, composé d'une grande cour, entourée de galeries soutenues par une colonnade. C'est là que s'assemblent tous les jours les négocians de tous les païs, dont le nombre est prodigieux, et où ils font toutes leurs affaires depuis midi jusqu'à une heure et demie.

» 3° L'Amirauté est un gros bâtiment quarré et fort élevé, situé sur le port, qui en baigne les murailles, composé de quatre grands corps de logis, avec chacun un avant-corps dans le milieu de la façade extérieure, et qui renferment une cour quarrée qui ressemble assez à un cloître. Ces bâtimens sont distribués en galerie à tous les étages et sont remplis de tout ce qui est nécessaire à l'équipement des vaisseaux, en abondance et rangés avec ordre. Il y a plusieurs galeries où des armes de toute espèce sont renfermées dans de grandes armoires, en grande quantité.

» Outre cela, il y a encore plusieurs grands bâtimens pour servir de magasins, l'un desquels est la Corderie, qui a 1 800 pieds de long. Au-devant du grand magasin est le chantier de construction, où l'on peut construire cinq vaisseaux à la fois, et le port particulier destiné aux vaisseaux de guerre et qui en peut contenir un grand nombre. Il est fermé et séparé par plusieurs rangs d'estacades. Les vaisseaux marchands qui sont en très grand nombre remplissent toute la partie du port qui est depuis l'Amirauté à la gauche jusque par-delà l'extrémité de la ville. Tout ce grand espace est aussi fermé par plusieurs rangs d'estacades et séparé en plusieurs chambres, et rempli d'une infinité de vaisseaux et de bâtimens de toute espèce : ce qui forme un coup-d'œil surprenant et une espèce de forêt sur l'eau.

» Il est à remarquer que les vaisseaux ne peuvent entrer chargés dans ce port : on est obligé d'ôter une partie de leur charge pour passer au Pampus, détroit formé par deux bancs de sable, environ à 3 lieues d'Amsterdam, et qui sépare le Zuiderzée ou mer du Sud de la mer du Tye, dans lequel est le port d'Amsterdam. On avoit offert de remédier à cet inconvénient en creusant ce passage, chose assez facile; mais la ville d'Amsterdam l'a refusé parce que cela fait sa sûreté contre les attaques du dehors, et parce que cela fait vivre un grand nombre de gens, qui sont occupés ou à dé-

charger les vaisseaux ou à les remorquer au passage du Pampus, qu'ils ne pourroient passer sans aide.

» C'est à la rade du Texel que l'on achève d'équiper les vaisseaux : cette rade est dans une des îles de la Nort Hollande, qui sépare la grande mer ou mer du Nord du Zuiderzée.

» A la droite du port de l'Amirauté est le port particulier de la Compagnie des Indes, fermé du côté de la mer par de fortes estacades, et du côté de la ville par les bâtimens destinés pour la marine de cette Compagnie et des canaux. Le port est grand et commode. Il y a un grand chantier pour la construction des vaisseaux, dans lequel on en peut construire quatre à la fois. Sur la droite est la Corderie, de la même grandeur que celle de l'Amirauté, contre laquelle elle est adossée. Entre la ville et le chantier est un grand et vaste magasin à sept étages, qui a 80 croisées de face. Le bâtiment est double et renferme les marchandises de la Compagnie, qui a encore dans les environs plusieurs autres magasins moins considérables.

» Le premier fonds de la Compagnie a été de 8 millions de florins à 3 000 florins par action. Son grand succès avoit fait monter ces actions à 21 000 florins ; mais l'établissement de diverses autres Compagnies des Indes, soit en Angleterre, soit en France, les a fait retomber à 12 000 florins où elles sont à présent. L'avantage que cette Compagnie a sur toutes les autres est d'être seule en possession de presque toutes les épiceries, ce qui lui produit des sommes immenses; mais la Compagnie est obligée à de très grandes dépenses, tant pour la marine que pour entretenir un grand nombre de troupes dans ses différens établissemens. Cette Compagnie a soutenu avec ses seules forces de grandes et longues guerres contre les Portugais et les habitans des païs qu'elle a conquis et qu'elle ne contient que par la crainte de sa puissance. Elle est conduite par des directeurs, qui sont choisis parmi les principaux intéressés et qui sont souverains sous la protection de la République pour tout ce qui regarde la régie de la Compagnie, la sûreté et l'avantage de son commerce. Elle est obligée de payer une certaine somme à la Généralité toutes les fois qu'elle fait renouveler son privilège.

» Le Raspuis est une maison de force, où l'on enferme les criminels qui n'ont pas mérité la mort : ils y sont pour leur vie ou pour un tems limité suivant la punition qu'ils ont méritée. On les y occupe à scier du bois des Indes pour en faire des teintures; leur tâche est de 30 livres de scieure par jour à deux. Cet ouvrage est extrêmement pénible, tant par la dureté du bois que par la pesanteur des scies. Il y a aussi une maison de force appelée l'Espenouse, où on enferme les filles de mauvaise vie et où on les occupe à travailler.

» Il y a un jardin de Médecine, rempli de toutes sortes de plantes rares et curieuses. Proche de là est la promenade du Plantage, la seule qui soit dans la ville, composée d'un grand quinconce, de très beaux arbres et de plusieurs allées fort longues, dont la principale va jusqu'à la porte de Muiden.

» Le 6, nous nous sommes embarqués pour aller à Saardam, village de la Nort Hollande, distant d'une lieue et demie d'Amsterdam de l'autre côté du Tye. On assure qu'il y a dans ce village 30 000 habitans et 6 000 maisons, dont une grande partie forme le fond et les deux côtés du port, lequel est large et profond, et d'autant plus sûr que, par le crochet qu'il fait dans les terres, les vaisseaux y sont à l'abri de tous les vents. Le port est rempli de vaisseaux que l'on y construit ou que l'on radoube, et c'est là que se construisent la plus grande partie des vaisseaux hollandois. Tous les bords sont remplis d'une quantité immense de tous les bois nécessaires pour la construction des vaisseaux. On prétend que ce village en pourroit mettre en mer un par jour s'il étoit averti un an à l'avance. L'entrée de ce port est accompagnée des deux côtés d'une infinité de petites anses, toujours remplies de flottes de bois, que l'on tire de là par un grand nombre de canaux, qui coupent et traversent le village et communiquent au port par plusieurs écluses, pour les mener au pied des moulins à scie, que l'on y compte au nombre de 600, où ils sont débités tant en bois de construction qu'en bois de charpente et de menuiserie, dont les habitans font un commerce très considérable. Ils sont tous marchands de bois ou charpentiers et riches; il y en a même à qui on donne plus d'un million de florins de bien. Malgré cette opulence, ils conservent toujours la simplicité de l'ancien habit hollandois et ne dédaignent pas de mener la vie de païsan. Les maisons sont petites, la plupart bâties de bois peint proprement, très jolies et tenues d'une propreté étonnante, aussi bien que tout le village. C'est dans ce trajet que l'on voit toute l'étendue du port d'Amsterdam et le nombre prodigieux de vaisseaux dont il est rempli, qui surprend toujours, quelque prévenu que l'on soit de la grandeur du commerce qui s'y fait. »

A suivre.

LA LINNEA BOREALIS.

La *Linnea borealis*, plante scandinave dédiée au grand Linné, appartenant à la famille des caprifoliacées, est un arbuste haut de trente à trente-cinq centimètres, aux branches grêles, filiformes, couchées et formant un joli tapis de feuillage qui recouvre les flancs des montagnes; ses feuilles, petites, sont arrondies et crénelées; lorsque arrive le mois de mai, il se recouvre de petites fleurs penchées, très gracieuses, en forme de grelots, teintes de rose en dedans, blanchâtres en dehors, et ayant une odeur très suave.

Ce joli arbrisseau, proche parent de nos chèvrefeuilles, ne se cultive dans nos pays que comme

curiosité pour orner les rocailles des jardins; il est originaire des montagnes du nord de la Suède et de la Norvège. Les Suédois l'utilisent comme médicament.

Elle pousse en terre de bruyère, dans les lieux ombragés et frais; elle craint les grandes gelées, et il est bon de la recouvrir de mousse pendant l'hiver. Elle se multiplie au besoin par semis, mais il est bien plus commode soit de détacher les drageons qui naissent à son pied, soit d'avoir recours au couchage et de marcotter les branches. On recourbe un rameau, et on l'enfonce dans le sol d'environ huit centimètres en le maintenant au moyen d'une sorte de cavalier en osier ou d'un crochet de bois; il faut effeuiller la partie qui se trouve en terre et redresser celle qui reste au-dessus, mais avec ménagements pour ne pas la casser; des racines ne tardent pas à pousser au point coudé, et l'on peut, au bout de quelque temps, séparer cette branche de l'arbuste mère et la transplanter où l'on veut.

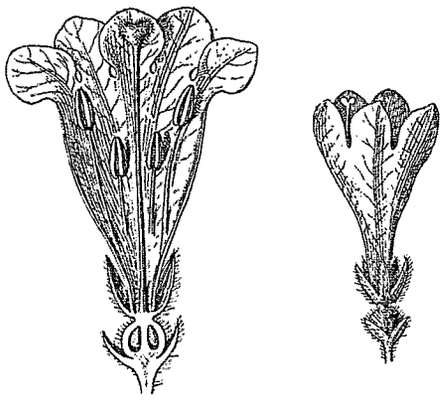
Linné disait en parlant de la *Linnea borealis* qu'il avait découverte dans un de ses voyages et que Gronosius lui avait dédiée : « C'est une petite plante

La Linnea borealis. — Dessin de Clément.

dédaignée comme celui dont elle porte le nom. »

La petite plante n'est pas dédaignée, et le nom de Linné vivra toujours.

FERNAND LANDRIN.



Coupe de la fleur de la Linnea borealis.

LE DUEL D'ATHELSTANE HOLYBEARD.

I

Voici ce que dit la tradition :

Athelstane Holybeard, esquire, naquit avec le nombre réglementaire de doigts aux mains et d'orteils aux pieds, ce qui fit que l'on dit de lui : « C'est un enfant bien conformé. » Il avait apporté avec lui, en venant au monde, une intelligence moyenne, un cœur loyal, mais seulement une moitié de volonté.

Après tout, cependant, puisque l'on peut respirer et vivre avec un seul poumon, peut-être Athelstane Holybeard, avec sa moitié de volonté, aurait-il traversé sans encombre cette vallée de larmes que l'on appelle la vie, si cette pauvre moitié elle-même n'eût été expulsée de son corps

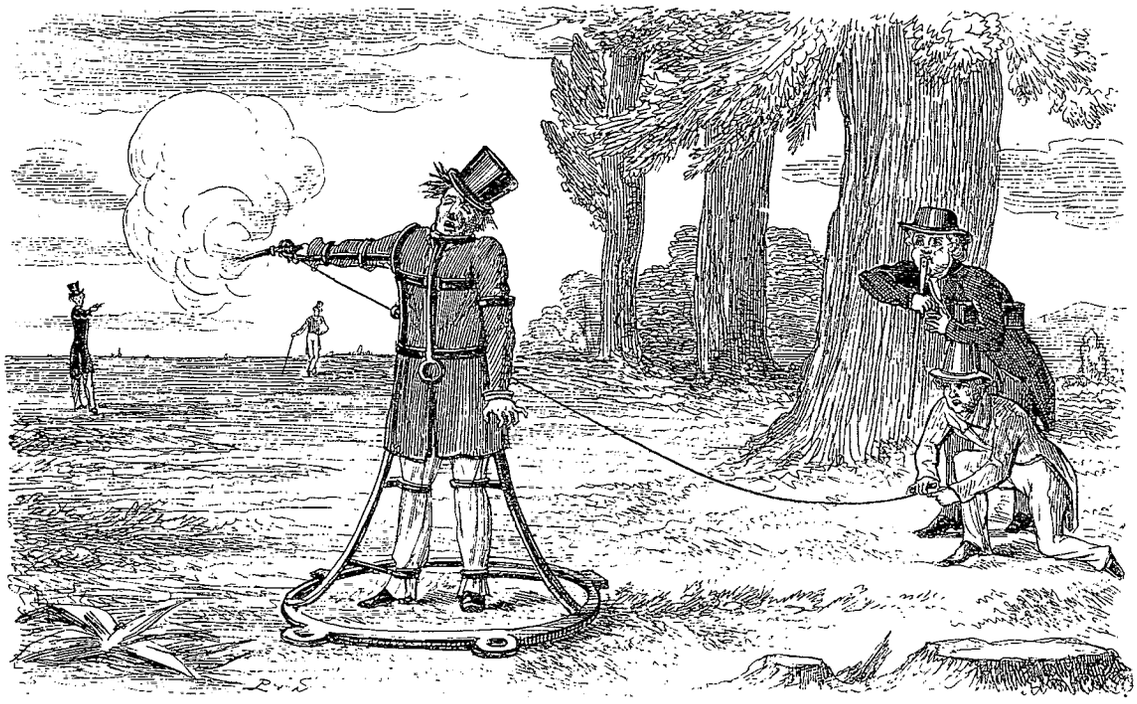
enfantin, comme la poussière est expulsée des tapis et tentures, c'est-à-dire à coups de houssines.

Le pauvre Athelstane, en effet, eut pour nourrice une vigoureuse Écossaise malendurante, qui fouettait son aristocratique nourrisson, pour le réveiller quand elle le trouvait trop endormi, et pour le faire taire quand elle le trouvait trop criard.

Lorsqu'il passa des bras de la nourrice aux mains de la gouvernante, le petit squire n'eut aucun motif de s'applaudir d'avoir changé de gouvernement; car si le « personnel » avait été remplacé, les principes et les moyens d'action étaient demeurés les mêmes.

II

Aussi, quand il sortit des mains des femmes pour venir s'asseoir à la table de famille, tout le monde s'aperçut qu'il avait absolument perdu sa moitié de volonté.



Athelstane Holybeard et ses témoins. — Dessin satirique anglais.

Il alla à l'école de Rugby, parce que son papa lui dit d'y aller. Il y travailla d'abord, parce que sa maman lui avait dit d'y travailler, et tomba ensuite dans la paresse, parce que son ami de cœur Bob Rifle lui défendit de s'appliquer aux études, sous prétexte que c'est mauvais genre.

Il alla ensuite à l'Université d'Oxford, parce que Bob Rifle y allait, et se trouva fort dépourvu lorsque Bob Rifle retourna dans sa famille. Il ne lui restait pas même la ressource de rentrer dans la sienne pour se laisser conduire par son papa et sa maman; car le squire et sa femme étaient morts l'année précédente. Le tuteur d'Athelstane, croyant lui faire grand plaisir, lui mit la bride sur le cou; et l'infortuné Athelstane pleura de vraies larmes de détresse en ne découvrant personne autour de lui qui eût la bonté de vouloir pour lui.

Peut-être serait-il mort d'inquiétude, d'incertitude, d'impuissance et d'ennui, s'il n'eût rencontré un ancien condisciple de Rugby. Ce condisciple, assez pauvre sire autrefois, je veux dire assez mal accommodé du côté de la fortune, était devenu riche et lord subitement, par la mort d'un arrière-cousin.

Ce nouveau lord Plumbo s'ennuyait considérablement depuis qu'il était lord, riche et oisif. Cela lui fit plaisir de rencontrer une créature humaine aussi isolée que lui, plus excédée de sa propre personne qu'il ne l'était lui-même de la sienne. Cela l'amusa de vouloir pour deux, et il prit tant de goût à cet amusement, qu'il traîna le squire à travers toutes les parties du monde, quoique le squire ne fût point d'humeur voyageuse.

III

Quand lord Plumbo eut tout vu, et Athelstane aussi; quand lord Plumbo s'ennuya, et Athelstane aussi, ils approchaient tous les deux de la quarantaine. Lord Plumbo ne s'était pas marié parce qu'il avait une horreur naturelle pour le mariage. Athelstane était resté célibataire parce que lord Plumbo ne lui avait jamais dit : « Je désire que tu te maries ! »

— Qu'allons-nous faire maintenant? demanda lord Plumbo à Athelstane, un jour qu'ils bâillaient en regardant courir des chevaux maigres à Epsom.

— Oui, qu'allons-nous faire? répéta tristement Athelstane.

— Je m'ennuie chez moi, reprit lord Plumbo.

— Et moi de même, répéta Athelstane.

— Et j'ai remarqué que nous nous ennuyons l'un chez l'autre, et l'un avec l'autre, reprit lord Plumbo avec plus de franchise que de politesse.

Athelstane découvrit que c'était précisément ce qu'il avait observé lui-même, et, s'il n'avait pas formulé plus tôt cette observation, c'est qu'il avait la pensée moins prompte et la parole moins facile que son ami.

— Il m'est venu une idée, reprit lord Plumbo, après avoir émis cinq bâillements de suite, c'est à savoir quatre petits, à demi réprimés, et un cinquième largement épanoui.

Athelstane regarda avec une expression de profonde reconnaissance l'ami qui avait eu l'extrême bonté de concevoir une idée pour eux deux, et par conséquent une décision.

Il faut, dit lord Plumbo, que nous nous fassions recevoir comme membres du *Club des bons vivants*.

— C'est cela, reprit Athelstane.

— Une fois reçus, nous nous installerons complètement au Club. Les appartements sont plus que confortables; le chef de cuisine est un Français qui sait son métier; les allées et venues des uns et des autres nous distrairont jusqu'à ce qu'elles nous ennuient. Alors nous aviserons à autre chose.

C'était bien joli de sa part de dire : « Nous aviserons! » Il aurait dû dire : « J'aviserai »; et c'est bien aussi comme cela que le comprit l'homme qui avait perdu sa volonté.

Voilà les deux gentlemen proclamés membres du *Club des bons vivants;* les voilà installés dans leurs appartements princiers; les voilà contents de leur sort, du moins provisoirement. Vers la fin du sixième mois, ils commencèrent à s'ennuyer un peu de cette douce vie; ou pour parler plus exactement, lord Plumbo s'ennuya et Athelstane se crut obligé de bâiller.

IV

Ils en étaient donc là quand un incident assez vif vint secouer leur torpeur. En ce temps-là, qui est loin de nous, la fine fleur des débauchés élégants de Londres s'appelaient entre eux des *Corinthiens*. Il parut un livre qui fit fureur à cette époque; mais qui a été absolument oublié depuis, et qui méritait de l'être. Ce livre, intitulé *Tom le Corinthien,* publiait des scènes de la prétendue vie élégante de Londres, avec accompagnement d'images coloriées.

Lord Plumbo, qui ne manquait pas de goût, avait déclaré à Athelstane que ce livre était, à son avis, méprisable; et Athelstane avait avoué à lord Plumbo qu'il trouvait l'ouvrage digne du plus profond mépris.

— Profond mépris! Monsieur! s'écria un gentleman, qui avait saisi ce propos au vol; car la conversation avait lieu dans l'une des salles du *Club des bons vivants*.

Le gentleman qui avait poussé cette exclamation était le major O'Furlough, de l'armée des Indes. Ce major, quoiqu'il fît partie du *Club des bons vivants,* n'était pas lui-même un bon vivant. Irascible, vindicatif, tracassier, et avec cela fort prudent, il cherchait volontiers querelle aux gens qu'il croyait trop timides pour répondre à ses cartels.

Athelstane blêmit et trembla, ou pour parler plus conformément à la vérité, le corps d'Athelstane blêmit et trembla, mais Athelstane lui-même n'hésita pas un instant à défendre son opinion, parce que c'était celle de son ami, lord Plumbo.

— J'ai dit profond mépris, et je répète profond mépris, reprit-il d'une voix un peu tremblante, mais sans balancer un instant.

— Savez-vous, reprit l'irascible major, que l'auteur est de mes amis?

— Je l'apprends à l'instant, dit Athelstane, de plus en plus pâle, mais naturellement cette information ne change rien à mon opinion. » Il aurait dû dire : « à l'opinion de mon ami. »

Il eut à peine achevé ces mots, que le major lui lança la tasse de café qu'il était en train de déguster, plus la soucoupe, plus la cuiller.

Le café lui ruissela sur le visage, la tasse lui frôla le menton, la soucoupe l'atteignit à la joue, un vrai soufflet! Quant à la cuiller, elle se faufila entre le gilet et le plastron de la chemise, au grand détriment du plastron.

V

Dans les premières secondes d'effarement, Athelstane se disposa à prendre la fuite, pour éviter une seconde volée de mitraille. Mais lord Plumbo le saisit par le bras, et Athelstane, croyant que la volonté de son ami était de le voir boxer l'assaillant, replia ses bras, en ramenant ses poings contre sa poitrine.

— Non, pas cela, lui dit lord Plumbo à l'oreille.

— Quoi alors?

— Un duel.

— Comment s'y prend-on?

— Laissez-moi faire.

— Faites.

— Donnez-moi une de vos cartes.

Athelstane tira une de ses cartes et la remit à lord Plumbo. Lord Plumbo après avoir examiné la carte, de crainte de méprise, la rendit à son ami en lui disant : « Jetez-la sur la table devant le major. »

Athelstane jeta la carte. Alors son ami lui prit le bras et l'emmena en lui recommandant de marcher la tête haute, avec une grande dignité.

L'autre obéit à la lettre.

Les témoins, de part et d'autre, conférèrent ensemble, se concertèrent et s'entendirent. On se battrait au pistolet, à trente pas.

Le capitaine O'Macalor servit de témoin au major, lord Plumbo assista Athelstane, et le docteur Puffey les accompagna sur le terrain avec sa trousse sous le bras.

Athelstane était fort troublé et on le serait à moins, mais la volonté de lord Plumbo, en cette circonstance comme dans tant d'autres, lui tint lieu de volonté personnelle.

A demi-voix, pour n'être point entendu des adversaires, lord Plumbo lui commanda tous les mouvements comme s'il avait devant lui une recrue. Et Athelstane les exécuta tous avec précision; son courage naturel triompha des frissons de la chair apeurée, et des révoltes trop naturelles de cette guenille que nous appelons notre corps. La tradition dit qu'il tira sans viser, et c'est peut-être ce qu'il avait de mieux à faire. Le hasard dirigea sa balle et l'enfonça profondément dans le biceps du major.

Pendant que le docteur Puffey courait au blessé, lord Plumbo saisit la main de son ami et lui dit : — Par saint George, Holybeard, vous êtes le gaillard le plus brave et le plus étonnant que j'aie jamais vu, pour avoir si galamment triomphé de la répugnance de votre corps.

Au *Cercle des bons vivants,* on commença à regarder Holybeard avec un certain respect.

Malheureusement, le docteur Puffey, témoin de la lutte qui avait eu lieu chez Athelstane entre la chair et l'esprit, en toucha quelques mots, à bonne intention; les amis du major s'emparèrent de cette révélation, la tournant à la gloire de leur ami vaincu, et à la confusion de son vainqueur. L'un d'eux, quelque peu dessinateur, représenta la scène en caricature; son dessin passa de main en main, et arriva même à un journal satirique qui le fit graver et le publia.

Voici ce que représentait ce dessin : Au second plan, le major dans une attitude élégante et héroïque, couchant en joue son adversaire. Au premier plan, le malheureux Athelstane en proie à une terreur abjecte, emboîté dans un appareil compliqué qui le maintient debout, pendant qu'il perd connaissance, et que son compère, lord Plumbo, à l'abri derrière un tronc d'arbre, tire une ficelle qui communique avec la gâchette du pistolet, et fait ainsi feu, aux lieu et place de son client, aux trois quarts mort de peur.

VI

Le jour où Athelstane vit le journal satirique sur une des tables du cercle, il demeura fort perplexe. S'il eût suivi son premier mouvement, il aurait haussé les épaules, en riant de cette inepte et plate grossièreté. Oui, mais qu'allait penser lord Plumbo de tout cela? Rirait-il ou bien prendrait-il feu? Lui conseillerait-il de rire, ou bien l'enverrait-il une seconde fois sur le terrain? Naturellement, si lord Plumbo disait : « Il faut en découdre! » on en découdrait, mais le bon Athelstane aurait mieux aimé ne pas en découdre.

Lord Plumbo survenant eut un rire de mépris, et se contenta de dire : — Holybeard, mon garçon, c'est à leur honte qu'ils ont fait cela, car tout le monde connaît l'histoire et vous tient pour un brave.

— Parfaitement, s'écria de sa grosse voix le colonel Shafton qui venait d'entrer. Holybeard, mon ami, donnez-moi votre main que je la serre en signe d'estime. Quant à cette chose, reprit-il en montrant le dessin, voici le cas qu'un galant homme en doit faire.

Ayant arraché la page, il la déchira en petits morceaux, aux applaudissements de l'assistance.

Jamais, depuis cette époque, aucun des membres du cercle ne songea à jeter une tasse de café à la figure de Holybeard; quant au major O'Furlough, il faut croire que sa popularité ne s'accrut pas parmi les membres du Cercle des *Bons vivants,* car, après que son bras fut guéri, il alla rejoindre son régiment, dans l'Inde, devançant de quatre mois la fin officielle de son congé.

Voilà, d'après les témoignages les plus authentiques, l'histoire du seul duel qu'ait eu dans sa vie Athelstane Holybeard, esquire.

J. GIRARDIN.

PASCAL ET LES PAUVRES.

Voici ce que Mme Perier a écrit de son frère, notre grand Pascal :

Il avait un si grand amour de la pauvreté, qu'elle lui était toujours présente; en sorte que dès qu'il voulait entreprendre quelque chose ou que quelqu'un lui demandait conseil, la première pensée qui lui venait en l'esprit, c'était de voir si la pauvreté pouvait être pratiquée.

Cet amour qu'il avait pour la pauvreté le portait à aimer les pauvres avec tant de tendresse, qu'il n'avait jamais refusé l'aumône, quoiqu'il n'en fît que de son nécessaire, ayant peu de bien, et étant obligé de faire une dépense qui excédait son revenu, à cause de ses infirmités. Mais lorsqu'on voulait lui représenter cela quand il faisait quelque aumône considérable, il se fâchait et disait : « J'ai remarqué une chose, que, quelque pauvre que l'on soit, on laisse toujours quelque chose en mourant. »

Sa charité envers les pauvres était si fort redoublée à la fin de sa vie, que je ne pouvais le satisfaire davantage que de l'en entretenir. Et quand je lui disais que je craignais que cela ne me divertît du soin de ma famille, il me disait que ce n'était que manque de bonne volonté; et comme il y a divers degrés dans cette vertu, on peut bien la pratiquer en sorte que cela ne nuise point aux affaires domestiques.

Il nous disait encore que la fréquentation des pauvres est extrêmement utile, en ce que, voyant continuellement les misères dont ils sont accablés, et que même dans l'extrémité de leurs maladies ils manquaient des choses les plus nécessaires, qu'après cela il faudrait être bien dur pour ne pas se priver volontairement des commodités inutiles et des ajustements superflus.

Enfin il n'avait rien dans l'esprit et le cœur que

les pauvres, et il me disait quelquefois : — D'où vient que je n'ai jamais rien fait pour les pauvres, quoique j'aie toujours eu un si grand amour pour eux? — Je lui dis : c'est que vous n'avez jamais eu assez de bien pour leur donner de grandes assistances, et il me répondit : — Puisque je n'avais pas de bien pour leur donner, je devais leur avoir donné mon temps et ma peine : c'est à quoi j'ai failli; et si les médecins disent vrai, et si Dieu permet que je me relève de cette maladie, je suis résolu de ne plus avoir d'autre emploi ni point d'autre occupation, tout le reste de ma vie, que le service des pauvres.

Tels étaient les sentiments de Pascal quand il mourut le 19 août 1662 (1).

Amis ou complices.

Nous voyons quelquefois les méchants se réunir dans les mêmes désirs, les mêmes haines, les mêmes craintes; mais la concorde, qui des gens honnêtes fait des amis, des méchants ne fait que des complices. SALLUSTE.

Vivre sans manger.

Il existe des êtres très petits qui, sans manger, peuvent vivre pendant beaucoup d'années (2); ils ferment leur bouche par des espèces de clapets; tels sont les *zyrophyles;* ils se ratatinent sur eux-mêmes, passent à l'état de ces larves que les zoologistes connaissent sous le nom de *hypopess,* et ils attendent ainsi, en jeûnant, des jours meilleurs. Ils s'enkystent (3) dans le corps des insectes et se font transporter au milieu de régions plus riches; ils quittent leurs véhicules d'occasion, reviennent à l'existence et pullulent.

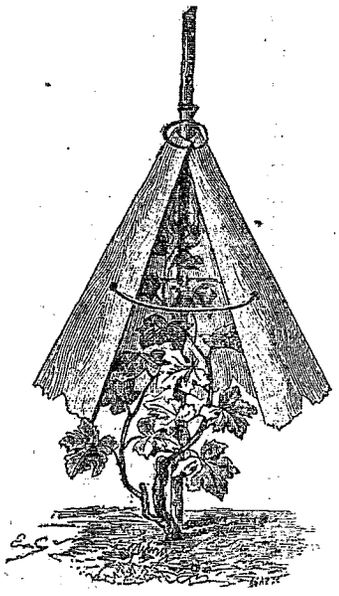
De même un peu pour les glycéphages. Quand la famine vient, ils se condensent en une petite masse arrondie près du thorax et jeûnent. Le reste du corps, les pattes, font voile ou parachute, et voilà ces singulières bêtes qui s'en vont au gré du vent. Si elles tombent dans un coin où la nourriture abonde, elles reviennent à la vie, se développent, et se multiplient avec une extrême rapidité. Les glycéphages s'enkystent aussi dans les boiseries, dans les tissus, etc. (4)

TENTE-ABRI POUR LES VIGNES.

Cet appareil fort simple et d'un prix modique paraît devoir rendre des services à la viticulture et à l'horticulture dans les régions où la tenue des vignes comporte son emploi. C'est une tente-abri en bois d'une seule pièce, tranchée dans sa forme conique par une puissante machine, et sur le tronc même de l'arbre; en général, elle a de 30 à 40 centimètres de diamètre à la base, avec cette même hauteur. Elle prend en plein air dureté et cohésion.

Avant toute végétation (dans la première quinzaine de mars), la tente-abri doit être enfilée sur l'échalas jusque près de terre, l'ouverture tournée du côté d'où ne vient jamais le courant boréal (le sud-ouest).

Cette première fois, comme plus tard, elle doit être suspendue plus haut ou plus bas (suivant le développement de la pousse), en accrochant le fil



Tente-abri pour les vignes.

de fer du haut à des entailles sur l'échalas; on peut, très commodément, lui donner de la fixité par le fil de fer du bas dans une autre entaille, si besoin est.

L'emploi de la tente-abri placée, relevée et maintenue à diverses hauteurs, suivant la saison et les circonstances, paraît pouvoir rendre des services contre les gelées, contre la grêle, le grillage, la pourriture d'automne et le mildew.

Du reste, on croit pouvoir assurer que sous des *planchettes-abris permanentes,* ayant une inclinaison de 25 à 30 degrés sur l'horizon, le mildew se borne *à moucheter* les feuilles, qui sont *restées vertes* et *ne sont pas tombées;* par suite, il n'a entravé ni le développement, ni la maturité complète des raisins (1).

(1) Voy., aux tables, son portrait et plusieurs articles.

(2) Et même peut-être pendant des siècles, d'après les expériences de Ehrenberg sur les poussières des toits de très vieilles maisons.

(3) Kyste, membrane en forme de vessie sans ouverture.

(4) Académie des sciences, 20 décembre 1886.

(1) Gustave Fournet, *Revue d'agriculture.*

Paris. — Typographie du MAGASIN PITTORESQUE, rue de l'Abbé-Grégoire, 15.
JULES CHARTON, Administrateur délégué et GÉRANT.

LA TRAINE DE TERTIA.

Nid de mésanges à longue queue. — Dessin de Giacomelli.

I

J'ai connu très familièrement une honnête tribu de mésanges à longue queue. Ces bonnes gens n'avaient jamais eu l'idée de tirer vanité du long

appendice caudal dont la nature les avait pourvus. Ils le regardaient tout simplement comme un objet d'utilité, et ils s'en servaient, selon les vues de la nature, comme d'un balancier pour équilibrer et faciliter leur vol, et comme d'un gouvernail pour le diriger. Ces bonnes traditions demeurèrent en honneur jusqu'en l'année 1884.

En l'année 1884, la vieille maman pondit six œufs. Des deux premiers sortirent, en leur temps, deux jeunes mâles que l'on nomma Primus et Secundus. Le troisième, en s'entr'ouvrant, livra passage à une petite femelle, qui reçut le nom de Tertia.

Pendant les premiers jours, Tertia, comme ses frères et sœurs, passa son temps à dormir, à manger, à rêvasser, et rien d'abord ne la distingua des autres membres de la nichée.

II

Mais quand l'heure fut venue où les petits oiseaux commencent à avoir des idées et à regarder autour d'eux, Tertia tomba dans un état de préoccupation très singulier chez un oiseau si jeune.

Plus d'une fois, il lui arriva de manquer son tour de recevoir la pâtée, parce qu'au lieu d'ouvrir un large bec comme les autres, et de pousser de petits cris d'impatience, elle demeurait le bec clos, regardant de tous ses yeux son père qui voltigeait autour du nid.

La mère s'étonna de cette préoccupation, et dit au père, pendant leur conversation du soir : « Cette petite ne ressemblera pas aux autres ! »

Le père prit un air profond, pencha la tête tout en côté pour mieux réfléchir, et finit par répondre : « Cela se pourrait bien ! »

Cependant, malgré son air distrait et préoccupé, Tertia venait à bien, grâce aux bons soins de sa mère. C'est ainsi qu'elle arriva à l'âge où les petits oiseaux, après avoir longtemps rêvassé et ruminé en silence, commencent à parler et à exprimer leurs petites idées.

Un jour que toute la famille, après un repas copieux, digérait en silence, dans la bonne chaleur du nid, Tertia dit à ses parents : « Est-ce que Tertia, quand elle sera grande, aura une belle queue comme papa et maman ? »

III

Son père et sa mère lui ayant affirmé en riant, que les plumes lui pousseraient, comme à toutes les autres petites mésanges, quand le moment serait venu, Tertia se tint pour satisfaite, car elle croyait toujours ce que lui disaient ses parents. Mais, à partir de ce jour, on remarqua qu'elle tournait la tête au moins vingt fois par heure pour guetter l'apparition des belles plumes qu'on lui avait promises.

Jamais petite fille en jupe courte n'attendit avec plus d'impatience le moment où, devenue jeune fille, elle ferait son apparition dans le monde, avec une belle longue robe à traîne.

Mais les petites filles qui se préoccupent trop, par avance, de leur traîne future, ne prêtent pas toute l'attention désirable aux paroles et aux conseils de leurs parents et de leurs gouvernantes. C'est ce qui arriva à Tertia. Pendant que ses parents, tantôt l'un, tantôt l'autre, instruisaient leur jeune nichée, et la prémunissaient contre les dangers et les pièges du monde, Tertia, préoccupée de ce qui se passait derrière elle, n'écoutait pas toujours ce qu'il était de son devoir d'écouter et de son intérêt de savoir.

La mère disait un jour : — Et surtout, mes chéris, gardez-vous de vous approcher du château. Il y a là des enfants qui jettent des pierres aux petits oiseaux, des chats qui les guettent, cachés dans des coins obscurs. Bref, n'y allez pas ! Tu m'as bien entendue, Tertia ?

— Oui, maman, répondit Tertia.

IV

En disant oui, elle ne mentait pas. Elle avait vaguement entendu les paroles de sa mère, mais elle n'en avait pas saisi le sens. Et comment l'aurait-elle saisi, préoccupée qu'elle était de l'apparition des plumes tant souhaitées. A vrai dire, ce n'étaient pas encore des plumes bien majestueuses ; c'étaient des commencements, des espérances de plumes.

Les plumes, cependant, s'allongèrent de jour en jour, et à mesure qu'elles s'allongeaient, se développaient dans le petit cœur de Tertia deux vilains sentiments : le sentiment de la coquetterie et celui de l'orgueil. Elle s'admirait sans réserve, et méprisait tous les oiseaux qui ne portent pas la queue longue. Moineaux, pinsons, chardonnerets, fauvettes, mésanges ordinaires, oh ! comme elle les méprisait au fond de son cœur. Et combien de fois, entre le lever et le coucher du soleil, elle se répétait tout bas : « Comment osent-ils se montrer au grand jour avec des habits si étriqués ! »

Un jour qu'elle était allée rôder du côté du château, elle vit plusieurs objets qui la frappèrent d'admiration et de respect ; d'abord des faisans dans une volière dorée, puis des paons qui faisaient les cent pas sur la terrasse de marbre, puis des belles dames qui, de leurs longues traînes, balayaient le sable des allées.

Ayant saisi au vol le mot *traîne*, elle le trouva fort beau, et se mit à dire ma traîne, la traîne des faisans, la traîne des paons. Foin des oiseaux et des gens qui n'ont point de traîne !

V

Désormais, elle passa dans le voisinage du château, tout le temps dont elle pouvait disposer sans que son absence fût remarquée du reste de la famille. Peu à peu, malgré l'humeur farouche qui fait le fond du caractère des mésanges, elle se familiarisa jusqu'à aller regarder de tout près les faisans, et jusqu'à s'abattre sur la balustrade de la terrasse.

Un vieux paon ombrageux et irascible s'avisa de trouver que cette bête des champs en prenait vraiment trop à son aise avec un seigneur comme lui, et il résolut de la punir de cette manie de vouloir fréquenter les grands de la terre, sans en être priée.

La voyant donc un jour, plus rapprochée que d'habitude, il se mit à faire la roue pour la fasciner, et, par une série de savantes manœuvres, finit par se trouver tout près de la balustrade. Alors, allongeant brusquement le cou, il assena à la bête rustique un horrible coup de bec.

Si prompt qu'eût été le mouvement du perfide, Tertia avait eu le temps de se détourner et d'ouvrir les ailes pour prendre son vol.

Ce fut la traîne qui reçut le coup de bec. Par un effort désespéré, Tertia put se dégager, mais les belles plumes restèrent au pouvoir du paon irascible.

VI

Comme les plumes de mésange ne sont point un mets propre pour les paons, irascibles ou non, celui-ci abandonna la traîne de Tertia au caprice d'un petit vent d'est qui soufflait pour le moment. Le petit vent d'est les emporta dans le parterre. L'angora Jéroboam, qui faisait la sieste parmi des géraniums, les flaira nonchalamment au passage et les abandonna à leur destinée. Leur destinée les jeta sur les sabots d'un aide-jardinier qui les ramassa et en fit un ornement pour son feutre crasseux. Voilà quel fut le sort de la traîne de Tertia.

Et Tertia?

Tertia, à peine échappée à la colère du paon irascible, ressentit une vive douleur au point d'insertion des pennes de la queue. Et puis, il lui sembla que son vol avait quelque chose d'incertain et d'irrégulier. Effet de la terreur, sans doute.

Mais bientôt, perchée sur une branche, elle reconnut avec désespoir qu'elle avait perdu sa traîne.

Peut-on vivre sans traîne? Cent fois Tertia s'était dit, au temps de sa prospérité et de son orgueil, que, sans traîne, un oiseau qui se respecte n'a aucune raison de vivre.

Elle résolut donc de chercher quelque coin bien obscur, et de s'y laisser mourir de faim, loin de tous les regards. Mais elle avait compté sans la tendresse de sa mère.

Sa mère la découvrit, la réconforta, la décida à lui conter ses peines, lui persuada, si elle tenait absolument à mourir, de mourir au milieu des siens. Une fois revenue au foyer de la famille, elle finit par prendre quelque nourriture, et s'endormit côte à côte avec sa mère, dans la douce chaleur du nid.

VII

Un sommeil réparateur émoussa quelque peu l'aiguillon de son chagrin; sa mère, au réveil, lui montra tant de tendresse; son père lui cita tant d'exemples de personnes qui avaient survécu à la perte de leur traîne, qu'elle commença à se demander non plus si l'on pouvait vivre, mais comment on pouvait s'arranger pour vivre sans traîne.

Une remarque de Primus faillit la replonger dans l'abîme du désespoir. Le bon gros Primus, qui n'y voyait pas plus loin que le bout de son bec, pensa consoler sa sœur en lui disant que : « Cela ne se voyait presque pas! »

Cette consolation maladroite irrita à tel point Tertia qu'elle eut la tentation de sauter aux yeux du malencontreux consolateur. Elle tomba dans une violente attaque de nerfs, suivie d'une syncope, d'où elle sortit plus faible de corps et plus vaillante d'esprit.

Comme elle ne pouvait plus fréquenter la société, après son effroyable disgrâce, elle vécut en famille, principalement avec sa mère.

La profonde retraite où elle vivait l'amena à réfléchir sur elle-même et sur ceux qui l'entouraient; d'égoïste qu'elle était d'abord, elle devint résignée, et de résignée, tendre et affectueuse. Au bout d'un an, et sauf l'absence de traîne, elle était devenue une mésange parfaite.

VIII

Mais si Tertia était une mésange parfaite, c'était aussi une mésange mélancolique. Qui donc, désormais, songerait à lui demander sa patte et à faire d'une mésange sans traîne la compagne de sa vie? Et d'ailleurs, à supposer que quelque bon samaritain consentit à l'épouser, ne pouvait-elle pas craindre de voir un jour sa postérité venir au monde sans traînes et lui reprocher cette disgrâce? Cette pensée la faisait frémir d'horreur.

Le cousin Mésangeau, cependant, qui n'était pas une bête, et qui, dans son bon sens d'oiseau raisonnable et réfléchi, préférait les qualités de l'âme à celles du corps, demanda résolûment la patte de sa cousine et l'obtint.

Au printemps suivant, il y avait dans le nouveau nid six petits Mésangeaux bien portants et bien criants. Un mois après, leurs traînes commençaient à se dessiner.

A partir de ce moment, Tertia recouvra toute sa gaieté. Que lui importait de n'avoir plus de traîne, puisque son mari l'aimait telle qu'elle était, et que ses chéris ressemblaient aux chéris de toutes les autres mères?

Pourtant, elle n'oublia jamais complètement sa mésaventure; mais, si elle s'en souvint, ce ne fut pas assurément pour pleurer sa traîne, ce fut pour élever ses couvées successives dans la modestie et dans l'amour de la simplicité. Dans mon canton, on cite les Mésangeaux comme des enfants modèles.

A quelque chose malheur est bon.

J. Girardin.

LE GRAVEUR ROUGET.

SON AUTOBIOGRAPHIE INÉDITE.

Rouget, l'artiste qui a gravé la planche précédente, est mort peu de jours après l'avoir achevée. C'était un de nos plus habiles graveurs sur bois. M. Giacomelli, le dessinateur dont l'on connaît le grand mérite, nous ayant appris que Rouget lui avait raconté lui-même quelque chose de sa vie dans une lettre, nous l'avons prié de nous communiquer cette autobiographie : intéressé et ému en la lisant, nous avons demandé à M. Giacomelli l'autorisation de faire partager nos impressions à nos lecteurs.

Voici ce récit simple, sincère; nous le reproduisons textuellement avec sa naïveté, ses incorrections de style (1) et quelques obscurités. On y verra un bel exemple de bonne foi, de modestie, d'amour du travail et de perfectionnement.

Lettre de Rouget, graveur sur bois, à Giacomelli, dessinateur.

Mon cher et ami pour de vrai, voici quelques détails sur mon existence.

Né à Mansons-Thil, Côte-d'Or, le 19 août 1811. Fils unique. Mes parents ne possédaient que peu de terre et vignes. Très gâté par mon père et ma mère.

De neuf à onze ans en pension chez une vieille tante, et une année chez le vieux curé de mon village.

Après, cultivant le *tout* avec mon père, je vis qu'il n'y avait pas moyen de vivre dans une pareille condition.

Le 25 février 1827, je partais pour Paris, deux jours et deux nuits brouetté dans un vieux coucou.

J'arrive chez mon oncle qui était boulanger. On me mit porteur de pains et vidant les farines. Dans ce temps-là le pain était fort cher, 20 sols et 24 les quatre livres : je faisais une jolie recette, 120 ou 130 tous les jours.

Deux années de ce vilain métier.

J'entre dans la tabletterie pour trois ans.

J'étais vif et gai, travaillant fort. Mon patron me donna 8 francs par semaine pour commencer, et après 14 francs.

Au bout de huit mois, c'est moi qui fesais les modèles de la maison. Nous étions dix-sept ouvriers.

Après mes trois ans et quinze jours, je ne fus que ces deux semaines ouvrier libre.

Il me fallait tenir sur une jambe et faire marcher l'autre sur la manivelle.

Un monsieur en me voyant travailler de la sorte me dit que j'allais devenir aussi maigre que la colonne de mon tour.

Je vais chercher, me dis-je.

(1) L'orthographe seule a été rectifiée.

Je vois une enseigne, rue Saint-Denis : — « Chirot, dessinateur en tous genres. »

Voilà mon affaire. Je monte au quatrième étage. Nous convenons du prix. 10 francs par mois de 9 heures du soir à 11 heures. Je ne pouvais arriver avant.

Au bout de mon mois de dessin, le monsieur me dit que nous ne pouvions pas continuer : je les fesais coucher trop tard.

Un dessinateur en tous genres! J'étais désolé. Je ne pourrais jamais trouver une pareille occasion... Il était tout bonnement dessinateur pour étoffes.

Un dimanche matin, voilà mon dessinateur qui entre à l'atelier et me dit : « Je viens vous chercher. Je connais Philipon ; il vous attend pour retoucher ses gravures ; je suis sûr que vous ferez son affaire. »

Deux heures après, l'affaire était conclue avec Philipon : 4 francs par jour, 7 heures de travail. Une belle affaire! me dis-je.

Cinq mois de travail. Tout allait bien... Son premier commis me dit : « Monsieur ne va pas continuer vos clichés. »

En voilà une nouvelle transe! Je file à mon ancien atelier. Je prépare un petit bois.

Chez monsieur Philipon je voyais venir les Daumier, Grandville, Eugène Forest.

« Cher monsieur Forest, seriez-vous assez aimable pour me faire un dessin sur ce bois? »

Quelques heures après ce charmant jeune homme m'apportait mon bois dessiné : « Un pâtissier por- » tant la tête de L.-Ph. sur un plat. »

Je grave mon pâtissier : je tire une épreuve que je porte à M. Best.

Un nouveau marché. Quatre années l'une dans l'autre. 3 fr. 50 par jour. Mes heures en supplément.

Quatre années encore d'apprentissage, c'était dur! Je rentre chez moi, libre, à vingt-huit ans.

La première personne pour qui je grave, M. le comte Delaborde.

C'est de lui que j'ai touché la première pièce de vingt francs (de 1811). Je la garde comme souvenir.

Après les éditeurs Bourdin, Dubochet, Hetzel, j'entre en intimité avec Grandville, Tony Johannot; après, Raffet, Charles Jacque, François Daubigny et tant d'autres.

Je ne vous citerai pas mon vrai ami dévoué : il s'appelle Giacomelli.

Cher ami, voici en courant ce que je puis vous dire de ma dure existence. A vous de détruire le tout si cela vous convient. Je vous laisse le soin de combler les lacunes.

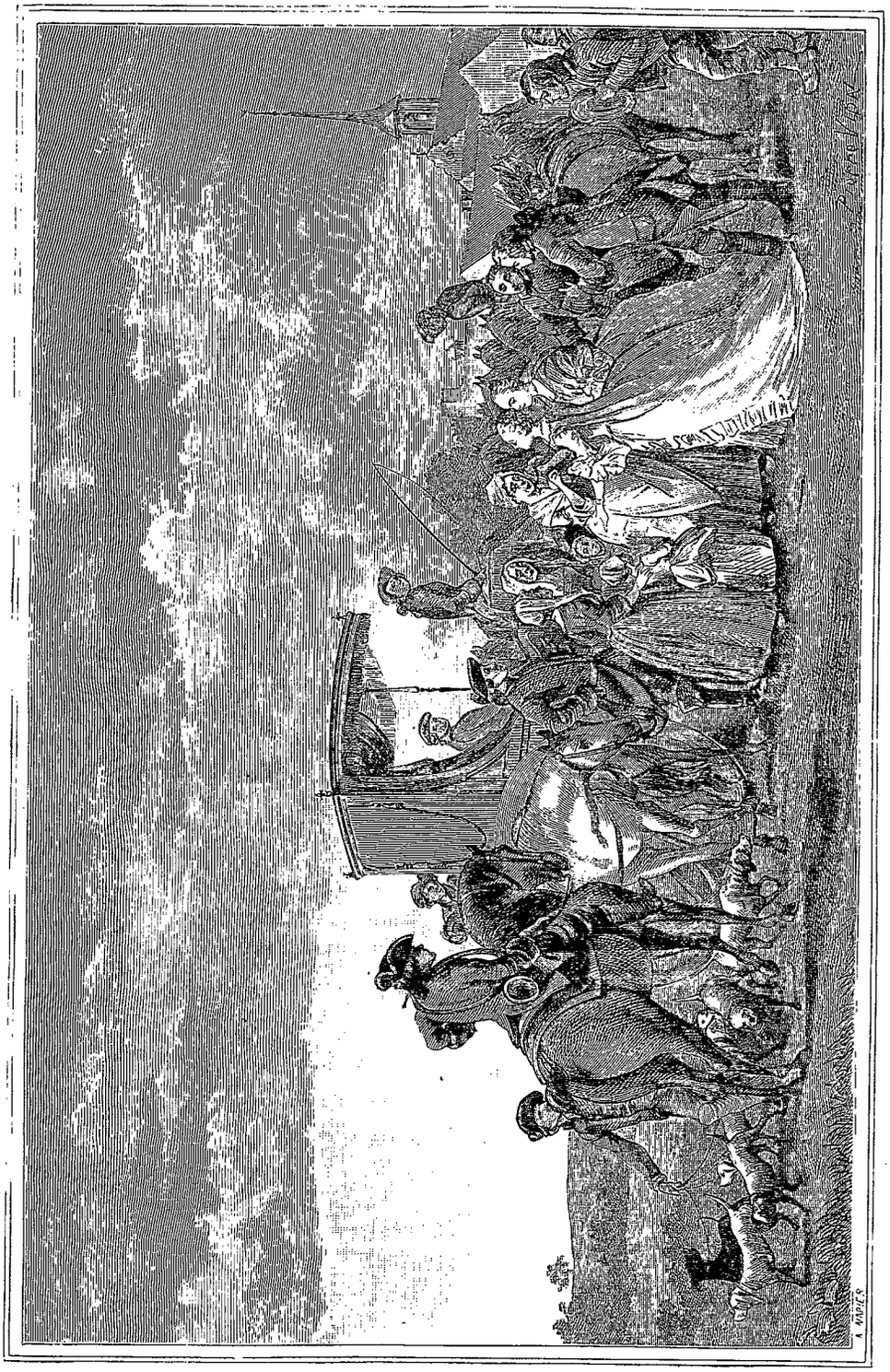
Celui qui vous affectionne le plus.

ROUGET.

SCÈNE DE MŒURS DU DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

Nous avons raconté la vie et donné le portrait de Moreau le Jeune, grand père maternel d'Horace

Vernet [1]. Ce compositeur charmant a gravé lui-même au moins deux cents planches d'après ses dessins; mais sa verve était telle, qu'on peut évaluer à plus de douze cents les dessins de sa main, dont il lui fallut bien livrer l'exécution au burin ou à la pointe de beaucoup d'artistes: parmi ces graveurs, on distingue François Godefroy. Né aux environs de Rouen, vers 1743, il s'était formé à l'école de Le Bas, et il eut lui-même pour élève son fils Adrien-Pierre-François Godefroy, qui mérite d'être cité parmi les bons graveurs de l'école du dix-huitième siècle.



Dix-huitième siècle. — Grandes dames et paysanes [2]. — Dessin de Moreau le Jeune, gravure de François Godefroy.

[1] Tome XVIII, 1845, page 97. Voir à nos Tables, l'indication de plusieurs œuvres de Moreau.

[2] Sous l'épreuve qui a servi de modèle à notre dessinateur on lit : « Exemple de charité donné par madame la Dauphine, le 16 octobre 1773. »

LES CHENOISE ET LES VILLEGAGNON.

I.

LE BAILLI ALLEAUME SIEUR DE CHENOISE.

La ville de Provins, délicieusement située sur un monticule de verdure à mi-chemin entre Paris

et Troyes [1], était au moyen âge une belle cité; puissante à cause de l'importance qu'elle avait pour ses brillants souverains, les comtes de Champagne, opulente par son industrie des laines et par son commerce étendu, redoutable par sa position militaire et ses fortifications qui lui valurent encore, en 1590, l'honneur de soutenir un siège en règle contre Henri IV. Cette gloire à jamais passée lui a laissé, en souvenir des quatre-vingt mille âmes qui l'habitaient au treizième siècle, des ruines variées et charmantes au pied desquelles circulent à l'aise les six mille âmes qu'elle conserve aujourd'hui.

Au temps des guerres de religion elle n'avait pas encore perdu de sa grande tournure, et c'était quelque chose alors que d'y être investi d'un commandement militaire, d'y être honoré des dignités municipales, ou d'y rendre la justice et d'y être appelé monsieur le maire ou monsieur le bailli. Les vieilles familles du pays se disputaient ces honneurs avec âpreté. L'on vit particulièrement deux familles rivales, qui prétendaient toutes deux à la primauté dans l'administration judiciaire, lutter et se haïr avec une ardeur qui réalisait presque dans la petite capitale de la Brie la légende des Capulet et des Montaigu de Vérone. C'était vers le milieu du seizième siècle, et les deux familles étaient celles des Alleaume, seigneurs de Chenoise, et des Durand, seigneurs de Villegagnon, deux petits villages des alentours. « Ces deux maisons des Durants et des Alleaumes, dit un chroniqueur provinois contemporain, avoient de longtemps été contraires l'une à l'autre et avoient eu de grands procès par envie qu'ils se portoient à qui d'eulx seroit le plus grand et haut élevé en états de judicature. » Après avoir été une simple lieutenance du bailliage de Meaux, le tribunal provinois était devenu bailliage en titre. Le lieutenant du bailliage vers 1520 était un Durand, et le bailli en 1534 était un Alleaume. Celui-ci avait sous ses ordres un prévôt, Philippe Durand; mais dix ans plus tard, le magistrat supérieur était supplanté; c'était Durand qui en 1544 était assis sur le siège baillival. Les animosités eurent lieu de se donner carrière. Mais l'ancien bailli avait « un grand jeune fils », Jean Alleaume, qui devenu avec le temps « licencié ès lois, fort bel homme et de belle ap- » parence », trouva pour mettre un terme aux querelles une solution dont tout le pays fut ravi. « Le peuple s'esmerveilla », dit le chroniqueur que nous suivons ici [2]. Le beau jeune fils demanda en mariage la propre fille de l'ennemi, Anne Durand, avec l'office de bailli pour dot, et les deux familles ratifièrent cette aimable transaction. Malheureusement il y avait un obstacle au mariage; c'est que les jeunes gens étaient parents au troisième degré. Leur ami commun, messire Pierre Cobus, « doyen de la chretienté », c'est-à-dire le plus ancien prêtre de la ville, se chargea d'obtenir pour eux la dispense du pape. Il écrivit en toute hâte à Rome. Mais ce pape, plus sévère observateur des lois de l'Église qu'on ne s'y attendait, refusa tout net. Alors messire Cobus et toute sa chrétienté, d'accord avec les deux familles, se décidèrent à ne tenir aucun compte de l'avis du saint père.

« Nonobstant la deffense du pape, ne laissèrent de passer oultre en leur mariage en l'église de Saint-Pierre de Provins, par le curé, messire Pierre Basile, en la présence du dit Cobus, des pères et mères des deux mariés et de bonne et honorable compaignie de tous les plus riches gentilshommes et justiciers ou bourgeois de Paris, de Provins et des environs en assez bon nombre; par quoy les dits mariés, leurs pères, parents, amis, curé et doyen de chrétienté tombèrent en interdit et en l'excommunication du pape, et demeura la jeune demoiselle en cet état jusques à l'article de sa mort qui ne demeura long temps a advenir depuis son mariage qui fut au mois d'octobre, car elle mourut au mois d'apvril ensuivant. Le père du jeune Alleaume (qui devenait ainsi bailli de Provins) étoit encore vivant, et a long tems vescu depuis le dit mariage, et sa femme aussi, lesquels faisoient leur demourance au village de Chenoise du quel ils estoient seigneurs par acquest qu'ils avoient fait du roy quand il vendit son domaine. Par suite de quoy advint que le jeune bailly et sa femme, qui demeuroient à Provins, eurent ceste volunté, ou bien qu'ils furent mandés, d'aller faire et passer leurs pasques au dit lieu de Chenoise. Et pour ce faire, montèrent à cheval le jour du grand vendredy (vendredi saint) pour y aller; et étant en chemin, je ne scay par quel moyen la jeune demoiselle tomba a renverce de dessus son cheval, laquelle estoit grosse et enseincte d'enfant, qui se blessa fort, dont en peu de jours après elle mourut, après avoir enfanté son enfant mort. La mort de la quelle fut cause de bien troubler la feste. Après son enterrement qui fut en l'église du dit Saint-Pierre, où estoit enterrée sa mère, et les services faictes, fallut adviser de faire les partages des biens meubles delaissez par son décès, la moytié des quels appartenoit au mary d'elle, le dit Alleaume, et l'aultre moytié au dit Durant son père suyvant la coustume du pays. Et d'ainsy faire l'attendoit le bailly Alleaume; mais le dit Durant luy voulut bien chanter une aultre chanson, et considérant en soy le proverbe commun qui dict « Morte ma fille plus rien ne m'est mon » gendre », redemanda entièrement tout ce qu'il avoit baillé en mariage à sa fille, fust en or, argent, monnoye, habits, linge et aultres choses, avec le balliage de Provins qu'il avoit baillé en

[1] Revoir ci-dessus les deux vues de Provins gravées au t. XXX, p. 217 et 281.

[2] C'est le curé Clau le Vaton, dont les *Mémoires* ont été publiés par l'historien provinois Félix Bourquelot (2 vol. in-4°, 18) dans la collection des *Documents inédits* du ministère de l'instruction publique. Les passages que nous citons ont été généralement omis par l'éditeur, qui a dû faire beaucoup de coupures, le manuscrit ayant 1 100 pages in-4° serrées. C'est le numéro 11 575 de la Bibliothèque nationale.

faveur d'elle, et grande somme de deniers pour son intérest d'avoir sa fille été ravye soubz le prétexte et nom de mariage, du quel mariage luy et feue sa fille, disoit-il, ont esté de ceuz par iceuz Alleaumes qui s'estoient promis d'obtenir dispense du pape, ce qu'ils n'ont fait; au moyen de quoy, maintient sa fille luy avoir esté par eux ravye. Or, les époux refusés par le pape d'espouser l'ung l'autre, ils avoient eu conseil par le dit Cobus avant que d'aller à l'église et que le mariage fust consommé, de presenter une seconde requeste au pape par la quelle ils, mariés, exposoient que le mariage d'eux étant solennizé en face de l'église et consommé, ils prioient Sa Sainteté d'y donner approbation affin que leur lignée fut légitime. La requeste vue, le pape se recordant l'avoir refusée avant la bénédiction, approuva cependant et valida, mais en excommuniant les pères et mères de part et d'aultre, avec les dits mariés et toutes autres personnes qui s'en étoient meslez ainsi que les prestres et curés qui les avoient espousés, la quelle dispense feut par Sa Sainteté envoyée à l'archevesque de Sens pour la fulminer. Et d'autant qu'icelle dispense n'étoit venue à la cognoissance du dit Durant avant la mort de sa fille, il plaida le rapt à la court de Parlement pour ravoir tous ses meubles et son bailliage, et les Alleaumes tinrent la main à faire venir la dispense pour se fonder du loyal mariage, mais ne se doubtoient qu'elle seroit telle et en la forme que dessus est dit. Toutefois à qui elle portoit le plus grand dommage, estoit aux dits doyen et curé qui depuis le commencement jusques à la fin avoient basti, guidé et mené le dit mariage et baillé conseil, lesquels étoient par la dispense excommuniés et tels eussent été par la court de Parlement. Si les parties ne se fussent accordées, les dits doyen et curé couroient danger de perdre leurs benefices et estre faits les plus pauvres prestres du pays. Plusieurs seigneurs et grands personnages furent donc requis par les dessus dits cobus et curé de Saint-Pierre de s'employer à accorder les dits Durant et son gendre pour l'honneur des quels et pour sauver l'honneur et les biens d'iceux prebstres, tombèrent d'accord, et ne fut le procès mené jusques à sentence. Le bailliage de Provins demeura au dit Alleaume, qui recompensa en argent le dit Durant, par une grande somme de deniers, avec rendre le trousseau et meubles de sa dite femme. »

C'était en 1558. Cette page nous fait voir un peu ce qu'était la vie de province au milieu du seizième siècle; l'élément dramatique n'y manquait pas. Mais combien la scène s'anime et s'assombrit au feu des passions religieuses. La mort du jeune roi François II, à la fin de l'année 1560, arrêta la tyrannie que les Guises exerçaient sous son nom, et donna aux protestants, fort malmenés jusque-là, un moment pour respirer. Ceux de Provins, qui étaient peu nombreux mais les plus influents de la ville, s'enhardirent au point d'envoyer à la cour une plainte en forme contre un moine jacobin qui était venu d'Auxerre leur prêcher le carême et leur prodiguer des injures. Les principaux d'entre eux la signèrent, et le bailli Jean Alleaume la signa aussi, non qu'il fût huguenot déclaré, mais parce qu'il se piquait d'aimer la justice et l'impartialité, ce qui le faisait accuser d'être hérétique en secret. De plus, Alleaume se chargea de porter la pièce lui-même. A peine était-il parti, qu'un des secrétaires du duc de Guise, passant par hasard à Provins, fut instruit de toute l'affaire. Vite, il se hâta pour devancer le bailli, et quand celui-ci, dès le lendemain de son arrivée, se présenta devant le Conseil du roi, quel fut son étonnement de voir le duc de Guise venir à lui et lui dire, en présence du roi, du connétable, du roi de Navarre et des autres personnages : « Bailly de Provins, où sont les informations que tu as faites contre votre prescheur? N'as-tu affaire ici que cela? Baille-les moi et t'en retourne. Tu es donc de ceux qui veulent troubler le roy et le royaume? Tu es donc huguenot? Va-t-en quand tu voudras, je te marque. » Et le jeune Charles IX, qui n'avait pas encore onze ans, ajouta : « Faites response au prescheur de Provins qu'il fasse son devoir de prescher, que s'il a bien dit il dise mieux, et qu'il prie pour moi et pour le royaume. » Jean Alleaume rentra dans son gouvernement avec quelque idée que les Guises avaient à leur service un démon familier pour les informer de toute chose à l'avance.

A suivre. HENRI BORDIER.

UN VOYAGE INÉDIT EN HOLLANDE (1742).

Suite et fin. — Voy. p. 241 et 262.

AMSTERDAM. — HAARLEM. — LEIDEN. — RISVIK. LA HAIE. — DELFT. — ROTTERDAM. — DORDREK, ETC.

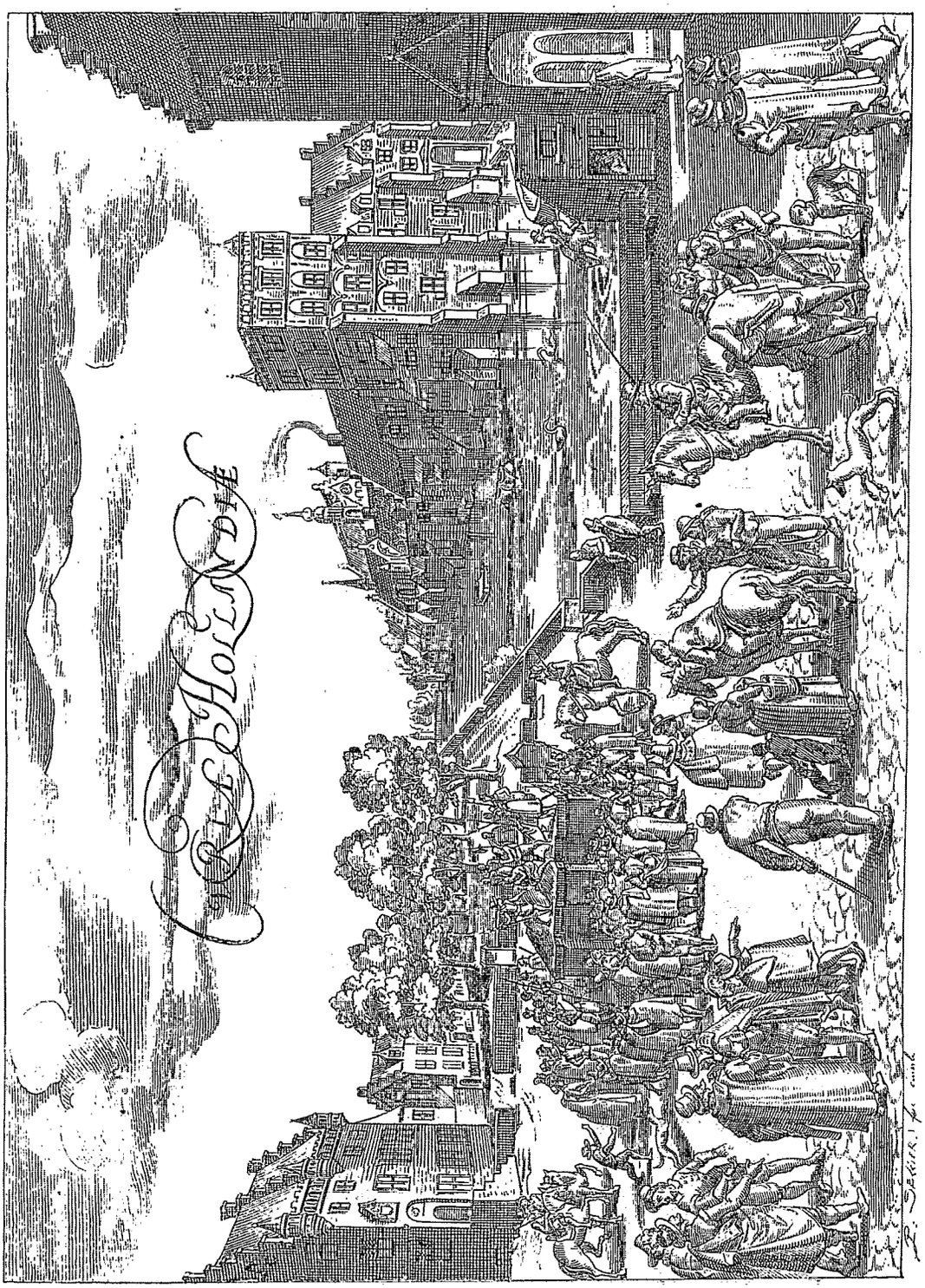
» Le 8, nous sommes partis d'Amsterdam. En sortant par la porte d'Haarlem, on suit un beau et large canal en droite ligne, bordé de jolies guinguettes, qui conduit à l'écluse de Slooterdyc, dans l'espace de cinq quarts de lieue entre les mers du Tye et d'Haarlem, qui se réunissent à cette écluse, destinée principalement à retenir les eaux et à faire décharger dans les basses marées celles de la mer d'Haarlem dans le Tye, suivant que cela est nécessaire pour préserver le païs d'inondation. A la sortie de Slooterdyc, on entre dans un autre canal qui, au bout de 2 lieues, conduit à Haarlem à travers un païs très marécageux.

» Cette ville est grande et bien bâtie, fermée de vieux murs et entourée d'un large fossé plein d'eau, traversée de plusieurs canaux et de belles rues larges, presque toutes tirées en droite ligne et plantées. Ce qu'il y a de plus remarquable est l'Hôtel de ville, où l'on garde les premiers essais de l'impression, qui fut inventée en 1428 par Michel Coster, bourgeois de cette ville, au moyen des

planches de bois pareilles à peu près à celles de nos graveurs. Dans plusieurs autres de différentes années on remarque la rapidité des progrès de cet art et l'usage des caractères détachés tels qu'on les emploie aujourd'hui.

» La blanchirie d'Haarlem est la plus belle de l'Europe : c'est là que l'on blanchit toutes les belles toiles de Hollande ; ce qui contribue beaucoup à la richesse de cette ville.

» De Haarlem à Leiden on suit un canal de



Grande place de La Haye, d'après une ancienne estampe.

4 lieues, large, beau, bien planté et bien entretenu, bordé presque partout de maisons de campagne et de prairies, au delà desquelles on découvre les dunes, à droite de la Grande mer et à gauche de la mer d'Haarlem, qui se rapprochent à peu près à moitié chemin, de façon qu'il n'y a entre deux que l'espace du canal pendant une demi-lieue, après laquelle le terrain s'élargit et devient comme auparavant; il est dans plusieurs endroits marécageux et plus bas que le canal : on en épuise l'eau par le moyen de petits moulins à vent.

» Leide, la plus grande ville de la Hollande après Amsterdam, est belle, bien bâtie et traversée d'un grand nombre de belles rues et de canaux, formés par les eaux du seul bras du Rhin qui en conserve le nom, et qui, à quelque distance de là, va se perdre dans les sables des dunes. Il y a de fort beaux quais fort larges et bien plantés. La ville est à peu près de figure ronde; elle est fermée par des murs assez mal entretenus, avec un beau fossé plein d'eau, au delà duquel règne une allée

Costumes hollandais du dix-huitième siècle. — Perruquier et Aanspreker. — D'après Mathias de Sallieth.

de très beaux arbres, ce qui fait une promenade très agréable.

» La ville de Leide est surtout célèbre par son université. Elle n'a pourtant point de bâtimens recommandables : on y voit entre autres un observatoire, un beau jardin de plantes rares, un cabinet rempli d'animaux de toute espèce et une salle d'anatomie.

» Le principal commerce de la ville est dans la manufacture des beaux draps qui s'y font.

» A la sortie de cette ville est un beau canal de 6 lieues de long qui mène à La Haie, le long du-

quel est un fort beau mail. A mesure qu'on approche de La Haie, il est bordé d'un grand nombre de très jolies maisons de campagne, dont quelques-unes nous ont paru fort belles, quoique inférieures à celles du village de Maersem. A une demi-lieue de La Haie on traverse le village de Risvik, qui est grand et beau, et célèbre par la paix générale qui y a été conclue.

» La Haie est un grand et beau village, qui nous a paru mieux bâti que toutes les villes de Hollande que nous avons vues. Il y a plusieurs canaux comme dans les autres : les rues sont grandes et belles; les maisons sont plus grandes et ont plus l'air d'hôtels que celles d'Amsterdam. Presque toutes les provinces en ont bâti pour servir de logement et de lieu d'assemblée pour les ministres particuliers et les députés qu'elles envoient aux États généraux.

» Dans le centre de ce village, qui partout ailleurs feroit une ville magnifique, sont plusieurs belles et grandes places bien plantées, qui font des promenades charmantes. Celle qu'on appelle le Veyverd tire son nom d'une grande et belle pièce d'eau revêtue, dont trois côtés sont plantés de plusieurs allées d'arbres. Sur le quatrième côté est un grand bâtiment irrégulier qu'on appelle la Cour; c'est l'ancien palais des comtes de Hollande. C'est là où il y a quantité de salles fort belles et fort ornées pour l'assemblée des États généraux et des États particuliers de chaque province. Proche de là, et sur la même pièce d'eau, est un gros bâtiment quarré destiné à loger les ambassadeurs, où ils sont reçus et défrayés pendant trois jours aux dépens de la République.

» Outre les promenades intérieures, il y en a plusieurs autres dont l'une est un grand plant et un mail vis-à-vis la maison de l'ambassadeur de France, qui conduit à un bois nommé le Parc, dans lequel est un palais du prince d'Orange, où il n'y a rien de remarquable qu'un très beau salon orné depuis le haut jusqu'en bas de belles peintures, où est représentée, des mains des plus habiles maîtres, l'histoire et l'apothéose de Frédéric-Henry, prince d'Orange : on y voit aussi les bustes en marbre blanc du prince et de la princesse d'Orange d'aujourd'hui.

» Une autre promenade extérieure est une allée avec deux contre-allées de trois quarts de lieue de long, extrêmement unie et percée à travers les dunes, qui conduit jusqu'au bord de la mer en traversant le village de Scveling, qui, quoique habité par de simples pêcheurs, a un air de propreté que n'ont point nos plus beaux villages de France. Le long de cette allée, il y a plusieurs belles maisons de campagne : la plus remarquable est celle de M. le comte de Bentem, moins par la maison que par une belle orangerie en fer-à-cheval et par des jardins en terrasse pratiqués dans les dunes, travaillés dans le grand, et qui ne se ressentent en rien du goût colifichet du païs.

» La ville de La Haie n'est point marchande comme les autres villes de la Hollande; mais en récompense c'est le rendez-vous de la plus riche noblesse du païs, la résidence des États généraux, du Conseil d'État, des ministres de la République et de tous les ministres étrangers; ce qui la rend plus vivante et plus brillante que les autres. Il y a dans la ville le régiment des gardes à pied et des gardes à cheval de la province de Hollande.

» Le 14, par un beau canal, nous nous rendîmes à Delft, à une lieue de La Haie, ville qui nous parut grande, et, comme toutes celles de Hollande, bien bâtie et coupée de canaux. Le tombeau de l'amiral Tromp, et surtout celui de Frédéric Ier, prince d'Orange, est ce que nous y avons vu de plus remarquable.

» De Delft on prend un autre canal, beau et large, qui, au bout de 2 lieues, conduit à Rotterdam. Cette ville est sur la Meuse et passe avec raison pour la plus belle de la Hollande, tant par sa situation que par la beauté et la bonté de son port, et d'un grand nombre de canaux dans lesquels les plus gros vaisseaux entrent tout chargés jusqu'à la porte des Marchands, en telle sorte que tous ces canaux sont autant de ports où les vaisseaux sont en sûreté. Les quais qui bordent ces canaux sont très larges et bien plantés. Le Bombier est un très grand et très beau quai, à la droite du port, le long de la Meuse, avec une double rangée d'arbres et de fort belles maisons.

» Dans une des principales places est la statue d'Érasme, en bronze : il y est représenté en habit de docteur, tenant un livre à la main; le piédestal de marbre est orné de devises à sa louange. C'est un monument que les habitans ont élevé à la gloire de leur compatriote. Les édifices les plus remarquables sont la Bourse, l'Amirauté et la Compagnie des Indes, qui sont tous inférieurs à ceux d'Amsterdam.

» Le 15, nous nous sommes embarqués sur la Meuse dans un yacht pour aller à Mardik, à 8 lieues de là. On remonte la rivière jusqu'à Dordrek. Cette ville nous a paru grande et bien située. Là on quitte le grand canal de la rivière et on entre à droite dans un petit bras qui conduit à Mardik, en traversant l'extrémité du Bierboos.

» De Mardik à Bréda il y a 4 lieues d'un païs aride ou marécageux; on trouve cependant quelques petites plaines fertiles. Bréda est une assez grande ville, fort inférieure pour les bâtimens aux villes de Hollande. Les fortifications en sont assez régulières : le corps de la place est composé de treize grands bastions, qui sont, ainsi que les remparts, très bien plantés; la plus grande partie ne sont point revêtus : le fossé est large et plein d'eau que fournissent les petites rivières de Wegreise et de la Nerk. Il y a plusieurs ouvrages extérieurs revêtus et bien tenus, avec un beau chemin couvert et un avant-fossé plein d'eau. Cette place, qui n'est commandée de nulle part, est entourée de prairies fort basses ou marais qui se peuvent inonder, au delà desquels on voit de beaux

et grands bois bien percés, appartenant au prince d'Orange, qui est seigneur de cette ville, les États généraux n'en ayant que la souveraineté. La garnison est composée de deux régimens d'infanterie d'un bataillon chacun, et d'un régiment de cavalerie de trois escadrons : M. le prince de Hesse en est gouverneur.

» Le prince d'Orange a dans la ville un très beau et grand palais avec un beau jardin. On voit dans la grande église plusieurs tombeaux des seigneurs de Bréda, dont le plus remarquable est celui d'Engelbert II de Nassau, mort en 1504, et de Marie de Bade, sa femme : c'est un ouvrage de Michel-Ange, qui nous a paru admirable et parfaitement bien conservé.

» Le 16, nous avons été à Bois-le-Duc, à 12 lieues de Bréda, par un chariot de poste. Tout le chemin n'est que sables, bruières ou marécages. Cette ville est une des plus fortes de la République, plus par sa situation que par ses ouvrages, étant inondée de tous côtés. En arrivant par la porte de Bréda, on trouve deux petits forts au commencement de l'inondation, qui couvrent une chaussée fort étroite qui conduit à la ville. Il y en a encore un autre en tirant vers la Meuse, que nous n'avons pas vu. La ville a sept bastions assez grands et fort éloignés les uns des autres, avec des remparts assez étroits et bien plantés, le tout revêtu de massonnerie. Le fossé est large et profond, plein d'eau. Il n'y a au-delà aucun ouvrage, pas même de chemin couvert, excepté pour couvrir les portes, l'inondation venant partout jusqu'au fossé. La ville est grande et médiocrement bâtie. Il y a dans l'enceinte beaucoup de terrain vuide et inhabité; elle est exposée à souffrir souvent des débordemens quand les eaux sont hautes, ce qui la rend fort malsaine. A une des extrémités de la ville, il y a une très petite citadelle de quatre petits bastions, séparée de la ville par une grande esplanade bien plantée. A côté de la citadelle on trouve un canal formé par les rivières de Dommel et d'Aa, qui conduit à la Meuse. Il y a pour garnison un régiment suisse de trois bataillons de 800 hommes chacun et un régiment de dragons de trois escadrons : M. le prince de Holstein en est gouverneur.

» Le 17, nous sommes partis de Bois-le-Duc, avec un chariot de poste, pour reprendre la route de Venloo, et nous sommes venus coucher à Wanroy, à 12 lieues de Bois-le-Duc, gros village appartenant au roy de Prusse. Tout le païs n'est que sable, bruyères et marais.

» La religion dominante dans le Brabant hollandois est la réformée; mais les catholiques sont en beaucoup plus grand nombre que les réformés.

» Le 18, nous sommes arrivés à Venloo, après 5 lieues de chemin. »

Les Forces aveugles.

Montesquieu, après avoir distingué, dès le premier article de son livre de l'*Esprit des lois*, le monde matériel des intelligences spirituelles, ajoute dans le second :

« Ceux qui ont dit qu'une fatalité aveugle a » produit tous les effets que nous voyons dans le » monde, ont dit une grande absurdité : car quelle » plus grande absurdité qu'une fatalité aveugle » qui aurait produit des êtres intelligents? »

Un Arrêt de 1628.

Une mère, ayant brûlé une potence où était un mannequin suspendu fait à l'effigie de son fils, fut condamnée, par arrêt du Parlement de Toulouse du 27 janvier 1628, à faire dresser dans la place publique une nouvelle potence avec une pareille figure. (Brillon, *Dictionnaire des arrêts.*)

LES COUTEAUX.

LEUR HISTOIRE, LEUR FABRICATION.

Suite. — Voy. p. 142 et 162.

Les bouchers et les cuisiniers romains faisaient usage de couteaux semblables à ceux employés dans les sacrifices. Toutefois, ils se servaient, pour écorcher et pour hacher, d'une sorte de large couteau analogue à notre couperet, et pour trancher, d'un couteau à lame large et pointue.

Pour couper les fruits on employait de petits couteaux en os, que l'on remplace de nos jours par des couteaux à lame d'argent et de vermeil, et dont les manches étaient généralement faits de substances précieuses. Juvénal se croit modeste en disant que chez lui on ne voit que des couteaux à manche d'or.

Le service de la table était dirigé par le maître d'hôtel, qui découpait les viandes avant qu'on les mît devant les convives. Un célèbre professeur de découpage tenait un cours, une école, dans le quartier de Suburre; les expériences qui accompagnaient les leçons de ce Triphérus se faisaient sur des pièces artificielles, sur des poulets de bois dont les morceaux étaient collés les uns aux autres et que l'on coupait avec des couteaux émoussés. Être élève de Triphérus était un titre [1].

Dans les festins, on se contentait le plus souvent des doigts pour manger, et c'est pourquoi, comme nous l'apprend Catulle, on n'allait pas souper en ville sans emporter une serviette, *lintea* ou *nappa*, pour s'essuyer les mains. Les couteaux de table étaient donc peu usités à cette époque; cependant on peut voir sur un vase du Musée du Louvre, Hercule dans un banquet et tenant un couteau.

Ce n'est qu'après avoir servi dans les sacrifices que le couteau est devenu une arme de chasse. Chez les Grecs, ce couteau ne différait pas du couteau de combat; chez les Romains, il s'appelait

[1] *Dictionnaire des arts décoratifs.*

culter venatorius. Ce genre de couteau, qui n'est plus guère qu'un objet de luxe et de parade, était généralement enfermé dans une gaine plus ou moins riche.

Dans son Dictionnaire, Jean de Galande désigne sous le nom de *mensaculæ* une sorte de couteaux de table avec gaine qui se fabriquaient vers la fin du onzième siècle.

L'usage du couteau comme arme de guerre est antérieur à la bataille de Bouvines (1214). Il portait alors les noms de *coustel, cousteau, couteau d'armes, coustilasse*. Rigord dit qu'à cette bataille quelques-uns des ennemis étaient armés de *cultellos* très longs et tranchants. Il ajoute qu'on n'en avait jamais vu de cette sorte : *genere armorum admirabili et hactenus inaudito*.

Les Allemands s'en servaient déjà pour trouver le défaut de la cuirasse. Les couteaux furent ensuite adoptés, comme armes, par certains chevaliers qui les portèrent à la ceinture, le long de la cuisse gauche. Les *bidaux*, les *cotereaux*, les *coutilliers*, les enfants perdus, portaient une sorte de couteaux de chasse dont la *coutille* a été un perfectionnement. — Longtemps le couteau fut la seule arme de combat permise aux roturiers.

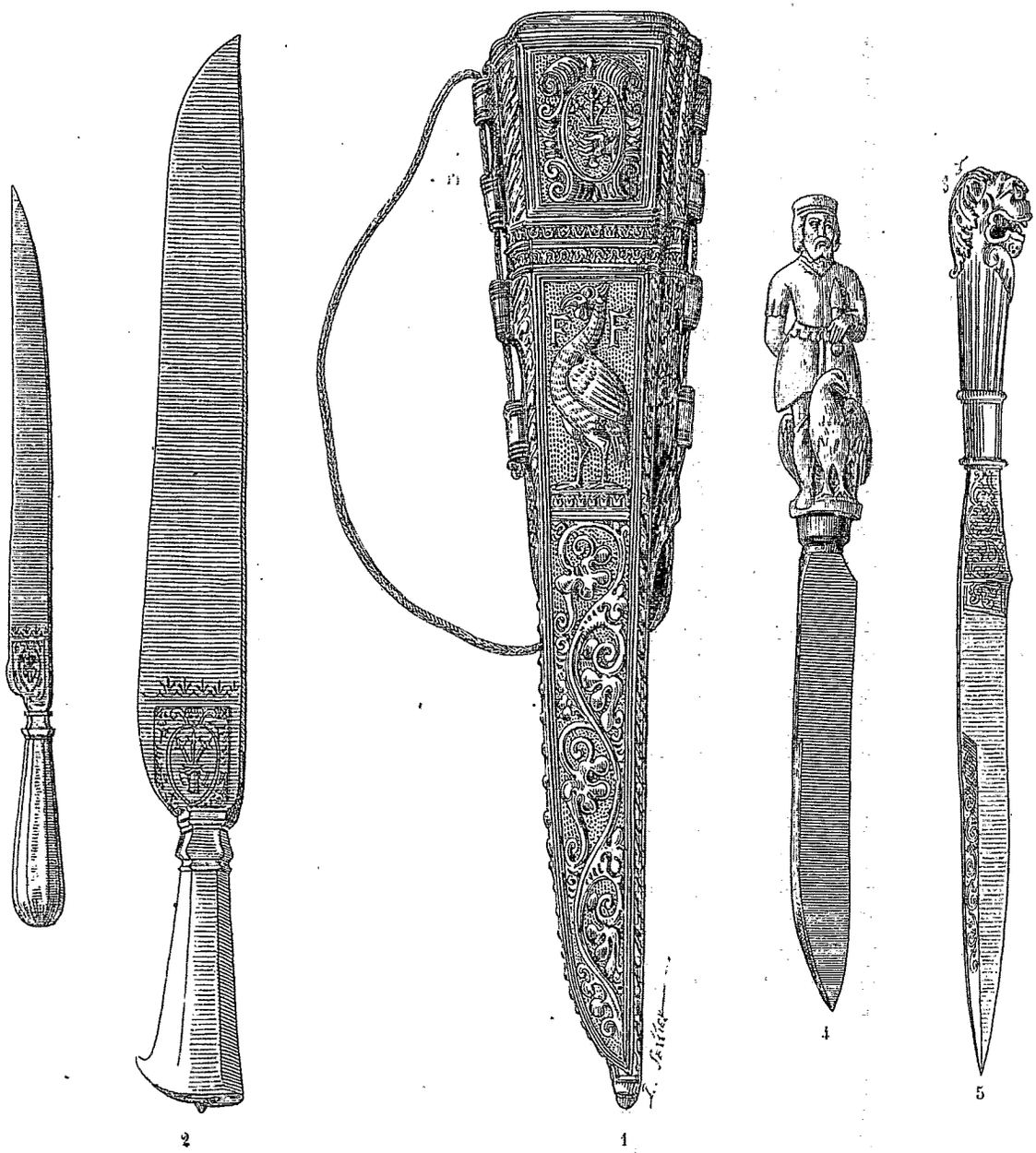


Fig. 1. — 1. Trousse de veneur, musée de Cluny n° 5741. — 2. Couteau de la trousse de veneur, musée de Cluny. — 3. Couteau de la trousse de veneur, musée de Cluny. — 4. Couteau à manche d'ivoire (renaissance). — 5. Couteau stylet italien, musée de Cluny, n° 5621.

Ce n'est qu'après les croisades, sous le règne de Philippe III le Hardi, que l'industrie coutelière commença à progresser.

Pendant le moyen âge, les aciers fabriqués en Orient jouissaient d'une renommée universelle. Les ouvriers moresques possédaient alors certains procédés de fabrication qu'utilisèrent plus

tard les ouvriers chrétiens, tels que Hortuño de Aguirre, Julian del Rey, Menchaca, etc.

Un des plus beaux spécimens de la coutellerie arabe est certainement le couteau de chasse qui a appartenu au marquis de Valseca [1].

Au moyen âge et pendant la renaissance, l'art du coutelier s'est élevé très haut. C'est surtout dans l'exécution du manche que les habiles ouvriers des temps passés ont déployé un luxe, un talent, un goût, une élégance extrêmes. L'Angleterre, l'Italie, l'Allemagne et les Pays-Bas rivalisèrent avec la France, dont les coutelleries de Périgueux et de Paris jouissaient déjà d'une grande renommée; on fabriquait alors des couteaux de luxe, à manche d'ébène, de jaspe, d'ivoire et d'argent doré, dont il reste quelques beaux spécimens.

Notre planche I représente une trousse de veneur datant de la renaissance, et qui renferme des couteaux à lames gravées et dorées avec écusson, et à manche garni de trois fléaux. A droite de cette trousse est figuré un couteau en fer à manche d'ivoire représentant la figure de Jupiter. A côté se trouve un couteau-stylet italien de la même époque, avec poignée à tête de lion en ivoire, et lame gravée et ornée d'arabesques sur fond doré. Ces trois couteaux appartiennent au Musée de Cluny et ont été reproduits ici d'après ces modèles.

Au quinzième siècle, la coutellerie reçut sa plus grande impulsion par l'établissement d'une coutume qui consistait à distribuer tous les ans des couteaux de table aux officiers de bouche. Olivier de la Marche écrivait à cette époque : « L'écuyer

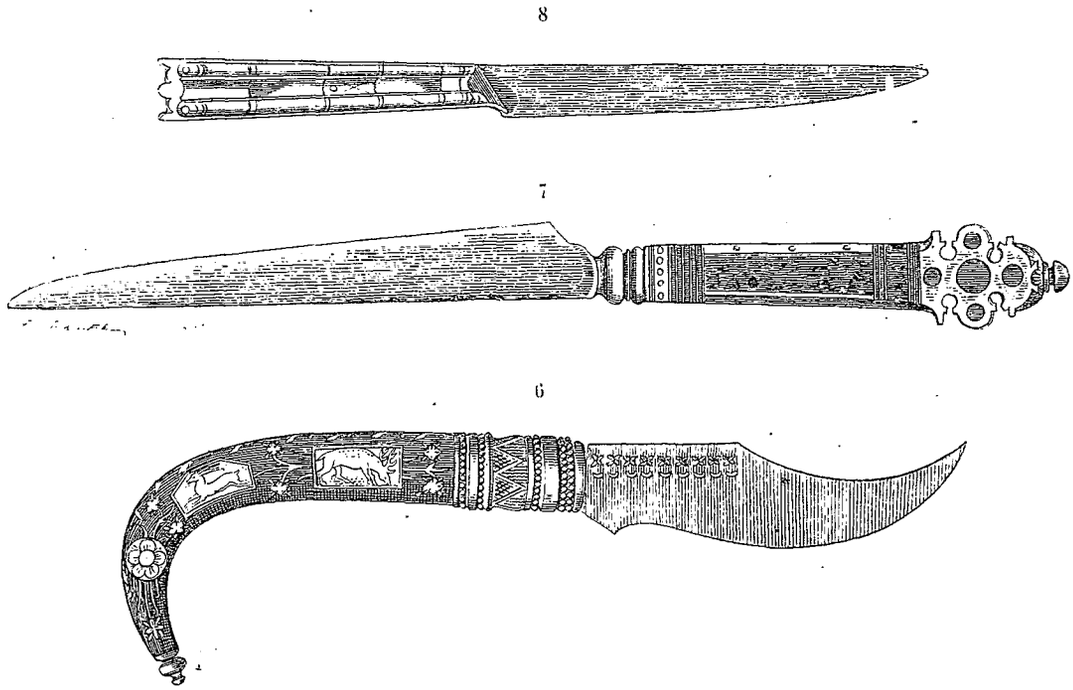


Fig. II. — 6. Couteau servant à découper et à présenter le morceau détaché. — 7. Grand couteau servant à trancher. — 8. Couteau réservé au prince (quinzième siècle).

tranchant doit, à ses dépens, entretenir nets les couteaux, mais les couteaux se payent par l'argentier, sous la certification de l'écuyer tranchant. » — « Ces couteaux, d'inégale grandeur, étaient, dit M. Delaborde, livrés par trois, dans une gaine en cuir. Le plus grand, ou *présentoir*, à large lame coupant des deux côtés, servait non seulement à découper, mais encore à présenter aux convives le morceau détaché. Un autre grand couteau servait aussi à trancher, et le troisième, plus petit, nommé *parepain*, était réservé au prince. La planche II représente trois couteaux de table de la fin du quinzième siècle, dont l'un, à manche courbe, porte une devise gravée sur la lame. »

Ces ustensiles étaient, en général, très luxueux et portaient la devise ou les armes du seigneur. Le Musée du Louvre, ceux de Dijon et du Mans, possèdent quelques-uns de ces couteaux ayant appartenu aux ducs de Bourgogne.

Depuis la fin du quinzième siècle, il était de coutume, lorsqu'on allait dîner en ville, d'emporter avec soi son couteau. Les coutelleries de Sheffield, de Langres et de Moulins étaient alors les plus renommées.

A Sheffield, dont la prospérité industrielle ne date, en réalité, que de l'arrivée en Angleterre des ouvriers hollandais chassés de leur pays par les persécutions du duc d'Albe (1570), on fabriquait déjà, depuis plus de deux siècles, des couteaux et des armes très recherchées. C'est, en effet, de l'une des manufactures de cette ville que sortirent les fers de flèche que les archers anglais envoyèrent aux chevaliers français à Crécy (1346) et à Azincourt (1415).

Parlant de l'émigration des couteliers hollan-

[1] Voy. t. XLI, 1873, la gravure de la page 9.

dais, Hunter l'historien du Hallamshire, dit : « Tous, ou du moins la plus grande partie de ceux qui savaient travailler le fer, furent envoyés au domaine du comte (le comte de Shrewsbury), dans le Yorkshire, et de là nous pouvons dater les premiers perfectionnements apportés dans la coutellerie de Sheffield. C'est alors que commença la manufacture des faux, des couteaux de diverses sortes, des ciseaux; chaque article était exécuté par des ouvriers spéciaux réunis dans quelque village particulier, système qui a été conservé, dans une grande mesure, jusque aujourd'hui. »

On ignore à quelle date l'industrie de la coutellerie prit naissance à Langres, mais on a tout lieu de croire qu'elle s'y établit de très bonne heure, puisque la dague et l'épée qui furent offertes vers 1427 au duc de Bourgogne Philippe le Bon, avaient été fabriquées dans cette ville. Du reste, M. Adrien Durand dit à ce propos, dans sa *Notice sur les couteliers de Langres au moyen âge* : « L'abondance du fer à peu de distance de ses murs, et surtout la proximité des riches carrières de ce grès au grain dur et serré qui joue un rôle si important dans la fabrication du couteau, devaient puissamment contribuer à faire de la ville de Langres un centre important de l'industrie de la coutellerie à une époque très reculée. »

Les manufactures de Moulins sont contemporaines de celles de Langres; on y fabriquait de la coutellerie de luxe, principalement des couteaux de table.

Depuis le treizième siècle, les couteliers formaient deux corporations : les « fèvres couteliers » ou fabricants de lames de couteaux, et les couteliers « faiseurs de manches à coutiaux, emmancheurs de coutiaux ». Cette dernière corporation avait pour maître le premier maréchal de l'écurie du roi, et était dirigée par deux prud'hommes jurés que nommait le prévôt de Paris, et qui devaient veiller à l'observation des règlements. Le maître des « fèvres », comme on l'appelait alors, jugeait en dernier ressort toutes les contraventions relatives à la fabrication ainsi que les différends survenus entre les apprentis, les ouvriers et les fèvres.

A suivre. ALFRED DE VAULABELLE.

AUX ÎLES MARQUISES.

IDÉES DES NATURELS SUR L'AME. — LE TAPU DES SÉPULTURES. — USAGES FUNÉRAIRES.

Pendant le long séjour que j'ai fait aux îles Marquises, étudiant les mœurs des naturels et vivant leur vie propre, afin de mieux approfondir les caractères de leur race, j'ai pu recueillir quelques renseignements inédits sur les croyances de ces derniers Polynésiens, sur leurs idées touchant l'âme et leurs usages funéraires.

Les Canaques des îles les moins fréquentées par les Européens, d'*Ivaoa* et de *Fatu-hiva* entre autres, m'ont souvent raconté la légende des étoiles qui ne manque pas d'une certaine poésie.

Pour ces sauvages, chaque homme a son étoile qui représente la partie immatérielle de l'être. Les étoiles filantes sont des âmes qui se détachent de la voûte céleste; les corps, qu'elles animent à distance, doivent alors fatalement périr et disparaître.

L'étoile filante, après avoir accompli son trajet, retourne se fixer au firmament et influence un autre corps humain jusqu'au moment où elle tombera de nouveau.

L'âme-étoile est sans durée limitée et correspond indéfiniment à une série d'êtres.

Les Marquésans croient tous au revenant (*vehina-haé*); c'est l'esprit du mort qui poursuit les vivants pour en obtenir vengeance s'il a succombé sous les coups d'un ennemi, ou celui d'un méchant qui se plaît à semer la terreur, à faire trembler les plus vaillants, pendant la nuit surtout. Le guerrier qui affronte de gaieté de cœur les dangers les plus graves, s'émeut comme un enfant s'il entend, d'aventure, un froissement de feuilles autour de lui, au milieu de la vallée touffue, quand il est forcé de sortir au crépuscule. Il ne s'éloignera jamais de chez lui, pendant la nuit, si la lune n'éclaire pas suffisamment les campagnes et la montagne mystérieuse hantée de préférence par les *vehina-haé*.

Le *vehina-haé* n'approche d'ailleurs que les gens isolés; c'est pourquoi les Canaques ont toujours soin de se faire accompagner par un ami quand ils s'absentent après le coucher du soleil; ils éveillent au besoin des voisins pour partir avec eux et détourner ainsi de leur chemin l'esprit perfide dont le simple attouchement voue à la mort.

Ce fantôme de l'imagination des Marquésans, ne revêt aucune forme sensible; il se manifeste uniquement par le toucher et l'ouïe.

Les sépultures sont l'objet du même respect que les génies de la mort; elles sont garanties contre les profanations des étrangers par le *tapu*, institution religieuse des plus remarquables, qui n'a guère d'analogue que l'*interdit* des anciens Hébreux. Le *tapu* (que l'on doit prononcer *tabou*) était une loi ou une ordonnance émanant des prêtres; tantôt, cette institution avait pour effet d'empêcher de toucher à tels arbres, à tels fruits... tantôt, elle faisait participer de la nature divine, des objets dignes de vénération, comme les idoles, les sépultures, ou même des hommes, les prêtres et les chefs, par exemple. Enfreindre un *tapu*, c'est s'exposer à la mort, tout au moins à la colère des dieux et de leurs adorateurs.

J'ai failli m'attirer de grands désagréments dans mon ignorance des coutumes des indigènes en arrivant à l'île Tahuata, dans le groupe sud-est de l'archipel des Marquises.

Mon navire était à peine au mouillage, dans la baie de Vahitahu, que je projetais déjà une grande excursion autour de l'île.

Je descendis de très bonne heure à terre pour aller rejoindre plusieurs de mes camarades de bord, partis de la veille pour faire des observations scientifiques au sommet d'une montagne.

Je me mis en route à quatre heures du matin, au clair de lune, avec un guide marquésan, un solide gaillard, qui n'avait pour tout costume que son superbe tatouage ressortant en lignes ardoisées sur sa peau teinte au safran... quelque chose de diabolique à voir.

Un large couteau pendait sur sa hanche, attaché par une cordelette en fibres de coco : ce coutelas est l'arme par excellence des naturels depuis quelque temps : il leur sert, d'ailleurs, pour s'ouvrir un chemin à travers ce fouillis inextricable de troncs d'arbres morts, de lianes entrelacées, de hautes herbes que les colons appellent la *brousse*.

En regardant ce *coupe-chou* dont la lame étincelait devant moi, je fouillais machinalement le fond de mes poches... pas le moindre revolver! Je n'avais que mon bâton de citronnier pour tout moyen de défense.

Je m'aperçus bientôt que j'avais mauvaise grâce à soupçonner mon compagnon de route. Il était bien calme et se contentait d'abattre sur notre passage les branches qui, à tous moments, menaçaient de nous aveugler.

Nous escaladâmes la montagne qui surplombe la baie où mon bâtiment se balançait sous la houle, gros comme une coque de noix.

Nous traversâmes des gorges profondes tapissées de bois de rose, d'arbres de fer, de mapés, sorte de châtaigniers aux branches tordues et déchiquetées comme les membres d'un écorché. Chacune de ces vallées aboutissait à la mer; près du rivage, leur végétation change : les cocotiers se développent, droits comme un *i*, couronnés de jolis bouquets de palmes; les orangers, les citronniers, les papayers, les rocouyers, les bananiers marient capricieusement leurs feuillages aux nuances variées; des plantations de cotonniers entourent les cases des Canaques, qu'abritent les arbres à pain, d'où retombent en chevelures épaisses les lianes plantureuses.

Ces bois, d'une merveilleuse fraîcheur, étaient égayés au jour naissant par les chants du rossignol des Marquises et par les cris d'un élégant martin-pêcheur au plumage teinté d'argent et d'émeraude. De temps en temps, les coqs sauvages se mettaient de la partie, lançant leur appel matinal aux échos de la montagne.

Nous nous étions engagés dans la vallée d'Ivaiva-Iti, quand mon guide refusa tout à coup d'avancer plus loin.

Il voulait m'entraîner dans un long détour pour prendre le sentier qui suit la grève. Je refusai obstinément.

Le Canaque disparut alors comme par enchantement, en se précipitant d'un bond au milieu des fourrés qui nous environnaient de toutes parts.

Cet abandon ne m'inquiéta pas. J'étais habitué à me promener seul dans ces îles de la Polynésie, qui se ressemblent toutes, et me fiais à mon expérience de touriste pour trouver mon chemin.

Après un quart d'heure de marche, je tombai dans l'enclos d'une case d'un gracieux aspect; la toiture en feuilles de pandanus reposait sur des piliers sculptés naïvement par la main d'un artiste des plus primitifs.

La porte était ouverte. J'entrai... Personne!

Je visitai l'habitation. Elle paraissait délaissée depuis un certain nombre d'années.

Des maillets de bois de fer, servant à la fabrication de la *tapa* (étoffe en écorce d'arbre), et un filet de pêche, gisaient à terre, en désordre.

Au centre de la cloison qui formait le fond de la case, étaient suspendues des amulettes faites de tresses en fils de bouraau, avec des fleurs de cocotier desséchées et de longues loques de tapa blanche. J'appris plus tard que c'était un signe de *tapu*.

Sans me préoccuper le moins du monde de ces bizarreries, je furetai dans les coins, montai sur les poutres qui soutenaient intérieurement le toit, et finis par découvrir deux crânes soigneusement enroulés dans des chiffons et des bandes d'étoffe du pays.

La tentation, pour un anthropologiste amateur, était grande... Je regardai à la porte : la solitude semblait absolue à dix lieues à la ronde. Je prêtai l'oreille : pas un bruit!

Je me décidai alors à prendre les deux têtes que je déposai au fond de mon havresac, après avoir eu la précaution de les cacher sous des courges sauvages qui poussaient aux environs.

J'étais déjà tout fier et me voyais rentrant à bord, montrant ma trouvaille avec orgueil! Je comptais sans mon guide canaque, qui m'avait suivi de près, en se glissant comme une couleuvre au milieu des taillis.

Je reprenais tranquillement la route de Vahitahu, après avoir chargé mon sac sur mes épaules, quand j'entendis se répercuter de vallon en vallon, le cri de ralliement particulier aux naturels des Marquises : « Ou... hi! » cri prolongé, et qui se perçoit à de grandes distances.

J'étais évidemment pris en flagrant délit...

Je me décidai à fuir à la dérobée, en évitant les chemins frayés.

A suivre. AYLIC MARIN.

Plaisirs.

Que je plains ceux qui n'aiment ni la lecture, ni l'étude, ni les beaux arts! J'ai passé ma jeunesse dans les fêtes et dans la plus brillante société, et je puis dire, avec une parfaite sincérité, que je n'y ai jamais goûté des plaisirs aussi vrais que ceux que j'ai constamment trouvés dans un cabinet avec des livres, une écritoire et une harpe. Les lendemains des plus belles fêtes sont toujours tristes, les lendemains des jours consacrés à l'é-

tude sont délicieux; on a gagné quelque chose, et l'on se rappelle la veille, non seulement sans dégoût ou sans regrets, mais avec la plus douce satisfaction.

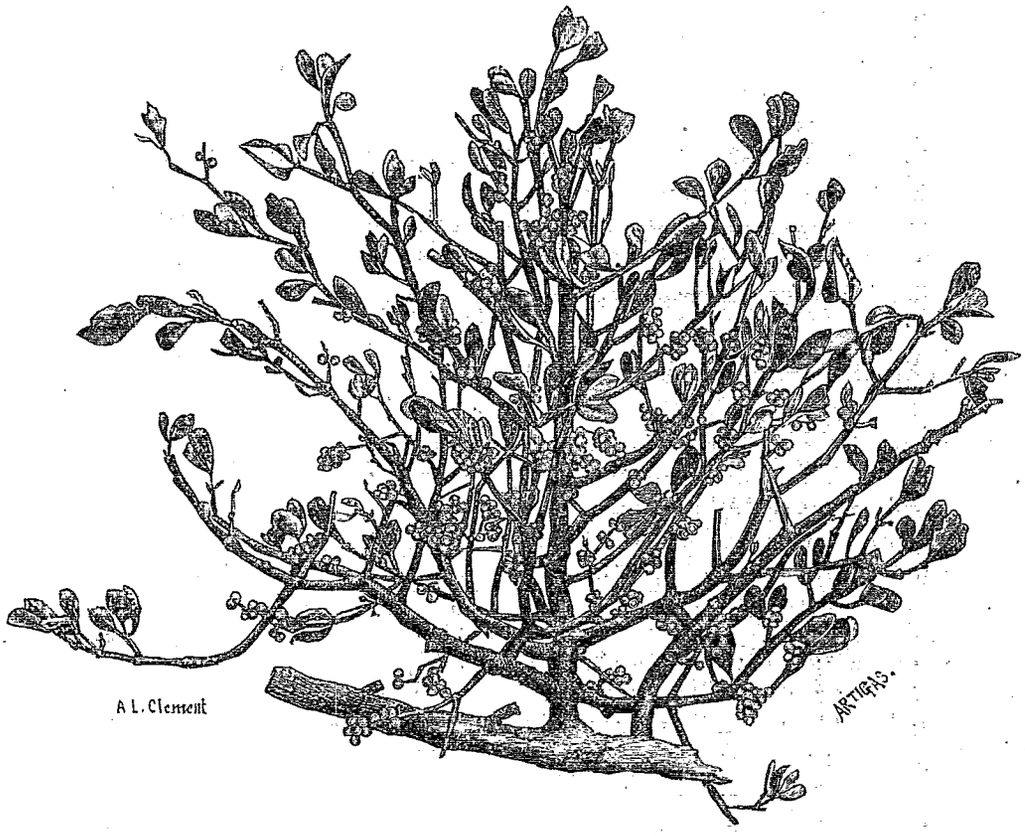
Mémoires de Mme DE GENLIS.

Partage égal des biens. — Conséquences.

La grande comtesse Mathilde qui exerça une si grande influence sur Grégoire VII, eut, vers la fin du onzième siècle, l'idée de partager entre des familles pauvres du Ferrarais et du Bolonais, de vastes étendues de terre, avec la condition que tous les trente ans on recommencerait la même répartition : elle pensait qu'il s'établirait ainsi entre les familles une aisance fondée sur une égalité perpétuelle des partages. Mais quelques années seulement après la première division, les vices, l'incapacité et la paresse, firent que la plupart de ces propriétaires trentenaires abandonnèrent leurs parts aux plus laborieux et aux plus capables. Pour qu'une égalité de biens fût durable il faudrait en même temps une égalité de vertus et de capacités.

LE MISTLETOE, GUY AMÉRICAIN.

Nous recevons, avec la photographie reproduite ici, la lettre suivante d'un de nos lecteurs des États-Unis, datée de Philadelphie (13 avril 1887).



Le Mistletoe (guy américain). — D'après une photographie. Hauteur 6 décimètres.

« La gravure du « Guy de chêne » publiée à la page 20 du nº 2 (31 janvier 1887), m'a d'autant plus intéressé que j'ai eu l'occasion d'observer souvent, dans nos États du Sud, le mistletoe (notre guy). C'est un parasite commun de nos chênes, et qui s'y développe assez vigoureusement pour leur être souvent nuisible.

» Ce dernier hiver j'ai photographié un spécimen détaché d'un chêne d'eau de la Caroline du Sud, et je prends la liberté de vous l'envoyer afin que vous voyiez en quoi il diffère de la plante figurée dans le *Magasin*... Vous n'ignorez pas qu'en Amérique, comme en Angleterre, les jeunes gens suspendent des branches de guy le jour de Noël, et que les jeunes filles qui viennent à passer au-dessous, par mégarde ou non, doivent, selon l'usage traditionnel, se laisser embrasser.

JOSEPH LESLEY.

ERRATA. 1886. — Page 395 et suiv. — Madame Campan. On a publié sur elle un livre plein d'intérêt Voy. Louis Bonneville de Marsangy, *Madame Campan à Écouen, étude historique et biographique d'après des lettres inédites et les documents conservés aux Archives nationales et à la grande chancellerie de la Légion d'honneur*. Paris, 1879.

1887. — Page 223, article sur les Meilleurs traductions des auteurs anciens. — Les traductions de M. Leconte de l'Isle sont en prose.

Paris. — Typographie du MAGASIN PITTORESQUE, rue de l'Abbé-Grégoire, 15.
JULES CHARTON, Administrateur délégué et GÉRANT.

LES EAUX PÉTRIFIANTES.

Cascade d'eau pétrifiante d'Étufs (Haute-Marne, vallon de l'Aube). — Dessin de Lancelot.

Dès la plus haute antiquité, on s'est beaucoup extasié sur la *vertu merveilleuse* que possèdent certaines eaux de *changer en pierre* les objets qu'on y plonge. Les fables de Battus changé en pierre de touche, Niobé en rocher, Atlas en montagne, ne semblaient pas beaucoup plus étranges que la réalité.

Aucune eau ne possède par elle-même la propriété de *pétrifier* les objets ; mais les eaux pétrifiantes ou *incrustantes* contiennent de la *pierre* en dissolution, et la laissent déposer sur les corps qu'on y plonge. Cette pierre n'est autre chose que la *pierre calcaire* (carbonate de chaux), si employée dans les constructions de Paris et de beaucoup d'autres localités.

La pierre calcaire, pas plus que le marbre et la craie (qui sont aussi du carbonate de chaux), ne se dissout dans l'eau pure ; mais elle se dissout aisément dans l'eau chargée d'acide carbonique, comme il arrive très souvent pour les eaux naturelles.

Prenons un appareil portatif à fabriquer l'eau

de Seltz, c'est-à-dire l'eau chargée d'acide carbonique. Dans le vase supérieur, mettons avec l'eau une forte pincée de craie en poudre ; ajoutons dans le vase inférieur le mélange si connu (acide tartrique et bicarbonate de soude) qui sert à produire l'acide carbonique. Au bout de vingt-quatre heures, si nous avons employé suffisamment de craie, l'eau moussera beaucoup moins que l'eau de Seltz ordinaire : nous aurons produit de l'eau pétrifiante identique aux eaux naturelles douées de la même propriété.

Ces eaux sont d'une limpidité et d'une transparence parfaite.

Exposées à l'air pendant quelques jours, elles laissent déposer une couche de pierre (de carbonate de chaux) qui acquiert une certaine dureté. L'acide carbonique se dégage peu à peu dans l'air.

Mais si l'on chauffe une eau incrustante, jusqu'à la faire bouillir, l'acide carbonique se dégage en quelques instants : l'eau devient laiteuse et laisse déposer du carbonate de chaux en poudre très fine, qui ressemble à de la craie délayée dans de l'eau.

Dans ce cas, les parcelles de carbonate de chaux n'ont pas eu le temps de s'attacher les unes aux autres de manière à former une couche de pierre dure.

La plupart des eaux douces contiennent un peu de carbonate de chaux maintenu en dissolution par de l'acide carbonique. De là ces dépôts calcaires qui se forment dans les vases où l'on fait souvent bouillir de l'eau, dans les ustensiles de ménage, et surtout dans les chaudières à vapeur. Les incrustations deviennent souvent très dures, surtout quand les eaux contiennent du plâtre (sulfate de chaux) en plus du carbonate de chaux.

Les eaux pétrifiantes laissent déposer sur le sol où elles coulent une couche de pierre calcaire dont l'épaisseur augmente beaucoup avec le temps. Au bout de quelques milliers d'années, ces couches de calcaire deviennent exploitables : c'est ainsi que s'est formé le fameux *travertin,* banc de pierre fort épais qui a fourni presque tous les matériaux de construction de l'ancienne Rome.

Les eaux de Carlsbad, en Bohême, ont formé, et forment encore sous nos yeux, des couches de pierre fort résistantes.

Certaines grottes naturelles sont remplies de fort belles *stalactites* et *stalagmites*.

La voûte d'une semblable grotte présente des fissures par lesquelles les eaux pétrifiantes s'écoulent en minces filets et même goutte à goutte.

A chaque point d'écoulement, il se forme un dépôt de pierre calcaire qui augmente de plus en plus d'épaisseur, et finit par former une sorte de cône allongé ou de *pendentif* descendant de la voûte.

C'est une *stalactite*.

L'eau continue à couler tout le long de la stalactite et vient tomber sur le sol de la grotte en formant une *stalagmite*, autre cône tourné en sens inverse qui s'élève peu à peu jusqu'à la rencontre du premier.

La célèbre grotte d'Antiparos (Grèce) est une des plus belles grottes à stalactites que l'on connaisse. Nous possédons aussi plusieurs belles grottes à stalactites : Auxelles (Franche-Comté), Arcy (Bourgogne), Coumont (près Rouen), Labaloue (près Lyon), etc.

Souvent les stalactites et les stalagmites finissent par se rejoindre, et forment de curieuses colonnes dans l'intérieur des grottes.

Au bout d'un temps très long, les colonnes, croissant toujours en grosseur, demeurent accolées les unes aux autres et ne forment plus qu'une seule masse.

Telle est l'origine du fameux *marbre onyx* d'Algérie, si justement estimé. Ce marbre est un véritable *albâtre calcaire :* il diffère complètement, par son origine, des marbres proprement dits provenant de la fusion du carbonate de chaux au contact de roches qui se trouvaient primitivement à une température très élevée (granites, porphyres, etc.).

Dans les jardins paysagers (parc de Belleville, bois de Boulogne, etc.), on construit des grottes à stalactites en faisant couler du ciment *gâché clair* le long de fils de fer scellés à la voûte des grottes. L'imitation est grossière, mais elle produit encore un effet très satisfaisant.

La cascade d'eau pétrifiante représentée en tête de cet article, n'étant pas au bord de la mer, ni dans le voisinage des villes d'eaux les plus fréquentées, est à peu près inconnue des Parisiens. Elle est néanmoins fort curieuse : l'eau, qui est limpide comme du cristal, tombe d'une hauteur de vingt-cinq mètres environ, à travers une série de vasques si régulières qu'on les croirait faites de main d'homme. Chaque année, le bord de chacune de ces vasques s'accroît de plusieurs centimètres, de sorte que, d'année en année, la cascade prend un aspect de plus en plus pittoresque. Elle est d'ailleurs ombragée d'une magnifique forêt, et jaillit à flanc de coteau au-dessus de la jolie rivière de l'Aube dont elle vient augmenter les eaux.

Les eaux d'Etufs sont tellement calcaires, qu'en faisant passer l'eau de la cascade dans un tuyau de bois formé de quatre planches, on obtient, au bout d'une année, un tuyau de pierre de quatre centimètres d'épaisseur. C'est le propriétaire du beau domaine d'Etufs qui a fait exécuter cette curieuse expérience. C'était M. Adolphe Dailly, agriculteur de premier ordre et administrateur des plus éminents, dont tous les amis déplorent la perte récente.

Dans la plupart des eaux incrustantes, à Saint-Alyre (Clermont), à Saint-Nectaire, etc., on a coutume de déposer des objets (mousses, paniers, fruits, nids d'oiseaux, etc.) qui se recouvrent d'une croûte calcaire au bout de quelques jours. Ces *pétrifications* sont fort grossières : le dépôt de calcaire présente une surface très rugueuse ; il

empâte complètement les finesses du modèle.

Les *fossiles* (ou *pétrifications naturelles*) sont moulés avec une perfection beaucoup plus grande, par la raison que le corps de l'animal ou de la plante a fini par se détruire, et qu'il a été remplacé peu à peu par du carbonate de chaux. Ce dépôt s'est exactement moulé à l'intérieur de la croûte qui s'était d'abord formée. Mais on comprend que ce résultat ne peut être obtenu qu'au bout d'un très grand nombre d'années.

A l'aide des eaux pétrifiantes, rien de plus facile à reproduire que le *calcaire coquillier,* si commun aux environs de Paris.

Ce calcaire consiste en un amas d'innombrables coquilles pétrifiées et soudées entre elles par un dépôt de carbonate de chaux.

Pour imiter ce produit naturel, il suffit de faire passer de l'eau pétrifiante à travers un tuyau formé de quatre planches et rempli de coquilles quelconques (d'huîtres, d'escargots, etc.). Au bout d'un temps suffisant, l'intérieur du tuyau est rempli d'une masse de calcaire coquillier.

A la fontaine Saint-Alyre on a installé une curieuse industrie. L'eau renferme un peu de fer; on laisse former un premier dépôt qui retient presque tout le fer et présente une teinte ocreuse.

L'eau ainsi purifiée est amenée dans des moules de soufre, ou mieux de gutta-percha, pris sur des objets naturels ou sur des œuvres qui peuvent avoir une véritable valeur artistique.

La couche de calcaire se moule très exactement sur les détails les plus délicats que présente le moule; on obtient ainsi des objets d'ornement d'une grande finesse; par exemple, des bas-reliefs tout à fait artistiques qui ressemblent à d'anciens ivoires finement ciselés. A l'envers, ces produits offrent l'aspect rugueux et grossier des pétrifications obtenues par le dépôt direct des objets dans l'eau calcaire.

Bien qu'elles contiennent beaucoup de chaux (plus d'un demi pour cent, soit près de cinq kilogrammes par mètre cube), les eaux de la mer ne sont pas pétrifiantes, dans le sens propre du mot.

Mais les animaux qui vivent dans ces eaux en tirent toute la chaux nécessaire à leur constitution. Les poissons y trouvent la chaux qui compose la plus grande partie de leurs arêtes ; les mollusques en tirent leurs coquilles qui représentent du carbonate de chaux presque pur.

C'est encore la chaux des eaux de l'Océan qui fournit la matière du corail et des récifs madréporiques, constructions gigantesques exécutées par des milliards de très petits ouvriers (les madrépores).

En Océanie, le travail continu de ces légions innombrables produit encore sous nos yeux des récifs à fleur d'eau, lesquels deviendront des îles et même des continents qui occuperont une partie de l'océan Pacifique, après un nombre suffisant de milliers de siècles.

CH.-ER. GUIGNET.

LES CHENOISE ET LES VILLEGAGNON.

Suite. — Voy. page 277.

A peu de temps de là s'offrit à Jean Alleaume une belle occasion de se relever aux yeux de la cour. On fit faire à Charles IX, en 1563, son tour de France, une tournée politique. Son cortège s'arrêta à Troyes, où Catherine de Médicis avait convoqué pour prendre ses ordres, c'est-à-dire pour contempler leur jeune souverain, tous les nobles et fonctionnaires de la province de Champagne. Jean Alleaume, chef du bailliage de Provins, coiffé du bonnet carré et vêtu de sa longue robe de bailli, prit la parole en cette qualité lorsque vint son tour, « et fut bien escouté en ce qu'il dit ». Mais ce fut une agréable surprise pour toute l'assistance de le voir, peu d'instants après, reparaître l'épée à la ceinture, le bonnet de velours noir sur la tête et la petite cape à l'espagnole sur les épaules, prononcer un beau discours au nom des nobles de son bailliage, qu'il représentait aussi. « Il fut très favorablement ouï comme la première fois, dit le curé Naton, et eut la grâce de si bien dire qu'il contenta le roi, les princes, toute l'assemblée, et fut tenu pour homme pertinent et de bon esprit. » Précisément ce bon esprit, qui le portait à vouloir tenir la balance égale entre les deux partis prêts à se déchirer, catholiques et protestants, fut le malheur du reste de sa vie. Il s'employait à maintenir l'ordre, il prenait au sérieux les édits de tolérance, il installa même plusieurs prêches, la loi le permettant, et dans les mouvements tumultueux qui ensanglantèrent plus d'une fois sa bonne ville de Provins, il ne craignait pas d'exposer sa vie pour empêcher qu'on ne pillât et massacrât des huguenots. Les maisons et les biens de ceux-ci furent plus d'une fois abandonnés au pillage de la garnison par les officiers qui les commandaient. Dans une des échauffourées qui en résultèrent, les soldats se mutinèrent contre le bailli « qui, l'épée au poing, en ayant empoigné un par le collet de manière à lui faire trembler le menton, fut aussitôt enfoncé d'un coup d'estoc par un autre soldat, si bien que n'eût été le corcelet qui étoit sur son dos, couvert de ses habits, le dit bailly n'eût jamais fait trembler personne. » Le capitaine prit le parti des siens et le menaça de le faire pendre, « quelque bailli qu'il fût et huguenot. » Celui-ci s'excusa humblement « disant qu'il n'étoit huguenot, et qu'il vouloit vivre et mourir pour le service du roi et de la ville. » C'était en 1567; les années suivantes furent pleines d'incidents du même genre, mais il y en eut un qui combla la mesure. Convaincu de n'avoir point mis le zèle qu'on voulait dans l'exécution de mesures prises contre les huguenots, Alleaume reçut de l'un des Guises, en plein Conseil du roi, un vigoureux soufflet. Telles étaient les habitudes de la haute noblesse. « Il, bailli, fier et orgueilleux, porta ce soufflet fort impatiemment, étant toutes

fois plus marri de l'avoir receu en la presence de plusieurs habitans de Provins qu'il n'étoit du mal qu'il en avoit eu. Du depuis n'osa se trouver en la présence du roi ou des princes, et du regret qu'il en eut tomba en une mélancolie d'où lui vint une maladie qui le mena à la mort... » Cette mort arriva peu de temps après « le massacre bartholomien », en décembre 1572. Le malheureux honnête homme n'avait pas encore quarante et un ans.

Les caractères comme celui-ci, pleins d'énergie et de droiture, abondent au seizième siècle. Le portrait de ce bailli champenois sera bien complété par le suivant, où l'énergie domine.

II. — LE SEIGNEUR DE VILLEGAGNON.

Philippe Durand, le beau-père d'Alleaume, avait sept frères dont l'un, Nicolas Durand, aussi seigneur de Villegagnon, a fait beaucoup parler de lui. C'est une étrange figure. Il naquit en 1509, et voué par les antécédents de sa famille à quelque fonction qui relevât de la jurisprudence, il fit d'excellentes études dirigées dans ce sens, devint un fin lettré, et alla compléter son instruction à l'Université d'Orléans, où il se trouva le condisciple de Calvin. Pourvu du grade de licencié en droit, il se présenta au parlement de Paris pour être inscrit sur le tableau des avocats. C'était tout simple : un des avocats en exercice présentait aux magistrats la lettre où le nouveau licencié sollicitait son admission, et le parrain y joignait quelques mots de courtoisie. Mais le bouillant jeune homme prétendit parler lui-même, envahit le prétoire, fit du tapage et causa un désordre inaccoutumé que les magistrats réprimèrent en le faisant enfermer à la Conciergerie, où il resta jusqu'à ce qu'il eût fait des excuses. Ce premier pas dans la carrière du barreau l'en dégoûta pour toujours. Il avait un parent dans l'ordre de Malte; aucuns disent même que c'était l'illustre grand-maître Villiers de l'Isle-Adam; il se fit recevoir chevalier de Malte; et vraiment il aurait pu commencer par là, car il avait une taille de géant, avec la prestance et la force d'un Hercule.

C'était vers l'an 1531; il avait donc vingt-deux ans, et passa les dix plus belles années de sa vie sur les galères de son ordre, ces petits navires de guerre occupés sans cesse à sillonner tous les parages de la Méditerranée pour détruire les infidèles. Aussi put-on lui reprocher plus tard de n'avoir jamais oublié « la cruauté des galères, dans laquelle il avait été nourri pendant tout son jeune âge. »

En 1541, il profita d'une belle occasion qui se présenta d'échanger sa vie de corsaire contre une gloire militaire de meilleur aloi. L'empereur Charles-Quint organisait une formidable expédition contre la régence d'Alger. L'ordre de Malte lui fournit pour contingent un corps de cent chevaliers; Villegagnon fut du nombre, et partagea tous les dangers de cette vaillante troupe dont la moitié ne revint pas. La campagne fut des plus malheureuses; les chrétiens se virent obligés de reprendre la mer en désordre, et Villegagnon, qui s'était fait remarquer, notamment en enlevant de cheval à bras tendu un cavalier more qui l'avait frappé d'un coup de lance, rapporta des blessures qui se rouvrirent en mer. Son navire le déposa en Italie, et il dut s'arrêter à Rome pour attendre une guérison devenue difficile après les privations et les fatigues du voyage. Là, ennemi surtout de l'oisiveté, *re omnino essem otiosus*, dit-il lui-même, il rédigea de mémoire un narré de l'expédition, en beau latin clair et concis, à la Tacite, dans lequel il ne songe ni à se vanter ni à pallier l'insuccès de ses compagnons, et il envoya ce savant rapport à l'un de ses patrons, Guillaume du Bellay, gouverneur du Piémont. Nous l'avons sous la forme d'un petit livre que recherchent les bibliophiles, et qu'on a souvent publié depuis, soit dans le texte original, soit traduit en diverses langues.

A suivre. HENRI BORDIER.

CATHERINE DE MÉDICIS.

Si la reine Catherine de Médicis allait à cheval, dit l'auteur de la *Vie des femmes illustres* (1), « vous eussiez vu quarante ou cinquante dames ou damoiselles la suivre, montées sur de belles haquenées tant bien harnachées, et elles se tenant à cheval de si bonne grâce que les hommes ne s'y paroissoient pas mieux; leurs chapeaux tant bien garnis de plumes haletantes en l'air... Virgile, qui s'est voulu mesler d'écrire le hault appareil de la reyne Didon quand elle alloit et estoit à la chasse, n'a rien approché au prix de celuy de notre reyne avec ses dames; ne luy en desplaise! »

Il existe au Cabinet des estampes de la Bibliothèque nationale une représentation de Catherine à cheval, au temps de sa belle jeunesse. Le lecteur y jugera s'il doit penser comme l'auteur que nous venons de citer quand il ajoute : « Et je pense que dès longtemps ne fut reyne ni princesse mieux à cheval, ni s'y tenant de meilleure grâce. »

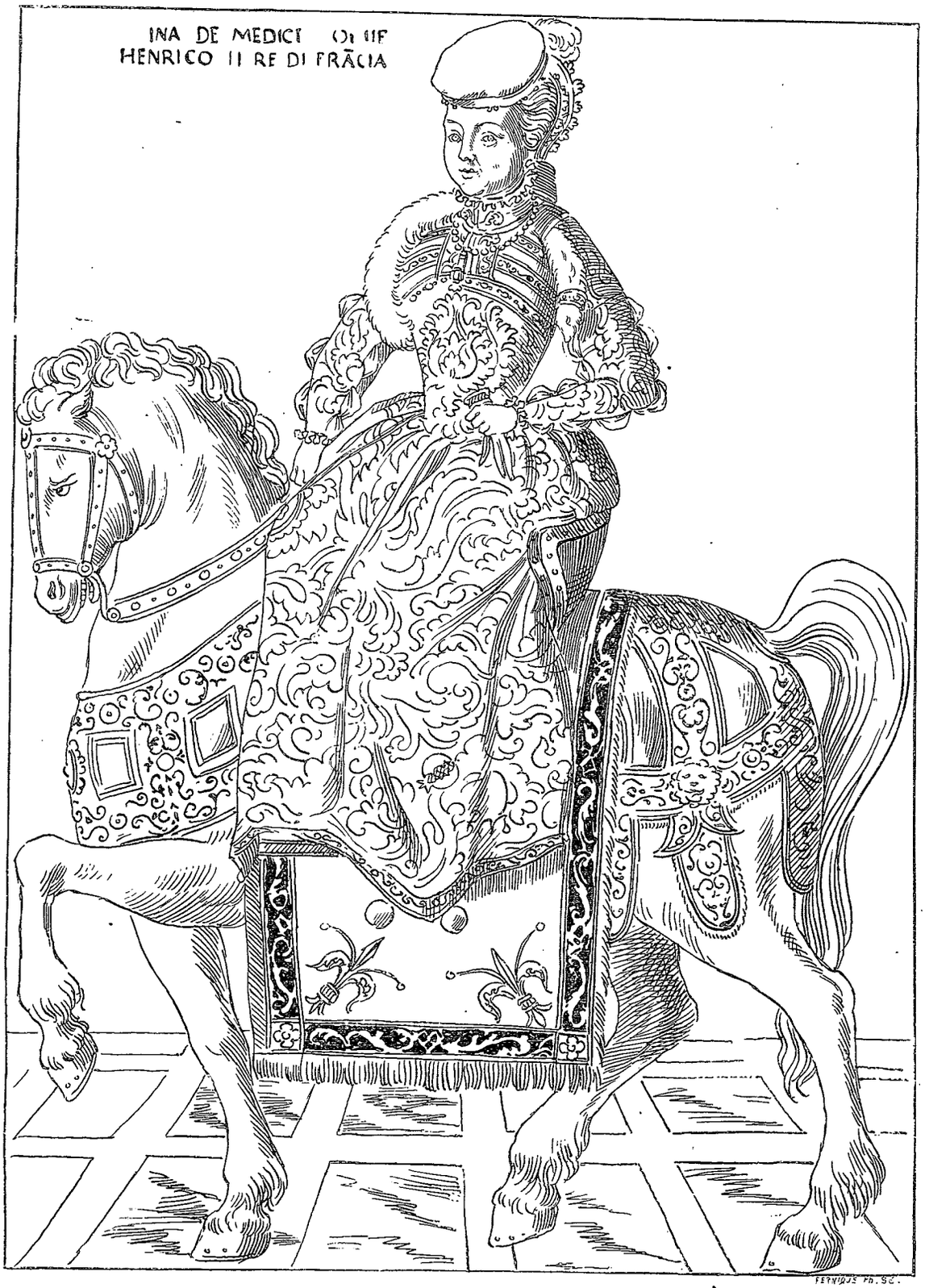
Nous n'avons su trouver d'où vient cette gravure isolée. Nous l'aurions cru tirée d'un volume publié en 1546, à Lyon (in-4°), par un peintre-graveur nommé Claude Corneille (et ce n'est pas sans raison, comme on va le voir), mais, vérification faite, les portraits de rois et reines compris dans cet ouvrage rare sont de simples bustes ou médaillons, et bien éloignés d'avoir la valeur de ce portrait équestre.

Pour notre instruction, écoutons encore le même historien :

« Elle estoit (Catherine) de fort belle et riche taille, de grande majesté, toutesfois fort douce quand il falloit; de belle apparence, bonne grâce, le visage beau et agréable; fort blanche par le

(1) Brantôme.

corps, ainsy que j'ay ouy dire à aucunes de ses dames, et ung embonpoint très riche, la jambe et la grève (mollet) très belle, ainsi que j'ay ouï dire aussi à ses dames, et qui prenoit grand plaisir à la bien chausser et à en voir la chausse bien tirée et tendue; du reste, la plus belle main qui fut jamais



Catherine de Médicis. — Fac-similé d'une estampe de 1546.

vue, si crois-je. Les poètes jadis ont loué Aurore pour avoir de belles mains et de beaux doigts; mais je pense que la reine l'eût effacée en tout cela; et si, l'a tousjours gardée et maintenue telle jusques à sa mort. Le roy son fils, Henry, troisième, en hérita beaucoup de ceste beauté de main.

» De plus, elle s'habilloit tousjours fort bien et

superbement et avoit tousjours quelque gentille et nouvelle invention. Bref, elle avoit beaucoup de beautez en soy pour se faire fort aymer. Sur quoy il me souvient qu'elle estant un jour allée voir à Lyon *un peintre qui s'appelloit Corneille,* qui avoit peint en une grand'chambre tous les grands seigneurs, princes, cavalliers et grandes reynes, princesses, dames, filles de la court de France, estant donc en la dicte chambre, nous y vismes ceste reyne paraistre très bien painte en sa beauté et sa perfection, habillée à la francèze d'un chapperon avec ses grosses perles et une robe à grandes manches de toille d'argent *fourrée de loups-cerviers;* le tout si bien représenté au vif avec son beau visage, qu'il n'y falloit rien plus que la parolle... »

Que veut-il dire avec ces « manches fourrées de loups-cerviers? » On se le figure difficilement, car le loup-cervier ou chat sauvage se met ordinairement (voy. le Dictionnaire de Littré) en compagnie des « tigres, lions, dragons, griffons horribles, ours, léopars et panthères », bêtes peu mignonnes, donc peu propres à garnir un vêtement de femme, à ce qu'il semble. Mais qu'on jette les yeux sur notre gravure et qu'on examine le corsage de la reine, on y découvrira un petit animal dont la fourrure s'enroule autour de son col, laissant tomber mollement sa tête sur l'épaule gauche de la dame et sa queue sur son épaule droite. N'est-il pas instructif de saisir dans un si petit détail, et dans deux documents complètement étrangers l'un à l'autre, l'exactitude du dessinateur et la véracité de l'historien? L'esprit se sent charmé de cette rencontre inattendue, quelque minime qu'elle soit. C'est qu'en histoire la certitude est une bénédiction : or, elle est bien rare.

HENRI BORDIER.

SUPPORTONS-NOUS LES UNS LES AUTRES.

Ceci se passait à l'époque où florissaient les perruques. La bonne ville d'Amsterdam nourrissait nombre de perruquiers; elle nourrissait aussi nombre de crieurs des morts. Nous n'avons à parler ici que d'un seul perruquier qui s'appelait Kuit, et d'un seul crieur des morts, qui s'appelait Aftreksel (1).

C'était par une belle matinée de printemps. Kuit avait placé bien en vue les plus rares exemplaires de son art; debout sur le pas de sa porte, il mettait la dernière main à une perruque de cérémonie, en la saupoudrant, à petits coups de houpette, d'une fine poudre que l'on appelait poudre à la maréchale.

Il avait le cœur content, Kuit. Tout lui souriait: ses rivaux eux-mêmes le reconnaissaient pour un maître, pour un artiste, comme nous dirions aujourd'hui; ses clients le payaient bien, et il avait beaucoup de clients, et puis le soleil luisait si doucement ce matin-là.

En de telles circonstances, un perruquier français aurait chanté quelques flonflons, il aurait ri tout au moins. Étant Hollandais, Kuit ne chantait point de flonflons et ne riait point; mais un fantôme de sourire hantait sa bouche et ses yeux. Il ne faut pas demander aux gens plus qu'ils ne peuvent donner, et le fantôme de sourire exprimait la joie placide et sereine dont le cœur de Kuit était rempli.

— Holà! oh! perruquier à tête vide, ne pourrais-tu pratiquer ton art frivole, sans molester les honnêtes gens qui passent!

La voix de dogue qui aboyait cette apostrophe, était celle d'un vilain homme, tout de noir habillé, et qui avait la figure la plus chagrine que l'on puisse imaginer.

Un léger vent d'est, qui soufflait pour le moment, avait eu la malice de saisir au passage une pincée de poudre à la maréchale et de la déposer sur le manteau de l'homme noir.

Kuit regarda l'homme noir avec stupeur, pendant que l'autre le regardait avec rage.

— Faites excuse, monsieur Aftreksel, dit Kuit avec politesse; je n'avais pas l'intention de...

— Intention ou non, le mal est fait, grogna le crieur des morts; me voilà tout couvert de cette ordure.

— Oh! monsieur Aftreksel; ordure, cela! C'est de la fine poudre à la maréchale. Quant au mal, il n'est pas grand, et il est réparable. Un petit coup de brosse que je m'en vais vous donner...

— Je ne veux ni de tes coups de brosse, ni de tes coups de fer, ni de tes coups de rasoir.

— A votre idée, monsieur Aftreksel.

Il paraît que l'idée de M. Aftreksel était de garder sa poudre, pour garder le droit d'être en colère. Et la colère l'emporta jusqu'au point de lui faire dire de gros mots, celui-ci, par exemple : « Méchant gâcheur de cheveux! »

Quand il s'agit de leur art, les artistes sont irritables, même les artistes hollandais. Kuit s'irrita, autant qu'il en était capable, et saisi d'une rage flegmatique, il répondit dans les termes que je vais reproduire. (Je les garantis authentiques, car ils furent recueillis par deux témoins, un vigoureux maréchal ferrant, et un très honorable bourgeois.)

— Oh bien donc, Monsieur le crieur des morts, puisque vous êtes si curieux d'entendre la vérité sur votre compte, c'est moi, perruquier à tête vide, qui vais vous la dire, une bonne fois pour toutes. Par votre plumage noir, vous êtes un corbeau, oiseau de mauvais présage et de langage injurieux; quelques pincées de poudre blanche vous rendent semblable à la pie, qui porte noir et blanc, et qui est aussi un oiseau de langage injurieux et de mauvais présage. En quoi vous ai-je molesté,

(1) L'homme noir de notre gravure, page 281, semble bien être, non un crieur des morts, mais un simple *Aanspreker* ou porteur de lettres de deuil. Cela ne fait rien à la moralité de l'histoire.

puisque, après comme avant, vous demeurez absolument le même et ne pouvez, par conséquent, perdre au change? Bon!

» Me suis-je jamais plaint, moi, du tort que vous me faites, toutes les fois que, la nuit, vous troublez mon sommeil par vos croassements sinistres? Non, jamais je ne me suis plaint. Et pourtant, lorsque vous criez à tue-tête, vous tranformez un perruquier paisiblement endormi, en un perruquier réveillé en sursaut, qui ne peut plus se rendormir, et dont la main tremble encore le matin. Et pourtant, quel autre artiste a besoin, plus que le perruquier, d'avoir la main sûre et ferme, qu'il s'agisse de raser des visages ou d'accommoder des perruques? Voilà. Et dites-moi, maintenant, beau sire, lequel de nous deux a meilleure grâce à se plaindre d'être molesté par l'autre? »

De sa vie ni de ses jours le bon Kuit n'avait fait une si longue, ni surtout une si véhémente harangue. Il en fut étonné tout le premier; quant au crieur des morts, il demeura aussi surpris qu'un fondeur de cloches.

Quand il retrouva la parole, ce fut pour dire :

— Misérable et frivole boutiquier, quand donc penserais-tu à tes fins dernières, au milieu de tes perruques profanes, de tes poudres de perdition et de tes parfums mondains, si ma voix, dans le silence de la nuit, ne te venait semondre et avertir que tout homme est mortel, en te demandant de prier pour les trépassés. Ah! que réponds-tu à cela?

— Je réponds à cela, mon maître, répliqua gaillardement le bon Kuit, que ce que vous faites pour moi la nuit, moi, je le fais pour vous le jour.

— Comment cela? grogna le crieur des morts.

— Cette pincée de fine poudre à la maréchale ne vous dit-elle pas : Poussière tu es, et tu reviendras en poussière?

— Bravo! le perruquier, dit un nouvel interlocuteur qui, jusque là, avait écouté sans rien dire.

A suivre. J. GIRARDIN.

LE NAUTILE (1).

C'est le vaisseau de nacre pour lequel, au dire des poètes, l'infini n'a point de mystère, la barque aventureuse qui livre ses voiles de pourpre aux douces brises d'été dans les golfes magiques où chante la Sirène, où des récifs de corail dressent leurs cîmes nues, où les froides filles de la mer se lèvent pour que sèche au soleil leur ruisselante chevelure.

Ses ailes de gaze vivante ne se dérouleront plus; l'esquif de nacre a fait naufrage et chacune des cellules où sommeillait vaguement une vie crépusculaire, tandis que le frêle habitant croissait avec son abri, se révèle à toi, sa voûte irisée rompue, ses sombres cryptes ouvertes au jour.

Les années succédant aux années ont été témoins du travail silencieux qui allongea son étincelante spirale, puis un jour vint où quittant l'ancien logis pour un autre, il glissa sans bruit entre les cloisons de perle, ferma la porte inutile, s'étendit dans son nouveau gîte et ne connut plus celui de la veille.

Merci à toi pour le message céleste que tu m'apportes, enfant de la mer errante, repoussé de son sein! De tes lèvres mortes jaillit un chant plus clair que jamais Triton n'en sut tirer de sa conque sonore. Tandis qu'il vibre à mes oreilles, un écho redit dans les profondeurs de ma pensée :

« Construis-toi de nobles demeures, ô mon âme, à mesure que fuient les saisons rapides. Laisse en arrière le passé aux voûtes basses. Que chaque temple nouveau, plus parfait que le dernier étende un dôme plus vaste entre le ciel et toi, jusqu'à ce que, libre enfin, tu abandonnes sur le rivage de la vie ta coquille pour laquelle tu seras devenue trop grande ».

O. WENDELL HOLMES.
(Traduction de TH. BENTZON).

(1) Nous avons essayé de rendre ici les vers d'une intraduisible harmonie où un poète-médecin d'Amérique, le docteur Wendell Holmes, exprime sa confiance dans le perfectionnement et l'immortalité de l'âme humaine.

Nos lecteurs connaissent le « Nautile, » testacé à coquille divisée en plusieurs cellules (Voy. nos Tables).

Où diner?

Pour savoir si une personne donnait à manger, Bautru, de l'Académie française, demandait : — La voit-on à midi?

L'HOTEL DE LASBORDES OU DE FLEYRES, A TOULOUSE.

Les anciens hôtels de la ville de Toulouse, que recommandent leur architecture et leurs traditions historiques, sont assez nombreux. Ce sont des œuvres remarquables de la renaissance. On doit citer entre autres : — l'hôtel d'Asserat, qui aurait été construit sur l'ordre de François Ier, d'après les dessins du Primatice : mais cette origine est contestée; — la Maison de pierre ou hôtel Daquin; — l'hôtel Catelan ou Felzius, que l'on attribue à Nicolas Bachelier ainsi que l'hôtel Bernuy (aujourd'hui le lycée) et l'hôtel de Lasbordes ou hôtel de Fleyres.

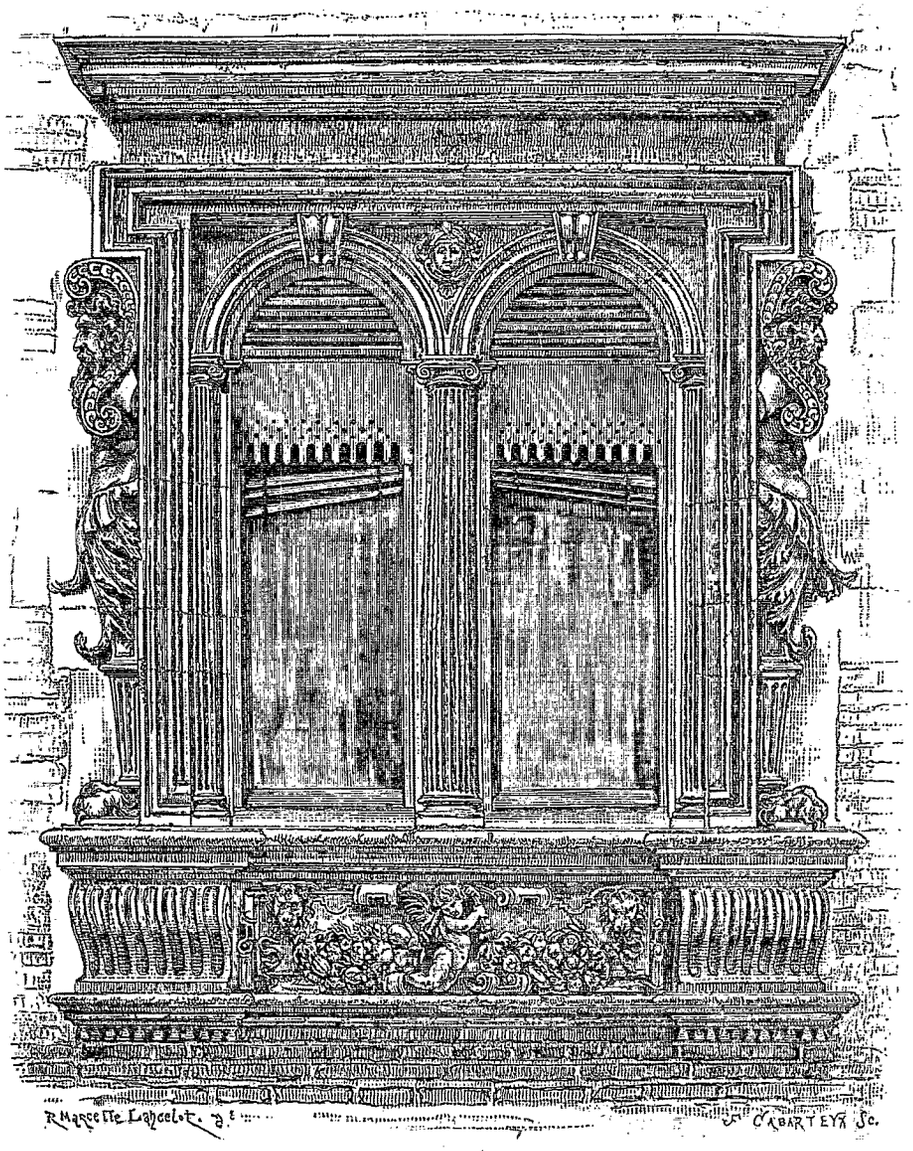
Nicolas Bachelier, né à Toulouse le 17 juin 1485, avait été un des élèves de Michel-Ange. Il était autant sculpteur qu'architecte. On loue beaucoup son mausolée de Galiot de Genouillac, placé dans l'église d'Assier (Lot) construite sur ses dessins. Parmi ses meilleures œuvres, on compte le somptueux château d'Assier, en partie détruit, celui de Montal, près de Saint-Céré, le pont de Saint-Subra (Saint-Cyprien), la porte de la sacristie de la cathédrale de Rhodez, et le premier portail de l'église Saint-Sernin de Toulouse.

Son buste figure dans la salle des « Illustres » au Capitole de Toulouse.

L'hôtel de Lasbordes est compris parmi les monuments historiques dont l'administration surveille autant que possible la conservation. M. de Buzonnière a dit au congrès scientifique de Toulouse, en 1852 :

« A peine entré dans la cour de l'hôtel de Lasbordes, on est entouré de tout un peuple de pierre, qui semble se mouvoir sous l'impression de mille sentiments divers. Chaque croisée est accolée de deux cariatides, non de figures raides et froides, mais de véritables personnages qui se saluent, qui discutent ensemble. Il y a surtout une vieille femme, une des plus belles choses d'étude et d'expression que le ciseau ait jamais produites. Hélas! cette noble demeure semble déserte, le temps recouvre ces chefs-d'œuvre d'une moiteur verdâtre... »

L'auteur d'un « Guide dans Toulouse », M. Le Blanc du Vernet, a donné de cet hôtel la description suivante :

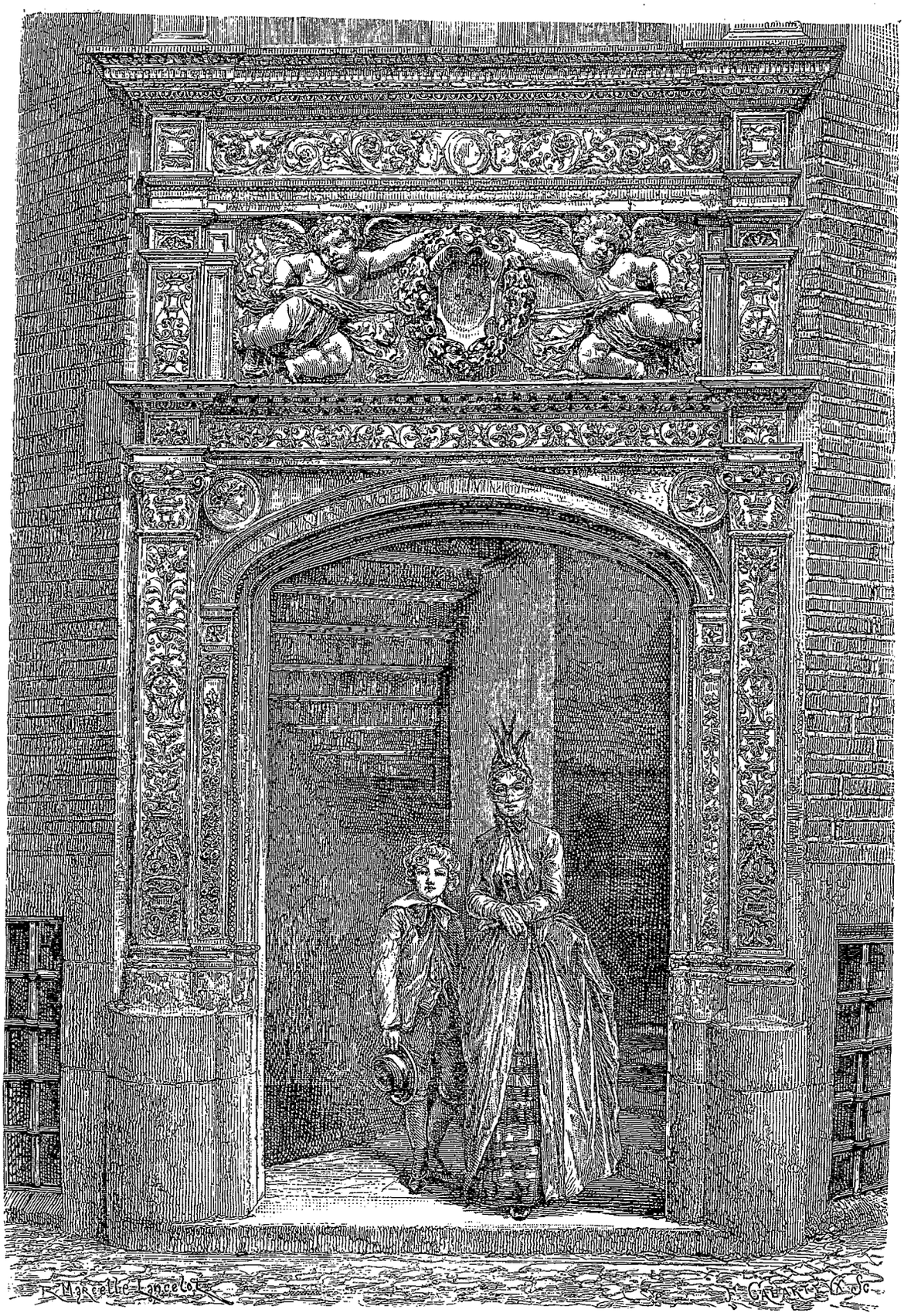


Une Fenêtre de l'hôtel de Lasbordes, à Toulouse. — Dessin de Mlle Lancelot.

« Une galerie voûtée, placée sur le devant de la rue, joint les deux ailes. Aux deux extrémités de la galerie sont deux bas-reliefs de Bachelier; à gauche, Orphée, domptant les bêtes, avec les figures emblématiques du Commerce et de l'Agriculture; à droite, au-dessus de belles figures qui supportaient un écusson, paraît un guerrier assis et couronné par la Victoire. La cour, ornée de deux tourelles, est décorée de guirlandes, de médaillons, de griffons et d'amours, où l'on sent la double inspiration florentine de Michel-Ange et de Donatello (1). »

Le portail à plein cintre est remarquable par l'élégance des figurines qui couronnent son entablement, aussi bien que par l'ingénieuse disposition des armes, des médaillons et des trophées. L'aile gauche est percée de trois fenêtres, deux entourées d'arabesques, de riches moulures, l'autre décorée de huit figurines d'anges. On pé-

(1) Le Blanc du Vernet, *Guide dans Toulouse* Toulouse, 1857).



Porte de l'hôtel de Lasbordes, à Toulouse. — Dessin de Mlle Lancelot.

nétrait autrefois dans l'hôtel par trois portes extérieures et trois portes intérieures, qui soutiennent un arceau du cloître. Cet arceau et les six portes sont soutenues par cinq colonnes cannelées, et c'est dans cette partie de l'édifice que Bachelier a déployé toute la fécondité de son talent (1).

M. P.

(1) Cayla et Paul, *Toulouse monumentale* (Toulouse).

ÉLISABETH.

ÉPISODE DE LA VIE SINCÈRE.

Suite et fin. — Voy. p. 18, 34, 51, 82.

Si je note les tristes heures que j'ai passées dans cette misérable cabane, c'est qu'elles m'ont fait faire, je crois, un progrès dans ma vocation. J'ai appris là mieux qu'auparavant combien, pour être assez charitable, il faut savoir pratiquer soi-même la vie de la misère et vaincre les répugnances qui peuvent refouler nos cœurs vers l'égoïsme. Avant l'affreux événement qui m'avait séparée de ma famille et ruinée, je n'avais été habituée qu'à faire simplement l'aumône en distribuant des aliments, des vêtements, un peu d'argent aux pauvres que l'on nous recommandait, sans entrer autrement que par quelques conseils dans les difficultés de leur existence : c'était une œuvre facile. Ma mère bien-aimée elle-même et Mlle de Fussy ne m'auraient pas laissée pénétrer dans l'intérieur de gens vicieux. Mais Mme Herefort m'enseignait résolument, avec conviction, que, pour exercer sérieusement la bienfaisance, c'est contre les vices même et leurs déplorables suites qu'il faut le plus souvent lutter avec sollicitude : « On ne doit pas, me disait-elle, séparer la charité matérielle de la charité morale ; le vice est cause de pauvreté. »

Un vent glacial s'engouffrait avec la neige dans cette sordide demeure par la porte mal jointe et des carreaux de papier déchirés. Faute de feu, mon premier soin avait été d'abord d'envelopper de ma mante les deux enfants ; mais ils se mirent à pousser des cris. Je les effrayais ; que craignaient-ils ?

« Faites le feu : avisez à nourrir ces enfants », m'avait dit en partant Mme Herefort.

Mais je dus m'avouer, à la honte de mon éducation, et peut-être de mon indifférence, que si j'avais vu souvent nos femmes de chambre allumer le feu, je n'avais jamais pensé qu'il y eût la moindre difficulté possible à faire promptement et bien une chose aussi simple.

Je cherchai dans les cendres quelques étincelles : peut-être s'y en trouvait-il? mais en les remuant et soufflant dessus, je les éteignis. Que faire ?

De grandes personnes qui eussent été témoins de ma maladresse et de ma confusion auraient eu peine à réprimer un sourire de mépris. Les enfants sont plus généreux. L'aînée des deux petites filles, que j'avais entendu Mme Herefort appeler Jeannette, devina mon embarras et le comprit en me voyant regarder de tous côtés avec anxiété : j'avais pitié de moi assurément et je ne devais pas avoir l'air fier : elle me montra du doigt un vieux sabot accroché au mur et où je vis un caillou, un morceau de fer, du linge brûlé, des tuyaux de paille soufrée. Ma charité n'était pas ignorante au point de ne pas connaître l'usage d'un fusil (1), mais elle était singulièrement maladroite. Avec le fer, ce n'était guère la pierre que je frappais, c'était ma main : j'eus l'idée d'appeler Jeannette à mon aide ; à la manière dont elle s'y prit je vis bien qu'elle n'en était pas tout à fait à son premier essai ; elle réussit. Pendant ce temps j'avais ramassé quelques brindilles éparses sur le sol en terre battue.

« Voilà du feu ! », me dis-je, toute heureuse : mais cette pauvre petite provision allait être bien vite consumée : où trouver du bois? Ce n'était pas à l'intérieur : je sortis, et à quelques pas j'aperçus quelques planches dont les extrémités perçaient la couche épaisse de neige : avec l'aide de Jeannette j'en apportai plusieurs au foyer.

Mais comme les flammes commençaient à s'élever, je tressaillis : sur une planchette je reconnus une inscription à l'encre, à demi effacée, où je lus, avec étonnement et effroi, le nom de mon père.

Comment ce débris de nos bagages était-il arrivé là ? chez quel homme étais-je donc ?

Évidemment on ne m'avait pas dit toute la vérité : il y avait eu un pillage, des violences ; le père de ces enfants avait peut-être été le meurtrier du mien. Dans mon épouvante, je cherchai, je crus même voir des gouttes de sang : non, heureusement je ne découvris que des taches de rouille. Plus calme, je me rappelai que Mme Herefort avait vu mon père et qu'ensuite elle avait eu l'assurance, d'après le témoignage du domestique qui avait apporté la malle, qu'il avait pu fuir avec mes frères au delà de la frontière.

Je la jugeai incapable d'une dissimulation même par compassion pour moi : j'avais appris à me confier entièrement dans sa sincérité ; oui, sans aucun doute ; cependant, malgré moi, il me restait un désir ardent de chercher si tout au moins on ne l'avait pas trompée !

Aussi je fis quelques pas pour m'élancer au dehors et porter la planchette à la ville afin d'obtenir de l'homme emprisonné une explication ou un aveu.

Un meilleur mouvement me retint à mon devoir ; il me fallait obéir à ces paroles : « Aviser à nourrir ces enfants. » Étaient-elles en effet responsables du mal qu'on avait pu faire? La plus petite pleurait : Jeannette portait son doigt à la bouche, puis s'enhardit à murmurer ces paroles : — « Nous avons faim » ; et la pauvre enfant ajouta doucement à voix plus basse encore : « grand'mère, aussi. »

J'avais presque oublié cette vieille femme en apparence plus méchante encore que souffrante et dont la vue me faisait mal.

— Mais, mon enfant, où trouver de la nourriture ?

Jeannette hésita, puis, se plaçant derrière moi pour que ses signes ne fussent pas vus de l'aïeule, elle me montra un bahut à demi caché sous le lit de la paralytique.

Je m'en approchai, j'en soulevai le couvercle ; à ce moment même, je ressentis à l'épaule une vive douleur ; la vieille femme avait eu la force de

(1) On appelait alors ainsi le briquet.

sortir de son lit son seul bras valide et elle avait enfoncé ses ongles dans ma chair. Jeannette jeta un cri et osa venir à mon secours; elle fit lâcher prise à sa grand'mère en prononçant quelques mots de patois que je ne compris pas, mais où il me sembla que se trouvaient les mots « Dieu » et « mère ».

Au fond de ce pauvre coffre, je découvris sous de vieux haillons, dans une enveloppe, des débris de pain noir et un morceau de lard ranci.

Cette découverte me fit éprouver une sorte de soulagement; mais presque aussitôt je retombai dans un grand trouble en reconnaissant que cette enveloppe de papier salie était une feuille déchirée de l'*Encyclopédie* que mon père lisait le soir à haute voix avec nos amis.

Ce n'était pas là de quoi me calmer, mais, plus résolue que je ne l'avais été à mes premières émotions, je sus me contenir et je me mis à préparer, avec le secours de Jeannette, un odieux potage répugnant que les enfants et leur grand'mère dévorèrent avec avidité. J'eus presque un sentiment de fierté. N'était-ce pas dans ma carrière une petite victoire?

Les heures s'écoulèrent ensuite, bien lentement.

Les enfants s'endormirent, les grondements de l'aïeule s'apaisèrent, mais ses regards méchants restaient fixés sur tous mes mouvements : ils me faisaient mal; j'étais obligé de m'en détourner.

Longtemps je restai ainsi assise, immobile, près du feu éteint. Je ne pouvais mettre aucun ordre dans mes pensées : il s'y mêlait toujours malgré moi des soupçons.

L'obscurité commençait à tout effacer autour de moi lorsque j'entendis au dehors des voix; j'aurais pu avoir des craintes dans cet isolement et ces temps troublés : l'état de mon esprit fit que je n'y songeai pas; je sortis avec empressement, c'était bien Mme Herefort qui revenait avec la pauvre femme.

A peine furent-elles entrées que, cédant à une première impulsion, je tendis à ma bienfaitrice l'inscription. Elle me rassura d'un sourire grave : « Je l'avais déjà vue, me dit-elle. Nous en parlerons au retour. »

Mme Herefort avait apporté des provisions : la mère savait où elle se procurerait du bois à quelque distance : elle poussa doucement vers moi ses enfants, Jeannette et sa sœur, qui me baisèrent les mains, et me dit en me remerciant qu'elles prieraient avec elle pour Mme Herefort et pour moi.

Nous sortîmes. Chemin faisant, Mme Herefort m'apprit qu'elle n'avait pu obtenir la mise en liberté immédiate de ce misérable père de famille soupçonné d'un délit un peu plus grave que celui de braconnage, un vol sans doute; mais un ancien ami de ma bienfaitrice, qui avait été conseiller au bailliage quelques années auparavant, et jouissait dans la ville d'une grande autorité morale, avait pris l'affaire en main, et il ne doutait pas que le témoignage de la femme qu'on avait fait venir à la ville et son extrême misère ne rendissent plus facile une mesure de clémence : probablement les démarches du lendemain lèveraient les dernières difficultés; on verrait ensuite les mesures à prendre dans l'intérêt de ces malheureux, qu'il fallait absolument aider à sortir de la voie du mal, soit par le travail, soit par l'émigration.

Cependant j'étais impatiente d'apprendre ce que Mme Herefort pouvait avoir à me dire sur l'inscription de la planchette; elle calma mon agitation en me donnant tous les éclaircissements que je pouvais désirer. Il était vrai qu'aux premiers instants, et précisément pendant les instants où mon père était venu me confier à sa bonté, une partie des bagages avait été pillée et dispersée; mais l'ancien conseiller au bailliage, qui était présent à cette scène, avait mis promptement fin au désordre. Cet honnête homme, si timoré qu'il fût, s'était intéressé à mon infortune, et, sur les instances de Mme Herefort, n'avait rien négligé pour se tenir avec une habileté prudente au courant des moindres faits de ce triste épisode et de ce qui l'avait suivi. Le lendemain, Mme Herefort me conduisit chez lui, et il m'affirma de nouveau qu'aucune violence n'avait été commise contre mon père et mes frères, et qu'ils avaient été réellement emmenés sains et saufs par un de leurs amis en pays étranger. Il aurait pu m'en donner, me disait-il, des preuves écrites, s'il n'avait pas cru devoir brûler immédiatement toutes les lettres qui, en ce temps de suspicions, auraient pu mettre en danger sa vie et celle des autres.

Mme Herefort avait en effet la conviction que son vieil ami, quelle que fût sa réserve, avait reçu des nouvelles des trois exilés : je pensai avec douleur que parmi ces lettres quelques-unes avaient dû m'être adressées : trop de prudence m'en avait privée...

P.-S. Ce fut beaucoup d'années après la mort de ma bienfaitrice, qui m'avait laissé un peu de bien, et à la suite de longues et difficiles recherches, lorsque déjà j'étais une vieille fille, que je parvins à recueillir des renseignements certains sur le sort de ceux qui m'avaient été si chers. Mon père était mort à Magdebourg. Mon plus jeune frère avait péri, victime d'un accident de chasse, au Tyrol. Mon frère aîné s'étant engagé au service de la Russie, était parvenu à un grade élevé et avait épousé une fille très riche. Sa haine contre la révolution et ses suites l'avait fait renoncer à tout projet de revenir dans sa patrie où il n'eût trouvé notre ancienne demeure qu'en ruine. Par orgueil, il n'avait réclamé plus tard aucune indemnité. Je lui avais écrit en lui racontant en toute simplicité ce qu'était ma vie : je jugeai par ses réponses qu'il ne pouvait me convenir de chercher à me réunir à lui bien qu'il m'en eût fait l'offre assez froidement : il m'était surtout évident que sa femme, très fière de sa haute noblesse et d'une charge qu'elle avait à la cour, n'avait aucun désir d'avoir

près d'elle une belle-sœur qui en était arrivée à ne plus vouloir comme Pascal, « vivre, que de la vie des pauvres (1)... »

Ici nous devons arrêter nos emprunts aux mémoires de Mlle Élisabeth de Verrières. Les notes qui suivent ne se rapportent plus guère qu'aux souvenirs de nombreux actes de charité, écrits brièvement par elle pour occuper des loisirs ou pour aider son expérience; ces pages manuscrites sont loin d'être sans intérêt, et l'on pourrait y puiser beaucoup d'utiles enseignements, mais leur place serait dans un livre plutôt que dans le cadre étroit d'un recueil comme le nôtre. Toutefois il se peut que nous ayons à en extraire plus tard quelques-uns. Surtout nous pourrons raconter dans quelles circonstances assez singulières nous avons rencontré Mlle des Verrières vers la fin de sa vie qui, du reste, n'est pas inconnue de nos lecteurs (2).

Ed. Charton.

CÉRÉMONIES FUNÉRAIRES CHEZ LES DJIKES.

(Voy. p. 207).

Une population du Caucase, les Zyghes ou Djikes, habitants des rives du Kouban, ensevelissaient leurs morts, encore au seizième siècle, avec des cérémonies analogues à celles qui étaient en usage chez les Romains et les Gaulois (3).

Les funérailles des Zyghes sont très extraordinaires, écrivait en 1551 le Génois Georges Interiano. Après la mort d'un gentilhomme, ils construisent à la campagne une haute estrade en bois sur laquelle ils placent le mort, dans une position assise, après lui avoir ôté les intestins, et pendant huit jours, les parents, les amis et les vassaux le visitent et lui présentent des tasses d'argent, des arcs, des éventails, etc. Aux deux côtés de l'estrade sont les deux parents les plus âgés, appuyés sur un bâton et, sur le lit, à main gauche se tient une jeune fille avec un éventail recouvert d'un morceau de soie en main. Elle s'en sert pour chasser les mouches quand même il gèle. En face du mort est assise sur une chaise, placée par terre, la première des femmes du défunt, qu'elle fixe sans détourner les yeux, mais sans pleurer : car ce serait une honte. Pendant les huit jours elle ne le quitte guère. Au bout des huit jours on prend un grand tronc d'arbre qu'on fend en deux et qu'on creuse pour y placer le corps et les dons. Après quoi on le transporte à l'endroit destiné à la sépulture, où la multitude qui suit le cortège élève la tombe en entassant de la terre sur le cercueil, et, plus le défunt était puissant, plus il avait d'amis, de sujets, plus le tumulus est grand.

Après l'ensevelissement, pendant plusieurs jours, à l'heure du dîner, on selle le cheval du défunt, et on donne ordre au serviteur de le mener par la main à la tombe nouvelle et d'y appeler par trois fois le défunt par son nom, pour le convier à dîner. Cela fait, le serviteur s'en retourne en ramenant le cheval, disant que le défunt ne répond pas. Alors les parents et amis se mettent à table.

Alexandre Bertrand.
membre de l'Institut.

(1) Voy. sur Pascal et les pauvres, pag 271.
(2) Voy. la *Mendiante des pauvres*.
(3) Voy. l'article *Persistance d'usages singuliers*, p 207.

Question et réponse.

D. — Comment la société peut-elle devenir meilleure?

R. — Que chacun de nous devienne meilleur, et tout s'améliorera (1).

SAINT FRANÇOIS DE SALES.

La suavité, qualité rare, distingue et recommande les écrits de saint François de Sales. Ses « Conseils à Thimothée » sont, sous ce rapport, un ouvrage unique dans notre littérature. Se défendre de le lire parce que l'on n'aurait pas la même croyance que l'auteur, ce serait se priver volontairement d'un charme qu'on trouverait difficilement ailleurs. Il nous semble que cette réflexion peut s'appliquer à beaucoup d'écrivains d'un grand mérite, même de génie, qu'on écarte de soi sur l'étiquette seule de leur foi; mais si l'on peut être assuré de trouver de belles pensées, quelques paillettes d'or, parmi ce que l'on considère comme leurs erreurs, pourquoi ne pas les y chercher? Nos esprits sont-ils si riches qu'ils aient à dédaigner les parcelles de ce qui compose, dans son ensemble, le trésor de la vérité dans tous les siècles?

Éd. Ch.

QUELQUES PENSÉES DE SAINT FRANÇOIS DE SALES.

Il y a un zèle âpre et farouche qui ne pardonne rien, qui agrandit les moindres fautes et fait comme le mauvais médecin qui rend les maladies plus fâcheuses.

Un silence judicieux est toujours meilleur qu'une vérité non charitable. Il vaut mieux taire une vérité que de la dire de mauvaise grâce.

Comme on apprend à étudier en étudiant, à travailler en travaillant, aussi apprend-on à aimer ses semblables en les aimant : ceux qui prennent une autre méthode se trompent.

La vertu ne consiste pas tant en l'habitude qu'en l'action. L'habitude est une qualité oisive de sa nature, qui dispose à la vérité à bien faire, mais qui n'a pas d'effet pourtant si son inclination n'est réduite en actes.

Comme un coup de vent dans les voiles d'un navire le fait plus avancer en mer que cent coups de rames, ainsi un témoignage de bienveillance tirera plus de service d'un domestique, que cent

(1) Épigramme de Sophronizon, par le docteur Paulus.

commandements austères, menaçants et rigoureux.

Mille tombent à la gauche de l'adversité et dix mille à la droite de la prospérité, tant il est difficile dans l'abondance de marcher droit devant soi.

Quand on parle de patience, vous diriez qu'il ne la faut employer qu'en la souffrance des maux qui nous apportent de la gloire. Cependant, tandis que nous attendons ces grandes et signalées occasions qui n'arrivent que rarement dans la vie, nous négligeons les moindres, et tant s'en faut que l'on compte, par exemple, pour quelque chose le support des importunités du prochain, qu'au contraire on tient pour faibles ceux qui les endurent.

Nous nous imaginons que notre patience est capable de souffrir des douleurs et des affronts signalés, et nous nous jetons dans l'impatience pour les plus légères importunités.

Il nous semble que nous pourrions assister, servir et soulager nos semblables en de grandes et

Saint François de Sales, d'après le portrait authentique dont l'original, peint en 1608, se trouve au château de Thorens [1].

longues maladies; et nous ne pouvons supporter leurs humeurs fâcheuses, leurs incivilités et surtout leurs importunités, par exemple, lorsqu'on vient hors de propos et à contre-temps nous entretenir de choses qui nous semblent frivoles.

Nous ne voulons que des vertus braves et bien vêtues qui donnent de la réputation.

Pour lire utilement, il ne faut lire qu'un livre à la fois, et encore le faut-il lire par ordre, c'est-à-dire d'un bout à l'autre. Ce n'est pas seulement l'utile qui doit nous porter à cette suite et continuité de lecture, mais encore l'agréable, car de cette façon nous faisons comme les voyageurs qui se délassent en marchant par la découverte de nouveaux objets et de diverses perspectives; nous allons toujours en de nouvelles pensées, ce qui réjouit l'esprit. Ceux qui n'ont point de lecture arrêtée, mais qui sautent d'un livre à l'autre, se dégoûtent bientôt de tous et se rebutent de cet exercice, qui est la plus agréable nourriture de l'esprit et l'un des plus doux charmes de la vie.

[1] La peinture n'est pas d'un grand maître; mais on peut croire qu'elle a bien reproduit, quoique avec maladresse et de la dureté, les traits du modèle, au moins dans ce qui les caractérisait le plus. Tous les autres portraits produisent du reste la même impression que cette ancienne œuvre d'un artiste inconnu.

Exercice d'adresse dans une école.

Un maître ingénieux peut enseigner beaucoup de choses utiles à de jeunes élèves en dehors du cadre de leurs études ordinaires.

Un jour, dans une salle d'école de village, à une des heures des récréations, je fus surpris de voir rangés sur une planche placée à portée des mains des enfants beaucoup d'objets très fragiles, comme verres, tasses et coupes de fine porcelaine, etc.

Sur un signe du maître, un élève, petit paysan d'assez lourde apparence, alla enlever tour à tour chacun de ces objets casuels pour les porter vis-à-vis sur une autre planche, et il les y plaça dans l'ordre exact où ils étaient précédemment. Je pris plaisir à louer à haute voix son adresse.

— Ce n'est aucunement un devoir que j'impose, me dit le maître; je m'en garde bien; aucun élève n'y est obligé; je ne punis pas les maladresses encore qu'il puisse m'en coûter parfois quelque peu de chose; mais j'ai de petites récompenses pour ceux qui s'habituent à faire ces déplacements avec le plus d'adresse; je leur donne quelqu'un de ces petits objets pour leur mère ou leurs sœurs. J'espère que plusieurs d'entre eux apprécieront plus tard les avantages de ces exercices faciles lorsqu'ils seront dans les ateliers. ÉD. CH.

Ne rien détruire inutilement.

On a demandé au chef de l'une des plus importantes manufactures de porcelaine et de faïence en Angleterre à quel chiffre on pouvait évaluer le prix des porcelaines, faïences ou verreries, détruites chaque année par la maladresse des domestiques ou d'autres personnes dans les ménages anglais. Après une enquête assez longue, il répondit que la valeur de tous les objets de cette sorte détruits par an ne pouvait pas être estimée à moins de deux millions de livres sterling (cinquante millions de francs).

Un préjugé très répandu peut porter ceux qui ne souffrent pas de ces destructions dans leurs ménages à répondre : — Tant mieux : cela fait aller l'industrie et le commerce.

Mais des économistes éminents, Jean-Baptiste Say entre autres, ont réfuté cette erreur. Évitez, disent-ils, de détruire inutilement quoi que ce soit. A combien de familles, non pas même indigentes, mais peu aisées, mal approvisionnées, ces objets ainsi détruits en pure perte n'auraient-ils pas été utiles? Si vous êtes rassasié de la vue et de l'usage de choses que vous possédez depuis longtemps, vous trouverez aisément à la ville ou à la campagne beaucoup de gens qui les accepteront de votre libéralité avec satisfaction. Voit-on les dames brûler les robes qu'elles ne veulent plus porter? non, elles les donnent. On n'aurait que trop à dire au sujet de l'inégale distribution des produits de l'industrie, mais la vérité est que jamais il n'y a un plus grand nombre de ces produits qu'il n'en faudrait pour tous ceux qui en ont besoin. ÉD. CH.

Un jeu sur ardoise.

Au rez-de-chaussée de l'Hôtel de ville d'Annecy, parmi les fragments de sculpture fixés sur les murs, se trouvent deux plaques d'ardoise de forme circulaire, où sont gravés, comme dans les compartiments d'une carte de jeu d'oie, des chiffres romains entremêlés de quelques figures sculptées d'un léger relief; on voit en haut la Fortune debout sur une boule, en bas une tête de mort, à gauche le soleil et une couronne impériale, à droite la lune, etc. Les joueurs se servaient, non de dés, mais d'une longue aiguille tournant sur pivot, et dont la pointe s'arrêtait au hasard sur un chiffre ou sur une figure. Une plaque semblable, conservée dans une maison de Talloires, au bord du lac d'Annecy, donne une idée exacte de ce jeu dont le nom même paraît oublié dans la capitale de la Savoie.

Sur l'une des deux plaques de l'Hôtel de ville, d'un diamètre d'environ cinquante centimètres, au-dessus du cercle des chiffres romains, sont dessinés des chiffres arabes.

Au centre de la plaque de Talloires, à l'intérieur du cercle, sont figurées des cases, semblables à celles d'un damier, et dont l'on se servait sans doute après avoir enlevé l'aiguille.

ÉD. CH.

MONNAIE ROMAINE DE CHARLES D'ANJOU.

Cette monnaie d'argent a été frappée par Charles d'Anjou, frère de saint Louis, en son titre de sénateur de Rome.

Le sénateur était, au treizième siècle, le premier magistrat de la république romaine. Les papes, suivant qu'ils furent puissants ou faibles, et selon le degré d'autorité qu'ils eurent sur les Romains, retinrent pour eux ou abandonnèrent au peuple l'élection du sénateur. A plusieurs reprises, au treizième siècle, il y eut à la fois deux sénateurs.

Le peuple romain, s'étant, au douzième siècle, constitué en république, s'empara du droit de battre monnaie, qui avait jusque là appartenu au souverain pontife. Clément III, d'ailleurs, reconnut, en 1188, le droit du peuple romain à frapper monnaie; tout en se réservant un tiers sur les profits provenant du monnayage. La plupart des sénateurs n'ont mis sur les espèces émises pendant la durée de leur magistrature que leurs armoiries, ou l'initiale de leur nom, et cela d'une façon peu apparente. Deux seulement ont osé y inscrire leur nom en toutes lettres; ce sont Brancaleone et Charles d'Anjou. Le premier était un citoyen de Bologne, que les Romains, profitant de l'absence

du pape Innocent IV, appelèrent en 1252 pour les gouverner; il exerça pendant trois ans un pouvoir dictatorial. Quant au second, Charles d'Anjou, il fut plusieurs fois investi de la dignité sénatoriale. Le 29 mai 1265, le frère de saint Louis fut proclamé sénateur pour un an; bientôt après, le 6 janvier 1266, il fut couronné roi de Sicile par le pape Clément IV. Ce même pontife lui conféra à nouveau, en septembre 1268, le titre de sénateur, qu'il devait conserver pendant dix ans. Enfin, Martin IV

† KAROLVS.S.P.Q.R. (*Karolus, Senatus populusque Romanus.*) Lion marchant à gauche; au-dessus, l'écu de France à trois fleurs de lys, chargé en chef d'un lambel à trois pendants.
℟. ROMA CAP MVNDI. Rome, sous la figure d'une femme, assise de face, la tête couronnée, tenant dans la main droite un globe, et dans la gauche une palme.

ayant obtenu des Romains la reconnaissance solennelle du droit qu'avait le pape de gouverner la ville, nomma Charles d'Anjou sénateur à vie. Charles mourut, comme on sait, le 7 janvier 1285; mais quelque temps avant sa mort le peuple romain s'était soulevé contre le vicaire royal qui le représentait à Rome.

La monnaie dessinée plus haut a été émise après le 29 mai 1265, et avant le 6 janvier 1266. En effet, Charles d'Anjou, une fois roi de Sicile, fit mettre son nouveau titre sur les monnaies romaines, comme le prouve la pièce suivante :

Le type de ces deux belles monnaies d'argent n'a pas été inauguré par le roi de Sicile. C'est sous Brancaleone qu'il apparaît pour la première fois; c'est à lui que Charles d'Anjou l'a emprunté. Si nous en voulions croire Fioravanti, les Romains, en choisissant le lion pour emblème, auraient voulu l'opposer à l'aigle, symbole de la faction gibeline. Cette explication ne saurait être acceptée; car le sénateur Brancaleone, dont le nom figure sur la monnaie romaine à côté de l'image du lion, était gibelin; il resta fidèle à Frédéric II, même après son excommunication.

Quant à la personnification de Rome, elle est une preuve manifeste de l'orgueil légitime du peuple romain. C'est une conception, née sous l'influence des souvenirs antiques, si profondément gravés dans l'esprit des Romains, qu'aucune révolution n'a pu les effacer. Pour eux, Rome n'a jamais cessé d'être la capitale du monde. « *Roma caput mundi regit orbis frena rotundi.* » disait-on au treizième siècle : « Rome, tête du monde, tient les rênes de l'univers. » C'était encore à cette époque la ville par excellence, *urbs;* et si le pouvoir de ses magistrats s'arrêtait à ses murs, au moins son évêque étendait-il son autorité sur tout le monde chrétien. « *Roma caput mundi quidquid non possidet armis religione tenet.* » « Tout ce que Rome n'a pas subjugué par les armes, elle l'a conquis par la religion. »

Rome attire toujours à elle les savants et les artistes; c'est sur cette terre si riche en grands souvenirs qu'ils se rencontrent unis dans un même sentiment d'admiration pour les chefs-d'œuvre que l'antiquité y a laissés.

MAURICE PROU.

ÉTUDES MILITAIRES.

LES FORTIFICATIONS.

Suite et fin. — Voy. pag. 87, 171, 198, 235.

Les voies ferrées se sont tellement multipliées que, par économie, on fait usage de forts d'une capacité médiocre. L'emploi de ces forts a pris tant de développement que certains bons esprits ont cru à l'avènement d'une fortification nouvelle et ont donné à ces ouvrages le nom de *forts d'arrêt.* Il n'y a pas là de création nouvelle. On connaît, depuis longtemps, les forts isolés qu'on élevait surtout en pays de montagnes. En outre, s'il avait fallu donner un nouveau nom à une très ancienne chose, on eût dû en choisir un autre que celui de « fort d'arrêt », lequel constitue un fâcheux pléonasme. Est-ce que toute fortification, en effet, n'est point faite pour arrêter l'ennemi? La dénomination de « fort isolé » doit par conséquent prévaloir.

Les forts isolés, dont la garnison peut varier de 400 à 700 hommes, seront défendus à la frontière par des troupes tirées exclusivement de l'armée active — qui se mobilise sur place — et dont les noyaux tiennent, en tout temps, garnison dans les ouvrages ou à proximité d'iceux.

Les formes générales d'un fort d'arrêt sont à peu près celles d'un fort d'enceinte. Elles se distinguent cependant de celles-ci en ce que, étant de toutes parts attaquable, l'ouvrage doit également faire front de tous côtés et avoir toutes ses faces dotées de pareille organisation défensive.

Un fort n'est pas fait seulement pour abriter ses défenseurs. C'est une « batterie » qui doit répondre au feu de l'assaillant et, autant que possible, répondre sans risquer de se faire détruire par un feu convergent de l'ennemi. Le rôle d'une artillerie *de place* est de faire obstacle à la construction des batteries de l'assiégeant; de ruiner,

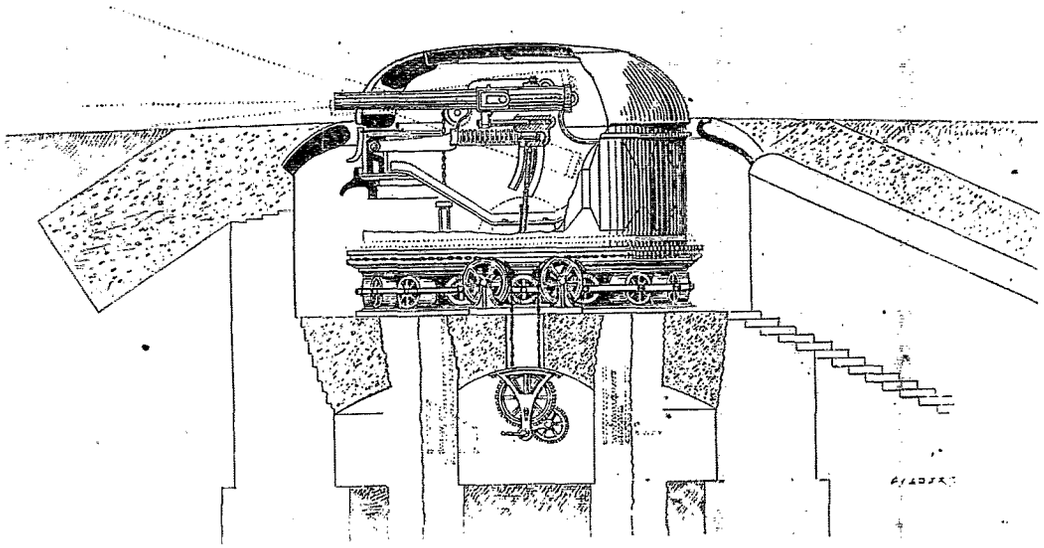
si faire se peut, toutes les entreprises de celui-ci; de le combattre à armes égales; de répondre énergiquement au tir de ses pièces.

Réciproquement, le rôle d'une artillerie *de siège* est celui-ci : combattre et réduire au silence la puissante artillerie de la place assiégée; rendre inhabitables les terre-pleins de la fortification; disloquer les abris que les défenseurs y ont organisés; ruiner tous les organes de la défense; ouvrir de loin, s'il est possible, une brèche aux remparts; détruire les murs d'escarpe; enfin, amener la chute dans le fossé d'un pan d'escarpe et de parapet, de manière à former une rampe praticable aux colonnes d'assaut.

Les bouches à feu qui ont à faire l'un ou l'autre de ces services doivent être dotées de grande puissance; capables d'exécuter, à grande distance, un tir de précision *de plein fouet* ou *plongeant;* d'où il suit nécessairement qu'elles doivent être de gros calibre. Un matériel de place peut se composer de types et de calibres très divers. Il suffit que ces bouches à feu aient de la puissance et soient en grand nombre. L'armement d'une grande forteresse moderne comprend théoriquement 300, 400, 500 pièces de gros calibre et même davantage.

Admettant ce fait irrécusable que des maçonneries, si solides qu'elles soient, ne peuvent plus résister aux coups des pièces rayées de siège, les ingénieurs militaires se sont attachés à doter de cuirasses métalliques les bouches à feu de place affectées à l'exécution d'un tir direct. Ils ont préconisé l'emploi des *masques*, des *boucliers*, des *têtes de casemates*, des *tourelles à coupole*. On ne saurait plus contester la nécessité où l'on est de placer les bouches à feu les plus importantes de la défense à l'abri des coups de plein fouet, plongeants et verticaux.

La *tourelle* ou *coupole*, dite aujourd'hui la reine des cuirassements, consiste en un grand cylindre métallique reposant sur de solides substructions



Tourelle cuirassée à coupole.

en maçonnerie, par l'intermédiaire d'une couronne de galets et roulettes analogue à celle d'une plaque tournante de chemin de fer. Moyennant ce dispositif, le cylindre peut prendre un mouvement de rotation autour de son axe. Protégé sur sa hauteur par des massifs de maçonnerie et de terre, il est coiffé d'une calotte aplatie et même souvent tout à fait plane. Établie dans des conditions qui la rendent à peu près invulnérable, la coupole est percée de sabords laissant passer les bouches des pièces mises en batterie à l'intérieur de son cylindre. Un mécanisme simple, installé dans une chambre de manœuvres, permet de faire tourner l'appareil préalablement soulagé.

Voici quel est le jeu de la tourelle :

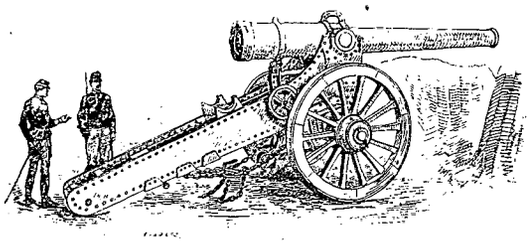
Aux aguets dans son observatoire, le pointeur interroge l'horizon; il peut, à volonté, ralentir, accélérer ou arrêter le mouvement de rotation; il peut en renverser le sens. Quand il se juge en bonne direction, il opère la mise du feu par le moyen d'un courant électrique. La tourelle, *qui tourne toujours*, vient aussitôt présenter à l'ennemi sa carapace invulnérable, c'est-à-dire la portion de cylindre qui n'est pas percée de sabords, de sorte que ceux-ci échappent immédiatement aux dangers de la riposte.

L'usage de cet appareil permet d'assurer au tir une rapidité et une justesse qui en décuplent, au moins, la puissance. Sa supériorité sur les cuirassements fixes de tout genre provient de ce que son champ de tir est de 360 degrés; qu'elle continue son mouvement pendant qu'on en recharge les pièces, et qu'il n'est pas nécessaire de l'arrêter pour faire feu. La vulnérabilité de ses sabords-embrasures est par conséquent peu à craindre, surtout par qui a soin de ne pas tirer à intervalles de temps égaux et de ne pas imprimer à l'appareil un mouvement de rotation uniforme. Les tourelles sont surtout précieuses à raison de la rapidité de leur tir, rapidité provenant de ce que les

affûts sont fixes et que les pièces rentrent automatiquement en batterie.

Le meilleur type de tourelle à coupole est celui du commandant Mougin. Fait pour recevoir deux canons de 155, système de Bange, le cylindre, qui mesure 3m.90 de diamètre intérieur, est formé de trois plaques en fer laminé de *quarante-cinq centimètres* d'épaisseur, et chacune de ces plaques est du poids de 19 500 kilogrammes. La toiture se compose de deux plaques planes en fer laminé de 18 centimètres, pesant ensemble 19 900 kilogrammes.

Toutes les puissances ont aujourd'hui des *équipages de siège* constitués dès le temps de paix. c'est-à-dire des parcs de matériel d'artillerie comprenant chacun quantité de bouches à feu de gros calibre. Approvisionnée à grand nombre de coups, pourvue de tous ses armements et assortiments, chaque pièce est prête..... on n'a qu'à l'embar-



Canon français de 155mm. long, de siège et place.

quer. Et il convient d'observer ici que, pour des transports de cette nature, la route ordinaire ne suffit plus; que le chemin de fer est indispensable.

L'Allemagne possède deux *équipages spéciaux* destinés à suivre constamment l'armée d'opérations, afin de vaincre les résistances que peuvent opposer à la marche de celle-ci les petits forts et les ouvrages de fortification passagère; trois *grands équipages* de siège; deux grands *équipages de réserve* et trois *sections de complément*, ensemble 1 352 bouches à feu de gros calibre, approvisionnées chacune à un millier de coups.

Il convient maintenant de dire un mot des calibres actuellement en usage en Allemagne et en France.

En fait de matériel de siège, les Allemands ont un canon *lourd* de 9 et un canon *lourd* de 12 centimètres, tous deux en bronze mandriné, avec mécanisme de fermeture à coin cylindro-prismatique; — un canon court de 15 centimètres, modèle 1870, en bronze, avec fermeture à double coin; — un canon de 15 centimètres, en acier fretté, modèle 1872, à fermeture à coin cylindro-prismatique; — enfin, un canon court de 21 centimètres, en bronze mandriné, actuellement à l'étude. Ce matériel comprend, en outre, un mortier de 9 et un mortier de 15 centimètres, tous deux en bronze mandriné, avec système de fermeture à vis; et un mortier *rayé* de 21 centimètres, modèle 1871, en bronze, avec fermeture à double coin.

Les Allemands affectent au service de la défense des places : d'abord, tout leur matériel de siège; puis concurremment : un canon de 12 centimètres, modèle 1873, et un canon de 15 centimètres, modèle 1864, tous deux en bronze, avec mécanisme de fermeture de culasse à coin cylindro-prismatique; un canon de 15 centimètres, long, en acier fretté, modèle 1873, avec fermeture à coin cylindro-prismatique; enfin, trois mortiers lisses des calibres de 15, 23 et 28 centimètres.

Le matériel spécial à la défense des côtes comprend : le canon long de 15 centimètres, de place, les canons longs de 21 et 28 centimètres, en acier fretté, avec fermeture à coin cylindro-prismatique; des canons de 30 centimètres et demi et 40 centimètres, actuellement en construction; enfin, le mortier de 21 centimètres.

En ce qui concerne le matériel français, les canons de *siège et place* sont ceux des calibres de 120, 155 et 220 millimètres.

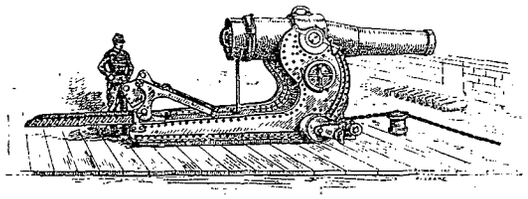
Le canon de 120 tire de plein fouet, à la charge normale de 4kil.500 de poudre, un projectile pesant *dix-huit kilogrammes*. La vitesse initiale correspondant à cette charge est de 495 mètres; la portée maxima du projectile, de *neuf kilomètres et demi*.

Le canon de 155 tire de plein fouet, à la charge de 9 kilogrammes, un projectile pesant *quarante kilogrammes*. La vitesse initiale est de 485 mètres; la portée maxima, de *dix kilomètres et demi*.

Le canon de 220 tire, à la charge de 19 kilogrammes, un projectile du poids de *quatre-vingt-dix kilogrammes*. La vitesse initiale mesure 440 mètres; la portée maxima, onze kilomètres.

On peut encore faire servir à l'exécution du service de siège et place des calibres qu'emploient la marine et la défense des côtes : un canon de 24 centimètres, *en fonte*, tubé et fretté; un canon de 240 millimètres *en acier*; un autre canon, aussi en acier, de 340 millimètres.

Le canon de 24 centimètres tire, à la charge de 28 kilogrammes de poudre, un obus ordinaire de



Mortier rayé de 270mm.

cent vingts kilogrammes, dont la vitesse initiale est de 470 mètres; et la portée maxima, de 12 kilomètres. L'obus, dit *de rupture*, que tire cette pièce peut être en fonte ou en acier. L'obus en fonte, avec sa charge intérieure d'un kilogramme de poudre, est du poids de *cent quarante-et-un kilogrammes*.

Le canon de 240 millimètres, tout en acier, reproduit, à plus grande échelle, toutes les dispositions du canon de 220. Cette bouche à feu tire, à la

distance de *quatorze* kilomètres, des projectiles de *cent cinquante* à *cent quatre-vingts* kilogrammes. La même pièce longue lance les mêmes projectiles à *quinze* kilomètres.

Le projectile du canon de 340 est d'un poids qui, suivant son organisation intérieure, varie de *quatre cent vingt* à *six cents* kilogrammes; il peut contenir 40 kilogrammes de poudre; sa hauteur est de 1m.27. La vitesse initiale est de 650 mètres; la portée maxima, de *dix-sept* à *dix-huit kilomètres* — soit la distance de Paris à Montgeron par le chemin de fer de Lyon, ou celle de Paris à Versailles *via* rive gauche!

Pour l'exécution du tir plongeant, il est fait usage, en France, de mortiers *rayés* des calibres de 90, de 155, de 220 et de 270 millimètres. Respectivement, les projectiles pèsent *huit, quarante, quatre-vingt-dix* et *cent quatre-vingts* kilogrammes; les portées maxima sont de 2kilom.500, 6 kilomètres, 7kilom.600 et 8 kilomètres. Le projectile, qui tombe toujours verticalement, a raison des obstacles les plus solides.

Les ouvrages qui forment la ceinture du noyau central en sont, pour ainsi dire, les bastions avancés. Chacun d'eux fait fonction à la fois de batterie, de caserne, de magasin, d'arsenal. Mais les intervalles de ces ouvrages ne sauraient demeurer inoccupés et, par suite, livrés aux insultes de l'ennemi. En conséquence, des ouvrages, dits *improvisés,* s'élèveront dans ces intervalles et donneront lieu à une guerre de positions. On peut concevoir que, dans l'intervalle de deux forts voisins, la défense ait étudié et choisi, durant le temps de paix, de bonnes positions pour postes ou batteries, et qu'elle ait pris, en temps utile, des dispositions propres à les relier rapidement par des tronçons de voie ferrée. Ces batteries de pièces de gros calibre pourront dès lors agir à la façon des batteries de campagne; la défense des intervalles, douée d'une extrême mobilité, attirera presque exclusivement à elle l'attention de l'ennemi et soulagera les forts, qui n'en continueront pas moins à faire bonne garde. Enfin, il est essentiel d'observer que le plus sûr moyen de retarder le moment de la capitulation est de disputer à l'ennemi le terrain sis en avant de la place, et de ne se restreindre à la défense de la ligne des forts que lorsqu'il est bien démontré qu'on n'a plus d'autre parti à prendre.

On le voit, la guerre de siège semble devoir s'approprier, de plus en plus, dans la mesure du possible, les méthodes de guerre usitées en rase campagne.

Colonel HENNEBERT.

LE CHAMP DES GROLLES.

Une fois, qu'en compagnie du grand Thomas, l'un des meilleurs chasseurs du pays, je suivais le chemin qui monte à la Prée et va se perdre dans les bois, je le vis s'arrêter, puis, de la main, faisant un abat-jour à ses yeux, regarder au loin, dans la direction des champs qui s'étendent en deçà du marais.

Irrité de cette pantomime qui, depuis dix minutes, se répétait peut-être pour la cinquième fois:

— Enfin, lui dis-je, se passe-t-il donc quelque chose d'étonnant en Seudre?

— Nnnnon, me répondit-il, aussi lentement que possible, sans se laisser distraire par ma question.

Mécontent d'une réponse qui ne me disait rien de ce que je voulais savoir:

— Alors, que voyez-vous, demandai-je?

— Je vois, dit-il, ce que j'ai vu de tout temps, je prétends dire depuis que je me connais.

S'imaginant, sans nul doute, m'avoir fait une révélation, le grand Thomas s'éloigna de quelques mètres; puis, escaladant l'un des tas de pierres que chaque année l'on dépose le long de nos routes, il s'y dressa immobile comme à un poste d'observation.

— Les *brrrrrigandes!...* l'entendis-je grommeler bientôt après.

Las d'interroger l'homme qui ne voulait point répondre, je me mis aussi, moi, à regarder la plaine. Mais la plaine me sembla parfaitement calme.

J'allais poursuivre ma course seul, lorsque, me retournant une dernière fois, j'aperçus mon compagnon qui marchait vers moi d'un pas résolu, comme s'il en avait à tout jamais fini avec sa vision.

— Eh bien, lui dis-je, qu'y avait-il donc?

— Vous me croirez si vous voulez, me répondit-il, mais voilà tantôt quarante ans que je vois un vol de *grolles* (1) s'abattre au même endroit, entre la garenne des Primevères et le fief Griffarin, dans un méchant lopin de terre à moi, que les pillardes ont pris habitude de saccager.

Je dois vous dire, — car je veux être sincère, — que j'ai tout fait pour les en chasser; mais à quoi bon? personne aussi bien que la *grolle* ne sait se moquer du monde!... Je vous parle de quelque chose de bien vieux: une année, elles m'avaient causé tant de dommage, que je jurai de le leur faire payer cher, à ces rapaces noiraudes.

Vers l'heure où le soleil descend, je sortis donc un soir, après avoir soigneusement chargé mon fusil à deux coups. Je n'étais pas au haut de la petite butte, je voyais déjà mesdames les Grolles sautant d'un sillon sur l'autre, tirant le grain plus vite qu'il ne poussait!

C'est que j'étais en colère!

Je me cache de mon mieux, longeant le talus, rampant entre les guérets, me servant du moindre buisson pour m'abriter et les mieux observer.

Peu à peu, prudemment, je les approche.

Elles étaient bien soixante ou quatre-vingts, ba-

(1) Nom que le paysan saintongeois donne au corbeau.

billant, jacassant, m'ayant tout l'air de débattre une de ces grosses questions dont nous sommes, il m'est avis, le point noir, nous autres!

Avaient-elles donc entrevu l'ennemi, le soupçonnaient-elles là, tout près?

Sur les ronces d'alentour, je n'avais pas d'abord remarqué une nuée de petits oiseaux dont l'agitation peu ordinaire ne tarda pas de me frapper.

Après une lente observation, je finis par me convaincre que ces buissons n'étaient que des avant-postes, où veillaient de diligentes sentinelles. Leurs petits yeux noirs braqués sur moi ne perdaient pas un seul de mes mouvements. Par un trait rapide du gosier, elles rendaient compte de tous mes faits et gestes à la bande malfaisante, qui ne demandait pas mieux que de mettre à profit leurs avertissements.

J'avais épaulé mon fusil, j'allais faire feu, lorsque un seul cri perçant fut jeté. Avant que le coup ne partît, l'alarme était donnée. J'entendis des voix rauques et une rapide fuite d'ailes.

J'étais sûr d'avoir manqué mon affaire; cependant je ne pus résister au désir que j'avais de visiter le terrain... les voleuses s'étaient bien enfuies, sans qu'une seule fût atteinte.

Mécontent de moi-même, obligé encore de m'avouer vaincu, je m'en allais tout honteux, lorsque mon regard tomba sur un moineau retenu par l'aile entre les branches épineuses d'un ajonc. Je le pris dans ma main, le considérant avec chagrin; je n'avais jamais tué un aussi petit oiseau. Mais comme il nous arrive d'être combattus par des sentiments divers, je cherchai à me consoler en me disant qu'après tout, ce n'était pas ma faute, si ce passereau était venu chercher la mort en si mauvaise compagnie.

Cette dernière réflexion du grand Thomas me frappa douloureusement; c'était une trop sévère application du vieux proverbe : « Dis-moi qui tu fréquentes, je te dirai qui tu es. » Peut-être d'ailleurs était-ce par hasard et la seule fois que s'était posé là le passereau du champ des Grolles!

Mme Lydie Vincens-Pelet.

AUX ILES MARQUISES.

Suite et fin. — Voy. p. 286.

Une sente, creusée sous bois par les sangliers, favorisa ma marche précipitée; je m'y aventurai pour gagner la crête de la montagne qui me séparait d'une baie d'où je pouvais espérer revenir à bord en prenant une barque sur le rivage.

Je gravis le versant de la montagne souvent à pic; mon sac me semblait d'une lourdeur de plomb. Je fus pourtant bientôt sur la route qui longe la vallée de Vahitahu, point de départ de mon excursion.

Les cris répétés des Canaques se faisaient entendre de tous côtés...

Les habitants des cases devant lesquelles je passais, m'arrêtaient avec défiance. Je m'en tirais en prodiguant de la menue monnaie aux enfants; les parents, touchés, n'insistaient plus dans leurs questions.

Une vieille femme, à la physionomie grimaçante, quelque sorcière sans doute, vint cependant palper mon sac en me demandant ce qu'il contenait.

Je répondis que je portais des citrouilles, et pressai le pas.

Les Canaques de la vallée d'Ivaïva-Iti que j'avais devancés en coupant à travers la brousse, se rapprochaient sensiblement de moi; leurs voix devenaient de plus en plus distinctes...

Je parvins enfin, tout haletant, sur le bord de la mer, mis à flot une pirogue qui se trouvait à sec, et regagnai mon navire en pagayant avec énergie.

Je n'avais pas encore eu le temps de raconter les péripéties de ma promenade à mes camarades de l'état-major, quand un des chefs les plus influents de l'île, Cypriano, vint me réclamer ma trouvaille.

Ces spécimens, que je destinais à la Société d'anthropologie, étaient trop rares! J'étais tombé, pour mon coup d'essai, sur les crânes sacrés des aïeux de la reine!

Toute la population de l'île était en rumeur. Il fallait s'exécuter de bonne grâce; je rendis donc immédiatement les deux têtes à Cypriano, tout en lui demandant pourquoi pareilles reliques se trouvaient ainsi délaissées dans un lieu désert.

« C'est le grand *taouté* (*prêtre*) qui les a mises en cet endroit, me répondit le chef. La case où vous êtes entré est *tapu*. Les malades seuls peuvent en franchir le seuil; encore faut-il qu'ils aient la migraine... Ils se guérissent en mettant ces têtes sous leurs aisselles. »

Très heureux du résultat de sa mission, Cypriano, qui était l'oncle de la jeune reine de Tahuata, me remercia en son nom et me promit de me mettre en relations avec un ancien prêtre sacrificateur de l'île, qui pourrait, mieux que tout autre, me fournir d'utiles renseignements sur les coutumes des Marquésans dont je paraissais si ignorant.

Les Océaniens, sauf les habitants de l'île de Pâques, n'ont aucune tradition écrite. Aux îles Marquises comme à Taïti, l'histoire du pays n'a été conservée que grâce à certains chants répétés de père en fils et aux discours des prêtres. Ces récits, plus ou moins altérés à la longue, sont devenus presque incompréhensibles; les trois ou quatre vieillards pouvant encore les retracer, se ressentent malheureusement de l'abus des boissons alcooliques et ont perdu en partie la mémoire.

Un seul avait encore, quand je suis passé à Tahuata, quelques moments de lucidité; c'était précisément celui dont m'avait parlé Cypriano.

Je rencontrai cet oracle dans le coin le plus retiré d'un ravin escarpé.

Il se tenait assis au milieu d'une petite case en bambou juchée sur quatre troncs de cocotiers, à

trois mètres de hauteur au moins au-dessus du sol. On eût dit un vieux hibou dans sa cage.

Il était occupé à sculpter une massue ornée de cette figure du dieu Tiki que l'on trouve sur tous les objets de collection rapportés des îles Marquises, manches d'éventails, échasses, plats en bois, boucles d'oreilles.

Absorbé dans son travail, il suivait son œuvre d'un œil complaisant; cette idole, qu'il découpait dans du bois de fer avec une patience à toute épreuve, était pourtant bien hideuse avec sa tête difforme, ses jambes courtes et ses mains se rejoignant sur le ventre.

Le bruit des branches que brisait Cypriano en me conduisant jusqu'à la demeure du prêtre, éveilla bientôt l'attention de ce dernier.

Il m'aperçut enfin, et, entrant dans une grande colère, appela ses chiens qui erraient aux alentours.

Je me vis, en un instant, entouré d'une meute des moins avenantes et m'estimai heureux de n'être pas venu seul.

Cypriano distribua une volée de coups de bâton aux gardes-du-corps du *taouté* et lui parla avec véhémence, en lui reprochant son peu de courtoisie. Je compris même qu'il racontait en quelques mots mon équipée dans la vallée d'Ivaïva-Iti et exposait l'intérêt qu'un bon Marquésan aurait à m'instruire, en m'édifiant sur ce fameux *tapu* des morts dont je me doutais si peu.

En apprenant comment j'avais rendu à la reine de Tahuata les restes vénérables de ses grands parents, ce dernier descendant des Mahoris s'humanisa subitement et me salua même du bonjour du pays : « Kahoha ! »

La glace était rompue... Nous causâmes alors ensemble, grâce à l'intervention du chef qui s'exprimait fort bien en français.

Le vieux *taouté* parlait lentement, en fixant sur moi ses petits yeux gris et brillants, seuls indices de vie sur cette face ratatinée et bleuie par les tatouages.

Étendu sur l'herbe, à quelques pas de la maisonnette du prêtre canaque, je l'écoutais attentivement, ainsi qu'il convient à un profane qui veut s'instruire.

Cypriano, profondément sceptique comme tous ceux de sa génération, nous considérait l'un et l'autre en souriant, se demandant lequel était le plus original, du *taouté* pénétré de sa dignité, ou de cet Européen qui passait son temps à entendre des sornettes d'un autre âge.

Il me traduisait cependant littéralement les discours de l'ancien sacrificateur.

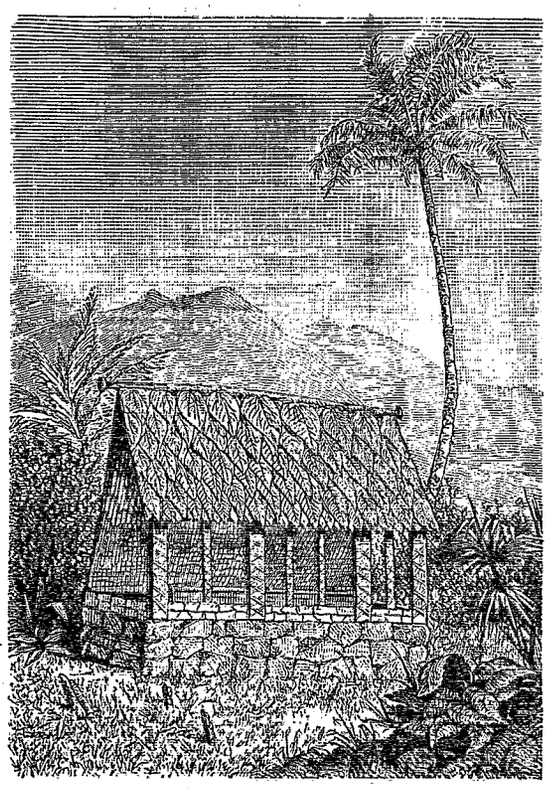
Comme tous les vieillards qui aiment à jaser, le *taouté* entra dans des détails sans nombre sur la religion de ses pères.

Je compris qu'il appartenait à une caste à part, ayant sa hiérarchie propre, et qu'il avait rang de chef. Il comptait parmi les prêtres qui ordonnaient jadis aux guerriers de faire des sacrifices humains ou de déclarer la guerre aux tribus voisines, et me disait très sérieusement qu'il tirait son autorité de la puissance même d'*Atua,* le premier des dieux. Esprit invisible, Atua pénétrait dans sa poitrine, provoquait chez lui le délire des inspirés et lui permettait ainsi de transmettre au peuple la volonté du Ciel dans les circonstances graves.

C'était, en somme, un roué, qui se souvenait avec orgueil de toutes les supercheries qu'il avait habilement employées pendant de longues années aux dépens de ses congénères, dont les présents, véritable dîme, le faisaient vivre grassement.

Je demandai à Cypriano de questionner le vieillard sur les usages funéraires de son pays; ce dernier poussa la complaisance jusqu'à consentir à me montrer des sépultures anciennes, cachées dans la brousse, à quelques pas de sa demeure.

J'aperçus d'abord sur un *paépaé,* sorte de plateforme en pierres, assez élevée et carrée, deux montants en bois soutenant une poutre transversale à laquelle était suspendue une pirogue. Cypriano m'expliqua comment on plaçait les morts dans ces sortes de cercueils, afin que les corps puissent se décomposer à l'air, ou, au contraire, se momifier au soleil après avoir subi certaines préparations si répugnantes que les détails m'en paraissent intraduisibles dans notre langue.



ILES MARQUISES. — Sépulture provisoire d'un chef. — Dessin de M. Georges de Mare, d'après un croquis de M. Aylic Marin.

Quand le temps a accompli son œuvre de destruction et que le squelette est à nu, les os sont recueillis par la famille du défunt et enfouis, à l'exception de la tête qui est portée au sommet de la

montagne, dans quelque cachette secrète, tout près des nuages, « *là où vont les dieux...* »

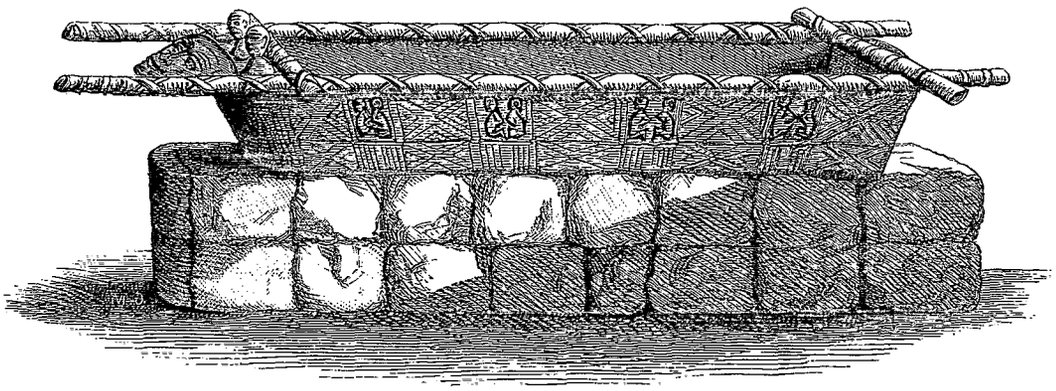
Pour les chefs, le cérémonial funèbre est tout différent. Le corps reste exposé pendant trois jours dans la maison mortuaire, entouré par les parents qui veillent à tour de rôle sur le *tupapau;* puis on le transporte en grande pompe, au son des tambours de guerre (troncs d'arbres creusés et recouverts d'une peau de requin), dans une sépulture provisoire de forme assez curieuse qui ne varie jamais.

J'ai pris le croquis d'un de ces monuments primitifs.

C'est une case ouverte de trois côtés. La construction est assise sur une fondation en roches brutes ; le toit, en feuilles de latanier juxtaposées, d'une symétrie élégante, est supporté par une double rangée de piliers en bois autour desquels s'enroulent des bandelettes de tapa ; le fond est fermé par une cloison en torchis de paille, légèrement inclinée.

Cette cabane est *tapu* et l'étranger qui aurait l'imprudence d'y pénétrer serait certainement en but aux poursuites du *vehina haé...* Autrefois les guerriers de la tribu l'auraient pendu à un arbre, déchiqueté en petits morceaux et mangé.

L'abri est sacré, parce qu'il protège la châsse du chef mort, manière de pirogue en bouraau ou en cocotier, ornée de scupltures, de figurines grossières. A l'avant se détachent deux statuettes re-



ILES MARQUISES. — Châsse ou cercueil d'un chef. — Dessin de M. Georges de Mare, d'après un croquis de M. Aylic Marin.

présentant le dieu Tiki dans sa pose ordinaire, la main droite soutenant le menton, et une tête du même style, d'assez grande dimension. Des bambous sont fixés de chaque côté de cette bière pour en rendre le transport plus facile.

Au bout de deux ans, ce qui reste des dépouilles du chef est enterré dans son ancienne habitation qui a été fermée et garnie des signes du *tapu* dès le jour des premières cérémonies funèbres. La tête est suspendue dans un sac en étoffe à la poutre médiane de la case, les autres parties du corps sont enfouies aux alentours. La conservation de cette tête est un point d'honneur pour toute la famille : « En pensant que vous auriez pu quitter le pays, emportant les crânes vénérés des aïeux de la reine, me disait Cypriano, je frémis encore de colère ; car tout le monde se serait moqué de mon illustre famille dans les autres îles de l'archipel. »

Dans le groupe nord-ouest, à Nuka-Hiva notamment, où la civilisation s'est imposée davantage aux naturels, les missionnaires et l'autorité administrative sont parvenus à obliger les Canaques à enterrer les morts dans des cimetières analogues aux nôtres, mais rien n'a pu changer chez ces sauvages leur manière d'envisager le trépas qu'ils méprisent. Ces fatalistes se laissent emporter par le mal sans essayer de lui résister ; ils se croient perdus dès qu'ils se sentent malades, et beaucoup meurent de consomption lente en disant qu'ils ont été touchés par le mauvais sort lancé contre eux par les vehina-haé ou que le dieu *E'tua* est entré dans leur corps. Comme il est impossible de déloger cet hôte incommode, le malade refuse tout médicament, toute nourriture, et s'éteint peu à peu, après avoir fait lui-même son cercueil.

Quand l'agonie arrive, une dizaine de femmes, amies de la famille, entourent la natte où est couché le moribond, et, remplissant l'office de *pleureuses,* exhalent des gémissements de commande, pour *prouver* à ce malheureux *qu'il est regretté et lui faire ainsi plaisir.* Je cite textuellement l'explication que me donna Cypriano à propos de ce singulier usage.

Toute la tribu vient visiter le mourant pour honorer ses parents, ses enfants, que cette attention flatte, et aussi pour prendre part à un copieux festin. On voit souvent les *pleureuses,* après avoir fini leur « *temps de sanglots* », se faire remplacer par des voisines pour se joindre aux gens qui se régalent de *popoi* (bouillie de maïoré) et se livrent à des libations exagérées sous le toit qui résonne des plaintes du malade. Quand ce dernier n'a plus que quelques heures à vivre, ses proches s'efforçent de retenir l'âme prête à abandonner le corps, en ayant soin de fermer la bouche et les narines du patient qui meurt le plus souvent étouffé...

Lorsque *l'esprit s'est envolé,* chacun apporte son offrande sur la natte du défunt... pièces d'étoffe en écorce de mûrier, ornements en nacre ou en écaille, *aigrettes en barbes de vieillards,* coiffures en plu-

mes; on revêt le corps d'un linceul en tapa blanche, on le place dans le cercueil en l'entourant de poisson salé, de *popoi,* de petites fioles d'eau-de-vie, enfin de monoi ou huile parfumée pour les cheveux.

Les pleureuses se font entendre pendant les funérailles et exécutent parfois une danse macabre autour du tombeau, suivant une antique coutume.

Le lendemain, le mort est oublié de tous, même de ses parents...

Pour ces sauvages, la douleur morale est une faiblesse ; ils ne la ressentent même pas...

AYLIC MARIN.

LES HURONS.

Une ceinture des Hurons à Chartres. — La langue huronne.

En l'année 1608, après plusieurs voyages déjà faits par lui en Acadie et dans le Canada, Samuel Champlain remonta le fleuve Saint-Laurent et jeta sur ses bords les fondements de la ville de Québec, devenue depuis jusqu'à ces derniers temps la capitale du Canada. Les Français rencontrèrent aussitôt des alliés naturels dans une partie des peuplades de ce pays qui étaient alors en guerre avec les Iroquois, leurs voisins, et qui acceptèrent avec empressement le secours des armes à feu que Champlain mettait à leur disposition. Le succès répondit à leur attente, et, dès la première rencontre (en 1610, près du lac Champlain), les Iroquois, épouvantés de la mort de deux de leurs chefs tués par les balles françaises, prirent la fuite, et demandèrent une suspension d'hostilités. Ce service rendu par le capitaine français lui valut, à lui et à sa nation, la reconnaissance de ces sauvages, dont il sut d'ailleurs se concilier l'amitié par son affabilité, sa justice et la facilité avec laquelle il se pliait à leur manière de vivre. Aussi, quand les missionnaires, attirés sur les pas de Champlain, vinrent pour prêcher l'évangile à ces idolâtres, les trouvèrent-ils tout disposés à accueillir avec faveur la bonne nouvelle que leur annonçaient leurs amis, les hommes blancs.

Parmi les peuplades alliées des Français, une des plus nombreuses était celle des Hurons, répandus autour du lac qui porte leur nom. Un des pères jésuites qui fut envoyé pour travailler à leur conversion était le R. P. Martin Bouvard, issu d'une ancienne famille chartraine. Comme tous les enfants de Chartres, le P. Bouvard avait une profonde dévotion pour la Vierge qu'il avait tant de fois invoquée dans la magnifique cathédrale qui lui est dédiée : son plus grand bonheur était de parler à ses néophytes de la Dame chartraine, de leur redire les miracles qu'elle avait faits, de leur raconter les splendeurs de son culte dans son église bien-aimée. Les récits merveilleux du P. Bouvard plurent singulièrement à l'imagination ardente des sauvages qu'il évangélisait, et ils conçurent le désir d'adresser à la Dame de Chartres un témoignage de leur piété filiale. Le P. Bouvard les encouragea fort dans leur dessein : ils choisirent donc pour leur offrande ce qu'ils avaient de plus précieux, des grains de porcelaine qui leur servaient de monnaie, et ils se mirent aussitôt à l'œuvre pour en composer une ceinture qu'ils garnirent de soies de porc-épic rouges ; le fond était blanc, et sur toute la longueur était disposée, en grains noirs, cette inscription : VIRGINI PARITURÆ VOTUM HURONUM. Ce travail fut terminé en l'année 1676. Le P. Bouvard écrivit en langue huronne le vœu des sauvages à la Vierge de Chartres, puis le traduisit en français, joignit à ce vœu une lettre de lui, et envoya ces pièces, avec la ceinture, au chapitre de Notre-Dame de Chartres.

La ceinture des Hurons existe encore, telle qu'elle fut transmise au chapitre en 1676. Elle est aujourd'hui exposée dans la crypte de la cathédrale de Chartres, en la chapelle de Saint-Savinien, sur le mur qui fait face à l'autel. Les lettres du P. Bouvard existent également, conservées dans les Archives départementales d'Eure-et-Loir. Le vœu en langue huronne peut paraître particulièrement intéressant. La langue huronne est naturellement assez peu connue, bien qu'on en ait publié une grammaire et deux dictionnaires. Les auteurs qui s'en sont occupés sont même loin d'être d'accord : tandis que plusieurs soutiennent que cet idiôme est excessivement pauvre, d'autres, et parmi eux le P. de Charlevoix, qui a vécu longtemps au milieu des sauvages, disent que la langue huronne est pleine de force et est remarquable autant par la richesse des expressions et par la variété des tours que par la propriété des termes et par sa grande régularité. Quoi qu'il en soit, ce vœu de 1676 est peut-être un document unique de la langue huronne du dix-septième siècle, car nous ne savons si le catéchisme publié par Champlain à la suite de la relation de ses voyages (Paris, 1640, in-4°) n'est pas plutôt en langue algonquine. Dans l'original que nous possédons, le P. Bouvard s'est servi de nos caractères, sauf cependant pour les *ou* qu'il remplace par des ȣ, les *ch* qu'il figure par des χ et les *th* par des θ.

Voici maintenant quelques lignes de la traduction de la lettre composée pour eux par le P. Bouvard :

« Sainte Vierge, que nous avons de joie de ce que, même avant votre naissance, la ville de Chartres vous a bâti une église. O que MM. les Chartrains sont heureux et qu'ils méritent de gloire d'être vos premiers serviteurs ! Hélas ! il en est tout au contraire de nous autres ; nous avons le malheur d'avoir été les derniers à vous connaître et vous honorer. Au moins que ne pouvons-nous à présent réparer notre faute, en suppléant, en quelque manière que ce soit, pour tout le temps

que nous ne vous avons point rendu votre culte... Comme nous vous honorons ici dans une chapelle semblable à la maison où vous avez donné à Dieu une vie humaine [1], nous espérons que vous nous y donnerez une vie spirituelle ;... c'est ce que nous vous demandons en vous présentant ce collier, pour marque que nous, les Hurons de Lorette, sommes liés à vous en qualité de vos esclaves. »

LUCIEN MERLET.
Archiviste à Chartres.

LES PLUMES MÉTALLIQUES CHEZ LES ANCIENS [2].

C'est au siècle dernier, paraît-il, que les plumes métalliques furent inventées, mais c'est seulement vers 1840 que l'usage en devint général. Assurément on aurait fort étonné l'inventeur et ceux qui les premiers profitèrent de son idée, si on leur avait dit que les Grecs et les Romains l'avaient eue avant eux.

Plusieurs découvertes récentes permettent de considérer le fait comme certain. On a trouvé dans des fouilles, pratiquées en divers endroits, et au milieu d'objets dont l'origine n'est pas douteuse, de petits tubes en bronze, taillés et fendus à une de leurs extrémités de façon à former un double bec. C'est évidemment l'usage du roseau (*calamus*) qui a conduit à imaginer ces instruments. Ils en ont conservé la forme et il est probable qu'on les désignait sous le même nom. Un *calamus* en bronze, découvert à Rome en 1880, est orné de stries horizontales, qui doivent représenter les nœuds du roseau. Toutefois on ne connait encore qu'un très petit nombre d'échantillons analogues, une dizaine tout au plus. Leur longueur varie de 0m.10 à 0m.15. Aucun auteur antique ne parle des *calami* en métal: on suppose qu'ils étaient peu

Ancienne plume romaine en bronze.

commodes pour écrire sur le papyrus, dont les anciens faisaient une grande consommation. La première mention de l'emploi des plumes d'oiseau pour l'écriture se rencontre dans un auteur du septième siècle de notre ère. Les *calami* de bronze sont bien antérieurs à cette époque.

G. L.

Personne ne doit être inutile.

Il n'est pas un seul individu qui ne puisse être utile, dit Campanella [3]. Le vieillard peut être utile par ses conseils. Le boiteux peut servir de factionnaire; l'aveugle peut carder la laine, trier les plumes pour les matelas et les coussins, etc. Celui qui a perdu ses yeux et ses bras, peut rendre des services par son ouïe ou sa voix. Ne restât-il à un individu qu'un seul membre, il peut encore être employé dans la campagne comme surveillant.

Ajoutons que le sentiment d'être utile, tant soit peu que ce soit, et par là d'éviter la triste nécessité d'être réduit à la mendicité, relève l'esprit, maintient au caractère quelque dignité, et donne le droit de dire : « Si nos corps sont faibles, infirmes, ou mutilés, nos âmes ne le sont pas, et peut-être plus d'un homme fort et bien constitué ne rend-il pas même ces faibles services. On ne dira pas du moins de nous : « Ils ne sont bons à » rien. » Il est impossible, à la vue, par exemple, de jeunes gens privés d'une jambe ou d'un bras et qui mendient, de ne pas penser qu'ils ne sont cependant pas incapables de quelque travail. S'ils sont si tristement oisifs, à qui la faute? à un défaut de la charité intelligente ou à leur mauvaise volonté. »

ÉD. CH.

COMMENT L'OURS PERDIT SA QUEUE

ou pourquoi les ours n'ont pas de queue.

CONTE MODERNE DES PEAUX-ROUGES.

Le rusé renard ayant vu charger une voiture de poisson s'étendit, en faisant le mort, en travers du chemin. Le charretier trouva qu'une peau de renard était bonne à garder, la jeta sur son chargement sans y faire plus d'attention. De temps à autre le renard jetait un poisson sur la route jusqu'à ce que jugeant la provision suffisante il se laissa glisser à terre pour la ramasser. Un loup qu'il rencontra lui demanda d'où lui venait cette aubaine, et, sur l'explication de la ruse, en tenta l'essai : cela lui réussit mal, car il n'attrapa qu'une volée de coups de fouet de la part du charretier qui n'eut pas de peine à le découvrir. A la même question de la part de l'ours, le compère répondit qu'il avait imité les hommes en cherchant un trou dans la glace, mais en se servant de sa queue comme de ligne; l'ours, bonhomme, essaya sur-le-champ du moyen, et comme il gelait, il fut si bien pris qu'il lui fallut sacrifier sa queue pour se tirer de là, et voilà pourquoi il n'en a plus.

Le Dessin enseigné comme l'écriture [1].

En 1851, M. le comte de Laborde, après l'Exposition universelle de Londres, disait « que le » dessin était une des grandes sources de la richesse » des nations; et qu'il fallait l'apprendre à tout » homme au même titre que l'écriture, et cela avec » d'autant plus de raison que l'écriture est une » sorte de dessin. »

[1] Le chef-lieu de la mission chez les Hurons était placé sous l'invocation de Notre-Dame-de-Lorette.

[2] Sur les plumes à écrire, voy. les Tables des cinquante années

[3] Campanella, *la Cité du Soleil*, voy. nos tables, vol. VI p. 46, XXX, p. 231, XXXVIII, p. 31.

[1] Voy. sur ce sujet, à nos tables, différents articles. — Une *bouche* n'est pas plus difficile à dessiner qu'un B, un *nez* qu'un S, etc.

Cette juste réflexion a été développée avec beaucoup de sens et de précision dans un discours prononcé par M. Émile Reiber, architecte, à une conférence de la Société pour l'instruction élémentaire.

« On désirerait, a dit M. Émile Reiber, que, de même que nous avons tous appris à *lire* et à *écrire*, il fût donné à chacun d'entre nous de traduire facilement, par un croquis *juste*, les impressions variées que nous recevons du monde extérieur, les *formes* nombreuses sous lesquelles les productions de la nature et de l'industrie humaine se présentent à nos yeux.

» L'enseignement de ces éléments est si profondément conforme à la nature que nous voyons les enfants dessiner et reproduire sans consulter personne, instinctivement, comme ils peuvent, les formes et les apparences qui les ont frappés. »

Ce dessin instinctif ne demande qu'à être cultivé et dirigé. Il pourrait être enseigné dans les écoles comme l'écriture.

ÉD. CH.

JE et ON.

Il serait raisonnable de ne point exprimer des opinions d'un certain ordre en termes tellement généraux qu'on paraisse supposer qu'elles sont ou qu'il faut qu'elles soient celles de tout le monde.

« Parlez pour vous » est-on tenté de dire à ceux qui affirment ou nient d'une manière absolue, comme s'ils avaient pu s'assurer à l'avance de l'assentiment du genre humain ou comme s'ils étaient en chaire.

Ils provoquent des discussions parfois peu agréables, qu'il leur eût été facile d'éviter en faisant usage simplement du pronom personnel *je* au lieu du substantif abstrait *on*. Osez assumer, quand il convient, la responsabilité de vos affirmations ou de vos négations, et ne l'étendez pas abusivement à tout le monde. Le *je* est, en ces circonstances, contrairement à ce qu'il est trop souvent, un signe de modestie et de tolérance : vous n'engagez que vous et vous ne réprouvez personne.

ÉD. CH.

La locomotive.

La première fois qu'un homme ignorant est en présence d'une locomotive en mouvement, il s'étonne et demande comment il se peut qu'elle marche ainsi toute seule sans être tirée ou poussée par rien de visible.

Si l'on ne lui répond pas assez clairement ou s'il ne comprend pas les explications qu'on lui donne, après quelque temps il se résigne et ne questionne plus.

Le nombre de voyageurs qui maintenant profitent de l'admirable invention de la traction par la vapeur, sans chercher même à la comprendre, est immense. Il leur semble que la chose soit toute naturelle et ait existé de tout temps. Leur curiosité est éteinte; toute reconnaissance aussi.

C'est l'histoire de presque tous les hommes dès le premier âge. La plupart des enfants posent bien les plus grandes questions et les plus nécessaires à la bonne direction de la vie; mais si l'on ne veut ou si l'on ne peut leur répondre, ils se lassent d'interroger et se laissent aller au courant des choses sans plus se soucier de connaître ou de chercher la vérité.

ÉD. CH.

DESCENDEZ LA LANTERNE.

Une curieuse estampe de la fin du dix-septième siècle [1] nous montre comment à cette époque on allumait les chandelles des lanternes dans Paris. L'allumeur appelait du dehors la servante ou la maîtresse du logis contre lequel était supendue la lanterne, afin qu'on la fît descendre vers lui à l'aide

Lanterne! descendez la lanterne. — Estampe de l'éditeur Guérard (dix-septième siècle).

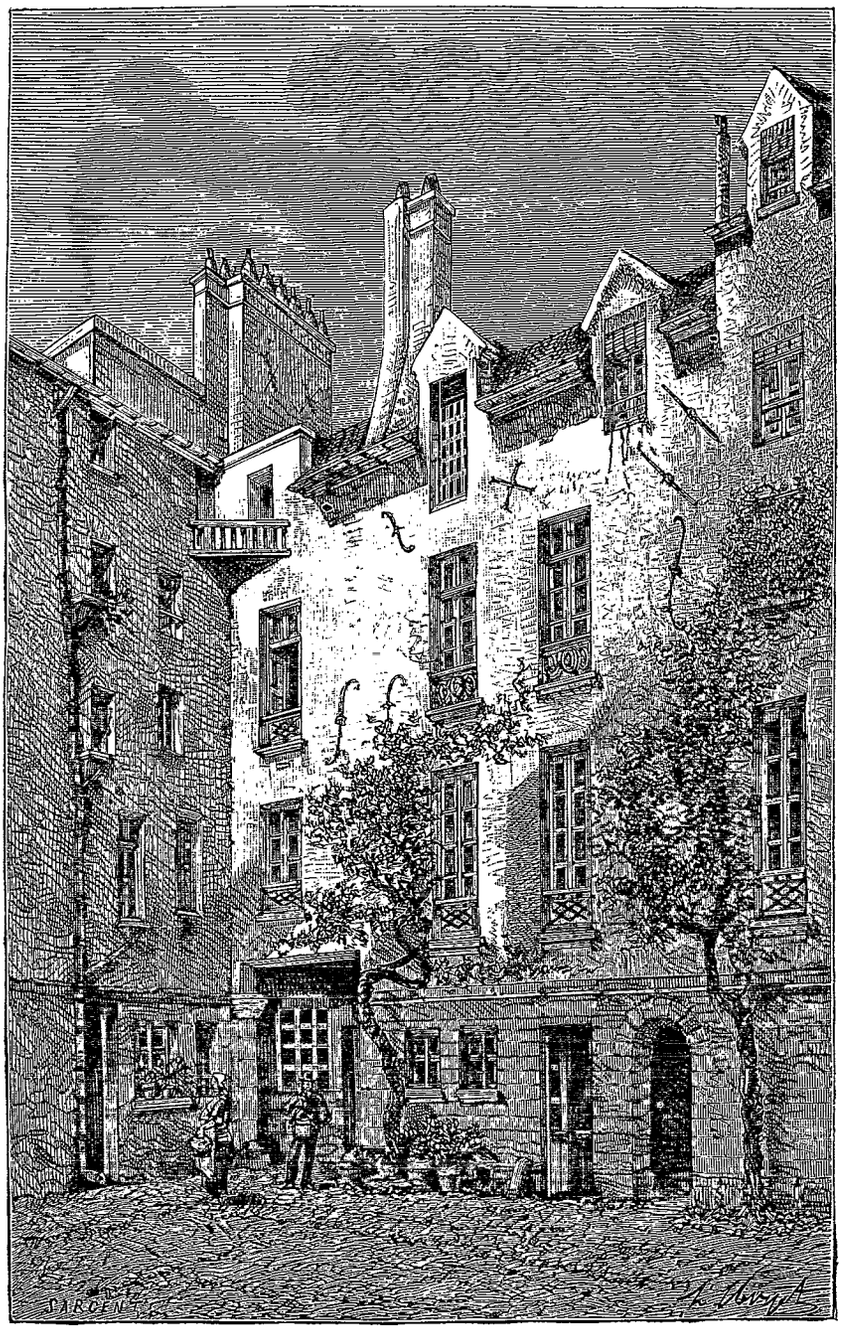
d'une corde attachée tout le jour à l'intérieur. On mettait ainsi cette corde hors de portée des larrons ou des rôdeurs toujours en quête de mauvais tours à jouer. La petite corvée de descendre et de remonter la lanterne ne déplaisait pas, parce que c'était un avantage d'avoir de la lumière si près d'une chambre : on peut croire que pour nombre de gens c'était un moyen de faire économie de luminaire, d'autant mieux qu'il n'était pas alors d'usage, chez les bourgeois, de veiller tard.

ÉD. CH.

[1] Voy. les *Cris de Paris*, page 211.

Paris. — Typographie du MAGASIN PITTORESQUE, rue de l'Abbé-Grégoire, 15.
JULES CHARTON, Administrateur délégué et GÉRANT.

LES TRIBULATIONS DE RACINE.



La dernière maison habitée par Racine, rue des Marais, à Paris [1]. — Dessin de H. Clerget.

Racine, atteint d'un mal incurable, se voyant près de mourir, répondit à son fils qui cherchait à l'encourager et lui affirmait que les médecins espéraient le guérir : « Ils diront ce qu'ils voudront, laissez-les dire; mais vous, mon fils, vous entendez-vous avec eux? Dieu est le maître, mais je puis vous assurer que, s'il me donnait le choix ou de la vie ou de la mort, je ne sais ce que je choisirais : les frais en sont faits. »

Racine n'avait que cinquante-neuf ans. Il était, depuis la mort de Corneille, le poète le plus illustre de son temps. Tous les honneurs, tous les emplois qu'il avait pu ambitionner, il les possédait. Il était gentilhomme ordinaire de la chambre, historiographe du roi, c'est-à-dire chargé de transmettre à la postérité la gloire d'un grand règne; il avait un logement princier à Versailles; il était admis dans l'intimité de Louis XIV et de Mme de Maintenon : que lui manquait-il de ce qui lui avait paru constituer le bonheur? Et cependant Racine quittait la vie sans regret.

[1] Avant d'habiter la rue des Marais, aujourd'hui rue Visconti, Racine avait demeuré successivement rue Saint-Dominique, rue de Grenelle-Saint-Germain, dans la Cité sur la paroisse Saint-Landry, puis la rue du Cimetière-Saint-André-des-Arcs, et, enfin, rue des Maçons près de la Sorbonne.

On s'explique ce détachement, ce sentiment de lassitude, quand on se représente les difficultés qui l'assaillirent, les luttes qu'il eut à soutenir d'un bout à l'autre de sa carrière. A ses débuts, il ne put se livrer à sa passion pour la poésie et pour le théâtre sans rompre avec Port-Royal, dont il avait été l'élève chéri. Considéré par ses austères instituteurs comme un renégat, comme un ennemi de la religion et des bonnes mœurs, flétri du nom d'empoisonneur public, il se révolta, il répondit à l'anathème par la raillerie; mais bientôt il regretta sa vengeance, il se reprocha d'avoir contenté son esprit aux dépens de son cœur, et plus tard ce souvenir de sa jeunesse, qui ne s'effaça jamais, le tourmenta comme un remords.

Avec *Andromaque* la gloire commença pour Racine; mais en même temps surgirent les envieux, qui devinrent des ennemis acharnés. L'un d'eux, Subligny, fit jouer une comédie, — la *Folle querelle,* — dans laquelle étaient mis aux prises des partisans enthousiastes et des adversaires d'*Andromaque :* les premiers étaient des sots, des ignorants et même des coquins, les seconds des gens pleins d'esprit, de goût et d'honneur. Des passages entiers de la tragédie étaient reproduits et ridiculement parodiés. Cette comédie eut de la vogue; Racine en fut vivement affligé. Les applaudissements de la cour et de la plus grande partie du public ne parvenaient pas à guérir les blessures de son amour-propre. Par moments il se demandait si ses critiques n'avaient pas raison; en relisant à tête reposée ce qui, dans le feu de la composition, lui avait paru excellent, il n'y trouvait plus rien de bon; là même où il était le plus content de lui, il s'apercevait qu'il aurait pu mieux faire, qu'il était resté bien loin de la perfection, et le découragement l'accablait. En outre (il l'a lui-même déclaré), quelque flatté qu'il fût de l'admiration qu'on lui témoignait, la moindre critique, la plus méprisable, lui causa toujours plus de chagrin que toutes les louanges ne lui firent de plaisir.

Cette charmante pièce des *Plaideurs,* où Racine prouva qu'il aurait pu exceller aussi dans le comique, subit d'abord un échec; elle fut sifflée; on dut la retirer après la deuxième représentation. Elle ne réussit que plus tard devant la cour. Dès lors, « on ne se fit plus scrupule de s'y réjouir, dit amèrement l'auteur dans sa préface, et ceux qui avaient cru se déshonorer de rire à Paris, furent presque obligés de rire à Versailles pour se faire honneur. »

Britannicus, celle de ses tragédies que Racine avouait avoir le plus travaillée, et sur laquelle il comptait le plus pour fonder solidement sa réputation, souleva une nuée de critiques. Il sembla qu'elle n'y devait pas survivre. On n'en comprit pas les beautés sévères. Sujet, action, personnages, tout en fut blâmé. Les uns, avec Boursault, déclarèrent le troisième acte ennuyeux, et ne virent dans le quatrième qu'un exposé de l'histoire romaine qu'on pouvait tout aussi bien apprendre dans Coëffeteau, le traducteur de Florus. D'autres prétendirent, avec Saint-Évremont, que des criminels tels que Narcisse, Agrippine et Néron, éveillaient dans l'esprit du spectateur une idée si noire, si horrible, que la vue n'en était pas supportable, et que, par là, la pièce se trouvait détruite. Le suffrage de Boileau, celui du roi, contribuèrent à consoler le poète.

Dans *Bérénice,* le satirique abbé de Villars ne voulut voir qu'un « tissu galant de madrigaux et d'élégies, pour la commodité des dames, de la jeunesse, de la cour et des faiseurs de recueils de pièces galantes. » Cette tragédie fut en outre bafouée dans une parodie bouffonne, grossière, jouée sur le théâtre Italien. Racine, qui y assista, fit semblant d'en rire, mais il avouait à ses amis qu'intérieurement il en fut très malheureux. « C'était dans de pareils moments, dit Louis Racine, qu'il se dégoûtait du métier de poète et qu'il faisait résolution d'y renoncer. »

Après *Iphigénie,* Racine fit imprimer ensemble ses pièces, qui jusqu'alors avaient été publiées séparément : ce fut pour Barbier d'Aucour une heureuse occasion de revenir à la charge après Villars, Boursault, Subligny et d'autres, et d'attaquer de nouveau toute l'œuvre du poète ainsi que le poète lui-même. Dans sa satire, qui eut du retentissement (*Apollon vendeur de Mithridate* ou *Apollon charlatan*), Barbier reproche à Racine d'avoir efféminé ses héros et de n'en avoir su faire que des Céladons :

« Voyez comme il endort dans un honteux repos
Les princes, les rois, les héros,
Sur les bords du fleuve du Tendre.
Au lieu d'inspirer aux grands cœurs
De tant de célèbres vainqueurs
L'amour de la vertu, le désir de la gloire,
Il déshonore leur victoire
Par de faibles soupirs et par d'indignes pleurs. »

C'était rabaisser Racine, l'anéantir devant Corneille, et rien ne pouvait lui être plus sensible.

En écrivant *Phèdre,* Racine espérait rallier tous les suffrages en faveur d'une pièce « où la vertu est mise dans tout son jour, où la seule pensée du crime est regardée avec autant d'horreur que le crime même, où les passions ne sont présentées aux yeux que pour montrer tout le désordre dont elles sont cause. » Il se trompa. On sait l'odieuse cabale qui se forma contre lui, qui tenta de perdre sa pièce au profit de celle de Pradon, en louant pour six représentations les deux salles où les tragédies rivales devaient être jouées en même temps, et en remplissant l'une d'adversaires décidés, l'autre d'admirateurs de parti pris. Après une longue guerre de sonnets injurieux, d'épigrammes mordantes échangées entre les deux camps, le chef-d'œuvre de Racine finit par triompher, mais l'auteur, abreuvé de dégoûts, renonça pour toujours au théâtre, envisagea sa carrière poétique aussi sévèrement que l'avaient fait les pieux solitaires de Port-Royal, se repentit d'avoir eu du gé-

nie, et se réfugia dans les pratiques de la religion et dans les devoirs de la famille. Il fut même tenté de s'enfermer dans un cloître. « Ah! que ne me suis-je fait chartreux! » s'écria-t-il plus d'une fois, quand de nouveaux chagrins, qu'il n'avait pas prévus, vinrent déchirer encore ce cœur trop impressionnable.

A suivre. E. LESBAZEILLES.

Deux Hommes, deux Frères.

Si, en voyage, je rencontre deux adolescents, l'un ouvrier, sorti des écoles primaires, l'autre étudiant, lauréat de l'université, contemplant sur le sommet d'une montagne l'immense tableau de la nature qui les entoure, et si je les vois tous deux émus, muets d'admiration, les yeux ravis ou mouillés de larmes, qu'importe la différence de leurs habits, de leurs professions, ce seront deux hommes!

Si devant deux hommes on exprime une grande vérité, si l'on cite l'exemple d'un acte d'héroïsme et si je vois leurs fronts se redresser, leurs traits s'animer d'une flamme généreuse, leurs yeux briller, leurs mains presser leurs poitrines comme s'ils étaient prêts à s'élancer, qu'importe la différence de leurs costumes, de leurs professions, de leur fortune, ces deux hommes sont deux frères!

ÉD. CH.

LES PREMIÈRES SCÈNES COMIQUES.

On ne saurait dire d'une manière bien précise à quelle époque commença la littérature dramatique profane, qui se composait de « farces, sotties et moralités ».

Les *farces* l'emportaient sur les autres genres par leur nombre, leur franchise d'allures et leur verve. Leur mérite littéraire est souvent remarquable; dans quelques-unes on trouve des scènes dignes de la véritable comédie; la *Farce de Pathelin* en est un exemple au quinzième siècle (1).

Les acteurs des farces furent d'abord des bateleurs qui parcouraient les campagnes et les villes et parurent quelquefois jusques dans Paris. Des confrères d'arts et métiers, des sociétés burlesques comme celles qui s'étaient établies à Rouen, à Dijon, donnaient aussi en certaines occasions des représentations de farces.

Les théâtres n'étaient alors que des tréteaux dressés sur des places publiques ou dans des tavernes.

Ce fut à la fin du treizième ou au commencement du quatorzième siècle que les clercs de la basoche constituèrent une troupe régulière d'acteurs à Paris.

Aux basochiens s'ajoutèrent depuis, comme joueurs de farces, les *Enfants sans souci* réunis en société, à Paris, vers le commencement du règne de Charles VI. C'étaient des jeunes gens assez instruits : ils composaient des *sotties* qui furent associées aux *farces*.

Voici peut-être, d'après Villemain et d'autres savants critiques, l'une des meilleures farces ou comédies de ces anciens temps, quoiqu'inférieure, pour la composition surtout, à la *Farce de Pathelin* (1).

Le début rappelle un vieux conte auquel la Fontaine a donné la dernière forme dans sa fable *le Savetier et le Financier*.

LES DEUX SAVETIERS (2).

DIALOGUE COMIQUE DE LA FIN DU QUINZIÈME SIÈCLE.

(*La scène est supposée représenter une place publique.*)

LE SAVETIER PAUVRE *travaille dans son échoppe et commence en chantant.*

Hay avant, Jehan de Nivelle (3)!
Jehan de Nivelle a deux housseaux (4),
Le roy n'en a pas de si beaux;
Mais il n'a point de semelle:
Hay avant, Jehan de Nivelle!

LE SAVETIER RICHE, *sortant de sa boutique.*

Voicy chose non pareille
De quoy j'ouys oncques parler,
Car je voy mon voisin chanter
Toute jour, et si n'a que frire.

LE PAUVRE.

Dieu vous guard, sire!
N'avez-vous que faire de moy?

LE RICHE.

Nenny; mais je suis en esmoy
D'une chose, voicy le cas :
Que je voy que vous n'avez pas
Un denier, pour vous faire taire,
Ne un pauvre tournois arrière,
Et chantez tousjours sans cesser?

LE PAUVRE.

Par sainct Jehan, vous povez penser
Que n'ay pas peur de mes escus.

LE RICHE.

Tu peux bien penser au surplus
Que fais mon trésor sans lanterne (5).

(1) Voy. t. IX, 1841, p. 357, avec dessins de Granville.

(1) On imprima les *Deux Savetiers* vers 1530 (petit in-folio) C'était probablement une réimpression, peut-être incorrecte. (voir l'*Histoire du théâtre français*, par les frères Parfait, t. II et III.)

(2) Les savetiers figuraient souvent dans les farces. On y rencontre par exemple ces titres : *Le Chaulderonnier, le Savetier et le Tavernier. Le Savetier à trois personnages* : Audin, savetier; Audette, sa femme, et le curé. *Ung Savetier nommé Calvain*, lequel se marie à une savetière.

(3) On voit que cette chanson de Jean de Nivelle était déjà ancienne au quinzième siècle.

(4) Ou housses, bottes ou bottines.

(5) Peut-être de « lanternerie » ; s'amasser de l'argent sans perdre de temps, sans hésiter?

LE PAUVRE.

Et moy mien à la lanterne.

LE RICHE.

Amasse à quant tu seras vieux.

LE PAUVRE.

Voy, je seray tousjours joyeux.

LE RICHE.

Argent est plaisance mondaine.

LE PAUVRE.

C'est commencement de toute peine.

LE RICHE.

Argent faict faire maintz esbats.

LE PAUVRE.

Et à la fin faict dire : hélas!

LE RICHE.

Qui a cent escus tout comptant,
Il peut bien gaber (*se réjouir*) et rire.

LE PAUVRE.

Sainct Jehan, je n'en ay pas tant,
Je n'en ay n'a frire n'a cuyre.

LE RICHE.

Qui a cent escus, il n'est en friche;
Vous n'avez guarde qu'il se tayse.

LE PAUVRE.

Qui a . . . . . (1).
Il n'est pas tousiours à son ayse.

LE RICHE.

Qui a escus, à brief parler,
Il peut faire beaucoup de choses.

LE PAUVRE.

Qui a ses soulliers percez,
Il a besoin d'avoir des chausses.

LE RICHE.

Qui a cent escus tout comptant,
Il est de bonne heure né.

LE PAUVRE.

Qui au matin a froict ès dens,
Il n'est pas trop bien desjeuné.

LE RICHE.

Qui a cent escus en mittaine,
Il peut fringuer et mener pompes.

LE PAUVRE.

Et, voire, à sa feme estraine,
Et pourquoi ne le faictes-vous?

LE RICHE.

Qui a cent escus, ou autre avoir,
Il peut vivre joyeusement.

LE PAUVRE, *persuadé*.

Par sainct Jehan, il m'en faut avoir.
Qui diable vous en donne tant?

(1) Le vers manque.

LE RICHE.

Qui? mon amy : Dieu tout contant;
Aussi t'a-t-il donné tes biens.

LE PAUVRE.

Non a, parbleu, car je les tiens
De mon grant père, à des ans vingt,
Et tout de succession me vint,
Mais je n'en payeray pas taille.

LE RICHE.

Voisin, tu n'as denier ne maille
Que Dieu ne t'ayt donné vrayment.
Il te feroit riche à merveille,
Et demain nud jusqu'à l'oreille.
Il faict, et le deffaict.

LE PAUVRE.

Ha déa! voysin, il me plaist
Qu'il me donne assez, ou prou.
Sçaurait-on trouver moyen où?

LE RICHE.

Que pense avoir de la pecune?
Oüy, mais il a telle coustume
Que jamais il ne donne rien
Qui n'y va par bon moyen;
Et aussi qui ne l'en prie.

LE PAUVRE.

Nostre-Dame! il ne tiendra mye
Au prier. Je m'en voys tout droict
Au Mostier, car se Dieu vouloit
M'en donner, je serois reffaict;
Et le remerciroys en effet,
Se avoir en pouvoys un loppin.

LE RICHE.

Dy, par ta foy, mon voysin,
Que lui demanderas-tu content?

LE PAUVRE.

Je luy demande des escus cent;
Sans plus ne moins.

LE RICHE.

S'il t'en donnoit deux vingtz,
A tout le moins tu prendroys cela?

LE PAUVRE.

Sainct Jehan, je ne les prendroys jà,
Ne suis-je pas comme vous estes?
Il peut aussi bien mes requestes
Octroyer, qu'il a faict la vostre.

LE RICHE, *à part aux spectateurs*.

(Voyre, par sainct Pierre l'Apostre,
Je vous bailleray un esclat (*un bon tour*)
Cent escutz dedans ung sac;
Voys mettre, ung moins, par sainct Claude.
Taisez-vous, et vous verrez rage).

LE PAUVRE.

Ha! par.... (1) je ferai rage.
Je ne seray plus savetier,

(1) Quelque juron impie que l'on n'a pas osé imprimer.

Je hanteray fort le gibier.
Ah! j'aurai aujourd'huy argent.
Je voys à l'église diligemment
Sans plus séjourner (*m'arrêter*) au surplus.

(Il semble qu'il devait se faire ici un changement dans la décoration de la scène : mais il est probable que l'on découvrait seulement une sorte d'autel caché par un rideau au fond du théâtre. Le riche s'est caché derrière cet autel.)

LE PAUVRE, *à genoux.*

O Dieu! qui donne les escus
A ce riche si largement,

Quinzième siècle. — Les Deux savetiers et le juge. — Dessin de P. Vidal.

Donne-m'en cent tout content:
Et je te jure sur mon âme,
A toy, et à Nostre-Dame,
Que se me les donne, de bon cœur,
Je vous feray tousjour honneur,
(Toutes les foys que vous verray).

LE RICHE, *derrière l'austel, contrefaisant sa voix.*

Demande, je te octroyray,
Mais que ce soit juste demande.

LE PAUVRE.

Or çà, doncques, je vous demande
De bon cueur, le pauvre Droüet [1],
A qui vous donrez, s'il vous plaist,
Un cent escus tant seulement.

LE RICHE.

N'en voudroys-tu point moins de cent?

LE PAUVRE.

Nenny, par ma foy; c'est le cas.

LE RICHE.

Tu auras soixante ducatz.

[1] C'est le nom du savetier pauvre.

LE PAUVRE.

Par sainct Sire, je n'en veüil nulz,
Car je veüil avoir des escutz,
De ducatz je n'ay point d'envie.

LE RICHE.

Tu en auras quatre-vingtz et dix;
De bons, et de fermes en un tas.

LE PAUVRE.

Beau sire, imaginez le cas,
Et que vous fussiez devenu
Comme moy, pauvre tout nud,
Et que je fusse Dieu, pour voir,
Vous les voudriez bien avoir.

LE RICHE.

Cela est pieçà tout commun;
En voilà cent, il s'en faut un (1);
Prends-les, ou laisse se tu veux.

LE PAUVRE.

Or çà, n'en auray-je donc plus?
Vous me faictes un grant forfaict.
Les prendray-je donc en effet...
Oüy... on ne scet qui va ne qui vient;
Puis y a un point qui me tient,
Que m'en pourroye bien repentir;
Pourtant les me faut recüeillir,
Pour un escu ne plus ne moins.

LE RICHE, *qui a jeté le sac, à part.*

. . . . . .
Vous les rendrez Maistre Coüart (2);
Çà, que le Dyable y ait part,
Par la..... (3) y les emporte.
(*Haut*). Rapporte, mon voysin, rapporte.

LE PAUVRE.

Que dyable esse qui m'appelle?

LE RICHE, *sortant de sa cachette.*

Par..... je l'ay belle.
Çà, mes escus! çà, mes escus!

LE PAUVRE.

Vous estes un peu trop camus:
Dieu me les vient de donner.

LE RICHE.

Par..... vous y mentez,
Çà, mon argent.
(*Ils se bouculent.*)

LE PAUVRE.

Mais parbleu, voicy belle chose!

LE RICHE.

Çà mon argent!

LE PAUVRE.

Or y perra,
Et par..... non sera.
Adieu, adieu, je les emporte.

(1) Cent écus moins un.
(2) Poltron, lâche.
(3) Juron.

LE RICHE.

Rapporte, mon voysin, rapporte,
Ou je te ferai adjourner.

LE PAUVRE.

Je ne veüil plus cy séjourner.

LE RICHE, *voulant conduire Droüet devant le juge.*

Vous viendrez, par.....

LE PAUVRE, *se débattant.*

Sainct Jehan, je n'y entreray jà,
Car mes abitz ne vallent rien.

LE RICHE.

Ha deà, je t'en bailleray bien,
Qui sont meilleurs que tous ceux-cy.
(*Il entre chez lui et apporte une robe.*)

LE PAUVRE.

Attendez-moy donc icy,
Je m'en voys parler à ma femme.

LE RICHE.

Non ferez, sire, par.....
Vous viendrez devant le Prevost.

LE PAUVRE.

Voysin, je reviendray tantost.

LE RICHE.

Mettez la robe sur vostre dos.

LE PAUVRE.

Et comment? la me donnez-vous?

LE RICHE.

Nenny, non.

LE PAUVRE.

Deà! et comment?

LE RICHE.

Je te la preste jusques à tant
Que soyons venuz de la Court.

LE PAUVRE.

Or sus, donc, pour faire court,
Allez devant, et cependant
Je m'en iray porter l'argent
En la maison pour tout refuge.

LE RICHE.

Il le nous fault porter au juge,
Et le mettrons en sa séquestre.

LE PAUVRE.

Sainct Jehan, non ferez, notre Maistre;
Je ne m'en veüil point dessaisir.

LE RICHE.

Quel juge voulez-vous choisir,
Qui soit à cecy bien habile?

LE PAUVRE.

Hé! le Prevost de cette ville;
Il a un bon esprit,
Mais qu'il ayt un petit
(*Dès qu'il aura un peu.*)

Nostre cause regardée,
Tantost sentence auroit donnée
Sans y faire si long procès.

LE RICHE.

Mais il se commet tant d'excès,
En tout on use tromperie.

LE PAUVRE.

Hé! non, faict.....
Il n'y va qu'à bonne foy.

LE RICHE, *soupçonneux.*

Allons autre part.

LE PAUVRE.

Ha! voy?
Mais où voudriez-vous aller?

LE RICHE.

Et si tu me voulloys bailler
Mon argent, tu ferais bien mieux.

LE PAUVRE.

Ha! point ne l'aurez, se m'est Dieux [1].
Adieu, adieu.

LE RICHE.

Allon, allon.

LE PAUVRE.

Ha dictes, despêchez-vous donc.

LE RICHE.

Il ne m'en chaut, mais que j'aye droict.
(*Peu m'importe pourvu qu'on me fasse droit.*)

LE PAUVRE, *abordant le juge qu'il vient d'appeler du dehors.*

Monseigneur, Dieu vous gard;
Comme vous va puis le matin?

LE JUGE.

Il me va bien, Jennin.
Comment se porte Jeanette?

LE PAUVRE.

Elle se porte tousiours bien.

LE RICHE, *à part, voyant cette familiarité du juge et du pauvre.*

Comment deà! je n'y enten rien;
Il est tantost faict de ma cause.

LE PAUVRE.

Il est vray qu'en ceste sepmaine,
Sans vous faire trop long sermon,
Voire il est ainsi, c'est mon [2]
J'ay faict à Dieu une requeste,
Qui est très belle et honneste,
Qu'il me donne cent escus d'or;
Non pas pour faire un grand trésor.

LE JUGE, *s'adressant au riche.*

Entendez-vous bien?

LE PAUVRE.

Oüy deà;
Par..... il me les octroya,
Et en escuz cent, moins un, contant,
Que Dieu me donna vrayment,
Après que j'euz faict ma prière.
Puis après je m'en vins arrière,
Pour m'en aller en ma maison;
Voicy mon voysin, sans raison,
Pour me cuyder du tout tromper,
Qui s'en vint après moi cryer,
Et disant qu'ilz étoyent à luy.
Ainsi, Monsieur, je luy ny:
Je n'uz jamais de luy argent.

LE RICHE.

Monsieur, qui le dict, il ment.

LE PAUVRE.

Et atten, mon voysin, atten;
Laisse-moy parler se tu veux;
Dictes qui a tort de nous deux,
Monsieur, donnez-nous jugement.

LE JUGE.

Tu te haste trop mallement,
On ne juge pas si à coup (*si promptement*).

LE PAUVRE.

Ha! Monsieur, vous mettez trop;
Je suys de loing, despêchez-moy [1].

LE RICHE.

Par. . . . . non ferez,
Il me touche trop près du cueur.

LE PAUVRE.

Or laissez parler Monsieur.

LE RICHE.

Monsieur, il y a bien autre chose.

LE JUGE.

Sans faire plus d'arrest, ne pose,
Si tu ne dictz autre nouvelle
Sa cause sera bonne et belle.

LE RICHE.

Ha! deà, Monsieur, il ne dys pas
Où le mal gist: voilà le cas.
Derrière l'austel où j'estoys,
Et sa prière je escoutoys,
Puis luy jectay cent escus là.

LE JUGE.

Or me respons dessus cela:
Tu les jectas là; et pourquoy?
Tu pouvois bien penser à toy (*à part toi*)
Que pas ne les refuseroit.

LE RICHE.

Ha! Monsieur, il me disoit
Qu'il n'en prendroit jà moins de cent.

LE JUGE.

Ton rapport est sans entendement,
Car il n'y a raison quelconque.

LE RICHE.

Que j'en aye la moictié, doncques.
Car la perte seroit trop grande.

(1) Si Dieu m'aide.
(2) Sorte de juron, *en vérité, sur mon honneur.*

(1) Paroles accoutumées des plaideurs impatients.

LE JUGE.

Va dire à Dieu qui te les rende,
Puisque les a donnez pour luy.

LE PAUVRE, *s'adressant au riche.*

Ha deà! vous estes estourdy;
Je m'en voys sans plus d'arrest.

LE RICHE, *au juge.*

Monsieur, faictes arrest,
Car il veut emporter ma robe.

LE JUGE.

Viença, Drouïet, que nul ne hobe (*ne bouge*),
Ceste robe est-elle tienne?

LE PAUVRE.

Sainct Jean, Monsieur, elle est mienne.

LE RICHE.

Vous me la rendrez au surplus.

LE PAUVRE.

Ainsy disoit-il des escus.
C'est un fort terrible sire,
Vous sçavez qu'il ne sçait que dire;
Il demande puis l'un, puis l'autre;
Puis d'un costé, puis d'autre;
La teste il a esservellée.

LE RICHE.

Deà, Monsieur, je luy ay prestée
Pour venir jusques icy.

LE PAUVRE.

Ha! je vous nye tout cecy,
. . . . . Il n'en est rien.

LE JUGE.

. . . . . Drouïet je t'en croy bien.
(*Le juge sort.*)

LE PAUVRE.

Hé! je ne suis point Coüart.

LE RICHE, *en s'en allant.*

Hau! que le dyable y ait part,
Au juge et au savetier,
Ne qui le fit onc estre juge.
Haro! quel malfaict! quel déluge!
Mes cent escutz sont-ils perdus?
Voyre deà, voyre cent escutz!
Que le grant Dyable y ait part.

LE PAUVRE.

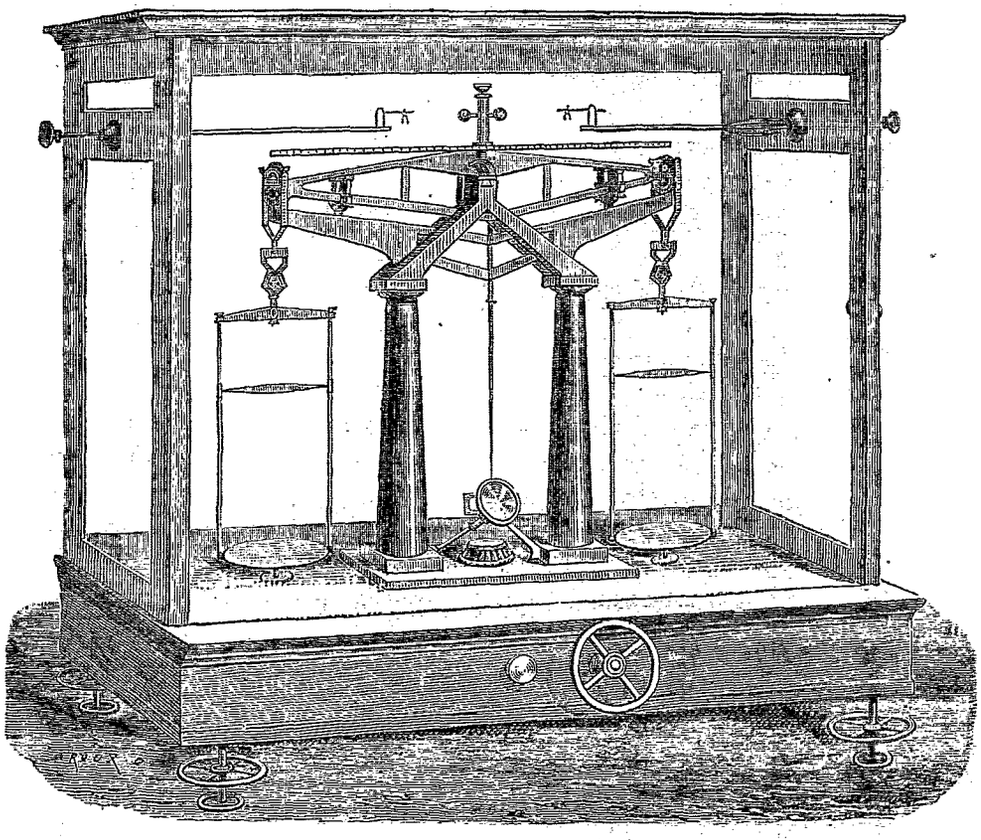
Hay, denin; hay, pauvre Coüart.
J'auray robe, or, et argent.
Par ma foy, il est mal content.
(*Regardant sa nouvelle robe.*)
Mais n'est-elle point retournée?
... Je suis payé de ma journée.

Il dit au public :

Pardonnez-nous, jeunes et vieux,
Une autre fois nous ferons mieux.

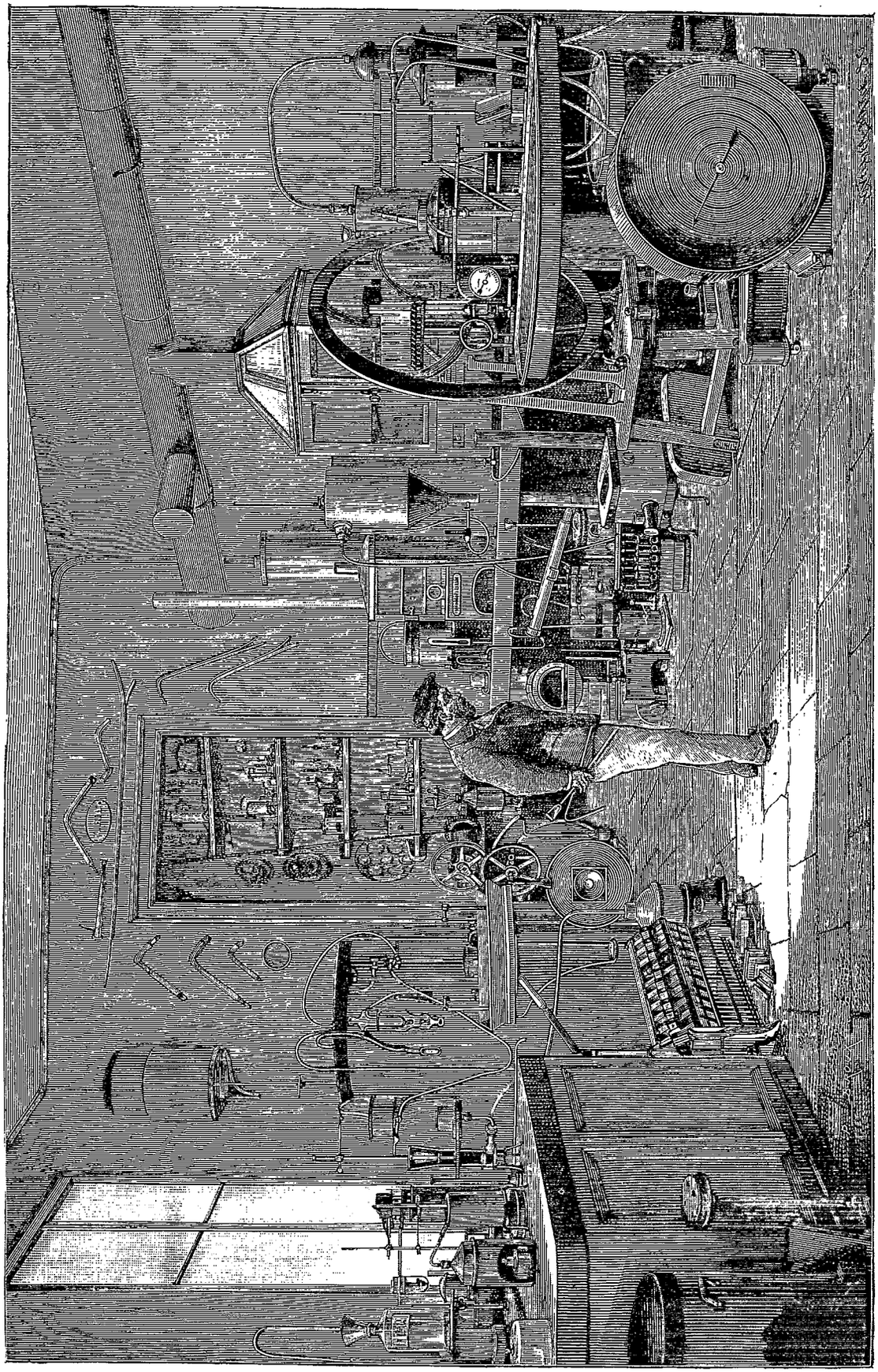
UN LABORATOIRE DE CHIMISTE.

Le laboratoire du chimiste moderne diffère complètement du laboratoire de l'alchimiste.



Balance de précision. — Dessin de Broux.

Plusieurs maîtres de l'école flamande nous ont laissé des chefs-d'œuvre représentant l'alchimiste en costume de magicien, courbé sur d'énormes livres et surveillant des appareils aux formes fantastiques. Au plafond est suspendu l'inévitable crocodile empaillé : aux murs sont appliquées des chauves-souris, les ailes étendues. Les appareils, les flacons, sont marqués de signes cabalistiques.



Laboratoire de M. Fremy, membre de l'Académie des sciences, au Muséum d'histoire naturelle. — Dessin de Broux.

Près d'une fenêtre, une lunette permet d'observer le ciel, afin de constater si la position des astres est favorable à telle ou telle opération mystérieuse.

Le chimiste moderne est vêtu comme chacun de nous : au travail, il ressemble bien plus à un ouvrier qu'à un magicien. Le laboratoire est un atelier ou même une petite usine.

Le chauffage par le gaz est appliqué à tous les appareils : grâce aux perfectionnements apportés par les savants et les constructeurs, on obtient en une demi-heure la plus haute température des fourneaux à charbon (fusion du fer, 1 400 degrés); et l'on peut maintenir des étuves pendant plusieurs jours à des températures constantes, variant de 30 à 300 degrés. De telles étuves, destinées à dessécher les produits, se voient dans le fond de la figure, à droite du chimiste.

La physique est largement représentée dans les laboratoires de chimie : *machines pneumatiques, pompes de compression* (à droite du chimiste, en avant de la figure), *piles électriques, saccharimètres,* etc., tous instruments devenus les auxiliaires indispensables de la chimie.

Mais l'instrument par excellence du chimiste moderne, c'est la *balance de précision* (que nous représentons à part). Complètement inconnue, ou bien tout à fait négligée par les alchimistes, la balance est devenue, grâce aux efforts des constructeurs modernes, une véritable merveille de précision.

Le fléau de la balance d'analyse repose par trois couteaux d'agate sur trois petits plans d'agate parfaitement polis. Elle permet d'apprécier le dixième de milligramme, c'est-à-dire le poids d'un cheveu d'un millimètre de long. L'opérateur doit avoir soin de se placer bien en face du milieu de l'instrument; s'il se tenait de côté, la chaleur qu'il enverrait à l'un des bras du fléau déterminerait un allongement, et la balance pencherait de ce côté.

Depuis deux cents ans, l'usage constant de la balance de précision a débarrassé peu à peu la science des pratiques bizarres et extravagantes de l'alchimie. Cette science *occulte,* pratiquée le plus souvent par des illuminés et des charlatans, est devenue la science ouverte à tous; mettant à profit les découvertes des autres sciences et venant à leur aide; remplaçant les rêveries par les résultats positifs (vérités scientifiques nouvelles et conquêtes effectuées par les industries chimiques).

CH.-ER. GUIGNET.

SUPPORTONS-NOUS LES UNS LES AUTRES.

Suite et fin. — Voy. page 294.

Ce nouvel interlocuteur était un maréchal ferrant. Son grand tablier de cuir lui pendait depuis le cou jusqu'aux pieds, avec la vaste poche traditionnelle, toute gonflée d'objets mystérieux que l'on ne voyait pas. Il avait les bras nus, et, sur son épaule droite, passait une courroie fortement tendue. La courroie soutenait un gros sac de cuir qui lui ballottait dans le dos, tout rempli des outils du maréchal ferrant. Cet homme s'en allait en ville, pour ferrer à domicile quelque cheval de haute volée. Il avait écouté jusque-là, sans rien dire, mais non pas sans avoir son opinion, qu'il venait d'exprimer au bon moment.

— Écoutez, reprit-il en s'adressant à l'homme noir, ce n'est pas vous qui avez raison. Celui-ci a supporté sans rien dire l'ennui d'être réveillé au meilleur moment de son sommeil, et vous, vous vous êtes fâché pour une pauvre pincée de poudre, que vous auriez pu faire disparaître d'une seule pichenette. Il vous supportait bien; que ne le supportiez-vous? Voyons, en bonne foi, est-ce que la vie de ce monde serait tolérable si nous ne nous supportions pas les uns les autres? Moi, par exemple, je fais grand bruit sur mon enclume, tant que dure la sainte journée. Mon voisin, le marchand de fromages, supporte mon vacarme; et moi, en retour, je supporte sans rien dire l'odeur de sa marchandise, et nous vivons en bons voisins. Faites de même, les amis! Puisqu'on meurt, il faut des crieurs des morts; puisqu'on porte perruque, il faut des perruquiers; puisque les chevaux refusent de marcher sans souliers, il faut des maréchaux ferrants, et puisqu'il est dit qu'un vrai Hollandais se passerait plus facilement de pain que de fromage, il faut qu'il y ait des marchands de fromages. Que deviendrait notre belle Hollande, sans marchands de fromages, je vous le demande?

— Voilà qui est très bien dit, s'écria un quatrième interlocuteur.

Ce quatrième interlocuteur était un honorable bourgeois de la ville. Ce bourgeois venait d'ouvrir ses contrevents pour voir quel temps il faisait, et quel habit il serait prudent de mettre pour aller faire sa petite promenade du matin, sous les arbres, le long du canal.

— Ami Salomon... reprit-il en s'adressant au maréchal ferrant.

— Faites excuse, riposta le maréchal ferrant, jamais de la vie je ne me suis appelé Salomon.

— Sans injure, reprit le bourgeois, je t'appelais ainsi par éloge, à cause de la sagesse de ton jugement qui me rappelait celle du feu roi Salomon.

— Comme cela, dit le maréchal ferrant en souriant, appelez-moi Salomon tout autant qu'il vous fera plaisir.

— Eh bien donc, ami Salomon, voici tout simplement ce que je voulais dire. J'approuve d'autant plus les bonnes paroles que tu as prononcées, que j'allais les prononcer moi-même. Tu as eu sur moi l'avantage de celui qui s'est levé de bonne heure, sur celui qui vient de se réveiller sur le tard, et dont les idées sont encore un peu engourdies par le sommeil du matin. Mais je ne t'en veux pas de m'avoir devancé; non, je ne t'en veux

pas, et la preuve, c'est que je t'invite à venir chez moi, prendre un petit verre de quelque chose de bon.

— Jamais, répondit le maréchal ferrant, un homme sage n'a refusé un petit verre de quelque chose de bon, lorsqu'on le lui offrait de bon cœur.

— Vous viendrez bien aussi, monsieur Aftreksel, ajouta le bourgeois. Comme dit Salomon, c'est offert de bon cœur.

— Quand on crie nuit et jour, pour avertir les bons chrétiens de leur fin dernière, il arrive que l'on s'enroue. Je ne connais pas, pour ma part, de meilleur remède contre l'enrouement qu'un petit verre de quelque chose de bon. Je suis des vôtres.

— Et toi aussi, voisin Kuit, ajouta le bourgeois, en adressant un clignement d'yeux au perruquier.

— La poudre altère, répondit le perruquier, et il n'y a rien comme un petit verre de quelque chose de bon pour abattre la poussière, surtout quand on le boit en bonne et honorable compagnie, ajouta-t-il, en adressant un sourire conciliant au terrible Aftreksel.

Le bon bourgeois descendit ouvrir sa porte lui-même, et il trouva ses trois invités luttant de politesse. C'était à qui ne passerait pas le premier.

— Par rang d'âge, dit-il en souriant.

M. Aftreksel entra le premier, suivi du maréchal ferrant. Le bon Kuit fermait la marche.

Il les introduisit dans une jolie petite pièce bien propre et bien fraîche, les fit asseoir autour d'une table d'ébène qu'il avait mis trente ans à frotter et à polir, et tira d'un buffet une belle bouteille noire et quatre petits verres curieusement ciselés.

Quand il eut rempli les quatre petits verres, il dit facétieusement : « Amis, cette liqueur fait du mal à quiconque ne la boit pas à la santé de quelqu'un. Que chacun de nous porte donc une santé, à commencer par le plus jeune. A toi, voisin Kuit ! »

Le voisin Kuit but à la santé du « brave M. Aftreksel », et le bon bourgeois approuva de trois signes de tête.

Le brave M. Aftreksel porta celle de l'amphitryon ; l'amphitryon, celle du maréchal ferrant.

— Moi, dit le maréchal ferrant, je bois à la santé de mon voisin le marchand de fromages, et en général à celle de tous les braves gens qui savent se supporter les uns les autres !

Tout le monde cria : « Bravo ! » et nos gens se séparèrent en se serrant mutuellement les mains, et en se disant : « Supportons-nous les uns les autres, le monde n'en ira que mieux ! Ainsi-soit-il ! »

J. Girardin.

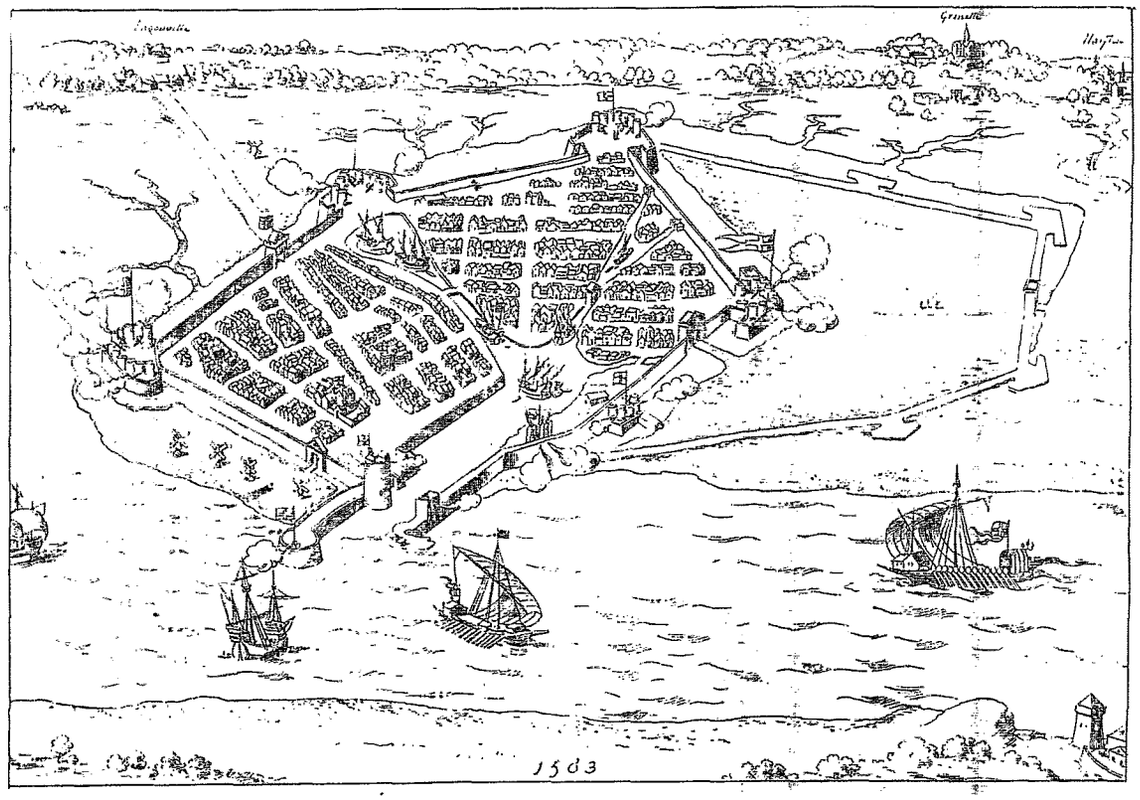
LES CHENOISE ET LES VILLEGAGNON.

Suite. — Voy. p. 277, 291.

Remis de ses blessures, il se montra un instant à Provins et repartit rapidement pour les contrées lointaines. Le 15 juillet 1542, il était à Venise, écrivant au cardinal du Bellay qu'il avait été combattre « le Turc » en Hongrie, et qu'il commençait à devenir las « de tant pérégriner ». En effet, il revint servir dans les armées françaises du Piémont ; on l'y trouve en 1542 et 1543 prenant le titre d' « ambassadeur du roy nostre sire et commissaire ordonné pour faire les montres et revues des gens de guerre en garnison pour le service dudit seigneur, en la ville de la Mirandolle ». Il repassa en France après la bataille de Cerisoles (1544), et en 1547, il servait dans la marine sur les côtes de Bretagne. Grâce à ses années de service sur les navires de Malte, il avait obtenu le commandement de quatre galères faisant partie de l'armée navale envoyée de France en Écosse pour protéger la reine d'Écosse, Marie de Lorraine, et sa fille Marie Stuart, alors âgée de cinq ans, que les Anglais voulaient enlever pour la marier au prince de Galles. Les Anglais donc surveillaient étroitement toutes les côtes. Cependant Villegagnon, qui se tenait à l'ancre dans un port voisin d'Édimbourg, se mit en route avec ses galères comme pour doubler la côte écossaise par le nord, manœuvre hardie à cette époque, surtout pour de fragiles galères ; mais changeant sa direction tout à coup, il pénétra dans le pays par les cours d'eau intérieurs, arriva sur la côte occidentale d'Écosse, à Dumbarton, y prit à son bord la jeune princesse, 7 août 1548, et déjouant les croiseurs anglais, il eut le bonheur de débarquer sain et sauf, le 13 août, dans le port de Brest. C'était un merveilleux fait d'armes pour lequel il reçut un commandement à Brest et le titre de vice-amiral.

Mais ses vœux de chevalier de Malte le ramenèrent en Orient. L'île de Malte était menacée par le sultan qui préparait contre cette forteresse chrétienne, établie pour remplacer l'île de Rhodes dont la conquête dès lors inutile avait coûté tant d'efforts aux Turcs, une formidable expédition. Leurs corsaires menaçaient déjà les côtes de Malte et du Goze. Excité par des lettres du connétable de Montmorency, qui lui avait écrit pour l'avertir du danger, Villegagnon partit en toute hâte, sollicita en passant les secours du vice-roi de Sicile, et débarqua à Malte pressé de joindre sa part d'activité aux préparatifs de défense que devait faire en ce moment le grand-maître (1550). Mais le grand-maître, loin d'en faire, se railla des nouvelles qu'apportait le chevalier. C'était un Espagnol, don Juan de Ommédès, auquel tout ce qui venait de France était suspect ; il affirmait que les préparatifs des Turcs étaient destinés à opérer une diversion contre Charles-Quint en faveur des Français. Aussi quand parut la flotte ottomane, les chevaliers eurent fort à faire de la repousser ; les habitants de la Cité-Vieille, la partie du littoral la plus exposée, demandèrent à grands cris que Villegagnon en personne vînt les défendre, ce qu'il fit glorieusement ; et les Turcs, chassés à grand'peine de Malte, se jetèrent sur Tripoli qu'ils enlevèrent en quelques

jours (1551). Villegagnon y courut, mais il n'arriva que pour être témoin du désastre. Le grand-maître Ommédès, dont les soupçons jaloux avaient causé cette série d'échecs, tenait une excuse toute prête : c'était la faute des Français qui, poursuivant les traditions de leur roi, François Ier, s'étaient mis d'intelligence avec les musulmans ; il désigna même le chevalier Vallier, maréchal de la langue de France, comme l'organisateur principal de la trahison, et il le fit mettre en jugement. Vallier n'échappa au déshonneur et à la mort que grâce au dévouement de Villegagnon, qui non seulement prit avec feu le parti de ses compatriotes, mais qui dénonça hautement et publiquement la conduite du grand-maître. Cet Espagnol têtu mit ses collègues français au ban de l'Ordre, et Villegagnon, s'étant échappé sur une galère avec quelques chevaliers de son parti pour regagner la terre française, fut pris par les impériaux et mené prisonnier en Italie (1552) ; il y resta longtemps enfermé, notamment au château de Crémone ; mais de sa prison, il écrivit un Mémoire justificatif où il formulait ses dires contre don Juan de Ommédès, et racontait la vérité sur la guerre de Malte en cet excellent style latin dont il avait l'habitude. Son récit forme un petit volume qui fut imprimé



Vue du Havre en 1563.

à la fois soit en latin, soit en français (*De bello Melitensi... — De la guerre de Malte et de l'issue d'icelle faussement imputée aux François ;* mars 1553), et dont le principal résultat fut que l'empereur Charles-Quint ordonna qu'on mît l'auteur en liberté, avec les chevaliers ses compagnons et tous leurs serviteurs. Villegagnon regagna son gouvernement maritime de la Bretagne.

Il semble que cette âme vaillante et chevaleresque eût horreur du repos. A Brest, sur ces pointes du Finistère en vedette à l'extrême Océan, *finis terræ,* il songea que, navigateur expérimenté, familier dès sa première jeunesse avec tous les périls de la mer, soldat intrépide et d'une force à défier Hercule, les plus hardies, les plus lointaines aventures l'appelaient et l'attiraient à elles. Sa passion pour la gloire était encore plus forte que sa force musculaire, et les lauriers des grands explorateurs qui, sortis de Gênes, de Lisbonne ou de Saint-Malo, avaient conquis de grands territoires dans le nouveau monde, l'empêchaient de dormir. Et n'avait-il pas raison ? Tout ce que nous avons rapporté jusqu'ici (en suivant les documents pas à pas) de cette vie si pleine, si active, si brillante, ne plaçait-il pas le petit hobereau champenois, doué d'un grand cœur, au rang des hommes illustres du seizième siècle ? On va le voir perdre en peu de temps tout son prestige, et le héros tomber presque au niveau du ridicule, pour un seul faux calcul : pour avoir cru qu'il pourrait manier à son gré et faire concourir à son dessein les passions religieuses.

Comme vice-amiral de Bretagne, il avait pour chef immédiat l'amiral Coligny. Ce fut probablement la source de son erreur. Coligny rêvait d'établir au loin, bien loin de la France, des colonies où les protestants français pussent vivre en paix et pratiquer librement leur culte sans exciter la

haine de leurs concitoyens catholiques et les rigueurs du gouvernement. Villegagnon, sous prétexte d'un dissentiment avec le gouverneur de Brest, quitta cette ville, fit remise de la charge qu'il y exerçait, et se vit bientôt revêtu, par un ordre du roi Henri II, obtenu sur la recommandation de l'amiral, du commandement de trois navires à destination de Rio-Janeiro. On ne connaissait encore que bien peu le Brésil, quoiqu'il eût été découvert au commencement du siècle par les Espagnols, puis visité par les Portugais. Seulement on avait entendu parler de la beauté du climat, de sa prodigieuse fertilité et de la douceur de ses faibles habitants. C'est là que Villegagnon avait résolu de s'établir en maître et de fonder un petit État, peut-être un grand État, protestant, où il n'aurait ni supérieur, ni contrôle d'aucune sorte, puisqu'il serait le seul chef militaire et civil, et que les protestants français, rejetant toute hiérarchie ou dignité religieuse, ne se gouvernent que par les lois de l'égalité. On peut même hardiment supposer que, dédié de bonne heure à l'exaltation mystique en sa qualité de membre d'un ordre religieux, ses pensées secrètes s'accordaient avec l'idéal du protestantisme, la réalisation du règne de Dieu sur la terre. Il se proposait de le faire régner, au besoin par la force. Des ministres du culte, placés qu'ils seraient sous sa dépendance

Seizième siècle. — Colonne élevée sur le rivage de la Floride en l'honneur du roi de France, par ordre de Coligny (1).

absolue, lui deviendraient de précieux auxiliaires. Il commença par faire annoncer son prochain départ dans les rues de Paris et d'autres villes au son du tambour pour appeler les gens et les familles de bonne volonté qui voudraient émigrer avec lui : mais comme l'appel ne réussissait pas à son gré et que la foule ne se pressait point, il obtint l'autorisation d'aller en personne faire une revue des malfaiteurs détenus dans les prisons de Paris, de Rouen et d'autres villes, pour y choisir ses colons. Bon nombre d'artisans furent embauchés de cette manière. C'était bien montrer d'avance qu'il ne ménagerait pas les moyens violents pour se faire obéir quand il s'agirait de ranger son monde à la discipline.

On mit à la voile, au Havre, le 15 juillet 1555; la flottille n'atteignit le Brésil, par suite des vents contraires, qu'au commencement de novembre. Les émigrants s'établirent sans obstacle sur une île située à l'entrée de la baie de Rio-Janeiro, et y construisirent un fortin auquel Villegagnon donna le nom de « Coligny ». Il écrivit en même temps à l'amiral en lui vantant la richesse et la beauté du pays, et en lui demandant de lui envoyer de nouveaux colons, et avec eux, deux ministres de Genève. Les uns et les autres arrivèrent bientôt (7 mars 1557) au nombre d'environ trois cents personnes, auxquelles Villegagnon souhaita la bien-

(1) Voy. Jean de Léry, *Histoire d'un voyage fait en la terre du Brésil*. 3e édition; Paris, 1594.

venue en leur disant, lorsqu'elles étaient à peine débarquées : « Je veux que notre Église ait le renom d'être la mieux réformée par dessus toutes les autres. Dès maintenant j'entends que les vices soient réprimés, la somptuosité des accoutrements bannie, et tout ce qui pourroit nous empêcher de bien servir Dieu ôté d'entre nous. Car je délibère de faire ici une retraite aux pauvres fidèles persécutés en France, en Espagne et ailleurs. » L'assemblée entonna immédiatement un psaume, un des pasteurs genévois prononça un sermon, on fit un chétif repas arrosé d'eau saumâtre, et à l'instant même le gouverneur mit les nouveaux arrivants à l'ouvrage, c'est-à-dire à remuer la terre et à charrier les pierres pour l'achèvement du fort Coligny. Ses belles et pieuses paroles n'avaient pas la vertu de faire oublier la fatigue, les privations, la mauvaise nourriture, le manque d'eau potable et le dur travail qu'il imposait. Déjà les premiers colons, ceux qu'il avait amenés lui-même, au nombre d'environ deux cents y compris son ramassis des prisons, avaient si peu goûté le régime qu'il entendait imposer à ses sujets, que vingt-six d'entre eux avaient formé un complot pour jeter le gouverneur à la mer et s'emparer de tout ce qu'il avait apporté sur ses navires. Il ne fut sauvé que par la fidélité d'une troupe d'Écossais qu'il avait amenés aussi pour être ses gardes du corps, et par qui il fit exécuter trois ou quatre des conjurés. Cependant la foi robuste des nouveaux venus, surtout de ceux qui arrivaient de Genève, prit d'abord ses maux en patience. Ces zélés huguenots se laissaient attendrir par les démonstrations religieuses et la parole inspirée de leur chef. Nous avons trouvé, disaient-ils, un second saint Paul, et l'un d'eux, un ministre qui nous a laissé un curieux récit de son voyage, Jean de Léry, assure que « jamais, il n'ouït homme mieux parler de la religion ».

Villegagnon régla la vie de son peuple en lui donnant pour base le service religieux. Chacun des deux ministres devait avoir sa semaine, pendant laquelle il donnerait un sermon chaque jour, et deux le dimanche; tout le monde était tenu de se réunir chaque soir pour faire la prière en commun; la table de la communion serait dressée tous les mois. On célébra la première cène avec apparat, le 27 mars, vingt jours après le débarquement, et le chef suprême de la colonie augmenta l'éclat de la fête en prononçant ce jour-là deux discours, qui furent de véritables sermons. Jean de Léry les a conservés. Les navires étant alors sur le point de reprendre le chemin de la France, Villegagnon leur confia une lettre pour Calvin, dans laquelle il disait au réformateur genévois : « Je ne crois pas qu'on puisse exprimer la joie que votre dernière communication m'a fait éprouver... J'userai de toute la fermeté de mon esprit pour suivre la ligne de conduite qui m'y est tracée par vous, car je suis convaincu qu'il n'en est pas de plus sainte, de plus correcte, de plus fructueuse. Aussi j'aurai soin que votre lettre soit lue dans notre sénat et transcrite dans le recueil de nos actes, afin que, s'il arrivait que nous nous écartions du droit chemin, cette lecture nous fasse revenir de l'erreur. »

Comment ce confident de Coligny, ce néophyte enthousiaste, ce correspondant de Calvin, ce novateur qui était allé si loin fonder un refuge européen, se retourna-t-il subitement, animé des dispositions les plus contraires et les plus violentes? C'est un fait qui ne s'est pas clairement expliqué, mais qui se déroula très rapidement. La colonie fut très étonnée, à la communion publique du mois d'après, de voir son chef soutenir un colon, qui avait été élève de Sorbonne, et qui demandait que le ministre revêtît des habits sacerdotaux et conservât plusieurs autres formes catholiques. C'était une affaire tellement grave alors, que l'on convint d'envoyer en Europe l'un des deux ministres pour consulter sur ce point avant de prendre une décision. En attendant son retour, la colonie resta profondément troublée; l'autre ministre et la presque unanimité des colons continuaient à soutenir les principes de Genève, tandis que Villegagnon trouvait maintenant la doctrine de Calvin contraire en bien des points à celle des pères de l'Église, qui avaient cru selon lui à la messe, au purgatoire, à l'invocation des saints et autres dogmes. Il devint tellement irrité contre les opposants, qu'il finit par mettre la chaire en interdit, et par casser le conseil d'administration qu'il avait appelé fastueusement son sénat. Le chevalier de Malte, après avoir fait une courte expérience de la liberté, ne voulait plus dans sa galère que des rameurs entièrement soumis. Aussi, un navire du Havre s'étant présenté dans la baie, une vingtaine des colons les plus compromis dans la dispute, et parmi eux le ministre, saisirent l'occasion de retourner en France (4 janvier 1558). Mais, au bout de 25 lieues de marche, on s'aperçut que le navire, en mauvais état, menaçait de sombrer, et quelques-uns supplièrent pour être ramenés à terre. On leur accorda une chaloupe dans laquelle cinq d'entre eux se jetèrent et parvinrent à regagner, dans le plus misérable état, leur île de Coligny. L'ombrageux Villegagnon les reçut d'abord avec indulgence, mais, à la réflexion, il se persuada qu'ils n'étaient revenus que pour débaucher le reste de son monde, et il résolut de les faire mourir. Mais sous quel prétexte? Il se résigna à employer le moyen le plus étrange : il dressa une liste de questions théologiques auxquelles il leur ordonna de répondre, leur accordant douze heures pour le faire. Quatre d'entre eux maintinrent courageusement leurs doctrines protestantes, le cinquième se montra hésitant. Toute la nuit, Villegagnon rôda comme un fou autour du lieu où il les avait fait enfermer; mais le matin il prit son parti, et les quatre récalcitrants, condamnés par lui-même comme hérétiques, furent conduits au sommet d'un rocher et précipités dans la

mer (9 février 1558). Ils figurent avec honneur dans le martyrologe protestant. Dès ce moment, le bizarre justicier, ne rêvant plus que complots et rébellions, sembla perdre tout son courage et ne plus se soucier de sa colonie; peu à peu il dispersa ses colons le long de la côte dans les postes les plus faciles à défendre contre l'ennemi, Portugais ou sauvages, et lui-même saisit la première occasion de regagner sans bruit le territoire de France (1559). HENRI BORDIER.

La fin à la prochaine livraison.

LE FILAGE DE L'HUILE EN MER.

Les marins appellent « filage de l'huile » l'emploi de l'huile pour diminuer les effets de la grosse mer.

Aujourd'hui encore les patrons grecs s'en servent, par tradition, pour aborder, malgré le ressac, quelques îles sans port, ce qui permet de supposer que ce pouvoir singulier de l'huile était connu des Phéniciens et des autres marins de l'archipel grec.

Au dernier siècle, Benjamin Franklin adressa un mémoire sur ce sujet à la Société royale de Londres, et, quelques années après, plusieurs expériences furent faites avec succès.

L'Académie des sciences a entendu, à diverses époques, des communications relatives à cette action de l'huile répandue sur la mer, dans le but de calmer les flots agités.

A la séance du 27 novembre 1882, un savant belge, M. G. Van der Mensbrugghe, après avoir exposé quelques calculs tendant à prouver que les vagues doivent rapidement perdre leur force dès qu'elles atteignent une couche d'huile, ajoute : « Telles sont les propositions bien simples qui me permettent de rendre compte d'un phénomène connu depuis l'antiquité, mais qui, en raison même de sa singularité, n'a pas encore reçu les précieuses applications qu'il mérite. »

L'huile n'est pénétrable ni par l'air ni par l'eau : plus légère que celle-ci, elle surnage sans se mélanger avec elle; la cohésion de ses molécules est telle qu'on ne peut la transformer en pluie; aussi le vent n'a aucune prise sur elle, et c'est sans doute ce qui cause sa merveilleuse facilité d'expansion, et ce qui fait que, si mince que soit la couche d'huile, elle empêche le vent d'agir sur la surface de la mer qu'elle recouvre.

En ces dernières années, M. le vice-amiral Cloué a réuni les rapports de deux cent trois expériences sur le filage de l'huile.

Tous ces rapports signalent la merveilleuse rapidité avec laquelle l'huile se répand sur la mer, et un grand nombre de capitaines proclament hautement que le salut de leurs navires n'est dû qu'à l'emploi qu'ils ont fait de l'huile pour combattre les brisants.

Plusieurs capitaines, en pleine mer, ont pu réussir à opérer, avec de très petites embarcations, le sauvetage d'équipages en détresse, en répandant de l'huile le long du bâtiment et sur le parcours des canots.

Depuis plusieurs années, en Australie, lorsque les récifs extérieurs des ports brisent sous l'action du mauvais temps, on exerce les équipages des bateaux de sauvetage à les franchir à l'aide de l'huile répandue. Les bateaux traversent plusieurs fois le récif sans courir aucun danger, et sans embarquer une goutte d'eau; l'huile trace, au milieu des brisants, un chemin uni de chaque côté duquel les lames déferlent avec violence.

Les canots de sauvetage des États-Unis sont maintenant exercés au filage de l'huile; ils sont pourvus de sacs à huile à l'avant et à l'arrière.

Le moyen le plus généralement adopté à bord des bâtiments de long cours, pour répandre l'huile pendant le mauvais temps, consiste en un sac de forte toile à voile, bien ralingué, et d'une capacité de 10 litres au plus. Quelques capitaines ont donné à ces sacs une forme double conique, afin qu'ils traînent plus facilement, étant à la remorque. On les remplit d'étoupe saturée d'huile et on verse encore de l'huile par-dessus l'étoupe; on ferme ensuite solidement le sac et on perce son fond de plusieurs trous, à l'aide d'une aiguille à voiles.

Au lieu de sacs, ou concurremment avec les sacs, plusieurs capitaines ont employé avec succès, vent arrière, le moyen suivant : ils remplissaient d'étoupe saturée d'huile la cuvette de la poulaine de l'avant de chaque bord et versaient de l'huile par-dessus, ou bien ils plaçaient sur la cuvette un baril d'huile percé d'un petit trou.

Il n'y a pas d'avantage à faire écouler de suite une grande quantité d'huile. Ce liquide s'étend d'autant plus promptement et plus loin qu'on le fait écouler en très petite quantité, c'est-à-dire par suintement.

Aux États-Unis, on a imaginé un appareil pour faire écouler l'huile au moyen de petits orifices également espacés, par l'effet seul du tangage; mais il est plus simple et moins coûteux de placer de l'étoupe saturée d'huile dans les cuvettes de la poulaine.

M. Davies, de Port-Adélaïde (Australie), écrit : « Je ne dirai jamais assez de bien de l'usage de l'huile dans les grosses et dangereuses mers que les navires rencontrent au cap Horn et au cap de Bonne-Espérance, et je suis sûr qu'on l'emploierait beaucoup plus, sans la rareté de l'huile à bord des navires, quoique, dans mes expériences, j'aie constaté qu'un gallon (4 lit. 50) d'huile durait environ quatre heures. Les sacs employés doivent être oblongs et de la forme d'une bouée pointue des deux bouts (*nun-buoy*) et ralingués autour jusqu'à l'ouverture amarrée avec un bon bitord, de manière que l'huile puisse suinter librement sans couler. Le sac doit être fait avec de bonne grosse toile à voile et assez grand pour contenir environ un gallon. J'ai essayé toutes les espèces d'huile,

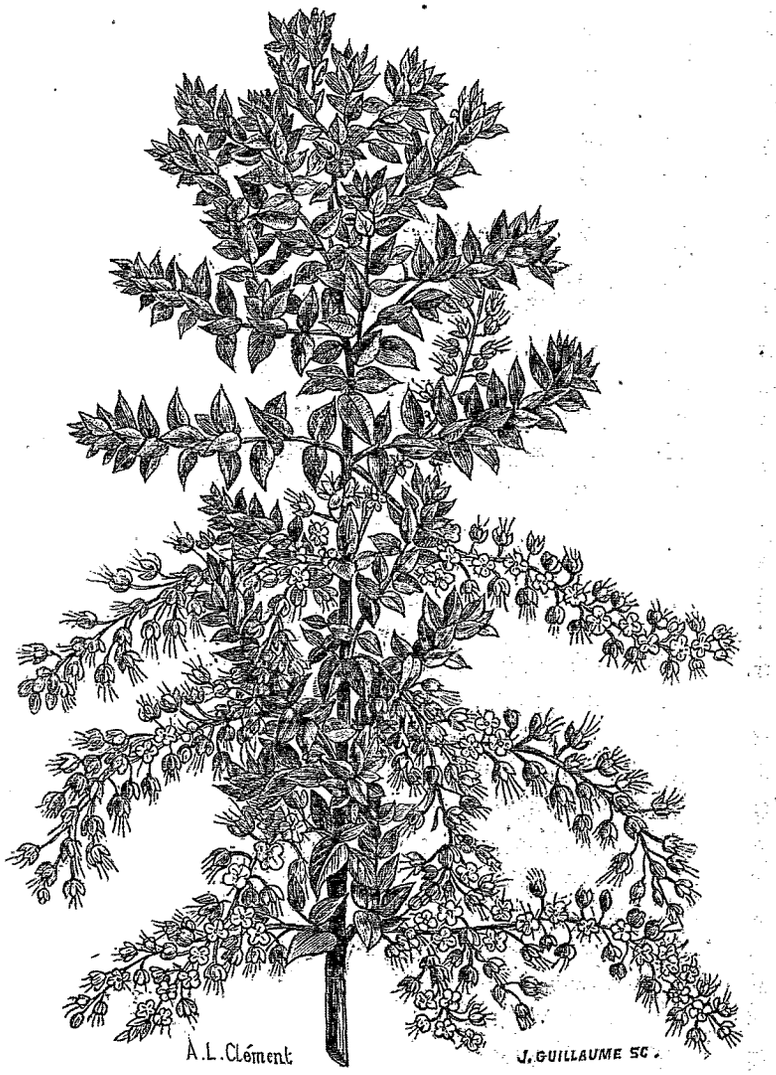
mais aucune n'égale l'huile de poisson commune, parce qu'elle n'épaissit pas trop avec les temps froids, et m'a paru produire mieux l'effet désiré sur l'eau.

A suivre. CH.

LES CORIAIRES.

LA PLANTE A ENCRE.

Les Coriaires sont des arbustes ou des arbrisseaux qui croissent au Pérou, au Chili, au Népaul, à la Nouvelle-Zélande, et aussi dans le bassin méditerranéen. Ces arbrisseaux ont généralement des rameaux quadrangulaires, garnis de feuilles opposées, sessiles ou à pétioles très courts, ovales ou cordiformes. Les fleurs sont réunies en grappes terminales; elles se composent d'un calice à cinq divisions, de dix étamines à filet grêle et de cinq pistils, auxquels succèdent autant de fruits, disposés en forme d'étoile au milieu de cinq appendices charnus et recourbés comme des cornes saillantes au-dessus d'eux.



Coriaria thymifolia, plante à encre. — Dessin de Clément.

La *Coriaire à feuilles de thym,* commune dans l'Amérique du sud, sert à fabriquer de l'encre et une teinture noire. Ses fruits produisent, dit-on, une sorte d'ivresse légère et gaie, qui, si l'on en abuse, dégénère en accidents mortels. Ses feuilles, frauduleusement mêlées au séné, peuvent avoir une action funeste.

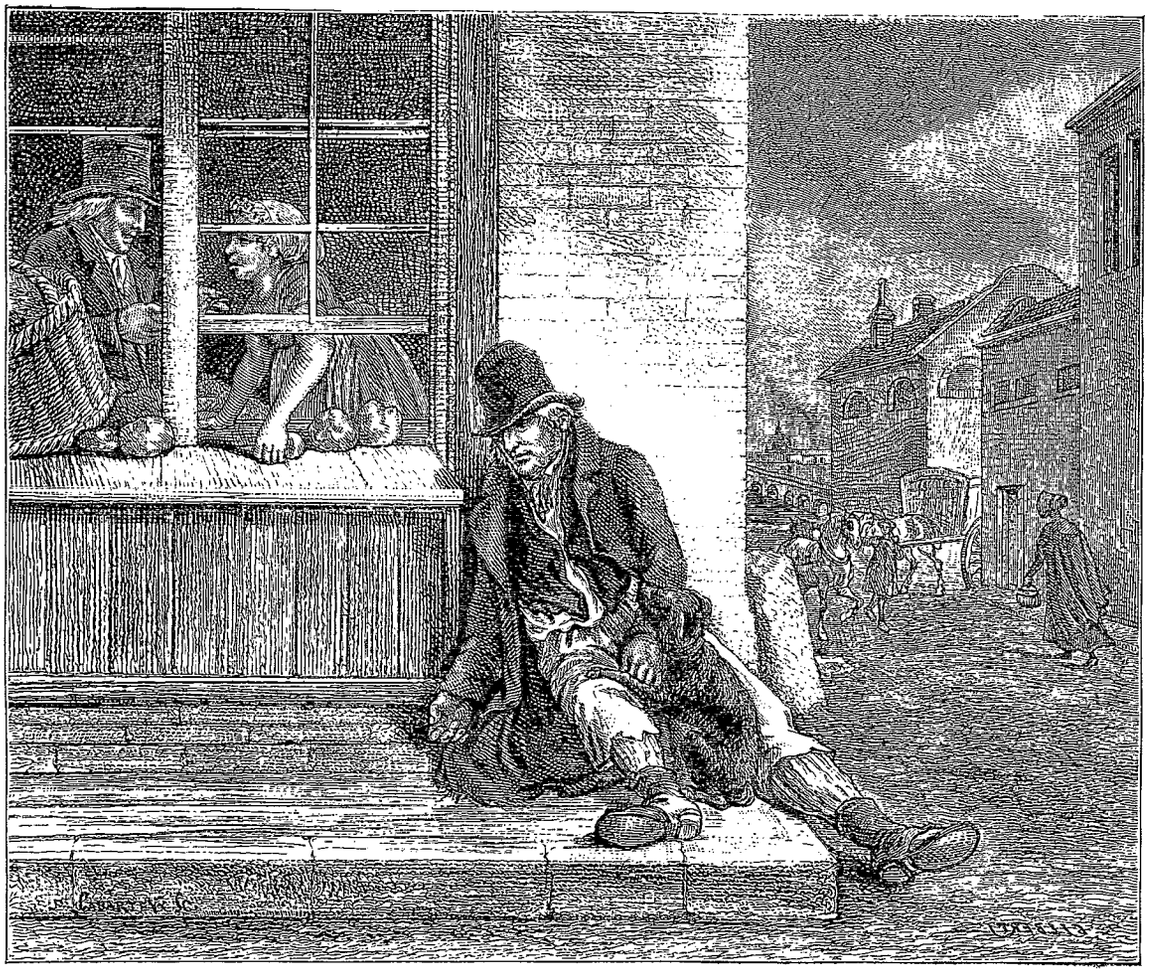
Une autre espèce, la *Coriaire à feuilles de myrte,* pousse naturellement dans le midi de la France, en Espagne et dans le nord de l'Afrique. On la cultive assez souvent en pleine terre dans les jardins, sous le climat de Paris. Il faut s'en défier; ses feuilles et ses fruits ne sont pas exempts de propriétés toxiques. De Candolle raconte qu'en 1809, vingt soldats français, se trouvant en Catalogne, pays où cette plante abonde, s'avisèrent d'en manger : trois d'entre eux moururent, et quinze furent frappés d'un engourdissement qui ne se dissipa qu'au bout de plusieurs jours.

E. L.

Paris. — Typographie du MAGASIN PITTORESQUE, rue de l'Abbé-Grégoire, 15
JULES CHARTON, Administrateur délégué et GERANT.

UN PAUVRE, A LONDRES,

DESSIN DE GÉRICAULT.



Cabinet des estampes de la Bibliothèque nationale. — Un pauvre à Londres. — Dessin lithographié par Géricault.

« Un malheureux est tombé d'épuisement à la porte d'un boulanger. Son chien est assis entre ses jambes et lève la tête vers lui. On aperçoit, à travers la fenêtre de la boutique, un homme âgé qui parle à la boulangère appuyée des deux mains à son comptoir. Cette scène si simple est pleine de sentiment. Sur la planche originale la figure du malheureux exprime, de la manière la plus poignante, l'affaiblissement que produit la plus extrême misère : tout est mort chez lui, moins le sentiment du besoin journalier (1). »

La scène se passe à Londres.

Au-dessous de la lithographie on lit deux vers tirés de l'une de ces poésies, populaires en Angleterre, nommées *Nursery Rhymes :*

« Ayez pitié des peines d'un pauvre vieillard
» que ses membres tremblants ont traîné jusqu'à
» votre porte (2). »

On peut voir, dans la pièce d'entrée du cabinet des estampes de notre Bibliothèque nationale, une belle épreuve de cette lithographie qui fait partie d'une suite de douze planches, dessinées par Géricault, à Londres.

A la suite du salon de 1819, Géricault, découragé par le mauvais accueil fait à son *Radeau de la Méduse,* devenu si célèbre depuis, avait passé en Angleterre au commencement de 1820, avec son ami Charlet. Il fit venir à Londres son tableau que l'on montra moyennant un schelling d'entrée, et qui eut beaucoup de succès : cette exposition lui rapporta 17 000 francs. En 1821, les éditeurs Rodwell et Martin publièrent les douze planches où se trouve le mendiant, que nous avons fait graver. On désigne ordinairement ces planches dans le catalogue des œuvres de l'artiste sous le titre de « Grandes lithographies anglaises ».

CH.

(1) Charles Clément. — Géricault, *Étude biographique et critique.*

(2) Pity the sorrows of a poor old man
Whose trembling limbs have born him to your door.

UN SOUPER EN RETARD.

ANECDOTE.

La petite histoire que je vais vous conter commence par une belle après-midi de juin. Le nom

de notre héroïne est Catherine Spring. C'était une demoiselle d'un certain âge; elle habitait, seule hélas! depuis la mort de son père, une assez jolie maison, blanche et paisible, au milieu d'un jardin, à la suite de la longue rue de Broktau; c'était hors de la ville, presque à la campagne.

La petite ville de Broktau n'a pas de grandes prétentions; mais elle est agréablement située près de hautes collines et elle est renommée aujourd'hui pour son air salubre; ce n'est pas moins d'ailleurs que toute autre petite ville un monde en miniature avec ses pauvres et ses riches, ses bons et ses méchants, ses jalousies et ses rivalités, et sans aucun doute aussi ses sublimes vertus cachées dans son ombre.

Il était deux heures. Miss Catherine Spring venait d'achever son dîner solitaire; elle avait desservi sa petite table; après quoi elle s'était vêtue de la robe d'alpaga gris qu'elle portait chaque après-midi. Ensuite, comme d'habitude aussi, elle s'était assise dans son petit salon, devant une fenêtre ombragée par un buisson de vieux lilas. Mais elle avait l'air de ne pas prendre grand intérêt à son ouvrage de couture : après quelques instants, elle le laissa tomber et se mit à frapper machinalement de petits coups avec son dé sur la vitre. Bien sûr sa rêverie n'avait rien d'agréable : elle avait des soucis, la pauvre miss! C'était une très honnête personne, une bonne voisine, tout le monde en convenait, et l'on ajoutait volontiers : « Elle n'est pas à plaindre : elle a de l'aisance. » C'était vrai, il y a peu de mois encore, mais la mauvaise administration d'un chemin de fer venait de lui faire perdre la moitié de son revenu; on ne lui payait plus que très peu de dividendes; elle allait être obligée de réduire beaucoup ses dépenses, de changer sa manière de vivre, et même très probablement, de se défaire de sa maison ou de la louer, et cette pensée lui était horrible! Mais par quel autre moyen parviendrait-elle à vivre comme par le passé? Les administrateurs du chemin de fer lui faisaient bien espérer qu'une partie de ce qu'elle avait perdu lui serait tôt ou tard rendue, mais comment se fier à cette vague espérance, et, en attendant, que devenir?

Il était bien venu à miss Catherine une assez bonne idée. Elle avait, à son premier étage, plusieurs chambres très confortables d'où l'on jouissait d'une très belle vue au loin. Pourquoi n'y recevrait-elle pas des pensionnaires, au moins pendant l'été? Comme ils seraient bien là et comme elle saurait leur rendre la vie agréable! Seulement, où trouver ces pensionnaires? Les étrangers, à cette époque, n'avaient pas encore pris l'habitude de venir respirer à Broktau son air si pur. Elle avait confié son projet à un vieil ami, M. Elden, ancien homme de loi, qui lui avait donné le conseil de faire insérer un avertissement dans le journal de Boston. L'avertissement avait été publié; aucune réponse n'était venue; miss Catherine était à la fois désappointée et humiliée.

Et la bonne demoiselle, tambourinait toujours doucement avec son dé sur la vitre, comme si elle eût espéré en tirer quelque inspiration.

— Allons, il est temps de prendre un parti, se dit-elle enfin, et comme il est certain que je ne peux pas continuer à vivre ici, autant vaut que je m'en aille ailleurs le plus tôt possible.

Une de ses nièces, mariée aux environs, possédait quelque fortune; c'était une jeune femme d'une constitution frêle, et elle avait à élever trois enfants encore petits : un aide lui ferait grand bien; aussi avait-elle dit plus d'une fois : « Ah! si vous pouviez vivre avec nous, tante Catherine? »

Au souvenir de ces paroles, miss Catherine eut comme un tressaillement de joie; « voilà le salut! » et, écartant l'idée amère qu'il lui faudrait malgré tout s'exiler de sa chère maison, elle prit vivement une plume, et écrivit sur-le-champ à sa nièce Mary pour que la lettre pût partir par le courrier du lendemain matin. Puis elle essuya une larme et se sentit soulagée maintenant qu'elle avait pris une ferme et définitive résolution. Définitive, non! il lui restait une arrière espérance qu'en somme ce ne serait là peut-être qu'un essai, et qu'il se présenterait plus tard un changement heureux dans sa situation.

Ayant repris ses lunettes, elle se mit à travailler avec plus d'entrain. La petite pendule sonna lentement trois coups. Une petite brise arrivait au travers des lilas. La grande rue au loin était déserte : personne depuis longtemps n'avait passé devant la maison. Mais un moment vint où miss Catherine entendit des rires et des voix d'enfants qui se poursuivaient; elle écouta avec un sourire de sympathie et oublia sa tristesse; son cœur n'avait pas vieilli.

La senteur des roses montait dans l'air; un souffle de vent léger la lui apportait douce et fraîche. De sa chaise, elle pouvait voir les grandes fleurs rouges des pivoines bordant chaque côté de l'allée de son petit jardin jusqu'à sa barrière. Et, à l'intérieur, quand elle regardait autour d'elle, combien l'appartement lui semblait agréable! La petite pendule, avec son tic-tac régulier, les fauteuils de forme antique, le haut miroir étroit au sommet duquel brillait un aigle doré, les portraits raides et fanés qui représentaient son père et sa mère dans leur jeunesse, le vieux sofa même et son coussin tricoté, tout cela était si bien en ordre, si net, si paisible! Elle était comme émue d'un doux frémissement de tendresse pour sa demeure.

— En vérité, pensait-elle, je ne savais pas aimer autant ma vieille maison; on a bien raison de dire souvent que « rien ne vaut *le chez soi!* » Je n'avais jamais compris ces paroles-là comme aujourd'hui!

Et miss Catherine laissant encore son ouvrage sur ses genoux, retomba dans sa mélancolie.

Elle en fut tirée, quelques minutes après, par un léger bruit : on essayait de soulever le loquet de la barrière au bout du jardin; elle se hâta d'aller à l'autre fenêtre, et, ayant vu que c'était une petite

fille, elle lui fit signe de venir et ouvrit la porte juste au moment où l'enfant arrivait au bas du perron.

— Entrez, ma chère, dit-elle avec bienveillance, venez-vous faire une commission?

— Je viens vous demander quelque chose, répondit l'enfant avec un sourire timide, en la suivant dans le petit salon. On m'a dit de vous demander si vous n'auriez pas besoin d'une servante pour cet été.

— Mais non, ma bonne petite, je n'ai besoin de personne. Une pauvre femme vient m'aider le lundi et le mardi de chaque semaine, et même les autres jours quand c'est nécessaire. Quelle est donc la personne qui désirerait entrer à mon service?

— Ce n'est que moi, répondit l'enfant. Je suis petite pour mon âge, mais j'ai dix ans passés, et je peux beaucoup travailler.

Une vive rougeur couvrait son visage.

— Quels sont vos parents?

— Je suis la petite Kate, et je vis chez ma tante Smith, près de la rivière. Sa fille est maintenant assez grande pour l'aider, et elle dit qu'il faut que je trouve une place.

Si elle le pouvait, elle me garderait bien près d'elle, ajouta la pauvrette avec un sérieux de grande personne, mais on dit que les temps sont durs, et cela coûte cher d'avoir à nourrir tant d'enfants.

Miss Spring écoutait avec intérêt cette vaillante petite créature. N'était-ce pas bien triste d'entendre une enfant, qu'on aurait aimé à voir jouer, dire que les temps étaient durs, et qu'il lui fallait déjà commencer «le combat pour la vie!»

L'année précédente, miss Spring aurait volontiers pris à son service une petite fille comme celle-là, quand ce n'eût été que pour ne pas vivre seule, mais ce n'était plus possible.

— Est-ce votre tante qui vous a envoyée ici, petite Kate?

— C'est aussi le directeur des postes qui a dit à ma tante que vous pourriez peut-être me prendre chez vous, Mademoiselle.

Elle avait l'air si sincère, si simple, elle se tenait si bien, elle était si proprement vêtue, elle regardait miss Catherine en face avec tant d'honnêteté! Elle avait visiblement le cœur gros, et elle avait bonne envie de pleurer; mais elle s'efforçait d'attendre qu'elle eût repassé la barrière; oh! alors elle pleurerait tout à son aise, mais pas avant.

— Je suis réellement contrariée, dit miss Spring, mais, voyez-vous, je crois que je n'habiterai pas ma maison cet été.

Elle n'aurait pas voulu s'avouer à elle-même que ce serait sans doute pour un temps indéfini.

— Vous êtes une brave enfant, poursuivit-elle. Je connais beaucoup de monde et je pourrai peut-être vous placer. Vous sauriez prendre soin d'un bébé, n'est-ce pas? Non, restez assise encore une minute, ajouta-t-elle, comme l'enfant, la remerciant, se levait pour s'en aller.

Elle se dirigea vers l'armoire de la salle à manger, et y prit une boîte d'où elle retira deux ou trois gâteaux secs, ses meilleurs, ceux qu'elle économisait le plus. Elle les mit sur une jolie assiette de porcelaine à fleurs roses, et remplit un bol de lait.

— Tenez, dit-elle, je veux que vous mangiez ces gâteaux-là. Vous avez fait une longue course, un petit goûter vous réconfortera. Asseyez-vous près de la table, je vais étendre un journal sur le tapis.

Kate la regardait, surprise et reconnaissante.

— Je vous suis très obligée, dit-elle.

Miss Catherine vit bien que la première bouchée qu'elle avala, lui parut la chose la plus délicieuse dont elle eut jamais goûté. Oui, certes, une tartine de beurre eût été bien assez pour elle, mais miss Catherine était récompensée de sa libéralité en pensant que, parmi toutes les personnes qui avaient si souvent loué l'excellence de ces gâteaux faits suivant sa recette et de ses propres mains, pas une n'en avait senti aussi bien la rare qualité que cette petite fille affamée qui n'avait guère mangé que du pain chaque jour de sa vie, et encore pas de pain blanc.

— Ne vous pressez pas, dit miss Spring avec douceur; vous êtes vraiment une bonne fille. Oui, je voudrais pouvoir vous prendre chez moi; oui, Dieu sait que je le voudrais!

Et avec un petit soupir, elle s'assit de nouveau près de la fenêtre et se remit à sa malheureuse couture, tout en regardant l'enfant.

Quand elle vit que le bol était vide, elle ne put résister à une idée qui lui vint: elle le prit sans mot dire, et descendit à la cave pour y verser ce que contenait son pot à crème, en y ajoutant du lait, car la capacité de son petit cruchon n'était pas grande.

— Je prendrai mon thé sans crème ce soir, se dit-elle; cette petite n'a eu que du lait écrémé la première fois, et elle semble avoir encore grand appétit.

Ah! combien la bonne miss Catherine était loin de prévoir les graves conséquences de sa générosité! (1)

A suivre.

LES TRIBULATIONS DE RACINE.

Suite et fin. — Voy. page 313.

Voici désormais un tout autre Racine, pieux, réconcilié avec Nicole et Arnauld, excellent père de famille, et en même temps devenu, avec Boileau, historiographe du roi, ce qui l'attachait à la cour et à la personne de Louis XIV : ce choix lui parut un coup du ciel, une grâce de Dieu, qui devait l'arracher définitivement au démon de la poésie. Dans cette nouvelle phase de sa vie, fut-il heureux? Y trouva-t-il la tranquillité de l'esprit et de la conscience à laquelle il aspirait? Ce fervent chrétien était-il bien à sa place parmi les grands, toujours préoccupé de plaire, d'amuser, de ne

(1) Traduit librement de miss Sarah Jewett.

laisser sortir de ses lèvres que des paroles flatteuses, mettant son talent, comme il en a fait l'aveu, non pas à montrer son esprit, mais au contraire à l'effacer et à faire paraître celui des autres? Sans doute louer le roi n'était pas pour lui un effort, car il l'aimait, il l'admirait sincèrement, mais ne rougit-il pas quelquefois d'outrer la louange, quand Louis XIV lui-même y trouva de l'excès? Obligé de suivre à la guerre le prince dont il était chargé de raconter les victoires, condamné à assister aux sièges, aux bombardements, aux batailles sanglantes, complètement étranger aux choses militaires, perdu parmi tous ces hommes d'épée, ne se sentait-il pas hors de son rôle et de sa voie, le bourgeois sensé et pacifique qui, après une revue générale des troupes, écrivait à Boileau : « J'eusse voulu de tout mon cœur que tous les gens que je voyais eussent été chacun dans leur chaumière, avec leurs femmes et leurs enfants, et moi dans ma rue des Maçons avec ma famille. »

Une demande de Mme de Maintenon, c'est-à-dire un ordre, ramena tout à coup Racine à la poésie dramatique. Il s'agissait de divertir innocemment les demoiselles de Saint-Cyr. Le poète s'exécuta magnifiquement; il fit *Esther*, puis *Athalie*. Le succès d'*Esther* fut éclatant; la cour afflua à Saint-Cyr; le but était dépassé. L'envie, la malignité en profitèrent, crièrent au scandale, de sorte qu'*Athalie* fut sacrifiée. Elle fut jouée à huis clos, sans décors, sans costumes; on la cacha, on l'étouffa dans une salle de classe, et à Versailles dans une chambre close. Elle passa pour une pièce froide, ennuyeuse, faite pour de petites filles et insuffisante même pour de petites filles. Quand elle fut imprimée, personne ne la lut. Racine était navré. Le roi lui avait témoigné sa satisfaction, Boileau lui affirmait qu'il n'avait jamais fait de meilleur ouvrage et que le public se raviserait : il ne fut pas convaincu, il douta de lui-même, il crut que son talent, auquel il n'avait pas fait appel depuis douze années, l'avait abandonné. En outre, ses ennemis l'insultaient dans des couplets tels que celui-ci :

Gentilhomme extraordinaire,
Poète missionnaire,
Transfuge de Lucifer,
Comment diable as-tu pu faire
Pour renchérir sur *Esther*?

Voici une autre apostrophe encore plus offensante, conservée dans le recueil des *Chansons historiques :*

Quand je vois tous tes vers tomber sans harmonie,
Quand je vois dans *Esther* dépérir ton génie,
Hypocrite rimeur, historien trop payé,
Avec tout l'univers ma langue se délie
Et je dis : O fatale loi,
Quoi! faut-il voir un si grand roi
Entre les mains de l'auteur d'*Athalie!*

Un autre chagrin, encore plus poignant peut-être que celui d'être dénigré par de méchants auteurs, était réservé à Racine. Il vit des poètes, et quels poètes! des Boyer, des Duché, recueillir après lui le privilège de travailler pour les pensionnaires de Mme de Maintenon, et y réussir. Le succès de la *Judith* le piqua au vif, et il ne put s'empêcher de lancer contre la pièce de Boyer la plaisante épigramme que l'on sait.

Les dernières années de Racine furent-elles plus heureuses, ou du moins plus paisibles? Il y a lieu d'en douter. Deux sentiments contraires se combattaient en lui. Sa piété lui conseillait la retraite, la vie cachée, et dans son intérieur, avec sa femme et ses enfants, il était simple, bon, patriarcal; son cœur et sa conscience étaient satisfaits; il se sentait rendu à sa meilleure, à sa vraie nature. D'un autre côté, la cour l'attirait; la pompe de la royauté, l'éclat des noms illustres, la politesse du langage, la grâce des manières, le charmaient; sa renommée, l'agrément de son esprit, sa belle figure même le faisaient rechercher; tout en condamnant cette vie toute d'apparence, de vanité, « d'horrible dissipation » (c'est lui qui l'a qualifiée ainsi), il s'y plaisait, il continuait à être l'hôte assidu de Versailles et de Marly. Sans doute il n'a pas seulement emprunté à saint Paul, il a puisé dans les tourments de sa conscience ces *Plaintes d'un chrétien sur les contrariétés qu'il éprouve au-dedans de lui-même :*

Mon Dieu, quelle guerre cruelle!
Je trouve deux hommes en moi :
L'un veut que, plein d'amour pour toi,
Mon cœur te soit toujours fidèle;
L'autre, à tes volontés rebelle,
Me révolte contre ta loi.

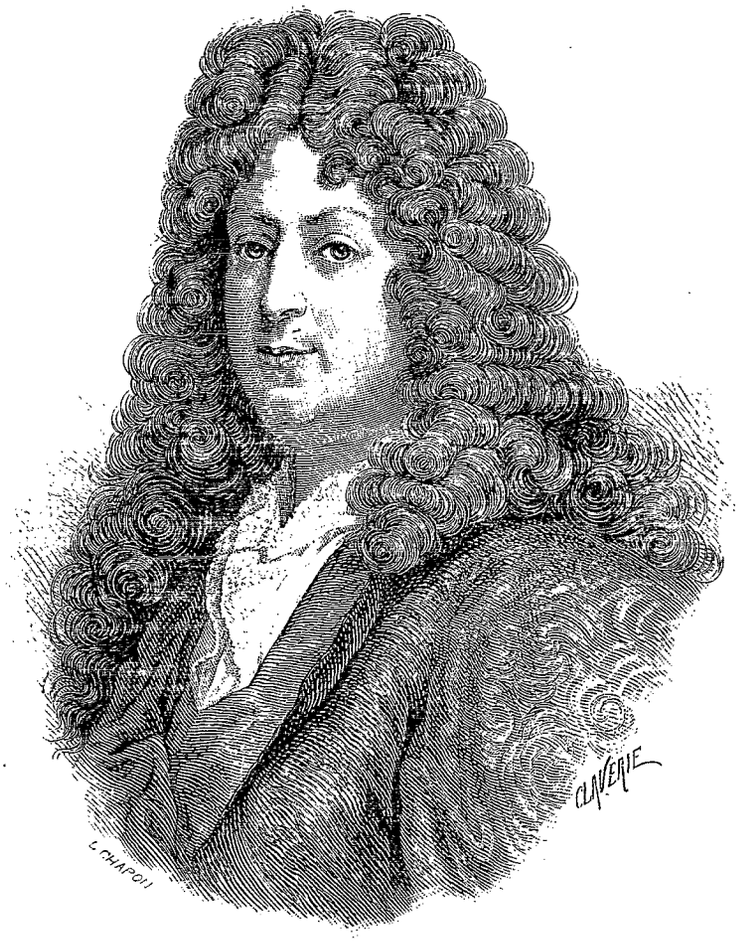
L'un, tout esprit et tout céleste,
Veut qu'au ciel sans cesse attaché,
Et des biens éternels touché,
Je compte pour rien tout le reste;
Et l'autre, par son poids funeste,
Me tient vers la terre penché.

Hélas! en guerre avec moi-même,
Où pourrai-je trouver la paix?
Je veux et n'accomplis jamais.
Je veux, mais (ô misère extrême!)
Je ne fais pas le bien que j'aime,
Et je fais le mal que je hais.

Cet attachement au monde qu'il ne pouvait vaincre tout en se le reprochant, Racine devait l'expier bien douloureusement. Ce fut une des grandes épreuves de la fin de sa vie, la plus grande de toute sa vie peut-être. Ce roi qui, depuis sa jeunesse, avait été son bienfaiteur, dont la constante approbation avait fondé et consacré sa gloire littéraire, qui l'avait traité presque en ami, le gardant auprès de lui, les nuits d'insomnie, pour jouir de son entretien, ce maître à qui il avait voué un véritable culte, presque égal à celui qu'il rendait à Dieu, tout à coup se détourna de lui. Pourquoi cette froideur, cette sorte de disgrâce déguisée? Étaient-ce les relations persistantes et toujours plus intimes de Racine avec Port-Royal

qui avaient déplu? Ou bien ce malheureux mémoire sur la misère du peuple qu'il avait rédigé, à l'instigation de Mme de Maintenon? Racine n'en savait rien. Il se sentait innocent. Il était désespéré. En vain Mme de Maintenon lui promettait d'employer son crédit en sa faveur, lui disait qu'il fallait laisser passer ce nuage, qu'elle se chargeait de ramener le beau temps. « Non, non, lui répondit-il, vous ne le ramènerez jamais... J'ai une tante, une sainte, qui demande tous les jours à Dieu pour moi des disgrâces, des humiliations, des sujets de pénitence; et elle aura plus de crédit que vous! » Il ne sut pas prendre son parti d'un incident auquel un courtisan rompu aux caprices des princes n'eût pas attaché d'importance. Ce léger nuage, qui sans doute se serait dissipé aussi facilement qu'il s'était formé, sa vive et mélancolique imagination en fit un orage qui s'apprêtait à fondre sur lui et à le foudroyer.

Aussi, quand la maladie et la mort arrivèrent, il ne s'en effraya pas. Il les considéra comme le terme prochain des tribulations qui n'avaient



Portrait de Racine, d'après une esquisse de son fils Louis.

cessé de troubler sa vie. Il montra dans ses souffrances une résignation et une douceur que son caractère à la fois craintif et impatient ne donnait pas lieu d'attendre de lui; on eût dit qu'il était déjà en possession de la paix que sa foi lui faisait espérer. Quelques jours avant de mourir, il avoua en confidence à un ami qu'il ne craignait nullement de quitter la vie, qu'il craindrait bien plutôt le retour de la santé. Il ajouta : « Je n'ai jamais eu la force de faire pénitence. Quel avantage pour moi que Dieu m'ait fait la miséricorde de me donner celle-ci! » Les pensées qui l'occupèrent tout entier à ses derniers moments, il les avait d'avance exprimées dans ces vers :

Pour trouver un bien fragile
Qui nous vient d'être arraché,
Par quel chemin difficile,
Hélas nous avons marché!
Dans une route insensée
Notre âme en vain s'est lassée,
Sans se reposer jamais,
Fermant l'œil à la lumière
Qui nous montrait la carrière
De la bienheureuse paix.

E. LESBAZEILLES.

LE FILAGE DE L'HUILE EN MER.

Suite et fin. — Voy. page 327.

Toutes les variétés d'huile ont été employées avec succès; on s'est même servi de graisses fondues des cuisines et du vernis ordinaire. Cependant,

les huiles de poissons, et particulièrement les huiles de phoques et de marsouins, ont été reconnues supérieures aux autres. L'huile de pétrole, et en général les huiles minérales, ont paru trop légères, quoiqu'elles aient donné souvent de bons résultats. Enfin, certaines huiles végétales, telles que l'huile de coco, se figent trop vite dans les latitudes froides.

Plusieurs embarcations chargées de naufragés, ont pu tenir la mer grâce à l'emploi de l'huile. Voici, par exemple, ce que dit M. Barrilt, de Port-Adélaïde (Australie) :

Récemment, le paquebot transatlantique la *Normandie* a sauvé deux canots portant quatorze hommes qui formaient l'équipage du trois-mâts norvégien le *Kjükan,* sombré en allant de Newport à Québec. Ils étaient depuis sept jours en mer, et ils n'avaient dû leur salut qu'à la précaution qu'avait fait prendre le capitaine d'embarquer dans chaque canot un baril de pétrole en quittant le navire.

« Le capitaine Wale, du steamer anglais *New-Guinea,* allant, en janvier de cette année 1887, de Baltimore à Anvers, rencontra une très forte tempête d'ouest, accompagnée d'une mer horrible, qui, en abordant le navire, occasionna des avaries considérables aux embarcations et sur le pont. On plaça, à chaque cuvette des poulaines de l'avant, un homme, avec une gamelle ordinaire de l'équipage que l'on remplit d'huile de lin non épurée. Les fonds des gamelles ayant été percés de deux ou trois petits trous, et chaque gamelle étant tenue sur la cuvette de la poulaine de chaque bord, l'huile s'écoulait dans les cuvettes et de là à la mer, ce qui produisit un merveilleux effet. Le champ d'huile s'étendait en dehors de chaque hanche, et si loin derrière que pas une seule lame ne brisa à bord, à partir du moment où l'on eut commencé à répandre l'huile.

» Le capitaine rapporte que les crêtes écumantes des lames venaient en rugissant, et semblaient devoir balayer le pont d'un bout à l'autre ; mais, qu'en arrivant au champ d'huile, on les voyait instantanément transformées en poussière liquide, et rien ne restait des redoutables brisants, si ce n'est une énorme houle sur laquelle le navire s'élevait, marchant aisément, sans embarquer une goutte d'eau. La seule eau venant à bord était la fine poussière d'écume provenant de la crête de chaque lame, lorsqu'elle venait en contact avec l'huile, et qui était apportée à bord par le vent.

» Le capitaine Wale a donc une confiance absolue dans l'efficacité de l'huile : il compte s'en servir même lorsque cela ne sera pas absolument nécessaire, tant cela donne du bien-être à tout le monde à bord, et de la tranquillité au navire. »

Le commandant du bâtiment à vapeur de guerre des États-Unis, le *Palos,* s'exprime ainsi : « Dans ma traversée de Nagasaki à Yokohama, je rencontrai, en dehors du golfe de Suraga, une tempête pendant laquelle la mer devint très grosse. Je me rappelai les publications du bureau hydrographique de Washington sur l'effet que produit l'huile à la mer, et je résolus d'en tenter l'expérience. J'avais fait faire trois petits sacs en toile à voile, d'environ six pouces de large sur un pied de profondeur ; on les chargea chacun avec environ un demi-gallon (2 lit. 25) d'huile de thé (*tea oil*), l'ouverture fut cousue, et de petits trous furent faits aux environs du fond. On les suspendit tous les trois à l'avant et au bossoir, de manière qu'ils pussent tremper dans l'eau ; l'huile se répandit avec une merveilleuse rapidité ; en moins de dix minutes elle couvrit un large espace à peu près carré, qui n'avait pas moins de vingt pieds de côté et dans lequel il n'y avait pas un seul brisant ; c'était l'effet espéré ; un peu après que toute la partie du navire fut couverte, l'expérience fut continuée, de sorte qu'après avoir été incrédule sur ce sujet, je suis entièrement converti, et je pense fermement qu'une mer très dangereuse peut être rendue comparativement sans danger par l'application de l'huile sur sa surface ».

M. Whetmore écrit de Port-Adélaïde (Australie) :

« La première fois que j'ai été témoin du remarquable effet de l'huile sur la mer, ce fut en 1848, pendant que je servais sur un baleinier dans le détroit de Davis. J'ai vu le navire à la cape dans un coup de vent, dépeçant une baleine le long du bord, et la mer, dans un cercle de plusieurs milles, était entièrement unie par suite de l'huile provenant de la baleine. »

« Pendant une traversée de Boston à Londres, le bâtiment à vapeur le *Stockholm-City* rencontra une terrible tempête d'ouest, qui, augmentant en violence, souleva les lames à une hauteur énorme. Le navire étant au-dessous de ses lignes d'eau en charge, et le pont étant encombré de deux cents bêtes à corne, mettre à la cape était impossible ; la seule ressource était de fuir ; mais, eu égard à la grosse mer qui brisait, cette manœuvre devenait extrêmement dangereuse. Le capitaine résolut de faire usage de l'huile. Un sac en toile à voile contenant de l'étoupe saturée d'huile de lin, fut suspendu à l'arrière à chaque angle de la poupe. Sur les côtés du milieu du navire on en plaça deux autres, et les cuvettes des poulaines de l'avant furent remplies d'étoupe dans laquelle on versa de l'huile de pétrole, de manière à la faire couler à la mer par les conduits de la poulaine. L'effet de l'huile sur les lames fut instantané ; les plus dangereux brisants furent transformés en une houle inoffensive. Pendant une fuite d'environ 170 milles devant la tempête, pas une goutte d'eau ne vint à bord. »

« Le capitaine Bailey, du navire *Nehemiah-Gibson,* prévoyant un ouragan, tandis qu'il faisait route vent arrière, avec une mer très grosse et qui augmentait constamment de violence, prit deux sacs en toile à voile d'une contenance de 4 pintes (2 lit. 30) chacun environ, percés de trous, et remplis d'huile de marsouin. Les sacs furent

suspendus à chaque bossoir de manière à tremper dans l'eau, et l'huile révéla bientôt sa présence à la surface de la mer en produisant l'effet attendu. Les grandes lames qui se précipitaient dans le sillage du navire, avec leurs crêtes brisantes et dangereuses, et qui, s'élevant bien plus haut que le bâtiment semblaient devoir l'engloutir, s'apaisaient en atteignant la nappe unie produite par l'huile. Les crêtes disparaissaient aussitôt et passaient impuissantes sous le navire, en se transformant en longues lames de houle. »

« Il y a environ quatorze ans, dit le capitaine Christy, étant lieutenant d'un petit navire qui commerçait avec la Nouvelle-Zélande, j'étais habitué à employer l'huile pour accoster la terre quand le ressac était très fort. Nous prenions dans le canot plusieurs bouteilles débouchées, et quand nous approchions de la plage, on les jetait en avant du canot. Les bouteilles, étant pleines, coulaient; l'huile venait à la surface et formait un espace uni jusqu'à la plage. Je n'ai jamais éprouvé de difficulté à opérer un débarquement en faisant usage de l'huile. »

« 1883..... En exerçant l'équipage du canot de sauvetage à Port-Mac-Donnell, je traversai le récif en égouttant de l'huile. Une fois arrivé de l'autre côté, je regardai en arrière et constatai que l'huile avait formé un sentier uni, à travers lequel je fis revenir le canot, et il n'y eut aucun brisant là où il restait de l'huile dont j'avais dépensé environ un gallon (4 lit. 50).

» ..... Le 25 février 1884. Le sac à huile était à la remorque avant que nous donnions dans les brisants; il a laissé une route régulière et unie. Nous retournâmes par le même chemin, et ne trouvâmes aucun brisant, excepté sur nos deux côtés. »

Lettre du capitaine de port de Beach-port, Rivoli-Bay :

« Le 28 juin 1883, le canot de sauvetage a été équipé et expédié au récif de Mole, qui brisait très violemment. Il y avait là, en ce moment, une très grosse mer. Alors, je fis l'essai de l'huile, dont je dépensai environ un gallon (4 lit. 50) qui rendit la mer unie pendant tout le temps que nous restâmes là. »

La consommation nécessaire d'huile paraît être en moyenne de 2 lit. 20 par heure : elle dépend du reste beaucoup de l'espèce d'huile et du mode d'emploi.

L'épaisseur des longues couches d'huile employées est d'une fraction de millimètre tellement infime que l'imagination le conçoit à peine. L'épaisseur de la couche, formée par 2 lit. 20 d'huile en une heure sur 18,520 mètres de long et 10 mètres de large, a environ $^1/_{90\,000}$ de millimètre d'épaisseur.

Du reste, si l'on compare la dépense faite en filant l'huile, à la valeur du matériel préservé, et surtout si l'on fait entrer la vie des hommes en ligne de compte, on doit reconnaître que le filage de l'huile doit s'imposer à tout navire que les lames menacent d'envahir.

Les dépenses résultant d'une consommation d'huile faite dans ces conditions, sont d'ailleurs considérées dès maintenant par les assureurs comme « avarie grosse », et c'est ainsi qu'il a été accordé récemment sous ce nom, pour rembourser une dépense d'huile jetée à la mer : 720 francs au navire allemand le *Cassius*, et 200 francs au navire le *Schiller*.

En résumé, il est donc démontré, dit le vice-amiral Cloué [1], qu'on peut se garantir des effets désastreux de la grosse mer, en employant l'huile avec intelligence; les lames menaçantes, au lieu de déferler, viennent mourir au bord de la nappe d'huile, et la houle seule, sans aucun brisant, vient soulever le bâtiment.

Il n'a y plus aujourd'hui qu'à perfectionner le mode d'emploi de l'huile selon les divers besoins (navires, embarcations ou entrées de ports).

Désormais, aucun navire ne devrait prendre la mer sans avoir un approvisionnement spécial d'huile, avec tous les engins nécessaires pour s'en servir contre la grosse mer. Toutes les huiles de rebut trouveraient là un emploi utile.

Et ce n'est pas seulement à bord des navires à la mer ou au mouillage avec grosse mer que le filage de l'huile sera employé utilement : lorsque le navire n'est pas menacé, la mer peut être trop grosse pour les embarcations; on pourra désormais, facilement et sans danger, mettre à la mer puis rembarquer un canot pendant le mauvais temps. La mission périlleuse des canots de sauvetage sera rendue plus facile comme on l'a vu plus haut, les entrées de ports, dangereuses en de certains temps, deviendront praticables. Des travaux hydrauliques, d'une exécution difficile lorsque la mer brise, tels que constructions de digues, jetées, etc., pourront être rendus faciles par l'emploi de l'huile contre les brisants.

Un singulier préjugé est cause que les marins de nos côtes qui connaissent le filage de l'huile ne l'emploient que rarement et en se cachant, parce qu'on leur a fait croire que c'est défendu par l'autorité, et qu'en répandant de l'huile, on crée un danger pour le bâtiment qui viendra après !

On lit dans une lettre publiée par un journal de Calais et qui a été écrite par un ancien maître au cabotage : « Il y a longtemps que les vrais marins connaissent le pouvoir extraordinaire de l'huile sur les flots en fureur, et le « filage de l'huile » n'est un secret pour aucun de nos pêcheurs du Nord.

» Malheureusement, il ne leur est pas aussi facile de s'en servir que l'on pourrait le croire, car des règlements maritimes très sévères s'y opposent. »

Mais, dit le vice-amiral Cloué, la prohibition que cite ce maître au cabotage n'existe que dans son imagination. On ne saurait trouver, nulle part, aucun règlement qui s'oppose à ce que les marins

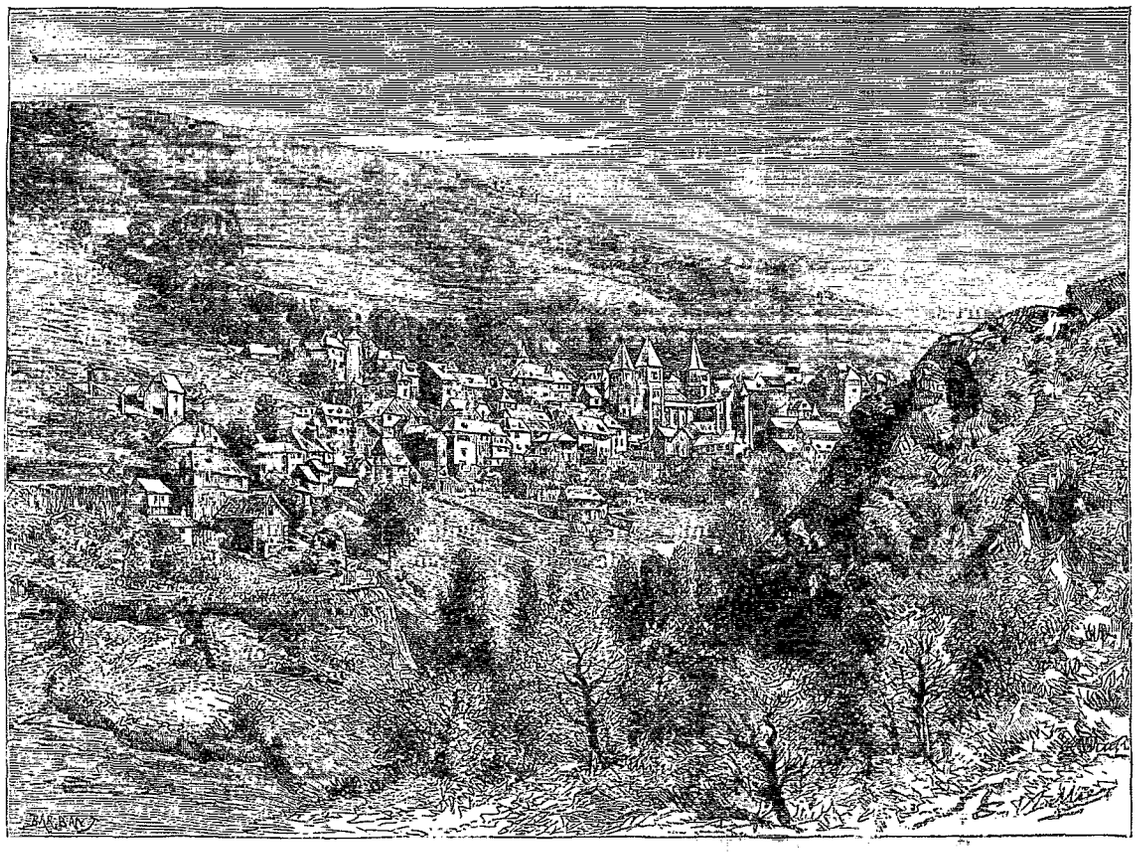
[1] *Revue maritime et coloniale*. Juillet 1887.

répandent de l'huile sur l'eau, lorsque cela leur paraît nécessaire. C.

LE TRÉSOR DE CONQUES

(Aveyron).

Grâce à sa position topographique, l'abbaye de Conques a pu conserver de nombreuses traces de son ancienne richesse. Situé dans un pays extrêmement pittoresque, mais en revanche d'un accès difficile, Conques, encore aujourd'hui, n'est visité que d'un petit nombre de personnes. Il est facile de s'imaginer combien le pays devait être sauvage lors de la fondation de l'abbaye qui remonte à l'époque carlovingienne sinon plus haut. Si l'endroit était assurément bien choisi pour procurer à ses habitants une tranquillité et une solitude complètes, on ne peut s'expliquer que par le besoin de se mettre à l'abri d'un coup de main, le choix d'une contrée aussi aride. Certes si l'abbaye n'avait été dotée, dès une époque très ancienne, de riches et vastes domaines disséminés sur toute la surface de l'ancienne Gaule, jusqu'en Alsace, les moines, très nombreux, n'auraient pu trouver



Vue de Conques. — Dessin de E. Vuillier, d'après une photographie de M. E. Rupin.

leur subsistance au milieu du désert de Conques.

Après avoir été, au moyen âge, un lieu de pèlerinage fameux où s'arrêtaient, comme au sanctuaire de Rocamadour, les voyageurs qui se rendaient à Saint-Jacques, Conques est devenu de notre temps le rendez-vous obligé de tous les archéologues. Situé au confluent de deux affluents de l'Aveyron, dont l'un, le Dourdon, roule éternellement des eaux rouges et fangeuses, le village de Conques est comme accroché aux flancs de la montagne; les maisons s'y étagent en terrasse, et ce n'est que grâce à d'énormes travaux que les moines purent trouver un espace suffisant pour y élever une grande église et les vastes bâtiments de l'abbaye. L'abbaye ne subsiste plus; quelques fragments de cloître restent seuls debout comme pour témoigner de son ancienne splendeur; mais l'église, dédiée d'abord au Sauveur, puis à sainte Foi, se dresse encore presque intacte. C'est un admirable spécimen de l'architecture romane; construite en grande partie au onzième siècle, elle a servi de modèle à nombre d'églises du midi de la France, et les sculptures de sa grande porte mériteraient à elles seules une étude approfondie.

La période la plus brillante de Conques commence à la fin du neuvième siècle, époque à laquelle furent apportées d'Agen les reliques de sainte Foi, qui devint dès lors la patronne de l'abbaye. Une légende, très vénérable d'ailleurs, fait du monastère de Conques l'une des vingt-quatre grandes abbayes à chacune desquelles Charlemagne aurait offert en présent une des vingt-

quatre lettres de l'alphabet. Conques aurait même eu l'insigne honneur d'être placée la première sur la liste; mais il est peu probable que le reliquaire connu sous le nom d'*A de Charlemagne*, et que l'on montre encore aujourd'hui, remonte jusqu'au grand empereur. Quoi qu'il en soit, au dixième et au onzième siècle, l'abbaye était fréquentée par de nombreux pèlerins qui venaient demander à la sainte quelque faveur ou quelque guérison. Comme à Rocamadour, les prisonniers délivrés par l'in-

Reliquaire du trésor de Conques. — Statue en or de sainte Foi (œuvre du neuvième ou du dixième siècle). — Dessin de Massias.

tercession de la sainte y venaient apporter leurs chaînes; ce serait même avec ces chaînes qu'auraient été fabriquées les superbes grilles de fer forgé qui forment la clôture du chœur de l'église.

Un volume entier a été consacré à la description du trésor de Conques [1]; il est riche en pièces d'orfèvrerie du onzième, du douzième, du treizième siècle; quelques-unes sont même plus anciennes, et certains fragments datent probablement

[1] A. Darcel, *Le Trésor de Conques*. Paris, 1861, in-4o.

de l'époque mérovingienne. Mais le monument curieux entre tous, celui qui frappe le plus ceux qui visitent Conques, est sans contredit la statue de sainte Foi. Cette figure en or, en partie repoussé, en partie estampé, haute de 85 centimètres, est un spécimen unique en France et peut-être en Europe de la statuaire du moyen âge. La sainte est représentée assise sur un riche fauteuil en argent doré; elle est vêtue d'une robe à larges manches, dont le col et le bas sont bordés d'un large orfroi gemmé. Ses cheveux, relevés tout autour de la tête et traités d'une façon purement conventionnelle, sont coiffés d'une couronne fermée ornée de pierres fines et d'émaux, véritable chef-d'œuvre de goût et d'exécution. De riches pendants d'oreille, décorés de filigranes d'une incroyable finesse et de grenats, complètent ce costume qui fait songer à ces impératrices couvertes de soie, d'or et de pierreries telles que nous les montrent les mosaïques et les miniatures byzantines. L'aspect général est sauvage et brutal, car le modelé du visage, l'attitude du corps, laissent beaucoup à désirer; mais l'impression est grandiose et les grands yeux de la sainte, d'émail blanc enchâssant des prunelles de verre bleu foncé, donnent à toute la figure un aspect étrange; on dirait presque qu'elle vit et qu'elle vous suit du regard.

On a pensé que cette statue datait de la fin du neuvième siècle; cette opinion n'a rien d'invraisemblable; il est plus probable cependant qu'elle ne fut faite qu'au déclin du dixième siècle; des textes assez concluants, et qu'il serait trop long de discuter ici, semblent faire pencher la balance en faveur de cette opinion; en tout cas, au commencement du onzième siècle, nous voyons promener l'image, la *majesté* de sainte Foi, *imago, majestas sanctæ Fidis*, dans tout le Rouergue. Peu à peu même son aspect bizarre produit une singulière impression sur les fidèles, et la statue s'identifie complètement avec la sainte. C'est la statue d'or que les pèlerins voient en rêve; c'est elle qui apparaît aux pécheurs qu'elle veut forcer à s'amender; c'est encore elle qui vient trouver ceux qui ont voulu faire quelque tort à l'abbaye ou encore ceux dont elle convoite les bijoux. Car sainte Foi aime la parure, les bijoux d'or, les pierres précieuses; elle ne trouve pas encore son costume assez riche et parfois elle a des exigences bizarres. C'est ainsi qu'elle va par trois fois réclamer à Bernard, évêque de Cahors, deux colombes d'or, que celui-ci possédait, pour les placer sur le dos de son fauteuil; elle réclame à Arsuide, comtesse de Toulouse, deux superbes bracelets dont elle veut se parer, les obtient, et en échange lui promet un fils. Une autre fois, elle va quêter partout de l'or pour en faire faire une table d'autel. Tels sont les traits de mœurs curieux que nous fait connaître le recueil des miracles de sainte Foi écrit au onzième siècle. Si comme tous les recueils de ce genre ils nous en apprennent long sur les mœurs du moyen âge, ils nous donnent en outre des indications précieuses au point de vue des arts : de certains passages, il résulte clairement qu'à Conques même, dans cette abbaye perdue au milieu des montagnes du Rouergue, il existait des orfèvres capables d'exécuter les merveilles que nous voyons aujourd'hui. En relisant ces miracles, à Conques même, auprès du trésor, auprès de la statue de sainte Foi, on ne peut se défendre d'un sentiment d'admiration et de respect pour une époque qui a produit de si belles choses. Essayez-en; allez à Conques; je gage que les plus sceptiques seront de mon avis.

E. Molinier,
du musée du Louvre.

NOTES SUR KANT.

« L'immortel Kant, le maître et le roi des philosophes allemands », dit M. Paul Janet [1], est né en avril 1724, à Kœnigsberg. Jamais il ne sortit de cette ville : « C'est là que sa vie, tout entière consacrée à la méditation et à l'enseignement, s'écoula tranquille et pure. Aucun événement remarquable ne troubla le calme de cette existence tout intellectuelle : il ne fut pas moins homme de bien qu'homme de génie. La bonté de son caractère l'a fait aimer autant que l'a fait admirer la grandeur de son esprit [2]. »

Son père, d'origine écossaise, était un pauvre sellier. Il signait son nom Georges Cant. Un écolier s'étant obstiné à prononcer le C comme si c'eût été un S, Kant, en signant, changea la lettre initiale, cause de la contestation.

Immanuel (c'est ainsi que l'on écrit Emmanuel en Allemagne) traça, en 1746, les lignes suivantes sur la bible de sa famille :

« Mon cher père nous a été enlevé par une douce mort. Que Dieu, qui ne lui a pas accordé beaucoup de jours heureux pendant cette vie, veuille lui faire partager les joies éternelles! »

Il ne parlait jamais de sa mère qu'avec respect et attendrissement : « Ma mère, disait-il, était aimable, affectionnée, pieuse, d'un esprit droit, et tendre pour ses enfants. Elle me conduisait souvent hors de la ville et dirigeait mon attention vers les œuvres admirables de Dieu, sur sa toute puissance, sa sagesse, sa bonté; elle imprimait dans mon cœur une profonde vénération pour le créateur de toutes choses. Je n'oublierai jamais que ce fut elle qui fit pénétrer et entretint en moi les premières bonnes semences, et ouvrit mon cœur aux impressions de la nature; elle éleva et élargit mes pensées; sa raison a eu sur ma vie une influence bienfaisante et durable. »

La pauvreté l'opprima longtemps. Pour rester écolier, il se fit maître : il donnait à de bien humbles prix des leçons à quelques-uns de ses condisciples moins avancés que lui dans leurs études. Il partageait une chambre avec un ami aussi pauvre

(1) *Les Maîtres de la pensée moderne*. Paris, 1883.
(2) Barni.

que lui et, comme ils avaient peu de vêtements « présentables », ils étaient souvent obligés de ne sortir que l'un après l'autre.

Plus tard, il trouva des ressources comme précepteur : il enseigna à ce titre successivement dans trois familles, pendant neuf ans. Celle du comte Kayserling l'aida beaucoup à compléter son éducation. Le comte était très instruit. La comtesse avait traduit un manuel de philosophie en français. Des hommes éminents dans les lettres et les sciences venaient souvent les visiter et s'asseoir à leur table. Le modeste fils du sellier, très attentif, observateur intelligent, fut initié dans ce milieu à la culture de ce que Rœderer a appelé la société polie.

En 1755, il prit le grade de « privat-docent » et dès lors il attira sur lui l'attention par ses leçons, qui n'eurent pas d'abord pour objet la philosophie, mais les sciences, les mathématiques, la littérature, l'histoire et la géographie. Malgré ses succès, cette carrière de l'enseignement ne l'exempta pas d'assez grandes privations. Il s'en fallait de beaucoup qu'il fût possible de devenir professeur de l'Université gratis : les droits d'examen, l'impression des thèses, coûtaient cher. Heureusement, un maître cordonnier, son oncle maternel, lui vint en aide, et, dès lors, il se soutint grâce à son économie, sa frugalité et son éloignement des plaisirs coûteux auxquels il préféra toujours ceux de l'intelligence. Enfin une période heureuse s'ouvrit pour lui, grâce à la réputation de ses ouvrages et à l'affluence de plus en plus considérable de ses auditeurs qui, selon la coutume, avaient à payer une rétribution pour avoir le droit de suivre les cours de l'Université.

Parmi ceux qui assistèrent à ses enseignements, dans le temps de sa jeunesse et de son âge mûr, plusieurs, et des plus illustres, ont parlé ou écrit avec admiration des impressions qu'il laissait dans leurs esprits.

Herder a dit :

« J'ai eu la bonne fortune d'avoir pour professeur un philosophe... Sur son front ouvert, on lisait sa haute intelligence et une sérénité inaltérable. Ses discours pleins de pensée coulaient avec facilité de ses lèvres. L'esprit et « l'humour » même lui étaient naturels. Il n'était étranger ou indifférent à aucune des connaissances humaines. Il encourageait et obligeait ceux qui l'écoutaient à penser par eux-mêmes. Cet homme, dont je ne saurais parler qu'avec la plus haute estime et avec reconnaissance, était Immanuel Kant. »

Son éloquence était irrésistible. « Combien de fois, a écrit un de ses auditeurs, ne nous a-t-il pas émus jusqu'aux larmes! avec quelle puissance il agitait nos cœurs et les enlevait au-dessus de toute préoccupation égoïste ou vulgaire, pour les transporter dans les régions où l'on est de plus en plus libre, et où l'on ne subit plus d'autres influences que celles de la raison et de la conviction du devoir. Quand il parlait ainsi, il semblait inspiré et il enflammait des plus nobles sentiments ses élèves pénétrés d'admiration. Très certainement, personne n'a pu sortir d'un de ses grands enseignements sur la morale sans se sentir meilleur. »

Ce même admirateur cité par Stuckenberg (1) avait entendu Kant parler avec ravissement de la sagesse de Dieu, de sa bonté, de son pouvoir, surtout lorsqu'il s'entretenait avec ses amis sur la structure du globe : « Il nous a bien souvent entretenus d'une manière touchante des bénédictions de la vie future. C'était tout ensemble le philosophe et l'homme qui exprimait ces belles et pures convictions. Après une de ses conversations sur l'astronomie, on était pénétré de sa foi en Dieu et en la Providence, et on le sentait capable de convertir un athée en un croyant. »

Ces témoignages sur les effusions religieuses de Kant peuvent surprendre ceux qui ne l'ont jugé que d'après le système de philosophie auquel s'attache son nom, et il est, en effet, incontestable qu'à mesure qu'il s'est plus absorbé dans la poursuite de ses théories, il s'est plus dégagé de tout ce qui pouvait passionner son enseignement, tellement qu'on n'a pas été injuste en lui reprochant, vers une certaine époque de sa vie, la sécheresse et l'absence d'enthousiasme. Mais il a expliqué lui-même cette apparente contradiction par la distinction, plus ou moins admissible, qu'il a faite entre les opérations du raisonnement et les inspirations de la foi en Dieu. On sait qu'il a dit :

« Il est absolument nécessaire d'être convaincu de l'existence de Dieu; mais il n'est pas nécessaire de la démontrer (2). »

Il distinguait la raison spéculative de la raison pratique.

On ne saurait oublier de rappeler la formule qu'il avait adoptée comme la loi fondamentale de la raison pure pratique et comme le criterium infaillible de la moralité de nos actions :

« Agis toujours de telle sorte que la maxime de ta volonté puisse revêtir la forme d'un principe de législation universelle. »

Peu de sentences, parmi les plus célèbres, enseignent une vérité aussi féconde sous une forme aussi concise, et il ne faut qu'un peu d'attention pour se la bien assimiler.

Une autre de ses maximes était que la conscience d'avoir fait son devoir est ce qui constitue au plus haut degré la dignité et le bonheur de la vie. D'où il concluait que la grandeur réelle et la plus haute jouissance de la vie sont à la portée de tous les hommes, aussi bien des plus pauvres, des plus humbles, des plus illettrés, que des plus riches, des plus puissants et des plus instruits.

Au sujet des systèmes d'éducation, il disait : « La culture morale doit être basée sur les maximes,

(1) *The life of Immanuel Kant.* London, Macmillan, 1882.

(2) « Le cœur a ses raisons, que la raison ne connaît pas... C'est le cœur qui sent Dieu, et non la raison ». PASCAL (article XXIV; édition Havet, t. 2, p. 88). — Voyez ci-après, page 342.

non sur la discipline... Le premier but de l'éducation doit être de former le caractère. Le caractère consiste à agir exactement selon les maximes vraies et justes. Les maximes enseignées aux enfants sont ensuite celles de l'humanité. »

« Un menteur, disait-il, est un homme qui n'a point de caractère; s'il y a quelque chose de bon en lui, cela ne peut venir que de son tempérament et n'a point de fondement sûr et solide. »

Il professait hardiment que tout devoir implique la possibilité de l'accomplir : « Vous devez, donc vous pouvez. »

Alors que sa réputation se fut répandue dans tout le nord, on lui proposa des chaires de beaucoup plus d'importance et de produit que celle de Kœnigsberg, notamment à Halle : il refusa, ne se proposant nullement pour but, disait-il, ni la célébrité, ni la fortune. Il ne désirait qu'un séjour paisible pour y suivre sans trouble le cours de ses études et de ses pensées, et la manière dont il a conduit sa vie a prouvé la sincérité de ce désir.

Avant d'avoir acheté une maison, en 1783, alors qu'il était âgé de cinquante-neuf ans, il avait pris ses repas dans les restaurants. Il en changeait assez souvent, soit parce que les conversations sottes ou prétentieuses qu'il y entendait lui étaient désagréables, soit parce qu'au lieu de s'en tenir à des propos simples et familiers, on attendait de lui des discours.

Cette maison, où il vécut jusqu'à la fin de sa vie, était située dans un quartier peu bruyant. Un peu égayée extérieurement par un petit jardin, elle se composait, au rez-de-chaussée, d'une cuisine, de la chambre de sa vieille cuisinière, et d'une petite salle de lecture; au premier étage étaient son cabinet de travail, la bibliothèque, la salle à manger, la chambre à coucher, et celle où il recevait les visites et ses amis : il n'y avait au-dessus que la chambre de son domestique mâle. Son mobilier était d'une extrême simplicité : un bureau, quelques tables, des chaises, un sofa, une console, quelques porcelaines dans une armoire vitrée; à l'exception d'un thermomètre, d'un baromètre et d'un portrait de Rousseau que lui avait donné un ami, rien n'ornait les murs de ses chambres que noircirent peu à peu les fumées de l'âtre et du tabac.

Le siège ordinaire du philosophe était une chaise demi-circulaire en bois. Les fenêtres à petits carreaux étaient ornées de rideaux en soie verte.

Sa bibliothèque ne contenait guère qu'un petit nombre de livres, mais chaque fois qu'il recevait le catalogue semi-annuel de la librairie, il y marquait les livres de voyage ou de science qu'il désirait lire, et les demandait aux libraires qui, à cause de sa célébrité, les lui prêtaient généreusement.

Il aimait la géographie avec passion; il trouvait dans cette science les éléments d'une instruction aussi variée que solide, lisant et étudiant les relations dignes de foi avec une telle attention qu'il pouvait, par exemple, décrire les paysages et les monuments célèbres des pays étrangers si minutieusement, que ceux même qui les avaient visités étaient obligés d'avouer qu'ils ne les connaissaient pas mieux que lui.

Il ne décidait de rien avec précipitation. « Il est très facile, disait-il, de juger rapidement si l'on n'a aucune répugnance à n'être que superficiel, à ne pas être informé à fond : mais à quoi bon? Avant de se prononcer sur une question, qui vaut la peine qu'on y arrête sa pensée, il faut avoir la patience de l'examiner sous ses divers aspects, avec un esprit calme, sans aucun parti pris, et en la creusant.

» L'esprit est un jeu, la raison travaille. »

Il appréciait toutefois, comme un passe-temps agréable, la recherche même subtile des rapports qui peuvent se rencontrer entre des choses en apparence dissemblables; il voyait là une possibilité de points de vue inattendus conduisant à des idées générales.

A suivre. ED. CHARTON.

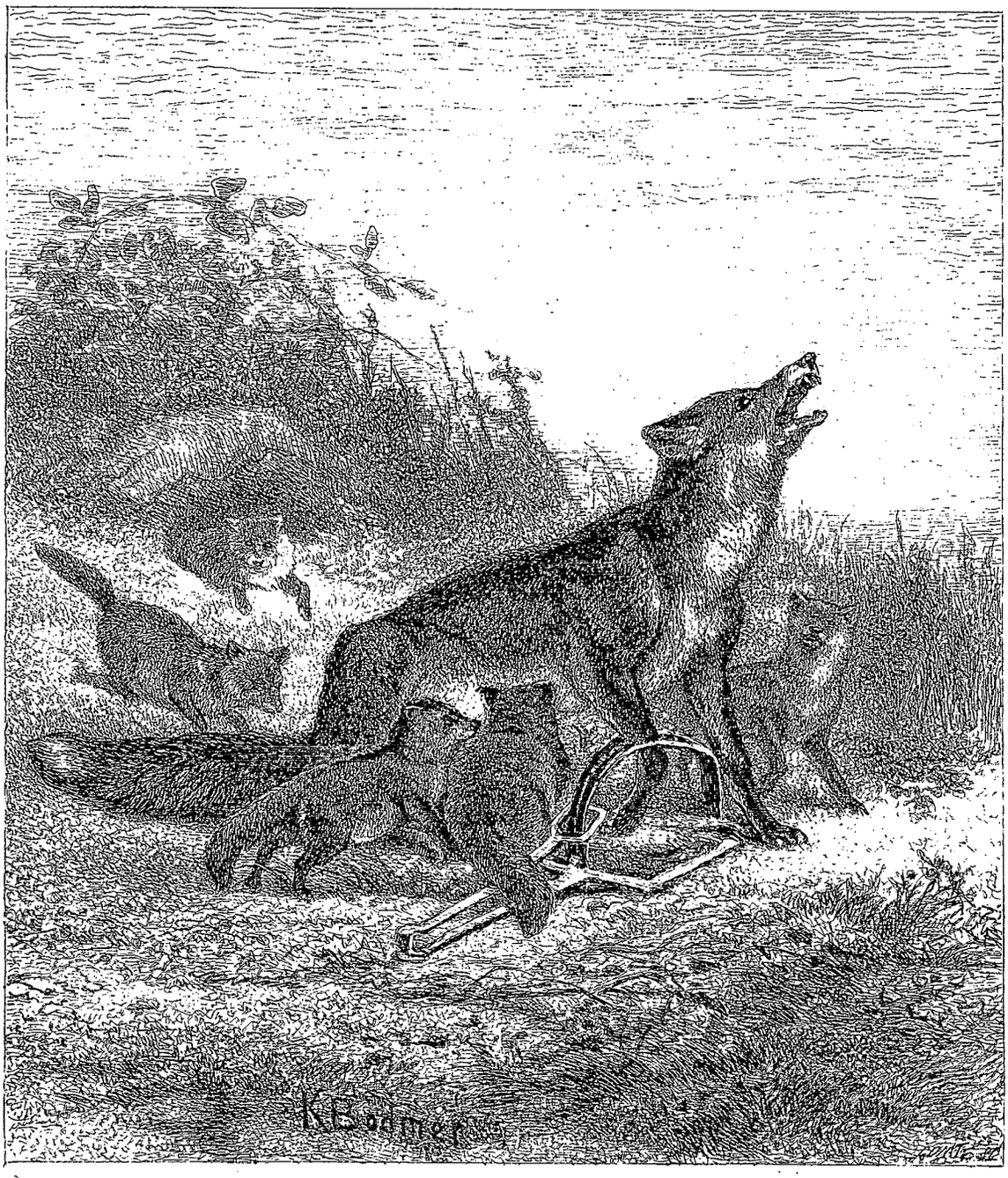
LE RENARD.

Le renard est un des animaux les plus difficiles à prendre au piège. Aucun ne pousse aussi loin que lui la prudence. Autant il est hardi pour s'emparer d'une proie vivante, pour venir dérober un dindon ou un canard aux abords d'une ferme, ou même s'introduire dans la basse-cour et massacrer tout un poulailler, autant il devient circonspect et défiant lorsqu'une bête morte s'offre à lui sur son chemin et peut-être ne l'attire que pour le faire tomber dans une embûche. Il s'approche alors avec précaution de l'objet qui le tente et qui en même temps l'effraye, il le flaire de loin, il le regarde avec convoitise, fait quelques pas vers lui, tourne autour, puis, la méfiance l'emportant, il s'arrête, s'assied et reste longtemps immobile en remuant la queue; enfin il se décide à avancer une patte, il touche légèrement l'appât; si celui-ci cède et se laisse amener, il s'en saisit et l'emporte, mais s'il résiste, la prudente bête y renonce et lui tourne le dos, non sans se retourner plusieurs fois d'un air de regret.

Cependant en hiver, quand les renards sont pressés par la faim, on réussit assez souvent à les prendre. Il faut, plusieurs jours d'avance, mettre un appât à l'endroit même où l'on dressera la trappe; pendant trois ou quatre nuits de suite, le renard enlève l'appât, il s'est familiarisé avec lui, sa défiance a disparu et n'est plus en lutte avec son appétit; alors si la trappe est habilement dissimulée, si les pas de celui qui l'a posée ont été soigneusement effacés, le plus rusé des animaux devient victime de la ruse de l'homme.

Il est une autre époque de l'année où les garde-chasse tendent des pièges aux renards : c'est le printemps, en avril et en mai, quand les petits sont

nés et dejà grands. Lorsque le garde a acquis la certitude que toute la famille est rentrée au terrier, il place devant l'ouverture un obstacle quelconque: une simple baguette plantée en terre suffit; c'est assez pour inquiéter ces animaux et les empêcher de sortir. Alors il va chercher ses pièges, et il les pose de façon à ce qu'ils se touchent et cernent complètement la gueule du terrier; il n'y met aucun appât, mais il a soin de les bien recouvrir d'une mince couche de sable fin, qui les rend tout à fait invisibles. Néanmoins, les renards s'aperçoivent qu'il s'est passé aux abords de leur de-



Renard pris au piège. — Dessin de Bodmer.

meure quelque chose d'anormal, et ils s'abstiennent de sortir. Ils resteront ainsi six et huit jours enfermés, sans nourriture. Si le père et la mère étaient seuls et n'avaient à songer qu'à eux-mêmes, ils supporteraient encore plus longtemps la faim; mais leurs petits sont là, qui demandent leur pâture, qui poussent des cris lamentables. Ils n'y peuvent plus tenir, leur tendresse pour leur progéniture est plus forte que le sentiment de leur propre conservation; l'un d'eux, presque toujours la mère, se décide à braver le danger; elle sort, et ne peut éviter de poser le pied sur l'un des pièges, qui tout à coup se détend et se referme : elle est prise par une patte; impossible de se dégager, bientôt le garde arrive et la tue. Nous avons vu prendre ainsi, à l'entrée d'un terrier, toute une famille de renards, la mère d'abord, puis le père, puis successivement les cinq petits.

Il n'est pas très rare qu'un renard, retenu dans un piège par une patte, ait le courage de se la couper en la rongeant avec ses dents et s'échappe. Les chasseurs poursuivent quelquefois de ces renards à trois pattes, qui n'en courent pas moins vite. E. L.

ANCIENNE ÉGYPTE.

Le Livre des morts.

PLAIDOYER D'UNE AME A L'HEURE DU JUGEMENT.

La religion des Égyptiens est toute pénétrée de l'idée morale.

Le fameux chapitre du *Livre des morts,* qui renferme le plaidoyer de l'âme à l'heure du jugement, est, avec les Psaumes de Chaldée, le document le plus expressif de la morale des siècles anciens.

L'âme dit à la divinité :

« Je n'ai commis aucune fraude contre les hommes. Je n'ai pas tourmenté la veuve. Je ne connais pas le mensonge... Je n'ai pas fait ce qui est maudit des dieux. Je n'ai pas desservi l'esclave auprès de son maître. Je n'ai pas affamé. Je n'ai pas fait pleurer. Je n'ai point tué... Je n'ai point fait des gains frauduleux. Je n'ai pas usurpé dans les champs. Je n'ai pas faussé l'équilibre de la balance. Je n'ai pas enlevé le lait de la bouche des nourrissons... *Je suis pure! Je suis pure! Je suis pure!* »

Le Cœur.

Il n'est pas prouvé que le cœur soit moins divin que l'esprit. Le cœur aussi a ses raisons que l'esprit ne connaît pas; lui aussi a ses vérités générales, lui aussi il est éternel. PAUL JANET.

LA DÉLIVRANCE SELON LE BOUDDHISME.

Frères et sœurs, dit le docteur bouddhiste, c'est en vous-mêmes qu'il faut chercher la délivrance, car l'homme se bâtit à lui-même sa prison. Dans les cieux bienheureux, les anges recueillent le fruit de leur passé; dans les mondes inférieurs, les démons expient le mal qu'ils ont commis. La roue tourne sans cesse; celui qui monte peut descendre; celui qui tombe peut monter.

O vous qui souffrez, sachez que vous souffrez par votre propre faute! La vie de chaque homme est le résultat de ses vies passées; les fautes passées amènent la douleur, le bien passé engendre la félicité.

Si celui qui comprend d'où provient la souffrance, la supporte avec patience, s'il lutte dans l'amour et la vérité pour payer les dettes de son passé; si, jour après jour, il se montre miséricordieux et juste; s'il arrache de son cœur les racines saignantes du désir jusqu'à ce que l'amour de la vie ait pris fin; lorsqu'il mourra, son sort sera réglé; il n'aura plus besoin de vivre ce que vous appelez la vie, il ne connaîtra plus les aspirations torturantes, le péché qui souille; les battements douloureux des joies et des douleurs terrestres ne troublerons plus sa paix. Il s'en ira dans le Nirvâna.

Si quelqu'un enseigne que le Nirvâna, c'est vivre (comme nous vivons), dites-lui qu'il se trompe; si quelqu'un enseigne que le Nirvâna, c'est cesser d'être, dites-lui qu'il ment. Car il ne sait pas quelle est la lumière qui brille au-delà de sa lampe brisée; il ne connaît pas la vie sans fin, la félicité qui ne mesure pas le temps.

Entrez dans la voie! Elle mène aux sources qui apaisent toute soif, et ses bords sont tapissés de fleurs immortelles [1].

LES CHENOISE ET LES VILLEGAGNON.

Suite et fin. — Voy. p. 277, 291 et 323.

Villegagnon rentra dans ses foyers, l'esprit très frappé. D'homme de guerre et d'aventures, il était devenu simple théologien, mais théologien fougueux. Il brûlait du désir de discuter sur les matières divines et d'entrer en lice contre les ministres de Genève. Son ambition était de provoquer le grand docteur protestant, Calvin, à une dispute en public, et il en écrivit la proposition formelle au Conseil de Genève (juillet 1560); il se dévouait à la mort comme hérétique, au cas où les arbitres de la joute condamneraient ses opinions. Le démon de la controverse était si profondément entré dans son esprit, qu'il alla harceler dans leurs prisons avec ses arguments deux martyrs qui étaient, au moment de monter sur le bûcher, l'un à Châteaudun, l'autre à Périgueux. Le Conseil de Genève, ni aucun ministre, ne voulurent prendre au sérieux ses défis. Mais il fit appel au public par un autre moyen; il se jeta dans une guerre de pamphlets. Son cheval de bataille était l'argument que voici : Puisque Jésus a dit en propres termes : « Mangez, ceci est mon corps; buvez, ceci est mon sang, » c'était lui donner un démenti que d'entendre ces paroles, comme le faisaient les réformateurs, dans un sens purement symbolique, et d'affirmer que la cène, comme la messe, ne peuvent être que de simples anniversaires. Sur cette donnée il publia, en 1560, plusieurs petits livres provocateurs contre Calvin ou contre Melanchton, qu'on s'empressa de réimprimer en Allemagne et en Italie. Mais il fit plus, et bien pis : comme la mort de François II, et l'éclipse momentanée des Guises qui en fut la conséquence, donnèrent aux protestants des espérances de repos et de pacification,

[1] La Légende du Bouddha. *Revue des Deux-Mondes.* 1885.

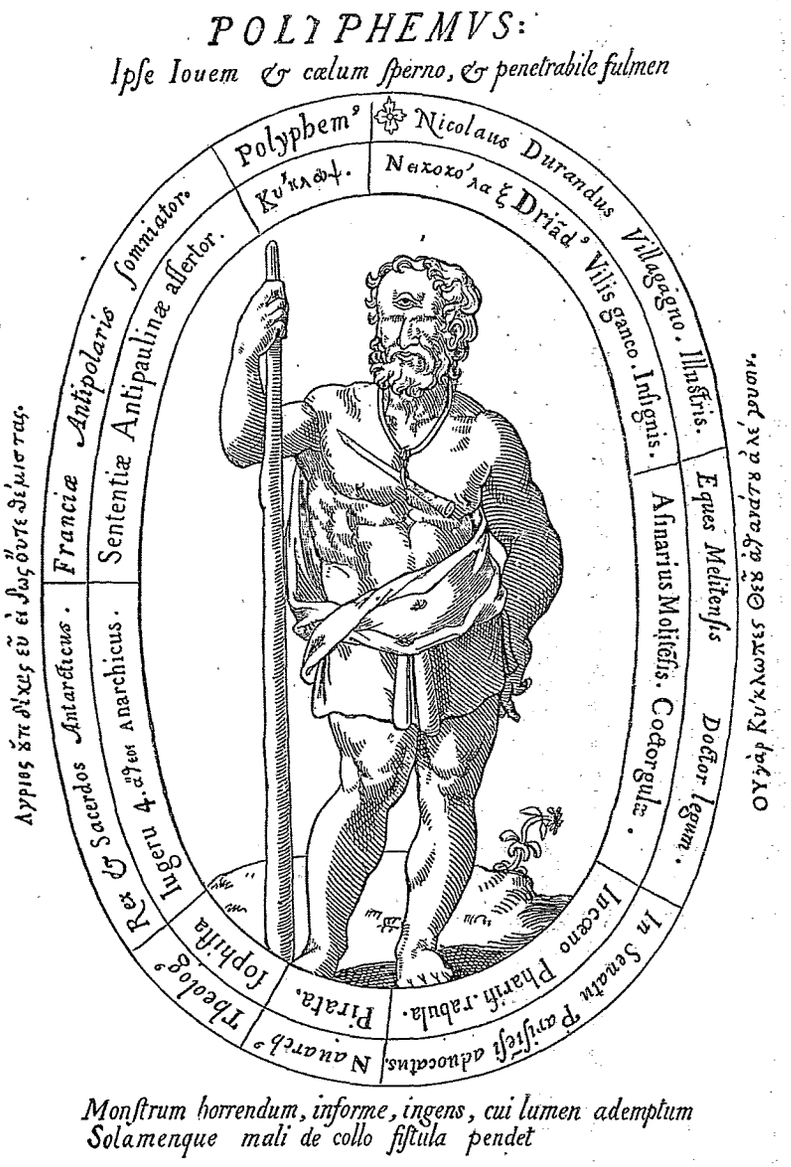
On voit par ce passage que, selon la foi du bouddhiste qui parle, le Nirvâna est loin d'être le néant, et il est certain qu'on ne l'a pas compris dans ce triste sens à l'origine de la religion du Bouddha. Le Nirvâna, selon l'ancienne orthodoxie, n'est pas la vie telle que nous la connaissons, mais plutôt une sorte de béatitude active et immortelle. La doctrine s'est corrompue peu à peu dans beaucoup d'esprits.

ils publièrent par la main d'un de leurs ministres, celui de Rouen, un éloquent mémoire intitulé : « Remontrances à la reine-mère », dans lequel ils faisaient une peinture touchante de leurs misères, et réclamaient de Catherine de Médicis et de sa Cour un peu de tolérance. Aussitôt Villegagnon lança un beau volume in-4° de 220 pages magnifiquement imprimé (26 juin 1561), dans lequel il reproduisit textuellement ces Remontrances, en rétorquant paragraphe par paragraphe avec une impitoyable dureté toutes les demandes qu'elles contenaient. Il terminait par un appel à la sévérité, s'exprimant d'ailleurs en très bon langage. Comme la Remontrance, après avoir fait ressortir les blasphèmes et les sacrilèges qu'elle apercevait dans le sein de l'Église d'alors, et qui lui semblaient appeler sur les rois et les prélats la punition du Ciel, Villegagnon ripostait : « Voyez, ma Dame, qu'il met la cause des rois et princes en égalité avec celle du pape et des prélats, vous menaçant de la punition du Ciel. Vous sauroit-il plus injurier? Ils disent qu'il est loisible de se exempter d'un tyran, combien plus se sentiront-ils excusables de mettre les mains sur les princes qu'ils disent vendeurs de leurs âmes, sacriléges et blasphèmes? Il est temps, Ma Dame, que vous ouvriez les yeux. N'attendez plus d'autre sommation; voicy la voix du hérault... »

Ce style ne le cède en vigueur ni en pureté à aucun autre du seizième siècle. Aussi attira-t-il sur la tête de son auteur une grêle de réponses enflammées et souvent grossières : *L'Estrille de Nicolas Durant; la Suffisance de maistre Colas Durant, l'Espoussette des armoiries de Villegaignon; l'Amende honorable de Nicolas Durant surnommé le chevalier de Villegaignon; le Leurre de Nicolas Durant*, etc. Cette dernière est la plus rude. Elle commence par lui reprocher (détail intéressant) de fatiguer les Parisiens par ces affiches à son nom que les libraires font mettre et crier chaque dimanche dans tous les carrefours de la ville, et il ajoute : « Voyons comment ta cyclopique stature se présente sur les rangs pour combattre... Viens çà, menteur impudent. D'où te vint jamais le crédit d'avoir commission pour entreprendre ton voyage, sinon de la bonne mine que tu faisois de vouloir suivre dès lors la pure réformation de l'Évangile et accueillir humainement ceulx qui en vouloient faire profession?... » La plus amusante est *la Suffisance* de maistre Colas, dans laquelle le seigneur de Brusquet, célèbre fou du roi, et un autre fou de ses confrères, investis d'une commission officielle pour examiner l'état mental du théologien, le déclarant « fort et excellemment digne du service du roy en l'estat de fou. » La pièce est adressée à la reine-mère : « Madame, estant l'in-» clination de l'année présente disposée à grant » foison de fols, il seroit utile et expédient au pu-» blic d'y pourveoir de quelque ordre pendant que » les fèves sont encore en fleur, et pour ne faire » commander que par ceux qui sont experts et » cognoissant par expérience ou autrement la di-» versité des humeurs des folz, insensez, furieux, » maniaques et autres fols qui de présent se ma-» nifestent, fussent ouïs et visités pour le danger » qui en pourroit advenir. Vous avez pour cela, » Madame, assez de gens, Dieu merci; et pouvez » ordonner qu'ils commencent en la personne de » maistre Colas Durand, licencié en droit, ce grand » fol qui se dit chevalier de Villegaignon, pour » aviser à sa capacité et suffisance, et quel ordre » et rang il tiendra entre les fols, soit en latin, soit » en françois, et en quel art il s'appliquera soit à » plaider, juger, historier, prescher, composer en » théologie ou bien en l'art militaire par mer ou » par terre... » — Suit un comique rapport des experts. — A cette bordée furieuse, Villegagnon se contenta d'opposer, sous le titre de « Response aux libelles d'injures », une brochure de 9 pages, très calme, très digne et très bien écrite. Il n'en reçut pas moins un dernier coup, parti de Genève sous le titre « d'Apologie de Pierre Richer pour réfuter les mensonges du chevalier de Villegagnon » (septembre 1561). Ce Pierre Richer était le plus âgé des deux ministres qui avaient été à l'île de Coligny, et au moyen des notes rapportées par lui, Calvin en personne, de sa plume la plus élégante, avait rédigé cette apologie où l'on réfutait de point en point, avec la gravité nécessaire, toutes les assertions du chevalier, tant au point de vue des faits qui s'étaient passés qu'au point de vue de la théologie. Une seule page dans ce volume (car c'est un beau volume in-4° de 235 pages), au lieu d'être sérieuse était grotesque, et ce fut sans doute celle qui produisit le plus d'effet contre l'adversaire qu'il s'agissait d'écraser. Cette page était le revers du titre et représentait le portrait de Villegagnon sous les traits du cyclope Polyphème, demi-nu, armé d'un grand bâton, et entouré de légendes explicatives avec ses noms et qualités énoncés en termes ironiques, et complétée par des vers satiriques empruntés d'Homère et d'Ovide.

Nicolaus (*Neikokolax,* brouillon et querelleur); *Durandus* (*Driandus,* homme des bois); *Villagagno* (*vilis ganeo,* vil garnement); *illustris eques melitensis* (*insignis asinarius molitensis,* insigne ânier employé à la meule); *doctor legum* (*coctor gulæ,* cuisinier de goinfrerie); *in senatu pharisiensi advocatus* (*in cœno Pharisiaco rabula,* brailleur sur le fumier pharisien); *navarchus* (pirate); *theologus* (sophiste): *rex et sacerdos antarcticus jugerum quatuor* ἄθεος *anarchicus* (sur quatre arpents de terrain, sans Dieu et sans Roi); *Franciæ antipolaris somniator* (rêveur d'une France antipolaire); *sententiæ antipaulinæ assertor* (défenseur d'une doctrine contraire à saint Paul); *Polyphème* et Cyclope. — Ces mauvaises plaisanteries, à l'appui d'un plaisant et joli dessin, eurent plus d'effet que les meilleurs raisonnements. Villegagnon, qui garda un dédaigneux silence, paraît être resté sous le coup de cette polémique, du moins comme théologien.

La fin de sa vie fut des plus méritoires. Il rentra dans les rangs de l'armée royale et prit part aux dures campagnes de l'année 1562. Le 15 octobre, il était dans la tranchée à côté du roi Antoine de Navarre, qui pressait le siège de Rouen, lorsque de la même décharge d'artillerie qui tua le roi, il reçut un coup à la jambe dont il resta boiteux jusqu'à la fin de ses jours. Cette grave blessure ne l'empêcha pas d'aller de là servir une dernière fois contre les Turcs. Il écrivait en 1566, du camp de Javorin en Hongrie, pour solliciter du cardinal de Lorraine quelque bénéfice où il put



Le Cyclope Polyphème. — Fac-similé d'une estampe rare ; satire contre Villegagnon (1561).

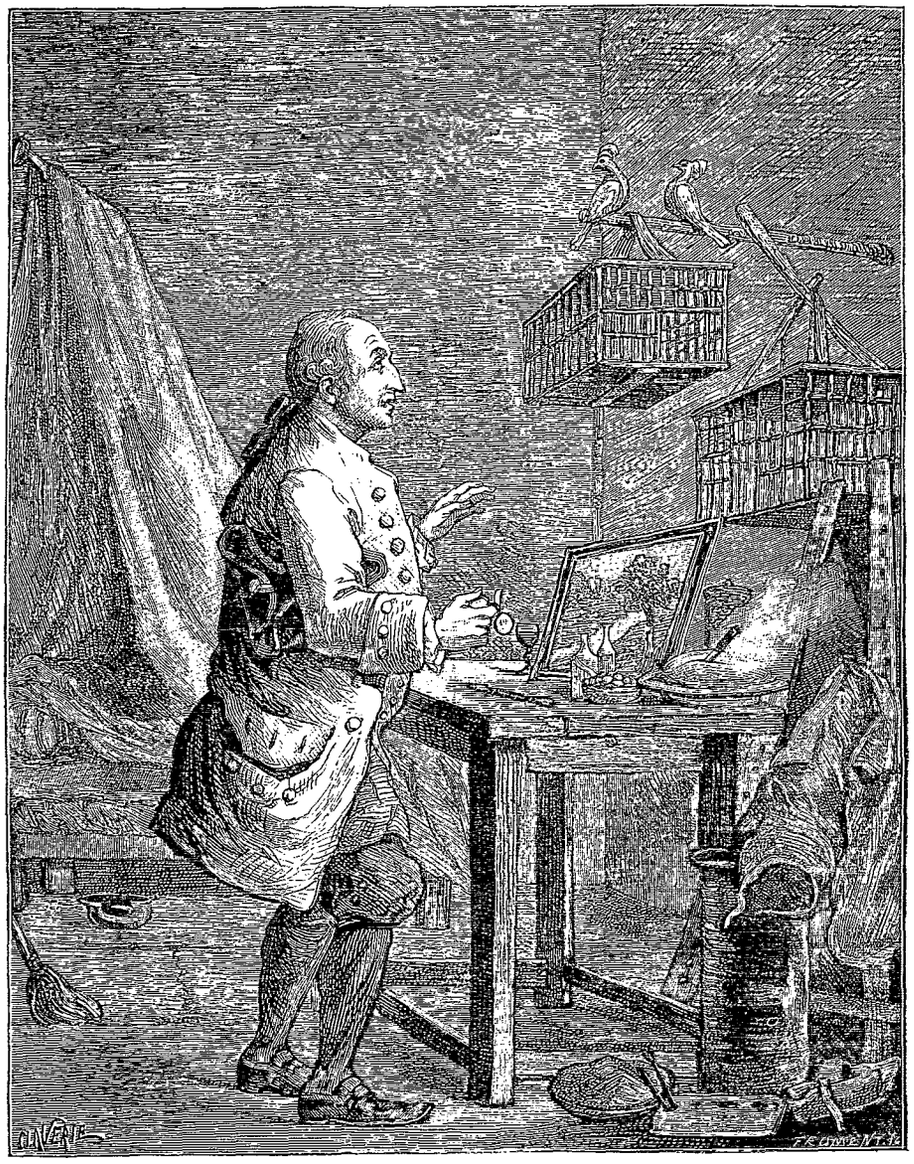
prendre sa retraite, et il indiquait l'abbaye de Saint-Honorat en Provence comme étant fort à sa convenance. Cependant, l'année suivante, il revenait en France, avec la qualité d'ambassadeur de l'Ordre de Malte, auprès du roi Charles IX, et on le retrouve, de 1567 à 1570, gouverneur de la ville de Sens et gentilhomme ordinaire de la chambre du roi. Il avait obtenu, vers le même temps, une modeste commanderie de son Ordre, située au village de Beauveais, près de Provins, et il y mourut au mois de janvier 1571.

C'est une des petites injustices de l'histoire d'avoir méconnu de son temps, et totalement oublié depuis, ce remarquable caractère. Les protestants, toutefois, malgré leurs démêlés furieux avec lui, lui conservent un souvenir honorable, et le ministre Pierre Bayle, dans son célèbre Dictionnaire philosophique, lui rend hommage au nom de la vérité. Il s'excuse auprès des siens de cette impartialité en ajoutant que : *Les lois de l'histoire ne souffrent pas qu'on garde le silence sur les faussetés qui ont été publiées contre qui que ce puisse être.*

HENRI BORDIER.

Paris. — Typographie du MAGASIN PITTORESQUE, rue de l'Abbé-Grégoire, 13.
JULES CHARTON, Administrateur délégué et GÉRANT

LANTARA.



Lantara causant avec ses huppes, d'après nature, par Louis Vateau, neveu du célèbre Wateau. — Dessin de Claverie.

Pauvre peintre! Le *Magasin pittoresque* doit une réparation à sa mémoire; si peu qu'ait été un homme, il a droit à être jugé tôt ou tard équitablement. Il y a quarante-sept ans, en 1840, nous avons écrit ou laissé écrire sur lui quelques paroles d'un cruel mépris : nous avions eu trop de confiance dans une tradition injuste que personne alors ne contestait; depuis, des doutes sont venus, des esprits généreux ont regardé de plus près à la vie et au caractère de cet artiste malheureux, d'un talent peu commun, et ils l'ont presque réhabilité.

Veut-on juger Lantara comme peintre paysagiste? On peut aller voir son *Soleil couchant* (n° 37), au Musée du Louvre, qui possède aussi un excellent dessin de lui; mais, pour se faire une idée suffisante de son mérite, il faudrait pouvoir visiter ses six tableaux de la collection Delessert, ses deux peintures en ovale sur cuivre que possède M. Théodore Villenave, les dessins qui appartiennent à M. le comte Dufaure de Pibrac, à Mme Charon, au château de Champanet, près de Provins, etc. En 1829, à la vente Vigneron, un paysage de Lantara fut porté à 2 400 francs. Beaucoup d'œuvres, qui, à cette date, ne se vendaient pas plus cher, seraient disputées actuellement à de bien plus hauts prix.

De bons juges des œuvres d'art se sont accordés à reconnaître que Lantara était un coloriste, et qu'il excellait dans la reproduction des différents effets de lumière.

Déjà Landon avait écrit, dans ses *Annales du Musée* : « Lantara a possédé un talent précieux qui fait rechercher également ses dessins et ses tableaux. »

Voici d'autres témoignages :

Alexandre Lenoir. — Les clairs de lune de Lan-

tara sont admirablement beaux ; il exécutait avec précision tous les effets possibles de la lumière réfléchie dans les eaux ou produits par la couleur du ciel même.

Deperthes. — Personne n'a mieux exprimé les différentes heures du jour; il excellait dans la perspective aérienne; la vapeur de ses paysages approche beaucoup de celle de Claude Lorrain; ses matinées respirent une fraîcheur ravissante.

Charles Blanc. — Les plus beaux aspects de la nature, les horizons lumineux, les ciels empourprés du soir, voilà ce que Lantara peignait de préférence... Son modèle, c'était le soleil à toutes les heures du jour, depuis la fraîcheur de l'aube jusqu'aux incendies du couchant. Lantara était le Claude modeste et affaibli de nos climats tempérés... Mais sa maladresse pour les figures lui fit emprunter souvent le pinceau de complaisants camarades (1).

Ce n'est pas du reste l'artiste qui a été maltraité par les biographes : c'est l'homme même; et il faut avouer tout d'abord qu'il devait manquer d'ordre, d'économie, d'assiduité au travail, défauts qu'il a eus en commun avec beaucoup d'artistes et d'hommes de lettres; mais on l'a accusé d'ivrognerie, et, heureusement pour lui, à cet égard on s'accorde moins que sur son talent. Un auteur (2) a écrit : « Il était d'une austérité rare dans ses mœurs. — Dès longtemps devenu faible, délicat et mélancolique, les petits gâteaux et quelques gouttes de café pouvaient seuls stimuler son appétit, et ce fut en quoi consista toujours sa principale nourriture. » Toutefois, il est à peu près impossible d'admettre chez Lantara tant de sobriété; son dernier biographe, M. de la Chavignerie (3), après avoir cité les lignes qui précèdent, dit : « Sans prétendre à proclamer dans Lantara une pareille austérité, nous affirmerons, avec l'énergie que prête la conviction, que Lantara ne fut point un ivrogne dans la déplorable acception du mot... » Alexandre Lenoir (4), qui l'a connu, a écrit : « Il » était du nombre de certains artistes hollandais » qui, à l'exemple des Italiens, trouvaient le parfait » bonheur dans le fameux *far niente*... On lui a re- » proché son ivrognerie, le fait est faux (5). »

Peut-être ne parviendrait-on pas à disculper aisément Lantara d'avoir trop fréquenté les cabarets. La pauvreté et l'abandon où il avait passé son enfance lui avaient laissé des habitudes de solitude et probablement de compagnies vulgaires. On rapporte qu'ayant un jour accepté de dîner chez le comte de Caylus, il s'y sentit très gêné, et que, rentré joyeux dans son cabaret ordinaire, il s'écria : « Enfin, j'ai secoué mon manteau d'or. »

Ce qu'on sait sur sa vie se réduit à peu de choses, et peut se résumer ainsi.

Lantara (Simon-Mathurin) est né, il y a plus d'un siècle, le 24 mars 1729, non pas à Montargis, comme nous l'avions dit, mais dans une chaumière d'Oncy, commune du canton de Milly. Sa mère, très misérable, mourut lorsqu'il n'avait encore que huit ans. Un propriétaire voisin, Pierre Gillet, fit garder à l'orphelin ses vaches. Le pauvre enfant emportait dehors des charbons et s'essayait à dessiner sur les rochers. De vacher il devint garçon d'écurie dans une auberge de Chailly, et en couvrit les chambres de traits au charbon. Dulaure, dans son *Histoire des environs de Paris*, raconte qu'un amateur d'art ayant reconnu dans ces esquisses un talent naturel, emmena Lantara, et lui fit donner des leçons. On croit aujourd'hui que ce fut un M. de Laumont, fils de Pierre Gillet, qui le plaça chez un peintre de Versailles.

Lantara vint ensuite à Paris, où il servit un peintre plus comme domestique d'abord que comme apprenti. Comment arriva-t-il peu à peu à révéler ses aptitudes d'artiste et à vendre ses premiers essais de peinture? on l'ignore. On est seulement parvenu à le suivre dans ses divers logements. Il habita successivement les rues du Chantre et de la Monnaie, la barrière du Temple (1756), la rue de la Vieille-Draperie, l'hôtel de Genève, le Vicus de Biauvoir, et, enfin, la rue des Déchargeurs d'où il alla mourir à l'hôpital de la Charité, le 22 décembre 1778, à l'âge de quarante-neuf ans et neuf mois. On a écrit pour lui cette épitaphe :

Je suis le peintre Lantara,
La foi m'a tenu lieu de livre
L'espérance me faisait vivre,
Et la charité m'enterra

En résumé, on ne reproche à Lantara aucun acte malhonnête, et il ne paraît pas certain que son principal défaut ait été un vice.

ÉD. CH.

(1) Surtout Taunay. Claude Lorrain était dans la même nécessité, et, pour ses figures, il n'avait pas recours à de très habiles artistes.

(2) M. Roux du Cantal (Catalogue de Robert Saint-Victor; 1823).

(3) *Recherches historiques, biographiques et littéraires sur le peintre Lantara*, avec la liste de ses ouvrages, son portrait et une lettre apologétique de M. Couder, peintre d'histoire, membre de l'Institut, par Émile-B. de la Chavignerie. — Paris, 1852. — Le portrait que nous reproduisons est aussi en tête de cet ouvrage avec un fac-similé de l'écriture du peintre d'où l'orthographe est absolument absente : « A Milly, ce 3 aoux mills esp cent soixente et treise. Lantara. »

(4) Le fondateur de l'ancien Musée des monuments français.

(5) *Dictionnaire de la conversation et de la lecture;* Article Lantara.

UN SOUPER EN RETARD.

ANECDOTE.

Suite. — Voy. p. 329.

— On est très bien ici, dit Kate, et vous êtes si bonne! Ma tante m'avait recommandé de vous dire que je ne déchire jamais mes vêtements, et que je peux être un peu utile à la cuisine. Elle pense que je ne serais pas un embarras. Voulez-vous redire tout cela aux personnes que vous connaissez? Je serais si contente d'être en place!

— Oui, mon enfant, je leur dirai que vous êtes raisonnable, courageuse, reprit miss Catherine, et,

si je le puis, je vous procurerai une bonne maîtresse.

En ce moment, elle pensait à sa nièce qui cherchait précisément une jeune fille pour avoir soin de ses petits enfants.

Kate, à la vérité, était bien petite et ne paraissait pas très forte. Mary consentirait-elle à la prendre? Cette idée préoccupa miss Catherine, et elle en vint à regretter presque d'avoir fait une promesse qui n'aboutirait peut-être qu'à une déception.

Or, quatre coups ayant sonné à la petite pendule, voici qu'une voiture s'arrêta devant la barrière; en même temps miss Catherine entendit plusieurs voix qui s'entrecroisaient; puis trois personnes entrèrent à la fois, et le cœur de la vieille demoiselle bondit en reconnaissant un de ses neveux, sa femme et une amie qu'elle avait vue souvent chez eux; ils demeuraient à une douzaine de milles; c'était une fête rare pour elle de les recevoir. Tous trois étaient fort gais. Ils lui racontèrent en riant qu'ils étaient sortis après leur dîner, avec l'intention de faire seulement une petite promenade, mais que le temps était si beau qu'en chemin ils avaient décidé d'aller jusqu'à Brooktau pour lui rendre visite.

— Je ne sais pas trop ce que l'on va penser de nous, disaient-ils. Nous devions revenir tout de suite.

— N'importe! ajouta la nièce en embrassant tante Catherine, je suis si heureuse de vous trouver chez vous! Et comme vous êtes bien portante! En vérité vous paraissez plus jeune que nous.

— Que faites-vous donc, mes enfants? Pourquoi vous asseoir sans ôter vos chapeaux? Vous allez rester à souper avec moi. Je vous servirai de bonne heure, et la lune est dans son plein ces jours-ci. Joseph, il y a encore un peu de vieux foin au grenier pour votre cheval, vous savez où il est, n'est-ce pas?

Après quelques petites cérémonies, les visiteurs cédèrent à ses instances; ils lui avouèrent même presque aussitôt qu'ils avaient bien compté qu'elle les garderait à souper; et les soupers de tante Catherine étaient toujours si bons!

Miss Stanley, l'amie, semblait s'amuser de tout son cœur. Son lot assez maussade, en ce monde, était de soigner une vieille parente acariâtre, et cette promenade, cette visite, étaient pour elle un plus grand événement même qu'un voyage à Boston.

Par réflexion, miss Catherine fut d'abord un peu inquiète en se demandant ce qu'elle pourrait bien servir au souper. Elle ne put se rappeler, sans un tout petit regret, les gâteaux qu'elle avait donnés à Kate, mais elle se rassura en se disant qu'après tout le pain d'épices pourrait suffire; ses convives étaient de bonne humeur, ils se contenteraient de peu, tout en échangeant beaucoup de questions et de réponses et en se racontant des nouvelles.

Joseph prit son chapeau pour aller au bureau de poste où il devait voir le directeur.

Quand miss Catherine se leva pour s'occuper du souper, sa nièce lui dit :

— J'ai reçu une lettre de Mary.

— Comment va-t-elle? demanda miss Catherine, qui avait l'intention de ne parler de ses tristes projets qu'après le souper.

— La sœur aînée de son mari est venue passer quelque temps près d'elle. C'est une veuve qui lui sera d'un grand secours, et nous pensons que, probablement, elle finira par vivre sous son toit.

— Tant mieux pour Mary, dit miss Catherine avec une secrète émotion, car ce qu'elle apprenait là était la ruine de l'espoir qui l'avait consolée peu d'instants auparavant.

— J'ai toujours pensé, ajouta-t-elle doucement, que Mary avait, en effet, beaucoup de fatigue; elle me faisait une véritable pitié quand j'étais chez elle, et j'avais presque l'intention d'aller moi-même l'aider un peu cet été.

— Y pensez-vous? Dans ce pays-là le climat est si chaud! Vous seriez tombée malade, et vous êtes si bien ici! Voulez-vous que je vous donne un coup de main, tante Catherine?

— Non, merci, répondit miss Catherine du fond de la cuisine, où elle se laissa tomber sur une chaise.

— Hélas! maintenant, que vais-je devenir? Mon Dieu, que vais-je devenir? se demandait-elle.

Mais la discrète petite sonnerie de sa vieille pendule lui rappela que ce n'était pas le temps de rêver. Elle se mit aussitôt un tablier blanc et s'appliqua de son mieux à la confection d'un biscuit à la crème.

Pauvre chère femme! Ses yeux étaient pleins de larmes. Elle se voyait comme arrêtée tout à coup au pied d'un grand mur, et sans aucune issue possible! Elle n'en continua pas moins courageusement à faire sa pâtisserie, mais elle était troublée, elle hésitait sur la quantité qu'elle devait mettre de chaque chose; elle avait peine à se bien souvenir de sa vieille recette; elle se trouvait vraiment stupide!

Peu à peu la mémoire lui revint avec le courage, et elle prit quelque plaisir à passer en revue le menu du souper : les biscuits à la crème, du pain frais, des raisins secs... Où donc était la confiture de citron?... Puis un peu de viande froide avec un morceau de fromage comme dessert; vraiment ne serait-ce pas là un supplément agréable à son modeste thé de famille?

Mais voici que comme elle mettait les biscuits au four, elle se souvint qu'il ne lui restait plus une goutte de crème : elle avait tout donné à la petite Kate. Quel malheur! Joseph tenait tant à avoir de bonne crème dans son thé! Toute saisie, elle appela sa nièce et la pria de veiller au four, tandis qu'elle allait courir chez une voisine de l'autre côté du chemin de fer; puis sans prendre même le temps de mettre un chapeau, elle sortit en toute hâte, son pot à crème à la main.

La voisine de l'autre côté du chemin de fer,

bonne âme, comprit toute l'importance de cette visite inattendue, et ce fut avec une véritable sympathie qu'elle dit à miss Catherine :

— Quoi! voulez-vous emporter de la crème dans un si petit pot? Prenez le mien qui est bien plus grand. Il semble que je me sois douté que vous auriez besoin de crème; j'en ai acheté ce matin comme si j'avais eu l'intention de faire du beurre.

— Vous êtes bien bonne, dit miss Catherine, et elle s'en alla comme elle était venue, en courant.

Au moment de traverser la voie ferrée, elle vit avec contrariété un long train arrêté devant elle : il semblait attendre; sans doute quelque accident était arrivé; la station était plus loin.

Miss Catherine n'avait pas une minute à perdre. Pour tourner ce train, il lui aurait fallu faire un trop long détour. Bravement elle escalada un marche pied avec l'intention de traverser le wagon et de descendre du côté opposé, mais tout à coup, horreur! le train s'ébranla et partit avant qu'elle pût ouvrir l'autre portière! Elle cria; arrêtez! arrêtez! Les chemins de fer ont peu de complaisance et, en Amérique, ils sont médiocrement surveillés; nul ne la vit, nul ne l'entendit, et elle fut emportée ainsi sans chapeau, son pot de crème à la main. Quelle aventure!

Les wagons communiquaient entre eux; miss Catherine passa rapidement de celui des fumeurs où elle était dans un autre compartiment, tout étourdie et ne sachant vraiment pas ce qu'elle faisait.

En la voyant une jeune fille se mit à rire. Comment s'empêcher de rire devant cette mine de laitière effarée!

— On m'enlève, on m'enlève, criait en sanglotant la pauvre miss Catherine, et dès qu'elle fut un peu calme, elle dit avec volubilité :

— Mesdames, il est venu tantôt quelques personnes chez moi pour prendre le thé; je n'avais plus du tout de crème; j'ai été en demander à une voisine, et en revenant, j'ai vu un train arrêté devant moi; alors j'ai voulu le traverser pour aller plus vite à ma maison, et voilà qu'il m'emporte! Ah! que je voudrais que mon père n'eût jamais vendu nos terres pour la construction de ce chemin de fer maudit! Mais, Mesdames, que faire? me voici déjà à un mille de chez moi! Mon Dieu! on va me croire morte! Et dire que le souper devait être servi de bonne heure! Mes parents vont être obligés de repartir sans avoir soupé, et c'est si loin de chez eux! Et les biscuits qui doivent être mangés chauds! Mon Dieu, que pourront-ils penser?

— Je vous plains de tout mon cœur, dit la jeune fille qui riait toujours, mais d'un air si aimable qu'il eût été impossible de s'en fâcher; consolez-vous, madame, vous pourrez prendre un train de retour à la prochaine station.

— Mais, mon Dieu, ce train de retour n'arrivera pas à Brooktau avant sept heures; et puis, j'y pense, je n'ai pas un sou sur moi! C'est à devenir folle! Comment n'ai-je pas sauté plus vite dehors dès que le train s'est ébranlé? Il a fallu que j'aie perdu la tête!

— Dieu soit loué que vous n'ayez pas essayé de descendre, dit la jeune fille redevenant presque sérieuse, vous auriez pu vous tuer. Restez avec nous, chère madame, le wagon est tout entier à nous, c'est un wagon-lit pour ma mère. Laissez-moi vous débarrasser de ce cruchon, qui vous rend si drôle!

Et le jeune rire vibrant éclata de plus belle. La bonne Catherine, un peu rassurée, remercia la jolie demoiselle, et aussi la mère, qui avait fait des signes d'assentiment; c'était une femme à cheveux gris d'une physionomie bienveillante.

— Mon aventure est si ridicule, en effet, dit miss Catherine; mais ce ne serait rien après tout si je ne craignais qu'on ne soit très inquiet chez moi. Encore si, par bonheur, quelque habitant m'avait vue quand je suis montée sur le train : peut-être aurait-il eu la bonne pensée d'aller prévenir mes parents! Mais cela n'est pas probable.

Il y avait longtemps que miss Alice Ashtau, c'était le nom de la jeune fille, n'avait tant ri. Après tout, le plaisant de ce petit événement l'emportait de beaucoup sur le tragique, et elle se sentait vraiment de la sympathie pour cette pauvre tante Catherine avec sa bonne figure et son souci naïf du retard de son souper.

De son côté, miss Catherine pensait qu'elle n'avait jamais vu de si aimables dames. Elles eurent le temps de lui dire qu'elles allaient dans une petite ville voisine, au bas de la montagne, pour voir si elles pourraient y passer l'été, Mme Ashtau étant à peine remise d'une grave maladie. La jeune miss demanda des renseignements sur cet endroit qu'on leur avait fort recommandé; mais miss Catherine ne sut donner que peu de détails.

— Ce pays que nous traversons me plaît beaucoup, dit Alice.

Sur la route, les ombres commençaient à s'allonger, et le soleil était près de disparaître derrière les collines.

— C'est donc à Brooktau que vous demeurez, madame, reprit Alice? Eh! j'y pense, j'ai vu dans un journal de Boston une annonce où une personne de Brooktau offrait de prendre chez elle des pensionnaires, mais maman a trouvé que ce n'était pas assez près de la montagne. Quel dommage! ces environs paraissent si agréables!

— Eh! mademoiselle, c'est moi-même qui ai envoyé cette annonce au journal, dit miss Catherine, en rougissant.

Puis elle se tut, ayant honte d'avoir parlé.

Mme Ashtau remarqua son hésitation, sa rougeur, et en fut émue.

— Vraiment? Eh bien! j'aurais aimé à loger chez vous, dit-elle avec grâce.

Miss Catherine répondit en soupirant :

— Je voudrais bien que cela eût été possible!

Elle commençait à se sentir à l'aise avec ces étrangères.

— Je vis toute seule, ajouta-t-elle. Et elle allait peut-être raconter toutes ses peines, tant elle se sentait de confiance en Mme et Mlle Ashtau, quand le conducteur entra et parut surpris de voir dans ce compartiment réservé une nouvelle voyageuse.

La suite à la prochaine livraison.

NOTES SUR KANT.

Suite et fin. — Voy. page 338.

Parmi les auteurs classiques, Kant lisait le plus habituellement Virgile, Horace, Lucrèce, Juvénal, Pope et Milton.

La littérature française lui était familière. Il citait assez souvent Montaigne et Montesquieu. « Il avait appris, disait-il, de l'auteur de « l'Émile, » à ne pas mépriser le peuple à cause de son ignorance. Il se serait estimé moins que le dernier des paysans s'il n'avait espéré se rendre utile par ses ouvrages dont le but était d'élever le sentiment de la dignité chez tous les hommes. »

Sa mémoire était prodigieuse. Il pensait que, pour préserver d'affaiblissement cette faculté si nécessaire, il faut éviter le plus possible de lui confier des choses inutiles ou frivoles : c'est pourquoi il déconseillait la lecture des ouvrages médiocres et les conversations sans valeur qui, quoi qu'on veuille laissent des traces dans l'esprit et l'encombrent.

Kant, à l'âge de soixante-sept ans, d'après son portrait peint en 1791 par Dobler. — Dessin de Claverie.

Kant se couchait régulièrement à dix heures. Son domestique avait ordre de le réveiller à cinq heures en disant à l'entrée de la porte : « Il est l'heure. » Levé immédiatement, qu'il eût ou non bien dormi, il s'asseyait à sa table de travail en robe de chambre, et, toujours coiffé de son tricorne par-dessus son bonnet de nuit. A neuf heures un quart il déjeunait. A une heure, il dînait; ce repas auquel il invitait tous les jours deux amis, rarement cinq ou six, durait longtemps, ordinairement jusqu'à trois heures.

Après dîner, il se promenait durant une heure dans une petite avenue de tilleuls que l'on appelle en souvenir de lui « l'allée du Philosophe ». Ensuite, il rentrait et se remettait au travail.

Quand le temps menaçait d'être pluvieux, son domestique le suivait avec un large parapluie. Ce domestique s'appelait Martin Lampe; il avait été militaire et il faisait son service avec une régularité toute mécanique. Malheureusement après trente ans, il se laissa aller à l'ivrognerie, et Kant dut se résigner à le congédier en lui faisant une pension de quarante thalers. Il avait d'ailleurs d'autres griefs contre Lampe qui avait voulu se marier sans sa permission, et qui une fois avait porté en servant à table une veste jaune au lieu de son uniforme ordinaire, veste blanche et collet rouge.

Kant était toujours très proprement vêtu, même avec quelque recherche pour l'assortiment des couleurs, prenant, disait-il, exemple sur les fleurs; il ne s'habillait de noir que, par exception, le jour du deuil national.

Sa perruque était toujours poudrée avec soin.

Il portait des bas et des souliers de soie. Aux jours de grande chaleur, il posait son tricorne, qu'il n'abandonna jamais, sur la pomme d'or de sa canne rouge.

Méthodique en tout, il aimait que l'on suivît une sorte d'ordre dans la conversation même pendant les repas. Ordinairement on y parlait d'abord des nouvelles de la ville, du pays, de l'étranger, soit d'après les journaux, soit d'après des correspondances particulières; puis on traitait de quelque sujet intéressant, mais non philosophique; enfin, on se laissait aller à causer gaiement de choses et d'autres, de manière à terminer le dîner en riant. Il était alors d'une humeur charmante.

Maigre, petit, il parut de bonne heure voûté, son épaule droite plus haute que l'autre (1).

Sur le célèbre monument de Frédéric II, à Berlin, où sont groupés les plus célèbres contemporains de ce roi, le sculpteur Rauch a représenté Kant causant avec Lessing. Il tient dans sa main gauche sa canne et son chapeau à trois cornes; il est coiffé d'une perruque liée par derrière dans un petit sac qui pend sur son dos.

Il était blond. Son teint conserva de la fraîcheur jusque dans sa vieillesse. A Kœnigsberg, on l'appelait « le beau professeur ». Ses yeux étaient bleus, vifs, sympathiques, pénétrants, et exerçaient, dit-on, une sorte de fascination lorsqu'il s'animait dans ses enseignements ou même dans ses entretiens avec ses amis.

Quand vint l'âge avancé, sa vue s'affaiblit; il perdit l'usage de son œil droit longtemps avant de s'en être aperçu.

Ce fut seulement à la fin de l'année 1803 qu'il sentit ses forces s'éteindre. Un jour il dit : « La vie n'est plus qu'un fardeau pour moi; si l'ange de la mort venait cette nuit m'emporter d'ici, je lèverais mes mains et je dirais : Dieu soit loué! » Mais, ajouta-t-il, « si un mauvais génie se posait sur mon épaule et murmurait à mon oreille : « Tu » as fait du mal aux hommes, ah! ce serait autre » chose! »

Le 9 février 1804 il perdit presque entièrement connaissance.

Le 11, son ami Wasianski lui ayant demandé s'il le reconnaissait; pour toute réponse, il l'embrassa.

Le 12, au matin, il demanda, par signes, un peu d'eau; il but et dit : « C'est bien! » Ce furent ses dernières paroles. A onze heures de la nuit, il expira. Pour atteindre quatre-vingts ans, il ne lui eût plus fallu que deux mois et dix jours.

Le 28, on lui fit de magnifiques funérailles. Son corps, porté par les étudiants à la cathédrale, fut reçu sur le seuil par les dignitaires de l'université, par tous les magistrats et les personnages notables de Kœnigsberg.

Sur son cercueil étaient inscrits ces mots : « Cendres mortelles de l'immortel Kant. » (*Cineres mortales immortalis Kantii.*)

(1) Voy. dans notre t. XXVIII, 1860, p. 296, une caricature qui représente Kant dans sa vieillesse.

Il laissa en mourant une somme de 21 539 francs qui, d'après son testament, fut divisée entre sa sœur, ses neveux et nièces, sa vieille cuisinière, ses serviteurs Lampe et Kauffman, et deux de ses amis.

ÉD. CHARTON.

INDUSTRIES FONDÉES SUR LA CHIMIE.

PRINCIPAUX PROGRÈS ACCOMPLIS DEPUIS UN SIÈCLE.

Aucune science ne paraît plus féconde que la chimie, quand on considère les résultats matériels obtenus à l'aide des découvertes chimiques. Les théories peuvent changer : quelques-unes ont même complètement disparu, mais les faits acquis persistent; ils font partie du patrimoine de l'humanité, dont ils augmentent le bien-être matériel.

C'est ce qu'on peut facilement prouver par l'énumération des principales applications des découvertes chimiques faites depuis un siècle, c'est-à-dire depuis 1789.

ÉLÉMENTS OU CORPS SIMPLES NOUVEAUX.

Chrome (Vauquelin, 1797). Ce métal, qui ressemble au fer, n'est pas employé à l'état isolé; mais ses composés (chromates de potasse, jaune de chrome, vert de chrome, etc.), sont extrêmement utiles à la peinture à la teinture et à l'impression des tissus et papiers peints, etc.

Iode (Courtois, 1811; Gay-Lussac).

Brome (Balard, 1826). Ces deux corps et leurs composés sont devenus indispensables à la médecine ainsi qu'à la photographie et à la production d'innombrables composés chimiques.

Cadmium (Stromeyer, 1817). Métal ressemblant au zinc. Uni au soufre, il donne la belle couleur connue sous le nom de jaune de cadmium. Les composés de cadmium sont très employés par les photographes.

Aluminium (Wœlher, 1827, Henri Sainte-Claire Deville, 1854). Métal doué de toutes les bonnes qualités des métaux usuels, mais aussi léger que le verre (densité 2,50). Très employé pour fabriquer des instruments qui réunissent la légèreté à la solidité (fléaux de balances de précision, lunettes, etc.) Bronze d'aluminium : excellent alliage de cuivre et d'aluminium.

Magnésium (Wœlher, 1828). Métal très combustible, qui produit en brûlant une lumière éclatante fort employée pour photographier les lieux obscurs (galeries de mines, catacombes, intérieur de la grande pyramide d'Égypte, etc.).

Depuis un siècle, les chimistes ont découvert une vingtaine d'autres corps simples qui n'ont pas encore reçu d'applications importantes, mais qui, d'un jour à l'autre, peuvent devenir très utiles.

EXTRACTION DES MÉTAUX.

Grâce au puissant concours de la chimie, la métallurgie s'est perfectionnée à un tel point que

le prix de la plupart des métaux usuels s'est fortement abaissé (souvent de plus de 50 pour 100). C'est ainsi que les minerais de fer, de cuivre, sont analysés très exactement et additionnés de *fondants* choisis (sur analyses, toujours), avant d'être soumis à la fusion. C'est encore la chimie qui a éclairé d'un jour tout nouveau la fabrication des fontes, des aciers, de nombreux alliages. Le traitement du platine natif, la séparation des métaux qui l'accompagnent, sont des opérations entièrement chimiques. Le platine et quelques métaux de sa famille ne sont devenus des métaux usuels qu'à la suite des grands travaux des chimistes modernes (Deville, Debray, etc.).

FABRICATION DES PRODUITS CHIMIQUES.

C'est l'*industrie-mère* qui fournit les matières premières indispensables à la plupart des autres :

Fabrication de l'acide sulfurique à l'aide des pyrites (sulfure de fer). Produit naturel fort abondant et presque sans emploi il y a seulement trente ans.

Soude artificielle, production de la soude à l'aide du sel marin, procédé Leblanc, 1791; procédé dit à l'*ammoniaque*, Schlœsing et Rolland, perfectionné par Solvay.

Sels de potasse, extraits des eaux-mères des salines (Balard), et des mines de Stassfurt (Prusse rhénane).

Nitrate de soude du Chili et du Pérou (emploi pour l'agriculture et la production du nitrate de potasse).

Chlore et *chlorures décolorants;* emploi pour le blanchiment (Berthollet, 1785).

Acide borique, extrait des gisements de Toscane (Larderel, 1830).

Phosphore, production en grand (allumettes chimiques).

Acide acétique (vinaigre de bois), *esprit de bois*, obtenus par la distillation du bois.

Gaz d'éclairage (Lebon, 1785), traitement des *goudrons de gaz*, qui fournit les matières premières telles que : *benzine* (et, par suite, *aniline; phénol, naphtaline, anthracène*), qui servent à produire d'innombrables matières colorantes : notamment l'*alizarine*, principe colorant de la garance.

Industries agricoles : sucre de betterave, fabrication en grand (B. Delessert, 1801); *glucose* ou *sucre de fécule;* fabrication de la *pâte à papier* au moyen du bois; production et rectification des *alcools*, etc.

Engrais chimiques : production des *sels ammoniacaux*, des *phosphates*, des *sels de potasse*. L'emploi de ces engrais représente un immense progrès pour l'agriculture.

Traitement des *pétroles : essences* (pétrole léger), *huile pour éclairage, vaseline, paraffine*, etc.

Bougies stéariques : industrie de premier ordre fondée sur les travaux de l'illustre centenaire, doyen des chimistes français, M. Chevreul (1812 à 1824).

Blanchiment, impression et *apprêt des tissus*, innombrables découvertes et perfectionnements de tout genre.

Art des constructions : fabrication des *chaux hydrauliques artificielles* et des *ciments* (Wyatts et Parker, 1796, et surtout Vicat, 1818).

Coton-poudre, dynamite et autres explosifs nouveaux, devenus indispensables à l'exécution des grands travaux publics aussi bien qu'à l'art militaire. C'est le coton-poudre qui sert à fabriquer le *collodion* et le *celluloïd*, qui imite si bien l'ivoire, la corne, l'écaille et le corail.

Verres et poteries, métaux émaillés, etc. Grâce à la chimie, le prix de toutes ces matières s'est fortement abaissé, tandis que les qualités s'amélioraient. La décoration des poteries, la gravure du verre à l'acide fluorhydrique, empruntent à la chimie le plus grand nombre de leurs procédés.

Fabrication des couleurs, crayons, etc. Jaunes de chrome, de cadmium; bleu de cobalt (découvert par Thenard); *outremer artificiel* (Guimet, 1828). *Crayons Conté* (pour le dessin) : procédés inventés par Conté (1795); jusqu'à cette époque, l'Angleterre avait eu le privilège de ce genre de fabrication.

A suivre. CH.-ER. GUIGNET.

Les Paresseux.

Les paresseux ne sauront-ils donc jamais qu'il n'y a de repos que dans l'activité. DOUDAN.

LA TOUR DE SOLIDOR, A SAINT-SERVAN.

(Ille-et-Vilaine).

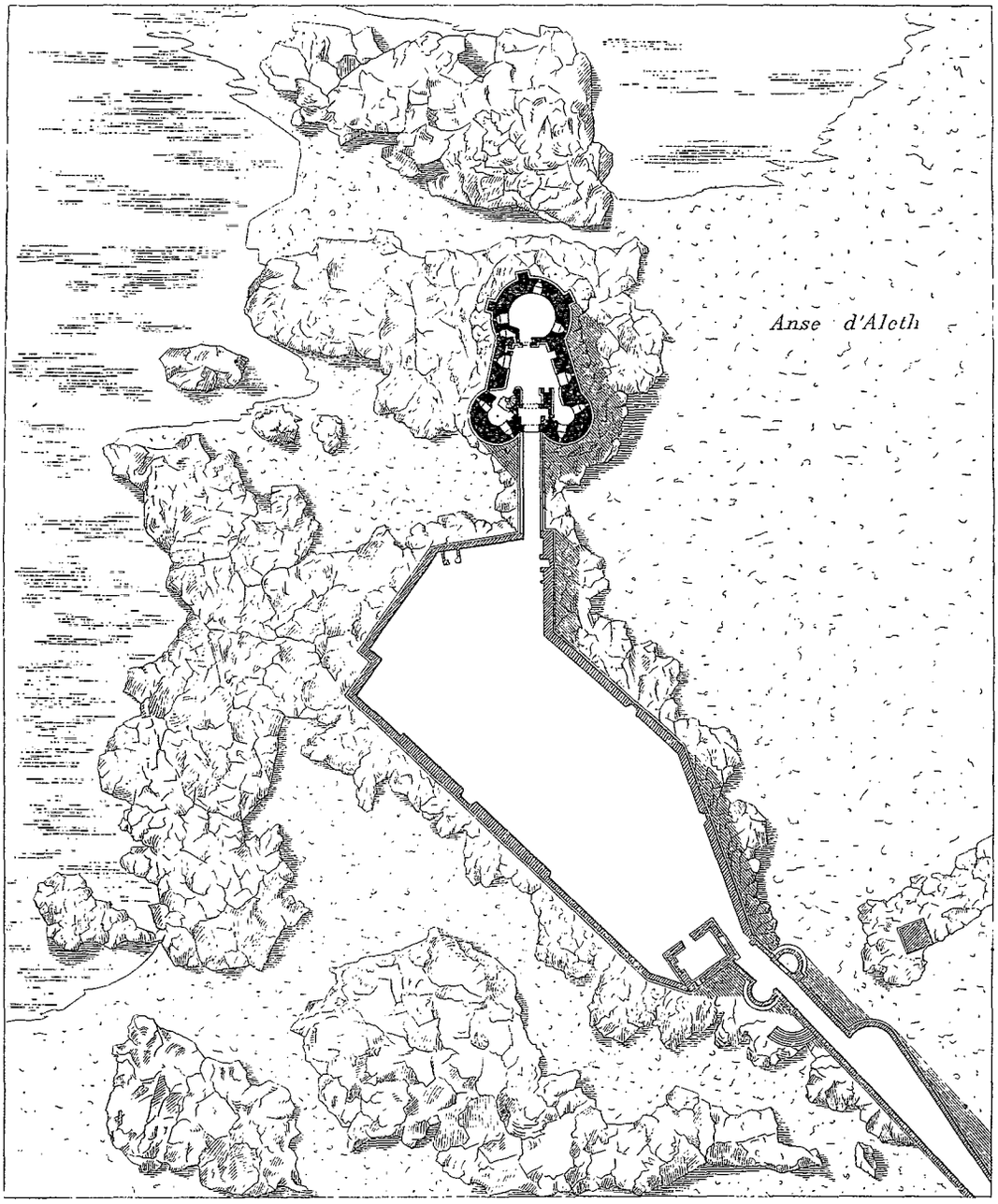
Les monuments de l'architecture militaire, au moyen âge, sont très rares : pendant trois siècles, et même dans le nôtre, on ne s'est fait aucun scrupule de les détruire; on ne s'est à peu près arrêté à en consommer la ruine que lorsque, grâce à plus d'instruction, on a commencé à comprendre qu'il pouvait importer d'en conserver au moins quelques-uns dans l'intérêt de l'histoire et de l'art. On peut espérer, aujourd'hui, que la tour de Solidor, à Saint-Servan, échappera à la destruction. Naguère encore, l'usage en était attribué au ministère de la marine, qui ne pouvait rien en faire; elle est actuellement classée parmi les monuments que l'administration des beaux-arts est chargée de protéger et de conserver.

En 1886, un de nos plus habiles architectes, M. A. Ballu, a dessiné la tour de Solidor sous ses divers aspects, anciens et modernes; il l'a décrite et en a rappelé en quelques lignes l'histoire [1].

C'est entre les années 1369 et 1382 qu'elle fut

[1] *Tour de Solidor, à Saint-Servan* (Ille-et-Vilaine). État actuel et restauration, au quatorzième siècle, de la tour et de ses abords, par Albert Ballu, architecte du gouvernement, attaché à la commission des monuments historiques. — Paris, au Bureau de la construction moderne, place Boïeldieu, 8.

bâtie, sur un rocher, près de l'embouchure de la Rance, par ordre du duc de Bretagne, Jean IV de Montfort. Josselin de Rohan prétendait se soustraire à l'autorité du duc, par cette raison que la ville de Saint-Malo, où il résidait comme évêque, était, selon lui, construite sur un terrain ecclésiastique. Jean IV de Montfort ayant assiégé sans succès Saint-Malo, prit le parti énergique de faire élever auprès de la ville une forteresse qui, bientôt, interceptant toutes les communications avec le commerce maritime, contraignit les habitants à se soumettre à son pouvoir. Les annales de la tour sont au reste d'un médiocre intérêt. En 1589, elle était gardée, au nom de Henri IV, par le gouverneur du château de Saint-Malo : le duc de Mercœur s'en empara.



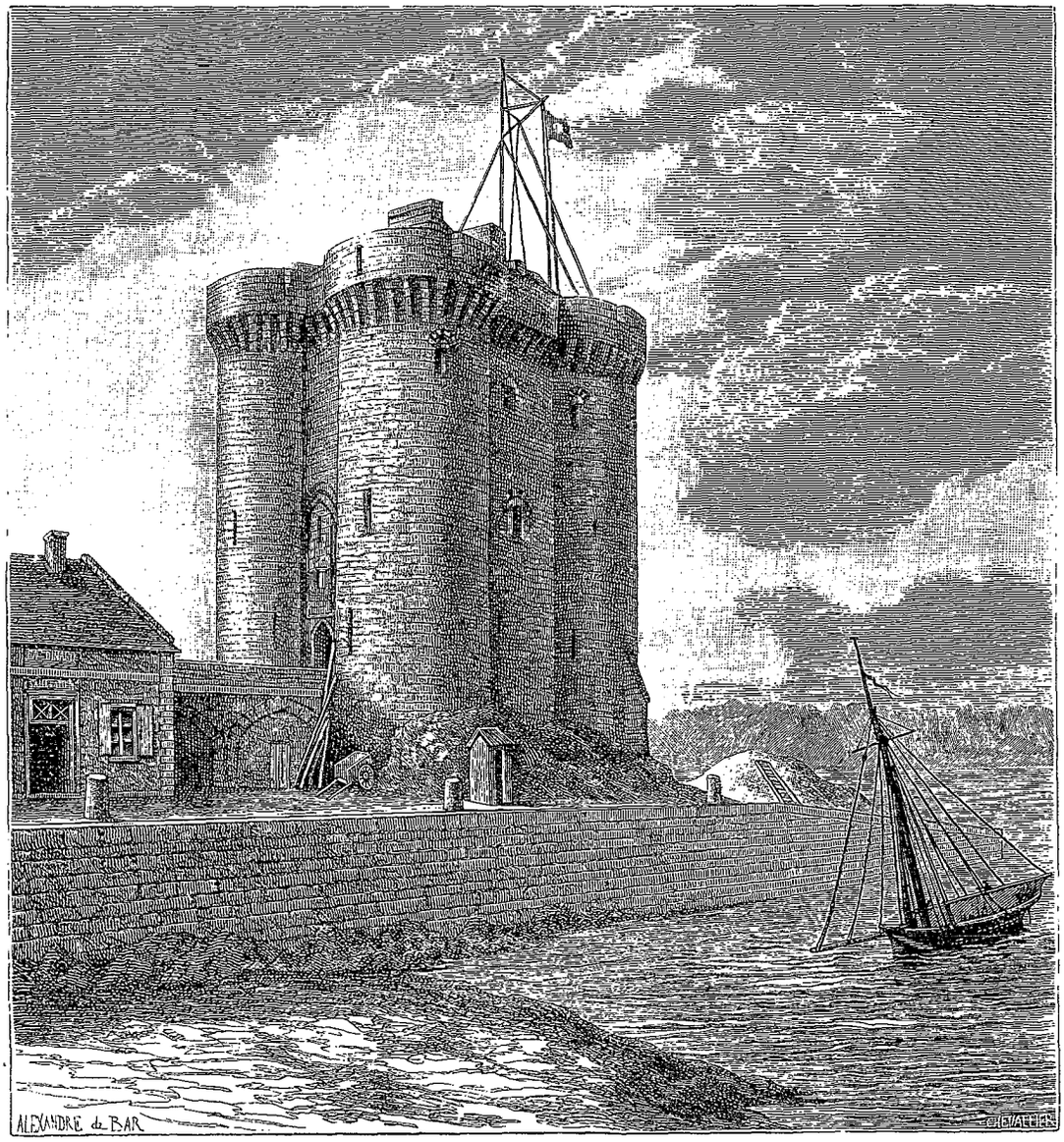
Plan général de la tour de Solidor dressé le 11 frimaire an VII.

En 1590, un capitaine de la tour, nommé Antoine Courtin, aux gages de trois cents écus par an, y entretenait trois soldats, une servante, et deux grands chiens : c'est dire que c'était une forteresse d'une importance très secondaire, surtout par suite des modifications qui s'étaient succédé dans les engins de guerre.

Au dix-huitième siècle, elle servit de prison civile et militaire. On y interna les prisonniers de guerre. En l'an XII, lors des armements de la flottille nationale, la cour fut utilisée comme dépôt général de l'artillerie.

La description est simple. La grosse tour, dont les murs ont une épaisseur d'environ 2 mètres, avec un diamètre intérieur de 5m.45, est reliée par une grande salle en forme de trapèze à deux autres

tours de dimensions moindres, auxquelles on accédait par un pont-levis dont les traces sont encore très apparentes aujourd'hui. La galerie de passage qui sépare les petites tours, munie d'un réduit pour les hommes de veille, disposé à droite de l'entrée, était défendue par une herse et par des tranchées pratiquées dans la voûte située au-dessous de la chambre de la herse, et servant à jeter sur les assaillants des pierres, du plomb fondu, et des projectiles de toute sorte. Chaque salle était pourvue d'une cheminée et de bancs en granit établis dans l'épaisseur des ébrasements des fenêtres. La disposition du deuxième étage est à peu près la même que celle du rez-de-chaussée, à cette différence près, que les tours, bien que restant circulaires à l'extérieur, affectent à l'intérieur la forme polygonale. Le monument est resté intact jusqu'à la hauteur de la plateforme. Au-dessus des machi-



La Tour de Solidor à Saint-Servan, état actuel, — Dessin de de Bar, d'après M. Albert Ballu.

coulis, l'appareil a été entièrement refait, et le crénelage ancien a presque totalement disparu : il est à refaire, ainsi que la toiture et les cheminées.

C.

LES MÉNAGIERS DE FRANCHISE.

Lorsque Louis XI se fut emparé, en 1477, de la ville d'Arras, dissimulant la colère que lui avaient inspirée les railleries des habitants, il leur laissa pour quelque temps leurs privilèges; mais il n'attendait qu'une occasion favorable pour se venger. Il avait résolu de tenter une entreprise sur la ville de Douai; il échoua dans son projet, et il eut la preuve que les Douaisiens avaient été prévenus par les Arrageois. Dès lors il donna libre cours à son ressentiment. Il enjoignit à tous les habitants d'Arras, sous peine de *la hart*, d'abandonner immédiatement leur ville, et il voulut même

que le nom de la cité parjure fût anéanti pour toujours. Pour la repeupler, il appela des habitants de Paris, de Tours et de Rouen, et leur promit de si grandes exemptions, qu'il crut pouvoir à bon droit nommer *Franchise* la ville nouvelle qu'il voulait reconstituer.

Mais on se soucia peu de répondre aux offres du roi : Franchise demeurait déserte. Louis XI, cependant, ne se découragea pas ; il avait invité, il commanda. Des lettres-patentes du 19 février 1479 étendirent à toutes les bonnes villes de France l'obligation de fournir des marchands ou gens de métier pour repeupler l'ancienne cité d'Arras. Et ce n'était pas des individus seuls que demandait le roi, c'était des ménages tout entiers; aussi ces nouveaux habitants sont-ils connus sous le nom de *ménagiers de Franchise*. Car il fallut bien s'exécuter : Louis XI n'était pas roi à permettre qu'on discutât ses ordres. La plupart des villes durent fournir six ménages; au moins c'est le nombre que dom Vaissette nous fait connaître pour les villes de Toulouse et de Nîmes ; c'est celui que nous trouvons pour la ville de Châteaudun.

Le contingent de cette dernière ville partit pour Franchise au mois de juillet 1479, sous la conduite de deux commissaires choisis par les Dunois. Parmi ces six familles se trouvait celle d'un sergent royal, qui était comme le chef de la petite colonie : c'est lui qui se chargeait de recevoir les subsides que la communauté de Châteaudun avait promis de fournir à chacun des exilés, et nous le voyons, en effet, le 2 décembre 1479, donner quittance de « six sallades, six voulges et six hocquetons », délivrés par l'un des commissaires « aux six mesnagiers envoiez de la ville de Chasteaudun. »

A leur arrivée à Franchise, des commissaires royaux leur avaient assigné des logements en rapport avec le métier ou la profession qu'ils exerçaient; or, le commerce était nul dans la ville désolée ; on ne trouvait à y exercer aucune industrie. Les malheureux colons sollicitaient leur retour dans leurs anciennes demeures ; mais le roi, toujours impitoyable, les condamnait à habiter malgré eux la ville privilégiée, permettant seulement ou plutôt ordonnant à leur ancienne patrie de leur envoyer des secours pour les empêcher de périr de misère. C'est ainsi que, le 2 janvier 1482, la communauté de Châteaudun vota sur tous les habitants de la ville l'assiette d'une somme de 378 livres, « pour venir en aide aux mesnagiers de Franchise. »

Au reste, Louis XI ne devait pas tarder à mourir, et son œuvre de vengeance devait périr avec lui. En 1484, Charles VIII permit aux Arrageois de rentrer dans leur ville, et si ceux-ci profitèrent avec empressement de cet acte de clémence, nous ne doutons pas que les ménagiers ne l'aient accueilli avec un enthousiasme au moins égal.

Ainsi disparurent, après quatre années, les *ménagiers de Franchise;* mais ce nom est resté dans les pièces originales du quinzième siècle, et nous croyons qu'il était bon de le signaler.

LUCIEN MERLET.

LE JEU DE KOURILKA [1].

(IRKOUTSK, SIBÉRIE.)

Comme pendant au jeu messin : *Je vous vends mon allumette* (*Mél.* n° 7, col. 170), on peut citer un jeu d'enfants que nous avons observé à Irkoutsk, en Sibérie. Voici en quoi il consiste : plusieurs enfants forment un cercle, l'un d'eux allume un éclat de bois (une *loutchina*) qu'on fait passer ensuite de main en main; celui qui laisse s'éteindre la *loutchina* doit, comme pénitence, exécuter une danse devant ses compagnons de jeu. Pendant qu'on fait circuler la *loutchina,* on chante la chanson suivante :

Gill byll Kourilka,
Nojki tonénki,
Doucha koroténka;
Né oumri, Kourillka,
Né ostaffé pétchali,
Né zastaffe pliassati.

TRADUCTION.

Il a vécu, il a été Kourilka,
Aux jambes minces,
A l'âme courte (à la courte haleine?);
Ne meurs pas, Kourilka,
Ne laisse pas de deuil (après toi),
Ne (nous) fais pas danser.

INN. BALDAKOV.
Extrait de *Melusine*.

MENDIANTS, AU DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

ARREST DU PARLEMENT QUI RÈGLE LA DISTRIBUTION DE L'AUMONE DANS L'ABBAYE DE LABSYE.

(30 janv. 1710.)

... Sur la requeste de Louis Moreau abbé commandataire de l'abbaye de Labsye en Gastine, diocèse de la Rochelle... attendu qu'il y a dans ladite abbaye trois fois la semaine une aumône d'*une livre* de pain aux pauvres qui se présentent à la porte d'icelle... le nombre de ces pauvres qui ne se montoit qu'à 4 ou 500, est si considérablement augmenté par la misère, qu'ils s'assemblent jusqu'à près de 4 000, lesquels menaçoient de bruler et mettre le feu à ladite abbaye, et auroient même rompu les portes de l'endroit où estoit le pain, mis le feu et renversé toute l'aumônerie le lundi de la Pentecoste dernier... il plut à la cour prendre ladite abbaye sous sa protection... regler le nombre du pain que ledit abbé sera obligé de distribuer... le nombre et la qualité des pauvres qui pourront s'y présenter...

... Les curez des paroisses lesquelles de tout

[1] Le nom de *Kourilka* vient du verbe *Kourittsia*, donner de la fumée; et l'être (mythologique?) qui le porte est bel et bien représenté par un éclat de bois (la loutchina).

temps ont participé à l'aumône en question, seroient tenus d'envoyer au greffe de la cour des états du nombre des pauvres mandians qui sont actuellement dans leurs paroisses, et qu'ils croient devoir estre admis à ladite aumône...

La cour ordonne par provision... que jusqu'au 1er octobre l'aumône en question sera continuée dans ladite abbaye... ledit Moreau abbé sera tenu de faire distribuer tous les jours ci-dessus marqués (lundis, mercredis, vendredis de chaque semaine) les trois quarts d'une livre de pain composé d'orge, bled-sarrasin et avoine, rassis, bien cuit et conditionné... (1).

POSTDICTUM.

On a fait de justes et ingénieuses réflexions sur ce qu'il y a parfois de particulièrement important dans ce qu'on écrit à la fin d'une lettre après l'avoir signée : c'est ce qu'on appelle le *postscriptum*. J'imagine qu'on pourrait appeler *postdictum* ce qui se dit sur le seuil de la porte, et un peu au delà lorsque l'on reconduit les visiteurs. Souvent il se dit ou se murmure, là, debout, des choses que l'on avait oubliées ou réservées dans le cours de la conversation, et qui ne sont pas toujours sans intérêt; aussi ces derniers échanges de paroles sont-ils parfois d'assez longue durée, et l'on raconte qu'un de nos moralistes, M. B. X., a trouvé le temps d'écrire, pendant les postdictum de son logis, en attendant le retour de la maîtresse de la maison, un livre curieux sur les « Propos d'escalier ». ÉD. CH.

LES COUTEAUX.

LEUR HISTOIRE, LEUR FABRICATION.

Suite. — Voy. p. 142, 162, 283.

Au seizième siècle, il n'existait plus qu'une seule corporation de couteliers. Par leurs statuts de 1565, renouvelés sous Henri III, puis sous Henri IV en 1608, il est dit qu'ils peuvent faire tous instruments de « chirurgie et barberie », comme aussi toute espèce de couteaux de poche et de table, ciseaux, etc., même des instruments d'astronomie, s'ils sont capables de les entreprendre; le tout gravé, ciselé et damasquiné d'or et d'argent avec des manches de toutes sortes de matières, comme bois, corne, ivoire, baleine, émail, écaille de tortue, etc., à la réserve néanmoins des manches d'or et d'argent, qu'ils peuvent, à la vérité, monter, mais qu'ils doivent se fournir chez les orfèvres.

Au commencement du seizième siècle, et même au quinzième siècle, on se servait, en France et en Espagne, du couteau de *brèche;* c'était une arme qu'on tenait à la main et dont on frappait d'estoc et de taille. Une arme de ce genre est encore en usage en Chine et dans l'Inde.

(1) Paris, imp. de veuve Fr. Muguet, 1710.

Au seizième siècle, la coutellerie de Châtellerault était la plus estimée; mais c'est encore à Paris que se faisaient les couteaux les plus riches. M. Adolphe de Rothschild a, dans sa collection, trois couteaux qui datent de ce temps, et dont les manches en cristal de roche sont garnis de viroles en cuivre gravé et doré.

Du temps de Montluc (1503-1577), les gendarmes et les coutilliers se servaient d'un coutelas pour achever les blessés sur les champs de bataille ou pour exécuter les prisonniers :

> Plusieurs piétons françois ala
> Qui pour prisonniers n'ont pas cordes,
> Mais *coutiaux* et miséricordes
> Dont on doit servir en tiex fêtes (1).

Sous Henri II (1519-1559), les compagnies d'ordonnance et les archers à cheval étaient armés d'un large couteau qui n'était pas le couteau d'armes proprement dit, mais un coutelas semblable à celui des coutilliers.

Sous le règne de Henri IV (1553-1610), les couteaux de table étaient presque toujours ornés de figures grotesques, surtout d'une tête de magot chinois, ce qui les avait fait appeler couteaux de la Chine.

Déjà, au seizième siècle, on fabriquait des couteaux à ouvrir les huîtres; le Musée de Cluny en possède un dont la lame en fer est enrichie d'inscriptions et d'ornements gravés, et dont le manche, très plat, est formé de deux plaques de laiton ajourées.

Nous avons déjà donné une gravure d'un couteau à peu près semblable, mais datant du dix-huitième siècle (2).

Parmi les couteaux que possède le Musée du Louvre, il s'en trouve un du seizième siècle qui a appartenu à M. Révoil, peintre de mérite, et qui, aujourd'hui, figure dans une des vitrines du musée Charles X. Ce couteau est à manche d'ivoire sculpté et porte gravé sur sa lame, d'un côté, la musique et les paroles du *bénédicité* (3), et de l'autre, celui des *grâces*. On faisait, à cette époque, usage de ces couteaux dans les réfectoires des couvents; il y avait le couteau des soprani, celui des altos, celui des tailles (barytons) et celui des basses tailles.

Abraham du Pradel, qui, en 1691, se donnait le titre d'astronome lyonnais, et l'année suivante de philosophe mathématicien sous le nom de de Blegny, donne les noms de quelques-uns des plus célèbres couteliers de son temps (4):

« Entre les couteliers en réputation pour bien faire repasser les lancettes, sont les sieurs Surmont « au Tiers-Point » (5), rue Saint-Julien-le-

(1) Guillaume Guiart.

(2) Voy. t. XLVII, 1879, p. 136.

(3) Voy. t. IX, 1841, p. 312.

(4) *Les Adresses de Paris*, ou *le Livre commode*, par Ab. du Pradel (éditions de 1691 et 1692).

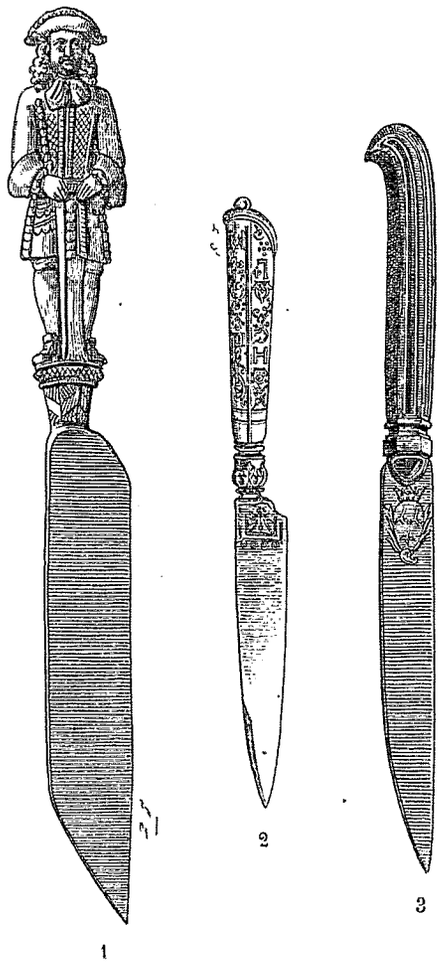
(5) C'est à l'aide de cet outil, de forme triangulaire et qu'emploient surtout les bourreliers, que Louvel assassina le duc de Berry.

Pauvre, et Touyaret, « au Verre couronné », rue de la Coutellerie.

» Le maître de la coupe, rue Troussevache, est désigné pour les instruments de chirurgie. — On fait de très bons canifs « à la Masse » et « au Pis- » tolet », rue de la Coutellerie.

» C'est le coutelier de « l'Antonnoir » (*sic*), rue aux Ours, qui est renommé pour les canifs.

» Le sieur Quin, orfèvre, rue de la Fromagerie,



1. Couteau flamand, avec manche en ivoire représentant un personnage en costume du temps. — 2. Couteau à manche d'argent portant les chiffres et attributs du roi Louis XIII, ceux de Henri IV, de Marie de Médicis et de Gaston d'Orléans. — 3. Couteau à manche et à lame de bronze, sur laquelle se trouve un écusson d'armoiries portant trois serres d'argent sur fond d'azur, surmonté de la couronne ducale.

fabrique les instruments d'argent servant aux chirurgiens [1]. »

C'est au dix-septième siècle qu'apparurent les couteaux à deux lames et les couteaux pliants, dits de poche. Les premiers qui aient paru étaient à manche de bois; ils portaient le nom d'*eustaches* et leur lame se nommait *alumelle*, parce qu'elle servait en même temps de briquet. L'usage de ces couteaux fut bientôt adopté, surtout par les paysans qui ne s'en séparaient jamais.

Le Musée du Louvre possède deux magnifiques couteaux à manche d'ivoire sculpté, qui datent du commencement du règne de Louis XIII. Ils représentent la figure d'une femme ailée dont le corps se prolonge en enroulement de feuillages et de perles [1].

En 1873, M. Alexis Moreau a fait don au Musée de Cluny d'un couteau de chasse à poignée d'ivoire montée en argent, et sur la lame duquel sont gravés un cerf et un sanglier. On y lit, en outre, cette inscription : « De la fabrication de la marque au raisin de Sohlingen. »

Nous représentons trois couteaux remarquables de la collection du Musée de Cluny. Le premier est un couteau flamand, avec manche en ivoire représentant un personnage en costume du temps; le second est un couteau à manche d'argent, portant les chiffres et attributs du roi Louis XIII, ceux de Henri IV, de Marie de Médicis et de Gaston d'Orléans; enfin le troisième est un couteau à manche et à lame de bronze sur laquelle se trouve un écusson d'armoiries portant trois serres d'argent sur fond d'azur, surmonté de la couronne ducale.

A suivre. ALFRED DE VAULABELLE.

LE MARCHAND DE GALETTE.

La suppression des corps de métiers eut pour résultat de faire éclore dans les rues de Paris, beaucoup de petites industries qui étaient ignorées sous l'ancienne monarchie. « On a trouvé le secret, dit Mercier, dans son *Paris pendant la révolution*, de faire tenir dans le plus petit espace possible le plus grand nombre de petites boutiques. On a creusé toutes les murailles, et telle rue de Paris est comme une ruche à miel où ce problème de géométrie se trouve résolu par un problème mercantile. Il y a des librairies sur roulettes, qui s'enfuient quand il pleut, et qui reviennent quand le soleil reparaît; il y en a encore plus que de marchands de gâteaux, et ce n'est pas peu dire. » Ce n'est guère, en effet, qu'à la fin du siècle dernier que les Parisiens virent apparaître ces petites boutiques volantes, ces étalages en plein air, où l'on débitait des brioches, des gâteaux et des *parts* de galette à un ou deux sous. Jusque-là, les pâtissiers, qui formaient une corporation assez importante, avaient empêché la concurrence qu'auraient pu leur faire les petits débitants à poste fixe. Ils consentaient bien à ce que quelques-uns d'entre eux envoyassent dans les rues, sur les places publiques, dans les promenades ou dans les foires, des garçons portant

[1] Quin était le grand-père du tragédien Lekain, dont le vrai nom n'était ni celui qu'il prenait, ni celui qu'on lui donne ici. Il s'appelait Caïn; son acte de naissance, reproduit par Jal, à ce nom, dans le *Dictionnaire critique*, nous le donne comme né le 3 avril 1729, de Henri Caïn, marchand orfèvre, rue de la Fromagerie, lequel avait succédé à son père dans la même boutique. Pour Caïn, on prononçait Quin et même Lequin, comme on le voit ici. Le nom que prit Lekain, en se mettant au théâtre, fut un compromis entre les deux formes.

[1] Voy. t. XLI, 1873, la gravure de la p. 328.

un éventaire retenu par une courroie passée sur leurs épaules, et s'époumonnant à crier d'une voix aiguë : « des échaudés ! des petits choux chauds ! des petits pâtés bouillants ! » même quand les petits pâtés étaient froids, ce qui était le cas ordinaire; ils toléraient également que certains petits marchands de la banlieue vinssent débiter le matin leurs « galettes chaudes, » leurs « cache-museaux » ou leurs « ratons » (1); mais, soucieux de conserver leurs privilèges, ils n'eussent jamais souffert qu'un de ces industriels se mît à vendre ses produits sur un étalage à demeure. La police, de son côté, y tenait la main, et elle dut même, à plusieurs reprises, prendre des mesures assez sévères pour réglementer la vente des pâtisseries dans Paris. Une sentence du 4 mars 1678 défendit aux pâtissiers « d'envoyer à l'avenir vendre et débiter par leur apprentifs, compagnons, domestiques ou autres, dans les rues, marchés, carrefours, etc. » ; et les *oublieux,* eux-mêmes, ne pouvaient « crier ny porter des oublis par les rues s'ils n'étoient avouez d'un maître de la communauté, duquel ils seront tenus de prendre un certificat par écrit (1). »

Mais après la Révolution, la vente fut libre; les débitants s'installèrent où et comme ils le voulurent, moyennant une redevance assez minime ou même une simple tolérance de la police. Certains petits industriels, qui avaient commencé avec pres-

Le Marchand de galette, par Debucourt. — Dessin d'Édouard Garnier.

que rien et sans grand espoir de gagner autre chose que de quoi subvenir péniblement à leurs dépenses journalières, virent, sans raison apparente ou, souvent, pour une cause insignifiante, la vogue s'attacher à leurs produits. De ce nombre furent quelques marchands de galette, entre autres, la *mère Marie,* dont le modeste établissement, situé près de la barrière Fontainebleau, devint rapidement, et malgré son éloignement du centre de Paris, le rendez-vous de la jeunesse dorée du premier empire. On allait en foule y manger de la galette en buvant du petit vin suret qui avait au moins le mérite d'être naturel, et le débit fut si considérable, que l'on épuisait une moyenne de vingt sacs de farine par jour : aussi la mère Marie se retira-t-elle bientôt après avoir vendu son fonds un prix fort élevé et avoir réalisé une fortune assez considérable.

Plus tard, sous la Restauration, la mode fut à la galette du *Gymnase,* dont le débit était situé près du théâtre auquel elle avait emprunté son nom, et qui dut sa célébrité à un couplet que chantait, dans la *Mansarde des artistes,* Léontine Fay, encore enfant. On venait de tous les points de Paris chercher des parts de *deux sous* (2) de la galette du Gymnase, et le petit établissement prit bientôt une importance assez considérable pour occuper un

(1) Les *cache-museaux*, ou mieux *casse-museaux*, étaient une sorte de croquets qui devaient sans doute leur nom à leur dureté; les *ratons*, pâtisserie populaire très en vogue dont la forme représentait grossièrement un rat, se vendaient deux liards la pièce.

(1) Ordonnance du 10 janvier 1702.

(2) On ne débitait la galette que par parts de deux sous; si on en demandait pour dix sous, on vous en donnait cinq parts.

personnel de trente individus, hommes et femmes, qui tous étaient logés et nourris sur place, et qui de sept heures du matin jusqu'à une heure après minuit ne cessaient de pétrir, de mettre au four et de vendre la savoureuse pâtisserie. Suivant un auteur de cette époque, l'établissement de la galette du Gymnase employait annuellement jusqu'à six mille livres de papier pour envelopper les parts que se disputaient les nombreux consommateurs qui assiégeaient la boutique.

Le marchand de galette que représente notre gravure, et que Debucourt, cet excellent artiste si consciencieux et si observateur, a certainement dessiné d'après nature, n'a probablement pas eu la chance de faire fortune comme les heureux propriétaires des deux établissements que nous venons de signaler, mais, tout modeste qu'il soit, c'est encore là un de ces types qui a presque entièrement disparu de la rue et dont il nous a semblé curieux de conserver le souvenir et de reproduire la physionomie.

ÉD. GARNIER.

Sirius.

Tout en s'éloignant de nous avec une rapidité de 29 à 40 kilomètres par seconde, Sirius n'a pas cessé, depuis plusieurs milliers d'années, d'être la plus brillante étoile du ciel. Mais le soleil Sirius existe-t-il encore? C'est probable, malgré le nombre de siècles que sa lumière a mis à arriver jusqu'à nous. Il aurait pu disparaître dans l'intervalle, et nous ne nous en douterions pas.

Les plus grands ponts.

	mètres.
Le pont de Montréal, sur le Saint-Laurent.	2 637
— de Brooklyn, sur l'East river. .	1 826
— de Rapperswyl, sur le lac de Zwich.	1 600
— du Volga, près de Sysran (Russie).	1 484
— du Moerdyck (Hollande). . . .	1 478
— du Dniéper, près de Jékaterinoslaw (Russie).	1 264
— de Kiew, sur le Dniéper. . . .	1 082

En France, les ponts les plus longs sont ceux du Saint-Esprit, sur le Rhône (738m.); de Chaumont, sur la vallée de la Suize (600m.); de Cubzac, sur la Dordogne (545m.); de fer, à Bordeaux, sur la Garonne (501m.); de pierre, à Bordeaux, sur la Garonne (487m.); de Beaucaire, sur le Rhône (438m.); de Tours, sur la Loire (434m.).

HISTOIRE DU MARÉCHAL POURPAIL.

I

C'était pendant la campagne de France, le soir, devant un feu de bivouac. Le sergent Brisemiche, voyant que ses hommes n'étaient pas gais, leur dit :

— Mes enfants, écoutez-moi, je m'en vas vous conter l'histoire du sergent la Ramée.

— Nous la savons par cœur, grognèrent les soldats, qu'une récente défaite avait rendus moroses et difficiles.

— Eh bien! reprit le sergent Brisemiche, je m'en vas vous servir celle de Fanfan la Tulipe.

— Nous la savons par cœur, répétèrent les soldats.

— Alors, continua le sergent Brisemiche, je vois bien qu'il faut attaquer la réserve. Que diriez-vous de l'histoire du trombone Pourpail?

— Nous la savons par cœur! grogna une seule voix, la voix de celui que l'on appelait le Parisien.

— Ah! tu la sais par cœur, dit le sergent Brisemiche d'un air goguenard; eh bien! Parisien, tu vas, s'il te plaît, nous la raconter.

— Sergent, répliqua le Parisien sans se troubler le moins du monde, ce n'est pas aux simples soldats à couper, comme cela, la parole aux gradés. Et puis, tout le monde sait que je ne conte pas les histoires aussi bien que vous. C'est pourquoi je me rencogne dans mon coin, et je vous écoute; nous vous écoutons.

— Vous saurez, reprit le sergent Brisemiche, que Pourpail était Berrichon.

— Pardon, sergent, dit le Parisien, je m'étais laissé dire qu'il était Champenois.

— Berrichon! s'écria le sergent d'une voix tonnante. La preuve c'est qu'il était né natif du Berri. Je l'ai vu de mes yeux sur ses états de service. Attrape! Il était né de parents pauvres.

— Pardon, sergent, objecta le Parisien, mais on dit, dans le pays, qu'ils étaient à leur aise.

— Ils étaient pauvres, reprit le sergent, et même misérables, car ils habitaient dans une cahute de mottes, et ils grattaient la terre pour vivre. Lui, il la grattait aussi, le pauvre diable! Ce qui ne l'empêchait pas d'être bel homme et joli garçon.

— Il était bossu, fit observer le Parisien.

— S'il avait été bossu, répondit victorieusement le sergent, est-ce qu'on l'aurait incorporé dans les voltigeurs? Je vous le demande à tous, les enfants.

— Non! non! crièrent « les enfants », qui justement faisaient partie d'un régiment de voltigeurs. Quelques-uns ajoutèrent : « Parisien, tais-toi, ou gare la savate! »

II

Le Parisien se tut, et le sergent continua :

— Pourpail avait un oncle. Cet oncle en mourant lui légua sa fortune. Sa fortune consistait en un flûteau de deux sous.

« J'aime toujours mieux ça que rien, dit Pourpail, je m'en amuserai les dimanches et les jours de fête. Cela vaudra mieux que d'aller au cabaret; et cela tombe d'autant mieux que je n'ai jamais le sou pour aller au cabaret ou à la danse. »

A force de souffler dans son flûteau, il apprit à en jouer. Il savait déjà le *Roi Dagobert*, et *Au*

clair de la lune, lorsqu'on lui fit savoir qu'il était en âge de partir pour l'armée.

Pourpail embrassa ses père et mère et leur dit : « Sans vous commander, j'emporte le flûteau. Comme votre pauvre enfant sait bien que vous ne lui enverrez pas d'argent pour faire le jeune homme, il s'amusera avec son flûteau pendant que les camarades feront le jeune homme autrement. »

Il arrive au dépôt, on l'habille en voltigeur, on lui montre ce que doit savoir un voltigeur. Lui, sitôt qu'il avait un moment de libre, il s'en allait aux champs, et il jouait du flûteau tout son soûl, une branche de noisetier sous le bras, pour bien se faire voir qu'il était à la campagne.

Voilà qu'un beau jour, on dit aux voltigeurs et à bien d'autres : « Faites vos sacs, et en route pour l'Italie. Le général Bonaparte a besoin de vous. » Pourpail ne savait pas trop ce que lui voulait le général Bonaparte qu'il n'avait jamais vu; mais comme c'était un voltigeur bien discipliné, il fit comme les autres, sans demander ni le comment, ni le pourquoi. A chaque halte, il s'en allait dans les champs, et jouait du flûteau. Comme le pays avait peu à peu changé de figure, il dit à son capitaine :

— Pardon, mon capitaine, où diable sommes-nous ici?

— En Italie, mon garçon.

— Merci, mon capitaine.

Et il continua à jouer du flûteau en Italie, comme il en avait joué en France.

Les jours où l'on se battait, il n'avait pas toujours le temps de « faire le jeune homme » à sa manière; il se rattrapait le lendemain, voilà tout.

Après chaque victoire, on entrait dans une ville nouvelle, musique en tête. Or voilà qu'un beau jour, le trombone d'un des régiments meurt en douze heures, à l'ambulance, pour avoir mangé trop de raisins verts. Le chef de musique perd la tête. Où trouver un trombone de rechange? Et une musique sans trombone est une musique déshonorée!

III

Il demande une audience au général en chef Bonaparte, et lui dit : « Général, ma musique est déshonorée, elle n'a plus de trombone, et je ne sais où en trouver un. »

Comme chacun sait, le général Bonaparte connaissait tous les soldats de son armée par leur nom et savait tout ce qu'ils faisaient, jour par jour et heure par heure. Il y en a même qui disent, minute par minute, mais je crois qu'ils exagèrent.

— Te voilà bien embarrassé pour peu de chose, dit-il au chef de musique. Prends Pourpail, il fera ton affaire.

— Pourpail? Qui Pourpail?

— Pourpail du 47e voltigeurs, 3e bataillon, 3e compagnie. Il joue très bien du flûteau.

— Mais, général, le flûteau et le trombone, ce n'est pas la même chose.

— Absolument la même chose, lui répond le général en lui lançant un regard d'aigle.

L'autre pensa en se retirant : « Ça doit être la même chose puisque le général le dit. » Il fait chercher Pourpail, que l'on finit par trouver dans une rizière, occupé à étudier l'air : *J'ai du bon tabac dans ma tabatière.* On le mène au chef de musique, qui lui dit :

— C'est toi qui t'appelles Pourpail?

— Oui, mon officier.

— Tu sais jouer du flûteau?

— Oui, mon officier.

— Je te nomme trombone dans ma musique.

— Mais, mon officier, le flûteau et le trombone, ce n'est pas la même chose.

— Absolument la même chose, répondit le chef de musique, en essayant de lui lancer un regard d'aigle, mais il avait les yeux trop saillants pour y réussir.

Le proverbe dit : « Aussitôt pris, aussitôt pendu! » Aussitôt pris, Pourpail fut attelé au trombone. Dans la première leçon, le chef lui apprit à souffler dans l'embouchure, et à former des notes en poussant et en tirant la coulisse. Les leçons se suivaient de si près, que le tailleur du régiment fut obligé de prendre mesure à Pourpail pendant qu'il soufflait dans son instrument.

A la première entrée triomphale qui suivit la première victoire, il fut capable de donner quelques notes, et l'honneur du chef de musique fut sauvé.

IV

Vous vous souvenez tous de la terrible bataille de Bombonico. Tout l'entourage du général en chef avait été tué. Le général en chef, qui ne s'en était pas aperçu, regardait bien loin devant lui avec sa lunette d'approche. C'est ce qui l'empêcha de voir un grand gaillard tout habillé de blanc, un officier autrichien, qui fondait sur lui, en côté. Pourpail passait par là, cherchant à rejoindre le corps de musique, dont il avait été séparé par une grande bousculade.

Quand il s'aperçut que la vie du général en chef était en danger, il ne se connut plus, et fonça sur l'Autrichien. Le cheval, frappé d'un coup de trombone sur le nez, fit un écart; profitant de ce mouvement, Pourpail allongea dans toute sa longueur la coulisse de son trombone, et frappa à la hauteur de la troisième côte le cavalier qui fut désarçonné, et se fracassa la tête en tombant.

Comme le général en chef ne courait plus aucun danger, Pourpail se retira, tout étonné d'avoir été si brave, et tout penaud de voir que la coulisse de son trombone était faussée; le chef de musique était très sévère, et quand un instrument était faussé, c'était aux frais de l'instrumentiste qu'il le faisait réparer.

Le soir même de la bataille, le général en chef manda le trombone Pourpail, et lui dit :

— Tu m'as sauvé la vie, Pourpail, je veux faire

quelque chose pour toi. Parle, que désires-tu?

— Mon général, répondit Pourpail, si c'était un effet de votre bonté... j'ai faussé mon trombone... les frais sont à ma charge...

— Je les paie, répondit le général, Et puis?

— Et puis, mon général, c'est tout.

— Ce ne peut pas être tout, reprit le général, frappé de sa modestie, comme il l'avait été de son sang-froid et de sa bravoure. Trombone Pourpail, sais-tu lire et écrire?

— Oui, mon général, M. le curé de chez nous...

— Très bien, caporal Pourpail.

— Moi! caporal! s'écria Pourpail.

— Tout ce qu'il y a de plus caporal, répondit le général en chef.

— Mais alors, mon général, je ne suis plus trombone?

— Pas plus que moi. Allons, parle, je vois que tu as quelque chose à dire.

— Mon général, reprit le caporal Pourpail, qu'est-ce que va devenir mon chef de musique, sans trombone?

— Tu penses à tout, reprit le général, tu as un bon cœur et une bonne tête, et tu iras loin, sergent Pourpail. Un tel, dit-il à un de ses aides de camp, voyez donc ce chef de musique, et dites-lui ceci : « Quand il y aura une entrée triomphale dans quelque ville, et quelque chose me dit qu'il y en aura beaucoup, qu'il habille en musicien, un bel homme comme celui-ci, et qu'il lui mette un trombone entre les mains. Il fera semblant de souffler dans son instrument, et l'honneur sera sauf ».

Ici le sergent Brisemiche interrompit son récit pour faire observer que l'on ne peut pas tout avoir, et que le général en chef, s'il était un grand homme de guerre, n'était pas un grand musicien, ce qui, du reste, ne l'avait pas empêché de parvenir au grade d'empereur des Français. Après avoir fait cette observation judicieuse, pour le plus grand profit de ses subordonnés, le sergent Brisemiche continua son récit.

V

— Y en a-t-il eu de ces batailles, en Italie, et ailleurs, et partout! A chaque bataille l'ancien trombone attrapait un grade, c'était réglé comme le prix des petits pâtés. S'il y avait eu plus haut que maréchal de France, le trombone Pourpail y serait arrivé, bien sûr. Vous me direz à cela que plus haut que maréchal, il y a empereur, mais ce grade-là est unique, et l'ancien général en chef de Pourpail se l'était adjugé. Voilà l'histoire véritable du maréchal Pourpail.

— Oui, mais objecta le Parisien, le malheur est qu'il n'y a jamais eu de maréchal Pourpail.

— Ça, c'est vrai, répondit tranquillement le sergent Brisemiche. Il n'y a pas eu de bataille de Bombonico non plus; tu me l'aurais fait remarquer tout de suite, si tu avais su ton histoire. Mais qu'est-ce que cela fait qu'il n'y ait pas eu de maréchal Pourpail, et même pas de Pourpail du tout, berrichon ou champenois? Est-ce qu'il y a eu un sergent la Ramée? Est-ce qu'il y a eu un Fanfan la Tulipe?

L'histoire du maréchal Pourpail prouve deux choses, la première est que tu n'étais qu'un vantard en prétendant la connaître, car je viens de l'inventer à mesure que je la disais, pour votre édification à vous tous, mes amours; la seconde, c'est qu'il est toujours bon d'avoir à sa disposition un art d'agrément. Il n'y a rien comme un art

Délassement au camp. — Dessin de Gilbert, d'après Horace Vernet.

d'agrément pour vous pousser un homme dans le monde... Hein? Qu'est-ce que c'est?

— « Sergent! cria une voix dans l'obscurité, faites prendre les armes à vos hommes, voilà l'ennemi! »

. . . . . .

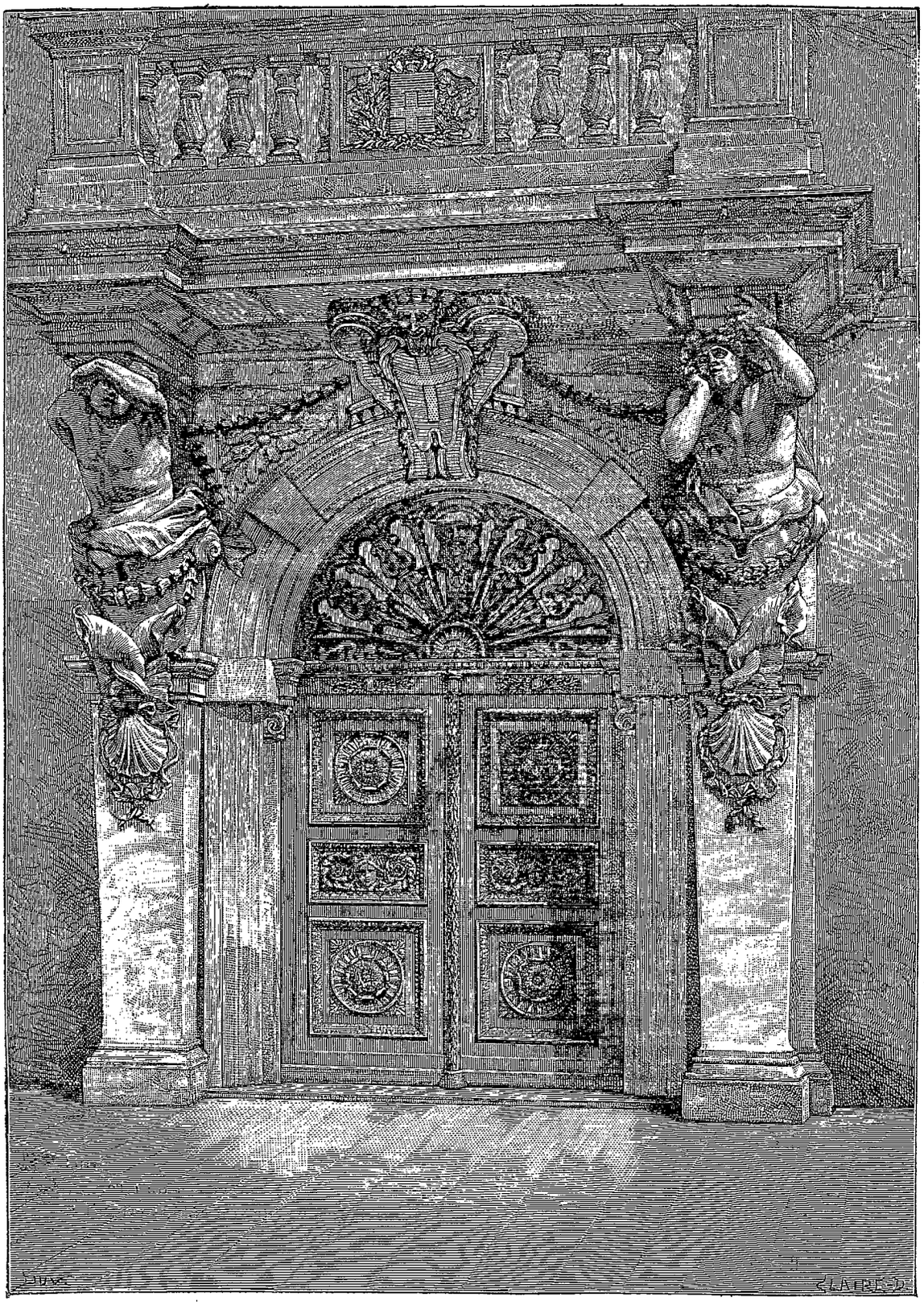
Le sergent Brisemiche et la moitié de ses hommes périrent dans l'engagement qui suivit de près. Les autres furent incorporés dans l'armée de la Loire, qui fut licenciée comme chacun sait.

Les auditeurs du sergent Brisemiche rentrèrent dans leurs foyers, du moins ce qu'il en restait. C'est ce qui explique pourquoi l'histoire du maréchal Pourpail ne se répandit pas dans l'armée. Je la tiens d'un aubergiste d'Amboise, qui, tout petit garçon, l'avait entendu raconter à la veillée par l'un des survivants de l'escouade du sergent Brisemiche, et je la donne telle quelle.

J. GIRARDIN.

Paris. — Typographie du MAGASIN PITTORESQUE, rue de l'Abbé-Grégoire, 15.
JULES CHARTON, Administrateur délégué et GÉRANT.

LES CARIATIDES DU PUGET.



Cariatides du Puget, à la porte de l'Hôtel de ville de Toulon. — Dessin de Duvivier.

Je me souviens d'une promenade faite, il y a assez longtemps déjà, avec un ami, dans le splendide parc de Versailles. Nous eûmes la bonne fortune d'y rencontrer le statuaire Auguste Préault. En passant dans l'allée centrale, nous nous arrêtâmes devant les deux admirables groupes du Puget : la *Délivrance d'Andromède* et le *Milon de Crotone*. Ce fut pour nous une vive jouissance de

l'esprit. Mais en même temps nous fûmes extrêmement frappés du danger des intempéries auxquelles ces belles œuvres étaient exposées, et cette impression commune fut l'origine d'actives démarches de Préault, qui contribuèrent, je crois, à les faire transporter au Musée du Louvre.

Ce souvenir s'est présenté à ma mémoire en lisant l'excellente *Notice historique* écrite par notre peintre toulonnais, M. Charles Ginoux, au sujet d'une autre œuvre du Puget : « le portique et les cariatides de l'Hôtel de ville de Toulon ». Le volume XIV du *Magasin pittoresque* a représenté ces sculptures séparément, mais une photographie nous permet de les faire connaître d'une manière plus parfaite avec le portique qu'elles décorent.

L'impression qu'elles produisent sur le spectateur sera par là mieux comprise. La douleur et le désespoir empreints sur les deux figures ont fait supposer que ce qui a inspiré le maître n'a pas été l'idée seule d'un puissant effort physique, mais un sentiment de profonde tristesse que l'on croit d'ailleurs observer dans presque toute l'œuvre de ce grand artiste : on a voulu en chercher la cause, et l'on a hasardé de la trouver dans l'indignation que lui auraient fait ressentir les persécutions religieuses de son temps ; c'est là une hypothèse qui paraît trop ingénieuse et qu'il serait fort difficile d'appuyer sur aucun fondement sérieux.

Les membres de toutes les commissions municipales des beaux-arts, dont les procès-verbaux figurent dans la brochure citée plus haut, ont exprimé des vœux pour la conservation de ces cariatides [1]. M. Ginoux, rapporteur de la dernière commission, a annoncé une restauration intelligente de l'œuvre de l'artiste provençal et des mesures ordonnées pour la préserver des influences atmosphériques. Il a ajouté que l'on attend du gouvernement les moyens de les faire couler en bronze. Les formes nécessaires ont été préparées avec un grand soin par un habile délégué de l'administration du Musée du Louvre...

Extrait d'une lettre de M. F. Zurcher
de Toulon.

Johnson.

Je ne peux pas discuter avec le docteur Johnson, disait Goldsmith ; quand son pistolet fait long feu, il m'assomme avec la crosse.

UN SOUPER EN RETARD.

ANECDOTE.

Suite. — Voy. pages 329 et 346.

Mme Ashtau expliqua au conducteur ce qui était arrivé, et donna à miss Catherine l'argent nécessaire pour payer le prix de son retour. La vieille fille, très fière, hésita et n'accepta qu'à contre-cœur, mais il n'y avait pas d'autre parti à prendre.

— Je ne peux pas vous remercier comme je le devrais, dit-elle ; mais ayez la bonté de me donner votre adresse, et je vous renverrai l'argent demain.

— Non, vraiment, s'écria miss Alice ; cela n'en vaut pas la peine.

Mais miss Catherine insista d'un air si contrarié, que la mère donna son adresse en ajoutant avec bonté :

— Vous nous direz, n'est-ce pas, comment vous aurez trouvé vos amis, car Alice et moi nous désirons bien connaître la suite de votre aventure.

— Vous avez été si bonnes, mesdames ! Je ne l'oublierai jamais.

Dans la voix de miss Catherine, il y avait un petit tremblement qui n'était pas causé par le seul souffle froid du soir.

Alice prit dans son sac de voyage un joli capuchon blanc, et le mit comme en riant sur la tête de miss Catherine ; il lui allait à merveille.

Miss Catherine eut tout à coup une bonne idée ; elle demanda les larmes aux yeux :

— Madame votre mère aime-t-elle la crème ?

— Elle l'aime beaucoup, répondit vivement la jeune fille. J'allais justement vous demander si je pourrais en prendre un peu pour elle.

Mme Ashtau assura qu'il y avait bien longtemps qu'elle n'avait goûté rien de si bon ; puis elle demanda à miss Catherine si elle ne voudrait pas accepter une partie de leurs provisions : elles en avaient bien plus qu'il ne leur en fallait.

Mais le train s'arrêta ; on se serra la main cordialement, avec le regret de se séparer.

Alice aida sa nouvelle amie à descendre et lui dit plusieurs fois adieu.

— Je désire de tout mon cœur que nous rencontrions plus tard cette bonne âme, dit ensuite Mme Ashtau ; elle m'a paru peinée de ce que son annonce dans le journal n'avait pas eu de réponse. Quelle honnête figure ! Je suis heureuse que nous nous soyons trouvées ici pour la soulager un peu de sa peine.

— Mère, vous lui avez certainement fait du bien avec vos bonnes paroles, dit Alice, mais moi, je crains de l'avoir offensée sans le vouloir ; j'ai eu tort de tant rire, mais c'était si drôle de voir cette bonne femme toute ahurie apparaissant ainsi tout à coup avec son petit cruchon à la main !

Et de nouveau Alice éclata de rire.

Miss Catherine, de son côté, se disait :

— Dieu les bénisse ! Comme elles sont bonnes, et si simples, si complaisantes ! Pourquoi n'y a-t-il pas dans le monde plus de personnes qui leur ressemblent ?

C'est avec ces douces pensées que miss Catherine prit place dans le train de retour avec son pot à crème prudemment enveloppé d'un papier, et le petit capuchon blanc que miss Alice s'était amusée à lui mettre sur la tête et qu'elle avait oublié de rendre.

[1] Voyez une note à la fin du présent volume.

Quand elle descendit à Brooktau, elle avait retrouvé son calme ordinaire. Mais, dans son logis, on était fort inquiet. Les biscuits et le pain d'épice une fois cuits, la nièce les avait retirés du four, puis était allée se reposer dans le petit salon. Une demi-heure après, ne voyant pas revenir sa tante, elle était sortie jusqu'à la barrière pour regarder sur la route si elle venait; miss Stanley l'y rejoignit, et elles attendirent là jusqu'au moment où Joseph Spring revint de sa visite dans le village en se hâtant beaucoup, car il se croyait très en retard; il commençait même à s'excuser lorsqu'on lui apprit que miss Catherine était dehors depuis longtemps.

— Elle aura été retenue par quelque voisine, répondit-il sans aucun trouble; on lui demande toujours son avis sur toutes choses. Elle ne tardera pas à revenir.

Tous trois rentrèrent dans le petit salon; mais les minutes passaient; on s'étonnait : aucun d'eux n'avait grande envie de parler. Joseph sifflotait comme pour se donner l'air aussi peu inquiet que possible.

— Vous ne supposez pas qu'il puisse lui être arrivé quelque accident? demanda timidement miss Stanley.

— Il est plus vraisemblable qu'il en sera arrivé un à quelque personne qu'elle aura peut-être voulu secourir; c'est tout à fait dans son caractère, répondit mistress Spring. Mais il faut savoir à quoi s'en tenir. Elle est allée chez sa voisine, de l'autre côté du chemin de fer. Peut-être y est-elle encore?

Et elle sortit vivement.

La voisine, en réponse à sa question, jeta les hauts cris :

— Mon Dieu! Quoi? miss Catherine n'est-elle pas encore rentrée chez elle? Il y a près d'une heure qu'elle n'est plus ici. Qu'est-ce qui peut bien lui être arrivé? Quand elle est venue, à cinq heures et demie, elle était, disait-elle, si pressée! Elle en a même oublié son petit cruchon en emportant le mien que je lui ai prêté parce qu'il est plus grand. En vérité, je tremble d'y penser : Dieu veuille qu'un train ne l'ait pas écrasée!

Mistress Spring courut répéter ces paroles à son mari qui s'écria tout éperdu :

— Quelle horrible idée!

Et il alla aussitôt, le cœur serré, le long du chemin de fer, sur la voie, la remonta, la descendit, fit des questions à tous les employés; aucun d'eux n'avait vu sa tante.

Il revint tout pâle à la maison que l'on visita du haut en bas bien inutilement : elle n'aurait pas pu rentrer sans être vue.

Enfin, sept heures sonnèrent. Marthe dit alors avec énergie :

— Certainement il est arrivé un malheur. Il faut aller jusque dans la ville, interroger, chercher de toutes parts, avant que la nuit ne tombe.

Miss Stanley, la plus effrayée des trois, osa insinuer une autre affreuse idée qui opprimait son esprit :

— Qui sait! murmura-t-elle, un assassinat, un suicide peut-être?

Mais il y avait si peu de rapport entre tante Catherine et une idée de suicide, que son neveu ne put d'abord réprimer un sourire; il redevint subitement grave à la pensée que la pauvre miss Catherine avait depuis peu perdu beaucoup d'argent.

— Pauvre tante! se dit-il. Le fait est qu'elle avait vraiment un air singulier aujourd'hui. Et nous avons remarqué qu'elle a beaucoup vieilli pendant ces derniers mois!

Maintenant il semblait à ce bon jeune homme qu'il était permis de beaucoup craindre.

— As-tu vraiment bien regardé dans toute la maison, Marthe? As-tu été jusqu'au grenier?

— Non; sa femme s'en serait bien gardée! Jadis un des aïeux de la famille y avait été trouvé pendu, et depuis un siècle c'était à qui n'avait jamais voulu y monter.

Joseph sortit de nouveau, déterminé à ébruiter dans la ville, s'il le fallait, cette étrange disparition, et à prier qu'on se mît avec lui à la recherche de miss Catherine.

En ce moment même la prière sonnait à l'église. Or, chaque soir, tante Catherine s'y rendait régulièrement : on ne manquerait pas d'y remarquer son retard.

Comme il passait devant la voie du chemin de fer, un train s'arrêta lentement; Joseph y fit peu d'attention; il était dans une disposition d'esprit sinistre : aussi s'arrêta-t-il en tressaillant, quand il entendit une voix familière lui dire :

— Eh bien! Joseph, je suppose que vous me croyiez tous perdue?

— Par le ciel et la terre! tante Catherine, d'où revenez-vous donc?

Et il l'embrassa plus de dix fois.

— Je n'ai jamais éprouvé rien de semblable, dit-il plus tard à sa femme et à miss Stanley. Je vous assure que j'ai d'abord cru voir un revenant. Tout au contraire miss Catherine était plus souriante et plus vive que jamais; sa petite promenade lui avait vraiment fait beaucoup de bien.

Joseph et Catherine se hâtèrent donc de revenir à la maison. Quand ils entrèrent, Marthe Spring et miss Stanley se mirent à fondre en larmes, et Joseph regarda par la fenêtre pour cacher son émotion.

On s'apaisa enfin. Marthe en s'essuyant les yeux demanda :

— Tante Catherine, dites-nous donc où vous avez acheté ce joli capuchon? Je regrette de ne l'avoir pas vu plus tôt, j'en aurais pris le patron. Est-ce un nouveau modèle?

— Ah! mon Dieu! je l'ai donc encore sur la tête? s'écria miss Catherine; eh bien! vous m'excuserez; j'ai vraiment, je crois, l'esprit à l'envers. Et

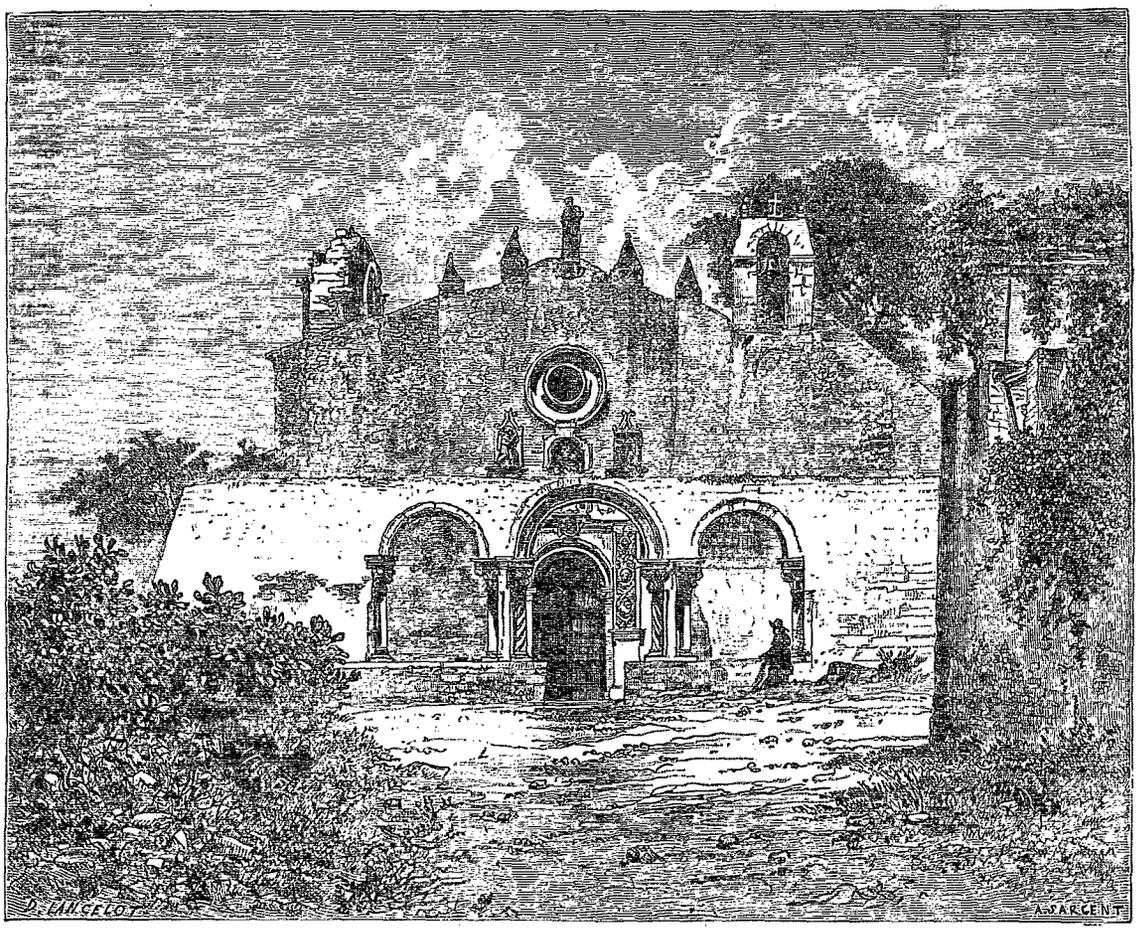
tenez, en ce moment, il me semble que j'ai été absente huit jours.

Puis elle raconta gaiement son aventure. On soupa. Quel souper tardif, mais comme on lui fit honneur! Ils étaient tous vraiment affamés, et en même temps ils étaient plus expansifs et plus gais qu'à l'ordinaire. Le biscuit à la crème n'en parut pas moins bon pour être refroidi, et quant au pain d'épice, Joseph déclara qu'il n'en avait pas une fois mangé de semblable depuis sa dernière visite chez tante Catherine. On fit du thé sur la lampe à esprit-de-vin, et on le trouva aussi d'un goût parfait.

La fin à la prochaine livraison.

LES CATACOMBES DE SYRACUSE.

Quand on a visité les catacombes de Rome, celles de Syracuse perdent un peu à la comparaison. Elles sont plus spacieuses, plus régulières; aussi



Entrée des catacombes de Syracuse. — Dessin de P. Lancelot.

n'y éprouve-t-on pas, au même degré, cette émotion religieuse, mêlée d'oppression physique et d'angoisse, dont on est si fortement étreint à Sainte-Agnès ou à Saint-Calixte. Dans les galeries sombres et tortueuses de la campagne romaine, on n'a pas seulement le spectacle de la mort : on la sent presque; il semble qu'étant entré chez elle on a un droit à lui payer. Il y a des passages où le souterrain se rétrécit en hauteur et en largeur à tel point que l'air, échauffé par la flamme des torches, ne suffit plus aux poumons; on avance alors un par un, en baissant la tête, et en serrant la file pour ne pas se trouver brusquement séparé de ses compagnons au détour du chemin; on se demande si les ténèbres vers lesquelles on se dirige ne cachent pas des galeries plus basses encore, où on sera bientôt obligé de ramper. On passe entre des rangées de corps étendus, que l'on frôle des deux coudes; l'impression est inoubliable. A Syracuse, on peut aller et venir à son aise dans des corridors, larges de trois mètres, qui se coupent à angles droits. De distance en distance s'ouvrent des chambres circulaires surmontées d'une coupole; quelques-unes reçoivent du jour par en haut : un rayon de soleil, tombant obliquement sur un mur, suffit à rompre le charme. On se rappelle les beaux vers, où Virgile montre la demeure de Pluton entr'ouverte, et les mânes effarouchés fuyant à la vue de la lumière qui est venue tout à coup les frapper. La plupart des sépulcres sont, comme dans les catacombes romaines, des *loculi*, ou compartiments,

creusés dans la paroi de la galerie, et fermés à l'aide d'une plaque de marbre où sont inscrits les noms et l'âge du défunt. Mais ce qui est digne de remarque dans la nécropole de Syracuse, c'est que souvent une même niche contient plusieurs tombes, rangées côte à côte dans la profondeur du rocher; on en compte quelquefois jusqu'à douze, qui ont été creusées les unes derrière les autres, et qui vont s'enfonçant de plus en plus dans la pierre, de telle sorte que la douzième est la plus éloignée de la paroi que longe le visiteur. Nulle part peut-être on n'a appliqué plus fidèlement ce principe de l'Église, que ses enfants doivent dormir ensemble leur dernier sommeil, et attendre dans une commune sépulture le jour de la résurrection.

Les catacombes de Syracuse sont déjà décrites dans des ouvrages d'archéologie du dix-septième siècle; peut-être même, à cette époque, y avait-il longtemps qu'on les connaissait. Il s'en faut beaucoup cependant qu'elles aient été explorées dans toute leur étendue. Elles sont situées sous la partie basse de la ville antique, entre la colline de Neapolis, et l'isthme qui réunit Ortygie à la terre ferme. On suppose qu'elles n'ont pas été creusées, au moins en totalité, par les chrétiens. Une partie semble remonter à une période qui est bien antérieure au début de notre ère; les fidèles n'auront fait que les adapter à leur usage. Parmi les tronçons aujourd'hui connus, celui où l'on a trouvé la plus ancienne trace de christianisme, s'étend sous une propriété particulière que l'on appelle la Vigna Cassia; suivant toute vraisemblance, les tombeaux chrétiens qu'il renferme datent du troisième siècle. Il y a un autre tronçon, où l'on entre par la petite église de Saint-Jean; c'est celui que l'on montre d'ordinaire aux étrangers. On y a recueilli une grande quantité d'inscriptions funéraires qui ont été transportées au musée de la ville. La plus belle découverte qu'on y ait faite est celle d'un sarcophage du cinquième siècle, orné de trois rangs de sculpture, qui représentent diverses scènes de l'Ancien et du Nouveau Testament. Ce magnifique monument a été exhumé en 1872. On peut encore reconnaître qu'il a été autrefois peint et doré. Une inscription nous apprend qu'il a servi de sépulture à une noble dame, nommée Adelphia, femme clarissime et épouse du comte Valerius. Au centre, dans une large coquille, sont les bustes d'Adelphia et de son mari. Le comte, vêtu de la toge, tient à la main un rouleau de papiers; sa femme, le visage tourné vers lui, pose une main sur son épaule. Parmi les sujets sculptés alentour, on voit Adelphia accueillie dans le ciel par un chœur de bienheureuses que préside la vierge Marie. Quel rôle ont joué dans l'histoire ces deux contemporains d'Attila? Quelles étaient en Sicile les fonctions du comte Valerius? C'est ce qu'on ignore. Si l'on s'en rapporte au sarcophage, tout ce qu'il est permis de savoir, c'est qu'Adelphia aimait son époux, et qu'elle mérita par ses vertus la récompense céleste que promet la religion chrétienne. Il est vrai que les sculptures des tombeaux savent mentir aussi bien que les épitaphes et les oraisons funèbres. Mais si l'on ajoute foi à certains récits qui représentent la barbarie débordée s'unissant à la corruption romaine pour produire une Théodora, on peut croire aussi qu'il y eut, même dans un rang élevé, des épouses dévouées et fidèles. On peut même dire que ce n'est pas plus difficile à admettre. Au contraire. G. L.

POUR REMPLACER LA PESTE.

Jupiter dit un jour en frappant du pied, comme un simple mortel :

— Ah ça! suis-je le maître, ou ne suis-je pas le maître?

— Sire, répondirent les dieux, en chœur, vous savez bien que vous êtes le maître absolu.

— Pas de phrases! reprit Jupiter. Je suis si peu

Une enseigne à Londres, attribuée à Hogarth — Dessin de Gilbert.

maître absolu, que les mortels se moquent impudemment de moi. Comment! Je sue sang et eau à inventer, pour punir les crimes de la terre, un fléau capable, comme dit cet autre, « d'enrichir en un jour l'Achéron. »

La peste, puisqu'il faut l'appeler par son nom,

dit le blond Phœbus, pour flatter son roi, en achevant la citation.

— La peste! eh bien oui, reprit Jupiter. Pouvez-vous me dire ce qu'ils m'en ont fait de ma peste?

— Ils l'ont, dit Esculape, réduite aux propor-

tions d'un mal très restreint, qu'ils appellent *choléra*. Je vous demande pardon, sire, d'écorcher vos oreilles de ce mot barbare.

— *Choléra*, soit! Le nom ne fait rien, c'est la chose qui importe. Au prix de ma bonne vieille peste qui les frappait tous, si elle ne les faisait pas tous mourir, le choléra n'est qu'un fils dégénéré. Je veux qu'on m'invente un autre fléau, un fléau plus meurtrier que la peste, un fléau qui sévisse en tout temps, et non point par saccades, un fléau qui... Je mets la question au concours.

Tous les dieux présents regardèrent Esculape, avec un air de dire que, vu sa connaissance des poisons, il était bien sûr de remporter le prix. Esculape, cependant, secoua la tête et dit : — Je me fais vieux, je me suis retiré de la pratique depuis de longues années. Mes connaissances en chimie sont fort rudimentaires, et... Bref! je ferai de mon mieux, mais je ne réponds de rien.

A quelque temps de là, Jupiter rassembla tout son monde et dit : — Immortels, la séance est ouverte, la parole est à qui veut la prendre.

Personne ne prenant la parole, Jupiter dit avec dépit : — Trop de modestie, en vérité! Or ça, puisque personne n'ose parler le premier, je m'en vais vous interroger à la file, dans l'ordre où le hasard vous a placés.

Personne n'avait rien trouvé; il ne restait plus à interroger que deux dieux : Esculape et Apollon.

Esculape proposa l'*opium* et le *tabac*, expliquant par le menu les effets de ces deux poisons.

— Le tabac a du bon, dit Jupiter en hochant la tête d'un air de satisfaction; quant à l'opium, il me paraît destiné à faire des merveilles. Pas mal, Esculape! on peut voir par ces deux découvertes, que nous autres vieux, nous valons encore quelque chose. Quant à toi, Phœbus-Apollo, ajouta-t-il en se tournant vers le dieu de la lumière et de la poésie, si je t'interroge, c'est pour la forme, tes pensées planent trop haut pour que...

— C'est ce qui vous trompe, sire, répondit Phœbus-Apollo; mon désir de vous plaire m'a bien inspiré, j'ai cherché, et je crois avoir trouvé.

Tous les dieux firent : « Ah! » tant ils étaient surpris, et Jupiter pria Phœbus-Apollo de s'expliquer.

— Sire, dit-il, il s'agit d'un breuvage qui n'a rien en soi de répugnant, au contraire. Une fois qu'ils en auront goûté, les hommes ne pourront plus s'en déshabituer, et ce breuvage les rendra pires que des animaux; ils y puiseront la rage, le délire, la maladie, la mort, une mort horrible.

— Cela me semble assez gentil, dit Jupiter, continue, mon brave porte-lyre.

— Ce poison, reprit Phœbus-Apollo, les détournera de leurs devoirs, de leurs affections, et leur fera perdre tout sentiment de dignité. Le mari battra sa femme ou se laissera battre par elle, le fils battra son père, assassinera son meilleur ami, se ruinera et ruinera les autres, criera tout haut ses secrets, comme une pie, et se montrera devant ses pareils, hideux et grotesque, comme un singe.

— Parfait, dit Jupiter; mais, dis-moi, mon ami, comment tu as pu découvrir un secret si merveilleux.

— Si je voulais me faire valoir, sire, je vous répondrais : « En y pensant. » Mais si je mens en vers, c'est que :

Le mensonge et les vers de tout temps sont amis.

En prose, je dis toujours la vérité. J'ai, par le monde, une fille que j'avais un peu négligée ces siècles passés. Je m'en allai lui faire visite. Elle me reçut froidement; mais ce n'est pas pour rien que je pratique de temps immémorial le bel art de la logique. — Ma fille, lui dis-je, voici l'objet de ma visite. Il s'agit de faire le plus de mal possible aux hommes, or Ulysse était homme.

Aussitôt son visage s'éclaircit, et elle me dit en souriant :

— Je suis à vos ordres.

— Donne-moi le secret du breuvage qui te servit à transformer les compagnons d'Ulysse en bêtes.

— Minute! s'écria Jupiter, en lui coupant la parole sans cérémonie; transformer les hommes en bêtes, ce serait souvent leur faire plus de bien que de mal. De plus, quand les rusés mortels verraient un camarade transformé en bête, ils se détourneraient de ton breuvage, et l'effet serait manqué.

— Sire, reprit Apollon, c'est précisément ce que j'ai dit à Circé. Elle a compris, et comme elle est fort habile dans la fabrication des poisons, elle a changé quelque chose à sa formule, avant de me la donner par écrit. C'est par métaphore que nous transformerons les hommes en animaux; par le fait, ils deviendront plus vils que les animaux.

— Très bien! dit Jupiter, et, dis-moi, mon ami, quel est le nom de ce breuvage?

— Sire, je m'en vais vous le dire. De même que nous appelons, par antiphrase, Euménides ou bienveillantes, les Furies qui sont tout ce qu'il y a de plus malveillant au monde, de même ma fille propose d'appeler *eau-de-vie*, cette liqueur destinée à donner la mort.

— Très joli, dit Jupiter. Donne-moi ta formule par écrit; je vais l'envoyer en songe à quelque mortel qui se réveillera tout joyeux, croyant avoir fait une merveilleuse découverte.

Ce qui fut dit fut fait sans délai, car Jupiter était devenu impatient, avec les années. Aussitôt un mortel inventa, ou crut inventer, la distillation des esprits, et l'alcool sévit à travers le vaste monde, surtout dans les contrées du Nord.

Le célèbre peintre satirique anglais, Hogarth, traduisit, dit-on, à sa manière, sur une enseigne de cabaret, la peinture tracée par Phœbus-Apollo. Un pauvre diable de charpentier a eu le malheur d'épouser une personne qui a un goût prononcé pour la liqueur inventée par Circé, et répandue à

travers le monde par la volonté de Jupiter. L'artiste l'a représenté portant sur son dos sa douce moitié, qui de la main droite tient un verre, et de l'index de la main gauche désigne son seigneur et maître à la risée des passants. La pie, symbole d'indiscrétion, et le singe, symbole d'impudence et de mauvaises manières, complètent la charge du malheureux esclave. Car, esclave il est, de son propre aveu, puisqu'il montre lui-même la chaîne qu'il porte au cou, assujettie par un solide cadenas.

Au second plan, on aperçoit la taverne du marchand de gin, et la boutique du prêteur sur gages, où il vient de laisser ses outils.

Ce tableau sert d'enseigne à une *ale-house,* dans Oxford Street, à Londres. A l'une des fenêtres, on a exposé une gravure du tableau, avec ces mots : *Drawn by experience; engraved by sorrow;* c'est-à-dire : Dessiné par l'Expérience; gravé par le Chagrin.

J. GIRARDIN.

ENSEIGNES SATIRIQUES CONTRE LES FEMMES.

La caricature attribuée à Hogarth (page 365) a été imitée grossièrement sur plusieurs autres enseignes d'Angleterre, par exemple, à Norwich, à Blewbury (Wallingford), avec la même inscription : « L'homme chargé de méchanceté » (ou le fardeau de malice).

Sur un beaucoup plus grand nombre d'enseignes anglaises, on s'est mis, comme ailleurs, en moins de frais d'esprit pour essayer de faire rire les passants et les voyageurs aux dépens du sexe féminin : on y a simplement peint cruellement une femme décapitée, et on a inscrit au-dessous les mots : « La femme qui ne parle pas (*silet*), la femme tranquille (*quiet*). » etc.

A Widfort, près de Chelnesford, on voit sur une enseigne, d'un côté la figure de Henri VIII, et de l'autre une femme sans tête, que l'on pourrait supposer être celle de Anne Boleyn, si au-dessous les mots de vieux français *forte* (très) *bonne* ne semblaient se rapporter seulement à l'intention satirique ordinaire.

A Pershore, dans le Worcestershire, une femme tient sa tête à la main; on en a conjecturé que peut-être, à l'origine, on voulait figurer ainsi sur les enseignes des martyres.

Une explication plus singulière a été proposée à la suite de l'observation que ces sortes d'enseignes ont été particulièrement adoptées en divers endroits par les marchands d'huile. Ne s'agirait-il pas, a-t-on dit, des Vierges folles qui, ayant perdu la tête, oublièrent de mettre de l'huile dans leurs lampes pour recevoir l'époux?

Une enseigne de femme sans tête, à Turin, a pour inscription : *la buona moglie* (la bonne femme).

Il est inutile de rappeler ici que les enseignes de « femmes sans tête » ne sont pas rares en France : on a pu en voir à Paris (rue de la femme sans tête), à Mongeron, etc.

A Troyes et ailleurs, la satire, plus compliquée, se rapproche de celle de Hogarth; elle représente une femme avec un chat, un singe et les mots « le trio de malice ».

Un voyageur a fait cette remarque, qu'il n'a pas vu de « femmes sans tête » suspendues aux portes des auberges tenues par des femmes, et il ajoute à ce propos :

Comme le lion devant l'enseigne figurant un lion terrassé par un homme [1], les femmes pourraient dire :

Avec plus de raison nous aurions le desssus,
Si *nos semblables* savaient peindre.

ÉD. CH.

LES EAUX SOUTERRAINES.

Les sources, dit Bernard Palissy [2], sont engendrées par l'infiltration des eaux de pluie ou de neige fondue qui descendent dans l'intérieur de la terre, au travers des fentes, jusqu'à ce qu'elles rencontrent « quelque lieu foncé de pierre ou rocher bien contigu ».

Notre savant géologue, M. Daubrée, après avoir cité ces lignes, ajoute [3] :

« Dès lors, on comprit pourquoi les sources sont inépuisables, puisqu'elles se renouvellent sans cesse par le jeu de forces permanentes : elles résultent d'une circulation souterraine, en quelque sorte symétrique, de la grande circulation aérienne de l'eau.

Quand l'eau est arrêtée dans sa descente par des masses imperméables, elle s'accumule souterrainement en formant une nappe, d'où on la voit exsuder par toutes les entailles qu'on y pratique. Cette nappe, presque superficielle, a reçu différents noms vulgaires : on l'appelle chez nous *nappe des puits, nappe d'infiltration;* en Allemagne, *grundwasser;* en Angleterre, *groundwater;* en Italie, *acqua di suolo, acqua di livello.*

On propose aujourd'hui de lui donner un nom formé du grec, par conséquent cosmopolite : ce serait nappe *phréatique.*

Ces nappes peuvent occuper de grandes surfaces, même des pays entiers; elles s'étendent, par exemple, presque sans discontinuité, dans la plaine du Rhin, de Bâle à Mayence, et ensuite au delà de Coblentz, à la hauteur de Strasbourg; sur la rive gauche du fleuve, seulement, leur largeur dépasse vingt kilomètres.

Aux environs de Berlin et dans les plaines sablonneuses de la Baltique, l'eau des nappes souterraines se manifeste d'elle-même, et alimente des étangs et de petits lacs. Ailleurs, elle profite de rigoles peu profondes pour sortir en sources

(1) La Fontaine, fable x du livre III.

(2) *Discours admirable de la nature des eaux et fontaines, tant naturelles qu'artificielles* (1580).

(3) Voy. l'article sur *les Eaux souterraines* dans la livraison du 15 juin 1887 de *la Revue des Deux-Mondes.*

limpides, mais parfois impétueuses et d'un volume tel qu'elles forment, dès leur sortie, de véritables rivières. La grande nappe de la plaine de la Lombardie s'échappe ainsi dans le lit des rivières qui la sillonnent... L'eau qu'on en extrait, à l'aide de puits nommés *fontanili*, est éminemment propre à l'irrigation... Ces fontaines sont au nombre de plus d'un millier et occupent une zone d'environ 200 000 kilomètres de longueur, depuis le Tessin jusqu'à Vérone.

Avant le développement de la nouvelle distribution d'eau à Paris, la nappe phréatique fournissait presque toutes les maisons par des puits aujourd'hui abandonnés : on n'en comptait pas moins de trente mille, quand on les a recensés au moment du siège.

Les populations des plateaux secs de la Champagne pouilleuse obtiennent de l'eau au moyen de puits souvent très profonds.

L'eau de ces nappes phréatiques ne reste pas stagnante; elle est animée d'un mouvement lent et continu. Ce sont, en quelque sorte, des rivières intérieures, mais qui se meuvent avec une très faible vitesse.

En France, dès l'année 1126, on faisait jaillir l'eau de la nappe souterraine au moyen de forages dans l'Artois, d'où est venu le nom de puits artésiens.

Le bassin tertiaire de Paris, comme ceux de Londres, de Bruxelles et de Vienne, est très favorable à la création de puits artésiens.

L'eau existe aussi même dans les pores extrêmement petits des roches même les plus compactes; en sorte qu'on peut dire que, sous la forme latente d'imprégnation intime, et quelque faible qu'en soit la proportion relative, l'eau est incorporée dans les profondeurs de l'écorce terrestre en quantités immenses, peut-être comparables au volume qu'elle occupe à la surface du globe, dans le vaste bassin des mers. D.

LA BASSE-COUR.

DESSIN ET CONSEILS DE CHARLES JACQUES.

Beaucoup de personnes qui se plaisent à élever des poules croient tout à fait inutile de lire ce qu'on peut avoir écrit sur ce sujet intéressant d'économie domestique. L'expérience leur paraît suffire; c'est assurément là un grand enseignement, peut-être le meilleur de tous, aussi bien pour la conduite de la vie que pour la pratique de la plupart des intérêts de toute nature privés ou autres. Cependant, aucune expérience n'est parfaite, et c'est une présomption et une imprudence de se persuader que l'on n'a rien à apprendre de celle des autres.

Charles Jacques, grand artiste et habile écrivain, s'est plu à enseigner avec son crayon et sa plume tout ce que sa longue pratique de l'élève des poules lui a appris. Personnellement nous nous sommes mis à son école, et nous nous en trouvons bien. Son livre est notre manuel [1]. Nous ne pouvons en extraire ici que quelques conseils à l'occasion du dessin où il a lui-même représenté pour nous un petit groupe de poules avec une parfaite fidélité, avec vigueur, et presque avec autant de couleur que s'il s'était servi, non de son crayon, mais de son pinceau.

Les poulaillers, dit Charles Jacques, doivent être appliqués contre un mur exposé au levant. Au midi la chaleur est insupportable et favorise la pullulation des mites.

Cinq ou six poules suffisent à un coq si l'on veut avoir de belles couvées : avec un grand nombre de poules, on s'expose à ce que beaucoup d'œufs se trouvent clairs et que les pontes restent stériles.

Une des conditions de santé pour les poules est qu'elles puissent manger presque continuellement de l'herbe. Aussi le meilleur emplacement pour les parcs à volaille, grands ou petits, est-il un terrain bien garni de gazon. Il est bon, en le retournant de temps à autre, d'y semer des graines, comme de l'orge, de l'avoine, du blé. Les poules s'amusent à gratter la terre, et trouvent les graines germées, dont elles sont très friandes.

La variété et le choix de la nourriture ne sont pas seulement utiles à la santé des poules, mais entretiennent la finesse de la chair, la précocité et la disposition à engraisser.

C'est par une grande variété de grains et de pâtées, et par une abondante distribution de verdures et de légumes cuits ou crus, qu'on peut réussir à remplacer à peu près ce que les poules peuvent trouver quand elles sont en liberté [2]. L'oseille, dans les pâtées ou en distribution, renouvelle chez les pondeuses la substance calcaire épuisée par une longue ponte.

Par économie, on achète des grains ou denrées de qualité inférieure (riz, blé, avoine, maïs, orge, sarrasin ou blé noir, millet, chènevis, farines, pommes de terre, son, etc.), mais il faut bien s'avouer qu'il y a intérêt à préférer les qualités supérieures.

Il est assez facile de reconnaître la qualité des grains. Leur poids décide presque toujours de leur valeur. Le grain doit être plein, et plus il est nouveau, plus il est sain, plus sa maturité est complète, plus il doit être recherché.

Pour faire une bonne pâtée, les pommes de terre doivent être bien cuites, bien écrasées et mélangées, de façon à être raffermies, avec une certaine quantité de remoulage, de farine d'orge

[1] *Le Poulailler*, monographie des poules indigènes et exotiques, aménagements, croisements, élèves, hygiène, maladies, etc., texte et dessins, par Charles Jacques. — Gravures sur bois, par Adrien Lavicette. — Paris, librairie agricole de la Maison rustique.

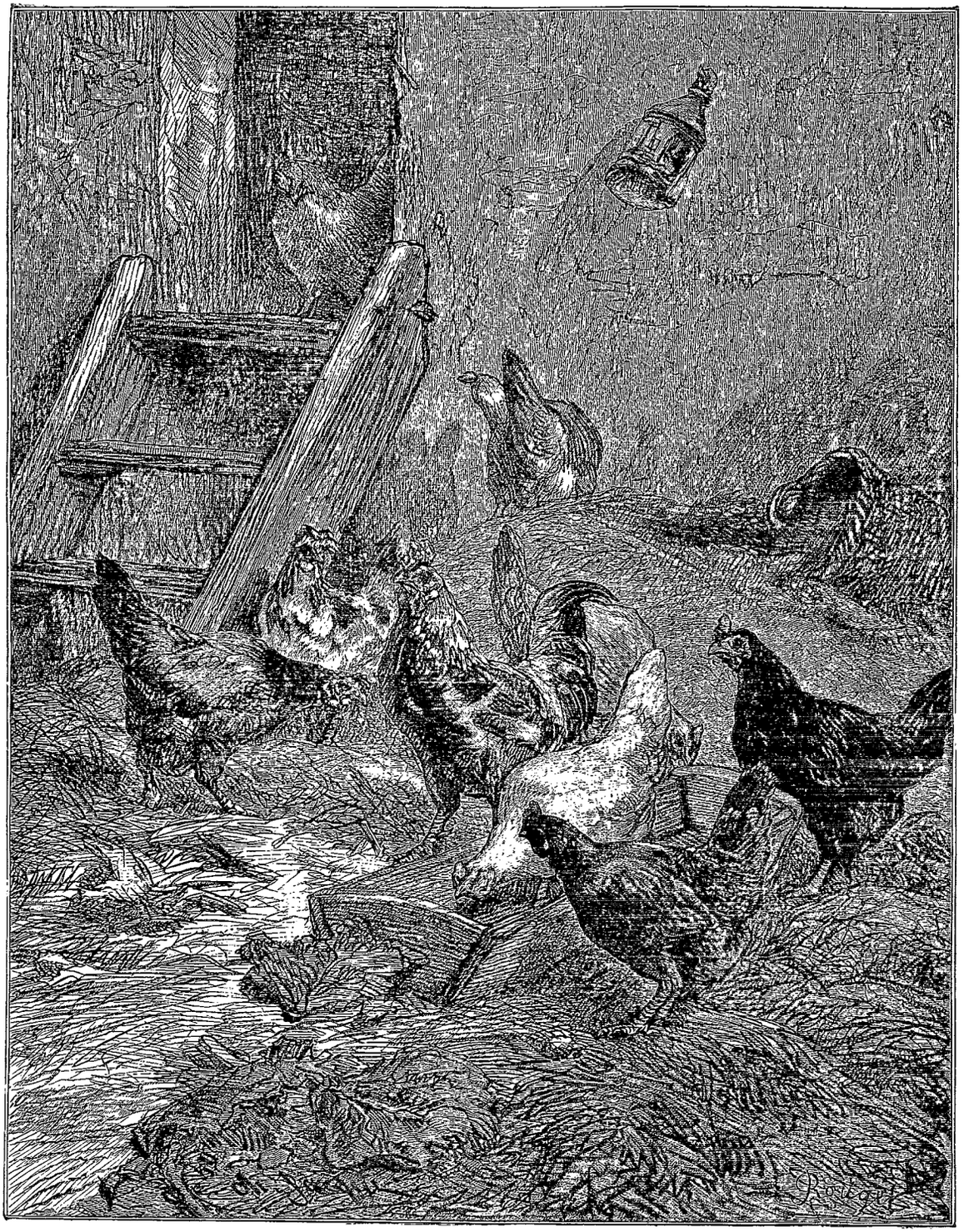
[2] L'un des plus grands maux de ces bêtes emprisonnées est l'ennui, et il faut le leur éviter le plus possible, si l'on veut en obtenir de bons produits : on doit ne les laisser jamais longtemps sans qu'elles aient à s'occuper de quelque nourriture renouvelée, si petite qu'elle soit.

ou de son, ou avec toutes ces substances réunies; on l'améliore en y ajoutant toutes sortes d'herbes ou de légumes à demi-cuits.

L'eau doit être mise à l'ombre pendant l'été, afin que le soleil ne la rende pas insipide.

Les couvées de printemps doivent se faire, selon la température, dans les mois de mars, avril, mai et juin.

Il faut éviter tout bruit qui effrayerait les couveuses.



Basse-cour. — Dessin de Charles Jacques. — Gravure de Rouget.

Il n'est besoin pour une couveuse que d'un simple panier en osier grossier. On couvre le fond intérieur de couches de paille dont la supérieure est bien brisée, bien amollie, qu'on tourne un peu en rond, afin de lui donner la forme d'un nid ovale légèrement creusé. On couvre le panier d'un morceau de vieille étoffe de laine, surtout pour garantir du froid les œufs quand la couveuse prend ses repas.

Les œufs vers le bout desquels se rencontrent

des aspérités, des nodosités, enfin une protubérance circulaire, ne sont pas propres à l'incubation quand ces anomalies sont trop apparentes, parce qu'elles décèlent ordinairement des défauts de santé ou de conformation dans la poule. Il faut préférer les œufs bien faits.

Le manger, placé dans une augette, à portée des couveuses, consiste en blé et avoine mêlés, ou en orge et sarrasin, ou en autres espèces de graines selon le pays. On ajoute un peu de verdure, salade, mouron ou têtes de navets, etc. (1).

(*Extraits* de CHARLES JACQUES). C.

Admiration de la mer.

Notre balcon n'était qu'à une vingtaine de mètres de la mer.

— As-tu remarqué, me dit J. R., que presque tous les paysans qui passent, s'arrêtent quelques instants pour regarder la mer.

J'avais fait la même observation sur les Alpes où j'avais vu souvent les paysans, revenant du travail, leurs outils sur l'épaule, suspendre leur marche pour contempler le coucher du soleil et ses glorieux rayonnements sur les lacs et les plaines. Quel sot orgueil de croire que nous sommes les seuls étant nés dans les villes à comprendre les beautés de la nature!

CH.

Progrès des Sciences.

Il n'y a plus de distance sur le globe; notre pensée, je dirai presque notre parole, peut en faire le tour en quelques minutes. L'oiseau passe, et son vol, derrière lui, laisse une trace qui nous rend jusqu'au frémissement de ses plumes; la vie, dans ses manifestations les plus intimes, cherche en vain à garder ses secrets; la force, invisible et muette pour nos pères, est saisie partout où elle se cachait; le ciel se voit sondé dans ses profondeurs infinies; les astres les plus éloignés, nous ne nous contentons plus de les découvrir, nous avons la prétention fondée d'en analyser exactement la substance (2).

Palais nationaux.

La dénomination de palais nationaux s'applique aux divers édifices qui sont rattachés au domaine de l'État et placés dans les attributions de la direction des bâtiments civils : ils comprennent l'Élysée, le Palais-Royal, le Louvre, les Tuileries, Saint-Cloud, Versailles, Trianon, Fontainebleau, Compiègne, Rambouillet, l'école d'agriculture de Grignon, les écuries de l'Alma, le Mobilier national, Pau, les parterres et terrasses de Saint-Germain, les Gobelins, Beauvais, l'ancienne manufacture de Sèvres, le Luxembourg.

(1) Dans le chapitre du livre sur la nourriture des poulets, l'auteur donne une liste des repas qu'il a dressée pour diriger la personne chargée de les élever.

(2) *Jurien de la Gravière*, de l'Académie des Sciences.

Homme.

Les mots *homme*, *naman* (en sanscrit), *nomen* (en latin), viennent, croit-on, d'une racine (*na*) qui se rapporterait à « connaissance ». Mais, au fond, que signifie cela? Il y a encore moins de fondement à nos noms propres : ils sont de pure convention et n'ont aucun sens sérieux par eux-mêmes. Les surnoms personnels peuvent avoir quelque valeur s'ils désignent une qualité ou un défaut particulier de la personne; mais combien n'est-ce pas superficiel! Qui ne voit ce qu'il y a dans toutes ces dénominations d'arbitraire et d'éphémère? Qui sommes-nous réellement? Quel est, comme on l'a dit, notre véritable nom dans l'immortalité? CH.

Pensées diverses de Bonald.

Voyez page 239.

— La suffisance n'exclut pas le talent, mais elle le compromet.

— Ne rien demander et ne se plaindre de personne, est une excellente recette pour être heureux.

— Dans le monde, l'intelligence, le bon sens, est la propriété foncière, l'esprit n'est que le mobilier.

— Le bon sens et le génie sont de la même famille; l'esprit n'est qu'un collatéral.

— La simplicité n'est ni ignorance, ni bêtise, et elle peut s'allier à beaucoup de connaissances, à beaucoup d'esprit, et même à du génie; elle est pour l'esprit ce que la modération est pour le caractère, et une sage économie dans l'emploi de la fortune.

— Il faut croire au bien pour le pouvoir faire.

REMÈDE CONTRE L'IVRESSE.

Aujourd'hui l'abus toujours croissant des breuvages enivrants menace de détruire les nations civilisées, comme celles-ci ont détruit les peuplades sauvages à qui elles ont communiqué l'*eau de feu*.

Le remède à ce mal serait l'usage de l'ivresse supérieure que nous fait connaître la passion pour ce qui est beau et qu'allume ou entretient l'art, du moins l'art véritable, qui nous porte, par delà l'humaine condition, aux sphères éternelles.

Milton a dit : « Le vulgaire des poètes, auxquels tous les sujets sont bons, peut boire du vin et ban-

queter; le poète épique qui veut chanter les dieux et leur descente parmi les hommes, doit boire de l'eau dans une écuelle de bois. »

Celui-là délivrera l'humanité du fléau de l'alcoolisme, celui-là seul, qui la ramènera, par l'éducation, de l'ivresse vulgaire à cette ivresse sacrée qui fut celle des véritables poètes, et où nous jette l'enthousiasme.

On peut ajouter qu'autant qu'il est de la nature de l'ivresse vulgaire d'engendrer les querelles et la discorde, autant il est de la nature de celle que développent les arts qui nous mettent en commerce avec le beau et le sublime de se communiquer aux âmes et de les unir... (1)

... L'homme du peuple, sur lequel pèse d'un poids si lourd la fatalité matérielle, ne trouverait-il pas le meilleur allègement à sa dure condition, si ses yeux étaient ouverts à ce que Léonard de Vinci appelle *la belleza del mondo,* s'il était préparé ainsi à jouir, lui aussi, de ces splendeurs que l'on voit répandues sur tout ce vaste monde, et qui, devenues sensibles au cœur, comme s'exprime Pascal, adoucissent ses tristesses et lui donnent le pressentiment et l'avant-goût de meilleures destinées (2). RAVAISSON.

NOTES SUR LES PERLES.

PÊCHE — CULTURE.

On sait que les perles sont principalement le produit d'un petit animal qu'on appelle *aronde* ou *avicule perlière,* et que l'on rencontre principalement dans l'océan indien, à une profondeur qui varie entre 5 et 30 mètres. Ce sont de simples concrétions analogues à celles du corail, souvent colorées en rose, en vert ou en jaune, et quelquefois même en noir.

De toutes les huîtres perlières, la plus estimée est la *pintadine;* la plus commune, est celle que l'on pêche sur nos côtes; elle donne quelquefois des perles d'une grande valeur. Les mulettes et les moules de marais sont aussi perlières, mais à un degré moindre que les huîtres. Enfin, la coquille du *grand bénitier,* les valves des *pinnes marines,* le *nautile,* l'*haliotide,* le *sabot à turban vert* et la *turbinelle* contiennent de très jolies perles, souvent teintées de rose.

L'aronde perlière, que l'on peut considérer comme le type des huîtres à perles, et que l'on pêche chaque année sur les côtes de Ceylan, dans le golfe Persique et sur les côtes occidentales de l'Amérique, est une huître plate, dont le manteau produit deux valves recouvertes d'une sorte de nacre très fine et très brillante : c'est la *nacre de perle* du commerce. Entre les plis du manteau, vers les attaches du muscle principal, se trouvent les perles proprement dites; elles brillent d'un bel éclat qu'on appelle *orient,* et ont d'autant plus de valeur que leur forme est plus régulière. Une perle de 1 carat (2 décig. 654) vaut de 8 à 10 francs; et l'on ne paye pas moins de 1 000 francs une perle du poids de 10 carats; nous avons eu l'occasion d'en voir une pesant 50 carats, et qui avait été achetée 17 000 francs à un bijoutier de Paris.

Une perle qu'un shah de Perse acheta vers 1650 fut estimée au chiffre de trois millions. Une des plus belles que l'on connaisse est celle qui fut donnée, en 1579, à Philippe II d'Espagne, et dont la grosseur dépassait celle d'un œuf de pigeon. On en cite une en Angleterre, appartenant à M. Hope, qui a 5 centimètres de longueur, 10 de circonférence, et qui pèse 116 grammes.

La pêche des perles a, de tout temps, attiré un grand nombre de pêcheurs; au seizième siècle, plus de cinquante mille Portugais, commerçants, marins et plongeurs, se réunissaient chaque année dans l'île de Ceylan, et se livraient au commerce de ce précieux produit. « Aujourd'hui encore, raconte le professeur Mæbius de Hambourg, le rivage, brûlé par le soleil et désert tout le reste de l'année, se couvre, comme en un clin d'œil, de huttes de bambous couvertes de feuilles de palmiers, de paille de riz, et parfois d'étoffes de coton. C'est le pauvre peuple qui est en majorité; aussi ne voit-on aux étalages des marchands que vêtements grossiers et marmites en fer pour faire bouillir le riz. Quelques riches indigènes arrivent en superbes litières et en vêtements brodés d'or.

« En 1833, une des dernières bonnes années, 1 250 plongeurs étaient occupés sur 125 barques; 1 110 étaient venus de la côte indienne, et 150 seulement appartenaient à Ceylan... »

Cette pêche n'a lieu que de février en avril, afin de ne pas épuiser la race de ces précieux mollusques. A dix heures du soir, au signal donné par le canon, les pêcheurs montent dans leurs barques et se rendent au banc d'huîtres où ils n'arrivent que le lendemain à la pointe du jour. Là, après un repos de quelques instants, chaque homme s'empare d'un filet, le charge d'une pierre, puis se laisse glisser, le long d'une corde retenue au bateau, jusqu'au fond de la mer, à une profondeur de quatre à dix brasses environ. Se tenant alors par la main gauche à la corde d'appel, le plongeur met, avec sa main droite, autour de son cou, le filet qu'il tient, et le remplit de coquilles. Après trois où quatre minutes, quelquefois six, il se fait remonter en tirant sur la corde d'appel, puis redescend bientôt pour recommencer encore la même opération.

Les sauvages pêchent à nu et plongent jusqu'à vingt brasses de profondeur pour chercher les plus grosses huîtres. On affirme qu'un plongeur peut répéter une soixantaine de fois cette pénible épreuve, et l'on en a vu, dans l'espace d'un même jour, ramasser jusqu'à trois et quatre mille coquilles. A Tukau, MM. Hart frères, avec quinze plongeurs et deux femmes indigènes, en ont recueilli cent-vingt tonnes en moins d'un an.

(1) *Revue bleue,* 23 avril 1887. — ÉDUCATION.
(2) *Dictionnaire de pédagogie.*

Beaucoup de plongeurs rendent du sang par le nez et par les oreilles, et il n'est pas rare qu'il en meure de maladies de poitrine, de congestions pulmonaires ou cérébrales.

Après la pêche, les huîtres sont déposées sur le rivage, dans des trous peu profonds, ou bien sur des nattes entourées de palissades où elle finissent par s'ouvrir d'elles-mêmes au moment de la mort. C'est alors seulement qu'on cherche les perles qui peuvent se trouver dans le manteau de l'huître ou dans les replis de ses organes. Bien qu'il soit moins pénible, ce travail est encore plus malsain que celui des plongeurs, car, ici, les malheureux nègres, exposés aux exhalaisons morbides d'un amas de mollusques en putréfaction, sont sans cesse sous le coup de maladies que l'ignorance de leurs médecins ne peut soulager et encore moins guérir.

La récolte des perles que l'on fait chaque année sur les bancs de Bahrein, dans le golfe Persique, est estimée à plus de six millions, et l'on évalue à 750 000 francs l'exportation moyenne annuelle des huîtres perlières qui proviennent des Kanaches de l'Océanie.

On trouve d'assez belles perles en Europe. En 1868, la pêche des perles fines était fructueuse à Lyungan et à Voxnan, en Suède; aujourd'hui elle est l'objet d'un commerce assez important en Irlande et en Ecosse; on peut dire même qu'il n'est pas rare, bien que ce soient des perles provenant de moules de rivières, d'en trouver en ces pays d'aussi résistantes et d'aussi translucides que celles qui viennent de l'Orient.

C'est de Londres, de Hambourg, d'Amsterdam et de Saint-Pétersbourg que les joailliers parisiens tirent les perles qu'ils emploient pour orner les bijoux.

Depuis quelques années on étudie les moyens de multiplier les huîtres perlières. Un officier de marine, qui a passé plusieurs années dans l'Inde [1], donne les conseils suivants sur la nacro-culture.

« On doit choisir pour la culture des nacres un lagon où le courant est faible et peu agité, et dont les eaux se renouvellent sans cesse. Le fond doit être de pierre ou mieux de gros gravier sur lequel on dépose des coraux vivants arrachés aux environs. A marée basse, la profondeur du parc ne doit pas excéder 1 mètre d'eau; on l'entoure d'un mur en pierres sèches qui servent à recueillir le naissain que l'on parque en temps opportun, quand il est assez âgé pour ne pas être détruit par les coraux. Ces dispositions une fois prises, on récolte les jeunes coquilles, en ayant soin de détacher le byssus sans le déchirer, puis on les place dans le parc, le byssus du côté du courant, la charnière en bas et les valves en l'air. Un an après, la coquille a atteint tout son développement, mais ce n'est qu'au bout de trois années, lorsqu'elle a pris une certaine épaisseur, qu'elle entre utilement dans le commerce. Cette méthode, employée avec succès à l'île d'Aratua, donne en deux ans et demi des huîtres de la taille de celles de cinq ans qui croissent à l'état de nature. »

En joaillerie, on utilise la propriété qu'ont les perles de se cliver facilement, pour transformer un bijou défectueux en un bijou de première valeur.

On reconnaît, dit-on, les huîtres perlières à la couleur bronzée de leurs coquilles, aux parties grasses qui apparaissent de chaque côté de la charnière, ainsi qu'à un aspect particulier du ligament qui réunit les valves.

A. DE VAULABELLE.

[1] M. Mariot.

L'ÉRABLE A SUCRE.

L'érable à sucre (*Acer saccharinum*) est un grand et bel arbre des régions septentrionales de l'Amérique du Nord. Il abonde dans les forêts comprises entre le 42e et le 48e degré de latitude. Son tronc atteint quelquefois une hauteur de 70 à 80 pieds. Ses feuilles, supportées par de longs pétioles, sont d'un vert tendre en dessus, blanchâtres et glauques sur leur face inférieure; elles sont divisées en cinq lobes aigus et dentés. Ses fleurs sont petites, jaunâtres, groupées en bouquets pendants et peu fournis. Ses fruits sont, comme ceux de tous les érables, munis de deux ailes membraneuses qui leur permettent de voltiger en tournoyant sous l'action du vent et de se disséminer au loin.

Nous avons décrit en détail (tome III, page 273) la manière dont les Canadiens extraient le sucre de la sève de l'érable. Avant les Européens établis dans ces contrées, les indigènes pratiquaient depuis longtemps cette opération. Châteaubriand, qui en a été témoin, la raconte en ces termes dans son *Voyage en Amérique :*

« La récolte du suc d'érable se faisait et se fait encore parmi les sauvages deux fois l'année. La première récolte a lieu vers la fin de février, de mars ou d'avril, selon la latitude du pays où croît l'érable à sucre. L'eau recueillie après les légères gelées de la nuit se convertit en sucre en la faisant bouillir sur un grand feu. La quantité de sucre obtenue par ce procédé varie selon les qualités de l'arbre. Ce sucre, léger de digestion, est d'une couleur verdâtre, d'un goût agréable et un peu acide.

» La seconde récolte a lieu quand la sève de l'arbre n'a plus assez de consistance pour se changer en suc. Cette sève se condense en une espèce de mélasse, qui, étendue dans de l'eau de fontaine, offre une liqueur fraîche pendant les chaleurs de l'été.

» A quatre pieds de terre environ, on ouvre dans le tronc de l'érable deux trous de trois quarts de pouce de profondeur, et perforés du haut en bas pour faciliter l'écoulement de la sève. Ces deux premières incisions sont tournées au midi; on en pratique deux autres semblables du côté du nord

Ces quatre taillades sont ensuite creusées, à mesure que l'arbre donne sa sève, jusqu'à la profondeur de deux pouces et demi.

» Deux auges de bois sont ensuite placées aux deux faces de l'arbre, au nord et au midi, et des tuyaux de sureau introduits dans les fentes servent à diriger la sève dans ces auges.

» Toutes les vingt-quatre heures, on enlève le suc écoulé; on le porte sous des hangars couverts d'écorce; on le fait bouillir dans un bassin de pierre, en l'écumant. Lorsqu'il est réduit à moitié par l'action d'un feu clair, on le transvase dans un autre bassin, où l'on continue à le faire bouillir jusqu'à ce qu'il ait pris la consistance d'un sirop. Alors, retiré du feu, il repose pendant douze heures. Au bout de ce temps, on le précipite dans un troisième bassin, prenant soin de ne pas remuer le sédiment tombé au fond de la liqueur.

» Ce troisième bassin est à son tour remis sur des charbons demi-brûlés et sans flamme. Un peu de graisse est jetée dans le sirop, pour l'empêcher de surmonter les bords du vase. Lorsqu'il commence à filer, il faut se hâter de le verser dans un quatrième et dernier bassin de bois, appelé *le refroidisseur*. Une femme vigoureuse le remue en rond, sans discontinuer, avec un bâton de cèdre, jusqu'à ce qu'il ait pris le grain du sucre. Alors elle le coule dans des moules d'écorce qui donnent au fluide coagulé la forme de petits pains coniques : l'opération est terminée.

L'Érable à sucre. — Dessin de L. Clément.

» Quand il ne s'agit que de mélasses, le procédé finit au second feu.

» L'écoulement des érables dure quinze jours, et ces quinze jours sont une fête continuelle. Chaque matin on se rend au bois d'érables, ordinairement arrosé par un courant d'eau. Des groupes d'Indiens et d'Indiennes sont dispersés au pied des arbres; des jeunes gens dansent et jouent à différents jeux; des enfants se baignent sous les yeux des sachems. A la gaieté de ces Sauvages, à leur demi-nudité, à la vivacité des danses, aux luttes non moins bruyantes des baigneurs, à la mobilité et à la fraîcheur des eaux, à la vieillesse des ombrages, on croirait assister à l'une de ces scènes de Faunes et de Dryades décrites par les poètes. »

E. L.

LA DYNAMITE.

On désigne sous ce nom un agent devenu indispensable pour les grands travaux de mine ou de terrassement. L'emploi régulier de cette substance à la fois si précieuse et si terrible, date de vingt ans à peine. Son nom seul effraie ceux qui ne connaissent la dynamite que comme agent de destruction dans l'ordre social.

Mais il faut bien se garder de mal juger un produit nécessaire à une foule de travaux utiles, ainsi qu'à l'art de la guerre. Supprime-t-on les couteaux, à cause des abus qu'en font les assassins? On ne supprime pas non plus la dynamite.

Il faut bien se dire, d'ailleurs, que la poudre permet déjà de faire sauter à peu près tout ce qu'on désire détruire. Exemple : la célèbre *conspiration des poudres;* si le conspirateur Percy n'avait pas prévenu l'un des pairs de ne pas assister à la séance, les trente-six barils de poudre accumulés dans les caves de Westminster auraient largement suffi pour faire sauter le roi Jacques Ier, les ministres et tous les membres du parlement (5 novembre 1605).

Dans la plupart des travaux de mines, la dynamite a remplacé la poudre, parce qu'elle est plus économique et d'un emploi plus sûr et plus facile. Chacun trouve son intérêt à cette substitution : les états ou les grandes compagnies qui ordonnent les travaux; les entrepreneurs; et même les ouvriers mineurs, qui travaillent *à forfait* (à tant le mètre cube), et paient les explosifs qu'ils emploient (au moyen d'une retenue faite sur leur salaire).

La dynamite a été inventée en 1867 par M. Nobel, ingénieur suédois des plus éminents. C'est un mélange d'une matière pulvérulente, inerte (sorte de terre siliceuse, commune en Hanovre, *kieselguhr* des Allemands), et de *nitroglycérine*.

Ce dernier corps est un liquide huileux, jaunâtre, très explosif : découvert en 1847 par A. Sobrero, jeune chimiste italien, qui travaillait à Paris dans le laboratoire particulier de Pelouze, membre de l'Institut et chimiste de très grand mérite.

Depuis plusieurs années, on s'occupait beaucoup des corps explosifs obtenus par l'action de l'acide nitrique (azotique) sur diverses matières organiques. Sobrero étudia l'action de cet acide sur la *glycérine*.

Cette matière est actuellement connue de tout le monde.

C'est un liquide incolore, sirupeux, d'une saveur sucrée, très soluble dans l'eau et même capable d'attirer l'humidité de l'air : ainsi un linge imprégné de glycérine ne sèche pas, même dans l'air le plus sec. De là l'emploi de la glycérine pour empêcher la dessiccation de la terre à modeler, du *parement* (ou *parou*) des tisserands, etc.

La glycérine s'extrait en grande quantité des corps gras traités pour en faire des bougies stéariques, d'après les belles découvertes de M. Chevreul. Les corps gras sont formés de glycérine combinée avec des *acides gras* (stéarique, margarique, oléique); mais la glycérine n'est pas un corps gras, bien qu'elle paraisse onctueuse au toucher; en effet, l'eau la dissout très facilement.

La nitroglycérine est, au contraire, insoluble dans l'eau. Elle exhale des vapeurs désagréables et même assez vénéneuses, surtout quand on n'est pas habitué à les respirer.

Elle est si explosible, qu'il suffit d'un choc un peu violent pour la faire détoner.

Peu de temps après la découverte de Sobrero, on essaya cependant de l'appliquer *au sautage des roches :* mais d'épouvantables détonations survenues pendant le transport de la matière l'avaient fait abandonner à peu près partout.

On en était arrivé à préparer la nitroglycérine *sur place,* au moment de l'employer.

C'est alors que M. Nobel imagina la dynamite. Pour que cette matière ne présente pas de danger, il est nécessaire qu'elle ne laisse pas *exsuder* la moindre quantité de liquide : autrement dit, qu'elle paraisse *sèche à la main.* En effet, le liquide ferait explosion par le choc et entraînerait la détonation de toute la masse. Dans les transports sur les chemins difficiles, le choc du liquide sur lui-même suffirait très bien pour provoquer une explosion.

La nitroglycérine se prépare sans danger de la manière suivante :

1° On mélange 1 kilogramme de glycérine pure avec 3 kilogrammes d'acide sulfurique concentré. On laisse refroidir.

2° On mêle peu à peu 1 kilogramme d'acide sulfurique concentré avec 1 kilogramme d'acide nitrique fumant.

Ce deuxième mélange étant bien refroidi, on l'ajoute peu à peu au premier. La nitroglycérine se sépare au bout de quelque temps. Il faut ensuite la soumettre à des lavages prolongés.

Ce liquide ne doit être manié qu'avec les plus grandes précautions.

On le transporte dans des brocs de gutta-percha et non dans des vases métalliques. Les ouvriers portent des chaussures à semelles de buffle et non des souliers ferrés : car la nitroglycérine, répandue sur le sol accidentellement, ferait explosion au contact des clous des chaussures.

La dynamite bien préparée brûle tranquillement, sans explosion, avec une flamme jaune pâle. Sous ce rapport, elle est donc beaucoup moins dangereuse que la poudre ordinaire.

Si l'on mettait le feu à une grande masse de dynamite, la température s'élèverait fortement, et il en résulterait une explosion. Mais une cartouche isolée peut brûler sans inconvénient.

Pour déterminer l'explosion de la dynamite, il ne suffit donc pas d'une étincelle ou d'une mèche allumée, comme pour la poudre ordinaire.

La dynamite ne détone que sous l'influence d'un

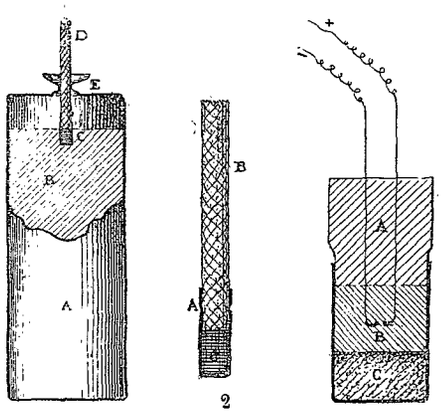
choc très violent ou de l'explosion d'une autre substance.

A la partie supérieure d'une cartouche de dynamite on place une forte capsule de *fulminate de mercure,* c'est-à-dire de la matière qui sert à fabriquer les amorces des fusils. Une mèche à mine vient plonger dans la capsule : on allume la mèche et on se retire (fig. 1 et 2).

Quand le feu arrive jusqu'à la poudre fulminante, celle-ci fait explosion et détermine aussitôt la détonation de la dynamite.

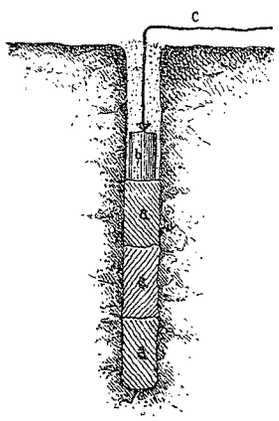
Au lieu d'une mèche, on peut faire usage d'une étincelle électrique pour déterminer l'explosion du fulminate (fig. 3).

Un trou de mine étant percé à l'aide d'un *burin* (*barre de mine* ou *fleuret*), on le remplit d'une ou de plusieurs cartouches de dynamite (si le trou



1 Cartouche amorcée : A cartouche de parchemin, B dynamite, C capsule, D mèche, E ligature réunissant la mèche à l'enveloppe de parchemin. — 2. Capsule avec mèche : A étui de cuivre, B mèche Bickford, C fulminate de mercure. — 3. Capsule avec conducteurs électriques : *a a* conducteurs, A soufre et verre pilé, B fulminate, C poudre au chlorate, I enveloppe de cuivre.

est suffisamment profond); la dernière cartouche porte l'amorce (fig. 2); mais, le plus souvent, une

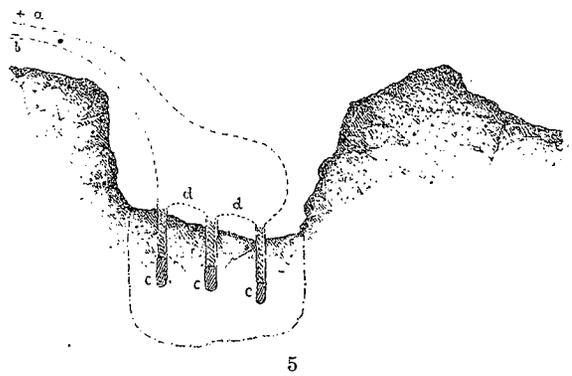


4 Chargement d'un trou de mine : *a a a* cartouches, *b*. cartouche amorcée, C mèche Bickford, *d* sable de bourrage.

seule cartouche suffit. On bourre avec de la terre et on allume la mèche.

On dispose souvent plusieurs mines qui doivent partir ensemble (fig. 5), à l'aide d'un même courant électrique.

Pour les grands travaux, quand il s'agit de faire sauter une masse énorme de rocher, on pratique un certain nombre de *fourneaux de mine :* ce sont des cavités creusées à coups de mine, chargées chacune d'une forte quantité de dynamite et soli-



5. Disposition de trois charges devant partir ensemble : *a* conducteur positif, *b* conducteur négatif, *c c c* trois charges, *d d* fils de jonction.

dement murées. Tous les fourneaux doivent sauter en même temps, à l'aide d'un courant électrique.

Comme exemple d'un gigantesque travail de ce genre, citons la masse de rocher de *vingt-cinq mille mètres cubes* enlevée d'un seul coup dans la tranchée du canal de Panama.

Citons encore l'énorme récif sous-marin qui obstruait la passe nord du port de New-York. Trois cents fourneaux de mine creusés sous l'eau et chargés de vingt-cinq mille kilogrammes de dynamite ont démoli d'un seul coup cette masse colossale. L'eau a été soulevée jusqu'à une grande hauteur, et le rocher est retombé sur lui-même, partagé en nombreux fragments. Tous ces débris ont été entraînés *au large* à l'aide de grappins et de dragues : de sorte que la passe est devenue praticable aux plus grands navires.

Le général Newton, l'habile directeur de cet admirable travail, chargea sa fille (une enfant de trois ans) de faire passer le courant électrique qui, d'un seul coup, fit sauter les trois cents fourneaux de mine.

Pour les travaux à exécuter sous l'eau, la dynamite est tout à fait supérieure à la poudre ordinaire : non seulement elle produit sept fois plus d'effet (à volume égal); mais elle ne s'altère point par l'humidité. Une cartouche amorcée peut même être plongée dans l'eau sans inconvénient, à la condition que la mèche et l'amorce soient entourées d'une enveloppe imperméable.

A la guerre, on peut opérer la destruction de beaucoup d'ouvrages à l'ennemi avec des cartouches de dynamite recouvertes de sacs de terre (pour former *bourrage*) ou même sans aucun bourrage.

Voici le résultat d'une expérience que nous avons faite en 1873 au camp de Satory, dans une conférence pour l'instruction des officiers.

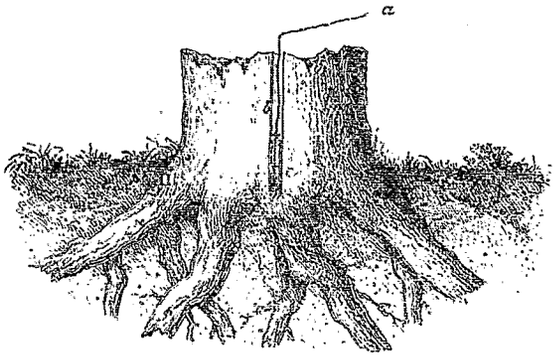
Sur le milieu d'un rail posé à terre, on plaça un sac rempli de cinq cents grammes de dynamite contenant une mèche et une amorce.

Après l'explosion, le rail fut retrouvé en place, mais complètement brisé par le milieu : les débris de la partie moyenne avaient pénétré dans le sol jusqu'à soixante-dix centimètres de profondeur.

Les figures 6 et 7 représentent l'arrachage d'une souche et l'abatage d'un arbre à l'aide de la dynamite.

Au lieu d'absorber la nitroglycérine à l'aide d'une matière inerte (la terre siliceuse), on peut employer une matière *active,* telle que la poudre-coton ou des substances analogues.

La *dynamite-gomme* (ou gélatine explosive) imaginée par M. Nobel se compose de nitroglycérine, de poudre-coton et de camphre (4 pour 100).

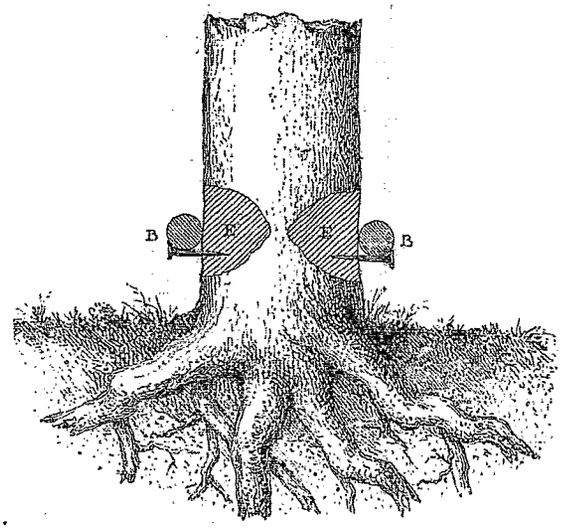


6

6. Arrachage d'une souche : *a* mèche, *b* trou foré à la tarière, *c* cartouche.

C'est une masse solide, transparente, tout à fait inaltérable dans l'eau, et d'une énergie bien supérieure à celle de la dynamite ordinaire.

La *dynamite-paille* (ou *paléine*) a été inventée par un officier français, le lieutenant Lanfrey. D'abord fabriquée en Belgique, elle va être produite en France dans une usine spéciale. La matière employée pour absorber la nitroglycérine s'obtient en réduisant la paille en une pulpe assez fine (comme si l'on voulait en faire du papier).



7

7. Abatage d'un arore : B B boudin de dynamite, E E partie enlevée par l'explosion.

Traitée par l'acide nitrique, cette matière se transforme en un corps détonant analogue à la poudre-coton : elle est très poreuse et absorbe fort bien la nitroglycérine, sans laisser transsuder le liquide.

La paléine est plus énergique que la dynamite. Elle possède en outre une qualité fort précieuse : elle subit, sans faire explosion, le choc d'une balle de fusil; ce qui donne, en temps de guerre, beaucoup de sécurité aux soldats porteurs de cartouches de dynamite.

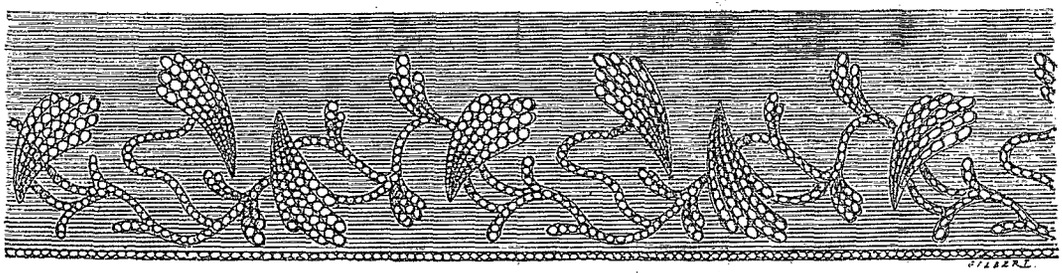
CH.-ER. GUIGNET.

Le Borak.

A propos de la monture de Mahomet dans sa visite au paradis (voy. p. 5), un orientaliste nous écrit que *Borak* est un nom générique qui s'applique à toute une catégorie d'êtres extraordinaires.

Tous les élus monteront sur un borak au jour de la résurrection.

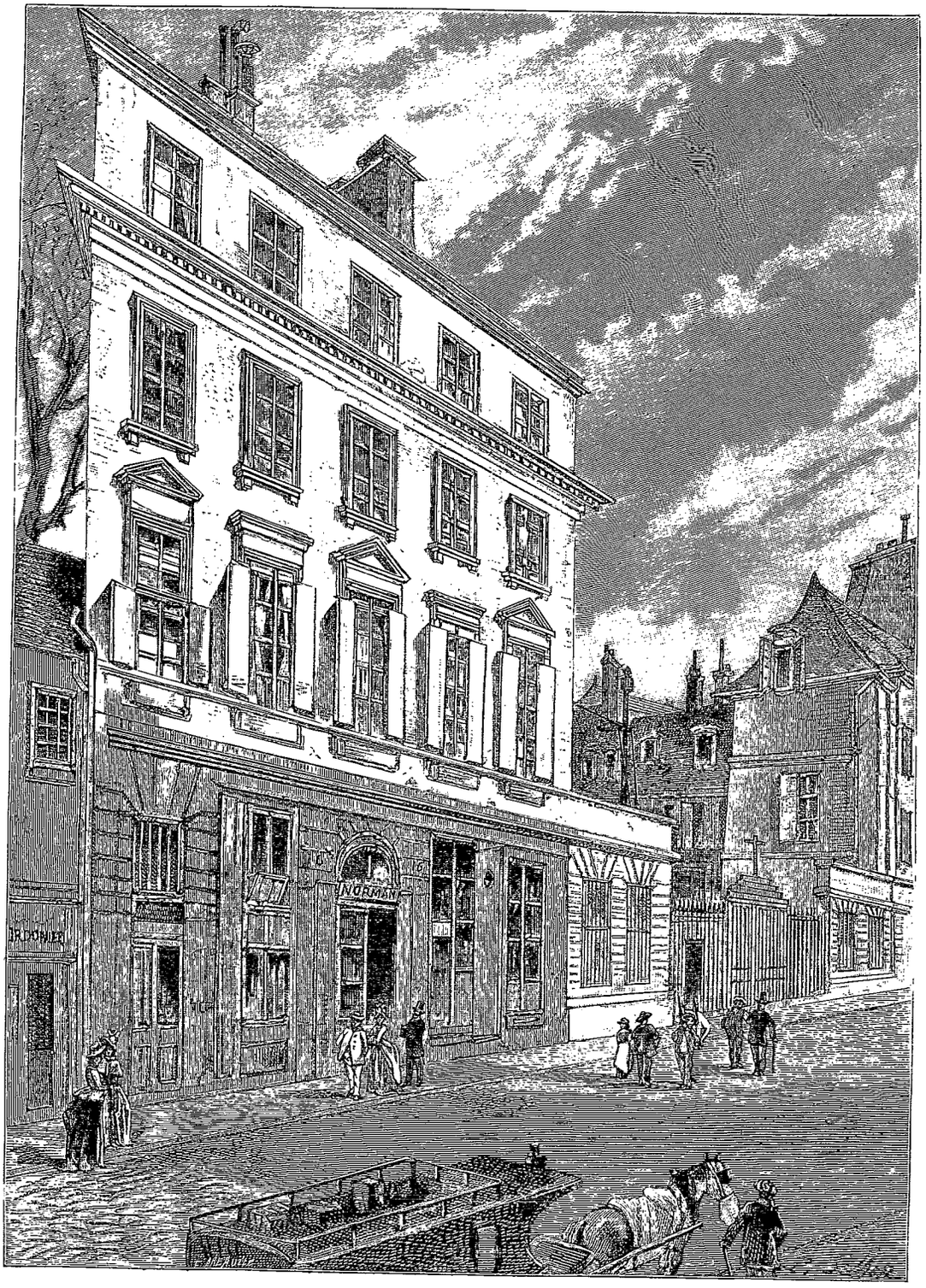
DESSIN DE BRODERIE.



Habit à la houzarde brodé. — Dessin de Saint-Aubin (Bibliothèque de l'Institut) — Voy. p. 120.

Typographie du MAGASIN PITTORESQUE, rue de l'Abbé-Grégoire, 15. — JU CHARTON, Administrateur délégué et GÉRANT.

L'ABBAYE-AUX-BOIS.



L'Abbaye-aux-Bois, rue de Sèvres, à Paris. — Dessin de Sellier.

Bien avant de devoir sa célébrité à la présence de Mme Récamier et des écrivains illustres qu'elle sut grouper autour d'elle, le couvent de l'Abbaye-aux-Bois avait déjà joui d'une grande renommée. Au dix-huitième siècle, il partageait avec Penthémont le privilège d'élever les filles de la plus haute noblesse de France.

Vers 1660, les religieuses de l'ancienne abbaye de Notre-Dame-des-Bois, fondée sous Louis le Gros, avaient quitté le Noyonnais pour venir s'établir à Paris dans le monastère précédemment occupé par les Annonciades des Dix-Vertus-de-Notre-Dame, rue de Sève (devenue depuis la rue de Sèvres). Elles conservèrent leur nom, en l'abrégeant.

Un livre récemment publié nous fournit les renseignements les plus précis sur ce qu'était, de

1772 à 1779, le couvent de l'Abbaye-aux-Bois, et sur la manière dont les jeunes filles nobles y étaient élevées (1).

Les bâtiments étaient très vastes. Plus de 360 personnes y demeuraient : 73 dames religieuses, 104 sœurs converses, 177 pensionnaires, 8 novices et 4 directeurs; ceux-ci avaient des logements donnant sur la cour extérieure, celle dont la grille ouvrait, et ouvre encore aujourd'hui sur la rue.

L'appartement de l'abbesse, Mme Marie-Magdeleine de Chabrillan, se composait de deux salons, de deux parloirs à boiseries blanc et or, d'une chambre à coucher toute en damas bleu et blanc, d'une salle à manger, de deux cabinets, et de plusieurs logements pour les personnes de sa suite.

Sur les quatre côtés d'une immense salle dont le plafond, au milieu, s'exhaussait en dôme, s'alignaient quatre-vingts cellules occupées par les religieuses. A l'étage supérieur, se succédaient douze très grandes chambres, contenant chacune vingt lits : c'étaient les dortoirs des pensionnaires.

Le couvent renfermait encore un grand nombre d'autres salles : celle où se réunissait la communauté, très vaste et toute tapissée de portraits d'abbesses; trois classes pour les élèves et une chambre de musique; le réfectoire, divisé dans sa longueur par une file de colonnes, avec les tables rangées à droite et à gauche, et une chaire où l'on faisait la lecture; la chambre des archives, toute garnie de tiroirs; la bibliothèque, contenant 16 000 volumes, parmi lesquels, à côté des Pères de l'Église et d'ouvrages de théologie, se trouvaient le *Roman de la rose* et le *Saint-Graal,* ornés de miniatures magnifiques; enfin, le cloître, voûté, avec ses fenêtres cintrées et ses vitraux de couleur où était représentée la vie de saint Louis, et, au milieu, le préau, qui était le cimetière des religieuses, et dans lequel était suspendue à une croix la cloche appelée le marteau de saint Benoît, qu'on ne sonnait que pour l'agonie.

La chapelle n'était pas ancienne; elle avait été construite en 1718, et c'était Madame, veuve de Philippe de France, frère de Louis XIV, qui en avait posé la première pierre. Elle était divisée en deux parties distinctes; l'une, l'extérieure, pavée de carreaux de marbre blanc et noir, renfermait le tombeau en bronze de Jean de Nesle et de sa femme Anne d'Entragues, fondateurs du couvent, sous Louis VI, et, au-dessus du maître-autel, un tableau d'Eustache Lesueur, représentant saint Bernard prêchant la croisade. L'église intérieure, réservée à la communauté, possédait six grands tableaux du même peintre, dont les sujets étaient tirés de la vie de la reine Blanche et de celle de saint Louis, et les tombeaux, au nombre de huit, des abbesses qui avaient successivement gouverné le monastère : Adélaïde de Launay, Julienne de Saint-Simon, Marie de Mailly, Louise de Mesmes, Françoise de Mornay, Cécile de Larochefoucauld, Adélaïde d'Orléans et Marie de Richelieu; on y remarquait, dominant les stalles en bois sculpté réservées aux religieuses, et les six rangs de banquettes où prenaient place les pensionnaires, le siège abbatial, couvert d'un tapis de velours violet à franges d'or.

Derrière les bâtiments s'étendaient les jardins : un potager avec plusieurs serres, et un jardin d'agrément, formé d'un vaste gazon rectangulaire et de deux longues avenues de marronniers; tout au fond, au milieu de charmilles et de bosquets de lilas, on apercevait un élégant édifice : c'était un théâtre, pourvu de nombreux décors et de brillants costumes.

A l'Abbaye-aux-Bois, l'éducation ne pouvait pas être austère : les dames qui la donnaient appartenaient au grand monde, que peut-être elles avaient quitté malgré elles, et les jeunes filles qu'elles avaient à diriger devaient, pour la plupart, y vivre un jour. Il fallait les y préparer. Aussi les arts d'agrément, la danse, le chant, la harpe, le clavecin, venaient-ils s'intercaler chaque jour entre le catéchisme et la messe, et interrompre fréquemment la grammaire et l'arithmétique, l'histoire et la géographie. On faisait apprendre par cœur aux enfants, même aux petites de la classe bleue, beaucoup de vers, les *Fables* de la Fontaine, des morceaux de la *Henriade,* les plus belles scènes de Corneille et de Racine. On leur enseignait la lecture à haute voix, et même la déclamation, et c'étaient Molé et Larive qui venaient leur donner des leçons.

Le théâtre était le plaisir favori de la maison. Les jeunes filles jouaient *Esther, Athalie,* le *Cid, Polyeucte,* la *Mort de Pompée.* Les costumes étaient calqués sur ceux de la Comédie française, et souvent beaucoup plus riches. La petite princesse Hélène Massalska, dans le rôle d'Esther, portait un magnifique habit blanc et argent, avec un manteau de velours bleu pâle et une couronne d'or; sa jupe était agrafée de diamants du haut en bas; Mmes de Mortemart, de Gramont, de Laval, la duchesse de Choiseul, lui avaient prêté leurs plus belles pierreries, et elles avaient voulu l'habiller elles-mêmes. Des personnes du dehors, parentes et amies, assistaient à ces représentations. On en parlait dans tout Paris.

On donnait aussi des bals, un par semaine, pendant le carnaval. Les pensionnaires quittaient leurs robes noires d'uniforme et se paraient des belles toilettes que leur apportaient leurs mères. De jeunes femmes de la cour prenaient part à ces fêtes et en augmentaient l'éclat. Quelquefois même on dansait des ballets, dans lesquels figuraient jusqu'à cinquante jeunes filles, et que l'on préparait par de longues études, sous la direction de Noverre, de Philippe et de Dauberval, premiers danseurs de l'Opéra.

En même temps, par un surprenant contraste, les pensionnaires de l'Abbaye-aux-Bois, ces futures comtesses, marquises ou duchesses, que leur rang et leur fortune semblaient destiner à une vie

(1) *Histoire d'une grande dame au seizième siècle.* La princesse Hélène de Ligne, par Lucien Perey.

de luxe et de plaisir, étaient astreintes aux plus humbles soins domestiques; on les employait pendant plusieurs heures tous les jours dans les divers services du couvent, la lingerie, l'ouvroir, le réfectoire, la cuisine, l'infirmerie; on se proposait de faire d'elles des femmes utiles, capables de bien gouverner un jour leur maison. « On voyait Mlles de la Roche-Aymon et de Montbarrey disposer avec soin les piles de serviettes et de draps dans les armoires. Tandis que Mlles de Chauvigny et de Nantouillet mettaient le couvert, Mlles de Beaumont et d'Armaillé additionnaient les livres de comptes, Mlle d'Aiguillon raccommodait une chasuble, Mlle de Barbantanne était de service à la porte, Mlle de Latour-Maubourg sortait le sucre et le café, Mlles de Talleyrand et de Duras étaient aux ordres de la communauté, Mlle de Vogüé avait un talent particulier pour la cuisine, et Mlles d'Uzès et de Boulainvilliers surveillaient le balayage des dortoirs sous la direction de Mme de Bussy. Enfin, c'est à Mlles de Saint-Simon et de Talmont qu'on s'adressait pour avoir des ouvriers; Mlles d'Harcourt, de Rohan-Guéménée, de Brassac et de Galaar allumaient les lampes, et Mlle Hélène Massalska, la future princesse de Ligne, après avoir joué Esther en habit brodé de diamants et de perles, remettait sa petite robe noire et se rendait à la pharmacie pour préparer des tisanes et des cataplasmes. »

On ne peut ici se défendre d'une réflexion : certes, nous sommes aujourd'hui plus soucieux qu'on ne l'était autrefois de l'instruction des jeunes filles; nous avons étendu et multiplié leurs études, au point que toutes leurs heures et toute leur intelligence s'y dépensent; mais ce programme d'éducation, si chargé, est-il complet? Ne sommes-nous pas portés à donner trop exclusivement le nom de *devoirs* à des exercices intellectuels, et n'oublions-nous pas d'autres obligations tout aussi essentielles? Préparons-nous suffisamment nos filles à leur vocation de femmes? Fénelon voulait que la jeune fille fut initiée de bonne heure « au gouvernement domestique », qu'elle en apprît tous les rouages en y mettant la main, qu'elle participât à la tenue des comptes, aux achats, aux diverses opérations, petites ou grandes, du ménage, pour devenir capable de les bien exécuter, et, par suite, de les bien diriger. Il pensait qu' « après tout, la solidité de l'esprit consiste à vouloir s'instruire exactement de la manière dont se font les choses qui sont les fondements de la vie humaine; qu'il faut un génie plus élevé et plus étendu pour être en état de policer toute une famille, qui est une petite république, que pour s'exercer à des gentillesses de conversation. » Fénelon n'avait-il pas raison? N'est-ce pas la capacité et le dévouement intelligent d'une femme qui lui assurent le mieux le respect et l'attachement de sa famille?

E. LESBAZEILLES.

INDUSTRIES FONDÉES SUR LA CHIMIE.

PRINCIPAUX PROGRÈS ACCOMPLIS DEPUIS UN SIÈCLE.

Suite et fin. — Voy. p. 350.

MÉDECINE ET PHARMACIE.

Extraction des *principes actifs* contenus dans les matières employées comme remèdes : *morphine* (de l'opium; Sartnerner, 1807); *quinine* (des quinquinas; Pelletier et Caventou, 1820); *atropine* (de la belladone); *strychnine* (de la noix vomique); *aconitine,* etc., etc.

Outre ces produits *naturels,* la chimie fournit à l'art de guérir un grand nombre de produits *artificiels,* récemment découverts, et qui agissent souvent comme des remèdes très énergiques :

Chloroforme (Soubeiran, 1840), si employé pour supprimer la douleur dans les opérations de grande chirurgie.

Protoxyde d'azote, dont les dentistes se servent comme *anesthésique* ou *insensibilisateur.*

Phénol (ou *acide phénique*), si employé pour les pansements de Lister et de Simpson, qui ont rendu possibles des opérations absolument invraisemblables il y a seulement trente ans.

ALIMENTATION.

Analyse des matières alimentaires et recherche des falsifications. Sous ce rapport, la chimie rend des services de premier ordre : malheureusement, les falsificateurs sont les premiers à profiter des découvertes scientifiques pour faire entrer dans la consommation une foule de produits qui ne seraient jamais admis sous leurs noms véritables : exemple, *beurres* falsifiés avec de la *margarine* (graisse de bœuf ou de mouton purifiée) colorée avec du *rocou.* C'est inoffensif, mais ce n'est pas du beurre pur.

De même encore : *gelées de fruits,* fabriquées avec de l'eau, de la *gélatine* (colle forte blanche), du *glucose* (sucre de fécule), une matière colorante, et un peu d'une essence artificielle pour donner le goût de fruits.

On a publié des volumes qui traitent des falsifications de toutes sortes et notamment du vin, et des moyens de les reconnaître.

Il est clair que la science ne peut être accusée du mauvais usage qu'on fait de ses découvertes : c'est à la société qu'il appartient de se défendre contre les falsificateurs à l'aide d'une bonne législation, sévèrement appliquée.

Dans l'avenir, les conquêtes de la chimie seront certainement plus belles encore et plus importantes que dans le passé.

Mais, pour atteindre ce but, il est nécessaire de former de fortes et fécondes générations de chimistes.

Le point essentiel, c'est d'élever les jeunes gens dans la voie de la science expérimentale, suivant le précepte de notre illustre doyen, M. Chevreul :

La méthode chimique, par excellence, c'est la méthode *a posteriori,* expérimentale.

Il faudrait absolument renoncer au déplorable système qui consiste à faire apprendre la chimie *par cœur*, pour des examens, qui ne sont que des tournois de mémoire.

Parmi tous les diplômés, le meilleur élève sera souvent plus propre à ramener la science en arrière qu'à lui faire exécuter le moindre pas en avant.

Au point de vue de l'enseignement chimique, nous avons vu que le savant directeur du Muséum, M. Fremy, a rendu de grands services en créant le vaste laboratoire, véritable école de chimie pratique, où chaque année cinquante jeunes gens s'exercent aux manipulations sous la direction de plusieurs chimistes de premier mérite (1).

C'est seulement dans cette voie que peuvent se former des chimistes praticiens, les seuls qui contribuent à l'avancement de la science et aux progrès de l'industrie.

C'est ce que la ville de Paris a très bien compris en fondant l'École de physique et de chimie pratiques (ancien collège Rollin).

CH.-ER. GUIGNET.

FRÈRE ET SŒUR.

ALBERT, ODILE, ET MÉDUSE.

On a beaucoup écrit, et on parle beaucoup encore tous les jours sur l'amour fraternel. Les uns y croient, les autres le nient; les uns l'exaltent, les autres en disent pis que pendre :

« Un frère est un ami donné par la nature! » s'écrie un poète moderne; les poètes antiques ont chanté la touchante histoire d'Antigone, et la tendresse réciproque de Castor et de Pollux. Il est vrai que Polynice, ce Polynice tant aimé de sa sœur Antigone, avait pour frère Étéocle, tout comme Abel avait pour frère Caïn. Il est vrai aussi que depuis qu'il y a dans le monde des héritages à partager, et cela remonte presque aussi loin que le monde lui-même, de nombreux héritiers, fussent-ils frères, se sont disputés, battus ou brouillés : cela se voit encore. Mais qu'est-ce que cela prouve? Simplement qu'ils étaient doués d'une humeur rapace et d'un mauvais caractère : ces défauts-là devaient se faire sentir à leur entourage tous les jours de la vie, et ils ne les gardaient pas spécialement pour les enfants de leurs père et mère. Si vous voulez savoir ce qu'il faut penser de l'amour fraternel, interrogez un vieillard sur ses années d'enfance : avec quel sourire radieux, avec quelle expression attendrie il vous parlera de son frère et de sa sœur! Son cœur tout entier s'élance vers eux. Ah! les jeux et les caresses, les vives joies et les petits chagrins, comme tout cela fait partie d'une image chérie qu'il évoque avec bonheur. Il semble qu'il les revoie : « *Elle* était si gentille, avec ses cheveux blonds qui pendaient sur son petit cou blanc! elle était si douce, avec moi qui la taquinais, avec nos petits amis, avec mon grand frère, un écolier un peu brutal, avec notre mère, à qui elle rendait une foule de petits services... Comme elle aimait les fleurs! c'était un plaisir de la voir, penchée, leur versant de l'eau avec son petit arrosoir... A-t-elle pleuré, la chérie, un jour que nous avons trouvé un nid plein de petits oiseaux sans plumes, qui sont morts dans nos mains sans pouvoir prendre la becquée!... Et *lui*, quel bon garçon, si fort, si gai! Il inventait des jeux : quelquefois il nous faisait tomber en nous entraînant trop vite, mais il en était si fâché après!... Nous nous aimions bien!... Ah! le bon temps!... »

Moi aussi, je dis : Ah! le bon temps!... quand je pense à des années enfuies pour jamais, où j'étais ce que sont à présent mes petits-fils; on dit que le dernier me ressemble, et c'est une idée qui semble l'étonner beaucoup, quand il regarde ma tête blanche à côté de sa chevelure noire et frisée. Dans ce temps-là, j'avais une sœur, d'un an plus jeune que moi; et je dois dire que, d'après mes plus anciens souvenirs, alors nous ne nous aimions guère. Cela tenait, avais-je entendu dire aux grandes personnes — les grandes personnes ont le tort de parler devant les enfants comme s'ils étaient sourds ou idiots — à ce que ma mère, n'ayant pas pu me nourrir elle-même, m'avait mis en nourrice à la campagne, et ne m'en avait retiré qu'à l'âge de trois ans. A ce moment-là, Odile, que ma mère avait nourrie, achevait sa deuxième année; elle était habituée à régner sur toute la maison, et n'avait pas vu avec plaisir ce compagnon qui venait lui prendre la moitié de tout, depuis sa bouillie jusqu'aux caresses de toute la famille, y compris celles de Méduse, la belle chienne de garde.

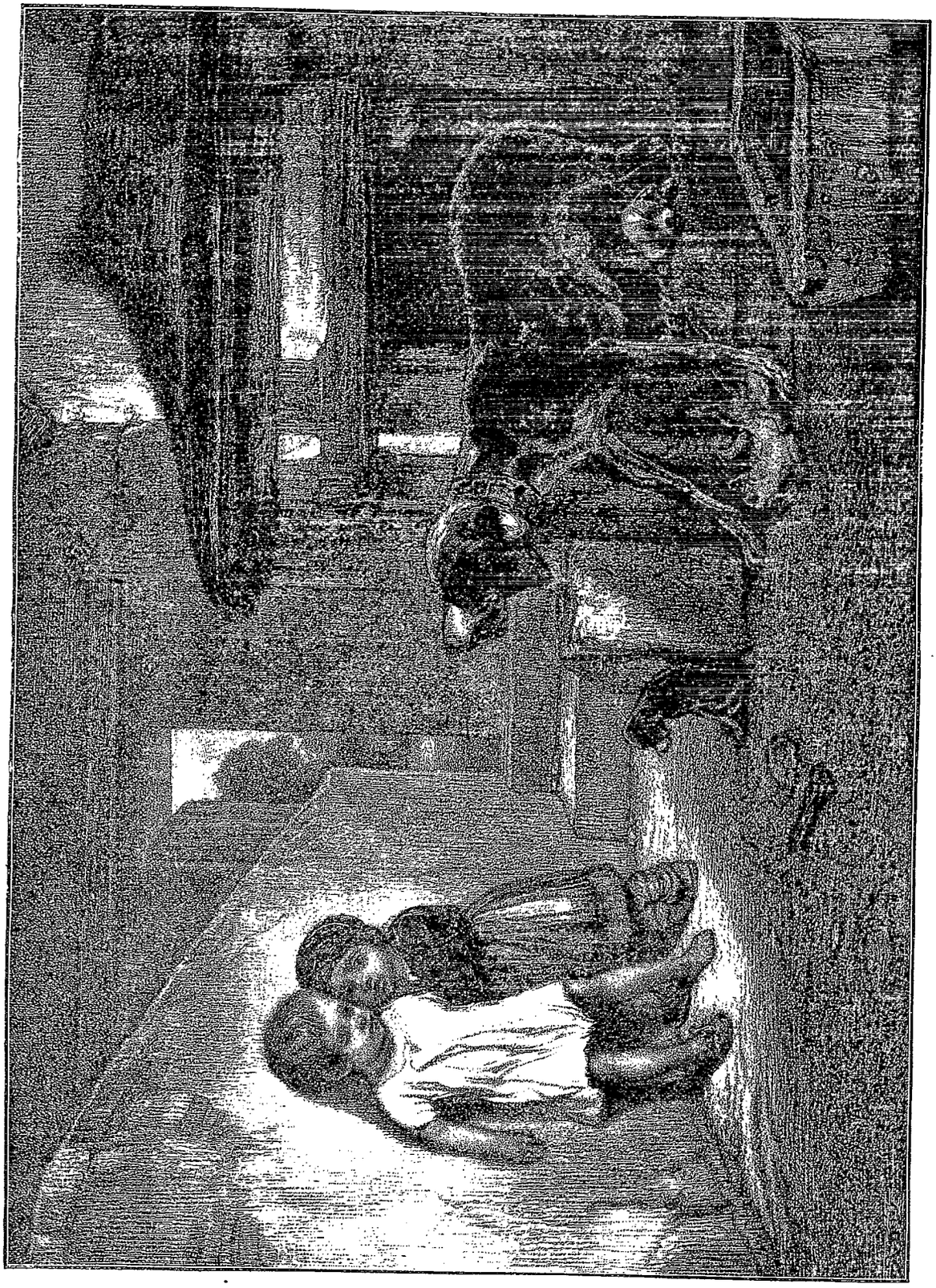
C'était un mauvais sentiment de la part d'Odile; mais aussi, il paraît que j'étais insupportable. En vrai campagnard habitué à vivre en plein air ou dans une maison où il n'y avait rien à détériorer, je déployais toute ma force contre les objets qui m'entouraient et contre Odile elle-même : il en résultait des joujoux cassés, sans compter bon nombre de chutes et de taloches. Je n'y mettais pas de malice, d'abord; mais quand je vis qu'elle criait dès que je la touchais, et grognait quand je m'approchais d'elle, je me plus à la tourmenter; si bien que quand j'eus atteint cinq ans et elle quatre, nous étions comme chien et chat, le chien et le chat classiques, s'entend, car je connais dans la vie réelle beaucoup de ces animaux qui s'arrangent parfaitement ensemble et dorment pacifiquement dans les pattes l'un de l'autre.

Un matin, je n'avais guère plus de cinq ans, je fus un peu surpris, en me réveillant, de me trouver seul. Le petit lit d'Odile était vide; ses vêtements n'étaient plus sur la chaise, ni ses souliers au pied du lit : Odile était levée et partie. Cela arrivait bien quelquefois, car elle était plus matinale que moi; mais ordinairement notre bonne, Rose, venait me tirer de mon lit en me faisant

(1) Voyez l'intérieur de ce laboratoire, page 321.

honte de ma paresse, dès qu'elle avait fini d'habiller ma petite sœur; et Odile se gardait bien de s'en aller : elle avait trop de plaisir à se moquer de moi.

Un peu penaud, je m'assis sur mon lit et me frottai les yeux. Si j'essayais de m'habiller tout seul? c'est Rose qui serait attrapée! et Odile donc! Elles pensaient sans doute que j'allais être bien



Enfants effrayés par une chienne, dessin lithographié de Decamps, d'après l'épreuve de la collection du cabinet des estampes

embarrassé : elles verraient! Je me laissai glisser à bas de mon lit, et je fourrai mes pieds dans mes chaussons pour aller voir à la fenêtre le temps qu'il faisait.

Il faisait très beau; et j'aperçus au bout du jardin, qui confinait à la buanderie, Rose chargée d'un paquet de linge. C'était donc cela qu'elle était si pressée! on faisait la lessive, et elle aidait à porter le linge au lieu de s'occuper de moi. Je ne fus pas content, pas du tout; et je délibérai en

moi-même si je n'allais pas rentrer dans mon lit au lieu de m'habiller tout seul. Car, enfin, c'était son ouvrage, de m'habiller : pourquoi est-ce que je lui ferais son ouvrage, quand elle me plantait là d'une façon si peu polie?

Tout à coup, un cri aigu, un cri perçant, suivi d'autres cris qui indiquaient une terreur profonde, vint me faire tressaillir. C'était Odile qui criait : qu'avait-elle? Sa voix venait de la petite cour... juste de la petite cour, où la veille ma mère nous avait défendu d'aller. Odile y était allée : elle en était punie, sans doute, et c'était bien fait; maman la gronderait... Mais qu'y avait-il donc de si terrible dans cette petite cour? Si c'était une bête féroce, et si elle mangeait Odile? Personne n'était là pour la défendre, puisque Rose elle-même portait du linge à la buanderie, où maman devait être occupée à surveiller sa lessive... et il me prit une terreur folle des dangers que pouvait courir ma sœur. J'entendais parmi ses cris : « Maman! papa! Rose! Albert! »

Pour le coup, je n'y tins plus. Elle m'avait appelé à son secours! Sans songer à m'habiller, je m'élançai en chemise et en chaussons dans l'escalier que je descendis en courant, je traversai le corridor, et j'arrivai dans la petite cour. Odile en m'apercevant cessa de crier, et accourut se jeter dans mes bras.

Comme elle tremblait, la pauvre petite! Elle pouvait à peine parler; ses dents claquaient encore de peur pendant qu'elle me disait : — Méduse... méchante... manger Odile... n'y va pas!

Méduse était là, en effet, entourée de petits chiens naissants, et elle grognait en montrant ses crocs à Odile. Je compris qu'Odile avait voulu caresser les petits chiens, qui étaient si jolis, si jolis! et que Méduse s'était jetée sur elle pour la mordre. Elle me montra sa petite main où il y avait une légère marque rouge.

Cela n'avait pas dû lui faire grand mal, et Méduse avait usé de ménagements envers sa petite maîtresse; mais je ne vis que la blessure d'Odile, et je me sentis tout à coup enflammé de courroux contre la chienne, et de tendresse pour ma sœur. Nos querelles, ses bouderies, ses plaintes, les noms injurieux qu'elle m'avait prodigués tant de fois, tout était oublié : elle se serrait contre moi, elle implorait ma protection, la protection d'un homme de cinq ans! et j'étais plein de pitié pour sa faiblesse et fier de ma force, qui allait servir à autre chose qu'à lui casser ses joujoux.

— Attends! lui dis-je : tu vas voir comme je vais l'arranger!

Je l'aurais fait comme je le disais : j'allais me jeter sur la chienne, sans autres armes que mes petits poings; mais Odile saisit mon bras.

— Oh! non! n'y va pas! elle te mangerait! n'y va pas, mon Albert chéri!

Si elle croyait me retenir, en m'appelant son Albert chéri! Ce nom redoubla mon courage, et j'allais décidément m'offrir en pâture aux crocs de Méduse, lorsque la voix de notre mère arriva jusqu'à nous.

— Albert! Odile! où êtes-vous donc?

— Ici, maman! criai-je, presque aussi content qu'Odile de me trouver hors de péril.

Je n'ai pas besoin de vous répéter la semonce que nous reçûmes sur les inconvénients de la désobéissance, et sur le danger qu'il y a à s'approcher d'une chienne qui a des petits. Ce qui a fixé cette petite aventure dans mon souvenir, c'est qu'à partir de ce jour, Odile et moi fûmes très bons amis. Je ne sais quel raisonnement se fit dans sa tête de quatre ans; mais jamais plus elle ne se montra envers moi maussade ni grincheuse; et pour ma part je ne fus plus jamais brutal envers elle. J'avais compris, à la joie que m'avait causée mon essai de protection, qu'il valait mieux mettre ma force à son service que de m'en servir pour la tourmenter. Il s'est passé bien des années depuis, et la vie nous a séparés; mais jamais nos deux cœurs n'ont été désunis.

Mme J. Colomb.

UN SOUPER EN RETARD.

ANECDOTE.

Suite et fin. — Voy. p. 329, 346 et 362.

La lune s'était levée et brillait à travers les arbres. Une petite teinte jaune éclairait le ciel après le coucher du soleil. C'était une fraîche et brillante soirée. Les trois convives partirent heureux et le cœur léger, il leur semblait qu'une terrible épreuve leur avait été épargnée.

— J'ai vu dans une des chambres d'en haut, dit mistress Marthe à son mari, la plus jolie petite table de vieux style que l'on puisse rêver; elle n'aurait besoin que d'une légère réparation. J'ai envie de la demander à tante Catherine, qui n'en fait rien; ne pourrai-je pas l'emporter la première fois que je reviendrai la voir?

— Non, je ne crois pas que ce soit possible, répliqua gravement son mari pensant aux embarras d'argent de la pauvre tante.

Miss Catherine s'était arrêtée pour les reconduire près de la barrière, et elle y resta jusqu'à ce que la voiture eût disparu dans la nuit.

— Reposons-nous, dit-elle une fois seule dans son petit salon; je me sens aussi fatiguée que si j'avais été à un mariage ou à un enterrement... Eh mon Dieu! qu'aura-t-on dû penser de ne pas m'avoir vue, même un instant, à la prière?

A cet égard, elle aurait pu être tranquille : on pense bien que la voisine de l'autre côté du chemin de fer s'était empressée d'aller répandre l'histoire de sa disparition, vite et loin, dès qu'elle l'avait apprise.

Le lendemain, miss Catherine, en s'éveillant, se fit des reproches sans fin; elle avait manqué, se disait-elle, de présence d'esprit et de prudence.

Comment avait-elle été assez folle pour vouloir traverser le train? Et aussi comment s'était-elle comportée avec ces dames? N'avait-elle pas trop parlé et été très indiscrète?

Plus tard, quand elle eut fini son travail de la matinée et qu'elle se retrouva assise en travaillant sans entendre d'autre bruit que le tic-tac monotone de la petite pendule, elle se sentit encore obsédée de scrupules, de regret, presque de honte; son repos ordinaire en était vraiment troublé.

L'après-midi lui parut très longue. Il pleuvait; personne ne vint chez elle. Sa seule distraction fut de sortir un instant pour aller renvoyer par la poste l'argent que lui avait prêté mistress Ashtau; il ne serait pas longtemps à arriver, la distance n'étant pas grande.

Le soir elle fut surprise en recevant une lettre.

— Tiens, dit-elle, cette lettre sera arrivée par le train de cinq heures. Il ne me vient jamais rien à cette heure-là!

Elle s'approcha de la fenêtre et regarda d'abord l'adresse avec curiosité; puis elle tourna la lettre dans tous les sens, et enfin elle se décida à l'ouvrir. C'était une lettre d'un gentil format et d'une jolie écriture. Quelle agréable surprise! Elle était d'Alice Ashtau. Miss Catherine la déchiffra lentement comme au milieu d'un rêve.

— « Chère miss Catherine Spring, lui écrivait la jeune miss, maman désire que je vous demande si vous voudriez bien nous prendre comme pensionnaires. En arrivant ici nous avons éprouvé beaucoup d'ennuis, et nous nous estimons très heureuses de ne pas nous être engagées à habiter les chambres qu'on nous avait tant vantées avant de les avoir vues. La maison est humide, ma mère n'y saurait rester. Nous aimerions bien aussi avoir deux chambres se communiquant; ici, nous aurions eu à payer dix dollars par semaine pour chacune de nous; pour être mieux logées, nous payerions volontiers davantage, et nous sommes presque sûres que votre maison nous plairait. Peut-être vaut-il mieux cependant que j'aille d'abord la voir, et je pourrai m'entendre ensuite avec vous sur tous les arrangements qui nous conviendront mutuellement. Une personne qui nous paraît digne de toute confiance nous assure que l'air de Brooktau sera favorable à la santé de maman. Nous resterions chez vous jusqu'en octobre. Encore un mot : Veuillez me dire sincèrement s'il ne vous déplairait pas qu'une de nos amies vînt demeurer avec nous? Elle partagerait ma chambre. Si vous m'écrivez demain matin et si vous pouvez nous recevoir, nous arriverons de bonne heure dans la journée.

» P. S. — Nous espérons que vous êtes rentrée chez vous sans accident, et que vos amis n'ont pas été trop inquiets. »

Aurait-on pu imaginer rien de plus heureux, de plus inespéré? La pauvre miss Catherine, saisie d'une si agréable aventure, se mit à pleurer, comme une enfant, tout à son aise. Ce que voyant, le chat vint se frotter contre ses jambes en miaulant avec sympathie; elle prit le compatissant et doux petit animal dans ses bras, et vraiment je crois qu'elle l'arrosa de quelques larmes. Non, elle en était sûre, dans le monde entier, elle n'aurait pas trouvé de pensionnaires plus à son gré. Ces dames avaient déjà pris son cœur pendant la courte demi-heure qu'elle avait passée avec elles. Combien elle allait être heureuse de les installer à leur gré, confortablement! Et puis, vingt dollars par semaine, ce serait certainement plus qu'assez pour vivre avec elles très à l'aise; et même, en comptant ce qu'elle avait déjà, elle pourrait faire des économies.

Et la petite Kate! elle la ferait venir, cette gentille enfant qui serait certainement utile : et d'ailleurs ce serait un plaisir de lui apprendre à bien servir; on la sauverait ainsi de la misère.

Miss Catherine rêvant ainsi, oubliait l'heure : elle monta l'escalier dans le crépuscule de cette soirée de juin pour bien regarder les deux chambres du devant de la maison, séparées seulement par un tout petit vestibule : elle les connaissait bien, mais en ce moment elle les regarda avec de nouvelles pensées, et elle fut satisfaite de son examen; elles avaient un air si propre, elles étaient si bien aérées toutes deux, si convenables en tout point! elles ne pouvaient manquer de plaire à Alice Ashtau et à sa mère. Elle donna de petites tapes aux oreillers afin de les faire bouffer. En redescendant elle se dit aussi avec fierté que ses pensionnaires ne trouveraient rien à reprendre à sa cuisine; puis elle se rendit ce témoignage que sa maison n'était jamais humide. Sa conscience lui disait qu'il n'y avait pas dans tout Brooktau une maison plus agréable que la sienne. Ah! combien en ce moment la vie souriait à miss Catherine!

Alice Ashtau vint le lendemain et trouva que la maison, les chambres et miss Catherine, étaient exactement ce que sa mère pouvait désirer de mieux.

Le jour suivant, les pensionnaires prirent possession de leurs chambres, heureuses, dirent-elles aimablement, d'avoir trouvé pour la belle saison une maison si hospitalière.

Ces dames ne tardèrent pas à être connues dans ce tranquille petit Brooktau où elles revinrent les années suivantes. Mme Ashtau, riche et charitable, fut une bienfaitrice et une consolation pour tous ceux qui eurent besoin d'elle : sa fille Alice ne fut pas moins aimée.

Miss Catherine songe quelquefois, avec un sentiment de gratitude profonde pour la Providence, que c'est à la perte momentanée de son argent qu'elle a dû de si dignes amitiés.

Kate aussi, la bonne et vaillante petite créature, est heureuse; elle fait de son mieux.

Lecteur, si je me laissais aller à la disposition d'esprit où je suis en ce moment, j'aurais encore une infinité de choses à vous dire sur ce petit coin paisible de Brooktau; mais toute histoire doit avoir

une fin. Vous pouvez bien croire, du reste, sans qu'il soit besoin que je vous le dise, que la bonne miss Catherine Spring, qui a du reste recouvré une partie de ce qu'elle avait perdu, n'a plus à craindre d'être dans la cruelle nécessité de quitter sa vieille demeure; elle se promet bien de garder toujours près d'elle la petite Kate.

— Je ne serai plus si défiante à l'avenir, pense-t-elle. Puisse le ciel me pardonner d'avoir douté de sa bonté un jour! (1)

LES ROUES DE FORTUNE.

CARILLONS.

Baudry, évêque de Dol, qui a écrit, au commencement du douzième siècle, une *Histoire des croisades*, nous a laissé une relation de son voyage, dans laquelle on lit ce passage : « Je vis dans l'église de Fécamp une roue qui, mue par je ne sais quel artifice, descendait et remontait et tournait toujours. Je crus d'abord que c'était un joujou prétentieux; puis, à la réflexion, je vis que c'était un emblème de cette vieille roue de fortune, qui nous précipite du faîte des grandeurs au comble de la misère. »

Ces *roues de fortune*, sortes de cercles en bois généralement pendus au mur ou à la voûte des églises, étaient ornées de clochettes; à certaines fêtes, et pendant certaines parties de l'office, un mécanisme ingénieux les mettait en mouvement, et les clochettes formaient un joyeux carillon.

En France nous ne connaissons plus de ces roues de fortune qu'en Bretagne. Nous citerons entre autres, dans les départements des Côtes-du-Nord et du Finistère, celles de l'église paroissiale de Laniscat et des chapelles de Trévarn près de Daoulas, et de Comfort près de Pontcroix. Dans ces deux dernières localités, c'est une petite statue qu'on appelle *Sanctic-ar-rod* (le petit saint de la roue) qui met en branle les clochettes au timbre argentin.

Nous avons publié en 1857, t. XXV, p. 183, la *Roue de Fulda*. M.

DE L'INSTRUCTION EN INDO-CHINE

(Annam).

« Il faut toujours supposer, quand on sort de chez soi, qu'on va au devant d'un honnête homme. »

Cette sage et aimable pensée est l'un des sujets de commentaire qui furent proposés par les chefs d'instruction annamites aux grands examens des jeunes lettrés indigènes à Hué, en 1887; le nombre des candidats était de mille trois cents; quatre-vingt-six seulement ont été reçus licenciés ou bacheliers. Des fils de vice-roi et de ministre ont été loyalement refusés.

(1) Traduit librement de miss Sarah Jewett.

En Annam, quand un instituteur vient à mourir, tous les élèves prennent le deuil.

D'après le code annamite, le meurtre d'un instituteur est puni de la même peine que le parricide.

Des hommes qui ont été investis des plus hautes fonctions publiques, des gouverneurs de province, se font simples instituteurs vers la fin de leur vie. Ils ne peuvent sans doute enseigner les progrès de la science moderne, mais leurs leçons de morale ne paraissent point différer beaucoup des nôtres; la science et la morale sont deux choses distinctes l'une de l'autre. Un correspondant de l'un de nos journaux les plus estimés (1), avoue que les lettrés annamites ne lui ont pas paru, dans ses entretiens avec eux, inférieurs à ce que, en Europe, on appelle, par exemple, les « hommes du monde ». C'est sous d'autres rapports qu'on est fondé à considérer notre civilisation comme supérieure à celle de ces pays lointains. Ce n'est pas, du reste, pour propager chez eux nos vertus, que nous leur faisons la guerre. CH.

Abigeat.

Dans l'ancien droit criminel, et jusque en 1790, on punissait de trois ans de galères celui qui, pour la première fois, détournait des animaux paissants pour se les approprier. C'était le crime qu'on appelait abigeat; on le punissait aussi du bannissement ou d'autres peines, à l'arbitraire des juges.

La Population en France.

La population des quatre-vingt-sept départements de France s'élève, d'après le recensement de 1886, à 38 218 903 individus.

C'est un accroissement de 546 855 sur le chiffre de 1881.

Dans le département de la Seine, la population s'est accrue de 161 760 individus : elle est, dans la totalité actuelle, de 2 961 089. Dans cette augmentation, la part de Paris est de 75 527 personnes; celle de Saint-Denis, de 4 114; de Levallois-Perret, de 6 130; de Boulogne (Seine), de 4 259. Ces trois dernières communes voient leur population s'accroître tous les ans dans des proportions considérables.

« Il est certain, dit le rapport officiel, que la population de quelques grandes villes a une tendance marquée à se répandre dans la banlieue, afin de pouvoir ainsi participer aux avantages qu'offre le voisinage de la cité, sans subir les charges équivalentes. »

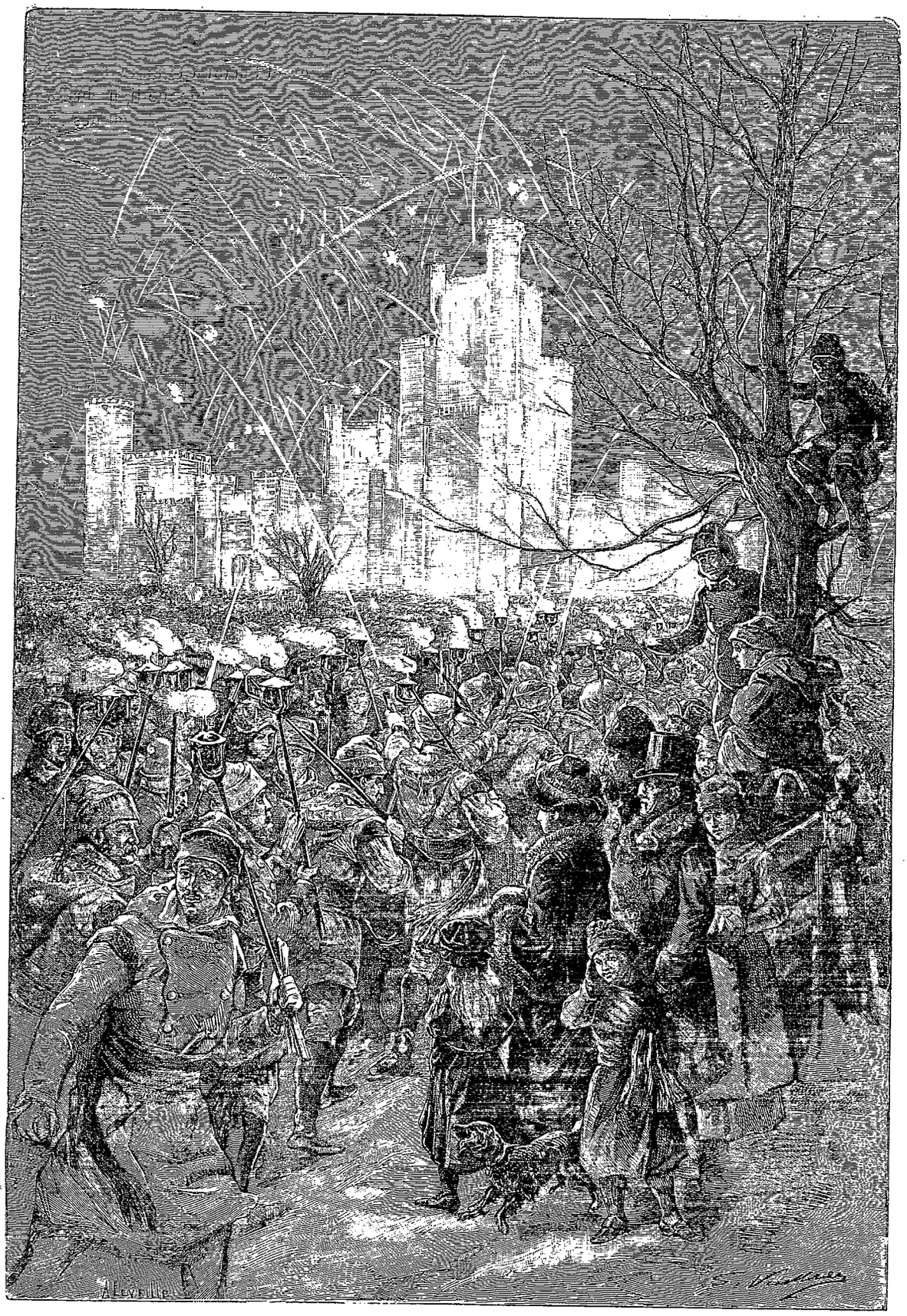
Les déplacements s'opèrent surtout au profit des grands centres, où l'on suppose, par illusion souvent, que les conditions de la vie sont plus faciles.

L'augmentation a été de 25 317 à Lyon; de 19 237 à Bordeaux; de 16 044 à Marseille; de 10 128 à Lille; de 11 199 à Nice.

(1) Le *Temps*.

AU CANADA.

MONTRÉAL. — LE PALAIS DE GLACE.



Assaut d'une forteresse de glace à Montréal, pendant le carnaval de 1887. — D'après *The Montreal daily Star.*

« La ville de Montréal, à la fois française et anglaise, est, nous dit un voyageur, une des villes les plus originales ainsi que des plus confortables du monde. Très civilisée, elle abonde en tout ce que l'on peut désirer pour bien vivre : marchés fournis de toutes sortes de provisions à bon marché, institutions variées pour satisfaire les intelligences, accueil aimable de la plupart des habitants, nos anciens compatriotes; santé, énergie, activité laborieuse et, ce qui peut séduire les Européens qui sont en recherche de distractions nouvelles, beaucoup de gaieté toute indigène et un goût inventif pour les divertissements. Touristes, vous paraissez vous lasser des bords de la Manche et de la Méditerranée; il n'est pas une fenêtre des hôtels de Suisse d'où vous n'ayez contemplé à satiété les lacs et les cîmes neigeuses des Alpes à la mode; en quête de l'inconnu, vous avez d'abord gravi l'Engaddine, puis vous vous êtes enhardis jusqu'à chercher d'autres scènes de la nature, au fond des fiords ou même dans les brumes du cap Nord; c'est bien, mais voulez-vous vraiment vous procurer des sensations où tout vous paraîtra nouveau et d'où vous rapporterez de vifs et longs souvenirs? faites-vous transporter presque avec la rapidité de l'éclair, par les steamers et les transatlantiques, jusqu'au Canada, notre ancienne colonie, et puissiez-vous entrer, par exemple, un jour de carnaval, à Montréal, que l'on a justement surnommé « la capitale de l'hiver ».

Le voyageur que nous citons eut cette bonne fortune, et il éprouva une vive surprise à la vue de la gaieté qui animait ces rues couvertes de neige où glissaient en tous sens les habitants chaussés de raquettes, chaudement enveloppés dans des fourrures de toutes sortes d'animaux; des traineaux privés ou des omnibus à patins où des vêtements chauds étaient à la disposition du public. Parmi les curiosités du carnaval qui attirèrent le plus son attention, il cite le palais de glace, « édifice d'albâtre pendant le jour, lanterne colossale de cristal pendant la nuit. »

Ce palais ou ce fort était destiné à subir un assaut qu'a décrit le *Montreal daily Star* (1), l'une des meilleures revues illustrées des deux mondes.

C'était une vaste construction à ciel ouvert, en forme de château, enfermant dans ses flancs quatorze mille pieds carrés de neige durcie. Ce château de belles proportions, avec ses murs crénelés, ses meurtrières, ses tours imposantes, hautes de quatre-vingts à cent pieds, se composait uniquement de blocs de glace, soudés les uns aux autres par la congélation de l'eau que l'on avait versée dans les interstices. Qu'il fût éclairé par les étoiles, le soleil ou la lumière électrique, le spectacle de cette masse aux purs reflets était également admirable.

Un soir il fut pris d'assaut par une joyeuse armée de deux mille patineurs, qui s'était frayée un chemin à travers les rues affairées et les soixante mille spectateurs rassemblés sur le Dominion-square (Dominion, *puissance,* nom de la confédération franco-canadienne).

Du sommet de la montagne sur laquelle Montréal est gracieusement étagé, on pouvait voir s'avancer, en procession, les sociétés de patineurs, tous couverts de vêtements de laine et de bonnets aux couleurs vives, et tenant à la main des torches allumées; ils formaient une longue ligne brillante de lumière, d'où partaient des fusées et des chandelles romaines, à mesure que cette petite armée, suivant les pentes du mont Royal, approchait du château.

Le cercle de la *Toque bleue,* fort de six cents hommes, celui de la *Toque rouge,* le *Trappeur,* le *Holly,* la *Nationale,* l'*Émerald,* d'autres encore, chantaient en marchant un air national canadien qui s'élevait dans le ciel empourpré de la nuit.

Rangés ensuite en ordre de bataille devant le château, les patineurs demandèrent la capitulation, et on leur répondit du haut des tours par un défi.

Le long des créneaux, illuminés par des feux rouges qu'on avait allumés à l'intérieur, couraient les assiégés, faisant leurs préparatifs de défense. On les voyait, à travers les meurtrières, montant et descendant les escaliers de glace avec des armes et des munitions qui ne devaient pas faire beaucoup de mal aux assaillants; ce n'était que de grands faisceaux de pièces d'artifice.

Sur la neige unie et éclatante répandue autour du château, l'ennemi, de son côté, se préparait à l'attaque. Après une sonnerie de trompettes, il pousse un immense cri de joie. Au même instant, la terre et le ciel s'embrasent de flammes rouges, bleues, vertes et jaunes, des centaines de fusées et de chandelles romaines s'élèvent et retombent en cascades de feu. La grande ville de pierre, les rues remplies de neige et la rivière glacée, le ciel étoilé, tout étincelle de mille couleurs changeantes.

Au milieu du silence de la nuit éclatent les cris de joie et les clameurs des combattants qui s'agitent. Des nuages d'une fumée rougeâtre donnent un aspect fantastique à la foule et obscurcissent le féerique château. Mais bientôt les figures assemblées sur les créneaux commencent à disparaître; les clameurs deviennent plus faibles; enfin, l'ennemi entoure la forteresse avec des cris de victoire et des salves d'artillerie; le fier drapeau, qui était planté sur la plus haute tour, s'incline lentement et disparaît. Les conquérants s'élancent en avant : le fort de glace est en leur pouvoir.

Cette scène du moyen âge dans le cadre d'un nouveau monde où la glace tenait lieu de pierre; les habits de laine, d'armures; les fusées, d'arbalètes et de haches, a beaucoup amusé le peuple, et les habitants de Montréal ont été en foule admirer ce château qui, brillant comme un diamant, se dressait fièrement dans les airs, jusqu'à ce que les douces brises du printemps vinssent abattre ses superbes tours. S. L.

(1) L'*Étoile*, revue illustrée quotidienne de Montréal.

JEAN MOYT.

I

Le conseil de guerre déclara à l'unanimité que le cavalier Jean Moyt avait mérité la mort. Jean Moyt connaissait son code militaire et savait d'avance ce qui l'attendait. Il s'était même encouragé, dans la solitude et le silence de la cellule, à faire bonne figure devant le tribunal, afin que les camarades de chambrée pussent dire : « N'importe, ce pauvre Jean Moyt était un brave ! » Malgré cela, lorsqu'il entendit la sentence, il laissa échapper un sanglot, et dit en serrant ses deux mains l'une contre l'autre : « Mes pauvres parents ! » Ce fut tout, et il se retira d'un pas ferme, après avoir salué ses juges.

Les parents de Jean Moyt étaient d'honnêtes cultivateurs tourangeaux. Quand il fut de nouveau dans sa cellule, il songea au petit bourg de Mauvières où il était né, où il avait vécu heureux, jusqu'au jour où la conscription de 1817 l'avait appelé sous les drapeaux. Les scènes de sa vie d'enfance lui revinrent avec une netteté extraordinaire. Une surtout se présentait sans cesse à son esprit, comme une obsession.

Il gaulait des noix avec son père, sur le bord de la grande route qui va de Loches à Châtillon-sur-Indre, en traversant Mauvières. Une voiture vint à passer, chargée de tonneaux de vin. L'homme qui la conduisait marchait d'un pas mal assuré, en hurlant une chanson à boire.

Parvenu à l'endroit où Jean Moyt et son père donnaient de grands coups de gaule sur les branches d'un noyer, il lui prit fantaisie de faire arrêter son attelage. Alors, étendant le bras vers les tonneaux, il dit d'une voix avinée :

— C'est là-dedans, les gas, qu'il y en a, des chansons !

Le père Moyt lui répondit en secouant la tête :

— Possible, camarade ! Mais c'est là-dedans aussi qu'il y en a, des malheurs et des crimes !

L'homme fouetta ses chevaux en haussant les épaules. Le soir même on apprit, à Mauvières, par le conducteur de la patache, que cet homme, parti pour Châtillon, n'avait pas été plus loin que Fléré-la-Rivière.

Fatigué sans doute d'aller à pied, il s'était assis sur le brancard de la voiture. Il s'y était endormi d'un lourd sommeil d'ivrogne, un cahot l'avait précipité par terre, et il avait été écrasé.

Cet événement tragique, avec toutes ses circonstances, avait hanté longtemps la mémoire de Jean Moyt. Mais l'impression s'en était peu à peu effacée; et le jour même où il était allé tirer au sort à Loches, avec les autres garçons de Mauvières, il s'était laissé aller, comme les autres, à se rafraîchir plus longuement et plus copieusement que de coutume. Il rentra fort penaud, sans se vanter de ses exploits de la soirée.

Mais le père Moyt apprit par le garde-champêtre que son fils était prié de se rendre, en compagnie de ses camarades, par devant le tribunal de police correctionnelle, pour répondre à l'accusation de tapage nocturne. Le tribunal fut indulgent et se contenta d'une légère amende, en considération de ce fait que les coupables étaient des conscrits. Mais quelqu'un qui ne fut pas indulgent, ce fut le pharmacien à qui l'on avait enfoncé la devanture de sa boutique et brisé ses bocaux.

Il fallut fouiller à l'escarcelle, et le père Moyt, d'un air sévère et renfrogné, fit observer, non sans raison, que cet argent-là aurait pu être dépensé plus utilement.

Pour toute excuse, le conscrit répétait :

— Je ne savais pas ce que je faisais !

— On n'a qu'à ne pas se mettre dans des états où l'on ne sait plus ce que l'on fait, dit sèchement le père Moyt; car cela peut mener plus loin qu'on ne croit. Que cette affaire-là te serve de leçon, mon gas, quand tu seras au régiment.

II

Cette « affaire-là » lui servit de leçon pendant onze mois, à peu près. Je ne veux pas donner à entendre qu'il n'allait pas de temps en temps se rafraîchir chez le marchand de vin, mais c'était toujours en compagnie d'un ou deux camarades que l'on avait élevés dans l'horreur de l'ivrognerie et dans la terreur des conséquences que peut avoir un moment d'ivresse, surtout pour un militaire.

Mais peu à peu, sans savoir comment, Jean Moyt se trouva faire partie d'une société plus étendue et plus mêlée. On se mit à le plaisanter sur ses habitudes discrètes de fantassin. Un cavalier y allait plus largement, que diable ! Non pas au point de se faire des affaires, bien entendu. Un vrai houzard sait couler la vie la plus douce, sans jamais aller plus loin que la salle de police.

A l'époque où Jean Moyt était venu de Mauvières à Paris, portant sa feuille de route en sautoir, dans un cylindre de fer-blanc, cela lui était bien égal d'être habillé en houzard ou en fantassin. La seule chose qui lui donnât du souci, c'est qu'il avait « son temps à faire ». Dans sept ans seulement, il retournerait à Mauvières, si jamais il y retournait.

Peu à peu, cependant, il subit le prestige de l'uniforme, et finit par prendre ce que l'on appelle l'esprit de corps. Mais il le prit par son mauvais côté. C'est une belle et bonne chose que l'esprit de corps, lorsqu'il porte un homme à faire tout son possible pour honorer l'uniforme qu'il porte, et à s'abstenir de tout ce qui pourrait le diffamer. Mais c'est une très mauvaise chose quand il pousse le soldat à mépriser tout ce qui ne porte pas le même uniforme que lui.

L'estime de soi-même se manifesta à la longue, chez Jean Moyt, par un mépris stupide et déraisonnable pour le fantassin.

Un escadron, qui était en détachement aux environs de Paris, étant venu rejoindre le corps, l'escadron de Jean Moyt, destiné à le remplacer, souhaita la bienvenue aux arrivants. Cette petite fête

eut lieu dans une des guinguettes des faubourgs. Les arrivants rendirent la politesse aux partants, dans la même guinguette, quelques jours après.

Peut-être faisait-il plus grand chaud ce jour-là que l'autre; peut-être le voisin de Jean Moyt était-il plus entreprenant. Le fait est que Jean Moyt sentit très nettement qu'il ne serait plus maître de lui, s'il franchissait certaine limite, celle qu'il avait franchie le jour du tirage au sort. Il se tint sur ses gardes.

Le moment de porter les santés étant venu, le voisin de Jean Moyt l'accusa publiquement d'avoir à peine trempé ses lèvres dans son verre, et l'accusa d'être un faux frère... un fantassin!

Tous les regards étaient fixés sur Jean Moyt. Un moment, il fut sur le point de dire : « Les amis, je connais ma limite! » Mais l'amour-propre le perdit, après tant d'autres. Sans dire un mot, il se leva, porta son verre à ses lèvres et le vida d'un trait...

Il sentait qu'il faisait une sottise, et cependant il la fit. On but de nouvelles santés, et il arriva un moment où Jean Moyt trouva tout naturel de dire des extravagances et d'en faire.

III

Un soldat d'infanterie vint à passer sur la route. Quelqu'un fit observer qu'il prenait des airs, et qu'il se carrait comme si le pavé du roi était à lui tout seul. Un second déclara que cela n'était pas supportable. Un troisième s'écria que cet homme méritait une leçon, et que quelqu'un de sa connaissance allait la lui donner à l'instant.

Quelques voix crièrent : « Arrêtez-le! » Un plus grand nombre hurla : « Bravo, Jean Moyt! »

Jean Moyt, avec l'assistance de son voisin, enjamba tant bien que mal le banc sur lequel il était assis, et courut après le fantassin.

Arrivé à quelques pas de lui, il cria d'une voix de tonnerre :

— Halte-là!

Le fantassin se retourna tout surpris et, voyant à qui il avait affaire, sourit avec bonne humeur.

— Tu souris, je crois, hurla Jean Moyt, tu te moques de moi, je crois. A genoux devant ton supérieur! sinon...

Le malheureux essaya de dégaîner son sabre, mais comme les mains lui tremblaient d'ivresse et de fureur, il ne put y parvenir. Prenant alors le fourreau par le milieu, il fit une espèce de moulinet, que l'autre évita sans peine, en se précipitant sur son adversaire et en le prenant corps à corps. Jean Moyt écumait et blasphémait, et sa fureur redoubla, quand le fantassin le regardant de près, dans les yeux, lui dit tranquillement :

— Et puis après?

Une patrouille passa, conduite par un sous-officier; quatre hommes séparèrent les belligérants. Le soldat d'infanterie n'eut pas de peine à prouver qu'il avait été attaqué, qu'il se trouvait en état de légitime défense, que d'ailleurs il n'avait pas frappé, et s'était contenté de maintenir un furieux qui voulait le contraindre à se mettre à genoux.

Quant au furieux, il se débattait entre les mains des hommes de la patrouille, répétant toujours les mêmes paroles :

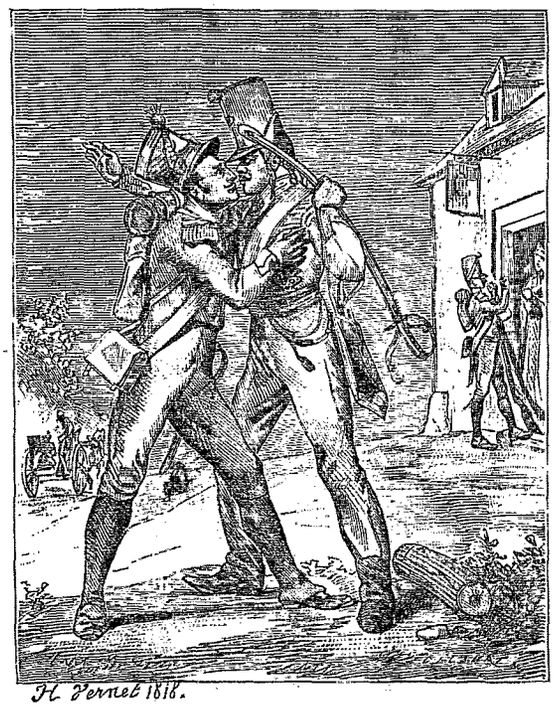
— A pas voulu saluer son supérieur.

Le chef de patrouille lui ayant fait observer que l'autre soldat n'était pas son inférieur, Jean Moyt lui répondit :

— Si, il est mon inférieur, et toi aussi, car vous n'êtes que deux... fantassins.

— Qu'on le désarme, dit le chef de patrouille.

— Attrape cela en attendant, pour t'apprendre à être poli, cria Jean Moyt; et avant que personne



Lutte. — Dessin de Gilbert, d'après Horace Vernet.
Voy. page 360.

pût s'opposer à son dessein, il souffleta le sous-officier.

Il y eut un moment de stupeur.

— Il y a trop de témoins pour qu'on puisse étouffer l'affaire, dit le sous-officier. En avant, marche!

Pendant qu'on l'emmenait, Jean Moyt ricanait niaisement, et criait aux houzards, ses camarades :

— Avez-vous vu? Avez-vous vu? Oh! la bonne farce!

IV

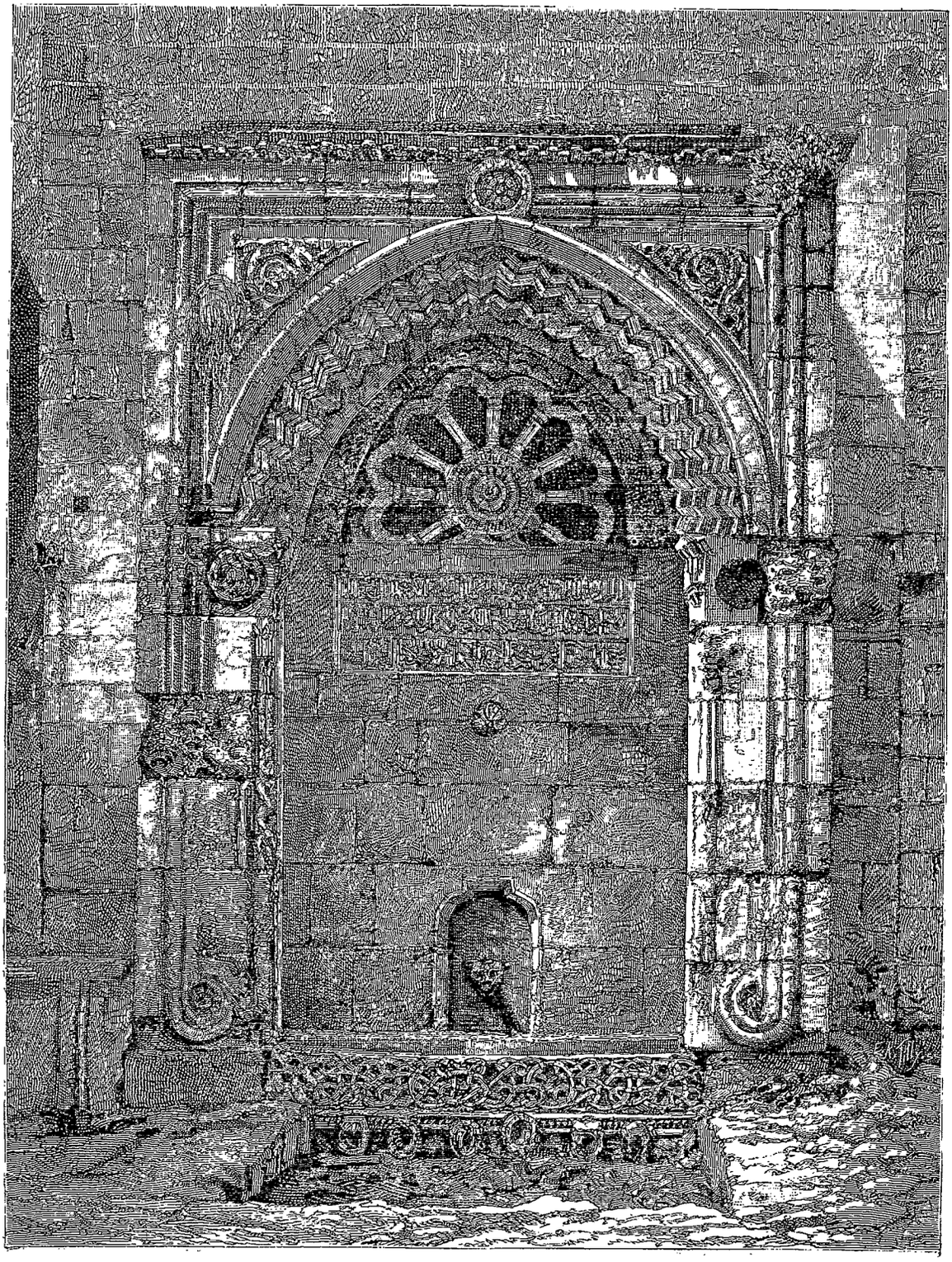
Voilà comment le pauvre Jean Moyt, parti pour une période de sept ans, ne remit jamais les pieds à Mauvières. Ses parents sont morts depuis longtemps. La famille Moyt est donc éteinte, mais quelque chose lui survit; c'est le mot du pauvre père Moyt :

— S'il y a des chansons dans les tonneaux, il y a aussi bien des malheurs et bien des crimes!

J. Girardin.

UNE FONTAINE ARABE, A JÉRUASLEM.

Les fontaines arabes de Jérusalem datent presque toutes du quatorzième et du quinzième siècle. Elles ne fournissent plus d'eau. Il y en a quatre : l'une sur la digue qui barre la vallée pour former l'étang de Birket-es-Soultan; c'est la plus simple. Les trois autres sont au voisinage du Temple, dans



Une Fontaine arabe, à Jérusalem. — D'après une photographie.

la rue qui longe son enceinte ouest; ce sont des merveilles d'ornementation.

On doit citer, parmi d'autres œuvres de l'architecture arabe à Jérusalem, un édifice situé dans la rue qui conduit du Bazar, derrière le Saint-Sépulcre, à l'enceinte du Temple, et qu'on appelle l'hôpital de Sainte-Hélène; c'est une réunion de bâtiments de différentes grandeurs entrecoupés

de cours : — la mosquée Haram-es-Schériff ou mosquée d'Omar, dont l'entrée est interdite aux chrétiens; ceux qui ont réussi à en obtenir l'accès rapportent que l'enceinte renferme des restes de monuments de toutes les époques; — quatre minarets dans l'enceinte du temple, remarquables par la simplicité et la grâce de leur style; — la porte de Jaffa ou d'Hébron; la porte de David ou de Sion; la porte des Magrabins; la porte Saint-Étienne; la porte d'Hérode murée; la porte de Damas ou des Colonnes, spécimen très important de l'architecture militaire arabe; — des tombeaux dans le cimetière du Birket-Mamillah.

Les portes, les fenêtres, les murs de beaucoup de maisons arabes, dans la partie inférieure de la rue de David, sont ornées de sculptures délicates et d'incrustations, et de nombreuses tourelles s'avancent en saillie.

Un Céramiste contemporain.

Bouvier, peintre de talent comme il y en a beaucoup, avait été se réfugier au loin dans un village afin d'y travailler; il avait pour voisin un pauvre potier, faisant sur son tour la cruche de grès, la terrine vernissée, le pot au feu ventrue, tous les ustensiles communs de ménage.

Bouvier s'amusa à prendre ses leçons; il fit d'abord la cruche, la terrine et le pot, puis, en cuisant la terre, il vit qu'il y en avait de grise, de blanche, de bleue, de jaune et de brune.

C'était une palette : l'artiste avait tout à la fois la matière plastique et la couleur. Il chercha la forme et, loin des musées et des livres, il inventa des formes simples et logiques; il orna ses vases, et ses modèles furent les herbes de l'étang, les fleurs du jardin, les feuilles des arbres, les papillons et les insectes. Il resta simple et sincère; il a fait ainsi les plus beaux vases de notre temps (1).

De la nécessité d'un but commun.

Des hommes qui ne sont pas liés par une idée supérieure, commune à tous, ne sauraient vivre longtemps en concorde. C'est ce qu'on peut observer aussi bien dans les petites associations que dans les grandes, aussi bien dans la famille que dans la patrie. Si, tandis que les uns pensent et agissent sous l'influence d'un sentiment élevé et généreux qui domine tous leurs désirs, les autres n'ont en vue que des intérêts d'ordre inférieur, et par-dessus tout leur bien-être matériel, comment pourraient-ils s'entendre et rester unis? A chaque instant se trahit la dissonance dans leurs pensées; leurs attractions ne sont point les mêmes. C'est pourquoi des discussions entre des esprits si opposés ne sauraient se terminer par aucun accord durable, mais, bien au contraire, elles s'enveniment le plus souvent et suscitent des querelles, parfois des haines. ÉD. CH.

(1) Discours de M. Falize, orfèvre à l'Ecole nationale des arts décoratifs.

APPAREILS MODERNES A L'USAGE DES CHIMISTES.

Voy. sur les progrès de la chimie, p. 350 et 379.

Avant tout, la chimie est une science expérimentale qui ne s'appuie que sur des faits bien constatés : ce sont des faits naturels qu'il s'agit d'observer exactement; ou bien des faits, artificiels en quelque sorte, qui se passent dans le laboratoire sous l'inspiration du savant.

L'esprit d'observation, la faculté d'invention (l'imagination, comme on dit d'ordinaire), l'adresse des mains, voilà les trois qualités maîtresses qui concourent à former un bon chimiste.

Sans imagination un savant est toujours incomplet : il peut faire avancer la science sur tel ou tel point de détail; mais il ne fera jamais de grande découverte.

Telle est l'opinion des hommes dont s'est le plus honorée la science, telle est celle de notre vénérable maître, M. Chevreul; et, chaque jour, des faits nouveaux viennent la confirmer.

C'est donc une grave erreur de croire, comme beaucoup de gens, que la pratique des sciences « dessèche l'âme, tue l'imagination », et que les savants de profession sont incapables d'apprécier les œuvres littéraires et artistiques.

Autrefois, dans le domaine des sciences d'observation, tout était à découvrir : les appareils les plus simples suffisaient; et même les gens étrangers aux sciences pouvaient observer des faits nouveaux et intéressants.

Glauber, chimiste distingué (né en 1604, mort en 1668), découvrit le *sulfate de soude*, qui cristallise en fort beaux prismes, et fut nommé « sel admirable de Glauber » !

Actuellement, rien de plus vulgaire que le sulfate de soude qu'on fabrique par millions de kilogrammes pour le transformer en *soude artificielle* (sel de soude, cristaux de soude).

En 1602, un cordonnier de Bologne, Vincenzo Casciarolo, se promenait aux environs de la ville. Comme il avait naturellement l'esprit observateur, il remarqua, au pied du mont Paterno, une pierre brillante, très lourde et d'un blanc éclatant. Étranger aux sciences, cet homme s'imagina que la pierre devait contenir de l'argent : il l'emporta chez lui, la réduisit en poudre fine, y ajouta de la farine et de la poussière de charbon; puis il chauffa fortement le mélange dans le foyer de sa cuisine.

Il n'obtint pas d'argent, mais il fut fort surpris de voir que le produit calciné était lumineux dans l'obscurité : il avait découvert le *phosphore de Bologne*. Au point de vue chimique, cette matière phosphorescente est du *sulfure de baryum;* car la

pierre lourde qui avait attiré l'attention de cet humble ouvrier, était du sulfate de baryte, lequel avait été réduit par le charbon à l'état de sulfure de baryum.

Il est maintenant beaucoup plus difficile de trouver en chimie des faits nouveaux : il ne faut point blâmer les chimistes modernes, devenus très exigeants pour l'installation des laboratoires et la création d'appareils nouveaux et souvent très coûteux.

Notre figure 1 représente le *chalumeau* de M. Schlœsing, chimiste éminent, membre de l'Institut.

C'est un appareil de chauffage qui permet de porter, en moins d'une demi-heure, un creuset à une température extrêmement élevée : de 1 500 à 2 000 degrés, c'est-à-dire au-dessus de la fusion du fer et même un peu au-dessus de celle du platine.

Le chalumeau est alimenté par le gaz d'éclairage ordinaire (la prise de gaz se fait par un robinet fixé au mur qu'on voit à la partie supérieure de notre dessin).

Dans l'intérieur du tube qui amène le gaz au fourneau, se trouve un autre tube qui fait arriver du gaz oxygène comprimé d'avance dans un grand réservoir, à l'aide d'une pompe foulante représentée à gauche de la figure.

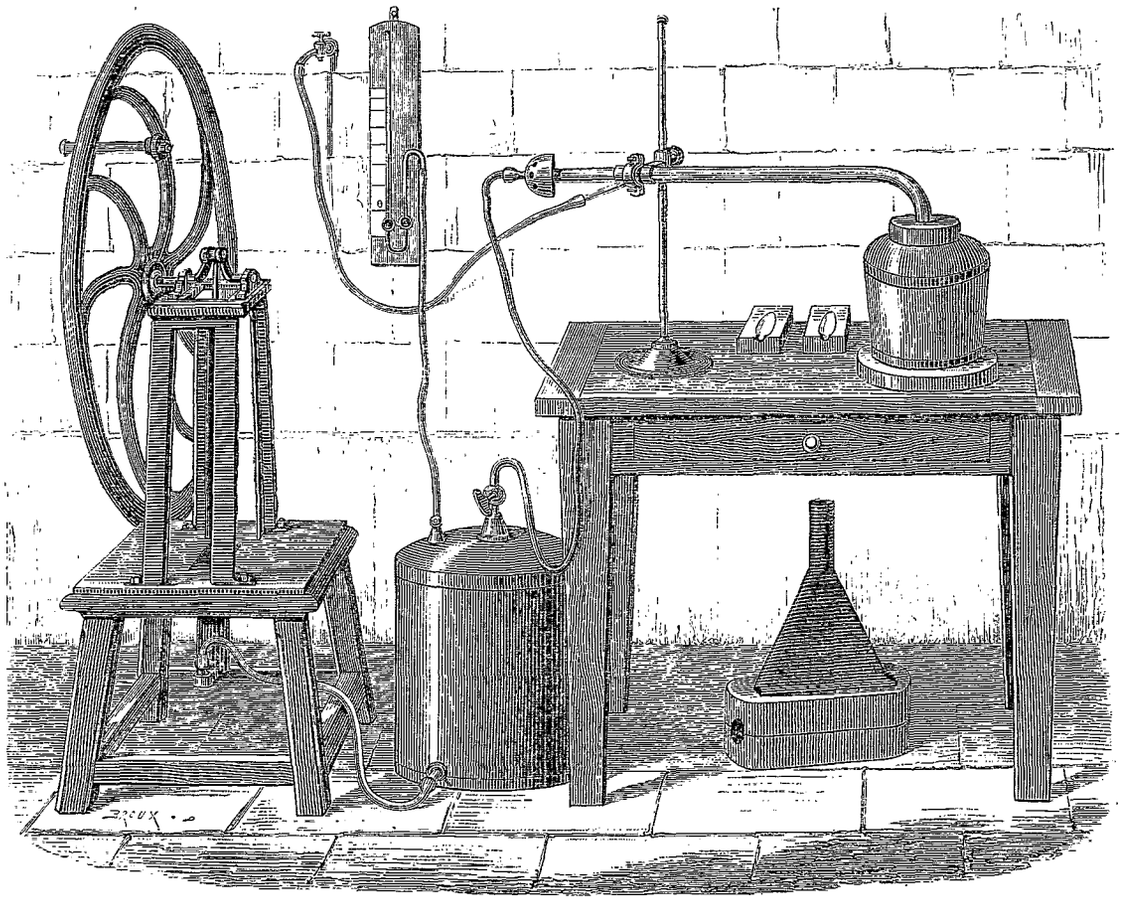


Fig. 1. — Chalumeau Schlœsing. — Pompe foulante. — Dessin de Broux.

A l'aide de cet appareil, on peut exécuter très rapidement un grand nombre d'essais à des températures très élevées. Malgré le prix trop élevé du gaz à Paris, il y a encore avantage à employer des appareils de ce genre; on n'obtiendrait les mêmes effets avec les fourneaux à charbon qu'en dépensant des quantités énormes de combustible, et en perdant beaucoup de temps, ce qui est bien plus grave; car, comme le disait Franklin, *le temps est l'étoffe dont la vie est faite;* et cette précieuse étoffe s'use toujours trop vite.

La figure 2 représente un appareil d'un ordre tout différent.

C'est l'*appareil d'épuisement,* imaginé par Cloëz, chimiste éminent du Muséum d'histoire naturelle, enlevé à la science en 1883.

Supposons qu'on veuille *épuiser* une matière par l'alcool, des feuilles de digitale par exemple : cela signifie qu'il faudra faire passer et repasser de l'alcool sur les feuilles jusqu'à ce que ce liquide n'enlève plus rien.

Il faudrait employer pour cela des quantités énormes d'alcool; mais, avec les appareils à épuisement, on n'emploie au contraire qu'un volume d'alcool très limité, un litre par exemple.

Le liquide est placé dans un *ballon* de verre chauffé au-dessus d'un fourneau à gaz.

Le ballon est surmonté d'une *allonge* de verre

remplie de la matière à épuiser, qui ne doit pas être fortement tassée.

Un tube métallique, percé de petits trous, permet aux vapeurs qui s'élèvent du ballon de traverser toute la masse contenue dans l'allonge.

Ces vapeurs s'élèvent ensuite dans un tube incliné, s'ouvrant librement dans l'atmosphère. Le tube est entouré d'un manchon traversé constamment par un courant d'eau froide (réfrigérant Gay-Lussac).

Il résulte de cette ingénieuse disposition que les vapeurs condensées dans ce réfrigérant donnent de l'alcool qui vient retomber goutte à goutte sur les feuilles à épuiser; après avoir traversé la masse, il retombe dans le ballon.

C'est donc toujours de l'alcool pur qui revient traverser les feuilles, tandis que les matières enlevées par l'alcool s'accumulent dans le ballon.

Quand l'alcool n'enlève plus rien, on distille le liquide du ballon, de manière à retirer toutes les matières dissoutes.

Nous avons choisi ces deux appareils un peu au hasard, parmi tous ceux que les chimistes contemporains emploient dans les laboratoires;

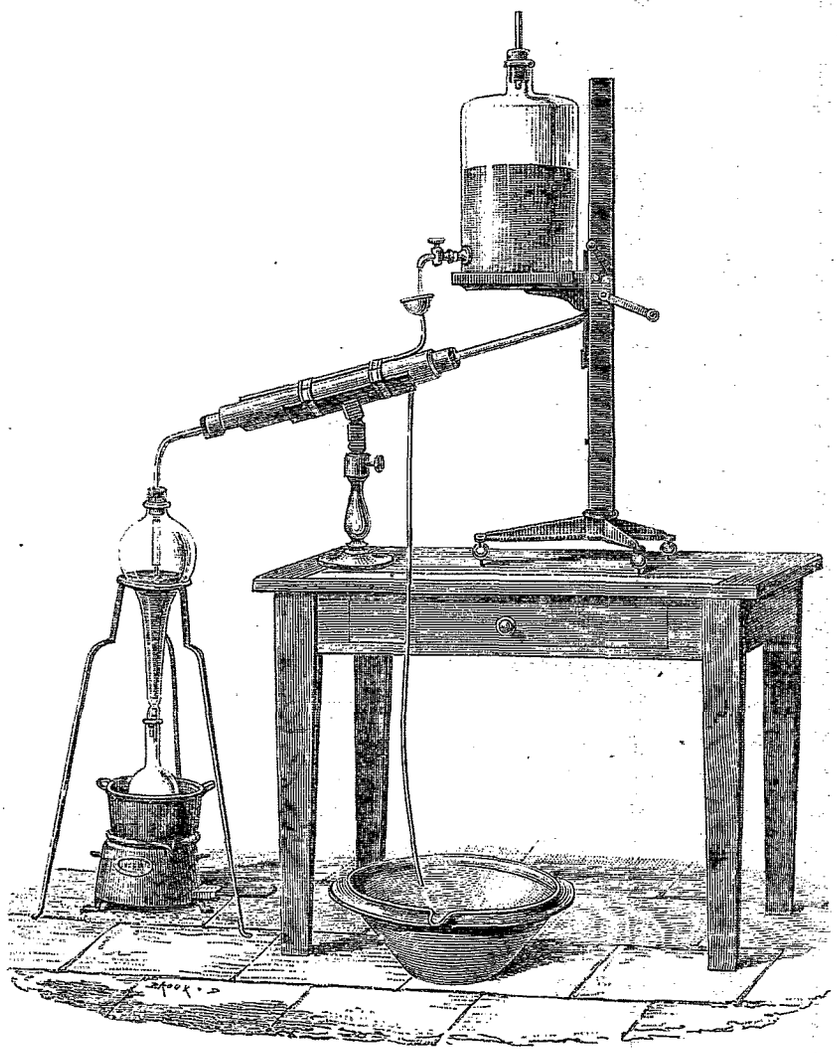


Fig. 2. — Appareil à épuisement de Cloëz. — Dessin de Broux.

mais chaque année en voit paraître de nouveaux.

C'est ainsi que, dans le laboratoire de M. Chevreul, au Muséum, nous avons fait installer un moteur à gaz (de la force d'un dix-huitième de cheval-vapeur, ou d'un trente-sixième de cheval ordinaire) qui donne un mouvement de va-et-vient très rapide à un petit chariot disposé d'une manière spéciale.

Quand on veut agiter vivement un flacon renfermant des matières qui ne peuvent agir qu'à la condition de rester bien mélangées, il suffit d'attacher le flacon sur le chariot : le moteur se charge de le secouer indéfiniment, sans aucune surveillance.

C'est ainsi que l'essence de térébenthine, agitée avec l'acide sulfurique étendu, donne une quantité fort considérable de *terpine* (corps solide, blanc cristallisé, qui représente de l'essence de térébenthine, plus de l'eau).

Ch.-Er. Guignet.

Paris. — Typographie du Magasin pittoresque, rue de l'Abbé-Grégoire, 15.
JULES CHARTON, Administrateur délégué et Gérant

LA PETITE TRICOTEUSE,

DE GREUZE.

Collection Greffulhe. — La Petite tricoteuse, de Greuze. — Dessin d'Édouard Garnier.

Ce petit tableau, tout simple qu'il soit, passe pour être l'une des meilleures œuvres de Greuze. Il a fait partie autrefois du célèbre cabinet de la Live de Jully dont la vente eut lieu en 1764 et qui ne comprenait pas moins de onze toiles de Greuze et des plus célèbres. En ces derniers temps, il appartenait au prince de Caraman Chimay, qui le prêta, en 1884, à l'exposition des « cent chefs-d'œuvre ». L'année suivante, il a été vendu avec tout ce qui décorait et meublait l'hôtel du quai Malaquais acquis par l'administration pour l'élargissement de l'École des Beaux-Arts, mais il n'est pas sorti de la famille qui le possédait depuis de longues années puisque son propriétaire actuel est M. le vicomte Henri de Greffulhe, gendre du prince de Chimay. Il a été gravé, avec de légers changements, du vivant de Greuze, par Claude Donat Jardinier. Diderot, dans son « Salon de 1761 », parle d'une peinture de Greuze sous ce titre : « Une enfant qui se repose sur une chaise. » Ce peut être la petite tricoteuse que représente notre gravure, ou une variante...

Comme nous écrivions ces lignes, ayant sous les yeux la gravure, la nourrice d'un de nos petits enfants vint à passer, la regarda et dit :

— Ah! la bonne petite fille! Celui qui « l'a tirée en portrait » a bien travaillé ; il faut le remercier, monsieur. C'est très ressemblant.

— Ressemblant! Mais, nourrice, comment pouvez-vous le savoir?

— Oh! cela se voit, monsieur. Elle ressemble à ma Jeannette; ce sera une honnête femme. Son père et sa mère étaient, pour sûr, de braves gens...

En écoutant cette excellente femme, je laissai tomber ma plume et renonçai à tout commentaire, en me disant que Greuze et Diderot auraient souri et aimé cet éloge.

Ed. Ch.

LE SIÈCLE LE MEILLEUR.

En quel temps, en quel lieu vaudrait-il le mieux avoir vécu? C'est une question qu'on peut se poser bien souvent, quand on se dépite des misères du temps où l'on vit, et que l'on considère les temps passés. On est vivement frappé de ce qu'on souffre soi-même; on l'est beaucoup moins de ce que souffrent les autres, surtout de ce qu'ils ont pu souffrir dans ces époques reculées que nous connaissons encore si peu, malgré tous les travaux des historiens. Il est donc assez difficile de choisir le temps et le lieu où l'on voudrait vivre, ou avoir vécu.

L'homme ne vit pas seulement de pain, comme l'a si bien dit l'Évangile; notre existence est à la fois matérielle et morale. Il faut donc diviser notre question, afin de la mieux résoudre. On peut être moralement très heureux et souffrir matériellement beaucoup. Réciproquement, on peut éprouver de grandes souffrances morales au milieu de toutes les jouissances matérielles. Ce sont en quelque sorte les deux plateaux de la balance; leur équilibre, rare et instable, constitue le bonheur, ardemment recherché par tous les hommes, et atteint par le plus petit nombre d'entre eux.

Matériellement, il semble qu'il n'a jamais fait meilleur de vivre que dans notre siècle et en France. Les facilités de la vie n'ont jamais été aussi complètes que de notre temps. Sciences, arts, industrie, commerce, tout conspire à nous rendre la vie plus douce et plus agréable qu'elle ne le fut jamais. Tous les peuples civilisés participent à ces améliorations; mais dans leur ensemble, elles n'ont peut-être été poussées nulle part aussi loin que chez nous. Ce n'est pas un amour-propre patriotique qui nous aveugle et nous trompe sur nous-mêmes; nous nous en rapportons au témoignage des étrangers, affluant en France et dans notre capitale, parce que, sans doute, ils s'y plaisent mieux qu'ailleurs.

Ainsi, pour le temps et le lieu, matériellement, on peut n'être pas très embarrassé de répondre : « Au dix-neuvième siècle, c'est en France qu'il vaut le mieux vivre ou avoir vécu. »

Le point de vue moral est plus obscur. Comme il s'agit non pas d'un moment dans la vie humaine, mais d'une existence entière de durée moyenne, quelle époque, d'une longue étendue, est assez préférable à toute autre pour qu'on puisse raisonnablement regretter de ne pas y avoir vécu? Notre siècle a été trop agité, et particulièrement chez nous, pour mériter qu'on le choisisse moralement. Le spectacle qu'il offre a de grands côtés certainement; mais en somme, il aura été profondément troublé. En parcourant toutes les annales du passé, on voit que presque tous les autres siècles l'ont été au moins autant que le nôtre. On aurait donc la plus grande peine à se décider. Mais, dans l'histoire, il y a une époque fameuse qui, par sa durée, par son éclat, par la grandeur et par la sagesse des princes, paraît l'emporter sur toutes les autres. C'est ce qu'on appelle le siècle des Antonins. Montesquieu, dans l'*Esprit des Lois*, a dit : « Cherchez dans toute la nature, et vous n'y trouverez pas de plus grand objet que les Antonins ». Puis, Montesquieu ajoute : « La sagesse de Nerva, la gloire de Trajan, la valeur d'Adrien, la vertu des deux Antonins les firent respecter des soldats ». Le siècle des Antonins dure, en tout, quatre-vingt-quatre ans, de l'avènement de Nerva, en 96 de notre ère, à la mort de Marc-Aurèle, en 180. Cinq empereurs se sont succédé dans cet intervalle. Nerva, personnage consulaire, philosophe et lettré, n'a régné que deux ans, ainsi qu'avait régné Titus, digne d'être compris dans cette admirable famille de souverains. Trajan, choisi par Nerva, a régné dix-neuf ans; Adrien, son parent et son pupille, a régné vingt-et-un ans; Antonin le Pieux, vingt-trois ans; et Marc-Aurèle, dix-neuf, comme Trajan. C'est le système de l'adoption, c'est-à-dire un choix réfléchi qui a produit ce miracle de tant de vertus sur le trône. Habileté administrative, courage militaire, dévouement au devoir, honnêteté accomplie, voilà ce qui a fait, durant près de cent ans, le bonheur du genre humain, dans un empire qui, dominateur du monde alors connu, s'étendait du golfe Persique à l'Écosse, et des bords du Danube à ceux du Nil. On aurait dit que le souhait de Platon s'était réalisé, bien que les *Pensées* de Marc-Aurèle nous attestent que c'est le Stoïcisme plutôt que le Platonisme qui inspirait ces hautes intelligences et ces grands cœurs.

A côté de ces splendeurs toutes politiques, les lettres n'ont pas laissé que d'être glorieuses, dans un temps qui peut compter Tacite, le plus grave des historiens selon Bossuet, et le plus grand peintre de l'antiquité selon Racine; Pline le jeune, Suétone, Apulée, Aulu-Gelle, Quinte-Curce, Florus, Justin; et parmi les Grecs, Maxime de Tyr, Sextus Empiricus, Plutarque, Galien, Pausanias, Ptolémée, Arrien, Appien, etc., etc.

Ainsi, moralement, on pourrait désirer d'avoir vécu sous les Antonins; car c'est pour les peuples une puissante compensation à bien des maux que de pouvoir, avec sincérité, estimer, honorer, aimer les chefs qui les gouvernent. Cinq empereurs de suite, méritant à divers titres les hommages de l'histoire, c'est un prodige, qui peut-être ne se renouvellera jamais.

Voilà une réponse plus ou moins complète à notre question. Chacun peut avoir ses préférences.

Mais le plus sûr pour chacun de nous, c'est de s'inquiéter assez peu du temps et du lieu où l'on est né et où Dieu nous a placés. Les Antonins ont été précédés et suivis de temps abominables; ils ont fait beaucoup de bien dans le leur. Tout homme peut imiter leur exemple, quelque modeste que soit la sphère dans laquelle il se meut.

BARTHÉLEMY-SAINT-HILAIRE,
de l'Institut.

CORSE [1].

I

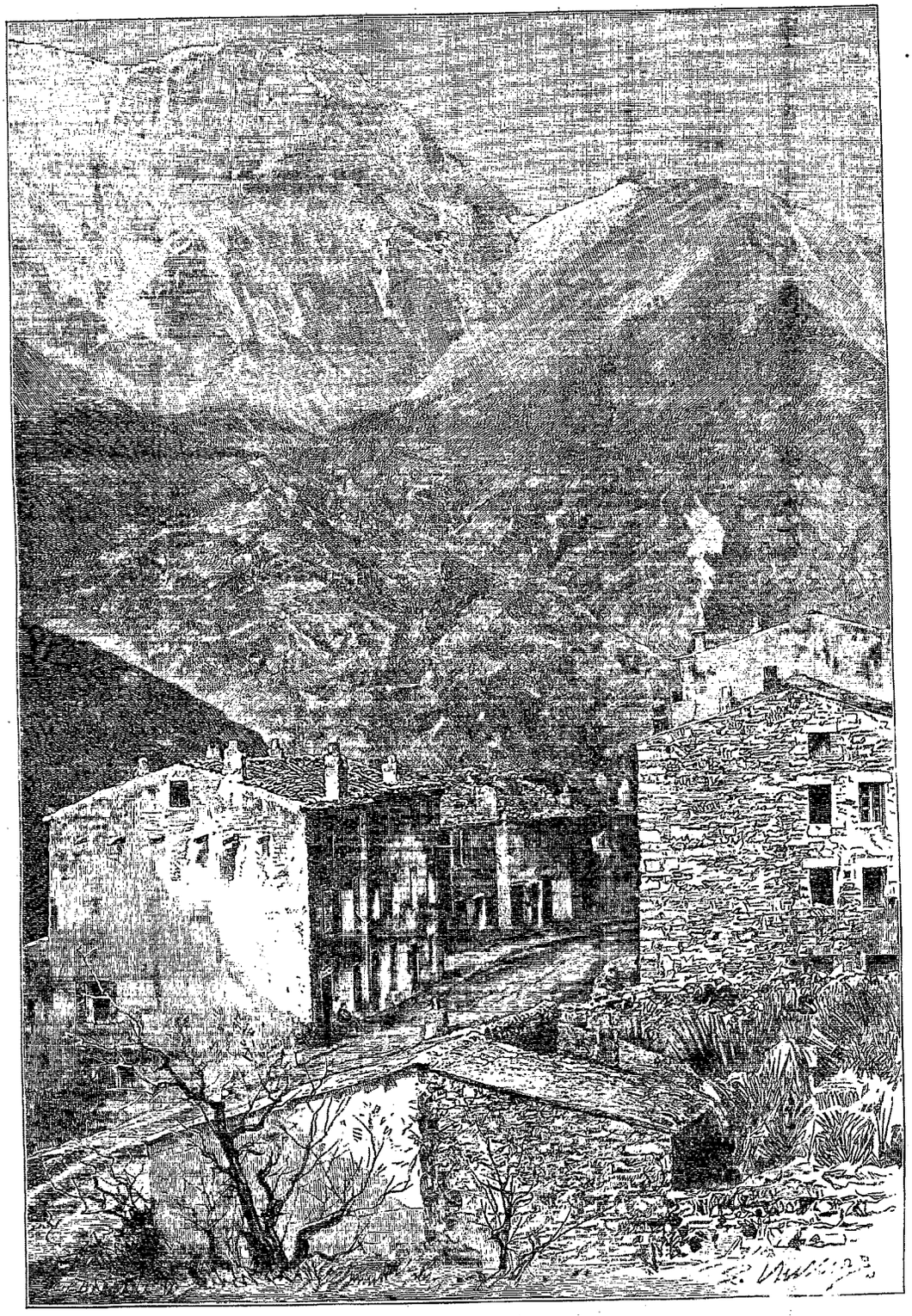
BOCOGNANO.

La grande route qui mène d'Ajaccio à Bastia a été, jusqu'à ce jour, la principale voie de communication de la Corse; elle était même, au début du règne de Louis-Philippe, la seule qui fût carrossable, et encore n'avait-elle sur les autres cet avantage que depuis peu de temps. Au commencement du siècle, il n'y avait sur toute la surface de l'île que des chemins de mulet. Il n'est pas besoin d'en dire davantage pour expliquer comment cet admirable et malheureux pays n'a jamais eu d'industrie, et comment les mœurs y sont restées à certains égards si primitives. Aujourd'hui même, à part les diligences publiques, on rencontre peu de voitures sur les routes; les Corses ont conservé l'habitude de se servir de bêtes de somme pour leurs transports. Cependant les voies nouvelles qu'on leur a ouvertes sont larges et bien battues; il y en a une, tout le long de la côte, qui entoure la Corse comme d'une ceinture. Elle est reliée à la grande route d'Ajaccio à Bastia par une foule de ramifications qui desservent les villages les plus importants. L'étranger peut donc sans aucune peine parcourir l'île dans toutes les directions. Mais s'il veut en peu de temps prendre une idée sommaire des beautés naturelles qu'elle offre à sa curiosité, c'est encore la route d'Ajaccio à Bastia qu'il devra suivre de préférence. Celle-ci passe par le cœur de la Corse; elle met en communication les deux versants de la chaîne centrale; elle escalade, du côté de l'ouest, le massif du Monte d'Oro pour redescendre ensuite, par une pente plus douce, sur la côte qui regarde l'Italie. Elle va ainsi d'une mer à l'autre en traversant, tour à tour, sur un faible espace de terrain, des landes arides, des maquis, des rochers que couronne une neige éternelle, des forêts, des prairies, des vergers et des plages sablonneuses. Le décor, comme dans une féerie bien montée, change juste au moment où l'œil allait s'en fatiguer et en demander un autre. La ville de Corte marque à peu près le milieu du trajet. Mais le point culminant se trouve plus près d'Ajaccio, au village de la Foce. On y monte par la vallée de la Gravona, en enfonçant jusqu'à la cheville dans un matelas de poussière d'une blancheur éblouissante, d'où chaque pas fait voler un nuage. Des groupes de paysans à cheval passent silencieux et graves; les femmes, jambe de ci, jambe de là, portent sur la tête un fichu noir, noué sous le menton, qu'on appelle la *falda;* les hommes tiennent devant eux un fusil posé en travers de la selle. Il y a au Musée du Capitole, à Rome, un buste dans lequel les savants croient reconnaître une image du vieux Brutus, le régicide. La ressemblance qu'il présente avec ces rudes visages de montagnards est singulière. Leur front est bas, le nez régulier, la bouche sévère; d'épais sourcils rapprochés par une contraction devenue naturelle ombragent des yeux enfoncés dans l'orbite; les cheveux sont coupés ras comme la barbe; l'ensemble des traits a quelque chose d'inflexible et de noble qui semble fait pour le bronze; il faut avoir ces visages présents à l'imagination quand on lit Tite-Live. Nulle part le prototype de la race italique ne s'est conservé plus pur qu'ici, sauf peut-être dans la campagne romaine et dans la Sabine. On a jadis comparé le masque de Napoléon à celui d'Auguste. Napoléon était le plus civilisé des Corses. Ce sont les paysans qu'il faut aller voir sur les grands chemins de son pays, si l'on veut se figurer au naturel les Brutus, les Appius et les Cincinnatus.

Quelques kilomètres avant d'atteindre la Foce, on traverse le village de Bocognano. Dans les environs habite le bandit Bonnelli, surnommé *Bella coscia* (Belle cuisse). Il n'y a point de brigands en Corse; mais le banditisme y fleurit ainsi qu'aux plus beaux jours, si par ce mot on entend l'état de gens qui, à la suite d'un meurtre accompli par vengeance, ou de tout autre crime, ont refusé de donner satisfaction à la loi, et se sont retirés dans une solitude d'où ils n'inquiètent plus personne. Il y aura bientôt cinquante ans que le roman de Colomba a été écrit, et les mœurs que Mérimée y a dépeintes n'ont pas encore subi le plus léger changement. Parmi ces malheureux qui se sont mis au ban de la société, les uns sont tués à coups de fusil par la gendarmerie; les autres défraient les audiences de la cour d'assises de Bastia, où ils n'excitent ni plus ni moins de curiosité que les criminels qui défilent devant les tribunaux du continent. Il ne se passe pas de mois où les journaux n'apportent en France la nouvelle de quelque aventure de ce genre. Ce qui devient de plus en plus rare, ce sont des bandits qui se sont soustraits aux recherches de la justice, qui ont effacé le souvenir de leurs méfaits par une vie paisible et honnête, et jouissent dans leur maquis d'une sorte de prescription. Tel est le cas de Bella-Coscia et de sa famille. On assure, du reste, qu'ils n'ont jamais tué personne. Il y a déjà bien longtemps ils avaient défriché dans la montagne une terre inculte qui

[1] Sur la Corse, voy. les Tables au mot *Corse* et, en outre, aux mots *Aleria, Calvi, Grotte de Brando, Paoli, Théodore de Neuhof*... Quelques-uns des articles auxquels nous renvoyons sont de Jean Reynaud, qui, ingénieur des mines en Corse, parcourut l'île en 1831 et a raconté son voyage (correspondance inédite). Voy. enfin, dans le vol. de 1887, les articles sur les *Iles Sanguinaires* et sur la *Tour de Capitello*.

était propriété communale. Quand ils l'eurent fait valoir, la commune voulut la reprendre sans les indemniser. Au lieu de plaider, ils se fortifièrent dans leur domaine, et déclarèrent qu'ils étaient prêts à le défendre les armes à la main. On les a laissés tranquilles. Mais, malgré la mansuétude de l'autorité, ils se tiennent toujours sur le qui-vive et ne sortent guère de leurs rochers. On dit même

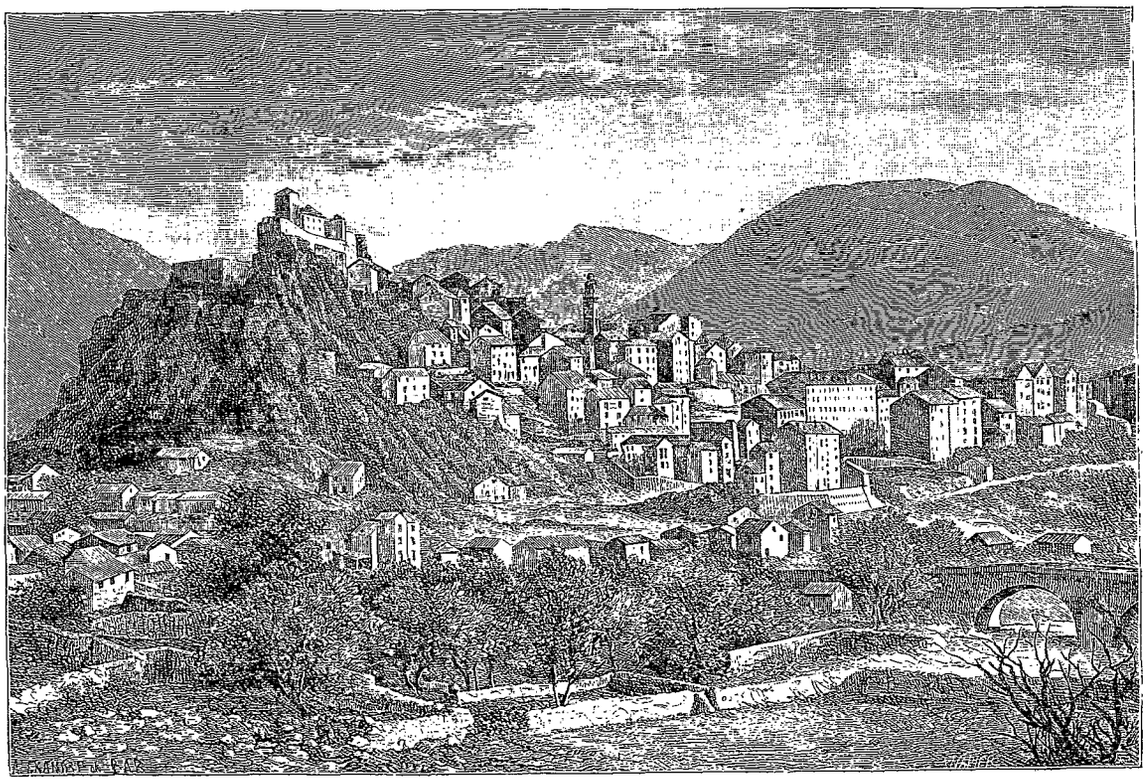


Bocognano (Corse). — Dessin de Vuillier.

qu'ils n'aiment pas beaucoup les visites. Ils en reçoivent cependant quelquefois. Un géologue de mes amis, qui est mort l'année dernière, eut un jour le désir d'aller observer de près, dans les environs d'Ajaccio, certaines couches de terrain, qui l'intéressaient tout particulièrement; pour s'y rendre il fallait passer par la propriété des Bella-Coscia. On conseilla à mon ami de leur en demander la permission. On l'aboucha avec un de leurs parents, qui habite Ajaccio; l'entrevue fut

acceptée. Au jour dit, le voyageur se dirigea à cheval vers la montagne. Arrivé dans le maquis, il vit paraître tout à coup, à un endroit qu'on lui avait indiqué d'avance, un homme armé, envoyé par les Bella-Coscia. Cet émissaire commença par s'assurer de son identité; quand il n'eut plus de doute sur ses intentions pacifiques, il saisit la bride de sa monture et le conduisit respectueusement à la demeure de la famille. Là, mon ami reçut le meilleur accueil. Il passa plusieurs heures avec les Bella-Coscia, partagea leur repas, puis alla faire sa tournée de géologue. Quand il eut pris congé de ses hôtes, le même guide le ramena jusqu'au maquis où il lui était apparu si subitement, et disparut de même. Les Bella-Coscia n'avaient voulu accepter aucun salaire. Une fois rentré à Ajaccio, mon ami leur envoya une livre de poudre fine : aucun cadeau ne pouvait leur être plus agréable. Elle alla sans doute rejoindre une carabine qu'ils tiennent, dit-on, de la munificence d'Edmond About. Poudre et carabine, dans la pensée des donateurs, étaient à l'usage de la chasse.

Quoique les Bella-Coscia n'aient pas en somme un compte bien terrible à régler avec la justice, une véritable célébrité s'est attachée à leur nom dans l'arrondissement d'Ajaccio et même dans toute la Corse. Les insulaires sont assez fiers de voir cette famille perpétuer en plein dix-neuvième siècle les traditions d'un autre âge, et ne s'en remettre qu'à elle-même du soin de soutenir



Corte [1] (Corse). — Dessin de de Bar.

ses droits. Elle est le dernier reste des clans du temps jadis, dont chacun avait un chef, qui l'administrait et le gouvernait isolément. Un libraire d'Ajaccio a exposé à sa devanture une photographie des Bella-Coscia. On voit, au milieu d'un groupe nombreux de femmes, d'enfants et de chiens, un homme d'aspect sauvage, tenant à la main un fusil en arrêt. Le personnage le plus singulier est une femme aux traits masculins, armée, elle aussi, d'un fusil; une carnassière est jetée sur ses épaules; ses dents serrent une pipe. Quelle ne fut pas ma surprise, en arrivant à Bocognano, de voir cette virago en personne dételer les chevaux de la diligence, les faire tourner d'une main ferme et les conduire à l'écurie, tandis que sa voix de basse leur adressait quelques encouragements! Je crus que décidément les Bella-Coscia possédaient la Corse entière et que le préfet était leur humble serviteur. J'ignorais alors que la photographie d'Ajaccio était une mystification, et qu'on y avait réuni dans une attitude dramatique des personnages choisis au hasard parmi les paysans du village. Le Guide Joanne l'a, depuis, appris à tout le monde. La virago du relai répondait au doux nom de Marthe. C'était une excellente femme; sa voix et ses allures lui attiraient des plaisanteries sans nombre qu'elle prenait de fort bonne humeur. Elle me servit des fraises des bois dont je garde encore la mémoire au bout de plusieurs années. Quel dommage cependant qu'elle n'ait jamais été hors la loi! Ce serait si facile dans ce pays, et le rôle lui allait si bien! Pauvre couleur locale!

[1] Voyez une autre vue de Corte, t. XIX (1851), p. 129, prise de l'autre côté de la ville, derrière la citadelle.

Ce qui en reste sera bientôt emporté par le chemin de fer, dont on aperçoit les travaux près de Bocognano. La première ligne suivra à peu près le tracé que les ponts et chaussées ont jadis fait suivre à la première route. Elle ira d'Ajaccio à Bastia. C'était une nécessité qui s'imposait. Le tronçon de Bastia à Corte a dû être livré récemment à la circulation. Celui qui part d'Ajaccio est moins avancé. L'un et l'autre doivent se rencontrer, près de Bocognano, sous le Monte d'Oro. Il a fallu percer en cet endroit un tunnel dans le granit. On a attaqué la montagne simultanément par deux bouts opposés, du côté de Corte et du côté d'Ajaccio. Les ouvriers que l'on emploie à ce travail gigantesque, comme tous ceux qui acceptent en Corse des besognes pénibles, sont des gens venus de Lucques et de Livourne. Quelques grands gaillards que j'aperçois sur les talus, à l'entrée du tunnel, portent de vieilles casquettes de l'armée italienne. Je pénètre dans la galerie au moment où une cartouche vient de faire sauter un quartier de roc. Une épaisse fumée, au milieu de laquelle tremblent quelques lanternes entourées d'une auréole blafarde, masque tous les objets environnants. Je sens vaguement que mes pieds clapotent dans l'eau. Des wagonnets passent et repassent avec un bruit sourd, conduits par des fantômes à demi-nus. L'air est à peine respirable. La fumée, qu'aucun souffle ne dissipe, peut rester encore longtemps suspendue aux parois de la galerie. Ce que je vois de plus clair, c'est que je ne vois rien, et je m'en retourne à la lumière aveuglante du soleil.

La ligne d'Ajaccio à Bastia sera complétée par deux embranchements, dont l'un desservira Calvi, en traversant la Balagna, et l'autre Bonifacio, en suivant la côte orientale.

Les travaux du tunnel ont beaucoup augmenté l'importance de Bocognano, et il est vraisemblable que cette prospérité nouvelle se maintiendra quand ils seront finis. A peu de distance du village s'étend la vaste forêt de Vizzavona; l'exploitation des bois peut donner lieu à un transit, dont Bocognano sera naturellement le centre. Pour développer chez les habitants le désir du progrès, on leur a construit récemment une magnifique maison d'école, dont la façade monumentale attire l'œil de très loin. Le sort de l'instituteur, qui loge et qui enseigne dans cet édifice, est bien digne d'envie. Il doit être le principal personnage de l'endroit. Du reste l'instituteur qui, dans nos campagnes de France, joue aujourd'hui, comme on sait, un grand rôle, est entouré en Corse de plus de considération que partout ailleurs : c'est un fonctionnaire. Pour ses compatriotes, ce mot dit tout. Le goût exclusif qui les porte vers les carrières publiques est une de leurs faiblesses. Mais, s'il a pour effet d'augmenter parmi eux le prestige du personnel dévoué qui est chargé de les instruire, l'erreur même dont on les blâme aura produit un excellent résultat.

La trace de Napoléon se retrouve à chaque pas en Corse : « *Lui partout, lui toujours!* » Ici il n'y a pas lieu de s'en étonner, et l'exclamation serait déplacée. Si nous nous reportons au mois de mai 1793, nous voyons passer à Bocognano le capitaine Bonaparte, traqué et poursuivi par les Paolistes. Le 2 avril, la Convention avait lancé contre Paoli un décret qui ordonnait aux commissaires français envoyés en Corse de s'assurer de sa personne par tous les moyens possibles et de le traduire à la barre de l'Assemblée. Ce fut pour le parti de l'indépendance le signal d'un soulèvement dans l'île entière. Bonaparte, dans une lettre écrite à la Convention, protesta en termes chaleureux, avec toute la rhétorique sentimentale du temps, contre la décision qui frappait le vieux dictateur son ami. Quinze jours plus tard, il avait rompu avec lui à tout jamais. Avait-il reconnu que les soupçons de la Convention sur la conduite de Paoli étaient fondés, comme il l'a lui-même assuré depuis? Ou bien, comme on l'a écrit, n'était-il poussé que par son intérêt personnel et entretenait-il le désordre pour en tirer parti? C'est un point fort obscur. Toujours est-il qu'après une tentative malheureuse contre la garnison corse, qui gardait la citadelle d'Ajaccio, Bonaparte fut obligé de fuir de sa ville natale. Il prit la route de Bocognano. Arrivé là il fut reconnu et arrêté. Mais il réussit à s'échapper sous un déguisement, redescendit en toute hâte vers la côte et gagna Bastia par mer.

II

CORTE.

Corte, par le nombre de ses habitants, est la troisième ville de la Corse; mais elle vient assez loin derrière Ajaccio et Bastia : elle compte un peu plus de cinq mille âmes; ce n'est pas même le tiers de la population des deux autres. Elle est traversée dans toute sa longueur par la grande route, qui en forme la principale artère, sous le nom plus noble de Cours (*corso*). De vieux ormeaux, plantés sur les bords de cette promenade, abritent de leur triste ramure des fonctionnaires en retraite, qui se racontent pour la centième fois les événements de leur carrière. A droite et à gauche s'ouvrent des ruelles misérables où de petits porcs tout noirs vont et viennent avec agitation. Des enfants aux pieds nus contemplent d'un œil curieux la diligence qui passe. C'est le village avec sa vie monotone et ses humbles aspects. Les hôtels de Corte se recommandent à l'étranger par les truites exquises que l'on y sert; on les pêche dans les deux torrents voisins, le Tavignano et la Restonica. Cependant on se lasse, paraît-il, des meilleures choses. Un de mes voisins de table, qui est en résidence à Corte, me dit avec un soupir de désolation : « Ah! monsieur, des truites deux fois par jour!» On lui aurait donné de la morue à tous ses repas, qu'il n'aurait pas manifesté plus de répugnance. Corte a aussi d'autres animaux, qui peuvent à juste titre dégoûter dès la première fois. Il m'est arrivé, m'é-

tant éveillé à l'aube, d'apercevoir sur le plancher une longue file de blattes, qui marchaient en colonne serrée vers la porte, il y en avait bien une centaine. Après avoir sans doute passé la nuit dans des ébats variés, elles rentraient au logis en famille. Ces insectes sont parfaitement inoffensifs pour l'homme et, à tout prendre, leur voisinage valait mieux pour moi que celui d'autres parasites des pays chauds, qui, du reste, ne me manquaient pas. Mais ils avaient sans doute trouvé dans mes bagages quelque proie à leur convenance. Lyon est la seule ville où j'en aie vu davantage.

La vie à Corte n'a pas toujours été aussi paisible et aussi monotone qu'aujourd'hui. De la route, où nos promeneurs de tout à l'heure continuent à faire leurs cent pas, levons les yeux vers la citadelle. Toutes les révoltes des insulaires contre Gênes sont venues gronder pendant des siècles autour de cette imposante bâtisse. Grâce à sa position centrale, grâce aussi aux défenses naturelles que lui assurent les montagnes environnantes, Corte devait jouer un rôle prépondérant dans les affaires du pays. Elle en fut la capitale, jusqu'au jour où s'établit la domination génoise; les nouveaux maîtres, navigateurs et commerçants avant tout, ne se sentaient pas à l'aise au milieu de ces rochers. Ils élevèrent au bord de la mer une *bastille*, et la ville de Bastia, qui naquit au-dessous, devint bientôt le siège de leur autorité. Mais le cœur du peuple corse continua de battre à Corte. La citadelle fut, comme l'a dit un voyageur, l'Acropole de l'île. Les Génois, naturellement, y mirent une garnison; mais la liberté ne cessa de planer autour de ce rocher, s'y posant à chaque révolte au son de la fusillade, toujours repoussée et jamais lasse. Tous les héros des guerres de l'indépendance ont passé là; héros dignes de l'antiquité, et dans lesquels Rome aurait reconnu son sang. Les annales du dernier siècle nous fournissent un exemple de leurs vertus, qui dispense d'en citer d'autres.

Le 7 juillet 1746, Jean-Pierre Gaffori, un des trois *protecteurs* que les Corses s'étaient choisis, dirigeait une attaque contre la ville de Corte. Avant le commencement de l'action, un de ses fils encore en bas âge était tombé entre les mains du commandant génois. Forcé de s'enfermer dans la citadelle, cet officier déclara au père que s'il ne déposait les armes sur-le-champ, l'enfant serait mis à mort. En même temps les assiégés braquaient leurs canons sur la maison des Gaffori. Jean-Pierre donna le signal du combat. Déjà la garnison faiblissait, une partie du rempart, qui était plus accessible, allait livrer passage à l'ennemi, lorsque en cet endroit même on vit tout à coup paraître le fils de Gaffori suspendu dans le vide au bout d'une corde. Le commandant espérait par cet odieux stratagème arrêter le feu des assiégeants. Un moment, en effet, ceux-ci hésitèrent. Tous les fusils s'étaient relevés, tous les visages s'étaient tournés vers Gaffori.

Gaffori commanda de continuer le feu.

Ce courage surhumain eut sa récompense. La citadelle tomba au pouvoir des Corses sans que l'enfant eut été atteint.

On montre encore à Corte la maison des Gaffori. Elle est criblée des traces qu'y ont laissées les boulets génois. On raconte que la femme du protecteur, digne en tout point de son époux, y soutint un véritable siège. Pendant une absence de Gaffori, elle s'y était enfermée avec quelques partisans de l'indépendance, et elle fit bravement le coup de feu contre les Génois. Comme ses compagnons, jugeant la défense inutile, parlaient de se rendre, elle les menaça de mettre le feu à un baril de poudre placé à l'étage inférieur. On se tut, et la lutte recommença plus ardente. Bientôt après arrivèrent des secours qui dégagèrent la petite troupe.

Des âmes ainsi trempées étaient une menace permanente pour la république de Gênes. Elle eut recours à ses armes ordinaires. Le 3 octobre 1753, Gaffori mourait assassiné. Le meurtrier était son frère. Mme Gaffori fit jurer à son fils, sur la chemise sanglante de la victime, qu'il combattrait jusqu'à son dernier jour contre Gênes. Cet enfant était celui qui avait été exposé sur les créneaux de la citadelle. Il n'eut pas besoin d'accomplir lui-même la vengeance de sa famille. Le frère de Gaffori, condamné par un tribunal corse, fut roué à coups de barre de fer dans sa prison. Celle qu'il avait rendue veuve assista jusqu'au bout à son supplice.

GEORGES LAFAYE.

UN BALLET SATIRIQUE DE LA FRANC-MAÇONNERIE (1741).

A Caen, à la suite d'une représentation de *Rhadamiste et Zénobie*, donnée par leurs écoliers, le 2 août 1741, les jésuites du collège Dubois firent exécuter un ballet comique, dans lequel était figuré le cérémonial qui s'accomplit à la réception d'un maçon.

La pièce commençait par une leçon que donnait un maître à danser à un élégant de l'époque. Survenaient un bourgmestre hollandais et sa fille, qui entraient par une marche burlesque et allaient s'asseoir au fond du théâtre. Un Espagnol paraissait alors, suivi de son valet, et faisait au maître à danser et à son élève, qui tous deux étaient initiés, des signes maçonniques qu'ils lui rendaient.

Ces trois personnages se jetaient ensuite dans les bras l'un de l'autre et se donnaient le baiser fraternel dans la forme usitée. Ce spectacle excitait la curiosité du bourgmestre; il quittait sa place et venait observer les gestes que faisaient les frères. Ceux-ci, le prenant pour un des leurs, lui faisaient également les signes, qu'il répétait d'une façon grotesque et de manière à laisser voir qu'ils ne lui étaient pas familiers. On lui proposait de se faire

initier; il y consentait avec empressement. En conséquence, l'Espagnol ordonnait à son valet de tout préparer pour la réception, et le Hollandais faisait retirer sa fille, qui courait se placer à une fenêtre pour voir de là tout ce qui allait se passer.

Bientôt avait lieu la réception, exactement comme elle se pratique en loge. Lorsqu'elle était achevée, et que tous les objets qui y avaient servi avaient été enlevés, le Hollandais rappelait sa fille qui, à la stupéfaction générale, entrait en scène en imitant les signes et le cérémonial dont elle avait été témoin.

Les frères manifestaient le plus vif déplaisir de voir leurs secrets ainsi parvenus à la connaissance d'une femme; mais ils ne tardaient pas à en prendre philosophiquement leur parti.

L'Espagnol demandait en mariage la fille du bourgmestre, et, le consentement accordé, les deux futurs époux dansaient un pas comique auquel ils mêlaient les signes des francs-maçons.

M.

LE TRÉSOR DU SULTAN

AUX SEIZIÈME ET DIX-SEPTIÈME SIÈCLES.

Au temps où la Sublime Porte tenait à honneur de ne rien emprunter aux *Djaours*, sans le leur rendre avec une fidélité qu'on admettait dans tous les états comme proverbiale, le « double trésor » de Constantinople n'était pas une fiction, et le grand Turc, comme on disait jadis, pouvait s'en enorgueillir. Deux vieux traités assez rares en portent témoignage.

Le premier est intitulé : *la République des Tvrcs*, par Guillaume Postel, imprimé en l'an 1569;

Le second, dédié au Roy-Soleil, a pour titre : *Relation du sérail du Grand-Seigneur*, et eut pour auteur Jean-Baptiste Tavernier, le joaillier habile, que son faste éblouissant ruina en partie, et que la funeste révocation de l'édit de Nantes acheva de jeter dans le dénuement.

Guillaume Postel, qui voyagea dans une partie de la Turquie au milieu du seizième siècle, et vécut à Constantinople vers l'année 1546, fait un grand éloge de l'ordre admirable qui régnait dans l'administration financière de l'empire ottoman. Après avoir démontré « en la tierce partie des orientales histoires », publiées chez Enguilbert de Marnef, en 1560, quelles étaient les sources immenses du revenu perçu par les diverses provinces de l'empire ottoman, il ajoute : « Pour cognoistre le reste de la grand'puissance qu'a aujourd'hui le seigneur turc, il faudroit cognoistre les forces qu'il peut avoir en mer; » il démontre de quel poids elles pouvaient être en présence des forces effectives de la chrétienté; mais ce n'était encore qu'au temps de François Ier et de Charles-Quint.

Quant vint l'époque de Louis XIV, l'opulence de la Sublime Porte prit un développement qu'on ne lui prévoyait pas. C'est ce que nous apprend Tavernier, le célèbre baron d'Eaubonne, lequel avait été merveilleusement servi pour cela par le hasard de ses anciennes relations avec la cour ottomane. Et, en effet, lorsqu'il avait établi durant plusieurs mois son séjour à Constantinople, vers l'année 1636, à la persuasion du fameux P. Joseph, il s'était lié intimement avec deux employés supérieurs du trésor impérial, qui, tombés tous deux plus tard en disgrâce, l'avaient instruit confidentiellement de ce que nul chrétien n'avait pu savoir avant lui (1).

En ces temps de fabuleuse prospérité, l'empire ottoman comptait deux centres immenses de richesse : le trésor particulier du sultan et le trésor national, dont la double opulence était devenue comme un fait proverbial chez les nations chrétiennes.

Pour obvier à la moindre cause d'embarras financier dans les deux centres où il pouvait puiser, le calife du prophète tenait sous sa main ce double trésor; la porte qui y conduisait s'ouvrait sur le petit cabinet où le sultan se rasait, c'est de là qu'on passait dans une galerie de trente pieds de long sur neuf à dix de large, où l'on pouvait contempler de prime abord six gros piliers de quinze pieds de haut de marbre varié, parmi lesquels on en admirait un de ce beau vert antique dont les chrétiens de Rome étaient émerveillés :

« Pour le trésor particulier et secret, ajoute Tavernier, c'est une voûte qui ne s'ouvre qu'en présence du Grand Seigneur, c'est une mer que je ne puis comparer qu'à la mer Caspienne, où il entre plusieurs rivières que l'on n'en voit point sortir... »

FERDINAND DENIS,
de la bibliothèque Sainte-Geneviève.

BERNARD DÉLICIEUX

L'AGITATEUR DU LANGUEDOC.

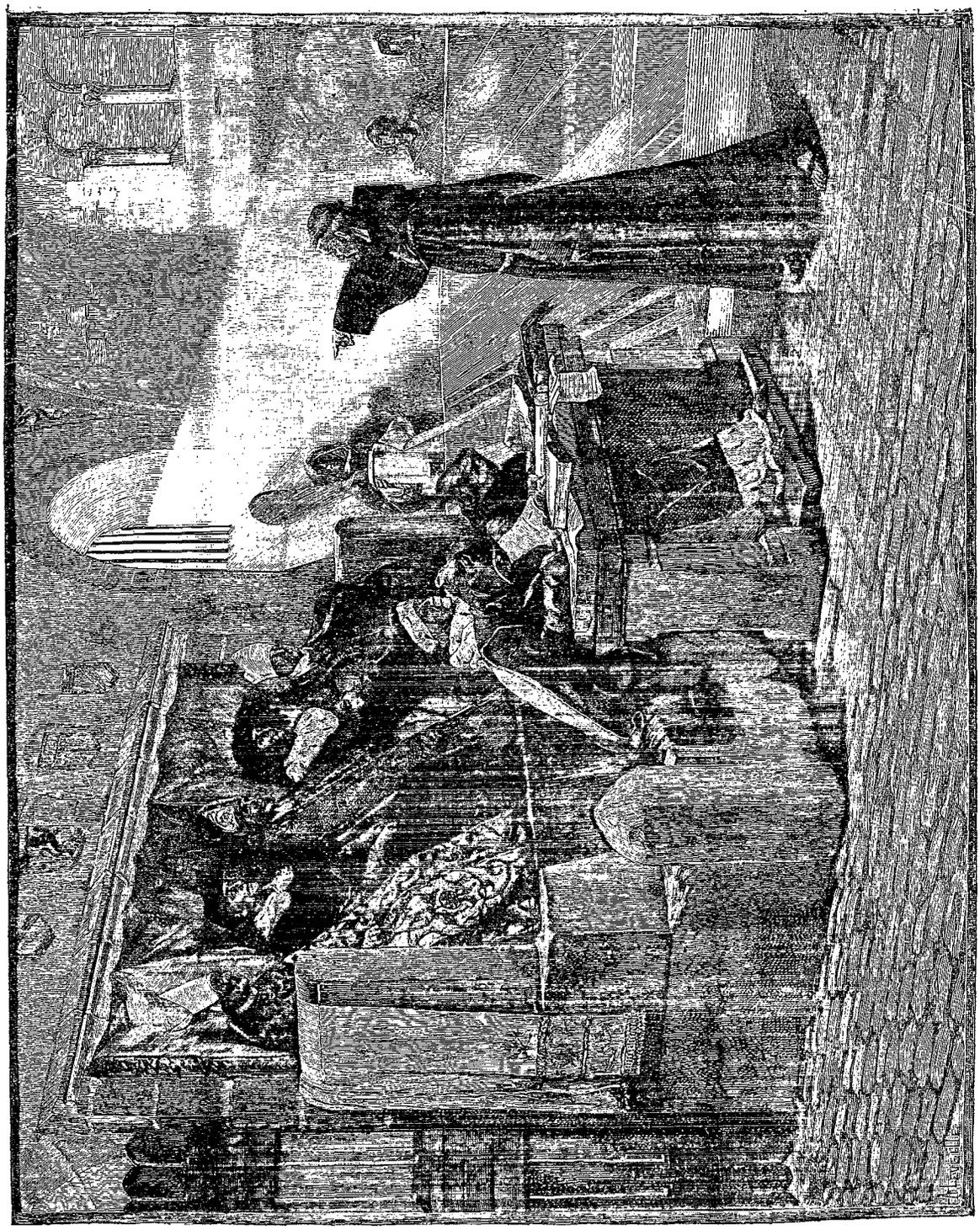
Tableau par J.-P. Laurens.

Un beau tableau de M. J.-P. Laurens, la *Délivrance des enmurés de Carcassonne*, aujourd'hui placé au Musée du Luxembourg, a été pour nous l'occasion de faire connaître à nos lecteurs (t. LI, 1883, p. 81) Bernard Délicieux, ce religieux franciscain, si courageux et si éloquent, rempli d'un si ardent amour pour son pays, qui osa entreprendre de lutter, lui tout seul, contre la toute-puissante inquisition, et qui lui tint tête un moment. C'est

(1) L'un était un Sicilien élevé à la charge de *Charnadar-Bachi*, ou si on le préfère, à celle de chef du trésor, et qui avait occupé cet emploi important durant cinquante-cinq ans; l'autre, né à Paris, et portant le nom supposé de Vienne, avait été employé sous ce dernier, et n'était tombé en disgrâce, après quinze ans de services dans la même administration, qu'en raison de ses liaisons avec son ancien chef. Les rapports de ces deux hommes, comparés entre eux par Tavernier, n'avaient laissé aucun doute à notre ancien voyageur sur l'exactitude des renseignements obtenus séparément de chacun d'eux. Tous deux, avoue leur ancien ami, avaient été contraints d'embrasser les erreurs de Mahomet.

l'auteur même du livre publié en 1877, *Bernard Délicieux et l'Inquisition albigeoise*, M. Hauréau, qui a bien voulu se charger alors de résumer cette histoire dans le *Magasin pittoresque*. Nous ne la referons pas après lui.

M. J.-P. Laurens a puisé encore une fois dans ce livre le sujet d'un nouveau tableau très admiré au Salon de cette année. Cette fois, il a représenté Bernard au moment où d'accusateur il est devenu accusé. Il n'est plus alors que « l'Agitateur du Languedoc ». Les juges devant lesquels il comparait ont été désignés par le pape Jean XXII, qui



L'Agitateur du Languedoc, peinture par M. J.-P. Laurens.

l'a fait arrêter alors qu'il venait le supplier d'épargner à sa malheureuse patrie les horreurs d'une nouvelle persécution.

Il n'avait plus alors, comme le fait remarquer M. Hauréau, ni le pouvoir, ni la volonté d'inquiéter, d'agiter personne. A présent, il est vaincu et d'avance condamné. Il compte des ennemis parmi ceux-là mêmes qui devraient le vénérer et le glorifier, ses frères de l'ordre de saint François, qui le craignent. « Ceux qu'on nommait injurieusement les relâchés parlaient hautement d'en finir avec leurs adversaires, nommés les rigides ou les

spirituels. » Quelque temps auparavant, quatre d'entre eux, partis avec lui des couvents de Béziers, de Narbonne, pour aller dénoncer à la cour d'Avignon les mœurs relâchées de leurs supérieurs, ont été retenus, emprisonnés, condamnés et brûlés comme hérétiques. Mais il est le plus redoutable. C'est bien à lui qu'on peut appliquer cette parole de Bossuet que M. J.-P. Laurens a mise pour épigraphe à son tableau : « Il fera trembler dans les tribunaux les juges devant lesquels on le cite. » On ne lui permettra plus de discourir, comme il a coutume de le faire, sur la pauvreté du Christ et des apôtres. Il sera interrogé sur des crimes imaginaires, sur d'autres pour lesquels il a été déjà jugé et absous, mis à la torture sans qu'on puisse les lui faire avouer; enfin, condamné, dégradé, dépouillé de sa robe, jeté chargé de fers dans le cachot d'où il ne sortira plus vivant.

ED. SAGLIO.

LE PLOMB.

TRAITEMENT DES MINERAIS.

Suite et fin. — Voy. p. 251.

C'est de la galène qu'on retire presque tout le plomb nécessaire à la consommation. Elle contient toujours un peu d'argent, souvent assez pour donner d'importants bénéfices. La proportion d'argent est d'ailleurs fort variable : la galène qui contient 1 kilogramme d'argent par mille kilogrammes est déjà classée parmi les minerais riches. Mais cette richesse est souvent dépassée : ainsi des minerais de Pontgibaud, de Villefort et Vialas, d'Aurouze (Haute-Loire), contiennent, en moyenne, 3 kilogrammes d'argent par tonne.

Le plus souvent la galène se trouve dans des *filons :* ce sont des crevasses ouvertes dans la croûte de notre globe à différentes époques. Les filons s'étendent souvent sur plusieurs kilomètres de longueur. Ils se continuent aux plus grandes profondeurs qu'on ait pu atteindre jusqu'à présent (environ 1 200 mètres). Quant à leur épaisseur, rien n'est plus variable : depuis quelques millimètres jusqu'à 40 ou 50 mètres, comme le fameux Comstock, dans l'Amérique du Nord. En France, certains filons atteignent plusieurs mètres d'épaisseur, quelquefois de 15 à 20 mètres.

Comment les filons ont-ils pu se remplir de différents minéraux, y compris des minerais métalliques? On a cru longtemps que les matières minérales avaient été amenées de l'intérieur de la terre sous la forme de vapeurs qui s'étaient refroidies et condensées sur les parois des filons : c'est ainsi que dans les volcans en activité, on voit des crevasses se remplir de différents minéraux arrivant sous forme de vapeurs. Mais c'est là une véritable exception : presque tous les filons métalliques proprement dits ont été remplis par des matières amenées par les eaux.

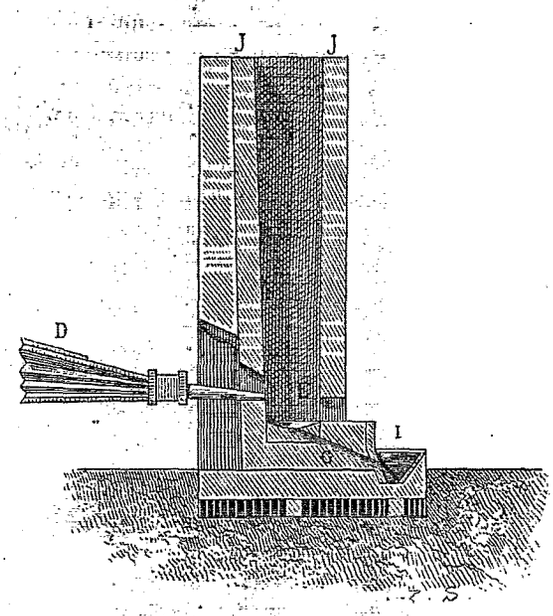
Une erreur très commune, qui a causé de nombreux mécomptes, consiste à croire que les filons sont remplis de minerai presque pur dans toute leur profondeur. Dans les filons plombifères le minerai se montre souvent en *colonnes* alternant avec des remplissages absolument stériles formés de *gangues* de valeur nulle ou presque nulle (quartz, sulfate de baryte, spath fluor, calcaire).

Autre erreur non moins grave : comme la galène est presque deux fois aussi lourde que les matières stériles qui l'accompagnent, on se figure volontiers que les filons doivent toujours *s'enrichir en profondeur.* Mais le contraire arrive très souvent : tout ce que l'expérience a prouvé, c'est que si un filon contient de la galène à la surface, ou à une certaine profondeur, il en donnera toujours si on le suit à une profondeur suffisante, après qu'on aura traversé des régions stériles plus ou moins épaisses.

Les filons de plomb ne peuvent guère être exploités qu'à la poudre, ou mieux à la *dynamite,* agent plus puissant et plus économique que la poudre.

Au sortir de la mine, le minerai de plomb est cassé et trié à la main. Les ouvriers font trois choix : le *riche,* qui est livré à la fonderie ; le *stérile,* qui est rejeté ; le *moyen,* qu'on soumet aux préparations mécaniques.

A l'aide de puissantes machines, on réduit le minerai à l'état de grains ou de poudres plus ou moins fines. Ces produits sont traités par des appareils fort ingénieux (*cribles à secousses, tables à laver,* etc.) qui séparent le minerai de la gangue (matières stériles), qui est beaucoup plus légère.



FOURNEAU A MANCHE. — J J E, cuve dans laquelle on entasse le charbon et le minerai grillé. — D, soufflet (en espagnol, *mancha,* d'où le nom du fourneau). — G, conduit par lequel le plomb s'écoule dans le bassin I ménagé en devant du fourneau.

Enfin les minerais suffisamment enrichis sont grillés dans des fours spéciaux de manière à brûler le soufre qui se dégage à l'état d'acide sulfureux, absolument comme le soufre d'une allumette

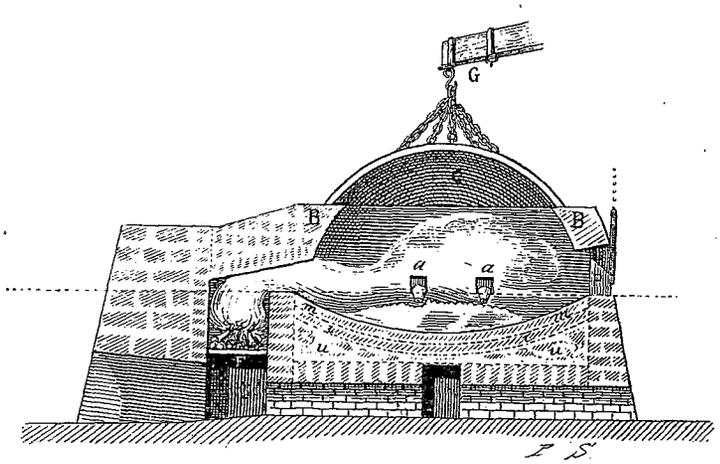
qu'on enflamme. Dans cette opération, le plomb brûle aussi et se change en oxyde de plomb.

Le minerai grillé est fondu avec du charbon dans des *fourneaux à manche* ou des *fours à réverbère :* on obtient ainsi du plomb métallique qui renferme tout l'argent contenu dans le minerai ainsi que l'or qui s'y trouve quelquefois en quantité notable. C'est le *plomb d'œuvre.*

Depuis trente ans, on a fait de grand progrès dans l'art de retirer l'argent du plomb d'œuvre.

Le *pattinsonnage* (du nom de l'ingénieur anglais Pattinson) consiste à fondre le plomb d'œuvre et à le laisser refroidir lentement : la partie qui se solidifie la première est du plomb presque pur ; on l'enlève avec une écumoire ; l'argent se concentre dans la partie restée liquide. On peut ainsi enrichir et traiter avec avantage les plombs pauvres d'où il était impossible autrefois d'extraire l'argent avec un bénéfice suffisant.

Actuellement le *zincage* remplace presque par-



FOURNEAU DE COUPELLE. — F, foyer. — *m m*, coupelle formée de plusieurs lits de cendre et d'argile bien battue (*u u, i i*). — *a a*, tuyères des soufflets. — P, cheminée. — B B, voûte de la coupelle. — C, couvercle de fer garni de terre réfractaire, manœuvré par une grue G.

tout le pattinsonnage. En fondant le plomb d'œuvre avec du zinc, il se forme un alliage de zinc et d'argent qui se dépose le premier par refroidissement : on sépare ainsi presque tout l'argent, plus rapidement que par le premier procédé.

Le plomb d'œuvre suffisamment enrichi passe à la *coupellation :* opération qui consiste à le chauffer fortement dans un fourneau en forme de coupe sous l'action d'un fort courant d'air.

Le plomb brûle, en formant de l'oxyde ou *litharge,* qui fond et s'écoule peu à peu à la surface du bain métallique.

L'argent, qui ne peut brûler comme le plomb, reste sous la forme d'une masse ou *gâteau* qu'on trouve au fond de la coupelle.

C'est ce qu'on nomme *l'argent de coupelle :* il retient l'or qui existait primitivement dans le plomb et il se vend d'autant plus cher qu'il est plus *doré,* c'est-à-dire qu'il contient plus d'or.

Quant à la litharge, si la coupellation en produit plus qu'on n'en peut vendre, on la fait passer au fourneau à manche avec du charbon de manière à la ramener à l'état de plomb métallique.

Depuis quelques années, une maison anglaise traite les minerais de plomb par un procédé tenu secret : on sait seulement qu'il s'agit d'une méthode *par voie humide* (chimique ou électro-chimique), c'est-à-dire qu'au lieu de la chaleur, de l'air et du charbon, on n'emploie pour traiter les minerais que de l'eau et des produits chimiques appropriés. La maison qui exploite ces procédés fait acheter des minerais dans le monde entier, surtout des minerais argentifères.

La France possède de très nombreux filons de galène argentifère, non seulement sur le vieux sol français, mais aussi en Algérie. Depuis cinquante ans, l'État (qui est propriétaire de toutes les mines) a donné un nombre très considérable de concessions ; et cependant, c'est à peine si nous avons trois ou quatre mines de plomb argentifère exploitées régulièrement avec bénéfice. Nous ne produisons qu'une très petite partie du plomb nécessaire à notre consommation.

Sommes-nous donc incapables d'exploiter des mines métalliques ? Certainement non : nous avons de très habiles ingénieurs, qui font preuve de haute capacité, non seulement dans nos mines, mais dans les mines étrangères.

CH.-ER. GUIGNET.

Le Jeune homme,

PAR ROZAN.

Avoir trouvé, avoir produit, avoir fait jaillir une étincelle de son cerveau, voilà le vrai, le grand bonheur de l'homme. Les plaisirs s'usent, les sens s'émoussent, tout s'affaiblit, tout s'éteint, excepté la joie d'étudier et de penser. Plus elle se renouvelle, plus elle s'avive ; seule elle a ce privilège, seule elle embellit la vie jusqu'à la dernière heure.

On vit en paix et l'on ne maudit ni les hommes

ni les choses en prenant la salutaire habitude de se demander toujours si ce qu'on dit est vrai, si ce qu'on pense est juste, si ce qu'on fait est bon. A cette triple condition il est possible, quand on n'a pas de ridicules ambitions, de prendre la vie en gré, et de goûter sans arrière-pensée les douces émotions que Dieu nous envoie.

Tristesse et consolation en l'état de maladie.

En l'état de maladie, lorsqu'on écoute au fond de soi, on entend chanter aussi. Ce chant est peut-être le plus triste, le plus mélancolique qui soit au monde; mais il est aussi le plus doux, le plus consolant. Au cœur, il parle de patience et de force; à l'esprit, il révèle une vie future éternellement calme et heureuse, couronne éclatante de cette patience et de cette force. ÉMILIE FAGET.

La Nature.

Les œuvres de la nature sont toujours comme une parole de Dieu fraîchement exprimée.

GOETHE.

NOTE SUR LES CARYATIDES DE PIERRE PUGET, A TOULON (1).

Voy. la gravure, page 361.

Les caryatides (ou cariatides, moins étymologiquement) du Puget auraient trois mètres de hauteur, si elles étaient en pied et debout.

Elles ne sont pas en marbre. On a cru longtemps, et même en 1827, qu'elles étaient en stuc : elles sont en pierre de Calisanne ou Callisane.

Le terroir ou quartier de Calisanne, d'où l'on extrait la pierre de ce nom, limite à l'ouest celui de Saint-Chamas, village situé sur l'étang de Berre, à trois lieues sud de Salon, département des Bouches-du-Rhône. (Nous avons représenté en 1833, page 296, le pont romain de Saint-Chamas.)

Par un acte de 1656, dix-neuf janvier, les escuyers consuls lieutenants pour le roy au gouvernement de la ville de *Tollon*, « ont baillé » à prix fait à Pierre Puget, maître sculpteur (2), habitant la mesme » ville, présent, acceptant et stipulant, promettant de faire bien et dueb- » ment et poser à l'hostel de ville en la fasse de costé de midy, un por- » tique lequel sera taillé et posé tout ainsy qu'il est démonstré par le » dessain que ledit Puget a faict... Suyvant et conformément auquel » dessain ledit Puget sera tenu observer audit portique toutes les me- » zures et proportions, soit pour l'architecture, figures et autres or- » nemans que y seront représentés, et lequel portique sera fait de » pierre de Calissane de la plus belle... Le dit Puget fornira son » travail et toute la pierre... moyennant la somme de mil cinq cens » livres... »

En 1660, moins de trois ans avant l'achèvement entier des caryatides, Louis XIV témoigna de son contentement en les voyant dans l'état où elles étaient alors. Elles furent aussi, dit-on, admirées par le Bernin, plus célèbre alors que Puget, supériorité de renom que ne confirme pas le jugement de la postérité.

Selon une tradition, le fils de Colbert, Seignelay, ministre de la marine, étant à Toulon, en avril 1684, aurait proposé de faire transporter les caryatides à Paris, Louis XIV très sensément n'y consentit pas.

(1) Extraite de la notice historique de M. Ch. Ginoux, membre de l'Académie du Var, à Toulon. — Paris, Plon et Nourrit, 1866.

(2) Dans d'autres actes, on le qualifie « maître peintre ». Voyez la reproduction d'une de ses peintures, t. XVII, p. 257, 1849 et, divers sujets se rapportant à lui, aux Tables.

En 1692, deux ans moins un jour avant la mort de Puget, le conseil municipal de Toulon délibéra qu'il serait payé à François Flour « maistre paintre de ceste ville, la somme de soixante-quinze livres pour avoir donné et mis un vernis sur les figures, et au reste de ce qui compose le balcon de l'hostel de ville du cousté du port pour les conserver... »

En 1735, on paya deux cent-vingt livres au sculpteur Jean-Baptiste Dubreuil pour avoir réparé le balcon de l'hôtel de ville et « netoyé les ternes » (caryatides du Puget).

En 1761, le conseil délibéra de faire nettoyer les statues et ornements du portique « en leur donnant une couleur conforme à celle que M. Puget employa lors de la construction ».

En 1791-92, sur la proposition d'un membre du conseil général de la commune, le directoire du district et le directoire du département ordonnèrent des réparations de quelque importance.

Longtemps après, en 1825, une commission nommée par le maire de Toulon exprima de vives alarmes et signala les causes de destruction de l'œuvre de Puget, notamment les infiltrations produites par les eaux qui séjournent sur le balcon au-dessus des sculptures, les intempéries, les érosions qui résultent du soleil, de la pluie, du vent de la mer, les dégradations du fait des enfants qui montent jusque vers les figures, etc.

Sur la proposition du conseil municipal, M. Hubac, maître sculpteur de la marine, fut chargé de nouvelles réparations.

En 1828, le comte de Forbin, directeur des musées royaux, était disposé à faire mouler les caryatides. L'exécution du moulage fut confiée à un Italien nommé Cariani, de passage à Toulon. Cette opération se fit dans l'arsenal. Le mouleur, d'après ce qui lui fut ordonné, livra sept épreuves : on n'en connaît que quatre qui se trouvent au Louvre, à Marseille, au musée de Toulon et au musée naval de son port. Pour rendre les épreuves plus précieuses, il n'en fut tiré qu'un petit nombre, idée fâcheuse, et qu'on a malheureusement appliquée trop souvent à d'autres œuvres dont on aurait dû vouloir répandre au contraire le plus grand nombre possible d'exemplaires. Le mouleur fut autorisé seulement à mouler les masques et à les vendre à son profit. Ces moules n'existent plus; mais les frais d'un moulage nouveau ne seraient pas considérables : cependant, plus on tarde, et plus on sera exposé à ne reproduire les caryatides que dans un état moins parfait.

En 1865, 67, 68, les vœux d'un moulage en bronze ont été réitérés : on serait assuré de conserver ainsi une copie fidèle et indestructible de ces belles œuvres; cet avis est approuvé de tous; on est unanime à cet égard; il suffirait d'une ferme volonté : on l'attend. ÉD. CH.

Pierres de plongeurs.

On voit, au palais des Arts de Lyon, deux pierres plates, carrées, percées en haut d'un trou, qui ont été rapportées de Beyruth (Syrie) par le docteur Saguet. Sur ces deux pierres sont gravées des lettres arabes qui signifient, à l'une : « Nous sommes à Dieu et nous retournons à Dieu »; à l'autre : « Au nom de Dieu le vivant! je me confie à la grandeur de Dieu ».

Les plongeurs musulmans attachent à leur cou ces sortes de pierres avant de descendre dans la mer.

LE BOUNCING (1).

DIVERTISSEMENT CANADIEN.

Voy. page 385.

Dans des cercles de Montréal, lorsqu'un visiteur se présente, on le fait sauter en l'air; c'est une

(1) Lancement. Prononcez *baouncing*.

manière de le recevoir, en ami, « les bras ouverts ». Cet accueil est tenu pour honorable. Sur la liste nombreuse des visiteurs qui ont été ainsi « baounced », on lit les noms de personnages estimés dans les arts, les sciences, et même dans de hautes fonctions. Il paraît du reste que l'attitude que l'on a

Le Bouncing, à Montréal. — Dessin de Morel.

gardée en l'air n'est pas indifférente, elle donne une idée du caractère. Il ne faut point, par exemple, qu'en écartant bras et jambes, on prenne la forme disgracieuse d'un X comme on le voit dans la gravure, ni se pelotonner grotesquement comme une araignée en effroi, mais il convient

de monter et de descendre impassible « doux comme un agneau », dit le *Star* (1).

LE CIEL EN 1888.

Nous publierons, au mois de janvier, comme nous avons l'habitude de le faire depuis bientôt un quart de siècle, l'exposé des phénomènes astronomiques les plus intéressants à observer dans le cours de l'année qui va s'ouvrir. Mais nous signalerons dès aujourd'hui ceux qui doivent se présenter en janvier et qui peuvent intéresser nos lecteurs.

Le principal sera une éclipse totale de lune qui aura lieu le 28 janvier, de 8 h. 38 m. du soir à 2 h. 20 m. du matin, dans les conditions suivantes pour Paris.

Entrée de la lune dans la pénombre . .	8 h. 38 m. 5 s. soir.
Entrée dans l'ombre	9 h. 40 m. 0 s.
Commencement de l'éclipse totale . . .	10 h. 40 m. 4 s.
Milieu de l'éclipse.	11 h. 29 m. 4 s.
Fin de l'éclipse totale	12 h. 18 m. 5 s.
Sortie de l'ombre.	1 h. 19 m. 1 s. matin.
Sortie de la pénombre.	2 h. 20 m. 7 s.

Grandeur de l'éclipse = 1 642 le diamètre de la lune étant *un*.

Ce soir-là, la lune se lèvera à Paris à 4 h. 30 m. On voit donc que cette éclipse totale sera visible du commencement jusqu'à la fin, si le temps le permet, car notre lourde atmosphère n'est pas toujours, surtout en cette saison, favorable aux observations astronomiques.

Cette éclipse est le retour de celle du 17 janvier 1870, dont le milieu a eu lieu à 2 h. 56 m. du soir. Elle revient donc, selon le cycle de ces phénomènes, après une période de 18 ans 11 jours 8 h. 33 m. Elle est remarquable par sa centralité et par sa grandeur. Ceux d'entre nos lecteurs qui ont à leur disposition de petites lunettes astronomiques seraient bien inspirés d'examiner avec attention le contour de l'ombre de la terre pendant son passage sur le disque lunaire, et de remarquer s'ils n'apercevraient pas là une bordure transparente plus ou moins épaisse. Nous publierions avec plaisir les résultats de leurs observations, soit ici, soit dans la *Revue mensuelle d'astronomie populaire*.

Dans la nuit du 22 au 23 janvier, à 1 h. 31 m. du matin, la lune passera tout près de l'étoile de 4e grandeur μ du Taureau et la frôlera presque. Comme la lune n'est qu'à 96 000 lieues d'ici, tandis que l'étoile est éloignée à des milliers de milliards, quelques dizaines de kilomètres de différence du sud au nord entre plusieurs observateurs suffisent pour changer considérablement la position de la lune relativement à l'étoile. Suivant l'endroit de la France que l'on habitera, on verra l'étoile se rapprocher plus ou moins du bord lunaire, et même disparaître entièrement derrière lui.

Nous traversons en ce moment une période de minimum de taches solaires. Cependant, elles semblent commencer à revenir, et même au mois de juin de cette année, on a pu en voir une assez grosse pour être perceptible à l'œil nu. On pourra donc de temps en temps diriger vers le soleil une lunette munie d'un oculaire coloré, et reconnaître les groupes de taches qui se forment à la surface de notre astre central et manifestent à nos yeux sa rotation en 26 jours.

Comme observations à faire pendant la nuit, dans le cours du mois de janvier, nous signalerons, outre les curiosités des brillantes constellations du ciel d'hiver, telles que les magnificences d'Orion, du Taureau, du Grand-Chien, des Gémeaux ou d'Andromède, nous signalerons, dis-je, comme particulièrement bien placée pour l'observation, la planète Saturne, qui arrive en opposition avec le soleil le 23 janvier, et qui passe alors au méridien à minuit. Ses anneaux commencent à se refermer, et la mystérieuse planète offre en ce moment aux contemplateurs des merveilles célestes un spectacle véritablement admirable.

CAMILLE FLAMMARION.

(1) *The Montreal daily Star* (l'*Étoile*, feuille quotidienne de Montréal).

De l'éducation des yeux.

Il faut habituer les yeux à voir vite et juste.

« Mon père, nous disait un peintre de nos amis, traçait sur une feuille blanche de papier deux lignes droites à une certaine distance l'une de l'autre.

» — Regarde bien ces deux lignes, me disait-il; mets promptement dans ton esprit et ta mémoire l'idée de leur longueur et de l'espace qui les sépare. Bien! Maintenant, prends ce crayon, ferme les yeux, et essaye de tracer sur le papier une ligne intermédiaire de même grandeur au milieu, autant que possible, et à une égale distance des deux miennes.

» L'épreuve me parut d'abord très difficile; la volonté me donna bientôt l'attention nécessaire, et ma main s'habitua à obéir. » ÉD. CH.

UNE AFFIRMATION DE VICTOR HUGO.

Victor Hugo me dit un jour en souriant, à sa table, dans le chalet qu'il avait loué à Ragatz (1885).

— J'ai fait un vers :

Je suis vieux, je suis sourd, je suis silencieux.

C'était un avertissement; on comprit qu'on devait le traduire ainsi :

— Ne vous croyez pas obligé à me parler beaucoup, j'entends très peu ce qu'on me dit, et si l'on m'interroge, je ne peux guère répondre.

Au Sénat, pendant les suspensions de séance, il restait presque seul dans la salle déserte.

— Pourquoi? lui demandai-je.

— C'est qu'à la salle des conférences, on croit devoir me venir saluer, me demander des nouvelles de ma santé, me faire des éloges ou des questions obligeantes sur mes travaux. Je devine bien les intentions, mais je ne perçois pas le sens exact des paroles, je crains de répondre de travers, c'est une souffrance à éviter aux autres comme à moi-même.

Un tête à tête était sans inconvénient. Beaucoup de silence ne lui paraissait pas inconvenant, on n'avait qu'à écouter ses réflexions ou ses questions; il entendait parfaitement de courtes réponses directes et nettes, et aussi, la dernière fois, au Sénat, fus-je heureux de ces paroles que j'avais provoquées et qu'il prononça avec toute son énergie :

— Oui, je crois en Dieu et en la vie éternelle !

ÉD. CH.

Ce que je crois.

Ce que je crois, c'est que la plus haute idée que nous pourrons nous faire du principe des choses sera la plus vraie, et que la plus vraie vérité sera celle qui rendra l'homme le plus harmonieusement bon, le plus sage, le plus grand et le plus heureux.

Je crois en Dieu et à l'immortalité de l'âme. Je crois à la sainteté, à la vérité, à la beauté; je crois à la rédemption de l'âme par la foi au pardon. Je crois à l'amour, au dévouement, à l'honneur. Je crois au devoir et à la conscience morale. Je crois aux intuitions fondamentales du genre humain, et aux grandes affirmations des inspirés de tous les temps. Je crois que notre nature supérieure est notre vraie nature.

AMIEL.

RETOUR DES CHAMPS.

Le laboureur s'arrête au bout du champ et essuie son front ruisselant : le soleil de midi le brûle de ses feux, et depuis l'aube il est là, guidant ses bœufs et dirigeant sa charrue, sans prendre de repos. Il est las, car la besogne est rude et le champ est vaste. Les bœufs sont las, eux aussi : ils ont marché pesamment sur la terre durcie par l'été, traçant les sillons l'un auprès de l'autre. Serviteurs dociles et laborieux, ils n'ont pas pour se soutenir l'espoir d'une riche récolte, qui donnait du courage à leur maître et l'empêchait de sentir la fatigue.

Le champ est labouré : plus de chaume dans les sillons, plus d'herbes folles poussées à l'aventure; partout les mottes brunes de la bonne terre qui fume au soleil. Les corbeaux, en quête des vers, s'abattent sur les sillons nouvellement ouverts et font entendre leurs cris rauques; les bœufs redressent un peu la tête et respirent à leur aise. Le laboureur contemple sa terre, et un soupir de satisfaction dilate sa large poitrine. Sa besogne est terminée : en route vers le logis, maintenant! Son cœur s'épanouit à cette pensée, pendant qu'il touche l'attelage de son aiguillon et ouvre la barrière du champ pour descendre dans le chemin creux.

Le laboureur suit lentement le sentier, rafraîchi par l'ombre des grands arbres qui rejoignent leur feuillage au-dessus de sa tête. Il foule l'herbe verte et touffue; il entend les petits oiseaux qui gazouillent en sautillant dans les buissons; il entrevoit çà et là un coin de ciel bleu, sur lequel passent de légers nuages blancs semblables à des flocons de duvet; et il lui semble qu'il y a dans tout cela une gaieté qui le pénètre. Une cloche lointaine sonne l'Angelus : il se découvre et prie. Gloire à Dieu qui a fait la terre si belle! grâces lui soient rendues pour tous ses dons!

Le laboureur songe tout le long de sa route; il n'a pas toujours habité les champs. Il a été l'enfant d'une grande ville sombre et enfumée, il a vécu dans une ruelle obscure où le soleil ne lançait pas ses joyeux rayons, où c'était à peine si l'on voyait le ciel. Jeune homme, il a été soldat; puis il s'est trouvé libre et seul, cherchant sa voie et cherchant sa vie. Que faire? plus de parents, plus d'amis, rien qui l'attirât dans sa ville natale. Un soir, las et les pieds poudreux, il est arrivé au seuil d'une ferme, où il a demandé l'hospitalité; et le lendemain, pour payer le souper que lui avaient offert ses hôtes généreux, il a fait avec eux la vendange.

Comme il a travaillé, de toutes ses forces et de tout son cœur, ne ménageant pas l'effort de ses bras robustes, et joyeux en lui-même d'abattre plus de besogne que le meilleur ouvrier! Si bien que, la vendange finie, on l'a gardé, trouvant qu'on ne pouvait mieux faire que de s'attacher un pareil travailleur; et il est resté, ravi de l'existence qu'on mène aux champs, ravi aussi de la bonne grâce et de la douceur de la fille de la maison.

Qu'elle était alerte et vaillante à l'ouvrage dès le matin, la vive jeune fille! Et gaie, et joyeuse, chantant comme une alouette, et laissant partout où elle avait passé l'impression d'un rayon de soleil! Les vieillards les plus cassés souriaient en la voyant; les petits enfants s'attachaient à ses pas; les mendiants trouvaient l'aumône meilleure donnée par sa main; les animaux eux-mêmes s'approchaient d'elle en tendant la tête pour quêter une caresse; et, sous le toit qu'elle éclairait de sa jeunesse et de sa gaieté, le jeune homme, après tant d'années de vie sans foyer, se trouvait plus heureux qu'il n'eût jamais cru pouvoir l'être en ce monde.

Il travailla, il travailla de toutes ses forces et de tout son cœur, prenant plus de souci du bien de ses maîtres, que si c'eût été le sien propre; si bien que le temps vint vite où il fut considéré comme de la maison... et aujourd'hui, il n'est plus le serviteur, il est le fils, et la douce ménagère est sa femme... A eux maintenant la charge bénie de toute la famille, des parents qui vieillissent et des petits enfants que chaque saison voit grandir! La vie est bonne aux champs, et la terre féconde ne trompe pas l'espoir de ceux qui la cultivent avec amour.

Le laboureur approche de sa maison : quelques instants encore, et il aura délié ses bœufs, qui se reposeront dans l'étable sur la litière fraîche; et lui, assis devant sa porte sur le banc de pierre qu'ombrage une vigne touffue, il tiendra son dernier né dans ses bras et écoutera le babil de l'aîné de ses fils, tout en suivant de l'œil sa grande fille, une petite ménagère toute pareille à sa mère, qui jettera le grain aux poules ou s'exercera à filer sa quenouillée de lin. Et, pendant qu'il se hâte vers le toit béni, la jeune mère regarde les ombres sur le sol et dit : « Voici l'heure, enfants, le père va revenir : il aura grand chaud! il aura grand soif! allons au-devant de lui. » Elle remplit un pot de bière fraîche et mousseuse, elle prend son nourrisson sur son bras et s'avance hors de la maison. « Le voici! courez vers lui, enfants! la bière rafraîchira ses lèvres, et vos caresses réjouiront son cœur! »

J. Colomb.

Le Retour des champs, d'après Richter. — Dessin de Sellier.

ERRATA.

1885 — Page 380, colonne 1, ligne 20 en remontant. — *Au lieu de* dix-neuvième siècle, *lisez* quatorzième siècle.

1886. — Page 395 et suiv. — Madame Campan. On a publié sur elle un livre plein d'intérêt. Voy. Louis Bonneville de Marsangy, *Madame Campan à Écouen, étude historique et biographique d'après des lettres inédites et les documents conservés aux Archives nationales et à la grande chancellerie de la Légion d'honneur*. Paris, 1879.

1887. — Page 22, colonne 1, lignes 18 et suiv. — *Effacez* dit M. Amari *et les guillemets*.

Page 67, colonne 1, ligne 8. — *Supprimez les mots inutiles* de France.

Page 223, article sur les Meilleures traductions des auteurs anciens. — Les traductions de M. Leconte de l'Isle sont en prose.

Page 258, colonne 1, ligne 10, à l'article sur le *Défilé en Espagne*, il n'y a pas de *Puerto de los Perros* dans la traversée de l'ancienne route de la Sierra Morena. L'effrayant défilé où les Maures auraient été jetés du haut en bas, par la légende, après la bataille de Las Navas de Tolosa, en 1212, se nomme le *Despeña perros*.

Despeñar est un verbe venant de *peña* (roche), et exprimant le mouvement de chute que le baron Ch. Davillier a traduit trop familièrement par *culbute*, dans l'*Espagne* illustrée par Gustave Doré.

Chez nous on traduit *despeñar* par le verbe « dérocher » qui, paraît-il, s'applique à l'action de l'aigle se lançant de son aire. *Despeña* est l'abrégé du substantif *despeñadero*, qui signifie précipice. Nous pouvons donc dire : « le précipice des chiens ».

Le *Despeña perros* n'a pas une origine historique; il n'est point établi que des Maures aient été précipités dans la fameuse gorge, après leur défaite dans la plaine de Las Navas, qui est à 15 kilomètres plus bas, vers le sud. Les vaincus s'enfuirent naturellement en Andalousie dont ils étaient les maîtres; ils n'avaient que faire de remonter au nord où le défilé était gardé, sans nul doute, par l'armée chrétienne. Mais la légende n'a pas coutume de se rendre compte très fidèlement ni de l'Histoire ni de la Géographie [1].

[1] Note de M. Germond de Lavigne.

Paris. — Typographie du Magasin pittoresque, rue de l'Abbé-Grégoire, 15.
JULES CHARTON, Administrateur délégué et Gérant.

TABLE PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE

Abaca (l'), 84.
Abbaye-aux-Bois (l'), 377.
Abigeat, 384.
Académie française (Une réception à l') vers 1713, 17.
Aden, 91.
Admiration de la mer, 370.
Affirmation (une) de Victor Hugo sur Dieu, 406.
Agitateur (l') du Languedoc, 401.
Air composé pour les serins, 64.
Ajaccio (Baie d'), 156.
Allumette (une) et quatre cents guinées, 86.
Aménité, 7.
Ammophiles (les), 229.
Annam, 384.
Appareil à épuisement de Cloëz, 392.
Appareils modernes à l'usage des chimistes, 390.
Archimède et son principe, 114.
Arrêt (un) de 1628, 283.
Assaut d'une forteresse de glace, à Montréal, 385.
Au but! 121.
Autobiographie d'un laboureur tunisien, 183.
Autobiographie de Rouget, graveur, 276.

Ballet (un) satirique contre la la Franc-maçonnerie (1741), 399.
Bannière des bourreliers de Lisieux, 100.
Baptistère de Bueil, 45.
Barbiers charitables, 86.
Basse-cour (la), 368.
Belle épitaphe d'une femme en Tunisie, 114.
Bernard Délicieux, 400.
Bibliothèque nationale, vestibule, 193.
Bocognano, 395.
Bologne, 149.
Bonald (Pensées de), 239.
Bonheur (Sur le), 142.
Borak (le), 376.
Bornholm, 74.
Bouddhisme (la Délivrance selon le), 342.
Bouncing (le), divertissement canadien, 404.
Bourreliers, 100.
Brebis (la), 211.
Brûle-Maison, poète lillois, 239.
Brune (Louis), le petit plongeur rouennais, 237.
Bueil (Collégiale et baptistère de), 45.
Busy-Busy et son portier, 227.

Cachets à devises, 191.
Camp retranché de Strasbourg, 200.
Canada (Au), 385.
Capitello (Tour de), 252.
Cariatides (les) du Puget, 361, 404.
Caricature qui décore le fond d'une coupe, Ésope, 5.
Carillons, 384.
Carreaux émaillés, XVIIe siècle, 204.
Carte (la) du ciel par la photographie, 122.
Cascade d'eau pétrifiante d'Étufs, 289.
Catacombes de Syracuse, 364.
Cathédrale de Palerme, 72.
Cathédrale de Sens, porte centrale, 180.
Catherine de Médicis, 293.
Cautions, 185.
Ceinture des Hurons, à Chartres, 310.
Ce que je crois, 407.
Céramiste (un) contemporain, 390.
Cerceris (les), 229.
Cérémonies funéraires chez les Djikes, 300.
Certains usages actuels des Etats-Unis, 150.
Chalumeau Schœsing; pompe foulante, 391.
Champ (le) des Grolles, 306.
Changement de pâturage, 216.
Charles d'Anjou (Monnaie romaine de), 302.
Charles Ier et Milton, 258.
Château (le) de Forchtenstein (Hongrie), 8.
Chefs-d'œuvre perdus, 98.
Chemins de fer français (Premiers), 139.
Chenoise (les) et les Villegagnon, 277, 291, 323, 342.
Chérifs, marabouts, 141.
Chimie (Industries fondées sur la), 350, 379, 390.
Choiseul (les), 1.
Choix (du) de vingt livres, 40, 62, 78.
Ciel (le) en 1887, 10, 28.
Ciel (le) en 1888, 406.
Cimetière juif à Prague, 253.
Cirque lunaire de Platon traversé par un rayon de soleil, 12.
Citernes d'Aden, 92.
Clémence (la) de Lentulus, 24.
Cœur (le), 342.
Collection Gatteaux, 112.
Colonne élevée sur le rivage de la Floride par ordre de Coligny, 325.
Commains (Funérailles des), 207.
Comme un livre, 9.
Comment l'ours perdit sa queue, conte des Peaux-Rouges, 311.
Comment vivait Socrate, 46.
Conques (Aveyron), 336.
Conseils chinois, 214.
Conseils sur l'éducation, 206.
Constructions à bon marché, maisons en pisé, 47.
Coquilles (les) d'huîtres, 111.
Coriaires (les), la plante à encre, 328.
Cornélie, mère des Gracques, 49.
Corse, 395.
Corte, 398.
Costumes hollandais du XVIIIe siècle, 241, 264, 265, 281.
Couteaux (les), 142, 162, 283, 355.
Crabes (les) terrestres, 131.
Crieurs (les) des morts, 180.
Cris (les) de Paris, XVIIIe siècle, 213.
Croquis par Topffer, 48, 208, 256.
Cyclope (le) Polyphème, estampe du XVIe siècle, 344.

Dans les Alpes, 217.
Découpage (le) du bois, 79
Défilé (un) en Espagne, 257.
Définitions (Nécessité des), 224.
Déguisement. Les Choiseul, 1.
Délivrance (la) selon le bouddhisme, 342.
Dépense inutile, 250.
Dernière maison habitée par Racine, 313
Descendez la lanterne, 312.
Désintéressement, 192.
Dessin d'assiette par Saint-Aubin, 64.
Dessin de broderie par Saint-Aubin, 379.
Dessin (le) enseigné comme l'écriture, 311,
Dessins de Liotard, 209.
Deux hommes, deux frères, 315.
Deux morts vivants, 162.
Deux (les) savetiers, 315.
Deux souvenirs, 246.
Diamants (De quelques), 205.
Dîner (un) à la loupe, 221.
Discours de réception de Patru à l'Académie française, 174.
Djikes (Cérémonies funéraires chez les), 300.
Donne (John), 10.
Droit de porter des armes en voyage, 167.
Duel (le) d'Athelstane Holybeard, 268.
Dynamite (la), 374.

Eaux pétrifiantes, 289.
Eaux (les) souterraines, 367.
Echidnés, 177.
Eclipses (les) en 1887, 13.
Éducation (De l') des yeux, 406.
Eglise de Saint-Jean des Ermites, à Palerme, 21.
Egypte ancienne, le livre des morts, 342.
Elisabeth, nouvelle, 18, 34, 51, 82, 298.
Encadrements (Sur les), 97.
En famille, 175.
Enfants de la famille de Choiseul, peinture de Drouais, 1.
Enfants effrayés par une chienne, 381.
En haut! 50.
Enseigne attribuée à Hogarth, 365.
Enseigne romaine de bains, à Langres, 244.
Enseignes satiriques contre les femmes, 367.
Entre parents et amis, cautions, 186.
Epitaphe d'une femme en Tunisie, 114.
Erable (l') à sucre, 372.
Errata, 408.
Esope, 4.
Etats-Unis (Certains usages des), 150.
Etudes militaires, les fortifications, 87, 171, 198, 235, 303.
Eve (Métamorphoses de la pomme d'), 10.
Exercice d'adresse dans une école, 262.

Faute (la) de Nono, 159.
Femmes artistes, 167.
Feu (le), la chaleur et la lumière, 89.
Filage (le) de l'huile en mer, 327. 333.
Filtres par ascension, 55.
Fœhn (le), 46.
Fontaine (une) arabe, à Jérusalem, 839.
Forces (les) aveugles, 283.
Fortifications (les), 87, 171, 198, 235, 303.
Franchise (les Ménagiers de), 353.
François (saint) de Sales, 300.
Frère et sœur, 830.
Fugger (les), 67.

Gatteaux (Collection), 112.
Gessner (Salomon), 105, 133.
Gœthe (Sur) par Gœthe, 193.
Grande place de la Haye, d'après une ancienne estampe, 280.
Gresset (Service à thé donné à), 7.
Grivoise, râpe à tabac, 123.
Grotesque (un) italien, 104.
Gui (le) de chêne, 19.
Guy américain (le Mistletoe), 288.

Habit à la houzarde brodé, 376.
Habitude (l') des narcotiques, 255.
Hammershuus (Danemark), 77.
Harpe (la) irlandaise, 183.
Hauser (Gaspard), 215.
Havre (Vue du) en 1563, 324.
Helgoland, 74.
Histoire du maréchal Pourpail, 358.
Hogarth (Enseigne attribuée à), 365.
Homme, 370.
Honnête (l') homme, définition par Ménage, 255.
Hôtel (l') de Lasbordes ou de Fleyres, à Toulouse, 295.
Hôtel de Pincé, à Angers, 112.
Hôtel de ville de Toulon, 361.
Huile (Filage de l') en mer, 327, 333.
Huîtres (Coquilles d'), 111.
Hurons (les), 310.
Hyale, mollusque ptéropode, 7.

Idée (l') de Dieu chez les anciens, 203.
Iles (Aux) Marquises, 286, 307.
Iles Sanguinaires (Corse), 157.
Illusion d'optique, 131.
Imagination (Rôle de l') dans l'éducation, 206.
Industries fondées sur la chimie, 350, 379.
Instruction en Indo-Chine, 384.

Jean Moyt, anecdote, 387.
Je et on, 312.
Jérusalem, une fontaine arabe, 389.
Jeu de Kourilka (Sibérie), 354.
Jeu du portique ou trou-madame, 56.
Jeu (un) sur ardoise, 303
Jeune homme (le), par Rozan, 403.
Jeux d'esprit (Sur l'origine des), 6.
John Penniless, 178, 194, 220.
Johnson, 362.
Joute (Vallée de la), 129.
Jubé de la Madeleine, à Troyes, 249.
Juste (la) mesure, 112.

Kant (Notes sur), 338, 349.
Kourilka (Jeu de) en Sibérie, 354.

Laboratoire (un) de chimiste, 320.
Langue (la) huronne, 310.
Langues sauvages de l'Amérique, 202.
Lantara, 345.
Lasbordes (Hôtel), à Toulouse, 295.
Légèreté apparente des corps plongés dans l'eau, 114.
Lettre (une) de Cornélie, mère des Gracques, 49.
Linnea (la) borealis, 267.
Liotard, 185, 209.
Littérature ancienne, chefs-d'œuvre perdus, 98.
Livre (le) des morts des anciens Egyptiens, 342.
Locomotive (la), 312.
Lune (la), 12.
Lutte, 388
Lutte des arbres, 102.

Mablin, 158.
Maison Pincé, à Angers, 112.
Maisons en pisé, 47.
Maître Pizzoni, 2, 22, 38, 58, 70, 94, 110, 126, 146, 166.
Manioc (le), 52.
Mante (la) religieuse, 36.
Marabouts, chérifs, 141.
Marchand d'encre vers 1820, 61.
Marchand (le) de galette, 356
Marchande de café en plein vent, 60.
Masses (les) du grand chancelier, 120.
Maximilien Ier, par Rubens, 169.
Médisance, 255.
Meilleures (les) traductions françaises des auteurs anciens, 223.
Ménagiers (les) de Franchise, 353.
Mendiants au XVIIIe siècle, 354.
Mennelstein (le), rocher de Sainte-Odile, 245.
Mes quatre patries, 108.

Métamorphoses de la pomme d'Eve, 10.
Miniature à transformations, 117.
Mistletoe (le), guy américain, 288.
Mollusque ptéropode, hyale, 7.
Monnaie irlandaise à la harpe, 184.
Monnaie romaine de Charles d'Anjou, 302.
Monotrêmes (les), 175.
Monument funéraire élevé à la mémoire des Français, à Posen, 15.
Montréal; palais de glace, 385.
Moreau le Jeune, 277.
Morel de Vindé (les Quatrains de), 225.
Mulhouse (Société laitière de), 170.
Musée (le) Carnavalet, 233.
Musée civique de Bologne, 149.

Narcotiques, tabac, opium, morphine, 254.
Nautile (le), 295.
Navires antiques (les) à plusieurs rangs de rames, 140.
Nécessité (De la) d'un but commun, 390.
Nécessité des définitions, 224.
Ne pas désespérer, 151.
Ne rien détruire inutilement, 302.
Nid de mésanges, 273.
Nos forces, 94.
Notes sur les caryatides de Pierre Puget, 404.
Notes sur Kant, 338, 349.
Notre véritable nom, 35.
Notes sur les perles, 371.
Nuages (les) artificiels, 255.

Oiseaux (Utilité des), 114.
— (les) de nuit, 192.
— (les) voyageurs, 167.
Orientation sur le plafond dans une école, 43.
Origine (Sur l') des jeux d'esprit, 6.
Où dîner? 295.

Palais de glace à Montréal, 385.
Palais nationaux, 370.
Paon (le), 65.
Pardon! 120.
Paresseux (les), 351.
Pascal et les pauvres, 271.
Patru, son discours de réception; l'Académie française, 174.
Pauvre (un) à Londres, 329.
Paysage lunaire, d'après une photographie, 13.
Pensées. — Amiel, 192, 407. Bonald (de), 239. Campan (Mme), 10, 79. Doudan, 351. François (saint) de Sales, 300. Genlis (Mme de), 287. Gérando (de), 250. Gœthe, 404. Guyon, 242. Janet (Paul), 342. Montesquieu, 184, 283. Périclès, 50. Quintilien, 255. Reynaud (Jean), 35. Sainte-Beuve, 147. Salluste, 272.
Père (le) du roi René, 81.
Perles (Notes sur les), 371.
Persistance d'usages singuliers, 207.
Personne ne doit être inutile, 311.
Petite (la) tricoteuse, 393.
Peur (la) au champ de bataille, 151.
Picard (les préfaces de), 142.
Pierres de plongeurs, 404.
— précieuses artificielles, 206.
Pincé (Hôtel de), à Angers, 112.
Plaisirs, 287.
Plan (un) de vie, 104.
Planètes (les) en 1887, 28.
Plante (la) à encre, la coriaire, 328.
Plat de baptême, faïence de Lille, 108.
Plomb (le), 251, 402.
Plongeur (le petit) rouennais, 237.
Plumes (les) de l'oie et du canard, 128.
Plumes métalliques chez les anciens, 311.
Politesse, 79.
Pompe foulante; chalumeau Schlœsing, 391.
Pont de Sauveterre, 35.
Ponts (les plus grands), 358.
Population (la) en France, 384.
Porte centrale de la cathédrale de Sens, 180.
Portrait (un), 175.
— (un), par Rembrandt, 41.
— de Racine, d'après l'esquisse de son fils Louis, 333.
Posen (Monument funéraire élevé à la mémoire des Français, à), 15.
Postdictum, 355.
Pour remplacer la peste, 365
Préfaces (les) de Picard, 144.
Premier (le) pas d'un ambitieux, 137.
Première monnaie officielle frappée aux États-Unis, 97.
Premières (les) scènes comiques, 315.
Premiers (les) chemins de fer français, 139.
Prétendu athéisme des sauvages, 86.
Prix (le) de la lutte, 121.
Progrès des sciences, 370.
Promenades dans Rome, Subura, 33.
Puget (Cariatides du), 361, 404.
Quatrains (les) de Morel de Vindé, 225.
Quelques (de) diamants, 205.
— (de) vitesses, 103.

Racine (les Tribulations de), 313, 329.
Râpe à tabac ou grivoise, 123.
Rasoir à rabot, 151.
Réception (une) à l'Académie française vers 1713, 17.
Recueillement, 55.
Religion (la) musulmane, 153.
Reliquaire du trésor de Conques, 337.
Rembrandt (un portrait par), 41.
Remède contre l'ivresse, 370.
Renard (le), 340.
Rendez-nous nos onze jours, 168.
Retour (le) des champs, 407.
Roues de fortune (les), 384.
Rouget, graveur, 276.
Rubis artificiels, 206.
Rue Pirouette, 196.
Rupert, le loup d'Angleterre aux griffes d'aigle, 227.

Sachs (Hans), 100.
Saint-Aubin (Dessin d'assiette, par Charles), 64.
Saint François de Sales, 300.
Sainte Foi, reliquaire du trésor de Conques, 337.
Salle de la Révolution au Musée Carnavalet, 233.
Sallieth (Mathias de), 241.
Santé, 243.
Sauveterre (Pont de), 35.
Scène de mœurs au XVIIIe siècle, 276.
Sens (Cathédrale de); porte centrale, 181.
Sépulture d'un chef aux îles Marquises, 308.
Serins (Air composé pour les), 64.
Service à thé en porcelaine de Sèvres donné à Gresset en 1773, 7.
Siècle (le) le meilleur, 394.
Silhouette d'une épingle, 48.
Sirius, 358.
Sismographe (le) enregistreur, 247.
Société laitière de Mulhouse, 170.
Socrate (Comment vivait), 46
Soirée (une) bourgeoise au XVIIe siècle, 125.
Soleil (le), 10.
Solidor (Tour de), 351.
Souper (un) en retard, nouvelle, 329, 346, 362, 382.
Sphégiens (les), 228.
Statistique religieuse du globe, 159.
Strasbourg (Camp retranché de), 201.
Subura (Place), à Rome, 33.
Supportons-nous les uns les autres, 291, 323.
Sur Gœthe par Gœthe, 193.
Sur l'origine des jeux d'esprit, 6.
Syracuse (Catacombes de), 364.

Tache solaire visible à l'œil nu le 8 mars 1886, 11.
Tente-abri pour les vignes, 272.
Toppfer (Croquis par), 48, 208, 256.
Tour de Capitello (Corse), 252.
— de Solidor (Ille-et-Vilaine), 351.
Traductions (les meilleures) des auteurs anciens, 223.
Traîne (la) de Tertia, 273.
Trésor (le) de Conques, 336.
Trésor (le) du sultan aux seizième et dix-septième siècles, 400.
Tribulations (les) de Racine, 313, 329.
Tristesse et consolation en l'état de maladie, 404.
Trivialité, 99.
Tronçons (les) du serpent, 184.
Trou-madame (Jeu du), 56.
Troyes (la Madeleine, à), 248.
Turc priant, 153.

Usages (Certains) des États-Unis, 150.
Utilité des oiseaux, 114.

Vallée de la Joute, 128.
Vêpres (les) siciliennes, 20.
Vertu, 184.
Vestibule de la Bibliothèque nationale, 193.
Victimes (les) d'un ambitieux 137.
Vie (la) du docteur Tchou-Pô-lou, 214.
Villa Albani, à Rome, buste d'Ésope, 5.
Vitesse du son, 211.
Vitesses (de quelques), 103.
Voyage (un) inédit en Hollande, 241, 262, 279.
Vue du Havre en 1563, 324.

Zani Cornetto, 104.

TABLE PAR ORDRE DE MATIÈRES

ARCHÉOLOGIE, NUMISMATIQUE.

Carreaux émaillés du XVIIe siècle, 204. Catacombes de Syracuse, 364. Couteaux (les), 142, 162, 283, 355. Enseigne romaine de bains, 244. Esope (Buste et caricature d'), 5. Jubé de la Madeleine, à Troyes, 249. Masses (les) du grand chancelier, 120. Monnaie irlandaise à la harpe, 184. Monnaie romaine de Charles d'Anjou, 302. Musée (le) Carnavalet, 233. Plat de baptême, faïence de Lille, 108. Plumes métalliques chez les anciens, 311. Première monnaie officielle frappée aux Etats-Unis, 96. Rape à tabac ou grivoise, 123. Service à thé en porcelaine de Sèvres donné à Gresset, 7. Trésor (le) de Conques, statue en or de sainte Foi, 337. — Voyez ARCHITECTURE.

ARCHITECTURE.

Cathédrale de Palerme, 72. Cathédrale de Sens, porte centrale, 180. Constructions à bon marché, maisons en pisé, 47. Cour du musée civique de Bologne, 149. Eglise de Saint-Jean des Ermites, à Palerme, 21. Fontaine arabe à Jérusalem, 389. Hôtel (l') de Lasbordes ou de Fleyres, à Toulouse, 295. Hôtel de Pincé, à Angers, 112. Hôtel de ville de Toulon, 361. Pilastre (un) de la renaissance, sur la place Subura, 33. Pont du XIVe siècle, à Sauveterre, 36. Ponts (les plus grands), 358. Tour (la) de Solidor, à Saint-Servan, 353. Vestibule de la Bibliothèque nationale, 193.

ART MILITAIRE, MARINE.

Études militaires, les fortifications, 87, 171, 198, 235, 303. Filage (le) de l'huile en mer, 327, 333. Filtres par ascensions à bord des navires, 55. Navires (les) à plusieurs rangs de rames, 140.

BIBLIOGRAPHIE, LANGAGE.

Deux (les) savetiers, dialogue du XVe siècle, 315. Langue (la) huronne, 310. Langues sauvages de l'Amérique, 202. Mablin (Ouvrages de), 158. Meilleures (les) traductions françaises des auteurs anciens, 223. Réception (une) à l'Académie française vers 1713, 17. Sur l'origine des jeux d'esprit, 6.

BIOGRAPHIE.

Bachelier (Nicolas), sculpteur et architecte, 299. Brune (Louis), le petit plongeur rouennais, 237. Catherine de Médicis, 293. Chenoise (les) et les Villegagnon, 277, 291, 323, 342. Comment vivait Socrate, 46. Cornélie, mère des Gracques, 49. Donne (John), 10. Esope, 4. Femmes artistes, 167. Fugger (les), 67. Gessner (Salomon), 105, 133. Hauser (Gaspard), 215. Johnson, 362. Kant (Notes sur), 338, 349. Lantara, 345. Liotard, 185, 209. Louis II, roi de Sicile, 81. Mablin, 158. Maximilien Ier, 169. Moreau le Jeune, 276.

Pascal et les pauvres, 271. Patru, son discours de réception à l'Académie française, 174. Picard (les Préfaces de), 144. Puget (Pierre), 361. (Notes sur ses caryatides de), à Toulon, 404. Racine (les Tribulations de), 313, 329. Rouget, graveur, 276. Rupert, le loup d'Angleterre aux griffes d'aigle, 227. Sachs (Hans), 100. Saint François de Sales, 300. Sallieth (Mathias de), graveur, 241. Tchou-Pô-lou (le docteur), 214.

COSTUMES, MEUBLES, OBJETS DIVERS.

Cachet à devises, 191. Ceinture des Hurons, à Chartres, 310. Cercueil d'un chef aux îles Marquises, 309. Couteaux (les), 142, 162, 283, 355. Costumes hollandais, XVIIe siècle, 241, 262, 279. Dessin d'assiette par Charles Saint-Aubin, 64. Jeu (un) sur ardoise, 302. Masses (les) du grand chancelier, 120. Plat de baptême, faïence de Lille, 108. Plumes métalliques chez les anciens, 311. Râpe à tabac ou grivoise, 123 Rasoir à rabot, 151. Roues (les) de fortune, 384. Service à thé en porcelaine de Sèvres, donné à Gresset en 1773, 7.

ÉCONOMIE, INDUSTRIE, COMMERCE, STATISTIQUE.

Basse-cour (la), 368. Bourreliers, 100. Constructions à bon marché, maisons en pisé, 47. Coquilles (les) d'huîtres, 111. Couteaux (les), 142, 162, 283, 355. Découpage (le) du bois, 79. Dynamite (la), 374. Encadrements (Sur les), 97. Industries fondées sur la chimie, 350, 379. Marchande de café en plein vent, 60. Marchand d'encre, 61. Marchand de galette, 356. Nuages (les) artificiels, 255. Pêche et culture des perles, 371. Pierres précieuses artificielles, 206. Plomb (le), 251, 402 Plumes (les) de l'oie et du canard, 128. Population (la) en France, 384. Premiers (les) chemins de fer français, 139. Société laitière de Mulhouse, 170. Tente-abri pour les vignes, 272. Utilité des oiseaux, 114.

ENSEIGNEMENT.

Dessin (le) enseigné comme l'écriture, 311. Éducation des yeux, 406. Exercice d'adresse dans une école, 302. Instruction (de l') en Indo-Chine, 384. Orientation au plafond d'une école, 43.

GÉOGRAPHIE, VOYAGES.

Aden, 91. Annam, 384. Baie (la) d'Ajaccio, les îles Sanguinaires, 156. Bocognano, 395. Bologne, 148. Bueil (Collégiale de) (Indre-et-Loire), 45. Canada (Au), 385. Cascade d'eau pétrifiante d'Etufs (Haute-Marne), 289. Catacombes de Syracuse, 364. Cathédrale de Palerme, 72. Château de Forchtenstein (Hongrie), 8. Cimetière juif, à Prague, 253. Conques (Aveyron), 336. Corse, 395. Défilé (un) en Andalousie, 257. Eglise de Saint-Jean des Ermites, à Palerme, 21. Enseigne romaine de bains, à Langres, 244. Fontaine (une) arabe, à Jérusalem, 389. Hammershuus (Danemark), 77. Helgoland et Bornholm, 74. Hôtel (l') de Lasbordes ou de Fleyres, à Toulouse, 295. Hôtel de Pincé, à Angers, 112. Hôtel de ville de Toulon, 261. Iles Marquises, 286, 307. Jubé de la Madeleine, à Troyes, 248. Mennelstein (le), rocher de Sainte-Odile, 245. Montréal; palais de glace, 385. Monument funéraire élevé à la mémoire des Français, à Posen, 15. Monument de Gessner, à Zurich, 136. Musée (le) Carnavalet, 233 Palais Fugger, à Augsbourg, 69. Palais nationaux, 370. Place (la) Suburra, à Rome, 33. Ponts (les plus grands), 358. Population (la) en France, 384. Prétendu athéisme des sauvages, 86. Rue Pirouette, à Paris, 197. Sauveterre (Basses-Pyrénées), 35. Sens (Cathédrale de), porte centrale, 181. Tour (la) de Capitello (Corse), 252. Tour de Solidor (Ille-et-Vilaine), 351. Vallée de la Joute, 129. Voyage (un) inédit en Hollande, 241, 262, 279. Vue du Havre en 1563, 324.

HISTOIRE.

Bernard Délicieux, 400. Chenoise (les) et les Villegagnon, 277, 291, 323, 342. Colonne élevée sur le rivage de la Floride par ordre de Coligny, 325. Fugger (les), 67. Hurons (les), 310. Lettre (une) de Cornélie, mère des Gracques, 49. Ménagiers (les) de Franchise, 353. Rendez-nous nos onze jours, 168. Trésor (le) du sultan, 400. Tronçons (les) du serpent (Etats-Unis), 184. Vêpres (les) siciliennes, 20.

LITTÉRATURE, MORALE, RELIGION.

Admiration de la mer, 370. Aménité, 7. Amis ou complices, 272. Affirmation (une) déiste de Victor Hugo, 406. Bonheur (Sur le), 142. Ce que je crois, 407. Céramiste (un) contemporain, 390. Cœur (le), 342. Comme un livre, 10. Conseils chinois, 214. Conseils sur l'éducation, rôle de l'imagination, 206. Délivrance (la) selon le bouddhisme, 342. Dépense inutile, 250. Désintéressement, 192. Deux hommes, deux frères, 315. Education (de l') des yeux, 406. En famille, 175. Entre parents et amis, cautions, 185. Forces (les) aveugles, 283. Homme, 370. Honnête (l') homme, définition par Ménage, 255. Idée (l') de Dieu chez les anciens, 203. Je et on, 312. Jeune homme (le), 403. Juste (la) mesure, 112. Locomotive (la), 312. Médisance, 255. Mes quatre patries, 109. Nature, 404. Nécessité (de la) d'un but commun, 390. Nécessité des définitions, 224. Ne rien détruire inutilement, 302. Nos forces, 94. Notre véritable nom, 35. Pardon! 120. Paresseux (les), 351. Pensées diverses de Bonald, 239, 370. Personne ne doit être inutile, 311. Petite (la) tricoteuse, 393. Peur (la) au champ de bataille, 151. Plaisirs, 288. Plan (un) de vie, 104. Politesse, 79. Portrait (un), 175. Postdictum, 355. Progrès des sciences, 370. Quatrains (les) de Morel de Vindé, 225. Recueillement, 55. Religion (la) musulmane, 153. Remède contre l'ivresse, 370. Retour (le) des champs, 407. Santé, 243. Siècle (le) le meilleur, 394. Supportons-nous les uns les autres, 294, 322. Sur Gœthe par Gœthe, 193. Tristesse et consolation en l'état de maladie, 404. Trivialité, 99. Vertu, 184.

Contes, Récits, Traditions, etc. — Allumette (une) et quatre cents guinées, 86. Autobiographie d'un laboureur tunisien, 183. Belle épitaphe d'une femme en Tunisie, 114. Brebis (la), 211. Brûle-Maison, poète lillois, 239. Champ (le) des Grolles, 306. Charles Ier et Milton, 258. Choix (du) de vingt livres, 41, 62, 78. Clémence (la) de Lentulus, 24. Comment l'ours perdit sa queue, conte des Peaux-Rouges, 311. Comment vivait Socrate, 47. Deux morts vivants, 162. Deux (les) savetiers, 315. Deux souvenirs, 246. Discours de réception de Patru à l'Académie française, 174. Duel (le) d'Athelstane Holybeard, 268. Elisabeth, 18, 34, 51, 82, 298. Faute (la) de Nono, 159. Frère et sœur, 380. Gessner (Salomon), 105, 133. Histoire du maréchal Pourpail, 358. Jean Moyt, 387. John Penniless, 178, 194, 220. Littérature ancienne chefs-d'œuvre perdus, 98. Livre (le) des morts des anciens égyptiens, 342. Maître Pizzoni, 2, 22, 38, 58, 70, 94, 110, 126, 146, 166. Métamorphoses de la pomme d'Eve, par John Donne, 10. Nautile (le), 295. Ne pas désespérer, 151. Oiseaux (les) de nuit, 192. Oiseaux (les) voyageurs, 167. Où dîner? 295. Pauvre (un) à Londres, 329. Pierres de plongeurs, 404. Pour remplacer la peste, 365. Préfaces (les) de Picard, 142. Premières (les) scènes comiques, 315. Sachs (Hans), cordonnier poète du XVIe siècle, 100 Souper (un) en retard, 329, 346, 362, 382. Traîne (la) de Tertia, 293. Victimes (les) d'un ambitieux, 137.

MŒURS, USAGES, CROYANCES.

Abbaye-aux-Bois (l'), 377. Abigeat, 384. Ancienne Egypte. Le livre des morts, 342. Arrêt (un) de 1628, 283. Autobiographie d'un laboureur tunisien, 183. Ballet (un) satirique de la Franc-maçonnerie (1741), 399. Barbiers charitables, 86. Borak (le), 376. Bouncing (le), divertissement canadien, 385, 404. Cérémonies funéraires chez les Djikes, 300. Certains usages de la société aux Etats-Unis, 150. Chérifs marabouts, 141. Costumes hollandais du XVIIe siècle, 241, 264, 265, 283. Crieurs des morts, 180. Cris de Paris au XVIIIe siècle, 213. Dans les Alpes, 217. Déguisement, les Choiseul, 1. Délivrance (la) selon le bouddhisme, 343. Descendez la lanterne, 312. Droit de porter des armes en voyage, 167. Enseignes satiriques contre les femmes, 367. Gui (le) de chêne, plante sacrée des Gaulois, 19. Harpe (la) irlandaise, 183. Jeu de Kourilka en Sibérie, 354. Jeu du portique ou du trou-madame, 57. Marchand d'encre, 61. Marchand (le) de galette, 356. Marchande de café en plein vent, 60. Masses (les) du grand chancelier, 120. Mendiants au XVIIIe siècle, 354. Persistance d'usages singuliers, 207. Pierres de plongeurs, 404. Prétendu athéisme des sauvages, 86. Prix (le) de la lutte, 121. Réception (une) à l'Académie française vers 1713, 17. Religion (la) musulmane, 153. Roues de fortune, 384. Soirée (une) bourgeoise au XVIIe siècle, 125. Statistique religieuse du globe, 159.

PEINTURE, DESSINS, ESTAMPES, SCULPTURES.

Peinture. — Après le travail, peinture de Comere, 161. Bernard Délicieux, l'agitateur du Languedoc, tableau par J.-B. Laurens, 401. Changement de pâturage, peinture de Burnaud, 217. Collection Gatteaux, 112. Drouais (Enfants de la famille de Choiseul, par), 1. Gessner (Salomon), 107. Liotard, son portrait par lui-même, 185. Louis II, roi de Sicile, peinture du XVe siècle, 81. Masse de chancelier, aquarelle de Charles de Saint-Aubin, 120. Maximilien Ier, par Rubens, 169. Mère (la) des Gracques, tableau de G. Boulanger, 49. Miniature à transformations, 117. Paon et colombes, par Bidau, 65. Peintures murales au palais des Fugger, à Augsbourg, 68. Petite tricoteuse (la), par Greuze, 393. Portrait (un), par Rembrandt, 41. Saint François de Sales, portrait peint en 1608, 301.

Dessins, Estampes. — Abbaye-aux-Bois (l'), par Sellier, 377. Allah! Turc priant, dessin et gravure de Léveillé, 153. Ammophiles traînant une chenille, par Clément, 229. Appareil à épuisement de Cloëz, par Broux, 392. Après le travail, par Garcia, d'après Comere, 161. Assaut d'une forteresse de glace, à Montréal, pendant le carnaval de 1887, d'après *The Montreal daily Star*, 385. Athelstane Holybeard et ses témoins, dessin satirique anglais, 269 Au but! par Jacquesson de la Chevreuse, d'après le groupe d'Alf. Boucher, 121

Baie d'Ajaccio, les îles Sanguinaires, par de Bar, 157. Baptistère de Bueil, par Paul Bord, 45. Basse-cour, par Ch. Jacques, 369. Bocognano (Corse), par Vuillier, 399. Bouncing (le), à Montréal, par Morel, 405. Brûle-Maison, poète lillois, par Sellier, 240.

Cabaret en porcelaine tendre de Sèvres donné à Gresset en 1773, par E Garnier, 8. Cachet à devises, par Garnier, 192. Canards, par Giacomelli, 25. Caryatides du Puget, à Toulon, par Duvivier, 361, 404. Carreaux émaillés, par Ad. Guillon, 204, 205. Cascade d'Etufs (Haute-Marne), par Lancelot, 289. Catacombes de Syracuse, par Lancelot, 364. Cathédrale de Palerme, par Deroy, 73. Catherine de Médicis, estampe de 1546, 293. Cercueil d'un chef aux îles Marquises, par G. de Marc, 309. Chalumeau Schlœsing, pompe foulante, par Broux, 391. Changement de pâturage, par Bocourt, d'après Burnand, 217. Château de Forchtenstein (Hongrie), par Grandsire, 9. Choiseul (Enfants de la famille de), peinture de Drouais, par Jacquesson de la Chevreuse, 1. Cimetière juif, à Prague, gravure de Smeeton, 253 Citerne d'Aden, par Vuillier, 93. Colonne élevée sur le rivage de la Floride par ordre de Coligny, par Sellier, d'après Jean de Léry, 325. Coriaria thymifolia, par Clément, 328. Corte (Corse), par de Bar, 397. Cour du Musée civique de Bologne, par Deroy, 149. Crabes terrestres, par Clément, 133. Cris de Paris, par Vidal, 212. Croquis par Topffer, 48, 208, 256. Cyclope (le) Polyphème, estampe du XVIe siècle, 344.

Défilé en Andalousie, par Grandsire, 257. Dernière maison habitée par Racine, par Clerget, 313. Dessin d'assiette, par Charles Saint-Aubin, 64. Dessin de broderie, par Saint-Aubin, 376. Dessin (un),

par Raphaël, à l'Académie des Beaux-Arts de Venise, 224. Deux (les) savetiers et le juge, par Vidal, 317. Dîner (un) à la loupe, estampe de Seymour, 221.

Echidnés, par Clément, 177. Eglise de Saint-Jean des Ermites, à Palerme, par Boulay, 21. Enfants effrayés par une chienne, dessin lithographié par Decamps, 381. Enseigne attribuée à Hogarth, par Gilbert, 365. Enseigne romaine de bains, par Sellier, 244. Erable à sucre, par Clément, 373.

Fenêtre et porte de l'hôtel de Lasbordes, à Toulouse, par Mlle Lancelot, 296, 297. Fontaine (une) arabe, à Jérusalem, d'après une photographie, 389.

Gessner (Salomon), par Vidal, d'après Tuchler, 105. Grandes dames et paysannes, par Vidal, d'après Moreau le jeune, 277. Grande place de la Haye, ancienne estampe, 280. Gui (le) de chêne, par Clément, 20.

Hôtel de Pincé, à Angers, par Normand, 113. Hyale, par Clément, 7.

Ile (l') Helgoland, par de Bar, 76. Il se faut entr'aider, par E. Froment, 225.

Jeune homme chantant, par Vuillier, d'après Rembrandt, 41. Jubé de la Madeleine, à Troyes, par Mlle Lancelot, 249.

Kant, par Claverie, d'après son portrait par Debler, 349.

Laboratoire de M. Frémy au Muséum d'histoire naturelle, par Broux, 321. Lantara causant avec ses huppes, par Claverie, d'après Louis Vatteau, 345. Linnea borealis, par Richard, 268. Liotard (dessin de), 209. Liotard (Portrait de), par Vuillier, 185. Louis II, roi de Sicile, par Vidal, d'après une peinture du xve siècle, 81. Lutte, par Gilbert, d'après Horace Vernet, 388.

Manioc (le), par Clément, 53. Mante religieuse, par Clément, 37. Marchand d'encre vers 1820, par Garnier, d'après Marlet, 61. Marchande de café en plein vent, par Garnier, d'après Debucourt, 60. Marchand (le) de galette, par Garnier, d'après Debucourt, 357. Marche de l'ombre de la lune sur le globe pendant l'éclipse totale de soleil du 19 août 1887, 15. Maximilien Ier, par Vuillier, d'après Rubens, 169. Mennelstein (le), par Lancelot, 245. Mère (la) des Gracques, par E. Garnier, d'après G. Boulanger, 49. Miniature à transformations, par Garnier, 117. Monument funéraire des soldats français, à Posen (Pologne), par Motty, 16.

Navires antiques à plusieurs rangs de rames, par Sellier, 140. Nid de mésange, par Giacomelli, 273.

Paon et colombes, par Vuillier, d'après le tableau de Bidau, 65. Pauvre (un), à Londres, lithographie de Géricault, 329. Peintures murales au palais du Fugger, à Augsbourg, par Duvivier, 68. Petite (la) tricoteuse, de Greuze, par Edouard Garnier, 393. Petits-fils (les) de Louis XIV, jouant aux portiques, par Gilbert, d'après l'estampe de Trouvain, 57. Picard (Portrait de), par Sellier, 145. Pilastre (un) de la Renaissance sur la place Subura, par J. Laurens, 33. Plat de baptême en faïence de Lille, par Garnier, 109. Porte centrale de la cathédrale de Sens, par N. Morel, 181. Portrait de Racine, par Claverie, d'après l'esquisse de son fils Louis, 333. Première monnaie officielle des Etats-Unis, par Sellier, 97. Premier (le) pas d'un ambitieux, par Giacomelli, 137.

Râpe à tabac en bois sculpté, par Garnier, 132. Rasoir à rabot, par Garnier, 152. Réception d'un académicien, estampe de 1714. Renard pris au piège, par K. Bodmer, 341. Rendez-nous nos onze jours, fragment d'une estampe de Hogarth, 168. Retour (le) des champs, d'après Richter, par Sellier, 408. Rue (la) Pirouette, par Grandsire, 197. Ruines d'un pont, à Sauveterre, par Vuillier, 36. Rupert, caricature puritaine, par A. Saglio, 228.

Saint François de Sales, par Vidal, d'après une ancienne peinture, 301. Salle du Musée Carnavalet, par Lancelot, 233. Sépulture provisoire d'un chef aux îles Marquises, par G. de Mare, 308. Service à tabac et coupe en bois découpé, par Sellier, 80. Station des paquebots, à Aden, par Vuillier, 93. Statue de Hans Sachs, par Gilbert, 101. Statue en or de sainte Foi, à Conques, par Massias, 337.

Tour de Capitello, par de Bar, 252. Tour de Solidor, à Saint-Servan, par de Bar, 353. Tronçons (les) du serpent, estampe allégorique, 184.

Vallée de la Joute, par Vuillier, 129. Vestibule de la Bibliothèque nationale, par Normand, 193. Vollichon et son fils Toinon, par Vidal, 125. Vue de Conques, par Vuillier, 336. Vue du Havre en 1563, ancienne estampe, 324.

Zam Cornetto, estampe du xvie siècle, 104.

SCIENCES ET ARTS DIVERS.

Astronomie. — Carte (la) du ciel par la photographie, 122. Ciel (le) en 1887, le soleil, la lune, les éclipses, planètes, 10, 28. Ciel (le) en 1888, 406. Eclipse annulaire de soleil du 22 février 1887, 14. Eclipse partielle de lune du 3 août 1887, 14. Lune (Paysage de la), 12. Sirius, 358.

Botanique. — Abaca (l') ou Musa textilis, 84. Coriaires (les), 328. Erable (l') à sucre, 372. Gui (le) de chêne, 19. Linnea (la) borealis, 267. Lutte des arbres, 102. Manioc (le), 52 Mistletoe, gui américain, 288.

Chimie, Physique, Mécanique. — Appareil à épuisement, 392. Appareils modernes à l'usage des chimistes, 390. Chalumeau Schlœsing, pompe foulante, 391. Dynamite (la), 374. Feu (le), la chaleur et la lumière, 89. Filage (le) de l'huile en mer, 327, 333. Filtres par ascension, 55. Foehn (le), 46. Habitude (l') des narcotiques, 254. Illusions d'optique, exagération des hauteurs, jardins, paysages, 130. Industries fondées sur la chimie, 350, 379. Laboratoire (un) de chimiste, 320. Légèreté apparente des corps plongés dans l'eau, Archimède et son principe, 114. Machine rectiligne à découper le bois, 79. Nuages (les) artificiels, 255. Vitesse du son, 211. Vitesses (De quelques), 103. Orientation dans une école, 43. Silhouette d'une épingle, 48. Sismographe (le) enregistreur, 247.

Géologie. — Eaux souterraines, 367. Plomb (le), 251, 402.

Minéralogie. — Diamants (De quelques), 205. Eaux pétrifiantes, 289. Plomb (le), 251, 402.

Zoologie. — Les serins, 64. Crabes (les) terrestres, 131. Echidnés, 176. Hyale, mollusque ptéropode, 7. Mante (la) religieuse, 37. Mésanges à longue queue, 273. Monotrèmes (les), 175. Notes sur les perles, 371. Paon (le), 65. Plumes (les) de l'oiseau du canard, 128. Renard (le), 340. Sphégiens (les), 228. Utilité des oiseaux, 114.

SCULPTURE, CISELURE, ORFÈVRERIE, ETC.

Au but! groupe d'Alfred Boucher, 121. Baptistère de Bueil, 45. Bueil (Baptistère de), 45. Buste d'Esope, de la villa Albani, 5. Cariatides du Puget, 361, 404. Enseigne romaine sculptée de bains, 244. Fenêtre et porte de l'hôtel de Lasbordes, à Toulouse, 297. Jubé de la Madeleine, à Troyes, 249. Porte centrale de la cathédrale de Sens, 180. Râpe à tabac en bois sculpté, 132. Statue de Hans Sachs, à Nuremberg, 101.

LISTE DES RÉDACTEURS POUR L'ANNÉE 1887

Bachelin (A.), 105, 133.
Bardoux, 42, 62, 78.
Barthélemy Saint-Hilaire, 394.
Bentzon (Th.), 295.
Bertrand (A.), 208, 300.
Blin (Emile), 79.
Bordier (Henri), 277, 291, 292, 323.
Bouchot (Henri), 82.
Brongniart (Charles), 36, 84, 131, 175, 228.
Brun (L.), 47.
Charton (Edouard), 1, 7, 16, 18, 35, 46, 51, 55, 83, 96, 99, 112, 118, 125, 148, 151, 153, 168, 175, 183, 186, 189, 193, 196, 209, 215, 224, 227, 239, 245, 246, 253, 298, 300, 302, 311, 312, 315, 327, 338, 346, 349, 351, 384, 390, 393, 404, 406.
Colomb (Mme), 2, 22, 38, 58, 70, 94, 110, 126, 146, 166, 380, 407.
Curzon (H. de), 180, 248.
Denis (Ferdinand), 400.
Dupuy (Paul), 158.
Flammarion (Camille), 10, 28, 406.
Froment (Eugène), 187, 218, 231, 260.
Garnier (Edouard), 8, 60, 108, 118, 123, 151, 191, 356.
Girardin (Jules), 24, 137, 159, 178, 194, 220, 268, 273, 294, 322, 358, 387.
Grandsire (E.), 10.
Guignet, 43, 48, 52, 89, 114, 130, 251, 289, 320, 350, 379, 390, 402.
Hennebert (Colonel), 87, 171, 198, 235, 303.
Jewett (Sarah), 234, 242, 258, 382.
Lafaye (Georges), 6, 20, 49, 57, 72, 98, 156, 223, 252, 311, 395.
Landrin, 267.
Larbalétrier (Albert), 256.
Laurens (Jules), 33.
Lefebvre (E.), 46, 139, 247, 254.
Legouvé (Ernest), 108.
Lesley (Joseph), 288.
Lesbazeilles (Eugène), 19, 65, 121, 144, 167, 216, 225, 313, 328, 377.
Marin (Aylic), 286, 307.
Merlet (L.), 120, 241, 353.
Molinier (Emile), 336.
Noel (Eugène), 237.
Palustre (Léon), 244.
Petit (Maxime), 67, 183, 233, 295.
Prou (Maurice), 302.
Reuss (de), 102.
Saglio (Edmond), 4, 140, 169, 211, 400.
Scheffer (Robert), 74.
Vaulabelle (Alfred de), 142 162, 283, 355.
Vincens-Pelet (Mme Lydie), 306.
Vuillier (G.), 128.

FIN DES TABLES

Typographie du Magasin pittoresque, rue de l'Abbé-Grégoire, 15. — JULES CHARTON, Administrateur délégué et Gérant.